

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE L'ÉGLISE.

- XII.

HISTOIRE

GÉNÉRALE



L'ÉGLISE

DEPUIS LA PRÉDICATION DES APOTRES JUSQU'AU PONTIFICAT . DE GRÉGOIRE XVI.

OUVRAGE RÉDIGÉ

A L'USAGE DES SÉMINAIRES ET DU CLERGÉ

PROPRE A FACILITER L'ÉTUDE DE LA THÉOLOGUE DE LA DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE

The de A Children de Children de Children de Children de La Childr L'HISTOIRE DES ÉGLISES D'ORIENT ET D'OCCIDENTO LES SOUVERAINS PONTIFES, LES CONCILES GÉNÉRAUX ET PARTICU LES SCHISMES ET LES HÉRESIES, LES INSTITUTIONS D'ORDRES RELIGIEUX, LES AUTEURS ECCLESIASTIQUES, ETC.

PUBLICATION

Dont les neuf premiers volumes contiennent le texte rectifié de BÉRAULT-BERCASTEL, et les quatre derniers la continuation, depuis l'an 1719 jusqu'à l'an 1840,

PAR M. LE BARON HENRION.

Commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

ouatrième édition.

Tome donzième.

PARIS.

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,

5, RUE DU POT-DE-FER.

-

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ÉGLISE.

LIVRE TREIZIÈME.

DEPUIS LA MORT DE LOUIS XVI (1793), JUSQU'A LA PIW

On peut juger de la profonde impression de tristesse que la nouvelle du supplice de Louis XVI causa à Pie VI, par l'extrême joie que le pontife avait éprouvée en apprenant, deux années auparavant, la fuite de ce prince. A peine son départ avait-il été connu à Rome, que le peuple romain, attaché de cœur aux principes religieux et monarchiques, s'était porté en foule au palais habité par les princesses, tantes du roi, réfugiées dans l'État ecclésiastique; et il avait fait retentir les airs du cri de Vive le roi de France! Pie VI, croyant aisément ce qu'il désirait, et confirmé par une foule de courriers, partis de tous les points de la Sardaigne et de l'Italie, dans l'opinion que Louis XVI avait franchi les obstacles de Varennes, s'était livré aux élans de sa tendresse, et déclarant le nonce Pacca, à Cologne, son nonce extraordinaire auprès du roi très-chrétien, il lui avait adressé, pour le remettre à ce prince, un Bref plein d'onction où il félicitait Louis d'avoir recouvré sa liberté et le recommandait à la protection du Ciel 1. Dieu n'avait point permis que la victime échappat à ses bourreaux, et lorsque les factieux eurent trempé leurs mains sacriléges dans le sang de l'Oint du Seigneur, le chef de l'Eglise paya à la mémoire du plus infortuné des rois un tribut de regrets dans une allocution prononcée en consistoire. Et afin que rien ne manguât

Memorie storiche di monsignor Bartolomeo Pacca, etc., p. 138.

a la solennité de ce deuil, Pie VI voulut que l'éloge funèbre de

Louis XVI fût à son tour prononcé en sa présence.

Il ne se borna point à de stériles marques de douleur. Son humanité envers les Français que l'exil éloignait de leur patrie et qu'il accueillait dans ses Etats, s'exerçait avec une intelligence admirable. Connaissant l'esprit de charité qui règne dans les maisons religieuses, il jugea plus convenable d'y placer les proscrits. Afin de rendre la distribution des secours plus facile et d'éviter l'excessive affluence des prêtres dans un même lieu, il fixa d'abord quatre villes principales, comme autant de points de réunion pour lesquels ses nonces donnaient des passe-ports 1. Par ce moyen, les cardinaux-archevêques de Bologne et de Ferrare, l'évêque de Pérouse et le cardinal-ministre à Rome, étaient chargés de la répartition des émigrés arrivés dans leurs départemens respectifs. Chacun de ces prélats avait ensuite à part un certain nombre d'évêques, dans son arrondissement, qui correspondaient avec lui; et chaque évêque envoyait au chef-lieu désigné la liste des places que les couvens de son diocèse offraient aux prêtres français. Une lettre, dictée par le cœur de Pie VI, avait disposé tous les prélats de l'État ecclésiastique à cette œuvre de miséricorde.

Les religieuses, qui, presque toutes, dans cette révolution, montrèrent un courage au-dessus de leur sexe, étaient dignes de la distinction particulière avec laquelle le pape voulut qu'on les accueillit. Quoi de plus honorable que l'entrée des premières Capucines dans la capitale du monde chrétien! Ces respectables filles de S. François furent reçues à la basilique de Saint-Pierre par le cardinal Zélada et par la duchesse Braschi, nièce du pontife romain. Toutes les religieuses arrivées depuis trouvèrent, aux portes de Rome, des prêtres envoyés pour les conduire en voiture à Saint-Pierre, et ensuite dans les communautés qui les attendaient avec empressement. Pie VI porta la bonté jusqu'à les visiter dans leurs retraites, s'informer de leur état, donner des éloges à leur foi, les engager à la persévérance, et répandre sur elles les plus abondantes bénédictions. Les dispositions pour la réception des prêtres furent également prescrites en faveur des religieuses dans

une autre circulaire.

Avec de semblables mesures, les Etats du pape renfermèrent bientôt deux mille prêtres, et son bon peuple ne s'en doutait pas. lie VI donna un règlement général aux prêtres français, tant pour leur conduite que pour leur bien-être et le maintien du bon or-

Mém. pour servir à l'hist, de la persécution française, recueillis par les ordres le N. T. S. P. le pape Pie VI, et dédiés à Sa Sainteté, par l'abbé d'Hesmivy d'Au-âbeau, t. 2, p. 1101.

on hutrie et igence is maioscrits. 'éviter l'abord on pour

ven, les
que de
e la répectifs.
ore d'ée lui; et
places
is. Une
prélats

n, mones de la
u'on les
ères Caectables
erre par
pontife
nt, aux
voiture
ndaient
er dans
à leur
les plus
ion des

mèrent ait pas. is, tant bon or-

es ordres vy d'Audre dans les maisons qui leur servaient d'asile. Par là, les évêques, les réguliers et les émigrés connurent leurs devoirs réciproques, et ceux-ci se trouvèrent, pour ainsi dire, naturalisés avec les habitans du pays et incorporés aux communautés où ils recevaient une hospitalité si chrétienne.

Le soin du temporel n'occupait pas tellement les supérieurs ecclésiastiques, qu'ils ne veillassent à l'emploi du temps et à tout ce qui pouvait contribuer au bon exemple. Ils favorisaient les désirs des Français pour des retraites, des conférences, et leur facilitaient tous les moyens d'instruction. Ces prêtres fidèles profitaient avec reconnaissance de leur autorisation, pour se réunir et rédiger ensemble, avec autant de précision que de clarté, le résultat de leurs études particulières et de leurs discussions théologiques sur les objets les plus importans. Les conférences de Ferrare, par exemple, présidées par l'évêque de Fréjus, et autorisées par le cardinal-archevêque Mattei, étaient adressées, à Rome, à la congrégation des cardinaux désignés par le pape pour s'occuper spécialement des affaires de l'Eglise de France; à savoir : Albani, doyen du sacré-collége; Antonelli, préfet de la congrégation de propaganda fide; Gerdil, préset de l'Index; Campanelli, pro-dataire; de Pietro, évêque d'Isaure, secrétaire-rapporteur. Ces exercices édifians étaient suivis avec la même ardeur dans d'autres villes de l'Etat ecclésiastique, et dans les principaux asiles du clergé de France persécuté, comme à Fribourg, à Constance, dans le Valais, en Espagne et en Angleterre.

Pie VI ne bornait pas sa sollicitude à ses propres Etats : les Français exilés étaient partout l'objet de ses soins. Il réclamait en leur faveur, auprès des rois et des peuples, les droits sacrés de l'hospitalité, et rendait grâces à la générosité de ceux qui exerçaient leur bienfaisance à l'égard de ces proscrits. En novembre 1792, il avait adressé un Bref aux princes, archevêques, évêques et abbés de l'Allemagne; et si l'on retrouve la foi de Pierre dans ses écrits contre l'erreur et le schisme, on admire dans celui-ci la charité universelle du premier des pasteurs. Quoi de plus touchant encore que le Bref de Pie VI aux cantons suisses catholiques, et celui en particulier au canton de Fribourg du 20 avril 1793! Le pontife romain recommandait les émigrés d'une manière spéciale à ses nonces auprès des cours étrangères; ceux-ci écrivaient partout des circulaires pressantes; puis, sur leur invitation, on faisait des quêtes auxquelles nul ne s'abstenait de concourir. Ces quêtes avaient même lieu dans l'Etat ecclésiastique, pour venir au secours des émigrés qui ne l'habitaient pas. Des sommes considérables étaient envoyées à des évêques, à des prêtres, à des laïques, réfugiés dans d'autres Etats, et l'on portait l'attention jusqu'à fournir des rétributions de messes aux prêtres qui étaient privés

ailleurs de cette ressource.

Mais si la générosité de Pie VI était grande, le désintéressement et la délicatesse de l'épiscopat français répondaient dignement à la grandeur du bienfait. Ainsi des prélats exilés auxquels, grâce à la plus sévère économie, il restait encore quelques modiques ressources, se voyant prévenus dans leur retraite par les secours du pape, lui en témoignèrent leur vive gratitude, mais le supplièrent d'accorder ses dons de préférence à ceux de ses enfans proscrits et fidèles qui éprouvaient des besoins plus pressans. Combien d'ecclésiastiques du second ordre se firent aussi un devoir rigoureux de ne solliciter des secours qu'à la dernière extrémité, de peur d'en priver leurs collègues dont la misère devait être plus

promptement soulagée!

En Espagne, le pieux évêque d'Orense, don Pedro de Quevedo, admit les prêtres émigrés chez lui jusqu'au nombre de deux cents, et pourvut à leurs besoins avec le zèle de la charité. Il les attirait de loin, se faisant honneur de réunir autour de lui ceux qu'il voyait souffrir pour la cause de la religion. Mais cette sympathie de l'Espagne, de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne, des Pays-Bas, de tous les pays catholiques, en un mot, pour des prêtres catholiques, n'a rien qui doive nous étonner. Ce dont nous devons être véritablement surpris, ce dont nous sommes profondément touchés, et ce qui nous fait augurer favorablement de l'avenir de l'hérétique Angleterre, c'est l'accueil empressé que le clergé orthodoxe y trouva, en dépit des préventions de secte; c'est la manière noble dont on y usa envers les prêtres proscrits : générosité d'autant plus remarquable que les émigrés se réfugièrent en plus grand nombre dans ce pays.

L'opinion publique avait déjà subi en Angleterre une heureuse modification; et tandis qu'en France les ennemis du clergé se déchaînaient avec tant de cruauté contre lui, un écrivain d'outremer traçait le tableau des ministres de notre Eglise, dédominageant ainsi les prêtres français des blasphèmes de l'impiété.

Si l'on devait, dit Burke, s'en rapporter à vos publications de toute espece, on serait induit à penser que votre clergé en France était une sorte de monstre, un composé horrible de superstition, d'ignorance, de fainéantise, de fraude, d'avarice et de tyrannie. Mais cela est il vrai? — Est-il vrai qu'il renouvelle sans cesse les invasions sur le pouvoir civil, qu'il trouble sa

^{*} Réflexions sur la révolution de France, par Burke, écrites à Londres le 1ºº byembre 1790, 3 édit. in-8, trad. de l'anglais.

1793 usqu'à . privés

ement ment à , grace diques ecours uppliès prosmbien rigou-

rémité,

re plus

ievedo, e deux é. Il les ui ceux te symgne, des des prênt nous profonnent de é que le secte; oscrits: réfugiè-

eureuse erge se l'outrelomina -

cations ergé en de suce et de ouvelle uble sa es le 1er

patrie dans l'intérieur, et qu'il rende faibles et précaies toutes » les opérations de son gouvernement? Est-il vrai que e clergé de · nos jours ait appesanti sa main de fer sur les laïg.es, et qu'il ait · été de place en place allumer tous les feux d'.ne persécution sauvage? A-t-il inventé des fraudes pour augmenter ses posses-» sions, et a-t-il jamais exigé plus qu'il ne le d-vait sur leur produit légitime? Etait-il prêt à se soulever costre la magistrature, à · incendier les églises, à massacrer les prêtres d'une opinion différente, à renverser les autels ? L'a-t-on vu employer quelquefois » la flatterie, quelquefois la force, pour contraindre les consciences?... Lorsque j'eus occasion d'aller en France, c'était presqu'à la

» fin du dernier règne, le clergé sous toutes ses formes attira une grande partie de ma curiosité. Bien loin de recueillir, contre ce · corps, des plaintes et des mécontentemens, comme j'avais lieu de » m'y attendre d'après quelques ouvrages que j'avais lus, je n'en-· tendis aucune déclamation ni publique, ni privée, si ce n'est ce-» pendant parmi uno certaine classe d'hommes peu nombreuse, » mais bien active. Allant plus loin dans mes recherches, j'ai trouvé en général le clergé composé d'hommes d'un esprit mo- déré et de mœurs décentes; j'y comprends les réguliers et les sé-» culiers des deux sexes. Je ne fus pas assez heureux pour avoir des relations avec un grand nombre de curés; mais, en général; » je reçus les meilleures informations sur leurs principes de mo-» rale, et sur leur zèle à remplir leurs fonctions. J'ai été lié avec • quelques personnes du haut clergé, et j'ai eu sur le reste de » cette classe les meilleures sortes d'informations. Presque tous » ceux qui le composent sont des hommes de naissance : ils res-» semblaient à tous ceux de leur rang; et lorsque j'y ai remarque » quelques différences, je les ai trouvées en leur faveur. Leur édu-• cation était plus accomplie que celle de la noblesse militaire; » en sorte qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils ternissent l'éclat de » leur profession par leur ignorance, ou par aueun manque d'ap-• titude dans l'exercice de leur autorité. J'ai vu en eux, en outre du caractère clérical, noblesse et franchise. Ils avaient les sentimens du gentilhomme et de l'homme d'honneur. Rien de servile. rien d'insolent dans leurs manières et dans leur conduite. Je les » ai réellement considérés comme composant une classe tout à · fait supérieure, comme un choix d'hommes, parmi lesquels vous n'auriez pas été surpris de retrouver un Fénelon. J'ai vu dans le » clergé de France (et nulle part on ne peut en rencontrer beau-» coup de cette force) des hommes d'un grand savoir et d'une par-» faite candeur; j'ai même été fondé à croire que cet avantage » n'était pas exclusif à la capitale. Les rencontres que j'ai faites

a dans d'atres endroits de ce royaume ayant été un effet du " hasard, o. peut regarder l'exemple que j'en puis citer, comme « une preuve favorable à l'ordre tout entier. J'allai quelques » jours dans uneville de province, où, en l'absence de l'évêque, je » passais mes soire, avec trois ecclésiastiques, ses grands vicaires, » hommes dont toute Église se serait honorée. Tous trois étaient » fort instruits. Deux dentre eux possédaient une érudition pro-· fonde, générale, étendue, soit dans l'antiquité, soit dans les temps » modernes, soit dans les sciences orientales, soit dans celles de tou-» tes les contrées occidentales, et plus particulièrement encore dans » tout ce qui est relatif à leur profession. Ils avaient une connais-» sance beaucoup plus étendue de nos théologiens anglais, que je » ne m'y étais attendu; et ils entrèrent, avec un grand esprit de * sagacité et de discernement critique, dans le génie de ces écri-• vains... Je leur offre avec plaisir ce tribut d'hommages; mais je » craindrais de nuire, en les nommant, à des êtres malheureux » auxquels je n'ai pas la consolation de pouvoir être utile.

» Quelques-uns de ces ecclésiastiques de rang réunissent toutes » sortes de titres à un respect général. Ils ont des droits à ma re-» connaissance et à celle de beaucoup d'Anglais. Si jamais cette » lettre tombe dans leurs mains, j'espère qu'ils seront bien per-* suadés qu'il existe dans notre nation des hommes qui partagent, « avec une sensibilité peu commune, la douleur que doit inspirer » leur destruction injuste, et la confiscation cruelle de leurs fortu-» nes. Ma voix en ce moment, autant qu'une faible voix peut se » faire entendre, rend témoignage à la vérité. Je le renouvellerai · sans cesse, toutes les fois que j'entendrai parler de cette persécution monstrueuse. Non, rien ne pourra m'empêcher d'être » reconnaissant et juste. Le moment actuel impose ce devoir; et » c'est alors que ceux qui ont bien mérité du genre humain et de » nous sont en souffrance sous les calomnies du peuple et sous » les persécutions d'un pouvoir oppressif, qu'il nous convient le mieux de faire éclater notre justice et notre gratitude.

» Vous aviez, avant votre révolution, cent vingt évêques environ.

Uncertain nombre, parmi eux, étaient remarquables par un savoir

éminent et par une charité sans bornes... J'ai entendu dire qu'a

bien peu d'exceptions près, Louis XVI avait été attentif à choi
sir les caractères, avant de les élever à cette dignité; et je croirais

assez, d'après l'esprit de réforme qui a dominé dans tout ce

règne, que cela doit être vrai. Mais le pouvoir qui gouverne

aujourd'hui ne sait tourner toutes ses vues que vers le pillage

de l'Eglise. Il a fait une disposition avilissante de salaires... Il en

résulte que, pour l'avenir, toute science et toute érudition se-

ffet du comme relques que, je icaires, étaient on pros temps de toure dans onnais-, que je sprit de es écrimais je heureux

t toutes
à ma renis cette
ien perrtagent,
inspirent
rs fortupeut se
rvellerai
e persér d'être
evoir; et
in et de
et sous
convient
le.
environ.

e.
environ.
n savoir
lire qu'a
à choicroirais
tout ce
puverne
pillage
s... Il en
tion se-

» ront bannies de l'Eglise de France... On a décidé que dorénavant • toutes les nominations seraient faites par des élections : dispo-» sition qui reléguera tout le soin de la direction de l'esprit public · dans les mains d'une bande de misérables licencieux, entrepre-» nans, rusés, factieux et adulateurs; tels par leur genre de vie et · leur condition, qu'ils n'auront sucune honte de se faire un but » infâme de l'obtention de ces méprisables salaires qui leur se-» ront accordés: salaires auprès desquels les gages d'un commis « de barrière paraîtront lucratifs et honorables. Ces officiers, qu'ils · appellent encore évêques, seront élus par des procédés qui, re-» lativement à eux, sont tout aussi bas. Les mêmes artifices, ceux • des élections, seront mis en jeu par des hommes de toutes les * croyances connues, ou qui sont encore à inventer... Les deux « classes du clergé peuvent à discrétion pratiquer ou prêchez tout » ce qu'il leur plaira, en fait de religion ou d'irréligion... Pour » vous dire tout en un seul mot, on dirait que cette nouvelle con-» stitution ecclésiastique n'est que momentanée, et qu'elle est » seulement préparatoire, pour opérer une destruction à venir et • totale de la religion chrétienne, de quelque nature qu'elle soit, » lorsque, les esprits des hommes étant assez préparés, il sera temps de lui porter le dernier coup; et certainement le mépris univer-» sel auquel on voue ses ministres est un gage assuré du succès. » Ceux qui se refuseraient à croire que les fanatiques philosophes qui conduisent toutes les menées en eussent longtemps d'avance » formé le dessein, connaîtraient donc bien peu leur caractère et » leur manière d'agir : ces enthousiastes ne se font point un scru-» pule d'avouer qu'ils pensent qu'un Etat peut bien mieux subsis-» ter sans aucune religion qu'avec une seule religion, et qu'ils sont » capables de remplacer le vide de tout le bien qu'elle peut pro-» curer, par un projet de leur invention. »

Quand la postérité verra, d'un côté, les diatribes si dégoûtantes contre l'Eglise de France, et de l'autre la justice que lui rendait alors Burke, qui avait tout vu par lui-même, balancera-t elle à ajouter foi aux paroles d'un homme, d'un hérétique, qui parlait le langage de la sagesse et de l'impartialité? Le jugement qu'elle prononcera sera l'écho de celui que prononcèrent tous les Anglais, alors que, rendant un public hommage aux vertus du clergé proscrit, ils lui ouvrirent leurs maisons, leurs bourses, et, ce qui est au-dessus de tout, leurs cœurs, embrassant ces vénérables confesseurs de la foi dans l'effusion d'une ardente charité.

Dès le mois de septembre 1792, il arriva en Angleterre plus de trois mille prêtres émigrés, et au milieu de l'année suivante il y en avait quatre mille de plus. L'île de Jersey seule en comptait une

foule qui y affluaient de la Bretagne et de la Normandie 1.

Il se forma un comité chargé de leur distribuer des secours. De riches Anglais s'unirent pour cette bonne œuvre. De La Marche, évêque de Saint-Pol-de-Léon, qui avait été contraint de se réfugier en Angleterre dès 1791, excita et seconda leur zèle. On logea huit cents prêtres dans un château royal. On proposa des souscriptions en leur faveur. En 1794 et 1795, le nombre de ces réfugiés s'accrut encore par l'effet de l'invasion des Pays-Bas et de la Hollande. La bienfaisance nationale parut se déployer dans la même proportion. Le produit de la souscription monta jusqu'à un million. Des quêtes foites par ordre du roi produisirent ensuite à peu près la même somme.

A la fin, le gouvernement crut devoir étendre et régulariser ces dons. Un bill fut rendu pour donner des secours annuels aux émigrés de toutes les classes. Chacun recevait un traitement proportionné à son rang. Les évêques, qui se trouvèrent en Angleterre jusqu'au nombre de trente environ, touchaient une somme plus forte, à l'exception de six d'entre eux, qui, ayant des moyens particuliers, ne voulurent point être portés sur la liste générale des secours. Un assez grand nombre d'ecclésiastiques refusèrent, par le même motif de délicatesse, le subside qu'on leur offrait. L'évêque de Saint-Pol-de-Léon était à la tête de ces distributions, qui étaient grossies par des dons volontaires de plusieurs particu-

liers opulens,

Le clergé français se montra digne d'un si noble accueil, et sa conduite répondit à la pureté de la cause pour laquelle il souffrait. Elle dissipa bien des préjugés, et rendit respectable aux yeux des Anglais l'ancienne foi de leurs pères. Nos prêtres établirent à Londres et ailleurs plusieurs chapelles, et rappelèrent plusieurs Protestans dans le sein de l'Eglise romaine. Leur zèle, leur constance, leur charité frappaient les esprits les plus prévenus. On a entendu parler des beaux établissemens formés par le vénérable abbé Carron. Son industrieuse et bienfaisante charité honora sa religion et son pays. Il établit une maison de retraite pour les prêtres âgés et infirmes, un hospice pour les femmes émigrées, des écoles pour les deux sexes, des pharmacies gratuites, des bibliothèques, des ateliers. Il faisait face aux dépenses par les dons de riches Anglais touchés de sa vertu. On s'étonnait qu'un simple particulier, sans fortune, pût opérer tant de choses; mais tels étaient son ascendant et la confiance qu'il avait inspirée, que cha cun s'empressait de conçourir à ses bonnes œuvres.

¹ Mem. pour serv. à l'hist eccl. pend le xviii siècle, t. 3, p. 239-240.

[An 1793]

it une cours.

arche. e réfun logea s souces rés et de dans la

usqu'à

ensuite

ser ces els aux nt pro-Anglesomme novens énérale sèrent,

ait. L'é-

utions. particuil, et sa uffrait. eux des irent à usieurs

ur cons. On a nérable nora sa our les igrées, des bi-

es dons simple ais tels ie cha

Insistons ici, avec le comte de Maistre , sur une considération que nous avons déjà présentée, mais d'une manière trop fugitive.

La tyrannie qui chassa les pres français de leur patrie par milliers, contre toute justice et soute pudeur, fut sans doute ce qu'on peut imaginer de plus révoltant; mais sur ce point, comme sur tous les autres, les crimes des tyrans de la France devenaient les instrumens de la Providence. Il fallait probablement que les prêtres français fussent montrés aux nations étrangères : ils ont vécu parmi les nations protestantes, et ce rapprochement a beaucoup diminué les haines et les préjugés. L'emigration considérable du clergé, et particulièrement des évêques français en Angleterre, nous paraît surtout une époque remarquable. Sûrement on aura prononcé des paroles de paix, sûrement on aura formé des projets de rapprochement pendant cette réunion extraordinaire. Quand on n aurait fait que désirer ensemble, ce serait beaucoup. Si jamais les Chrétiens se rapprochent, comme tout les y invite, il semble que la motion doit partir de l'Eglise d'Angleterre. Le presbytéranisme fut une œuvre française, et par conséquent une œuvre exagérée. Nous sommes trop éloignés des sectateurs d'un culte trop peu substantiel : il n'y a pas moyen de nous entendre; mais l'Eglise anglicane, qui nous touche d'une main, touche de l'autre ceux que nous ne pouvons toucher; et quoique, sous un certain point de vue, elle soit en butte aux coups des deux partis, et qu'elle présente le spectacle un peu ridicule d'un révolté qui prêche l'obéissance, cependant elle est très-précieuse sous d'autres aspects, et peut être considérée comme un de ces intermèdes chimiques, capables de rapprocher des élémens inassociables de leur nature.

Ces détails et ces réflexions sur la situation des prêtres français à l'étranger étaient d'autant plus nécessaires que les portes de la patrie ne semblaient s'ouvrir que pour les laisser fuir sans espoir de retour. Au dedans, ils ne trouvaient que vexations et rigueurs. Le décret du 26 août 1792 ne frappait que les ecclésiastiques qui, assujettis au serment de 1791, ne l'avaient pas prêté. On voulut atteindre encore tous ceux qui n'avaient pas fait le serment de liberté et d'égalité. On décréta, le 21 avril 1793, qu'ils seraient déportés, et l'on porta la peine de mort contre ceux qui, après leur déportation, rentreraient sur le territoire de la république.

Cette déportation fut exécutée avec la cruauté qui accompagnait toutes les opérations de la tyrannie 2. Les prêtres, arrêtés de

Considérations sur la France ; Londres, 1797, p. 31-32.

Mém. pour servir à l'hist, eccl. pend, le xviii siècle, tom. 3, p. 235-237.

toutes parts, furent traînés de ville en ville, garrottés, livrés aux insultes d'une populace effré iée, maltraités par leurs conducteurs, et déposés dans des pri ons voisines de la mer; car on se proposait de les embarquer pour les jeter sur les côtes de la Guyane ou dans les déserts de l'Afrique. La guerre empêcha l'exécution de ce projet. En attendant, on les entassait dans des cachots infects, on leur refusait leur subsistance, on les condamnait à des travaux comme des forçats, on les assimilait à des criminels, on les mettait par centaines sur des vaisseaux trop étroits pour les contenir. Leurs gardiens avaient ordre d'épuiser sur eux tous les genres de vexations. On avait eu la barbarie de leur ôter leur argent et jusqu'à leurs livres. Après leur avoir ravi les secours de l'humanité, on voulait encore les priver de ceux de la religion, et. les empêcher d'offrir à Dieu leur sacrifice journalier de louanges et de prières. Amoncelés dans des espaces resserrés, privés d'air, manquant de tout, une maladie contagieuse se mit parmi eux, et en emporta un grand nombre en peu de temps. Sur sept cents qui se trouvèrent en même temps sur deux bâtimens dans la rade de Rochefort, il en périt près des deux tiers en onze mois. La Relation de leurs souffrances offre des traits incroyables d'acharnement. On croirait, en la lisant, que la scène se passe chez ces peuples sauvages et farouches qui n'ont rien de l'humanité, et qui se font une fête des tortures de leurs prisonniers. On s'étonne, on s'indigne de la multitude des moyens inventés par la tyrannie pour tourmenter ses victimes; l'on se demande ce qui doit le plus surprendre, ou de l'ingénieuse barbarie des geôliers, ou de la religieuse résignation des captifs; et l'on admire tant de traits de courage, de patience et de piété, qui brillèrent dans ces cachots, et qui font ressortir d'une manière plus odieuse encore la cruauté des persécuteurs. Quand on eut débarqué à Rochefort le reste des sept cents dont nous venons de parler, on les remplaça par une nouvelle recrue de ces malheureux proscrits gardés jusque-là au fort de Blaye. Ils furent entassés de même sur des bâtimens dans la rade, et souffrirent à peu près les mêmes vexations. La fin même de la tyrannie de Robespierre ne fut pas celle de leur captivité, et la persécution ne cessa pas pour eux, quand elle se ralentit pour le reste de la France. On continua de les tenir renfermés dans leurs vaisseaux : et lorsqu'on les en débarqua au printemps de 1795, ce fut pour les reléguer dans un village marécageux, dont le séjour leur devint encore plus funeste que celui de la mer. Il y périt en peu de temps un grand nombre d'ecclésiastiques, tant par l'influence du mauvais air que par l'excès des privations.

[An 1793] vrés aux conducar on se es de la ha l'exédes cadamnait iminels, its pour eux tous ter leur cours de gion, et. ouanges és d'air,

dans la
e mois.
oyables
e passe
le l'huprisonens inse dearbarie
et l'on

eux, et

t cents

ui brile plus
ut déons de
alheunt enrent à
e Roon ne
de la
eaux;

pour r deu de le du C'est ainsi que l'impiété pour suivait ses projets pour l'extermination des prêtres. Elle massacrait ceux-ci dans leurs prisons et traînait ceux-là sur les échafauds. Les autres, réservés and dipplice plus lent, languissaient dans les cachots, et y attendaient leur heure dernière. Bordeaux, Blaye, Nantes, Bren, etc., éta ent autant de lieux de dépôt, où, jusqu'à ce qu'on pri les mettre hors de France, on les rassasiait d'outrages et de tourmens. Caque département avait des prisons où étaient rassembles ceux qui n'avaient pu faire le voyage ou qu'on avait arrêtés trop tamméme, leur âge ou leurs infirmités ne les mirent pas à l'abril

Tandis que les pasteurs légitimes, errans et proscrits, languissaient dans l'exil ou dans les cachots, les chefs du clergé constitutionnel votaient avec la Convention, se traînaient dans les clubs, déclamaient contre le fanatisme et la superstition, profanaient les églises, contractaient des mariages, et allaient dans les départemens poursuivre les prêtres et tourmenter les fidèles. Les premiers étaient confesseurs ou martyrs; les autres trouvaient plus commode d'être persécuteurs ou bourreaux. La religion applaudissait au courage des uns; l'impiété souriait à la lâcheté des autres : elle voyait en eux des appuis et des complices, et se félicitait de trouver des instrumens si dociles pour l'exécution de ses desseins ¹.

A Paris, d'anciens religieux et des ecclésiastiques étrangers au ministère contractèrent des mariages 2. A ces scandales, s'en joignit un plus grand encore. Aubert, vicaire de Sainte-Marguerite, se maria publiquement et osa continuer l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques. Les électeurs trouvèrent plaisant de nommer un tel homme à la cure de Saint-Augustin, et Gobel, que les Jacobins dominaient de plus en plus, n'osa lui refuser l'institution. Le jour de l'Ascension de 1793, il installa Aubert, qui dit la messe pendant que sa femme assistait à la cérémonie. Tant d'effronterie d'une part et de faiblesse de l'autre révoltèrent quatre curés constitutionnels de Paris, Lemaire, Leblanc de Beaulieu, Brugières et Mahieu. Ils adressèrent une plainte aux évêques constitutionnels. Ce Mémoire, qui était motivé avec quelque étendue, finissait par une protestation énergique. Il portait les signatures des quatre curés, et fut rédigé en juin 1793, c'est-à-dire à une époque où il y avait encore quelque courage à défendre les règles de l'Eglise, en présence d'une impiété farouche et oppressive. Gratien

3 Ibid., p. liv-lv.

mauvais traitemens.

¹ Précis hist. de l'Egl. constit., p. laxi.

écrivit à Gobel, le 9 juin 1793, pour lui reprocher sa lâcheté, et Fauchet, dans son Journal des Amis, se plaignit aussi de l'asservissement de l'intrus de Paris aux vues de la faction. A la différence de Gobel, Avoine, évêque de Seine-et-Oise, refusa l'institution canonique à Osselin, vicaire de Saint-Louis de Versailles, lequel, s'étant marié, avait été nommé par les électeurs à la cure de Saint-Aubin, et il l'interdit le 22 décembre 1792: mais Osselin en appela comme d'abus, et le tribunal de Versailles ordonna de le mettre en possession de sa cure.

La Convention eut surtout à cœur d'encourager le mariage des prêtres '. Un décret du 19 juillet 1793 statua que tout évêque qui y apporterait quelque obstacle serait déporté et remplacé. Le 17 septembre, sur la dénonciation d'un prêtre qui venait de se marier, l'Assemblée décréta que tout prêtre inquiété pour cette cause, par sa commune, pourrait se retirer où il voudrait, et qu'il serait payé de son traitement par cette commune. Un décret postérieur portait que tout prêtre marié ou sur le point de l'être ne serait sujet ni à la déportation ni à la réclusion pour refus de serment. Il v eut plusieurs évêques constitutionnels qui contractèrent des mariages : Lindet, Massieu, Porion, Torné, de Jarente, Laurent. Pontard Joubert, Dumouchel, Minée, auxquels il faut joindre le père de l'Eglise constitutionnelle, celui que l'on peut regarder comme l'auteur du schisme, puisqu'il fut la source d'où les constitutionnels tirèrent le caractère épiscopal. Talleyrand-Périgord semaria, en effet, sous le Directoire. Lindet, évêque de l'Eure et membre de la Convention, se fit marier par cet Aubert que nous avons signalé plus haut, et chercha à justifier ce scandale par un écrit 2. Torné alla plus loin encore : le 12 août 1793, il maria luimême, dans sa cathédrale, un prêtre avec une religieuse, et prononça en cette occasion un discours rempli de déclamations. Cet évêque et son conseil avaient annoncé qu'ils recevraient et placeraient avantageusement les prêtres mariés qui seraient inquiétés dans d'autres diocèses. Diot, évêque de la Marne, maria aussi un de ses vicaires dans sa cathédrale, et Pontard prêchait le mariage des prêtres dans son Journal prophétique. Parmi les évêques mariés, Grégoire 3 compte encore le coadjuteur de Sens, Pierre-François-Marcel de Loménie de Brienne, neveu du cardinal, titré archevêque de Trajanople, et qui fut mis à mort sous la terreur. Dans le clergé du second ordre, les mariages devinrent malheureusement très-

¹ Précis hist, sur l'Egl. constit, p. lxxvii-lxxviii.

² Ibid., p. 1v.

^{*} Hist, du mariage des prêtres.

TAU 17931

cheté, et e l'asserla diffél'instituersailles, a cure de sselin en ana de le

riage des évêque emplacé. enait de our cette , et qu'il ret posêtre ne de seractèrent Laurent, indre le regarder constiigord se-Eure et ue nous par un aria luiet prons. Cet t placequiétés ussi un nariage mariés, ançoisevêque clergé

it très-

nombreux en 1793 et 1794. Grégoire 1 les porte à deux mille, d'après, dit-il, des recherches soigneuses et des renseignemens acquis; mais nous craignons que cette évaluation ne soit trop faible 2.

Ce n'était point assez d'avoir créé une Eglise schismatique et un clergé prévaricateur 3. Les ennemis de la religion avaient juré, non-seulement de l'asservir, mais de la renverser, d'empêcher tout exercice du culte divin, et de présenter pour la première fois à la terre le spectacle d'un grand Etat faisant profession d'impiété.

Quelques abjurations avaient eu lieu déjà; mais on voulait que le signal en fût donné avec plus d'éclat. Gobel, évêque de Paris, à qui la peur avait arraché tant d'actes de lâcheté, n'osa reculer devant la proposition qui lui fut faite de prendre cette horrible initiative. Lié avec Chaumette, Hébert et les autres révolutionnaires

de cette époque, on triompha aisément de sa faiblesse.

Le 7 novembre 1793, le président de la Convention donne lecture d'une lettre des autorités constituées de Paris, qui porte 4: · Les autorités constituées précèdent dans votre sein le ci-devant » évêque de Paris et son ci-devant clergé, qui viennent, de leur » propre mouvement, rendre à la Raison et à la justice éternelle » un hommage éclatant et sincère. » Elles sont admises, L'orateur de la députation dit : « L'évêque de Paris et plusieurs autres prê-» tres, conduits par la Raison, viennent se dépouiller ici du carac-» tère que leur avait imprimé la superstition... • Gobel, évêque de Paris, prie les représentans du peuple d'entendre sa déclaration : «Néplébéien, j'eus de bonne heure dans l'âme les principes de » la liberté et de l'égalité... Aujourd'hui que la révolution marche » à grands pas vers une révolution heureuse..., aujourd'hui qu'il » ne doit plus y avoir d'autre culte public et national que celui de » la liberté et de la sainte égalité, puisque le souverain le veut » ainsi; conséquent à mes principes, je me soumets à sa volonté, » et je viens vous déclarer ici hautement que, dès aujourd'hui, je renonce à exercer mes fonctions de ministre du culte catholique. Les citoyens, mes vicaires, ici présens, se réunissent à moi. En · conséquence nous vous remettons tous nos titres. Vive la Ré-• publique! » Gobel et treize de ses vicaires épiscopaux signent cette déclaration. Elle est suivie de longs applaudissemens. Le président félicite Gobel et son clergé de la démarche qu'ils vien-

Hist. du mariage des prêtres.

² Précis hist. sur l'Egl. constit., p. lxxviii-lxxix.

³ Ibid., p. lx.

⁴ Procès-verbaux de la Convention, t. 25, p. 47, etc., jusqu'au t. 27; *Moniteur*, séance du 17 brumaire an 2, et jours suivans.

^{*} Trois autres vicaires épiscopaux, Girard, Mille et Lothringer, n'accompagnèrent pas Gobel.

ſc

tr

té

cc

 \mathbf{b}^{t}

av

q

er

au

nent de faire: «Citoyens, dit-il, qui venez de sacrifier sur l'autel « de la patrie ces hochets gothiques de la superstition, vous êtes » dignes de la république. Citoyens, qui venez d'abjurer l'erreur, » vous ne voulez prêcher désormais que la pratique des vertus » sociales. C'est le culte que l'Etre suprême trouve agréable. Vous » êtes dignes de lui. » Les citoyens qui sont à la barre sont admis aux honneurs de la séance. On les accueille avec transport, on les couvre d'applaudissemens. Gobel dépose sur l'autel de la patrie sa croix et son anneau. On lui présente le bonnet rouge; il le met sur sa tête. Le président lui donne l'accolade fraternelle, en avertissant qu'il la donne, non à l'évêque de Paris qui est un être de raison, mais au citoyen Gobel.

Un si triste exemple trouve des imitateurs au dedans et au dehors de l'Assemblée : c'est à qui se signalera par de plus honteuses défections.

Plusieurs prêtres, membres de la Convention, se précipitent à la tribune. L'un se rappelle qu'il a été curé, et déclare avoir déjà renoncé à son titre et à ses fonctions. Lindet, évêque de l'Eure, annonce qu'il n'a jamais prêché que la pure morale ; qu'il a été le premier à se marier (il était en effet mariédepuis un an) et qu'il ab dique. Il demande qu'on organise des fêtes nationales. Julien de Toulouse, ministre protestant, se félicite de voir le jour de la raison et de la destruction du fanatisme, et ne veut plus d'autre culte que la patrie, ni d'autre Evangile que la constitution. L'évêque de Loir-et-Cher prend la parole: « J'arrive en ce moment dans l'As. » semblée, dit-il, et on vient de m'apprendre que plusieurs évê-» ques ont abdiqué. S'agit-il de renoncer au fana tisme? Cela ne » peut me regarder; je l'ai toujours combattu. Les preuves en » sont dans mes écrits, qui respirent tous la haine des rois et de » la superstition. Parle-t-on des fonctions d'évêque? Je les ai ac-» ceptées dans des temps difficiles, et je suis disposé à les aban-» donner quand on le voudra. » Depuis, Grégoire se vanta de ce discours comme d'un acte de courage : en confessant Jésus-Christ, dit-il, il avait cru prononcer son arrêt de mort. Il faut l'avouer, cet évêque esquiva peut-être l'apostasie avec adresse; mais ce n'est pas tout à fait ainsi que s'exprimaient les martyrs, quand ils confessaient Jésus-Christ devant les juges. On lit à la Convention deux lettres; l'une de Gay-Vernon, évêque de la Haute-Vienne, qui déclare qu'il a soupiré après le moment actuel, et qu'il obéit à la voix de la raison, de la philosophie et de la liberté. La seconde lettre était de Lalande, évêque de la Meurthe. Actuellement que l'aristocratie était détruite, que l'autorité du pape était re-

¹ Instruction pastorale de 1795.

An 1793]

r l'autel ous êtes l'erreur,

s vertus

le. Vous

t, on les

la patrie

ge ; il le nelle, en

un être

ns et au lus hon-

ipitent à voir déjà e l'Eure, il a été le t qu'il ab

Julien de la raison tre culte vêque de

ans l'Aseurs évê-Cela ne

euves en ois et de les ai ac-

les abanta de ce s-Christ,

l'avouer, mais ce ruand ils

vention Vienne

i'il obéit . La se

ellem**ent** était reduite à sa juste valement et que le peuple n'était plus l'esclave des superstitions et des préjugés, il abdiquait pour toujours les fonctions ecclésiastiques, ne voulant plus d'autre titre que ceux de citoyen et de républicain. Il ne remettait point ses lettres d'ordination, à l'exemple de plusieurs de ses confrères, parce qu'il les avait laissées à Nancy; mais, au lieu de ces parchemins gothiques qui n'étaient plus bons à rien, il déposait sur l'autel de la patrie son anneau et sa croix. Un vicaire épiscopal et deux curés firent des déclarations analogues. Ainsi finit cette séance, monument

déplorable de terreur, d'impiété et de vertige .

Les séances qui suivirent complétèrent ce tableau sinistre. Le lendemain, 8 novembre, Séguin, évêque du Doubs, assura n'avoir accepté les fonctions épiscopales qu'avec répugnance, et vouloir redevenir simple citoyen pour ne plus prêcher que la morale qu'il avait toujours eue dans le cœur, l'amour de la liberté et de l'égalité, et la soumission aux lois. Lombard-Lachaux, ministre protestant, renonça à ses fonctions. De Jarente, l'un des quatre anciens évêques qui avaient adhéré à la Constitution civile du clergé, abdiqua également. L'abbé Sieyes, un des premiers auteurs de la révolution, fit une déclaration telle qu'on pouvait l'attendre de lui. «Ses vœux, dit-il, appelaient depuis longtemps le triomphe » de la raison sur la superstition et le fanatisme. » Il se réjouissais de voir ce jour arrivé. Il avait, ajouta-t-il, déposé depuis longtemps tout caractère ecclésiastique, et à cet égard sa profession de soi était ancienne et bien connue : mais il déclarait de nouveau qu'il ne reconnaissait d'autre culte que celui de la liberté et de l'égalité, d'autre religion que l'amour de l'humanité et de la patrie 2.

On voulut consacrer ces abjurations partielles par quelque grand spectacle. Le 10 novembre on célébra dans l'église Notre-Dame à Paris la fête dite de la Raison. Une actrice fut portée en triomphe comme un emblème de la nouvelle divinité, et la cathédrale fut nommée, par un décret, le temple de la Raison. Un cortége impie y vint exercer un culte sacrilége. On plaça sur l'autel consacré à nos divins et purs mystères une femme effrontée. Des b'asphèmes profanèrent la chaire de vérité; et ces murs, qui avaient si souvent retenti de cantiques saints, n'entendirent plus que des airs barbares ou des hymnes irréligieux. La Convention en corps voulut participer à cette fête, à laquelle la plupart de ses membres, évêques et prêtres, n'osèrent se soustraire. Elle rendit aussi ses hommages à la Raison, et l'on célébra ce jour mémorable

^{&#}x27; Mém. pour servir. à l'hist. cccl. pend. le xviii siècle, t. 3, p. 246.

² Précis hist, sur l'Egl, constit., p. lxiij.

àΊ

SOI

11

for

par des discours analogues. Alors se réalisèrent les prédictions trop frappantes, par lesquelles, plusieurs années avant la révolution, des orateurs chrétiens, animés d'un zèle qu'on taxa de fanatisme, avaient annoncé l'abomination dans le lieu saint, la profamation des temples, et un culte impur substitué à nos cérémonies

sacrées. Alors on se flatta d'avoir enfin écrasé l'infâme 1.

Depuis ce jour, la tribune de la Convention retentissait à chaque instant de blasphèmes. Des hommes ivres de sang, de débauche et de cupidité, venaient, grotesquement affublés des ornemens du sanctuaire, proférer à la barre des discours grossièrement impies, et recevaient des éloges pour prix de leurs brigandages et de leurs sacriléges. Quoiqu'un décret du 8 décembre 1793 eût défendu toutes violences et mesures contraires à la liberté des cultes, le délire et les profanations prévalurent. Tout exercice du culte fut proscrit. Toutes les églises furent livrées au pillage. L'or et l'argenterie, offrande de la piété de nos pères, enrichirent la cupidité des plus vils brigands. On traîna par dérision, dans les rues, les objets employés au service divin. On brisa les statues et les images des saints, on mutila les tableaux de la piété, on renversa les autels élevés au Très Haut, on profana les vases consacrés au sacrifice le plus auguste. On ferma nos temples apres les avoir indignement souillés, et l'irréligion, triomphante sur des rumes et des échafauds, crut avoir effacé jusqu'à la trace du christianisme.

Les séances de la Convention continuèrent à présenter de nombreuses abjurations. Marolles, évêque de l'Aisne, envoie ses lettres de prêtrise et renonce à ses fonctions. Primat, évêque du Nord, et Pelletier, évêque de Maine-et-Loire, envoient leurs lettres de prêtrise. Thibault, évêque du Cantal, renonce à ses fonctions et promet de désendre la liberté. Carrier, député en mission à Nantes, annonce que l'évêque Minée, qui était en même temps président du département, a abjuré son sacerdoce. Héraudin, évêque de l'Indre, renonce à son état. Molinier, évêque des Hautes Pyrénées, ayant été invité dans le club de Tarbes à faire une Instruction aux peuples de la campagne sur l'abolition des cérémonies du culte, répond que cette invitation est inutile, que les principes contenus dans l'arrêté sont dans son cœur, que ce sont ceux de la morale publique, de l'éternelle raison. Diot, métropolitain de la Marne, prend le bonnet rouge et coopère au culte de la Raison. De Savines, évêque de l'Ardèche, qui avait osé, le 24 juin 1792, donner le caractere épiscopal à deux curés de

¹ Mém pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviiir siècle, t. 3, p. 247.

lictions révolude fanaa profaémonies

n 1793)

it a chae débaurnemens nent imges et de défendu cultes, le culte fut or et l'arcupidité rues, les t les imanversa les sacrés au les avoir des ruines christia-

r de nome ses letvêque du leurs letses foncé en misen même e. Hérau. vêque des bes à faire lition des utile, que ur, que ce Diot, méoopère au avait osé, curés de son diocèse, se rend fameux par une double abjuration. Lefessier, évêque de l'Orne, remet ses lettres d'ordre, son anneau et sa croix, et abdique toutes ses fonctions. Panisset, évêque du Mont-Blanc, renonce également à ses fonctions pendant la persécution d'Albitte. Dumouchel, évêque du Gard, et ses vicaires épiscopaux, donnent à Nîmes l'exemple de l'apostasie. Deville, évêque des Pyrénées-Orientales, abdique aussi, et les Annales 1 des constitutionnels parlent de ses scandales et de son apostasie.

Il est surtout quelques constitutionnels dont l'apostasie porta un caractère plus odieux, soit par le désordre de leurs mœurs, soit par l'exagération de leur patriotisme, soit par les cruautés dont ils se souillèrent ². Nous nommerons d'abord les évêques,

puis les simples prêtres.

Torné, métropolitain du Cher, avait joui de quelque réputation comme prédicateur. Il provoqua, comme nous l'avons dit, la suppression du costume ecclésiastique et favorisa le mariage des prêtres. On vit avec étonnement cet homme, d'un âge déjà avancé, se marier lui-même, se traîner dans les clubs et tomber dans tous les excès de l'impiété. Il prononça son abjuration dans une séance publique du département du Cher, le 12 novembre 1793 : « Et moi » aussi, disait-il, je suis philosophe, quoique évêque; si je ne disais » pas autrefois mon secret, non plus que les prêtres du paganisme, » c'est que le peuple était trop superstitieux et le gouvernement v trop intolérant. « Cette abjuration fut envoyée à la Convention et lue en pleine séance. Les collègues de Torné avouèrent qu'il épouvanta l'Eglise par une des plus horribles apostasies que l'on ait vues. On parle surtout d'un discours scandaleux qu'il prononça au club de Tarbes le 28 mars 1794. « Oui, nous l'avouons, disent • les Annales 3, ce satyre effronté a versé sur l'épiscopat l'infamie » de ses mœurs et les blasphèmes de son impiété. Après avoir ré-» pandu secrètement, pas trop secrètement, la corruption dans • le troupeau de Jésus-Christ, il a, s'étant une fois démasqué, » poussé les principes de persécution plus loin que n'ont fait les plus audacieux agens de la tyrannie décemvirale. » Torné vivait à Tarbes dans le mépris, lorsqu'il fut trouvé mort subitement dans son lit, le 12 janvier 1797, à l'âge de soixante-dix ans.

Massieu, évêque de l'Oise, avait voté la mort de Louis XVI. Le 11 novembre 1793, il écrivit à la Convention qu'il renonçait a ses fonctions, et qu'il allait se marier : en effet, il épousa peu après la

³ T. 3, p. 165.

Précis hist. sur l'Eglise constit., p. lxvi-lxxvii.

T. 3, p. 464.

fille du maire de Givet. Il était alors en mission dans le s Ardennes; et on lit dans les Annales des constitutionnels que, le 17 novembre 1793, il se joignit aux jacobins de Mézière et de Charleville, pour promener dans les rues un mannequin représentant le pape avec ses habits pontificaux et porté sur un âne. Cette mascarade finie, on se rendit dans les églises, où tout fut mis au pillage. Un papier, avec des inscriptions impies, fut placé dans le soleil au lieu de l'hostie sainte; l'église retent it de dérisions et de blasphèmes; et une orgie succéda à ces scandales. Les habitans de Reims, de Beauvais et de Vitry dénoncèrent depuis Massieu, comme ayant excité au meurtre et au pillage, et fait assassiner les meilleurs citoyens: mais il fut amnistié par la loi du 4 brumaire, sortit depuis de France, et mourut à Bruxelles le 6 juin 1818.

Antoine Huguet, curé de Bourganeuf, puis évêque de la Creuse, député à la Convention, vota la mort du roi, abjura par une lettre à l'Assemblée, donna dans le patriotisme le plus fougueux, se lia avec quelques vieux révolutionnaires pour ressu sciter la terreur, et fut fusillé comme anarchiste, le 12 octobre 1796, à l'àge de

trente-neuf ans.

Pierre Pontard, curé de Mussidan, puis évêque de la Dordogne fit partie de la première législature. Son apostasie, révoltante pas sa turpitude, fut d'autant plus coupable qu'elle n'était point l'effet de la persécution. Auteur du Journal prophetique, en 1792 et 1793, il s'y montra aussi furieux que Luther contre le chef de l'Eglise 2. Dénaturant les prophéties d'Isaïe, il les interprétait suivant la perversité de ses désirs; il attribuait à deux pretendues prophétesses, la Brousse et Broune, la prédiction des sacriléges succès du parti irréligieux dans l'Assemblée législative, dont il était membre. Servant tour à tour l'hérésie et le philosophisme, on le vit combattre l'éternité des peines de l'enfer, établir dans son Journal le martinisme, puis devenir l'apologiste du divorce, autoriser le mariage des prêtres et se marier lui-même. Il se vantait de célébrer les saints mystères une pique à la main, avec le bonnet rouge sur la tête, faisait placer sa femme près l'autel, et an nonçait, dans son Journal, cette conduite impie et scandaleuse. Il offrit au Comité de salut public d'écrire contre la confession. 1 paraît qu'il portait depuis longtemps l'incrédulité dans son esprit, et la corruption dans son cœur.

Léonard Gay-Vermon, curé de Compreignac, puis évêque de la Haute-Vienne, deputé à la Législative et à la Convention, écri-

¹ T. 1, p. 166.

Annales de la Religion, t. 1, p. 263-264.

n 1793] dennes; 17 no-Charleentant le tte masis au pildans le ons et de

habitans Massieu, ssiner les rumaire, 1818.

la Creuse, une lettre eux, se lia la terreur, à l'àge de

Oordogne oltante par oint l'effet 92 et 1793, e l'Eglise 2. suivant la es prophéges succès nt il était isme, on le r dans son ivorce, aul se vantait vec le bon utel, et an candaleuse. nfession. 1 son esprit,

> évêque de ntion, écri-

vait dans son département des lettres impies. Ses confrères euxmêmes, indignés de sa conduite, ne purent s'empêcher de dire : · Il faut convenir qu'un évêque apostat est un vil coquin 1. . Gay-Vernon mourut le 20 octobre 1822, dans sa campagne, près Limoges. Deux de ses frères, curés comme lui, donnérent aussi dans la révolution, et l'un d'eux se maria.

Le second ordre du clergé constitutionnel ne fournit pas des exemples moins honteux de la vérité de cet adage : Corruptio

optimi pessima.

[An 1793]

A la tête, il faut placer l'infâme Joseph Lebon. Né à Arras en 1765, il entra dans l'Oratoire, en sortit ensuite, devint cure constitutionnel de Neuville près Arras, puis maire de cette ville et procureur syndic du Pas-de-Calais. Nommé député suppléant à la Convention, il n'y siégea qu'après le proces de Louis XVI, et fut envoyé comme commissaire dans le nord. Il avait été l'un des plus empressés à se marier. Il établit à Arras un tribunal révolutionnaire, et ne se plaisait que dans le sang et les supplices. Ses cruautés monscrueuses le firent dénoncer sous Robespierre. On le voyait courir les rues en brigand, agitant un sabre, et tirant des coups de pistolet pour s'amuser. Accusé de tous côtés après le 9 thermidor, comme un homme abominable, il fut traduit devant le tribunal criminel de la Somme, et exécuté le l'octobre 1795.

On doit lui associer Duquesnoy, ancien religieux, membre de la Législative, puis de la Convention, et dont l'exaltation patriotique tenait du délire. Il vota la mort du roi, et ayant été envoyé à l'armée du Nord, s'y montra le digne émule de Lebon. Il excitait celui-ci dans ses cruautés, et on raconte de lui des traits d'une férocité révoltante. Comme il prit part à l'insurrection jacobine du 20 mai 1795, il fut arrêté, livré à une commission, et condamné à mort le 16 juin. Il se poignarda en entendant son

arrêt.

François Chabot, capucin, quitta son monastère l'un des premiers, au moment de la révolution. Grégoire, évêque de Loir-et-Cher, s'empressant d'accueillir un si chaud patriote, le nomma vicaire episcopal. Chabot devint député à la Législative, puis à la Convention. Ses dénonciations, son exagération et ses fureurs lui donnèrent une sorte d'influence dans son parti. Il abjura, épousa une Allemande, et finit par encourir la disgrâce de Robespierre. Ayant été arrêté, il s'empoisonna, et périt sur l'échafaud le 5 avril 1794, à l'âge de trente-cinq ans.

Annales de la Religion, t. 9, p. 524.

Les rangs de la Convention comptaient encore d'autres prêtres fameux par leur zèle révolutionnaire. Joseph Lakanal, doctrinaire, puis vicaire épiscopal, vota la mort de Louis XVI, et se signala par ses missions et par ses dénonciations. Goyre-Laplanche, bénédictin, vicaire épiscopal de la Nièvre, se maria, fut envoyé en mission dans plusieurs départemens, y mit la terreur à l'ordre du jour, dépouilla et fit fermer les églises, fit dénoncé après le o thermidor et envoyé en prison. Poultier, aussi bénédictin, se maria dès 1792, partit pour l'armée, fut député à la Convention, puis envoyé en mission dans le midi, et rédigea un journal fameux, l'Ami des Lois: il mourut dans les Pays-Bas, en 1817, ayant d'avance refusé les secours de la religion. Ysabeau, de l'Oratoire, puis curé à Tours, vota la mort de Louis XVI, abjura, et se montra le digne collègue de Tallien à Bordeaux 1. Louis Chasles, secrétaire de Conzié, archevêque de Tours, prêcha l'athéisme à Chartres, et prononça son abjuration dans la cathédrale même: signalé, en avril 1795, comme l'un des chefs de la conspiration jacobine, il fut arrêté, puis amnistié. Ichon, supérieur des Oratoriens de Condom, député à la Législature et à la Convention, fut un des membres les plus actifs du club des jacobins. Il écrivit, le 7 décembre, à Auxerre, où il était sans doute en mission, qu'il avait été fait prêtre malgré lui; que, nommé à une cure depuis la révolution, il n'en avait jamais pris possession; qu'il n'envoyait point ses lettres de prêtrise, parce qu'il ne les avait plus. Claude Roberjot, curé à Macon, marié, président du département de Saône-et-Loire, député à la Convention, où il ne siégea qu'à la fin de 1793, et ministre plénipotentiaire à Radstadt, fut assassiné par des soldats étrangers le 28 avril 1799. Louis Roux, vicaire épiscopal de la Haute-Marne, se maria, se rendit redoutable par ses violences et son impiété dans une mission à Sédan et aux environs, mais mourut repentant à Huy, près Namur, le 22 septembre 1818. Enfin, Philibert Simond, vicaire épiscopal à Strasbourg, se fit aussi connaître, à la tribune et dans ses missions, par l'exaltation de son patriotisme : il périt le 13 avril 1794, comme complice de Gobel, Chaumette et Chabot.

Hors de la Convention, les scandales furent moins éclatans peut-être, mais plus nombreux. Le clergé constitutionnel de Paris donna de tristes exemples de défection. On a vu que les vicaires épiscopaux de Gobel avaient, pour la plupart, imité sa lâcheté; plusieurs de ceux qui l'avaient accompagné à la Convention se marièrent. Des curés et d'autres prêtres constitutionnels, à Paris,

[!] Voyez les Missionnaires de 1793, par Fabry. In-8.

[An 1793]

prêtres
rinaire,
signala
he, bévoyé en
l'ordre
après le
ictin, se

vention,
irnal fairnal f

e même:
spiration
es Oratontion, fut
Il écrivit,
nion, qu'il

depuis la l'envoyait ls. Claude ement de

qu'à la fin assiné par aire épis≃

le par ses aux envie 22 sep

d à Strasssions, par 4, comme

s éclatans
el de Paris
es vicaires
a lacheté:
vention se
ls, à Paris,

se marièrent également, abdiquèrent leurs fonctions, et même abjurèrent. Parmi ceux qui n'étaient point employés dans le ministère, un des plus fameux par son exaltation est Jacques Roux, prêtre interdit avant la révolution. Il vint à Paris en 1791, prêta le serment à Saint-Sulpice sans être attaché au clergé de la paroisse, figura dans les clubs, et devint membre de la commune de Paris. Chargé en cette qualité de surveiller Louis XVI au Temple, il s'acquitta de cette mission avec une brutalité dont Cléry, dans ses Mémoires, a cité quelques traits. Depuis on l'accusa d'avoir provoqué des pillages. Il se mit à la tête de quelques sections, et parla en faveur des systèmes anarchiques des plus fougueux dé magogues. Traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 15 janvier 1794, il se frappa de cinq coups de couteau, et expira peu après. Peu d'hommes ont laissé une mémoire plus abjecte.

Les procès-verbaux de la Convention citent un grand nombre d'abjurations et d'abdications des fonctions ecclésiastiques; mais il est juste de faire observer que ce recueil rapporte rarement le texte précis des lettres et actes envoyés à l'assemblée. L'on peut donc croire que le rédacteur a plus d'une fois forcé l'expression et donné le caractère d'une honteuse apostasie à des actes de faiblesse répréhensibles, mais moins odieux. Toutefois, chacun des jours qui suivirent le 9 novembre 1793 fut marqué par quelque scandale de ce genre. Millet, curé d'Orgelet, devenu commandant de bataillon, promit, par exemple, de se marier, et de jeter dans le Tibre la mule et la tiare du muphti de Rome. Mais, parmi les apostats dans les provinces, nul n'a laissé un nom aussi exécrable que Jean-Georges Schneider, digne rival des Lebon et des Duquesnoy. C'était un religieux récollet, né dans l'évêché de Wurtzbourg, en 1756. Il eut d'abord quelques succès comme prédicateur à Augsbourg; puis, s'étant déclaré pour les réformes de Joseph II, il sortit de son couvent, fut tour à tour prédicateur à Stuttgard et professeur à Bonn, et devint une des conquêtes de Weishaupt, fondateur de l'illuminisme. La révolution française devait sourire à un tel homme. Il vint à Strasbourg, fut fait vicaire épiscopal de Brendel, puis maire de Haguenau, et accusateur public près le tribunal criminel. C'est dans cette dernière place qu'il déploya son horrible caractère. Il voyageait accompagné de la guillotine, faisant exécuter sur-le-champ les hommes les plus paisibles et les plus riches. Malheur à qui lui avait déplu, ou qui avait pu le blesser! Les prêtres insermentés étaient surtout l'objet de ses fureurs. Il se maria en 1793. A la fin, son orgueil et son faste irritèrent les représentans de la nation. On l'arrêta, et il fut attaché à un poteau sur l'échafaud que lui même avait fait dresser. Envoyé ensuite à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 2 avril 1794. Schneider avait adopté le nom d'Euloge à la place de ses noms de baptême.

Nous ne prétendons pas enregistrer toutes les défections qui eurent lieu parmi les prêtres constitutionnels des différentes provinces 1. Les temps de terreur, dont le mois de novembre 1793 fut suivi, ont pu ensevelir bien des démarches honteuses, et on a d'ailleurs pris beaucoup de soin pour dérober au grand jour des actes ignominieux. Ainsi, le comité d'instruction publique, où siégeaient les évêques constitutionnels Massieu et Vandelaincourt, parties évidemment intéressées, ordonna, par un arrêté du 6 juin 1795, de rendre les lettres de prêtrise déposées dans ses cartons à ceux qui les réclameraient. Il y eut des diocèses où les défections furent rares; mais il y en eut où de funestes circonstances les multiplièrent. L'exemple de l'évêque constitutionnel, les menaces des représentans en mission, les discours des clubs, la terreur et le délire qui régnaient alors, peut-être quelque passion secrète, contribuèrent à augmenter le nombre des prévaricateurs. Les partisans du schisme ont avoué eux-mêmes ces scandales dans leurs Annales. Dans le district de Soissons, disent-ils, sur cent-soixante-onze communes, trente-cinq prêtres seulement résistèrent au torrent; les autres firent ce que le parti dominant voulut. Dans le Gard, presque tous les prêtres constitutionnels abjurèrent leur caractère, ou abandonnèrent leurs fonctions. A Blois, sous les yeux de Grégoire, qui parlait beaucoup de ses travaux, de son zèle et de son courage, et qui se vantait même d'avoir confessé la foi avec une intrépidité généreuse, de grands scandales éclatèrent, comme pour lui donner un démenti plus formel 2. Le clergé constitutionnel de Tours donna aussi de nombreux exemples de faiblesse et de lâcheté 3.

La défection du clergé constitutionnel servait les vues des ennemis de la religion. Le culte fut proscrit dans les départemens, ainsi qu'il l'avait été à Paris 4. L'impiété avait dit, comme dans le Psalmiste: Faisons cesser les fêtes de Dieu sur la terre, et afin de préparer les voies à leur suppression, un décret du 5 octobre 1793 avait établi un nouveau calendrier ⁵. A l'usage suivi chez tous les peuples de l'Europe, on substitua cette conception étrange et mi-

[•] Précis hist. sur l'Eglise constit., p. lxxxii-lxxxiii.

⁸ Annales, t. 2, p. 592.

^{*} Ibid., t. 1, p. 114.

⁴ Mem. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xvIII siècle t. 3, p. 553.

[&]quot; Ibid., t. 3, p. 241-242.

[An 1793] dresser. nnaire, il adopté le

tions qui fférentes bre 1793 s, et on a jour des e, où siéaincourt, du 6 juin cartons à éfections ances les les meclubs, la lque pasprévarices scanlisent-ils, eulement dominant utionnels onctions. up de ses ait même le grands enti plus

s des enrtemens, e dans le et afin de bre 1793 z tous les ge et mi-

de nom-

sérable. On fit commencer l'année à l'équinoxe d'automne, époque où, en 1792, on avait proclamé la république, et que l'on désirait illustrer par ce motif. Les jours, les mois, les années changèrent de nom. La nouvelle ère, commençant au 22 septembre 1792, remplaça celle qu'avaient adoptée tous les Chrétiens. Douze mois parfaitement égaux furent partagés en trois décades de dix jours chacune, dont le dernier devait être consacré au repos. Par là disparaissait le dimanche; et telle était l'intention profonde des auteurs du décret. Ils voulaient faire oublier les jours consacrés par la religion; et pendant plusieurs années, l'observation de ce calendrier bizarre occupa sérieusement un gouvernement plus ridicule encore qu'opiniâtre dans sa manie anti-chrétienne, et qui ne pouvait souffrir que le peuple fêtât encore les dimanches et les solennités de l'Eglise, et négligeat les décadis. En vain essayat on d'attirer la foule par des spectacles et des nouveautés; les fêtes républicaines, tristes et froides, ne purent prendre racine. On avait institué, par exemple, les sans-culotides. C'étaient les cinq jours qui terminaient la nouvelle année. On consacrait l'un à fêter l'opinion; un autre à célébrer nous ne savons quelle autre divinité. Ces fêtes absurdes étaient dignes de ceux qui avaient voulu ériger le sans-culotisme en vertu.

L'impiété réussissant au gré de ses vœux, il ne fut plus permis d'adorer le Seigneur. Avouer qu'on était catholique, c'eût été s'exposer à la mort. Les églises, désertes ou profanées, n'offraient qu'un spectacle affligeant. Sans autels, sans sacrifices, nous dirions presque sans Dieu, les Français ressemblaient à ces sauvages stupides qui n'ont aucune idée d'un être tout-puissant, s'il en est toutefois dans quelque coin de la terre qui portent jusque-là l'abrutissement.

C'est proprement au 10 mars 1793 qu'il faut rattacher le régime de la terreur, par laquelle la France fut gouvernée jusqu'à la mort de Robespierre, arrivée le 27 juillet 1794. Ce scélérat hypocrite provoqua successivement le supplice de la reine, de Madame Elisabeth et de tant d'autres illustres victimes.

Le 3 juillet 1793, Marie-Antoinette avait été séparée de ses enfans et enfermée à la Conciergerie. Traduite devant un tribunal révolutionnaire, elle y montra le courage et la noblesse qui convenaient à son caractère. On la fatigua des interrogations les plus absurdes; on lui imputa des horreurs révoltantes à l'égard de ses enfans. La reine, contenant d'abord son indignation, s'abstint de répondre; mais un des jurés l'ayant interpellée sur les mêmes

¹ Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviii' siècle, t. 3, p. 254.

e

a

d

re

p

n

le

re

ci

de

90

de

de

v e

ét

tie

SO

po

de

de

bа

 \mathbf{pl}

ge

gu

ď

ab

faits, elle se retourna vers le public et prononça avec dignité ces paroles remarquables : « Si je n'ai pas répondu, c'est que la na-* ture se refuse à une pareille accusation, faite à une mère. J'en » appelle à toutes celles qui sont ici, et je leur demande si cela est » possible? » Ce mouvement fut sublime; il produisit un grand effet; mais le président, qui s'en aperçut, se hâta de passer à d'autres questions. Enfin Marie-Antoinette fut condamnée à mort. Le 16 octobre, la fille de Marie-Thérèse, la sœur de deux empereurs, la reine de France fut conduite à l'échafaud, dans une charrette, et marcha au supplice avec fermeté. On lui avait donné pour l'accompagner un prêtre constitutionnel, dont les discours ne paraissaient pas exciter beaucoup son attention. Elle avait été confessée à la Conciergerie par un autre ecclésiastique, l'abbé Lothringer, qui rendit depuis le même service à d'autres victimes. On nomme encore l'abbé Magnan et l'abbé Cholet, qui auraient porté à la reine, dans sa prison, les secours de la religion. Il est possible, en effet, que tous trois l'aient confessée à des époques différentes.

Le 10 mai 1794, madame Elisabeth, sœur du roi, princesse si recommandable par ses vertus chrétiennes et ses grandes qualités, et qui avait toujours voulu partager les dangers de Louis, subit le même sort que la reine ¹. L'arracher du Temple, la traîner à la Conciergerie, l'accuser, l'interroger, la condamner, fut l'affaire de quelques heures. On ne put articuler contre elle aucun fait; on supposa une conjuration, et elle fut exécutée en masse avec beaucoup d'autres personnes. Elle avait été un ange sur la terre; il est permis de croire qu'elle a trouvé dans le ciel le prix de ses

vertus et le dédommagement de ses malheurs.

Il ne restait plus que deux personnes de cette famille si malheureuse, un fils et une fille de Louis XVI. Le premier, enfant déjà si fort à plaindre avant presque de pouvoir le sentir, avait été séparé de sa mère lorsqu'on la mena à la Conciergerie. On le mit entre les mains de Simon, cordonnier féroce et stupide, choisi pour cette fonction par Robespierre, et qui périt depuis avec lui. Avec un tel gardien, le jeune roi, fatigué par toutes sortes de vexations, environné des exemples du vice, périt par des voies plus lentes, mais non moins efficaces. Il mourut, le 8 juin 1795, à l'âge de dix ans, n'ayant pu même entrevoir du fond de sa prison ce trône de ses aïeux, où ses droits l'avaient déjà placé. Quant à Madame, fille de Louis XVI, après avoir passé trois ans dans les cachots, après avoir été séparée de tout ce qu'elle avait de plus

⁴ Mém. pour servir à l'hist. eccl. pendant le xvIII^e siècle, t. 3, p. 233-234.

[An 1794] ignité ces ue la nanère. J'en si cela est un grand er à d'au-

à mort. ux empedans une ait donné discours avait été

ie, ľabbé utres vicet, qui aureligion. des épo-

incesse si s qualités, is, subit le aîner à la 'affaire de n fait; on vec beaua terre; il rix de ses

si malheunfant déjà avait été On le mit de, choisi s avec lui. s de vexavoies plus 1795, à sa prison . Quant à s dans les it de plus

cher, elle sortit, le 19 décembre 1795, de cette tour fatale, et fut conduite à Bâle, où on l'échangea avec quelques prisonniers, conformément à un arrêté du Directoire. Elle se rendit à Vienne, et re-

joignit depuis Louis XVIII, son oncle.

Ce fut aussi par l'influence de Robespierre, et d'après ses instructions, que l'on poursuivit par un même décret, et que l'on condamna par un même jugement, des classes nombreuses de citoyens, des habitans d'une ville, d'une province tout entière; que l'on créa des conspirations, des complots imaginaires; que l'on forma des catégories, des listes de proscrits : enfin ce fut par lui, et par l'odieuse faction dont il était le chef, qu'il n'y eut plus en France un seul homme qui pût se flatter de n'être pas désigné aux bourreaux sous le nom d'aristocrate, sous celui de fédéraliste, de Girondin, de modéré, d'accapareur ou de suspect. La proscription s'étendit à tous les âges, à tous les rangs. Les assassinats du tribunal révolutionnaire de Paris, qui faisait trancher plus de quarante têtes par jour, ne suffirent bientôt plus à la soif du sang. On vit s'organiser sur tous les points de la France les commissions, les comités, les armées révolutionnaires; des hordes de brigands se répandirent sur toute la surface de la république, entassant les meilleurs citoyens dans d'innombrables prisons. C'était de là que les ordres des comités, si dérisoirement appelés de salut public et de sûreté générale, envoyaient sans cesse à la mort des femmes, des enfans, des vieillards, des nobles, des plébéiens, des militaires et surtout des prêtres. Et quand l'instrument du supplice n'avait pas un mouvement assez rapide, les fusils, les canons, les fleuves, l'Océan, étaient les auxiliaires des échafauds. Les délégués de la Convention, qui parcouraient incessamment les départemens et les armées, sous le nom de représentans du peuple en mission, avaient tout pouvoir à cet égard. On connaît les noms des Carrier, des Lebon, des Collot-d'Herbois 1, etc. Le premier fit de Nantes un théâtre de carnage. C'est à lui que l'on doit cette invention infernale des bateaux à soupape, qu'on remplissait de victimes, et que l'on faisait ensuite couler au milieu de la Loire, tandis que des satellites, placés sur les deux rives, étaient chargés de replonger dans les eaux ceux qui tentaient d'échapper à ce supplice d'un nouveau genre. Dans le même temps, Lebon, en mission dans Arras, fatiguait l'instrument de mort par des exécutions multipliées. A Lyon, Collot-d'Herbois mettait, à détruire une ville, le zèle que d'autres emploient à en construire, dépensait des millions pour abattre des édifices, déployait contre des murailles une vengeance

. 233-234.

Mémoires pour servir à l'Hist. eccl. pendant le xviiie siècle, t. 3, p. 260-261.

insensée, mais en exerçait une plus affreuse mille fois contre des habitans malheureux. Il avait imaginé, pour les massacrer plus vite, une méthode horriblement expéditive : il les faisait placer en file à la bouche d'un canon, et jouissait du plaisir d'immoler d'un seul coup une centaine ou deux de citoyens. Toulon vit les mêmes horreurs ensanglanter ses murs. Marseille, Bordeaux, Orange, Rochefort, Rennes, Brest, etc., eurent des tribunaux révolutionnaires qui rivalisaient de cruauté avec celui de Paris. Dans quelques départemens, on promenait avec pompe de ville en ville l'instrument fatal du supplice, et son passage était toujours

marqué par des exécutions.

Ceux qui emprisonnaient ainsi au nom de la liberté, qui dépouillaient ou égorgeaient, en invoquant la justice et l'humanité, n'agissaient point dans le délire d'un aveugle enthousiasme, ni par acharnement contre un ennemi qui résistait; ce n'était pas non plus l'ivresse du soldat qui a risqué sa vie, qui a vu couler son sang : c'était une préméditation de férocité, un fanatisme faux et factice, insultant à ses victimes par de grossières et plates ironies, se battant les flancs pour produire quelques froides déclamations; c'était encore un sentiment d'envie, une irritation stupide contre les personnes et les choses auxquelles s'était attachée une idée de respect et de devoir; enfin, c'était la peur inspirée par de si épouvantables circoustances, et qui voulait faire disparaître jusqu'aux derniers objets de ces alarmes. Ces misérables avaient imaginé que la France était trop peuplée, et ils disaient hautement, dans leur odieux jargon, qu'il fallait supprimer la moitié des habitans. Ils disoutaient sérieusement entre eux la question de savoir s'ils égorgeraient tous ceux qui avaient plus de soixante ans. Ils en étaient venus au point de parler de ces monstrueux projets avec le même sang-froid que s'il se fût agi de la chose la plus ordinaire; et pour cela ils se croyaient des génies supérieurs, de profonds hommes d'Etat : ils ne doutaient pas plus de l'infaillibilité de leurs plans que de la solidité de leur puissance. Voilà ca que fut, pendant dix-huit mois, le régime qu'on a nommé, avec tant de vérité, le règne de la terreur. Plus de deux millions d'hommes périrent par les armes et par les supplices. Robespierre n'ordonna sans doute pas lui même personnellement tant de trépas; mais tous furent la conséquence et le résultat de son influence et de sa politique.

Nous avons dit que l'impiété poursuivait surtout les ministres de la religion; et aux noms des évêques et des ecclésiastiques que nous avons déjà cités, nous pourrions en ajouter une foule d'autres. De Saint-Simon, évêque d'Agde, fut condamné à mort par

lar dé su da sta

[A

le

tai

de

l'é pa qu n'a do ex

va se po de di

gè

re qu sir

ro

de

mi

pa bi pa bi

te pa

se

q

[An 1794]

contre des sacrer plus isait placer d'immoler ulon vit les Bordeaux, bunaux ré-ii de Paris, pe de ville ait toujours

rté, qui dél'humanité, usiasme, ni n'était pas a vu couler atisme faux : plates iroes déclamaion stupide it attachée nspirée par disparaître les avaient hautement, ié des habin de savoir nte ans. Ils eux projets la plus orérieurs, de l'infaillibie. Voilà ca mmé, avec ions d'hompierre n'orde trépas; influence et

es ministres lésiastiques r une foule à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris 1. De Breteuil, évêque de Montauban, périt dans les prisons de Rouen. De Roquelaure, évêque de Senlis, était désigné au fer du bourreau, quand la chute de Robespierre arriva. Les autres évêques, qui étaient restés en France, languirent dans les prisons. On avait décrété que les prêtres non déportés seraient punis de mort, et que ceux qui les recèleraient subiraient la mêne peine. Il n'était donc besoin, pour les condamner, ni d'instruction, ni de formalités. Dès qu'il était constaté qu'on était prêtre insermenté, on ne pouvait échapper à l'échafaud; et cette loi barbare fut exécutée! et il n'est peut-être pas de ville où l'on n'ait vu couler le sang de quelques ecclésiastiques, convaincus du crime de ne s'être pas déportés, et où l'on n'ait également mis à mort ceux dont la pitié généreuse leur avait donné asile! C'est ainsi qu'on espérait anéantir la religion en exterminant ses ministres. Les uns erraient dans des terres étrangères, et souffraient le besoin et toutes les incommodités de l'exil; d'autres périssaient en foule dans les prisons ou sur les vaisseaux où on les avait entassés : et ceux qui avaient cherché à se soustraire à l'exil ou à la prison, étaient envoyés au supplice pour ce seul crime! Qui compterait tous ceux que la barbarie des persécuteurs enleva par ces différentes voies? Qui louerait dignement tant d'hommes courageux, lesquels confessèrent la foi devant leurs juges, les étonnèrent par leur constance, aimèrent mieux souvent périr que de se sauver par un mensonge, et prièrent en mourant pour leurs bourreaux?

Il est glorieux pour le christianisme que, parmi les confesseurs que le sanctuaire nous présente, paraissent sur ce théâtre de mort de simples fidèles, mais avec les mêmes sentimens et le même héroïsme que les ministres des saints autels. Telle, entre autres, va se montrer, pour notre édification, la famille de La Billiais.

Louis-Antoine Leloup de La Billiais, conseiller honoraire au parlement de Bretagne, arrivé à sa soixantième année, vivait habituellement à sa terre, située près la ville de Nantes. Cette paisible retraite retraçait chaque jour les actes de la plus active bienfaisance, comme ceux d'une tendre et ingénieuse charité. Il se plaisait à entreprendre des travaux d'utilité publique, pour occuper les malheureux pendant l'hiver; il distribuait d'abondantes aumônes, soit en blé, soit en vêtemens. Son cœur ne jouissait pas tout seul : son esprit et la connaissance des lois de son pays, qu'il avait cultivées, lui procuraient l'avantage d'accommoder les

¹ Mem. pour servir à l'hist, eccl. pend. le xviiis siècle, t. 3, p. 261-262

3 Carron, les Confesseurs de la foi dans l'Eglise gallicane, à la fin du

XVIII siècle, t. 3, p. 77-87.

procès; on accourait de plusieurs lieues pour le consulter et profiter de ses lumières.

Au commencement de la révolution, fixé constamment à la campagne, il rendit son habitation l'asile de tous ceux qui n'en avaient pas, et les ministres du Seigneur et les émigrés furent surtout l'objet de sa compassion généreuse. Dans ces saintes œuvres, il était secondé par une épouse et par des enfans dignes d'un tel époux, d'un tel père. Ses deux filles, Louise Claire et Marie-Caroline, annonçaient, par leur conduite, qu'elles avaient été formées à l'école de toutes les vertus. Longtemps cet asile resta paisible, malgré de fréquentes visites de la garde nationale de Savenay : les ennemis de l'humanité et du christianisme s'en retournaient sans avoir pu découvrir les innocentes victimes qu'ils ne cessaient de poursuivre avec acharnement. Enfin, le moment du sacrifice arriva. Le 7 décembre 1793, les impies qui surveillaient cette respectable famille pour l'immoler à leur fureur, avertirent la garde nationale de Savenay qu'ils avaient vu, pendant les ténèbres de la nuit, un prêtre s'insinuer dans le château de La Billiais. Dociles au fatal avertissement, les soldats arrivèrent en grand nombre au lever de l'aurore. A cet instant, le chef de famille étgit avec des ouvriers qui travaillaient dans une avenue; ils l'entourent et l'entraînent au château, pour y faire sous ses yeux les recherches conformes à leurs odieuses intentions. Elles furent d'abord infructueuses; mais, ayant trouvé dans un pavillon séparé un portefeuille rempli d'actes de baptême et de mariage, ils déclarèrent qu'ils allaient arrêter de La Billiais, sa femme et ses enfans, à moins qu'on ne livrât entre leurs mains le prêtre à qui ces papiers appartenaient. D'après le refus formel qu'ils essuyèrent, ils firent mettre les chevaux à la voiture, et conduisirent dans le bourg les prisonniers, chez l'intrus, celui de tous leurs ennemis, le plus acharné à leur perte.

Ils restèrent jusqu'au lendemain dans cette première prison, où le bon père et le vertueux époux dit à sa famille, avec le calme de l'innocence et la résignation d'une vertu éprouvée : « Non, » je n'échapperai point au danger qui m'assiége; mais il est glo» rieux de mourir pour une aussi belle cause. » Ils furent conduits à Nantes, et l'on déposa de La Billiais dans la maison de Sainte-Claire, où les détenus, entassés les uns sur les autres, étaient réduits au plus affreux dénûment; et le constant ami de tous les malheureux fit venir de sa terre plusieurs charretées de bois et de provisions qu'il se hâta de distribuer aux compagnons de ses infortunes. Sa pieuse femme et ses deux filles furent renfermées au Bon Pasteur, où l'on endurait toutes les misères possibles.

di de da sa m

ge

m qu su

de

av

de m » (

pa

à d

» »

n n

ע

10

[An 1794]

sulter et pro-

amment à la eux qui n'en és furent surntes œuvres, gnes d'un tel rie-Caroline, mées à l'école le, malgré de : les ennemis sans avoir pu nt de pourrifice arriva. e respectable rde nationale e la nuit, un ciles au fanombre au teit avec des urent et l'ens recherches d'abord inré un portedéclarèrent es enfans, à qui ces pasuyèrent, ils ent dans le rs ennemis,

ière prison, vec le calme vée : « Non, is il est gloent conduits n de Sainteétaient réde tous les e bois et de s de ses inrenfermées possibles.

L'arrivée de l'atroce Carrier dans la ville de Nantes y ranima la fureur et la rage de tous les ennemis du bien. Il soupa chez le geôlier de Sainte-Claire, voulut parcourir la liste des prisonniers qui s'y trouvaient : le nom d'un gentilhomme, surtout le titre d'ancien magistrat, le portèrent à faire mettre, dès le lendemain, de La Billiais en jugement. Conduit au tribunal, il y fut condamné à mort, à cause du portefeuille qu'on dit avoir trouvé dans sa maison. L'accusé n'en avait aucune connaissance; il ignorait même qu'un prêtre fût entré chez lui pendant la nuit; il parla devant ses juges avec une grande fermeté, représenta qu'il n'y avait aucun témoin contre lui, et que, sans en produire, on ne condamnait personne à la peine capitale. La sentence n'en fut pas moins portée. Comme on le conduisait au Bouffay, les personnes qui se trouvèrent sur sa route découvrirent un calme si parfait sur sa physionomie, qu'elles jugèrent qu'il était acquitté. Il n'était pas possible qu'un tel ami de l'humanité n'intéressat à sa cause des àmes compatissantes : une d'entre elles vint lui proposer des moyens d'évasion. « Vous imaginez bien, répondit le condamné, » qu'aucun sacrifice ne me coûterait pour rendre la liberté et à ma famille et à moi-même; mais jamais on ne me fera rien faire con-* tre mon honneur et contre ma conscience. *

Dans la nuit qui suivit sa condamnation, il écrivit à la vertueuse compagne que le ciel lui avait donnée : ce fut le 10 janvier 1794, à dix heures du soir; il lui mandait : « Je suis condamné, ma chère et tendre amie; le portefeuille qu'on dit avoir trouvé dans une » chambre de la maison, et appartenant à M. C...., est la seule » cause de ma mort. Je ne me serais jamais attendu à un pareil » jugement : j'espère que celui de Dieu, que je vais bientôt subir, » sera plus doux à mon égard. Je ne regrette dans le monde » que toi et nos enfans. Je ne sais quel est le sort qui t'attend. " Tout ce que je crains, c'est que ton jugement ne soit aussi ri-» goureux que le mien. Me voilà bientôt dégagé des misères de ce » monde. Puisse le Seigneur m'accorder la grâce de faire une » bonne mort! Malheureusement je me trouve privé de tous les se-» cours spirituels, et abandonné à moi même dans les derniers » momens de ma vie. Quelle cruelle position que la mienne! mais » elle m'est commune avec celle de bien d'autres honnêtes person-» nes qui ont souffert la mort, sans l'avoir méritée. Prie Dieu pour » moi, ma tendre et chère amie : j'espère que nous serons réunis » dans le ciel; c'est là mon unique espérance. Je t'embrasse, ma » tendre amie, et mes chers enfans, pour la dernière fois. Je désire · qu'ils soient plus heureux que moi; mais j'aperçois un triste » avenir pour eux. Que la volonté de Dieu soit faite ; je remets tout

le

n

C

to

la

p

d

C

ré

re

lig

ľi

av

de

ai

di

se

afi

lid

» entre ses mains. Adieu, ma chère amie, adieu; pour la dernière

· fois, adieu. ·

Le matin du 11 janvier, mesdemoiselles de La Billiais reçurent ta lettre de leur père; mais elles n'osèrent d'abord la communiquer à leur mère, désirant prendre un peu de temps pour la préparer à cet événement si cruel. Quand elle en fut instruite, une jaunisse subite la saisit la nuit suivante. Quelques jours après, les agens de l'autorité se présentèrent au Bon-Pasteur, et lui demandèrent quel était le nombre de ses enfans : « Six, répondit-elle, quatre » garçons et deux filles. — Mais où sont vos garçons ? — Les trois » aînés sont absens, reprit-elle, et j'ignore où le quatrième se » trouve en ce moment. — Puisque vous avez des enfans émigrés, » repartirent ces émissaires des tyrans, votre bien sera séquestré; » et ils se retirèrent.

Mais l'intrus de Saint-Etienne-de Montluc, paroisse où se trouvait situé le château qu'elles habitaient, n'était pas satisfait, et travailla de tout son pouvoir à les faire condamner. Un de ses confrères, intrus ainsi que lui et peut-être moins barbare, lui fit à sa manière observer que le père et la mère avaient assez vécu, mais qu'il fallait laisser exister leurs filles. Le monstre se contenta de répondre : « Mais il faudrait leur faire des pensions. » Vers la fin de février, on les fit sortir de la prison pour les conduire au tribunal. Trois témoins se présentèrent et déclarèrent que les accusées avaient été, le jour de la procession des Rogations, l'attendre auprès d'une haie, ajoutant une insigne calomnie, qu'elles avaient injurié l'intrus, et de plus, refusé l'aumône à l'un d'eux, parce qu'il se rendait à la messe du prêtre constitutionnel. Mais, répliqua l'une des jeunes personnes, votre accusation est » si fausse, que je vous ai de nouveau fait l'aumône peu de jours - avant d'être arrêtée. »

Ensuite on accusa ces femmes angéliques de distribuer avec profusion des images du Cœur de Jésus; elles en convinrent. Eh! que n'avaient-elles pas dit d'éloquent, pour ranimer dans tous les fidèles ce dévouement trop méconnu pour le divin Cœur, source ineffable de l'amour du Sauveur envers les hommes! Que d'autres reproches n'avait-on pas encore à leur faire! Celui-ci, sans doute, plus que tout autre! Dans ce temps d'erreurs et d'égaremens monstrueux, où la religion de Jésus-Christ semblait à jamais proscrit des Etats du fils aîné de l'Eglise, ces trois femmes, apôtres de la plus sainte des causes, s'étaient donné tous les mouvemens possibles pour procurer à la jeunesse la grâce inestimable du bap tême et les instructions chrétiennes, par la médiation des confesseurs de la foi qu'elles avaient l'honneur de recevoir dans leur château.

nis recurent mmuniquer a préparer à une jaunisse es agens de emandèrent elle, quatre — Les trois natrième se uns émigrés, séquestré;

où se trousatisfait, et.
Un de ses bare, lui fit assez vécu, se contenta as. » Vers la conduire au t que les acons, l'attennie, qu'elles à l'un d'eux, stitutionnel, cusation est peu de jours

tribuer avec vinrent. Eh! dans tous les œur, source Que d'autres , sans doute, remens monais proscric pôtres de la vemens posble du bap n des confespir dans leur

Après l'interrogatoire, on les reconduisit au Bon-Pasteur, et depuis ce moment, elles récitèrent chaque jour la prière des agonisans. Enfin, le 7 mars, appelées dès le matin, elles demandèrent en vain de dire un dernier adieu à une parente qui partageait leur captivité. Conduites au tribunal, elles y furent condamnées sur les dépositions que nous avons citées tout à l'heure. Lorsqu'on les amena du tribunal de sang au Bouffay, leur inébranlable fermeté ne se démentit pas un moment. La nouvelle Machabée marchait entre ses deux filles, leur parlant alternativement, et d'un ton qui décelait une résignation sublime. Elles avaient toutes les trois une physionomie pleine de douceur et de majesté. Mais voulant qu'on ne pût se méprendre, et qu'on ne les crût pas pressées par la tristesse, quand leurs cœurs étaient inondés d'une joie pure, elles eurent soin de relever leur voile, afin que l'on jugeàt du bonheur qu'elles goûtaient à mourir pour Jésus-Christ. Sur la route, quelqu'un, s'approchant des deux jeunes personnes, leur conseilla de déclarer qu'elles étaient enceintes, et l'une et l'autre repoussèrent avec horreur cette étrange supercherie.

Ce fut vers les deux heures de l'après-midi qu'on les conduisit à l'échafaud. Au pied de l'escalier, elles s'embrassèrent toutes les trois, en se disant mutuellement qu'elles allaient être bientôt réunies dans le ciel. Des trois héroïnes, la plus jeune, Marie-Caroline, avait toujours fait paraître un grand attrait pour la vie religieuse. Elle avait même obtenu d'entrer dans un couvent, où l'intrus du diocèse parut bientôt pour se faire reconnaître. Mais, avant les scènes tragiques qui suivirent le noble refus des épouses de l'Agneau, déclarant qu'elles n'obéiraient qu'à leur pasteur légitime, les parens de mademoiselle de La Billiais l'avaient, pour ainsi dire, comme arrachée de sa retraite, où elle protestait vouloir partager le sort de ses compagnes. Cet intérêt qu'inspirent d'ordinaire l'innocence, la candeur, la vertu, jointes aux gràces du premier âge, se ranima dans ce moment suprême où Marie Caroline touchait à son éternité. Un officier, s'approchant d'elie, lui déclara qu'il allait la sauver, pourvu qu'elle consentît à l'épou-

ser; elle lui répondit qu'elle préférait la mort.

Les trois victimes étant montées sur l'échafaud, la tendre mère voulut, pour adoucir le sacrifice de ses filles, et sans doute afin qu'elles n'eussent pas la douleur de lui survivre, qu'elles périssent avant elle. La sorte d'assurance qu'elle eut alors de leur félicité fut, pour son cœur maternel et si religieux, comme un avantgoût du bonheur qui l'attendait elle-même.

Hugues Joseph Guillaume Baudus, lieutenant particulier du sénéchal de Cahors, n'offrit pas un spectacle moins édifiant.

rê

at

fu

ju,

ne

 \mathbf{II}

co

58

»]

du

gio

di

la

au

pr

cre

pe

on

Le

dè

» I

hâ

rai

» 1

la

da

Ca

ser

éta

car

ent

mi

à t

pre

t. 2

Né dans la ville de Cahors en 1725, et de l'une des familles les plus distinguées du pays, il ne dégénéra point de la foi de ses ancêtres; la vertu s'était conservée comme héréditaire dans sa famille, dont il soutint et continua la réputation 1. Le jeune Baudus recut une education fort soignée, répondit aux vœux de ses parens, et mérita, par son heureuse et constante application, de parvenir à des places honorables dont il se montra digne. Fait lieutenant particulier du sénéchal de Cahors, il manifesta, dans cette charge, l'intégrité, la prudence, le désintéressement d'un magistrat éclairé. Mais, aux qualités de l'homme public, il joignit ceiles d'un chrétien accompli. Sa charité le portait à terminer à l'amiable les discussions qui divisaient les familles. Ceux mêmes qu'il était forcé de condamner rendaient un tel hommage à sa probité, que jamais ses jugemens ne furent soupçonnés de la partialité la plus légère. Sa tendre et fervente piété fut récompensée par sa nomination à la place de commissaire des prisons de la ville. Elles étaient au nombre de cinq, et, chaque semaine, il les visitait toutes, parlant de Dieu à tous les prisonniers, priant avec eux, et se montrant, à leur égard, comme le père le plus tendre. Après leur avoir rompu le pain spirituel, il fournissait abondamment à tous leurs besoins. Mais les asiles des infortunes et des désordres de l'humanité ne suffisaient point à la charité de ce véritable ami des hommes. On n'imaginait pas une bonne œuvre dans la ville de Cahors, à laquelle il ne participât; il ne s'y formait pas une association religieuse dont il ne devînt membre. Bon époux, bon père, il élevait sa jeune famille dans la crainte de Dieu; sa maison retraçait l'image d'un monastère; sa vie était une prière continuelle : à la ville, à la campagne, en voyage, en repos, il parlait presque toujours à Dieu, et se trouvait parvenu à un si haut degré de ferveur, que la société de ses parens ou de ses amis ne formait pas un obstacle à ses entretiens avec le divin maître. Ainsi se montrait le vertueux citoyen de Cahors, à l'aurore de la funeste révolution. Signalé constamment à tous les ennemis de l'autel et du trône, il supporta leurs vexations avec un grand courage; mais la prudence chrétienne lui commandait de se soustraire à la persécution, et il s'éloigna pour quelque temps de Cahors.

Lorsque les autorités firent emprisonner tous les individus suspects de royalisme, comment Baudus aurait-il pu échapper à cette mesure de violence? Il était depuis un certain temps parmi les prisonniers, quand il fut dénoncé au comité de sûreté générale, pour une lettre qu'il avait écrite avant d'être ar-

¹ Carron, les Confesseurs de la foi, etc., t. 2, p. 496-500.

[An 1794] nilles les le ses anns sa fae Baudus e ses pan, de par-Fait lieulans cette in magis. gnit ceiles ner à l'aıx mêmes nage à sa nés de la ut récomes prisons e semaine, ers, priant e plus tenssait abonortunes et iarité de ce nne œuvre s'y formait mbre. Bon e de Dieu; une prière pos, il parun si haut e ses amis divin maîl'aurore de ennemis de grand coue se sous-

individus
pu échapun certain
comité de
d'être ar-

temps de

rêté, et à la fin de laquelle il recommandait de prier pour le roi, attendu qu'il courait un grand danger. Sur cette accusation, l'ordre fut donné de le traduire aux tribunaux de Paris. Le saint accusé jugeant, à cette nouvelle, que sa dernière heure était prochaine, ne s'occupa plus que du soin de paraître devant le souverain juge. Il partit de Cahors le dimanche de la Trinité, 15 juin 1794, et fut conduit au tribunal révolutionnaire. A la demande qu'on lui fit de son nom : « Je suis chrétien, » répondit il à l'instant. On voulut savoir son prénom : . Je suis, continua-t-il, catholique romain. -» Avez-vous aimé le roi? lui dit-on alors. — J'ai toujours reconnu en lui le fils ainé de l'Eglise. — Bon homme, lui répliqua l'un » des juges, si vous répondez ainsi, on vous fera mourir. - Je ne » crains pas la mort, repartit l'accusé, d'un ton ferme; il n'y a que » les làches qui craignent, quand il faut confesser la foi. » Bau dus comptait, dans la Convention, un neveu qui avait été régicide. Ébranlé par les prières de tous ses parens, celui - ci disposa les juges à l'absoudre, mais pourvu qu'il niat avoir écrit la lettre dont nous avons parlé tout à l'heure. Il fut rendre compte au détenu des démarches qu'il venuit de faire en sa faveur; le prisonnier lui répondit qu'il ne pouvait mentir : mais l'autre, ne croyant pas sans doute au noble langage de la vertu, s'éloigna, persuadé que la crainte d'une mort imminente déterminerait son oncle à faire le désaveu que l'on exigeait pour lui sauver la vie. Le confesseur de la foi reparut devant ses juges, et ils lui demandèrent s'il reconnaissait la lettre qui l'avait fait accuser. « Qui, » répondit-il avec empressement, elle est de moi. » Le neveu se hâta de représenter aux juges que la frayeur de la mort avait dérangé sa tête: · Plût à Dieu, répliqua le prisonnier, que vous » l'eussiez aussi tranquille que moi! • Ainsi, comme martyr de la vérité, de la foi et de la royauté, ce digne magistrat fut condamné à mort, et exécuté le 4 juillet 1794.

Lorsqu'en 1792 on eut chassé de leur monastère les religieuses Carmélites de Compiègne, quatorze d'entre elles et deux de leurs servantes restèrent dans la ville. Leur amour constant pour leur état leur fit choisir des maisons qui leur tenaient lieu de cloître; car elles voyaient peu les gens du monde, mais elles se visitaient entre elles, priaient en commun, et ne cessaient d'édifier les fa-

milles chrétiennes par la sublimité de leurs vertus.

Mais l'édification de leurs exemples ne tarda pas à les exposer à toute la fureur des impies. Elles furent toutes arrêtées vers les premiers jours de mai 1794. Mulot de La Renardière, cousin

^{*} Jauffret, Mém. pour serv. à l'hist. de la Religion, à la fin du xviii* siècle, t. 2, p. 351-367.

le

bı

ét

ro

reli

» e

» ay

» m

· va

» qu

• da

» qu

• un

d'une des religieuses, leur fut associé comme complice. La femme de Mulot était en ce moment détenue dans la maison d'arrêt de Chantilly.

Le couvent de la Visitation de Compiègne leur servit de maison d'arrêt. Les religieuses Bénédictines anglaises de Cambrai s'y trouvaient renfermées contre tout droit des gens. Elles s'étaient mises en route pour passer en Angleterre, lorsque leur ordre fut détruit en France. Leurs justes vœux avaient été dénoncés comme coupables, et on les détenait dans ce couvent, comme l'on eû fait des prisonniers d'Etat. C'eût été pour ces religieuses, comme pour les Carmélites, une grande consolation que de pouvoir s'exhorter mutuellement dans leurs maux; mais cette consolation leur fut impitoyablement refusée. La plus affreuse surveillance les empêcha de communiquer entre elles.

Le séjour des Carmélites dans cette prison ne fut guere que d'un mois. Elles furent conduites à Paris le 10 ou le 11 de juin, et menées à la Conciergerie. Quelques satellites du crime, se trouvant sur leur passage à leur entrée dans cette dernière ville, les accablèrent d'injures, et appelèrent à grands cris sur elles le tranchant de la guillotine. Leur réponse fut de bénir le Seigneur de les avoir jugées dignes de souffrir pour son nom et de le prier pour leurs persécuteurs.

Mulot, qui fut conduit à Paris sur la même charrette, souffrait avec peine la rigueur de son sort. La mère prieure des Carmélites eut le bonheur de l'amener a des sentimens plus résignés, en l'amenant à des sentimens plus chrétiens. Elle rendit les mêmes services à l'une de ses tourières ou servantes, qui s'indignait avec trop d'amertume contre l'injustice des hommes, et semblait en accuser la justice même du Ciel. La mère prieure réussit à calmer cet esprit et ce cœur rebelles aux volontés de la Providence. Cette pauvre fille s'humilia dès lors sous la main qui la frappait, et fit succéder au murmure les actions de grâces, estimant, comme le plus signalé des bienfaits, celui de se voir associée d'une manière si glorieuse à la croix de Jésus-Christ et à celle de ses saints.

La prieure ne négligeait aucune circonstance pour inspirer à sa communauté le goût de cette morale céleste. Madame de Chamboran, religieuse Carmélite de Saint-Denis, venait de consommer son sacrifice sur l'échafaud, avec le même héroïsme chrétien que les martyrs des premiers siècles. Elle apprend cette fin sublime:

- « Mes filles, dit-elle, nous avons plus de sujet de nous en réjouir
- » que de nous en affliger. Ali! si le Seigneur nous réservait un
- » sort aussi beau, souvenons-nous de ce que nous lisons dans no-

La femm**e** on d'arr**êt**

de maison ambrai s'y es s'étaient r ordre fut cés comme ne l'on eû ses, comme ouvoir s'exconsolation surveillance

guere que nu le 11 de es du crime, tte dernière nds cris sur de bénir le son nom et

rette, soufure des Carlus résignés, endit les mêui s'indignait , et semblait réussit à cal-Providence. i la frappait, mant, comme ée d'une macelle de ses

inspirer à sa de Chambonsommer son étien que les fin sublime : us en réjouir réservait un sons dans no» tre sainte règle. Que nous sommes en spectacle au monde et aux » anges. Il serait, en effet, trop honteux qu'une épouse d'un Dieu

» crucifié ne sût pas souffrir et mourir. »

Les religieuses Carmélites de Compiègne furent appelées devant le tribunal révolutionnaire le 17 juillet 1794. Les trente-cinq jours qu'elles passèrent dans la Conciergerie furent de leur part une offrande continuelle d'elles-mêmes à Dieu. On les entendait toutes les nuits, à deux heures du matin, réciter ensemble leur office. L'ancienne prieure défiait, en quelque sorte, le tranchant de la guillotine. « Je crois, disait-elle, qu'avec la grâce de Dieu, » ce genre de mort me paraîtrait doux et léger. Je n'en dirais pas » autant d'un supplice plus cruel. » D'autres religieuses, sans s'arrêter au genre du supplice, témoignaient seulement leur peine de n'être pas assez dignes de mourir pour une si belle cause; et la mère prieure avait embrassé tendrement, quelques jours avant son arrestation, une de ces saintes filles qui semblait lui donner l'espérance d'une telle mort.

Des victimes aussi bien disposées étaient toutes prêtes pour leur immolation. Le jour en était venu. Traduites au pied du tribunal, on leur lut les trois chefs d'accusation pour lesquels elles

étaient arrêtées.

Le premier chef était d'avoir renfermé dans leur monastère des

armes pour les émigres,

Le second chef, d'exposer le saint Sacrement, les jours de fête, sous un pavillon qui avait à peu près la forme d'un manteau royal;

Le troisième chef, d'avoir des correspondances avec les émigrés,

et de leur faire passer de l'argent.

Ce fut à la mère prieure (Thérèse de Saint-Augustin) que le

juge du tribunal adressa la parole.

Au premier chef, la mère prieure montra le crucifix que les religieuses Carmélites portent toujours sur elles, et dit au juge en le lui présentant : « Voilà les seules armes que nous ayons jamais » eues dans notre monastère, et on ne prouvera pas que nous en » ayons eu d'autres. »

Au second chef elle repondit « que le pavillon du saint Sacre-» ment était un ancien ornement de leur autel; que sa forme n'a-

- » vait rien qui ne fût commun aux ornemens de cette espece;
- » qu'il n'avait aucun rapport avec le projet de contre-révolution
- · dans lequel on voulait les impliquer à cause de ce pavillon;
- » qu'elle ne concevait pas qu'on voulût sérieusement leur en faire

» un crime, »

Au troisieme chef la mere prieure répondit « que, si elle avait

» recu quelques lettres de l'ancien confesseur de son couvent » (prêtre déporté), ces lettres se bornaient à des avis purement » spirituels. Au surplus, dit elle, si c'est là se rendre coupable d'un » crime, ce crime ne peut être celui de ma communauté, à qui la » règle défend toute correspondance, non-seulement avec les » étrangers, mais avec leurs plus proches concitoyens, sans la » permission de leur supérieure. Si donc il vous faut une victime, » la voici : c'est moi seule que vous devez frapper. Celles-là sont » innocentes. — Elles sont tes complices, » dit le président du tribunal. La sous-prieure voulut alors parler. Les juges refusèrent de l'entendre. La mère prieure, ne se rebutant pas, essaya de sauver du moins les deux tourières : « Ces pauvres filles, dit-elle, » de quoi pouvez-vous les accuser? — Elles ont été tes comnis-» sionnaires à la poste. — Mais elles ignoraient le contenu des lettres » et le lieu de leur adresse; d'ailleurs la qualité de femmes gagées » les obligeait de faire ce qui leur était commandé. — Tais-toi, » reprit le président, leur devoir était d'en prévenir la nation. »

Après ce court interrogatoire, le tribunal se prétendit suffisamment instruit, et condamna les quatorze religieuses ainsi que les deux tourières à la peine de mort. Le jugement qualifiait les condamnées de royalistes et de fanatiques. A ce dernier mot, ces saintes filles ne purent s'empêcher de faire briller au dehors le sentiment intérieur de leurs espérances immortelles. Car fanatique et chrétien étaient alors des expressions synonymes, et s'entendre qualifier ainsi par ses juges, c'était en obtenir la preuve par écrit d'une mort soufferte pour la cause de la foi.

Mulot, accusé d'être leur aumônier, subit le même jugement. En vain réclama-t-il contre la qualité de prêtre réfractaire qu'on lui donnait dans l'acte d'accusation; en vain attesta-t-il ses juges qu'il était époux et père, que sa femme se trouvait en ce moment détenue dans la maison d'arrêt de Chantilly, qu'il n'assurait rien dont on ne pût se convaincre par les certificats les plus authentiques; en vain invoqua-t-il le témoignage d'un de ses juges, frère du maire de Compiègne, pour qu'il voulût bien certifier la vérité de ses paroles : « Je ne te connais pas, répondit le juge; » ce qui détermina soudain la sentence du tribunal.

De retour à la Conciergerie, et dans l'intervalle qui se passa depuis leur jugement jusqu'à son exécution, la mère prieure exhorta ses filles à la mort avec une foi pleine d'onction et d'amour divin. C'est ce que l'on tient d'un vigneron d'Orléans, prisonnier Conciergerie, qui remplissait, à l'égard des détenus, l'office d'intervalle, et qui se servit du prétexte d'en exercer les fonctions, pour avoir le moyen de faire ses derniers adieux aux religieuses

ce dernier combat.

[An 1794]
n couvent
purement
pable d'un
té, à qui la
t avec les
as, sans la
ne victime,
lles-là sont
lent du trirefusèrent
essaya de
es, dit-elle,
des commis-

— Tais-toi, la nation. » dit suffisaminsi que les

u des lettres

mes gagées

les condam-, ces saintes le sentiment

ue et *chrétien* dre qualifier : écrit d'une

ne jugement.
actaire qu'on
t-il ses juges
n ce moment
'assurait rien
lus authentis juges, frère
ifier la vérité

uge;» ce qui

qui se passa nère prieure on et d'amour ns, prisonnier tenus, l'office les fonctions, ux religieuses de Compiègne. Ce fervent disciple de Jesus Christ s'approche d'elles : « Vous touchez, leur dit-il, à votre dernière heure, Mes» dames, et peut-être ne suis-je pas bien loin de la mienne. Je
» viens me recommander à vos prières. — Eh quoi! dirent-elles,
» vous êtes donc aussi détenu dans ces lieux, et pour quelle cause?
» — Comme fanatique et fauteur de la fuite de M. Porcher, curé
de Fadonville. — Priez donc vous-même pour nous, mon ami,
» dans le cours de cette journée, nous en avons grand besoin;
» mais nous espérons prier pour vous, ce soir, dans le ciel. » Ce
bon vigneron ajoutait qu'il ne saurait rendre l'impression de
respect que commandait le dévouement de ces généreuses victimes. « Elles avaient l'air, disait-il, d'aller à leurs noces. » Toutes soupiraient après le moment de leur sacrifice; toutes s'invi-

Cependant ces vierges héroïques étaient encore à jeun, et l'heure du supplice pouvait tarder. Il était à craindre que des corps trop épuisés ne finissent par succomber de fatigue. Leur vénérable mère ne voulut pas les exposer à cette apparence de faiblesse, et pour l'honneur de la religion, elle crut devoir prévenir cet inconvénient. La sous-prieure la seconda dans ses vues. La vente d'une pelisse leur avait donné le moyen de procurer une tasse de chocolat à toute la communauté. Ces religieuses, après avoir béni la Providence de ce dernier repas, déjeunèrent avec une tranquillité d'esprit admirable, et ne songèrent plus ensuite qu'à se disposer prochainement à la mort.

taient les unes les autres à se montrer fermes et courageuses dans

On a publié que c'est à cette heure qu'elles entonnèrent un cantique de triomphe, que Mulot ou l'une de ces saintes filles avait composé sur le même rhythme qu'un hymne de victoire, dont la révolution faisait alors retentir nos armées et nos cités. C'est moins le mérite de la poésie qu'il faut chercher dans ces vers, que celui du sentiment chrétien qui les a dictés.

Dans une première strophe, ces épouses magnanimes du Saint-Esprit s'invitent elles-mêmes à livrer leur cœur à l'allégresse. Le jour de gloire, disent-elles, est arrivé pour nous. L'étendard de Jésus Christ est levé. Marchons d'un pas ferme vers l'échafaud, et montons-y sans crainte. C'est là, pour nous, le lieu du combat, c'est celui de la victoire.

Dans la seconde strophe, ces vierges de Jésus-Christ estiment que c'est pour de vrais chrétiens le plus grand de tous les bonheurs, de suivre la trace sanglante que Jésus-Christ leur a tracée sur le Calvaire. Leurs regards se portent ensuite vers la France. L'exemple récent des prêtres et des fidèles, martyrs généreux de la foi, vient exciter leur émulation. Elles forment le souhait de voir tous les amis de Dieu sceller de leur sang la religion de l'Evangile.

Dans la troisième strophe, ces saintes filles confient à Dieu les pensées et les sentimens contraires que l'aspect du supplice suscite dans leur âme. C'est de Dieu seul qu'elles attendent leurs secours. Elles hâtent par leurs soupirs le moment de leur délivrance.

Dans la quatrième et la cinquième strophe, elles invoquent l'assistance de la Reine des cieux, d'abord pour elles-mêmes, ensuite pour leur patrie. Elles renouvellem l'acte d'acceptation de leurs supplices; elles espèrent se voir bientôt unies sans retour avec la société des justes, pour chanter éternellement avec eux les

louanges du Seigneur

Il paraît constant que Mulot ne quitta plus ces vierges chrétiennes, et qu'il en reçut ainsi l'inestimable bienfait de se voir associé aux derniers actes de leur vie. C'est dans la récitation de l'office des morts que toutes ces saintes victimes achevèrent de se fortifier contre les terreurs de l'échafaud, pour lequel on vint enfin les appeler. Elles montèrent sur la charrette qui devait les y traîner, ayant le visage calme, serein et recueilli, signe non équivoque de la paix, de la sérénité, de la douce méditation de l'âme. On remarqua qu'elles étaient toutes vêtues de blanc, et que ce costume seyait bien à la candeur de leurs vertus. Le plus profond silence régnait sur leur passage, malgré la foule immense qui les environnait. Elles récitèrent, dans la traversée de la prison à l'échafaud, les prières des agonisans.

Plusieurs prêtres, en divers costumes, étaient dans l'usage, les uns d'accompagner la charrette des victimes, ou de se placer sur leur route, les autres de les attendre sur le lieu même de l'exécution, pour les bénir au nom de Jésus-Christ, et pour répandre secrètement sur elles toutes les grâces qu'il est au pouvoir du sacerdoce d'accorder à l'homme mourant qui va paraître devant son auteur. Ce genre de secours ne manqua point aux religieuses de Compiègne. Tous les prêtres qui se dévouaient à ce pénible ministère, durent le remplir cette fois pour leur propre consolation, et suivre ces saintes victimes de leurs bénédictions et de leurs

vœux.

Arrivées à la place de la barrière du Trône, lieu de leur supplice, elles chantèrent le Te Deum; et au pied même de l'échafaud, elles récitèrent le Veni, Creator, qu'on leur laissa achever. Puis, à haute et intelligible voix, elles prononcèrent toutes ensemble la formule de leurs vœux de religion. Une d'entre elles ajouta: «Mon Dieu, trop heureuse, si ce léger sacrifice peut » apaiser votre colère, et diminuer le nombre des victimes! » Alors,

it de voir Evangile. Dieu les plice susleurs seélivrance. quent l'ases, ensuite n de leurs etour avec ec eux les

rges chréde se voir récitation evèrent de iel on vint i devait les e non éguin de l'âme. et que ce us profond nse qui les on à l'écha-

l'usage, les placer sur de l'exécupandre sevoir du sadevant son gieuses de énible mie consola et de leurs

e leur supde l'échaa achever. toutes enentre elles ifice peut es! » Alors, comme de doux agneaux, elles se présentèrent tour à tour à l'instrument qui devait leur donner le coup de la mort. La mere prieure, semblable à la mère des Machabées, demanda en grâce, et obtint de n'être immolée que la dernière. Elle profita de cette faveur pour encourager toutes ses filles à mourir avec joie, et a renouveler à Dieu le sacrifice de leur vie. Elle eut la consolation de se voir exaucée. Aucune de ces filles ne dégénéra de la noble fermeté des grandes âmes. Toutes surent mourir en vierges-martyres. La généreuse prieure fut immolée la dernière. Elle alla se joindre à ses filles auprès du divin époux, pour recevoir avec elles la palme du martyre et la couronne de la virginité.

Rapprochons de cette fin glorieuse deux circonstances mémo-

rables.

La première est que, depuis un an, la vénérable prieure faisait faire chaque jour à sa communauté une prière pour les détenus. dans laquelle les religieuses Carmélites de Compiègne s'offraient à Dieu comme victimes d'expiation, pour obtenir la délivrance de

tous les opprimés.

La seconde, c'est que, peu de jours après celui de leur mort, Dieu, semblant avoir égard à leurs supplications, fit cesser le règne de la terreur, et ouvrit ainsi les portes des maisons d'arrêt à beaucoup de proscrits, qu'une plus longue détention eût conduits au supplice, Paris seul offrant à l'Univers le cruel spectacle de soixante ou soixante-dix victimes traînées chaque jour sur l'échafaud.

On avait réuni dans les prisons d'Orange quarante-deux religieuses de divers monastères des diocèses d'Avignon, de Carpentras et de Cavaillon 1. Dès le lendemain de leur arrivée (le 2 nui 1794), elles se rassemblèrent dans la même salle, et là, pleines d'un même esprit, et ne pouvant douter de leur fin prochaine, elles formèrent la résolution de se rallier à une seule règle et de ne suivre toutes qu'un même plan de vie, sacrifiant ainsi à l'esprit d'union et de charité toutes les différences qu'auraient pu mettre dans leurs pratiques les règles diverses des ordres auxquels elles étaient attachées. Dès ce moment, à l'exemple des premiers fidèles, tout fut commun entre elles, provisions, linge, assignats.

Chaque jour, à cinq heures du matin, leurs exercices commençaient par une méditation d'une heure, suivie de l'office de la Sainte Vierge, qui les disposait à la récitation commune des prières

A sept heures, elles prenaient un peu de nourriture; à nuit

I Jauffret, Mém. pour serv. à l'hist de la Religion, à la fin du xviiie siècle, **1.** 2, p. 373-389.

heures, elles se réunissaient encore pour réciter les litanies des saints, et pour faire leur préparation à la mort; chacune d'elles s'accusait, à haute voix, de ses fautes, et se disposait en esprit à la

réception du saint viatique.

L'heure de l'audience publique du tribunal suivait de près ces exercices. Comme toutes ces saintes filles s'attendaient à y comparaître à leur tour, elles récitaient ensemble les prières de l'Extrême-Onction, renouvelaient les vœux du baptême et les vœux religieux, en s'écriant avec un saint transport : « Oui, mon Dieu, » nous sommes religieuses, nous avons une grande joie de l'être. » Nous vous remercions, Seigneur, de nous avoir accordé cette

grâce.

A neuf heures, l'appel commencait. Toutes espéraient d'être nommées, toutes souhaitaient d'aller au tribunal. Un jour on y appelle les deux sœurs, mesdames Roussillon, religieuses du même couvent; on n'en condamne à la mort qu'une seule. « Comment, » ma sœur, s'écrie celle qui était condamnée à survivre à l'autre, » vous allez donc au martyre sans moi? Que ferai-je sur la terre, » dans cet exil, où vous me laissez sans vous? — Ne perdez pas » courage, lui répondit celle ci; votre sacrifice, ma bonne sœur, » ne sera pas longtemps différé. » Ne semble-t-il pas entendre le diacre Laurent et le pape Sixte s'entretenant ensemble, et s'encourageant au moment de leur martyre? La prédiction de celle dont le supplice avait excité une sorte d'envie à l'autre, ne fut pas longtemps sans se réaliser, et le supplice de la seconde les réunit bientôt dans le sein de Dieu.

Les religieuses dont la condamnation n'était pas encore prononcée suivaient par leurs désirs celles que leur martyre avait déjà couronnées dans le ciel; et au lieu de prier pour ces courageuses compagnes, elles les invoquaient, et demandaient à Dieu, par leur intercession, la grâce d'imiter d'aussi beaux modèles et de mériter leurs couronnes. Elles répétèrent dans cette intention les paroles de Jésus-Christ sur la croix, les litanies de la Sainte Vierge, la Salutation angélique, et les prières des agonisans. Le jugement une fois prononcé, elles ne revoyaient plus les condamnées. Celles-ci étaient jetées dans une cour qu'on appelait le Cirque, avec les autres personnes condamnées comme elles. C'était là que ces chastes amantes de la croix exerçaient à l'égard des autres victimes dévouées à la mort une sorte d'apostolat. Elles fortifinient les faibles, instruisaient les ignorans, encourageaient les lâches, relevaient ceux qui se seraient laissé aller au désespoir. Elles montraient à ceux que la perte de leurs femmes, de leurs enfans retenaient par des liens trop charnels à la vie, des esperances [An 1794]

tanies des ne d'elles esprit à la

e près ces à y comes de l'Exles vœux non Dieu, e de l'être. ordé cette

ient d'être jour on y s du même Comment, à l'autre, r la terre, perdez pas nne sœur, ntendre le e, et s'enn de celle ne fut pas les réunit

core protyre avait ces courant à Dieu, nodèles et intention la Sainte ans. Le jus condam ait *le Cir*es. C'était rd des au-Elles fortieaient les désespoir. leurs en sperances

plus solides, un héritage dont la vue adoucissait l'amertume des plus grands sacrifices; et il n'était pas rare de voir des condamnés, après avoir jeté derrière eux des regards de tristesse et de regrets, reprendre des forces nouvelles, à la voix consolante de ces martyres, et faire à leur exemple le généreux sacrifice de leur vie, dans l'attente d'une vie meilleure. Il est enfin peu de prisonniers qu'elles n'aient gagnés à Jésus-Christ. Nous ne pouvons omettre le trait miraculeux d'une d'entre elles, qui, voyant le père d'une nombreuse famille tomber dans le désespoir, à la seule idée du supplice qui allait faire tant d'orphelins, passa une heure entière, les bras étendus en croix, pour le préserver d'un tel malheur. Ce nouveau Moïse ne pria pas en vain. L'infortuné mourut avec la plus grande résignation chrétienne.

Fidèles au règlement général qu'elles s'étaient donné, ces vierges chrétiennes avaient changé leur prison en une sorte de temple, où elles n'avaient plus d'autre soin que celui de louer le souverain Seigneur, et de faire connaître ses miséricordes infinies aux prisonniers qui partageaient leurs fers. Chaque heure était marquée par un exercice particulier dont rien ne pouvait les distraire, nil'attente de leurs jugemens, ni les injures et les cris de mort de leurs satellites. Elles allaient un jour se réunir pour la prière : à l'instant, la voix du geôlier se fait entendre. Plusieurs sont appelées pour se rendre devant le tribunal : « Nous n'avons pas dit » nos vêpres, dit l'une d'elles. — Nous les dirons au ciel, » ré-

pondit l'autre.

Ces bonnes religieuses partageaient l'honorable mission de prêcher Jésus-Christ et de le confesser, avec plusieurs prêtres fidèles, qui avaient préféré d'obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes, sans craindre les tourmens dont on les avait menacés, et qu'ils étaient assurés de subir. Soumis aux lois civiles, ils en prêchaient l'observation, au moment même où ces lois, qui n'avaient pas de plus zélés défenseurs, servaient de prétexte à leur condamnation. On les entendait, en allant au supplice, bénir ceux qui les y menaient, et leur parler de la cité de Dieu et de sa justice, la seule à craindre; ils les plaignaient de les voir condamnés à leur survivre, et de les voir exposés à tant de dangers sur une terre où tout n'était qu'erreur et corruption, quand ils allaient jouir de l'éternelle vérité. Qu'elles étaient éloquentes ces bouches qui allaient pour jamais se fermer à la vie du temps! D'autres prêtres, jusquelà moins fidèles, et prisonniers comme eux, comme eux condamnés au dernier supplice, se jetaient aux pieds de ces confesseurs de la foi et de ces saintes religieuses, en leur demandant, comme dans le beau siècle de saint Cyprien, un de ces billets d'indulgence que les premiers martyrs accordaient, au moment de leur supplice, aux pénitens publics. « Nous avous, leur disaient-ils, reconnu notre erreur, et nous l'abjurons de nouveau à vos pieds. » Par-» don, mille fois pardon des scandales que nous avons donnés » aux faibles. Nous voulons mourir comme vous dans le sein de » la religion catholique, apostolique, romaine. »

Une joie douce succédait à ces marques publiques de repentir; et ces prêtres, convertis à la foi, mouraient avec la même résignation que ceux auprès de qui ils sollicitaient la grâce de la réconciliation. Les gendarmes chargés de les accompagner à l'échafaud ne pouvaient s'empêcher de l'avouer: « Ces misérables, disaient» ils, meurent tous dans la joie de sur âme. » Mais ils admiraient, surtout, le courage héroïque des religieuses, qui ne se démentait pas à leur dernière heure; car, si l'on vit une ou deux de ces saintes victimes éprouver quelques momens de terreur avant leur condamnation, toutes, à l'heure même de leur supplice, furent animées des mêmes vœux immortels. La paix et le calme de leur conscience se devinaient à la sérénité de leur visage. Les profanes témoins de ces scènes sanglantes voyaient avec étonnement qu'on pût ainsi aller à la mort comme on irait à un festin.

A cinq heures du soir, les vierges chrétiennes terminaient la psalmodie de leur office.

A six heures, le bruit du tambour, les cris de mortannonçaient la prochaine exécution de celles de leurs compagnes que l'on avait appelées en jugement; elles récitaient alors à genoux les prières des agonisans, et de la recommandation de l'àme.

Quelques instans après, et quand elles présumaient que le jugement des hommes était subi, et que celui de Dieu avait couronné leurs compagnes, elles se levaient, récitaient le *Te Deum* et le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, etc., se séparaient en se félicitant les unes les autres du bonheur d'avoir pu donner au ciel de nouveaux habitans, et s'exhortaient à l'envi à marcher sur les mêmes traces pour arriver aux mêmes récompenses.

C'est le 4 juillet que le tribunal commença à décider du sort de ces quarante-deux religieuses. On les interrogea, une à une, sur leur état, leur profession, et sur le serment que l'on avait exigé d'elles.

La sœur Desage, religieuse Bernardine à Caderousse, âgée de quarante-huit ans, reçut, la première, la palme du martyre.

La sœur Suzanne Saint-Martin-Gaillard, religieuse du saint Sacrement à Bolène, âgée de trente-deux ans, fut condamnée le lendemain. An 1794]

eur supreconnu

ls. » Par-

s donnés

s donnés e sein de

repentir ; résignaréconci-

échafaud disaient-

miraient,

émentait ces sain-

leur con-

rent ani-

e de leur

es profa. nnement

naient la

nonçaienı

l'on avait es prières

ue le ju couronné

eum et le éparaient

pu donl'envi à s récom-

r du sort ne à une,

'on avait Lâgée de

saint Saée le len-

La sœur Rocher, menacée d'être jetée dans les prisons d'Orange, incertaine du parti qu'elle devait prendre, consulte son père, vieillard octogénaire, d'une grande piété, qui n'avait que cette fille pour le servir sur la fin de sa carrière. Telle fut la réponse du vieillard religieux : « Il me serait facile de vous cacher, ma » chère enfant, et de vous dérober aux pours ites des persécu-» teurs. Mais examinez bien devant Dieu, si, en fuyant, vous ne » vous écartez pas des desseins qu'il a sur vous. Peut-être veut-il » votre mort comme celle d'une victime qui doit apaiser sa co-» lère. Je vous dirai, comme Mardochée à Esther, que vous n'exis-» tez pas pour vous, mais pour son peuple. » Un conseil aussi généreux fit sur l'àme de la religieuse tout l'effet que produisit autrefois sur Esther le discours de Mardochée. Elle ne balanca plus sur le parti qu'elle devait suivre; elle se montra, comme à l'ordinaire, dans les oratoires qu'elle avait coutume de fréquenter. Elle y fut prise, comme l'avaient été déjà quelques-unes de ses compagnes, et conduite en prison. Elle y fut comblée de grâces extraordinaires. Dieu lui fit connaître le jour de son sacrifice. La veille de sa mort, elle demanda pardon à toutes ses compagnes des scandales qu'elle avait pu leur donner, se recommanda a leurs prières, en les assurant qu'elle aurait le bonheur d'être condamnée le lendemain. Elle le fut en effet, et lorsque sa sentence lui fut prononcée, elle en remercia ses juges comme d'un bienfait.

Le 7 juillet, Agnès Roussillon (Soint-Louis), âgée de quarantesix ans, et Gertrude de Lausier (Sainte-Sophie), âgée de trentecinq ans, ursulines de Bolène, furent condamnées et exécutées. Elles allèrent à la mort avec une joie si grande, qu'elles baisèrent l'instrument de leur supplice, et remercièrent aussi leurs juges et leurs bourreaux. La sœur Sophie s'était réveillée dans la nuit, pleine de l'idée d'un bonheur qui lui avait fait répandre des larmes : «Je suis, disait-elle, dans une sorte d'extasc, et comme hors » de moi-même; je suis certaine que demain je mourrai et je verrai

mon Dieu. Ensuite elle craignit que ce ne fût là une tentation et un mouvement d'orgueil, et elle eut besoin d'être rassurée sur le principe qui la faisait agir.

Le 8 juillet, le tribunal condamna à mort Elisabeth Peleysier (Sainte-Thérèse), âgée de cinquante-quatre ans; Rosalie Bès (Sainte-Pélagie), âgée de trente-quatre ans; Marie Blanc (Saint-Martin), âgée de cinquante-deux ans, religieuses du Saint-Sacrement de Bolène, et Marguerite Bavasre (Sainte-Sophie), ursuline au Pont-Saint-Esprit, âgée de cinquante-quatre ans. A l'instant même où leur jugement fut prononcé, la sœur Pélagie sortit de sa poche une boîte remplie de dragées, qu'elle distribua à ses compagnes:

« Ce sont-là, dit-elle, les dragées que j'avais réservées pour le jour

» de mes noces. »

Le 9 juillet, furent jugées et exécutées Magdeleine Taillien (Saint-Xavier), âgée de quarante-six ans; Marie de Génès-Chan solle (Saint-Sacrement), âgée de trente-cinq ans, religieuses du Saint-Sacrement à Bolène; Louise-Eluse (Bon-Ange), âgée de vingt-neuf ans, converse au même couvent, et Eléonore de Justamont (Saint-Henri), âgée de quarante-six ans, religie uses de Sainte Catherine d'Avignon.

Du 9 au 13 du même mois, on sursit au jugement des autres religieuses, afin d'en condamner à la fois un plus grand nombre.

Le 13, six furent condamnées: Anastasie de Rocard (Saint-Germain), supérieure des Ursulines de Bolène; Marie-Anne Lambert (Saint-François), âgée de cinquante quatre ans, converse au même couvent; la sœur Sainte-Françoise, âgée de trente-huit ans, converse chez les Ursulines, à Carpentras; et trois religieuses du Saint-Sacrement à Bolène: Elisabeth Verchière, âgée de vingthuit ans; la sœur Alexis Mincette, âgée de cinquante ans, et Henriette Laforge, âgée de vingt-six ans. La sœur Sainte-Françoise disait aux autres sœurs, la veille de leur condamnation: « Ah! mes » chères sœurs, quel jour que celui qui se prépare!... Demain les » portes du ciel s'ouvrent pour nous, nous allons jouir de la féli» cité des saints. »

Le 16 juillet vit périr sept autres religieuses qui montrèrent le même désir de la moit, le même calme et le même courage : madame de Justamont, Ursuline à Perne, âgée de cinquante ans; Marie-Anne Doux (Saint-Michel), àgée de quarante ans, converse; madame Gardon (Aimée-de-Jésus), et Marie Decqui (Saint-Joachim), toutes deux âgées de soixante ans, religieuses du Saint Sacrement à Bolène; Marie Lage (Saint-André), âgée de soixante-deux ans, ursuline à Bolène. La veille de sa mort, celle-ci tomba dans une grande tristesse, craignant que Dieu ne la jugeat pas digne de la couronne du martyre; mais sur l'autel de son sacrifice, elle montra plus de force qu'elle n'avait montré, la veille, d'abattement et de tristesse. On vit une autre Ursuline de Bolène, âgée de quarante ans, Jeanne Roussillon, qui avait témoigné un grand désir de mourir un des jours consacrés à quelque fête de la Sainte Vierge, consommer son sacrifice avec la sœur Magdeleine Dorothée de Justamont, àgée de quarante ans, qui avait demandé la même grâce. Celle ci, montée sur le char de mort, dit à ses gardes : « Nous » avons plus d'obligation à nos juges qu'à nos pères et à nos mè-» res : ceux-ci nous ont donné une vie temporelle et périssable; » nos juges nous procurent une vie éternelle. » Un des gardes fut [An 1794]

e Taillien énès-Chan gieuses du), Agée de e de Justade Sainte

des autres nombre. Saint-Ger e Lambert e au même ans, congieuses du de vingtis, et Hen-Françoise « Ah! mes Demain les de la féli-

i**trère**nt le rage: mans ; Marieerse; ma--Joachim), Sacrement -deux ans, dans une igne de la elle montement et ée de quarand désir nteVierge, rothée d**e** ême grâce. s: « Nous à nos mè-

érissable ;

gardes fut

touché de ses paroles jusqu'aux larmes, et un paysan voulut lui toucher la main, par le même principe de foi qui faisait dire à la femme de l'Evangile à la vue de Jésus-Christ : « Qu'il me soit seu-» lement donné de toucher le pan de votre robe. •

Le 26 juillet, cinq autres religieuses subirent le même sort. « Qui es tu? • demanda le président du tribunal à la première qui fut traduite devant lui; c'était la supérieure des Ursulines de Sisteron, Thérèse Consolon. « Je suis fille de l'Eglise catholique, » répondit-elle. Claire Dubac (Sainte-Sophie), âgée de cinquantedeux ans, répondit à la même question qu'elle était religieuse, et qu'elle le serait jusqu'à la mort, de cœur et d'âme. Les compagnes de leur sacrifice furent Anne Cartier (Saint-Basile), âgée de soixante huit ans, ursuline au Pont Saint-Esprit; Marguerite Bonnet (Saint-Augustin), religieuse du Saint Sacrement, agée de soixante-quatorze ans, et Magdeleine-Catherine de Justamont, àgée de soixante-dix ans.

Encore une martyre de ce nom si privilégié. Quelle admirable miséricorde en faveur de cette heureuse famille! Des tantes, des nièces, des sœurs immolées en un même jour et sur le même autel, vont se retrouver ensemble dans la grande famille, où il n'y a plus qu'une paix inalté, able et un bonheur éternel.

Telle fut la fin glorieuse de ces saintes vierges, l'honneur et la

gloire de l'Eglise de France.

Le 9 thermidor empêcha le supplice de celles qui restaient encore dans les prisons d'Orange. Quatre y avaient été condamnées, et six l'auraient été le lendemain. Elles furent obligées de survivre à celles dont elles avaient partagé les fers; et il failut les consoler de p'avoir pas été trouvées dignes de mourir pour la cause de Jésus-Christ.

Quant aux prisonniers associés aux fers de ces saintes filles, plusieurs d'entre eux se félicitaient d'avoir été dans les mêmes liens que ces vierges de Jésus-Christ, et d'avoir pu jouir ainsi de l'édification de leurs vertus. Un jeune homme d'Alais protestait surtout que la réforme de sa vie serait entière; qu'il se donnait sans retour à Dieu; qu'il ne mettrait plus désormais sa confiance dans les biens périssables, et ne cesserait d'avoir présent à l'esprit les grands et mémorables exemples de résignation et de piété, de force et de constance dont ces religieuses l'avaient rendu l'heureux témoin.

Le clergé constitutionnel ne put échapper entièrement à la persécution, qui était alors générale, et plusieurs de ses membres périrent même pour s'être jetés dans le parti révolutionnaire et pour en avoir partagé les excès 1. Outre ceux que nous avons

⁴ Précis hist. sur l'Église constit., p. lxxxiii.

nommés, les évêques Gobel, Fauchet, Lamourette, Expilly, Gouttes, Roux, périrent à différentes époques pendant la terreur; mais ils ne furent point immolés pour la cause de la religion. Ils furent sacrifiés à des vengeances particulières, ou enveloppés dans quelques-unes de ces conspirations prétendues qui servaient de prétexte à Robespierre pour augmenter le nombre de ses victimes.

Fauchet, évêque du Calvados, qui s'était rendu fameux par l'exagération de ses discours, donna l'exemple du repentir 1. Au commencement de la révolution, on l'avait entendu plus d'une fois dans les clubs travestir l'Evangile pour le ployer aux idées demagogiques. Le 6 avril 1792, il déposa aussi sa calotte et sa croix à l'exemple de ses confrères. Cependant il paraît qu'après la coute du trône, ne pouvant plus se tromper sur le but des factieux, il prit une marche rétrograde. Le 28 novembre 1792, il se déclara, dans une Lettre pastorale, contre le divorce et contre le mariage des prêtres, et fut dénoncé à ce sujet par Lecointe. Son discours, lors du procès de Louis XVI, montre encore quelque courage pour le temps, et Fauchet y dit des vérités assez hardies, qu'il entremêle pourtant de phrases alors recues sur le tyran et la tyrannie. Il s'attacha au parti fédéraliste, dont il partagea les disgrâces. Envoyé à la Conciergerie, il y trouva l'abbé Lothringer qui raconte ainsi ses derniers momens 2: « Pour Fauchet, je peux » vous dire positivement qu'il a abjuré, non-seulement ses er-» reurs sur la Constitution civile, mais aussi ce qu'il a prêché dans » le temps à l'église de Notre-Dame, ce qu'il a débité, dans son » club, dit la Bouche-de-Fer, sur la loi agraire, le Sermon de » Francklin; qu'il a fait abjuration de toutes ses erreurs; qu'il révoquait son serment impie et son intrusion, apres avoir fait » profession de foi catholique, apostolique et romaine : ce qui » occasionnait des murmures entre les gendarmes qui étaient prév sens.... L'abbé Fauchet, après s'être confessé, a entendu lui-» même à confesse Sillery. » Traduit au tribunal révolutionnaire avec vingt autres députés du parti fédéraliste, il fut condamné à mort et exécuté le 31 octobre 1793.

Lamourette, évêque de Rhône-et-Loire, avait rédigé quelques écrits en faveur de la Constitution civile du clergé, et Mirabeau se servait de lui quand il avait à parler sur les matières ecclésiastiques ³. On le récompensa de ses services, en le faisant évêque,

Précis hist. sur l'Egl. constit., p. lxxxiv-lxxxv.

³ Annales catholiques, t. 4, p. 169-170.

⁸ Précis hist, sur l'Egl. constit., p. lxxxvi

[An 1794]

[An i794] lly, Goutterreur; ligion. Ils pes dans vaient de ses vic-

neux par ntir ¹. Au lus d'une aux idées otte et sa u'après la des fac-792, il se contre le inte. Son quelque z hardies, **v**ran et la a les disothringer t, je peux nt ses erêché dans dans son ermon de urs; qu'il avoir fait e : ce qui aient préendu luitionnaire ndamné à

quelques Mirabeau ecclésiasévêque, et il fut nommé député à l'Assemblée législative où il se montra généralement du parti modéré. La session finie, il retourna à Lyon, fut envoyé à Paris après le siège de cette ville, et trouva dans les prisons de la Conciergerie le vertueux abbé Emery, dont les conseils le ramenèrent à l'unité. Le 7 janvier 1794, il lui remit une rétractation signée et très-précise de ses erreurs, demandant pardon d'avoir occupé un siège non vacant, d'avoir reçu la consécration épiscopale, violé les lois de la discipline et méconnu l'autorité du pontife romain. Cette rétractation fut depuis envoyée à Lyon par l'abbé Emery, publiée dans le diocèse et insérée dans quelques journaux. Le 11 janvier suivant, Lamourette fut traduit au tribunal révolutionnaire. Après son jugement, il fit le signe de la croix et dit publiquement qu'il était l'auteur des discours prononcés par Mirabeau sur les matières ecclésiastiques, qu'il regardait son supplice comme un juste châtiment de la Providence, et qu'il y marchait avec la plus grande résignation et le plus vif repentir 1.

Gobel fut mis en jugement avec Chaumette, le comédien Gramont, et les femmes de Camille Desmoulins et d'Hébert, exécutés quelques jours auparavant : de telles gens ne ressemblaient pas beaucoup à des martyrs. Dans le procès, on reprocha à Gobel sa mission à Porentrui, où il avait pille, dit-on. On assurait que c'étaient Anacharsis Clootz et Pereira, de Bayonne, qui l'avaient engagé à faire son abjuration. Ce malheureux prélat est un exemple des excès où peuvent entraîner la faiblesse et la peur. Il avait fait, en 1791, le serment avec quelques restrictions qu'il rétracta bientôt. En 1792, il se présenta chez le marquis de Spinola, ambassadeur de Gênes, désirant que le marquis lui obtint du pape cent mille écus, et promettant de rétracter son serment à ce prix : mais l'ambassadeur déclina cette étrange commission 2. L'abbé Barruel eut, de nuit, plusieurs entretiens avec Gobel, qui avait souhaité cette entrevue, qui marchanda son abjuration, et qui finit par rester engagé dans le schisme. Les Jacobins le dominaient et l'entraînèrent avec eux dans l'abîme. Pendant son procès, il affectait encore le langage des patriotes. Quand il eut été condamné à mort le 13 avril 1794, la foi se réveilla en lui, et ne pouvant avoir un prêtre, il envoya sa confession par écrit à l'un de ses vicaires épiscopaux, l'abbé Lothringer, qui s'était dévoué à assister les mourans. « Dans peu de jours, disait-il 3, je vais expier, par la misé-

¹ Noél, Ephémérides.

² Ibid.

³ Annales catholiques, t. 3, p. 469-470.

t

fe

q

eı

cł

ét

le:

no

la de

M

m

tis

tis

ge

l'e

dé

au

ha

pa

cel

mo

séa

Ro

» ricorde de Dieu, tous mes crimes et mes scandales contre sa » sainte religion. J'ai toujours applaudi dans mon cœur à vos prin-« cipes. Pardon, cher abbé, si je vous ai induit en erreur. Je vous » prie de ne point me refuser les derniers secours de votre mi-» nistère, en vous transportant à la porte de la Conciergerie, et à » ma sortie de me donner l'absolution de mes péchés, sans oublier » le préambule ab omni vinculo excommunicationis (Je vous ab-» sous de tout lien d'excommunication). Adieu, mon cher abbé, » priez Dieu pour mon âme, à ce qu'elle trouve miséricorde de-» vant lui. — J. B. J., évêque de Lydda. » Trois choses importantes sont à remarquer dans cette lettre de Gobel : 10 qu'il reconnaît aveir toujours applaudi dans son cœur aux principes de l'abbé Lothringer, ce qui ne peut être applicable qu'aux principes opposés à la Constitution civile du clergé, que Gobel lui connaissait depuis quelque temps; 2º que la recommandation faite par lui de ne pas oublier dans la formule d'absolution le lien d'excommunication, suppose évidemment la persuasion où il était d'avoir encouru l'excommunication lancée par le chef de l'Eglise contre les envahisseurs, et nommément contre lui; 3º que la signature évêque de Lydda, qui était son véritable titre, et non évêque de Paris, est une preuve sans réplique qu'il regardait son évêche constitutionnel comme une criminelle usurpation dont il rougissait lui-même et dont il allait rendre compte à Dieu.

Trois des principaux évêques constitutionnels se rétractèrent donc au moment de la mort 1. On cite comme ayant fait la même réparation, Roux, évêque des Bouches-du-Rhône, exécuté à Marseille le 27 avril 1795 : repentant de son intrusion schismatique, il en demanda publiquement pardon. Gouttes, évêque de Saône-et-Loire, fit aussi partie de l'Assemblée constituante, devint membre des comités de liquidation et des recherches, déplut, dit-on, aux jacobins à cause de son attachement à la religion, et fut dénoncé par un de ses vicaires épiscopaux qui se maria. Envoyé à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire, il fut mis à mort le 26 mars 1794, pour une prétendue conspiration avec des gens qu'il ne connaissait pas. Expilly, évêque du Finistère, devint président de son département, prit part au mouvement fédéraliste qui éclata dans cette contrée en 1793, fut exécuté à Brest avec les autres administrateurs, après la défaite de ce parti, le 21 juin 1794; mais on ne sait s'il reconnut ses erreurs à la mort. Tant de coups semblaient avoir renversé à jamais l'Eglise constitutionnelle.

Les scènes terribles que nous avons décrites peuvent faire

1 Précis hist. sur l'Egl. constit , p. lxxxvi-lxxxvii

An 1794] ontre sa os prin-Je vous otre mierie, et à oublier ous aber abbé, orde deortantes econnaît le l'abbé ipes opnnaissait oar lui de ommuniavoir en-

ontre les

signature

vêque de

n évêche

il rougis-

ractèrent la même té à Mar. matique, Saòne-etmembre t-on, aux dénoncé à Paris, mort le des gens e, devint it fédéraé à Brest parti, le la mort.

ent faire

dise con-

juger de la situation, alors si déplorable, d'un pays naguère si florissant, d'un peuple si fier de sa civilisation. Tel fut, dit l'auteur des Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le xviiie siècle, tel fut le résultat des lumières nouvelles qu'on lui avait procurées; tel fut l'essor heureux que prirent cette perfectibilité dont on nous parle encore, cette morale qu'on avait voulu refondre, cette souveraineté du peuple, qui n'est jamais que celle du plus ambitieux ou du plus habile. Les auteurs de tant d'attentats, c'est encore une observation remarquable, furent en même temps les plus violens persécuteurs de la religion. Ces ennemis de l'humanité firent aussi une guerre implacable au christianisme. Il lui est glorieux d'avoir eu pour adversaires et pour oppresseurs ceux qui l'étaient du genre humain, et d'avoir été frappé des mêmes coups par lesquels on voulait abattre toutes les institutions sociales; et ce furent ces mêmes hommes qui annoncèrent impudemment, dans une proclamation, que la vertu et la justice étaient à l'ordre du jour. C'était l'expression hypocrite de ces tyrans, qui foulaient aux pieds toute justice et toute vertu. Mais ils avaient dénaturé le langage, appelant bien ce qui était mal, et mal ce qui était bien; ils prodiguaient le nom de fanatiques à ceux qui ne partageaient pas leur fanatisme; ils transformaient la modération en vice et la bonté en crime; ils faisaient écrire sur toutes les portes : Liberté, égalité, et l'esclavage et le despotisme étaient au comble; ils parlaient de morale, et ils la pervertissaient; ils rendaient des hommages à la raison, et ils l'outrageaient par mille extravagances.

Robespierre avait lu à la Convention un long rapport sur les moyens de rétablir la morale, et il avait bien voulu reconnaître l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Il fit en conséquence décréter des fêtes publiques, qui furent consacrées à la nature, au genre humain, à la liberté, à l'égalité, à la république, à la haine des tyrans et des traîtres, à la vérité, à la justice, à la pudeur, à la gloire, à l'immortalité, à l'amour conjugal, à l'amour paternel, etc. Tous ces nouveaux cultes, non moins insensés que celui de la Raison, durent paraître, aux hommes de cette époque, d'amères railleries ou de sanglans outrages : ils furent néan-

moins admis sans opposition.

La fête à l'Etre suprême fut célébrée la première.

Le 8 juin 1794, une musique pompeuse et guerrière ouvrit la séance de la Convention; et au milieu des cris de la populace, Robespierre, qui présidait la séance, descendit de son fauteuil

T. 3, p. 263.

et s'avança vers le jardin des Tuileries, suivi de l'assemblée entière. Au-dessous de son siége, placé au sommet d'un échafau-dage immense, furent rangés les conventionnels, qui semblaient ainsi reconnaître leur souverain. Celui-ci était vêtu d'un habit à la polonaise, que David avait dessiné, et il tenait un bouquet à la main. Sur un tertre élevé, paraissaient trois mannequins représentant l'un le Fanatisme, l'autre le Pouvoir royal, et le troisième la Discorde¹. Le président y mit le feu, et le groupe consumé laissa voir une statue de Minerve. Aussitôt, prenant la parole, Robespierre apostropha l'assemblée dans un sermon républicain.

« Il est rentré dans le néant, dit-il, ce monstre que le génie » des rois avait vomi sur la France; qu'avec lui disparaissent » tous les crimes et tous les malheurs du monde! Armés tour à tour » des poignards du fanatisme et des poisons de l'athéisme, les rois » conspirent toujours pour assassiner l'humanité. S'ils ne peuvent » plus défigurer la Divinité par la superstition, pour l'associer à » leurs forfaits, ils s'efforcent de la bannir de la terre pour y régner seuls avec le crime. Peuple, ne crains plus leurs complots » sacriléges! ils ne peuvent pas plus arracher le monde du sein » de son auteur que les remords de leurs propres cœurs. Infortunés! » redressez, redressez vos fronts abattus, vous pouvez encore im-» punément lever les yeux vers le ciel. Héros de la patrie, votre gé-» néreux dévouement n'est point une brillante folie; si les satellites » de la tyrannie peuvent vous assassiner, il n'est pas en leur pouvoir » de vous anéantir tout entiers. Homme, qui que ce soit ne peut » t'enlever les hautes pensées de toi-même; tu peux lier ta vie » passagère à Dieu même et à l'immortalité. Que la nature reprenne » donc tout son éclat, et la sagesse tout son empire! L'Etre su-» prême n'est point anéanti. C'est surtout la sagesse, que nos » coupables ennemis voulaient chasser de la république; c'est à » la sagesse qu'il appartient d'affermir la prospérité des empires; » c'est à elle de nous garantir les fruits de notre courage : asso- cions-la donc à toutes nos entreprises. Soyons graves et discrets » dans nos opérations, comme les hommes qui stipulent les intérêts du monde; soyons ardens et opiniâtres dans notre colère contre » les tyrans conjurés, imperturbables dans les dangers, patiens » dans les travaux, terribles dans les revers, compatissans envers » les malheureux, inexorables envers les méchans, justes envers » tout le monde. Ne comptons point sur une prospérité sans » mélange et sur des triomphes sans obstacles, ni sur tout ce qui

¹ Hist. abr. de la Const. civ. du clergé de France, p. 102-104

ssemblée échafauemblaient in habit à bouquet innequins byal, et le le groupe prenant n sermon

e le génie paraissent our à tour e, les rois e peuvent associer à pour y récomplots le du sein fortunés! encore im-, votre gés satellites ur pouvoir it ne peut lier ta vie e reprenne L'Etre su-, que nos ue; c'est à s empires; age: assoet discrets es intérêts ère contre rs, patiens ans envers tes envers

érité sans

out ce qui

· dépend de la fortune ou de la perversité d'autrui; ne nous re-· posons que sur notre constance et sur notre vertu, seuls mais in-» faillibles garans de notre indépendance. Ecrasons la ligue impie « des rois, mais plus encore par la grandeur de notre caractère que » par la force de nos armes. Français, vous combattez les rois, vous êtes donc dignes d'honorer la Divinité. Etre des êtres, au-» teur de la nature, l'esclave abruti, le vil suppôt du despotisme, » l'aristocrate perfide et cruel t'outrageait en t'invoquant; mais les » défenseurs de la liberté peuvent s'abandonner avec confiance » dans ton sein paternel. Etre des êtres, nous n'avons point à t'a-» dresser d'injustes prières; tu connais les créatures sorties de tes » mains, leurs besoins n'échappent pas plus à tes regards que leurs » plus secrètes pensées. La haine de la mauvaise foi et de la ty-» rannie brûle dans nos cœurs avec l'amour de la justice et de la » patrie; notre sang coule pour la cause de l'humanité. Voilà notre » prière, voilà nos sacrifices, voilà le culte que nous t'offrons. » Telle était la religion du temps : l'hypocrisie couvrait ses dé-

Telle était la religion du temps: l'hypocrisie couvrait ses décrets sanguinaires des mots d'humanité, de patrie, d'amour de la justice. La plupart des spectateurs n'étaient venus que pour entendre, de la bouch de la Robespierre, l'ordre d'arrêter l'effusion du sang; mande espoir fut cruellement déçu: le tyran annonça de nouveaux supplices. La fête fut célébrée partout, jusque dans les prisons; et le tribunal révolutionnaire lui-même suspendit, du moins ce jour-là, ses homicides opérations. Elles n'avaient point été ralenties: l'impulsion était si violente, qu'une

révolution complète pouvait seule y mettre un terme.

La majorité des Jacobins, et même celle de la Convention, tenait pour Robespierre; mais les Cordeliers et le comité de sûreté générale étaient au nombre de ses ennemis : et ce comité, composé des plus ardents révolutionnaires, avait dans ses mains tous les moyens d'une vaste police. C'était surtout contre les débris du clergé qu'il dirigeait ses coups. Robespierre, sans avoir d'autre projet que celui de s'opposer à ses adversaires, entreprit (chose incroyable!) de défendre les ecclésiastiques dont le comité de sûreté générale s'était promis d'exterminer jusqu'au dernier. C'était dans cette intention que ces furieux avaient imaginé une conspiration de prêtres et de fanatiques, établie sur les conférences de Catherine Théos, espèce de folle, avec le Chartreux dom Gerle, qui était loin lui-même d'avoir conservé son bon sens. La conspiration étant arrangée, Vadier en sit le rapport, et conclut, en termes assez clairs, à l'extermination de tous les ecclésiastiques. Robespierre réduisit aisément cette conspiration à sa juste valeur, et tous les projets du comité se virent renversés.

Quoique, de tant de misérables qui se souillèrent dans ce tempslà par d'atroces brigandages, Robespierre ait laissé le nom le plus abhorré, des écrivains ont pensé que les desseins de cet homme avaient quelques rapports avec ceux qu'exécuta plus tard Buonaparte, que l'on n'a pas sans raison surnommé le Robespierre à cheval. Buonaparte lui-même croyait, disent-ils, que Robespierre avait montré dans sa conduite plus de vues et de suite qu'on ne l'a pensé généralement; qu'après avoir renversé les factions qu'il avait eu à combattre, son but était de rétablir l'ordre; mais que, n'étant pas assez fort pour arrêter la révolution, il avait été entraîné par le torrent, comme tous ceux qui, avant lui Buonaparte, avaient formé une pareille entreprise. Beaulieu et Michaud jeune! comparent Robespierre à ces animaux impurs que quelques peuples de l'antiquité chargeaient de toutes les iniquités d'une nation. Suivant ces biographes, il a été accusé, après sa chute, « de » tous les crimes de ses complices, et même de ceux de ses enne-» mis. Il est constant que ce fut pendant qu'il s'éloigna des comi-• tés, quelques semaines avant sa mort, que la terreur fut portée » au plus haut degré, et que les exécutions se multiplièrent avec » une épouvantable rapidité. Il est également sûr que son inten-» tion était alors d'y mettre fin. C'est moins à sa générosité, sans » doute, qu'à sa politique, qu'il faut attribuer cette résolution : » mais il est probable que c'est parce qu'il différa de l'exécuter » qu'il fut renversé; et s'il n'osa pas l'annoncer hautement, c'est » parce qu'il craignit l'opposition de ceux qui le renversèrent, et • qui s'apprêtaient à l'accuser de modérantisme s'il leur en avait » fourni l'occasion. Ce furent ces mêmes hommes qui l'accusèrent » de leurs crimes, lorsqu'ils l'eurent renversé. » Quoi qu'il en soit, Robespierre, abandonné tout à coup, perdit son pouvoir. Le 27 juillet 1794, il porta sa tête sur l'échafaud qu'il avait rougi du sang de tant de victimes; le peuple, décimé par lui, l'accompagna au supplice par ses imprécations; et les circonstances de sa mort portèrent l'empreinte d'une vengeance trop méritée. Avec lui périrent plusieurs de ses complices.

La chite de Robespierre, disent les Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le xviiie siècle², mit au moins un terme à ces exécutions multipliées qui lassaient la main des bourreaux. La Convention parut revenir peu à peu à un régime moins cruel. On fit sortir insensiblement des prisons cette foule de citoyens qui y attendaient leur heure dernière. On commit moins

¹ Biographie universelle, art. ROBESPIERRE

T. 3, p. 265.

om le plus

t homme

d Buona-

à cheval.

erre avait

on ne l'a

ions qu'il

mais que,

ait été en-

onaparte,

ınd jeune^t

quelques

ités d'une

chute, « de

ses enne-

des comi-

d'injustices, mais on en répara peu: on laissa subsister tout cet échafaudage de lois atroces, enfantées par le despotisme et l'impiété. La religion continua de gémir dans la proscription, et ses ministres ne virent pas s'ouvrir de sitôt les cachots où ils languissaient, et dont on avait voulu faire pour eux autant de tombeaux.

Ou'on n'imagine pas, au reste, que la France entière eût

Qu'on n'imagine pas, au reste, que la France entière eût incliné sa tête sous la hache des tyrans. Des protestations avaient eu lieu, et le but de ces protestations armées, parmi lesquelles nous distinguerons celle des royalistes de l'Ouest, était de défendre la sainte cause de la religion, en même temps que la cause de la royauté. Ici il nous faudrait emprunter les pinceaux qui ont retracé le souvenir de l'héroïque chevalerie du moyen age; car ce fut une véritable chevalerie que le dévouement de ce peuple de géans à la foi religieuse et politique de ses pères. Là s'était conservé le feu sacré, pour l'honneur de la France; et quand les autres provinces n'avaient presque retenu que les vertus guerrières, de tant de vertus qui faisaient l'illustration de la patrie, les Français de l'Ouest, dont la conscience répugnait aux innovations du schisme et de la révolte, s'honoraient par leur fidélité à conserver le dépôt des traditions antiques. Là, on regardait d'un œil de mépris les prêtres assermentés, les acquéreurs de biens nationaux, les hommes ardens à exécuter les nouveaux décrets; et dès 1791 il y avait eu un projet de soulèvement en Bretagne. Le mécontentement, après avoir couvé sourdement cette année et la suivante, éclata au commencement de 1793, à l'occasion d'une levée considérable, faite pour les armées. Les portions de la Bretagne et de l'Anjou, qui sont au midi de la Loire, ainsi que la partie limitr. ne du Poitou, prirent les armes sous la conduite de plusieurs thefs, gentilshommes du pays pour la plupart : guerre longue et variée, où de beaux traits de courage, de générosité et de dévouement font oublier d'horribles représailles; où la loyauté, la modération et la discipline de plus d'un général royaliste permettent de jeter un voile d'oubli sur les écarts, de quelques autres. Les vues noble, et saintes qui animaient la Vendée étaient attestées par les vertus que ses soldats mettaient en pratique. Soumis à une exacte discipline, ils obéissaient à des hommes remplis de piérá aussi bien que de valeur. On n'est pas entendu un blasphème dans leur camp, et la prière précédait le combat.

La Vendée battit d'abord plusieurs généraux qu'on envoya contre elle. Au mois de septembre 1793, son armée, ayant traversé la Loire, à la suite de quelques échecs, essaya de s'emparer

fut portée èrent avec son intenosité, sans ésolution : l'exécuter nent, c'est rsèrent, et cen avait ccusèrent

'il en soit,

uvoir. Le

rougi du

compagna

e sa mort

Avec lui

r servir à moins un des bourme moins foule de mit moins

d'un port qui l'ent mise en communication avec les Anglais, et lui ent permis de recevoir des secours étrangers'. Mais elle échoua devant Granville; et au retour, ayant été attaquée, dans la ville du Mans, par les troupes républicaines, elle fut complétement défaite. Ce fut moins un combat qu'une boucherie. On égorgea de sang-froid, après la bataille, des femmes, des enfans, qui étaient à la suite de l'armée. Les malades, les blessés étaient massacrés. Une législation atroce avait mis les habitans de ce pays hors la loi, et des décrets successifs avaient ordonné la dévastation des villages, et l'enlèvement des femmes et des enfans. Des généraux farouches ajoutaient encore à ces horreurs, et làchaient la bride à la cruauté du soldat. Les ravages, la destruction, les supplices marquaient le passage des troupes républicaines. Cette barbarie parut redoubler encore après la déroute du Mans. Les malheureux royalistes, errant de tous côtés, étaient immolés sans distinction d'âge ni de sexe. Quinze cents, qui avaient mis bas les armes à Savenay, en criant Vive la nation! furent fusillés. On fusilla pendant huit jours dans ce lieu les débris de cette armée, et les bourreaux se lassèrent plutôt de compter que de massacrer leurs victimes, dont les cadavres restèrent amoncelés pour accuser à la fois et leur férocité et leur insouciance. Ces scènes sanglantes mirent fin à ce qu'on appelait la Grande Vendée. Quelques chess échappèrent à peine, et de plus de soixante mille individus qui avaient passé la Loire, quatre mille environ la repassèrent après la déroute. De ce nombre était l'abbé Bernier, curé de Saint-Laud d'Angers, qui exerçait beaucoup d'influence dans le parti royaliste, qui le servit quelque temps avec zèle, et qui, avec plusieurs ecclésiastiques, avait fait partie du conseil supérieur formé à Châtillon.

Le président de ce conseil eut un sort bien différent: juste punition des intrigues par lesquelles ce malheureux était parvenu à tromper la religion des Vendéens. Gabriel Guyot, ou Guillot de Folleville, vicaire ou curé de Dol en Bretagne, prêta d'abord le serment à la Constitution civile du clergé, puis le rétracta, vint à Paris, et de là se réfugia, pendant la guerre de la Vendée, chez une de ses parentes à Poitiers. Ce fut alors que, pour obtenir une plus grande considération, il imagina de dire qu'il était évêque d'Agra, et envoyé par le pontife romain dans les diocèses de l'Ouest avec le titre de vicaire apostolique, ajoutant qu'il avait été sacré à Saint-Germain par des évêques insermentés, au mois de mai 1793. Pendant que l'armée vendéenne occupait la ville de

¹ Mém. pour servir à l'hist. eccl. pend. le xviiie siècle, t. 3, p. 256.

[AB 1794]

Anglais. Mais elle ée, dans la compléteherie. On es enfans, és étaient ans de ce rdonné la et des enhorreurs. s, la despes répua déroute és, étaient cents, qui a nation! lieu les plutôt de avres resé et leur ı appelait ne, et de e, quatre abre était eaucoup mps avec

parvenu de le de l

partie du

Thouars, il fut trouvé dans une maison, habillé en soldat, par quelques paysans. Leur ayant dit qu'il était prêtre et qu'il avait été enrôlé par force dans un bataillon à Poitiers, il demanda qu'on le conduisit devant un des commandans de l'armée vendéenne. Cet officier, qui avait étudié avec lui, le reconnut. Cependant l'abbé de Folleville lui répéta la fable de son épiscopat. On lui proposa alors de s'attacher au parti vendéen, et on parvint à vaincre sa répugnance. Présenté à l'état-major, il se trouva dans la nécessité de dévoiler son imposture, ou de soutenir le personnage qu'il s'était créé. Le premier pas était fait. L'armée vendéenne, qui prenait le titre de Catholique, accueillit avec joie un ecclésiastique qu'elle croyait revêtu d'un tel caractère. Lorsqu'elle avait recu sa bénédiction, elle n'était que plus animée à combattre ceux qui renversaient les autels. Informé de la fraude, Pie VI fit savoir aux chefs vendéens, par un Bref du 31 juillet 1793, que le prétendu évêque d'Agra les avait trompés. C'était immédiatement après le passage de la Loire, lorsque les Vendéens, vaincus et dispersés, hâtaient leur marche pour se rallier et échapper à l'extermination. On prétence que l'abbé Bernier, se doutant de la supercherie, avait écrit à Rome pour s'en assurer. Les généraux, craignant de porter un entier découragement dans le cœur des religieux Vendéens, crurent qu'il était prudent de tenir la chose secrète. Mais l'abbé de Folleville s'apercut bientôt, à l'air dont ces généraux le recevaient, que son imposture était connue, et dès lors il devint profondément triste, mais avec calme et courage. Il resta encore dans l'armée vendéenne, se trouva à l'attaque de Granville, et passa la journée à parcourir les rangs, e ortant les soldats, relevant les blessés, leur prodiguant tous les secours de la religion, affrontant le feu de l'ennemi, et désirant peut-être d'en être atteint. Il ne quitta les restes de cette brave et malheureuse armée que lorsqu'elle eut été complétement défaite. Après avoir erré quelque temps, il fut arrêté et conduit à Angers où on le reconnut pour être celui qui se disait l'évêque d'Agra, parce qu'il avait officié pontificalement dans cette ville lorsque les Vendéens s'en étaient emparés. « Tu es l'évêque d'Agra? lui dit-on. — Oui, » répondit-il ; je suis celui qu'on appelait ainsi. » Condamné à mort, il monta sur l'échafaud, le 6 janvier 1794, avec résignation, et mourut dans de grands sentimens de piété. On ne saurait sans doute excuser sa faute; mais on doit reconnaître, d'après sa conduite singulière, que le seul désir de se donner quelque relief lui suggéra son imposture. Il n'était ni traître, ni espion, puisqu'il mourut avec constance pour la cause de la Vendée; d'ailleurs, il avait inventé son épiscopat avant de penser qu'il irait dans ce

U

q b

pays. Ceux qui ont écrit que c'était un prêtre fanatique, qui excitait les Vendéens au carnage, ont porté ce jugement par esprit de parti : son caractère, doux et humain, était le contraire de la violence. Il n'y a pas moins de mauvaise foi à dire que les généreux Vendéens étaient complices de cette fraude qu'il n'avait inventée que pour exercer une plus grande influence sur l'esprit des paysans; c'est mal connaître ces héros chrétiens que de les supposer capables de se jouer ainsi de la religion. D'ailleurs, ces généraux, qui montraient tant de dévouement, n'avaient malheureusement pat de projet fixe pour l'avenir, et leur politique ne pouvait allet jusqu'à concerter un plan qui exigeât l'autorité d'un seul commandant, puisque l'autorité était égale entre tous les chefs

Plusieurs généraux vendéens furent exécutés comme le faux évêque d'Agra. C'est alors que Nantes devint le théâtre des plus révoltantes atrocités 1. Les recherches, les délations, les emprisonnemens, les exécutions signalèrent la mission de l'abominable Carrier. Cinquante-huit prêtres, envoyés de Nevers à Angers, et de là à Nantes, périrent dans une noyade : nouveau genre de supplice inventé par ce représentant qui osait en plaisanter dans ses dépêches. Quatre principales noyades ont été constatées dans son procès. Dans l'une, huit cents individus de tout âge et de tout sexe furent mutilés ou fusillés parce que la gabarre ne coulait pas assez vite. Une commission militaire jugeait de cent cinquante à deux cents Vendéens par jour, et il en périt près de trois mille en un mois. Douze cents furent fusillés dans une prairie près Angers. A Noirmoutier, deux mille royalistes, qui s'étaient rendus à discrétion, furent traités de même. A leur tête était d'Elbée, un de leurs chefs. Des prêtres, des enfans, des femmes furent mitraillés et fusillés. Le sang coulait de toutes parts dans ce malheu-

Quelques chefs seulement cherchèrent encore à lutter contre l'ascendant du parti républicain. On connaît les noms de Charrette, de Stofflet et de quelques autres généraux royalistes. L'abbé Bernier était le conseil de ce dernier. L'année 1794 se passa à les poursuivre, sans pouvoir les atteindre. Vaincus dans un pays, ils se retiraient dans un autre, et reparaissaient ensuite avec de nouvelles forces, jusqu'à ce qu'au commencement de 1795, il y eût des traités de paix particuliers entre des chefs royalistes et le parti républicain; mais ces traités ne furent consentis que par un trèspetit nombre, et ne furent jamais bien observés.

Le nombre des mécontens augmentait tous les jours, en Bretagne

⁴ Mem. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviiie siècle, t. 3, p. 257-258.

[An 1794] qui exciesprit de de la viogénéreux inventée spaysans; ser caparaux, qui ment par vait alles eul comfs e le faux

des plus mprisonable Car-, et de là supplice ses dépêlans son de tout ulait pas inquante ois mille irie près

ent ren-

d'Elbée,

rent mi-

malheur contre e Char-. L'abbé ssa à les pays, ils de nouil y eût le parti un très-

retagne

[An 1794] surtout, province qui, par sa position, était plus favorable à cette sorte de guerre. L'Angleterre songea à y porter des renforts. Un corps d'émigrés fit une descente à Quiberon. De Hercé, évêque de Dol, nommé vicaire apostolique pour la Bretagne, respectable par son zèle et sa piété, les accompagnait. Il avait adressé, le 1 er janvier 1795, aux ecclésiastiques de son diocèse, et à ceux qui se trouvaient à la suite de l'armée royaliste, une Lettre pastorale où il les louait de leurs travaux, et se montrait prêt à les partager, dût-il s'immoler pour son troupeau. Il témoigna, en effet, le plus grand désir de se joindre à l'expédition, non point afin de prendre part à la guerre, mais afin de rentrer dans son diocèse, dont il souffrait d'être absent, afin de visiter son troupeau, de servir la religion et de remplir les fonctions de son ministère. Ce furent des motifs si purs qui le conduisirent à Quiberon'. Les commencemens de l'expédition donnèrent des espérances, qui furent bientôt démenties. La célérité et l'ardeur des généraux républicains resserrèrent les émigrés dans la presqu'île de Quiberon, où ils furent forcés le 20 juillet 1795. Le comte de Sombreuil se rendit avec sept ou huit cents gentilshommes, et il paraît certain qu'il y eut une capitulation écrite, ou au moins une promesse verbale de les épargner. Le nombre total des prisonniers était de quatre mille. Ils furent enfermés dans l'église d'Auray. La justice, l'honneur, la politique, prescrivaient également de ne pas souiller la victoire. C'était l'avis des généraux; mais de farouches députés pressèrent l'exécution des lois barbares qu'ils avaient rendues. Le 30 juillet, le vénérable évêque de Dol, le comte de Sombreuil et d'autres gentilshommes furent fusillés à Vannes. On dit qu'on avait proposé au prélat de s'évader et qu'il s'y refusa. Comptant sur la capitulation, il espérait trouver les moyens de rentrer dans son diocèse; ce qui était le but de son voyage. Il fut immolé à l'âge de soixante-neuf ans. Avec lui périrent l'abbé de Hercé, son frère et son grand-vicaire, et seize autres ecclésiastiques de différens diocèses. La commission militaire d'Auray ayant refusé de les condamner, on en créa une autre qui fut plus docile. Les exécutions commencèrent, et, dans ce grand nombre de prisonniers, on n'épargna que quelques soldats ou matelots qui ne parurent pas avoir servi la cause royale avec beaucoup de zèle. Une plaine auprès Auray, dite depuis la Plaine des martyrs, fut le théâtre de ces massacres.

On avait cherché par là à répandre la terreur parmi les royalistes de ces contrées. En effet, depuis ce temps, leurs ressources

Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xvIIIe siècle, t. 3, p. 279-280.

ap

et

éta

qu

no

re

cu

ré

m

VΘ

de

ri

d

diminuèrent. Le comte d'Artois, qui parut au mois d'août sur la côte de France, ne put rien entreprendre. Il débarqua à l'Ile Dieu, le 2 octobre, avec le duc de Bourbon, De La Laurencie, évêque de Nantes, et un assez grand nombre d'émigrés. Mais on ne jugea pas qu'il pût opérer une descente dans l'état actuel des choses, et il retourna en Angleterre au bout de six semaines. Charrette et Stofflet, qui avaient recommencé les hostilités, furent pris au commencement de 1796, et mis à mort. La chouannerie, qui s'organisa dans quelques cantons de la Bretagne, du Maine et de l'Anjou, recueillit quelques débris de la Vendée: mais ce parti, resserré dans d'étroites limites, n'eut jamais l'importance que les premiers succès de l'insurrection royaliste avait obtenus.

Les troubles politiques de la France étaient trop clairement la conséquence des attentats de la philosophie, de l'hérésie et du schisme; la révolution française était trop manifestement, et avant tout, une révolution religieuse; le renversement du trône et des institutions monarchiques avait été trop évidemment accompli afin de procurer l'anéantissement de la religion et des institutions ecclésiastiques, pour que le pontife romain, dans sa sollicitude pastorale, ne s'employât point à détruire les mauvaises doctrines qui amènent de si horribles résultats, partout où ces

doctrines menaçaient de s'enraciner.

L'état de la Toscane, où le synode diocésain de Pistoie avait adopté en 1786 les erreurs du jansénisme, appelait l'attention du Siége apostolique d'une manière d'autant plus impérieuse que, si rticci s'était vu contraint de donner sa démission, à la grande satisfaction d'un peuple qu'il violentait dans sa foi, cependant les Actes de son synode, répandus de toutes parts par la voie de l'impression, propageaient des maximes propres à troubler l'Eglise. On prônait ces Actes comme s'ils eussent été les décisions d'un concile général; et l'assemblée presbytérienne de Pistoie comptait en Italie un assez grand nombre de partisans qui en célébraient la doctrine et en relevaient l'autorité 1. Pie VI se crut donc obligé d'opposer un rempart à l'erreur. Il avait déjà fait examiner les Actes du synode par quatre évêques et trois théologiens. Un prélat italien les réfuta dans un écrit exprès, et ils auraient été condamnés dès 1788, si la modération du pontife ne lui avait fait craindre de blesser par là un prince ombrageux. Depuis, une congrégation composée de cardinaux et d'évêques fut encore chargée de donner des suffrages sur les Actes. Ricci, invité à venir à Rome pour exposer ses raisons, et entendre les réponses qu'on aurait à y faire, refusa de s'y rendre, en alléguant sa mauvaise santé. Enfin,

Mém pour servir à l'hist. eccl. pend. le xvIIIe siècle, t. 3, p. 266-269.

[An 1791]

[An 1794] oût sur la l'Ile Dieu, évêque de jugea pas oses, et il te et Stofcommenorganisa e l'Anjou, , resserré

rement la sie et du t, et avant ne et des accompli s institua solliciises doct où ces

premiers

oie avait ntion du se que, si rande sandant les e de l'iml'Eglise. ons d'un ie compen célérut donc xaminer iens. Un aient été vait fait ine con chargée à Rome aurait à é. Enfin,

après un long travail et un examen sérieux des Actes de Pistoie, après avoir ordonné, à cet effet, dans Rome des prières publiques et particulières, Pie VI, se rendant aux demandes réitérées qui lui étaient faites d'un jugement sur cet objet, donna, le 28 août 1794, la Bulle qui commençait par ces mots : Auctorem fidei. On y citait quatre-vingt cinq assertions extraites des Actes et décrets du synode, et rangées sous quarante-quatre titres, d'après la différence des matières. Ces assertions étaient condamnées chacupe avec leurs qualifications propres, et ici du moins la malignité et la mauvaise foi ne pouvaient, comme lorsqu'il s'était agi de la Bulle Unigenitus, prétexter l'obscurité du jugement, et l'irrégularité d'une condamnation générale et in globo. Quelquefois même une proposition était flétrie sous les divers sens qu'elle pouvait présenter. Il y en avait sept condamnées comme hérétiques, celle-ci entre autres : « Il s'est répandu dans ces derniers temps un obscurcissement général sur plusieurs vérités importantes de la » religion, qui sont la base de la foi et de la morale de Jésus-» Christ; » assertion que l'on trouve dans les écrits de la plupart des appelans des derniers temps. La Bulle condamnait encore comme hérétiques les propositions II, III et IV, entendues dans ce sens, que l'autorité ecclésiastique, exercée par les pasteurs, dérivait de la communauté des sidèles; que le pape tirait ses pouvoirs, non de Jésus-Christ, mais de l'Eglise; et que celle-ci abusait de sa puissance en réglant sa discipline extérieure. Les autres propositions étaient proscrites de même sous différentes notes, et, entre autres, comme ayant déjà été flétries dans Wiclef, Luther, Baïus, Jansénius et Quesnel. Il y avait, en effet, une affinité remarquable entre les erreurs des Réflexions morales et celles du synode; et Ricci, qui avait fait imprimer exprès l'ouvrage de Quesnel, qui le donnait à tous ses curés, et qui l'appelait un livre d'or, avait pris à tâche d'en renouveler les principes pour mieux insulter à l'Eglise et au saint Siége qui les avaient combattus. Le pape déclarait en outre qu'il y avait plusieurs autres propositions analogues aux quatre-vingt-cinq condamnées, et qui annonçaient de même le mépris de la doctrine et de la discipline, et surtout une haine profonde contre les pontifes romains et contre leur autorité. Il reprochait aux rédacteurs des décrets des expressions peu exactes en parlant du mystère de la Trinité. Il leur reprochait d'avoir inséré dans leur décret de la foi les quatre articles du clergé de France de 1682, et les articles théologiques envoyés à Innocent XI et à Benoît XIII, lesquels n'avaient jamais été approuvés. Enfin, il condamnait les Actes et décrets du synode de Pistoie, ainsi que les écrits faits pour sa défense. Telle est cette

sai

sep

no

tre

ha

CO

lui

me

mı

qu

d'a

nia

2155

tar

tin

CO

ph

reg

dé

et

ľE

ď'a

ur

ril

cl

qu

le

m

le

n

Bulle célèbre que les dangers et les progrès des erreurs qu'elle combat avaient rendue nécessaire. L'adhésion des évêques à cette décision du saint Siége, dit le savant cardinal Gerdil, ne saurait être un problème. Un grand nombre ont manifesté leur approbation par des lettres expresses, et le reste n'a point réclamé.

Quelques voix cependant s'élevèrent contre la Bulle Auctorem fidei. Deux évêques de Toscane ne s'y montrèrent pas favorables : c'étaient les mêmes qui s'étaient déclarés précédemment pour Ricci. Benoît Solari, évêque de Noli, dans l'Etat de Gênes, est peut-être le seul prélat catholique qui se soit signalé par une opposition publique et formelle à cette Bulle. Il écrivit au sénat de Gênes, le 8 octobre 1794, pour la lui dénoncer, donna un Mémoire dans le même sens, et crut que son opposition aurait quelque poids contre l'autorité du saint Siége et l'assentiment de ses collègues. Solari fut réfuté par le savant Gerdil, l'un des hommes qui, dans ces derniers temps, ont fait le plus d'honneur à la religion, à l'Eglise et au sacré collége. Métaphysicien, mathématicien, controversiste, théologien, moraliste, philosophe, ce cardinal embrassait presque toutes les sciences, et écrivait presque également bien en français, en italien et en latin. A l'autorité du savoir, il réunissait celle des vertus, ne connaissant que son oratoire et ses livres, vivant humblement dans la retraite et même dans la pauvreté. Ce redoutable contradicteur, en discutant les décrets et propositions condamnés, prouva que l'opposition du prélat génois était sans fondement et ses motifs sans solidité. Solari convenait lui-même qu'il s'était écarté en cette occasion des principes et de l'exemple de ses collègues: or c'est un triste préjugé contre un évêque que de se séparer du corps épiscopal et de son chef.

Un écrivain italien appuya de tous ses efforts l'opposition de l'évêque de Noli, et donna, en sa faveur, des écrits où il se montre fidèle copiste et admirateur des appelans français ¹. Il les imitait dans leurs invectives comme dans leurs sophismes, et disait que la Bulle Auctorem, fille disgrâciée d'une mère malheureuse (la Bulle Unigenitus), avait comblé la mesure du scandale. Il s'élevait fortement coutre le curialisme, expression nouvelle, par laquelle on commençait, dans ce parti, à désigner la cour romaine. Il s'efforçait vainement de concilier la visibilité et l'indéfectibilité de l'Eglise avec l'obscurcissement, qu'à l'exemple de Ricci, il imaginait avoir prévalu dans cette société dépositaire des promesses divines. Il louait l'évêque de Noli de n'avoir pas imité la prévarication de ses comprovinciaux. Enfin, il n'épargnait rien pour rendre le l'Mém. pour servir à l'hist. eccl. pend. le xVIII^e siècle, t. 3, p. 270.

An 1794]

s qu'elle es à cette e saurait approba-

né.

fuctorem

corables:
ent pour

ênes, est
par une
au sénat
conna un
cion auentiment
l'un des
honneur
, mathéphe, ce
presque
corité du
son ora-

son oraet même itant les ition du dité. Sosion des n triste copal et

tion de montre imitait sait que la Bulle it forte-elle on s'efforde l'Enaginait divines, tion de ndre le

saint Siége odieux. Le cardinal Gerdil répondit à ses sophismes.

Un autre adversaire entreprit aussi de combattre la nouvelle Bulle. Le Plat, ce canoniste de Louvain, ancien protégé de Joseph II, publia, en 1796, des Lettres d'un théologien canoniste à notre saint Père le pape Pie VI sur la Bulle Auctorem fidei, Lettres où le pontife romain et le Siége apostolique sont traités avec hauteur et amertume. Pour tourner en ridicule les prélats de la cour pontificale, l'auteur se sert du terme de curialistes. Le pape lui-même n'est point à l'abri de qualifications insolentes; et en même temps que Le Plat lui demande la bénédiction avec les formules du respect, ce novateur, suivant le triste exemple des Juifs qui saluaient Jésus tout en le chargeant de soufflets, traite Pie VI d'aveugle, d'ignorant, d'homme en délire, d'imposteur, de calomniateur, d'hérétique.... Violences insensées, qui n'ont pu affaiblir assurément l'autorité d'un jugement dogmatique, que son importance a placé au premier rang de ces décisions irréformables destinées à maintenir dans son intégrité le dépôt sacré de la foi, et à confondre, d'une manière aussi lumineuse que solide, les sophismes de l'erreur.

Frappé des foudres apostoliques en Italie, les novateurs ne regardaient pas leur cause comme perdue. Ceux de France ne se décourageaient point, quoique la journée du 7 novembre 1793, et les scandales dont elle avait donné le signal, eussent jeté sur l'Eglise constitutionnelle un vernis ineffaçable d'opprobre. Tant d'actes de làcheté, d'abjurations, de mariages, des votes sanglans, une honteuse participation à un régime épouvantable et à d'horribles cruautés, des discours et des écrits pleins d'impiétés; tout contribuait à discréditer le parti du schisme '. Qu'attendre d'un clergé dont les chefs avaient donné de tels exemples? Quel bien pouvait faire un épiscopat souillé de tant de scandales? De plus, le temps avait fait des ravages dans ce parti : outre les évoques qui avaient péri de mort violente, quatre avaient ani leurs jours en 1793 et en 1794. Enfin, plusieurs avaient accepté des emplois civils, ou du moins se refusaient à exercer désormais leurs fonctions; ils résistèrent à toutes les instances qu'on leur fit après la terreur pour les reprendre, et quelques-uns même avouaient naïvement que personne ne voulait les reconnaître et ne réclamait leur ministère. C'est dans cet état de choses, c'est lorsque plus de la moitié des siéges constitutionnels vaquaient par mort, apostasie et abandon, et lorsque le schisme par conséquent touchait à sa fin, c'est alors, disons-nous, que quelques esprits ardens entreprirent de ressusciter et de perpé-

Précis hist, sur l'Egl. const. p. lxxxviii-lxxxix.

tuer des divisions funestes. Ils voulaient profiter pour eux-mêmes de la liberté que l'Eglise commençait à recouvrer.

En effet, après la terreur, la Convention paraissant revenir lentement à un système moins oppressif et moins cruel, les vœux des peuples pour le libre exercice de la religion s'étaient manifestés de plus en plus'. Ces vœux amenèrent le décret du 21 février 1795. Le rapport, fait ce jour-là à la Convention par Boissy d'Anglas, était une insulte à toutes les croyances: néanmoins le décret reconnaissait le droit des citoyens d'exercer leur culte, et leur permettait d'user de ce droit, à condition qu'il ne se ferait aucune cérémonie extérieure, et que le gouvernement ne serait obligé à rien, pas même à fournir le local. Or, les fidèles d'une paroisse ne pouvaient guère s'assembler que dans les églises qu'ils avaient autrefois: ne pas les leur rendre, c'était leur refuser d'un côté ce qu'on semblait leur accorder de l'autre. De nouvelles réclamations firent ressortir l'insuffisance du décret, et il en fut rendu un second, le 30 mai, qui autorisait à céder pour l'exercice du culte les églises non aliénées. Ce décret statuait aussi que, pour avoir le droit de remplir publiquement leurs fonctions, les prêtres seraient tenus de faire une déclaration de soumission aux lois de la république. Un assez grand nombre de prêtres, en divers diocèses, crurent pouvoir contracter cet engagement; les prisons s'ouvrirent, les fidèles purent se réunir dans les églises si longtemps fermées ou profanées, et le culte divin recouvra, sinon toute sa liberté, au moins tout ce qu'il semblait possible d'espérer en fait de tolérance, après une si cruelle persécution.

Bien qu'une foule d'ecclésiastiques, qui avaient fait le serment à la Constitution, le rétractassent, déterminés à cette démarche, d'un côté par la conviction que le pontife romain avait proscrit la Constitution, et d'un autre côté par les scandales qu'avaient donnés ses principaux partisans pendant la terreur, leur exemple ne toucha point des hommes qui, créés évêques par cette Constitution, ne pouvaient se résoudre à n'être plus rien, après avoir cru être en effet quelque chose². Le succès de leur ambition semblait à ceux-ci préférable au repos de l'Eglise. Quatre de ces évêques formèrent à Paris une espèce de comité, et prirent le nom modeste d'évêques réunis, quoiqu'ils eussent pu, disaient-ils, donner à leur société le nom de concile. C'étaient Saurine, Desbois, Grégoire et Royer, évêques des Landes, de la Somme, de Loir-et-Cher et de l'Ain. Trois d'entre eux avaient siégé à la Convention pendant les temps les plus fàcheux. Mettant à profit le

³ Tableau de la France sous le Directoite, p. x1x-xx.

Précis hist. sur l'Eglise const., p. LXXXIX-XCV.

[An 1795] k-mêmes

revenir les vœux nt manilu 21 féır Boissy moins le culte, et se ferait ne serait l'une pases qu'ils ıser d'un ouvelles il en fut 'exercice jue, pour , les prêssion aux es, en diment; les églises si ra, sinon e d'espé·

e seriment demarche, t proscrit u'avaient ur exempar cette en, après ambition re de ces prirent le saient-ils, pine, Desbmme, de à la Conprofit le calme qu'ils voyaient renaître, ils s'investirent eux-mêmes de la mission de maintenir le schisme. Tel fut l'objet d'une Encyclique qu'ils adressèrent, le 15 mars 1795, à leurs frères les autres évêques constitutionnels et aux Eglises vacantes. Ils y donnaient une déclaration de leur foi. Ils abhorraient les scandales qui avaient eu lieu, mais dissimulaient que ces scandales n'avaient éclaté qu'au sein de leur parti. Ils recommandaient la sormation des presbytères, c'est-à-dire d'un conseil de prêtres destinés à soulager l'évêque dans l'administration de son diocèse, et à gouverner pendant la vacance du siége : établissement qu'ils avaient d'autant plus à cœur, que c'était le seul moyen de perpétuer leur parti dans les départemens où il n'y avait plus d'évêques constitutionnels. Ils traçaient ensuite des règlemens de discipline, parmi lesquels il y en a quelques-uns de singuliers: celui-ci par exemple, que l'on n'ordonnera aucun prêtre, sans l'attacher à une église dont les fidèles auront été consultés. Indépendamment des quatre réunis, l'Encyclique sut signée par Gratien, évêque de la Seine-Inférieure. Trente-deux évêques envoyèrent leur adhésion. Quelques-uns d'entre eux auraient bien dû être astreints à quelque réparation, pour les actes de faiblesse qu'ils avaient commis pendant la persécution; mais on accepta leur signature sans autre tormalité. Au surplus, convenait-il aux premiers de se montrer difficiles Etaient-ils bien purs ceux qui siégeaient depuis plus de deux ans dans une assemblée impie et tyrannique? Etaient-ils innocents de tant de décrets qui avaient proscrit la religion et ses ministres, fait verser le sang des citoyens, couvert la France de ruines? N'avaient-ils pas poursuivi Louis XVI, provoqué son jugement et sa condamnation? On le voit : les uns et les autres étaient intéressés à garder le silence sur leur torts réciproques, de peur de s'attirer de fâcheuses récriminations.

Non contens d'écrire de tous côtés pour relever leurs églises abattues, pour presser la formation des presbytères, pour soutenir le courage de leurs adhérens, les réunis établirent une imprimerie destinée spécialement à reproduire les ouvrages favorables à leur parti. C'est de l'imprimerie-librairie dite chrétienne, à la tête de laquelle se mit Desbois, évêque de la Somme, qui résidait constamment à Paris, c'est de cet a elier du schisme que sortirent, d'une part, des pamphlets contre le pape et les évêques catholiques; d'autre part, les Annales de l'Eglise constitutionnelle parées du titre trompeur d'Annales de la religion. Dès le premier numéro de ce recueil hebdomadaire, publié le 2 mai 1795, la haine des assermentés éclata contre le clergé fidèle; haine atroce, qui dénonça les prêtres déportés rentrés dans leur patrie,

1

q

tie

ve

vc

ac

οι

ve

de

rei

ce

» d

de

sai

adı

çai

l'a

me

vir

pie

les

the

éto

et

co

insulta aux évêques légitimes, se moqua des victimes de la révolution, appliquant les plus grossières épithètes à des hommes vénérables. Dans ce recueil, marqué au coin de la mauvaise foi et de l'intolérance, la petite Eglise constitutionnelle s'appelait effrontément l'Eglise gallicane, sans tenir compte de tant de prélats proscrits, de tant de pasteurs condamnés au pain de l'exil, de tant de prêtres déportés, fugitifs, emprisonnés ou cachés. Saint-Marc, ancien rédacteur des Nouvelles ecclésiastiques des Jansénistes, Servois, Pilat, Sauvigny, Larrière, Mauviel, Orange, etc., rédigeaient ces Annales, où l'évêque Le Coz, le bénédictin Grappin, le doctrinaire Minard, Dufraisse, Moulland, et d'autres Jansénistes, déposaient des articles. Grégoire surtout y prit une grande part.

La fureur des schismatiques était animée par le grand nombre des rétractations. Elles se multipliaient notamment à Paris, grâce aux efforts des grands-vicaires qui, en l'absence de Juigné, gouvernaient le diocèse. L'abbé Emery, que son zèle, sa sagesse et son savoir entouraient de la confiance générale, était l'âme du conseil, et ce fut lui qui dressa la formule ample et précise de rétractation que souscrivirent ceux qui revenaient à l'autorité légitime dont le malheur des temps les avait éloignés. Outre cette formule latine, on en dressa une en français, qui n'énonçait pas moins explicitement la rétractation du serment de 1791, la renonciation au schisme et la soumission aux brefs. Affaibli par ces désertions successives, le clergé constitutionnel se vit réduit à un fort petit nombre d'adhérens : il n'occupait que Notre-Dame, Saint-Sulpice et trois ou quatre autres églises, tandis que les prêtres attachés à l'autorité légitime occupaient plus de trente églises ou chapelles. De là l'amertume de ses plaintes, le fiel de ses plaisanteries. Audrein publia une protestation contre les premières réunions ecclésiastiques, et Grappin s'attacha, dans des articles exprès, à les tourner en ridicule.

Hélas! on n'était que trop disposé à sévir contre eux. Le moment de calme dura peu, et la Convention, sur la fin de sa session, revint à un système de rigueur qu'elle avait trop longtemps suivi!. Un décret fut rendu, le 28 septembre 1795, sur la police extérieure des cultes; on exigea des prêtres un nouveau serment où l'on faisait reconnaître la souveraineté du peuple; l'on prononça des peines sévères contre ceux qui exerceraient les fonctions du ministère sans l'avoir prêté. Les dispositions hostiles de la Convention s'accrurent encore après le 4 octobre, jour marqué par un mouvement qui eut lieu à Paris. Le 25 parut une loi, portant

¹ Tableau de la France sous le Directoire, p. xx.

An 1795] la révonommes vaise foi appelait : de préle l'exil, cachés. *jues* des Orange, nédictin

d'autres

prit une

nombre ris, grâce gné, gouagesse et l'àme du récise de l'autorité utre cette nçait pas la renonli par ces it réduit e Notreandis que de trente le fiel de ontre les dans des

k. Le moa session, ps suivi'. lice extérment où prononca ctions du le la Conarqué par i, portant que celles de 1792 et 1793 contre les prêtres sujets à la déportation ou à la réclusion, seraient exécutées dans les vingt-quatre heures, sous peine de deux années de fers pour les fonctionnaires publics coupables de négligence a cet égard. Ainsi les prêtres ne venaient de sortir de l'exil ou des cachots que pour y être renvoyés, et ils furent contraints de se dérober de nouveau à la persécution. C'était par cette loi que la Convention terminait ses séances, comme si elle eût craint d'être regrettée, et qu'elle eût

voulu que sa fin répondît à ses commencemens.

Le règne du Directoire, qui fut institué à cette époque, peut se diviser en deux parties à peu pres égales en durée : l'une qui s'etend d'octobre 1795 au mois de septembre 1797 ou 18 fructidor; et l'autre, de cette dernière date au mois de novembre 1799 ou 18 brumaire. Cette magistrature, composée de cinq membres et chargée du soin de faire exécuter les lois, se ressentit toujours de l'esprit qui, lors de son établissement, animait la Convention. Les agents dont elle fit choix étaient presque tous d'ardents révolutionnaires, prêts à servir son antipathie contre la religion. Pour apprécier les directeurs, il ne faut que se rappeler ce passage d'une Instruction qu'ils envoyèrent à leurs commissaires dans les départemens; il y était dit, au sujet des prêtres : « Désolez leur patience, environnez-les de votre surveillance; » qu'elle les inquiète le jour, qu'elle les inquiète la nuit; ne leur » donnez pas un moment de relâche. » Ces mots Désolez leur patience ne résument-ils pas d'une manière admirable tout l'esprit de la révolution et tout le système de ce Directoire, qui envoyait sans cesse de nouveaux ordres contre les prêtres, qui excitait les administrations départementales à les poursuivre, qui les dénonçait au Corps-Législatif? Et ce système de bouleversement, on ne l'appliquait pas seulement à la France : la Belgique, nouvellement conquise, vit les lois de la révolution planer sur ses provinces: un décret du 24 novembre 1795 y mit tout sur le même pied que dans la métropole. La noblesse fut abolie, les églises et les couvens furent livrés au pillage, les biens du clergé vendus, les institutions républicaines organisées. En vain ce peuple catholique fit-il entendre des réclamations pressantes : elles furent étouffées par les grands mots de liberté, d'égalité, de progrès des lumières. L'exercice du culte fut proscrit au nom de la tolérance, et on astreignit les prêtres à des actes qui repugnaient à leur conscience et auxquels ils ne se dérobaient que par la fuite.

Cette persécution rallumée contre le clergé orthodoxe ne

Tableau de la France sous le Directoire, p. ij.

^{*} Ibia., p. iv.

T. XII.

13

stil

leg

sie

ďO

en .

star

che

\$102

abse

gou

régi

vem

rées

anc.

év**ê**q

avait

l'imp

avait

pour

à la 🛚

il sig

préci

ses éc

tous.

il ren

vivre

qu'on

un ço

évêqu

la fail

ce par

Vieni

prend

à l'ap

rette,

ordre

Dans

Coz p

à l'En

que p

liculte

qui n'

Les

devait-elle pas réjouir le clergé schismatique? Endurci dans sa révolte, il la manifestait par ses actes. On avait annoncé dans l'Encyclique du 15 mars 1795 un nouveau mode d'élection des évêques et des curés suivant les règles de l'Eglise primitive; l'année entière fut employée à ce travail, et la seconde Encyclique parut le 13 décembre. C'était comme un nouveau code qu'on voulait substituer à la Constitution civile du clergé, dont on ne se dissimulait plus les défauts, depuis qu'elle était anéantie. Ce long règlement traitait successivement des conciles, des synodes, des diocèses, des presbytères, des élections, des frais du culte, des écoles chrétiennes, etc. A quelques principes sages et à des réflexions judicieuses se trouvaient mêlés des idées bizarres, des maximes fausses, des projets inapplicables ou ridicules. On y déclarait 2 que la discipline intérieure de l'Eglise gallicane lui appartient exclusivement : de quel droit l'Assemblée constituante avait elle donc prétendu régler seule cette discipline contre l'avis des évêques existans? On recommandait surtout la formation des presbytères à la place des conseils épiscopaux établis en 1791: cette dernière organisation était, disait on 3, mal assortie au gouvernement de l'Eglise; on l'abandonnait au burin de l'histoire, et on voulait bien oublier les excès par lesquels la plupart des vicaires épiscopaux s'étaient signalés. Ainsi, l'institution qu'on trouvait merveilleuse en 1791 était détestable en 1795; et, quant aux scandales des vicaires qu'on amnistiait par l'oubli, ne rappelaient ils pas ceux de tant d'évêques constitutionnels que l'inflexible histoire n'oubliera jamais? L'Encyclique du 13 décembre, si remarquable par ces contradictions, fut signée des quatre réunis et de Primat, évêque du Nord. Trente-cinq évêques constitutionnels et dix presbytères y donnèrent leur adhésion. Les signatures des évêques présentent, cette fois, une innovation qu'il est bon de constater. Jusque-là, et même dans la première Encyclique, ils avaient toujours pris le nom des départements où ils étaient établis, s'intitulant évêques de la Somme, de Loir-et-Cher, etc., usage conforme à l'esprit comme à la lettre de la Constitution civile du clergé; maintenant, au contraire, ils adoptaient le nom des villes oa ils résidaient, dans l'espoir, sans doute, qu'on pourrait ainsi les confondre avec les prélats qu'ils avaient voulu dépouiller, et recourant à ce moyen pour mieux déguiser la nouveauté de leur origine.

En dépit des deux Encycliques, les rétractations de prêtres con-

¹ Précis hist. sur l'Egl. constit., p. xcv-c.

^{*} Page 44.

Page 85.

796] 5 58 lans des ive; ique u'on n ne e. Ce odes, culte, à des s, des On y e lui uante l'avis on des 1791: u goustoire, rt des qu'on quant rappee l'inembre, réunis tutionnatures est bon que, ils nt éta-., usage n civile

res con-

om des

ourrait

épouil-

ıveauté

stitutionnels devinrent plus nombreuses en 1796; car l'autorité legitime, se montrant partout, ne pouvait être meconnue. Plusieurs evêques, entre autres ceux d'Alais, d'Angers, de Mâcon, d'Orange, de Saint Brieuc, de Senlis, de Troyes, étaient restés en France; De Maillé, évêque de Saint-Papoul, résida presque constamment à Paris où il rendit beaucoup de services; d'Aviau, archevêque de Vienne, qui rentra en 1796, était un véritable missignnaire en Languedoc et en Dauphiné; la plupart des évêques absens entretenaient des relations avec leurs diocèses et les gouvernaient par leurs grands-vicaires; les siéges vacans étaient régis, suivant l'usage, par des vicaires capitulaires. L'heureux mouvement qui ramenait dans les bras du vrai pasteur les brebis égarées fut accru par un grand exemple. François-Thérèse Panisset, anc. en curé d'Albigny, qui était devenu, par le fait de Grégoire, évêque du Mont-Blanc, et qui, pendant la persécution d'Albitte, avait renoncé à ses fonctions et signé une formule favorable à l'impiété, se sentait depuis longtemps déchiré de remords. Il avait adressé à Albitte une faible retractation, avait écrit à Pie VI pour rentrer en grâce avec le saint Siege, et avait pourtant souscrit à la première Encyclique. Enfin, cédant au cri de sa conscience, il signa, le 22 février 1796, la rétractation la plus humble et la plus précise: il y demandait pardon de son serment, de son intrusion, de ses écrits schismatiques, de sa faiblesse pendant la terreur, enfin de tous les actes par lesquels il s'était lié à l'Eglise constitutionnelle; il renonçait à son siège et même à sa cure, déclarant qu'il voulait vivre dans l'état de pénitence. Cette rétractation, la première qu'on eût vue d'un évêque qui n'était pas menacé de la mort, fut un coup terrible porté au parti du schisme. Charrier de La Roche. évêque démissionnaire de la Seine-Inférieure, qui avait encore eu la faiblesse d'adhérer à la seconde Encyclique, rompit enfin avec ce parti et se réconcilia avec le saint Siège. Montaut, évêque de la Vienne, résista à toutes les instances des constitutionnels, pour reprendre ses fonctions. Et ces démarches, qui venaient si directement à l'appui des rétractations de Fauchet, de Gobel et de Lamourette, produisirent beaucoup d'impression sur le clergé du second ordre.

Les réunis tàchèrent de neutraliser l'effet de ces rétractations. Dans une Lettre adressée aux catholiques de son département, Le Coz prétendit que les reunis avaient rejeté l'adhésion de Panisset à l'Encyclique, dès qu'ils avaient su la conduite tenue par cet évêque pendant la terreur. Mais pourquoi avaient-ils reçu sans difficulté les adhésions de Diot, de Lefessier, de Primat, de Molinier, qui n'avaient pas montré plus de constance que Panisset durant

la persécution, et qui n'avaient donné aucun témoignage public de repentir? Evidemment ils ne furent sévères pour Panisset, que parce qu'il abandonnait leur cause. Ils s'indignaient, dans leurs Annales, de ses actes de faiblesse, tandis qu'ils siégeaient à côté d'apostats qui ne s'étaient point rétractés. Le fait est qu'ils éprouvaient un violent dépit en présence des désertions que chaque jour amenait dans leurs rangs. Ils se voyaient annulés à Sois sons, dans le Gard, dans les Landes, à Beauvais, à Langres, à Amiens, à Orléans, etc., et la notoriété des désertions était telle qu'euxmêmes se trouvaient forcés de les constater dans leur Journal.

Outre ce Journal et leur imprimerie, les réunis tentèrent un autre moyen d'en imposer au public, en formant une espèce d'académie sous le nom de Société de philosophie chrétienne 1. Le but apparent de cette Société était de défendre la religion contre les attaques des incrédules; mais le but véritable était de soutenir et de propager l'Eglise constitutionnelle. On publia une liste d'ouvrages à traduire ou à composer : on se proposait, disait-on, de répondre aux écrits de Lupuis, de Thomas Payne, auteur sur lequel nous reviendrons, de Danont de Nemours; mais tout cela resta en projet. L'essentiel, pour la plupart des membres de la Société, était de soutenir la cause à laquelle ils se trouvaient attachés : aussi presque tous leurs écrits n'avaient-ils pas d'autre objet. Grégoire, Desbois, Moyse, Dufraisse, de Torcy, Grappin, Brugières, Servois, et parmi les laïques, Camus, Pasumot, Poan-Saint-Simon, Agier, Anquetil, etc., principaux membres de la Société, déposaient les fruits de leur zèle, soit dans les Annales, soit dans des publications séparées. Cette Société, qui n'aboutit à rien d'important ni d'utile, publia quelques Dissertations contre le pontife romain et les évêques. Poan Saint-Simon traduisit le traité de la Tolérance ecclésiastique et civile, désavoué par Trautmansdorf à qui on l'attribua, et émané probablement du Janséniste Tamburini. Grappin donna un Abrégé du traité du Pouvoir des évêques, par le Portugais Pereira. Agier publia son Traité du mariage, où il veut prouver, par une longue Dissertation, que le concile de Trente n'est pas œcuménique et ne mérite aucun respect. La Société fit encore imprimer les Lettres de Le Plat à Pie VI, contre la bulle Auctorem fielei, ouvrage dont nous avons signalé l'esprit schisma : tique.

Dans la seconde Encyclique, on avait annoncé un concile natural pour le 1er mai 1796; mais il fut renvoyé à l'année suivant Les réunis s'en dédommagèrent de pressant la formation de pressant la formation de pressant la tenue des synodes. Luce des premières assembles de

Précis hist. sur l'Egl. con t , p. ci-cv

n 1796] public anisset, t, dans aient à

t qu'ils ue chaà Sois Amiens, qu'euxournal. t un aue d'aca∞

Le but ntre les atenir et ste d'ouit-on, de teur sur tout cela res de la ient atta- ,

, Brugièan-Saint-Société, soit dans rien d'imle pontife lité de la

tre objet.

ansdorf à mburini. eques, par où il veut de Trente Société fit

e la bulle schisma cile nat:

suivana nd or jour mie lees de ce genre est l'espece de synode tenu à Versailles, le 18 janvier 1796, sous la présidence de l'abbé Clément.

Né, en 1717, d'une famille attachée au jansénisme, ce personnage, célèbre par le ridicule qui s'est attaché à son nom, était, avant la révolution, chanoine d'Auxerre, et avait beaucoup voyage jour les intérêts du parti. On l'avait vu aller quatre fois en Hollande pour y fomenter le schisme que les appelans y avaient établi; if avait fait encore deux voyages en Italie et un en Espagne, dont l'a laissé le Journal. Son penchant pour les nouveautes l'entraîns dans l'Eglise constitutionnelle; et, à l'âge des infirmités et du repos, ce vieillard octogénaire aspira à l'épiscopat. Avoine, évêque constitutionnel de Versailles, étant mort le 3 décembre 1793, il se mit en tête de lui succéder, forma un presbytère, indiqua un synode et prépara ses batteries pour être élu. Le synode se tint à Versailles le 18 janvier 1796 et les jours suivans; mais il fut peu nombreux pour un diocèse qui comptait plus de six cents paroisses. L'abbé Clément était riche; il était d'ailleurs le principal promoteur de l'assemblée; il en obtint donc aisément la présidence. Les constitutionnels, qui ont donné la Relation de ce synode 1, avouent que la convocation en avait été faite avec precipitation, et qu'il présentait quelque défaut de forme. Du reste, on y dressa des règlemens. On s'y plaignit, en autres, de beaucoup de prêtres qui, disait-on, avaient abandonné, depuis plusieurs années, la récitation du Bréviaire.

Ce synode ne devait être qu'une préparation à une autre réunion où on élirait un évêque, et qui fut assignée pour le 25 février suivant, dans l'église Saint Louis, dont les constitutionnels s'étaient emparés. Mais les agens du Directoire prirent l'alarme. L'abbé Clément et le secrétaire du synode furent mandés chez le juge de paix; le 18 février, ils comparurent devant le tribunal de police correctionnelle, où on les interrogea sur tout ce qui etait relatif à leur réunion. Le tribunal se déclara incompétent; mais, le 20 février, un arrêté du Directoire défendit la tenue de 18 reunion indiquée pour le 25, et ordonna de nouvelles poursuites co re le président et le secrétaire du synode, ainsi que contre les prêtres constitutionnels de l'église Saint-Louis qui avaient donné les mains à la tenue de cette assemblée. En conséquence, le 25 février, . église Saint-Louis se trouva fermée, et il n'y eut point de mode. Clément et ses adhérens furent de nouveau interrogés par le directeur du jury du tribunal criminel; toutefois, le 17 avril, le jury spécial d'accusation prononça qu'il n'v avait pas lieu à accusation contre les auteurs et signa-

^{*} Annales, t. 3, p. 217.

An

faut

prés

du x

d'éc

cara

à ré

avai

à la

effe

théi

du

Kip

nab

san

che

par

leu

éle

àl'

qu

fai

c'e

ou

ve

ide

tie

oi

q

re

taires des écrits, circulaires et actes du synode de Versailles.

Si l'abbé Clément échoua, Berdolet, curé de Phaffans, qui aspirait au siége vacant par la mort d'Arbogast, arrivée à Colmar le 11 juin 1794, fut élu le 27 avril 1796 par quelques prêtres du Haut Rhin, et sacré le 15 août suivant par Maudru, assisté de Brendel et de Flavigny, évêques du Bas-Rhin et de la Haute-Saône. Ce fut le premier évêque élu après la terreur, non plus d'après les formes de la Constitution civile du clergé, mais d'après les règles de la seconde Encyclique.

Ailleurs, des presbytères se formaient. Ainsi, à Bayeux, seize prêtres se constituèrent eux mêmes en presbytère, le 20 juin 1796, et se nommèrent entre eux pour gouverner le diocèse. Dans d'autres départements, des prêtres moins nombreux encore se firent les représentants de la majorité du clergé et entreprirent d'élire des évêques.

Cependant le conseil des Cinq-Cents, cédant à l'impulsion du Directoire, avait pris, le 6 mai 1796, une résolution pour une nouvelle déportation générale de tous les prêtres qui n'avaient pas fait le serment l. Cette résolution ayant été envoyée au Conseil des Anciens pour y être approuvée, le rapporteur, Goupil de Préfeln, conclut à la rejeter comme contraire à la constitution, à la morale et à la politique. Portalis, que nous voyons apparaître pour la première fois, prononça, le 26 août, un discours contre cette résolution, qui fut rejetée en effet.

Peu après, une autre discussion s'éleva au sujet des réclamations des prêtres détenus en prison. Quelques uns avaient présenté des pétitions pour rentrer dans la jouissance de leurs biens: une loi du 5 septembre régla que ces biens leur seraient rendus.

Le 21, Dubruel, membre du Conseil des Cinq Cents, fit un rapport sur les demandes de plusieurs prêtres reclus, et proposa de les mettre tous en liberté. Alarmé de cette proposition, le Directoire se hâta d'envoyer deux messages successifs au Conseil des Cinq-Cents, pour exposer le danger que courait la chose publique si on mettait tous les prêtres en liberté. Le Conseil n'osa résister aux instances qui lui furent faites, et la proposition de Dubruel échoua pour le moment.

Les mêmes hommes qui voulaient anéantir la religion chrétienne favorisaient une nouvelle espèce de culte, en se faisant sectateurs d'une sorte de religion naturelle dont les dogmes n'ont jamais été bien déterminés. C'est à l'instar des Anglais, nos maîtres en fait d'incrédulité, qu'ils poussaient la démence à ce point : il

Tableau de la France sous le Directoire, p. xxii,xxiii

796

illes.

lmar

s du

é de

ute-

plus

d'a-

seize

796,

Dans

re se

rent

n du

une

aient

 $\operatorname{\mathsf{Con}}$.

pupil

tion,

ppa-

ours

ıma-

pré-

ens:

dus.

un

osa

Di-

ıseil

pu-

'osa

de

ıré-

ant

ont

res

: il

qui

faut donc qu'avant de parler des théophilanthropes français, nous présentions le tableau religieux et moral de l'Angleterre à la fin du xviiie siècle, afin que de la cause on descende ensuite aux effets.

Si la dernière moitié du xvIIIe siècle offre un moindre nombre d'écrivains déclarés en Angleterre contre la révélation, ils ont un caractère particulier qui ne les rendait peut-être que plus propres à répandre la séduction dans toutes les classes. Hume et Gibbon avaient perverti l'histoire, c'est-à-dire le genre d'ouvrages qui est à la portée du plus grand nombre de lecteurs, et qui se lit en effet le plus. Le docteur Toulmin, médecin, avait prêché l'athéisme avec toute sa grossièreté, dans le livre de l'Antiquite du monde, ouvrage plein d'arrogance et digne de mépris, dit Kippis. Hollis avait essayé de donner quelque couleur favorable au scepticisme, mais sans l'appuyer sur aucun argument raison nable. Les Lettres du comte de Chesterfield, publiées en 1774, sans la participation de l'auteur, avaient fait une in pression fàcheuse, en apprenant à substituer les grâces aux vertus, les convenances à la morale, la politesse à l'amitié, une bienveillance de parade à la vraie religion. Elles peignaient le vice sous des couleurs attrayantes, et mirent à la mode dans les rangs les plus élevés de la société une sorte de jargon, où la frivolité se mêlait à l'affectation de sensibilité, et où l'on pardonnait au vice, pourvu qu'il se cachât sous des formes agréables. Il ne restait plus qu'à faire parvenir l'irréligion jusque dans les dernières classes; et c'est de cette tâche que se chargea Thomas Payne, républicain, ou plutôt démagogue ardent, qui mérita de siéger dans la Convention nationale de France, et qui n'avait pas en religion des idées plus saines qu'en politique.

Il s'était fait connaître d'abord par ses Droits de l'Homme, qui semblaient une provocation contre toutes les sociétés, et qui avaient en effet excité en Angleterre, parmi le peuple, une dangereuse fermentation que le gouvernement prit soin de comprimer. Ce ne fut point assez pour lui d'être l'apôtre de l'insurrection; il voulut l'être de l'impiété, et, en 1793, il publia en France, où il était alors, la première partie de l'Age de raison, pamphlet qui retraçait dans un langage grossier les objections si souvent rebattues des anciens déistes anglais. L'objet de ce livre était la propagation du déisme, et le principe fondamental de l'auteur était que le livre visible de la nature est la seule révélation. Il fit paraître, en 1795, la deuxième partie de son Age de raison, où il attaqua l'Ecriture que le avec un redoublement de violence.

[!] Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviii siècle, t. 3, p. 297-308.

ĮA

Irl

50

I'A

re

ta

ď

Quoique ses armes fus-ent d'une faible trempe, cependant, comme le ton de l'écrivain était propre à faire illusion à des hommes simples, plusieurs Anglicans se mirent en devoir de châtier cet ignorant et absurde ennemi du christianisme. Watson, évêque de Landaff, se signala par une apologie de la Bible, dans une série de Lettres adressées à Thomas Payne, ouvrage où brillent le talent, les connaissances, l'an aire le et l'impartialité. L'évêque ne crut même pas avoir assez la par là. Pensant que l'intérêt de la société demandait qu'on réprimat les libelles contraires au bon ordre, il dénonça les deux parties de l'Age de la raison devant le ministère public. L'auteur, étant absent, ne put être mis en cause; mais l'imprimeur Williams fut traduit devant la cour du banc du Roi. Le célèbre Erskine prononça, dans cette affaire, un discours qui fait encore plus d'honneur à ses sentimens qu'à son éloquence : il rendit un éclatant hommage au christianisme, et montra la tendance pernicieuse des principes soutenus par Payne. Sur son discours et celui de lord Kenyon, président de la cour, qui parla dans le même sens, le jury déclara Williams courable, le 24 juin 1797. On crut d'autant plus nécessaire d'imprimer une flétrissure publique à l'Age de raison, que cet ouvrage, quelque misérable qu'il fût, se rattachait à un plan formé pour la subversion du gouvernement comme pour celle de la religion.

Il existait depuis longtemps, en Angleterre, un parti favorable à la licence populaire et opposé à la tranquillité publique. Ce parti, qui n'avait présenté jusque-là aucun danger dans ce pays, semblait acquérir plus de force et de vivacité à mesure que les esprits s'échauffaient en France. Le ver novembre 1788, anniversaire séculaire de la révolution de 1688, fut célébré à Londres et dans la Grande-Bretagne avec une effervescence de joie, Quelques sermons politiques, prononces en cette occasion, pronèrent les principes qui commençaient à se répandre sur le continent. Les différentes époques de la révolution française exaltaient en Angleverre les têtes du parti patriote. Il applaudissait à nos folies, qu'il décorait des noms les plus pompeux. Il nous félicitait d'une liberté dont les premiers essais nous coûtaient déjà si cher. Peu après, le mis de la liberté devinrent plus nombreux et plus unis. Des mil ées tumuitueuses, des pamphlets séditieux attestaient leurs progrès. Une proclamation, de 21 mai 1792, défendit les unes et les autres, mais re rendit ce parti qu'un peu plus réservé. Une société se forma sous le titre de Societé de correspondance de Londies. Elle était en effet en rapport, soit avec la Société des

Irlandais-unis, dont nous expliquerons plus tard l'origine et le but, soit avec les Jacobins de France. Elle étendit ses liaisons par toute l'Angleterre. Ses partisans répandaient avec pi usion, dans les campagnes et dans les ateliers, les écrits de Payne et des brochu res révolutionnaires, et ils continuèrent leurs menées jusqu'en 1798, que le gouvernement anglais prit des mesures vigoureuses contre eux. On était averti, par l'exemple de l'Irlande, du danger et des projets de ces associations ténébreuses.

On sévit à la même époque contre quelques ecrivains, et notamment contre Gilbert Wakefield. Il s'était permis de réfuter une Adresse aux Anglais, dans laquelle Watson, évêque de Landaff, exhortait ses concitoyens à rester fidèles à l'ordre établi. Il y invectivait contre le gouvernement avec cette arrogance et cette aigreur dont il s'était fait une habitude. Son pamphlet pouvait passer pour un vrai manifeste. On l'arrêta, lui et son imprimeur, et il fut traduit à la cour du banc du Roi. Il ne parut pas se soucier d'adoucir l'esprit de ses juges, et, dans un discours violent, il invectiva contre eux et contre le ministère anglais. Il fut condamné, le 30 mai 1799, à rester en prison pendant deux ans, et à fournir une caution en sortant. On trouvera cette punition douce quand on saura que, dans son pamphlet, il invitait formellement les Français à envahir son pays, au nombre de cinquante mille hommes, et exhortait ses compatriotes à ne leur opposer aucune résistance

Mais con une nous devons surtout faire remarquer, c'est que le même parti, qui cherchait à opérer une révolution en Angleterre, voulait en aucener une dans la religion, et ébranlait ainsi à la fois les bases de l'édifice politique et moral. On remettait en discussion les fondemens de la reciété et les principes essentiels du christianisme.

Un ministre presbytérien se distinguait dans ce genre par les ouvrages les plus hardis. Le docteur Joseph Priestley aspirait à la gloire de faire des découvertes en religion, comme il en avait fait en chimie. La liste de ses ouvrages n'est surpassée que par celle de ses paradoxes. Dans des Recherches sur la matière et l'esprit, il professe nettement la matérialité de l'âme humaine. Ail leurs il soutient la nécessité des actions humaines. Mais aucun ouvrage ne parut plus audacieux que son Histoire des corruptions du christianisme. Là, Priestley, tout en admettant la révélation, et en s'en disant même le patron, lui portait les plus rudes atteintes. Il traitait nos principaux dogmes de corruptions introduites par l'ignorance ou par la philosophie orientale, et prétendait purger le christianisme de ces superfétations nuisibles. Au nombre

e, dans age où tialité. int que

ndant,

à des

voir de

Vatson.

es cone de la ne put evant la es cette

s sentiage au incipes enyon, déclara néces-

n, que n plan r celle

rti faté pulanger
laité à
r no88, fut
efferces en
t à se
évoluti pans les

umul Une itres, ociété Londes

miers

A

tas

tra

plu

un

ba

gea

qu

tin

an

éc: l'E

év

l'e

or di

lil

ď

q

de ces corruptions, il comptait la doctrine de la Trinité, la divinité de Jésus-Christ, sa conception miraculeuse, l'application de ses mérites au rachat du genre humain. Il soutenait que la préexistence du Sauveur n'était point admise chez les premiers Chrétiens. Une telle attaque ne devait point être passée sous silence. Le docteur Horsley, depuis évêque, se chargea de défendre la cause du christianisme, et des lors s'établit entre lui et Priestley une controverse, où le premier, de l'aveu même des amis du second, montra beaucoup de vigueur et de connaissances. Cependant Priestlev ne se contentait pas de prêcher l'unitarianisme: il voulut l'ériger en culte, et, renonçant à la liturgie presbytérienne, il tenta d'en introduire une appropriée à son système anti-trinitaire. Il publia dans ce sens des formules de prières et d'offices. Sa controverse avec Horsley l'occupa pendant plusieurs années. Il en soutint aussi une autre sur la liberté et la nécessité des actions humaines. Il fonda un ouvrage périodique qui devait être comme le dépôt de toutes les nouvelles découvertes en fait de religion, exhortant publiquement les amis de la vérité à lui envoyer leurs recherches. En même temps cet homme inconséquent écrivait aux Juifs pour les presser de reconnaître Jésus - Christ comme Messie, et aux philosophes français pour leur inculquer la nécessité d'une religion. Dans une Lettre à un incrédule, il répondait à quelques assertions de Gibbon. Ailleurs il réfutait Volney et Dupuis. Chaque année voyait éclore plusieurs productions de cet écrivain inexplicable qui sapait la révélation d'une main et la défendait de l'autre. Dans un de ses derniers écrits, il prédisait aux Juifs leur prochain retour dans la Palestine. Malheureusement il fit école. L'esprit de recherches et de discussion devint à la mode. Chacun se crut permis d'examiner de nouveau ce qui avait été regardé comme incontestable, bien décidé à n'approuver que ce qui lui paraîtrait d'accord avec ses lumières ou avec ses préjugés.

Ce fut parmi les dissidens surtout que l'on compta un plus grand nombre de partisans de ce système, appelé christianisme rationnel. Kippis, Pringle, Hopkins, Enfield, Toulmin, étaient les principaux fauteurs de cette sorte de déisme. Wakefield écrivait dans le même sens, attaquant tantôt la nécessité du baptême, tantôt la divinité de Jésus-Christ, tantôt le culte public. Ashdowne soutint que l'opinion qui regarde le démon ou Satan comme un ange tombé qui tente les hommes, n'a aucun fondement dans l'Ecriture, et que c'est une altération introduite par la philosophie orientale. Farmer prétendit que les démoniaques de l'Evangile n'étaient que des fous ou des malades. Taylor pocusa d'apos-

la diviition de la prés Chrénce. Le a cause ley une second, endant il vouenne, il nitaire. Sa con-. Il en ons humme le on, exr leurs t écri-Christ ur inincrérs il réusieurs élation erniers estine. discus. e noucidé à

An 1790]

n plus
nisme
ent les
erivait
e, tanowne
ne un

nières

dans loso-Evanapos-

tasie les Eglises d'Orient et d'Occident, et, quoique Anglican, traita aussi de corruptions les vérités capitales et les usages les plus constans de la discipline. Bel et Temple réduisirent la cene a une cérémonie purement extérieure. Chauncey, de Boston, combattit le péché originel. Lindsey, Disney, Toulmin (Joshua), propageaient avec zèle la doctrine anti-trinitaire. Kippis, plus littérateur que théologien, mais Unitaire déclaré, semait adroitement ses sentimens dans la Biographie britannique, dans le Nouveau registre annuel, dans la Revue du mois (Monthly review), et dans d'autres écrits littéraires. Cette liberté de sentimens prévalut même dans l'Eglise anglicane. Le clergé se divisa en clergé moral et clergé évangélique. Fellowes, du premier parti, voulait qu'on écartat de l'enseignement tous les mystères, et nommait sans façon le péché originel une fiction absurde. Dans son système, il n'est point de dissident qui ne pût signer les trente-neuf articles, chacun étant libre de les interpréter comme il veut. Newcome, archévêque d'Armagh, si savant d'ailleurs et si versé dans la littérature biblique, porta une critique excessive dans ses recherches sur l'Ecriture sainte, où il supposait qu'il s'était introduit des altérations graves et multipliées. Il a été réfuté par l'évêque Horsley. Wendeborn, dans la Vue de l'Angleterre à la fin du xviii siècle, fait remarquer que les Anti-Trinitaires les plus renommés avaient presque tous étudié à Cambridge. Le ministre Stone assure que, si on est dissenter parce qu'on n'admet pas tel ou tel article, il ne sait où l'on trouvera un membre véritable de l'Eglise anglicane. Un autre Anglican, Shepherd, est d'avis qu'on peut signer les articles sans les approuver tous. Pretyman, evêque de Lincoln, témoigne hautement son éloignement pour les clauses damnatoires du symbole de S. Athanase. Ainsi, une liberté illimitée de penser a étendu ses ravages dans toutes les sectes établies en Angleterre.

Dans un tel état de choses, qu'y a-t-il d'étonnant que l'incrédulité se soit si fort accréditée dans ce pays? N'était-il pas tout simple que les laïques suivissent l'exemple du clergé? Le troupeau devait-il montrer plus d'attachement à la foi que son pasteur? Après s'être précipité d'erreurs en erreurs, ne devait-on pas arriver, par une pente malheureusement trop commune, à un système qui est le complément de toutes les erréurs? Aussi, les principes sociniens ont-ils bientôt perdu le mérite de la nouveauté qui leur avait donné la vogue; et ceux des Anglais qui les avaient adoptés se sont, pour la plupart, rangés depuis parmi les incre-

dules déclarés.

C'est surtout à la fin du xvm° siècle que œ triste résultatse fit sen-

flu

as

ci

Ci

D

tir. Des sociétés se formèrent exprès pour propager l'irréligion. A Londres et dans d'autres villes, il s'établit des clubs de lecture, qui avaient des orateurs chargés de mettre à la portée de leurs auditeurs les opinions anti-chrétiennes. Les lieux où ces clubs se tenaient dans la capitale, et ce qu'on y faisait, sont indiqués dans un écrit qui n'a point été contredit'. La Société de correspondance de Londres, dont le premier objet était de propager les principes révolutionnaires, mit aussi au nombre de ses principaux devoirs de populariser l'incrédulité, et de fortifier le déisme et la démocratie l'un par l'autre. C'est pour cela qu'elle répandit l'Age de la raison, de Payne. Un libraire en entreprit même une édition moins chère pour la plus grande commodité du peuple. On l'appela ironiquement la Nouvelle sainte Bible, et il est dit dans une pièce officielle² que les membres de ces sociétés devaient prêter serment sur la Bible. Mais, depuis la publication de l'Age de raison, ils regardaient comme une marque d'incivisme de garder une Bible chez eux. La démocratie pure et le déisme pur pouvaient seuls satisfaire ces esprits ardens et impatiens de toute espèce de joug.

On essaya de donner une apparence de culte à cette nouvelle religion, disons mieux, à cette absence de toute religion. David Williams, d'abord ministre dissident à Liverpool, puis auteur d'une Liturgie fondée sur les principes universels de religion et de morale, qu'il publia en 1776, avait concerté avec Franklin l'exécution de ce plan, ou plutôt de ce rêve. « J'ai concu, dit-il 3, » le projet d'obtenir pour la philosophie la même tolérance qu'on » accorde aux extravagances de l'enthousiasme : d'autres ont » pensé, ont écrit avec liberté; aucun, à côté de la superstition, » n'a placé la morale par un enseignement public. J'ai voulu l'é-» manciper et lui sauver le déshonneur d'être présentée au peuple » teinte du venin du fanatisme. » Le projet conçu par Williams pour réunir les libres penseurs de toutes les religions fit grand bruit, et lui valut beaucoup de souscriptions, au moyen desquelles il loua une salle d'assemblée dans Margaret-Street, s'intitula prêtre de la nature, ouvrit sa chapelle dans un pays où l'opinion, plus que la loi, tolère et protége tous les cultes 4. Archenholtz assure que, le jour de la dédicace, il se déchaîna contre toutes

^{&#}x27; Naissance et dissolution des sociétés religieuses, à Londres, par Guillaume Hamilton Reid ; 1800.

^{*} Rapport du comité secret à la Chambre des pairs sur les sociétés séditieuses.

⁸ Leçons sur l'éducation, t. 3, p. 289.

[·] l'ablcau de l'Angleterre et de l'Italie.

cture,

leurs

ubs se

s dans

espon-

pager

e ses

rtifier

r cela

braire

plus

Nou-

ue les

Bible.

daient

z eux.

isfaire

uvelle

David

uteur

ion et

ınklin

it·il 3,

qu'on

s ont

ition,

u l'é-

euple

liams

grand

ielles

titula

nion,

holtz

outes

laume

euses.

les institutions religieuses qui ont la révélation pour base. L'affluence avait donné du crédit à l'établissement de David Williams, mais la diminution progressive du nombre des auditeurs amena la dissolution de la Société. On ne dira pas que la persécution y ait concouru; jouissant de la plus grande liberté, ce culte public disparut après quatre ans d'existence, et la chapelle passa aux Méthodistes. « La simplicité de ce culte, dit Ferry Saint-Constant', » ne convenait pas au commun des hommes, dont les sens et l'i-» magination ont besoin d'être frappés; et ce culte était de trop » pour le déiste, que l'on convaincra difficilement de la néces-» sité da service divin pour honorer l'Etre suprême. • Williams assigne les causes qui ont amené l'extinction de la Société: telles que les dettes contractées par elle, et dont on voulait le rendre respensable, quoiqu'il officiat sans rétribution; d'ailleurs, ajoutet-il, sa santé et ses affaires ne lui permettaient pas de présider regulièrement aux assemblées². Mais la véritable raison est celleci Un assez grand nombre de sectateurs de ce culte arrivèrent graduellement du déisme à l'athéisme; alors ils quittèrent une institution devenue pour eux sans objet. Les divagations de l'esprit livré à lui-même le conduisent à l'abandon de tous les principes qui consolent l'humanité et qui sont l'appui de la morale. David Williams en offre personnellement la preuve. Après tant de perturbations et de variations dans sa croyance, il réduisait son symbole à ces mots : Je crois en Dieu. Ainsi soit-il.

Les déistes français avaient sous les yeux les tentatives faites à Londres: quoique le résultat ne fût pas encourageant, on se flattait de ne pas échouer de même³. Des écrivains, mis en relief par leurs talens et fameux par l'abus qu'ils en avaient fait, etaient morts; mais leurs livres circulaient, et quelques disciples de la même école en provignaient la doctrine : Dupuis, Le Fèvre de Villebrune, Delille de Salle, qui se disait emphatiquement attaché au culte de Socrate et de Marc-Aurèle. Chénier prétend n'avoir peint Fénelon que comme déiste, dans le drame où il fait honneur à l'archevêque de Cambrai d'un trait qui appartient à Fléchier, évêque de Nîmes. Chénier, et les autres écrivains que nous venous de nommer, dirigèrent plus d'une fois contre la religion des talents dont un meilleur emploi eût relevé l'éclat. Villeterque, auteur des Veillées philosophiques, et Vernes, auteur du Francinisme, se firent aussi à leur manière des plans de religion. Il serait vraiment curieux de rapprocher dans un cadre

¹ Londres et les Anglais, ch. 29.

^{*} Leçons sur l'éducation, t 3, p. 300.

^{*} Grégoire, Hist. des seot. relig., t. 1, p. 368-369.

ei

te

n

C

de

m

cia

foi

du,

un

ďe

au

and

mi

po

Plu

tio

qu

un

les systèmes des écrivains qui ont eu chacun la prétention de créer un monde, de rédiger une Genèse et d'organiser un culte.

On avait accumulé les moyens de persécution contre le catholicisme: on avait souillé, devasté, profané les églises; outragé, calomnié, incarcéré, chassé, déporté ou massacré les prêtres: c'est l'époque où des hommes soi disant philosophes se firent, les uns prédicans de l'athéisme, d'autres (et quelquefois les mêmes), prédicans du déisme. Une foule de brochures furent composées d'après ce dernier point de vue; mais qui aurait pu supporter ces pamphlets oubliés, si l'ennui de leur lecture n'avait été contrebalancé par la haine anti-chrétienne?

Communément on fixe à l'an 5 la naissance de la théophilantrhophie, quoique, sous un autre nom, elle eût été introduite auparavant. N'était-ce pas la même chose que la fête du 20 prairial 1794, où Robespierre pérora, et la même chose que toutes les autres fêtes de ce genre célébrées dans les départemens?

A l'institution théophilanthropique avait préludé un ouvrage sous ce titre: Extrait d'un manuscrit intitulé le Culte des Adorateurs, contenant des fragmens de leurs différens livres sur l'institution du culte, les observances religieuses, l'instruction, les preceptes et l'adoration 1. L'auteur anonyme était d'Auberménil, député : caractère romantique et enthousiaste, il se regardait comme un disciple des anciens mages. Chaque père de famille devait être le chef spirituel de sa maison; néanmoins les familles devaient se réunir en commun pour les exercices de son nouveau culte, dans lequel on serait admis par initiation, et chaque adepte porterait sous ses vêtemens une figure symbolique de sa profession de foi. Les actes habituels de la vie, tant publics que particuliers, devaient être précédés ou accompagnés de quelques cérémonies religieuses. Il attachait surtout des emblèmes et des idées mystiques aux principales époques de la vie : telles que la naissance, le mariage, etc.

Son livre, qui est à la fois Eucologe et Rituel, se compose de prières et de mauvaises poésies, à travers lesquelles on rencontre quelques idées morales.

« Les dépositaires du culte des premiers hommes soulèvent aujourd'hui, dit-il, un coin du voile qui l'a couvert jusqu'à ce moment. » Deux jours seulement dans l'année sont destinés à la célébration des mariages. On travaille huit jours consécutifs : le neuvième est celui du repos; et néanmoins il y a un culte journalier et des ablutions avant d'entrer dans le temple, où brûle le feu perpétuel. Des gardiens sont préposés à l'entretien de ce

⁴ Paris, an4; in-8° de 175 pages. Greg. Hist. des sect. rel., t. 1, p . 375, 379

796]
n de
ulte.
e caragé,
c'est

s uns , préosées er ces

ntre-

hilanoduite praitoutes

s Adol'instiorecepéputé: me un être le ient se e, dans orterait de foi. evaient

pose de ncontre

stiques

le ma-

rent aui ce moà la céitifs : le journabrûle le n de ce

75, 379

feu : ce serait un malheur s'il venait à s'éteindre. Voilà donc les Parsis ou Guèbres ressuscités, quoique l'auteur ne les nomme pas.

Des costumes particuliers distinguent les âges, les sexes et les prêtres; ceux ci offrent à l'Eternel des épis de riz et de froment, des grenades, des pommes, des figues, des dattes, du sel, de l'huile; en se tournant vers les quatre points cardinaux, ils font des apostrophes et des libations aux quatre élémens, du feu, de l'air, de la terre et de l'eau. On conçoit, d'après cet article, que l'auteur n'avait pas consulté les nouveaux chimistes. Les douze signes célestes sont peints dans l'intérieur de l'asile (le temple); et audessous de chaque signe il y a trente papillons, symbole des momens fugitifs que Dieu nous donne !.

Des danses saintes ont lieu à certaines époques; les hommes agés dansent les premiers avec les mères, ensuite les jeunes gens avec les vierges. « Si l'on est en guerre, tu ne mettras pas, dit le » Rituel, de couronne sur ta tête, parce que la mort frappe tes » enfans et tes frères ². »

Dans les funérailles, on trouve une prière pour le défunt (ce qui suppose l'admission du purgatoire). On fait une libation de vin aux mânes pieux denotre concitoyen; et le plus âgé des parens verse de l'eau sur le feu, en disant: «Effet et cause du mouvement de la nature, décompositeur dangereux, élément puissant et vaincu, serviteur ennemi, mais nécessaire, sors, pour l'instruction des hommes, des corps que tu avais pénétrés de ta substance³. » D'Auberménil assurait qu'à Gaillac, dans une petite association, ces simagrées théurgiques étaient usitées. Il en avait formé à Paris une de sept à huit personnes qui, dans un local, rue du Bac, eut neuf à dix séances. Au milieu de l'appartement, sur un trépied, était un brasier dans lequel chacun jetait un grain d'encens en entrant; et cette cérémonie se répétait de temps à autre pendant la durée de la séance.

D'Auberménil voulait que ses sectateurs s'appelassent Théoandropophiles, et leur Manuel fut d'abord imprimé en vendémiaire 1797, avec cette qualification, qu'ils syncopèrent ensuite pour en faire Théophilanthropes, amis de Dieu et des hommes. Plusieurs membres désiraient qu'on n'adoptât aucune dénomination; mais ils cédèrent à l'avis contraire, d'après l'observation que, s'ils n'en prenaient pas, le public malin leur en donnerait une qui ne servit res de leur chaire.

une qui ne serait pas de leur choix 4.

¹ Page 41.

^{*} Page 97.

^{*} Page 20.

⁵ Allusion à ce trivial jeu de mots : Théophilantfiropes (filous en troupes).

d

se

pè le:

de

des

bla

rag

par

bor fête

sou

teur

reli,

cles

tair. L

repo d'au

» pr

» de

» qu

» Di

que

Che

En s'intitulant Amis de Dieu et des hommes, sans doute ils voulaient englober dans leur Société toutes les religions qui comptent ce double amour au nombre de leurs devoirs.

Ce qu'on vient de lire ne présente guère que le germe de la théophilanthropie; mais elle va éclore: cinq pères de famille, Chemin, Mareau, Janes, Hauy, Mandar, en posent les fondements l. Au mois de vendémiaire an 5, ils adoptent le Manuel rédigé par Chemin, et la première réunion se tient à Paris, le 26 nivôse de l'an 5 (16 décembre 1796), rue Sant-Denis, à l'Institution des Aveugles des deux sexes, maison Sainte-Catherine, dirigée par Hauy, frère du physicien de ce nom. Précédemment, sous la juri-diction de l'archevêque diocésain, existait une chapelle catholique pour ces mêmes aveugles, que le directeur promena depuis dans les réunions théophilanthropiques, où ils faisaient les fonctions de musiciens. L'auteur d'une brochure contre cette Société demande si la cécité physique de ces individus n'était pas l'emblème de leur aveuglement moral?

Les églises étant déclarées édifices nationaux, les théophilanthropes voulurent en partager la jouissance : par cette occupation d'une foule d'églises, la secte espérait se donner plus de relief, et c'est peut-être une des causes qui lui ont nui; elle atténua ses moyens en les disséminant².

Au projet d'inculquer ses principes à la génération nouvelle, s'associait celui de s'emparer de l'opinion publique, par les journaux qui en sont les trompettes; et la Société avait plusieurs feuilles périodiques 3.

Parmi les adeptes, on comptait Rallier, Goupil de Préfeln, Creuzé-la-Touche, Julien de Toulouse, Regnault, membre du Conseil des Anciens, et même Bernardin de Saint-Pierre qui, à Saint-Thomas-d'Aquin, consentit à être parrain théophilanthropique d'un nouveau-né. Dupont de Nemours, quoique membre du comité directeur, ne voulut cependant jamais prêcher, parce que lui aussi a imaginé et consigné dans sa Philosophie de t'Univers un système particulier de théologie, et qu'il voulait être de sa propre religion.

^{*} Voyez Qu'est-ce que la theophilanthropie? ou Mémoire concernant l'origine et l'histoire de cette institution, ses rapports avec le Christianisme, et l'apperçu de l'influence qu'elle peut avoir sur tous les cultes, en réponse aux questions proposées par la Société Teylérienne d'Harlem, etc. Paris, in-12, 1801. Chemin est réputé l'auteur anonyme de cette brochure.

² Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 1, p. 380 et 383.

⁸ Ibid. p. 385

⁴ Ibid., p. 386 387.

796) voutent

de la
Chents 1.
é par
se de
n des
e par
n juriolique
s dans
ctions

philanpation blief, et nua ses

té de-

l'em-

ouvelle, es jourlusieurs Préfeln,

du Conà Saintropique
u comité
lui aussi
système
religion.

it l'origine me, et l'aponse aux in-12, 1801. Beaucoup d'autres, surtout parmi les ministres, étaient des prêtres apostats, la plupart mariés. Sous une autre forme se reproduisait le spectacle qu'avait présenté la prétendue réforme du xvie siècle, où l'on faisait ministres des moines défroqués.

Les théophilanthropes avaient un conseil de direction, dont le but était d'abord de former un noyau, et qui donnait la mission aux lecteurs et orateurs. Le plan d'organisation du culte théophilanthropique à Saint-Gervais porte (art. 4) que les lecteurs et orateurs seront mariés ou veufs, et que les discours à prononcer passeront préalablement à la censure. Du conseil de direction n'étaient pas les lecteurs et orateurs qui voulaient rester étrangers aux détails administratifs; ils avaient seulement voix consultative.

Les livres liturgiques d'une société religieuse, ses cérémonies, ses fêtes, l'effet que produit son culte parmi les adhérens, l'espèce d'hommes dont il se compose; tels sont incontestablement les objets qu'on doit examiner pour asseoir un jugement exact.

Le Manuel des théophilanthropes, reçu comme livre fondamental de la Société, a été réimprimé dans leur Année Religieuse. Ce dervier ouvrage, beaucoup plus étendu, renferme des cantiques, des discours moraux, parmi lesquels un sur l'amour de nos semblables, et dont l'auteur est Parent; un sur la constance et le courage dans le malheur, par Richard; un sur l'amour de la patrie, par Michel; un volume entier, par Dubroca, sur la piété filiale, la bonne foi dans le commerce, le culte de la religion naturelle, les fêtes de la vieillesse et de la fondation de la république, de le souveraineté du peuple.

Le plus grand nombre des écrits qu'ils ont fait circuler sont des Chemin, qui a beaucoup figuré parmi eux comme directeur, orateur, auteur et libraire; il a rédigé le Manuel, le Rituel, l'Année religieuse, la Morale des sages de tous les pays et de tous les siècles, le Code de religion et de morale naturelle, l'Instruction élémentaire.

La première chose à remarquer est que les théophilanthropes repoussaient la qualification de secte. Ils assuraient n'être séparés d'aucune, n'étant pas les disciples de tel ou tel homme: « mais ils » profitaient des maximes de morale transmises par les philosophes » de tous les siècles; car ils disaient leur religion aussi ancienne » que le monde, puisqu'à cette époque remonte l'obligation d'aimer » Dieu et les hommes. » D'après cela ils auraient conclu volontiers que tous les habitans des pays civilisés étaient de leur Société: ils se

¹ Grégoire, Hist. des relig., t. 1 p. 289-412.

le

th

qu

108

déclaraient institut de morale, en tête des protocoles de lettres qui servaient à leur correspondance officielle.

Cependant la qualification de secte leur est donnée par leurs frères scissionnaires du temple de Saint-Thomas-d'Aquin, dans un acte officiel qu'ils ont rendu public et dont on va lire des extraits:

 Les administrateurs du culte non catholique du dixième arron-» dissement de la commune de Paris, étant assemblés au vestiaire » du temple (ci-devant Saint-Thomas-d'Aquin), déclarent qu'ils » n'ont pas secoué le joug d'une secte pour en adopter une autre; » que néanmoins ils n'ont pas cru devoir refuser les services que » leur ont offerts alors les lecteurs du culte qui prend le nom de » culte des théophilanthropes, parce que leur morale et leurs pratiques » leur ont paru raisonnables, et qu'il importe à l'ordre public qu'il » s'élève un culte nouveau, de quelque nature que ce soit; que, » malgré la pureté des dogmes et le pur déisme que les théophilan-» thropes professent, il faut qu'il n'y ait dans la discipline d'une re-» ligion quelconque rien qui puisse devenir contraire aux lois; » qu'il ent cependant remarqué que les lecteurs des théophilanthro-» pes paraissent se former en secte, se resserrent en communion, » se distribute exclusivement des missions, et reconnaissent entre » eux un centre de doctrine et de police. Cette manière de se » propager leur paraît contraire au régime républicain, qui ne » doit avoir d'autre lien politique que celui de la patrie, d'autre » juridiction que celle des magistrats, et d'autre censure que celle · de la loi. Les anciennes républiques avaient des cultes libres; » mais leurs ministres ne formaient point entre eux une sorte de » hiérarchie, de communion, etc. Pour obvier à ce que les lec-» teurs théophilanthropes ne dégénèrent du culte qu'ils professent, » et qui est dans sa pureté primitive, les sus dets administrateurs vont pris possession du temple de leur canton pour y établir un » culte sans mystères, sans superstition, sans dogmes outrés, et » par conséquent autre que celui des Catholiques. En conséquence, les administrateurs du culte du temple du dixième arrondisse-» ment se constituent libres et indépendants du comité des théo-» philanthropes séant à Catherine, et de tout autre. Les cérémonies, » chants, lectures et jours de fêtes indiqués par la loi seront réglés par les susdits administrateurs. Ils adopteront, s'ils le jugent » convenable, les cérémonies et chants des autres temples, par » imitation, et non par juridiction. Ils n'admettent d'autres juri-» dictions et relations que celles des autorités constituées, et con-» sentent à ce que le culte aui sera professé dans le temple s'inti-* tule culte primitif, *

Du 16 thermidor an 6.

es qui

rs frèn acte aits : arronstiaire qu'ils autre;

autre;
es que
nom de
atiques
ic qu'il
t; que,
philanune reix lois;
anthro-

nunion,
nt entre
re de se
qui ne
d'autre
que celle
s libres;

sorte de les lecpfessent, strateurs ablir un utrés, et équence,

condisseles théoémonies, nt réglés le jugent ples, par

ples, par tres juris, et conple s'intiSorby, l'un des signataires de cette pièce a publié divers ouvrages, dont un sur l'Architecture; un discours sur la Bonne Volonté, prononcé à Athis, dans le temple; le Rappel des Français à la Sagesse: c'est un appel au déisme, etc.; Apologie de la Messe. Ce titre est une contre-vérité, car il regarde l'abolition de la messe comme le coup le plus grand, le plus beau, le plus vigoureux de la révolution.

L'Année religieuse des théophilanthropes dit que leur assemblée est culte, et n'est pas culte. Elle est culte pour ceux qui n'en ont pas d'autre; elle est seulement société morale pour ceux qui en ont un. Du reste, ils ne rejettent aucune religion, et se disent amis de toutes. Pourquoi donc renoncent-ils à élever leurs enfans dans les principes d'aucune religion, de peur qu'ils n'y perdent toute morale? En affectant de les respecter, pourquoi toutes ces déclarations, ces satires déguisées contre la révélation? Tel est un discours, prononcé un 10 prairial, à Saint-Germain-l'Auxerrois sur la différence entre la superstition et la religion naturelle, où le premier de ces mots, dans le sens de l'orateur, ne pouvait signifier que la religion catholique. Eteignons, s'écriait-il, les noirs flambeaux du fanatisme! soit; mais commencez par nous exposer l'acception que vous donnez à ce mot. D'ailleurs, à quoi bon cette discussion? leur catéchisme déclare qu'ils n'en veulent aucune avec ceux qui douteraient de leurs principes. Pourquoi donc celle-ci sur le fanatisme? Est-ce pour les adeptes? ils sont censés convaincus. Est-ce pour ceux qui doutent de leurs principes? on ne veut pas discuter avec eux. Nous ne voyons pas le moyen de concilier le prédicateur avec son catéchisme.

Dans leurs écrits et leurs discours, ils louent Jésus-Chriscomme un philosophe : de leur part c'est une contradiction nouvelle, car Jésus-Christ a déclaré qu'il était un avec son père; il a prédit qu'il ressusciterait après sa mort : ou c'est un imposteur, et alors il n'est pas philosophe; ou il est Dieu, et alors il est plus que philosophe.

L'inscription placée au frontispice des temples sous Robespierre: Les Français reconnaissent l'existence de l'Étre suprême et l'immortalité de l'âme; voilà tout le Credo, tous les dogmes de la théophilanthropie. Quant au premier article, leur Année religieuse assure que c'est une indiscrétion de chercher ce qu'est Dieu; et quelques lignes plus bas, on le définit l'assemblage de toutes les perfections.

Le Manuel porte qu'ils ne demandent pas à Dieu le pouvoir de faire le bien, ce pouvoir est inhérent à notre nature; car nous sommes en état, dit leur Catéchisme, de distinguer avec certitude

CO

or

0

M

ra

ce qui est bien et ce qui est mal. Et cependant les mêmes écrits enseignent que nous avons besoin d'être éclairés pour faire ce discernement, qu'il est facile de se tromper ou d'être trompé dans le choix, et ils prient Dieu de redresser leurs erreurs.

Ces mêmes hommes, qui ne veulent zien demander à Dieu, admettent sans doute un purgatoire, un lieu d'expiation, puisqu'ils prient pour les morts. L'ouvrage intitulé: La Paix et l'Union entre les Français, nous apprend que, le 10 floréal an 6, par une affirhe imprimée, ils invitèrent les sociétaires à attacher une fleur à l'urne de la fille du citoyen Haüy, morte à l'âge de quatorze ans, et à prier le Créateur de la recevoir dans son sein.

Pour l'enseignement moral, ils ont puisé dans les philosophes anciens et modèrnes. Mais nous en appelons à quiconque a lu le tivre des théophilanthropes; tout ce qu'on y trouve de mieux n'estil pas emprunté de l'Evangile ou de nos livres ascétiques, même l'examen de conscience? Leurs prières sont en général bien faites: mais en est-il qui puissent retracer l'auguste et divine simplicité de cette Oraison dominicale que nous tenons de Jésus-Christ même? Ils ne l'ont pas adoptée, par la crainte sans doute qu'elle ne fût chez eux un symptôme de christianisme.

Les théophilanthropes avaient déclaré ne vouloir pas de prêtres, car il ne faut pas, disent-ils, d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Cependant voilà des lecteurs et des orateurs qui, conformément à la loi, ont fait à la municipalité, ainsi que les ministres des autres cultes, leur déclaration; et cette déclaration est affichée dans les églises.

Quatre mois après leur institution, ces ministres endossent l'habit français bleu, une ceinture rose et une robe blanche : ils se fondent sur cette considération, qu'un lecteur pourrait être vêtu d'une manière trop ou trop peu soignée, pour ne pas laisser d'aliment à la vanité, ni d'humiliation au peu d'aisance. On obvie à ce double inconvénient par l'adoption d'un costume d'égalité auquel néanmoins on ne sera pas asservi; et quelquefois on n'en fit pas usage: il fut même proposé dans le comité de le supprimer; mais les administrateurs du Temple de la Jeunesse s'y opposèrent, en déclarant que cette détermination exigeait l'assentiment de toutes les administrations, ce qui fit conserver le costume.

Il ne veulent pas de rits, et voilà une liturgie pour les naissances; l'enfant est élevé vers le ciel, ils lui donnent même un parrain et une marraine. Le christianisme créa cette institution sublime, qui, dans le cas éventuel de la mort des père et mère, de leur négligence, de leurs mauvais exemples, prépare des secours

êmes faire ompé

n, adsqu'ils on enne affileur à ans, ct

sophes
a lu le
k n'estmême
faites:
icité de
même?
ne fût

le prê-Dieu et ii, conminision est

dossent
anche:
ourrait
ne pas
isance.
ostume
quefois
té de le
esse s'y
l'assenrver le

naissanun partion sunère, de secours à des enfans orphelins, ou exposés à être mal élevés, dans la bienveillance de leurs père et mère spirituels. La philosophie nous enviait cette institution. La Réveillère, dans ses Réflexions sur le culte¹, l'avait indiquée, et les théophilanthropes se l'approprièrent.

Dans leur liturgie des mariages, les époux sont entrelacés de rubans ou de guirlandes de fleurs, dont les extrémités sont tenues de chaque côté par les anciens de leurs familles. L'épouse reçoit l'anneau et la médaille d'union, qui sont remis, le premier par l'époux, l'autre par le chef de famille.

A la liturgie des décès nous voyons une urne ombragée de feuil-

lages.

Ici s'intercalent naturellement les cinq inscriptions gravées en gros caractère sur des tableaux appendus dans les temples.

Première inscription au-dessus de l'autel :

• Nous croyons à l'existence de Dieu et à l'ama ortalité de l'âme. Les quatre qui suivent sont placées de chaque côté de l'inscription principale:

Adorez Dieu, chérissez vos semblables, rendez-vous utiles a

» la patrie.

» Le bien est tout ce qui tend à conserver l'homme ou à le » perfectionner.

» Le mal est tout ce qui tend à le détruire ou à le détériorer.

» Enfans, honorez vos pères et mères, obéissez-leur avec affec-» tion, soulagez leur vieillesse; pères et mères, instruisez vos » enfans.

«Femmes, voyez dans vos maris les chefs de vos maisons. » Maris, aimez vos femmes, et rendez-vous récipro-parment heu-» reux.

Sur un autel simple est déposée, en signe de reconnaissance pour les bienfaits du Créateur, une corbeille de fleurs ou de fruits, suivant les saisons. Vis-à-vis est une tribune où le ministre, tête découverte et debout, récite à haute voix une invocation que les assistans répètent à voix basse et dans la même attitude; elle est suivie d'un moment de silence, pendant lequel chacun se rend compte de sa conduite depuis la dernière fête religieuse : ensuite on s'assied pour entendre des lectures ou des discours de morale. On lit de temps en temps l'un ou l'autre des deux chapitres du Manuel contenant le développement de la croyance et de la morale; ces lectures et discours sont entrecoupés de chants.

¹ Réflexions sur le culte, sur les cérémonies civiles et sur les fêtes nationales, lues à l'Institut le 21 floréal an 5.

ľ

ır

d

ci

for

vei

lor

her

do,

tre

ľée

Ré

cin

SOI

des

L'autorité civile avait assigné aux théophilanthropes de onze heures à deux pour leur office, qui ne commençait guère qu'à midi, et durait environ une heure et demie. Les sectateurs étaient rassemblés pêle-mêle; un lecteur et un orateur se succédaient en chaire, à moins que le même individu

Ainsi des prières, des cantiques, des lectures, des discours constituaient l'ensemble de la cérémonie, qui cependant éprouvait quelque modification lorsqu'il fallait initier un nouveau-né, ou exhorter des époux. Outre les fêtes nationales et décadaires adoptées par la Convention, qu'ils célébraient, et les cérémonies funèbres pour Hoche et Joubert, pour les plénipotentiaires assassinés à Rastadt, ils en eurent de particulières pour Socrate, Jean-Jacques Rousseau, Washington, et même S. Vincent de Paul. Le Noir, conservateur du Musée des antiques, rue des Petits-Augustins, leur avait prêté le buste du chancelier de l'Hôpital pour une fête en son honneur; ils décernèrent le même honneur à Socrate, et prièrent Le Noir de leur prêter son buste.

Ils avaient annoncé au temple de la Victoiré l'anniversaire du rétablissement de la religion naturelle; mais, à raison des préparatifs ordonnés dans ce temple par le Directoire pour la commémoration du 21 janvier, la fête théophilanthropique n'eut lieu que se 5 pluviôse.

On y distribua aux élèves les Réflexions de La Réveillère sur le eulte; les Conseils d'un père à son fils, par François de Neufchâteau, et cinq pères de famille y portaient chacun une bannière avec les inscriptions suivantes. Sur la première, Religion; sur la deuxième, Morale; sur la troisième, Juifs; sur la quatrième, Catholiques; sur la cinquième, Protestans. Le porte-bannière de la Religion dit: « Au nom de tous les hommes, soit qu'ils pro« fessent extérieurement un culte religieux appuyé de divers » dogmes et embelli par différentes cérémonies, soit que n'ex» posant aux regards publics aucun signe visible de religion, ils » se contentent de donner un gage à la société, la simple pratique « des vertus. »

Il donna ensuite le baiser de paix, et réunit les cinq bannières en faisceau avec un ruban tricolore.

Dans le Mercure on s'était plaint de ce que les théophilanthropes excluaient les athées; ici on voit qu'ils sont admis. Les théophilanthropes avouent que dans cette intention une bannière était inscrite à la Morale: d'après cet aveu et le discours qu'on vient de lire, s'il pouvait rester quelque doute, il suffirait de rappeler que cette bannière était portée par Silvain Maréchal, dont la profession d'athéisme était universellement reconnue.

onze midi, chaire. ctions scours ouvait né, ou adopnonies tiaires

ocrate, e Paul. ts-Auıl pour r à So-

aire du prépaomméieu que

e sur le eufchâannière sur la trième, ière de ils prodivers e n'extion, ils

nnières

ratique

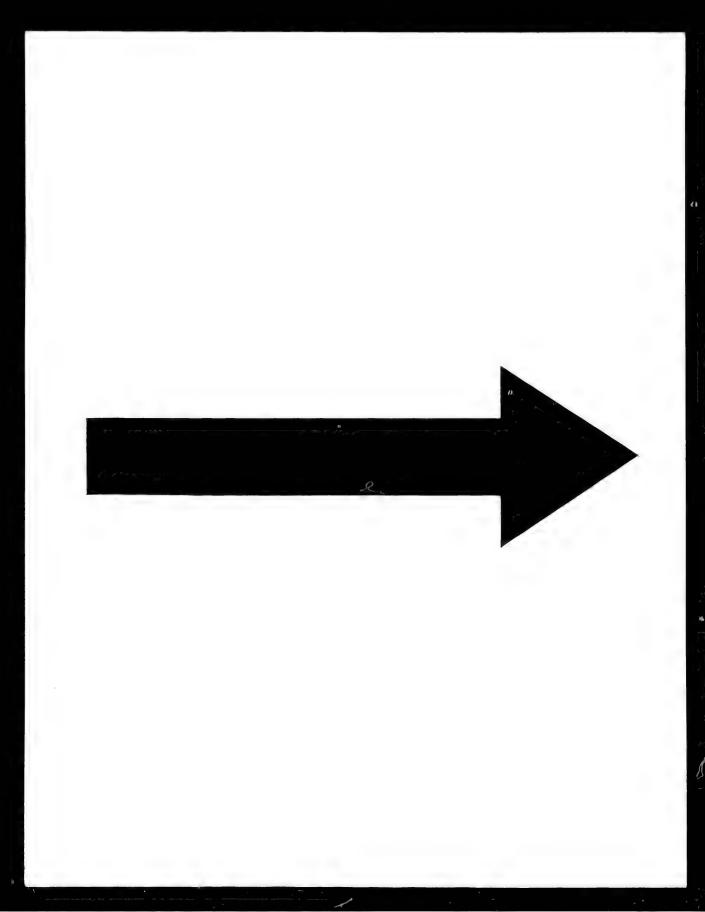
thropes philaninscrite de lire, ue cette fession

En pluviôse an 6 (1798), les théophilanthropes fixèrent l'exercice de leur culte au décadi : le comité de direction annonça que l'instruction morale et religieuse des enfans serait organisée le plus promptement possible dans tous les temples les quintidis. Les théophilanthropes de Saint-Germain-l'Auxerrois avaient même imprimé et affiché que, pour ne pas gêner la célébration des fêtes décadaires, ils transféraient aux quintidis la grande solennité de leur culte : et néanmoins ils trouvèrent le moyen de tout concilier; en sorte que, depuis cette époque, lorsque le dimanche coincidait avec le décadi, à l'office divin dans cette église succédaient l'assemblée décadaire, puis celle des théophilanthre

Le dimanche redevint graduellement le jour du jeure partie des citoyens. Les théophilanthropes ar an an (c'était le 20 germinal an 9) (10 avril 1801) « que » de plusieurs sociétaires à qui leurs relations ne pe » de célébrer le décadi, ils feraient désormais leurs e ... ces les » jours correspondans au dimanche, dans le temple de la Victoire » (Saint-Sulpice), tandis qu'ils seraient continués le décadi dans • celui de la Reconnaissance (Saint-Germain-l'Auxerrois). Ils n'en-» tendent pas pour cela adopter d'autre calendrier que le répu-· blicain, mais seulement se prêter au vœu de personnes qui, ne » pouvant suspendre leurs travaux, ne pourraient sans cet arran-» gement assister aux exercices de la religion naturelle. »

On a prétendu que le directeur La Réveillère-Lépaux était le patriarche de la secte; c'est à quoi faisait allusion Boulay dans un discours au Conseil des Cinq-Cents. « Il n'y avait pas de liberté re-» ligieuse, dit-il, quand un fanatisme nouveau, aussi intolérant » que le premier, cherchait à élever sur les ruines des idées reçues » une religion nouvelle, dont le burlesque pontificat était dans le » Directoire même. »

A cette assertion les théophilanthropes opposent une dénégation formelle : ils prétendent que leur culte s'est élevé sans aucune influence étrangère, et sans le concours du gouvernement. La Réveillère fit à l'Institut un discours, dans lequel, après avoir calomnié la religion catholique, en lui imputant d'être contraire à la liberté, il exprime le désir d'un culte simple qui aurait un couple de dogmes, expression qui parut très plaisante, et une religion sans prêtres. Duffaut, ex-doctrinaire, lui disait dans un journal, que c'était l'équivalent d'un directoire sans directeurs. Mais ce discours de La Réveillère, qui date du 12 floréal an 5(1er mai 1797), est postérieur de cinq mois à la naissance de la théophilanthropie. Néanmoins, comme son discours annonçait identité d'opinion, on lui fit trois visites à des époques assez éloignées. Les administrateurs théophilanthro-



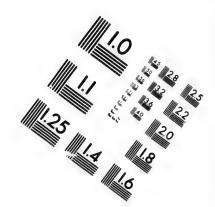
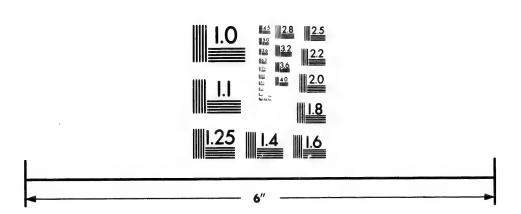
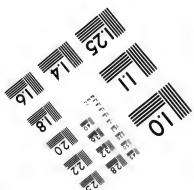


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET WEBSTER, N.Y. 14580 (716) 872-4503





pes de Saint-Sulpice, faisant une collecte dans l'arrondissement, se présentèrent au Directoire où La Réveillère et quelques autres donnerent une modique offrande. Voilà à quoi se borne, dit-on, le pontificat suprême de La Réveillère. Immédiatement après sa chute, ils firent imprimer et placarder le désaveu ¹, qu'il eût été leur coryphée. Ils ajoutèrent que jamais il n'avait rien fait pour l'institution ni pour les membres dont elle se compose, et que des ambitieux, qui précédemment fré quentaient leurs assemblées, les avaient quittées en voyant qu'il n'y avait à espérer ni place ni argent.

Des présomptions graves appuyaient les préventions du public : le discours de La Réveillère était plus récent que la création du culte théophilanthropique; mais il proclamait les mêmes principes. L'auteur assistait quelquefois à leurs réunions : en présence du naturaliste Michaud père, il se félicitait d'avoir humilié le pape et le sultan: on connaissait son antipathie pour la religion catholique, et son acharnement pour établir les fêtes décadaires; ce qui autorisait à lui attribuer les éternelles et virulentes déclamations contre la religion et ses ministres dans toutes les proclamations directoriales, et la coïncidence de ces mesures avec la persécution et la déportation de beaucoup de prêtres. Au Directoire même on le raillait sur son zèle théophilanthropique. Un de ses collègues, dit-on, lui proposait de se faire pendre et de ressusciter le troisième jour, comme l'infaillible moyen de faire triompher sa secte, et Carnot lui décoche dans son Mémoire des épigrammes sanglantes à ce sujet,

Leclere, de Maine-et-Loire, ami de La Réveillère, proposait, le 9 fructidor an 5 (25 août 1797), au Conseil des Cinq-Cents, une religion civile 2 ayant pour dogme l'existence de Dieu, adoptant une morale universelle commune à toutes les religions, et dont le sacerdoce serait exercé par les magistrats. L'auteur avoue lui-même • qu'un peuple de philosophes est le plus absurde des romans 3: • Que prétendait-il donc? Vainement il répète : • C'est en présence de l'Eternel que vous avez déclaré vos droits et rédigé • votre constitution; e'est en présence de l'Eternel qu'elle a été • acceptée; • on lui répond : C'est aussi en présence de l'Eternel que furent commis tant de forfaits dont le souvenir fait frémir;

Voyez Lettres écrites par les théophilanthropes avant de mourir, in-8° de 16 pages; et le Mémoire : Qu'est-ce que la théophilanthropie?

Poyez la déclaration des CC. exerçant le culte de la religion naturelle dans les temples de la Reconnaissance (Germain-l'Auxerrois), et de la Piété Filiale (Etienne-du-Mont).

³ Motion d'ordre sur l'existence et l'utilité d'une religion civile en France,

Le 10 ventôse an 8 (24 février 1800).

[An 1706] issement. es autres e, dit-on. après sa il eût été fait pour e, et que semblées, i place ni

u public : éation du principes. sence du e pape et n catholis; ce qui amations lamations rsécution même on ollègues, r le troisa secte. sanglan-

roposait, ng-Cents, eu, adopgions, et ur avoue le des roet rédigé elle a été l'Eternel t frémir; r, in-8° de

lle dans les iété Filiale

France.

l'idée spéculative de la présence divine ne suffit pas pour croire qu'on peut établir les principes de la morale comme on établit ceux de la géométrie, sans lui donner une sanction divine. Les Conseil rejeta cette motion; et néanmoins, dans une Adresse aux Français, le Corps législatif eut l'air de chanter la palinodie par un éloge indirect du culte théophilanthropique.

D'un autre côté les agens du gouvernement concouraient de

tout leur pouvoir au succès de la secte.

Le ministre de l'intérieur envoyait gratuitement le Manuel des théophilanthropes dans les départemens; il récompensait Parent, ex-curé de Bertrand-la-Boissière, pour avoir approprié des airs aux cantiques de la nouvelle secte. L'opinion publique a prétendu que les individus soudoyés pour grossir le troupeau par leur assiduité aux offices recevaient un contingent pécuniaire pour chaque séance; et un des affidés les plus intimes de la Sociéte croit que le ministre de la police a fourni environ mille écus : aurait-il pu le faire sans l'autorisation du Directoire?

Une autre induction positive et curieuse des intentions du gouvernement se tire du traité fait avec la cour de Naples; traité dont Charles Lacroix fut le rédacteur, et qui avait été ratifié par le Corps législatif, le 3 brumaire an 5 (24 octobre 1796). L'arti cle q est ainsi concu: « Tout citoyen français et tous ceux qui » composent la maison de l'ambassadeur ou ministre, et celle des » autres agens accrédités et reconnus de la République fran-

- » caise, jouiront dans les Etats de Sa Majesté le roi des Deux-
- » Siciles de la même liberté de culte que celle dont y jouissent

» les individus des nations non catholiques les plus favorisées à

» cet égard. »

[An 1796]

Le traité qui avait été négocié avec le Portugal, et qui ne fut point ratifié, portait la même clause. Elle était sans objet, si elle n'avait eu pour motif secret de propager la théophilanthropie en pays étranger par l'entremise des agens diplomatiques. Les non catholiques en France sont à la masse de la nation tout au plus dans la proportion d'un à quinze : ainsi la présomption que, dans le cours ordinaire des choses, un ambassadeur sera catholique, est comme quinze à un. Mais supposons qu'il ne le soit pas : le droit des gens respecte partout les chapelles des ambassadeurs luthériens, calvinistes, musulmans, etc. La clause dont il s'agit avait donc un but caché; on ne l'eût pas stipulée en négociant avec les Etats-Unis, l'Angleterre, la Hollande, pays où la liberté des cultes est sans limites. Mais l'introduction du culte déiste dans deux pays très-catholiques, comme Naples et le Portugal, eût pu effaroucher les nationaux; il fallait d'avance parer aux obstacles.

Tel est indubitablement l'objet de cette clause, qui, réunie aux. autres faits, donne la mesure des intentions qu'avait alors le gouvernement.

Les contrées qui environnent Paris participeront toujours plus et plus tôt aux innovations dont cette ville est le théâtre. Aussi la théophilanthropie s'installa-t-elle bientôt aux alentours de la capitale: puis elle se développa dans les départemens. Il y a plus: d'après leur début, les théophilanthropes avaient conçu les plus vastes espérances, et plusieurs d'entre eux entrevoyaient dans un avenir peu éloigné la conquête d'une partie de l'univers ; c'est sans doute dans cette illusion que fut composé l'hymne dédié aux. théophilanthropes répandus sur la surface du globe. Un missionnaire de leur secte avait fondé des espérances sur la Suisse.1

En Piémont on voulut introduire leur culte. A Turin fut imprimée, l'an 7, une traduction italienne du Manuel, par G. de Grégori, homme de loi du département de la Sesia, qui mit en tête une lettre aux mères de famille républicaines : il les assureque la théophilanthropie ne contredit pas le culte catholique; que-

d'ailleurs il ne faut pas disputer 2.

Morardo, prêtre, ci-devant piariste, qui avait d'abord écrit en faveur de la religion, dédia à Ginguené, membre de l'Institut, alors ambassadeur près la cour de Sardaigne, un opuscule italien intitulé: Pensées libres sur le culte religieux et ses ministres 3. L'auteur loue l'empereur Julien, qui était aussi un apostat; se déchaîne contre les fondateurs d'ordres; admet un chef de l'Eglise, quoiqu'il propose de déposer Pie VI; croit qu'un seul évêque suffirait pour toute l'Italie; veut qu'on supprime le chant, le célibat, le costume ecclésiastique, les confessionnaux; q porte les prêtres fanatiques en pays lointain, et qu'un com té de philosophes, chargé de réviser les bibliothèques, fasse brûler tous les livres contraires au bon sens, ce qui signifie sans doute tous les livres de religion : car la seule qui, selon lui, convienne à une nation, c'est la théophilanthropie 4.

En 1798, diverses traductions allemandes d'ouvrages théophilanthropiques furent publiées par Friedel à Mayence, et d'autres à Leipsick, sous le titre de Culte des nouveaux Francs: titre absurde en ce qu'il supposait que la France était devenue déiste 5. Quelques journalistes du même pays rendirent compte, ou même se constituèrent les apologistes de la nouvelle secte; mais elle

Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 1, p. 438-440.

¹ Manuale Dei theophilanthropi, etc., in-12; Torino, an 8.

⁵ Del culto religioso e de' suoi ministri, pensieri liberi, in 8°; Torino

^B G egoire, Hist. des sect. relig., t. 1, p. 448.

éunie aux ers le gou-

ours plus

Aussi la
le la capi
y a plus:
les plus
dans un
c'est sans
édié aux
mission-

se.¹
I fut imar G. de
i mit en
as assure
que; que

écrit en Institut, e italien sistres 3. estat; se chef de 'un seul e chant, dé-

demité de ler tous ite tous e à une-

néophil'autres tre abléiste ⁵, même ais elle fut sévèrement critiquée dans le Mercure allemand de Wieland, et dans la Minerve d'Archenholtz.

Ce qui précède aura fait pressentir les causes qui amenèrent progressivement la chute de la théophilanthropie, dans le sein de laquelle s'étaient d'ailleurs formés des schismes: celui de Saint-Thomas-d'Aquin n'était pas le seul, et sur divers points tous étaient en collision avec la théophilanthropie de Sens qui avait des rits différens!

A la naissance de la théophilanthropie, l'affluence aux assemblées était nombreuse; les deux tiers au moins étaient des sectateurs qui circulaient ou se tenaient debout autour de l'enceinte des sociétaires. Mais la curiosité est un sentiment passager, surtout chez les Parisiens : elle s'éteignit, et d'un autre côté, le zèle se refroidit tellement que, depuis le 18 brumaire an 8, les théophilanthropes s'étaient restreints aux quatre temples : la Reconnaissance (Saint-Germain-l'Auxerrois), l'Hymen (Saint-Nicolas-des-Champs), la Victoire (Saint-Sulpice), la Jeunesse (Saint-Gervais) Le 21 octobre 1801, les consuls prirent un arrêté portant que les théophilanthropes ne pourraient plus se réunir dans les édifices nationaux. Ainsi s'évanouit à Paris, sans trouble et sans bruit, après cinq ans d'existence, le culte théophilanthropique, qui, dans les départemens, n'eut qu'une consistance momentanée, et dont à Paris même il n'était plus resté de trace que dans une écoleobscure où Chemin allait donner des leçons de langue latine. L'enseignement de la morale s'y faisait, dit-on, d'après les livres de la secte défunte.

A l'athéisme de 1793, aux fêtes de la Raison, avaient donc succédé les fêtes à l'Être suprême, qui, au milieu des orages révolutionnaires, prirent le nom de culte théophilanthropique, ayant des ministres et une liturgie. Au reste, c'était moins une religion qu'un parti d'opposition dont les gouvernans étaient secrètement les fauteurs, pour combattre la religion catholique, contre laquelle ils se déchaînaient dans toutes leurs proclamations, et dont ils tourmentaient les pasteurs.

Acharné après les prêtres, le Directoire les dénonça de nouveau comme les ennemis les plus dangereux de la république². Un premier message, du 12 février 1797, signalait les prêtres non assermentés de deux départemens. Un second message, du 12 février, était relatif aux prêtres de tous les départemens: on l'accompagna de soixante-six liasses de pièces, ou rapports de divers fonctionnaires contre le clergé. Les moindres faits y étaient transformés en crimes, et un des griefs sur lesquels on insistait le plus était

Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 1, p. 451-455.

^{*} Tableau de la France sous le Directoire, p. xxIII-xxVII.

que les prêtres favorisaient les émigrés: ce qui, aux yeux des révolutionnaires, constituait un attentat digne de mort. On avait sans doute espéré que ce prodigieux amas d'écritures, et cette masse de dénonciations, écraseraient à jamais les prêtres. Toutefois ils firent peu d'impression sur le Conseil des Cinq-Cents, qui y vit le témoignage suspect d'un ennemi déclaré, plutôt que le rapport fidèle d'hommes impartiaux. Le lendemain, Dubruel fit son rapport si longtemps attendu, sur les prêtres, proposant de mettre en liberté ceux qui n'étaient enfermés que pour refus de serment. On ne devait demander à ceux qui voudraient exercer leurs fonctions, qu'une déclaration de soumission purement civile, en ces termes: « Je déclare que je me soumets aux lois de la » république française. » Cette proposition n'eut pas de suite. Le 12 mars, il s'éleva une discussion sur le précédent message du Directoire contre les prêtres : l'un des membres de la commission affirma qu'il n'y avait pas une liasse envoyée par le gouvernement, qui ne contînt quelque imposture, et demanda que le projet présenté par Dubruel fût mis au plus tôt en discussion; mais le Directoire réussit encore à ajourner la délibération.

Cependant, de nouvelles élections faisaient successivement. arriver au Corps législatif des hommes étrangers à la révolution, et qui voulaient en réparer les excès, tandis que le Directoire voulait au contraire perpétuer les lois et l'esprit de la Convention. Le 17 juin 1797, Camille Jordan fit, au nom d'une commission, un rapport sur la révision des lois relatives au culte et à ses ministres. Il proposait de ne plus exiger des prêtres ni serment ni déclaration; de permettre l'usage des cloches, que le Directoire avait sévèrement interdit; de rendre aux cimetières leur destination sacrée; d'accorder enfin à la religion plus de liberté qu'elle n'en avait eu jusque-là. L'exercice du culte était pourtant encore soumis à différentes restrictions : on ne rendait point les églises, et elles ne pouvaient être louées ou achetées par les communes, mais par les particuliers; nulle cérémonie ne pouvait avoir lieu. au dehors. Le rapport de Camille Jordan, semé d'ailleurs de concessions faites à la philosophie, ne satisfit donc pas entièrement les amis de la religion. La discussion ayant été ajournée, on recut dans l'intervalle une pétition de cent vingt-deux communes, qui demandaient le rappel des prêtres; plusieurs autres furent. présentées dans le même but. Enfin, le 15 juillet, le Conseil des Cinq-Cents prit une résolution pour supprimer tout acte de déclaration de la part des prêtres; mais on fut étrangement surpris de le voir revenir le lendemain sur sa décision, et arrêter qu'on demanderait une déclaration à tous ceux qui enseignaient la morale...

yeux des
On avait
, et cette
s. Toute
cents, qui
et que le
abruel fit
posant de
refus de
t exercer
ement ci-

lois de la suite. Le essage du mmission rnement, rojet préle Direc-

sivement. volution, Directoire nvention. amission. à ses mirment ni irectoire ur destité qu'elle at encore s églises, mmunes, voir lieu de conièrement e, on re· mmunes. s furent nseil des e de désurpris r qu'on

morale.

C'était un biais imaginé pour atteindre sous ce nom les prêtres, et la commission fut chargée de rédiger le mode de déclaration.

Dans le même temps, Dubruel, dont nous avons déjà constaté le zèle, avait présenté un rapport sur les lois pénales contre les prêtres dits insermentés. En rappelant toutes les anciennes, il en avait montré l'injustice et l'absurdité. Aussi avait-il proposé, le 26 juin, de révoquer la loi de déportation et les autres peines portées contre les prêtres, et de réintégrer ceux-ci dans tous leurs droits. Le Conseil des Cinq-Cents adopta une résolution conforme à ce rapport : elle fut portée au Conseil des Anciens, qui la sanctionna le 24 août. A cette nouvelle, beaucoup de prêtres déportés se disposaient à revenir en France; quelques-uns étaient même déjà arrivés sur les frontières : mais le Directoire se hàta d'empêcher le retour de ces honorables proscrits.

La lutte était devenue plus animée que jamais entre lui et les Conseils; les deux partis se trouvaient en présence et cherchaient mutuellement à se supplanter. Le Directoire fut le plus adroit ou le plus hardi. Il fit approcher des troupes, et opéra la révolution dite du 18 fructidor. La loi du 24 août précédent fut rapportée, et celle du 27 septembre 1795 remise en vigueur. Autorisé à déporter les prêtres qui troubleraient la tranquillité, le Directoire eut entre ses mains une arme puissante dont il usa sans retenue. Le moindre prétexte suffisait pour faire déporter un prêtre : c'était assez d'un ennemi pour être dénoncé, et une seule dénonciation était suivie de la peine. Des administrateurs irréligieux, ou empressés de faire leur cour, étaient sûrs d'être applaudis quand ils tourmentaient les prêtres. On ramena pour le clergé le régime de 1793 : les routes se couvrirent de vénérables pasteurs enlevés à leurs troupeaux, d'ecclésiastiques de tout âge entassés sur des charrettes. On les traînait ainsi, à travers la France, vers les ports de mer, d'où on les embarquait pour Cayenne.

En novembre 1797, deux cent vingt déportés furent embarqués sur la frégate la Charente; mais, cette frégate ayant été chassée par les Anglais, et obligée de rentrer dans un de nos ports, ils furent transférés sur la Décade, qui les porta à Cayenne. Ils s'y trouvaient au nombre de cent quatre-vingt-treize, dont vingt et un seulement étaient laïques; les autres étaient tous prêtres ou religieux. Ces déportés furent assez maltraités pendant la traversée, et il n'en existait plus que quarante au bout de trois mois. Il arrivait incessamment à Rochefort de nouvelles victimes destinées pour la déportation: on les déposait dans les prisons dites de Saint-Maurice et la Charente. Leur nombre croissant, et les maladies qui se déclarèrent parmi ces infortunés

engagèrent à les embarquer, malgré la crainte des Anglais qui tenaient toujours la mer. Le 1er août 1798, on en embarqua cent quatre-vingt-dix-huit sur la corvette la Bayonnaise: trente-six seulement étaient laïques; des prêtres ou des religieux dont plusieurs des Pays-Bas et de la Savoie, formaient le reste. La traversée se prolongea, et presque tous les déportés tombèrent malades; ils n'arrivèrent à Cayenne qu'après cinquante-neuf jours de souffrances, et dans l'état le plus déplorable.

Ici se place trop naturellement la Lettre touchante adressée par un confesseur de la foi, détenu dans les prisons de Rochefort, aux fidèles de sa paroisse, pour que nous hésitions à trans-

crire les détails de ce nouveau martyre.

« Les soldats qui m'avaient arrêté, dit-il', ne m'épargnèrent, sur la route, ni les railleries, ni les outrages, ni les coups. J'adressa quelquefois des paroles de paix et de douceur à deux des plus furieux: elles ne les calmaient point; il me semblait voir en eux ces satellites qui conduisirent S. Ignace d'Antioche à Rome, et que ce saint évêque, dans le récit de son voyage, comparait à des léopards irrités même du bien qu'on leur fait: ils redoublaient de fureur, quand je leur rappelais quelques vérités de la religion, ils se répandaient en blasphèmes, et mon plus grand supplice fut d'entendre tout ce qui sortait de leurs bouches. La plupart de leurs caramades avaient l'air de leur applaudir; quelques-uns cependant rougissaient de leurs excès, et réclamaient pour moi les sentimens d'humanité.

- » Nous rencontràmes successivement sur notre route plusieurs bons Catholiques (grâce à Dieu, il n'en manque pas dans votre canton); aussitôt mes gardes me montraient à eux, me donnant, comme vous vous l'imaginez bien, ces qualifications absurdes et dégoût antes, qui font tout notre crime et toute la philosophie de nos per sécuteurs. « Je suis prêtre, m'écriais-je, j'ai le bonheur » d'être un confesseur de la foi. Mes amis, ne me plaignez pas, » priez pour moi, et restez fermement attachés à notre sainte re-i » ligion. » Ces paroles étaient étouffées par les cris de rage de mes conducteurs, et quelquefois par des coups qui m'entrecoupaient l'articulation de la voix.
- Enfin nous arrivâmes au chef-lieu d'administration. Mes gardes se rangèrent en ordre de bataille, me placèrent au milieu de leurs rangs, et, par la fierté de leur attitude, ils semblaient conduire les trophées d'une des plus brillantes victoires. Beaucoup de personnes s'étaient rassemblées; mais on apprend que c'est

¹ Jauffret, Mém. pour servir à l'hist de la Religion, à la fin du xvinie siècle, t. 2, p. 475-512.

glais qui mbarqua e: trenteeux dont reste. La

ombèrent

nte-neuf

adressée e Roches à trans-

Prent, sur l'adressa s plus fuir en eux Rome, et trait à des oublaient religion, pplice fut lupart de seuns ceir moi les

plusieurs
ans votre
donnant,
surdes et
sophie de
bonheur
gnez pas,
sainte re-i
ge de mes
coupaient

ion. Mes iu milieu ient conleaucoup que c'est m' siècle, un prêtre que l'on conduit: on se retire avec un bruit confus de murmures, et quelques voix me crièrent: Courage, brave prêtre,... que Dieu vous protége. Nul homme dans la foule qui me lâchât un mot d'insulte. Je fus déposé dans la prison, et mis au cachot. J'y restai deux jours et deux puits sans être entendu.

Enfin, le troisième jour, je sus traduit par des susiliers devant le tribunal du juge de paix. L'audience sut publique et nombreuse; presque tous les visages m'y parurent tristes, et je pensai qu'il s'y était rendu un grand nombre de personnes religieuses pour m'encourager par leur présence, et m'aider par leurs prières à confesser la soi de Jésus-Christ. J'étais debout en sace du tribunal. Le juge, m'interpellant brusquement, medemanda quel était mon nom. Je le lui déclarai.

» Le juge. Quelle est ta patrie ?

» R. C'est le bourg d***.

[An 1797]

» Le juge. Quel est ton état?

» R. Je suis prêtre, par la grâce de Jésus-Christ.

» Le juge. As-tu prêté le serment prescrit par la Constitution civile du clergé?

» R. Non. Mais comment m'interrogez-vous sur un serment dont la loi a été abrogée...?

» Le juge. Pourquoi as tu émigré?

» R. Je n'ai pas émigré : j'ai obéi à un décret qui m'exilait injustement de ma patrie.....

Le juge. Hypocrite! n'est-ce pas l'orgueil et la cupidité qui t'ont fait désobéir à la loi?

» R. En n'obéissant qu'à ma conscience, je me suis dévoué aux humiliations, aux outrages, à l'exil et à la misère.

» Le juge. N'es-tu pas sorti pour conspirer contre ta patrie?

» R. Je n'ai jamais fait que des vœux et des prières pou e son bonheur.

» Le juge. Quand es-tu rentré?

» R. Il y a environ trois ans, lorsqu'on eut proclamé la liberté des cultes.

» Le juge. Cette liberté n'était pas pour toi.

» R. J'ai cru que cette liberté était aussi pour les ministres de la religion catholique, qui est la religion de nos pères et de la généralité de la France....

* Le juge. Pourquoi es-tu rentré?

» R. Pour travailler à la sanctification de mes frères, et à la conservation de la religion dans notre patrie.

» Le juge. Tu as donc fanatisé?

» R. Si vous compreniez le sens de ce mot, vous ne me feriez

C

p

J

11

la

pas cette question. Il n'y a pas de fanatisme à annoncer les vérités et à exercer le culte d'une religion sainte et divine qui n'inspire que la vertu, et ne condamne que le crime, qui ne prêche que douceur, paix et charité, qui fait également la consolation des hommes et le bonkeur des sociétés. Mais proscrire cette religion, calomnier et persécuter ses ministres, voilà le fanatisme, et le fanatisme le plus aveugle et le plus cruel.

» Cela est vrai, cela est vrai, s'écrient plusieurs voix dans l'as-

semblée.

Le juge. Tu m'insultes sur mon tribunal.

» R. Ma réponse est d'une vérité sensible. Si vous la prenez pour une insulte, ce n'est pas ma faute, ni mon intention.

» Le juge. Où as-tu exercé ton ministère?

• R. Dans un grand nombre de paroisses, que j'ai successivement parcourues.

Le juge. As-tu exercé publiquement?

- » R. Oui, j'ai quelquefois célébré la messe en plein air, devant une multitude immense de fidèles.
- » Le juge. Quelle audace! Pourquoi as-tu commis un si grand crime?
- » R. Je n'ai point commis de crime : j'ai satisfait la piété empressée d'un peuple qui courait à moi de plusieurs paroisses.

» Le juge. N'as-tu point aussi exercé dans les églises?

- » R. Les églises ont été bàties pour cela. J'y ai exercé, quand la prudence l'a permis.
 - » Le juge. N'as-tu pas aussi exercé dans les maisons?

. R. Cela est vrai.

- » Le juge. Dans quelles églises et dans quelles maisons as-tu exercé?
- » R. Je ne puis vous nommer ni les paroisses, ni les maisons : la charité me défend de compromettre personne.

* Le juge. Pour exercer ton culte, as-tu fait les déclarations

prescrites?

- » R. Vous savez très-bien que votre loi, implacable contre les prêtres déportés, ne leur accorde, à aucune condition, la liberté de leur ministère, ni celle de leur personne. C'est une atroce perfidie de vouloir rendre les prêtres catholiques coupables, aux yeux du peuple, de n'avoir pas rempli de prétendues formalités que la loi elle-même leur interdit.
- » Le juge. Laisse tes subtilités, et avoue plutôt que toi et tes semblables bravez les lois pour exciter des troubles, des séditions et des révoltes.
 - » R. Je n'ai jamais exercé qu'un ministère de paix et de charité,

In 1797)
r les vévine qui
e prêche
solation
ette relitisme, et

lans l'as-

n prenez

ccessive-

r, devant

si grand

piété em[.] pisses.

quand la

ons as-tu

maisons :

clarations

ontre les la liberté troce perbles, aux ormalités

toi et tes séditions

e charité,

et les prêtres catholiques n'en connaissent point d'autre; c'est en vain que, pour nous ravir la gloire de la confession de la foi et du martyre, l'on nous accuse de délits civils : nous en sommes tous innocens. Et quel est l'homme de bonne foi qui ose encore répéter ces calomnies répandues par les ennemis de la religion contre ses ministres? N'ont-elles pas été mille fois confondues? Depuis huit ans qu'une haine aveugle persécute les prêtres, et que, pour justifier ses fureurs, elle les accuse de toutes sortes de forfaits, en a-t-elle prouvé un seul contre une seule de ses victimes? De tous les prêtres arrêtés dans ce département, il n'en est pas un qui ait été convaincu ni même accusé juridiquement d'aucun délit. On ne daigne même pas nous juger; nous sommes condamnés d'avance et en masse; et semblables aux premiers Chrétiens persécutés par les tyrans, tout notre crime, c'est notre nom.

· Le juge. On sait que les prêtres sont malintentionnés contre

la patrie.

» R. Il n'appartient qu'à Dieu de juger les intentions; et jamais chez un peuple policé il n'y eut des lois et un tribunal pour les punir.

• Le juge. Ne sont-ce pas les prêtres qui ont fait massacrer les

patriotes?

R. Une telle accusation demanderait au moins une preuve : mais non, il est notoire que les prêtres se laissent massacrer, et qu'ils ne font massacrer personne. Nous prêchons le pardon des injures, l'amour même des ennemis, et nous en donnons l'exemple. Je pourrais vous nommer plusieurs de nos persécuteurs à qui j'ai moi-même sauvé la vie, et les prêtres exercent partout le même ministère de charité envers leurs plus cruels ennemis.

» Le juge. Il s'agit bien de charité! vous êtes tous des fanati-

ques, des scélérats, des monstres.

» R. Dieu vous le pardonne.

» On murmurait, on criait dans l'assemblée : « C'est une casom-» nie, une horreur. Les prêtres ne font de mal à personne; ils » sont nos compatriotes, nos parens, nos amis.»

. Le juge. Pourquoi se trouvent-ils sur une terre qui les a pro-

scrits?

» R. Ce n'est point notre patrie qui nous a proscrits; ce sont les ennemis de la religion que nous voulons lui conserver.

» Le juge. Nous n'avons que faire de ta religion.

» R. Vous avez peut-être le malheur d'en méconnaitre le prix; mais il n'est pas moins vroi qu'elle est toujours chère à la plupart des Français, et qu'ils gémissent de l'abolition de son culte et de la persécution de ses ministres.

au

nè

VO

les

pie

- "Une foule de voix : « Nous en sommes indignés ; oui, nous voulons notre religion et ses ministres. »
 - » Le juge. Tu excites ici une sédition.
 - » On crie dans l'assemblée : Il est innocent-
- Le juge. C'est un des plus grands criminels, un des fanatiques les plus dangeruex.
- Plusieurs voix : « Ce sont les bourreaux de nos prêtres qui
 sont les fanatiques et les criminels. »
- Le juge. Silence! ou je requiers la force armée. Et toi, scélérat, pourquoi violes-tu les lois qui te défendent l'exercice de ton prétendu ministère?
- » R. Ma réponse est celle que firent les apôtres aux magistrats de Jérusalem, qui leur avaient défendu d'annoncer le nom de Jésus-Christ. Arrêtés, comme moi, pour la même cause que moi; interrogés comme moi, ils répondirent : « Jugez vous-mêmes s'il » est juste d'obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu. »
- » Le juge. Il est convaince de fanatisme, de contravention aux lois. Qu'on le ramène au cachot pour être traduit, chargé de fers, dans les prisons du chef-lieu de département.
 - . R. Je rends grâces à Dieu.
- « C'est le jugement de Pilate contre Jésus-Christ, » s'écria quelqu'un. Plusieurs voix : « Quelle injustice! quelle barbarie! » D'autres : « Voilà donc comme on veut conserver notre religion! » Les prêtres n'ont d'autre crime que de vouloir la défendre. » La salle d'audience retentissait d'un bruit confus de murmures, de plaintes et de gémissemens. J'adressai à ce grand nombre de fidèles des paroles de paix, d'encouragement et de consolation, et j'en fus comblé de vœux et de bénédictions. Mes frères, louez-en Dieu avec moi : cette séance fut un vrai triomphe de la religion dans la personne de son captif.
- » Les soldats eurent peine à s'ouvrir un chemin parmi la foule pour me reconduire en prison; je fus accompagné d'une multitude de personnes pieuses, qui ne cessèrent de me marquer leur douleur, leurs regrets et leurs souhaits. Oh! que leur foi me donna de consolations! de quelle joie je fus rempli! Heureuses, glorieuses chaînes que je portais pour Jésus-Christ! je ne vous aurais pas préféré le sceptre des maîtres du monde! J'entrai dans la prison, et je fus mis au cachot, les fers aux pieds. Il était onze heures du matin.
- » Vers midi, je vis entrer le guichetier m'apportant à manger, d'un air de satisfaction. « Vous avez eu, me dit-il, une forte » matinée. Voici de quoi vous remettre, et ne craignez pas d'être
- » indiscret, car l'on a apporté six dîners pour vous. » Je le priai

d'en donner quelques parts aux prisonniers les plus nécessiteux, et de remercier les braves gens qui m'avaient fait cette libéralité.

» J'ai su que, l'après-midi, plusieurs fidèles s'étaient présentés à la porte de la prison pour me visiter : mais les ordres étaient rigoureux; l'entrée leur fut absolument refusée.

Le lendemain, de grand matin, deux gendarmes entrent dans mon cachot, me lient les bras, m'ôtent les fers des pieds, et me conduisent de la prison à la porte de la ville. Trois autres gendarmes nous attendaient là; on m'y fait monter à cheval, et je pars sous cette petite escorte.

• Ces gendarmes me firent quelques railleries, auxquelles je répondis gaiement: puis la conversation s'engagea sur les prêtres. Je plaidais notre cause avec une douce et naïve simplicité. Je m'aperçus que je les intéressais.

Nous savons bien, me dit l'un d'eux, que les prêtres ne sont pas des monstres, tels qu'on veut le faire croire.

» Non, lui répondis je, nous ne sommes pas des buveurs de sang.

" Mais pourquoi, me dit un autre, vous faites-vous arrêter?

» R. Nous vous dispenserions bien de cette peine, si cela tennit à nous.

Le gendarme. Ne savez-vous pas vous tenir tranquilles, et vous abstenir de toutes vos fonctions?

• R. Nous ne sommes pas prêtres pour nous seuls; et quand nous voyons le loup faire de si horribles ravages dans la bergerie, nous devons le combattre, et lui arracher du moins le plus de brebis qu'il nous est possible.

» Le gendarme. De quel loup parlez-vous?

» R. Je parle du démon qui est lâché sur la terre, qui anime ses esclaves de sa fureur, et qui donne tous les jours la mort a un grand nombre d'âmes.

. - C'est là du fanatisme, dit un autre gendarme

» R. C'est une vérité reconnue par tous les chrétiens, même par les hérétiques; et pour détruire les vérités de la religion, il faut autre chose que le mot fanatisme, que l'on répète sans le comprendre, et qui ne convient pas plus à la religion que le mot ténèbres convient à la lumière.

Le gendarme. Le diable vous a donc vaincu, puisque vous voilà enchaîné.

» R. Non, les chaînes sont pour moi, comme elles ont été pour les martyrs, une victoire sur les démons : il n'a vaincu que les impies qui m'ont fait arrêter

natiques êtres qui

toi, scéice de ton

nagistrats nom de que moi ; nêmes s'il

ntion aux gé de fers,

écria quelbarie! • e religion! endre. • La rmures, de iombre de solation, et s, louez-en la religion

mi la foule une multirquer leur i me donna euses, glovous aurais dans la prinze heures

nt à man-, une forte , pas d'être Je le priai » Le gendarme. Voudriez-vous nous faire entendre que nous sommes les satellites du démon?

R. Je ne dis pas cela; mais, à vous parler franchement, quand vous arrêtez un ministre de Jésus-Christ, vous ne faites pas un métier fort chrétien.

» Le gendarme. Vous avez de la rancune contre nous.

» R. Dieu m'en préserve; je vous plains, et je désire de tout mon cœur votre salut.

» Le gendarme. Nous crois-tu hors la voie du salut?

. R. Il ne me paraît pas que vous en preniez le chemin.

» Le chef des gendarmes, nous interrompant brusquement: Cessez cette conversation. »

» Nous arrivions vers un village considérable par sa population, et renommé pour son attachement à la foi. C'était un jour de dimanche. Quelques hommes se trouvaient à l'entrée du village, et nous observaient de loin; le groupe s'augmentait, et il s'y manifestait divers mouvemens. Le chef des gendarmes dit à sa petite troupe : « Serrez-vous près du prisonnier, sabres nus, et » bonne contenance! » L'on avait appris dans ce village mon interrogatoire de la veille; on conjectura que j'étais le prisonnier, et l'on fit le projet de m'enlever. Entrés dans la ville, nous nous trouvâmes environnés d'une haie impénétrable d'hommes, de femmes et d'enfans. Des jeunes gens accouraient en avant avec des fusils armés de baïonnettes, des femmes avec des tridens, et quelques hommes avec des faux..... Un bruit confus de cette multitude ne formait qu'un cri : « Rendez-nous ce prêtre ; lâchez-le. » Le chef des gendarmes criait : « Au nom de la loi, retirez-vous ; » laissez passer. » Mais sa voix était étouffée par les cris redoublés de cette multitude. Je m'efforçai de me faire entendre, et ayant obtenu quelque silence, je dis : « Mes amis, je vous remercie; » mais, au nom de Dieu, point de sang répandu, hors le mien. -» Nous ne voulons point de sang, s'écriaient toutes les voix : c'est » vous que nous voulons. — Cela n'est pas possible; ne vous ex-» posez pas à des malheurs. » Un cri général : « Nous ne craignons rien. - Vous attirerez une vengeance sur votre paroisse, et me rendrez à moi-même un mauvais service. C'est ma gloire, mon » bonheur, d'être prisonnier pour notre sainte religion. Laissez-» moi aller. - Non, non, s'écrient plusieurs voix : on nous en-» lève tous nos prêtres, pour nous faire vivre et mourir sans re-» ligion, comme des bêtes; vous n'irez pas plus loin.... - Je • vous en conjure, repris-je, point de violence. Je ne veux pas » d'une liberté que j'acquerrais à ce prix. Si Dieu veut me deli-

vrer, il n'a pas besoin de vos armes; il le fera sans compromettre

[An 1797]

ue nous

it, quand s pas un

de tout

in. nt:Cessez

a populaın jour de 🕝 lu village, il s'y mait à sa pes nus, et e mon inorisonnier, nous nous mmes, de avant avec tridens, et cette mullàchez-le. » tirez-vous; s redoublés e, et ayant remercie; le mien. voix; c'est ne vous exe craignons oisse, et me gloire, mon on, Laissezn nous enrir sans re-

in.... — Je

e veux pas

ut me délimpromettre votre sûreté. S'il m'appelle à le glorifier dans les fers, pourquoi
 vous opposeriez-vous à sa volonté, à mon bonheur, à la gloire
 de la religion? Je vous le demande en son nom : ouvrez le passage.
 La multitude énue s'ébranla..... Les gendarmes restaient immobiles. Je leur dis : Avançons. Nous marchâmes à travers deux

sage. La multitude émue s'ébranla..... Les gendarmes restaient immobiles. Je leur dis : Avançons. Nous marchâmes à travers deux colonnes qui se formaient au-devant de nous, et saluant gaiement ces braves gens à droite et à gauche : « Je vous remercie, leur » dis-je; je prierai pour vous. Priez aussi pour moi ; restez fidèles

» à Dieu, et ne perdez pas la confiance en sa miséricorde.

» Nous étions sortis du village, et les gendarmes étaient à peine revenus à eux-mêmes. « Vous êtes un brave homme, me dit le chef.

Je suis fâché de l'ordre que nous avons de vous traduire; mais
nous aurons bien soin de vous. — Je n'ai besoin d'aucun soin,

» lui répondis-je; mais je vous prie, par l'intérêt que vous me » marquez, d'oublier ce qui vient de se passer, et de ne porter

aucune plainte contre ces braves gens qui voulaient me déli-

» vrer. » Il me le promit ; il me fit même dégager de mes liens, et

nous continuâmes à voyager comme des frères.

» Mes conducteurs me régalèrent de leur mieux au dîner, et me laissèrent une entière liberté. Je n'en abusai pas. Un gendarme me fit signe de m'évader; il me le dit ensuite à l'oreille. « Non, » lui répondis je, je ne veux pas abuser de vos égards, et vous » compromettre. — Brave homme, me dit il d'un ton pénétré, » vous méritez un meilleur sor.. — Aux yeux de la foi, le mien » est fort heureux, » lui répliquai-je.

» Nous nous remîmes en route; nous fîmes encore cinq lieues, et arrivâmes au chef-lieu du département. Les gendarmes, en me consignant dans les prisons, me recommandèrent au concierge, et

me quittèrent d'un air triste.

Je fus d'abord logé au cachot, selon l'usage. Mais le lendemain, il me fut permis d'en sortir, et je me rendis dans une grande chambre, où étaient un grand nombre de prisonniers. Quelle fut ma consolation d'y trouver plusieurs de mes confrères, dont j'avais appris l'arrestation! Nous nous embrassames tendrement; ils me firent raconter mon histoire, et me racontèrent chacun la leur.

- « Ayons courage, nous dit ensuite l'un d'entre eux, distingué
- » par ses cheveux blancs, et par un air de vertu qui inspirait la
- » vénération; notre sort est plus entre les mains de Dieu que » dans celles des hommes. Eh! que peut-il nous arriver qui ne
- * tourne à notre bonheur? Les souffrances sont la voie du ciel.
- » Bénissons Dieu, et ne lui demandons qu'une grâce, celle d'ac-
- » complir sa sainte volcaté sur nous, et de lui rester à jamais

» fidèles. — Oui, lui répondîmes nous, soyons tous unis en Dieu,

* et pour la vie et pour la mort. »

• Je passai trois semaines dans cette prison, et j'y vis encore successivement arriver plusieurs prêtres, confesseurs de la foi, à qui je tâchai, en particulier, de rendre le bon accueil que j'y avais reçu.

Nous y étions, il est vrai, mal nourris, traités durement par le concierge, et souvent outragés par des prisonniers laiques détenus pour différens délits: c'étaient pour nous des bénédictions. Ce qui nous était insupportable, c'était d'entendre les blasphèmes, les obscénités, les juremens, les imprécations, les cris de fureur et de désespoir qui sortaient de ces bouches impures. Ces malheureux, privés de l'appui de la religion, souffraient, comme les damnés, sans mérite et sans consolation. Nous en avions une profonde compassion, nous plaignions leur sort, et nous tàchions de gagner lêur confiance par les services et les bienfaits qui dépendaient de nous, pour parvenir à leur inspirer de meilleurs sentimens. Nous vivions d'ailleurs entre prêtres, nous nous soulagions les uns les autres avec une tendre et religieuse affection; notre sort nous paraissait doux, et les jours ne nous semblaient pas longs.

» Mais je ne sais pour quelle cause nous fûmes tous subitement relégués dans les cachots, d'où il ne nous fut permis de sortir que deux heures le matin et autant l'après-midi, pour prendre l'air dans une cour où le soleil pouvait à peine plonger. J'avoue que cette nouvelle situation me parut pénible; mais elle ne dura que huit jours, après lesquels nous fûmes conduits à Rochefort.

 Avant d'arriver à cette époque, je dois vous raconter un prodige de la grâce dont j'eus le bonheur d'être l'instrument dans les prisons. Dieu y bénit souvent la charité et le zèle de ses ministres par la conversion des pécheurs et des impies; et combien se féliciteront toute l'éternité d'avoir trouvé leur salut dans un lieu où ils n'étaient entrés qu'avec le poids du crime et l'horreur. de la nature! La conversion dont j'ai à vous parler fut subite comme celle du bon larron. Deux prisonniers prévenus d'assas. sinat avaient été condamnés à mort. Aussitôt qu'ils eurent entendu leur arrêt, ces malheureux s'abandonnèrent à la rage et à toutes les fureurs du désespoir. Ils rompirent leurs fers, et dépavèrent la chambre dute des criminels; ils poussaient des cris qui retentissaient dans toute la prison, et menaçaient de massagrer le premier homme qui s'approcherait d'eux. Les guichetiers et les archers n'osaient, en effet, s'en approcher, et l'on ne savait comment on les saisirait pour les conduire au supplice. Je me trouvais

ris encore e la foi, à e j'y avais ement par

aiques déédictions. blasphès cris de pures. Ces t, comme vions une tàchions ui dépenurs senti-

oulagions

n; notre

aient pas

bitement ortir que ndre l'air voue que dura que ort. un pro-

ent dans
e ses micombien
dans un
l'horreur
ut subite
d'assasirent enrage et à
et dépacris qui
sacrer le
irs et les
rait comtrouvais

dans la cour; je proposai au concierge d'aller calmer ces deux malheureux, et je fus introduit dans leur chambre. « Mes amis. » leur dis-je, je suis 💯 💛 isonnier comme vous ; voyez mes fers. » et reconnaissez-mot anais je suis prêtre, et je viens vous con-» soler, vous exhorter à faire un meilleur usage du temps qu'il vous reste à vivre. Pourquoi vous livrer au désespoir? Cette misé-» rable vie vous est-elle donc si chère, et craignez-vous d'aller » trop tôt en paradis? » Les deux condamnés restèrent immobiles en ma présence, tremblans de l'agitation où je les avais surpris, les yeux fixés sur moi, l'air du visage mêlé de divers caractères de colère et de timidité, de crainte, d'espoir et d'étonnement. « Oui, • continuai-je, le sort de votre vie est décidé, et c'est en vain que · vous voudriez résister ; mais la vie éternellement heureuse vous est assurée, le ciel vous est ouvert, si vous profitez de vos der-» niers momens. » A ces paroles, les deux condamnés tombent à genoux à mes pieds, les yeux plus fixement attachés sur moi. Interdit d'abord, attendri jusqu'aux larmes, je bénis le Dieu des miséricordes; et plein d'une vive confiance, je m'efforçai de ranimer dans ces âmes flétries par le crime la foi et l'espérance des biens à venir. « Pouvons-nous donc espérer? me dirent-ils d'une voix » tremblante. — Oui, mes amis, leur répondis-je, vous pouvez, » vous devez tout espérer de la bonté de Dieu; votre salut dépend » de vous. Si vous voulez sincèrement vous convertir, si vous vouo lez profiter des grâces du sacrement de la réconciliation, avez » courage : la miséricorde de Dieu est infinie; elle vous pardon-» nera, et votre supplice se changera en triomphe. — Oui, oui, » s'écrient-ils, nous voulons nous confesser; ayez pitié de nos » ames; • et ils m'embrassaient les genoux. Plusieurs personnes avaient été témoins de ce spectacle ; je m'approchai du concierge, et lui dis de prier que l'on retardat l'heure de l'exécution. Je revins aussitôt aux deux condamnés; ils se confessèrent. L'heure fatale arrivée, ils se laissèrent lier comme des agneaux. Ils me demandèrent encore à genoux ma bénédiction au sortir de la prison; je la leur donnai, je les embrassai, et leur dis : « Mes amis, n'ou-» bliez pas vos promesses, la présence de Dieu, et le bonheur qui » vous attend. » Toute la ville avait été informée des excès de fureur auxquels ces deux malheureux s'étaient d'abord livrés, et de la crainte qu'ils avaient inspirée; on ne revenait pas d'étonnement, en les voyant marcher au supplice avec calme et résignation, levant les yeux au ciel, priant et demandant des prières à la multitude rassemblée. Montés sur l'échafaud, l'un s'écria : « Soyez » fidèles à la religion; c'est pour l'avoir oubliée que j'ai commis » le crime qui me conduit à la mort; » l'autre: « Nous devons notre

Section.

» salut a un prêtre : Dieu vous conserve les ministres de la re-

· ligion! ·

environs. Les gens de bien en bénirent Dicu; les impies eux; mêmes rendirent hommage à la puissance de la religion. On voulut profiter de cette heureuse disposition des esprits pour demander l'élargissement des prêtres détenus; on en fit la pétition au département, dans un grand concours de fidèles : elle fut rejetée, sur le motif que la loi s'y opposait, et il fut pris une détermination

secrète de nous déporter aussitôt.

 Le lendemain de grand matin, l'on nous fit partir, au nombre de douze, sur deux chariots, placés deux à deux de front, les bras liés derrière les reins. Notre bon vieillard lui-même fut du nombre, malgré les ordres qui exemptent les sexagénaires de la déportation. L'aurore commençait à poindre; il tombait de la pluie, et un vent froid soufflait. Un piquet de gendarmes entourait les chariots. Plusieurs personnes nous regardaient tristement de leurs fenêtres. Une dame, qui ne vivait que pour les bonnes œuvres, nous apporta un secours en argent, qu'elle remit à notre vieillard, en nous disant, les larmes aux yeux : « Respectables prêtres, Dieu » vous protége, et vous ramène un jour! priez pour nous. » Nous lui répondîmes par des souhaits de bénédictions. Nous voyageàmes trois jours avec des souffrances de toute espèce, et nous arrivâmes dans une ville du département voisin. Nous ne nous attendions pas à y être moins maltraités qué dans le nôtre; mais nous fûmes heureusement trompés. Bénissez avec nous la divine Providence, qui vient au secours des siens. Quelque long que dût être notre voyage, nous en avions déjà fait le trajet le plus pénible; et il nous était réservé de voir accroître notre soulagement et nos consolations, à mesure que nous nous éloignions de la contrée qui était la plus chère à nos cœurs.

A peine arrivés à la prison, nous y fûmes visités par deux femmes respectables, qui nous montrèrent, non la simple sensibilité d'une compassion humaine, mais le vif intérêt de la charité chrétienne et du zèle religieux. Nous étions mouillés et saisis de froid : elles nous firent faire un grand feu; elles s'informèrent de nos besoins avec la plus affectueuse sollicitude, nous pressèrent d'accepter quelques secours pécuniaires, nous promirent de nous revoir, si nous devions séjourner en cette prison, et nous annoncèrent qu'elles nous enverraient à dîner. Les expressions nous manquaient pour leur marquer notre reconnaissance. « Dignes « confesseurs de la foi, nous répondirent-elles, c'est pour nous » conserver la religion que vous êtes dans les fers; vous nous

[An 1797]

rille et les pies eux; On voulut demander, on au dét rejetée,

rmination

u nombre t, les bras t du nomde la dée la pluie, ourait les t de leurs s œuvres, vieillard, res, Dieu s. . Nous ous voyae, et nous ne nous tre; mais la divine g que dût plus pélagement le la con-

par deux e sensibia charité saisis de lèrent de ressèrent de nous s annonns nous Dignes ur nous us nous » soutenez par votre courage; vous intéressez le ciel en notre faveur par vos vertus et vos souffrances; vous êtes nos pères spirituels, les images de Jésus-Christ persécuté et souffrant pour
nous..... Ah! c'est à nous à vous marquer notre reconnaissance,
notre respect..... et pouvons-nous le faire assez? » Elles nous
quittèrent les larmes aux yeux, et nous laissèrent dans un saisissement d'admiration, de reconnaissance, d'attendrissement religieux, que je ne saurais vous exprimer. « Quels anges, nous dimesnous les uns aux autres, Dieu nous a envoyés pour nous visiter
dans nos prisons! Que la foi donne aux âmes d'élévation et de
grandeur! Quelle différence entre ces religieuses dames, et les
femmes mondaines daus qui l'impiété semble avoir flétri le
germe même de la sensibilité si naturelle et si honorable pour

» leur sexe! » » Quelques heures après, nous fûmes encore visités par deux zélés catholiques. Après nous avoir marqué, avec affection, l'intérêt qu'ils prenaient à notre sort, ils gémirent avec nous sur les maux de l'Eglise; ils nous demandèrent des nouvelles de l'état de la religion dans notre département, et parurent étonnés du degré de persécution qui s'y exerçait encore contre ses ministres. « Dans notre département, nous dirent-ils, les prêtres ne font pas de · fonctions publiques depuis la journée de fructidor; mais ils v exercent le culte en des lieux privés et assez spacieux; ils y font » l'instruction et administrent les sacremens ; ils visitent les fidèles » dans les maisons, et sont partout accueillis avec joie et recon-» naissance. Grâce à Dieu, nous ne manquons point de secours; » nous avons des prêtres dans la plupart des paroisses, et il n'y a » guère contre eux de dénonciations ou de recherches. — Vous » habitez, leur répondîmes-nous, une terre de bénédictions. — Le » peuple, à la vérité, n'est pas mauvais chez nous; il reste généra-» lement attaché à la religion, et les hommes même qui ont le mal-» heur d'en méconnaître la vérité et d'en rejeter les bienfaits ne » voudraient pas que l'on persécutât les ministres. Mais le démon » de la persécution transporte encore une certaine classe d'hommes » qui ne cessent d'exciter les gendarmes et les soldats à la pour-» suite des prêtres, et de provoquer les administrateurs à l'exécu-» tion de ce qu'ils appellent la loi. Cette prétendue loi, ajoutè-• rent-ils, n'est plus regardée chez nous que comme un reste de la v tyrannie de Robespierre. Il n'y a pas un honnête homme qui » ne convienne de l'innocence des prêtres, et qui ne déteste la » persécution; le peuple en a une extrême horreur, et quel que » soit l'esprit des administrations, on y repousse les provocateurs » de la persécution, et l'on y respecte généralement l'humanité,

» la justice et le vœu du peuple. Nous savons que le même esprit · de modération gagne les administrations de divers autres dépar-• temens; nous espérons que Dieu donnera enfin la paix à son » église, et qu'il lui rendra les dignes ministres que nous voyons · aujourd'hui dans les fers. · Nous partîmes de cette ville le lendemain : il nous restait encore plus de cent vingt lieues de route pour arriver à notre destination. Nous eûmes, sans doute, diverses peines à supporter durant ce long trajet : toujours enchaînés, exposés aux injures de l'air dans une saison rigoureuse, conduits souvent par une troupe impie et insolente, assaillis en quelques lieux d'outrages et de mauvais traitemens, déposés chaque nuit en de nouvelles prisons..... Il ne nous manqua pas d'occasions de partager les humiliations et les souffrances de notre divin maître. Mais par combien de consolations il plut au Seigneur d'adoucir nos maux, et d'alléger le poids de nos chaînes! Je ne parle pas des doux effets de la grâce qui soutient, encourage et remplit de son onction les âmes souffrantes : Dieu nous les fit éprouver dans sa grande bonté; je ne parle pas des sujets extérieurs de consolation que nous avons trouvés dans l'attachement des fidèles à la religion, et dans leur charité pour les confesseurs de la foi.

» Presque partout nous reçûmes, sur notre route, de la part du bon peuple des campagnes, des marques d'une compassion religieuse, des acclamations de souhaits et de bénédictions, même des offres de secours. Dans les villes, si quelquefois des hommes égarés ont insulté à nos chaînes, des gens de bien, en plus grand nombre, des membres même d'administrations, nous ont paru les honorer. Des fidèles sont venus nous visiter dans les prisons, nous ont apporté des secours, et nous ont marqué un religieux dévouement. Ils prolongeaient leurs visites le plus longtemps qu'ils pouvaient; ils s'entretenaient avec nous des intérêts de la religion; ils nous parlaient du nombre des martyrs qu'ils avaient vu couronner, de la multitude des confesseurs de la foi qui avaient résisté aux violens orages de la persécution, des conversions qui s'étaient opérées, du nombre et de la situation des ministres qui leur restaient, enfin de l'état général de la religion dans leur contrée. Réjouissez-vous-en dans le Seigneur, mes frères: le résultat de ces rapports était infiniment consolant. Ces fervens chrétiens voulaient ensuite nous encourager, nous flatter de la douce espérance du retour dans nos églises; ils nous disaient que la Providence nous faisait parcourir la France pour la gloire de la religion, pour réveiller et encourager la foi, pour apprendre aux fidèles ce qu'ils doivent à Dieu, et aux impies leur

nême esprit itres déparpaix à son ous voyons ville le lenes de route doute, diurs enchaireuse, conassaillis en s, déposés nanqua pas frances de s il plut au os chaînes! ent, encou-

Dieu nous

des sujets

s l'attache-

les confes-

e la part du ssion relions, même es hommes plus grand nt paru les es prisons, n religieux longtemps érêts de la ils avaient la foi qui es converon des mia religion r, mes frèolant. Ces ous flatter s nous dice pour la , pour ap-

npies leur

impuissance sur l'âme des justes; ils nous marquerent une vénération dont nous étions humiliés, et souvent ils se prosternaient à nos pieds, pour demander notre bénédiction. Soyez loué, ô mon Dieu, de la foi et de la charité de ces vrais Chrétiens qui, dans un temps de perversion et de scandales, nous représentaient si vivement les Chrétiens de la primitive Eglise!

» Enfin, après cinq semaines, tant de route que de séjour, nous sommes arrivés à Rochefort.

» Cette ville, à deux lieues de l'Océan, est peu commercante, et d'une faible population. Des marais voisins en rendent l'air insalubre, et il y règne, surtout dans les mois d'août et de septembre, des fièvres opiniâtres et dangereuses. C'est ici qu'en 1794 une multitude de prêtres souffrirent un long et cruel martyre. Ils étaient sur deux vaisseaux dans la rade du port, au nombre d'environ neuf cents. Six cents y périrent d'une mort lente. Ceux qui survécurent furent débarques, quelques mois après la chute de Robespierre; mais ils avaient le sang en dissolution, et ils moururent presque tous peu de temps après. Nous ne sommes pas embarqués, mais dispersés dans les prisons et dans l'ancien hôpital de la Charité, au nombre d'environ cent quatre-vingt-dix prêtres, et plusieurs laïques, tant hommes que femmes, destinés aussi à la déportation dans les îles. Je suis à l'hôpital avec mes compagnons de voyage, et cent vingt autres prêtres. Nous y sommes assez bien nourris, et traités avec humanité. Il y a d'ailleurs ici, comme dans les principaux endroits où nous avons séjourné sur notre route, des personnes pieuses, qui nous procurent les soulagemens qui sont en leur pouvoir. Leurs ressources sont bien affaiblies par la multitude des besoins auxquels elles ont pourvu dans une ville ou il y a toujours eu, depuis le commencement de la révolution, un si grand nombre de prisonniers; mais leur charité bénie du ciel trouve toujours des secours pour les prisonniers les plus nécessiteux.

» Nous n'avons pas la consolation de célébrer le saint sacrifice, ni de participer à la sainte eucharistie. Pour y suppléer, nous nous réunissons chaque matin; l'un d'entre nous récite à haute voix l'ordinaire de la messe, et nous nous unissons d'intention au souverain pontife, aux évêques, et aux prêtres qui célèbrent dans la catholicité. - Nous faisons une longue pause au Memento des vivans, pour y exposer à Dieu, avec les nécessités générales de l'Eglise, les besoins particuliers de nos diocèses et de nos paroisses. C'est surtout en ce moment, mes très-chers frères, que mon cœur s'attendrit sur vous, que je vous vois tous présens, famille par famille, personne par personne, que je vous embrasse tous dans le

sein de la charité, que je vous présente tous au Seigneur, et que je

m'offre avec l'hostie sainte en victime pour vous.

Plusieurs prêtres ont eu le honheur d'apporter ici leur Bréviaire; c'est pour nous la plus douce consolation de réciter l'office, et d'implorer, en commun, la miséricorde de Dieu sur son Eglise. Nous passons le reste de la journée en méditations, en lectures de piété, en entretiens spirituels, et nous nous encourageons les uns les autres à supporter nos peines présentes, et à attendre avec confiance le sort qui nous est réservé.

» Nous ignorons quelle est notre dernière destinée. Serons-nous embarqués pour des îles sauvages? périrons-nous dans la mer? finirons-nous nos jours dans les prisons, ou serons-nous délivrés pour être rendus à l'Eglise?.... Dieu seul le sait, il l'a réglé dans la sagesse de ses conseils: quels que soient ses décrets, nous les adorons, nous les bénissons, nous en attendons l'exécution avec résignation, et même avec joie. La vie n'est que de quelques momens, et l'éternité n'a point de fin. Quand on a le bonheur de souffrir et de mourir pour la cause de Dieu, que les souffrances sont courtes! que la mort, même la plus effrayante pour la nature, a de douceurs et d'attraits! Est-on jamais plus assuré d'être glorifié avec Jésus-Christ, que lorsqu'on souffre et que l'on meurt pour lui?»

Rochefort né suffisant plus pour recevoir les prêtres qu'on envoyait de tous les points de la France, on en mit un assez grand nombre à la citadelle de l'île de Rhé'. Le 2 août, on en tira vingt-cinq prêtres qu'on embarqua avec autant de forçats sur la corvette la Vaillante. On les avait entassés dans la partie la plus étroite de la cale, et on s'était applaudi sans doute de l'heureuse idée de confondre ainsi des ministres de Jésus-Christ avec des criminels. Mais la corvette fut prise quelques jours après par les Anglais, et les vingt-cinq prêtres furent délivrés et envoyés en Angleterre, où on les traita avec beaucoup d'égards: ils revinrent en France après la chute du Directoire.

La prise de la Vaillante fit renoncer à envoyer les déportés à Cayenne. On les entassa dans l'île de Rhé. Le 7 août 1798, ils y étaientau nombre de cent quarante-trois; depuis il y en eut jusqu'à douze cents. La citadelle ne pouvant les contenir, on les logeait dans des greniers; on ne leur donnait que des alimens de la plus mauvaise qualité, de la viande une fois seulement par décade, et on affectait de choisir pour cela le vendredi. Parmi eux se trouvaient quelques laïques, mais la plupart étaient des curés, des

Tableau de la France sous le Directoire, p. xxvII-xxx.

i leur Brééciter l'ofeu sur son ons, en lecs encourates, et à at-

erons-nous
ns la mer?
us délivrés
réglé dans
s, nous les
ution avec
elques moonheur de
ouffrances
our la nasuré d'être
l'on meurt

tres qu on t un assez oût, on en de forçats s dans la sans doute sus-Christ ques jours délivrés et d'égards:

léportés à 1798, ils y eut jusqu'à les logeait de la plus décade, et ex se troucurés, des

chanoines, des grands-vicaires, des religieux; De Maillé, évêque de Saint-Papoul, fut quelque temps au nombre des détenus : on obtint ensuite son élargissement.

La citadelle de l'île de Rhé étant insuffisante, l'île d'Oléron sut désignée pour y suppléer. On y transséra cent vingt-sept déportés, dont quatre seulement étaient laïques; tous les autres étaient

prètres ou religieux, la plupart des Pays-Bas.

Jans cette contrée, où les lois révolutionnaires se trouvaient en vigueur, où l'on détruisait les croix et les autres signes de religion, où l'on défendait l'observation du dimanche; dans ce pays, soumis comme la France aux visites nocturnes, aux mesures inquisitoriales, aux mandats d'arrêt, le niveau de la terreur passait sur toutes les institutions ecclésiastiques. Un nouveau serment de haine à la royauté ayant été prescrit, le décret du 9 mars 1796, qui infligeait la déportation aux fonctionnaires publics en cas de refus, produisit une grande consternation en Belgique: les principaux membres du clergé s'assemblèrent à ce sujet à Louvain, à Bruxelles et à Anvers, et le résultat de la délibération fut de refuser le serment; on envoya un jurisconsulte à Paris pour plaider la cause du clergé belge, mais le Directoire n'eut aucun égard à ses représentations. Le 4 août 1796, tous les biens du clergé furent dévolus au gouvernement. Le 18 septembre, un décret supprima tous les monastères dans les neuf départemens réunis. Une loi du 6 mai 1797, relative aux pensions des religieux et religieuses de Belgique, devint aussi une source d'inquiétudes et de vexations. Ce fut bien pis après le 18 fructidor. Le clergé des Pays-Bas devint spécialement l'objet de l'attention des persécuteurs. Le cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines, ayant refusé de prêter le serment de haine à la royauté, fut enlevé le 21 octobre 1797 et déporté au delà du Rhin. Quatre jours après, un arrêté du département de la Dyle supprima l'université de Louvain, école si ancienne, si célèbre, si chère à tout le pays : on renvoya les profes seurs et les élèves, on mit le séquestre sur les biens. L'abbé Havelange, dernier recteur, fut conduit à Paris, puis déporté à Cayenne, où il mourut le 6 septembre 1708, Plusieurs autres membres de l'université, des curés, des religieux, également enlevés, déportés, périrent par suite des mauyais traitemens et de la misère.

C'était ainsi que le Directoire poursuivait son plan d'éteindre la religion, en exterminant ses ministres. Sans cesse il envoyait de nouveaux ordres pour faire de nouvelles recherches. Il réveillait, par des recommandations pressantes et réitérées, le zèle des administrations locales; et toujours armé pour sévir, il ne par-

lait que de condamnations; en un mot la terreur reparaissait, non plus, il est vrai, avec le même appareil de supplices, mais avec des procédés plus lents, et qui n'en étaient pas moins barbares. On persécutait les observateurs du dimanche, on voulait forcer à travailler dans les jours consacrés par la religion, on fêtait les décadis par des cérémonies aussi ennuyeuses qu'absurdes 1. Il n'était plus permis de prendre de repos que ces jours-là. Un gouvernement ombrageux et inquisiteur mettait tout en œuvre pour ôter au peuple ses habitudes religieuses. Qui croirait qu'on empêcha de vendre du poisson au marché les jours maigres? Telles étaient les occupations sérieuses et le raffinement de vexations minutieuses des directeurs. Ils encourageaient des écrivains pour combattre la religion; ils faisaient publier des catéchismes de morale, où le nom de Dieu était effacé, et où l'on enseignait qu'il ne faut pas voler, par ce seul motif qu'on peut être vole à son tour. Ils voulaient substituer à une morale simple et pure, d'inintelligibles abstractions, des théories creuses, de froides analyses : tel fut l'état de la France depuis la fin de 1797.

Tandis que le clergé orthodoxe subissait en France une proscription générale, languissait dans les prisons, dans des retraites ignorées, dans l'exil; tandis que les prêtres fidèles, pour tromper la police de l'impiété, étaient réduits à employer des stratagèmes de tout genre et des ruses aussi nobles que le sentiment qui les avait inspirées, les constitutionnels seuls, sur qui ne tombaient pas les persécutions du Directoire, se maintenaient en place, faisaient des évêques, tâchaient de se fortifier au dedans et au dehors.

Les obstacles qu'avait rencontrés l'ambition de l'abbé Clément ne l'avaient point arrêté. Les prêtres et les fidèles attachés au parti du schisme ayant été convoqués de nouveau, le candidat octogénaire l'emporta sur ses concurrens en février 1797, et fut sacré le 12 mars. Si tous les ressorts qu'il avait fait jouer pour arriver à l'épiscopat avaient jeté sur ce vieillard un vernis de ridicule, sa joie enfantine d'être évêque, son empressement à en étaler les insignes, et les bouffées de son zèle, ne fournirent pas moins de sujet de s'amuser à ses dépens². Tantôt il voulait, en vertu, disait-il, de la solidarité de l'épiscopat, nommer aux évêchés vacans dans son voisinage; tantôt il écrivait en faveur du projet d'un Sacramentaire français, et mettait cette innovation en pratique dans sa cathédrale. Un jour, comme pour gagner le pape de vitesse, il annonça qu'il donnerait le jubilé à son diocèse:

¹ Mém. pour serv. à l'hist. cccl. pend. le xvIIIe siècle, t. 3, p. 312.

^{*} Précis hist, sur l'Egl. const., p. civ-cv11.

(An 4797
ssait, non
mais avec
barbares.
ait forcer
fêtait les
ardes 1. Il
. Un gouavre pour
qu'on emss ? Telles

s f Telles
vexations
ains pour
nismes de
mait qu'il
olé à son
re, d'ininanalyses:
une pros retraites
r tromper

retraites r tromper atagèmes nt qui les ombaient place, faiu dehors. Clément achés au candidat 7, et fut uer pour vernis de nent à en irent pas oulait, en aux évêfaveur du novation gagner le diocèse:

ilée que ses collègues eux-mêmes trouvèrent si étrange qu'on n'osa la réaliser. Dans le Pas-de-Calais, dont le siége vaquait par le mariage de Porion, Mathieu Asselin, curé du Saint-Sépulcre à Saint-Omer, se fit nommer d'abord président du presbytère, puis évêque: il fut sacré pendant le concile, le 1^{er} octobre 1797.

Ce Concile, dont il avait été déjà question en 1796, s'ouvrit le 15 août de l'année suivante. Il ne s'y trouva que vingt-huit évêques, élus suivant les formes prescrites par la Constitution civile du clergé, et dix procureurs d'évêques absens. Un de ces procureurs était Audrein, vicaire-épiscopal du Morbihan, qui avait voté la mort de Louis XVI. Les autres députés du second ordre étaient au nombre de cinquante-huit. Le Coz fut élu président, Royer promoteur, et six prêtres secrétaires. Dès les premières séances, on discuta les droits des deux ordres, et il fut convenu que provisoirement les prêtres auraient les mêmes prérogatives que les évêques dans les délibérations : preuve évidente qu'on ne voulait pas se brouiller avec le second ordre, dans un moment où de nombreuses rétractations éclaircissaient chaque jour les rangs du clergé constitutionnel. Le 8 septembre, tous les membres du conciliabule prêtèrent le nouveauserment de haine à la royauté; et plus tard l'assemblée, pour justifier ce serment, adopta une Instruction qui avait été composée par Primat, évêque du Nord. On adressa aux dissidens l'invitation de se rendre au concile, et le 24 septembre on arrêta un plan de pacification avec le clergé orthodoxe. Par une contradiction bizarre, on déclarait toutefois qu'on ne pouvait traiter ni avec les évêques sortis de France, ni avec ceux qui, y étant restés, n'avaient pas prêté les sermens demandés. Après cela, ne devait-on pas regarder comme une dérision l'offre que faisaient les constitutionnels de céder la place à l'évêque ancien, dans les lieux où il en existait un? Le concile rendit un décret pour inviter les évêques des pays réunis, et notamment de la Belgique, à se joindre à l'Eglise constitutionnelle. Le 5 novembre, on érigea onze évêchés pour les colonies, sans consulter ni les habitans, ni ceux qui y jouissaient de la juridiction. On créa aussi des évêchés à Porentrui et à Nice, quoique ces contrées eussent des évêques existans. Plusieurs autres décrets furent rendus sur la discipline, sur les écoles, sur les élections des évêques et des curés, et sur différentes matières. Le concile se sépara le 12 novembre, après avoir écrit à Pic VI. Les canons et décrets de cette assemblée furent publiés en 1798,

Un Compte rendu des travaux des évêques réunis avait été présenté au conciliabule par Grégoire, qui était l'âme de cette as-

d

d

C

d

V

m

de

m

ré

m

CO

en

ét

he

() IJ

lu

de

pe so:

semblée, comme de tout son parti, à raison de son activité infatigable, de la persévérance de ses démarches, de l'étendue de sa correspondance, et du nombre de ses écrits. Grégoire parla de la persécution qu'il avait essuyée; mais il ne put dire en quelle occasion il avait eu le bonheur de souffrir pour le nom de Jésus! Il assura ses collègues qu'ils auraient été martyrs, s'il l'avait fallu. Il parla de ses soins pour ressusciter l'Église constitutionnelle. Il se plaignit des prêtres insermentés qui avaient fait rétrograder la nation vers le moyen âge, et prétendit, avec autant de décence que de vérité, qu'il faudrait peut être un demi-siècle pour ramener au bon sens des millions d'hommes égarés par cette fourmilière de prétendus vicaires apostoliques, qui, avec une bulle vraie ou fausse, se croient des êtres importans 2. Il s'éleva fortement contre ceux qui avaient rétracté le serment et la Constitution du clergé. Il fit des sorties contre la bulle Auctorem fidei, contre l'inquisition, contre l'autorité temporelle des papes. « Comment corriger les abus, s'écria-t-il 3, tant que le suc-» cesseur de Pierre pauvre sera le successeur de la grandeur » temporelle des Césars? » Il s'étendit beaucoup sur sa correspondance avec les Eglises étrangères, car, depuis quelque temps, cet objet l'occupait principalement : il écrivait de tous côtés pour solliciter quelque appui; il adressait au grand inquisiteur d'Espagne une lettre où il lui faisait honte de ses fonctions, sans songer qu'il avait plus près de lui des inquisiteurs un peu plus dangereux; il envoyait en Espagne des écrits contre le saint Siége; il adressait les encycliques constitutionnelles depuis Trébisonde jusqu'à Quebec. Il fit part au concile de ses espérances sur l'Allemagne, fondées sur ce qu'on y comptait neuf mille écrivains, et sur ce qu'un pays où l'on écrivait tant, était un pays où on lisait beaucoup, et où conséquemment la masse des lumières ferait bientôt explosion 4. Il combla d'éloges les articles d'Ems, la magnifique Instruction de Colloredo, les écrits de Trauttmansdorf et d'autres de ce genre, comme une preuve que l'esprit public marchait dans cette contrée vers une amélioration dans l'ordre des choses religieuses; tandis que l'indifférence et la cal ligion y faisaient de si rapides progrès. Il avertit, en passant, les catholiques irlandais qu'ils pouvaient légitimement réclamer par la force l'exercice des droits politiques 5, oubliant que dans

¹ Mém. pour sorve à l'hist, eccl. perd. le xviµ° siècle, t. 3, p. 315-317.

Page .7 du Rapport.

⁸ Page 58.

⁴ Page 64.

⁸ Page 67.

An 1797] ité infaue de sa parla de n quelle e Jésus ¹. il l'avait titutionfait réec autant mi-siècle garés par qui, avec rtans 2. Il erment et le Aucto-

grandeur sa corresue temps, côtés pour eur d'Esions, sans peu plus e le saint epuis Tré-

relle des

ue le suc-

spérances mille écrin pays où s lumières es d'Em:, e Trauttue l'esprit tion dans

passant, réclamer que dans

5-317.

un rapport antérieur il avait engagé le concile à interdire à vie tous les ecclésiastiques qui conseilleraient ou fomenteraient la guerre civile. Enfin, Grégoire termina son rapport en faisant espérer à ses collègues l'ébranlement du monde politique et une secousse générale qui allait faire écrouler l'inquisition et le despotisme. Tel est ce Compte rendu, plus digne de figurer dans les registres d'un club que dans les actes d'un concile.

Le conciliabule de 1797, présenté par les uns comme une fidèle image du concile de Nicée, fut conspué par les autres 3. On lui reprocha sa timidité et sa faiblesse; on regretta qu'il n'eût pas pris une détermination en faveur du mariage des prêtres et de l'usage de la langue vulgaire dans les offices. Cet article de l'usage de la langue vulgaire devint l'objet d'une longue et vive contestation parmi les constitutionnels. Le conciliabule avait ordonné ne rédaction d'un Rituel français, dont les paroles sacramentelles seulement devaient être en latin : mais Pousignon, vicaire épiscopal de Versailles, chargé de ce travail, mit tout en français, et commença même à administrer les sacremens de cette manière. Clément, le secondant de tout son pouvoir, publia deux Lettres pastorales pour autoriser le nouveau Rituel. A Gentilly près Paris, l'abbé Duplan, copié de nos jours par le schismatique Châtel, faisait chapter les vêpres en français, et Grégoire y assista. Grégoire, en effet, Brugières, Renaud, Duplan, le rédacteur des Nouvelles ecclésiastiques à Utrecht, se déclarèrent pour l'usage de la langue vulgaire dans les offices : Royer, Le Coz, Saurine, se prononcèrent dans un sens opposé.

Ces déchiremens de l'intérieur étaient alors couverts par l'éclat des armes françaises: mais les succès militaires de la France monaçaient Pie VI, qui, dépouillé d'Avignon et du Comtat dès le commencement de la révolution, voyait sa souveraineté temporelle en Italie aussi compromise que son caractère de chef de l'Église était méconnu par des hommes ennemis de tout pouvoir légitime.

Leur haine avait trouvé un prétexte dans un événement malheureux. Basseville, secrétaire de la légation de France à Naples, en 1793, était venu à Rome comme particulier. N'ayant aucun caractère politique, et se croyant libre de faire éclater une révolution, il avait jugé à propos de se promener al Corso, au centre de Rome, un dimanche soir, après avoir fait attacher quatre drapeaux tricolores aux quatre coins de sa voiture de louage. Cette sorte de provocation coïncidait avec le moment où l'on jugeait Louis XVI à Paris. Le peuple hua d'abord la voiture, puis celui

I Journal du concile, nº 5, p. 34.

^{*} Précis hist. sur l'Egl. const., p. cxj-cxij.

T. XII

qui y était traîné; ensuite des hommes furieux, que les gardes ne purent contenir, forcèrent Basseville à en descendre; d'autres cherchèrent à le faire cacher dans la maison du banquier Étienne Moutte; mais les premiers l'y découvrirent, et l'un d'eux le frappa d'un rasoir, avant que la troupe appelée au secours fût arrivée; la maison du banquier Moutte, asile de cet imprudent, n'échappa point au pillage. Vainement Pie VI rendit un édit pour condamner les coupables et défendre les attroupemens: la calomnie ne continua

pas moins à faire retomber sur lui la mort de Basseville.

Lorsque les horreurs de la prison eurent dévoré Louis XVII, le comte de Provence informa le pape de son avénement au trône de France, par une lettre du 26 juin 1795. Le gouvernement pontifical répondit par des assurances bienveillantes, restées secrètes. Bientôt il dut prendre, quoique indirectement, une part active, au moins par la correspondance de son ministre, aux mécontentemens que les invasions de la république excitaient en Italie. Le chevalier Artaud le blâme d'avoir ainsi paru entrer dans les chances d'une guerre de soldats. Mais Pie VI, aussitôt qu'il reçut la nouvelle que les barrières placées par la nature afin de garantir l'Italie des invasions étrangères n'avaient pas suffi pour arrêter l'ardeur d'une nation qu'aucun obstacle n'étonne, pouvait-il se dissimuler que Rome, siége de la religion, courait un grand danger de la part de ces guerriers, qui semblaient regarder comme un esclavage indigne de leur caractère, la soumission à l'Eglise et le respect de ses ministres? Rome d'ailleurs avait la réputation d'être riche, et sous le double titre de la piété et de l'opulence, cette capitale du monde chrétien pouvait s'attendre à ce qu'on trouvât des prétextes pour lui déclarer la guerre. Quoique le sage pontife n'ignorât pas combien il avait peu de forces à opposer à des ennemis aussi redoutables, il crut avec raison qu'il était de son devoir de ne pas négliger les précautions que prescrila prudence humaine; il mit ses places en état de défense, eut soin de garnir ses côtes, visita ses arsenaux, fit des levées de troupes. Toutefois, une tartane française ayant été prise par un de ses garde-côtes, et amenée à Civita-Vecchia, le pape ordonna qu'elle serait rendue à la république : « Je ne suis point, » dit-il, en guerre avec la France. » Au mois de juillet 1795, il apprit qu'un brigantin français, pour se dérober à la poursuite de deux tartanes napolitaines, était venu échouer sur les côtes de l'État ecclésiastique; les malheureux qui composaient l'équipage, sans secours, sans asile, erraient cà et là dans les bois : le pontife, touché de leur misère, prit soin de la soulager, et après

Histoire du pape Pie VII, t. 1 p. 10.

avoir fait réparer leur bâtiment, il les renvoya, avec la précaution de les faire escorter jusqu'à une certaine hauteur.

Pie VI avait sans doute de grandes raisons de redouter l'influence des principes que les Français s'efforcaient alors de répandre partout où ils portaient leurs armes : il n'était pas en guerre avec la France; mais il était en guerre ouverte avec les maximes révolutionnaires dont la France était alors la victime. Le jeudi gras de l'année 1795, des hommes du peuple, excités sans doute par des conseils perfides, oubliant la loi qui défendait les divertissemens du carnaval de Rome, s'avisèrent de parcourir les rues en masque. Cette licence ne fut pas réprimée sur-le-champ, et les rebelles s'imaginèrent que le gouvernement tremblait devant eux; ils reparurent en plus grand nombre le lundi suivant; alors des patrouilles essayèrent, mais inutilement, de réprimer le désordre. Les séditieux s'arment de stylets et de couteaux; les pierres volent de toutes parts; on assiége le palais Borghèse; mais quelques poignées de monnaie repoussent les assiégeans beaucoup plus efficacement que n'auraient pu'faire les baïonnettes. Ils vont se jeter sur le palais du duc Braschi, et cette attaque soudaine pensa faire mourir de frayeur la duchesse qui était malade au lit : mais enfin on s'en débarrassa par les moyens que le prince Borghèse afait employés. Les mutins détournèrent leur rage sur les maisons des particuliers, qu'ils pillèrent et rançonnèrent. La prudence et la modération du gouvernement laissèrent écouler ce torrent qui peut-être eût fait les plus terribles ravages, si on eût voulu sur-le-champ lui opposer des digues. Après de tels exemples, pouvait-on être surpris que le gouvernement ecclésiastique exerçat une surveillance sévère à l'égard des étrangers, dont les mœurs et les opinions paraissaient propres à troubler la tranquillité publique? Et ce qui prouve bien l'impartialité du souverain pontife, c'est que les sujets de l'Autriche étaient traités avec encore plus de sévérité que les Français: deux chapelains de la cour de Vienne, qui avaient osé témoigner leur attachement aux erreurs de l'évêque de Pistoie, furent condamnés à une rigoureuse prison, quoique l'empereur François II se déclarât le soutien de l'autel, aussi bien que du trône.

Fout ce que l'expérience et la sagesse hu maine peuvent imaginer pour sauver un État sur le penchant de sa ruine, fut mis en œuvre par Pie VI, auquel il n'a manqué, pour être un grand prince, qu'un empire plus étendu. Il semblait que la fortune prît plaisir à multiplier autour de lui les embarras, les obstacles et les dangers, pour mieux faire éclater son habileté à trouver des ressources. Les dépenses extraordinaires commandées par l'humanité et le bien

continua e. uis XVII, t au trône ment pones secrètes.

[An 1797]

s gardes

d'autres

Etienne

le frappa.

rrivée ; la

ppa point

mner les

écontentelie. Le chees chances out la nouarantir l'Iour arrêter

art active,

ouvait-il se un grand der comme n à l'Église la réputa-

et de l'opuendre à ce Quoique le forces à op-

que prescri le défense, fit des lent été prise

raison qu'il

nt ete prise na, le pape suis point, let 1795, il

a poursuite ur les côtes tient l'équiles bois:le

er, et après

public, des pertes immenses occasionnées par la révolution avaient réduit le trésor à un tel point de détresse, qu'on fut obligé d'avoir recours au papier-monnaie. Le pape, pour soutenir le crédit de ses cédules, ne balança pas à s'exécuter lui-même: il vendit ses voitures et ses plus beaux chevaux, bien différent de ces patriotes français qui profitaient du discrédit des assignats

pour établir leur fortune.

Cependant l'orage commençait à gronder sur sa tête. En 1796, les Autrichiens, quelquesois vainqueurs, plus souvent vaincus, et alors poursuivis sur tous les points, n'en opposaient pas moins une résistance déterminée !. Un jeune homme, né dans une île qui appartenait à la république de Gênes, et qui avait été ensuite cédée à la France, un jeune homme devenu citoyen de cette grande contrée, avait été porté, par une foule de combinaisons étrangères à cette Histoire, au commandement des armées françaises en Italie. Il était chargé par le Directoire d'apporter à toute la Péninsule ce qu'il appelait le présent de la liberté. Ce général, déjà formidable par des victoires qui annonçaient un immense génie militaire, entreprit une expédition sur Bologne vers le milieu du mois de juin, et menaça d'envahir tout l'Etat pontifical, dans le dessein, disait-il, de punir ceux qui faisaient des vœux pour les succès de la maison d'Autriche. Dans les premiers moments, Pie VI crut opportun de recourir à la médiation de la Toscane, dont le grand-duc, quoique frère de l'empereur d'Allemagne, François II, avait conclu depuis longtemps la paix avec la république. Mais la Toscane, véritable point de mire de Buonaparte, s'occupa d'elle-même; et la médiation du chevalier Azara, ministre d'Espagne à Rome, que ses opinions philosophiques devaient rendre agréable au conquérant, fut employée par le pape. Un armistice était demandé : trompé par des marches qui paraissaient avoir Rome pour objet, tandis qu'elles protégeaient simplement un mouvement sur Livourne, le conseil des cardinaux décida qu'il fallait le signer à tout prix. Dans cet armistice, signé en effet à Bologne le 23 juin 1796, on voit bien le nom du chevalier Azara, mais on n'aperçoit guère l'effet de sa médiation. Le pape devait perdre les légations de Bologne et de Ferrare, laisser occuper la citadelle d'Ancône, payer vingt et un millions, livrer l'élite de ses tableaux, de ses statues, de ses manuscrits, etc. Est-il étonnant que la nouvelle d'un tel armistice ait excité dans les Etats du saint Siège une indignation générale, et qu'une insurrection, propagée dans les légations, ait protesté contre ce brigandage? Pie VI, cependant, était résigné à reconnaître et à exécuter

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1. D. 11.

[An 1707]
évolution
pu'on fut
our souui-même:
férent de
assignats

En 1796, aincus, et pas moins ns une ile été ensuite de cette ibinaisons nees franter à toute le généra!, immense rs le milieu ifical, dans ceux pour s momens, a Toscane, Allemagne, ec la répuuonaparte, Azara, mihiques dear le pape. ies qui parotégeaient s cardinaux stice, signé om du chediation. Le rare, lais**s**er lions, livrer , etc. Est-il ité dans les

ne insurrec-

ce brigan-

t à exécuter

le traité. On rassembla les millions demandés avec autorité; on retira du château Saint-Ange ce qui pouvait rester du trésor de Sixte-Quint; on fit fondre les saints ciboires, les joyaux des églises, les statues d'argent; on demanda aux femmes leurs bijoux, leurs colliers, leurs anneaux; et toutes les classes de la société, à la voix du saint Père, apportèrent au trésor ce qu'elles avaient de plus précieux. Le seul prince Doria fournit une somme de cinq cent mille livres.

Cet armistice, si chèrem ent acheté, ne pouvait longtemps garantir la cour romaine. Le Directoire même ne voulait point le confirmer, à moins que le pontife ne rétractat solennellement ses brefs sur la Constitution civile du clergé, et qu'il n'abolît l'inquisition. On exigeait qu'il déclarât, à la face de l'univers, qu'il s'était trompé, et qu'il trahît hautement les intérêts de la religion dont il était le chef. La circonstance était critique, le danger pressant: il fallait opter entre la doctrine de l'Eglise et la liberté, peut-être même la vie. Le vertueux pontife ne balança pas : mais ne négligeant pas les moyens de salut que la prudence pouvait lui fournir, il recourut encore à la médiation du chevalier Azara; ce qui n'empêcha point que la congrégation nommée pour examiner la demande du Directoire, ne décidat formellement qu'elle était de nature à ne pouvoir être accordée. Le pape pouvait il, sans déshonorer, sans perdre l'Eglise, révoquer des brefs conformes aux décisions des conciles, aux sentimens des SS. Pères? pouvait-il se rendre coupable de la ruine de la religion, approuver et sanctionner les atteintes qu'on lui avait portées depuis sept ans? Avant que cette réponse de la congrégation fût officiellement intimée au Directoire français, quelques négociations furent entamées par le prélat Caleppi, qui avait accompagné à Florence le chevalier Azara. Il revint à Rome, eut plusieurs conférences avec le pape et le cardinal Busca. Pie VI assembla une nouvelle congrégation plus nombreuse que la première. Les propositions du Directoire furent soumises à un second examen, dont le résultat fut également qu'elles étaient inadmissibles. Caleppi s'en retourna à Florence : c'est de là que, de la part de Pie VI, il écrivit, en date du 14 septembre 1796, que ni la religion ni la bonne foi ne permettaient d'accepter les propositions proposées.

Quand on songe que la Constitution civile du clergé n'était plus en vigueur depuis longtemps, qu'elle ne faisait plus partie des lois de l'Etat, et que le Directoire, dont l'antipathie contre la religion et les prêtres n'était pas équivoque, ne se souciait pas plus de cette constitution que de l'ancienne discipline de l'Église de France, on ne saurait concevoir pourquoi il mettait tant d'ardeur et de tenacité à exiger du pape la rétractation de ses brefs, s'il n'était visible que ce n'était là qu'un prétexte pour ne point faire la paix. Le gouvernement pontifical s'attendait donc à périr; mais il voulait périr avec gloire, en défendant ses droits et ceux de l'Église. Pie VI réunit avec peine les ressources que pouvaient lui offrir encore ses finances presque épuisées; il fit, avec la plus grande activité, tous les préparatifs militaires qu'exigeaient les con jonctures; une garde civique s'organisa dans Rome, et les chefs des plus illustres familles briguèrent l'honneur de la commander.

Cependant une suite de victoires livraient au général Buonaparte l'Italie supérieure. Dès le 19 mai, le roi de Sardaigne avait été forcé de faire la paix avec la république; les ducs de Parme et de Modène avaient fait la leur, et le second s'enfuit à Venise avec ses trésors; le roi de Naples avait aussi signé un armistice. L'hiver même n'arrêta point la marche triomphante du général, sous la protection duquel un gouvernement républicain était créé en Italie. Il parut à Ancône, le 10 février 1797. Plusieurs madones miraculeuses fixaient alors l'attention et entretenaient l'enthousiasme des peuples. « Qu'on m'aille chercher, s'écria le général, les » chanoines Cyriaque Capoléoni, Joseph Cadolini et François Can-» delari 1. » L'ordre fut exécuté. A peine furent-ils entrés, qu'il leur dit : « Vous avez employé des moyens artificiels pour faire ouvrir et • fermer les yeux de la madone de saint Cyriaque; avez-vous cru-» ainsi suspendre la marche de mes troupes? Je veux vous con-» fondre; je saurai ainsi vérifier la chose: qu'on apporte la Vierge!» L'image de la Vierge fut à l'instant apportée. Il la fit enlever de son cadre, en exigeant même qu'on détachât le cristal qui la couvrait, et il se mit alors à la considérer attentivement, sans la toucher. Ne voyant aucune imposture, il se convainquit que le chapitre d'Ancône ne méritait pas de reproches. La Vierge avait sur la tête un diadème orné de riches joyaux, et son cou était paré d'un long collier de perles fines très-précieuses; le général y porta la main, les détacha en disant qu'il en donnait la moitié à l'hôpital, et que l'autre moitié fournirait des dots à de pauvres filles. Ensuite il se tourna vers les chanoines et leur demanda combien de personnes étaient venues implorer le secours de la Vierge. « Mais une foule innombrable, dit un chanoine, qua-» rante mille personnes. — On a fait un procès-verbal; qui l'a ré-» digé? — L'avocat Bonavia. — Où est cet avocat? — Dans votre » antichambre. — Qu'on le fasse venir. » Le général interrogea l'avocat Bonavia, qui, sans se déconcerter, assura que soixante mille personnes étaient venues implorer la madone. Sur-le-champ M. Artaud, Histoire du pape Pic VII, t. 1, p. 29-30.

[An 1797]

An 1797] brefs, s'il pint faire rir ; mais ceux de aient lui e la plus t les con les chefs ımander. l Buonagne avait e Parme à Venise rmistice. général, était créé madones enthounéral, les cois Canqu'il leur ouvrir et vous cruous con-Vierge!» lever de l qui la , sans la it que le rge avait ou était général a moitié pauvres lemanda ırs de la ie, quaui l'a réns votre

terrogea

soixante

e-champ

Buonaparte ordonna qu'on allumât des bougies devant l'image, et il se mit à la considérer de nouveau avec attention, On attendait ses paroles dans une grande anxiété. « C'est bien, » dit-il, on ne donnera pas les perles et les joyaux, comme je » l'avais ordonné. » Il les prit alors, les remit à un chanoine en ajoutant : « Vous les replacerez, vous, où ils étaient. » Ensuite il invita les chanoines et l'avocat Bonavia à dîner avec lui. • Quant » à la madone, poursuivit-il, qu'on la porte dans l'hospice des » femmes. » Bonavia interrompit le général : « Mais cela désobli-» gerait tout le peuple! — En ce cas, reprit Buonaparte, qu'on la » reporte où elle était; seulement je veux qu'elle reste couverte.»

Pie VI, abandonné de tous ses alliés, excepté des Napolitains qui offraient de négocier pour lui, ne croyait pas pouvoir se défendre. Une lettre du cardinal Busca, alors secrétaire d'Etat, au cardinal Albani, nonce à Vienne, lettre où le premier témoignait sans détour son peu de penchant pour les Français et l'espoir que François II viendrait au secours du pape, étant tombée entre les mains de Buonaparte, avait été le signal d'une agression nouvelle. Le 18 février 1797, le quartier-général des Français se trouva à Tolentino, à quelques lieues de Notre-Dame-de-Lorette. Cette église, si célèbre par les riches offrandes que la piété des fidèles y avait entassées, n'avait ordinairement à redouter que les pirates musulmans qui faisaient quelquefois des descentes sur la côte. La religion, le respect la défendaient assez contre les insultes des armées catholiques. Mais cette espèce de défense fut alors pour l'église de Lorette parfaitement inutile : elle n'échappa point à l'avidité d'un ennemi que ses principes rendirent peu scrupuleux; après l'avoir pillée, il répandit le bruit que la plupart des diamans dont l'image de la Vierge était couverte avec profusion n'étaient que des pierres fausses. Pie VI et son conseil, voyant la moitié des Etats de l'Eglise envahie et la capitale consternée, ne sachant pas d'ailleurs combien une expédition sur Rome eût été imprudente de la part du général français, tandis que les Autrichiens s'avançaient dans le nord, s'attendaient aux dernières extrémités. Le cardinal Mattéi, le prélat Caleppi, le duc Braschi et le marquis Massimo, plénipotentiaire du pape, allèrent traiter de la paix, à Tolentino, avec Buonaparte et Cacault, lequel, agent-général de la république en Italie, avait veillé à Rome à l'exécution de l'armistice de Bologne.

Le cardinal Mattéi, chef de la légation pontificale, connaissait déjà le général, et cette connaissance avait commencé sous des auspices assez affligeans 1. Ce cardinal, archevêque titulaire de

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 32-33.

Ferrare, voyant que les Français évacuaient la ville, après l'armistice de Bologne, et sachant que depuis longtemps les Autrichiens montraient la prétention de tenir garnison dans la citadelle, avait ordonné qu'elle fût occupée par les troupes du pape. Buonaparte, qui, lorsqu'il ne tenait pas garnison dans Ferrare, ne voulait pas y voir d'autres soldats, était entré en fureur, et avait appelé le cardinal à son quartier-général de Brescia. A la première entrevue, le général lui avait dit : « Savez-vous bien, monsieur le » cardinal, que je pourrais vous faire fusiller? — Vous en êtes » le maître, avait répondu le prélat, je ne demande qu'un quart » d'heure pour me préparer. — Il n'est pas question de cela, avait » repris Buonaparte; comme vous êtes animé! Pourquoi avez » vous occupé ma citadelle? dans votre cour, Eminence, vous » avez mauvaise opinion de mes dispositions, détrompez-vous : » que l'on traite avec moi, je suis le meilleur ami de Rome. » De là, la négociation qui s'ouvrait en ce moment.

Le pape fut condamné à payer trente millions, à fournir seize cents chevaux équipés, à faire une pension à la famille Basseville, à perdre les trois légations de Bologne, de Ferrare et de Ravenne, à recevoir garnison française dans Ancône, etc. « Mes motifs pour » conclure ce traité, écrivait Buonaparte au Directoire¹, sont : » 1º qu'il vaut mieux avoir trois provinces, tout ce qu'il y a de » meilleur dans l'Etat ecclésiastique, données par le pape, que » d'avoir tous ses Etats à ratifier à la paix générale à laquelle nous » avons déjà tant de clauses à arranger; 2º parce que le roi de Na» ples paraissait décidé à intervenir dans la négociation; 3º parce » que trente millions valent pour nous dix fois Rome, dont nous » n'aurions pas tiré cinq millions, tout ayant été emballé et envoyé » à Terracine; 4º parce que cela peut être un acheminement à la » paix générale....

» Mon opinion est que Rome, une fois privée de Bologne, Fer-» rare, la Romagne, et de trente millions que nous lui ôtons, ne » peut plus exister; cette vieille machine se détraquera toute seule.

Je n'ai point parlé de religion, parce qu'il est évident que l'on
fera faire à ces gens-là, par la persuasion et l'espérance, beaucoup de démarches qui pourront être alors vraiment utiles à

notre tranquillité intérieure. Si vous voulez donner vos bases,
je travaillerai là-dessus, et je ferai faire à la cour de Rome les

» démarches que vous pourriez croire nécessaires.... »

Ces dermers mots révèlent Buonaparte. Son ambition, allumée par tant de victoires, et apercevant dans un prochain avenir le

Lettre du 141 v ntôse an 5.

[An 1797]

près l'ares Autrins la citadu pape. rrare, ne , et avait première nsieur le s en êtes un quart

ela, avait ioi avez ice, vous ez-vous: Rome. .

nir seize asseville, Ravenne, tifs pour e¹, sont : il y a de ape, que elle nous oi de Na-3º parce ont nous t envoyé nent à la

gne, Feritons, ne ite seule. que l'on ce, beauutiles à os bases, Rome les

allumée avenir le

moment où elle serait satisfaite, voulait se ménager dans la religion un auxiliaire propre à seconder de gigantesques projets : l'hypocrite n'entendait pas la servir, il voulait seulement qu'elle lui servît. Il la traita comme la liberté, qu'il caressa d'abord, sauf à l'étouffer plus tard.

Feignant alors un vif enthousiasme pour cette liberté, dont le nom avait été le passe-port de tant de crimes, il suscitait partout des in urrections. Les instructions qu'il adressait, le 9 novembre 1797, à un de ses agens en Italie, montrent que son but était l'entière destruction de ce qu'il appelait les tyrans; elles indiquent les moyens d'opérer cette destruction et de constituer en république toute la Péninsule. Le professeur de révolution y enseigne comment il faut exciter le peuple contre la noblesse et le clergé, établir l'espionnage et la séduction, flatter les passions mauvaises et préparer le bouleversement des Etats. Il n'y dissimule pas son antipathie contre la cour de Naples, et dit à son agent qu'en 1796 on a dépensé 306,000 francs pour se former un parti dans ce royaume. Conséquent à ces principes de propagande révolutionnaire, il y couvre ses véritables vues en matière de religion, qu'il ne dévoilera que plus tard, en parlant de son désir de remplacer une croyance stupide par le culte des hommes libres. C'était suivre les erremens du Directoire, dont la politique avait pour objet d'insurger l'Europe entière. Après avoir créé une république batave, une république cisalpine, une république ligurienne, ce gouvernement propagandiste, sous prétexte d'appuyer les réclamations de quelques patriotes vaudois, envahit la Suisse, le 28 janvier 1798, et son agent Rapinat y commit toutes les exactions que présageait un nom si heureux. Charles Emmanuel IV, qui avait succédé, le 16 octobre 1796, à son père Victor-Amédée, ayant été dépouillé de toutes ses places, et par conséquent de tous ses moyens de résistance, reçut, le 6 décembre 1798, l'ordre de sortir de ses Etats de terre ferme. Il se retira en Sardaigne, abdiqua depuis en faveur du duc d'Aoste, son frère, et vécut à Rome dans la pratique de la piété. Le Directoire déclara encore la guerre au roi de Naples, fit intimer enfin au grand duc de Toscane l'injonction de quitter ses Etats, et se rendit maître, en un mot, de toute l'Italie. Ainsi procédaient ces ambitieux et intolérans républicains.

Ces données générales sur l'action du Directoire feront mieux comprendre ce qui se passait à Rome. Le traité de Tolentino ayant été ratifié de part et d'autre, cette ville fut en proie à l'anarchie. Pie VI n'y était plus regardé par les uns que comme l'esclave des Français; et la nécessité où il se trouvait, vour satisfaire au traité,

.c

q

d

qı P

d

Sa

de lever sur les citoyens une contribution quatre sois plus sorte que tous les revenus de l'Etat ecclésiastique, le faisait regarder par les autres comme un tyran. Au cardinal Busca avait succédé, dans es fonctions de secrétaire d'Etat, le cardinal Joseph Doria, frère du généreux prince de ce nom, et ce prélat, qui n'était pas Joué d'une grande fermeté de caractère, dut tenir tête aux factions opposées. Dans cette affreuse situation, Pie VI reçut quelque consolation de la part du roi d'Espagne 1. Ce prince, vivement touché des maux qui menaçaient le saint Père, envoya près de lui, pour le consoler, le cardinal Lorenzana, archevêque de Tolède, avec deux autres prélats, d'Espuig, archevêque de Séville, et Musquiz, archevêque de Séleucie et confesseur de la reine. Quoique Pie VI ne retirât pas de cette ambassade un secours bien réel, il fut rependant sensible à l'attention du roi d'Espagne. Le cardinal Lorenzana prouva, par sa conduite, que ce prince avait fait dans sa personne un bon choix; car, les deux prélats qui l'accompagnaient étant retournés quelques mois après en Espagne, lui seul resta constamment auprès du pape : il ne l'abandonna pas même dans sa captivité, et la douceur de voir auprès de lui, dans ses derniers malheurs, ce fidèle et vertueux cardinal, est un bienfait dont Pie VI fut redevable à la piété et à l'humanité de Charles IV.

L'année 1797 ne fut qu'un tissu d'inquiétudes, de chagrins et d'humiliations amères, qui signalèrent la patience et le courage du vertueux pontife. Mais sa santé ne put résister à de si violens efforts; une maladie grave fit craindre pour ses jours, et cet accident se joignant à tous les autres fléaux, le désordre fut porté à son comble. Des placards révolutionnaires, affichés dans les rues par des ennemis de la tranquillité publique, effrayaient et paralysaient le gouvernement. Le reveu du pape fut insulté et obligé de sortir de Rome pour se dérober aux huées d'une troupe de factieux et de mécontens. Cependant le pontife se rétablit; mais sa convalescence n'apaisa point la fermentation qui régnait dans toutes les parties de l'Etat ecclésiastique. Le gouvernement, après avoir été spectateur passif de ces troubles, résolut enfin de prendre des mesures énergiques pour en arrêter le cours et ramener le calme : il sit emprisonner les chefs des séditieux, le chirurgien Angelucci, les libraires Bouchard, le Juif Ascanelli, chez qui on trouva dix mille cocardes jaunes, couleur du peuple romain, et un magasin d'armes à feu; on changea la garnison de Rome; le château Saint-Ange fut pourvu de vivres et de munitions; des troupes furent distribuées dans les divers quartiers de la ville. Ces précautions

Hist. de Pie VI, p. 324-326.

vivement ès de lui, Tolède, e, et Mus-Quoique réel, il fut Le cardit fait dans acconvpae, lui seul pas même is ses dernfait dont s IV. hagrins et e courage si violens t cet acciorté à son rues par ralysaient é de sortir ieux et de convalestoutes les avoir été

endre des

le calme :

en Ange-

z qui on

ain, et un

le château

oupes fu-

récautions

[NR 1797]

lus forte

arder par

dé, dans

ria, frère

était pas

aux fac-

t quelqu**e**

ne purent calmer le mécontentement public causé par la rareté du numéraire et l'extrême désordre des finances : les cédules, dont on avait été forcé de multiplier les émissions, tombaient chaque jour dans un discrédit funeste qui occasionnait les plus violenmurmures. Il restait au pape une ressource à laquelle sa piéte lui faisait craindre de recourir : enfin, cédant à la voix impérieuse du bien public, il résolut d'emprunter au clergé, tant séculier que régulier, jusqu'à concurrence du sixième de la valeur de ses biens, à un intérêt de trois pour cent. Cet emprunt forcé causa une grande rumeur dans le clergé, quoique tous ceux qui étaient animés du véritable esprit de la religion sentissent qu'on ne pouvait faire un meilleur usage des biens ecclésiastiques, que de les employer à sauver l'Eglise. Enfin, les affaires en étaient au point que le gouvernement ne pouvait prendre une précaution qui n'augmentât le mal, ni faire une démarche qui n'excitât de nouveaux mécontentemens et de nouvelles plaintes. Ce vénérable pontife, qui n'avait employé son pouvoir qu'à faire des heureux, et qui avait toujours gouverné ses Etats en père plutôt qu'en souverain; cet objet de tant de respect et d'hommages, que le peuple était accoutumé à regarder comme l'image de la Divinité sur la terre, se vit exposé à des insultes et à des outrages; il fut réduit à redouter le fer des assassins et à prendre des mesures pour sa sûreté : sa garde n'était autrefois qu'une partie de la pompe de la représentation pontificale; elle devint pour lui un rempart né-.cessaire.

La nouvelle république cisalpine donna aussi à Pie VI de vives inquiétudes, en le menaçant d'une guerre dans un temps où il avait tant de peine à comprimer celle qui ravageait l'intérieur de ses Etats I. Pour conjurer l'orage, il envoya à Milan un ministre qui reconnût solennellement cette nouvelle puissance; mais cette démarche ne put réconcilier avec le pape le gouvernement cisalpin, ombrageux et défiant, et qui, dans ce moment, avait un intérêt particulier à lui déclarer la guerre. Les savans et les antiquaires de la Lombardie avaient découvert qu'autrefois le roi Pepin avait détaché de l'exarchat de Ravenne quelques portions de la Marche d'Ancône et du duché d'Urbin, pour en faire présent au pape Etienne III; ils prétendirent que, par une pareille donation, le roi Pepin avait fait un tort manifeste à la république cisalpine, et, par conséquent, qu'elle devait rentrer, les armes à la main, en possession de son antique héritage. D'après des titres aussi clairs et aussi légitimes, Dombrowski, général polonais au

Hist. de Pie VI, p. 328-329.

service de la république cisalpine, reçoit ordre de s'emparer du fort Saint-Léon, situé sur la frontière du duché d'Urbin. Les paysans des environs, sans être effrayés de l'appareil des armées cisalpines, s'avancèrent à leur rencontre et se mirent en devoir de repousser une injuste invasion. Leur courage ne put cependant empêcher que le fort Saint-Léon ne fût assiégé et pris après quelque résistance. Mais les vainqueurs n'étendirent pas plus loin leur conquête. Joseph Buonaparte arrêta leur marche rapide, et Pie VI leur opposa un bref pacificateur par lequel il reconnaissait l'existence, la souveraineté et l'indépendance de la république cisalpine, et témoignait le désir de vivre avec elle en bonne intelligence.

Joseph Buonaparte, dont nous venons de parler, avait été nommé ambassadeur du Directoire exécutif à Rome. Quelques personnes qui accompagnaient le nouveau diplomate, ou par ordre, ou par imprudence, tenaient dans cette ville la conduite la plus irritante. On réunissait habituellement chez l'ambassadeur, au palais Corsini, une foule de Romains mécontens, et particulièrement les détenus pour opinion politique, dont l'article 19 du traité de Tolentino avait stipulé la mise en liberté. Ces mecontens déclaraient qu'ils voulaient renverser le gouvernement de leur pays, et les maximes du droit des gens étaient alors si peu respectées, que personne ne pensait à rappeler à ses devoirs une ambassade qui les violait chaque jour. Des agitateurs, envoyés par le Directoire, augmentaient encore le trouble, menaçant de dénoncer l'ambassadeur s'il restait calme et juste. Leurs intrigues étaient secondées par les prophéties d'une Française insensée et visionnaire, connue sous le nom de La Brousse, qui annonçait hautement que le Ciel était fatigué des injustices et de la tyrannie des papes, et que leur empire touchait à sa fin. Ces prédictions, qui, dans d'autres temps, n'auraient été regardées que comme des extravagances d'un cerveau en délire, acqueraient alors un caractère beaucoup plus sérieux et plus funeste, d'après les circonstances dont elles étaient accompagnées.

Le 28 décembre 1797, Joseph Buonaparte laissa un nombre considérable de mécontens se rassembler dans ses appartemens et dans sa cour ². On ne parlait que de révolution. « Demain on » changera le gouvernement; il ne faut plus de pape. Retournons » à la république romaine; elle nous rendra les vertus des Sci» pions et des Gracques. » Quelle ignorance de l'état des esprits, ou quel charlatanisme! Le gouvernement pontifical, effrayé, or-

3 1bid. p. 45.

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 43.

rbin. Les

es armées

devoir de

ependant

près quel-

s loin leur

et Pie VI

sait l'exis-

que cisal-

elligence.

avait été

Quelques

ou par or-

onduite la

passadeur,

et parti-

article 10

. Ces me-

ernenient

ors si peu

evoirs une

voyés par

nt de dé-

donna de prendre quelques précautions. Le prélat Consalvi, q était alors chef de la congrégation sull'armi, sorte de charge d'intendant de la guerre, commanda que l'on fit circuler des soldats dans les quartiers les plus populeux de la ville. Le juge criminel, Barbéri, eut ordre de veiller, en ce qui le concernait, à la tranquillité publique.

Une patrouille de ronde, étant sortie une heure et demie avant le coucher du soleil, se trouva poursuivie d'une multitude de peuple armé, dont le plus grand nombre portaient la cocarde nationale. Averti par un citadin de se retirer, parce qu'il y avait un projet de le désarmer, le chef de la patrouille fut insulté dans sa retraite pas les cris et les sisslets du peuple, dont la fureur le poursuivit même jusqu'à son quartier. Le tumulte fit penser aux officiers de la compagnie qu'il était à propos de faire armer tous les individus qui la composaient, et de leur distribuer les postes de défense. Aussitôt s'avança une phalange de peuple, armée d'armes blanches et de fusils. A sa tête étaient deux Français vêtus de bleu, avec cocarde et le sabre nu, criant : Egalité, liberté ; auprès de ceux-ci se trouvait en outre un autre Français avec un drapeau tricolore. Survint une patrouille de quatre dragons, qui sollicita la compagnie de sortir, disant qu'autrement elle serait perdue. Alors les soldats, se portant en avant avec l'escorte des dragons, firent feu vers l'endroit d'où était venue cette multitude armée. Ils s'arrêtèrent ensuite, et un officier de milice remit le poste au caporal Marinelli. Quand les soldats y furent établis, une grande multitude portant cocarde française s'avança de nouveau vers eux; elle avait à sa tête deux Français, sabres nus, cocarde en main. Un d'eux s'adressait aux troupes du pape en criant : « A vancez; allons, courage! vive la liberté, vive la liberté! » je suis votre général. » La troupe répondit, en couchant en joue : « N'approchez pas. » Mais ceux ci s'avançaient toujours davantage, et répétaient, en s'élançant, ces mêmes paroles : • Vive » la liberté! courage! je suis votre général. » Les soldats se virent très-exposés pour avoir trop laissé approcher les Français; un d'eux touchait de son sabre la baïonnette du caporal Marinelli. Ce caporal, après avoir plusieurs fois invité les agresseurs à mettre bas les armes, voyant que ceux-ci approchaient davantage leurs sabres des fusils, fit faire feu, et en renversa quelques-uns, du nombre desquels étais celui qui le menaçait du sabre. Ils se retirèrent alors, et le tumulte cessa pour le moment. Le caporal n'avait pas quitté son poste, et peu de temps après, une autre troupe de peuple ayant fait seu, Marinelli sut contraint de poursuivre le sien. Repoussé par le grand nombre, il fut obligé ensuite

intrigues
isensée et
annonçait
e la tyranédictions,
comme des
un caracirconstann nombre
partemens
Demain on

etournons

s des Sci-

es esprits,

ffrayé, or-

de se replier sur la place de la caserne, auprès des officiers, ayant laissé d'autres soldats pour apaiser les nouveaux troubles survenus dans les places voisines et dans les petites rues de Transtevere. Il en sortit un Transtévérin avec un bâton, qui voulut forcer la sentinelle à jeter la cocarde du pape et à prendre la cocarde nationale qu'il tenait en ses mains. Menacé et repoussé par cette sentinelle, il se jeta sur elle pour la tuer. Celle-ci fit alors feu sur lui, et le renversa mort du coup.

Le Français frappé par le caporal Marinelli était le général Duphot. Un autre Français, qui se trouvait près de lui, le reçut dans ses bras, et aida à le transporter au palais Corsini. Duphot venait d'arriver à Rome, disait-on, pour épouser une des jeunes sœurs de Joseph Buonaparte, la même qui, après avoir été unie au général Leclerc, mort à Saint-Domingue, frappé de la contagion, devint princesse Borghèse. Ainsi le général Duphot périt dans une émeute qu'il suscitait lui-même contre l'autorité re-

connue.

Que fit alors le gouvernement pontifical? Le cardinal Doria, au lieu de déclarer la surprise qu'éprouvait le saint Père, de savoir qu'un rassemblement de ses sujets était réuni chez un ambassadeur étranger, à qui personne ne voulait faire insulte; au lieu de manifester la douleur ressentie par le pape, en apprenant qu'il était résulté de cette violation du droit des gens la mort d'un général français, accourut au palais de Joseph Buonaparte, fit d'humbles démarches, et ne dit pas un mot des man quemens qui avaient amené un si déplorable résultat. Il y avait un autre langage à tenir de la part du ministre d'un souverain qui n'était pas l'agresseur. Joseph Buonaparte et ceux qui l'entouraient ne voulurent rien entendre des excuses du cardinal, et demandèrent des passe-ports. L'ambassadeur arriva à Florence, a'où il écrivit au Directoire une relation pleine des plus graves inculpations contre le gouvernement romain.

Le Directoire n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de la catastrophe, qu'il fit arrêter, le 11 janvier 1798, l'ambassadeur du pape à Paris, et que le général Berthier, qui était alors à Milan, eut ordre de marcher sur Rome. Le message que les directeurs adressèrent au Corps législatif, pour lui notifier cet événement, était un acte d'accusation contre Pie VI et contre le gouvernement de Rome. On lui attribuait formellement la mort de Duphot; on lui supposait le dessein prémédité d insulter la majesté de la France dans la personne de son ambassadeur : ingratitude d'au-

¹ Hist. de Pie VI, p. 336-346

ers, ayant bles surle *Trans*ni voulut cendre la repoussé elle-ci fit

e général le reçut . Duphot es jeunes été unie la contahot périt torité re-

al Doria,
re, de sare, de sare, un anisulte; au
en appres gens la
h Buonades man
Il y avait
souverain
qui l'enurdinal, et
Florence,
us graves

e la cataadeur du
à Milan,
lirecteurs
rénement,
gouverneDuphot;
esté de la
ude d'au-

tant plus noire, disait-on, que la république française avait déjà daigné l'épargner après le meurtre de Basseville. L'accusé ne pouvait se défendre; il se trouvait à la merci de ses accusateurs, et il était de leur intérêt de le trouver coupable. Quelques jours après, le Directoire annonça la prise de Rome par une sanglante déclamation, où le gouvernement des papes est comparé à celui de Tibère, où on les représente comme des monstres de férocité qui ont rempli le monde entier de massacres. On croirait que le Directoire, en voulant retracer les crimes des pontifes romains, s'est trompé, et qu'il a seulement esquissé le portrait des jacobins, et principalement le sien propre. Les auteurs de cette amplification, aussi ridicule par l'enflure du style qu'odieuse par les calomnies qu'elle renferme, avaient sans doute oublié les oracles prononcés par leur maître, par l'apôtre même de la liberté, en faveur de cette religion qu'ils nous dépeignent comme la source de tous les crimes; comment ont-ils osé démentir le pontife de la révolution, J. J. Rousseau, qui dit formellement dans le 1ve livre de son Emile: Nos gouvernemens modernes doivent incontestable-» ment au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolu-» tions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins san-» guinaires : cela se prouve par le fait, en les comparant aux » gouvernemens anciens. La religion mieux connue, écartant le » fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs européennes. » Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car partout où » elles ont brillé l'humanité n'en a pas été plus respectée. Les » cruautés des Egyptiens, des Athéniens, des empereurs de Rome, · des Chinois, en font foi : que d'œuvres de miséricorde ont été » l'ouvrage de l'Evangile! » Ce langage est un peu différent de celui de Merlin et de La Réveillère : mais il fallait un prétexte pour détrôner le pape, pour s'emparer de ses Etats, et le fort n'en manque jamais. Le jour même où ce message instruisait l'Europe de la chute du gouvernement romain, le marquis Massimo, ambassadeur du saint Siége auprès de la république française, crut devoir manifester sa joie par un bal qu'il donna dans son hôtel : cela s'appelle danser sur les ruines de son pays.

Pendant que l'ambassadeur de Pie VI célébrait à Paris, par un bal magnifique, la ruine de son bienfaiteur, que faisait à Rome l'infortuné pontife? Le général Berthier, à la tête de son armée, avait traversé l'Etat ecclésiastique sans trouver aucune résistance. Arrivé près Rome, il s'arrêta. Cependant les portes en étaient ouvertes, et le pape octogénaire qui y commandait n'avait à opposer à ses ennemis que des larmes et des mains suppliantes. Mais le général Berthier ne voulait y entrer, disait-il, que sur

l'invitation du peuple romain; il ne venait que pour punir les assassins de Duphot, et prêter au gouvernement une force qu'il ne pouvait déployer par lui-même; sa mission était de respecter la religion, les lois, les propriétés, tant sacrées que profanes. C'est ce qu'assura ce général au prince de Belmonte qui lui fut envoyé en qualité de député; c'est ce qu'il osa écrire à Pie VI. Il demandait seulement deux choses: la première, que le pape fit publier un édit dont le modèle fut adressé au secrétaire d'état, et dont l'objet était de tranquilliser le peuple romain sur l'arrivée de l'armée française; la seconde, qu'on n'enlevât rien du muséum, de la bibliothèque et de la galerie des tableaux, parce que tous les articles qui s'y trouvaient renfermés étaient garantis par la loyauté française et par ses propres assurances. En cas de refus, il ne répondait pas des suites que pouvait avoir l'obstination du gouvernement à mécontenter une nation puissante qui n'avait déjà que

trop à se plaindre de lui.

Le pape se soumit, persuadé que la résistance était inutile. Son cœur humain et paternel avait horreur de l'effusion du sang: il donna sa parole de remplir les conditions qu'on lui imposait, et y fut fidèle. Quelqu'un ayant proposé en sa présence d'enlever les articles les plus précieux du musée Clémentin, il s'y opposa, en disant qu'il était lié par sa promesse : ainsi cette riche collection parvint intacte entre les mains des Français. Les patriotes qui se trouvaient à Rome ayant envoyé au général Berthier une députation pour l'inviter à entrer dans la ville, il se rendit à leur invitation et prit possession de Rome. Du moment qu'il y eut mis le pied, l'ancien gouvernement fut entièrement aboli. Le pape, accablé de douleurs et d'infirmités, se tenait enfermé dans son palais et attendait avec résignation le sort que lui réservait le vainqueur. Cependant il n'abandonnait point encore les fonctions attachées à son ministère; et le jour de son exaltation au pontificat étant arrivé, il résolut de le célébrer suivant l'usage dans la chappelle Sixtine. Il y recut, assis sur son trône, les complimens des cardinaux, le 15 février 1798; époque à laquelle on peut fixer la fin de son règne, qu'il termina de la manière la plus éclatante et la plus solennelle. Soit que les révolutionnaires eussent choisi à dessein ce moment pour rendre au pape sa chute plus douloureuse, soit que le nouveau gouvernement se trouvat alors par hasard assez organisé pour pouvoir signisier à Pie VI l'abolition de son autorité, il est certain que le calviniste Haller, administrateur des finances et contributions d'I. talie, fut choisi préférablement à tout autre pour aller annoncer au pontife, environné du sacré collége, que le peuple romain avait n 1798]
mir les
qu'il ne
ecter la
C'est ce
royé en
mandait
blier un
t l'objet
née franbiblioarticles
té frane répon-

léjà que

inutile. sion du ı lui imprésence ientin, il nsi cette çais. Les éral Berlle, il se moment ièrement nait ensort que oint enr de son brer suisur son ; époque ina de la les révoendre au ouverneuvoir sin que le ions d'I. nnoncer ain avait repris sa souveraineté et ne le reconnaissait plus pour son chef temporel. Le pontife leva les yeux vers le ciel, joignit les mains et adora les décrets de la Providence qui l'éprouvait par un si cruel revers. Aussitôt on licencia ses gardes, on mit des Français en leur place, et Pie VI, qui ent pu éviter un sort déplorable en prenant la route de Naples, se vit entre les mains de ses ennemis. Ce fut alors que Berthier lui fit présenter, par le général Cervoni, la cocarde tricolore, et l'invita à se parer de ce nouvel ornement : « Je ne connais point d'autre uniforme pour moi, répondit le pape, que celui dont l'Église m'a honoré. Vous avez tout pouvoir sur mon corps, mais mon âme est au-dessus de vos » atteintes. Je n'ai pas besoin de pension. Un bâton, au lieu de » crosse, et un habit de bure suffisent à celui qui doit expirer » sous la haire et sur la cendre. J'adore la main du Tout-Puissant » qui punit le berger et le troupeau; vous pouvez brûler et dé-» truire les habitations des vivans et les tombeaux des morts: » mais la religion est éternelle; elle existera après vous, comme » elle existait avant vous, et son règne se perpétuera jusqu'à la fin « des siècles. »

On n'oublia pas de mettre les scellés au muséum, aux galeries, et sur tous les monumens précieux que la république française se réservait. Piè VI avait lieu d'espérer qu'on lui laisserait au moins sa bibliothèque particulière, qu'il avait formée lui-même, et qui, depuis plusieurs années, faisait son principal amusement : mais on s'en empara, comme on avait déjà fait de celle du Vatican, et cette collection si précieuse et si rare, à laquelle le goût le plus délicat avait présidé, fut vendue ou plutôt livrée à un libraire de Rome pour la modique somme de douze mille écus romains. Le cabinet du pontife ne fut point à l'abri des commissaires; ils ouvrirent ses bureaux et ses garde-robes, brisèrent les serrures de ses tiroirs; mais après avoir fouillé partout, dans l'espérance peut-être de découvrir de l'or ou des bijoux, ils furent bien trompés dans leur attente, car ils ne trouvèrent que des hardes et du linge ¹.

I On rapporte qu'ils reprirent courage à l'aspect d'une grande boite en forme d'urne que leur imagination leur représenta pleine de sequins. Ils s'en saisissent avec avidité, et demandent au pape ce qu'il y a là-dedans?—Du tabac, répond tranquillement le pontife. Les commissaires ne pouvaient le croire; mais l'ouverture de la boîte les désabusa: c'était effectivement du tabac, et le commissaire, en ayant pris une prise, jugea qu'il était excellent. Du tabac, quelque bon qu'on le suppose, n'était pas à la vérité une capture dont on pût s'applaudir; mais comme il faut savoir se contenter de ce qu'on trouve, le commissaire se résigna et fit porter chez lui la boîte, au grand étonnement du pape, qui se plaignit doucement de ce qu'on lui enlevait jusqu'à son tabac.

SE

cl

le

de

 \mathbf{b}

pe

tie

Le général Berthier, dans une entrevue qu'il eut avec le pape, lui avait affirmé qu'on ne porterait aucune atteinte à sa dignité de chef de l'Église; que, s'il n'était plus le souverain de Rome, il en serait toujours l'évêque, et qu'on ne lui enlevait que son pouvoir temporel; que le nouveau gouvernement lui assurerait les moyens d'exister d'une manière convenable au rang qu'il occupait, et entretiendrait une garde pour la sûreté de sa personne. Mais les commissaires français ne tardèrent pas à voir combien la présence de l'ancien souverain de Rome serait nuisible à l'établissement de la nouvelle république romaine. Le respect du peuple pour le pontife suprême de la religion catholique pouvait l'engager, d'un moment à l'autre, à remettre ses intérêts temporels à celui qu'il regardait comme l'interprète des volontés du Ciel et l'organe des décrets éternels. Ainsi le bannissement et la captivité du pape furent résolus comme des mesures indispensables de salut public, et l'ordre lui fut intimé de se préparer à partir. On disait, avec une ignoble ironie, que, puisqu'il avait aimé les voyages, il fallait satisfaire son penchant ¹. Le premier, l'unique désir du pontife était de mourir aux pieds du tombeau des saints apôtres : il avait demandé cette faveur, elle lui fut impitoyablement refusée. Le même Calviniste suisse qui avait notifié au pape la fin de son règne s'était si dignement acquitté de cette honorable commission, qu'on crut ne pouvoir mieux faire que de le charger encore du soin de porter à Pie VI l'arrêt de son exil. Fier d'un pareil message, Haller se fit introduire, à une heure après midi, dans la chambre où dînait le pontife, servi par un petit nombre de domestiques. « La république romaine, lui dit-il, » vous ordonne de me remettre vos trésors : livrez-les-moi tout » à l'heure. — Hélas! répondit le pape, le traité de Tolentino ne » m'a rien laissé; je n'ai point de trésors à vous remettre. — Vous » avez cependant au doigt deux belles bagues. » Le pape en tira une et la lui présenta. « Je puis vous donner celle-ci, lui dit-il; » quant à l'autre, elle doit passer à mon successeur. » Cette raison ne satisfit point Haller; il insista pour avoir l'autre bague de manière à n'être pas refusé : c'était l'anneau du pécheur, qui sert de sceau à tous les papes. Le Calviniste n'avait pas obtenu là une riche dépouille; et ce qui prouve incontestablement que cette dernière bague était de peu de valeur, c'est que, d'après l'examen qu'on en fit, elle fut remise au pape dès le lendemain. Haller sortit, et ayant rencontré quelques prélats dans l'antichambre, il dit à l'un d'eux : « Nous n'avons plus besoin de lui ici; je vous ordonne

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 58.

e pape, nité de ie, il en pouvoir moyens t, et en-Mais les la préablissepeuple /ait l'enmporels u Ciel e**t** la captiensables à partir. aimé les l'unique des saints itoyableé au pape te honoque de le son exil. ne heure vi par un lui dit-il, moi tout entino ne . - Vous oe en tira lui dit-il; tte raison ue de ma-, qui sert nu là une que cette l'examen ller sortit, e, il dit à

s ordonue

» d'aller lui annoncer qu'il se tienne prêt à partir demain dès six » heures du matin. » Le prélat, consterné de cet ordre, représenta qu'il n'aurait jamais le courage de porter au pape une si triste nouvelle. Haller rentra donc dans la chambre, et fit lui-même sa commission, sans chercher aucun adoucissement à une notification si dure, « Je suis àgé de quatre-vingt-un ans, lui répondit » Pie VI avec douceur; depuis deux mois je suis accablé d'une » maladie si cruelle, qu'à chaque instant je croyais toucher à ma » dernière heure; à peine convalescent, comment supporterais je » les fatigues d'un voyage? Mon devoir m'attache ici; je ne puis » sans crime abandonner les fonctions de mon ministère : c'est ici » que je dois mourir. — Vous mourrez partout aussi bien qu'ici, » répliqua Haller : point de raisonnement ni de prétexte; si vous » ne partez pas de bon gré, on saura vous faire partir de force. • Et, après cette harangue, il disparut. Le courage héroïque que le pape avait opposé jusqu'alors à ses malheurs parut céder un instant à la rigueur du coup qui venait de l'accabler; quelque temps seul avec ses domestiques, il sembla succomber à l'excès de sa douleur. Mais, passant dans son cabinet et se jetant au pied du crucifix, il puisa dans la prière la force dont il avait besoin pour résister à de si cruelles persécutions; il reparut un quart d'heure après avec son calme et sa sérénité ordinaires. « Dieu le veut! dit-il tranquillement, soumettons-nous avec rési-» gnation à ses décrets. » Ensuite, uniquement occupé des affaires de l'Eglise, il employa les quarante-huit heures qu'il resta encore à Rome à régler et à mettre en ordre tout ce qui avait rapport à son auguste ministère, et tout ce qui pouvait intéresser la religion. Mais la nuit du 19 au 20 février 1798, qui précéda son départ, fut consacrée à la prière; puis il fit célébrer en sa présence le saint sacrifice. La messe n'était pas encore achevée, et le jour n'était pas près de paraître, lorsque des soldats furieux arrivèrent pour arracher le pape de son palais. Ils redoutaient une émeute populaire si le jour naissant trouvait encore le pontife au Vatican. Cette auguste demeure des chefs de la religion retentissait de juremens et de blasphèmes. Le vénérable vieillard ne descendait point assez vite au gré de ses bourreaux. « Hâtez-vous! » criait l'impitoyable Haller, pendant que l'infortuné pontife, soutenu par quelques domestiques, et les yeux baignés de larmes, se traînait avec peine, accablé sous le poids des années et des infirmités.

C'est ainsi que Pie VI fut inhumainement chassé de son palais et de son siège. On prétend que ses geôliers eurent la barbarie de lui montrer en passant le dôme de Saint-Pierre. Le cœur au malheureux vieillard fut brisé de nouveau à cet aspect; il tendit ses mains défaillantes vers cette église métropolitaine du monde

chrétien, que ses yeux ne devaient plus revoir.

Avant d'en venir à cet excès d'atrocité envers le souverain pontife, les ennemis de la religion l'avaient rassasié d'humiliations et d'opprobres. Quelques jours avant son départ, le marquis Vivaldi, exilé de Rome pour avoir signalé, de la manière la plus imprudente, sa haine contre le gouvernement, et cependant rappelé depuis par l'excessive bonté du pape, osa se présenter à ses yeux pour insulter làchemert à son malheur. « Tyran, lui cria-» t-il avec fureur, ton règne est fini! - Si j'eusse été tyran, répondit » le pape avec fermeté, vous ne seriez plus. » Mais ce qui porta le coup le plus sensible au cœur paternel de Pie VI, ce fut la cruauté qu'on exerça envers les cardinaux. Le cardinal Braschi se trouvait à Naples, chargé d'une mission politique; on confisque ses revenus 1. On s'empara de même des biens des cardinaux Albani et Busca, qui s'étaient mis en sûreté. Le cardinal Pignatelli s'enfuit à Naples, le cardinal Archinto en Toscane. Le cardinal Archetti, qui n'avait pas démenti l'idée qu'avaient donnée de sa sagesse ses missions dans le Nord, tenta de s'échapper, fut atteint dans sa fuite et ramené à Rome. Le cardinal Gerdil, une des lumières du sacré collége, et non moins respectable par la simplicité de ses mœurs et par sa piété que par ses connaissances et son zèle, se retira auprès du roi de Sardaigne, dont il avait été précepteur. S'il fut épargné, c'est parce que la vie simple et modeste qu'il menait au sein d'un dénûment presque absolu avait appris à tout le monde qu'il était hors d'état de payer sa rançon. Le cardinal Rinuccini vit confisquer ses propriétés. Le cardinal Mattéi fut banni et privé aussi de ses biens. La plupart des autres cardinaux furent enfermés dans un couvent de Rome. On y mit, entre autres, le cardinal Doria, dernier secrétaire d'Etat, qui refusa de s'enfuir et voulut partager la destinée de ses collègues; le cardinal Antonelli, un des membres les plus éclairés et les plus vertueux du sacré collége; le cardinal Della Somaglia, estimable par ses qualités et son caractère; le cardinal Borgia, considéré à cause de ses talens et de son goût pour les sciences, et célèbre surtout par son zèle pour la propagation de la foi, objet auquel il consacrait une grande partie de ses revenus; le cardinal Roverella, etc., etc. Après les avoir tenus quelque temps emprisonnés à Rome, ils furent transférés à Civita-Vecchia. On voulait les déporter dans quelque île éloignée; mais ils n'avaient plus rien : on usa donc d'indulgence, et, après les avoir dépouillés de tout, on leur permit d'aller chercher quelque asile hors de Rome. Ils se retirèrent

Mém pour serv, à l'hist eccl. pend le xviii siècle t. 3, p. 324-326.

u monde

ouverain 'humiliale maranière la ependant ésenter à , lui criarépondit i porta le a cruauté se troufisqua ses ux Albani itelli s'enrdinal Arde sa safut atteint ne des lusimplicité t son zèle, récepteur. e qu'il meris à tout e cardinal Mattéi fut cardinaux tre autres, le s'enfuir inal Antortueux du ar ses quaause de ses ut par son acrait une , etc., etc. Rome, ils orter dans usa donc ı leur per-

retirèrent

-326.

à Naples ou dans l'Etat de Venise. Les prélats attachés au saint Siège ne furent guère mieux traités. Plusieurs évêques des Etats du pape furent emprisonnés ou bannis. C'est ainsi que l'Eglise romaine, attaquée dans son chef comme dans ses membres, était en butte à une persécution aussi injuste qu'odieuse. Au milieu de ces proscriptions, on chantait des hymnes à la liberté, on faisait des processions civiques au Capitole, et on invoquait, dans des discours pompeux, les manes de Caton et de Brutus. Des patriotes exaltés et crédules s'étaient flattés qu'ils allaient voir revivre les beaux temps de la république romaine. Le Directoire prit soin de les détromper, les gouverna militairement, se fit payer de sa protection par de larges contributions et par l'enlèvement de beaucoup d'objets d'art, et laissa en peu de temps les riches sans asile et les pauvres sans ressource.

Mais hâtons-nous de revenir au vénérable pontife qui doit

fixer nos regards 1.

[An 1798]

Par une nuit épouvantable, pendant un orage affreux mêlé de coups de tonnerre et d'éclairs, le pape, qu'on avait jeté dans une méchante voiture, accompagné seulement de son médecin et de quelques personnes de sa maison, traverse une partie de la ville de Rome à la lueur de deux pâles flambeaux, et arrive à la porte qu'on appelle Angélique; deux commissaires français l'y attendaient. Au nom de la république romaine, ils lui déclarent qu'ils sont chargés de sa personne, sous leur responsabilité; et sans lui donner aucun éclaircissement sur l'objet et le terme de son voyage, ils ordonnent aux conducteurs de prendre la route de Viterbe. Les battans de la porte Angélique roulèrent sur leurs gonds, mais ils ne s'entr'ouvrirent que pour l'espace absolument nécessaire au passage de la voiture 2. Quoique le départ nocturne du pontife ent été couvert du plus grand secret, le peuple de Rome en fut promptement instruit et accourut en foule, dès la pointe du jour, aux portes du Vatican; étendant leurs mains vers cette auguste demeure, les Romains fidèles demandaient tous à grands cris leur pasteur et leur père; mais les gardes avaient ordre de repousser le peuple : il n'y avait que les factieux, avides de pillage, qui trouvassent une malheureuse facilité à exercer leur brigandage sur tous les effets qui avaient appartenu au pontife.

On s'arrêta la première journée à Monterossi, a huit lieues de Rome; le pape y passa la nuit, et deux officiers chargés de le garder se firent dresser des lits dans son antichambre. Le lendemain, jour du mercredi des cendres, il fut conduit à Viterbe, et

¹ Hist. de Pie VI, p. 347-359.

⁸ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1. p. 59.

coucha au couvent des Augustins. Les cloches de Monte-Fiascone annoncerent solennellement son arrivée longtemps avant qu'il parût; et la montagne, sur laquelle cette ville est située, etait couverte d'un peuple nombreux vêtu comme les jours de fête, envoyant, à chaque instant, des émissaires à la découverte du pontife, demandant, avec anxiété, à tous les voyageurs, s'il était encore bien loin, et s'il pourrait résister aux tourmens du voyage. Vers la fin de la troisième journée, le pape s'étant arrêté quelque temps sur les bords du lac de Bolsme, prêtres, laïques, riches et pauvres, femmes, enfans, vieillards, infirmes, se placèrent pêle-mêle sur les arbres, dans les champs, sur les toits, aux fenêtres des masures voisines, à genoux, les mains jointes sur le chemin, et autour de la voiture du vénérable pontife, dont la patience, le calme, la sérénité au milieu de tant de chagrins et de fatigues, étaient pour tous les fidèles un sujet d'édification. Le long de la Paglia, torrent qui sépare l'Etat ecclésiastique de la Toscane, on voyait accourir du haut des monts les bergers et les pâtres, abandonnant leurs chaumieres, pour être bénis eux et leurs enfans par le pasteur des pasteurs.

Au moment même où Pie VI, banni de ses propres Etats, était entraîné par ses ennemis sur un territoire étranger, trois Romains exilés de l'Etat ecclésiastique y rentraient en triomphe. On eût dit qu'ils avaient combiné l'heure de leur passage, pour se montrer avec affectation au malheureux pontife et insulter à son infortune, par le contraste de leur brillant équipage avec la simple et modeste voiture de leur souverain. L'un d'eux, officier dans les troupes du pape, avait tenté naguère d'opérer une revolution en corrompant la garde du château Saint-Ange: son complot ayant été découvert, il avait été jugé militairement, dégradé sur la place Pasquin et renfermé au fort Saint-Léon, dont les Français l'avaient délivré. Le second était un médecin, qui, étant entré dans une conspiration contre l'Etat, avait été condamné à mort; mais le pape, n'écoutant que sa bonté naturelle, avait commué cette peine en bannissement. Le troisième, enfin, était un ecclésiast ique jadis secrétaire d'un cardinal-ambassadeur, qui lui avait obtenu plusieurs pensions et bénéfices. Ces trois hommes allaient à Rome, où les premiers honneurs les attendaient dans le nouveau gouvernement, tandis que le pape en sortait pour termin er sa vie dans la prison et dans les fers.

Pie VI arriva à Sienne un dimanche; la situation du grandduc, à l'égard de la république française, était alors si délicate et si précaire, qu'afin de ne donner aucun ombrage aux Français, ce prince avait envoyé les ordres les plus précis, pour que la présence de l'illustre captif n'excitât aucune fermentation. Les habitans de [An 1798]

thropes.

Frascone
vant qu'il
uée, etait
s de fête,
uverte du
il était enu voyage.
é quelque
, riches et
pêle-mêle
s des maet autour
calme, la

icnt pour

a, torrent

t accourir

Clats, était
Romains
On eût dit
montrer
nfortune,
t modeste
coupes du
ompant la
ouvert, il
in et renélivré. Le
spiration
'écoutant

e le pape s fers. u grandcate et si nçais, ce présence bitans de

issement. d'un car-

set béné-

nonneurs

Sienne, entrant dans les vues de leur souverain, concentrèrent au dedans d'eux-mêmes les sentimens religieux que leur inspirait le spectacle du chef de l'Eglise détrôné et réduit au pouvoir de ses ennemis : mais leurs regards, fixés sur lui avec un attendrissement mêlé de vénération, exprimaient assez ce qui se passait dans leur àme, et leur silence était plus éloquent que les acclamations les plus bruyantes. On logea le pape dans le couvent des Augustins, situé auprès des remparts; il y vécut d'une manière très-retirée. La prière et la célébration des saints mystères étaient l'occupation la plus chère à son cœur. Il ne quittait sa cellule que pour faire une courte promenade, chaque jour vers midi, et pour visiter les principales églises de la ville, où il édifiait tous les spectateurs par sa ferveur et son recueillement. C'est dans cette solitude qu'il composa deux Brefs pleins d'onction et d'une sainte éloquence, adressés à l'empereur d'Allemagne et à celui de Russie. L'ambassadeur d'Angleterre, oubliant la différence de religion pour ne songer qu'à l'intérêt qu'inspire une illustre victime de l'injustice et de la persécution, vint à Sienne lui rendre ses hommages; et une Anglaise du plus haut rang, ayant été admise à son audience, lui offrit le tiers de son revenu: générosité dont le pontife fut vivement touché, mais dont il ne crut pas devoir profiter.

Le Directoire, qui voyait toujours avec inquiétude le pape au sein de l'Italie, avait résolu de le déporter en Sardaigne. Celui des directeurs qui s'acharnait le plus contre le chef de l'Église catholique était La Réveillère-Lépeaux, fondateur des théophilan-

Le pape faisait son séjour à Sienne depuis trois mois, lorsqu'un événement extraordinaire le força de changer de demeure : le 25 mai 1798, un tremblement de terre violent ébranla la maison qu'habitait Pie VI; le plafond de sa chambre s'écroula un instant après qu'il en fut sorti. On le transporta hors des murs de Sienne, dans une maison appelée l'Enfer : ce qui donna lieu à quelques sarcasmes de la part des ennemis de la religion. Ensuite on le transféra au couvent des Chartreux, près Florence. Ce fut là que l'infortuné pontife reçut la visite du grand-duc de Toscane et de sa famille, du roi et de la reine de Sardaigne. Combien dut être douloureuse une pareille entrevue pour trois souverains, dont deux étaient déjà chassés de leurs Etats et l'autre était menacé de l'être bientôt! Quel exemple touchant et mémorable de la fragilité des choses humaines! Le pape, afin de recevoir avec plus de solennité le roi et la reine de Sardaigne, s'était fait revêtir des ornemens de sa dignité; il rassembla ses forces pour aller au-devant du monarque détrôné. Ils se rencontrèrent au tournant

d'un escalier, et aussitôt le roi et la reine tombent aux pieds du pontife, qui fait de vains efforts pour les relever : le roi s'obstine à baiser les pieds du vicaire de Jésus-Christ; il lui exprime la joie et la consolation qu'il éprouve à sa vue : « J'oublie, » dit-il, dans ce moment si doux, toutes mes disgràces ; je ne regrette » pas le trône que j'ai perdu, je retrouve tout à vos pieds. — » Hélas! cher prince! répond le pape, tout n'est que vanité, nous le » prouvons vous et moi; tout est vanité, excepté d'aimer et de » servir Dieu. Portons nos regards vers le ciel : c'est là que nous » attendent des trônes que les hommes ne pourront nous ravir.» Dans le cours de l'entretien, le roi pressa plusieurs fois l'auguste vieillard de le suivre en Sardaigne. Pie VI opposa son grand âge, ses infirmités, l'impossibilité de soutenir les fatigues du voyage. La reine joignit ses instances à celles du roi : « Venez avec nous, » saint Père, lui dit-elle, nous nous consolerons ensemble; vous * trouverez dans vos enfans tous les soins respectueux que » mérite un si tendre père!» Après une telle conversation, on peut aisément se figurer combien la séparation fut cruelle. Le jour où Charles-Emmanuel IV et Clotilde de France partirent pour Cagliari, la reine se mit à genoux et pria Pie VI d'accepter un anneau d'un grand prix : le pape, l'ayant placé à son doigt, promit que, s'il le pouvait, il le porterait toute sa vie 1. Ces adieux firent une impression si vive sur le cœur du pontife, que sa santé en parut sensiblement altérée pendant plusieurs jours.

Il était très-rigoureusement surveillé par ses gardes, et ce n'était qu'avec des peines et des détours infinis que les prêtres et les évêques même pouvaient avoir le bonheur de l'approcher. Mais plus on cherchait à le priver de toute communication avec l'Eglise, plus le zèle apostolique du pontife s'occupait de ses besoins et de son instruction : c'est de la Chartreuse de Florence qu'il a écrit tant de Lettres, dignes du successeur des Léon et des Grégoire. Dans cet asile, où il s'occupait encore des intérêts de la religion avec tant de zèle, sa santé sembla se fortifier, grâce à la vie paisible qu'il y menait. Le grand-duc, qui tremblait sans cesse de se rendre suspect aux Français, avait poussé la précaution jusqu'à proposer à Reinhard, ministre de la république, de veiller luimême sur l'intérieur de la maison du pape, et de nommer toutes les personnes qui devaient la composer : et si le ministre français n'eût pas éludé cette commission délicate, on eût vu une singularité inouïe dans les fastes de l'Eglise romaine, le chef de la catho-

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 59.

: le roi

t; il lui

J'oublie,

regrette

pieds. —

é, nous le

er et de

que nous

ıs ravir.»

l'auguste

and age,

voyage.

[An 1798]

licité sous la tutelle d'un hérétique ; car Reinhard faisait profes-

sion de la religion protestante.

Avec tant de motifs de sécurité, le Directoire n'était cependant pas tranquille. La présence du pontife au centre d'un pays connu par son attachement à la religion pouvait émouvoir les esprits, exciter des regrets, foi unter des troubles; la guerre pouvait se rallumer; les chances d'une bataille pouvaient dérober aux directeurs cette magnifique proie. Le gouvernement français ordonna au grand-duc de Toscane de faire sortir de ses Etats cet hôte dangereux : mais le prince, quoiqu'il sentît parfaitement la dépendance où il était de la république, retrouva son courage pour répondre aux commissaires : «Je n'ai point désiré d'avoir le » pape dans mes Etats, c'est vous-même qui me l'avez amené; si » vous voulez qu'il sorte de la Toscane, je vais ordonner tous les » préparatifs nécessaires pour son départ : mais que la France se » charge elle-même de le transporter ailleurs, je n'aurai jamais » l'inhumanité de le chasser de chez moi. » Quelque raisonnable que fût cette réponse du grand-duc, elle ne satisfit point le Directoire : il fit dire au prince que, s'il ne faisait sortir le pape de la Toscane, il le rendrait responsable des troubles que son voisinage causerait à Rome. La cour de Florence, ne pouvant plus résister à des instances si vives, fut réduite à se concerter avec celle de Vienne. Le couvent de Moëlk, près le Danube, avait déjà été choisi pour être l'asile de Pie VI, lorsque l'affaire de l'ambassadeur Bernadotte à Vienne vint arrêter l'exécution de ce plan. On songea aussi à faire passer Pie VI en Espagne; mais le roi déclara qu'il ne pouvait le recevoir qu'à certaines conditions, qu'on ne jugea pas à propos d'accepter. On en revint encore à la déportation en Sardaigne, qui était le projet favori. « S'il a la force de dire la messe, représentaient ses enne-» mis, il en doit avoir assez pour être déporté. » L'ordre de la déportation arrivait souvent à Florence. Le grand-duc intercédait vivement auprès des commissaires français en faveur de l'illustre captif: il faisait valoir l'avis des médecins, qui démontraient l'impossibilité d'un pareil voyage, à moins qu'on ne voulût que le pape expirât sur mer. Enfin le Directoire fut obligé de céder, ne trouvant pas dans ses agens le courage persécuteur dont il était animé.

Une des plus grandes consolations que reçut le pape dans la Chartreuse de Florence, lui vint de la part des divers souverains et prélats du monde chrétien, qui s'empressèrent de lui écrire pour lui donner des témoignages de la juste douleur dont ils étaient pénétrés. Les évêques réfugiés en Angleterre lui adressè-

rec nous, ole; vous eux que ation, on uelle. Le partirent VI d'acplacé à esa vie 1. du ponplusieurs ce n'était t les évê-

l'Eglise,

il a écrit

Frégoire.

religion

vie pai-

sse de se

i jusqu'à

iller lui-

er toutes

français

singula-

la catho-

ins et de

rent aussi une Lettre très-touchante, à laquelle le pape sit une réponse pleine de grandeur d'âme et des sentimens les plus héroiques. . Si nos malheurs vous inquiètent, dit-il, parce que vous » pensez que dans cet exil notre âme est accablée du poids de la » tristesse, ce tendre intérêt que vous prenez pour nous mérite sans doute notre reconnaissance; mais nous vous conjurons, » avec l'apôtre, de ne pas gémir sur nous et de ne pas perdre cou-» rage dans nos tribulations : car, quels que soient les maux que » nous endurons, serait-il possible que notre âme succombât à la * tristesse, puisque nous savons que rien au monde ne peut pro-» curer autant de gloire que ces mêmes souffrances qui nous ont » assailli par la permission de Dieu? Si la main du Seigneur s'est » appesantie sur notre tête pour nous corriger et nous punir, quoi » de plus glorieux pour nous que cette tribulation? Nous som-» mes châtiés justement pour nos péchés: néanmoins ce châti-» ment même nous fait connaître que Dieu nous aime, et que, » tout pécheur que nous sommes, le Père aimable des miséricor-» des nous admet au nombre de ses enfans. Si, en permettant que » la tentation nous exerce, Dieu se propose d'éprouver notre fo » et notre persévérance, combien encore une telle épreuve est-» elle glorieuse pour nous! Grâce à cette tentation, nous pouvons, » tout indigne que nous en sommes, nous flatter de l'espérance » que nous sommes agréable au Seigneur, loin d'en être rejeté. Nous lisons, en effet: De même que l'or s'épure par le feu, ainsi » les hommes chéris du Ciel s'éprouvent dans le creuset de la tribu-» lation. Nous désirons endurer non-seulement les tribulations • que nous souffrons, mais de plus grandes encore, pourvu que ce » soit pour la justice et pour Jésus-Christ... Manquons-nous de » motifs qui élèvent assez notre courage pour soutenir ces cala-» mités, non-seulement en toute patience, mais même avec joie, » avec actions de grâces?... Dieu a voulu, vous le savez, que » l'Eglise dût sa naisance à la croix et aux supplices, sa gloire à » l'ignominie, sa lumière aux ténèbres de l'erreur, ses progrès aux » attaques de ses ennemis, sa stabilité à ses pertes, à ses désastres; » jamais la gloire de l'Eglise ne fut plus pure que lorsque les » hommes firent plus d'efforts pour la ternir, etc. •

Si le Directoire avait paru se laisser fléchir un moment, par les représentations qu'on lui faisait, de toutes parts, sur l'inhumanité qu'il y aurait à exposer un octogénaire presque mourant aux fatigues de la navigation, il n'avait cependant pas abandonné tout à fait son barbare projet de déportation. Il se flattait que le pape, relégué dans l'île de Sardaigne, séparé par la mer de l'Italie, resterait dans ce lieu sauvage, oublié de tout le monde, et enseveli

[An 1799] it une réus héroique vous ids de la is mérite injurons, dre counaux que mbât à la eut pronous ont neur s'est mir, quoi ous somce châti-, et que, niséricorttant que notre fo euve estpouvons, spérance re rejeté. feu, ainsi la tribuoulations. u que ce -nous de ces calavec joie, vez, que gloire à grès aux ésastres ; sque les

, par les umanité ant aux mé tout le pape, lie, resenseveli comme dans un tombeau. Un ordre plus formel et plus positit que les autres arriva en Toscane; il était expressément enjoint au grand-duc de faire partir son hôte et de l'envoyer en Sardaigne. Cette fois, le prince n'osa risquer, par de nouvelles remontrances, de compromettre sa personne et le salut de ses Etats, en se brouillant avec la France. Le pape lui-même, dont la santé paraissait alors un peu moins chancelante, s'était enfin résigné à ce pénible voyage. Son sacrifice était fait; on préparait tout pour son départ : mais la Providence, dont les desseins sont impénétrables, avait d'autres vues, et ce n'était point en Sardaigne que le vertueux pontife devait terminer sa douloureuse carrière. Attaqué tout à coup d'une maladie très-grave, il se vit bientôt aux portes du tombeau; pendant près d'un mois on trembla pour sa vie. Lui seul, peu touché du danger qui le menaçait, semblait, au contraire, trouver quelque consolation à mourir dans une terre amie et pour ainsi dire consacrée par la religion, au sein de cette Italie, dont la capitale était le siége de l'Eglise, non loin de la ville sainte et du tombeau des premiers apôtres de la foi. Son heure n'était pas venue : Dieu, qui voulait en faire un des plus illustres martyrs de l'Evangile, le réservait à de nouvelles souffrances et semblait se plaire à l'accabler des plus terribles épreuves, pour rendre sa couronne plus belle et son triomphe plus éclatant. A peine eut-il repris assez de forces pour qu'on imaginât qu'il pouvait supporter la mer, qu'on le menaça encore de la Sardaigne; mais il était décidé dans les décrets éternels qu'il ne verrait point cette île, dont le séjour eût été trop douz pour lui auprès d'un roi et d'une reine si célèbres par leur piété. Au moment du départ, le ministre de France s'y opposa; la mer de Toscane était alors couverte de vaisseaux anglais, et l'on n'avait pas envie de remettre entre leurs mains un captif d'une si haute importance.

Ce n'est pas sans bonheur que nous avons constaté les bienveillantes dispositions des Anglais à l'égard de Pie VI; elles tenaient au développement que la religion catholique prenait dans la Grande Bretagne, surtout depuis que le clergé français y avait apporté l'exemple de ses vertus si indignement proscrites. Mais il ne nous suffit pas de signaler l'affaiblissement progressif des anciennes préventions chez les Anglais protestans: nous devons rendre un compte détaillé de l'état de la religion catholique dans le royaume uni. L'Irlande, fortement attachée à l'ancienne religion, s'était déclarée contre les mesures de Henri VIII et de ses successeurs. Cet attachement au catholicisme devint le caractère distinctif des Irlandais. Il triompha de toutes les révolutions et

de tous les obstacles '. La différence de religion fut comme la grande ligne de démarcation entre les deux peuples, et l'Irlandais catholique se trouva constamment en opposition avec l'Anglais protestant. Plus on s'efforçait de le comprimer, plus ce sentiment s'exaltait chez lui. Il en résulta de temps en temps des désordres et des violences. Ainsi, en 1762, et les années suivantes, on vit des bandes, connues sous le nom de Garçons-blancs, porter le trouble et commettre des excès en plusieurs comtés. Le gouvernement anglais se crut obligé de sévir contre ces attroupemens, auxquels les principaux Catholiques ne prirent aucune part. Il était manifeste qu'ils avaient pour motif l'amour du pillage plutôt que l'intérêt de la religion.

Enfin, le ministère sentit la nécessité de changer de système, d'alléger un joug pesant, et de rétablir les Catholiques au moins dans une partie des droits dont on les avait dépouillés. On révoqua plusieurs des dispositions pénales portées anciennement contre eux. On les mit sur le même pied que les Protestans, relativement au droit de propriété territoriale. Un serment leur fut prescrit. D'abord les préventions existantes, et qui n'étaient que trop fondées dans leur origine, détournèrent beaucoup de Catholiques de prêter ce serment. On craignait que ce ne fût un nouvel artifice d'un gouvernement dont on croyait avoir droit de se défier. Ce fut alors que se fit connaître un religieux catholique irlandais, le père Arthur O'Leary, qui desservait une chapelle à Cork. Il publia un écrit en faveur du serment. Dans une Adresse aux Catholiques, il les avait exhortés à rester attachés au gouvernement, qui craignait que la présence des flottes combinées de France et d'Espagne dans la Manche ne donnât lieu à quelques mouvemens. En 1784, il y eut des troubles dans le comté de Cork. O'Leary éleva encore la voix pour recommander l'ordre et la soumission. Lord Kenmare, Catholique, fit ses efforts pour réprimer ces désordres, qui ne doivent pas être imputés aux seuls orthodoxes, puisque les mécontens n'épargnèrent pas, en plusieurs endroits, ceux de la vraie religion, et usèrent de violence envers des prêtres et des religieux, comme on le voit par les lettres de deux prélats catholiques, le docteur Butler, archevêque de Cashell, et lord Dumboyne, évêque de Cork.

Les années suivantes, le gouvernement anglais parut confirmer son système de tolérance et de modération. En 1793, il accorda aux Catholiques irlandais le droit de voter dans les élections. Seulement ils ne pouvaient être élus pour le parlement, ni occu-

Mém. pour servir à l'hist. eccl. pendant le xVIII° siècle, t. 1, p. 324-332.

[An 1798]

omme la t l'Irlanec l'Anplus ce n temps s années Garçon**s**plusieurs r contre e prirent

l'amour

système, u moins On rénnement ıns, relaleur fut ient que e Cathoun nouoit de se tholique iapelle à Adresse gouverinées de ruelques omté de ordre et pour réux seuls en pluviolence s lettres êque de

nfirmer accorda ections. ni occuper les plus grandes charges. En 1795, le comte Fitz-William fut nommé lord lieutenant d'Irlande, et arriva à Dublin, ayant, suivant son rapport, les pouvoirs les plus étendus pour satisfaire à toutes les demandes des Catholiques. Ceux-ci avaient conçu de grandes espérances, lorsque tout à coup le comte Fitz-William fut rappelé.

Plus les Catholiques s'étaient flattés, plus ils durent ressentir ce coup inattendu. Aussi la fermentation devint-elle dès lors plus vive. Tout contribuait à échauffer les esprits. La révolution qui s'était opérée en France était alors le sujet de toutes les conversations. Vue dans le lointain, elle en avait imposé à des hommes plus ardens que réfléchis. On ne voulait voir que le beau côté des principes qui l'avaient dirigée, et on se persuadait qu'il y avait de l'exagération et de la fausseté dans ce qui se répandait des excès et des horreurs qui en étaient la suite. Ainsi, en Irlande, comme dans les autres pays de l'Europe, il se forma un parti de républicains. A ce parti étaient prêts à se joindre les ambitieux, les hommes sans fortune, tous ceux enfin qui ne pouvaient que gagner à un changement. On chercha de plus à attirer les Catholiques, en paraissant plaider leurs droits. Ce n'est pas sans doute que les promoteurs d'une révolution prissent beaucoup d'intérêt à cette cause. La religion les occupait bien moins que la politique; et ce qui s'était fait en France, montrait assez qu'une révolution, opérée sur le même modèle, ne tournerait pas au profit des Catholiques. Si on parla donc tant des droits de ceux d'Irlande, c'est qu'on avait besoin du peuple pour faire réussir les nouveaux projets, et qu'il fallait lui présenter des appâts qui le séduisissent. Les deux points que l'on crut les plus propres à le gagner, furent la réforme dans la nomination des députés au parlement et l'émancipation entière des Catholiques. Tels étaient les principes reconnus de la société, qui devint si fameuse sous le nom de Société des Irlandais-unis. Instituée en 1791, elle était présidée par un directoire composé de cinq membres. Il se peut qu'alors plusieurs ne portassent pas leurs vues au delà de la réforme parlementaire et de l'émancipation des Catholiques.

De leur côté, les Protestans n'étaient pas tranquilles. Un grand nombre d'entre eux avaient vu avec peine les concessions de 1793. Accoutumés à jouir seuls de tous les priviléges, plusieurs ne dissimulaient pas leur dépit de ce que les Catholiques en recouvraient quelques uns. Ils craignaient toujours que ceux-ci, qui formaient déjà le parti le plus nombreux, n'acquissent encore de l'autorité, ne parvinssent aux places, et ne voulussent ensuite

rentrer dans les biens dont on les avait dépouillés par des confiscations successives. Ils s'alarmèrent donc des espérances des Catholiques, et formèrent des contre-associations. Comme la mémoire de Guillaume III leur est toujours chère, et qu'ils le regardent comme leur libérateur, ils prirent le nom d'Orange-Men ou Orangistes, et arborèrent, avec plus d'ardeur que de jugement, des signes extérieurs de parti. Il en résulta des altercations et des disputes, qui furent surtout très-vives dans le comté d'Armagh. Il ne s'agissait de rien moins que de chasser les Catholiques du comté et de la province. Les Orangistes ne voulaient d'abord que leur prendre leurs armes, ce qui était déjà une injustice et une voie de fait; mais sous ce prétexte, ils se portèrent, comme il arrive toujours, à d'autres excès. Ils mettaient le feu aux maisons des Catholiques, ravageaient leurs propriétés, et n'épargnaient pas leurs personnes. La force appelle la force. Les Catholiques attaqués s'unirent sous le nom de Defenders, prirent les armes à leur tour, pillèrent les maisons des Protestans, et se lièrent par un serment. On s'aigrit de part et d'autre et dans les luttes qui eurent lieu, il y eut plusieurs victimes 1.

Le gouvernement s'occupa trop tard de ces troubles. Il passa un acte contre les assemblées séditieuses et les sermens illicites. Plusieurs *Defenders* furent pris et condamnés. Mais ces mesures mêmes ne firent qu'irriter les Catholiques. Ils se plaignaient, et avec raison, que, tandis qu'on les punissait avec rigueur, on

laissât le champ libre à leurs adversaires.

Placés entre le pari protestant qui les pillait, et le gouvernement anglais qui les punissait, ils resserrèrent les liens de leur association, et organisèrent ce qu'on appela le système militaire. Des émissaires de la Société des Irlandais-unis couraient dans les provinces pour exhorter les habitans à s'armer. Outre les motifs ordinaires qu'ils faisaient valoir afin d'animer les Catholiques, ils en présentèrent d'autres dans les comtés où ils trouvèrent les esprits moins disposés à se soulever. Ailleurs ils ne parlaient que de la réforme parlementaire et de l'émancipation des Catholiques. Là ils répandaient que les Protestans avaient formé une ligue pour exterminer tous les Catholiques, et qu'ils avaient juré de se baigner dans leur sang. C'est ainsi qu'ils échauffèrent les esprits, et le feu; qui avait été borné à une partie de l'Irlande, se communiqua peu à peu, et embrasa presque tout le royaume. Tel était l'état des choses en 1795 et 1796.

Ce fut dans le même temps qu'une correspondance s'établit

¹ Mém. pour servir à l'hist. cccl. pend. le xviii siècle, tom. 3, p. 333-338.

[An 1798] des conances des ne la méils le reange-Men jugement, cations et mté d'Ar atholiques nt d'abord njustice et nt, comme u aux maiet n'éparce. Les Ca-

es. Il passa ens illicites. ces mesures lignaient, et rigueur, on

ers, prirent

stans, et se

et dans les

e gouverneiens de leur
ne militaire.
ent dans les
re les motifs
holiques, ils
ouvèrent les
arlaient que
Catholiques.
le ligue pour
le se baigner
ts, et le feu;
communiqua
el était l'état

nce s'établit

entre la Société des Irlandais-unis et le gouvernement de France. Une slotte française fut dirigée vers l'Irlande. Pendant le peu de temps qu'elle resta à la vue des côtes de ce pays, il ne s'y manifesta aucune disposition à la révolte. Au contraire, le lord lieutenant d'Irlande déclara que tous les habitans avaient rivalisé de zèle. Il loua surtout le docteur Moylan, évêque catholique de Cork, qui avait publié une Adresse pour engager ceux de sa communion à rester fidèles au gouvernement établi. Lord Kenmare, Catholique, avait secondé de tout son pouvoir les commandans du canton, et le comte d'Ormond avait sollicité une place dans la milice. Il s'en fallait donc de beaucoup que tous les Catholiques eussent part aux projets des Irlandais-unis. Les plus éclairés se défiaient des vues de cette Société, et la soupçonnaient de penser à toute autre chose qu'à la religion. Ces soupcons durent se confirmer quand on la vit d'intelligence avec le Directoire français. Pouvaiton penser que celui-ci protégerait sincèrement le catholicisme en Irlande, tandis qu'il le poursuivait si vivement en France?

Le mauvais succès de l'expédition tentée par les Français ne déconcerta point la Société des Irlandais unis. Ils redoublèrent au contraire d'ardeur. Le système militaire se poursuivit avec vigueur. On organisa des compagnies, on nomma des officiers. On s'allia plus étroitement avec le Directoire français. L'île était journellement le théâtre d'excès de tous les genres. Des expéditions nocturnes, le pillage, l'assassinat, annonçaient l'esprit de vengeance des mécontens. Ils déclamaient ouvertement contre le gouvernement, et n'avaient que trop souvent des raisons plausibles de se plaindre. Il se commit de grandes injustices; on exerça des violences et des cruautés inexcusables. Soit qu'il faille les attribuer au ministère anglais, soit qu'on ne les impute qu'à des agens subalternes, elles avaient contribué à exaspérer les esprits, et les révélations faites à ce sujet dans les débats du parlement d'Irlande avaient retenti dans tout le royaume. Des libelles séditieux furent répandus avec profusion par les Irlandais-unis. On fit circuler particulièrement les ouvrages de Thomas Payne, dont l'Age de Raison séduisit des hommes crédules et grossiers. Tout se réunissait donc pour propager en Irlande des germes de révolte. Les moins religieux étaient attirés par des diatribes contre les prêtres et contre toute croyance en général. Les Catholiques étaient trompés par l'intérêt qu'on paraissait prendre à leur sort. Au peuple on présentait l'espérance de l'abolition des dimes, aux riches on offrait en perspective des places. A ceux qui témoignaient de l'attachement pour la constitution établie, on ne parlait que d'une résorme parlementaire; aux autres on confiait le

р. 333-338.

projet d'un bouleversement qui leur procurerait du crédit ou de la

fortune. On s'adressait ainsi à toutes les passions.

Cependant le secret, quoique caché avec soin, se répandait peu à peu. Le gouvernement anglais découvrit à Belfast, le 14avril 1797, des papiers qui l'éclairèrent sur l'existence et les projets de la Société des Irlandais-unis. Il prit des mesures, distribua des troupes, saisit des dépôts d'armes, mit quelques individus à la question pour en arracher des aveux. Une proclamation du 17 mai trace le tableau le plus affligeant de la situation de l'Irlande : des assemblées séditieuses se tenaient fréquemment, des soulèvemens partiels éclataient de tous côtés, des habitans inoffensifs étaient pillés la nuit sans prétexte ou massacrés sans provocation. A deux fois différentes, on essaya, en 1797, de produire une révolte générale. Au commencement de 1798, les mécontens résolurent de tenter un coup désespéré. Les soulèvemens nocturnes furent plus fréquens. La terreur était générale, et les habitans paisibles se hâtaient d'abandonner les campagnes et de se réfugier dans les villes. Le gouvernement redoubla d'activité. On supprima des iournaux dévoués à la Société. On arrêta plusieurs membres du directoire irlandais. Les mécontens en nommèrent un nouveau, qui eut bientôt le sort du premier. Alors ils prirent le parti de risquer un mouvement général, qui fut indiqué au 23 mai 1798. L'insurrection devait éclater à Dublin, et se manifester en même temps à Cork et sur quelques autres points. Le gouvernement anglais en fut instruit, et empêcha l'exécution de ce plan. Les Irlandais-unis, hors d'état de rien entreprendre dans la capitale, s'en vengèrent ailleurs, se formèrent en plusieurs corps, et dirigèrent surtout leurs efforts vers les comtés de Wicklow et de Wexford, au sud de Dublin.

Ce fut dans ces circonstances, et lorsqu'on ne savait encore quelles suites aurait l'insurrection, que les principaux Catholiques d'Irlande manifestèrent avec éclat leur attachement à l'ordre établi. Les évêques de cette communion, les lords, les baronets et autres membres distingués de la même croyance signèrent, le 22 mai 1798, une Adresse à ceux de leurs compatriotes et de leurs coreligionnaires qui avaient pris part à la révolte. Les signataires leur représentaient qu'ils ne pouvaient sans crime manquer à la fidélité due au souverain; que la religion à laquelle ils se faisaient honneur d'être attachés réprouvait cette violation de leurs sermens; que leur intérêt même devait les porter à la soumission. « S'il s'agit de » la cause de la foi catholique, disaient-ils, à qui doit-elle être » mieux connue et plus chère, ou à des hommes sans expérience, » sans instruction, perdus et désespérés, ou bien aux principaux

[An 1798] tou de la

répandait elfast, le t les prodistribua vidus à la du 17 mai ınde : des lèvemens fs étaient n. A deux évolte gédurent de irent plus bles se hådans les prima des embres du nouveau, e parti de mai 1798. r en même vernement plan. Les a capitale, , et dirigèt de Wex-

rait encore ix Catholint à l'ordre paronets et t, le 22 mai eurs corelitaires leur à la fidélité it honneur mens; que 'il s'agit de t-elle être xpérience, principaux » membres de cette communion, aux évêques, aux chefs des anciennes familles, à ceux qui depuis plusieurs siècles renoncent à à toutes les séductions plutôt que de perdre leur foi !? » Ils les avertissaient que la chute du clergé et la destruction de la religion suivraient immédiatement le succès de leurs efforts, et que, pour eux, décidés à se soutenir ou à périr avec le gouvernement établi, ils voulaient sauver leurs noms et la religion qu'ils professaient, de l'opprobre qui rejaillirait sur eux et sur elle, s'ils paraissaient acquiescer à une défection si coupable et si contraire à l'esprit du christianisme. Cette Adresse était signée des quatre archevêques catholiques d'Irlande, des vingt-deux évêques, de plusieurs lords, etc. Ainsi, loin de partager les illusions et les torts de leurs compatriotes, ces chefs du clergé et de la noblesse hono-

raient leur croyance en restant attachés à l'ordre établi.

Cependant les insurgés s'emparèrent de Wexford qu'ils occupèrent pendant trois semaines, et où ils commirent beaucoup de cruautés. Les écrivains protestans citent avec éloge la conduite du clergé catholique de cette ville. Le docteur Caulfield, évêque de Leighli of Ferns, le père Curran, le père Bore, tous les prêtres et religie : la ville, n'usèrent de leur crédit que pour empêcher les exces auxquels le peuple est toujours porté dans les temps de troubles, et qui étaient d'autant plus difficiles à arrêter qu'il n'y avait aucune discipline parmi les insurgés. Leurs instances ne furent pas toujours écoutées au milieu du tumulte des armes et des fureurs des partis. On peut croire aussi que les chefs, quelque ennemis qu'ils fussent de tout établissement religieux, se servirent du prétexte de la différence de religion pour autoriser le massacre et satisfaire leurs vengeances. Ils pensèrent sans doute qu'en laissant commettre à leurs troupes des excès, ils les enchaîneraient irrévocablement à leur parti, et leur ôteraient l'espérance de tout pardon. Nous ne devons pas dissimuler ici que quelques prêtres catholiques d'Irlande sont accusés d'avoir suivi une conduite différente de celle du clergé de Wexford. Edouard Murphy, par exemple, contribua, par ses exhortations fanatiques, à échauffer les esprits. Mais la masse du clergé fut étrangère à ces désordres.

Les rebelles ne tinrent pas longtemps contre des troupes réglées. Un parti, qui s'était formé dans le nord, fut entièrement défait le 12 juin; et le 21 du même mois, les insurgés de Wexford essuyèrent un échec décisif. Tout l'ouest de l'île était resté tranquille. Le 20 juin, le marquis Cornwallis arriva à Dublin en qualité de nouveau lieutenant. Il annonça des mesures de modé-

¹ Mém. pour servir à l'hist. eccl. pend. le xvim^e siècle, t. 3, p. 338-344.

C

Se

ét

B

ét

ric

de

pl

ta

re

go

pl

da

sec

de

pre

le

tio

» te

» lı

» Ce

par

dir

Gé

» 5t

ration, et promit un pardon pour le passé. Les lois militaires et les exécutions cessèrent. Ce système eut les plus heureux effets. Plusieurs chefs avouèrent leurs projets, et reconnurent entre autres qu'ils ne s'étaient proposé rien moins que de séparer l'Irlande de l'Angleterre, et de former une république démocratique, où l'on n'aurait permis aucun établissement religieux. La réforme parlementaire et l'émancipation catholique n'étaient que des prétextes spécieux. L'ab lition des rangs et la confiscation des propriétés étaient déjà décidées. Les mesures par lesquelles on avait débuté annonçaient assez ce double but. Aussi tous les amis de l'ordre sentirent la nécessité de se rallier autour de l'autorité, et la conduite sage de lord Cornwallis acheva de dissiper la révolte. Il réprima tous les excès, n'importe le parti qui s'en éta t rendu coupable. Quelques partisans outrés de la cause anglaise, quelques Protestans fanatiques crièrent contre cette impartialité, à laquelle les Irlandais n'étaient pas fort accoutumés. On taxa de mollesse la prudence du lord lieutenant; mais il poursuivit son ouvrage, sans se laisser ébranler par les clameurs. Les différens corps des insurgés se soumirent ou se dispersèrent les uns après les autres. Ils profitérent de l'amnistie, et l'orage qui avait menacé l'Irlande se dissipa. Les principaux chefs de la révolte furent bannis. S'il resta toujours en Irlande un levain de fermentation et de mécontentement, du moins ce ne fut pas chez les Catholiques, qui avaient trop apprisà se défier des suggestions des agitateurs. Le parti populaire et républicain persista seul dans son opposition. Holt, qui entreprit d'organiser dans le Wicklow une guerre assez semblable à celle de la Vendée, fut contraint de capituler. Il y eut de temps en temps quelques tentatives isolées. Enfin, comme nous l'avons expliqué plus haut, des mouvemens troublèrent l'Angleterre, et un parti nombreux s'efforçad'y opérer une révolution. Mais ce parti, entièrement livré aux principes démocratiques et républicains, ne comptait point de Catholiques dans son sein, et n'était composé que d'amis de la révolution française. Ils établirent des sociétés secrètes, se lièrent avec le Directoire de France, entretinent au dehors et au dedans des correspondances très-étendues. Il s'était formé entre autres, à Hambourg, un comité composé de républicains de tous les pays, Anglais, Allemands, Français, etc. On s'y proposait la réforme de tous les Etats, et la propagation des principes révolutionnaires.

Nous devons prévenir qu'un Irlandais, sir Richard Musgrave, dans des Mémoires historiques sur l'insurrection de 1798, l'attribue presqu'en entier aux Catholiques. L'évêque de Leighlin le réfuta dans un écrit dont le ton modéré contraste avec l'aigreur res et le**s** ets. Plure autres ·lande d**e** où l'on ne parleprétextes ropriétés it débuté e l'ordre et la conlte. Il réndu couquelques à laquelle iollesse la rage, sans s insurgés (ls profitè∙ se dissipa. resta touentement, t trop appulaire et i entreprit ble à celle s en temps bliqué plus parti nomtièrement comptait rue d'amis crètes, se dehors et ait formé olicains de proposait

Musgrave, 1798, l'ateighlin le c l'aigreur

tipes révo-

et les invectives du baronnet. Celui-ci eut même la mortification de voir ses Mémoires blamés par les Protestans; car le marquis Cornwall.s, a qui il avait dédié son ouvrage, lui écrivit pour l'engager à supprimer l'épître dédicatoire, attendu qu'il ne voulait point autoriser de son nom un livre qui tendait à exaspérer les esprits. Le rapport du comité de la Chambre des communes d'Irlande énonce formellement que la révolte n'avait véritablement pour but ni l'émancipation des Catholiques ni la réforme parlementaire, mais la subversion du gouvernement et la formation d'une démocratie fondée sur l'abolition des rangs, sur la confiscation des propriétés et sur la suppression de tout établissement religieux. C'est sur cette pièce qu'il faut asseoir son jugement. D'ailleurs, les débats du parlement d'Angleterre, en 1805, présentent un témoignage qui justifie les Catholiques irlandais. Lord Limmerick, Irlandais, y avoue nettement que la révolte de 1798 n'était point une révolte catholique, et que plusieurs des chefs étaient protestans. En effet, Hamilton Rowan, le prédicant Jackson, Napper Tandy, lord Edouard Fitz-Gérald, O'Connor, Bagnal Harvey, qui fut général des insurgés, Colclough, etc., étaient ou anglicans ou presbytériens. C'étaient les Presbytériens qui dominaient dans le nord de l'Irlande, centre et foyer de la révolte. C'étaient des républicains qui en avaient formé le plan. Quant aux Catholiques, très-peu, soit parmi les propriétaires, soit même parmi les fermiers aisés, prirent part à l'insurrection; ils se rangèrent, au contraire, sous les drapeaux du gouvernement. C'est ce que Fitz-Gérald, l'un des membres les plus distingués de la Chambre des communes, démontra depuis dans toutes les formes et par des documens incontestables. Le 5 mars 1823, il déclara qu'en sa qualité de membre du comité secret, établi pour examiner l'origine et les progrès de la société des Irlandais-unis, on lui avait fourni, ainsi qu'à ses collègues, la preuve qu'aucun Catholique n'avait été de cette société, excepté le docteur Mennerin, qui présidait, il est vrai, lors de la formation du comité de cette ligue, mais qui ne professait en général aucune religion. « Nul Catholique, ajouta-t-il, ne pouvait appar-» tenir à cette société, par la raison bien simple que le docteur » lui-même a alléguée, c'est-à-dire parce que l'on craignait avec » raison que les prêtres n'engageassent les Catholiques à dénoncer » ce complot au gouvernement. « Et Dawson, jeune membre du parlement, s'étant permis de répéter ce qu'il avait si souvent ouï dire, que les Orangistes avaient réussi à étouffer la révolte, Fitz-Gérald s'éleva avec énergie et dignité contre cette assertion : « Je » suis, disait-il, plus àgé que M. Dawson, et j'assure que les Catho-

d

e

d

u

et

- » liques ont prouvé leur loyauté de manière à ne céder en rien, » sous ce rapport, aux plus fidèles sujets de Sa Majesté en Irlande.
- » C'est ce qui fut alors proclamé par le monarque lui-même, qui
- * leur témoigna sa satisfaction; et maintenant un jeune membre
- » de cette assemblée veut faire croire à la Chambre des communes » et au peuple anglais que tous les Cacholiques ont violé leurs
- devoirs, et que tous les Irlandais, à l'exception des Orangistes,
- » ne sont que des rebelles et des traîtres. 1»

Les agitations auxquelles la Grande-Bretagne était en proie tenaient au délire révolutionnaire qui égarait tant d'esprits, et à l'ébranlement général qui faisait tressaillir l'Europe sur ses fondemens. C'est la même cause qu'il faut assigner aux troubles et aux désordres dont le royaume de Naples fut rempli.

Les livres philosophiques et les maximes républicaines avaient trouvé dans ce pays de nombreux admirateurs². L'imprudence de Tanucci, ses réformes religieuses, ses démêlés avec le saint Siége, la protection qu'il avait accordée aux nouvelles opinions, les avaient répandues dans toutes les classes. Des têtes ardentes soupiraient après la liberté. Il y eut, en 1791 et en 1795, deux conspirations dans ce dernier sens. Beaucoup de personnes furent arrêtées, et plusieurs se retirèrent en France. Le roi de Naples avait fait depuis sa paix avec la république; mais la paix n'était pour ce dernier gouvernement qu'un moyen de plus de faire naître des troubles dans les Etats voisins. Ses ambassadeurs étaient chargés de favoriser le parti populaire, et celui qu'on avait envoyé à Naples avait ordre de protéger spécialement les mécontens de ce pays. Le roi, à qui l'exemple du roi de Sardaigne, du grandduc de Toscane et de plusieurs autres princes, apprenait ce qu'il avait à craindre pour lui-même, se prépara à une guerre qu'il regardait comme plus sûre encore que la paix. Le 22 novembre 1798, ses troupes entrèrent dans l'Etat de l'Eglise, et obtinrent d'abord quelques avantages. Il annonçait qu'il re voulait que rendre Rome à son souverain légitime; il n'eut pas le temps de tenir sa promesse. Après avoir fait une entrée pompeuse dans Rome, le 29 novembre, il fut obligé de fuir, et ne resta même pas longtemps tranquille à Naples. Le 1er janvier 1799, il se retira sur des vaisseaux anglais, qui le conduisirent en Sicile. Rome tomba de nouveau au pouvoir des Français, qui s'avancèrent vers le royaume de Naples, où ils avaient des intelligences. Un parti se déclare pour eux dans la capitale. Naples est livré aux troubles et à l'anarchie. Les lazzaroni égorgent et incendient. Dans cet état de

¹ Le Mémorial catholique, t. 2, p. 34.

^{*} Mem. pour servir à l'hist, eccl. pend. le xvIIIe siècle, t. 3, p. 348-352.

(An-1799)
er en rien,
en Irlande.
même, qui
ne membre
communes
violé leurs
Orangistes,

it en proie esprits, et à pe sur ses ux troubles pli.

nes avaient rudence de saint Siége, pinions, les rdentes sou-, deux cones furent ar-Naples avait n'était pour faire naître eurs étaient on avait ens mécontens e, du grandenait ce qu'il guerre qu'il 2 novembre et obtinrent voulait que temps de tenpeuse dans sta même pas , il se retira Sicile. Rome cèrent vers le n parti se détroubles et à s cet état de

thoses, on regarda comme un bien l'occupation de la ville par les Français, qui y entrèrent le 23 janvier. Ils eurent soin d'y organiser sur-le-champ le gouvernement républicain; car c'était là le but et le résultat ordinaire de leurs conquêtes. On déclara Ferdinand tyran et ennemi public. Mais les provinces n'approuvaient pas unanimement un si grand changement. Rinaldi, curé à Reggio en Calabre, osa former le dessein d'expulser l'étranger, et en fit part au cardinal Ruffo. Celui-ci vint dans cette province avec trois hommes seulement, et trouva que Rinaldi avait déjà préparé la conspiration, facile dans un pays où les habitans portaient une haine irréconciliable aux Français. Ruffo n'eut d'abord que cent hommes; mais bientôt des brigands comme Fra-Diavolo, Scarpa, etc., se rendirent à lui avec leurs nombreuses bandes, auxquelles Ruffo avait accordé une amnistie générale pour leurs forfaits passés. En peu de jours, le cardinal eut une armée de vingt-cinq mille hommes déterminés, qui répandit la terreur parmi les patriotes. Serrao, évêque de Potenza, qui avait souri à la révolution, ne montrant pas plus d'attachement pour son souverain que pour le saint Siége, fut alors massacré. D'autres évêques, quoiqu'en petit nombre, nourris dans les mêmes principes, s'étaient prêtés également au nouvel ordre de choses. Au mois de mai, le général français qui commandait à Naples, ayant appris la défaite des siens dans la haute Italie, évacua le royaume. On aurait cru que son départ aurait amené sur-le-champ le retour de l'autorité royale; mais les idées républicaines avaient fermenté dans trop de têtes, et les Napolitains, livrés à un esprit de vertige, se crurent heureux d'être débarrassés à la fois et des Français du prince qui régnait sur eux. Ils créèrent un gouvernement patriotique; ils eurent aussi leurs journaux, leurs clubs, leurs harangueurs : on ne parlait que du bonheur d'avoir la démocratie pure. Le moine Cicconne fut chargé de démocratiser les lazzaroni; ce qui ne devait pas être difficile. Le père Bononi, Franciscain de Bologne, travestissait l'Evangile pour le ployer mieux aux principes populaires. Le cardinal Capèce Zurlo, archevêque de Naples, publia une Lettre pastorale pour reconnaître le nouveau gouvernement et répondre aux proclamations du cardinal Ruffo. Du moins, son àge avancé pouvait lui servir d'excuse; il avait près de quatrevingt-dix ans. Les évêques Noel et De la Torre montraient un zèle ardent pour la république. La haute noblesse partageait cet enthousiasme et faisait des dons. On leva des armées pour s'opposer aux progrès du cardinal Ruffo, qui, après avoir battu les républicains, parut devant Naples le 11 juin. Il y eut plusieurs combats jusque dans la ville, qui fut à la fin forcée de se rendre.

Le 27 juin, le cardinal accorda aux patriotes une capitulation d'après laquelle ils devaient être embarqués et envoyes à Marseille. On leur fournit des bâtimens, sur lesquels ils montèrent. Plusieurs partirent en effet; mais, sur ces entrefaites, le roi, étant arrivé de Sicile dans la rade, arrêta le départ des autres bâtimens, annula la capitulation comme faite sans son aveu, et annonça les mesures les plus sévères. Le cardinal Ruffo, disgracié après l'immense service qu'il venait de rendre à son souverain, dut se retirer à Rome. En vain les patriotes implorèrent le secours de l'Angleterre, garante de la capitulation. Lady Hamilton, femme du ministre anglais à Naples, qui avait suggéré au roi, par l'entremise de la reine Marie-Caroline, de désapprouver le cardinal, afin de se ménager l'occasion de perdre ses ennemis, usa de son funeste empire sur Nelson. Cet amiral eût pu se faire écouter : la passion l'enchaîna. Alors, une junte fut formée, qui condamna jusqu'à trois cents personnes par jour; on excita la populace aux meurtres et au pillage; on pendit plusieurs patriotes sans autre forme de procès. L'évêque de Vico, les deux religieux Belloni et Pistici, Vincent Troisi, aumônier du gouvernement, et d'autres ecclésiastiques et religieux subirent la mort. On publia une liste nombreuse de proscrits, dont les biens furent confisqués. Les provinces suivirent l'exemple de la capitale. Pour l'honneur de Ferdinand, il faut croire qu'il ne voulait punir que quelques-uns des plus coupables, tandis que, contre ses intentions, beaucoup d'innocens furent enveloppés dans ces sanglantes représailles. En tout cas, l'Eglise flétrit ces cruautés, et le successeur de Pie VI, à peine parvenu au souverain pontificat, écrivit au roi de Naples pour lui faire des représentations sur ce système de rigueur ; il frappa même de censures l'archevêque de Capoue, le suffragant de Naples, et trois autres prélats qui avaient coopéré à ces arrêts terribles.

Ces déchiremens devaient désolerle pape captif, et ajouter au poids de ses propres douleurs. Le 27 mars 1799, on l'avait enlevé de Florence. Depuis cette époque jusqu'à son arrivée à Valence, on le voit pendant quatre mois, errant de pays en pays, franchir des montagnes, habiter des hameaux et des villages, en proie à des fatigues que les hommes les plus robustes ont bien de la peine à supporter. Escorté de deux cents soldats, il arrive au château de la famille Gambarini, à trois milles de Bologne, et s'y arrête quelque temps. On ne voulait le faire entrer à Bologne que pendant la nuit, d'après les instances de l'archevêque de cette ville. Ce prélat appréhendait qu'un peuple

³ Hist. de Pie VI, p. 359-396.

pitulation es à Margontèrent. roi, étant bâtimens, nnonça les après l'imlut se retirs de l'Anfemme du 'entremise al, afin de on funeste la passion ma jusqu'à aux meurutre forme et Pistici, s ecclésiasliste nom-Les provin-Ferdinand, ns des plus d'innocens in tout cas, I, à peine Taples pour r; il frappa t de Naples, terribles. et ajouter

son arrivée le pays en et des vilus robustes nts soldats, illes de Boe faire ences de l'arun peuple

on l'avait

qui s'était montré si passionné pour la révolution, ne se portat à quelques outrages qui auraient achevé de navrer l'âme du pontife; mais il reconnut bientôt qu'il avait mal jugé de la disposition des esprits, et que cette précaution n'était nullement nécessaire: le pape entra donc à Bologne pendant le jour, et y fut accueilli des habitans avec tous les respects et les honneurs dus à sa dignité. Le lendemain de son arrivée étant un jour de fête, Pie VI témoigna le désir d'y faire quelque séjour; mais cette consolation lui fut impitoyablement refusée. Il était logé au Collége d'Espagne, et on fut obligé de le descendre par un escalier trèsétroit, où il était plutôt traîné que porté. Quand on l'approcha de sa voiture, lés assistans, les soldats eux-mêmes ne purent s'empêcher de répandre des larmes; et le peuple, ému d'un spectacle si douloureux, le suivit en pleurant jusqu'aux portes de la ville.

A peine le pontife fut il arrivé à Parme, qu'on vit à ses pieds un autre infortuné souverain renouveler la touchante entrevue du pape avec le roi de Sardaigne, L'infant de Parme s'entretint seul avec Pie VI pendant une heure entière; il lui présenta ensuite l'infante et sa fille. Pendant treize jours que Pie VI demeura dans cette ville, la prière et les exercices de piété furent sa plus douce occupation. Il se flattait que ses persécuteurs, lassés de le tourmenter, lui permettraient d'achever tranquillement ses jours auprès d'un prince dont les vertus étaient pour lui une source abondante de consolations; on lui en avait laissé entrevoir l'espérance: mais tout à coup un commissaire français se présente et lui signifie; en termes menaçans, l'ordre de partir dans l'espace de quatre heures. Cette mesure barbare était principalement suggérée par la crainte de le voir enlever par les Autrichiens arrivés aux environs de Parme. Le pape, déterminé à ne point partir, écoutait paisiblement les ordres qu'on lui donnait, sans que sa résolution en fût ébranlée. Mais lorsqu'il apprit que son refus allait exposer au ressentiment des Français l'infant, sa famille et tout le peuple de Parme, il se rendit; cependant le chagrin qu'il éprouva fut si vif, que sa santé en souffrit beaucoup. Sa douleur fut encore augmentée par la perte qu'il fit d'un ami vertueux et fidèle, qui ne l'avait point abandonné jusqu'alors dans son infortune; c'était le cardinal de Lorenzana, archevêque de Tolède, qui se vit obligé de se séparer du pontife, parce que les Français lui refusèrent des passe-ports.

A Borgo-San-Domino, le pape recut la visite du cardinal Valenti-Gonzaga, qui, proscrit lui-même, avait été exposé aux plus grands dangers. Ces deux victimes d'une injuste persécution éprouvèrent une grande douceur à mêler ensemble leurs larmes.

Le lendemain Pie VI arriva à Plaisance, et descendit chez les prêtres de Saint-Lazare, congrégation pour laquelle il avait toujours témoigné une affection particulière. Il en partit dès le matin et prit la route de Milan. Il avait déjà passé le Pò, lorsqu'un ordre pressant contraignit le commandant de l'escorte de retourner sur ses pas, et de ramener le saint Père à Plaisance. On redoutait quelque surprise de la part des Autrichiens. Plusieurs fois, s'ans ce voyage, il fut sur le point d'être enlevé par les armées impériales. Dès qu'il eut quitté Parme, un détachement de hussards entra dans la ville sans en demander la permission au duc, dans le dessein d'arracher Pie VI aux fers des Français; deux jours plus tard il était remis en liberté. De même lorsqu'il eut passé le Pò, il ne s'en fallut que de deux heures qu'il ne rencontrât les Autrichiens. Mais le Seigneur avait arrêté que cette terre, d'où le Directoire semblait s'efforcer d'exterminer la religion, serait

honorée par la présence du vicaire de Jésus-Christ.

En revenant à Plaisance, lorsqu'il fut sur le point d'entrer dans la ville, l'officier qui le conduisait voulut le faire passer le long des remparts pour le dérober à la vue du peuple, et il l'eût fait, si les habitans irrités n'eussent montré un mécontentement si violent, que, par prudence et dans la crainte d'un soulèvement, il fut obligé de changer de résolution. Le lendemain, vers minuit, on prit la route de Turin. A Crescentino, Pie VI vit le cardinal Martiniana, évêque de Verceil; c'est le dernier des cardinaux qu'il rencontra sur sa route. Auprès de Trino, sa voiture fut arrêtée par la prodigieuse affluence des fidèles accourus de toutes parts pour jouir de la vue du saint pontife, et qui se mettaient à genoux pour recevoir sa bénédiction. Pie VI ne savait pas précisément où on le conduisait. Depuis son départ de Florence, on avait eu constamment la cruauté de lui laisser ignorer où il s'arrêterait pour coucher. Cette incertitude était cause qu'il n'y avait jamais rien de prêt lorsqu'il arrivait. A cette incommodité se joignait encore le désagrément d'avoir toujours auprès de lui, pendant la nuit, plusieurs soldats dans le corridor et deux sentinelles à la porte de sa chambre. Quand il arriva à Turin, il crut que c'était là le terme de ses courses, et qu'on le logerait dans le palais du roi. Lorsqu'il apprit qu'on allait le consigner à la citadelle, et qu'on avait dessein de le mener plus loin : Où ils voudront! dit-il : et levant les mains et les yeux au ciel, il adora la volonté divine.

A Chiavano, le concours du peuple fut plus considérable qu'il ne l'avait jamais été. Le prévôt de la ville offrit au pape son logement; mais le commandant ne voulut pas permettre que cette offre fût acceptée, et il mit le pape dans une très-mauvaise auberge. [An 1799]

[An 1799] chez les avait toudes le malorsqu'un le retour-

n redoueurs fois, es armées t de husn au duc, leux jours ıt passé le ontrât les erre, d'où

ion, serait

ntrer dans er le long eût fait, si ent si viovement, il minuit, on dinal Marnaux qu'il ut arrêtée utes parts t à genoux récisément n avait eu s'arrêterait ait jamais se joignait pendant la' nelles à la que c'était palais du itadelle, et ont! dit-il; nté divine. rable qu'il e son loge-

cette offre

e auberge.

On le montait dans sa voiture, et il en descendant, porté péniblement sur une chaise de cuir pliante et à bretelles. Sa situation était vraiment déplorable; la patience de Pie VI était seule supérieure à tant de maux, et jamais il ne lui échappait le plus léger murmure.

A Suze, on changea la garde du pape, qui fut accompagné par des soldats de cavalerie et un grand nombre d'officiers. Il fut reçu dans cette ville, selon sa dignité, par l'évêque et son clergé, et logé au palais épiscopal. Le surlendemain, étant arrivé à Oulx, après avoir traversé la ville, lorsqu'il fallut s'arrêter au pied de ces monts effroyables qui menacent le ciel, et qui étaient encore tout couverts de neige, son courage et ses forces parurent l'abandonner. « Je n'irai pas plus loin, dit-il, cela est impossible; » qu'on me fasse mourir ici, j'y consens, plutôt que d'expirer en » chemin. » Cependant il cède encore aux instances de ceux qui le conduisent; il se livre paisiblement à ses bourreaux. Tous ses compagnons montent à cheval sur des mules, et le saint Père est mis dans une chaise à porteurs. Vingt hommes, venus de la Ferrière près le Mont-Cenis, se relevaient pendant ce périlleux voyage. Tous ceux qui l'environnaient tremblaient pour une tête si chère; lui seul était tranquille. Quel spectacle que le vénérable Pie VI, traversant cet horrible mont Genèvre, suspendu pendant quatre heures entières, dans le sentier le plus étroit, entre d'affreux précipices qui glacent d'épouvante les àmes les plus intrépides! Le danger était si grand, qu'un de ceux qui suivaient le saint Père, étant tombé de cheval, fut sur le point de périr. Les hommes les plus robustes résistaient à peine à la rigueur du froid. Les officiers piémontais font offrir au pape leurs pelisses pour lui servir de rempart contre la neige et les frimas. Son courrier, toujours à pied auprès de lui, pour servir ce vieillard infirme au moindre besoin, lui en renouvelle plusieurs fois la proposition au nom de ces braves militaires; mais il les fait remercier de l'urs soins attentifs avec la plus tendre affection. « Je n'en ai pas besoin, disait-il avec une résignation et un calme célestes; je 'n'ai point froid, je ne souffre pas, je ne crains rien; la main du » Seigneur me préserve sensiblement au milieu de tant de dan-» gers; allons, mes enfans, mes amis, du courage, et mettons en » Dieu toute notre confiance. » Il fallait voir ces paysans si simples, si naïfs, si sensibles, femmes, enfans, vieillards, s'enfoncer dans des montagnes de neige, braver ces glaces éternelles, courir à travers les rochers les plus escarpés, franchir les rocs les plus inaccessibles pour se jeter tremblans aux pieds du pape; le suivre avec l'œil du respect et l'inquiétude de l'amour; frémir pour sa personne, surveiller la marche de ses porteurs pour les garantir du moindre faux pas; gémir, s'attendrir, verser des larmes amères sur son malheureux sort; solliciter, par des sanglots et les cris perçans de la foi la plus vive, les bénédictions que sa main paternelle leur accordait dans toute l'effusion de son cœur. C'est sous les ailes de cette providence, si évidemment protectrice à travers tant de précipices et d'écueils, qu'il arrive enfin sur les frontières de la France.

Quelles pensées durent s'élever dans son âme au moment où on le Jéposa sur cette terre arrosée du sang de tant de proscrits, souillée par tant de profanations! Il eut sans doute lieu d'imaginer, d'après les traitemens barbares qu'il avait déjà essuyés, que le Directoire allait l'ajouter à tant de victimes immolées en haine de la foi; déjà il s'offrait à Dieu en sacrifice lorsqu'il entra dans Briançon, un des lieux les plus isolés et les plus tristes de l'Europe, et qui n'était pas propre à dissiper les lugubres idées qui noircissaient l'imagination du pontife. Il fut logé près l'hôpital, dans une pauvre maison où il n'y avait que trois chambres en fort mauvais état. La même salle où l'on avait dressé un autel servait aussi de salle à manger et de salle de compagnie. C'est dans cette affreuse demeure que ce pape, qui avait si longtemps habité l'immense palais du Vatican, séjourna pendant près de deux mois; il y était privé de toutes les commodités de la vie, et toute communication avec les habitans lui était interdite. Il fut question plus d'une fois de l'enfermer dans la citadelle : c'était bien l'intention du commissaire; mais il se convainquit par son propre examen que ces tours délabrées n'avaient ni portes, ni fenêtres, et force lui fut de renoncer à ce projet. Cependant une douleur plus amère que toutes celles que Pie VI avait encore éprouvées dans sa captivité, vint déchirer son âme. Le zèle et le dévouement des personnes qui composaient sa suite adoucissaient les rigueurs de sa situation. Son ame s'épanchait dans leur sein avec confiance, leur entretien formait une distraction agréable à ses chagrins. On concut la résolution barbare de le séparer de ces amis si chers et si nécessaires à son existence : on les accusa d'entretenir des intelligences suspectes avec l'étranger, de lever les plans de la forteresse, pour les envoyer aux Autrichiens. Sans se donner le temps d'examiner ces ridicules imputations, on envoya des ordres pour qu'on ne laissât absolument auprès du pontife que les personnes indispensables à son service. Les prélats Spina, archevêque de Corinthe, Marotti, secrétaire, Caracciolo, maître de chambre, les pères Pie de Plaisance, et Baldassari, furent transférés à Grenoble sous une escorte nombreuse d'officiers et de

¿An 1799, eurs pout erser des des sanédictions on de son nent prorive enfin

oment où proscrits, imaginer, és, que le haine de ntra dans l'Europe, n noircis-, dans une t mauvais t aussi de e affreuse l'immense ; il y était unication lus d'une ention, du amen que t force lui lus amère is sa captit des pergueurs de confiance, chagrins. es amis si entretenir plans de se donner nvoya des ontife que ats Spina, l maître de ent trans-

iers et de

soldats, sans aucun égard pour les représentations et les plaintes de ce vénérable vieillard qui n'avait jamais témoigné une sensibilité aussi vive. Vingt-cinq jours après cette séparation cruelle, un ordre arriva de faire partir le pape de Briançon, et de le conduire à Valence. On ne tint aucun compte de l'avis des médecins, qui assuraient tous que sa santé ne pourrait soutenir les fatigues du voyage, et qu'il courait risque de ne point arriver vivant au lieu de sa destination. Les prélats de la suite du pape qui étaient à Grenoble, instruits de ces nouvelles dispositions, obtinrent qu'on écrirait au commandant de Briançon d'attendre, pour faire partir Pie VI, qu'on lui eût envoyé les carrosses nécessaires pour le transporter. Mais le commissaire du pouvoir exécutif près l'administration centrale de Briançon, informé que cet ordre était venu au commandant, eut la barbarie d'accélérer le départ, en disant: Le pape partira mort ouvif. On ne put se procurer que trois mauvaises voitures, qui ressemblaient à des charrettes. Dans cet équipage, le pape traversa la ville d'Embrun, sans s'y arrêter. A son arrivée à Savine, la dame la plus distinguée du lieu témoigna le désir qu'elle avait de le loger dans son château : cette faveur lui fut refusée; et quoique l'horrible fatigue que le saint Père avait essuyée l'eût mis dans un état déplorable, il fut logé non pas au château, mais dans une petite maison de paysan; on permit seulement à madame de Savine de lui envoyer un fauteuil pour reposer ses membres si cruellement tourmentés par les cahots de la voiture. La ville de Gap se distingua aussi par son empressement; presque tous ses habitans vinrent à la rencontre du saint Père, et le conduisirent comme en triomphe dans l'enceinte de leurs murs. On vit même la femme d'un des capitaines qui le suivaient, avoir le courage de monter jusqu'à deux fois sur sa voiture pour lui baiser la main. On s'arrêta trois jours à Gap, pendant lesquels tout le peuple se porta à ses pieds, afin de recevoir sa bénédiction. A Vizille, le pape fut logé dans ca château, dont la maîtresse était accourue de Grenoble pour le recevoir avec l'empressement et le respect dus au chef de l'Eglise. Le locataire de ce château était un Genevois à la tête d'une riche manufacture de toiles; il parut pénétré de vénération à la vue du pontife, et ne cessait d'admirer la majesté et la fermeté répandues sur son visage. Quand le peuple en foule vint rendre ses hommages au pape, et lui baiser les pieds, il fut invité à s'approcher comme les autres. • Je ne puis avoir cet honneur, » répondit ce protestant, d'un ton de regret.

C'est surtout à Grenoble que le pape eut la consolation de voir combien les sentimens religieux avaient encore de force dans le

cœur des Français. Les citoyens allèrent à sa rencontre à plus d'une lieue de la ville, et formèrent sur son passage une double haie. Il entra dans la cité moins en captif qu'en vainqueur, et madame de Vaux eut le bonheur de le recevoir dans sa maison. L'administration fit aussitôt fermer les portes pour arrêter l'assluence des peuples voisins, qui accouraient de toutes parts à Grenoble. Bientôt la maison où logeait le pape fut assiégée par les citoyens, qui témoignaient le désir le plus ardent de le voir et d'être bénis. Le commissaire, accablé des instances continuelles du peuple, se refusait obstinément à ses vœux. Il ordonna que les fenêtres qui donnaient sur la cour fussent fermées; mais, sur l'observation qu'on lui adressa, que cette résistance et ces précautions ne faisaient qu'irriter le peuple, qui peut-être se porterait à quelques excès, il fit prier le pape de se montrer. Dès que Pie VI s'approcha de la fenêtre, quelqu'un des spectateurs, par un zèle inconsidéré, s'avisa de battre des mains, et ce genre d'applaudissemens ayant été sur-le-champ répété de toutes parts, et devenant universel, la délicatesse du pontife fut blessée de cette manifestation, qui lui parut indécente, et il se déroba aussitôt aux yeux de la foule.

Pendant son séjour a Grenoble, on vit les dames du premier rang se déguiser en servantes, et portant des tabliers devant elles, donner de l'argent aux gardes pour obtenir l'honneur de servir les prélats qui accompagnaient le pape; et même, ce qui paraîtra plus étonnant, plusieurs officiers et soldats sollicitèrent, comme une faveur insigne, d'être introduits dans l'appartement du chef de l'Eglise, et admis à lui baiser les pieds. Mais la plus grande consolation que le vénérable vieillard éprouva dans cette ville, ce fut d'y retrouver les chers et fidèles compagnons de sa captivité, dont la séparation lui avait été si douloureuse à Briançon. Dès qu'il aperçut ces vertueux amis, les larmes coulèrent de ses yeux; il leva les mains au ciel pour rendre grâces à Dieu, qui répandait encore cette douceur sur ses derniers momens. Le pape fut redevable de cette faveur et des égards qu'on eut pour lui dans ce dernier voyage à la recommandation du ministre d'Espagne Labrador, envoyé par le roi catholique auprès de Pie VI, pour lui témoigner toute la part qu'il prenait à sa peine.

A son départ de Grenoble, la foule fut aussi considérable qu'à son arrivée. En vain des gardes nombreuses avaient été placées hors de la ville pour empêcher les attroupemens. Un nombre prodigieux de citoyens suivit le pape à une grande distance de la route de Tullins. On remarqua surtout une femme, accompagnée de ses deux filles, qui firent tout le voyage à pied, en courant

An 1799] à plus , et man. L'adffluence renoble. itoyens, re bénis. euple, se fenêtres observa tions ne quelques s'approinconsiissemens ant uni-

estation,

ux de la

premier s devant near de e, ce qui icitèrent, artement s la plus ans cette e sa capriançon. nt de ses Dieu, gui Le pape pour lui tre d'Ese Pie VI,

able qu'à é placées nombre nce de la mpagnée courant

auprès de sa voiture, dans l'espérance de pouvoir pénétrer dans son appartement, et d'en être bénies lorsqu'il serait arrivé a Tullins. Le pape, à qui leur persévérance n'avait point échappe, les fit appeler, et les combla d'éloges et de bénédictions. On a observé qu'il témoignait une prédilection particulière pour les pauvres et pour l'enfance, à l'exemple de Jésus-Christ, qui recommandait à ses apôtres de laisser approcher de lui les petits enfans. Dans plusieurs endroits de sa route, de jeunes filles, vêtues de blanc, jetaient des fleurs sur son passage; elles en jetaient jusque dans sa voiture. Le saint Père, sensible à ces marques d'amour et de respect, souriait avec bonté, et bénissait avec une affection toute particulière cette innocente jeunesse.

Le 11 juillet, il partit de Tullins pour se rendre à Saint-Marcellin. La chaleur était excessive; cependant il aima mieux rester exposé au soleil, et supporter la poussière, que de laisser fermer les rideaux de la voiture, pour ne pas priver de le voir les habitans de la campagne, qui accouraient de toutes parts. On admirait sa patience à les bénir, dès qu'il voyait, par leur attitude, que c'était leur désir. Il faut rendre cette justice aux gendarmes du département de l'Isère, qu'ils eurent pour le vertueux pontife tous les égards dus à son caractère; ils avaient soin de s'arrêter quand il le fallait, pour que la foule qui s'empressait auprès de la voiture du pape ne fût pas blessée par leurs chevaux. Ils avaient l'attention de désigner au peuple la personne de Pie VI : C'est celui qui est à droite, habillé de blanc, disaient-ils : ils voulaient aussi qu'on eût pour le saint Père le respect convenable, et quelquefois, en termes énergiques, ils faisaient mettre le chapeau bas à quelques curieux. Quand on apprit à Pie VI qu'il était dans le diocèse de Vienne, il se rappela qu'il avait accueilli à Rome l'archevêque de cette ville; qu'il l'avait retenu longtemps malgré lui, lorsqu'il voulait retourner auprès de son troupeau, et s'exposer dans des temps trop orageux. C'est un pasteur digne des premiers siècles, dit il, il va à pied comme le plus simple missionnaire; et l'estime singulière qu'il avait conçue pour ce prélat le portait à souhaiter en passant les plus abondantes bénédictions du Ciel à son troupeau.

A Saint-Marcellin, les habitans saisirent l'occasion de la fête de saint Pie, qui tombe le 12 juillet, pour présenter au pape un houquet de roses. La jeune personne qui le présentait lui fit ce compliment si ordinaire, qui consiste à désirer que les roses soient sans épines. Le saint Père reçut le bouquet avec bonté; mais à ce mot d'épines, qui lui rappelait celles dont son âme était environnée depuis si longtemps, il leva les yeux au ciel, et laissa apercevoir un mouvement de résignation qui témoignait combien sa posi-

d

q

ď

Sa

et

SO

ce

m

né

 $\mathbf{F}_{\mathbf{i}}$

qu

fu

dé

re

né

sir

De

for

CO

raî

et

аu

da

rai

l'ac

sa

pla

de

tion était différente de celle qu'on lui souhaitait. L'affluence fut si grande à Saint-Marcellin qu'elle effraya l'administration, qui, pour s'en débarrasser, prit le parti de faire dire que Pie VI était ma-

lade, et qu'il avait besoin de repos.

Le 13 juillet on le fit partir pour le conduire à Romans; il fut escorté par les gendarmes de la Drôme, qui, sans doute pour obéir aux ordres sévères qu'ils avaient reçus, se montrèrent beaucoup moins complaisans envers leur illustre prisonnier, et beaucoup moins faciles à laisser approcher le peuple. Mais lorsqu'on fut arrivé à Romans, la maison où Pie VI devait loger fut investie d'une telle multitude, que le commissaire employa en vain son autorité pour écarter cette foule importune; peut-être eût-il été dangereux d'a-! voir recours à la force armée; l'effervescence des esprits était si grande, que ni les ordres, ni les menaces ne purent la calmer. Désespéré de l'inutilité de ses efforts, le commissaire pensa qu'il était de sa prudence de prier lui-même le pontife de paraître à la fenêtre, mais en lui recommandant de ne faire aucun signe de bénédiction. Cette restriction ne fit qu'irriter davantage le peuple; on commençait à perdre le respect dû au magistrat, et il se vit obligé de consentir à ce que le pape donnât la bénédiction; il fallut même qu'il joignit à ce consentement une prière formelle: alors Pie VI s'avança avec dignité, bénit les assistans, et tout le monde se retira satisfait et tranquille. La municipalité de Romans n'avait pas montré la même sévérité que le commissaire; car elle était allée à la rencontre du pape, et l'avait reçu avec distinction.

On rapporte que le saint pontife opéra dans cette ville une sorte de miracle, et que sa présence convertit un homme qui jusqu'alors s'était signalé par son impiété. C'était cependant sa maison qui avait été choisie pour le logement de Pie VI. « Qu'est-ce » que le pape? disait-il; n'est-ce pas un homme comme les autres? » Il doit loger chez moi; mais je n'ai pas de grands préparatifs à » faire, et je le recevrai sans cérémonie. » Dans de pareils sentimens il vint au-devant de lui; mais à peine vit-il cet auguste vieillard, accablé du poids de ses infirmités, et qu'on tirait avec peine de sa voiture, qu'il ne put soutenir ce spectacle; son cœur fut ébranlé; il tombe à genoux, baise les pieds du pape, les baigne de

ses larmes, et l'accompagne respectueusement chez lui.

Dès le lendemain Pie VI se remit en route, et arriva le 14 juillet, sur les sept heures du soir, à Valence, ville qui fut le terme de ses
courses ainsi que de sa vie. Il fut conduit au logement du gouverneur dans la citadelle, dont les portes furent aussitôt fermées.
L'appartement qu'on lui destinait étant absolument dégradé et sans
meubles, l'administration fut obligée de le faire réparer. Madame

1799] e fut si i, pour ait ma-

; il fut r obéir aucoup aucoup tarrivé ne telle té pour ux d'aétait si calmer. sa qu'il tre à la e de bépeuple; l se vit tion; il rmelle: tout le Romans car elle inction. ille une qui jussa mai-

aigne de

14 juilme de ses
gouverfermées.
lé et sans
Madame

Du'est-ce

aratifs à

ls senti-

ste vieil-

ec peine

cœur fut

de Vins o'frit les meubles; on les refusa d'abord; mais, après quelques réflexions, le besoin les fit accepter. Quelques autres dames signalèrent aussi leur respect pour le pontife, et s'empressèrent d'apporter tout ce qu'elles croyaient pouvoir contribuer à orner sa demeure, et procurer quelques soulagemens à ces maux.

Faisons observer ici combien la tyrannie se trompe elle-même et combien elle est aveugle dans ses cruautés. Le dessein du Directoire, en faisant ainsi traîner de ville en ville ce vénérable vieillard, était sans doute d'outrager et d'avilir la religion dans la personne de son chef, et de montrer aux Français, comme un trophée, ce représentant de Dieu sur la terre, humilié, et pour ainsi dire dégandé par ses fers et par ses infortunes; et jamais Pie VI ne parut si grand et si respectable. Sur le trône même du Vatican, et au milieu de toute la pompe d'un souverain, il inspirait moins de vénération. On eût dit que les directeurs ne l'avaient amené en France que pour ranimer par sa présence les sentimens de piété qui commençaient à s'éteindre dans tous les cœurs. Ce voyage ne fut qu'une suite de triomphes et pour le pontife et pour la religion.

L'administration centrale de Valence prit un arrêté par lequel elle constituait le saint Père prisonnier, et le déclarait en état de détention. Le commissaire et Beveron, membre de l'administration, protestèrent contre cet arrêté, et en donnèrent avis au Directoire. Le département, de son côté, motiva sa conduite sur la nécessité de maintenir la tranquillité, et d'éviter les troubles que pouvait occasionner le voisinage d'Avignon et du Comtat-Venaissin. C'est sous ce prétexte que l'administration défendit expressément que qui que ce fût parlât au saint Père, sinon en présence du commandant de la place ou d'un officier commis à cette fin. De continuelles patrouilles avaient ordre d'empêcher qu'il ne se format le moindre rassemblement aux environs de la citadelle. Le convent des Cordeliers, qui en était voisin, servait de prison à plusieurs prêtres insermentés : il leur fut enjoint de ne plus paraître sur la terrasse du couvent, et toutes les sentinelles furent che sées de veiller à ce qu'il ne se fit aucun signe entre ces prêtres et les personnes de la suite du pape. Enfin, il fut recommandé au pape lui-même, et à ceux qui l'entouraient, d'être circonspects dans leurs propos, et de s'abstenir de toute expression qui pourrait servir d'aliment à la malveillance ou au fanatisme. A ce prix, l'administration promettait au pape tous les adoucissemens que sa situation et les localités pourraient permettre. Cet arrêté fut placardé sur tous les murs de Valence le lendemain de l'arrivée de Pie VI, et ce même jour les administrateurs allèrent lui rendre visite. L'entrevue fut courte, le pape les reçut avec sa politesse-

8u

joi

th

Sa

un

» S

» P

pe

caj

w Y

de

tri

oha

sa :

a N

» il

o n

ъ l'

» V

cev

vie

de (

tin

mê.

il é

par

tan

cell

cul

sa I

on

en

con

irai

eter

cor

ordinaire; il n'avait encore aucune connaissance des affiches posées le matin, et quand même il en est été instruit, sa modération et sa patience ne se fussent pas démenties. Assurément les précautions des administrateurs étaient fort inutiles : le pontife, pendant toute sa captivité, fut un modèle de prudence et de circonspection; il avait l'âme trop élevée pour donner le moindre prétexte à ses ennemis.

Son appartement était de plain-pied avec un jardin, où quelquesois on lui permettait de se promener dans une chaise roulante; car ses jambes et ses cuisses étaient enslées au point qu'il lui était impossible de marcher. Pendant plus de deux mois qu'il habita la citadelle de Valence, on ne le vit pas sortir une sois de l'enceinte du logement qui lui était assigné: il y vivait dans la tranquillité et dans la retraite, occupé de la prière et de la lecture de quelques livres pieux. Il entretenait encore une correspondance assez étendue; et conservant sa tête libre et saine, malgré la vieillesse et les infirmités, il répondait avec une justesse admirable aux consultations que l'on continuait à lui adresser comme au chef de l'Eglise. Son sommeil était très-court pendant la nuit, et il était toujours levé de très-grand matin; mais suivant la coutume des pays méridionaux, il prenaît après le repas un repos assez prolongé.

Un grand nombre de personnes se présentaient chaque jour pour rendre leurs hommages au souverain pontife; mais il y en avait peu qui pénétrassent jusqu'à lui. Cette faveur ne fut accordée qu'aux citoyens les plus distingués de la ville et des environs. Plusieurs personnes du peuple qui avaient des relations avec les soldats de garde autour de sa demeure, s'y glissaient aussi secrètement, sous différens prétextes. Mais une visite qui procurait toujours au pape quelque plaisir, était celle de Labrador, agent de l'Espagne, qui ne manquait pas un jour de lui rendre ses devoirs pendant le dîner. Le visage de Pie VI, abattu et flétri par tant d'infortunes, brillait encore de quelques rayons de joie, à l'aspect de l'envoyé de la seule puissance qui pût lui donner des marques publiques d'intérêt et d'affection; c'est dans son sein qu'il épanchait ses douleurs, c'est à lui qu'il adressait ses plaintes, c'est par son organe qu'il transmettait au gouvernement français ses désirs et ses demandes; et l'intercession du ministre espagnol était rarement sans effet. On observa que Pie VI, dès qu'il paraissait, avait toujours l'attention de lui faire approcher un siége, n'oubliant pas l'étiquette de la cour romaine, qui donnait à l'ambassadeur d'Espagne le droit de s'asseoir pendant le dîner du pape.

Un octogénaire, environné de quelques prêtres, n'était pas as-

n 1799]
nes poération
es prépontife,
de cir-

u quelse rount qu'il
ois qu'il
ofois de
dans la
lecture
respon, malgré
se admicomme
t la nuit,
t la cou-

que jour s il y en ut accornvirons. avec les aussi seii procuabrador, endre ses flétri par de joie, à nner des son sein plaintes, t français espagnol 'il paraisin siége, iit à l'amdu pape. it pas assurément un objet capable de troubler le repos des despotes du Luxembourg: mais c'est le sort des méchans de trembler toujours. Les tyrans trouvèrent que le pape était encore trop près du théâtre de la guerre; le voisinage d'Avignon et du Comtat, de la Savoie et de l'Italie, les épouvantait. Le 4 août la peur leur dicta un arrêté conçu en ces termes: « Le Directoire décrète que le pape » sera transféré à Dijon, en Bourgogne; le voyage sera fait à ses dé» pens, et défeuse expresse de s'arrêter à Lyon. » Après avoir dépensé quarante-cinq millions pour acheter la paix, le pape n'avait pas lieu de s'attendre à cette sordide mesquinerie du Directoire. Cette nouvelle preuve de l'acharnement des geôliers contre leur captif arracha quelques plaintes à l'infortuné pontife. « Hélas! » s'écria-t-il douloureusement, ils ne veulent donc pas me laisser » mourir ici en paix! »

Au milieu de tant de peines et de souffrances, ce qui tourmentait le plus vivement le saint pape, c'était la situation déplorable de la religion. Le prélat Marotti, le consolant au milieu de tant de tribulations, et l'encourageant à supporter des douleurs qui touchaient à leur terme, lui faisait observer un jour que son exil et sa résignation étaient l'époque la plus glorieuse de son pontificat.

« Mes souffrances corporelles sont grandes, sans doute, réponditail, mais les peines de l'esprit le sont bien dayantage: les cardi-

» il, mais les peines de l'esprit le sont bien davantage; les cardi-» naux, les évêques dispersés..... Rome..... mon peuple..... l'Eglise,

» l'Eglise..... voilà ce qui nuit et jour me tourmente. En quel état » vais-je donc les laisser? »

Le moment était arrivé où cet illustre martyr allait enfin recevoir la palme due à ses travaux; il touchait au terme de sa vie mortelle. Tant de voyages et de fatigues, tant d'inquiétudes, de contrariétés, d'incommodités de toute espèce, dont il était continuellement assiégé, avaient absolument épuisé ses forces : il est même étonnant qu'il ait pu y résister longtemps, accablé, comme il était, d'années et d'infirmités. Chacun de ses jours était une préparation à la mort. Il récitait tous les matins avec ferveur les litanies de la Sainte Vierge, baisant affectueusement son image et celle de plusieurs saints pour lesquels il avait une dévotion particulière. Tous les soirs, il disait le chapelet avec les personnes de sa maison. Quoiqu'il passat presque toute la journée en prière, on l'entendait encore réciter les psaumes pendant la nuit, et il en faisait les plus heureuses applications à son état et aux circonstances. Sa grande pratique était surtout d'unir ses souftrances et sa résignation à celles de Jésus-Christ, pour les rendre éternellement méritoires. Son âme n'aspirait plus qu'à quitter ce corps de boue qui la retenait encore; elle voyait avec plaisir sa

prison se détruire chaque jour. Les jambes de Pie VI refusaient absolument le service, et quand il essayait de se tenir debout il retombait dans son fauteuil, affaissé par son propre poids. Toute la partie inférieure de son corps était paralysée. Cependant, qui pourrait croire à cette aveugle rage dans des hommes qui affichaient des idées philanthropiques? les directeurs s'obstinaient encore à faire traîner à Dijon ce corps infirme dont la mort avait déjà occupé la moitié; et si la paralysie, se portant des cuisses aux intestins, plavait produit une crise terrible, avant-coureur de sa fin prochaine, et rendu absolument impraticable tout projet de voyage, le Directoire aurait eu la gloire de faire expirer le vénérable pontife sur

les grands chemins.

Le 19 août, à cinq heures du soir, pendant sa méridienne, Pie VI fut attaqué d'un vomissement violent; il eut encore assez de forces pour tirer une sonnette placée au chevet de son lit : on accourat et on le trouva sans connaissance. Pendant plusieurs jours on lui pre igna tous les secours nécessaires : un médecin en qui le saint Pero aveix beaucoup de confiance arriva de Grenoble. Mais un corps souisé par la vieillesse et les infirmités ne laissait aucune ressource; la nature fit cependant encore un dernier effort, et la connaissance lui revint : le premier usage qu'il en fit fut de demander son confesseur, et de se préparer à recevoir le saint viatique. Le 27 août fut le jour choisi pour cette dernière et auguste cérémonie. Le pape se fit revêtir de ses ornemens pontificaux, et par respect pour Jésus-Christ il voulut qu'on le descendît de son lit et qu'on le placât sur son fauteuil. Ses prêtres, converts de leurs habits sacerdotaux, se rangent autour de lui tenant une torche à la main. Pie VI fait devant eux cette profession de la foi catholique, apostolique, romaine, que doivent faire tous les papes sur leur lit de mort. Il prie Jésus-Christ de conserver à la ville de Rome l'antiquité et la pure té de la foi, et de rendre à la France la religion, la paix et le bonheur. Spina, archevêque de Corinthe, les larmes aux yeux, s'avance pour administrer le saint Père, et lui demande, en présence de Jésus-Christ, s'il pardonne à ses ennemis. A cette question, Pie VI, levant les youx au ciel et les fixant ensuite sur un crucifix qu'il tenait toujours dans ses mains, répondit : De tout mon cœur, de tout mon cœur. Il avait beni ses ennemis en entrant en France, il feur pardonnait en sortant de ce lieu de misère pour aller dans et séjour bù son repos ne pouvel plus être troublé. Le lend waam 28, à huit heures du matin de recut l'extrême-onction des mains du même prélat, avec une piété si tendre, une si éditant soumission à la volonté divine, que tous les assistans en furers dénétrés de n 1799] usaient at il reoute la i pourent des e à faire cupe la ins, o achaine, e Directile sur

idienne, re assez n lit: on lusieurs médecin de Gremités ne e un dersage qu'il recevoir dernière nens ponn le dess prêtres, de lui tete profesvent faire st de confoi, et de Spina, arour admius-Christ, levant les enait toutout mon leur par-🕟 séjour ...in 28, à mains du oumission nétrés de respect et d'admiration. Ce ne fut qu'après avoir ainsi réglé les intérêts sacrés de son àme, que le saint pontife s'occupa d'affaires temporelles. Il fit alors dresser un codicille pour l'expression de ses dernières volontés, et pour acquitter autant qu'il le pouvait sa reconnaissance envers les généreux compagnons de sa captivité. On voyait qu'il était pénétré de douleur de les laisser sur un sol étranger; il tendait la main à tous ceux qui approchaient de son lit et la serrait affectueusement. Avant de mourir, il ordonna qu'on retirât de son doigt l'anneau de prix qu'il avait reçu de la reine Clotilde, et qu'on le remît au successeur qu'élirait le sacré collège '.

Jusqu'au dernier moment, il conserva le libre exercice de ses facultés intellectuelles; et dans la nuit du 27 au 28 août, il eut encore assez de force pour réciter le rosaire et faire ses prières accoutumées avec ceux qui l'entouraient. Le matin du 28, on lui avait mis sur son lit des croix et des chapelets, et il leva encore ses mains défaillantes pour les consacrer par sa bénédiction : les symptômes de la maladie devinrent plus graves dans l'après-midi de ce jour; les palpitations, les angoisses, présages d'une mort prochaine, se firent sentir. Il fit alors appeler auprès de lui toutes les personnes de sa maison, à la tête desquelles était l'archevêque de Corinthe; il leur adressa les adieux les plus touchans; tenant son crucifix d'une main et appuyant l'autre sur un des assistans, al donna lui-même, de son propre mouvement, à ses enfans prosternés au pied de son lit et fondant en larmes, une triple et dernière bénédiction. Heureux et privilégiés compagnons des voyages, des périls et des tourmens de cet illustre et vertueux pontife, ce précieux avantage était bien dù à la constance des services les plus empressés et à leur infatigable zèle pour sa personne. Quelques instans après, Pie VI entra en agonie, et Spina lui donna la bénédiction papale qu'on est dans l'usage de donner à Rome à tous les pontifes mourans. Après l'avoir reçue, Pie VI sit appeler son chapelain pour lui réciter les prières des agonisans, aux quelles il s'unit parfaitement, ayant toujours la croix du Sauveur entre les mains et témoignant le désir qu'on prononçat lente ment toutes les paroles your qu'il pût mieux se pénétrer de leur esprit. Le chapalain, les prieres achevées, s'éloignait tristement de son lit, persuadé que le malade n'avait plus de connaissance. Pie VI, qui s'en aperçut, fit quelques signes pour le rappeler; on continua de réciter des prières, qu'il s'efforça encore de répéter jusqu'au moment où il s'endormit paisiblement dans le Seigneur,

¹ M. Artand, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. ,9.

d

aj

ch

da

ap

ce:

me

pai

rer

tes

Pie

sa 1

peu

por

le 29 août 1799, à une heure vingt-cinq minutes de la nuit, âge de quatre-vingt-un ans huit mois et deux jours, après avoir gouverné l'Eglise vingt-quatre ans six mois et quatorze jours, règne qui avait surpassé en durée celui de tous ses prédécesseurs depuis S. Pierre. C'était le premier exemple qu'on eût eu depuis des siècles d'un pape mort dans l'exil.

Telle fut la fin de cet illustre pontife. La longueur extraordinaire de son pontificat est son moindre titre au souvenir de la postérité; il a bien plus surpassé son prédécesseur par ses vertus que par les années de son règne. Elevé sur la chaire de S. Pierre, dans des temps orageux et difficiles, il a déployé, dans tout le cours de son administration, des talens et des qualités rares, qui lui assurent une place distinguée parmi le petit nombre de souverains qui ont excellé dans l'art de gouverner. Ce qui le caractérise spécialement, c'est la grandeur et la sagesse de ses vues, et l'amour du bien public; ce sont les nombreux établissemens qu'il a faits, et surtout le desséchement des Marais Pontins, ouvrage qui suffirait seul pour immortaliser sa mémoire. Mais ce qui le met bien au-dessus des héros profanes, ce qui lui assure un des premiers rangs parmi les glorieux martyrs de la religion, c'est sa mort lente et cruelle, c'est sa douloureuse agonie, c'est le calice d'amertume qu'il a bu à longs traits; ce sont les outrages, les humiliations, les chagrins affreux dont il a été abreuvé depuis le moment où la révolution française a éclaté, jusqu'au dernier instant de sa captivité et de sa vie; c'est cette foule de souffrances et d'infortunes qu'il a supportées avec une patience inébranlable et un courage à toute épreuve : voilà ce qui doit lui mériter le nom de juste, et rendre son nom à jamais vénérable dans les fastes de l'Eglise et dans toute l'étendue des siècles.

Pendant tout le cours de la maladie du pape, la municipalité avait été très-exacte à s'informer de ses nouvelles. A peine eut-il cessé de vivre, que l'archevêque de Corinthe en fit donner avis à l'administration centrale du département et au commandant de la place. Aussitôt l'administration se rendit à la citadelle, et après avoir fait constater la mort de Pie VI par la déclaration de deux officiers de santé, elle arrêta que le corps serait ouvert devant elle à quatre heures après midi. Cette opération fut faite par le chirurgien du pape, qui procéda aussitôt à l'embaumement, en présence des autorités civiles et militaires, de l'ambassadeur d'Espagne, et des personnes de la maison de Pie VI. Le corps ainsi embaumé et couvert des vêtemens du souverain pontife fut placé aussitôt après dans un cercueil de plomb, et l'on mit aux par de une bourse de velours cramoisi à glands d'or, contenant les maisons de l'aussitôt après dans un cercueil de plomb, et l'on mit aux par de une bourse de velours cramoisi à glands d'or, contenant les maisons de l'aussitôt après dans un cercueil de plomb, et l'on mit aux par de une bourse de velours cramoisi à glands d'or, contenant les maisons de l'aussitôt après dans un cercueil de plomb, et l'on mit aux par de une bourse de velours cramoisi à glands d'or, contenant les maisons de l'aussitôt après dans un cercueil de plomb, et l'on mit aux par de l'aussitôt après dans un cercueil de plomb, et l'on mit aux par de l'aussitôt après dans un cercueil de plomb, et l'on mit aux par de l'aussitôt après dans un cercueil de plomb, et l'on mit aux par de l'aussitôt après de l'aussitô

799: , åge gouègne epuis s siè-

nordin posns que
nerre,
pout le
es, qui
e sounractéues, et
ns qu'il
uvrage

qui le un des c'est sa e calice les hus le moinstant nces et áble et le nom astes de

itéavait
-il cessé
s à l'adt de la
et après
de deux
t devant
te par le
ment, en
eur d'Esrps ainsi
fur placé
ux picts
t les mas

dailles d'or et d'argent frappées dans les premières années de son pontificat. Cette caisse fut entourée de six bandelettes, sur lesquelles on apposa sept sceaux, celui de l'administration municipale, du commandant de la place, de l'ambassadeur d'Espagne, de l'archevêque de Corinthe, du prélat Caracciolo et du secrétaire de Pie VI. Sur le point de fermer le cercueil, les commissaires firent appeler le prélat Marotti, pour y mettre sur-le-champ une courte inscription ^I.

Le cercueil, enfermé dans une bière de bois, fut porté dans la chapelle du gouvernement, et huit jours après, pour le mieux conserver, on le descendit dans un lieu plus frais et correspondant directement sous cette même chapelle. Les scellés furent apposés sur le peu d'effets qui restaient à Pie VI. Ses entrailles avaient été mises à part, pour être réunies à celles de ses prédécesseurs, que l'on conservait à Rome, depuis Sixte V jusqu'à Clément XIV inclusivement, dans le chœur de Sainte-Anastasie, paroisse du palais Quirinal; mais Pie VI, peu de temps avant de rendre le dernier soupir, avait confirmé uu vœu déposé dans son testament, où il demandait que ses dépouilles, si Dieu le permettait, fussent transportées sous le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, devant lequel il avait tant de fois prié pendant sa vie.

Dès que la nouvelle de la mort de Pie VI fut répandue, le peuple se porta en foule vers la chapelle, et plusieurs furent assez heureux pour en obtenir l'entrée. Les uns prient pour le pontife, les autres l'invoquent; ceux-ci jettent des fleurs sur son

'La voici telle qu'il la composa dans le moment même :

Hic situs est
Pius Sextus, pontifex maximus,
Olim Joannes Angelus Braschius Cesænas,
Qui, diuturnitate pontificatûs,
Cæteros omnes pontifices prætergressus,
Ecclesiam rexit annos XXIV, mens. VI, di. XIV.
Decessit sanctissime Valentiæ,
Die XXIX Augusti. anno M. DCCXCIX,
In arce in quâ obses Gaworum custodiebatur*,
Dùm annum ageret LXXXI, mens. VIII, di. II.
Vir admirandâ animi firmitate
Et constantid
In laboribus maximis perferendis.

^{*}Les persécuteurs ne se doutent pas de tout; sans quoi on n'eût pas laissé passer cette ligne varageuse. Obses, ici, seut dire plus qu'otage; il seut dire captif : et il y avait de l'intrépidhé. à sonstater le fait de la captivi é de Pie VI, sous les yeux de ses geôliers.

(A

ani

les

cin

An

ma

rite

des

do

ran

for

lèb

cha

Esp

zan

Jos

arc

dor

Fra

et q

et d

que

fa 🗀

plan

de l

par

cuei

in p

réui

avai

tefia

les]

bore

dan

trou

veat

d'un

évêd

insu

C

cercueil, ceux-là les renouvellent et emportent les premières chez eux; ici l'on y applique des médailles, des voiles, des croix, des mouchoirs, des livres de prières, des chapelets; là on se prosterne au pied de la tombe, que l'on baise avec un saint respect; chacun veut avoir quelque chose qui ait appartenu au saint pape; vêtemens, cheveux, linge, papiers, tout est un objet précieux pour la foi des chrétiens; prière, vœux, joies, tristesse, admiration, tous ces sentimens se comon ent,.... et tous, les larmes aux yeux, s'écrient: C'est un marryr! Cette magnifique oraison funèbre ne fut pas la seule: on célébra dans toutes les églises catholiques les obsèques de Pie VI; Londres même et Saint-Pétersbourg entendirent son éloge.

Il n'était resté au pape, de son anciere e plandeur, qu'une garde-robe modeste et un peu de linge. Il avait légué ce seul bien qu'il eût au monde aux fidèles compagnons de son exil. Les autorités de Valence, déshonorant, par la plus sordide mesquinerie, la république dont ils étaient les magistrats, prétendaient que cette triste dépouille du pontife était une propriété nationale. Le commissaire espagnol leur représenta en vain toute la bassesse d'une pareille conduite. Les administrateurs s'obstinèrent à vouloir frustrer les serviteurs du pape de cette modique récompense de leur zèle et de leur amitié. La plupart eurent la douleur de retourner en Italie sans avoir pu recueillir ce legs, que la main d'où il partait rendait si précieux à leurs yeux. Mais l'archevêque de Corinthe, plus ferme et plus courageux que les autres, resta à Valence pour y attendre l'effet des réclamations adressées au Directoire par les légataires. Buonaparte revenant d'Egypte et passant par Valence, le prélat lui fit demander une audience, et le supplia de vouloir bien appuyer auprès du Directoire sa juste demande : Buonaparte le lui promit.

Dans le cours de son glorieur pontificat, Pie VI s'était assuré des protecteurs dans le ciel, par l'empressement qu'il avait mis à proposer les vertus de plusieurs pieux personnages à l'imitation des fidèles. Nous ne les nommerons pas tous. Le 24 mai 1791, il avait déclaré bienheureuse la sœur Marie de l'Incarnation (madame Acarie), Carmélite. Un décret du 11 décembre 1793, équivalent d'une béatification, avait appre vé le culte du B. Pietro di Treja. Un autre décret avait auto , en 1796, le chapitre de Saint-Pierre du Vatican, et les diocèses d'Ancône et de Sienne à faire l'office, avec rit double, du bienheureux Antoine Fatati. Pie VI, qui avait personnellement connu Léonard de Port-Maurice, et qui le révérait, avait encore promulgué, le 14 juin 1796, le décret de sa béatification. Le jour de l'Assomption de la même

année, il avait déclaré que Marie-Crucifix Tommasi avait pratiqué les vertus à un degré héroïque.

Parmi les soixante douze cardinaux crees par ce pontife, en vingtcinq promotions, nous nous bornerons aussi à nommer : Léonard Antonelli, mort doyen du sacré-collége; André Gioannetti, Camaldule, archevêque de Bologne, bon théologien, plein de charité pour les pauvres, et qui, resté à son poste lors de l'invasion des Français, commanda leur estime; Hyacinte-Sigismond Gerdil, dont nous avons signalé l'éclatant mérite; Grégoire-Barnabé Chiaramonti, réservé à de si hautes destinées et à de si cruelles infortunes; Muzio Gallo, évêque de Viterbe; Etienne Borgia, célèbre par ses connaissances, etc. Plusieurs étrangers reçurent le chapeau sous ce pontificat. Nous citerons Thomas de Boxador, Espagnol, général des Dominicains; François-Antoine de Lorenzana, archevêque de Tolède, prélat aussi pieux qu'éclairé; Charles-Joseph de Martiniana, évêque de Verceil; Victoire-Marie Costa, archevêque de Turin, qui tint, en septembre 1788, un synode dont les règlemens ont reçu de justes éloges; Jean-Henri de Frankemberg, archevêque de Malines, si zélé pour ses devoirs; et quatre Français, de La Rochefoucauld, de Rohan, de Loménie et de Montmorency.

C'est dans le Comtat Venaissin qu'était né Jean-Siffrein Maury, que l'on a vu déployer à l'Assemblée nationale cette éloquence facile et en même temps énergique qui le plaça à la tête des place grands orateurs de cette assemblée. Lorsqu'après la clôture de la session il avait quitté la France, il avait été appelé à Rome par Pie VI, et avait reçu des princesses, tantes de Louis XVI, l'accueil le plus flatteur. Le pape l'avait nommé archevêque de Nicée in partibus, e envoyé en qualité de nonce à la diète de Francfort, réunie pour l'élection de François II. A son retour, ce prélat avait été nommé, le 21 février 1794, cardinal et évêque de Montefiascone, l'un des meilleurs siéges d'Italie. Obligé de fuir, lorsque les Français eurent pénétré dans Rome, Maury s'était retiré d'abord à Sienne; il avait ensuite gagné Venise à travers de grands dangers, et était passé de là en Russie. Cependant il devait se trouver à Venise et assister au conclave d'où sortirait le nou-

veau pape.

Les malheurs de Pie VI, de ce pontife qui couronna la vie d'un saint par la mort d'un martyr, avaient été envisagés par les évêques réunis avec une froideur et rapportés avec une ironie insultantes! Ils s'étaient félicités de voir Rome envahie et le gour

u'une seul l. Les esquilaient natio-

7991

chez

, des

erne

cha-

ape;

cieux

mira-

s aux

ı fu-

s ca-

ute la nèrent le réent la e legs, . Mais ue les

ations venant er une Direc-

assuré
ait mis
l'imitai 1791,
on (maéquivaetro di
itre de
Sienne
Fatati.
t-Mau-

n 1796, a mêm**e**

Précis hist. sur l'Egl. const., p. cxii-cxiv.

vernement républicain élevé sur les ruines de l'autorité temporelle du pape; tantôt ils faisaient des homélies en faveur des institutions républicaines, tantôt ils poursuivaient l'ultramontanisme; sans cesse ils publiaient des écrits pour le soutien de leur cause et autorisaient la persécution par leurs déclamations contreleurs adversaires.

Vils flatteurs du Directoire, ils s'opposerent pourtant, avec quelque courage, aux efforts qu'on faisait pour abolir l'observation du dimanche. Onze évêques décidèrent, le 3 décembre 1797, qu'on ne pouvait transférer le dimanche au décadi; Saurine fit plusieurs réclamations à ce sujet, et adressa une pétition au Directoire; de son côté, Le Coz publia des observations sur la célébration du dimanche. Ces écrits déplurent sans doute au Directoire, qui supprima les Annales de la Religion : ce recueil. toutefois, ne cessa point de paraître; on le publiait sous le titre de Mémoires pour servir à l'histoire et à la philosophie, par cahiers détachés, qu'on n'émettait plus à jours fixes, et dont on variait de temps en temps la pagination. Les scellés furent mis sur l'imprimerie-librairie chrétienne, formée par Desbois. Mais, pour soustraire les archives constitutionnelles à la saisie, on transporta ces monumens de schisme et de discorde en différens lieux. Un changement, qui survint dans le Directoire, amena un régime moins rigoureux, dont les constitutionnels profitèrent d'autant plus aisément, qu'ils étaient favorisés par Fouché, ministre de la police. Leur journal reprit sa forme.

Le concile de 1797, auquel on donna le nom de concile national, quoiqu'il ne représentat que la moindre fraction de l'Eglise de France, avait vivement exhorté à nommer des évêques partout où les sièges se trouvaient vacans par mort, apostasie, mariage ou abandon des fonctions ecclésiastiques 1. En conséquence, les constitutionnels s'étaient mis en mouvement. Un diocèse était-il tranquille sous l'autorité légitime? il suffisait de gagner quelques prêtres et de faire avec eux un simulacre d'élection, qui devenait une source de divisions. Dans plusieurs villes, on vit arriver ainsi des évêques qu'on n'y demandait pas, et dont la présence n'avait d'autre effet que d'introduire ou de fortifier le schisme. En 1708, on élut dix évêques, savoir : Lacombe, Etienne, Aubert, Villa, Demandre, Monin, le régicide Audrein, Dufraisse, Butaux-Dupoux et Blampoix, pour les départemens de la Gironde, du Vaucluse, des Bouches-au-Rhône, des Pyrénées-Orientales, du Doubs, des Ardennes, du Finistère, du Cher, de l'Allier et de l'Aube. Quatre

[An 1799] évêques savoir: pour Sain Jacquem point à (En 1799 pat : à m tations, i parti. Da Dorlodo la Mayer le Calva Bisson; cesseur] deroux. qu'on se Outre c constitu fut trans évêque n'eurent formé u du sujet simple : contre réunion trouva o pliquer tée, n'eu des évê obtenu cule, et noncé y évêque, presbyt siége de gagées rement le 15 ac

> nous le Cepe tait rer

évèque,

Précis hist sur l'Eglise constit., p. cvil-cxi.

e

évêques avaient été nommés pour les colonies par le faux concile, savoir : Jacquemin, pour Cayenne; Mauviel, Capelle et Lissoire, pour Saint-Domingue. Ces deux derniers ne furent point sacrés. Jacquemin, au contraire, fut sacré le 4 février 1798; mais il n'alla point à Cayenne, et devint curé de Mézières après le concordat. En 1799, les constitutionnels continuèrent à recruter leur épiscopat : à mesure qu'ils perdaient des prêtres, au moyen des rétractations, ils faisaient des évêques pour combler les vides de leur parti. Dans les six premiers mois de 1799, ils sacrèrent Duchemin, Dorlodot et Champsaud, pour les départemens du Calvados, de la Mayenne et des Basses-Alpes. Duchemin, sacré en février pour le Calvados, étant mort au bout d'un mois, fut remplacé par Bisson; Lindet, évêque de l'Eure, qui s'était marié, eut pour successeur Lamy; Rouanet fut élu, dans l'Hérault, à la place de Pouderoux. Il semble qu'on eût peur que le schisme ne finît trop tôt et qu'on se hâtât de multiplier les obstacles à la paix de l'Eglise. Outre ces promotions, il y eut quelques translations d'évêques constitutionnels à d'autres siéges. Ainsi Royer, évêque de l'Ain, fut transféré à Paris; Primat, évêque du Nord, à Lyon; Saurine, évêque des Landes, aux Basses-Pyrénées : mais ces translations n'eurent pas lieu sans difficultés. A Paris, par exemple, on avait formé un presbytère dont les membres, se partageant sur le choix du sujet, voulaient, les uns un évêque déjà sacré, les autres un simple prêtre. Le presbytère publia même une Lettre pastorale contre les translations. En février 1798, il y eut une première réunion du clergé constitutionnel, et sur soixante-sept votans il se trouva cent treize suffrages. Ce singulier scrutin, qu'on ne peut expliquer que par une infidélité manifeste ou par une dérision concertée, n'eut point de résultat, les voix s'étant trouvées partagées entre des évêques constitutionnels et onze prêtres. Grégoire, qui avait obtenu le plus de voix dans cette parodie, en sentit tout le ridicule, et déclara qu'il n'accepterait pas. Le presbytère ayant annoncé une assemblée générale à Notre-Dame pour l'élection d'un évêque, elle fut empêchée par la police. Peu après, cependant, le presbytère présenta Royer, évêque de l'Ain, pour l'élever sur le siège de Paris; ce choix fut agréé par les fractions de peuple engagées dans le schisme: Royer déclara qu'il accepterait provisoirement ce siége, et prit possession de l'église de Notre-Dame, le 15 août 1798. Une division éclata ensuite entre les réunis et cet évèque, qui n'assistait plus à leurs séances, et qui s'opposa, comme nous le dirons, à la convocation du second concile.

Cependant le Directoire, tyrannique et odieux au dedans, s'était rendu méprisable au dehors : il n'avait plus, comme la Con-

pε

in

pı

re

na

av

co

d'

lai

da

et

de

les fiss

de

de:

vention, la ressource de couvrir de grands crimes par d'éclatantes victoires, et d'en imposer par des conquêtes 1. D'un côté, la loi des otages, l'emprunt forcé, les déportations, les rigueurs contreles prêtres, avaient accru le nombre des mécontens dans l'intérieur; de l'autre, l'arrogance du langage diplomatique, l'invasion de la Suisse, le pillage et les violences exercés en ce pays, les exactions commises en Italie, avaient soulevé les étrangers. Dans cet état de choses, le Directoire fut renversé par un coup d'Etat dont il avait lui-même donné l'exemple au 18 fructidor. Son règne finit le 9 novembre 1799 (18 brumaire). Le genéra! Buonaparte, connu par d'éclatans succès en Italie, et qui venait de s'échapper d'Egypte, fit nommer trois consuls, dont il était le dernier; mais bientôt il prit l'ascendant sur ses collègues, les écarta même, s'en adjoignit d'autres entièrement de son choix, et tint seul le timon des affaires. Ambitieux, mais adroit, il débuta par quelques mesures propres à lui concilier les esprits, cassa plusieurs lois vexatoires du dernier gouvernement, calma le feu de la guerre civile qui se rallumait dans la Vendée, fit cesser les déportations. On ne prescrivit pour les ecclésiastiques, comme pour les fonctionnaires, que cette formule : « Je promets fidélité à la constitution; » engagement que quelques-uns crurent pouvoir contracter. D'autres, dont tant de sermens, de mesures arbitraires et de persécutions avaient éveillé la défiance, craignirent qu'une première condescendance ne devînt un titre pour leur faire d'autres demandes qui leur répugneraient davantage. Dans la nation, plusieurs concurent une idée flatteuse des dispositions de Buonaparte; quelques uns supposaient même qu'il avait le projet de rendre le sceptre aux Bourbons : l'événement démentira ces conjectures.

La conduite que Buonaparte venait de tenir en Egypte aurait dû faire pressentir qu'il ne relèverait la religion que dans l'intérêt de sa puissance, et qu'il ne la soutiendrait qu'autant qu'elle se plierait à ses caprices. C'est pour donner un aliment à une activité dont on ne pouvait calculer les suites, et dans l'espoir peut-être qu'il périrait en Orient, qu'on avait envoyé ce jeune général, chercher de la gloire au delà des mers. Chemin faisant, il s'était emparé de Malte. Le caractère faible et timide du grand-maître Hompesch, qui laissait le gouvernement entre les mains de quelques intrigans, avait permis aux principes de la révolution française de s'établir sur ce rocher. Lorsque la flotte française parut devant Malte, le commandeur Bosredon, qui, avec d'autres chevaliers infidèles à leurs vœux, avait déjà tramé un complot, sommé

^{*} Mém. pour servir à l'hist, eccl. pendant le xviix siècle, c. 3, p. 358-359.

atantes, la loi contre l'inté-nvasion ays, les s. Dans d'Etat n règne aparte, chapper cr; mais

ne, s'ene timon
les meis vexare civile
c On ne
onctionaution;
r. D'aupersécuremière
tres de-

lusieurs
aparte;
rendre
ectures.
e aurait
l'intérêt
a'elle se
me actipir peutgénéral
il s'était

l-maître de quelon franse parut res che-, sommé par le grand-maître de défendre l'île, avait répondu : « Mes vœux » sont de combattre les Turcs, et non pas les chrétiens. » Hompesch indigné avait eu encore assez d'énergie pour le faire conduire en prison; mais une sédition préparée d'avance ayant éclaté, Bosredon avait recouvré la liberté. Lorsque les colonnes françaises s'étaient dirigées sur la place, ce commandeur avait été trouver Buonaparte, et avait signé par son ordre une capitulation honteuse, à laquelle le grand-maître n'avait eu qu'à se soumettre. Hompesch, déshonoré par la servilité de ses démarches auprès du vainqueur, avait été conduit à Trieste, où il avait fait d'inutiles protestations contre un traité arraché par la force. Quant à Buonaparte, poursuivant sa course, il avait commencé cette fameuse campagne d'Egypte, pendant laquelle la guerre fut portée en Afrique et en Asie. Dans ses négociations avec le pape, l'hypocrite guerrier laissait entrevoir le rétablissement du culte catholique en France; dans les proclamations qu'il faisait adresser aux Musulmans, il se présentait à ces infidèles comme un envoyé dont la venue se trouvait prédite par l'Alcoran 1 : d'où résulte légitimement cette con-

Entre autres proclamations, nous citerons celle-ci;

« Alexandrie, le 13 messidor an 6 (ter juillet 1798).

» Peupies de l'Egypte, on vous dira que je viens pour détruire votre religion, ne le croyez pas : répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les Mameloucks, Dieu, son prophète, et le Coran....

» Cadis, cheiks, imans, schorbadgys, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais Mahométans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux Musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux Musulmans? »

Voici une pièce plus décisive encore. C'est une lettre de Buonaparte au cheik el-Missiri.

* Le 11 fructidor an 6 (28 août 1798).

» J'espère que le moment ne tardera pas où je pourrai réunir tous les hommes sages et instruits du pays, et établir un régime uniforme fondé sur les principes de l'Alcoran, qui sont les seuls vrais, et qui peuvent, seuls, faire le bonheur des peuples.»

Mais nous ne connaissons rien de plus abominable que la lettre de Buonaparte au divan du Caire :

« Que le salut du Prophète soit sur cux!

. 3 thermidor an 7 (21 juillet 1799).

» Il y a sur cette flotte des Russes qui ont en horreur cenx qui croient à l'unité de Dieu, parce que, selon leurs mensonges, il v en a *trois ;* mais ils ne tar-

¹ Walter-Scott, Vie de Napoléon, t. 8. Voyez aussi Recueil de pièces pour servir à l'histoire ecclésiastique à la fin du xviii° siècle, et au commencement du xixº, p. 306-330.

sequence, qu'au fond Buonaparte n'avait point de religion, et qu'il adoptait, par circonstance et par intérêt, dans ses actes publics, celle qui lui paraissait devoir actuellement servir son ambition. L'exemple du chef était suivi par ses lieutenans. Le baron de Menou, que Buonaparte avait emmené en Égypte, y embrassa l'islamisme, prit le nom d'Abdallah, et s'unit à une Musulmane. Quelle moralité attribuer à de pareilles apostasies? quelle confiance placer dans celui qui les provoquait, ou du moins qui ne les punissait pas, en éloignant de lui avec horreur ceux auxquels il avait à reprocher un tel scandale? Buonaparte, premier consul, nomma Menou gouverneur général d'Italie: c'est dire qu'il ratifia, dans son cœur, la trahison de l'apostat, puisqu'après son crime il le jugea encore digne de récompense.

deront pas à voir que ce n'est pas le nombre des Dieux qui fait la force, et qu'ilin'y en a qu'un seul, père de la victoire, clément et miséricordieux, combattant toujours pour les bons, confondant les projets des méchans, et qui, dans sa sagesse, a décidé que je viendrais en Egypte pour en changer la facc, et substituer à un régime dévastateur un régime d'ordre et de paix. Il donne par là une marque de sa haute puissance; car ce que n'ont jamais pu faire ceux qui croient à trois, nous l'avons fait, nous qui croyons qu'un seul gouverne la nature de l'univers.

» Et quant aux Musulmans qui pourraient se trouver avec eux, ils seront réprouvés, puisqu'ils se sont alliés, contre l'ordre du Prophète, à des puissances infidèles et à des idolâtres. Ils ont donc perdu la protection qui leur aurait été accordée : ils périront misérablement. Le Musulman qui est embarqué sur un bâtiment où est arborée la Croix, celui qui tous les jours entend blasphémer contre le seul Dieu, est pire qu'un infidèle même. »

Ainsi, on blasphème contre le seul Dieu, selon Buonaparte, quand on dit qu'il

y a trois personnes en Dieu!

L'auteur de l'Histoire, si curieuse, du pape Pie VII, faisant allusion (t. 1, p. 163) à l'une des pièces que nous venons de transcrire, la regarde comme l'extrait d'un faux Moniteur, que des malveillans avaient fabriqué.

SUF

Ce

d'ent firen trois croît temp cessi plus toujo victo crue paix le ch

A ou n jetai enco cipe: réur com projeffor saire défe nem la te des vict

que Mé Thé chr just tag de dét plié tou

col.

n 1799)
et qu'ilublics,
bition.
ron des
ibrassa
lmane.
le conqui ne
ixquels
consul',

il ratia crime

, et qu'il mbattant dans sa t substiar là une ni croient nature de

eront réussances urait été ié sur un asphémer a dit qu'il

ion (t. 1, le comme

DISCOURS

SUR LE BUT ET LES RÉSULTATS DE LA PHILOSOPHIE DU XVIII^e SIÈCLE.

Ce fut toujours le sort de la religion chrétienne d'être en butte à une foule d'ennemis. Dès son origine, les puissances de la terre conjurées contre elle drent tous leurs efforts pour l'étouffer dans son bereau. Elle marcha pendant trois siècles à travers les persécutions les plus sanglantes, et ne cessa de s'accroître, malgré tous les obstacles qu'on opposait à ses progrès. Pendant ce temps-là, elle vit naître dans son sein une foule d'hérésies qui attaquèrent successivement ses vérités fondamentales, et qui lui portèrent des coups d'autant plus sensibles, que c'étaient ses enfans mêmes qui conspiraient sa ruine. Mais toujours soutenue par la puissance invincible de son divin fondateur, elle sortit victorieuse de tant de combats; et lorsqu'après cette persécution si longue et si cruelle, où quatre empereurs se disputaient à l'envi la gloire de la détruire, la paix fut tout à coup rendue à l'Église par Constantin, on vit avec étonnement que le christianisme n'avait cessé de s'étendre au milieu des flots de sang qui avaient paru devoir le submerger, et que plus de la moitié de l'Empire était chrétien.

A cette époque les philosophes, qui, jusqu'alors, avaient semblé ou ignorer ou mépriser cette religion nouvelle, réveillés par l'éclat extraordinaire qu'elle jetait de toutes parts, jaloux des succès qu'elle obtenait partout, plus humiliés encore par la sublimité d'une morale qui montrait la faiblesse de leurs principes, et par les vertus des Chrétiens qui contrastaient si fort avec leurs vices, réunirent tout ce qu'ils avaient de savoir, d'éloquence et d'adresse, pour la combattre et arrêter ses progrès. Ils l'attaquèrent dans son ensemble, et ne se proposèrent rien moins que de la détruire et de l'abolir entièrement; mais leurs efforts furent vains : la religion triompha sans peine de ces nouveaux adversaires, les moins redoutables de tous ceux qu'elle avait eus à combattre : ses défenseurs, armés du glaive de la parole divine, foudreyèrent tous les raisonnemens dont ils avaient étayé leur cause. Les philosoph, s disparurent de dessus la terre, et leurs ouvrages seraient à peine connus, si, liés aux écrits immortels des apologistes de la religion, ils n'en avaient partagé la célébrité. Après cette victoire éclatante sur la philosophie, la religion chrétienne n'éprouva plus de ces attaques générales, et n'eut à soutenir, pendant une longue suite de siècles, que des combats partiels que lui suscitèrent de temps en temps le schisme et Thérésie.

Il était réservé au xVIII° siècle de voir se former contre elle, au sein même du christianisme, la conjuration la plus vaste et la plus universelle qui cût existé jusqu'alors. Nos philosophes modernes, bien moins graves que les anciens antagonistes de la religion, eux-mêmes déjà si fort dégénérés des premiers disciples de l'Académie et du tycée, n'en conçurent pas moins le projet d'attaquer et de détruire jusque dans ses fondemens cet aptique édifice, à qui des assauts multipliés avaient fait, il est vrai, éprouver bien des pertes, mais qui, conservant toujours dans son entier le dépôt précieux de la foi, eût dù leur faire présage l'inutilité de leur entreprise. Le chef de cette conjuration imple fut un homogo célèbre par ses talens, non moins célèbre par ses vices, et fameux surtout par la haine forieuse qu'il avait vouée à la reli¤len, par la guerre qu'il lui déclafa

dès sa première jeunesse, et qu'il soutint, malgré son peu de succès, jusqu'à la plus impuissante décrépitude. Il eut bientôt rassemblé sous ses drapeaux ces savans et ces gens de lettres qui, trouvant des égaux et même des maîtres dans la carrière qu'ils parcouraient, crurent que le titre fastueux de philosophes, que la dénomination d'esprits forts qu'ils s'arrogèrent, ferait d'eux une classe à part, et leur assurerait une célébrité qu'ils déstraient passionnément. Ils étayèrent leur parti de quelques courtisans er faveur, de plusieurs femmes qui prétendaient à la réputation de bel esprit, et surtout d'une foule de jeunes gens libertins, qui, transfuges de la religion par la corruption de leur cœur et la licence effrénée de leurs mœurs, étaient déjà perdus pour elle, et dont la conquête devait peu flatter leur orgueil.

d

c

I.

M

le

ei

(E

m

le

ce

13

de

lo:

tic

ľé

pu

Fo: Fli

tor

qu

et

du

ent

au.

pa

Le

mo

tio.

qu

le

ins

et e

ont la

Pol

tete

La religion a des dogmes qui sont l'objet de notre foi : elle a des lois de morale qui sont la règle de notre conduite. Les philosophes, dans leur plan d'attaque, malgré la fureur dont ils étaient animés, malgré leur projet de détruire la religion dans toutes ses parties, sentirent bien que sa morale ne donnait aucune prise à leur censure. Elle est si belle, si sublime, si analogue aux besoins de l'homme, si fort amic de l'ordre et de la paix, que, s'en montrer les ennemis, c'eût été exciter un soulèvement général, et jeter trop de défaveur sur leur cause. Un homme qui, quoique ennemi des philosophes, et faisant secte à part, attaquait aussi la religion à sa manière, ne peut s'empécher d'avouer que la majesté des Écritures l'étonne et le confond, et que jamais une si belle morale n'a été proposée à l'homme.

Ils tournèrent donc tous leurs efforts contre les dogmes de la religion chrétienne, ces dogmes pleins de mystères, incompréhensibles à la raison humaine, mais qui ne lui sont pas contraires, quoique les philosophes ne cessent de le dire, sans jamais le prouver. Et en effet, quelle preuve pourraient-ils en donner? Il n'y a que ce qui est du ressort de la raison, et accessible à ses lumières, qu'on puisse démontrer lui être contraire. Or, E cu est-il renfermé dans la sphère étroite de notre raison? Serait-il Dieu, suivant la pensée de S. Augustin, si l'homme pouvait le comprendre? Quelle idee se forment-ils donc de la Divinite, ces hommes qui se prétendent si éclairés, qu'ils croient pouvoir en pénétrer la majesté, en expliquer les mystères, et sonder cet océan inaccessible de lumière où elle habite? Les philosophes ne se dissimulaient pas ces difficultés; mais ils se flattèrent qu'avec l'art des sophismes, les prestiges de l'éloquence, et surtont l'arme du ridicule, que leur chef maniait avec plus d'adresse que personne, ils éblouiraient facilement les esprits superficiels, qui sont toujours le plus grand nombre.

Obligés d'abord de cacher leur marche, dont la publicité prématurée pouvait les compromettre, ils commencèrent par distiller sourdement le poison de leur doctrine dans des ouvrages qui n'étaient pas ouvertement dirigés contre 💵 religion. Mais bientôt, enhardis par l'accueil qu'ils reçurent, encouragés par 🌆 tolérance du gouvernement, animés même par les contradictions qu'ils essuyérent de la part de plusieurs illustres défenseurs de la religion, qui repoussaier victorieusement leurs attaques, ils se montrèrent à découvert. Oa vit se succéde : rapidement une foute d'ouvrages pleins de la plus affreuse impiéré, où les attributs de la Divinité, où les mystères les plus augustes étaient l'objet des plus horribles blasphèmes et des sarcasmes les plus audacieux. Son existence même devint pomo can un problème, et ils finirent par la nier, contre le témoignage irrécusable de l'univers entier, · contre la voix de leur conscience, qui ne saurait méconmaitre une vérité si naturelle et si nécessaire à l'homme. On a vu un de leurs au-🌬 🐠 assez forcené pour se faire, du silence de Dieu sur ses blasphèmes, un 📆 . e pour mier son existence, et oser le desier de faire voir qu'il les entendait, en l'écrasant de sa foudre. Ceux qui n'ont pas lu leurs ouvrages ne pourraient se figurer avec quel ton de fureur et de rage ils prodiguaient à la resigion les imputatios s odicuses de fanatisme, de superstition, de stupidité, d'intolérance, de cruaute, de barbarie, tandis qu'ils se dénonçaient eux-mêmes, par le ton qui régnait dans leurs cerits, comme vraiment compables de tous ces excès. En voyant ce délire inconcevable d'une poignée d'hommes contre la Divinité, on se rappelle ces habitans du Nil, dont parle Diodore de Sicile, qui, importunés de l'éclat du

soleil, et ne pouvant se derober à l'ardeur de ses feux, insultaient à cet astre par des clameurs impuissantes.

qu'à la

aux ces

es dans

es, que

à part.

ayèrent

préten-

s liber-

licence

uéte de-

de mo-

an d'at-

ruire la

aucune

soins de

nnemis.

sur leur

e à part.

r que la

e morale

on chré-

umaine,

ent de le

donner?

es, qu'on

a sphère

custin, si

Divinite.

inétrer la

e lumière

t surtout

personne,

s le plus

e pouvait

poison de

és contre

ragés par

ls essuy é-

e succéde :

i les attri-

plus hor-

eme devint

récusable

it mécon-

: lears au-

s, un till a

, en l'écra-

se figurer

iputatioi s e cruaute, ui régnait

voyant ce se rappelle

Péclat du

oussaier

Dépourvus de tout frein, ces hommes qui usurpaient le titre de philosophes finirent donc par déclamer sans ménagement, non-seulement contre la croyance catholique, mais contre toutes les creyances religieuses en général. Tel était l'objet de l'Esprit des religions, par Bonneville; de l'Antiprêtre, par Le Brun le Grenoble; des Prêtres et des Cultes, par Paradis de Raymondis; et comme les réunions ainsi que les écrits des théophilanthropes laissèrent jusque dans le peuple des germes d'incrédulité, ces livres marqués au coin de l'audace et de l'extravagance trouvèrent des lecteurs. Le déisme n'était préché que par ceux qui se croyaient les plus modérés : c'était le but du Catéchisme et des Lecons d'histoire, par V..., et du Catéchisme de morale, par Saint-Lambert. Mais, puisque nous parlons des derniers excès auxquels s'est portée la philosophie du xviii siècle, puisque nous la représentons en ce moment franchissant les dernières limites, il est quatre productions su tout, véritable opprobre pour l'époque qui les vit naître; il est quatre ouvi ges remplis d'aberrations et d'impudence, que nous ne pouvons nous empêcher de nommer. Ce sont (Dieu nous pardonne d'en transcrire les titres!) le Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne, dans l'Encyclopédie méthodique, l'Origine de tous les cultes, le Dictionnaire des athées, et la Guerre des Dieux, anciens et modernes. Le premier de ces ouvrages, fruit des veilles du philosophe Naigeon, était un composé monstrueux de licence et de barbarie 1. L'auteur y donnait à tous les croyans le nom de stupides, y excusait d'affreux désordres, et osait émettre et préconiser ce vœu féroce : « Je voudrais que le dernier des rois fût étranglé avec les » boyaux du dernier des prêtres. » Disciple de Diderot, ami de d'Holbach, héritier de leur phitosophie, Naigeon trouvait que ce souhait était digne d'un vrai philosophe, et se constituait ainsi l'apologiste de toutes les cruautés de la révolution. Le traité de l'Origine de tous les cultes, de Dupuis, n'était qu'impie, mais l'était à l'excès. L'auteur prétendait trouver l'origine du christianisme dans l'astronomie, et associait son divin fondateur aux divinités fabuleuses et impures des païens. On fit deux éditions abrégées de son ouvrage, afin de mieux propager le poison, et de mieux égarer une jeunesse inattentive et crédule; et l'on vit, avec honte et scandale, cette ténébreuse compilation louée au sein de l'Institut. Le Dictionnaire des athées, par Sylvain Maréchal et Lalande, est tombé aujourd'hui dans le plus profond mépris; mais la doctrine grossière qu'on y préchait ne se trouvait que trop à l'unisson avec l'esprit d'une époque et d'un parti où l'on tâchait d'étouffer la croyance salutaire d'un Dieu vengeur du vice et protecteur de la vertu. Enfin le dernier de ces livres est ce poëme. enfant de la licence et de l'impiété, où Parny se plut à couvrir de ridicule les augustes obj. .. de notre foi. Tous ces auteurs, comme les vieillards dont il est parlé dans Daniel, semblaie it avoir détourné les yeux pour ne pas voir le ciel. Lours écrits ferment dignement cette chaîne de livres ténébreux qui, depuis la moitié du xviii° siècle, se succédaient sans relâche pour pervertir les générations; et l'on doit reconnaître que les disciples étaient dignes de leurs maîtres, qu'ils en avaient imité fidélement l'esprit, et qu'ils en avaient même sur passé le zèle et les efforts pour le succès de la même cause.

A cette haine coupable contre la religion, les philosophes ont joint encore une insigne mauvaise foi. La religion chrétienne, quoique ce leste dans son origine, et émanée du sein de Dieu même, a pour ministres des hommes faibles, dont plusieurs, s'éloignant de l'esprit de leur vocation et de la sainteté de leur ministère, ont mélé à cette religion, si purc et si parfaite à sa source, des abus qui ont altéré la purcté primitive de son institution. Ces abus out mé dans tous les temps l'objet des gémissemens des vrais fidèles, qui ont su toutefois distinguer la sainteté de la morale évangélique, toujours incorruptible comme l'or, de l'alliage impur qu'y avaient introduit la faiblesse, l'intérêt et la cupidité. Si les philosophes eussent été conduits par ce zèle pour la vérité, dont ils se prétendaient

animés, ils auraient imité cette conduite équitable. Mais peut-on se méprendre sur leur véritable motif? Etait-ce le zèle de la vérité qui, leur faisant confondre l'abus avec la chose même, leur inspirait ces déclamations violentes contre une religion dont ils ne pouvaient méconnaître l'esprit et les maximes; ce mépris affecté de ses dogmes, qui n'étaient pas l'objet de ces abus, et qu'ils censuraient avec tant d'amertume; ces blasphèmes contre la Divinité, qu'ils voulaient rendre responsable des faiblesses et des injustices des hommes? Etait-ce le zèle de la vérité, qui leur faisait donner la préférence, sur les mystères du christianisme, sur son culte, sur ses préceptes religieux, aux absurdités du polythéisme, aux impostures grossières de la religion de Mahomet, au culte superstitieux et fanatique des peuples de l'Inde?

Diront-ils qu'indifférens pour des nations qui ne les touchent en rien, ils ont voulu seulement éclairer un peuple auquel ils tiennent par tant de liens, et en lui présentant le flambeau de la vérité, l'arracher aux ténèbres de la superstition? Mais alors pourquoi, si indulgens pour le fanatisme sanglant ou stupide de ces peuples idolâtres, déchirent-ils avec tant d'emportement les Juifs, qui au fond ne les intéressent pas plus que les bonzes et les fakirs, et leur font-ils partager toute la haine qu'ils ont vouée au christianisme? Quel autre motif de l'extrême mépris avec lequel ils les traitent, des imputations calomnieuses dont ils les noircissent, de cet injuste opprobre qu'ils re cessent de verser sur eux, que la liaison intime de la religion de ce peuple avec la religion chrétienne, qu'il a prédite et figurée; que cet accord frappant des prophétics si claires et si précises dont il est le dépositane, avec les événemens qui en ont été l'accomplissement; que son existence même, si merveilleuse, si inexplicable par des causes purement naturelles, et qui est en notre faveur l'argument le plus démonstratif et le plus irrésitible? Telle est leur haine pour le caristianisme, qu'ils savent moins de gré aux Juifs de toute l'aversion que ceux-ci conservent contre nous, qu'ils ne leur en veulent de ce témoignage, même involontaire, qu'israël dispersé est contraint de nous rendre.

Ne cherchons point ailleurs que dans les devoirs que la religion impose, les sources de cette haine injuste. Ses dogmes humilient l'orgueil, sa morale réprime les passions ; et ces prétendus sages voulaient suivre en liberté et leur orgueil et leurs passions. Accoutumés dans leurs études à tout soumettre au raisonnement, à ne rien admettre que ce qui leur paraissait démontré, cette méthode si utile, si nécessaire même pour le progrès des sciences, ils l'appliquèrent à une étude d'un ordre tout différent, et où elle ne pouvait que les égarer. Là cette raison, si fière de ses succès dans la carrière des sciences, et qui se croyait supérieure à tous les obstacles, se voyait arrêtée à chaque pas par les ténèbres profondes dont elle était e vironnée; plus elle faisait d'efforts pour sonder la majesté divine, plus elle était repoussée par une gloire dont le poids l'opprimait. Irritée par les obstacles, elle s'indignait, elle frémissait autour de la barrière qu'il lui était impossible de franchir, dans le désespoir que lui causait son impuissance. Ce qu'elle était forcée tous les jours d'avonce de la nature, qu'il y avait en elle une multitude de faits certains, dont on ne pouvait assigner les causes, elle le nia de son auteur; et, par une inconséquence qui n'est pas rare chez ces philosophes, elle refusa de croire à son existence, ou du moins à la vérité de ses mystères, par cela seul qu'elle ne pouvait les

comprendre.

Dans le délire de leur orgueil, semblables aux géans de la fable, les philosophes ne prétencaient à rien moins qu'à détrôner Dieu lui-même, qu'à lui enlever l'adoration et l'hommage des mortels, et, qui le croirait l'à substituer leur propre culte à celui de la Divinité, et à devenir les idoles du monde. Les progrès malheureusement trop rapides de leur doctrine leur en firent concevoir l'espérance; et, comme l'orgueilleux Satan, ils disaient dans leur cœur: Nous serons semblables à Dieu, nous établirons notre trône au-dessus du soleil, nous irons nous asseoir sur la montagne sainte, et les humains tremblerent devant nous. Quel appôt pour leur orgueil, que cette admiration et ces éloges que leur prodignait une foule de sectaires, qu'iles proclamaient les blenfaiteurs des hommes, qu'ils avaient déligiés de la crainte superstitieuse de la Divinité, et m

Pidé cette enco préci de le

Cr tel er que l et qu ans u jalou guer cette étaie de su un si postu

De

pre r

religi ne pa impu v par raiso dans les a l'idol son e lls ac renda sage à cei créar Pouv l'hon la fél bres, ligion autre bien besoi qui 1 bont auitt serai l'on : dispu √ruit Ma reuse

de n qu'el sourles v rechla te inexe teurs bless f'idée importune d'un Dieu vengeur des crimes; à qui ils promettaient après cette vie une félicité durable; et si cette promesse du bonheur les troublait encore, parce que la récompense de la vertu suppose la punition du vice, ils les précipitaient dans le néant, afin de les livrer sans remords à toute la perversité de leur cœur.

Croirait-on que l'orgueil de ces prétendus philosophes eût pu se porter à un tel excès de démence, et n'aurait-on pas l'air de les calomnier, si on ne savait que leur chef était réellement jaloux de Jésus-Christ, qu'il était irrité de sa gloire, et qu'il disait souvent avec l'accent du désespoir : Cet homme a établi en trois ans une religion que depuis cinquante ans je ne puis parvenir à détruire. Cette guerre impic contre la religion. Partout, dans leurs euvrages, on voit percer cette envie contre Jésus-Christ et contre sa gloire. Dans l'impuissance où ils étaient de l'égaler, ils voulaient le détruire ; ils espéraient convaincre sa religion de superstition et de fanatisme, et par là, en lui ôtant sa divinité, en faire un simple mortel, ou même un faux prophète dont ils avaient dévoilé l'im-

posture.

rendre

fondre re une

ris af-

iraient

rendre

e de la nisme,

ie, aux

et fa-

en, ils

e liens, e la su-

ant ou

ent les kirs, et

? Quel

tations

cessent c la re-

es pro-

ens qui tuse, si

faveur

ne pour

ion que

ignage,

impose, morale

et leur

ettre au

é, cette

l'applique les

nces, et que pas

ait d'ef-

e gloire

émissait

ésespoir

Payouer

it on ne

équence

istence,

ivait les

osophes

er Fado-

bre culte

malheu-

erance;

ns sem-

ns irons

nt nous.

cur pro-

es hom-

té et ar

Des hommes ivres d'orgueil, enflés de leurs lumières, adorateurs de leur propre raison, pouvaient-ils courber leur tête sous le joug de la foi, et suivre une religion qui ne commande que l'humilité, la soumission et la dépendance? qui ne parle à l'homme que de ses ténèbres et de ses erreurs? qui lui montre son impuissance à connaître la vérité par ses seuls efforts, et le besoin qu'il a, pour y parvenir, d'un guide surnaturel qui l'éclaire? qui ne lui fait voir dans sa raison qu'une reine précipitée du trône, eux qui voulaient lui soumettre tout dans l'univers, et jusqu'à Dieu même? C'est donc cette idolâtrie de l'esprit qui les a rendus les ennemis des dogmes et des mystères de la religion, comme l'idolâtrie du cœur leur a fait déserter sa morale. Non qu'ils méconnussent son excellence et son infinie supériorité sur toutes les législations humaines! Ils admiraient la philosophie de Socrate et de Platon, et la croyaient propre à rendre l'homme heureux; mais pouvaient ils se dissimuler qu'il n'y avait de sage et de raisonnable dans cette philosophie, que ce qu'elle avait de conforme à cette loi éternelle que Dieu avait gravée dans le cœur de l'homme en le créant, et dont la morale chrétienne n'est que le complément et la perfection? Pouvaient-ils ignorer que cette morale se rapporte tout entière au bonheur de l'homme, et que la pratique exacte de ses préceptes transporterait sur la terre la félicité même du ciel? Quel tableau que celui d'une société dont tous les membres, fidèles à cet amour mutuel dont la nature leur fait une loi, mais que la religion seule fait réellement accomplir, conspireraient au bonheur les uns des autres; où les puissans, où les riches, coopérateurs de la Providence pour le bien des hommes, consacreraient leur pouvoir et leurs richesses à prévenir les besoins, à réparer l'infortune, à faire cesser l'indigence et la misère ; où ceux qui ne pourraient exercer ce genre de bienfaisance le compenseraient par la bonté, cette première dette de l'humanité, qu'il est si doux, si satisfaisant d'acquitter ; où l'ambition, la cupidité et l'envie, bannies de tous les cœurs, n'y laisseraient entrer ni la discorde, ni les guerres, ni les haines, ni les inimitiés; où l'on ne connaîtrait d'autre émulation que celle du bien et de la vertu, d'autre dispute que de se céder mutuellement ; où enfin une paix inaltérable serait le ruit de cette union et de cette harmonie parfaites?

Mais cette morale, si sublime dans ses principes, si sage dans ses lois, si heureuse dans ses effets, impose aussi des devoirs indispensables. Elle commande de n'adorer et de n'aimer que Dieu comme fin dernière. Les autres affections qu'elle permet doivent découler de cet amour suprême et rapporter à cette source unique toutes les inclinations et tous les penchans. Elle condamne tous les vices et prescrit toutes les vertus. Elle interdit tous les plaisirs des sens recherchés pour eux-mêmes; elle défend l'amour et la jouissance des biens de la terre, et n'en tolère que l'usage. Elle ne transige jamais avec les passions; inexorable pour les crimes qui ne sont pas expiés, elle menace les prévaricateurs de ses lois des châtimens les plus terribles: mais indulgente pour les faiblesses involontaires, suite de la fragilité humaine, et que la charité répare, elle

T. III.

assure aux observateurs de ses preceptes, des biens éternels dans leur durée et ineffables dans leur nature. Il est vrai que la persévérance seule obtient cette récompense, comme l'impénitence finale peut seule attirer sur les pécheurs obstinés l'arrêt inévitable qui les attend, et qu'ils ont jusqu'au dernier instant une ressource puissante dans la clémence d'un Dieu : faveur si précieuse, nous dirions presque si nécessaire, quand il s'agit de châtimens éternels, et dont cependant nos équitables philosophes font un reproche à Dieu, comme si cette clémence encourageait aux forfaits. Cette morale remet encore à une autre vie le prix de tous les sacrifices qu'elle commande. Cette vie est un temps d'épreuves, de peines et de combats : et les vainqueurs ne sont couronnés qu'après leur mort qui met le sceau à leur fidélité. Mais aussi, pour quelques jours rapides passés dans cette vallée de larmes, de quels torrens de voluptés ils seront enivrés dans les cieux! Quelles délices ineffables leur sont réservées ! L'esprit humain pourrait-il les décrire, puisqu'il ne saurait même les comprendre?

Une morale si pure, mais en même temps si sévère, ne pouvait que révolter des hommes amoureux d'eux-mêmes, qui ne voulaient rien refuser à leurs sens de tout ce que les richesses de la nature et les ressources de l'art pouvaient leur procurer de jouissances; qui voulaient être entièrement libres dans leurs affections et dans leurs penchans, et les porter tour à tour sur tous les objets qu'ils crofraient propres à les satisfaire; qui regardaient toute privation volontaire des biens offerts à leur jouissance, comme une folic et une imbécillité; qui voulaient enfin passer leur vie dans le sein des voluptés, et compenser la brièveté de leurs jours par la variété et la durée des plaisirs. Ceux même d'entre eux qui, moins dominés par les sens, cherchant leur bonheur dans l'étude et dans les jouissances de l'âme, semblaient devoir moins redouter une morale qui, ennemie des passions, permet un usage réglé de ces plaisirs de l'esprit, la trouvaient encore beaucoup trop génante. Elle n'ordonne pas seulement cette adoration et cet amour dus à l'Etre suprême, et qui sont l'âme et l'esprit de la religion, elle prescrit encore un culte extérieur, nécessaire à l'homme : trop faible pour soutenir une contemplation continuelle de la vérité, et qui, composé d'ailleurs d'âme et de corps, doit à son Dieu l'hommage de l'un et de l'autre ; culte établi par les premiers fondateurs de la religion, qui l'avaient recu de leur divin maître; culte enfin aussi nécessaire, aussi indispensable que ce culte intérieur d'adoration et d'amour, que les philosophes veulent bien admettre, parce qu'ils n'en ont qu'eux-mêmes pour témoins, au lieu que le culte extérieur exige des devoirs, des assujettissemens à des exercices pénibles, qu'ils regardent comme indignes d'eux, et qu'ils ne croient faits que pour le vulgaire.

Nous avons dit que nos prétendus philosophes voulaient bien admettre un culte intérieur, dont chacun réglait à son gré la nature et l'étendue. Ils avaient senti qu'une abjuration formelle de toute religion et de toute morale effaroucherait les esprits, et exciterait contre eux un soulèvement presque général Aussi, à l'exception de quelques esprits forcenés, qui, dans les accès d'une im piété délirante, allaient jusqu'à nier l'existence de Dieu, le gros de la secte faisait une profession publique de ce qu'ils appelaient la religion naturelle. Ils la faisaient consister dans l'adoration intérieure de l'auteur de la nature, sans aucune espèce de culte extérieur; et toute leur morale se réduisait à peu près à cette maxime, dont les obligations ne s'étendent pas fort loin : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes. Mais qu'il s'en fallait qu'ils remplissent fidèlement les faibles devoirs que cette religion leur imposait! On peut juger de la nature de cette adoration qu'ils disaient rendre à la Divinité, par les idées basses qu'ils s'en étaient formées, en se la représentant comme indifférente aux actions des hommes, qui ne méritent ni son attention ni ses soins ; comme s'il eût été indigne de Dieu de veiller sur des êtres qu'il n'a pas dédaigné de créer, qui sont le chef-d'œuvre de ce monde visible, qu'il a faits capables de le connaître, de l'embrasser par la pensée, de s'attacher à lui par l'amour, et qu'il a environnés de toutes les richesses de sa puissance, et de tous les effets de sa bonté.

d

D'Alembert, il est vrai, chercha à résoudre le problème difficile de trouver une morale indépendante de la religion : on sait qu'il n'y put parvenir. L'In-

stitut se flatta d'être plus heureux, et proposa un prix pour celui qui proposerait les meilleurs moyens de fonder la morale d'un peuple. Cette nouvelle tentative échoua. L'Institut ne put accorder de prix, parce que les concurrens, n'ayant pas osé lier la morale à la religion, ne purent offrir qu'une doctrine inconsistante et sans appui; et il eût fallu qu'en attendant de plus heureuses découvertes, le peuple se passât de morale, si, en dépit de l'Institut et des rêves de la philosophie, il n'eût existé une morale ancienne et bien cimentée, qui tirait sen origine et sa sanction d'une source céleste, et qui exerçait son action salutaire sur les aveugles même qui la méconnaissaient.

Quelle que fût la morale des philosophes, les faits les plus multipliés prouvent combien leur conduite était peu conforme à la maxime qui lui servait de base. On sait que le désintéressement n'étaît pas la vertu dominante de leur chef, et personne n'ignore par quels moyens peu délicats et peu honnêtes Voltaire avait considérablement accru sa fortune. On aurait peine à croire jusqu'à quel point il poussait sa jalousie contre toute espèce de réputation, si ses écrits n'en faisaient foi. Tous les auteurs qui avaient acquis quelque célébrité réveillaient son envie; et ce n'était qu'en lui faisant normage de leurs talens, en brûlant quelques grains d'encens devant cette idole, qu'ils pouvaient se racheter de la persécution qu'il attachait à la gloire d'autrui. Cette jalousie le rendait irritable à l'excès; et la moindre censure, la plus légère critique enflammait tellement sa bile, que, dans ses réponses, il oubliait toute décence et toute dignité. L'histoire ue ses démèlés avec Maupertuis et La Baumelle, qui forme un volume ent en, est un ouvrage dégoûtant à live, et qui rappelle bien plus le tréteau des halles, que le fauteuil de l'académie.

Mais c'est surtout par leur intolérance religieuse, qui le croirait! que ces homnes, si modérés dans leur langage, ont montré la plus grande contradiction entre leur conduite et leurs principes. Tous leurs écrits sont pleins des plus belles maximes sur la liberté de penser et d'écrire, sur la tolérance de toutes les opinions et de tous les cultes. Mais le gouvernement, indigné de l'abus qu'ils faisaient de son silence sur leurs productions impics, se déterminait-il enfin à frapper ces ouvrages audacieux d'une juste et trog tardive proscription, tout retentissait de leurs plaintes amères contre les dépositaires des lois et les ministres de l'autorité. C'était attenter à la propriété la plus sacrée de l'homme, celle de sa pensée; c'était exercer sur les esprits la tyrannie la plus odieuse, que de ne pas leur laisser toute licence d'empoisonner les sources publiques, et de répandre partout sans obstacle le venin mortel de leur doctrine. L'expérience nous a prouvé ce qu'il fallait croire de ces principe, de tolérance, de cet esprit de modération qu'ils affichaient dans tous leurs ouvrages : ils se sont montrés, dès qu'ils ont pu le faire impunément, les plus intoléra de shommes.

Il n'est point d'excès où ne les ait portés cette haine aveugle qui les animait. cet esprit de vengeance qui couvait depuis longtemps dans leurs cœurs, et qui c'est exercé non-seulement contre ceux de qui ils avaient à se plaindre, mais encore contre tous ceux qui conservaient de l'attachement pour la religion de leurs pères. Ces premières scènes scandaleuses qui ont déshonoré nos églises, ces insultes aussi barbares qu'indécentes, faites au pied me me des autels, à des femmes chrétiennes, ce sont eux qui les ont provoquées; on a nommé celui d'entre eux qui en donna le conseil, et qui arma les mains de ces mégères, bien dignes de servir les fureurs de ces hommes aussi méchans qu'impies. La cruelle persécution suscitée dans toute la France contre la religion et ses ministres, les attentats sacriléges commis dans tous nos temples; la profanation des choses saintes, si affligeante pour les âmes pieuses, et qui a indigné ceux même en qui tout sentiment de foi n'était pas éteint; les blasphèmes horribles dont ont retenti les chaires de vérité, les flots de sang qui ont inondé tout l'empire, les milliers de cadavres entassés dans les fleuves par la main des bourreaux, toutes ces exécutions barbares, ces recherches de cruauté dans les supplices, ces forfaits inouïs dans l'histoire des nations, tout cela n'est-il pas leur ouvrage? N'en ont-ils pas été ou les auteurs immédiats par leurs conseils, ou les causes éloignées par l'influence de leurs écrits? Et voità les premmes qui font à la religion le reproche de fanatisme qui l'accusent d'ôte a la caison sa liberté, et de faire

rée et cette heurs nstant , nous nt cei cette tere vie épreul'après urs raseront L'esprit

re?

révolter irs sens uvaient ns leurs se objets ion vo-écillité; censer la e d'entre étude et rale qui, la troutette adode la rede

op faible
osé d'ailre; culte
leur divin
intérieur
e, parce
leur exige
nt comme

is avaient e effaroue général d'une im ecte faisait Ils la faisans aueu près à aites pas à s qu'il s'en igion leur ent rendre représenson attenêtres qu'il sible, qu'il attacher à uissance, et

de trouver venir. L'Inviolence à l'esprit dans ses opinions religieuses! Quelle secte fut jamais plus fanatique que celle qui met les armes dans les mains des scélérats, qui dresse les bûchers et les échafauds, non pour forcer les hommes à rendre à Dieu le culte qu'il lui plaît de leur prescrire, mais pour les contraindre, par la terreur des supplices, de renoncer à tout culte, d'abjurer toute religion?

Placer a dit que les villes serant heureuses quand les rois seraient philo sophes, ou quand les philosophes seraient rois. Ce n'est sûrement pas à nos prétendus philosophes qu'on peut appliquer ce mot de Platon : car dans ces derniers temps ils ont été presque rois, par leur influence sur ceux qui gouvernaient; et ils ont prouvé que le comble du malheur pour les peuples serait de les avoir pour maîtres. Nous avons vu quel usage ils ont fait de leur puissance: il leur restait à faire voir leur expérience et leur capacité en matière de législation et de gouvernement; car c'était par là qu'ils se prétendaient supérieurs à tout ce que l'antiquité a jamais produit de sages législateurs et de grands politiques. Ils assuraient que leurs principes étalent les plus propres à rendre les peuples heureux, à donner un fondement inébranlable à la félicité publique. Jamais ils n'eurent une plus belle occasion de justifier ces prétentions orgueilleuses. Les hommes qui ont dominé dans nos assemblées législatives étaient presque tous ou leurs disciples ou leurs partisans. Ils les ont cités comme leurs oracles; ils les ont pris pour leur boussole dans la route périlleuse qu'ils avaient à parcourir; c'est d'après leurs maximes qu'ils ont rédigé leurs lois; c'est sur les ruines de tous les principes religieux qu'ils ont élevé l'édifice de leur législation. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les diverses constitutions que nous avons vues se succéder avec tant de rapidité : ouvrage de la précipitation ou de la violence, elles sont tombées dans l'oubli presque aussitôt après leur naissance, et leur existence éphémère n'a pas de quoi flatter l'orgueil des prétendus sages qui les ont dirigées. Il semble que la Providence n'ait permis cette grande influence qu'ils ont eue sur ces législations proclamées avec tant d'emphase comme les instrumens de la félicité publique, qu'atin de convaincre tout l'univers, à qui ces hommes orgueilleux en avaient imposé si longtemps, de toute leur insuffisance, de toute leur incapacité dans la science qu'ils croyaient posséder exclusivement. C'est d'après leurs fruits qu'on a pu les juger; et ce jugement, qui ne jeut être sujet à l'erreur, n'est sûrement pas à leur

Maintenant, si nous considérons les efforts que cette secte audacieuse ne cesse de faire depuis près d'un siècle, pour soutenir la conjuration impie qu'elle a formée contre la religion, nous ne pourrons nous dissimuler que le poison de sa doctrine n'ait infecté bien des âmes, et n'ait fait périr des milliers de victimes, que les philosophes ont rendues complices de leur funeste égarement. Mais qu'ont-ils enlevé à la religion de ses mystères et de sa morale? Quel est le dogme dont ils aient détruit la croyance? Quel est le point qu'ils aient effacé de l'Evangile? Quelle est, des promesses faites à l'Eglise, celle dont ils aient ébranlé la certitude? Grâces immortelles vous soient rendues, ò Dieu de toute vérité! L'infaillibilité de vos oracles se vérifie de jour en jour; les portes de l'enfer n'ont pu prévaloir et ne prévaudront jamais contre votre Eglise. Votre religion divine est cet édifice immortel bâti sur des fondemens inébranlables, qui se rit de la fureur des vents, de la violence des tempêtes, du débordement des fieuves, et qui s'affermit par les secousses même qu'il éprouve.

Faisons encore une réflexion bien consolante dans les temps malheureux où nous vivons. En nous reportant à ces jours de terreur qui ont couvert la France d'un deuit universel, en voyant les ministres de la religion ou livrés à la mort, ou dispersés, nos temples profanés, nos autels détruits, tous les esprits frappés de stupeur, et le culte extérieur partout proscrit et abandonné, qui n'eût eru que la religion était perdue, et que l'apostasie était devenue générale? Mais, comme au temps de l'impie Jézabel, lorsque Elie se plaignait à Dieu qu'il lui était seul resté fidèle, l'esprit du Seigneur lui fit connaître qu'il s'était réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fiéchi le genou devant Baal; de même les premiers décrets qui ont rendu la liberté des cultes ont fait connaître que la religion, proscrite au dehors vivait toujours au fond des

s plus dresse deu le erreur

philo
3 à nos
couver5 serait
r puisière de
t supées et de
copres à
félicité
tentions
islatives
nt cités

érilleuse gé leurs l'édifice titutions récipita-près leur des prét permis avec tant provaincre ugtemps, ace qu'ils

les juger;

as à leur

cieuse ne
pie qu'elle
le poison
ers de vicgarement.
Quel est
ient effacé
t ils aient
de toute
portes de
lise. Votre
pranlables,
bordement

coureux où
couvert la
ou livrés à
tous les esabandonné,
sit devenue
le plaignait
t connaître
mou devant
cultes ont
au fond des

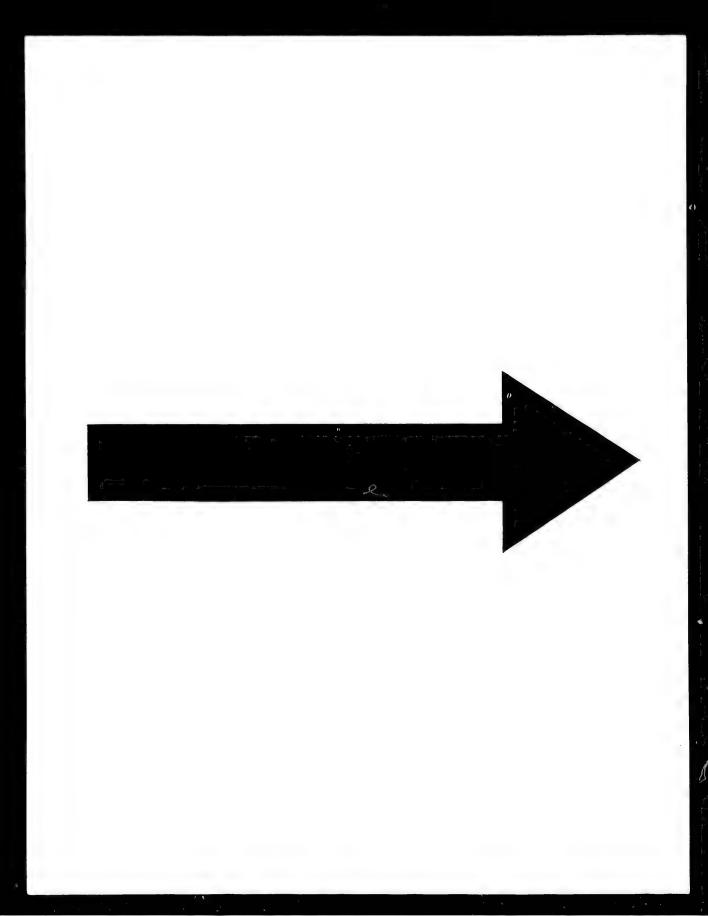
cœurs, et conservait tous ses droits sur la très-grange partie de la nation. Les Mémoires du temps sont pleins des descriptions les plus touchante du zèle et de l'empressement des fidèles à courir dans les temples, à y faire éclater la piété la plus fervente; et comme ces animaux qui, selon la pensée d'un Père de l'Eglise , frappent les entrailles de leur mère, pour en tirer le lait qui doit faire leur nourriture, ils ont demandé avec une sainte avidité qu'on leur rompit le pain de la parole de Dieu, et qu'on nourrit leurs âmes de cette manne céleste, dont ils avaient souffert une faim si longue et si pénible.

Ce zèle pour la religion, et pour les pratiques de son culte, a toujours distingué le peuple français. Les incrédules en étaient souvent le témoins ; et ils ne dissimulaient pas le dépit qu'ils ressentaient en reconnaissant par expérience le peu de fruit que faisait leur doctrine sur la multitude. D'Alembert disait que le dernier jubilé et l'Instruction pastorale de l'archevêque de Lyon, sur la religion, avaient reculé de vingt-cinq ans les presentaient que la religion conserve toujours sur les âmes simples sur ascendant que tous les sophismes de l'impiété ne peuvênt d

on sainte, dont vous Mais vous-mêmes, ennemis si ardents de méprisez également et les promesses et les men que vous voyez dans l'éloignement le terme de votre vie, pourquoi, le me maladie mortelle vous en fait envisager la fin prochaine, pourquoi den atez-vous alors cette audace qui vous faisait braver les foudres du ciel? Pourquoi, dans ce moment que vous n'aviez jamais regardé que comme un sommeil qui vous conduirait par un passage insensible dans les bras du néant; pourquoi éprouvez-vous ou des remords cruels qui vous livrent au désespoir, ou des craintes vives qui vous font chercher dans le sein de la religion ces ressources consolantes qu'elle ne refuse jamais à ceux qui les implorent? Quel exemple terrible n'a pas donné dans ses derniers instants votre chef lui-même du supplice que cause à l'impie le réveil affreux que porte dans sa conscience l'approche de la mort ? «Je vou-» drais, disait son médecin, dont on ne peut suspecter le témoignage, que tous » les jeunes gens dont les écrits de Voltaire ont perverti l'esprit et le cœur, eussent » assisté à ses derniers moments, qu'ils cussent été témoins de ses remords, de » son désespoir, de sa fureur, du déchirement auquel son âme était en proie, au » souvenir de ses impiétés et de ses forfaits. Ses douleurs étaient comme une » torture qui arrachait à ce fameux coupable l'aveu de ses crimes. Dieu, qu'il » ayait abandonné, disait-il lui-même, l'abandonnait à son tour, et ne lui laissait » en partage qu'un horrible désespoir. »

Ceux qui, moins hardis contre le ciel, et moins enfoncés que lui dans l'impiété, n'étaient pas parvenus à étouffer pendant leur vie tout sentiment de religion, donnaient alors des signes de repentir, et cherchaient à tranquilliser leur conscience, en remplissant les devoirs que la religion prescrit. Maupertuis, dans sa dernière maladie à Bâle, chez le célèbre Bernouilli, appela auprès de lui deux religieux, les conjura de ne s'éloigner de son lit que lorsqu'ils lui auraient fermé les yeux, et de lai donner, jusqu'à ce dernier moment, toutes les consqu lations que pouvait lui offrir leur ministère. Diderot, dont la vie fut terminée par une maladie assez longue, eut avec le curé de Saint-Sulpice, sur la paroisse duquel il demeurait, plusieurs conversations qui avaient fait sur lui une impression vive, et qui l'avaient disposé à réparer par un sincère repentir tous les égarements d'une vie entière passée dans l'incrédulité. D'Alembert, qui en fut instruit, et parvint à faire changer de logement à Diderot, pour l'enlever à la charité de son pasteur, lequel avait lieu d'espérer les plus heureux fruits de son zèle; d'Alembert, qui se portait bien alors, changea de dispositions quand la maladic l'eut frappé et l'eut averti de sa fin prochaine; il éprouva des troubles, des remords, des déchirements de conscience, qu'il ne put s'empêcher de témoigner, et qui firent craindre aux incrédules, dont il était devenu le coryphée, qu'il ne démentit, par quelque acte éclatant, les principes irréligieux dont il

avait toujours fait une profession publique.



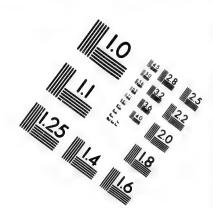
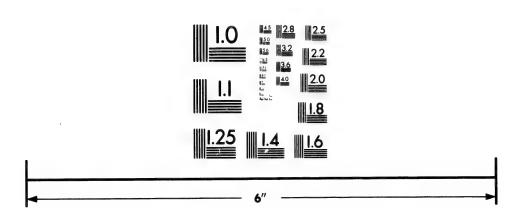
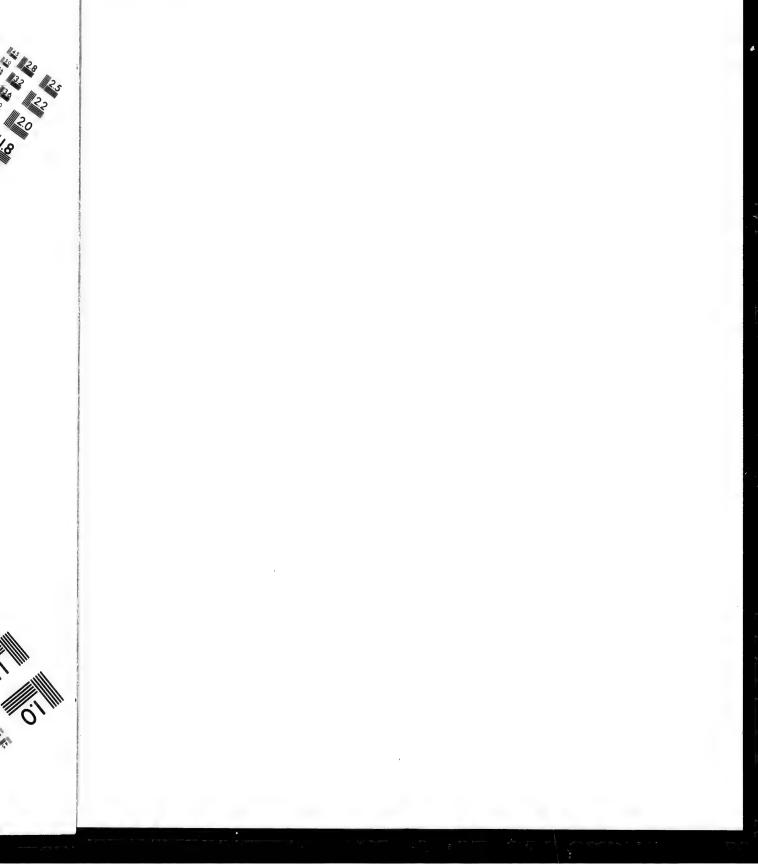


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET WEBSTER, N.Y. 14580 (716) 872-4503



Si ces héros de l'incrédulité soutiennent si mal à leur dernière heure cette prétendue force d'esprit dont ils se vantaient avec tant d'orgueil, que doit-ce être de la foule de leurs sectaires, qui n'ont pas le même intérêt qu'eux à conserver jusqu'au bout ce ton d'assurance et d'intrépidité qu'ils ont affecté pendant leur vie? Quel jour affreux vient frapper leur âme, quand l'illusion dissipée, les passions amorties, l'amour-propre désabusé laissent entendre le cri de la conscience alarmée, et réveillent le sentiment des vérités religieuses dont ils furent instruits dans leur jeunesse, et dont la connaissance s'est conservée en eux par l'habitude même de les combattre! Ils n'ont plus cet espoir du néant dont on les flatta pour les endormir dans leurs vices. Le sentiment de leur immortalité revit en eux avec toute sa force; le temps leur échappe pour jamais : ils entrent déjà dans l'éternité; et que leur offre-t-elle? le désespoir.

Malheureuses victimes de l'erreur! voilà donc les ressources que vous laisse cette prétendue philosophie qui vous berça de si belles promesses! voilà les cousolations qu'elle vous présente dans ces moments affreux où rien ne reste à l'homme que lui-même, et où s'évanouissent pour jamais ces honneurs, cette gloire du monde, ces plaisirs, ces voluptés flatteuses, dans lesquelles il puisait à longs traits l'oubli funeste d'un avenir auquel il touche maintenant, et dont il voudrait en vain éloigner la pensée.

Puissent tous ceux qu'une philosophie perverse a précipités dans l'erreur, ne pas attendre un repentir tardif et des remords infructueux pour songer à cet avenir terrible! Puissent-ils se hâter de puiser dans le sein de la religion, dans la foi à sez dogmes, dans la pratique de sa morale, cette espérance consolante qu'éprouve une âme fidèle qui, arrivée au terme de sa vie, n'envisage la mort que comme un sommeil paisible qui la fait s'endormir dans la douce confiance d'une éternelle félicité!

à cons pensipée, de la ont ils vée en

LIVRE QUATORZIÈME.

DEPUIS LA PIN DU XVIII⁶ SIECLE JUSQU'A L'ENLÈVEMENT DE PIE VII (1809)

Les impies ont beau faire : il en est de la religion comme d'un ressort qui, après avoir été longtemps comprimé, se développe avec plus d'énergie et de puissance que jamais. Cela ne se vérifie nulle part mieux que dans les pays de mission. Pourrait-on ne pas admirer le continuel accomplissement des promesses du Sauveur, qui annonce a u christianisme des triomphes et aux Chrétiens des souffrances; qui attire à lui les hommes par l'appàt des persécutions et du martyre, et fonde la religion par les moyens qui semblent devoir la détruire? Que les philosophes nous expliquent ces changemens subits, cet attachement invincible, cette obstination même des nouveaux Chrétiens pour soutenir une religion qui contrarie tous les penchans et expose à tous les dangers; eux, qui ne peuvent persuader les hommes qu'en flattant leurs passions, et qui ne peuvent faire un seul disciple dès qu'ils prêchent la vertu. Que les hérétiques nous montrent, dans les branches qu'ils ont détachées du tronc, des preuves de cette fertilité; qu'ils nous offrent des missionnaires continuant de donner à Jésus-Christ des enfans, de la même manière que lui en donnaient les apôtres. Que les schismatiques considèrent ces héros devenant martyrs pour obéir aux décisions du souverain pontife, et qu'ils résléchissent ensuite sur leur propre conduite. Que les Catholiques se consolent, en voyant à la même époque la persécution peser sur l'Eglise aux deux extrémités de notre continent : ici pour punir le refroidissement de la charité, là, pour récompenser l'ardeur du zèle; et partout l'Eglise sortant triomphante de ces épreuves. Quel enthousiasme n'inspirent pas le courage et la vertu des missionnaires martyrs? Pourrait-on méconnaître la force divine qui leur donne cet héroïsme, comme elle inspire leur dessein? Ainsi la preuve des martyrs que le christianisme produit en sa faveur est toujours subsistante, et ce miracle perpétuel est exclusivement réservé à la religion catholique : il n'y a qu'elle qui les enfante, et

néant ur immais: s laisse pilà les reste à c, cette puisait

eur, ne r à cet n, dans solante a mort nfiance

et dont

e'est encore leur sang qui devient chaque jour, dans les régions infidèles, une semence de Chrétiens, comme dans les premiers jours de l'Église. Les persécutions sont fréquentes, et ce qu'il y a de vraiment admirable, c'est qu'elles n'intimident pas ceux qui se disposent, en Europe, au même genre d'apostolat, et qu'il n'y en a pus un qui ne fasse, en partant, le sacrifice de sa vie.

Nous ne parlerons pas des établissemens du Levant, alors menacés d'une ruine prochaine; car toutes les missions souffraient des troubles de l'Europe, qui empêchaient d'envoyer des mis-

sionnaires en Orient.

Au Su-Tchuen, bien qu'une révolte qui désolait cette province et les pays voisins gênat d'abord l'exercice du ministère, la religion catholique faisait de nouveaux progrès. Il s'y trouvait seize prêtres indigènes et trente-sept mille fidèles : en 1799, on y baptisa douze cent quatre-vingt-quatre adultes, et on y comptait environ deux mille catéchumènes. Tous les jours on avait occasion d'admirer l'opération de la grâce dans la conversion des Gentils.

La prédication est le moyen dont Dieu se sert communément : mais ce ne sont point les prêtres européens que Dieu emploie pour opérer ces conversions; obligés de se tenir cachés, ils ne peuvent annoncer la foi aux Gentils. Ce ne sont pas non plus les prêtres du pays; ils sont si occupés de l'administration des sacremens, qu'il ne leur reste pas de temps pour convertir les infidèles. Ce ne sont pas même les Chrétiens les plus instruits et les plus capables de faire des discours suivis; on remarque qu'ils ont peu de succès. De simples néophytes, pauvres, petruits, des laboureurs, des artisans, etc., voilà les instruments de Dieu. Ils annoncent l'Évangile avec zèle, mais ils prêchent plus efficacement par leurs exemples que par leurs paroles. Les personnes du sexe réussissent surtout à persuader. Une visite de civilité, une rencontre fortuite, un repas, un entretien sur des affaires temporelles, des propos tenus par des Gentils, la conduite des néophytes quand ils sont accusés ou vexés, le refus que font quelques-uns des mandarins de recevoir des accusations intentées contre les Chrétiens, les procès que ceux-ci gagnent, des liaisons de parenté, d'amitié, etc., un accident, un contre-temps, un revers de fortune, mille circonstances semblables, sont quelquefois des occasions ou des moyens que Dieu fait servir à amener les idolâtres à la connaissance de la vérité.

Chaque famille affiche au fond de la salle où l'on reçoit les hôtes la tablette de la religion chétienne; c'est une bande de papier de couleur, sur laquelle sont gravés ces mots: « Au vrai Seigneur

gions
miers
il y a
jui se
'y en

1799]

s meraient mis-

ere, la ouvait 199, on nptait occaon des

ment:

nploie
ils ne
lus les
sacrefidèles.
es plus
nt peu
des laeu. Ils
cement
lu sexe
le renprelles,
quand
es manétiens,

s hôtes pier de eigneu**r**

d'ami-

ortune,

ons ou

la con-

Dieu, créateur du ciel, de la terre, des hommes et de toutes » choses. » Les deux côtés de la tablette contiennent des sentences religieuses en vers, ou même les mystères de la foi; c'est là la manière d'orner les maisons dans ces pays. Les païens mettent sur leur tablette : « Siége du ciel, de la terre, de l'empereur, » des parens, des maîtres et des esprits; » avec des sentences tirées de la raison, ou de leurs superstitions. Les dimanches et fêtes, les Chrétiens d'un même endroit se rassemblent dans une ou dans plusieurs maisons, et y chantent à deux chœurs les prières fixées pour ces jours, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, sans se mettre en peine si les Gentils les voient ou les entendent. Lorsque le prêtre est absent, les néophytes célèbrent publiquement les mariages et les funérailles avec les cérémonies et les prières qui leur sont prescrites. Tous, même les moins fervens, se font un honneur de se déclarer Chrétiens ; ils prêchent hardiment la religion, sans craindre la présence des prétoriens ou la proximité des tribunaux. Quant aux rites qui ne peuvent être exercés que par les prêtres, comme la messe, l'administration des sacremens, etc., on se cache des païens le plus qu'on peut. La religion chrétienne n'est pas tolérée au point qu'on souffre des ministres publics, surtout des étrangers. Néanmoins, tout se fait, dans la plupart des chrétientés, avec liberté et sécurité. Si les Gentils soupçonnent que le maître de la religion est dans l'endroit, on convient simplement qu'un maître est venu prêcher; on leur propose quelquefois de venir l'entendre; s'ils acceptent, on les introduit hors le temps des assemblées, et alors le prêtre lui-même, s'il est Chinois, ou un catéchiste, les exhorte. Parfois des prosélytes tout nouveaux, moins prudens que zélés, introduisent, sans prévenir, des personnes dont ils ont la conversion à cœur, pour entendre prêcher publiquement, et assister à nos cérémonies, dans l'espérance qu'elles en seront édifiées et se convertiront. Dieu bénit quelquefois cette pieuse imprudence. Voilà du moins l'état des choses jusqu'en 1804.

La Corée était menacée d'une nouvelle persécution. Elle commença dans l'été de 1800, et prit bientôt un caractère effrayant. Le Chrétien Yu-tsien-lou, porteur des dépêches du missionnaire Jacques Velloz, ayant été arrêté pendant l'hiver, demeura inébranlable dans la foi, et périt martyr. Sur ces entrefaites, le roi mourut. Les mandarins, chargés de l'administration du royaume pendant la minorité de son successeur, commencèrent par persécuter les Chrétiens de la campagne. L'hiver suivant, la persécution étendit ses ravages jusqu'à la capitale. En 1801, on arrêta des Chrétiens en plus grand nombre que jamais. Un tribunal spécial fut établi

pour juger cette affaire. Parmi les captifs, se trouva Pierre Ly, qui avait été baptisé à Pékin, et qui, de retour en Corée, y avait fait connaître le premier la religion chrétienne. Tous furent renfermés dans la prison royale; tous moururent sous les coups, ou par suite des supplices qu'on leur fit endurer. Les tribunaux siégeaient jour et nuit. On arrêtait même ceux qui, sans connaître la religion, l'avaient entendu prêcher une seule fois. On employa, pour vaincre la constance des Chrétiens, les tourmens les plus affreux; on en inventa qui jusqu'alors étaient inconnus, et pour lesquels on ne saurait trouver de nom. Enfin, le tribunal chargé de cette affaire fut congédié. Mais Alexis Hoang-sse-yung, qui avait fui, ayant été arrêté, les procédures recommencèrent, et furent plus longues et plus compliquées que par le passé. Alexis souffrit le martyre, tous ceux qui étaient dans les prisons furent décapités, et le tribunal fut de nouveau congédié. Pendant un an que durèrent les procédures contre les Chrétiens, on fit mourir et on tourmenta tant de personnes, qu'au jugement de tout le monde, depuis que ce royaume existait, on n'avait jamais rien vu de semblable.

Voici ce qui regarde en particulier le missionnaire Jacques Velloz. Plusieurs Chrétiens, cédant à la violence des tourmens, avaient décelé ses traces. Il était tellement à découvert qu'il lui était impossible de rester caché; il se présenta donc seul et plein de courage au tribunal. Interrogé sur son origine et sa conduite, il répondit à tout selon la vérité. Ayant demandé du papier et des pinceaux, il exposa clairement par écrit les principes généraux de la religion et les motifs qui l'avaient déterminé à venir la prêcher, attestant qu'il n'était venu que pour la gloire de Dieu et l'amour des hommes. On délibéra longtemps à la cour sur ce qu'il y avait à faire; s'il fallait le conduire tout de suite à Pékin, ou écrire pour demander une décision. On jugea ensuite que, puisqu'il avait quitté la Chine furtivement, rien ne devait empêcher de le mettre à mort. Cet avis prévalut. Le dimanche de la Sainte-Trinité, on plaça Jacques Velloz sur un lit de paille; on le porta, escorté par des soldats, à la plaine de sable située à une lieue de la ville, où l'on exposait les cadavres des criminels mis à mort. Pour en imposer à la multitude, on avait mis les troupes sous les armes. Le missionnaire, s'adressant à la foule qui l'environnait, s'écria à haute voix : « Je meurs ici pour la religion du Seigneur » du ciel. Dans dix ans, votre royaume essuiera une grande cala-» mité : alors on se souviendra de moi. » Ces paroles, qui furen* entendues de tous les idolâtres, produisirent une grande sensa tion. On fit faire au missionnaire trois fois le tour de l'enceinte, re Ly,
y avait
et renps, ou
ux siéutre la
ploya,
s plus
t pour
chargé
g, qui
ent, et
Alexis
furent

nonde,
e semacques
rmens,
u'il lui
t plein
aduite,
pier et

un an

urir e**t**

génévenir e Dieu sur ce Pékin, , puispêcher Sainteporta, eue de mort.

porta,
eue de
mort.
us les
nnait,
igneur
e calafuren*
sensa
ceinte,

pour le montrer à la multitude et imprimer la terreur. On lui coupa ensuite la tête. Il reçut le coup de mort à genoux, les mairs jointes, et dans un grand calme. Pendant qu'on faisait les préparatifs pour l'exécution, le ciel, qui était serein, se couvrit tout à coup de nuages épais; il s'éleva un vent si impétueux, qu'il faisait voler le sable et agitait même les pierres; la pluie tombait en même temps à torrens, et le temps était si obscur qu'on ne distinguait rien à huit pieds de distance. L'exécution finie, le soleil reparut, on vit l'arc-en-ciel, le ciel redevint serein et brillant. Le peuple et l'armée reconnurent à ces signes qu'on avait mis à mort un innocent. Le corps du missionnaire resta exposé trois jours, gardé par des soldats qui l'enterrèrent ensuite, seulement pour cacher aux Chrétiens le lieu de sa sépulture.

Cependant la ferveur des néophytes ne se ralentit point, et ils envoyèrent un Chrétien pour porter à De Goréa, évêque de Pékin, des lettres qui contenaient le récit de la persécution, et pour lui demander un prêtre. Mais, arrivé aux frontières, ce courrier fut pris par les gouverneurs et envoyé à la cour. Il demeura ferme dans la foi, et eut la tête tranchée avec deux autres Chrétiens qui l'accompagnaient. On trouva des lettres cousues dans ses habits, et on connut par là tous les détails relatifs à l'Eglise de Corée. Le roi écrivit à l'empereur de la Chine : il représentait les Chrétiens comme des rebelles qui avaient pour but de changer la religion de Confucius et d'en introduire une européenne. Il affirmait que cette religion était entrée dans la Corée par le canal des Européens de Pékin. Enfin il assurait que cent vaisseaux européens devaient venir pour s'emparer de la Corée, et priait l'empereur de lui porter secours dans le cas où ces vaisseaux viendraient. L'empereur, par une providence bien spéciale, répondit au roi que les Européens de Pékin étaient incapables de former aucun complot contre la Corée; et que, depuis près de deux cents ans qu'il y en avait dans sa capitale, ils n'avaient jamais rien fait de répréhensible.

Maintenant, dirigeons nos regards vers la Cochinchine et le Tong-king.

Lorsque le roi de Cochinchine, reculant devant l'insurrection, s'était retiré avec sa famille et les principaux mandarins, très-peu de soldats l'avaient suivi. La plupart l'abandonnèrent pour rester dans la partie de Huê, dont les Tong-kinois s'emparèrent peu après. De ce nombre fut Emmanuel Triêu, né à Phu-xuân, où résidait naguère la cour du roi de Cochinchine, de parens chrétiens et d'une extraction noble. Il servait dans les gardes du corps du prince fugitif. S'étant attaché au service d'un grand tong-kinois qui l'emmena au Tong-king, il commenca à faire de sérieuses ré-

flexions sur le néant des choses d'ici-bas. Touché de la grâce, il prit la résolution de quitter le monde, et se mit sous la conduite du vicaire apostolique, qui, ayant recounu en lui d'assez bonnes dispositions, lui fit étudier la théologie, et l'ordonna prêtre au bout de six ans. Aussitôt après, son évêque l'envoya prendre soin de plusieurs chrétientés. Après six années de ministère, il obtint la permission de venir à Phu-xuân visiter sa mère qui était fort âgée, infirme et si pauvre, qu'elle demeurait chez une personne qui la logeait comme par charité. Il résolut de lui bâtir une petite maison où elle pût demeurer tranquille, avec quelques nièces qui l'auraient aidée.

Alors l'usurpateur de la Cochinchine donna ordre de rechercher les Chrétiens, et on envoya des soldats dans trois chrétientés voisines de la résidence royale, espérant y découvrir un missionnaire. Les soldats ne trouvèrent aucun Européen, mais seulement le père Emmanuel, dont ils se saisirent sans savoir qui il était. Rien ne lui était plus facile que de cacher sa qualité de prêtre; son extérieur n'indiquait nullement qu'il le fût ; mais il ne voulait rien taire, et dit naïvement aux satellites qu'il était prêtre de la religion chrétienne. Ceux-ci eurent d'abord de la peine à ajouter foi à ce qu'il disait; mais, comme il persistait, ils le crurent, le fouettèrent rudement à deux reprises, et le garrottèrent, ainsi que deux élèves qui l'accompagnaient, et plusieurs catéchistes des chrétientés voisines. Emmanuel, la cangue au cou et les fers aux pieds, fut détenu en prison pendant quarante jours, durant lesquels il fut encore flagellé trois fois très-rudement, et recut vingt coups de bâton sur les os.

Amené devant le grand conseil : « Eh bien! maître, lui dit le » premier mandarin, voulez-vous renoncer à prêcher la religion, » et rentrer dans le monde pour y exercer quelque autre profes-» sion à votre choix? Si vous le promettez, nous allons supplier » Sa Majesté de vous pardonner. » Le Père répondit d'un ton hardi, mais respectueux, qu'il aimait mieux mourir; et aussitôt il fut condamné à mort sans autre formalité, et livré aux soldats. Lorsqu'il fut sorti du palais, on permit aux Chrétiens de s'approcher de lui et de le conduire jusqu'au lieu du supplice. Il s'avancait d'un pas grave et majestueux, ayant la joie peinte sur son visage. Un soldat marchait derrière lui, portant une tablette sur luquelle était l'inscription suivante, en gros caractères : « Il faut » que le public sache qu'un individu, appelé Triêu, fait profession » d'enseigner la religion chrétienne et d'exhorter le perple à embrasser cette religion qui est la plus détestable qu'on puisse » imaginer : c'est pourquoi son crime mérite qu'il ait la tête cou[An 1799]

onnes re au e soin tint la

qui la e maies qui

echerientés issionement était. re; son

uit rien la reliiter foi fouet-

e deux rétien-

pieds, Is il fut ups de

i dit le ligion,

profesupplier un ton

sitôt il oldats. 'appros'avan-

ette sur Il faut

fession et ple à puisse

puisse te cou· pée. » Arrivés au lieu du supplice, les soldats lui ôtèrent les fers qu'il avait aux pieds; et aussitôt le Père se mit à genoux pour prier. Alors le mandarin qui présidait à l'exécution lui remit, au nom du roi, une ligature de deniers, qui vaut environ une demipiastre, afin qu'il pût, ainsi que cela est d'usage au Tong-king pour tous les condamnés, se procurer quelque boisson enivrante propre à lui faire braver la mort. Le Père refusa cet argent, disant qu'il était reconnaissant envers le roi, mais qu'il n'en avait pas besoin, puisqu'il allait mourir. Le mandarin insista; alors le Père dit : « Qu'on le prenne, à la bonne heure, et qu'on le donne aux » pauvres. » En ce moment un soldat s'approcha, le menaçant de son sabre. Un autre soldat lui donna un grand coup de poing sur le visage. Le mandarin gronda beaucoup ce soldat: « Comment! s'écria-t-il, l'heure n'est pas encore venue, et tu maltraites ainsi » le maître? » Puis se tournant du côté du Père : « Maître, lui dit-il, » assevez-vous; l'heure n'est pas encore venue. » Alors le père Emmanuel s'abaissa, se tenant toujours sur ses deux genoux, ayant les yeux fixés vers le ciel et priant continuellement. Vers midi le mandarin s'approche et lui dit d'un ton respectueux : « Maître, l'heure est venue. » Le Père se relève sur ses genoux pour s'offrir à Dieu. Au même instant un soldat s'avance, et, d'un seul coup de sabre, lui met la tête à bas. Aussitôt les Chrétiens accoururent en très grand nombre pour enlever son corps et sa tête. Ils emportèrent ce précieux dépôt en cachette, et l'enterrèrent, sans aucune cérémonie ecclésiastique, dans un lieu inconnu aux païens, en attendant un temps plus tranquille, qui permît de l'ensevelir avec les honneurs qui lui étaient dus. C'est le 17 septembre 1798 qu'Emmanuel Trieu rendit son âme à son Créateur.

L'année suivante, Pigneaux, évêque d'Adran, cette lumière de la Cochinchine, s'éteignit au milieu du deuilgénéral. Il avait accompagné, dans la province de Qui-nhou, son royal élève, qui ne marchait jamais sans cesage mentor. Le roi envoya ses médecins pour conserver la vie à celui qui lui avait sauvé si souvent la sienne; il vint lui-même avec son fils pour le visiter. Soins inutiles! l'évêque d'Adran expira le 9 octobre, après avoir édifié tout le monde par sa patience insurmontable, par sa ferveur extraordinaire, par sa fermeté héroïque. Aussitôt après sa mort, le roi envoya une belle bière, avec des pièces de damas et d'autres soieries pour l'ensevelir. On fit au prélat, dont le corps fut rapporté à Dong-nai, des obsèques magnifiques, en présence de toute la cour; et, pour donner à la famille de Pigneaux une marque éternelle de sa reconnaissance, le

roi sit délivrer un brevet, sur un damas brodé, qui devait lui être transmis à la première occasion. En voici la traduction :

« Je possédais un sage, l'intime confident de tous mes secrets, » qui, malgré la distance de mille et mille lieues, était venu dans • mes Etats, et ne me quitta jamais, lors même que la fortune me • tournait le dos. Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui qu'elle a repassé · sous mes drapeaux, au moment où nous sommes le plus unis, • une mort prématurée vienne nous séparer tout à coup? Je parle de Pierre Pigneaux, décoré de la dignité épiscopale et du glo-» rieux titre de plénipotentiaire du roi de France. Ayant toujours » présent à l'esprit le souvenir de ses anciennes vertus, je veux » lui en donner un nouveau témoignage. Je le dois à ses rares mé-» rites. Si en Europe il passait pour un homme au-dessus du com-» mun, ici on le regardait comme le plus illustre étranger qui ait » paru à la cour de Cochinchine. Dès ma plus tendre jeunesse, » j'eus le bonheur de rencontrer ce précieux ami, dont le caractère cadrait si bien avec le mien. Quand je fis les premières démarches » pour monter sur le trône de mes ancêtres, je l'avais à mes côtés. » C'était pour moi un riche trésor, où je pouvais puiser tous les · conseils dont j'avais besoin pour me diriger. Mais tout à coup » mille malheurs vinrent fondre sur le royaume, et mes pieds de-» vinrent chancelans. Alors il nous fallut prendre un parti, qui nous sépara comme le ciel et la mer. Je lui remis entre les mains » le prince héritier (et véritablement il était digne qu'on lui con- fiàt un si riche dépôt), pour aller intéresser en ma faveur le grand » monarque qui régnait dans sa patrie. Il réussit à m'obtenir des » secours ; ils étaient déjà rendus à moitié chemin, lorsque ses » projets trouvèrent des obstacles, et n'allèrent plus au gré de ses · désirs. Mais, à l'exemple d'un ancien, regardant mes ennemis • comme les siens, il vint, par attachement pour ma personne, se » réunir à moi, pour chercher les moyens et l'occasion de les » combattre. L'année que je rentrai dans mes anciens Etats, j'at-» tendais avec impatience quelque heureux bruit qui m'annoncât » aussi son retour. L'année suivante, il arriva au temps qu'il avait » promis. A la manière insinuante et pleine de douceur avec » laquelle il formait le prince mon fils, qu'il avait ramené, on voyait » qu'il avait un talent unique pour élever la jeunesse. Mon estime » et mon affection pour lui croissaient de jour en jour. Dans les • temps de détresse, il nous fournissait des moyens que lui seul » pouvait trouver. La sagesse de ses conseils, et sa vertu qui bril-» lait jusque dans l'enjouement de la conversation, nous rappro-» chaient de plus en plus. Nous étions si amis et si familiers en-» semble, que, lorsque mes affaires m'appelaient hors de mon in 1799) lui être

secrets, ou dans une me repassé us unis, Je parle du glotoujours je veux ares médu comer qui ait eunesse. caractère émarches ies côtés. r tous les t à coup pieds departi, qui les mains n lui conr le grand otenir des rsque ses gré de ses ennemis rsonne, se on de les Etats, j'atannonçât qu'il avait ceur avec , on voyait Ion estime . Dans les e lui seul ı qui brilus rappro-

miliers en-

s de mon

palais, nos chevaux marchaient de front. Nous n'avons jamais eu qu'un même cœur. Depuis le jour que, par le plus heureux hasard, nous nous sommes rencontrés, rien n'a pu refroidir notre amitié, ni nous causer un instant de déplaisir. Je comptais que cette santé florissante me ferait goûter encore longtemps les doux fruits d'une si étroite union: mais voilà que la terre vient de couvrir ce bel et précieux arbre. Que j'en ai de regrets! Pour manifester à tout le monde les grands mérites de cet illustre étranger, et répandre ensin au dehors la bonne odeur de ses vertus qu'il cacha toujours, je lui donne ce brevet d'instituteur du prince héritier, avec la première dignité après la royauté, et le surnom d'accompli. Hélas! quand le corps est tombé et que l'ànie s'envole au ciel, qui pourrait la retenir? Je finis ce petit éloge; mais les regrets de la cour ne finiront jamais.... O belle ame du maître, recevez cette faveur!

La persécution, qui avait éclaté en 1798 au Tong-king, s'était ralentie vers le mois de juin 1799. Seulement, comme il y avait toujours une multitude d'espions, l'on était obligé de prendre beaucoup de précautions. Les prêtres du pays pouvaient aller assez librement exercer leurs fonctions à petit bruit et sans éclat, et même hors de la ville royale; les Européens, quoique cachés, pouvaient administrer les sacremens aux Chrétiens qui venaient secrètement les trouver dans leur asile, et même aller visiter les chrétientés qui avaient le courage de les recevoir, mais en marchant la nuit et avec beaucoup de précautions. Cependant les évêques et les missionnaires se hasardèrent, par l'entremise de personnages puissans, à faire quelques tentatives pour obtenir la révocation de l'édit de persécution; elles furent inutiles. Le tyran ne voulut même pas lire une requête apologétique qui lui fut présentée au nom des principaux personnages chrétiens de sa cour. Une victoire qu'il venait de remporter lui avait enflé le cœur au point qu'il regardait ce succès comme la récompense de ses efforts pour extirper le christianisme.

La persécution se faisait toujours sentir dans le Nghê-an. Le gouverneur continuait à forcer les Chrétiens à planter devant eurs maisons un piquet avec l'étendard de l'idole du pays, et ceux qui refusaient étaient mis à l'amende et si inhumainement frappés, que plusieurs restèrent presque morts sous les coups. Les soldats n'avaient égard ni au sexe ni à l'âge. Au mois de mai 1801, le même gouverneur fit décapiter deux néophytes, frères, dont le crime était d'avoir donné avis de la persécution à l'évêque de Castorie, de l'avoir soustrait aux recherches et conduit en lieu sûr. Il fit écraser les deux poignets au jeune, et fendre le gras de la

jambe à l'aîné jusqu'à l'os; il les fit ensuite coucher sur le dos, les pieds attachés en l'air, et on leur versa de l'eau dans la bouche et sur tout le visage. Ces pauvres patiens vomissaient le sang, à force de se contraindre, pour ne pas être suffoqués par l'abondance de l'eau. Pendant qu'ils étaient dans cet état, le gouverneur leur adressait ces paroles: « Où avez-vous conduit l'Européen? ou est-il » caché? Si vous le déclarez, je vous donnerai la liberté. » Ils le savaient, mais ne voulurent rien déclarer. « Si vous voulez aban- » donner votre religion, continuait le gouverneur, vous aurez vo- tre grâce; si vous refusez, je vous ferai trancher la tête. — Notre » religion est la véritable, répondirent ces généreux athlètes; nos » parens nous l'ont laissée, nous l'avons gravée dans le cœur :

» plutôt mourir que d'y renoncer jamais! • D'après leur refus d'a

postasier, ils eurent la tête tranchée sur la place publique.

Le missionnaire Lepavec fut sur le point d'être noyé. Il allait, dans une petite barque de bambou, pour administrer des malades : une vague renversa cette barque légère. Heureusement il saisit une traverse de bois attachée à l'intérieur du bateau. Dieu lui donna la force de tenir cette traverse, et de ne point perdre la respiration; enfin, les néophytes le joignirent. Quelle fut leur joie, quand ils virent que le bon pasteur n'avait point péri! Sorti de ce danger, il en courut un autre. Aux approches de Noël (1801), des païens s'attroupèrent et vinrent pendant la nuit, armés de piques, bloquer sa maison; ils le saisirent et l'accablèrent de coups et d'injures. A la corde qui le tenait lié les mains derrière le dos, ils en avaient attaché une autre, par laquelle un satellite le traînait derrière lui; un autre le poussait avec une pique; un troisième ne cessait de lui donner des coups de plat de sabre pour le faire avancer. Il ne resta que trois heures entre leurs mains, les Chrétiens des environs, armés de bâtons, l'ayant délivré et porté dans une maison de religieuses, située dans le bois. « Si j'étais resté » longtemps entre les mains de ces satellites furieux, dit ce mis-» sionnaire dans une de ses Lettres, vu le traitement qu'ils me fai-» saient endurer, j'aurais eu le bonheur de mourir pour la foi. » Quelques mois après, un Père espagnol et trois prêtres du pays furent aussi arrêtés; mais les persécuteurs consentirent à les relâcher, moyennant des sommes très-considérables. L'un d'eux avait été cruellement tourmenté : ils le laissaient exposé à toute l'ardeur d'un soleil brûlant; et, pendant la nuit, ils le tenaient enfermé dans un coffre où il ne pouvait respirer faute d'air, ayant en outre les jambes serrées dans des ceps qui lui causaient de très-grandes douleurs. Pendant cette cruelle persécution, un

li T tr

se

et

da de de kin

ph

les si qui ma nue

ref cir grand nombre de Chrétiens se distinguèrent par des traits frap-

pans de courage et de fermeté.

n 1799]

dos, les

uche et

à force

ance de

eur leur

ou est-il

Ils le sa-

ez aban-

urez vo-

- Notre

tes; nos

e cœur:

refus d'a

. Il allait,

malades : it il saisit

Dieu lui

perdre la

e fut leur péri! Sorti

oël (1801),

més de pi-

t de coups

ère le dos, le traînait

pisième ne

ur le faire

les Chré-

porté dans

étais resté

lit ce mis-

ils me fai-

ur la foi. »

s du pays

tà les re-

i'un d'eux

sé à toute

e tenaient

'air, ayant

usaient de

ution, un

Dieu, après avoir fait passer les missionnaires et les Chrétiens du Tong-king par cette cruelle épreuve, eut enfin pitié d'eux, et leur rendit la paix au mois de juillet 1802. Le tyran, qui attribuait ses succès à son zèle persécuteur, ne tarda pas à éprouver les effets de la vengeance céleste. Quoique son armée fût formidable, le roi de Cochinchine le défit, et, en moins d'un mois, conquit le Tong-king. L'armée cochinchinoise entra dans la ville royale le 18 juillet 1802.

Le vainqueur, avant de pénétrer au Tong-king, avait témoigné le désir de voir des missionnaires. Lorsqu'il passa par la province de Nghê-an, l'évêque de Castorie et De La Bissachère furent admis à son audience, et il les traita avec distinction. Dès le jour de son arrivée à la ville royale, l'évêque de Gortyne lui envoya quelques petits présens, auxquels il témoigna être sensible. Ce prélat et le missionnaire Eyot lui furent ensuite présentés; il leur fit un accueil honorable, et leur promit de donner un édit favorable à la religion. Peu de jours après, il publia en effet une ordonnance qui défendait aux païens de forcer les Chrétiens à faire des actes d'idolâtrie.

Pendant que les missionnaires et les Chrétiens se voyaient délivrés du terrible fléau qui, depuis quatre ans, affligeait l'Eglise du Tong-king, et recouvraient la liberté, les uns de prêcher, les autres de pratiquer l'Evangile, le bras de Dieu s'appesantissait sur ceux qui avaient persécuté avec tant de violence ses ministres et ses serviteurs. Le tyran et ses frères, tous les grands mandarins et plusieurs gouverneurs de provinces furent chargés de chaînes. Les autres mandarins furent dépouillés de leurs dignités, et condamnés aux travaux les plus pénibles et les plus humilians, comme de couper et de porter de l'herbe aux chevaux, aux éléphans, et de balayer leurs écuries. Enfin, on mit à mort le tyran du Tongking et ses frères, plusieurs femmes et enfans de leurs familles, et plusieurs grands mandarins. Le prince fut écartelé par cinq éléphans; ses frères et les mandarins eurent la tête tranchée.

Par malheur, la déclaration qui défendait aux païens d'inquiéter les Chrétiens au sujet du culte des idoles était conçue en termes si équivoques, que la plupart des païens et ceux des mandarins qui étaient ennemis de la religion chrétienne l'interprétaient en mauvaise part, et elle ne fut publiée de manière à être bien connue que dans une province. Les gouverneurs des autres provinces refusèrent aux Chrétiens ure nouvelle publication. Toutes ces circonstances déterminèrent l'évêque de Veren, vicaire apostolique

de Cochinchine, Lamothe, évêque de Castorie, coadjuteur du Tong-King occidental, et Liot, missionnaire de Cochinchine, à présenter au roi une supplique, pour en obtenir un édit plus clair et plus solennel. Ce prince, après avoir tantôt gardé le silence, tantôt répondu d'une manière équivoque, dit enfin à Liot, qui faisait une dernière instance, que le grand conseil avait jugé qu'il n'était pas à propos d'accorder un tel édit. La plupart des grands mandarins formant ce conseil manifestèrent dans cette occasion leur haine contre la religion par toutes sortes de propos injurieux contre elle, contre ses ministres et contre les Chrétiens. Quelquesuns conseillèrent même d'inviter les missionnaires à un festin, au milieu duquel on se saisirait de leurs personnes et on les renverrait en Europe; mais le roi n'acquiesça pas à ce conseil perfide.

Dans le voyage qu'il fit au Tong King, en 1803, pour y recevoir la couronne royale de la main de l'ambassadeur chinois, il montra combien il était refroidi à l'égard des missionnaires. Il donna un édit de police dans lequel il était question de la religion chrétienne: il ne la proscrivait pas, mais il en parlait d'un ton fort méprisant, et assujettissait les Chrétiens à des mesures gênantes. Cet édit règle d'abord les fêtes et réjouissances publiques qui se célèbrent annuellement dans les villages, les redevances que les villages exigent à l'occasion des mariages ou des enterremens, et les amendes qu'ils infligent. Le dernier article traite du culte des idoles et aussi de la religion chrétienne. S'il ne parle pas avantageusement de celle-ci, il ne traite pas mieux le culte païen. Il défend de faire de grandes dépenses pour la construction des pagodes et pour les fêtes que les villages célèbrent en l'honneur de leurs génies tutélaires. « Quant à la religion des Chrétiens, d'après » l'édit, c'est originairement la doctrine d'un pays étranger qui "» s'est introduite et maintenue jusqu'à présent dans le royaume, . L'enfer, dont cette religion menace, est un mot terrible dont • elle se sert pour épouvanter; le paradis qu'elle promet est une » expression magnifique qu'elle emploie pour amorcer. Cette doc-» trine s'est insinuée peu à peu parmi des hommes grossiers et » ignorans qui l'embrassent et la suivent comme des insensés. Un » grand nombre de sujets sont déjà infectés de cette doctrine, et • tout à fait accoutumés à en observer les pratiques et les lois. • qu'ils suivent comme des gens ivres, sans réfléchir à rien, et » comme des aveugles que rien ne peut ramener de leur égare- ment. Dorenavant nous ordonnons, pour les églises qui tombent en décadence, que ceux qui voudront les réparer aient à s'adresser

» au gouverneur de la province, pour en obtenir la permission

» (permission qui, bien entendu, ne s'obtenait point gratis: car

cho de ébi brí

por

n

St

m

de

 \mathbf{fr}

at

fe

 \mathbf{q} u

٠ľ

> T

101

ass

pri

pli

teur du e, à prés clair et ice, tanii faisait

il n'était mandaion leur njurieux uelques-

festin, au s renverperfide. recevoir il montra

donna un ion chré ton fort gênantes. ues qui se es que les emens, et culte des as avanta-

ien. Il dédes pagoonneur de ns, d'après anger qui royaume. rible dont

et est une Cette docrossiers et sensés. Un octrine, et et les lois, à rien, et

eur égareni tombent s'adresser permission

gratis: car

[An 1799] » les mandarins de ce pays n'accordent de grâces qu'à ceux qui les » paient grassement); et quant à construire de nouvelles églises, » nous le défendons absolument. » Voilà comme ce roi se montrait reconnaissant envers Dieu pour les marques visibles de protection qu'il en avait reçues, et envers les Chrétiens qui s'étaient dévoués à mille dangers afin de lui rendre service.

Il n'était pas rare de voir la bienveillance personnelle des princes neutralisée, et quelquefois changée en haine, par l'effet du mauvais vouloir ou des perfides conseils de ceux qui les

entouraient.

Ainsi, le roi de Siam avait dessein d'élever en dignité un mandarin nouvellement converti, et dont la famille était chrétienne. Les frères du roi, sous prétexte que ce mandarin fréquentait l'église des missionnaires, l'accusèrent de félonie. Alors le roi, plein de colète, ordonna que la femme, les fils et les filles de l'accusé, ramenés par force au culte siamois, lui garantissent désormais sa fidélité. On conduisit l'épouse devant les juges; ses réponses furent pleines de fermeté. On lui fit envisager tous les maux qu'elle se préparait, si elle persistait dans les mêmes sentimens; mais elle refusa de se rétracter : on la jeta dans les fers. Cette mère avait deux fils et deux filles qui furent aussi présentés au tribunal et interrogés. Telle fut leur fermeté, que le juge en frémit de rage. On leur coupa les cheveux, selon l'usage du pays. Cependant le frère aîné fut chargé de fers, et on se mit en devoir de le frapper de verges; mais bientôt on le délia, on le traîna, on le porta au pied d'une idole. Sa mère alors, de toute sa force, lui cria de lever les yeux au ciel, et de regarder la récompense qui l'y attendait. Le jeune homme ne montra que de l'horreur pour l'infernale divinité. Il fut conduit en prison. On dit au jeune frère, qui était élève du collége des missionnaires, et qu'on interrogea séparément : « Déjà toute ta famille est redevenue siamoise; ne ·l'imiteras-tu pas?—Que les miens soient ou ne soient pas ce que vous dites, je ne m'en informe point, répondit-il; pour moi, je resterai chrétien. » En vain on le menace de lui faire subir d es tourmens; il témoigne être prêt à les souffrir, et semble, par so n assurance, les provoquer comme sa famille. Il fut aussi mis en prison, et l'on étala devant ses yeux les instrumens de divers supplices dont on l'avait menacé. Toutefois on se contenta de tâcher d'ébranler sa constance par la terreur de ce spectacle, par de nouvelles menaces et par des promesses; mais il resta inébranlable. Les sœurs furent garrottées et exposées à un soleil brûlant. Telle était la force de la chaleur, que l'officier envoyé pour questionner ces captives était forcé de se retirer promptement a l'ombre. Cependant leur frère aîné était soumis à d'autres épreuves: on lui enferma la tête dans une machine de bois, espèce d'étau qui saisit le patient par les deux tempes, et dont l'étreinte est si forte que d'ordinaire elle fait sortir les yeux de leurs orbites. Trop faible cette fois, elle ne produisait pas ce lamentable effet. Le juge, mécontent, gourmande alors le bourreau, et lui reproche sa mollesse. Celui-ci redouble ses efforts; mais l'instrument du supplice se brise entre ses mains. Trois fois on enfonce des coins de bois sous les ongles de ce jeune Chrétien, et trois fois on les retire; il s'évanouit dans ce tourment. On le délie; et, après avoir repris ses esprits : « Allons, geôlier, dit-il, je suis mieux ; redonne-moi » mes chaînes. » Le geôlier, ne comprenant point le sens de ces paroles, s'excusa sur le triste sort qui le dévouait à être le bourreau de ses semblables. « Tu ne m'as point entendu, reprit le jeune » Chrétien; j'ai craint que ta compassion ne te devînt funeste. » Le geôlier resta plein d'admiration pour une religion qui donne à ses sectateurs tant de force et tant de charité.

Voilà l'héroïsme de nos Chrétiens; heureux si un trait de faiblesse n'était venu pour un moment obscurcir leur gloire! La mère et les filles avaient reçu chacune seulement trois coups de verges; elles avaient souffert avec constance; on pansait leurs plaies; les officiers eux-mêmes s'empressaient de leur donner des soins, et cherchaient surtout à les séduire par de flatteuses paroles : « Nous » ne vous demandons qu'un mot, disaient-ils : confessez que vons » êtes Siamoises, et à l'instant même il vous sera permis de retour-» ner dans votre quartier. » Hélas! ces infortunées succombèrent; l'enfant seul qui avait eu l'assurance de dire : « Quoi qu'il en soit » de mes parens, pour moi je ne changerai point, » resta fidèle à sa religion. Cependant le Seigneur ne permit pas que cette chute fût une ruine. Dès qu'on apprit ce triste événement, deux jeunes Chrétiennes, prenant, selon l'expression de l'Esprit saint, leur âme entre leurs mains, se dévouèrent au salut des coupables. Malgré les défenses rigoureuses qui avaient été faites aux Chrétiens d'approcher des prisonniers, elles s'embarquèrent dans une nacelle, et se randirent droit au lieu de la chute, pour relever ceux qui étaient tombés. Dieu bénit leur zèle; les coupables reconnurent leur faute, et promirent de rétracter au plus tôt le mot apostatique qu'ils avaient prononcé. En effet, ce jour-là même on les traîna au pied d'une idole; on les pressa de courber la tête devant cette fausse divinité, on voulut même les y contraindre; mais ils se roidirent contre les efforts des impies, et s'écrièrent constamment qu'ils n'étaient point Siamois. La mère était grièvement malade, et il semblait que sa dernière heure n'était pas éloignée; on la

d'autres , espèc**e** einte est es. Trop effet. Le roche sa du supcoins de es retire; oir repris nne-moi le ces paoourreau le jeune este. » Le nne à ses

it de fai-La mère e verges; laies; les soins, et s : « Nous que vons e retourmbèrent ; il en soi**t** fidèle à sa chute fût nes Chréleur âme . Malgré ens d'apacelle, et ui étaient rent leur ostatique es traîna ant cette ais ils se tamment malade, ée; on la transporta hors des murailles, et on lui donna son fils aîné pout la soigne de plus jeune fut enlevé par ses parens, et envoyé au loin pour de soustraire aux recherches des officiers gentils, qui brûlaient de corrompre sa foi. Cependant la tempête se calma; et, après quelques mois d'absence, la mère et son fils aîné revinrent au quartier des Chrétiens, et l'autre rentra au collège; mais les deux sœurs furent retenues dans le palais du roi: le prince se flattait qu'à force d'artifices, il triompherait de leur résolution. Désespérant enfin de vaincre leur générosité, et voyant croître l'admiration qu'ins pirait leur constance, il les fit élargir. Le premier usage qu'elles firent de leur liberté fut de se transporter dans le lieu saint; et, le 22 mai 1797, jour anniversaire de leur arrestation, elles se retirèrent dans la maison des religieuses, pour expier leurs péchés par les larmes et les austérités de la vie la plus pénitente et la plus laborieuse.

Tel était le sort de l'Eglise d'Asie.

Dans cette partie du monde, comme en Amérique, et partout ou la France avait des possessions, nos colonies, livrées à la discorde et à la révolte, étaient abandonnées. Les constitutionnels tâchèrent de s'y introduire, et on se rappelle que le concile de 1797 élut trois évêques pour Saint-Domingue et un pour Cayenne. L'un d'eux était Guillaume Mauviel, prêtre du diocèse de Coutances, vicaire de Noisy-le-Sec, membre du concile, et collaborateur des Annales. Depuis, il était devenu secrétaire des réunis, et avait été chargé de la correspondance. Son zèle pour cette cause lui ayant mérité d'être élu évêque des Cayes, il fut sacré le 3 août 1800. Desbois, Grégoire et Wandelincourt, qui lui avaient donné l'institution canonique le 27 juillet, nous ne savons en vertu de quel pouvoir, l'autorisaient à se faire sacrer comme évêque de l'ancienne partie française de Saint-Domingue, à établir sa résidence où il lui plairait, à répandre les écrits des constitutionnels, et à étendre sa sollicitude sur la partie ci-devant espagnole, sur toutes les Antilles, et même sur le continent du Nouveau Monde. Muni de ces pleins-pouvoirs, Mauviel partit, à la fin de l'année, pour Saint-Domingue, avec ouelques ecclésiastiques de son parti, et débarqua dans la partie espagnole 1. Toussaint-Louverture commandait encore à Saint-Domingue, et ne parut pas faire beaucoup d'accueil à l'évêque constitutionnel. Les prêtres du pays se partagèrent : les uns le reçurent bien, soit qu'ils connussent mal le véritable état des choses, soit qu'ils n'eussent pas des principes bien sûrs; mais les prêtres résidant au Cap refusèrent de le reconnaître, et adressèrent

Précis hist. sur l'Egl. constit., p. exxiv-cxxvi.

le 11 avril 1801, à Toussaint-Louverture une profession de foi où ils soutenaient les droits du saint Siége, et témoignaient leur éloignement pour le schisme. Mauviel essaya d'y répondre par des observations assez longues, et les prêtres de San-Yago, partie espagnole, signèrent une déclaration en sa faveur, Malgré cela, Toussaint-Louverture ne voulut point recevoir Mauviel, qui resta confiné dans la partie espagnole, et qui n'en sortit qu'après l'arrivée de l'expédition du général Leclerc en 1802. Cette expédition ayant pour but de reprendre Saint-Domingue, on flatta d'abord Toussaint, puis il fut arrêté et conduit en France. Mauviel se rendit au Port-au-Prince, auprès du général Leclerc. Là il apprit les démissions des évêques constitutionnels de France, et donna aussi la sienne. Mais Leclerc le chargea de gouverner l'église de San-Domingo, chef-lieu de l'ancienne partie espagnole. Ainsi, investi de sa mission par une autorité militaire, Mauviel publia à San-Domingo, le 20 mai 1802, une Lettre pastorale, dans le préambule de laquelle il dit formellement qu'il était « chargé, par le général en chef, de • la surveillance générale sur tout ce qui concerne le culte et la » justice catholique dans la partie espagnole. • Il fit des règlemens sur les mariages, et remplissait en même temps, les fonctions de curé à San-Domingo. Il alla jusqu'à nommer l'abbé Cibot vicaire apostolique pour la partie du nord, et Lecun pour l'ouest et le sud. Mais les troubles de la colonie, l'insurrection des noirs, la mort du général Leclerc le 2 novembre 1802, les embarras où se trouva le général Rochambeau, son successeur, les ravages de la fièvre jaune dans l'armée française; enfin, la capitulation conclue avec les noirs le 30 novembre 1803, rendirent la position de Mauviel de plus en plus précaire. Il paraît pourtant qu'il resta dans l'île jusqu'en 1806, où une escadre anglaise se présenta devant San-Domingo, et força la ville de capituler. Ainsi échoua la tentative des constitutionnels pour s'établir à Saint-Domingue.

Le continent de l'Amérique, qui devait se ressentir bientôt des agitations de l'Europe, était encore paisible à la fin du xvine siècle.

Quoique le gouvernement anglais ent attaché de l'importance à introduire la réforme anglicane dans le Canada, et qu'il ent placé un évêque de cette communion à Québec, et des ministres en quelques endroits; quoique des ministres de l'Eglise d'Ecosse se fussent aussi insinués dans cet Etat; en dépit de ces changemens, résultat de la conquête, et qui entraînèrent plusieurs défections, la majorité des habitans continuait à professer la religion catholique. Un évêque orthodoxe siégeait toujours à Québec, et son clergé était réparti dans les paroisses, comme sous la domination française.

n 1799] de foi nt leur par des rtie es-, Tousta conarrivée n ayant Tousndit au démisiussi la an-Dosti de sa mingo, aquelle hef, de te et la règlenctions bot vil'ouest s noirs, rras où ages de n contion de il resta nta deéchoua ngue. tôt des siècle. ortance u'il eû**t** inistres Ecosse hangeurs déeligion

, et son

ination

Malgré l'extrême disette d'ouvriers apostoliques, la vraie religion avait fait des progrès aux Etats-Unis. Le nombre des Catholiques croissait surtout à Baltimore, grâce au zèle du prélat et de ses collaborateurs. Cette ville était partagée en vingt sectes différentes : Presbytériens, Anglicans, Quakers, Anabaptistes, Luthériens, Calvinistes, Méthodistes, Mennonites, disciples de Swedemborg, Nicolaïtes, etc.; mais les Catholiques seuls étaient plus nombreux que chacune de ces sectes 1. On construisit une nouvelle cathédrale, plus vaste et plus commode que l'ancienne, et il y eut bientôt six églises dans la ville. Il y avait aussi des Catholiques dispersés dans l'Etat de Maryland; ils formaient plusieurs congrégations desservies par seize prêtres, dont plusieur Français. Dans le nombre se cachait, sous le modeste nom de Smith, le fils du prince Gallitzin, ministre de Catherine II, impératrice de Russie. Se trouvant en Amérique avec sa mère, il s'était fait catholique et avait pris les ordres sacrés. Il était pasteur d'une congrégation qu'il avait formée, et qu'il soutenait au spirituel par son zèle, et au temporel par sa fortune. Si nous sortons du Maryland, nous trouvons Philadelphie, où les Catholiques n'étaient guère moins nombreux qu'à Baltimore. Ils y avaient quatre églises. Carroll, y étant allé pour apaiser un schisme excité par un prêtre allemand, fut bien accueilli du congrès et du sénat, qui l'appuyèrent de leur autorité. La Pensylvanie avait d'autres congrégations, dont la plus importante était celle de Conwago, fondée par les Jésuites, et peuplée d'Allemands fort attachés en général à la religion. La Pensylvanie était l'Etat qui comptait le plus de Catholiques après le Maryland. Ils y étaient dirigés, en 1807, par environ douze prêtres. Dans le New-York, les Catholiques ne formaient de congrégation qu'à New-York et à Albany. Ils se trouvaient à New-York au nombre d'environ quatorze mille, dont une assez bonne partie étaient des Français réfugiés de Saint-Domingue et des autres îles. Boston, capitale de l'Etat de Massachusett, offrait surtout un exemple frappant des progrès du catholicisme, progrès plus étonnans encore dans une ville où dominait un presbytéranisme ardent, et où les sectes étaient plus multipliées qu'ailleurs. Ces progrès furent d'abord le résultat des efforts de Thayer, dont nous avons parlé. Quand il revint à Boston catholique et prêtre, on y comptait à peine quelques orthodoxes. Son exemple, son zèle, un défi qu'il porta aux ministres protestans, les entretiens qu'il eut avec plusieurs personnes de cette religion, commencèrent à diminuer les préventions. En 1798, les Catholiques étaient déjà un peu plus

¹ Mémoires pour servir à l'hist. eccl. pendant le xviii siècle, t. 3, p. 193-197

nombreux, quand l'évêque de Baltimore, ayant envoyé Thayer dans le Kentuckey, lui donna pour successeur, à Boston, l'abbé Matignon, Français, docteur de Sorbonne, ecclésiastique pleir de talens, de zèle, de piété et de prudence, et doué de toutes les qualités propres à gagner les cœurs. Ses soins achevèrent l'œuvre commencée par Thayer. Sa congrégation s'accrut rapidement. Or bâtit une église, qui bientôt ne se trouva plus assez grande. Let Catholiques de Boston étaient au nombre de trois ou quatre mille, et ils répondaient par leur ferveur au zèle de leur respectable apôtre. La Virginie avait plusieurs congrégations desservies par trois ecclésiastiques. Charles-Town, dans la Caronne du Sud, comptait beaucoup de Catholiques, qui n'avaient qu'un prêtre. Les autres Etats voisins de la mer renfermaient aussi des Catholiques, mais en moindre nombre, et l'on manquait de prêtres pour les diriger. L'évêque de Baltimore, n'ayant qu'environ soixante-dix ecclésiastiques disséminés dans un diocèse immense, ne pouvait satisfaire à toutes les demandes qu'on lui adressait; il se voyait contraint de laisser en friche des terres qui n'attendaient que des mains laborieuses. Le Kentuckey seul était un exemple de ce que peut l'activité d'un prêtre qui aime son ministère. Cet Etat, où il n'y avait que quelques Indiens il y a quarante ans, et qui plus tard renferma deux cent cinquante mille âmes, avait aussi beaucoup gagné sous le rapport de la religion. Un prêtre qu'on y avait envoyé d'abord étant mort, et Thayer étant reparti pour New-York, l'évêque de Baltimore chargea de cette mission l'abbé Badin, jeune prêtre français, qui était venu en Amérique en 1792. Celui-ci, chargé seul d'un si vaste territoire, ne cessa de le parcourir pendant plusieurs années avec de grandes fatigues, mais aussi avec de grands fruits. Il établit plusieurs congrégations et bâtit des églises. Sa principale résidence était à Beardstown, où il avait une congrégation nombreuse, et où il éleva une église. Après avoir été seul quelque temps, il eut un digne coopérateur dans la personne de l'abbé Nérinx, prêtre flamand, venu récemment d'Europe, et dont le zèle n'était pas moins vif. Peu après arrivèrent encore dans le Kentuckey trois religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui y établirent un collège. Des Trappistes, conduits par le père Urbain Guillet, se fixèrent aussi dans cet Etat. Tous ces différens secours tontribuèrent à multiplier le nombre des Catholiques. On comphit, en 1807, enviror mille familles de cette religion, réparties en une vingtaine de congrégations. Dans le territoire de Michigan, qui fait rtie des Etats-Unis, se trouvaient plusieurs établissemens qui dépendaient autrefois du Canada, et où il y avait des

I P C S S P T

le le le

m

e c tı

et

tê

the étable de R

di gl ta m

P si v ı, l'abb€

ie pleir

outes les

l'œuvre

ient. Or

nde. Let

re mille,

pectable

esservies

du Sud,

prêtre.

s Catho-

prêtres

'environ

nmense,

dressait ;

n'atten-

était un

son mi-

y a qua-

nte mille

religion.

Thayer

argea de

ait venu

aste ter-

années

s. Il éta-

incipale

n nom-

quelque

e l'abbé

dont le

dans le

e, qui y

Urbain

secours

n comp-

rties en

ichigan, tablis**se-**

vait des

missions florissantes. Ces lieux passèrent sous la juridiction d'a l'évêque de Baltimore, qui envoya quelque temps un prêtre au Détroit. Les missions sur les bords du Mississipi étaient aussi presque toutes abandonnées, faute de prêtres, et l'on voyait encore dans ces contrées des églises qui attestaient le zèle des Jésuites, mais qui n'étaient plus occupées. La Louisiane n'était presque peuplée que de Catholiques : il n'y avait que cinq ou six prêtres pour les soigner. Il existait autrefois des missions florissantes aux environs des grands lacs du Canada : elles se trouvaient alors abandonnées. La foi, voyageuse sur la terre, éclaire tantôt une contrée, tantôt une autre. Les accroissemens qu'elle avait pris dans les Etats-Unis étaient d'un heureux augure pour les pays voisins, et la religion, protégée par l'établissement d'un épiscopat fixe, devait tendre à s'implanter jusque dans les parties les plus reculées du grand continent de l'Amérique septentrionale.

N'y avait-il pas, dans ce développement de la foi au delà des mers, de quoi consoler les amis de la religion des atteintes qu'elle recevait en Europe et dans les contrées les plus rapprochées du

siége apostolique?

L'Italie, que la contagion des systèmes philosophiques avait envahie, à la faveur de l'opposition de quelques gouvernemens contre le saint Siége; l'Italie, où l'incrédulité trouvait, depuis trente ans environ, d'assez nombreux partisans, qui préludaient aux révolutions de leur pays par des ouvrages contre la religion et contre l'Eglise; l'Italie, où le besoin d'innover travaillait les têtes, où les uns, adeptes de la philosophie moderne, en embrassaient les creuses spéculations, et où les autres, descendant de la théorie à la pratique, poursuivaient des réformes imprudentes. était profondément entamée par l'effort des passions qui semblaient s'être réveillées toutes à la fois. Si la capitale du monde chrétien avait été occupée, et si un fantôme de république venait de s'élever sur les ruines du gouvernement pontifical; si autour de Rome d'autres Etats avaient subi de grands changemens, il fallait en accuser la stupide tolérance de ceux qui avaient laissé s'introduire tant de mauvais livres en Italie, et la haine non moins aveu gle de ces mêmes hommes qui, par les contradictions qu'ils suscitaient au Pontife romain, l'avaient désigné comme un point de mire aux attentats des méchans. Sous le ministère de Tanucci, les livres des philosophes français inondaient le royaume de Naples. A la même époque, on semblait n'établir une nouvelle censure à Milan que pour faciliter l'introduction de cette sorte d'ouvrages, et le docteur Soria propageait l'irréligion dans l'Université de Pise, et par là en Toscane, cette autre succursale de l'Autriche.

Rome s'était ainsi trouvée entre deux feux. Naples, Milan, Venise, Turin, Gênes, venaient d'apprendre, aux dépens de leur repos et de leur bonheur, à quel point les principes subversifs de la révolution de France trouvaient sympathie et enthousiasme dans toutes les classes : des flots de patriotes en avaient surgi. Plusieurs de ces amis d'une prétendue liberté n'étaient autres que les hommes qui, proclamant avec affectation les droits des souverains, faisaient une si rude guerre au saint Siége: ils avaient soutenu les princes contre le pape, en attendant qu'ils soutinssent le peuple contre les princes. Ainsi les professeurs de l'Université de Pavie, Zola et Tamburini méritaient d'entrer dans le collége des Dotti de la république italienne, et leur collègue Palmieri écrivait en faveur de la révolution. C'était encore dans les hommes qui s'étaient prononcés le plus vivement contre le pape, que l'insurrection de Gênes, du 16 juin 1797, avait trouvé des soutiens. Solari, évêque de Noli, cet adversaire janséniste de la bulle Auctorem fides, était devenu membre d'une commission de législation et faisait des Mandemens patriotiques. Eustache Degola, qu'on verra s'affilier aux schismatiques de France, entrait dans une société de missionnaires destinés à propager dans les campagnes les principes de la démocratie, et rédigeait des Annales politico-ecclésiastiques où ce prêtre démagogue déclamait contre des abus qu'il exagérait pour colorer ses attaques. Un tel état de choses appelait de prompts remèdes, Grâce au ciel, le roi de Naples, désabusé par d'éclatantes disgrâces, se proposait une marche opposée à celle qui avait attiré la foudre sur son trône; heureux si des rigueurs dont la religion et l'humanité s'affligèrent n'avaient accompagné son retour! Adoptant, de leur côté, une marche inverse de celle qu'avait suivie Léopold, les successeurs de ce prince à Florence anéantirent jusqu'aux dernières traces des réformes de Ricci. L'archiduc Ferdinand, son fils, avait, dès le 13 octobre 1792, fait paraître un règlement pour rendre en partie aux évêques l'exercice des droits et priviléges, dont on les avait dépouillés; il avait défendu la publication de quelques écrits propres à renouveler les troubles : puis, l'infant don Louis, fils du duc de Parme, et qui prit le titre de roi d'Etrurie, rendit, le 15 avril 1802, un décret portant que tous ses sujets pourraient recourir au saint Siége pour les matières ecclésiastiques; que tous les religieux rentreraient sous l'obéissance de leurs généraux étrangers ; que les évêques seraient libres et indépendans dans leur ministère, et qu'ils auraient le droit de revoir les livres qui s'imprimeraient. Enfin le Seigneur allait placer dans la chaire du Prince des apôtres un pontife dont la sagesse travaillerait à faire oublier les criminelles extravagances du ré-

vi as

ail av fu do na * d

il s

* t

* t

cer

die

les

8U

fut de du no car

les ne ses ave

les du d'é au

cal l'e: co: sai

qu les

lai

[4 4 1799]

Venise, repos et la révoans touieurs de

ieurs de nommes aisaient ces conntre les et Tamrépubli-

or de la pronone Gênes,
êque de
était dees Manlier aux
onnaires
a démo-

e prêtre colorer emèdes disgràattiré la ligion et ! Adopt suivie

t suivie rent jusc Ferdin règles droits u la puoubles :

t le titre tant,que s matiès l'obéisnt libres droit de

lait pla-1 sagesse 3 du ré- gime républicain; dont la modération effacerait le résultat des violences commises; dont la piété restituerait à la religion son ascendant tutélaire. Mais la religion et l'Eglise, un moment consolées, devaient essuyer de nouvelles tempêtes.

L'Espagne et le Portugal étaient représentés par les novateurs comme des nations en arrière de leur siècle. En effet, la religion que ces peuples embrassaient avec amour n'apparaissait plus ailleurs que comme un antique préjugé. Charles IV avait témoigné un si vif intérêt au sort de Pie VI, et les relations de l'Espagne avec le saint Siége avaient pris un tel caractère d'intimité, qu'on fut surpris, après la mort du Pontife, de voir le roi catholique donner, le 5 septembre 1799, une cédule par laquelle il prévenait les évêques « d'user, pour les dispenses de mariage et autres, » des dispenses qu'ils avaient suivant l'ancienne discipline, » et où il se réservait « de prendre, sur la consécration des évêques et au-• tres cas plus graves, l'avis de ceux qu'il croirait devoir consul-» ter. » Peut-être la crainte qu'on ne pût donner de sitôt un successeur à Pie VI, crainte que plusieurs partageaient alors, avait-elle dicté cette dépêche dont quelques-uns prétendent même que Charles IV n'eut pas connaissance. S'il la connut, du moins lui fut-elle suggérée par le ministre Urquijo, qui la rédigea dans le plus grand secret. Quoi qu'il en soit, cette cédule, objet d'un blame général, fut à peine affichée, et demeura sans exécution. De Tavira, évêque de Salamanque, est peut-être le seul qui ait sanctionné par sa conduite cette entreprise sur les droits du Siége apostolique : il s'annonça comme voulant user des pouvoirs inhérens, disait-il, à son caractère. Mais, dès que le-successeur de Pie VI eut été élu, Charles IV, qui accueillit cette élection par des actions de grâce solennelles et par des réjouissances extraordinaires à sa cour et dans ses Etats, rétablit les choses sur l'ancien pied. Il y a mieux : voyant avec peine certains individus insinuer des opinions qui n'avaient pour but que de détacher les fidèles du centre de l'unité (ce sont les expressions textuelles du rescrit), comprenant que les ennemis du saint Siége, en faisant circuler en Espagne des écrits remplis d'erreurs condamnées, tendaient à opérer une révolution d'idées aussi funeste au repos de l'Etat qu'au bien de la religion, le roi catholique ordonna, le 10 décembre 1800, la promulgation et l'exécution de la bulle Auctorem fidei donnée en 1794, par Pie VI. contre les décrets du synode de Pistoie. Ce jugement solennel du saint Siége, que Charles IV opposait à la contagion des principes qui y étaient notés, fut envoyé à tous les tribunaux; on exhorta les évêques à le faire observer; on défendit aux universités de laisser soutenir les assertions qu'il proscrivait. Afin de manifester

ses intentions avec plus d'éclat, le roi nomma dans le même temps à des évêchés des ecclésiastiques recommandables par leur amour pour la paix et par leur attachement au centre de l'unité, aussi bien que par leurs talens et leurs vertus. Nous aimons à montrer les moindres nuages de discorde religieuse s'évanouissant au sein de ce pays encore paisible, mais que l'ambition devait si cruellement troubler. Le ministère espagnol achetait le repos par une politique faible et complaisante, et s'alliait successivement avec tous les gouvernemens qui dominaient en France. L'influence de Godoÿ, qui de simple garde-du corps devint l'un des premiers dignitaires du royaume, dictait ce système de conduite. Par ses conseils, l'Espagne se pliait à toutes les exigences de la République française, et elle redoubla encore de condescendance depuis l'accession de Buonaparte au consulat. Ses trésors et ses armées furent dès lors à la discrétion de l'ambitieux guerrier; et pour satisfaire aux demandes sans cesse renaissantes de la France, on se résigna à mettre en vente, chaque année, une portion de biens ecclésiastiques. Cette alliance, qu'on achetait au prix de contributions réglées, devait être brisée par l'ingratitude et la perfidie de celui-là même qui profitait de tant de sacrifices.

La religion catholique, forte et puissante encore dans la Péninsule espagnole, avait des destinées diverses en Allemagne. Le ministère autrichien convenait que Joseph II avait été trop loin, et ce prince, contradicteur obstiné du saint Siége, en était, dit-on, convenu lui même au lit de mort: Après Joseph II, Léopold, su les représentations des évêques d'Italie, avait abrogé plusieurs des derniers règlemens, rétabli les séminaires diocésains, rendu aux évêques la liberté de l'enseignement, permis que ces prélats recourussent à Rome pour les dispenses; mais, en réparant quelques-unes des fautes de son frère, il avait maintenu, par sa dépêche du 9 avril 1791, plusieurs des mesures adoptées précédemment. Sous François II, on continuait de profiter des envahissemens de Joseph; et comme le ministère autrichien n'envisageait pas la religion sous un point de vue assez sérieux, les efforts personnels de l'empereur pour lui rendre de l'influence n'atteignaient pas ce but. François II rappela des religieux, permit aux hôpitaux et autres établissemens d'utilité générale d'acquérir des biens, rendit des décrets pour réprimer la circulation des mauvais livres et pour corriger les vices de l'éducation; mais la mauvaise volonté de ses ministres fit que la plupart de ses ordonnances restèrent sans exécution. Résistance criminelle, surtout en ce qui concerne l'éducation d'où dépend l'avenir de la société! Or, la moderne philosophie avait franchi le seuil des colléges et des universités, et lig céc par pre no rôl nai ser por Léc

nin

vu

ma

la

sha du ter sig et gue fré bas ho

> lig qu de Ha lai

de

tre

qu

éta ré les l'i e même bles par e de l'us aimons vanouisdevait si epos par ientavec ce de Godignitaiconseils, rançaise, ession de dès lors e aux deà mettre iastiques. s réglées,

[An 1799]

-là même la Pénine. Le mip loin, et it, dit-on, pold, su ieurs des endu aux s prélats réparant par sa dérécédemnvahissevisageait orts pereignaient hôpitaux

hôpitaux ens, renlivres et volonté restèrent concerne moderne iversités, et les écoles ecclésiastiques même n'étaient pas à l'abri de ses malignes influences. Cette fausse philosophie préparait la jeunesse à céder aux séductions des illuminés qui, loin d'avoir été abattus par la disgrâce de Weishaupt, leur fondateur, s'étaient activement propagés, entretenant des intelligences de tous côtés, formant de nouvelles loges, attirant à eux toutes les classes de la société, enrôlant surtout les professeurs, les hommes de lettres, les fonctionnaires publics, tous ceux, en un mot, dont l'influence pouvait servir leurs sinistres desseins. En vain Zimmerman, assez fort pour résister à la séduction, avait-il adressé, en 1792, à l'empereur Léopold, un Mémoire sur cette secte qu'il dépeignait comme infiniment dangereuse, et par le nombre de ses adhérens et par leurs vues hostiles; le gouvernement impérial n'avait point coupé le mal à sa racine, et les Illuminés travaillaient toujours à ébranler la foi religieuse et politique du peuple.

L'électeur de Bavière, Charles-Théodore, qui avait banni Weishaupt et destitué plusieurs de ses adeptes, accueilli un nonce du pape, et raffermi dans ses Etats tous les liens religieux, avait terminé sa vie le 16 février 1799, et cette mort était devenue le signal de déplorables changemens. Les Illuminés furent rappelés et protégés par le successeur de Charles - Théodore; il fit la guerre aux couvens, aux pèlerinages, aux processions, aux confréries, aux fêtes; il humilia et asservit les évêques, changea les bases et les tendances de l'éducation, confia les emplois à des hommes animés d'un mauvais esprit. Prince aveugle, il ne voyait pas que la réforme des Loges, où tout s'en veloppait de mystères, était plus urgente que celle des couvens, où il ne se passait rien de secret; que l'irréligion, devenue à la mode, offrait de bien autres dangers que les dévotions populaires, en supposant même qu'il s'y glissât quelques abus; et qu'une nation moins fidèle à Dieu l'est toujours moins à son souverain.

Heureusement pour la Saxe, son électeur, prince vraiment religieux, tenait une conduite différente. Il protégeait les Catholiques sans donner d'ombrage aux Protestans, et faisait le bonheur de ses sujets par la douceur de son administration. L'électeur de Hanovre, le margrave de Bade, plusieurs autres princes, veil-

laient, comme lui, à ce que la religion fût dans les écoles la base de l'éducation.

Mais c'est principalement dans la république helvétique qu'il était intéressant de voir comment, au milieu même de ses crises révolutionnaires, on sentait le prix de la religion, surtout dans les cantons catholiques dont les mœurs étaient plus pures, et dont l'incorruptibilité et le courage ne sauraient être trop célébrés.

ci

CO

l'e

éc

di

ď

11

Ħ

d

b

e

n

n

Libre du joug que le Directoire lui avait imposé, la Suisse rapporta les lois subversives qu'on lui avait prescrites, rappela les religieux, reçut avec honneur un nonce apostolique, favorisa les institutions et établissemens ecclésiastiques, proscrivit tout ce qui pouvait porter atteinte à la religion et à la morale. Retour d'autant plus consolant, qu'il y avait plus lieu de craindre que ce pays, où se trouvait la métropole du calvinisme, ne glissat rapidement sur la pente d'incrédulité que descendaient les Protestans

en général.

En effet, les investigations hardies de Semler, Steinbart, Eberhard, Ernesti, Dæderlein, et autres fameux théologiens protestans, avaient miné la religion parmi nos frères séparés. Ceux qui n'affichaient pas hautement l'incrédulité se montraient du moins indifférens sur la croyance. Grâce au triomphe du néologisme ou nouvelle exégèse, les études, détournées de leur but, ne formaient plus que des hommes ingénieux à démolir l'édifice des anciennes traditions. La littérature biblique n'était plus que l'art de dépouiller, d'une manière plus ou moins specieuse, l'Ecriture de tous les caractères qui la rendent vénérable; la plupart des ministres protestans lui enlevaient son caractère de divinité et ses miracles; ils ôtaient à la religion ses mystères, à la foi ses fondemens, à la morale sa sanction. Tout dans la théologie était devenu pour eux arbitraire et problématique. Dans l'économie divine du christianisme ils n'apercevaient qu'une mythologie, et dans son histoire que des allégories que chacun demeurait libre d'expliquer à son gré. Aussi chacun se faisait-il son système de religion sous l'influence d'un esprit de recherches et de discussion qui tendait toujours à effacer quelque dogme ou à énerver quelque vérité. Les Universités protestantes, ainsi disposées, n'avaient pu qu'accueillir avec faveur les spéculations de Kant, philosophe pour les rêves duquel la jeunesse se passionna d'autant plus, qu'elle l'entendait moins, et qui avait formé à Kænigsberg une école dont l'influence fut pernicieuse en l'Allemagne. La Religiosité, la Raison pure, la Philosophie critique de ce visione in intelligible, qu'on jouait sur les théâtres dans le temps ment ou son encepsait ses doctrines, étaient, après tout, des coups portés à la révélation: c'est ce qui en fit la fortune. Et, la métaphysique de Kant, prongée dans un grand nombre de livres, fut un sujet de débats en. v deux branches d'adhérens, toujours est-il que les deux para, s'accordaient à répudier l'enseignement des anciens réformateurs, et à rejeter les principes généraux du christianisme.

Un sel état de choses devait alarmer les souverains, même détachés de l'Eglise romaine. En Prusse, où les exemples et les prinAn 1799]
isse rappela les
orisa les
tout ce
Retour
e que ce
sat rapiotestans

rt, Eberprotes-Ceux qui u moins gisme ou ormaient nciennes dépouilde tous ninistres niracles; ns, a la our eux christiahistoire er à son ous l'intendait e vérité. ou qu'acpour les elle l'enole dont , la Raielligible, encensait vélation: ant, prole débats les deux ciens rétianisme. nême dé-

les prin-

cipes de Frédéric II avaient laissé des traces si profondes de corruption, Guillaume II prescrivait que la religion fût la base de l'éducation donnée aux enfans de ses soldats ; et dans une lettre, écrite le 12 janvier 1798 par ce prince au ministre des affaires ecclésiastiques, on trouve, mêlées à des maximes dont les incrédules pourraient abuser, ces paroles si remarquables : « Moi-· même, je respecte la religion ; j'aime à suivre ses principes con-» solateurs, et je ne voudrais de ma vie régner sur un peuple de · mécréans. » En Danemark, des écrivains qui avaient l'audace d'insulter à la religion de l'Etat étaient condamnés à un exil perpétuel. En Suède, un jeune monarque s'occupa sérieusement, pendant la diète, de tout ce qui avait rapport au culte et à ses ministres. Il exprima le désir que l'argenterie des églises restat intacte, par respect, disait-il, pour les choses employées au service divin, et dans la crainte que la religion des peuples ne fût affaiblie par cette spoliation. Il écrivit au consistoire de Stockholm, pour l'inviter à surveiller scrupuleusement la doctrine des ministres, à ne pas souffrir qu'ils s'écartassent de l'esprit de l'Evangile, et à ne pas se laisser entraîner par cet amour perfide des nouveautés qui menaçaient l'Europe d'un embrasement général : prenant ainsi le contre-pied du duc de Sudermanie, son oncle, illuminé et philosophe. En Russie, Catherine II, si longtemps favorable aux philosophes, parmi lesquels elle voulait compter elle-même, avait fini par adopter une marche rétrograde; épouvantée des progrès de la révolution française, elle avait sévèrement proscrit les principes démocratiques de son empire. Son fils Paul Ier, par son empressement à concourir au rétablissement du souverain Pontife, et par le désir qu'il avait manifesté de réunir les deux Eglises, n'avait pas assurément donné des gages à la philosophie. Enfin l'hérétique Angleterre, réalisant cette tolérance qui n'était ailleurs qu'une illusion, accueillant les prêtres français, lassant des chapelles orthodoxes s'ouvrir à Londres, et des établissemens de religieux et de religieuses se former en divers lieux, abdiquant les animosités nationales, présentait un contraste admirable avec les pays catholiques où la religion subissait le joug de ses persécuteurs. A Bath, en Angleterre, Charles Walmesley, évêque de Rama et vicaire apostolique; à Edimbourg, en Ecosse, Georges Hay, évêque de Daulie et vicaire apostolique du sud; à Dublin, en Irlande, Jean-Thomas Troy, archevêque de ce siège, contribuaient par leur piété, leur sagesse et leurs écrits, à dissiper les préventions des dissidens, comme à confirmer les fidèles dans la foi.

Les Pays Bas et la Hollande se trouvaient sous la domination

a

d

ľ

n

 $l\epsilon$

C

li

é

tr

20

ou sous l'influence de la France. Dans les Pays Bas, d'où la persécution du Directoire avait chassé tant d'ecclésiastiques pour refus du serment de haine à la royauté, quelques-uns de ces prêtres courageux reparaissaient. Le cardinal de Frankemberg, qui s'était retiré à Emmeric au delà du Rhin, communiquait plus librement avec son diocèse. Les peuples, contraints naguère dans leurs dispositions, se hâtaient de rétablir l'exercice de la religion et montraient encore plus de zèle qu'autrefois pour les pratiques extérieures. Mais la Hollande n'avait rien de commun avec la noble et catholique Belgique. Ce pays, placé entre l'hérétique Angleterre et l'Allemagne protestante, ce pays, terre classique des Sociniens et refuge des appelans français, offrait peu de consolations aux amis de la religion. La société Teylérienne, fondée à Haarlem en 1778, n'était peut-être qu'un moyen de répandre le socinianisme; et une branche de cette société, qui s'occupait de la théologie naturelle, avait déjà publié plusieurs volumes in-4° sur l'objet de ses recherches, tandis qu'une société théologique, établie à La Haye en 1786, combattait par de bons écrits le système et la tendance de celle de Haarlem. Le petit troupeau des archevêques d'Utrecht diminuait de plus en plus; mais ceux ci ne s'en perpétuaient pas moins avec obstination sur leur siège usurpé. Van Niewen-Huysen, mort le 14 avril 1797, avait été remplacé, le 10 mai, par Jean-Jacques Van-Rhyn, que les membres du prétendu chapitre d'Utrecht élurent, et qui fut sacré le 5 juillet : élection nulle, sacre illicite et sacrilége, ainsi que Pie VI l'avait déclaré dans un Bref du 26 août 1797, qui excommuniait le consécrateur, l'élu et ceux qui avaient participé à cet acte. Brockman étant mort le 28 novembre 1800, et ses partisans voulant lui donner un successeur, quoique l'établissement de trois évêques pour une poignée d'adhérens fût moins nécessaire que jamais, Van Rhyn, malgré la sentence d'excommunication dont il était frappé, élut, pour le siége de Haarlem, le 29 juillet 1801, Jean Niewen-Huys, curé à Amsterdam, qu'il sacra ensuite. Le chapitre de Haarlem ne prit aucune part à cette élection. Du reste, les écoles fondées autrefois par les appelans français étaient dissoutes, et la gazette que le dernier d'entre eux rédigeait encore allait finir avec son auteur. Au milieu de la variété des schismes et des sectes, les Catholiques avaient pourtant obtenu quelques avantages en Hollande. Le prélat Brancadoro, archevêque de Nisibe et internonce à Bruxelles, était venu, en 1792, visiter cette mission, et avait donné la confirmation à La Haye, à Utrecht, à Amsterdam. Une réception honorable lui avait été faite surtout dans cette dernière ville, et il avait visité la plupart des églises. Cette pren 179**9]**

persé-

r refus

prêtres

i s'était

rement

urs dis-

et mon-

es exté-

10ble e**t**

gleterre

ciniens

ons aux

Iaarlem

socinia-

la théo-

1-4° sur

jue, éta-

système

s arche-

ne s'en

usurpé.

emplacé,

du pré-

et : élec-

I l'avait

t le con-

roekman

lui don•

ies pour

nis, Van

t frappé,

Niewen-

de Haar-

les fon-

es, et la

inir avec

ectes, les

ages en

et inter-

ssion, et sterdam.

ns cette

ette pre-

mière apparition d'un envoyé du saint Siège dans cette province avait imprime un nouveau discrédit au parti des appelans et

rattaché à l'unité plusieurs convictions chancelantes.

En France, où beaucoup d'esprits, las de courir d'erreurs en erreurs, et fatigués de chercher un ressort qu'on pût substituer à celui de la religion, étaient rappelés, comme malgré eux, à cette croyance luminéuse et raisonnable, qui offre en même temps un appui à l'autorité et une sanction à la morale; en France, où tant de crimes et de châtimens semblaient avertir les peuples de tomber aux pieds de Jésus-Christ, on ne marchait encore que sur des décombres. Les proscriptions du Directoire ne se réparaient que lentement, et les prêtres qu'il avait entassés à l'île de Rhé ou bannis de la France ne sortaient qu'un à un des cachots ou de l'exil. Dans plusieurs localités, on célébrait encore mystérieusement l'office divin dans les greniers et dans les caves, soit que leurs églises fussent occupées par les constitutionnels, soit qu'elles servissent toujours aux cérémonies décadaires, soit qu'on voulût, avant tout, connaître les dispositions ultérieures du nouveau gouvernement. N'était-il pas temps qu'il prît des mesures efficaces? Les enfans avançaient en âge sans avoir aucune idée de morale, et les hommes qui dirigeaient des établissemens d'instruction publique n'étaient rien moins que favorables à la religion. Loin de la représenter formant une heureuse alliance avec les lettres et les arts, ils la montraient constamment aux élèves comme le partage des gens simples et crédules, comme ne pouvant se concilier avec nos mœurs et le progres des lumières 1. On n'avait pas lieu d'être plus satisfait de l'éducation religieuse des filles. Dans les pensionnats même les plus renommés, on s'attachait moins à former leur cœur qu'à cultiver leur esprit. Les arts d'agrément étaient préférés aux connaissances solides; et ce dont on s'occupait le moins, c'était d'inculquer aux jeunes personnes des principes sans lesquels Fénelon pensait qu'il ne pouvait exister d'enseignement moral. De généreuses institutrices ne formaient plus au travail et aux bonnes mœurs les filles de la classe indigente. Les hospices n'étaient plus desservis par ces vierges chrétiennes qui, sous les auspices de la religion, se livraient naguère, avec tant de zèle et un si grand dévouement, au service des malades et des pauvres. Avec toutes les corporations ecclésiastiques, séculières et régulières, avaient aussi disparu les maisons chefs-lieux des Missions étrangères : mais ceux qui les dirigeaient autrefois vi-

¹ Mémoires historiques sur les affaires ecclésiastiques de France pendant les premières années du xixº siècle, t. 1, p. 5-7.

pl

lo

dé

ce

àι

tu

vri

Pie

ce

COL

do

qu

à l'

vaient encore, prêts à rendre de nouveaux services à la religion et à la patrie. Leurs établissemens du dehors demandaient à renouer leurs relations avec la France; et pendant que le royaume trèschrétien demeurait sourd à leurs instances, l'Espagne, mieux inspirée, voulait mettre à profit les circonstances, en faisant des offres aux missionnaires de Tunis et d'Alger. Les Anglais euxmêmes, qui, avant la révolution, ne connaissaient pas le prix de ces sortes d'établissemens, tentaient de se les approprier. Des efforts avaient été faits pour que Raux, supérieur des missions de Pékin, reconnût l'Angleterre pour métropole; et Pitt avait offert à deux jeunes séminaristes qui se rendaient en Chine de leur fournir, outre leur passage gratuit, une somme annuelle de 50,000 livres, s'ils pouvaient déterminer leurs confrères à se déclarer mission anglaise. La France se trouvait donc, au dehors comme au dedans, déshéritée de tout ce qui avait fait son bonheur et sa gloire, lorsque le gouvernement consulaire fut fondé sur les ruines du Directoire.

Ce gouvernement avait besoin de la paix, afin de calmer les troubles de l'intérieur et d'affermir son autorité. Mais, pour obtenir la paix, il fallait faire briller d'un nouvel éclat les armes de la France, ternies par les derniers revers. En effet, une ligue, formée par les grandes puissances du continent, avait arrêté les progrès et l'ambition du Directoire. La Providence, venant au secours de son Eglise, veuve du souverain pontife, avait fait servir les événemens politiques au triomphe de la religion, et les révolutions des empires à l'accomplissement de ses desseins. L'Italie venait de subir d'immenses changemens. L'empereur d'Allemagne, secondé par une armée russe, avait repris le Milanais, l'Etat de Venise et toute l'Italie supérieure. Les républiques qu'on y avait créées avaient disparu. L'université de Pavie, qui était devenue un foyer d'opinions nouvelles en matières politiques comme en matières religieuses, avait été détruite. Rome, attaquée par les Anglais et les Napolitains qui forcèrent les troupes françaises à capituler, avait échappé au joug. Cette capitulation, du moins, fut respectée les Français emmenèrent avec eux les patriotes du pays, et Rome en ouvrant ses portes aux alliés le 30 septembre 1799, ne se vit point souillée des scènes cruelles qui ensanglantèrent Naples et Capoue. Dans le même temps, les Turcs s'emparèrent d'Ancône. · Peut-on se dissimuler, demande le sage auteur des Mémoires » pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le xvIII siècle , que

» la réunion de tant de puissances était destinée, dans les vues de

¹ T. 3, p. 356-357.

1799] igion nouer trèsmieux nt des s euxe prix r. Des issions t avait ine de elle de se dédehors n bonfonde

mer les ur obtees de la formée progrès ours de s événeions des enait de secondé enise et t créées ın foyer matières nglais et apituler, spectée t Rome ne se vit aples et Ancône. *lémoires*

cle¹, que

vues de

» la Providence, à délivrer l'Eglise et à faciliter l'élection d'un souverain pontife? Jadis elle avait appelé les Barbares du nord pour châtier Rome païenne. Aujourd'hui elle rassemble, pour délivrer Rome chrétienne, vingt peuples étonnés de marcher ensemble. Elle les fait arriver en Italie dans le moment où le successeur de saint Pierre succombait sous le poids des infirmités et du malheur. Elle inspire aux princes des pensées de modération et d'équité. L'empereur d'Allemagne protégea cette élection, dont on eût désespéré quelques mois plus tôt. » Il jugea que Venise, qui se trouvait en sa possession, était, par son éloignement du théâtre de la guerre, plus propre à la tenue du conclave que Rome, qui venait à peine d'être reconquise. Après des démarches, des contrariétés, des obstacles de toute nature, les cardinaux se réunirent à Venise, le 1er décembre 1799, au nombre de trente-cinq.

Parmi ces princes de l'Eglise, se trouvait Grégoire Barnabé Chiaramonti, né à Cesène, dans la légation de Forli, le 14 août 742, du comte Scipion Chiaramonti et de la comtesse Jeanne Ghini. S'étant destiné, dès ses jeunes années, aux austérités du cloître, il sit ses premières études à Parme, et prit, le 20 août 1758, l'habit de

Saint-Benoît 1.

En 1775, à l'avénement de Pie VI, dom Chiaramonti, qui lui était attaché par les liens du sang, se trouvait à Rome et y remplissait les fonctions de lecteur, c'est-à-dire de professeur de théologie, dans le couvent de Saint-Calixte. Le pape ayant montré le désir de protéger l'Académie des nobles ecclésiastiques, fondée près l'église de la Minerve, le père Chiaramonti fit recevoir dans cette Académie le comte Grégoire, son frère. Celui ci ne tarda pas à déclarer qu'il n'avait pas de vocation pour la carrière de la prélature, et partit bientôt de Rome. Peut-être cette circonstance ouvrit-elle à dom Chiaramonti le chemin des honneurs de l'Eglise, que Pie VI aurait plus volontiers accordés au comte Grégoire.

Quelques mauvais traitemens que dom Chiaramonti avait reçus lans son couvent affligèrent le pape, et il conféra par un Bref à

ce religieux la qualité d'abbate, d'abbé.

Un abbé, ainsi nommé, n'a pas le gouvernement d'un monastère, comme un abbé élu par les réguliers eux-mèmes; cette qualité donnée à l'abbé par Bref, lui assure seulement une distinction, quelques avantages, des priviléges; il porte l'anneau et la mitre; il obtient une place honorable dans le chœur, mais il reste soumis à l'abbé titulaire.

¹M. Artaud, Hist. du pape Pie VII t. 1, p. 4 8

De tels honneurs ne contribuèrent pas peu à irriter encore les ennemis de Chiaramonti. Le pape, de retour du voyage en Autriche, pour lequel, d'après une vieille prédiction, on l'a appelé le pèlerin apostolique', désira voir son parent, et entendre ses moyens de défense dans un procès qui occasionnait des troubles. On l'accusait d'avoir montré, autrefois, quelque liberté dans ses opinions contre les punitions que les chefs infligeaient aux profès: le Père répondait qu'on avait tort de les soumettre à un système d'exigences inusitées; il demandait que cette sévérité fût adoucie; il représentait ensuite que l'on cherchait à empoisonner de bonnes intentions par des inculpations tout à fait calomnieuses, en supposant aussi des calculs d'un esprit dominateur.

L'expérience a prouvé que cette disposition n'a jamais existé dans le caractère de Chiaramonti.

Le religieux accusé plut à Pie VI par la franchise, on dirait même par la naïveté de ses réponses, par l'exposé d'une conduite pleine d'aménité, et surtout par la réserve et le ton de douceur qu'il opposait à ses contradicteurs.

Pie VI assurait avoir reconnu en lui un littérateur profond, un savant exact, un canoniste instruit et raisonnable, un moine studieux, ami de ses devoirs.

Quelques mois après, les mêmes Pères de l'ordre, opposés à dom Chiaramonti, et parmi lesquels on remarquait un Espagnol qui avait juré de ne jamais le laisser en repos, firent des instances multipliées pour qu'il fût exilé de la capitale. Ces dernières tentatives blessèrent le gouvernement pontifical. Le Césénate vivait à Rome paisiblement, séjournant presque toujours, même pendant la saison du mauvais air, à Saint Paul, hors des murs, couvent de son ordre, où il prenait volontairement le soin de la bibliothèque.

Pie VI répondit avec beaucoup de dignité qu'effectivement le moine qu'ils poursuivaient aurait ordre de quitter Rome, mais que ce serait pour se rendre à une destination que la congrégation des évêques et réguliers connaîtrait plus tard. En effet, bientôt dom Chiaramonti fut nommé évêque de Tivoli.

Une telle faveur, qui annonçait presque la dignité de la pourpre, imposa silence aux détracteurs du sage religieux: plusieurs d'entre eux d'ailleurs, et même les plus injustes, avaient, depuis quelque temps, avoué leurs torts. Ils cherchèrent naturellement à se rapprocher de leur ennemi. Les fausses accusations s'expliquèrent, les calomnies furent reconnues. On ne pouvait concevoir comment on était tombé dans une telle erreur. Le nouvel évêque

Histoire de la Papauté, 2º édit., t. 2, p. 297.

Autripelé le ovens n l'aces opiprofès: ystème loucie; bonnes

re les

existé

en sup-

ı dirait onduit**e** louceur

rofond, moine

posés à spagnol istances res tente vivait pendant ivent de thèque. ement le ne, mais

ongréga-

n effet,

pourpre, olusieurg t, depuis ellement s s'explioncevoir l évêque

ne proféra, dans cette dissension, que des paroles de paix, de concorde et de charité : les profès ayant proposé d'écrire à celui qui avait été persécuté pour leur cause, il ne voulut pas le permettre, et les agitations qui troublaient cet ordre si laborieux, et en général d'un si hon exemple par toutes les vertus qu'on admire dans les couvens de cette institution, furent apaisées à la grande satisfaction du souverain pontife.

[An 1799]

Le cardinal Bondi, oncle de Pie VI et évêque d'Imola, venait de mourir. Le pape voyait que l'opinion publique et particulièrement le sacré Collége avaient applaudi à la conduite tenue avec le religieux de Césène : il apprenait que celui-ci organisait son diocèse avec une rare intelligence, qu'il apportait un intérêt particulier à compléter les collections de bons livres; qu'il avait aidé de sa bourse, et ensuite promu à des charges distinguées, les hommes instruits et versés dans les études les plus difficiles pour l'éducation de la jeunesse. Le pape résolut donc d'accorder l'évêché d'Imola à l'évêque de Tivoli; puis il le créa cardinal, le 14 février 1785.

Ce choix ne fut pas regardé comme une faveur de népotisme, mais bien plutôt comme une récompense due à un prélat sans

ambition, et environné d'une estime universelle.

Le cardinal Chiaramonti partit pour sa nouvelle résidence, et, pendant plus de dix ans, on ne parla de lui que dans des termes honorables. On disait qu'il était un homme modéré, charitable, humble, réfléchi, et en même temps un évêque courageux, lorsqu'il

s'agissait des prérogatives de son Eglise.

L'un des actes de l'administration du cardinal-évêque d'Imola qui ont fait le plus de bruit, est l'Homélie publiée, en 1798, à l'occasion des fêtes de Noël. La terreur qui s'était emparée de tout l'Etat pontifical s'était répandue même dans les légations, quoiqu'une partie des révolutions qu'elles avaient à craindre eût déjà été consommée. Mais si beaucoup d'habitans paisibles éprouvaient un sentiment de frayeur hors de toute mesure, le fidèle peuple des campagnes de l'évêché d'Imola voulait s'insurger. « L'autorité » ecclésiastique, dit le chevalier Artaud 1, pensa qu'il fallait empê-» cher une émeute, et que, Rome elle-même et le chef de l'Eglise

- » allant être attaqués par un ennemi qui n'avait plus de rivaux en
- » Italie, il convenait de ne pas encourager une insurrection qui
- » n'amènerait, sans aider l'infortuné pontife, que des maux, des
- » pillages et des dévastations, cortége impitoyable de la guerre...

[»] Un avertissement religieux qui renfermerait d'abord des preu-

¹ liist. du pape Pie VII, t. 1, p. 61-63.

» ves d'un amour ardent et sans réserve du catholicisme, et ensuite * des principes d'obéissance ponctuelle, jusqu'à la plus entière » soumission, au pouvoir de la république Cisalpine reconnue » depuis plus de deux mois par le traité de Campo Formio, conclu » entre l'empereur d'Allemagne et la république française, un » tel avertissement sembla être, dans la circonstance actuelle, une » pensée salutaire. Le pieux Chiaramonti se chargea de la pre- mière partie de la tâche; ses alentours, dominés par la crainte, » se présentèrent pour remplir le second rôle.... Dans cette pièce, » la partie qui concerne le dogme est tour à tour affectueuse, con-» solante et intrépide....; toute la partie politique est maladroite, » absurde même par l'imprudence et l'étrangeté des expressions. » Le chevalier Artaud, pour qui il est évident que le cardinal Chiaramonti a composé un grand nombre de passages de cette Homélie, fait observer que personne n'en parla jusqu'à l'époque du conclave, en 1800. En effet, ajoute-t-il, elle devenait une pièce plus importante après l'avénement du signataire au trône pontifical. Ce silence n'aurait-il pas plutôt pour motif que l'Homélie, tant reprochée à Chiaramonti, n'avait point été publiée par lui? On ne la connut en France que par le constitutionnel Grégoire, qui peut bien être soupçonné d'avoir supposé une pièce de cette nature, pour déconsidérer le nouveau pontife aux yeux des fidèles, et faire croire qu'il partageait les principes démocratiques du clergé révolutionnaire. Vainement objectera-t-on que l'Homélie n'existe pas seulement en français, mais en italien : les Lettres attribuées à Clément XIV par Carracioli ne furent-elles pas également traduites dans cette dernière langue? Quand, à côté de la traduction française, il y a nécessité de produire l'original italien qui l'accrédite, l'esprit de parti, qui n'a point reculé devant un premier faux, n'hésite pas à en commettre un second.

Nous voici ramené à l'élection du successeur de Pie VI. Quelques jours avant l'ouverture du conclave, un service solennel fut célébré dans l'église patriarcale de Venise pour le dernier pape, dont le prélat Brancadoro, archevêque de Nisibe, prononça l'oraison funèbre. Puis on procéda au choix du pontife

Quand, dans un conclave, dit le chevalier Artaud ¹, il se trouve un cardinal neveu du pape défunt, il acquiert toujours une grande influence sur le choix auquel on va procéder. Les cardinaux élus ou simplement traités avec bienveillance par le dernier pontife, animés d'un sentiment de gratitude, consultent les intentions de ce neveu. Pie VI avait régné près de vingt-cinq ans, et renouvelé

^{*} Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 80-81.

à peu près entièrement le collége des cardinaux. Parmi les anciens, on en comptait plusieurs auxquels il avait accordé d'immenses bienfaits. Le cardinal Braschi n'était pas doué des talens nécessaires pour se montrer un habile chef de parti; cependant un grand nombre de cardinaux suivaient son impulsion, et il eut le bonheur de voir encore parmi ses partisans les deux seuls princes de l'Eglise qui fussent restés des créations de Benoît XIV, le cardinal Albani et le cardinal d'York.

D'un autre côté, le cardinal Antonelli, quoique première créature de Pie VI, et élevé à la pourpre le 24 avril 1775, distingué d'ailleurs par ses lumières et sa modération, comme préfet de la Propagande, se déclara le chef d'un parti contraire à Braschi.

Le parti de ce dernier avait vingt-deux voix (pour l'élection il fallait obtenir les deux tiers des voix, c'est à dire vingt-quatre). Celui d'Antonelli n'en réunissait que treize, et avec ce nombre qui formait suffisamment ce qu'on appelle une exclusive, il empêchait Braschi, au parti duquel il manquait deux voix, de terminer l'élection. Le cardinal Chiaramonti votait avec le cardinal Braschi.

Pendant près de deux mois, le cardinal Bellisomi, natif de Pavie, créé le 14 février 1785, et évêque de Césène, eut les vingt-deux voix du parti Braschi; et le cardinal Mattéi, Romain, archevêque de Ferrare, le signataire du traité de Tolentino, celui qui, à la première vue de Buonaparte, avait éprouvé une frayeur si naturelle, et en même temps prononcé une réponse si religieuse, obtenait chaque jour les treize voix du parti Antonelli.

Les partis étaient en présence, constans et inflexibles 2.On pensa au cardinal Valenti, créé par Pie VI, le 15 avril 1776; mais ce fut en vain. Onchangea de système dans le parti Braschi, et l'on donna quelques voix au cardinal Gerdil, ancien précepteur du roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel IV. On proposa inutilement Antonelli, Albani. On revint une autre fois au cardinal Gerdil. Ses grands talens, son âge ayancé, ses écrits faisaient croire qu'on réussirait à le porter sur le trône. On répandait son livre intitulé: l'Immatérialité de l'âme démontrée contre Locke, livre où Gerdil, en réfutant le fameux doute de Locke, relativement à la matière pensante, avait combattu victorieusement le philosophe anglais et Voltaire. Des ennemis de la France répondaient que Gerdil était Français. Il fallait convenir qu'il était né à Samoens en Savoie, pays alors soumis à la France: mais il n'avait jamais habité la Savoie; il était venu très jeune à Bologne pour y étudier la théologie, et, après

On ne ui peut nature, et faire é révoste pas ouées à nt tra-

nsuite

ntière

onnue

conclu

se, un e, une

a prerainte,

pièce,

e, condroite,

ions. » | Chia-

Homé-

u con-

e plus

tifical.

ant re-

. Quelnel fut r pape,

l'orai-

'accré-

r faux,

trouve grande ux élus ontife, ons de

ouvelé

I Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 82.

⁸ Ibid. p. 83-34.

[An

dire

pro

voi

plu

plus

des

et o

mer » be

» pr

disc

qui che

L

de l

sim

que

fact

care

tack

pou

moi

exp

es

 f_{all}

don

situ

indi

don

de I

le r

san

tiqu

serv

les

pap

qu'a veu lat a

avoir résidé à Turin depuis 1777, il avait peu quitté Rome, où il remplissait les fonctions de préfet de la Propagande. Au milieu d'un scrutin, un jour où l'on allait aux voix, le cardinal Hertzan, ministre de l'empereur dans l'intérieur du conclave, donna l'exclusion formelle au cardinal Gerdil, en déclarant que l'empereur François II n'agréait pas un sujet du roi de Sardaigne.

De part et d'autre, on commençait à murmurer contre les chefs qui ne pouvaient ni se vaincre, ni s'entendre 1. Comme il arrive ordinairement dans ces momens de lassitude et de défection, un des chefs est plus prompt que l'autre à renouer la partie et à réparer ses désastres Un petit noyau de fidèles, rengé autour du cardinal Braschi, faisait valoir avec ardeur le mérite de se montrer attaché à une famille si malheureuse, qui avait tant souffert dans ses biens, dans ses honneurs, sans qu'aucune faute spirituelle, sans qu'aucune faute politique trop inexcusable pût être reprochée. Le cardinal Antonelli, déserteur de cette cause, excitait moins d'intérêt. Tout à coup les deux voix nécessaires à Bellisomi se détachent d'Antonelli et peuvent ainsi compléter le nombre de vingt-quatre avec les vingt-deux voix que Bellisomi a obtenues précédemment. En effet, les vingt-deux voix anciennes, depuis quelque temps éparses, se retrouvent, se rallient; les deux nouvelles voix se déclarent, et Antonelli paraît vaincu. On allait consommer l'élection où il était presque convenu que le scrutin serait unanime, lorsque Hertzan, qui appartenait au parti d'Antonelli, et qui avait dépensé assez imprudemment son exclusion pour repousser Gerdil², représenta que le conclave était assemblé dans une ville des Etats de l'empereur d'Allemagne; qu'il serait convenable, avant de publier la nomination du nouveau pontife, de donner connaissance de ce choix à François II par le moyen d'un courrier; que, d'ailleurs, il ne doutait pas de la satisfaction impériale à la nouvelle de cette préférence accordée à Bellisomi, né à Pavie, dans le duché de Milan, et conséquemment sujet de l'empereur. Tous les membres du sacré collége crurent qu'il ne fallait plus attendre que quelques jours. Le courrier fut expédié, et on distribuait dans chaque scrutin des voix de politesse qu'on se renvoyait de l'un à l'autre. Mais il s'écoula un mois sans qu'on recût de réponse.

Dans cet intervalle, les esprits favorables à Bellisomi se refroi-

Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 85-87.

Le droit d'exclusion appartient à la France, à l'Autriche et à l'Espagne. Il n'y avait que deux cardinaux espagnols présents, mais sans mission de leur cour; et le cardinal Maury, agent de Louis XVIII, n'osait cependant donner au nom de ce souverain une exclusion qui aurait pu être contestée.

4

où il nilieu rtzan, l'expereur

chefs
ive oron, un
t à réour du
monouffert
spiri-

At être

, excià Beléter le
llisomi
iennes,
s deux
allait

d'Anclusion
semblé
l serait
ontife,
moyen
faction
llisomi,
ujet de
[u'il ne

refroi-

xpédié, e qu'on

s qu'on

pagne. Il de leur onner au dirent encore, et quand même le courrier aurait apporté une approbation, l'élection n'était plus possible: il avait perdu les deux voix, amies de la paix, qui avaient voulu terminer le conclave, et plus de la moitié de celles qu'il obtenait auparavant ne alaient plus de ce choix. Cependant le cardinal Mattéi n'héritait d'aucune des voix qui échappaient à Bellisomi, bien qu'un homme d'esprit et de cœur essayât de rappeler la réponse de ce cardinal à la menace de Buonaparte: « Cette réponse n'est-elle pas des plus » beaux temps de l'Eglise? la demande d'un quart d'heure pour se » préparer à mourir! » En ce moment, les chefs des factions étaient discrédités plus que jamais. Il importait que d'autres personnages, qui jusqu'alors s'étaient contentés de demeurer observateurs, cherchassent à suggérer des choix convenables.

Le prélat Consalvi, secrétaire du conclave, avait deviné les vues de l'Autriche, bien servies, sous quelques rapports, mais mal dissimulées par le cardinal Hertzan, et remarqué au même instant que Bellisomi, porté par la faction Braschi, et Mattéi, porté par la faction Antonelli, ne seraient élus ni l'un ni l'autre, tandis que le cardinal Chiaramonti, négligé par la faction Braschi à laquelle l'attachaient la parenté et la reconnaissance, était un des sujets qui,

pour beaucoup de raisons, méritaient la préférence 1.

Le secrétaire laissa les factions user leurs forces, Ensuite, au moment où il vit qu'on attendait en vain le retour du courrier expédié à Vienne, il représenta à plusieurs cardinaux que, dans les circonstances malheureuses où se trouvait le saint Siége, il fallait choisir un pape d'un caractère doux, affable et modéré, dont la voix paternelle cherchat à diminuer le mal. Il examina la situation de tous les candidats proposés, et les exclut, mais sans indiquer formellement un choix. Insistant sur la nécessité de donner sans retard un souverain à Rome, où, depuis l'éloignement de Pie VI, on commençait à ne plus conserver si religieusement le respect dû à l'autorité pontificale, il ajouta que toutes les puissances dont on avait espéré l'appui n'offraient à l'Etat ecclésiastique que des amis incertains, ou d'indignes alliés. Il fit observer qu'il convenait de chercher une nouvelle force dans toutes les ressources qui ne manquent pas à un souverain comme le pape, père commun des fidèles 2. Après avoir fait remarquer qu'aucun prince n'avait tenté des efforts francs et directs en faveur de Louis XVIII, que Rome aurait tant aimé à servir, le prélat allait jusqu'à insinuer que la France pacifiée désirait peut être

* Ibid. p. 93.

Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 90.

[An 1

conso

mola.

plus

» mo

» qu'a

» pas

» reli

» de e

siet

» le c

» Em

» nar

» star

» se

» ver

» qua

» VOL

» né

salvi

pas e

Bras

crue

les [

Mau

cela

qui

et n

nére

emb

blar

core

tira

du

mo

que

pre

tect

L

C

Co

se rapprocher du saint Siége; que la gloire d'un rapprochement paraissait réservée à Buonaparte toujours vainqueur, qui probablement allait bientôt reconquérir son Italie, et qui deviendrait ainsi le maître d'exécuter sa pensée sans contrôle. C'était peutêtre à Paris, dans cette ville changeante qui avait porté à la religion des coups si douloureux, qu'il fallait solliciter une protection puissante et redemander les Etats de l'Eglise, si la victoire devait accompagner de nouveau les armées françaises. Ces paroles de Consalvi émurent fortement les esprits. Dans le cabinet de la cour romaine, c'est le dessein qui sert ou qui peut servir un jour l'intérêt de Rome, c'est-à-dire l'intérêt bien compris de la religion; c'est ce dessein-là qui est toujours le point de mire capital pour des hommes parmi lesquels dominent en général, à quelques exceptions près, des idées de modération personnelle et d'amour de la gloire du saint Siége 1. Il y a certainement d'ardentes ambitions parmi les cardinaux, mais on a remarqué constamment que ces ambitions cèdent toujours à quelque chose d'honnête, de vertueux et de résigné, qui enfin se trouve au fond du cœur, et que le serment auguste de cardinal représente souvent à la pensée des plus avides de fortune et de considération.

Celui des cardinaux que Consalvi eut le plus de peine à gagner fut le cardinal Chiaramonti, à qui il avait annoncé qu'il voulait le faire pape. Il fallut plus de deux semaines pour répondre aux scrupules de l'antique Eglise qu'opposa à l'humble fils de S. Benoît. Mais enfin le modeste religieux, après avoir longtemps résisté, avait tant de mansuétude dans le caractère, qu'il parut se rendre à ce qu'on désirait de lui.

Il restait à s'assurer de quelques suffrages rassemblés par le cardinal Maury, devenu à son tour chef d'une petite faction de six voix : « Que ferons-nous, dit Consalvi au cardinal d'Imola, si vous » acceptez, que ferons-nous avec Maury l'Avignonais? Un » homme de ce talent, un homme qui connaît si bien les affaires, » il ne faut pas l'aller trouver uniquement avec un beau langage, » il faut lui envoyer un saint; c'est vous qui devriez lui parler. » Chiaramonti répliqua que, si on exigeait de lui la moindre démarche, il reprendrait publiquement sa première liberté; qu'il ne pouvait concevoir comment il accéderait à ce point au désir de ses amis de le porter si haut; que, puisqu'une apparence de consentement, qui avait été plutôt un silence et une abnégation de soi-même, ne paraissait pas bien appréciée, il se retirait de toute candidature; qu'il commençait à apercevoir la simonie et que sa

[!] Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 95-97.

hement probaiendrait it poutla reli-

otection oire deparoles inet de rvir un de la ree capital uelques

d'amour es ambient que , de ver-

nsée des i gagner oulait le

, et que

dre aux e S. Bemps réparut se

ır le carn de six , si vous nis? Un affaires, angage, parler. » ndre déqu'il ne désir de

de con-

ation de

de toute

t que sa

[An 1800] conscience lui ordonnait impérieusement de rester cu. linal d'I-

Consalvi, qui avait gardé pour les derniers les argumens les plus persuasifs, revenant à la charge : « S'il faut honorer la mé-» moire du grand Braschi, dit-il, ce devoir convient mieux à vous "qu'à tout autre ; en n'oubliant jamais l'ami, vous n'oublierez » pas le prédécesseur : à qui peut-on mieux confier qu'à vous la » religion des réparations? qui soutiendra mieux que vous les brefs » de condamnation lancés par Pie VI P Enfin, souvenez-vous, mon- sieur le cardinal, que si dans un conclave il est mal, comme vous » le croyez avec raison, de solliciter des suffrages, il est plus mal, » Eminence, lorsqu'on réunit en soi tous les degrés de conve-» nances, de qualités douces et de mérite adaptés aux circon-» stance, qui font, et sur-le-champ, un bon pape, il est indigne de » se refuser aux vœux des hommes intelligens et sagaces, qui sa-» vent le prix du temps, et sont obligés dans leur conscience, " quand ils ont bien choisi, d'accomplir leur mission. Allez, on » vous élira malgré vous : vous êtes le pape de ce conclave, quoique » né à Césène. » Chiaramonti voulait encore répliquer, mais Consalvi était sorti de la cellule. D'ailleurs, le cardinal ne se sentait pas en état de répondre aux argumens qui lui représentaient dans Braschi le bienfaiteur constamment généreux, et le prédécesseur

cruellement persécuté. Consalvi trouva, dans son esprit fécond en expédiens utites, les principaux motifs qu'il fallait faire valoir auprès du cardinal

Maury. Le lendemain 14 mars 1800, on alla aux suffrages, comme cela se pratique deux fois par jour. Ce sentiment exquis et pieux, qui ramène tôt ou tard les cardinaux à ce qui est vrai; sage, utile et nécessaire, devait triompher 2 : le nom du candidat était vénéré; ce cardinal aimable, affectueux, était là devant ses collègues, embarrassé de tant de gloire, effrayé de ces honneurs, plus tremblant que celui qui craint de perdre le fruit d'une bassesse, encore prêt à sourire à quiconque lui annoncerait que l'on consentirait à ne pas accepter son sacrifice. Les scrutins, lus au milier du silence le plus imposant, sont unanimes : le cardinal Chiara monti est élu pape (après cent quatre jours de conclave, parce que, cette année-là, février ne fut pas bissextil), et il déclare qu'il prend le nom de Pie VII, en témoignage du souvenir de la protection de son bienfaiteur Pie VI.

³ Ibid. p 103-104.

^{&#}x27;Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 98.

Cependant la cour de Vienne, un peu blessée de la nomination de Chiaramonti, avec qui elle n'avait pas pensé à traiter, refusa de le laisser couronner dans l'église Saint Marc 1. Le 21 mars, Pie VII fut couronné dans l'église Saint-George, par le cardinal Antoine Doria, chef de l'ordre des cardinaux diacres, et frère du cardinal Joseph.

« L'Autriche n'a pas fait le pape, dit Consalvi à Pie VII : si vous » voulez nommer ici aux grandes charges, c'est elle qui dictera les » choix. Ajournez surtout la nomination du secrétaire d'état. Vous y penserez à Rome, où vous serez libre de toute influence. Pie VII ayant déféré à cet avis, le prélat remplit la place de secrétaire d'état, qu'il ne rendit plus. Il obtint d'ailleurs la promesse

d'un chapeau, qui ne tarda pas à lui être conféré.

Des lettres de félicitation furent adressées au nouveau pape par tous les souverains, et notamment par Louis XVIII, alors retiré à Mittau. Pie VII s'empressa de lui répondre. Le 15 mai 1800, il envoya, suivant l'usage, une Encyclique à tous les évêques de la catholicité, pour leur notifier son avénement. On y remarquait ce passage : « Nous éprouvons une profonde tristesse et » une vive douleur en considérant ceux de nos enfans qui habi-• tent la France; nous sacrifierions notre vie pour eux, si notre » mort pouvait opérer leur salut. Une circonstance diminue et • adoucit l'amertume de notre deuil : c'est la force et la constance » qu'ont montrées plusieurs d'entre vous, et qui ont été imitées » par tant de personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang; » leur courage à ne pas se souiller du serment illicite et coupable, » pour continuer d'obéir aux décrets et aux sentences du saint » Siége apostolique, restera éternellement gravé dans notre mé-» moire, autant que la cruauté, renouvelée des temps anciens, avec

» laquelle on a poursuivi ces chrétiens fidèles. » L'observateur attentif, disent les Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique pendant le xviiie siècle2, ne pouvait se dispenser de voir le doigt de la Providence manifestement empreint dans ce rétablissement de l'autorité pontificale. En effet, l'Italie n'avait semblé conquise que pour faciliter l'élection d'un chef de l'Eglise; et ce dessein de Dieu paraissait plus marqué encore, en ce que, l'élection faite, l'Italie retombait au pouvoir des Français.

L'Autriche avait parlé de retenir le pape à Venise, et même de l'engager à fixer son séjour à Vienne. Après deux mois de retard, elle ne voulut point et ne put s'opposer au départ de Pie VII.

⁸ T. 3, p. 361-362.

An D'ut actio opéi fiter deve çais une cher nita voit vers nuz Pie] deva autr Pèr tinu nég le 3 les 1 et E

> nap au . avo tait enr des Stit rev po cet

> > né dis me

pri

m

ra

Гe

¹ Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 108.

mination r, refusa 21 mars, cardinal frère du

[An 1800]

: si vous ictera les tat. Vous luence. • ce de sepromesse

eau pape
II, alors
i 15 mai
sévêques
y remarstesse et
ui habisi notre
ninue et
onstance
i imitées
out rang;
oupable,

du saint otre méens, avec "Histoire enser de ns ce rée n'avait

s. nême de : retard, Pie VII.

l Eglise ;

ce que,

D'un côté, l'empereur d'Allemagne, prince pieux et droit dans ses actions, se montrait personnellement satisfait du résultat des opérations du conclave, que ses ministres auraient voulu voir profiter au cardinal Mattéi. D'un autre côté, l'armée de Buonaparte, devenu premier consul, était descendue en Italie, et le général français était entré à Milan le 2 juin. Le 6, Pie VII s'embarqua sur une frégate autrichienne; puis il débarqua à Pesaro, d'où il s'achemina vers Rome. Le 21, il entra dans Ancône, Six cents Ancônitains, qui se relayaient tour-à-tour, dételèrent les chevaux de la voiture, et y ayant attaché des cordes garnies de rubans de diverses couleurs, la traînèrent jusqu'au palais du cardinal Ranuzzi, qui attendait impatiemment son souverain '. Le lendemain, Pie VII célébra la messe à l'autel de la madone de Saint-Cyriaque, devant l'image de la Vierge, et partit pour Lorette. Un commissaire autrichien déclara que François II avait recouvré les États du saint Père pour les lui rendre : cependant les troupes impériales continuaient d'occuper les trois légations. Sans perdre de temps à négocier, le pape s'avança vers Rome. On l'y reçut avec transport, le 3 juillet. Le chevalier Acton fut contraint de rappeler toutes les troupes de Naples 2; mais il persista à faire occuper Bénévent et Ponte-Corvo, domaines du saint Siége, enclavés dans les Etats napolitains.

Ainsi, non-seulement la Providence avait donné un successeur au Prince des apôtres et à l'Église un chef visible; mais, après avoir maintenu au milieu de la tempête cette colonne qu'on s'était flatté d'abattre, elle avait voulu confondre à la fois tous les ennemis de la religion: et tandis que la philosophie souriait à la destruction de l'autorité temporelle du pape, tandis que les constitutionnels de France écrivaient que la cour de Rome était heureusement détruite, et se félicitaient de ne plus voir la chaire du pontife entourée de l'éclat et soutenue de l'autorité du souverain, tette Providence divine avait tout disposé pour la restauration du principat sacré.

Combien la stabilité du Siége apostolique n'était-elle point nécessaire, combien ce phare lumineux, dont les rayons resplendissans illuminent le monde, n'était-il pas indispensable pour montrer aux Chrétiens la voie véritable, en présence de ces sectes multiples qui se frayaient chacune leur chemin, et qui s'égaraient, comme à l'envi l'une de l'autre dans les sinuosités de l'erreur!

³ Ibid. p. 112.

¹ Hist. du pape Pie VII, t. 1, p 110.

I

pr

ma

cu

vas

un

tio

our

ind

aux

deı

pro

des

lèv

la p

ont

tun

trac Gui

ďA

fois

riag

et d

syst

vers

max

des

dan

ains

ver

bris

ron

Sain

lem

1

Quoique la légèreté française opposât au quakérisme un obstacle national, quelques familles de Quakers, habiles dans la pêche de la baleine, étaient venues, quelques années avant la révolution, s'établir à Dunkerque, sur l'invitation du gouvernement français. En 1791, une députation d'entre eux, chapeau sur la tête, s'était présentée à la barre de l'Assemblée constituante, pour demander qu'il leur fût permis de continuer à suivre leurs usages religieux, surtout d'être dispensés du serment et de la profession des armes. Mais, des difficultés étant survenues relativement aux priviléges qu'ils réclamaient pour l'exercice de leur industrie, ils quittèrent Dunkerque; et l'on ne trouve plus de Quakers français qu'aux environs de Nîmes, à Congéniès, Saint-Ambroix, Saint-Gilles, etc., où il existe, depuis près d'un siècle, quelques familles de cette secte.

Avant que Louis XVI, par son édit de 1787, rendît l'état civil aux Protestans, les assemblées de ces séparatistes étaient secrètes l. On était parvenu néanmoins à savoir ce qui s'y passait. Ils gardaient le silence, s'excitaient à l'inspiration par des soupirs, des larmes, par certains mouvemens du corps, souvent par des hurlemens sourds, suivis de citations entrecoupées, prises çà et là dans l'Ecriture sainte, et répétées d'un ton prophétique. Cependant, en général, ils n'attachent pas un sens prophétique au mot inspiration. Ils entendent par là les mouvemens intérieurs de la grâce. Quelquefois tout le temps de la réunion s'écoulait dans un silence non interrompu.

Vers l'an 1788, sept Quakers, dont quatre hommes et trois femmes, venus des îles Britanniques et de l'Amérique, parurent à Congéniès, y séjournèrent plusieurs semaines, et répandirent quelques livres de morale et de piété rédigés d'après leurs principes. Ils trouverent fort mal que les assemblées eussent lieu les portes fermées. Eux-mêmes en tinrent, auxquelles furent invitées toutes sortes de personnes. Ils recommandèrent à leurs adhérens de ne point ôter le chapeau en saluant, de tutoyer, de porter des vètemens d'une couleur modeste. Dociles à ces leçons, les Quakers français donnérent à leur chevelure la même forme que ces étrangers, prirent des habits de couleur brune ; les femmes adoptèrent la couleur violette, renoncèrent aux dentelles et aux parures. Ils prirent aussi l'habitude de se tutoyer entre eux, quoique rarement ils se permettent de tutoyer les personnes respectables qui ne sont pas de leur secte; pour les saluer, ils n'ôtent pas leur chapeau : quelques-uns cependant le font, mais avec un certain air de contrainte.

^{*} Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 2, p. 121-135.

un ob-

dans la

it la ré-

nement

ı sur la

te, pour

s usages

ssion des

ux privi-

s quittè-

is qu'aux

les, etc.,

te secte.

lît l'état

s étaient

qui s'y

tion par

corps,

s entre-

ées d'un

pas un

ar là les

temps de

et trois

parurent

andirent

irs prin-

: lieu les

invitées

adhérens

orter des

les Qua-

que ces

ies adop-

aux pa-

quoique

pectables

tent pas

c un cer-

Au commencement de la révolution, plusieurs refusèrent de prendre les armes; ils faisaient les patrouilles avec des bàtons; mais cela dura peu de temps. Ils virent avec plaisir l'abolition du culte extérieur, l'offre faite aux administrations par les clubs des vases sacrés et des ornemens d'églises. L'un d'entre eux pérora en faveur de la substitution du décadi au dimanche; quelquesuns même prirent part à la dévastation des églises.

Quoique ces Quakers se soient un peu relâchés sur l'observation du dimanche, leurs assemblées ont lieu ce jour là les portes ouvertes, et depuis ils en ont même eu régulièrement les jeudis, indépendamment des assemblées périodiques et non publiques auxquelles tous sont admis. Dans leur réunion, qui dure une ou deux heures, jamais on ne chante. En y entrant, ils observent un profond silence, assis dans une posture humiliée et dans l'attente des mouvemens intérieurs de l'esprit. Tel qui se croit inspiré, se lève, dit quelques phrases pour l'édification des assistans, et cède la parole à un autre qui se croit également inspiré. Les femmes ont le droit de prêcher. Quoique moins rigoureux sur leur costume que les Quakers anglais, leur doctrine est la même.

Leurs livres sont la Bible et quelques ouvrages de la secte traduits en français, spécialement ceux de Robert Barclay et de Guillaume Penn.

Leurs mariages sont célébrés dans l'assemblée générale. Ceux d'Angleterre répugnent à épouser hors de leur secte. Les Quakers français, au contraire, s'allient avec les Protestans; quelquefois même, mais plus rarement, avec des Catholiques. Ces mariages mixtes résultent en grande partie de leur petit nombre et de leur répugnance à s'allier entre trop proches parens

Il paraît qu'originairement cette petite secte avait, non pas un système de culte bien déterminé, mais seulement une propension vers le quakérisme, dont elle a progressivement adopté les maximes et les usages par le moyen des visites que lui ont faites des Quakers anglais et américains. Ces visites se sont multipliées dans ces dernières années.

D'autres sectes, qui formaient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la mauvaise queue du jansénisme, se perpétuaient également vers le midi de la France. En 1794, Fialin, curé à Marsilly, vers Montbrison, persuadé que le prophète Elie allait paraître, assemble environ quatre - vingts personnes des deux sexes, dans un bois près Saint-Etienne, pour aller à sa rencontre, s'acheminer vers Jérusalem et composer la république de Jésus-Christ¹. Il leur recom-

⁴ Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 2, p. 176-177.

L

10

S

de

fo

e

ci.

de

mande de ne pas regarder à droite ni à gauche, ni en haut ni en bas, et leur escamote leur argent.

Ces fanatiques, après avoir erré quelque temps au milieu des forêts, furent réduits à rentrer dans leurs foyers, et devinrent l'objet de la risée publique. Fialin se maria et se retira, dit-on, à Bercy près Paris. Là, il tint d'abord un dépôt de vins, puis un cabaret; enfin il fut, sous la surveillance des autorités, exilé à Nantes.

Les aberrations dont nous venons d'esquisser le tableau se sont répandues et se maintiennent obscurément, non-seulement à Fareins et aux environs, mais à Roanne et dans ce qu'on appelait le Charolais et le Forez, sous des modifications, des nuances et des noms différens.

C'est encore en France que se développèrent les Martinistes. Mais quel est le fondateur de cette secte? car on peut choisir entre Saint-Martin et Martinez, par lequel il fut initié aux mystères théurgiques. Martinez Pascalis, dont on ignore la patrie, que cependant on présume être Portugais, et qui est mort à Saint-Domingue en 1799, trouvait dans la cabale judaïque la science qui nous révèle tout ce qui concerne Dieu et les intelligences créees par lui?: Martinez admettaît la chute des anges, le péche originel, le Verbe réparateur, la divinité des saintes Ecritures Quand Dieu créa l'homme, il lui donna un corps matériel: auparavant (quoi! avant d'exister!), il avait un corps élémentaire Le monde aussi était dans l'état d'élément: Dieu coordonna l'état de toutes les créatures physiques à celui de l'homme.

Saint-Martin, né à Amboise en 1743, fit ses études à Pont-le-Voy, fut d'abord avocat, puis officier au régiment de Foix. Etant à Bordeaux, il eut occasion de connaître Martinez Pascalis, qu'il cite pour son premier instituteur. Son goût ne s'accordant pas avec le tumulte des armes, il obtint sa retraite, voyagea en Italie et en Angleterre, passa trois mois à Lyon, puis vint se fixer à Paris où il demeura jusqu'à la révolution, et mourut à Aulnay près Paris, en 1804.

Saint-Martin prend le titre de philosophe inconnu, en tête de plusieurs de ses ouvrages. Le premier, qui parut en 1775, avait pour titre: Des Erreurs et de la Vérité, ou les hommes rappelés aux vrais principes de la science 3. « C'est à Lyon, dit-il, que je » l'ai écrit par désœuvrement et par colère contre les philoso» phes; j'étais indigné de lire, dans Boulanger, que les religions

Grégoire, Hist. des relig., t. 2, p. 217-229
 Acta latomorum, ou chronologie de la franc-maçonnerie. ln-8°. Paris, 1805

t. 1, p. 93, et t. 2, p. 362, n-8°; Edimbourg.

n 1800)

ıt ni en

lieu des vinrent lit-on, à puis un exilé à

se sont ement à appelait ances et

t choisir t choisir ux mysla patrie, t à Sainta science elligences le péché Ecritures

el: aupa mentaire pordonna ime.

Pont-lebix. Etant
calis, qu'il
t pas avec
alie et en
la Paris où
brès Paris,

en tête de 775, avait rappelés -il, que je philosoreligions

Paris, 1805

" n'avaient pris naiss ne que dans la frayeur occasionnée par les » catastrophes de la nature. C'est pour avoir oublié les principes . dont je traite, que toutes les erreurs dévorent la terre, et que les » hommes ont embrassé une variété universelle de dogmes et de » systèmes. Cependant, quoique la lumière soit faite pour tous » les yeux, il est encore plus certain que tous les yeux ne sont » pas faits pour la voir dans son éclat; et le petit nombre de ceux » qui sont dépositaires des vérités que j'annonce est voué à la pru-» dence et à la discrétion par les engagemens les plus formels » Aussi me suis-je promis d'en user avec beaucoup de réserve dans » cet écrit, et de m'y envelopper d'un voile que les yeux les moins " ordinaires ne pourront pas toujours percer, d'autant que j'y » parle quelquefois de toute autre chose que de ce dont je parais » traiter. » Il s'est ménagé, comme on le voit, le moyen d'être inintelligible; et il s'est si bien enveloppe, que ce qu'il y a de plus clair dans le livre, c'est le titre.

Il fit ensuite paraître son Tableau de l'ordre naturel, l'Homme de désir, Lettre sur la révolution française, un opuscule sur les Institutions propres à fonder la morale d'un peuple, un Essai sur les signes. Lui-même nous apprend qu'il a fait l'Ecce homo, d'après une notion vive qu'il avait eue à Strasbourg. C'est dans cette ville qu'il a écrit le Nouvel homme, à l'instigation d'un neveu de

Swedenborg.

Le tome 2 de l'ouvrage intitulé: De l'esprit des choses¹, offre des morceaux intéressans, par le squels il justifie divers faits consignés dans l'Ecriture sainte et sur lesquels les incrédules avaient formé des objections; par exemple, le matérialisme dont ils ont accusé Moïse. Mais à quelques vues saines s'intercalent une foule de choses inintelligibles, au milieu desquelles la raison s'égare.

Le Ministère de l'homme esprit, par le philosophe inconnu, parut en 1802². Dans un parallèle entre le christianisme et le catholicisme, comme si ces deux choses n'étaient pas identiques, il s'est donné libre carrière à dénaturer et calomnier le catholicisme, « qui » n'est, dit-il, que le séminaire, la voie d'épreuves et de travail, la » région des règles, la discipline du néophyte pour arriver au » christianisme. — Le christianisme repose immédiatement sur la » parole non écrite, il porte notre foi jusque dans la religion lu- » mineuse de la parole divine : le catholicisme repose, en général, » sur la parole écrite ou sur l'Evangile, et particulièrement sur la » messe; i' borne la foi aux limites de la parole écrite ou de la

¹ De l'esprit des choses, ou coup d'œil philosophique sur la nature des êtres et sur l'objet de leur existence; 2 vol. in-8°. Paris, an 8.

³ In-80.

ก

II

m

bı

ė

tio

Vi

gr

ľh

sel

ch

pr

Bé

COL

chi

fina

s'or

che

sul

d'o

Qu

nat

tir

vill

eut

pari

sop

l'ért

mat

cha

gred

cou

Mer L

core

P

* tradition. - Le christianisme est le terme, le catholicisme n'est • que le moyen; le christianisme est le fruit de l'arbre, le catho-

· licisme ne peut en être que l'engrais ; le christianisme n'a suscité

» la guerre que contre le péché, le catholicisme l'a suscitée contre

• les hommes 1. » L'auteur étave sans doute de quelques preuves ses assertio ? Non; assurer d'un air tranchant, cela lui suffit.

Saint-Martin a publié aussi un Eclair sur l'association Lumaine 3. Le philosophe inconnu, qui ne se croyait pas digne de dénouer les cordons de Boehr. 3, s'est cru digne au moins de traduire divers écrits de ce vision naire : les Trois principes de l'essence divine, la Triple vie, l'Auro, e naissante, « On a voulu tout matéria-» liser, dit le traducteur; mais l'époque approche où les sciences » divines seront réconciliées avec les sciences naturelles ; à force

» de scruter celles-ci, et de tourmenter les élémens. on remontera à • la source. L'Aurore naissante n'est que le premier bourgeon de

» la branche 4. »

On sera surpris peut-être de ne pas trouver ici un précis raisonné des idées de S. Martin, un corps de doctrine; mais à qui la faute? Ses disciples contestent la faculté de l'apprécier à quiconque n'est pas initié dans son système : tel ne l'est qu'au premier degré; tel autre au second, au troisième. A merveille! Mais, si le système de votre maître est, comme vous le prétendez, si intéressant, si avantageux pour l'humanité, pourquoi ne pas le mettre à la portée de tout le monde? De cette région élevée où vous le dites placé, ne pourrait-il s'abaisser jusqu'à l'intelligence du vulgaire? — Non, répondez-vous : c'est chose impossible. — Alors, permettez-nous d'élever des doutes sur l'importance et l'avantage de son système; car en fait de religion et morale, il est dans la bonté de Dieu, et dans l'ordre essentiel des choses, que ce qui est utile à tous, soit accessible à tous. Au surplus, Saint-Martin nous dit : « Il n'y a que le développement radical de notre essence in-» time qui puisse nous conduire au spiritalisme actif⁵. » Et si ce développement radical ne s'est pas encore opéré chez bien des gens, il n'est pas surprenant qu'ils soient encore à grande distance du spiritalisme actif, et que, n'étant que des hommes du torrent, ils ne puissent comprendre l'Homme de désir.

La conformité des dogmes des Martinistes français avec ceux d'une secte qui naquit dans l'université de Moscou vers la fin du

¹ Pages 5, 6, 13, 104, 168, 371, 572 et passim.

⁹ In-12; Paris, 1797.

⁵ Ses œuvres posthumes.

⁴ Page 4 de l'avertissement.

Le Ministère de l'homme d'esprit, p. 14 de l'introduction.

1800]

n'est

atho-

uscité

ontre

euves

aine 3.

énouer

ire di-

nce di-

atéria-

ciences à force

ntera à

eon de

précis

is à qui

r à qui-

au pre-! Mais.

z, si in-

le met-

où vous

ence du

-Alors,

vantage

t dans la

e qui est

tin nous

ence in-

Et si ce

bien des

distance

torrent,

vec ceux

la fin du

ffit.

règne de Catherine II, et qui eut pour chef le professeur Schwarts, a fait donner le nom de Martinistes aux membres de cette secte. Ils étaient nombreux à la fin du xviii siècle l. Mais ayant traduit en russe quelques-uns de leurs écrits, et cherché à répandre leur doctrine, plusieurs furent emprisonnés, puis élargis quand Paul monta sur le trône. Actuellement, ils sont réduits à un petit nombre. Ils admirent Swedenborg, Boehm, Ekartshausen, et d'autres écrivains mystiques. Ils recueillent les livres magiques et cabalistiques, les peintures hiéroglyphiques, emblèmes des vertus et des vices, et tout ce qui tient aux sciences occultes. Ils professent un grand respect pour la parole divine, qui révèle non-seulement l'histoire de la chute et de la délivrance de l'homme, mais qui, selon eux, contient encore les secrets de la nature; aussi cherchent-ils partout dans la Bible des sens mystiques. Tel est à peu près le récit que faisait Pinkerton de cette secte en 1817 ².

C'est à Berlin que la Société d'Avignon prit naissance s. Pernety, Bénédictin, abbé de Burkol, bibliothécaire du roi de Prusse; le comte de Grabianka, staroste polonais; Brumore, frère du célèbre chimiste Guyton-Morveau; Merinval, qui avait une place dans la finance, et quelques autres, s'étaient réunis en cette ville pour s'occuper de sciences occultes. Dans la combinaison des nombres, cherchant les secrets de l'avenir, ils ne faisaient rien sans consulter la sainte cabale, car c'est ainsi qu'ils appelaient l'art illusoire d'obtenir du ciel des reponses aux questions qu'on lui adressait. Quelques années avant la révolution, ils crurent qu'une voix surnaturelle, émanée de la puissance divine, leur enjoignait de partir pour Avignon. Grabianka et Pernety acquirent, dans cette ville, une sorte de crédit, et fondèrent une secte d'illuminés qui

eut beaucoup de partisans là et ailleurs.

Pernety, né à Roanne en 1716, mort en 1801, à Valence, département de la Drôme, l'un des chercheurs de la pierre philosophale, a fait beaucoup d'ouvrages dans lesquels on trouve de l'érudition; mais plusieurs offrent des idées singulières et systématiques vers lesquelles il manifesta toujours beaucoup de penchant: on en trouve la preuve dans ses Fables égyptiennes et grecques dévoilées, son Dictionnaire mytho-hermétique, son Discoup sur la physionomie. Il a traduit du latin de Swedenborg les Merveilles du ciel et de l'enfer.

Les Swedenborgistes s'étaient flattés d'avoir à Avignon des coreligionnaires; mais cette espérance s'évanouit en appre-

' Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 4, p. 191-192.

* Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 2, p. 194-199.

Noyez l'Intellectual repository of the New-Church, nº 25, p. 34 et suiv.

mi

me

s y

ecc

tie

tai

ce

gn

du

y s

soi ret

ľE

ľu

en

daı

un

rer

COL

18

gaa

me

Мe

cet

sec

rel:

a l

pas

Sac

dei

ten

tan

qui

nant que les Illuminés avignonais adoraient la Sainte Vierge Cette erreur n'était pas nouvelle; c'était celle des Collyridiens qui attribuaient la divinité à la Sainte Vierge et lui offraient des sacrifices. Klotzius parle d'un nommé Borr, homme arrogant, qui prétendait que la Sainte Vierge était Dieu; que le Saint-Esprit s'était incarné dans le sein de sainte Anne; que la Sainte Vierge, contenue avec Jésus-Christ dans l'Eucharistie, devait par conséquent être adorée comme lui l. L'auteur des Pensées libres sur la Religion raconte que ce Borr, qu'il appelle le chevalier Borri, fut brûlé en effigie à Rome, et que ses écrits le furent en réalité par la main du bourreau le 2 janvier 1661². Ces Avignonais faisaient de la Sainte Vierge une quatrième personne ajoutée à la Trinité.

Ils renouvelaient aussi, dit-on, les opinions des Millénaires : on les a même accusés d'admettre la communauté des femmes, etc. : la clandestinité des assemblées tenues par ces sectateurs a pu favoriser une telle imputation, sans être une preuve qu'elle fût fondée.

Dampmartin a inséré da ns le Spectateur du Nord, de 1799, un grand éloge des sectaires avignonais. L'Inquisition en jugea bien différemment.

Sous le nom du père Pani, Dominicain, commissaire du Saint-Office, on publia à Rome, en 1791, un recueil de pièces concernant cette société. Le père Pani dit que, depuis quelques années, Avignon a vu naître une secte qui se prétend destinée par le Ciel à réformer le monde, en établissant un nouveau peuple de Dieu. Les membres, sans exception d'âge ni de sexe, sont distingués, non par leurs noms, mais par un chiffre. Les chefs résidant en cette ville sont consacrés avec un rit superstitieux. Ils se disent très-attachés à la religion catholique; mais ils prétendent être assistés des anges, avoir des songes et des inspirations pour interpréter la Bible. Celui qui préside aux opérations cabalistiques se nomme patriarche ou pontife; il y a aussi un roi destiné à gouverner ce nouveau peuple de Dieu.

Un nommé Ottavio Cappelli, qui a été domestique, puis jardinier, correspondant avec eux, prétend avoir des réponses de l'archange Raphaël, et il a composé un rit pour la réception des membres. L'Inquisition lui a fait son procès, l'a condamné à abjurer ses erreurs, et à subir sept ans de détention dans une forteresse. La

¹ Voyez Klotzius, p. 58 et suiv.

^{*} Voyez Pensées libres sur la religion et sur le bon!.cur de la nation, trad. de l'anglais, în-12, t. 2, p. 313, sur la tolérance.

[An 1800]

Vierge yridiens vient des gant, qui nt-Esprit vierge, er conséres sur la Borri, fut

outée à la aires : on nes, etc.: s a pu fa-

alité par

mais fai-

1799, un en jugea

du Saintes conceres années,
par le Ciel
e de Dieu.
listingués,
sidant en
se disent
dent être
our interpalistiques
iné à gou-

puis jardiponses de eption des é à abjurer teresse. La

ion, trad. de

même sentence poursuit cette société comme s'attribuant faussement des apparitions angéliques, suspecte d'hérésie, défend de s'y agréger, d'en faire l'éloge, ordonne de dénoncer aux tribunaux ecclésiastiques ses adhérens. Telle est la substance de ce que contiennent les pièces qu'on vient de citer.

Pernety étant mort, la société qui, en 1787, était d'une centaine d'individus, se trouvait réduite, en 1804, à six ou sept. De ce nombre était Beaufort, ancien militaire, qui s'était retiré à Avignon, où il a publié, sous l'anonyme et sans nom de lieu, une traduction sur l'hébreu, avec commentaire, du psaume Exsurgat. Il y soutient que l'arche d'alliance, la manne, les verges d'Aaron, sont encore existantes et cachées dans un coin de la Judée; elles reparaîtront un jour, lorsque les Juifs entreront dans le sein de l'Eglise².

La réunion totale des sociétés religieuses sorties du sein de l'unité catholique, est en morale ce que la pierre philosophale est en physique. Cependant des réunions partielles se sont opérées dans les sectes protestantes 3: il semble même qu'il y ait entre elles une tendance à une entière fusion depuis qu'on affiche l'indifférence sur le dogme. Tel est le but de la société Christo-Sacrum, commencée en 1797, mais qui n'eut des formes régulières qu'en 1801 à Delft. Elle fut fondée par Jacob Hendrik Onderde-Wijngaart-Canzius, ancien bourgmestre de cette ville, incité secrètement, dit-on, par des Mennonites, ennemis des Réformés: en effet, quoiqu'on y trouve des disciples de Calvin et de Luther, les Mennonites sont cependant les plus nombreux. Les membres de cette congrégation répètent sans cesse qu'ils ne sont pas une secte, mais une société, dont le but est de rapprocher toutes les

Sacrum, repousseraient l'accusation de déisme dirigée contre elle.

La société commença par quatre membres, s'éleva ensuite à deux ou trois mille : ils n'ont eu de culte public qu'à Delft. Leur temple est orné d'une manière assez élégante. Trois chaires et autant de pupitres qui s'élèvent graduellement sont destinés à ceux qui lisent, qui entonnent, qui prêchent.

religions. Elle admet quiconque croit à la divinité de Jésus-Christ,

a la rédemption du genre humain, opérée par les mérites de la

passion du Sauveur 4. Cette déclaration et son titre même, Christo-

Le culte est divisé en culte d'adoration et d'instruction. Le pre-

¹ Voyez la *Notificazione*, du père Pani, contre Ottavio Cappelli : elle est datée de Rome, 21 novembre 1791.

^{*} Voyez Exsurgat Deus, par un serviteur de Jésus-Christ; in 8°, 1802.

⁵ Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 5, p. 331-334.

A Gronden en Wetten van Het Genoot-Chap Christo-Sacrum opgericht binnen. Delft, 1802.

P

n

ło

mier a lieu tous les dimanches, vers cinq ou six heures du soir; on y expose les grandeurs de Dieu manifestées dans les merveilles de la création. Le culte d'instruction a lieu tous les quinze jours, également le soir; on y développe les principes de la religion révelée. On célèbre la cène six fois par an; les assistans sont prosternés pendant la prière et la bénédiction.

La société a publié quelques opuscules, dont le premier offre, au frontispice, l'emblème qu'elle adopte : c'est une croix placee sur l'Evangile et le Décalogue, et appliquée sur une couronne de palmier dans laquelle sont inscrites, en hollandais, ces paroles de Jésus-Christ : Je suis la voie, la vérité et la vie; personne ne vient a mon Père que par moi!. Un autre imprimé contient des cantiques adaptés à la liturgie².

En 1822, la société a célébré pompeusement la vingt-cinquième année de son existence; une foule de curieux étaient accourus pour voir cette solennité. Depuis cette époque, quelques adeptes continuent l'office dans leur temple, et y reçoivent la cène; mais leur nombre s'éclaircit progressivement, et tout présage l'extinction peu éloignée d'une secte dont le passage sur la terre laisssera tout au plus un léger souvenir dans les fastes de l'histoire.

On a longtemps appelé libres penseurs les incrédules qui rejetaient toute révélation; mais, si de l'Allemagne nous nous reportons à l'Angleterre, contrée si féconde en sectes nouvelles nous en verrons éclore une sous ce titre l'an 1799.

Les fondateurs, membres auparavant d'une Eglise universaliste et trinitaire, et ensuite unitaire, firent une scission, dont ils publièrent les motifs en 1800, dans un écrit qui expose leur doctrine et l'organisation de leur société³; ils prétendent l'assimiler en tout a celle qui existait sous les apôtres.

Le Nouveau-Testament est la seule règle de conduite; ils rejettent la divinité de Jésus-Christ, le péché originel, la doctrine d'élection et de réprobation, l'existence de bons et de mauvais anges, l'éternité des peines: telles sont du moins les idées de la plupart des membres; mais ils reconnaissent en Jésus-Christ une mission céleste pour instruire les nations. Son but fut d'unir dans une même famille tous les hommes, quels que soient leur pays, leur origine.

Le lien qui les unit ne consiste pas dans l'identité d'opinions et de croyance, mais dans la vertu pratique. L'adoration d'un Dieu

Het Genoot-Schap Christo-Sucrum, binnen Delft; in-8°, te Leyden, 1801.

^{*} Bericht Aangaande de Enwiding, van Het Kerkegebeuw des Genoot-Schaps Christo-Sacrum, binnen Delft, te Delft, 1802.

^{*} Grégoire, llist. des sect. relig., t. 5, p. 66-68.

^{*} The true deeign of the church of god and the government thereof, etc.

du soir; erveilles ze jours, igion réproster-

er offre, x placee ronne de aroles de ne vient es canti-

rquième irus pour es contimais leur xtinction ssera tout

s qui renous renouvelles

versaliste nt ils pudoctrine er en tout

ils rejet. trine d'eais anges, a plupart e mission dans une ays, leur

opinions 'un Dieu

1801. oot-Schaps

cto.

éternel, juste et bon, l'obéissance aux commandemens de Jésus-Christ, son messager, voilà les actes par lesquels on peut espérer d'arriver à un bonheur dont la résurrection de Jésus-Christ offre le gage.

Les libres penseurs 'ont ni baptême, ni cène, ni chants, ni prière publique : adorer de cœur, prier de cœur, leur suffit.

Pour présider à leurs assemblées et les régulariser, ils ont un ancien et deux diacres élus pour trois mois; ils ne sont rééligibles

qu'après trois mois d'intervalle.

Chacun, dans leur assemblée, a le droit d'enseigner, fondé sur ce texte de S. Paul : « Vous pouvez tous prophétiser l'un après » l'autre, afin que tous apprennent et que tous soient consolés1. » Les discours roulent sur les objets de morale, de doctrine, d'interprétation des Ecritures; il n'est pas rare que les orateurs se combattent, mais avec modération. Leur croyance a successivement éprouvé des modifications; et, loin de penser qu'on puisse leur en faire aucun reproche, ils y trouvent l'avantage d'avoir fait des progrès dans l'investigation de la vérité.

Par les papiers publics ils provoquèrent, il y a quelques années, une discussion sur l'existence du diable. Leur nombre, qui s'accroissait, commença dès lors à inquiéter l'Eglise anglicane; et Porteus, évêque de Londres, fut accusé d'avoir provoqué contre eux l'intervention de l'autorité civile pour faire cesser leurs réunions. Ils manifestèrent publiquement le projet de résister, en revendiquant la liberté de conscience dont jouissent les Dissenters.

Diverses circonstances les ayant mis dans le cas de quitter le local où se tenaient leurs séances, ils bâtirent, en 1810, une maison d'assemblée, dans laquelle ils se réunissaient tous les dimanches le matin sans être inquiétés. Leur nombre était, en 1811, de quatre à cinq cents.

Ils adressèrent à l'autorité publique des remontrances pour n'être pas obligés de se marier devant les ministres anglicans, attendu que le mariage, à leurs yeux, n'a que le caractère de contrat civil; leur demande ayant été rejetée, ils se soumettent à la forme prescrite. L'auteur d'un ouvrage publié en 1821 croit que les Free-Thinkers ont encore ailleurs des réunions 1.

Sous le titre de Calvinisme perfectionné, avait paru, l'an 1796, un nouveau système sur le salut universel, système composé par James Huntington, ministre de Coventry, en Connecticut, mort l'année précédente. Selon lui, la loi et l'Evangile sont diamétrale-

¹ I Corint. xiv, 31.

^{*} The religions and religious ceremonies of all nations, etc., by the rev. G. Nightingale, in-8°. London, 1821, p. 2

ment opposés!. Les menaces de la loi sont le cri de la justice, mais l'Evangile n'a pas de menaces; il n'est que la bonne nouvelle. Par la loi nous sommes dignes de tous les châtimens; par Jésus-Christ nous sommes dignes de la vie éternelle. La loi proclame ce que nous méritons; l'Evangile, ce que Jésus-Christ a mérité pour nous. Car il s'est substitué à tous les coupables; tous nos péchés lui sont transférés : il les a expiés pour nous; il nous sauvera tous.

Un autre habitant du Connecticut, Samuel Hopkins, né l'an 1724, à Waterbury, mort en 1803, pasteur de la première Eglise congrégationaliste de Newport, est devenu le père d'une secte, à laquelle il a donné son nom, et qui a un collége à Andover².

Toute vertu, toute sainteté, consiste dans l'amour désintéresse. Cet amour a pour objet Dieu et les créatures intelligentes; car on doit rechercher et promouvoir le bien de celles-ci autant qu'il est conforme au bien général qui fait partie de la gloire de Dieu, de la perfection et du bonheur de son royaume.

La loi divine est la règle de toute vertu, de toute sainteté; elle consiste à aimer Dieu, le prochain et nous-même. Tout ce qui est bon se réduit à cela, tout ce qui est mauvais se réduit à l'amour-propre qui a soi-même pour dernière fin ; c'est une inimitié dirigée contre Dieu. De cet amour désordonné et de ce qui le flatte, naissent, comme de leur source, l'aveuglement spirituel, l'idolâtrie, les hérésies.

Selon Hopkins, l'introduction du péché dans le monde aboutit au bien général, attendu qu'il sert à faire éclater la sagesse de Dieu, sa sainteté, sa miséricorde.

Dieu avait ordonné le monde moral sur ce plan: Que si le premier homme était fidèle, sa postérité serait sainte; que s'il péchait, elle deviendrait coupable. Il pécha, et fut par là, non la cause, mais l occasion pour nous d'imiter sa chute: son péché ne nous est pas transféré. De même, la justice de Jésus-Christ ne nous est pas transférée, sinon nous l'égalerions en sainteté; mais nous obtenons le pardon par l'application de ses mérites. Le repentir, qui précède la foi en Jésus-Christ, peut exister sans la foi; mais celle-ci suppose le repentir, selon les paroles de l'Ecriture: Faites pénitence, et croyez à l'Evangile.

La nécessité des philosophes est à peu près identique à la prédestination des Calvinistes. Entre ceux-ci et les Hopkinsians, la différence, dit un auteur, est comme entre la tige d'un arbre et ses branches, ou entre le principe et ses conséquences. Les Hopkinsians rejettent l'imputation, et sur cet article ils différent des

¹ Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 5, p. 217-218.

² Ibid. p. 239-240.

ce, mais elle. Par s-Christ ce que ur nous.

s. né l'an Eglise secte, à ver^a.

lui sont

itéresse. tes ; car int qu'il le Dieu,

eté; elle e qui es* l'amouré dirigée te, naisdolâtrie,

e aboutit gesse do

si le prepéchait, use, mais s est pas est pas us obtentir, qui celle-ci tes péni-

i la présians, la urbre et es Hoprent des Calvinistes; mais comme eux ils maintiennent la doctrine de la prédestination absolue, l'influence de l'esprit de Dieu pour nous régénérer, la justification par la soi, l'accord de la liberté et des l'inévitable nécessité.

Les Nécessariens physiques ou matérialistes sont les sectateurs de Priestley¹. Voici ses idées: L'homme est un être purement matériel, mais dont l'organisation lui donne le pouvoir de penser, de juge. Ce pouvoir croît, se fortifie et décroît avec le corps. L'arrangement organique étant dissous par la mort, la faculté de percevoir, de juger, s'éteint; elle renaîtra à la résurrection que la révélation nous a promise. Elle est le fondement de notre esperance au jour du jugement dont parle l'Ecriture²; espérance que n'ont pas les païens³.

Il suit de là que les motifs d'agir sont soumis aux lois de la matière, et que, dans les moindres choses comme dans les plus importantes, toute violation, toute détermination est un effet nécessaire : ce qui établit une connexité avec tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera. Le mot volontaire n'est pas l'opposé de nécessaire, mais d'involontaire, comme contingent l'est de nécessaire; le motif déterminant opere aussi infailliblement que la gravité opère la chute d'une pierre jetée en l'air. Les effets sont l'inévitable résul taz de cette cause. Si deux déterminations différentes étaient possibles, il y aurait effet sans cause, comme si, les deux plateaux de na balance étant de niveau, l'un cependant s'abaissait ou s'élevait; et il ne peut en arriver autrement, à moins qu'il ne plût à D'eu de changer le plan qu'il a établi, et cet enchaînement de causes et d'effets desquels résulte le bien général. Le mal est aussi une partie constitutive de ce plan, et le fait acheminer vers son but. Le vice produit un mal partiel, mais il contribue au bien général; et dans ce plan entrent aussi les peines de la vie future. Priestley n'assure pas qu'elles doivent être éternelles.

Il n'admet pas la transmission du péché d'Adam à sa postérite: il n'admet pas de faute originelle qui nécessite l'expiation par les souffrances de Jésus-Christ. Chacun peut faire le bien; mais le repentir tardif est sans efficacité à la suite d'une longue habitude du vice; car il ne reste plus de temps suffisant pour transformer le

caractère.

[An 1800]

Le matérialisme, la nécessité, l'unitarianisme composent le fond de la doctrine de Priestley. La préexistence des âmes est à ses yeux une chimère, puisqu'il nie l'existence des âmes et que tous les ef-

¹ Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 5, p. 240-242.

² I Corinth, xv, 15. 16, 32. ³ Psalm., v. 5 Job., xiv, 7, etc.

fets sont purement mécaniques : il nie également la divinité de Jésus-Christ dont il fuit un être purement matériel, comme le sont

à ses yeux tous les hommes.

Les restaurateurs du christianisme primitif, qui se détachèrent de l'Eglise anglicane à la fin du xvirie siècle, sous la direction du. sectaire Brown, ont reçu la dénomination de Walkéristes, de Walker, auxiliaire de Brown, dont la prépondérance a fait donner son nom à la société. Les Walkéristes repoussent l'idée d'un corps sacerdotal; mais ils ont des anciens ou inspecteurs dont les fonctions sont seulement administratives ou de surveillance. Ils sont opposés à toutes les sociétés chrétiennes, surtout aux Arminiens, aux Stricts-Calvinistes, aux Antinoméens, aux Baptistes et plus encore à l'Eglise gallicane, qu'ils regardent comme un systèmeantichrétien établi par l'intervention des lois humaines. Pour trouver la religion véritable, il faut remonter aux temps apostoliques; car, s'éloigner de la tradition apostolique et des préceptes de Jésus-Christ, c'est se placer criminellement au-dessus d'eux. En partant de ce principe dont ils déduisent des conséquences et tirent des applications, ils rejettent le baptême. Si, dans les premiers siècles, on l'administrait, c'était à des gens qui avaient professé le judaïsme, le paganisme; mais nous, qui sommes nés de parens chrétiens, n'en avons pas besoin. Il suffit, d'après la recommandation de S. Paul aux Ephésiens, de bien élever les enfans 3. On n'est pas plus obligé de se faire baptiser que d'aller dans tout le monde, comme les apôtres, baptiser et prêcher. D'ailleurs S. Paul se félicite d'avoir baptisé peu de personnes 3. Ces sectaires ne considèrent pas que le but de S. Paul n'est pas de rejeter le baptême, mais de combattre l'esprit de parti d'après lequel certaines gens se disaient, les uns du parti d'Apollon, les autres de celui de Céphas 4.

Ils s'assemblent le premier jour de la semaine en mémoire de la résurrection du Sauveur, et prennent ensemble du pain et du

vin, symboles de son corps et de son sang.

Comme les Quakers, ils rejettent le serment, même lorsqu'il est exigé par le magistrat, et prétendent qu'à la douane il y a dans une semaine plus de parjures qu'il n'y en avait dans l'ancienne Rome dans le cours d'un siècle. En général les sociétés chrétiennes, d'après la tradition, expliquent en quel sens il est défendu ou permis de jurer; mais ils allèguent que la défense est scripturale, et quand on leur objecte que, d'après leur manière d'interpré-

^{*} Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 5, p. 71-74.

^a Ephes., vi, 4.

^{*} I Corinth., 1, 14-17.

⁴ Ibid., 12.

n 1800) nité de le sont

chèrent tion du tes, de donner n corps s foncls sont niniens, et plus système . Pour aposto-

nces et
es prent pronés de
la reles ener dans
illeurs
ctaires
eter le-

éceptes

d'eux.

ire de et du

el cer-

res de

a'il est dans denne étienfendu riptuerpréter le texte sacré, l'obligation de laver les pieds aux hôtes est également scripturale, ils prétendent qu'on ne doit pas ici se fixer sur le sens littéral, mais sur l'esprit du texte, et l'entendre des devoirs de charité, quel qu'en soit l'objet.

Les sexes sont séparés dans leurs assemblées; elles finissent par un baiser de paix, recommandé, disent-ils, dans l'Ecriture sainte, car ils prennent dans un sens matériel et non métaphorique les expressions de tendresse employées par S. Paul et par S. Pierre, à la fin de diverses épîtres . Ils veulent même que le baiser de paix soit obligatoire dans certaines circonstances, entre des parens, des amis, par exemple, en partant pour quelque voyage et au retour; à plus forte raison, disent-ils, à la fin du service liturgique. A l'appui de cette opinion, ils citent les textes qui terminent les lettres adressées par les apôtres aux fidèles. En conséquence, à la fin de l'assemblée, après les prières, les frères embrassent les frères, les sœurs embrassent les sœurs. Cependant des disputes s'étaient élevées de la part de quelques membres qui s'y refusaient. En 1806, les Walkéristes étaient environ cent trente personnes à Dublin, et avaient dix à douze petites réunions affiliées, dont une à Londres.

Les Antinomeens d'Angleterre, dont le nom a été prononcé plus haut, supposent que les priviléges du christianisme peuvent être séparés des bonnes œuvres; que la pratique des devoirs, comme preuve de notre foi, n'est pas requise. Affaiblir les obligations de la morale, c'est toujours une plaie à la société². Il résulterait, des maximes antinoméennes, qu'il est inutile d'enseigner le Décalogue, de proposer aucune loi, aucune règle de conduite; ainsi on ouvrirait la porte à tous les vices, à tous les crimes.

Dans le xviiie siècle, la doctrine antinoméenne a trouvé des partisans chez les sectateurs de Whitfield, et il paraît qu'elle en conserve beaucoup dans le pays de Galles. En 1777, ils avaient encore à Londres trois chapelles; dix ans après, ils n'en avaient plus qu'une petite et pauvre 3. Wendeborn espérait que, pour l'honneur de la raison, la secte décroissante serait bientôt éteinte 4. Cependant, en 1809, outre la chapelle de Londres, il y en avait trois à Leicester, deux à Nottingham, et quelques autres désignées comme antinoméennes, d'après la doctrine réelle ou supposée de ceux qui les fréquentaient 5; mais ses partisans, disséminés dans diverses sectes, ont existé jusqu'à l'époque actuelle. Cette doctrine

¹ Rom., xvi, 16. — I Cor., xvi, 20. — I Thessal., v, 6. -- 1 Petr. v, 14.

⁸ Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 5, p. 37-43.

Nova acta ecclesiastica, 1787, p. 275.

A view of England, t. 2, p. 406.

^{*} Adam, t. 3, p. 270 et suiv.

a occasionné des débats très-vifs en Angleterre, où elle a été combattue et défendue dans une foule d'ouvrages: défendue par Crisp, Richardson, Saltmaisses, Hussey, Eaton, Tawn, Huntington, etc.: combattue par Rutherford, Redgwich, Gataker, Witsing, Rid gley, etc., et par Fietcher, vicaire de Maduley en Shropshire.

Pierre de Joux, ministre calviniste, mort catholique à Paris en 1825, et dont on a publié, après sa mort, un ouvrage intitulé: Lettres sur l'Italie considérée sous le rapport de la religion', y a consigné la notice d'une nouvelle secte Antinoméenne qu'il eut occasion de connaître à son retour en Angleterre: secte, dit-il, nombreuse, qui compte parmi ses membres des hommes distingués par leur savoir, leurs richesses et le rang qu'ils occupent dans la société.

Née dans le comté d'Exeter, elle s'est répandue dans le Devonshire, dans les comtés de Kent, de Sussex, et même à Londres. Le fondateur est un docteur de l'université d'Oxford, dont il parle comme d'un homme de mérite, d'un predicateur éloquent, d'un

théologien subtil, mais systématique.

Son système est l'élection arbitraire, la prédestination absolue, le don gratuit du salut éternel accordé à un petit nombre de croyans, quelle qu'ait été leur conduite en ce monde. Dieu a décrété de toute éternité, conséquemment avant la chute de l'homme, de sauver un certain nombre des enfans d'Adam, et d'envelopper les autres dans une condamnation générale. A l'égard des premiers, il exerce sa miséricorde, et, par sa sévérité à l'égard des seconds, il manifeste sa justice et son aversion pour le péché. Aux premiers il suffit qu'ils croient avec fermeté qu'ils seront sauvés, il les dispense d'observer les commandemens de Dieu et de pratiquer la vertu; la rectitude morale n'est relative qu'à notre courte existence ici bas. En vivant selon les préceptes de la tempérance, de la charité, en remplissant les devoirs qu'impose la société, on peut s'exempter de douleurs, accroître sa fortune, se concilier l'estime et l'amitié. Si, au contraire, un homme est intempérant, des maladies précoces vengent la nature; s'il attente à la vie, à l'honneur, aux propriétés de son prochain, il encourt les peines infligées par les lois contre ces désordres. Mais les vertus et les vices n'obtiennent que des récompenses ou des châtimens terrestres; la félicité éternelle ne peut être le résultat de notre conduite en ce monde. Les sectateurs de cette doctrine prétendent la fonder sur une interprétation arbitraire des onze premiers chapitres de l'épître de S. Paul aux Romains.

Le fondateur avait réuni dans des assemblées secrètes quelques

¹ In-8. Paris, 1825, t. 2, p. 564 et suiv.

n 1800) né comr Crisp, on, etc.: g, Rid Paris en stitulé : on', y a

Devondres. Le il parle nt, d'un

absolue,

, dit:il,

distinccupent

nbre de eu a déhomme, elopper remiers, econds. remiers les dis. iguer la kistence e la chan peut l'estime es malaonneur, ées par obtienfélicité monde. une inpître de

uelques

membres du clergé anglican, sur lesquels, par ses prédications et ses écrits, il avait acquis de l'influence. Ils s'empressèrent d'adopter sa doctrine, abandonnèrent leurs riches prébendes, les revenus de leurs sinécures, et, contens de leur patrimoine, ils prêchèrent gratuitement la doctrine de leur, maître. Les plus opulens bâtirent des temples où affluait un peuple ignorant, flatté d'avoir pour orateurs des personn ges indépendans par leur fortune, jouissant d'un grand crédit, et n'exigeant de leurs adeptes ni l'obéissance au Décalogue, ni la pratique d'aucune vertu, mais seulement l'inébranlable persuasion qu'ils étaient prédestinés au salut.

La nécessité des bonnes œuvres et la nécessité de la foi sont deux points de doctrine parallèles et inséparables; cette vérité jaillit de toutes parts dans l'Ancien et surtout dans le Nouveau l'Estament. S. Paul châtiait son corps, de peur qu'ayant prêché aux autres, il ne fût lui-même au nombre des réprouvés. Il faut être frappé d'une cécité morale pour ne pas voir que l'antinomianisme heurte directement l'Ecriture sainte, le bon sens et l'enseignement perpétuel, non-seulement de l'Eglise catholique, mais encore de presque toutes les sociétés chrétiennes.

De Joux complète son récit en disant que le fondateur de la secte dont il s'agit reconnut son erreur, revint à résipiscence, et qu'il écrivit à ses adhérens une lettre dans laquelle il les engage à rentrer dans le sein de l'Eglise anglicane.

Mais à quoi bon prolonger cette revue des sectes de la Grande-Bretagne? Nous aurions beau en signaler de nouvelles, nous ne compléterions jamais le tableau. Ces sectes, qui fourmillent dans les trois royaumes, font journellement des brèches à l'anglicanisme . Elles prouvent la vérité de ce que disait lord Sydmouth: L'Angleterre a une Eglise établie, et un peuple sectaire. Les temples anglicans sont peu fréquentés; on afflue dans ceux des Dissenters, surtout des Méthodistes. Ils ont une activité infatigable, et, dans leur extérieur, tous les symptômes de la régularité. Leurs citations fréquentes des textes évangéliques contre les richesses et ceux qui les possèdent, sont des flèches lancées sur l'Eglise anglicane; ils rappellent volontiers les persécutions exercées contre leurs ancêtres, quoique présentement ils soient fort tranquilles; au lieu de liturgies prescrites, ils préfèrent des prières extemporanées, c'est-à-dire improvisées, dans lesquelles l'effusion du cœur n'est pas restreinte par une formule de commande. Ils ont d'ailleurs adapté les heures des offices aux besoins du peuple et à la possibilité de s'y rendre. Ces considérations expliquent assez bien les raisons de l'accroissement du dissentérisme. L'aver-

⁴ Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 5, p. 17-18.

m

CC

ol

de

gı

et

m

Ct

ta

ch

re

sion de l'Eglise établie envers les Dissidens, collectivement considérés, fortifie leur tendance à se rapprocher entre eux. Aussi n'est-il pas rare de voir des personnes qui vont aux églises non conformistes sans préférence pour aucune, et de voir des ministres qui changent de religion, mais ce n'est presque jamais au profit de l'anglicanisme.

Il n'est point de pays où les vices et la démence ne soient indigènes ': l'Espagne en a founi récemment une nouvelle preuve. En 1803, à Villar-del-Aguila, Isabelle-Marie Herraiz, surnommée la Béate de Cuença, prétend que Jésus-Christ habite dans son cœur, et que la majesté divine a consacré son corps. La Sainte Vierge aussi réside dans son cœur; c'est elle qui lui inspire certaines libertés avec des personnes d'un autre sexe, à qui elle permet de lui prendre la main, de se reposer sur son sein; mais elle est impeccable: en conséquence, elle ne peut recevoir l'absolution; et quand elle reçoit la sainte hostie, elle voit un bel enfant qui se fond dans sa bouche; elle assure que Dieu l'a dispensée des préceptes ecclésiastiques.

Elle prédit des miracles qui réformeront les mœurs d'une grande partie de l'Europe, par l'entremise d'un nouveau collége apostolique, dont les membres iront parcourir les diverses régions du globe : quant à elle, elle mourra à Rome, sera inhumée dans un autel, et le troisième jour elle montera au ciel devant une multitude de spectateurs.

Croirait-on que la superstition s'empressa de lui rendre des hommages sacriléges, de la conduire en procession avec des cierges allumés? On vit même quelques ecclésiastiques partager la crédulité populaire. Isabelle-Marie Herraiz soutint son rôle et ses prétendues révélations devant l'inquisition de Cuença, qui, en 1804, condamna les erreurs² de cette femme, dont les rêves avaient fait dans tout le pays une très grande sensation.

Nous ne parlerons plus que d'une secte, que nous avons voulu mentionner en dernier lieu, précisément parce qu'elle suppose un excès de démence bien propre à prouver la faiblesse de l'esprit humain, quand, soumettant l'Écriture sainte à son intelligence botnee, il veut s'en rendre l'interprète exclusif. Les Origénistes et les Valésiens, prenant à la lettre et dans le sens matériel une parole de Jésus Christ, croyaient faire une action méritoire en se mutilant eux-mêmes. D'après ces exemples d'une frénésie énergiquement condamnée par le concile de Nicée, on sera moins surpris d'apprendre que, non loin de Toula, dans les villages, est

¹ Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 2, p. 50-51.

^{*} Voyez le Diario de Madrid, 21 mars 1804.

consin'est-il conforres qui

ofit de

it indipreuve. ommée ins son Sainte ire cerlle perais elle absolu-

s d'une collége régions ée dans ant une

enfant

rsée des

dre des vec des artager on rôle ıça, qui, s rêves

s voulu pose un l'esprit ligence énistes iel une e en se énergins sures, est

TAB 1800, disséminée une secte déjà ancienne, qui admet et pratique la mutilation.

Plusieurs voyageurs, entre autres Mac-Michaël et Faure, confondent mal à propos les mutilés de Russie avec les Raskolnicks 2. John Carr, qui, en 1804, voyageait dans le Nord, raconte que Catherine II s'empressa de réprimer ce fanatisme. Cependant il ne dit pas en quoi consistaient ces mesures repressives. Il avoue seulement que les initiés de la secte, une fois connus, étaient livrés à la dérision publique. Alexandre prit des moyens plus efficaces.

Nonobstant la sévérité de ces mesures, l'exaltation fanatique des sectaires n'est pas même amortie. Pour vaincre leur obstination, on voulut, vers 1818, les déporter en Sibérie : alors chacun de ces insensés envia le martyre. Il fallut que le gouvernement russe fermât les yeux sur une secte dont la publicité pouvait favoriser les progrès, déjà trop étendus, surtout parmi les marins de la flotte impériale.

On le voit, d'après l'analyse que nous venons de présenter, il n'est idée si folle qu'elle ne trouve accès dans quelques têtes. Ces observations font d'autant mieux sentir la nécessité d'une auto-ாத் infaillible, pour fixer le sens de la parole divine et diriger la eroyance des fidèles.

Dépositaire de cette autorité, Pie VII ne faillit point à sa mission.

Que si nous résumons à l'avance les plus mémorables événemens de son pontificat, nous voyons, après une existence obscure, consacrée à la solitude et à la prière, une élévation inespérée, obtenue après mille débats par une élection unanime, au milieu de dissentimens étrangers, et loin de la capitale où cette élection a lieu presque toujours sans trouble et sans querelle; une inauguration solennelle, entourée d'hommages et de bénédictions, et qui met fin à une usurpation ruineuse et à une occupation militaire oppressive et humiliante; un concordat religieux, subsistant encore, signé entre le saint Siége et le gouvernement consulaire; un inutile et funeste voyage en France; d'épouvantables différends avec un empereur, revêtu d'une puissance formidable; cet attentat sacrilége commis bientôt sur la personne du chef de l'Eglise; puis ces innombrables marques d'estime et de respect prodiguées par tous les princes de l'Europe, même par ceux qui ont rompu avec le centre d'unité; ces applaudissemens

Grégoire, Hist. des sect. relig, t. 4, p. 194-195.

^{*} Foyez Compte rendu du Voyage de Moscou à Constantinople, par M. Will. Mac Michael; 1 vol. in-4. Londres, 1819.

п

q

CE

le

pr

ab

pr

i'a

fer

oc

mi

rée

toi

sie

mi

pri

les

sio

ilε

ges

tai

div

lice dar gli

donnés de toutes parts à une résistance de héros, qui ne devait céderque pendant le quart d'une heure seulement aux sollicitations réunies de la faiblesse et de quelques cupidités, pour reparaître immédiatement plus déterminée, plus énergique, et couronnée par un repentir sublime; le retour glorieux dans les Etats de l'Église, la Sociéte de Jésus rétablie dans tout l'univers ; un mode de circonscriptions ecclésiastiques plus adaptées au sol et accordées aux besoins du culte, sagement sollicité par les ministres de la Restauration; des traités sages, conclus à diverses époques avec presque tous les cabinets de la chrétienté; des lois utiles et durables; les sciences et les arts protégés ; l'autorité réfablie dans les provinces populeuses, et les malheurs du pontificat précédent entièrement effacés; enfin la mansuétude, la résignation, la bonté jointes souvent à une fortitude héroïque, comme assis, s sur le trône pendant plus de vingt-trois années '... Ces événemens inouis, cet étonnant spectacle de qualités douces et touchantes, de politique conciliante, de condescendance paternelle, de faiblesse humaine passagère; un acte de clémence et de pardon après tant d'injustices souffertes et d'abus de puissance; cette conservation en quelque sorte miraculeuse due à d'adorables faveurs du Ciel, ne fournissent-ils pas' de belles pages à l'histoire?

A peine arrivé à Rome, Pie VII donna des preuves des excellentes intentions dont il était animé, et du désir ardent qu'il éprouvait de contribuer au bien de l'Eglise et de l'État². Il se montra, dès le premier jour de son règne, ce qu'il ne cessa d'être depuis : sans faste, plein de sobriété, n'accordant rien à ses parens, ne connaissant point de favoris. Le comte Grégoire, son frère, qui vivait dans l'obscurité à Bologne, ne put obtenir du pape qu'une pension de 150 écus romains par mois. Un de ses neveux, orphelin auquel il était fort attaché, reçut une très-faible somme d'argent pour acheter quelques biens-fonds à Césène; et son mariage ayant. été arrêté avec une fille du prince Barberini, sœur de la princesse Chigi, le pontife ne voulut pas permettre au jeune époux de venir à Rome, et les noces furent célébrées sans aucune pompe à Spolette.

Au moment même où Pie VII mettait une si grande économie dans les dons qu'il faisait à sa famille, il dépensait des sommes considérables pour le bien de l'État. La prétendue république romaine avait fait disparaître tout le papier-monnaie qui circulait à Rome. Comment aurait-il pu en effet se soutenir dans un gouver-

⁴ M. Artaud, Hist. du pape Pic VII, t. 2, p. 579-581.

³ Gohen, Précis hist. sur Pie VII, p. 101-105.

ıe devait citations aître imnnée par l'Église, e circonlées aux Restaupresque bles; les rovinces ièrement souvent dant plus ant specnciliante, assagère; ouffertes sorte mi-

es excellent qu'il
il se mond'être des parens,
frère, qui
be qu'une
orphelin
d'argent
age ayant
princesse
poux de
pompe à

nt-ils pas

économie sommes lique roirculait à gouvernement sans crédit où toutes les ressources du pays étaient livrées à l'avidité d'hommes pour qui rien n'était sacré, et qui n'avaient, comme dans toutes les révolutions, d'autre but que de fonder leur opulence personnelle sur les ruines de la fortune publique? Mais ce papier avait été remplacé par une prodigieuse quantité de monnaie de billon dont la valeur réelle était presque nulle, et qui, dès son émission, se trouva perdre plus de cinquante pour cent. Cette opération avait répandu la misère et la désolation dans le peuple, surtout parmi les ouvriers, dont les journées étaient payées en billon au pair, tandis que ce qu'ils recevaient ne suffisait plus, à beaucoup près, à la subsistance de leurs familles. Le premier soin de Pie VII fut de retirer toute cette monnaie détériorée, qui fut démonétisée et remplacée par de l'or et de l'argent. Le trésor public déboursa, dans cette occasion, un million et demi d'écus romains, et recueillit les bénédictions des pauvres.

Ce ne fut pas là le seul objet de la sollicitude du pontife. Des abus plus anciens avaient fixé ses regards, et dans l'espoir d'y porter du remède, il avait nommé une commission composée de cardinaux, de prélats et de savans, chargés de lui soumettre un projet de réforme qui devait embrasser toutes les branches de l'administration. Le fruit de leurs délibérations fut la bulle Post diuturnas, qui, parmi quelques règlemens sages et utiles, en renferme d'autres qui se sentent trop de la précipitation avec laquelle elle fut composée: car cette bulle fut publiée dès le 30 octobre 1800. Pour comble de malheur, les circonstances ne permirent pas de tenir la main à l'exécution de ce qu'il y avait de réellement sage dans ses dispositions, et elles ne tardèrent pas à tomber en désuétude. La bulle Post diuturnas se compose de plusieurs décrets. Le premier, en trente-cinq articles, traite de l'administration de l'économie publique et des administrateurs. Le but principal est de prévenir les profits illicites des employés, sur les revenus et les dépenses de l'Etat; il contient aussi la suppression de plusieurs places inutiles. Le second décret est intitulé: De la juridiction des tribunaux civils, des juges et de leurs ministres; il a quarante-huit articles. Les premiers abolissent divers priviléges, et règlent les seuls cas qui tombent sous la juridiction de certains tribunaux privilégiés; les autres fixent les attributions des divers tribunaux ordinaires, donnent des règlemens pour leur police, intérieure, et indiquent les formes indispensables à observer dans un grand nombre de cas, où ces formes, précédemment négligées, causaient un grand préjudice aux citoyens, en facilitant les surprises et les abus. Par l'article 43, la plus grande circonspection est enjointe aux avocats, tant dans leurs plaidoyers que

dans leurs Mémoires, afin de ne rien dire d'inconvenant ou qui puisse porter atteinte à la réputation des particuliers ou au repos public, vu l'impossibilité de soumettre les Mémoires judiciaires à la censure. Un troisième décret porte pour titre: De la juridiction des tribunaux et juges criminels, de la forme et de l'ordre des arrêts, et des personnes employées à ces tribunaux. C'est une espèce de code de procédure criminelle auquel on a joint des règlemens sur les fonctions et les émolumens des membres du parquet; il a soixante et un articles. Enfin le quatrième et dernier décret, qui ne se compose que de huit articles, contient quelques dispositionsgénérales.

Cependant Buonaparte, à qui la bataille de Marengo rendit, dès le 14 juin 1800, le nord de l'Italie, avait annoncé, par l'entremise du cardinal Martiniana, évêque de Verceil, l'intention de traiter avec le pape pour le rétablissement de la religion en France. La religion, en effet, était à ses yeux un levier qu'il employait quand sa force personnelle ne lui suffisait pas pour atteindre le but auquel il aspirait, sauf à l'écarter du moment où il rroirait pouvoir se passer de son secours. Premier consul, mais tendant vers un pouvoir plus auguste, il trouvait d'inappréciables avantages à se montrer, su milieu du peuple qu'il allait gouverner, le restaurateur d'une antique et sainte religion qui vivait encore dans le cœur de la plupart des Français. Animé par l'espérance de finir les troubles de l'Eglise, et de ramener un vaste royaume dans le sein de l'unité, plutôt que dominé par sa position qui le mettait à la merci du conquérant, Pie VII avait fait répondre, par l'évêque de Verceil, qu'il se prêterait volontiers à une négociation dont le but était si respectable, si convenable à son ministère apostolique, si conforme aux vues de son cœur. Et pour que les négociations fussent suivies à Rome par un membre du sacré collége, Consalvi avait reçu le chapeau le 10 août. Spina, archevêque de Corinthe, qui avait fermé les yeux à Pie VI, fut accrédité à Paris. Un Bref du 13 septembre annonça les espérances du pontife romain à tous les évêques français; et au mois de mars 1801, le premier consul envoya à Rome, comme ministre plénipotentiaire, le Breton Cacault, lui recommandant de traiter le pape comme si Pie VII avait deux cent mille hommes.

Dans le même mois, la Compagnie de Jésus, qui avait succombé sous les efforts des Jansénistes et des philosophes, et qui, concentrée depuis lors en Russie, étendait ses branches dans plusieurs provinces de ce vaste empire, reçut de Pie VII un témoi gnage de sympathie d'autant plus précieux qu'il présageait de plus grandes faveurs. Deux associations, l'une formée en Allemagne, et l'autre née en Italie, préludaient d'ailleurs à la résurrecqu an d'u de tre de

Ma

tic

Pey nor mai l'ass frèr de

Lou

néti

VIVE

glise rus (entre ils ti joign plus Trèv

gem

tercl

Le 1
neuf
Les 2
térêt
pour

mis c Lank pour quesà exe

chand His tion de cette Société célèbre. Nous devons, à cet égard, entrer

dans quelques détails. La suppression des Jésuites, à laquelle Rome n'avait consents qu'avec repugnance, avait laissé en France de vifs regrets chez les amis de la religion¹; la révolution acheva de montrer l'imprudence d'une mesure qui avait ôté au sanctuaire d'utiles appuis. Pleins de ces idées, de jeunes ecclésiastiques, que nos premiers désastres avaient forcés de fuir en Belgique (entre autres, l'abbé Charles de Broglie, fils du maréchal, l'abbé de Tournely, du diocèse du Mans), conçurent le projet de rétablir une Société qui avait rendu tant de services à la religion et aux lettres. Sur l'avis de l'abbé Pey, ecclésiastique aussi pieux que savant, ils ne prirent pas le nom de Jésuites, cet ordre ayant été supprimé par le saint Siége, mais celui du Sacré-Cœur. L'abbé de Tournely fut le supérieur de l'association, à laquelle se joignirent Xavier de Tournely, son frère, et Jean Leblanc, de Normandie, qui avait fait la campagne de 1792 avec les princes. Les fondemens de l'œuvre furent jetés, en février 1794, dans une maison de campagne qu'un banquier de Louvain avait prêtée à cet effet. Pendant que les associés se pénétraient de plus en plus de l'esprit de S. Ignace, pour faire revivre l'institut dans sa régularité primitive, et rendre ainsi à l'Eglise un de ses plus puissans moyens d'action, la bataille de Fleurus (26 juin 1794) décida du sort de la Belgique; les Français y entrèrent de toutes parts. Les associés se retirèrent à Venloo, ou ils trouvèrent l'abbé Pey, et où Joseph, jeune officier émigré, se joignit à eux. L'abbé Pey, croyant que l'Allemagne serait un asile plus sûr, les adressa à l'abbé Beck, grand vicaire de l'électeur de Trèves, qui se trouvait à Augsbourg. Celui-ci leur procura un logement dans la maison de campagne du chanoine Binder, à Leuterchofen, à une lieue de la ville. Ils y reprirent leurs études et leurs prières, et y reçurent successivement plusieurs associés. Le 15 octobre, jour de Sainte-Thérèse, ils firent, au nombre de neuf, les vœux simples dans l'église de Saint-Ulrich, à Augsbourg. Les anciens Jésuites de cette ville leur montraient beaucoup d'intérêt, et même le père Rauscher, l'un d'eux, qui partit en 1795 pour aller reprendre à Polosk l'habit de S. Ignace, leur avait promis de solliciter leur admission dans la Compagnie; mais le père Lankiewitz, alors vicaire général, ne crut pas devoir admettre pour le moment des étrangers qui ne savaient pas sa langue. Quel ques-uns d'eux prirent les ordres à Augsbourg, et se disposèrent à exercer le ministère quand on les y appellerait. A la mort du chanoine Binder (août 1795), l'électeur les recueillit dans son vil-

Hist. des ordres religieux. 2º édit , t. 2, p. 142-151.

aires à diction des arpèce de surles nixante e comnérales. rendit, l'entreion de ion en u'il emour atnt où il ul, mais

1801

ou qui

repos

éciables
gouverui vivait
r l'espéin vaste
sa posit fait rérs à une
le à son
Et pour
nbre du

i. Spina, VI, fut es espéau mois ministre e traiter

ait suc-, et qui, ans plutémoi geait de in Alleésurreclage de Goggingen. Au commencement de 1796, ils étaient dix prètres et cinq étudians. On avait fait vœu d'aller se jeter aux pieds du pape pour se mettre à sa disposition: trois des associes partirent a la fin de mars pour remplir cette promesse, mais, l'invasion du Piémont et de la Lombardie rendant le passage impossible, ils retournèrent à Augsbourg. L'approche des armées françaises les chassa encore de Goggingen à Passaw, et de Passaw à Neudorf, près Vienne (septembre 1796). De hautes protections, au seul nom de Broglie, leur assurèrent un logement, dans cette capitale, au couvent des Grands-Augustins du faubourg de Landetrass. Le cardinal Migazzi, archevêque de Vienne, et, par le moyen de la princesse Louise de Condé, l'archiduchesse Marianne, sœur de François II, qui résidait à Prague, appuyèrent les associés de leur crédit. Mais les chances de la guerre les poursuivaient : Vienne fut mis en état de siége en avril 1797; il fallut le quitter pour se retirer à Hagenbrunn, ou un protecteur de l'association lui avait ménagé un asile. Là mourut l'abbé de Tournely, à la place duquel Joseph fut élu : la mort le surprit au moment où, voulant prier le pape de statuer sur l'état des associés, il sollicitait des évêques de France émigrés un acte en leur faveur, qui dans la suite réunit vingt-cinq signatures. De nouveaux sujets se présentant pour entrer dans la Société, on obtint l'autorisation de former un deuxième établissement qui fut placé à Prague : ce nouveau noviciat compta bientôt douze personnes, et l'archiduchesse Marianne en fit les frais. Hagenbrunn, par suite des adjonctions, se composait de vingt cinq Pères, ou novices, ou frères; on s'y appliquait à l'étude de l'allemand pour se mettre en état d'exercer le ministère; on avait commencé un pensionnat; peu à peu on établit des études régulières, et l'ouverture des cours eut lieu à la fin de 1798. C'est alors que, par l'intermédiaire du nonce à Vienne, les associés exposèrent au pape le projet qu'ils avaient formé de suivre l'institut de S. Ignace sous le nom de Société du Sacré-Cœur, et rendirent compte de l'état de leur réunion. Pie VI les encouragea à persévérer dans leur dessein, et leur ordonna d'obéir au cardinal Migazzi. Quelque temps après, il fit savoir à ce cardinal qu'une Société semblable à celle d'Allemagne s'était formée à Spolette sous le nom de Société de la Foi de Jésus, qu'il avait accordé quelques grâces spirituelles à ses membres, et qu'il souhaitait que les deux associations, ayant le même but, se réunissent. Pie VI avait manifesté les mêmes intentions à Nicolas Paccanari, clerc tonsuré du diocèse de Trente, et supérieur de la Société de la Foi, et l'avait engagé à se rendre à Vienne pour opérer la réunion. Paccanari y arriva en avril 1799.

[An 1801] ient dix iux pieds cies paris, l'invapossible, rançaises Neudorf, , au seul capitale, etrass. Le yen de la , sœur de és de leur lienne fut our se reı lui avait ce duquel t prier le s évêques lite réunit tant pour ormer un uveau nohesse Manctions, se on s'y ap. d'exercer à peu on ut lieu à la e à Vienne, formé de acré-Cœur, les encoud'obéir au ce cardinal mée à Spoit accordé haitait que ent. Pie VI nari, clerc é de la Foi,

mion. Pac-

Voici à quelle occasion sa Société avait commence à Rome l'année précédente. Paccanari, né d'une famille honnête, et peu aisée, du Val Suzana, aux environs de Trente, avait été élevé chrétiennement, mais n'avait fait aucune étude. Il se destina d'abord au commerce; puis il embrassa l'état militaire, et fut sergent dans la garnison du château Saint-Ange; ensuite, il reprit le commerce; mais, trompé par un associé, il se trouva réduit, pour vivre, à montrer des curiosités de ville en ville. Etant revenu à Rome, il fréquenta l'oratoire du père Caravita, Jésuite, qui avait établi une réunion de confrères pris dans les diverses classes du monde, et qui s'étaient toujours distingués par leur nombre et leur ferveur, même après la suppression de la Société. Quelques confrères, pour imiter le zèle des Jésuites dans leurs missions, entreprirent de catéchiser et d'instruire les gens de la campagne; ils s'assemblaient fréquemment pour délibérer sur leur projet, et il leur vint en pensée qu'ils pourraient rétablir les Jésuites sous un autre nom. Paccanari, qui était un pieux laique comme eux, se crut appelé à faire revivre la Compagnie de S. Ignace; sous le nom de Société de la Foi de Jésus. Ses talens naturels, sa pénétration, sa facilité à parler sa langue, suppléaient chez lui au défaut d'instruction. Il communiqua son enthousiasme à ses amis; quelques prêtres se joignirent à eux; ils reconnaissaient Paccanari pour leur chef. Celui-ci, doué d'une mémoire heureuse, actif, entreprenant, n'était peut-être pas inaccessible à des idées d'ambition, et n'avait pas été formé de longue main aux exercices de la vie intérieure et aux pratiques des communautés. On lui voyait une sollicitude un peu inquiète sur le temporel, et trop de penchant à suivre les illusions de son imagination. Peut-être aussi fut-il séduit par le rôle subit auquel il se vit appelé. Quoi qu'il en soit, ses premières intentions étaient pures. Il fit le voyage de Lorette pour implorer la protection de la Sainte Vierge, et celui d'Assise pour consulter un vénérable général des franciscains, avant de mettre la dernière main à son entreprise. Revenu à Rome, il en partit à la fin de 1798, avec douze associés, en habit de Jésuite, pour se rendre à une maison de campagne, près Spolette, que leur prêtait un pieux gentilhomme. Là, Paccanari établit la règle du noviciat des Jésuites, et ils se lièrent par les trois vœux simples de la Compagnie de Jésus. Paccanari profita de son séjour à Spolette pour aller visiter le pape, qui habitait alors la Chartreuse près Florence: ce pontife leur accorda plusieurs grâces spirituelles, et leur recommanda les élèves de la Propagande que les révolutionnaires vevaient d'expulser de leur collége. C'est ce qui engagea Paccanari faire le voyage de Rome en 1799. Mais le gouvernement répu-

de

de

no

blicain, ayant pris ombrage de sa conduite, instruisit son procès et celui de ses compagnons, qu'on avait arrêtés et placés comme lui au château Saint-Ange. Cette poursuite, loin de diminuer, accrut leur ordre, et aux trois vœux ordinaires ils en ajoutèrent un quatrième, celui d'une entière soumission de jugement aux décisions du pape. Ayant recouvré leur liberté, à condition de quitter le territoire de la république romaine, ils partirent, emmenant avec eux quelques élèves de la Propagande; la plupart se rendirent dans le duché de Parme, où d'anciens Jésuites les appelaient. Paccanari passa par Florence; Pie VI chargea sa Compagnie de quelques missions en Afrique, lui parla de la lettre qu'il avait reçue d'Hagenbrunn, et lui dit de se rendre à Vienne pour travailler à la réunion des deux Sociétés. Celle de Paccanari, où il n'y avait que trois prêtres, et vingt personnes en tout, ne pouvait qu'y gagner; c'était d'ailleurs un nouveau moyen de parvenir au rétablissement des Jésuites; aussi Paccanari obéit-il avec joie. Il alla d'abord à Venise, ensuite à Padoue, où il fit venir de Prague les compagnons qu'il y avait laissés, mais que les Jésuites ne voyaient plus qu'avec défiance, jugeant, par le quatrième vœu dont nous avons parlé, que Paccanari avait la prétention de réformer l'institut et de se faire chef de cette réforme. Toutefois, la défiance des anciens Jésuites n'avait point éclaté, quand il arriva à Vienne.

Sur l'ordre du pape, communiqué par le cardinal Migazzi et le nonce, la Société du Sacré-Cœur le reconnut pour son chef, quitta son nom, et se confondit avec la Compagnie de la Foi: les profès renouvelèrent leurs vœux entre les mains de Paccanari le 18 avril 1799, et lui promirent obéissance. Celui-ci, sur l'invitation de l'archiduchesse Marianne, se rendit à Prague. La princesse et ses demoiselles d'honneur s'y unirent par des vœux simples, et s'y mirent sous l'obéissance du général de la Compagnie de la Foi : autre innovation aux yeux des anciens Jésuites. A son retour de Prague, Paccanari reçut des mains du nonce à Vienne les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat. Du reste, il stimulait les études à Hagenbrunn, envoyait des sujets fonder une maison à Dillingen, dans l'évêché d'Augsbourg, établissait à Cremone un noviciat, qui, à l'approche de l'armée française, en juillet 1800, fut transféré à Este. Les associés restés en Italie visitaient les hôpitaux militaires autrichiens. En 1800, le collége d'Hagenbrunn envoya deux colonies en France et en Angleterre. A Londres, plusieurs ecclésiastiques français s'agrégèrent à la Société, et on établit un pensionnat en France. Les membres de la Société étaient au nombre de soixante ou quatre-vingts, lorsque

An 1801) procès comme uer, acrent un ux déciquitter menant e rendipelaient. agnie de il avait our traıri, où il pouvait venir au c joie. H Prague uites ne rœu dont réformer is, la déarriva à

igazzi et on chef, Foi: les accanari ur l'invi-La prinœux simmpagnie es. A son à Vienne reste, il hder une it à Creaise, en Italie vie collége gleterre. ent à la nbres de , lorsque

le gouvernement leur ordonna de se séparer, d'abord en 1804, puis itérativement, et de la manière la plus formelle, en 1807. La Société fit en Hollande les mêmes progrès qu'en France et en Angleterre; mais l'état des choses devint moins favorable en Autriche; le collége d'Hagenbrunn se dispersa, et bientôt après la maison de Prague, car l'archiduchesse Marianne, qui la soutenait, quitta cette ville. Avant cette dispersion, Paccanari était retourné en Italie, disgracié par le nonce à Vienne, qui avait refusé de lui conférer la prêtrise. A la fin de 1799, il revint à Padoue, et l'archiduchesse s'y fixa aussi. C'est là que Paccanari fut ordonné prêtre, au commencement de 1800, par l'évêque de Crémone, en vertu des pouvoirs conférés par Pie VI à la Société de la Foi; mais ni le nouveau pape Pie VII, que la princesse Marianne avait sollicité pour lui, ni les évêques de Vérone et de Vicence, ne lui montraient beaucoup de faveur. Ces derniers ne traitaient les Pères que comme une réunion de prêtres séculiers, et s'ils n'avaient été hors de la juridiction de l'évêque de Vicence, comme attachés à l'armée autrichienne, ce prélat leur aurait fait quitter l'habit de Jésuite. A la fin de 1800, l'archiduchesse alla à Rome avec plusieurs jeunes personnes qui s'étaient consucrées à Dieu dans la nouvelle Société. Paccanari l'y avait accompagnée, et grâce aux libéralités de la princesse, les Pères de la Foi s'y établirent, au nombre de trente, dans la maison de Saint Sylvestre in monte Cavallo. On y pratiquait les règles de S. Ignace; mais Paccanari montrait toujours moins d'empressement à se réunir aux Jésuites, dont le pape lui avait fait dire de quitter l'habit. Cet éloignement parut avec bien plus d'éclat lorsque le Bref du 7 mars 1801 rétablit les Jésuites en Russie.

Par ce Bref, le pontife romain, dégagé des entraves qui avaient arrêté son prédécesseur, dérogeait au Bref de Clément XIV, rétablissait pour toute la Russie la Société de Jésus dans les droits dont elle jouissait avant sa suppression, nommait pour chef de

l'ordre François Kareu, délégué par le saint Siège.

Paccanari eût consenti, en 1802, à une réunion de corps à corps; mais les Pères de Russie ne voulaient que l'admission successive des particuliers. La Compagnie de la Foi fut alors affaiblie par de nombreuses défections ¹. En 1803, les membres du collége de Londres, des associés de Hollande et d'Allemagne; en 1804, les Pères de la Foi en France, et ceux de Sion en Valais, ou passèrent en Russie, ou bien, renonçant à l'obéissance de Paccanari, continuèrent à travailler sous l'autorité des ordinaires.

Ce même Ferdinand, qui, en 1767, trop jeune encore pour agir

Hist. des ordres relig., 2 édit., t. 2, p. 151.

par lui-même, avait chassé les Jésuites et s'était emparé de leurs biens, ayant appris à ses dépens à connaître ses véritables intérêts, redemanda les religieux qu'il avait proscrits, et offrit de eur rendre les biens qui n'avaient pas été vendus!. Pie VII accéda olontiers à sa demande, et par un Bref du 31 juillet 1804, adressé au père Gruber, supérieur de la congrégation en Russie, et successeur du père Kareu, il permit à tous les sujets du roi de Naples qui voudraient entrer dans l'ordre, de le faire, d'y suivre la règle de S. Ignace, d'y prêcher, d'y confesser avec l'approbation de l'ordinaire, et d'y élever la jeunesse dans les colléges et les séminaires. Ce Bref, publié à Naples le 2 août, y excita une satisfaction générale. Beaucoup de sujets demandèrent sur-le-champ à entrer dans l'ordre. Les particuliers les plus riches s'empressèrent, ainsi que le souverain, à contribuer aux frais de l'établissement. En peu de temps il se forma dans Naples seulement trois maisons de Jésuites, et l'ardeur avec laquelle on les accueillait dans cette ville et dans le reste du royaume, contrastait d'une manière bien frappante avec les traitemens qu'ils y avaient essuyés près de quarante ans auparavant.

Le Bref du 31 juillet 1804 fut le signal d'une défection nouvelle des Paccanaristes. Dans le même temps, Pie VII intima aux prêtres de Saint-Sylvestre, qu'il tolérait par égard pour l'archiduchesse, l'ordre de quitter l'habit de S. Ignace. Paccanari fut mis en jugement, condamné à une prison perpétuelle; et, lorsque la seconde invasion de Rome par les Français lui eut rendu la liberté, ses compagnons, restés en possession de la maison de Saint-Sylvestre, ne voulurent plus avoir de relations avec lui. Le départ de l'archiduchesse, en 1810, priva la Compagnie de la Foi de son unique appui. En 1814, ses derniers membres sollicitèrent leur admission chez les Jésuites.

Au moment où la Société de Jésus renaissait de ses cendres, un nouvel institut se formait en France. Henriette Aymer de La Chevalerie, née en Poitou le 27 août 1767, donnait l'impulsion à cette œuvre. Sa famille lui avait obtenu, à l'âge de onze aus, le titre de chanoinesse de l'ordre de Malte, et Dieu, en décorant ainsi son enfance, présageait l'énergie de son caractère et l'héroïsme de sa foi 2. En 1794, Henriette et sa mère furent mises en prison pour avoir caché un prêtre. Elle en sortit après la terreur, et avec le ferme désir de ne vivre que pour Dieu. Les bonnes

Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xvIII siècle, t. 3, p. 388-389.

⁸ M. Augustin Coudrin, Notice sur madame Henriette Aymer de La Chevaleric, fondatrice des Dames des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, et de l'Adoration perpétuelle du Très-Saint Sacrement.

de leurs les intéoffrit de II accéda , adressé e, et sucle Naples e la règle ation de les sémisatisfac-·champ à ressèrent, issement. s maisons ans cette nière bien près de

An |801,

tion nountima aux l'archidufut mis en orsque la ndu la linaison de avec lui. pagnie de nbres sol-

ndres, un
er de La
impulsion
ze aus, le
décorant
e et l'hét mises en
a terreur,
es bonnes

389. Chevaleric, l'Adoration œuvres avaient, dans nos plus mauvais jours, réuni un grand nombre de femmes chrétiennes, à Poitiers, au moyen d'une affiliation qui conservait à chacune sa position dans le monde : en mai 1795, Henriette entra dans cette Société qui fut pour elle un acheminement vers le but que Dieu lui faisait entrevoir. Parmi les dames associées, il s'en trouvait qui, dégagées plus que les autres de soins domestiques, pouvaient s'astreindre à des observances plus régulières et plus suivies : on les appelait solitaires, à cause de leur vie plus retirée. On compta parmi elles Henriette, que ses compagnes choisirent pour être à leur tête, vers le mois de juillet 1797. Le 18 fructidor ayant rallumé le feu mal éteint de la révolution, ces ames d'élite se retirèrent dans un local, dit la Grande-Maison, dont la supérieure avait fait l'acquisition. Cependant la piété d'Henriette jetait un tel éclat, que toutes les dames associées, non-seulement celles qui menaient une vie commune dans la Grande-Maison, mais celles encore qui faisaient partie de la Société extérieure, voulurent être placées sous sa direction. Dès 1800, les compagnes qui l'avaient choisie peur les conduire dans la voie de la perfection ne purent qualifier à leur gré sa supériorité qu'en lui donnant le nom de bone e mère, qu'elle garda toute sa vie. La mère Henriette était dès lors un modèle qu'on ne pouvait imiter que de loin. Pour donner une idée de ses austérités, nous dirons que, depuis 1800 jusqu'en 1829, elle n'a pas eu de lit; pendant les courtes heures qu'elle accordait au sommeil, elle était assise sur une chaise ou sur un fauteuil. Les maladies qui l'éprouvaient souvent ne la faisaient pas consentir à suspendre cette pratique de pénitence qu'elle regardait, en quelque sorte, comme un privilége de la direction qu'elle avait des autres. Nous ajouterons qu'avant que les infirmités eussent usé son corps, les légumes les plus communs et pris en petite quantité étaient sa seule nourriture. Il n'est pas nécessaire de révéler les autres genres d'austérité qu'elle employait contre elle-même pour réduire ses sens et les soumettre à l'intelligence. On la ferait bien mieux connaître, s'il était possible d'exprimer tout ce qui devait se passer dans son âme, lorsque, toute institution religieuse paraissant détruite sans retour, elle avait le courage néanmoins de former l'entreprise d'une Société pieuse, dont le but fut d'abord de recueillir, dans ces temps d'orage, les dernières semences de la foi, puis de les développer, enfin de les rendre impérissables dans sa patrie : Société dont le plan la rendait accessible à toutes les classes, sans qu'aucune y fût sacrifiée à l'autre; mais de manière pourtant à ce que chacune y trouvât naturellement une place qui la mît à portée d'être utile selon les facultés

de chaque associé. La Société extérieure, qui contenait l'élite des dames de Poitiers, avait été comme l'enveloppe qui avait permis à la Société intérieure des solitaires de se former. Dès 1800, cette seconde Société commença à avoir une marche et une impulsion spéciale, qui lui furent données par la mère Henriette; et sous cette forme nouvelle elle fut approuvée par les vicaires-généraux du diocèse de Poitiers, qui, le 17 octobre, confirmèrent l'élection de la mère Henriette, comme supérieure générale à perpétuité de son institut. La phase révolutionnaire avait été marquée par l'outrage au sacrement de nos autels, et l'époque qui devait suivre s'annonçait déjà par l'indifférence religieuse: pour réparer l'outrage à tous les momens où il se renouvellerait, et pour combattre l'indifférence qui livrait l'homme à ses passions et à ses intérêts purement matériels, la mère Henriette, d'après les conseils de l'abbé Coudrin, forma l'entreprise d'établir l'Adoration perpétuelle, et voulut consacrer la nouvelle Société aux sacrés cœurs de Jésus et de Marie. On comprend combien cette réparation continuelle devait apaiser la colère divine, et combien de grâces devaient se répandre sur la terre, en tenant les sacrés cœurs de Jésus et de Marie en quelque sorte toujours ouverts. Mais un établissement religieux ne doit pas être seulement le refuge de l'àme qui veut se mettre en communication avec son Dieu, sans craindre les troubles du monde; il doit répondre, d'une manière spéciale, à un pressant besoin de la société. En 1800, ce qui manquait surtout en France, c'était l'instruction. La mère Henriette mit donc, en tête des obligations du nouvel institut, celle d'instruire la jeunesse. Elle n'ent atteint que la moitié du but, si elle se fût attachée à instruire une seule classe de la société : aussi l'enseignement gratuit en faveur des filles pauvres fut-il l'objet constant de sa sollicitude; tellement que l'instruction de celles des riches, en fournissant des moyens d'existence aux pieuses institutrices, assurait irrévocablement l'enseignement des premières. Le développement et l'accroissement sont le meilleur présage de la perpétuité des choses. En 1802, De Chabot, oncle de la mère Henriette et ancien évêque de Saint-Claude, récemment nommé à l'évêché de Mende, invita sa nièce à venir s'établir dans son nouveau diocèse, dont il nomma l'abbé Coudrin vicaire général. Elle partit donc pour Mende, avec plusieurs de ses silles, dont le nombre s'était accru au point qu'elle pouvait fonder le nouvel établissement sans causer la ruine de celui de la Grande-Maison. Et même, dès 1803, un nouvel essaim d'adoratrices put partir pour Cahors où elles étaient impatiemment désirées. L'évêque de Mende, protecteur de l'Adoration perpétuelle, ayant

de c'e l'a re ur M au

1

C

lic d'a du ro sti on for

à

Al

s'é

50

dr

dé: Le vo; voi côi Ro tio

de che pro cou

sig: d'E clu

[An 1801] l'élite des permis à Boo, cette mpulsion ; et sous généraux l'élection erpétuité rquée par ait suivre arer l'oucombattre s intérêts onseils de on perpécœurs de ion contigrâces decœurs de . Mais un refuge de Dieu, sans e manière qui man-Henriette celle d'inlu but, si été : aussi -il l'objet de celles x pieuses des prelleur pré-, oncle de cemment blir dans icaire géses filles, fonder le

Grande-

loratrices désirées.

lle, ayant

donné la démission de son siége, la mère Henriette et l'abbé Coudrin le suivirent à Paris. Une fondation expiatoire en faveur des victimes de la révolution avait été faite dans la rue Picpus : c'est le lieu où la mère Henriette fixa sa résidence, fondant ainsi l'Adoration perpétuelle au sein de la ville la plus indifférente en religion et de mœurs la plus dissolue. Elle venait encore d'établir une maison à Laval. Le 3 juin 1805, elle fonda la maison du Mans; le 30 mai 1807, celle de Séez. La restauration ne répandit aucune faveur sur le nouvel institut. La mère Henriette ne crut même pas devoir réclamer du pouvoir royal une autorisation qui, sous le rapport temporel, eût acquis à sa Société le titre et les droits d'une congrégation religieuse; mais, en revarche, elle sollicita l'approbation du Siége apostolique, qui lui fut accordée d'abord par un décret du 10 janvier 1817, ensuite par une bulle du 17 novembre de la même année. Cette approbation du pontife romain fut une sorte de bénédiction divine qui fit fructifier l'institut. Sans compter la maison de Sarlat, établie après celles qui ont été déjà mentionnées, neuf établissemens nouveaux furent formés depuis la bulle de 1817 jusqu'en 1829, à Rennes, à Tours, à Troyes, à Mortagne, à Vincennes près Paris, à Saint-Maur, à Alençon, à Rouen, à Yvetot. La maison du Paradis, à Châteaudun, s'établit encore, en 1834, avant la mort de la pieuse fondatrice, arrivée le 23 novembre de cette année.

La France recélait donc des âmes privilégiées dont les prières, désarmant la colère du Seigneur, pouvaient y ramener la paix. Le moment de cette paix se trouvait retardé, cependant. L'Autriche, voyant le gouvernement français se rapprocher du saint Siége, voulait inspirer des craintes à la cour romaine; Naples, de son côté, cherchait secrètement à s'opposer à tout concordat entre Rome et la France; le premier consul lui-même, par ses hésitations, venait aider leurs projets. Entraîné par son impatience, il ordonna au ministre Cacault, dans les termes les plus rigoureux, de quitter Rome et de se retirer à Florence, auprès du général en chef Murat, si avant trois jours on n'avait pas signé le concordat projeté à Paris, et dont on discutait les articles dans les deux cours, d'après des conventions faites entre Cacault et le gouvernement pontifical. L'honnête et habile ministre para le coup, tout en obéissant. Il conseilla lui-même à Pie VII de ne point signer un concordat en trois jours, mais détermina le secrétaire d'Etat Consalvi à se rendre immédiatement à Paris pour le conclure avec Buonaparte; puis il se retira à Florence pour contenir

⁸ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 120.

C

tı

n

il

86

C

S

01

\$C

et

de

be

sa

do

et

68

ma

Le

me

pre

les

no

sie

Murat. Ami vrai, lui disait Pie VII, nous vous aimons, comme » nous avous aimé notre mère 1. »

· Le bien de la religion veut une victime, avait écrit au cheva-» lier Acton le cardinal Consalvi, avant de s'acheminer rapide-» ment vers Paris. Je vais voir le premier consul, je marche au » supplice, la volonté de Dieu soit accomplie! » Cette lettre imprudente, communiquée par le chevalier Acton à l'ambassadeur de France à Naples, pouvait irriter Buonaparte, qui alors ne voulait pas de victimes; mais Cacalut prévint encore les conséquences de cette faute imprévue, par une lettre écrite de Florence au premier consul. Celui-ci, approuvant ce que lui conseille Cacault, reçoit froidement Consalvi, ne paraît pas trop mécontent d'apprendre qu'on avait peur de lui, peu à peu a l'air de revenir à des procédés plus bienveillans, jette du ridicule sur la politique niaise d'Acton, qui veut arrêter des torrens avec des toiles d'araignées et des caquets, traite quelque temps après le cardinal avec des commencemens d'amitié, puis avec confiance, lui demande finement pourquoi il répond pour un autre, à ce qu'on a dit à un autre en riant, s'enquiert si, en Italie, on ne regarde pas le premier consul comme un ogre qui mange les prêtres, l'écrase bientôt d'une de ces improvisations prime-sautières, dans lesquelles il a toujours excellé, lui signifie des projets de concordat hardis, presque protestans, au moins jansénistes, les modifie, tombe à la fin lui-même, ainsi qu'il l'a dit plusieurs fois, sous le charme des grâces de la Sirène de Rome, et termine la rédaction de cette convention appelée aujourd'hui Concordat de 18012.

Consalvi était arrivé à Paris le 20 juin 1801. Le 29, le clergé constitutionnel allait manifester avec éclat son obstination dans le schisme.

En 1800, on avait nommé cinq nouveaux évêques : Leblanc-Beaulieu, pour la Seine-Inférieure; Garnier, pour les Hautes-Alpes; Nicolas, pour la Meurthe; Schelles, pour le Nord, auxquels il faut ajouter Belmas, élu pour coadjuteur de l'évêque de l'Aude et qui lui succéda quelques mois après 3. En 1801 même, on élut encore quatre évêques : Lemercier, pour l'Arriége; Bouchier, pour la Dordogne; Bertin, pour le Cantal; Poulard, pour Saône-et-Loire. Afin de traverser les négociations qu'ils voyaient entamées avec le Siége apostolique, les constitutionnels déclamaient dans leur Journal contre le pontife romain, et plaisantaient sur l'archevêque de Corinthe et le servite Caselli, ses envoyes. En

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 129.

¹ Ibid. p. 136.

³ Precis hist, sur l'Egl, const , p. cxiv.

[An 1801]

u chevarapidearche au ettre imassadeur alors ne es consé-Florence conseille nécontent

politique es d'arailinal avec demande a dit à un pas le prese bientôt quelles il a ardis, presbe à la fin harme des

revenir à

), le clergé ation dans

n de cette

: Leblances Hautesl, auxquels de l'Audene, on élut Bouchier, our Saôneaient entaéclamaient sur voyés. En même temps, ils ne parlaient qu'avec l'accent de la haine et du mépris des prêtres qui n'avaient point fait les sermens et pour qui les portes de la France venaient de se rouvrir. Leur politique étant de faire beaucoup de bruit, de se présenter comme nécessaires, de faire croire en un mot qu'ils formaient la majeure partie du clergé, qu'ils occupaient presque toutes les Églises, qu'ils avaient un épiscopat complet, ils s'agitèrent singulièrement au commencement de 1801, tinrent des synodes et des conciles métropolitains. Enfin, pour achever d'en imposer par quelque démarche éclatante, ils convoquèrent un concile national. Si Buonaparte les laissa tenir cette assemblée, précisément à l'époque où il négociait avec le saint Siége, c'est que Fouché, qui protégeait les constitutionnels, lui avait persuadé de les ménager, et de s'en servir comme d'un épouvantail pour amener Pie VII à ce qu'on voulait obtenir de lui.

Le concile s'ouvrit à Paris le 29 juin 1801, malgré l'opposition du métropolitain Royer, qui, regardant une pareille assemblée comme inutile et même dangereuse, fit tout ce qui était en lui pour l'empêcher; mais les reunts l'emportèrent. Une autre dispute s'éleva dans le concile, comme en 1797, sur les droits du second ordre: plusieurs évêques se déclarèrent contre le presbytérianisme; les prêtres se plaignirent à leur tour du despotisme épiscopal. Pour l'ouverture de l'assemblée, Grégoire, évêque de Loiret-Cher, prononça un long discours, qu'il commença en prenant la défense de la philosophie, et en parlant avec attendrissement de la caducité des trônes et du courage des fondateurs de la liberté²; de là, tombant sur les papes, il couvrit d'éloges ceux qui, dans les derniers temps, avaient partagé ses sentimens contre le saint Siége, Van-Espen, Giannone, Hontheim, Pereira, Tranttmasdorf, Le Plat, Tamburini, etc. Ardent républicain, il voulut prouver par les canons son dogme favori de la souveraineté du peuple, et cita assez malheureusement un passage du concile de Tolède, en 688, qui n'avait aucun trait à la maxime qu'il prétendait établir; mais l'antiquité ecclésiastique ne lui avait pas fourni autre chose. Le 30 juin, la dispute s'échauffa entre les deux ordres, relativement à leurs droits respectifs; mais, comme on avait besoin des prêtres, ils continuèrent à avoir voix délibérative aussi bien que les évêques. Le 2 juillet, on admit Jean-François Bergancini, chanoine de Casal, et bientôt Eustache Degola, de Gênes; tous deux siegèrent comme représentant, disait on, les Eglises d'Italie, qui,

¹ Précis hist. sur l'Egl. constit., p. cxvii-cxix.

^{*} Mem pour servir a l'Inst. eccl. pend, le **** siècle, t. 3, p. 393-394.

d

di

 $S\iota$

po

cui

cor

cath

jori

reti

plus

et d

bliq

pour

intér

libre

assurément, ne les avaient pas envoyés. Le 17 juillet, on fit un rapport sur la situation des métropoles des constitutionnels : vingtcinq siéges étaient encore vacans, par mort, apostasie, ou abandon, et plus de douze évêques avaient négligé de venir ou de députer au concile. Le 28 juillet, l'évêque de l'Aude, dans un rapport sur le schisme et l'excommunication, posa des principes en faveur de tous les schismatiques. Desbois, évêque de la Somme, demanda même que le concile adoptat et proclamat cette fameuse proposition de Quesnel : « La crainte d'une excommunication injuste ne » doit pas nous empêcher de faire notre devoir; » mais cette demande, qui servit à montrer l'attachement de ce réunt au jansénisme, n'eut pas de suite. Le 3 et le 5 août, Grégoire fit, sur la liturgie, un rapport qui parut moins un discours série ux qu'un tissu de railleries déplacées. Le 13 août, on apprit qu'une convention avait été signée entre le pontife romain et le preuvier consul : le concile recevait en même temps l'ordre de se séparer. Ses membres s'étaient flattés qu'on leur soumettrait les articles du concordat, et on venait de le conclure sans eux, et ils allaient être contraints de souscrire à un acte de cette autorité pontificale dont ils s'étaient affranchis! Le 14 août, Moyse, évêque du Jura, fit sur ce sujet un rapport où percent la haine du saint Siege et le depit de n'être compté pour rien. Le même jour, Grégoire présenta un long rapport sur les travaux des réunis, et il engagea ses confrères, en finissant, à continuer d'avoir à Paris une agence pour correspondre avec les Eglises étrangères et pour se soutenir contre le curialisme. On le chargea lui même de ce soin et du dépôt des archives constitutionnelles. Le concile se sépara le 16 août : on en a publié les Actes en 3 vol. in-8°.

Le concile avait arrêté précédemment des conférences avec le clergé qui ne reconnaissait point les constitutionnels. Elles devaients'ouvrir le 1er septembre; mais personne n'y parut. Plusieurs raisons portèrent sans doute le clergé à ne pas accepter le défi des constitutionnels. Il ne se trouvait à Paris que très-peu d'évêques, qui n'étaient point autorisés par leurs collègues, et qui eussent peut-être été blâmé d'avoir fait cette démarche sans s'être concertés avec le reste de l'épiscopat. Les ecclésiastiques du second ordre pouvaient encore moins prendre sur eux d'accepter les conférences. Ce moyen est d'ailleurs rarement utile. Les exemples qu'en offre à différentes époques l'histoire ecclésiastique, montrent qu'on en tire peu d'avantages. Les esprits s'y aigrissent encore, et la paix devient plus difficile que jamais. Quel espoir de ramener des hommes dont les principes étaient si exaltés? Quelle modération

¹ Mom. pour serv. à l'hist. eçcl. pend. le xvrue siècle, t. 3, p. 402-503-

vingtandon,
uter au
sur le
eur de
emanda
roposi-

roposiuste ne
ette deu jansét, sur la
x qu'un
convenconsul:
es memdu con-

ient être
cale dont
ca, fit sur
t le depit
ésenta un
confrères,
ir corres-

dépôt des ût : on en

es avec le
Elles dePlusieurs
le défi des
l'évêques,
ni eussent
'être conlu second
er les conexemples
montrent
core, et la
mener des
odération

attendre d'eux, après tant d'invectives contre les papes et les évêques? Enfin on était d'autant plus fondé à rejeter ce colloque, que la nouvelle convention le rendait inutile. Était-ce quand la paix était conclue que l'on devait renouveler le combat? Il est même probable que le gouvernement eût vu de mauvais œil s'établir étette lutte qui, par son éclat et par ses suites, ne pouvait que déranger ses projets.

C'est le 15 juillet 1801 que le Concordat avait été signé. Consalvi avait seul décidé la question, sans négliger toutefois de consulter le célèbre canoniste Caselli et l'archevêque de Corinthe, homme fin, spirituel, patient et conciliant. Voici cette con-

vention fameuse:

Sa Sainteté le souverain pontife Pie VII, et le premier consul de la république française, ont nommé pour leurs plénipoten-

tiaires respectifs:

» Sa Sainteté, son Eminence monseigneur Hercule Consalvi, cardinal de la sainte Église romaine, diacre de Sainte-Agathe ad Suburram, son secrétaire d'État; Joseph Spina, archevêque de Corinthe, prélat domestique de Sa Sainteté et assistant au trône pontifical, et le père Caselli, théologien consultant de Sa Sainteté, pareillement munis de pleins pouvoirs en bonne et due forme.

"Le premier consul, les citoyens Joseph Buonaparte, conseiller d'État; Cretet, conseiller d'État; Bernier, docteur en théologie,

curé de Saint-Laud d'Angers, munis de pleins pouvoirs.

» Lesquels, après l'échange des pleins pouvoirs respectifs, sont convenus de ce qui suit:

» Convention entre Sa Sainteté Pie VII et le gouvernement français.

» Le gouvernement de la république reconnaît que la religion catholique, apostolique, romaine, est la religion de la grande ma-

jorité des citoyens français.

« Sa Sainteté reconnaît également que cette même religion a retiré et attend encore en ce moment le plus grand bien et le plus grand éclat de l'établissement du culte catholique en France, et de la profession particulière qu'en font les consuls de la république.

» En conséquence, d'après cette reconnaissance mutuelle, tant pour le bien de la religion que pour le maintien de la tranquillad

intérieure, ils sont convenus de ce qui suit :

» Art. 1er. — La religion catholique, apostolique, romaine, sera librement exercée en France. Son culte sera public, en se confor-

* M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 168.

C

m

ré

se

pr

me

rol

por

en

la

jou

dan

tue

nés

rég

113

çais

PAR'

CAS

mant aux reglemens de police que le gouvernement jugera nécessaires pour la tranquillité publique.

» Art. 2. — Il sera fait par le saint Siége, de concert avec le gouvernement, une nouvelle circonscription des diccèses fran

çais.

256

» Art. 3.— Sa Sainteté déclarera aux titulaires des évêchés français, qu'elle attend d'eux avec une ferme confiance, pour le bien de la paix et de l'unité, toute espèce de sacratices, même la rési-

gnation de leurs siéges.

» D'après cette exhortation, s'ils se refusaient à ce sacrifice commandé par le bien de l'Église (refus néanmoins auquel Sa Sainteté n'e s'attend pas), il sera pourvu, par de nouveaux titulaires, au gouvernement des évêchés de la circonscription nouvelle, de la manière suivante:

ART. 4. — Le premier consul de la république d'ammera, dans les trois mois qui suivront la publication de la bulie de Sa Sainteré, aux archevêchés et évêchés de la circonscription nouvelle. Sa Sainteté conférera l'institution canonique suivant les formes établies par rapport à la France, avant le changement du gouvernement.

» ART. 5. — Les nominations aux évêchés qui vaqueront dans la suite seront également faites par le premier consul, et l'institution canonique sera dounée par le saint Siége, en conformité de l'ar-

ticle précédent.

» ART. 6. — Les évêques, avant d'entrer en fonctions, prêteront directement, entre les mains du premier consul, le serment de fidélité qui était en usage avant le changement de gouvernement,

exprimé dans les termes suivans:

« Je jure et promets à Dieu, sur les saints Evangiles', de garder » obéissance et fidélité au gouvernement établi par la constitution » de la république française. Je promets aussi de n'avoir aucune » intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune » ligue, soit au dedans, soit au dehors, qui soit contraire à la tran» quillité publique; et si dans mon diocèse, ou ailleurs, j'apprends » qu'il se trame quelque chose au préjudice de l'État, je le ferai » savoir au gouvernement. »

ART. 7. Les ecclésiastiques du second ordre prêteront le même serment entre les mains des autocités civiles désignées par

le gouvernement.

Art. 8. — La formule de prière sivante sera récitée à la fin

⁴ Il y a en changement dans le texte i del publié à Paris, qui dit : Ego juro et promitto ad Dei Evangelia; comme s'le y avait : Je jure et promets sur les saints Evangiles de Dieu.

n 1801 a néces-

avec le es fran

hés franr le bien e la rési

fice com-Saintelé laires, au lle, de la

iera, dans e Sa Sainnouvelle. es formes u gouver-

nt dans la institution ité de l'ar-

prêteront ment de fivernement,

, de garder onstitution oir aucune enir aucune e à la tranj'apprends , je le ferai

rêteront le signées par

itée à la fin dit : Ego juro omets sur les de l'office divin, dans toutes les églises catholiques de France :

» Domine, salvam fac rempublicam,

Domine, salvos fac consules.

• Art. g. — Les évêques feront une nouvelle circonscription des paroisses de leurs diocèses, qui n'aura d'effet qu'après le consentement du gouvernement.

• ART. 10. - Les évêques nommeront aux cures. Leur choix ne pourra tomber que sur des personnes agréées par le gouvernement.

» Art. 11. — Les évêques pourront avoir un chapitre dans leur cathédrale, et un séminaire pour leur diocèse, sans que le gouvernement s'oblige à les doter.

ART. 12. — Toutes les églises métropolitaines, cathédrales, paroissiales et autres non aliénées, nécessaires au culte, seront

mises à la disposition des évêques.

» Art. 13. — Sa Sainteté, pour le bien de la paix et l'heureux rétablissement de la religion catholique, déclare que ni elle ni ses successeurs ne troubleront en aucune manière les acquéreurs des biens ecclésiastiques aliénés, et qu'en conséquence la propriété de ces mêmes biens, les droits et revenus y attachés, demeureront incommutables entre leurs mains, ou celles de leurs ayans cause.

» Arr. 14. — Le gouvernement assurera un traitement convenable aux évêques et aux curés dont les diocèses et les cures se-

ront compris dans la circonscription nouvelle.

 Art. 15. — Le gouvernement prendra également des mesures pour que les catholiques français puissent, s'ils le veulent, faire, en faveur des églises, des fondations.

» Art. 16. — Sa Sainteté reconnaît dans le premier consul de la république française les mêmes droits et prérogatives dont

jouissait près d'elle l'ancien gouvernement.

» Art. 17. — Il est convenu entre les parties contractantes que, dans le cas où quelqu'un des successeurs du premier consul actuel ne serait pas catholique, les droits et prérogatives mentionnés dans l'article ci-dessus, et la nomination aux évêchés, seront réglés, par rapport à lui, par une nouvelle convention.

» Les ratifications seront échangées à Paris dans l'espace de

marante jours.

» Fait à Paris, le 26 messidor de l'an 9 de la république francaise (15 juillet 1801).

» Signé Hercule cardinal Consalvi (locus sigilli); J. Buona-PARTE (L. S.); J. archevêque de Corinthe (L. S.); frère Charles CASELLI (L. S.); CRETET (L. S.); BERNIER (L. S.).

[A

me

qu

bli

àε

réι

adı

leu

de

do

fait

à P

àlı

» p

» de

10 V

» ne

· qi

» de

Il a

et l

fut

rest

vois

cien

ceu

nou

qua

en p

tora

Spir

Nice

avai

tous

d'ab

15 a

et :

20315

U

Le Concordat, signé, n'était pas ratifié; aussi les adversaires et les admirateurs de Consalvi exprimaient-ils avec chaleur leurs opinions opposées. « Aujourd'hui, disaient surtout les politiques, » pour appuyer les projets du cardinal, la capitale du saint Siége » n'est plus en proportion avec les provinces qu'il possède encore¹. » Les contributions, dans l'Etat tel qu'il est (la France avait repris • et donné à la Cisalpine toutes les Légations), montent à peine à » quatre millions d'écus (21,400,000 fr.), qui ne suffisent pas pour » alimenter un gouvernement et une administration en correspon-» dance avec tout l'univers. La France n'envoie plus d'argent à » Rome; l'Allemagne n'a plus avec nous que des relations souvent » pleines d'animosité et de dégoût; l'Espagne commence à se mon-» trer indépendante; le Portugal seul reste fidèle; la population » de l'Etat romain, aujourd'hui privé de ses trois Légations, ne » s'élève pas beaucoup au delà d'un million d'hommes, et la Tos-» cane est en ce moment au pouvoir de la France. On peut espérer, » en se montrant agréable au premier consul, d'obtenir de sa bien-» veillance, ou la principauté de Sienne, ou la restitution des Légu-» tions, ou un agrandissement vers la Marche d'Ancône, ou encore » dans le pays de Naples : c'est le premier consul qui distribue » aujourd'hui les parts en Italie. » D'autres, récapitulant aussi les » rapports de Rome avec l'Europe, ajoutaient : « Nous avons con-» naissance d'un traité de partage qu'on dit fait à Naples en 1799, v et dans lequel nous voyons qu'on voulait anéantir la puissance » temporelle de Rome, et diviser ses Etats entre Ferdinand IV et » le cabinet de Vienne; pourquoi ne porterions-nous pas nos vues, ainsi que le disent plusieurs de nos hommes d'Etat, sur des pro-» vinces qui ont été à nous, ou sur d'autres à notre convenance, et » que le premier consul pourra nous garantir quand il le jugera » convenable? Terminons le Concordat qu'il désire; on connaîtra, quand il sera ratifié, toute l'immensité de son importance reli-• gieuse, et le pouvoir qu'il donne à Rome sur l'épiscopat dans tout • l'univers. Si nous ne ratifions pas le Concordat, craignons que la • France entière, ou, si ce n'est pas la France, quelques-unes de » ses parties ne soient à jamais en discorde avec l'Eglise. » Cette dernière considération était seule capable de déterminer Pie VII; la perspective d'avantages temporels n'eût jamais fait fléchir le vicaire de Jésus-Christ.

Consalvi étant revenu à Rome pour soumettre le Concordat à sa ratification, elle y fut apposée le 15 août 1801, et le pontife romain donna pour ce sujet la bulle Eccessia Christi, desée du

¹ Histoire du pape Pie VII, t. 1, p. 166-167.

saires et

ur leurs

litiques,

int Siége

encore1.

ait repris

à peine à

pas pour

rrespon-

'argent à

s souvent

à se mon-

opulation

tions, ne

et la Tos-

t espérer,

le sa bien-

des Léga-

ou encore

distribue

t aussi les

vons con-

s en 1799,

puissance

and IV et

s nos vues,

r des pro-

enance, et

le jugera

connaîtra,

tance reli-

t dans tout

ons que la

es-unes de

se. » Cette

er Pie VII;

fléchir le

oncordat à

le pontife

datée du

même jour. La ratification de Paris fut signée le 8 septembre; mais les dispositions du Concordat et de la bulle *Ecclesia Christi*, qui l'expliquait et le confirmait, ne furent pas sitôt rendues publiques, le gouvernement français ayant voulu, avant de les mettre à exécution, les soumettre au Corps législatif qui ne devait se réunir que quelques mois après.

Le jour même que Pie VII donna la bulle Ecclesia Christi, il adressa aux évêques de France le bref Tam multa, dans lequel il leur déclarait que la conservation de l'unité et le rétablissement de la religion catholique dans leur patrie demandaient qu'ils donnassent la démission de leurs siéges2. Il leur rappelait l'offre faite par trente évêques, en 1791, de remettre leurs démissions à Pie VI, et les lettres que plusieurs d'entre eux lui avaient écrites à lui-même pour le même objet. « Nous sommes forces, disait-il, » par la nécessité des temps qui exerce aussi sur nous sa violence, » de vous annoncer que votre réponse écrite doit nous être en-» voyée dans dix jours, et que cette réponse doit être absolue et » non dilatoire, de manière que, si nous ne la recevions pas telle » que nous la souhaitons, nous serions contraints de vous regar- der comme si vous aviez refusé d'acquiescer à notre demande. Il ajoutait qu'il n'avait rien omis pour leur épargner ce sacrifice, et les conjurait à plusieurs reprises de céder à ses désirs. Ce Bret fut envoyé à tous les évêques de France, tant ceux qui étaient restés dans ce pays, que ceux qui étaient dispersés dans les Etats voisins. Il en restait quatre-vingt-un. Outre les évêque de l'ancien territoire français, Pie VII avait encore invité à se démettre ceux dont les diocèses se trouvaient joints à la France par les nouvelles conquêtes. Ces prélats étaient au nombre de vingtquatre, en comptant celui de Bâle, dont le diocèse était compris en partie dans nos acquisitions. Les autres siéges étaient les électorats ecclésiastiques, les évêchés de Liége, de Worms et de Spire, ceux des Pays-Bas, de la Savoie et du Comtat, et celui de Nice. Sur les vingt-quatre titulaires, neuf étaient extres, et un avait été transféré à un autre siège. Les quatorze autres donnèrent tous leurs démissions; car l'évêque de Liége, le seul qui eût paru d'abord opposé à cette démarche, s'y décida depuis.

Un autre Bref fut aussi adressé à Spina, sous la même date du 15 août 1801. Il commençait par les mots: Post multos labores, et mait pour objet les évêques constitutionnels 3. Le pontife romain chargeait l'archevêque de Corinthe de les exhorter à revenir

¹ Mem. pour servir à l'hist. eccl. pend. le x viii siècle, t. 3, p. 403.

^{*} Ibid. p. 404-405.

Précis hist. sur l'Egl. const., p. exxvi-exxix.

à l'unité, à se soumettre au jugement du saint Siége sur les affaires ecclésiastiques de France, et à renoncer aux siéges qu'ils avaient occupés sans l'institution apostolique. Les moteurs du parti, regardant ce Bref comme une insulte, s'en plaignirent au gouvernement. Le Journal officiel leur répondit, par l'insertion de la Lettre suivante, d'environce sur un modèle concerté d'avance, et que presque tour les constitutionnels avaient signée

"Très-Saint-Père, il n'est ni sacrifice, ni démarche, ni privation, v qui coûtent au cœur d'un évêque, quand le bien de la religion et l'amour de la paix l'exigent. Pénétrés de ces religieux sentimens, nous déclarons donner librement, purement et simple-

» ment la démission de nos sièges.

Nous vouons à Votre Sainteté, comme successeur légitime de » S. Pierre, obéissance et soumission, conformément aux ca-» nons et aux décrets de l'Eglise. Nous adhérons à la convention » relative aux affaires ecclésiastiques de France, et aux principes » que Votre Sainteté et le gouvernement y ont consacrés.

» Notre foi est celle des apôtres; nous voulons tous vivre dans » le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Tels sont » nos sentimens, nos principes et nos vœux. Nous prions Votre » Sainteté d'en agréer le témoignage, et d'y joindre sa bénédic-

» tion apostolique. »

Dans un Avis du 26 octobre 1801, que les Annales publièrent, les réunis prétendirent, contrairement au Journal officiel, quan très-petit nombre avait souscrit cette formule, et que le plus grand nombre ne l'avait signée qu'en substituant le mot Eglise a Sa Sainteté, et en ajoutant : Tels sont, et ont toujours été, etc. Cet Avis des réunis est signé Grégoire, Demandre, Moyse, Desbois et Wandelaincourt. Comprimés par la crainte qu'inspirait Buonaparte, et n'osant s'élever contre le Concordat, tous les constitutionnels donnèrent leur démission, à l'exception de Savines, évêque de l'Ardèche; mais ce nouveau trait de folie de la part d'un tel homme ne causa aucune surprise. Les constitutionnels firent leur acte de démission entre les mains du gouvernement. Ils étaient a'ors ... nombre de cinquante-neuf, dont trente élus d'après la co titution civile du clergé, et vingt-neuf d'après des formes arbiquires. Quelques uns publièrent des actes particuliers à cette occasion. Grégoire et Moyse adressèrent à Pie VII une Lettre, datée du 12 octobre, et qui contenait quelques additions à la formule : ils donnaient la démission des sièges sur lesquels, disaient-ils avec audace, ils étaient montés, il y a plus de dix ans, sans aucune opposition canonique; comme si les Brefs

IT. 13, p. 567.

[An 1801] les affaires ils avaient parti, reau gouverrtion de la nce, et que

i privation, la religion ieux sentiet simple-

légitime de nt aux caconvention x principes crés.

s vivre dans ne. Tels sont orions Votre sa bénédic-

publièrent, fficiel, quan que le plus e mot Eglise ours été, etc. Moyse, Desqu'inspirait lat, tous les ption de Sale folie de la constitutionlu gouvernedont trente -neuf d'après s actes partient à Pie VII uelques addiiéges sur lesll y a plus de e si les Brefs de Pie VI en 1791 et 1792, comme si les réclamations des évêques dépouillés, des ch. ... tres et du clergé, comme si tant d'écrits contre les innovations, n'étaient pas canoniques et pouvaient être regardés comme nuls!

Bernier, qui était chargé à Paris d'une partie de l'exécution des principaux articles du Concordat, rendit compte de ses démarches. le 25 septembre 1801, au ministre des relations extérieures. · A peine, y dit-il, les anciens évêques résidant en France ont ils • connu les dispositions du Bref de Sa Sainteté le pape Pie VII, du 15 août dernier, qu'ils se sont empressés d'y obeir. Rien n'est » plus expressif et plus conforme à l'esprit de paix qui doit carac-» tériser les ministres de la religion, que les dispositions qu'ils ont » manifestées.

Leur doyen d'âge, l'évêque de Marseille, vieillard de quatre-» vingt-douze ans, fait pour donner l'exemple à ses collègues, a » écrit le 21 septembre à monseigneur Spina : « Je reçois avec res-» pect et soumission filiale le Bref que vous m'adressez de la part » de notre Saint-Père le pape; plein de vénération et d'obéissance » pour ses décrets, et voulant toujours lui être uni de cœur et » d'esprit, je n'hésite pas à remettre entre les mains de Sa Sainteté » ma démission de l'évêché de Marseille. Il suffit qu'elle l'estime » nécessaire à la conservation de la religion en France pour que » je m'y résigne. »

· Par attachement pour la religion, écrivait, le même jour, l'é-» vêque de Senlis, ci-devant premier aumônier de Louis XVI, » pour conserver l'unité catholique, pour procurer l'avantage et le bien des fidèles, et seconder les paternelles invitations de Sa Sainteté, j'abandonne volontairement, et plein de gré, le siége épiscopal de Senlis, et j'en fais la libre démission entre les mains

» de Sa Sainteté. »

» L'évêque de Saint-Claude l'avait précédé. Il écrivait, dès le 16 « du même mois : « Je respecte trop les ordres de Sa Sainteté pour » ne pas m'y conformer. Aucun sacrifice ne me coûtera, lorsqu'il » s'agira du rétablissement de la religion et de la gloire de son » divin auteur. »

« Evêque pour le bien des peuples, a dit l'évêque de Saint-Papoul, » je cesserai de l'être pour que rien ne s'oppose à leur union fu-» ture, trop heureux de pouvoir, à ce prix, contribuer à la tran-» quillité de l'Eglise et à la prospérité des Français. »

« Je me regarde comme heureux, a dit dans le même esprit l'é-» vêque d'Alais, de pouvoir concourir par ma démission, autant « qu'il est en moi, aux vues de sagesse, de paix et de conciliation » que Sa Sainteté s'est proposées. Je prie Dieu de bénir ses pieuses

dι

Fr

» intentions, et de lui épargner les contradictions qui pourraient » affliger son cœur paternel. »

» Les démissions des évêques de Saint-Malo et d'Angers resprient » les mêmes sentiments, le même esprit de paix, de déférence et de » soumission. Etc. »

Quarante-cinq évêques accédèrent à la demande que faisait le pape, et donnèrent leur démission; encore celle de l'évêque de Fréjus paraît-elle antérieure au bref Tam multa. Trente-six la refusèrent, ou, pour mieux dire, adressèrent au pontife romain une réponse dilatoire plutôt que négative. Les trois évêques de Viviers, d'Orléans et d'Autun pouvaient être regardés comme ayant renoncé depuis longtemps à leurs siéges, et même les deux derniers donnèrent une démission formelle. Les autres anciens titulaires, au nombre de cinquante-neuf, étaient morts.

Sur dix-huit prélats français réunis en Angleterre, cinq seulement consentirent à se démettre. Treize autres (ou quatorze en y comprenant l'évêque nommé de Moulins), ayant à leur tête l'archevêque de Narbonne, écrivirent de Londres à Pie VII la Lettre suivante, le 27 septembre 1801:

- Très-Saint-Père, nous ne dissimulons pas à Votre Béatitude la grave douleur qui affecta nos âmes, aussitôt que nous recûmes les Lettres de Votre Sainteté, en date du 15 août 1801,
- l'an second de son pontificat. Cette douleur est si profonde, que,
 bien qu'il n'y ait pour nous aucun devoir plus cher et plus élevé
- » bien qu'il n'y ait pour nous aucun devoir plus cher et plus eleve » que d'écouter autant qu'il est en notre puissance, avec une défé-
- » rence entière, les conseils de Votre Paternité, cependant cette
- » douleur nous laisse non-seulement incertains et flottans; mais en-» core nous contraint malgré nous à tempérer notre obéissance.
- » La force de ces Lettres est telle que, si elles obtiennent jamais » ce qu'elles prescrivent, en un seul instant toutes les Eglises épis-
- » copales qui existent en France deviendront veuves. Votre Sain-
- * teté ne nous apprend pas, et pour avouer librement la vérité,
- » nous-mêmes nous ne concevons pas comment la viduité subite
- de toutes les Eglises de ce vaste empire produira l'effet salutaire de la conservation de l'unité, et du rétablissement en France de
- de la conservation de l'unité, et du rétablissement en France d
 la religion catholique.
- » Certainement l'expérience de toutes les calamités, qui depuis » beaucoup d'années déchirent la patrie, montre assez tout ce que
- nous devons craindre des maux et des malheurs qui résulteront,
- » pour la chose catholique, de cette viduité simultanée et univer-
- » selle : la voie à suivre pour éviter ces maux ne peut être ouverte
- » à Votre Sainteté que par une assemblée de tous les évêques de
- » l'Eglise gallicane.

rs resprient rence et de

ae faisait le l'évêque de six la refuromain une ues de Vimme ayant s deux dernciens titu-

cinq seulejuatorze en à leur tête Pie VII la

e Béatitude e nous reaoût-1801. ofonde, que, t plus élevé ec une déféndant cette ns, mais enbéissance. nent jamais

Eglises épis-Votre Sainnt la vérité, luité subite fet salutaire n France de

, qui depuis tout ce que résulteront, e et univerêtre ouverte évêques de

» Nous ne voulons pas parler ainsi pour faire entendre qu'il · nous est pénible et désagréable de faire un pas en arrière à • travers ces temps de douleurs et de deuil; au contraire, dans » notre faiblesse nous éprouverions une consolation pour chacun » de nous, et un bonheur ineffable pour tous, en nous voyant - déchargés d'un si grand fardeau (si toutefois il était permis de penser à quelque consolation et à quelque bonheur, après que » nos esprits ont été brisés sous le poids de tant de maux).

» Mais le droit de notre ministère semble nous demander de • ne pas souffrir que l'on rompe jamais facilement ce lien qui nous a unis aux Eglises immédiatement confiées à notre sollici-• tude, par la providence de Dieu tres-bon et très-haut.

» Nous conjurons ardemment Votre Sainteté de consentir à ce · que, dans un écrit qui sera transmis incessamment, il nous soit » permis d'expliquer et de développer plus au long les argumens » sur lesquels nous appuyons notre sentiment. Cependant, rem-» plis de confiance dans l'affection véritablement paternelle de » Votre Sainteté à notre égard, nous espérons qu'elle ne détermi-» nera rien de plus sur cette affaire, jusqu'à ce qu'elle ait pesé, » avec toute l'équité et toute la prudence dont elle est capable, » les motifs que des fils allégueront devant un père si pieux.

» Prosternés aux genoux de Votre Béatitude, nous implorons » de toute la force de notre âme la bénédiction apostolique : » nous sommes les très-dévots et les très-obéissans fils de Votre

Pie VII répondit de sa main à l'archevêque de Narbonne, le 11 novembre 1801, en renouvelant ses instances, et il env. Londres le prélat Erskine, pour le même objet : mais les évêque persistant dans leur refus, déduisirent leurs raisons dans un longue Lettre du 13 février 1802, où ils demandaient à considere le sort futur de l'Eglise de France.

Plusieurs prélats, dispersés sur le continent, adressaient des réponses analogues au pontife romain. C'est le sens de la Lettre, écrite par le cardinal de Montmorency, évêque de Metz, à la date du 28 octobre 1801, et qui fut adoptée par sept autres prélats. Asseline, évêque de Boulogne, l'une des plus grandes lumières du

¹ Cette lettre était signée par les prélats dont les noms suivent :

Arthur-Richard, archevêque et primat de Narbonne; Louis, évêque d'Arras, François, évêque de Montpellier; Louis-Antoine de Grimaldi, évêque et comte de Noyon; J -François, évêque de Saint-Pol-de-Léon; H.-Louis, évêque de Périgueux ; Pierre-Auguste, évêque d'Avranches; Sébastien-Michel, évêque de Vannes; Henri, évêque d'Uzès; Seignelay, évêque de Rhodez; Charles-Eutrope, évêque de Nantes; Philippe François, évêque d'Angoulème; Alexandre-Henri, évêque de Lombez; J.-B.-Louis, évêque nommé de Moulins.

co

C'

le le

to pı

fa

di

na

qı

ce de

de

se

sa

fo

pi de

lo

tu

q

clergé de France, et dont l'imposante autorité entraîna plusieurs de ses collègues, rédigea une nouvelle Lettre au pape, datée du 26 mars 1802, et qui fut souscrite par le même cardinal et par cinq évêques. Elle énonçait moins un refus qu'un délai, mais elle insistait sur la nécessité d'entendre les évêques dans une cause qui les intéressait d'une manière si essentielle. Vingt-quatre évêques ayant adhéré à cette Lettre, on peut la regarder comme une déclaration commune des prélats non démissionnaires. Les réponses individuelles de certains évêques n'avaient pas moins de force que ces déclarations collectives. De Thémines, évêque de Blois, qui se trouvait à Pontevedra en Espagne, après avoir écrit, le 21 octobre 1801, qu'il devait être censé démis si la plupart de ses collègues prenaient ce parti, se prononça énergiquement contre les démissions. Les évêques de Laon et de Nancy se référèrent à la Lettre des prélats réunis à Londres. Celui de Grenoble ne refusait point sa démission, mais il désirait qu'on entendît les évêques et qu'on leur communiquat les motifs qui avaient fait prendre cette mesure extraordinaire.

Le chevalier Artaud 'donne à entendre que le principe et le foyer de ces résistances d'une portion si notable de l'épiscopat français étaient à Rome, dans le Vatican même, où des Italiens à opinions austères s'opposaient à ce qu'on appelait les complaisances du cardinal Consalvi 2. Mais, fait remarquer avec logique le sage auteur des Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastiqus pendant le xviiie siècle 3, « la proposition de consulter et d'enten-» dre tous les évêques était-elle d'une exécution facile dans un » temps de révolutions et d'incertitudes, qui n'offrait pas assez de » tranquillité pour la réunion d'un concile? Et le besoin ur-» gent d'éteindre un long schisme et de faire cesser une persécu-» tion déclarée; la nécessité de relever la religion de ses ruines, et » de la rappeler dans le cœur des fidèles qui l'oubliaient de plus » en plus au milieu des orages et des entraves où elle gémissait » depuis plus de dix ans, n'autorisaient-ils pas le pape à s'écarter » des règles ordinaires et à déployer un pouvoir proportionné à » la grandeur des maux de l'Eglise? » Quant au droit qu'avait le pontife romain d'agir ainsi, il ressort d'une manière victorieuse de la Dissertation de Muzzarelli, sur cette question : « Le souve-» rain pontife a-t-il le droit d'ôter son siège à un évêque, mal-» gré lui, dans un cas de nécessité pour l'Eglise ou de grande » utilité? »

Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 411 et 437.

^{*} Ibid. p. 412.

^{*} T. 3, p. 412-413.

[An 1861] plusieurs pe, datée nal et par , mais elle une cause uatre évêomme une Les répons de force de Blois, voir écrit, part de ses ent contre férèrent à le ne refu-

es évêques

endre cette

ncipe et le l'épiscopat Italiens à omplaisanlogique le elésiastiqus et d'entene dans un as assez de besoin ure persécus ruines, et nt de plus gémissait à s'écarter ortionné à qu'avait le victorieuse Le souveêque, malde grande

Dès le 4 octobre 1801, un légat à latere était venu à Paris pour coopérer au rétablissement de la religion catholique en France. C'était Caprara, évêque d'Iési, précédemment nonce à Cologne, à Luzerne et à Venise, revêtu de la pourpre romaine par Pie VI le 8 juin 1792, homme d'une faiblesse connue. A son arrivée. le légat eut une audience secrète du premier consul. On croyait toucher au moment où la convention du 15 juillet serait rendue publique; mais Buonaparte, n'ayant pas trouvé des dispositions favorables dans le Corps législatif alors existant, crut devoir différer et convoquer une assemblée nouvelle. Trois jours après l'arrivée du légat, le conseiller d'Etat Portalis, qui avait contribué naguère à empêcher de rendre la loi de déportation générale que le Directoire sollicitait, fut chargé de toutes les affaires concernant les cultes : par malheur, il allait trouver dans le conseil des contradicteurs qui devaient quelquefois l'entraîner au delà de ses propres sentimens, et obtenir à cet égard, contre lui, l'assentiment du premier consul. Du reste, les espérances des partisans du Concordat, à Rome, furent fortifiées par une lettre de Buonaparte à Pie VII. L'arrivée du légat lui avait montré la bonne foi de la cour romaine, et il écrivit spontanément au pape pour lui faire part des traités de paix qu'il venait de conclure, pour le prier d'intervenir dans la nomination d'un nouveau grand-maître de Malte, et pour lui offrir ses bons offices. Pie VII répondit, à l'égard de l'affaire de Malte, que, nonobstant l'opposition qu'il prévoyait de la part de diverses puissances, il interviendrait volontiers pour la réorganisation de l'ordre aux termes de ses statuts. Il remercia Buonaparte de l'initiative que celui-ci offrait de prendre auprès de la cour de Naples pour en obtenir la restitution au saint Siége de Bénévent et de Ponte-Corvo. En même temps, il réclama de la France celle de trois Légations, ainsi qu'une compensation pour la perte d'Avignon. Par le même courrier, Consalvi manda au cardinal-légat de demander avec instance la restitution du corps de Pie VI, inhumé dans le cimetière de Valence : ces précieux restes furent remis, en effet, à l'archevêque de Corinthe, qui les ramena à Rome, où l'on célébra de pompeuses obsèques. Les rapports de bienveillance établis entre la France et le saint Siége ne pouvaient qu'être confirmés par l'ordre que donna Buonaparte d'effacer les inscriptions païennes qui souillaient le frontispice des temples, et par le rappel dans leur patrie des évêques démissionnaires. Cette dernière mesure était le prélude d'un acte d'humanité plus général : les émigrés

M. Artaud Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 187

» b

180

jur

tio

cel

pag

esp

"]'

» d

furent rappelés dans leur patrie, et rentrèrent dans ceux de leurs biens qui n'avaient pas été vendus.

Les affaires de France ne préoccupaient pas seules le pontife romain. Nous avons indiqué les dernières entreprises de la cour d'Espagne; et, pour revenir en peu de mots sur ce sujet, nous ajouterons que, dans une note du 9 octobre 1801, le ministre de cette cour avait demandé que les évêques eussent le droit de prononcer sur toutes les dispenses de mariage, sur la sécularisation, les indults d'oratoire, etc. Si le saint Siége avait accordé ces droits à l'Espagne, il aurait été obligé de les accorder ensuite à toute l'Europe. Consalvi répondit donc, le 9 janvier 1802, que l'Espagne, par les Concordats de 1753 et de 1780, avait garanti tous les droits du saint Siége, et que Pie VII ne pouvait abandonner ses droits en substance, et se les réserver en appa-

« Le centre de l'union pour le bonheur de la religion catho-» lique, dit-il, ne doit pas laisser anéantir les droits de l'Eglise.

» Peut-on accorder cette permission aux évêques à perpétuité?
» Le pontife romain est l'unique et le suprême dispensateur des
» lois ecclésiastiques positives; les catholiques l'ont considéré
» comme tel de tout temps. S'il n'en était ainsi, il cesserait d'être
» le chef visible de l'Eglise. Ne pouvant pas dispenser, il n'aurait
» pas l'absolue puissance des clés; et si les autres dispensaient,
» la première autorité ne serait pas concentrée dans le pape
» seul.

La note du ministre d'Espagne dit que cette opération s'achèverait sans diminuer, en la plus petite partie, l'autorité du Saint-Père. Croira-t-on qu'une autorité active se change irrévocablement et à perpétuité en autorité inerte et sans exercice, et qu'ensuite cette autorité ne recoive aucune atteinte?

Au moment de la révolution passée, Pie VI délégua une semblable permission à ses nonces résidant près de différens souverains; mais il la déléguait pendant la tempête. A Naples, trois évêques reçurent ce droit, à défaut d'un nonce apostolique. On leur enjoignit en même temps d'observer les règles de la Daterie, et d'exiger les taxes accoutumées. Les raisons qui ont alors déterminé Sa Sainteté ne subsistent pas pour l'Espagne.

» Les plus respectables autorités justifient les taxes dont il est » parlé ci-dessus.

» Le cardinal Belluga, évêque de Carthagène, rappelait à sa majesté Philippe V ces paroles de S. Paul aux Corinthiens (cap. 1x, » v. 13): Ceux qui travaillent dans le sanctuaire, consomment ce » que produit le sanctuaire. Ce qui s'expédie par bulles et par e leurs

pontife a cour t, nous stre de de prosation, rdé ces suite à 2, que garanti t aban-

cathoglise. étuité? eur des nsidéré t d'être n'aurait nsaient, le pape

appa-

s'achèu Saintrocablet qu'en-

ne semns soues, trois que. On la Dant alors

at il est

sa macap. 1x, ment ce et par » brefs paie seulement les droits; ce qui est autrement expédié ne

» paie rien 1. »

Dans une autre note, qui portait également la date du o octobre 1801, le ministre d'Espagne demandait que le nonce n'eût aucune juridiction à Madrid, et que sa représentation se bornat aux fonctions d'un ambassadeur de Sa Sainteté prince temporel, ou à celles d'un légat du primat et du chef de l'Eglise, envoyé en Espagne, pour que sa présence y montrât la communion de l'Eglise espagnole avec le centre de l'unité qui est l'Eglise romaine 2. « Sans remonter à des époques plus reculées, répondit encore » Consalvi, le 9 janvier 1802, on peut remettre, sous les yeux de » Sa Majesté, les ordonnances concernant le tribunal de la non-» ciature, publiées à Madrid en 1640, 1641, du consentement de "l'immortel monarque Philippe IV, qui les a concertées avec le » pape Urbain VIII. Il fut ensuite signé un Concordat, le 17 juin » 1717, entre Clément XI et Philippe V, à la suite duquel le nonce » fut réintégré dans toutes ses fonctions, comme par le passé. Un » second Concordat fut signé en 1737, et il confirma les mêmes » dispositions. Enfin, il parut un Bref de Clément XIV, le 26 mars » 1771, et il fut accordé à l'illustre père de Sa Majesté le droit de » créer une rote de juges espagnols; mais on réserva au nonce » apostolique la juridiction contentieuse. Tous les monarques » d'Espagne ont apposé leur placet à ces différentes conventions. » On n'entretiendra pas Votre Excellence des sacrifices sans

» nombre auxquels les papes ont consenti pour satisfaire les rois » d'Espagne; il leur a été fait plus de concessions qu'à aucune

· autre puissance.

Le soussigné fait observer que les demandes formées par Son » Excellence sont au nombre de trois.

• 1º Elle demande qu'on ce au nonce la juridiction conten-» tieuse et l'autorité sur les ordres réguliers, et qu'à cet effet le » nonce soit considéré comme ambassadeur d'un prince temporel;

» 2º Que Sa Sainteté nomme un prélat espagnol, sur la propo-» sition que lui fait Sa Majesté, et qu'on attribue à ce prélat, uni » au tribunal de la rote, la juridiction contentieuse indépendante » du nonce;

» 3º Qu'on observe dans les jugemens les formes et l'ordre » suivis dans les tribunaux ordinaires.

» La souveraineté temporelle de Sa Sainteté n'est que secon-» daire à côté de son apostolat suprême. Sa Sainteté ne peut avoir

^a Ibid. p. 229.

Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 233-234.

[As

» at

» p:

» na

• q

dio

suj

Sié

seu

aux

le i

Pie

cas

qui

règ

ľEs

gou

tio

dre

de

des

et à

can

cor

En

sai

toi

été

sua

ins

de

dix

rai

daı

nei

le

COL

un

ve

» que des nonces. Ce titre appartient à ses ambassadeurs. C'est ce » caractère qui leur fait obtenir le premier rang. Les papes ont » toujours envoyé des légats ou des nonces, avec l'objet réel de » veiller aux intérêts des catholiques éloignés, et n'ont jamais eu » l'idée de cro're par là montrer parité de communion entre l'E-» glise romaine et les autres Eglises. Toute autre manière d'envi» sager les choses est contraire à la discipline ecclésiastique, et » absurde en elle-même.

» Quant à la nomination du prélat espagnol, il faudrait donc • que Sa Sainteté eût à Madrid deux légats : un de nom, absolu-» ment sans utilité; l'autre d'effet, mais étranger. Sa Sainteté reti-» rerait à son ministre les facultés qui lui appartiennent! Voit-on » l'inconvenance d'un tel système? Voit-on la lésion évidente des » droits du saint Siège?

» A l'egard de l'introduction dans les jugemens ecclésiastiques de la pratique des formes usitées dans les tribunaux espagnols, s'il s'agit de discuter le point important, on sait que c'est du droit canon que mille facilités pour juger, pour obtenir des avantages, ont été transportées dans les tribunaux civils. Les causes ecclésiastiques sont d'ailleurs d'une nature si différente! Et l'histoire nous apprend que jamais les juges civils n'ont mérité tant d'éloges que lorsqu'ils se sont modelés sur la forme des jugemens religieux. »

A côté de ces réclamations d'Espagne, d'autres réclamations

furent transmises à Rome, au nom du premier consul. En premier lieu, il se plaignait de ce que la bulle relative à la nouvelle circonscription des diocèses de France n'arrivait pas. Consalvi, après avoir expliqué les retards, après avoir montré que les règles de l'Eglise et l'usage constant du Siége apostolique exigeaient qu'on attendît les réponses aux demandes de démission des anciens titulaires, ajouta que, dans l'état actuel et extraordinaire des choses, Pie VII ne voulait voir que la religion elle-même, et s'apprêtait à passer sur toutes les règles canoniques, sauf le dogme. « En conséquence, dit Consalvi, quoique procéder à la » destitution de toute juridiction des titulaires (ce qui est néces-» sairement une suite d'une suppression d'anciens siéges et d'une » création de nouveaux); quoique procéder au démembrement » de diocèses qui, appartenant à d'autres évêques, seront com- pris dans la nouvelle circonscription; quoique cette action soit » un pas si fort, surtout faite sans le consentement ou l'interpel-» lation des évêques; quoiqu'il n'y en ait aucun exemple dans les • dix-huit siècles de l'Eglise, Sa Sainteté s'est déterminée, pour » obtenir le rétablissement de la religion en France, et témoigner l'est ce les ont réel de nais eu re l'Ed'envi-

t donc absoluté retivoit-on nte des

stiques agnols, c'est du nir des ils. Les c'erente! ont mé-

nations
ive à la
ait pas.
itré que
que eximission
traordi-même,
sauf le
ler à la

ler à la t néceset d'une rement it comion soit iterpellans les e, pour noigner » au premier consul sa condescendance en tout ce qui ne lui est » pas impossible, à envoyer, comme elle le fait, sa bulle concer-» nant la nouve le circonscription des diocèses français, telle » qu'elle lui est demandée. »

En second lieu, le premier consul, en nommant aux nouveaux diocèses, après l'arrivée de la bulle de circonscription, voulait que les sujets nommés fussent immédiatement institués au nom du saint Siége et prissent le gouvernement de leurs Eglises. Quoique le pape seul, suivant la discipline établie depuis tant de siècles, dût donner aux évêques l'institution canonique, et qu'il ne fût pas d'usage que le pape commît à d'autres l'exercice d'an droit si considérable, Pie VII, dit encore Consalvi, ferme dans le projet de faire, en ce cas extraordinaire, pour assurer l'avantage de la religion, tout ce qui ne lui était pas impossible, se déterminait à transgresser des règles si universellement prescrites, ainsi que l'usage constant de l'Eglise, et la convention elle-même qui avait été signée avec le gouvernement français. Il autorisait Caprara, lorsque la nomination du premier consul aurait été terminée, lorsqu'il aurait fait dresser les actes accoutumés dans une forme sommaire pour plus de célérité, enfin lorsqu'il se serait assuré lui-même de l'aptitude des sujets, à les instituer sur-le-champ au nom du pontife romain, et à leur conférer, par le moyen de lettres patentes, la juridiction canonique, d'autorité du pape. Ces prélats pourraient donc être consacrés aussitôt, et aller vaquer à la direction de leurs Eglises. Ensuite, dans un terme de six mois, ils recevraient les bulles du saint Siége. Pie VII annoncerait leur nomination dans un consistoire selon le style, et ferait part de l'institution qui leur aurait été confiée, en cas extraordinaire, en son nom, par le légat.

En troisième lieu, le premier consul, à qui Fouché avait persuadé apparemment que la meilleure manière d'éteindre l'esprit de parti était de favoriser des hommes qui en avaient tant montré, insistait pour que l'institution canonique fût accordée à quinze de ces mêmes constitutionnels, dont l'opiniâtreté avait pendant dix ans propagé le schisme en France, et dont la plupart persévéraient dans leur résistance aux jugemens qui les avaient condamnés. Prétention d'autant plus blâmable de la part du gouvernement français, que l'égalité parfaite qu'il entendait établir entre le clergé constitutionnel, quelque peu nombreux et quelque déconsidéré qu'il fût, et l'immense majorité du clergé qui avait suivi une ligne différente, devait susciter beaucoup d'ennemis au nouveau Concordat, et contribuer à augmenter le mécontentement parmi les personnes attachées aux règles de l'Eglise !! Consalvi

⁴ Mém. pour servir à l'hist. eccl. pend. le xvIIIe siècle, t. 3, p. 423.

[An

en

épis

soix dre

à ce

troi

le t

évê

II n

Cet

pon vêq

tion

sub coll

effe

enti

heu

vou

mer

les c

adre

que

avai cell

» CO

» qu

» gé: » qu

» re

» sp

» de » qu

» en

» éta

» CO

doinj

= éte

L

répondit que, dans les termes dans lesquels s'exprimait la note qui formulait les prétentions du premier consul, la chose demandée était intrinsèquement impossible, qu'elle blessait la substance du dépôt de la foi, et qu'il se trouvait d'ailleurs des obstacles insurmontables dans la conscience de Pie VII et dans les obligations de son apostolat. Le secrétaire d'Etat ajoutait:

« Sa Sainteté a été jusqu'au dernier degré possible, en proposant » aux constitutionnels une formule qui condamne l'erreur impli» citement, en les faisant adhérer au jugement du saint Siége qui » a condamné cette erreur. Eux, au contraire, ont de nouveau » professé leur erreur dans leur formule. On l'a dit ci-dessus.

» Sa Sainteté fait observer que la profession de foi de Pie IV et » le serment sont suffisans pour ceux qui ne sont pas suspects » d'adhérer à quelque erreur dans la foi, lorsque la présomption » est en leur faveur; mais quand on a professé l'erreur, l'Eglise a » demandé une profession particulière explicite.

» Sa Sainteté ne peut altérer la substance de cette règle; elle l'a » réduite à la formule la plus douce possible, en exigeant généri-» quement la soumission précitée. »

Les réponses, que nous venons d'analyser, étaient consignées dans une note de Consalvi au ministre Cacault, à la date du 30 novembre 1801. A cette lettre etait jointe: 1º la bulle Qui Christi Domini, du 29 novembre, pour la nouvelle circonscription des diocèses; 2º le Bref d'autorisation au cardinal-légat, pour conférer aux évêques des nouveaux diocèses l'institution canonique au nom du pontife romain; 3º un Bref d'autorisation au même cardinal, pour l'érection des nouveaux évêchés en Amérique, dans les parties soumises è la république française. Ce Bref avait été sollicité par le premier consul.

Dans la bulle Qui Chris: Domini, Pie VII témoignait son regret de ce que plusieurs anciens titulaires, ou ne lui avaient pas encore envoyé leurs démissions, ou ne lui avaient écrit que pour lui exposer les raisons qu'ils croyaient avoir de différer ce sacrifice². Il avait, disait-il, espéré ne pas être forcé de déroger au consentement de ces évêques; mais il avait jugé que la situation de la religion, le bien de la paix et de l'unité, devaient l'emporter sur toute autre considération, quelque grave qu'elle pût être. Il déclarait, en conséquence, et de l'avis de plusieurs cardinaux, déroger au consentement des évêques et des chapitres. Il leur interdisait l'exercice de leur juridiction, et déclarait nul tout ce qu'ils pourraient faire

M. Artaud, Histoire du pape Pic VII, t. 1, p. 205-221.

⁸ Mém. pour serv. à l'hist. ccol. pend. le xviii^e siècle, t. 3, p. 419.

la note demanbstance cles ingations

n 1801]

oposant impliége qui ouveau us. ie IV et

suspects imption Eglise a

; elle l'a généri-

nsignées
u 30 noi Christi
tion des
conférer
ique au
ème carue, dans
avait été

n regret s encore r lui exrifice². Il ntement igion, le te autre en con-

en conconsenexercice ent faire en vertu de cette juridiction. Il anéantissait toutes les Eglises épiscopales qui existaient alors en France, et créait à leur place soixante nouveaux siéges, partagés en dix métropoles. On fit cadrer cette division avec la division par départemens, de manière à ce que chaque diocèse comprît un ou deux, et même quelquefois trois départemens, et que les soixante siéges s'étendissent sur tout le territoire qu'occupaient précédemment les cent trente-cinq évêchés de France et les vingt-quatre évêchés des pays réunis. Il n'était, d'ailleurs, nullement question, dans la bulle Qui Christi Domini, des diocèses créés par la Constitution civile du clergé. Cette circonscription était considérée comme non avenue, et le pontife romain n'avait pas eu besoin d'éteindre la juridiction d'évêques qui n'en avaient pas. Cette omission irrita les constitutionnels. Clément, évêque de Seine-et-Oise, traitant la bulle de subreptrice, y voyait un attentat qu'il fallait réprimer; mais ses collègues n'osèrent épouser sa querelle.

Le nouveau Corps législatif, convoqué principalement à cet effet, reçut, le 2 avril 1802, communication de la convention faite entre le saint Siége et le gouvernement français. Afin de ne pas heurter de front les susceptibilités hostiles des républicains, qu'on voulait ménager, tout en cherchant à acquérir, par le rétablissement de la religion catholique, la force morale dont on manquait, les consuls avaient fait rédiger le document suivant, qui devait être adressé au Corps législatif. On s'apercevra, à la simple lecture, que Buonaparte se croyait obligé de répudier les avances qu'il avait faites au saint Siége, pour ne paraître qu'avoir répondu à

celles de Pie VII.

«Les rapports politiques entre la république française et la » cour de Rome avaient été fixés au traité de Tolentino; la guerre » qui l'a suivi a forcé cette puissance de réclamer la justice et la » générosité du gouvernement de la république: il a été convenu » que le traité de Tolentino serait rétabli, et la cour de Rome a » repris sa place parmi les gouvernemens de l'Europe.

» Mais il existe entre le saint Siége, considéré comme autorité » spirituelle, et la France, considérée comme nation chrétienne, » des rapports sur lesquels on s'est longtemps mépris. On a cru » qu'ils étaient essentiellement vicieux, parce qu'on les avait mis » en contradiction avec les institutions politiques; on a cru qu'ils » étaient rompus, parce qu'on s'était fait un principe de les me- connaître. Le gouvernement de la république a senti que cette » double méprise entraînait de grands dangers et une plus grave » injustice, et il a cru devoir accueillir les propositions qui lui ont » été faites par le chef de la religion catholique.

» fro

» tiv

• éta

• en

• L'o

· ent

» ade

» mo

par

mên

avec

ador

des (

niq 🖯

Bux (

men

tinu

égar

fould

eccle

ainsi

mêm

pend

été p

de la

la da

du (

saint

devo

moin

suffi

traite

cles o

L

M

• En conséquence, il a été conclu, entre les plénipotentiaires des deux puissances, une convention...

• En partant de cette base de fait que le catholicisme est le culte » de la majorité des Français, il est statué, par la convention, que » ses ministres doivent être nommés par le gouvernement de la » république; que leur soumission doit être garantie par un ser-» ment solennel d'obéissance à son autorité constitutionnelle; » qu'une nouvelle circonscription de diocèses et de paroisses doit » être tracée; que les anciens ministres du premier et du second » ordre doivent donner leur démission; que leurs successeurs » n'ont rien à prétendre aux biens de l'ancien clergé, dont l'alié-» nation est inviolablement conservée; enfin, que le gouverne-» ment de la république rentre dans tous les droits de l'ancien

» gouvernement, relativement à l'Eglise, et que le culte catholique » jouira de toute la liberté et de toute la publicité qui pourront

» s'accorder avec le maintien des lois.

Le gouvernement de la république, en stipulant ces clauses, » ne fait que reconnaître des rapports existans, et du moment · » qu'il les a reconnus, il a dû croire que son devoir était de les au-» toriser, pour les accorder avec les principes de la liberté, qui ne » peuvent pas plus s'accommoder de l'injuste contrainte qu'on » exerce en leur nom que de celle qu'on leur fait subir.

» Du reste, il a été pris des mesures pour prévenir les divisions » que des différences d'opinions avaient fait naître parmi des mi-» nistres du culte, et pour conserver les droits de ceux d'entre eux » qui avaient préféré de se séculariser, soit en contractant des liens • que les lois civiles consacrent, soit en renonçant publiquement

» à leur état »

Le discours que le conseiller d'État Portalis prononça avant de faire connaître les clauses de la convention, se ressentit de sa fausse position. Bien que le ton grave et décent de ses paroles contrastât avec la grossièreté du langage révolutionnaire, on devina que l'orateur, redoutant les sarcasmes de la philosophie qu'il voulait désarmer par des concessions, cherchait à ne point paraître trop favorable à la religion catholique. Il sembla dire qu'il fallait rendre au peuple ses préjugés, puisqu'il y tenait, et recourut à des tempéramens qu'une noble et sage politique eût repoussés. « La religion n'est plus rien, fait observer le judicieux auteur » des Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique pendant le » xviiie siècle, quand on ne la regarde que comme une insti-» tution humaine; et c'est se priver de son influence que d'éviter de reconnaître la vérité de ses dogmes, de parler d'elle avec une

p. 112 napar

bulle. le Sei o célè

T. 3, p. 414.

An 1802] ntiaires

le culte on, que nt de la un seronnelle : ses doit second cesseurs nt l'alié• uverne-

l'ancien

tholique

ourront

clauses, moment e les aué, qui ne e qu'on

divisions i des mintre eux des liens quement

ça avant

tit de sa paroles e, on dehie qu'il nt paraîire qu'il et recourepousx auteur endant le ne instid'éviter

avec une

» froide indifférence, et de lui refuser des droits et des préroga-» tives qu'elle possédait depuis des siècles. La religion catholique · était dominante en France depuis un temps immémorial; elle · est pu conserver ce titre sans blesser la liberté des autres cultes. · L'orateur du Concordat, en voulant justifier une égalité absolue · entre les différentes communions, conformément au système » adopté par sun gouvernement, copia trop des théories fausses et » modernes 1, »

Le Concordat, dont Portalis donna ensuite lecture, fut adopté par le Corps législatif après quelque discussion. On publia en même temps les bulles Ecclesia Christi 2 et Qui Christi Domini.

Mais à la suite du Concordat, et cette fraude apprit à Pie VII avec quel homme il venait de tonter, le gouvernement avait fait adopter, par le Corps législatif, sous le nom d'Articles organiques, des dispositions relatives à l'exercice du culte : dispositions tyranniques qui asservissaient l'Eglise. Ils défendaient, par exemple, oux évêques de conférer les ordres sans l'agrément du gouvernement; ils prescrivaient que les vicaires-généraux de l'évêque continueraient, même après sa mort, de gouverner le diocèse, sans égard aux droits des chapitres; ils réglaient avec minutie une foule de points qui devaient être laissés à la décision de l'autorité ecclésiastique; ils annonçaient une défiance extrême du clergé, ainsi que l'intention de le contenir avec rigueur et de le placer, même pour l'exercice des fonctions spirituelles, dans une dépendance absolue des agens du gouvernement. Ces Articles avaient été présentés comme la forme et la condition du rétablissement de la religion catholique en France; et l'on aurait dit, d'après la date et le mode de publication, qu'ils faisaient partie intégrante du Concordat, qu'ils avaient des-lors obtenu l'approbation du saint Siége, comme si le pontite romain avait pu, sans trahir son devoir, approuver un grand nombre de ces dispositions! La moindre bonne foi de la part du gouvernement français aurait suffi pour faire promulguer la convention sous la forme d'un traité de paix ordinaire, et pour faire ensuite décréter les Articles organiques, auxquels il paraissait tant tenir, sous celle d'une

Voyez Tabaraud, de l'Importance d'une Religion de l'Etat.

La traduction officielle de cette bette, dit Cohen (Précis hist. sur Pie VII, p. 112), offre les premières traces du charlatanisme et de la duplicité dont Buonaparte crut devoir faire les principaux mobiles de son administration. Dans la bulle, le pape donne au premier consul le titre de vir illustris, et ajoute que le Seigneur eadem cupiditate finem tot malis imponendi inflammavit eum; mais la traduction porte que Dicu « a fait paître dans le cœur généreux de l'homme o célèbre et juste les mêmes élisies etc. »

loi spéciale, expucative de la maniere dont il voulait que le Concordat fût exécuté ^I. Mais les résultats d'une telle conduite n'antaient pas répondu à ses vues. La force eût garanti l'obéissance des citoyens aux Articles organiques, tandis que la conscience des fidèles eût reculé devant leur illégalité. C'était cette conscience qu'il fallait endormir en liant deux objets distincts, de telle sorte qu'une loi essentiellement contraire à la religion semblât approuvée par le pontife le plus pieux dont l'Église se glorifie. Pie VII, à qui les Articles organiques n'avaient pas été communi qués, fut péniblement affecté à cette nouvelle; il demanda que ceux de ces Articles qui se trouvaient en opposition avec les règles de l'Église reçussent les modifications convenables et les changemens nécessaires : son allocution en consistoire, le 24 mai suivant, instruisit les cardinaux des réclamations qu'il avait adressées au premier consul.

La convention du 15 juillet 1801 étant désormais loi de l'Etat, le cardinal Caprara, qui n'avait pas encore été reconnu, fut, dès le 8 avril 1802, autorisé à exercer en France les fonctions de légat; il eut le lendemain une audience du premier consul, et fut contraint de prononcer et de signer un serment conforme, dit Jauffret², à celui que prêtaient autrefois les légats à latere. Buonaparte nomma aussitôt à plusieurs des sièges récemment institués, et les autres furent successivement remplis de la même manière. Dix-huit anciens archevêques ou évêques furent désignes à de nouveaux siéges; par une fatale compensation, on choisit aussi douze constitutionnels. Portalis avait proposé de ne nommer que Charrier de La Roche et Montault qui, tous les deux, s'étaient déjà réconciliés avec le pape : mais Fouché, ministre de la police, persista à soutenir que le meilleur moyen d'éteindre les divisions était de fondre les deux partis. Outre les deux évêques que nous venons de nommer, il fit adopter Le Coz, Primat, Beaulieu, Lacombe, Périer, Bécherel, Saurine, Reymond, Bertholet et Belmas. Les instructions du légat portaient de n'admettre les constitutionnels qu'avec des témoignages de leur soumission aux jugemens du pontife romain. Mais, se sentant appuyés par Fouché, et comptant sur la faiblesse de Caprara, ils refusèrent de signer la lettre que celui-ci leur présenta, lui parlèrent avec arrogance et coururent le dénoncer au gouvernement. Bernier, l'un des négociateurs du Concordat, qui venait d'être nommé au siége d'Orléans, se conduisit alors d'une manière très

* Cohen, Précis hist. sur Pie VII, p. 114.

fan blai fair tion nels du g aux néra décr pect obtin serm voyé il le du 2

et Ract

dispe résist sion a mand adres qu'ad prélat verse grand Roche désert tante mier e ques 1 le 12 Boisge vation se déta l'arche Pic VI vit. aus année,

• Mém

on o

5 Pré

il ne fu

² Jauffret, Mém. hist. sur les affaires cccl. de France pend. les prem. ann. du xixe siècle, t. 1, p. 36.

Conn'sucience cience sorte at aplorifie. muni la que règles hange-

uivant,

sées au e l'Etat, fut, dès ions de nsul, et nforme, a latere. emment la même nt désition, on sé de ne les deux, nistre de indre les évêques Primat, Bertholet ettre les umission uyés par efusèrent

parlèrent

rnement.

it d'être

nière très

prem. ann.

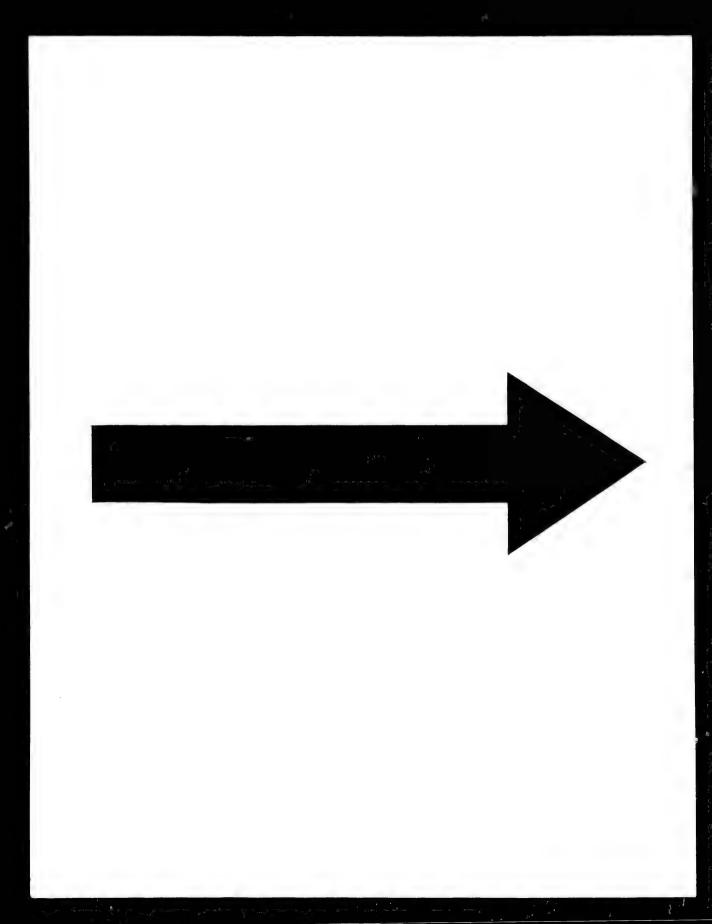
[An 1802] blamable. Instruit de l'hésitation du légat, il intervint pour la faire cesser. Il lui proposa de souscrire lui-même une déclaration qui ne laisserait aucun doute sur le retour des constitutionnels à l'unité catholique, et qui le mettrait à l'abri des reproches du saint Siège '. Caprara ayant accepté cette offre, il fit signer aux schismatiques opiniatres une formule conçue en termes généraux; puis il osa attester par écrit qu'il leur avait remis le décret d'absolution du légat, lequel avait été reçu avec le respect convenable. Sur cette attestation, les constitutionnels obtinrent leurs bulles d'institu canonique. Ils prêtèrent leur serment le 18 avril, et les pièce ette affaire ayant été envoyées à Rome, Pie VII dut e tout s'était passé comme il le souhaitait; il le témoign ment dans son allocution du 24 mai. Mais bientôt le secret algua: Le Coz, Lacombe et Reymond, se vantèrent publiquement de ne s'être point rétractés.

Cet exemple ne fut pas perdu pour les prêtres constitutionnels, dispersés dans les départemens. On les encouragea d'ailleurs à résister à leurs évêques, s'ils leur imposaient quelque acte de soumission 3. Fouché écrivit une circulaire aux prefets contre les demandes de rétractations; et le légat, par une lettre du 10 juin 1802, adressée aux évêques, leur envoya une formule qui n'exigeait qu'adhésion au Concordat et soumission à l'évêque. Toutefois, des prélats, en dépit de la circulaire, voulurent des déclarations diversement rédigées. Il y eut aussi, dans plusieurs diocèses, de grands exemples de retour à l'unité. A Versailles, Charrier de La Roche, que lés constitutionnels regardèrent dès lors comme un déserteur de leur cause, se prononça de la manière la plus éclatante dans son mandement d'entrée, où il prit le titre de premier évêque de Versailles, et il demanda aux prêtres schismatiques une formule de rétractation. Depuis, dans un service célébré le 12 septembre 1804 dans sa cathédrale, pour le cardinal de Boisgelin, il célébra le courage de ce prélat à combattre les innovations de l'Assemblée constituante.Quelques uns de ses collègues se détachèrent successivement du même parti. Primat, promu à l'archevêché de Toulouse, écrivit de son propre mouvement a Pie VII en 1804. Leblanc de Beaulieu, évêque de Soissons, écrivit aussi à Rome, le jour même de la fête de S. Pierre de cette année, et ce prélat, qui avait été lié avec les Jansénistes, renonça

¹ Mcm. hist. sur les affaires, etc., p. 55.

² On croit que Bertholet avait fait quelque acte de satisfaction. Pour Bécherel, il ne fut nommé que plus tard.

³ Prácis hist, sur l'Egl constit., p. cxxxii-cxxxlii.



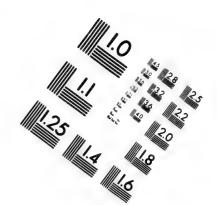
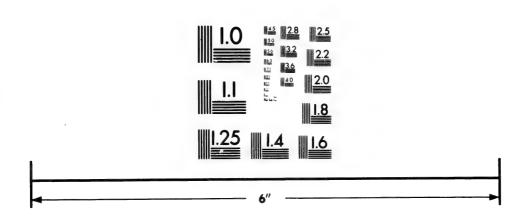
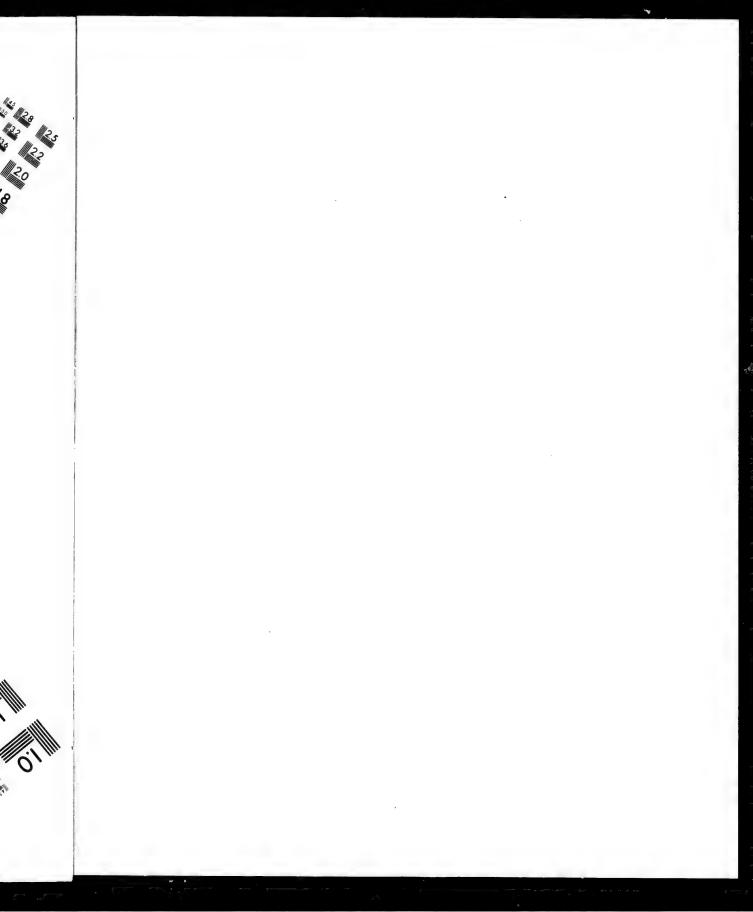


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET WEBSTER, N.Y. 14580 (716) 872-4503



à leurs erreurs, ainsi qu'à tout attachement au schisme. Il ne resta donc qu'un petit nombre d'évêques, endurcis dans leur

opposition aux jugemens du saint Siége.

Le rétablissement de l'exercice public de la religion catholique en France fut solennisé le 18 avril 1802, jour de Pâques, dans l'église métropolitaine de Paris, par une cérémonie et un Te Deum auquel les consuls assistèrent. Le légat, cardinal de la sainte Eglise romaine, célébra la messe; et un pontife de l'ancien clergé de France, De Boisgelin, qui de l'archevêché d'Aix venait de passer à celui de Tours, prononça un discours où il montra la Providence dirigeant les événemens et les amenant au but marqué dans ses décrets. Vingt évêques nouvellement institués prêtèrent serment. Ainsi l'édifice, naguère profané, était rendu à sa pure et sainte destination; ainsi l'autel que l'idole de la Raison avait souillé, recevait la victime de propitiation; ainsi le schisme s'évanouissait devant l'unité; et les consuls, par le seul fait de leur présence à Notre-Dame, protestaient, au nom de la France, contre l'apostasie et les crimes qui avaient imprimé au front de la patrie une tache honteuse et sanglante.

La nouveauté du culte catholique presque oublié, la majesté de ses cérémonies dont on avait perdu l'usage, la présence de ses ministres, accourus de l'exil ou du fond des prisons pour instruire et exhorter un peuple qui avait passé au creuset du malheur, la présence surtout des évêques qui se répandaient dans leurs nouveaux diocèses et qui distribuaient leurs coopérateurs selon les besoins des fidèles, le souvenir de tant de maux qui invitait au repentir, le cri de la conscience si éloquent et si énergique, tout contribuait à ramener au sein de l'Eglise un grand nombre de ceux dont la défection l'avait désolée; et Pie VII ayant accordé un jubilé pour la France, en mémoire de la restauration du culte, ces heureuses dispositions parurent s'accroître dans ce temps de grâce et de bénédictions. Le Concordat fut donc, pour beaucoup, une époque de retour à la religion; et sans le Concordat, l'ignorance et l'immoralité continuant à faire des progrès, que serait

devenue la France?

C'est parce que le gouvernement comprenait la difficulté de régner sur des hommes sans foi et de soutenir un Etat sans mœurs, qu'il avait, dans un intérêt d'ambition privée, mais après tout, et sans qu'il s'en rendît compte, dans l'intérêt de la France et de l'Europe entière, négocié avec le saint Siége. Pour assurer les resultats de la convention conclue, on le vit prendre successivement des mesures assez favorables.

Quoiqu'il ne se fût point engagé d'abord à entretenir un cha-

AL piti Les une des àр cult sair ave l'on dio seco siasi fure proj digr tége des conv char retie inhu rétal qui s rétal desti les p daier pour

> Ai imag un o v vad v mii

mon

s'imr

» Cal » qui

» un » qu

» obj » ren

1 M

olique dans Deum sainte clergé nait de narqué êtèrent pure et n avait es s'évade leur ee, con-

nt de la

Il ne

s leur

jesté de de ses nstruire heur, la urs nouclon les vitait au que, tout mbre de accordé du culte, emps de eaucoup, t, l'ignoue serait

iculté de s mœurs, s tout, et nee et de surer les

r un cha-

pitre dans chaque cathédrale, il assigna des fonds pour cet objet!. Les prêtres qui n'avaient pas fait les sermens antérieurs eurent une pension assurée. On donna un traitement aux desservans des succursales. On autorisa les administrations des départemens à pourvoir, soit à l'entretien des églises, soit à la majesté du culte, soit aux supplémens de traitemens qui seraient jugés nécessaires pour les évêques, les chanoines et les curés. Il fut établi, avec une dotation convenable, un séminaire par métropole, et l'on favorisa même les évêques qui désirèrent avoir dans leur diocèse un séminaire particulier, pour être plus à portée de seconder la vocation de ceux qui seraient appelés à l'état ecclésiastique, et de veiller sur leur instruction cléricale. Les prêtres furent encouragés à reprendre l'habit de leur état, cet habit si propre à rappeler aux fidèles et à leur rappeler à eux-mêmes la dignité de leur caractère et la gravité de leurs fonctions. On protégea ces Filles si pieuses et si utiles qui se consacrent au service des malades ou à l'instruction de la jeunesse, et dont on s'était convaincu que rien ne pouvait remplacer l'industrieuse et active charité. On rendit aux infortunés que la misère ou les infirmités retiennent dans les hôpitaux, les secours religieux qu'une odieuse inhumanité leur avait voulu ravir. On autorisa même depuis le rétablissement de quelques-unes de ces congrégations précieuses qui se dévouaient aux missions ou à l'instruction, entr'autres le rétablissement du séminaire des Missions étrangères de Paris, destiné à former des apôtres qui portent la foi dans les contrées les plus reculées. Ces concessions, et plusieurs autres qui tendaient à améliorer le Concordat, furent sans doute avantageuses pour la religion, et l'auraient été plus si le gouvernement s'était montré moins impérieux, moins intolérant et moins décidé à s'immiscer dans le régime intérieur de l'Eglise.

Ainsi le premier consul, voulant avoir des cardinaux français, imagina de les demander à Pie VII, comme il avait autrefois exigé un concordat en trois jours. « Il y a cinq places de cardinaux » vacantes au sacré Collége, manda-t-il (le 8 juillet 1802) au » ministre des relations extérieures. Vous écrirez au citoyen » Cacault que je désire que ces places soient données à la France: » quatre évêques, et M. Bayanne pour le cinquième. Cela formera » une compensation pour le droit que n'a pas eu la France depuis » quinze ans. Dans les discussions qu'il pourrait avoir sur cet » objet, le citoyen Cacault fera connaître que le cardinal Montmo- » rency, loin d'être Français, devrait être destitué, puisqu'il a refuse;

¹ Mem. Donr servir à l'hist, eccl. pend. le xviii siècle, t. 3, p. 427-426,

• que Rohan est évêque d'Allemagne ; que Jenvis (il voulait dire

• Gerdil), que l'on croit Savoyard, n'ayant jamais été évêque en

» France, ne peut pas être considéré comme membre du clergé » français; que Franckenberg n'étant pas non plus évêque en

France, je le considère sous le même rapport; que du reste je m'en

» rapporte au pape; que si l'on n'adhère pas à la juste demande

» que je fais, je renonce dès ce moment à toute nomination de

» cardinaux, parce que je présère que la France n'ait rien de com-

» mun avec le sacré collège, à ce qu'elle soit moins bien traitée

» que les autres puissances. »

Sous la protection calculée de tout ce bruit, dit le chevalier Artaud², l'ancien évêque d'Autun, ministre des relations extérieures de Buonaparte, sollicitait un Bref de sécularisation. Cette affaire fut traitée entre Consalvi et Talleyrand, qui reçut un Bref portant qu'il était rendu au vêtement séculier. Pie VII eut connaissance de l'expédition qui en fut faite à cette époque, mais il ne le signa point. Le peu des membres du sacré collége qui surent ce qui se passait alors manifestèrent une vive désapprobation. Du reste, ils étaient bien loin de prévoir les conséquences que l'on tirerait à Paris de l'obtention d'un semblable Bref.

Pour satisfaire à la demande d'une promotion extraordinaire en faveur de la France, Pie VII dut s'assurer de l'assentiment des autres cours catholiques. Les prélats Fesch, archevêque de Lyon, de Boisgelin, archevêque de Tours, Cambacérès, archevêque de Rouen, et de Bayanne, qui était remplacé par l'abbe Isoard dans la charge d'auditeur de rote, furent le atre cardinaux accordés à l'occasion du Concordat; de Bello chevêque de Paris, était le cardinal de la couronne de France dans cette promotion; et Pie VII déclara, en outre, dans l'allocution du 17 janvier 1803, qu'il se réservait un quatrième sujet également digne de ces honneurs (c'était Bernier).

Le Concordat portait en France ses premiers fruits: il se justifiait par ses résultats, et un prêtre, qui alliait beaucoup de verve à beaucoup de science, entreprenait de répondre aux objections de ceux qui croyaient que Pie VII était allé trop loin dans cette célèbre convention. L'abbé Barruel releva les prérogatives du saint Siége dans le livre Du Pape et de ses droits religieux, à l'occasion du

" Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 301.

res cla com titu pas ble ma pea

pro

plu

re

to

pl

dε

de

le

se

d'O
on i
de I
Les
les
dem

dém les é sion man

mor

étaie

Il faut convenir que c'est une idée bien bizarre de prétendre qu'un Montmorency-Laval est loin d'être Français, parce qu'il n'a pas donné sa démission de l'évêché de Metz, et qu'un Rohan, évêque de Strasbourg, est évêque d'Allemagne, parce que le diocèse de Strasbourg s'étendait jusque sur la rive droite du Rhin. A quoi pensait donc l'homme qui adressait de pareilles choses à un Talleyrand-Périgord? (M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 304.)

m'en nande on de comraitée evalier érieuette afn Bref

802]

dire

ie en

lergé

ie en

is il ne
rent ce
on. Du
ue l'on
dinaire
ent des
e Lyon,
que de
dans la

ccordés

is, était

tion; et

er 1803,

it con-

es honse justiverve à
tions de
célèbre
nt Siége
asion du

'un Montdémission *ue d' Alle*rive droite loses à un

Concordat; il rappela les principes de la théologie et les faits de l'histoire ecclésiastique qui étayaient son opinion, devinant l'argumentation pleine de nerf que Muzzarelli devait résumer plus tard dans sa Dissertation. Mais ces raisonnemens ne portaient pas la conviction chez les évêques non démissionnaires. Attentifs à ce qui se passait en France, ils voyaient son gouvernement n'accorder à la religion qu'une protection équivoque et une liberté restreinte. Si d'une part cette conduite louche et vacillante de l'autorité suscitait des mécontentemens, d'autre part la conduite de plusieurs nouveaux évêques pris parmi les constitutionnels causait des scandales. Il n'y en avait plus de tenaces que cinq ou six; mais deux d'entre eux professaient la résistance la plus ouverte contre le pontife romain, expulsaient les meilleurs sujets de leurs diocèses, perpétuaient l'esprit de schisme. Les prélats non démissionnaires n'avaient garde d'empirer un tel état de choses : ils avaient déclaré pour la plupart qu'afin de ne pas causer de divisions, ils consentaient à l'exercice des pouvoirs du nouvel évêque; plusieurs même avaient annoncé qu'ils suppléaient à l'insuffisance de son titre, sans abandonner la juridiction : déclaration qui n'empêcha pas qu'il n'y eût dans certains diocèses des inquiétudes et des troubles, que Buonaparte augmenta, en voulant les réprimer d'une manière despotique. Mais, pour tenir à l'égard de leur ancien troupeau cette conduite réservée, les évêques non démissionnaires ne se croyaient pas moins fondés à déposer aux pieds de Pie VII une protestation contre la mesure générale prise sans leur aveu.

Il arriva de Londres à Rome des représentations signées, dans plusieurs villes de l'Europe, par trente-huit prélats français. Néanmoins, de ce nombre, on est autorisé à retrancher le nom de l'évêque d'Orope, in part. inf., suffragant du cardinal de Montmorency, dont on n'avait pas demandé la démission, et celui de l'évêque nommé de Moulins, dont le siège n'était pas même définitivement érigé. Les signataires se réduisent dès lors à trente-six, sur lesquels deux, les évêques de Rieux et de Tarbes, avaient pourtant donné précédemment leur démission. L'évêque d'Auxerre, qui ne l'avait pas donnée, ne signa pas les réclamations. L'évêque de Grenoble était mortavant qu'elles parussent. Il yavait donc quarante-deux évêques démissionnaires sans restriction; et postérieurement au Concordat, les évêques de Béziers et de Sistéron donnèrent aussi leur démission: ce qui porte le nombre total des démissionnaires, réclama-

mans ou non, à quarante-sept.

Les représentations portaient la date du 6 avril 1803, et elles étaient intitulées: « Expostulations canoniques et très respectueur » ses, adressées à notre Saint-Père, Pie VII, pape par la providence.

[A

inc l'E

tér

do:

» a: » q

» F

" P

les

stit

La

» lo

» n

» Ce

Ce

» re

» ac

qui

me

aya d'al

off

aut

ver

tifi

» n

» da

» d

ces

a el

» divine, sur divers actes concernant l'Eglise de France.» Le début annonçait dans quel sentiment de respect les évêques s'avançaient vers le trône de Sa Sainteté ¹.

Très Saint-Père, nous supplions ardemment Votre Sainteté,
avec un sentiment profond de vénération et de piété, comme il
convient à des fils, de daigner nous entendre dans son esprit
d'équité: nous allons traiter la cause la plus grande et la plus

» importante qui puisse se présenter. »

Ils annoncent qu'ils vont imiter le langage de S. Bernard, parlant à Innocent II, à qui il disait : Je parle fidèlement, parce que j'aime fidèlement. Ils déclarent qu'ils partagent la confession de S. Jérôme, disant au pape S. Damase : « Ne suivant personne que » Jésus-Christ, je m'associe de communion à votre béatitude, c'està-dire à la chaire de Pierre; je sais que sur cette pierre a été » bâtie l'Eglise. Quiconque mange l'agneau hors de cette maison, » est profane... quiconque ne recueille pas avec vous, dissipe...»

Ils insistent avec énergie sur leur démission forcée, sur l'anéantissement de leurs titres, sur la privation de toute juridiction, mesures dont on ne trouve pas, disent-ils, d'exemple dans l'histoire. Ils se plaignent d'avoir été ainsi dépouillés dès le 29 novembre 1801, et avant même que plusieurs d'entre eux eussent reçu le Bref du 15 août. Ils citent le pontife Libère, qui disait à l'empereur Constant : • Il ne peut pas arriver que nous condamnions » qui que ce soit sur qui on n'a pas prononcé un jugement. » Ils continuent : « La cause n'a pas été plaidée (indicta causa). » S. Célestin parle ainsi : « Que les règles nous dominent, ne nous éle-» vons pas au-dessus des règles, soyons soumis aux canons!» S. Martin dit : « Nous ne pouvons détruire les canons ; nous som-» mes les défenseurs et les gardiens, et non les transgresseurs des » canons. » Ils rapportent les termes dans les quels S. Grégoire VII écrivait au roi d'Aragon. S. Zozime, le pape Adrien II, S. Léon le Grand, avaient professé la même doctrine. Les évêques n'oublient pas les propres termes d'une Encyclique que leur a adressée Pie VII, datée du monastère de Saint-George, à Venise, le 15 mai 1800, l'an premier de son pontificat : « Par les saintes lois de » l'Eglise fleurissent la piété et la vertu; par ces lois, l'épouse de » Jésus-Christ est terrible comme une armée retranchée. Ces lois » sont ces fondations jetées pour soutenir les poids de la foi, » Le concile de Trente, sess. 23, cap. 4, fournit de nouvelles armes.

Ils déplorent l'extinction subite de cent cinquante six Eglises pour n'en ériger à la place que soixante, et peignent l'état précaire et

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 403-409.

1803] début içaient

inteté, mme il esprit la plus

rd, parrce que
sion de
me que
e, c'estre a été
maison,
ipe...»
l'anéanliction,

ns l'hisnovemc reçu le l'empeamnions ent. » Ils .» S. Céous éleanons! »

ous some eurs des oire VII Léon le oublient adressée 15 mai

lois de louse de Ces lois foi. Le Le Les lois remes.

ises pour écaire et incertain de la religion, son asservissement au gouvernement, l'Eglise exposée aux variations de la politique, à la mobilité des intérêts, et aux caprices des passions, et la puissance temporelle dominant dans le spirituel. «Il n'en faut que plus s'affliger, disent» ils, de voir la manière d'agir qu'on a suivie dans la douloureuse
» affaire dont il est question. En conséquence la religion catholi» que, apostolique, romaine, religion que professe la majorité des
» Français, recevra de ce qui a été fait, au lieu d'avantages, des
» pertes et de graves dommages 1. »

Leurs plaintes portent aussi sur les Articles organiques contre lesquels le pape lui-même avait déjà réclamé, sur la manière dont le Concordat avait été exécuté, et sur la faveur accordée aux constitutionnels, malgré les décrets et les condamnations de Pie VI. La démission de Grégoire est rapportée en entier. « Il descend vo-» lontiers, dit-il, d'un siége où il est monté sans opposition cano-» nique. Peut-on, s'écrient les évêques, ne pas reconnaître là » ceux que le prédécesseur de Pie VII appelle pseudo-episcopi? Ce n'est pas assez, Lacombe a dit : « Le légat a voulu de nous une » rétractation, il ne l'a pas obtenue ; je regarde comme les meilleurs » actes de ma vie, et les plus dignes des récompenses éternelles, les » actes que la Constitution civile du clergé m'a dictés. » Paroles qui annoncent ou une incroyable audace ou un complet aveuglement de la part de ce schismatique. Selon les prélats, Lacombe, ayant appris qu'il avait été offert à des constitutionnels un décret d'absolution, déclare que ceux-ci l'ont jeté au feu; on ne l'a pas offert à lui, parce qu'on a pensé qu'il serait moins patient que les autres.

Les évêques paraissent mieux informés peut-être que le gouvernement français, et sans doute que le gouvernement pontifical. Fouché est mis en scène. Il a écrit aux préfets: « L'organisation des cultes est dans l'Eglise ce que le 18 brumaire est dans l'Etat: ce n'est le triomphe d'aucun parti, mais la réunion » de tous dans l'esprit de la république et de l'Eglise. » Plus bas, il est dit qu'une lettre de Portalis au préfet de la Somme porte ces propres expressions: « J'ai reçu les pièces qui constatent la » rétractation publique faite par Claude de La Cour, prêtre marié, et la nullité dont il frappe son mariage. Cette démarche est un » véritable scandale. Les prêtres qui administrent la paroisse dans » laquelle de La Cour a fait sa rétractation solennelle, auraient dû » veiller à ce que pareil scandale n'eût pas lieu, et vous les avez » très-justement rendus responsables de tout événement pareil. » A ce refus de laisser la liberté d'une rétractation, les évêques ré-

¹ Expostulations, p. 75.

pondent avec S. Hilaire: « Le nom de la paix est imposant, l'opi» nion de l'unité est éclatante; mais qui ne sait pas que la seule
» unité de l'Église et des Évangiles est la paix de Jésus-Christ! »
Ici il y a une longue et touchante définition de la paix de Jésus-Christ. Les prélats, auteurs des Expostulations, ajoutent: « L'É» glise gallicane déroule l'ordre de ses évêques, qui se développe « dès son commencement par des successions, de manière qu on » voit que cet ordre est né des apôtres eux-mêmes, ou au moins » des premiers personnages apostoliques. »

Les évêques spécifient à la fin les actes contre lesquels ils protestent, savoir : le Concordat du 15 juillet 1801; la bulle Ecclesia Christi, du 15 août; le bref Tam multa, du même jour; la bulle Qui Christi Domini, du 29 novembre, qui établit une nouvelle circonscription; les lettres Quoniam favente, qui donnaient au cardinal Caprara le pouvoir d'instituer de nouveaux évêques; et les deux décrets Quæ præcipuæ et Cùm sanctissimus, donnés par ce légat à Paris, le 9 avril 1802. Ils formaient opposition à ces actes, « sans se départir en aucune manière du profond » respect qu'ils ne cesseront jamais de porter à Sa Sainteté, et en » se réservant la faculté d'exposer encore d'autres griefs qu'ils » avaient jugé plus à propos de ne point développer dans le mo- » ment actuel, »

Cette publication si grave, qui paraît avoir été rédigée par Asseline, évêque de Boulogne, se terminait ainsi : « Nous finirons » avec les paroles d'un archevêque de Reims, du temps d'Alexan- dre III : Les yeux de tous sont fixés sur Votre Paternité : veillez » à votre honneur, à la liberté, ainsi qu'à la conservation de » l'Eglise. » Il y avait ici des expressions encore plus fortes, mais qui ont disparu dans l'édition de Londres (décembre 1803)'.

⁴ Les prélats qui avaient signé ces Expostulations étaient : le cardinal de Montmorency-Laval (celui qui, selon Bonaparte, n'était plus Français); Arthur-Richard de Dillon, archevêque de Narbonne; Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord, archevêque-duc de Reims, premier pair de France; Louis-Charles Duplessis D'Argentré, évêque de Limoges ; Louis-François-Marc-Hilaire de Con zié, évêque d'Arras; Joseph-François de Malide, évêque de Montpellier; Louis-André de Grimaldi, évêque-comte de Noyon, pair de France; Jean-Louis d'Usson de Bonnac, évêque d'Agen; Pierre-Joseph de Lastic, ancien évêque de Rieux; Aymard-Claude de Nicolaï, évêque de Béziers; François de Clugny, évêque de Riez; Jean-François de La Marche, évêque de Saint-Pol-de-Léon; Emmanuel Louis de Grossoles de Flamarens, évêque de Périgueux ; Jean-Baptiste Duplessis d'Argentré, évêque de Séez; Pierre-Augustin de Belbeuf, évêque d'Avranches; Marie-Joseph de Galard de Terraube, évêque du Puy; Schastien-Michel Amelot, évêque de Vannes: Alexandre-Amédée-Joseph de Lauzières de Thémines, évêque de Blois; Louis-Hector-Honoré-Maxime de Sabran, évêque-duc de Laon, pair de France; Henri-Benoît-Jules de Béthizy, évêque d'Uzès; Sébastien-Charles-Philibert-Roger de Cahuzac de Caux, évêque d'Aire; Seignelay de Colbert, évêque de Rodez; ulté pula Ang préc écri

[An

que Lou refu il av des

usu

S

tère de d une • fid • ce • fid

» co » sa L

ann

du (
nem
gour
que
au i

Mont Nant d'Alb que d Henr rope; de M de Ca evêqu Bapti

Jean-

² L

[An 1803]

n 1803) l'opiseule rist! » Jésus-« L'Eeloppe qu on moins

els ils le Ecjour; it une i doniveaux ssimus, oppurofond , et en qu'ils le mo-

ée par nirons lexanveillez ion de s, mais

le Montthur-Ricyrand-Charles de Con ; Louisd'Usson eux; Ayde Riez; Louis de l'Argen-; Marieévêque le Blois; France; bert-Ro-Rodez;

Les évêques non démissionnaires s'étaient réservé d'exposer ultérieurement d'autres griefs, auxquels donnaient lieu les stipulations du Concordat. Ceux de ces prélats qui résidaient en Angleterre, réalisant en 1804 ce qu'ils avaient annoncé l'année précédente, rédigèrent et signèrent, au nombre de treize, deux écrits, d'un ton bien plus animé que les Expostulations. C'est que Buonaparte avait eu, en 1803, la hardiesse de proposer à Louis XVIII de lui céder ses droits à la couronne; et qu'au refus de ce prince, qui lui enlevait par là une chance de légitimité, il avait, par l'assassinat du duc d'Enghien, en mars 1804, obtenu des vieux républicains la permission de se construire un trône usurpé.

Sous l'impression produite par ce forfait, les treize prélats arrêtèrent, le 8 avril 1804, une Déclaration sur les droits du roi, remplie de chaleur et d'enthousiasme. Bossuet est cité neuf fois, Fénelon une fois 1. « Qui ne sait, disent-ils, que Tertullien a appelé la » fidélité aux souverains la religion de la seconde majesté, et que » cette expression si énergique a obtenu le suffrage de tous les » fidèles²? » Pie VI, de glorieuse mémoire, a ajouté un nouvel anneau à la chaîne des vénérables traditions de fidélité. Ecoutez Bossuet 3: « Un bon sujet aime son prince comme le bien public, » comme le salut de tout l'Etat, comme l'air qu'il respire, comme » sa vie, et plus que sa vie. »

Les Nouvelles réclamations canoniques, arrêtées le 15 avril 1804, comme une suite des Expostulations, ont pour objet les articles du Concordat qui permettaient un nouveau serment au gouvernement établi en France, qui ordonnaient des prières pour ce gouvernement, et qui le reconnaissaient investi des mêmes droits que l'ancien. Elles s'élèvent aussi contre la déclaration, portée au même Concordat, relativement aux biens ecclésiastiques, contre les Articles organiques, et contre plusieurs dispositions

Jean-Baptiste Du Chilleau, évêque de Châlons-sur-Saône; François de Gain de Montagnac, ancien évêque de Tarbes; Charles-Eutrope de La Laurencie, évêque de Nantes; François de Mouchet de Villedieu, évêque de Digne; Philippe-François d'Albignac, évêque d'Angoulème; François-Henri de La Broue de Vareilles, évêque de Gap; Elléon de Castellane-Mazaugue, évêque de Toulon; Anne-Louis-Henri de La Fare, évêque de Nancy; Henri de Chambre-d'Urgons, évêque d'Orope; Alexandre-Henri de Chauvigny de Blot, évêque de Lombez; Gabriel-Melchior de Messey, évêque de Valence; François-Marie-Fortuné de Vintimille, évêquede Carcassonne ; François de Bovet, évêque de Sistéron ; Jean-Charles de Coucy, evêque de La Rochelle; Jean-René Asseline, évêque de Boulogne; Etienne-Jean-Baptiste-Louis des Galois de La Tour, évêque nommé de Moulins.

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pic VII, t. 1, p - 463.

⁹ Tertull. Apologet.

⁵ Polit., l. VI, art. 1.

[An

miss

tife

de S

à Lo

paci

tous

la ce

char

disai

bli u

tion

angl

tère

trod

prer

apos

Man

de q

exh

suiv

tion

siast

mili

laiss

le p

ľAt

On

» do

» év

» hé

» c'€

>à c

» th

» m

» je

» la sou

seco

liqu

por

rec

du nouveau Code civil. Il est certain que plusieurs de ces objets offraient de justes sujets de plaintes, et Pie VII lui-même continuait de réclamer en ce moment contre les Articles organiques, et contre diverses mesures défavorables à la religion. Des Mandemens des cardinaux de Belloy et de Boisgelin, une Lettre pastorale de Pancemont, évêque de Vannes, sont cités comme pouvant être condamnés. Le tableau des récens malheurs de la France, qui pouvaient se renouveler, est offert à Pie VII. « Qui » ne sait que la France tout entière s'est vue couverte de tribu- naux atroces, où siégeaient des juges vendus à l'iniquité, pour • convertir en arrêts de mort les listes de proscription qui leur • étaient fournies? Alors cette terre malheureuse a été remplie de » carnage. Le sang a coulé comme l'eau, et les corps morts des hommes y sont tombés comme les javelles tombent devant les • moissonneurs 2... A la vue de tous ces maux et de tant d'autres » que nous passons sous silence, nous ne pouvons nous empêcher · d'adresser à Votre Sainteté les paroles qu'adressait autrefois S. Bernard à Eugène III 3: « Voyez, ô père commun, jusqu'à » quel point votre religion a été surprise... L'apparence du bien » vous a trompé... Mais maintenant que le zèle se lève, et qu'il » déploie toute son énergie... que Dieu vous inspire d'accueillir » avec des sentimens paternels nos respectueuses représentations, • et de faire une réponse qui, donnant l'espoir de voir le bien » renaître, procure une véritable consolation à nous tous qui » sommes désolés à l'excès, et affligés au delà de toute expres-» sion 4. »

Outre les treize évêques, de qui émanèrent les documens que nous venons d'analyser, il ne resta en Angleterre, de tout le clergé émigré ou déporté, qu'environ quatre cents prêtres qui ne furent pas tentés de prendre part au nouvel ordre de choses. Ils continuèrent à vivre sur cette terre hospitalière, où Louis XVIII luimême dut chercher un asile.

Quelques-uns de ces prêtres, tels que l'abbé de Châteaugiron, Blanchard, Gaschet, etc., s'écartant de la réserve dont les évêques réfugiés leur avaient donné l'exemple, oubliant le respect dû au vicaire de Jésus-Christ, se crurent investis apparemment d'une

Ps. LXXVIII, v. 3

Jérem. 1x. 22.

Bernard, Ep. CCLXX ad papam Eugenium.

⁴ Ces deux pièces sont signées par l'archevêque de Narbonne, les évêques d'Arras, de Montpellier, de Noyon, de Laon, d'Avranches, de Vannes, d'Uzès, de Rodez, de Nantes, d'Angoulème, de Lombez, et l'évêque nommé de Moulins. (M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 463-464.)

[An 1803]

objets
contimiques,
s ManLettre
comme
rs de la

rs de la
L. « Qui
e tribué, pour
jui leur
uplie de
orts des
vant les
d'autres
utrefois

jusqu'à

du bien

et qu'il

ccueillir

tations,

le bien

nugiron, évêques et dû au at d'une

s évêques d'Uzès, de Moulins, mission divine pour soutenir et propager la guerre contre le pontife romain. Blanchard, ancien professeur de théologie et curé de Saint-Hippolyte, diocèse de Lisieux, publia successivement à Londres plusieurs écrits contre le Concordat : la Controverse pacifique, la Suite de cette Controverse, etc., se proposant, dans tous ces écrits, de démontrer l'illégalité, l'injustice et la nullité de la convention et des mesures adoptées par le saint Siége. Blanchard mettait Pie VII en opposition avec Pie VI, dont les décrets, disait-il, avaient été enfreints par son successeur, lequel avait établi une Eglise hérétique et schismatique. La témérité de ces assertions révolta les hommes instruits et modérés; et les Catholiques anglais entre autres, fermement attachés au saint Siége, manifestèrent leur éloignement pour une telle doctrine, qui tendait à introduire le schisme dans l'Eglise, et à soulever les fidèles contre le premier des pasteurs 1. Milner, évêque de Castabala, et vicaire apostolique du district du milieu en Angleterre, signala, dans un Mandement du 1er juin 1808, les écarts, le langage et les écrits de quelques hommes ardens qui provoquaient une rupture, et il exhorta son troupeau à repousser leurs insinuations. Le 10 août suivant, il condamna, dans une Lettre pastorale, seize proposi tions des écrits de Blanchard, et défendit qu'on laissat cet ecclé siastique exercer aucune fonction du sacerdoce dans le district du milieu, s'il venait à y paraître. Blanchard n'était pas homme à laisser sans réponse ces deux écrits de l'évêque. Il publia contre le premier la Défense du clergé français, et contre le second l'Abus sans exemple. Il y aggravait ses erreurs par de nouvelles. On en jugera par ce résumé qu'il fait lui-même 2 : « J'enseigne » donc, 1º que les évêques non démissionnaires sont les seuls » évêques légitimes de France; 2º que l'Eglise concordataire est » hérétique, schismatique, et sous un joug humain accepté; 3º que » c'est là un effet du Concordat et des mesures de Pie VII; 4º quant và ce pape, je dis seulement qu'il faut le dénoncer à l'Eglise ca-» tholique, encore sans spécifier si c'est comme hérétique et schis-» matique, ou uniquement pour avoir violé les règles saintes; et » je ne prends pas sur moi de faire une dénonciation dont j'énonce » la nécessité. » C'est ainsi que ce simple prêtre osait parler du souverain pontise. Ces nouveaux écrits attirérent contre lui une seconde censure. Douglas, évêque de Centurie, et vicaire apostolique du district de Londres, dans lequel Blanchard résidait, le cita pour déclarer s'il était l'auteur de la Défense du clergé. Blanchard reconnut cet ouvrage dans sa Lettre du 22 août 1808. Le surlen-

⁴ Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xvm^e siècle, t. 3, p. 506-508.

¹ L'Abus sans exemple, p. 134.

demain, l'évêque de Centurie condamna la Défense et interdit l'auteur : cette censure fut lue dans toutes les chapelles catholiques du district. Mais celui sur qui elle tombait n'avait garde de se soumettre. Il prétendit qu'il ne dépendait point de Douglas pour la juridiction, et qu'il n'avait de pouvoirs à prendre que des évêques français réfugiés en Angleterre : doctrine nouvelle et contraire à tous les principes sur la juridiction. Cependant cet ecclésiastique cherchait à intéresser quelques confrères dans sa cause, et il parvint en effet à obtenir les signatures de sept prêtres français, qui déclarèrent publiquement qu'ils adhéraient à sa Défense du clergé. L'évêque de Centurie, par une courte Lettre du 23 septembre 1808, défendit de leur continuer les pouvoirs spirituels.

Dans l'Abus sans exemple, Blanchard s'était prévalu du suffrage des évêques d'Irlande : cette assertion provoqua une démarche solennelle de ces prélats. Dix-sept d'entre eux, se trouvant réunis à Dublin en 1809, signèrent, le 3 juillet, une Déclaration commune, dans laquelle, reconnaissant que Pie VII était le suprême pasteur de l'Eglise catholique, ils adhéraient aux mesures qu'il avait prises pour sauver l'Eglise de France de sa ruine '. Ils condamnaient ensuite dix propositions tirées de l'Abus sans exemple, et les condamnaient entre autres comme schismatiques et prêchant le schisme. Cette Déclaration fut signée des quatre archevêques, de dix évêques et de trois coadjuteurs. Depuis, douze autres évêques de la même contrée approuvèrent cette décision, qui devint en conséquence celle de tout le corps épiscopal d'Irlande. Blanchard, toujours la plume à la main, crut répondre à cette Déclaration de vingt-neuf évêques par l'écrit intitulé Opposition, où il répète les mêmes objections et les mêmes plaintes.

Comme ses erreurs se propageaient, les vicaires apostoliques d'Angleterre se réunirent pour obvier à leurs progrès. Dans une assemblée tenue à Londres, en février 1810, et où se trouvaient les quatre vicaires apostoliques, leurs deux coadjuteurs et sept autres ecclésiastiques, on convint qu'il ne serait point accordé de pouvoirs aux prêtres français, à moins qu'ils ne reconnussent que le pape n'était ni hérétique, ni schismatique, ni auteur et fauteur de l'hérésie ou du schisme 2. On convint aussi, dit-on, d'une Lettre pastorale qui devait être signée par les quatre vicaires apostoliques; mais cette pièce ne parut point, parce qu'on jugea apparemment qu'il valait mieux laisser tomber cette dispute. Elle

sen l'ur pot **8**es sur sati eût sen

[AI

Anı de o tiqu à l'e

s'er

» la » mi » un de

» Ce

» att » me » du » dé » att » sia

• bla » Il i ému suiva qu'il tiqu

ses p quel ci, n teurs Hâ

¹ Mém. pour servir à l'hist. eccl. pend. le xviii^e siècle, t. 3, p. 508.

Ibid. p. 509.

¹ Mé * Pa 8 Pa

rdit hoe de glas des e et cet 15 50 êtres

1031

voirs frage rche éunis comrême qu'il conmple,

t prê-

irche-

à sa

ettre

douze ision, d'Irdre à Oppoes.

liques s une vaient t sept rdé de nt que auteur d'une icaires

jugea

e. Elle

sembla néanmoins se renouveler en 1811. L'abbé Trévaux. l'un des approbateurs de l'écrit de Blanchard, ayant obtenu des pouvoirs de Douglas, on répandit que ce prélat était revenu sur ses pas; et l'abbé Blanchard en triompha dans l'écrit intitulé: la Vérité proclamée par ses adversaires. L'évêque de Centurie assura, de son côté, qu'il avait exigé de l'ecclésiastique interdit une satisfaction. D'autres prélats eussent désiré que cette démarche ent plus d'éclat, et les évêques d'Irlande s'expliquèrent dans ce sens, dans leur réunion du 16 octobre 1811. La discussion qui s'ensuivit produisit quelques écrits.

Dans le même temps, l'abbé Gaschet, également réfugié en Angleterre, alla encore plus loin que l'abbé Blanchard. Frappé de censures par Douglas et Milner, il publia des Lettres apologitiques, qui sont le comble du délire '. Dans celle du 8 mars 1809 à l'évêque de Castabala, il dit ces propres paroles : « Pie VII est » aussi étranger à l'Eglise que le Juif, le Païen et le Publicain 2. Ce pontife est coupable sous tant de rapports les plus graves, » la longue série de ses attentats est portée à un tel excès d'énor-» mités, qu'il n'y a aucun moyen de le justifier. Son pontificat est » un fléau universel, une calamité générale. Il a partout fait tant » de mal, et ses scandales sont si affreux qu'il ne peut avoir à » attendre d'excuses que du côté de la flatterie et de l'aveugle-» ment 3.... Point de doute que Pie VII ne soit dans toute la force » du terme schismatique, fauteur d'hérésie et d'apostasie.... Il est » déchu de l'honneur du sacerdoce, de toutes les prérogatives » attachées au souverain pontificat, de toute juridiction ecclé-» siastique, et de tout droit à l'obéissance des fidèles 4. C'est un » blasphème de prononcer son nom dans le canon de la messe b » Il n'est plus vrai pasteur.... Il est faux pape » Gaschet, digne émule de Luther, confirma ces étranges insultes dans les Lettres suivantes. Il prétendit que Blanchard pensait au fond comme lui, qu'il en avait reçu le conseil de dénoncer le pape comme hérétique et schismatique, et que Blanchard n'était pas conséquent à ses principes, en refusant d'avouer hautement des conclusions auxquelles ses écrits mènent directement. Il paraît en effet que celuici, n'osant franchir ce dernier pas, se contenta de mettre ses lecteurs sur la voie.

Hâtons-nous d'ajouter que les évêques français retirés en An-

Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xvIII siècle, t. 3, p. 510.

² Page 165.

³ Page 167.

⁴ Page 172.

^{*} Page 173. Page 178.

gleterre blâmerent ces écrits. S'ils ne les censurerent point par un acte public, c'est sans doute qu'ils crurent devoir mépriser des emportemens dont la violence neutralisait le danger. Toutefois, la justesse de cette prévision est infirmée par les faits, et ces mêmes écrits entretinrent, en quelques diocèses de France, un esprit d'opposition et de schisme qui résiste encore à l'autorité du Siége apostolique.

Le blanchardisme, à peine connu dans l'est de la France, a des adhérens dans le nord et à Paris, mais beaucoup plus dans l'ouest et le sud-ouest, parce que, le plus grand nombre des prêtres émigrés en Angleterre étant de ces contrées, les opinions des scissionnaires s'y infiltrèrent par une correspondance suivie et par l'envoi de leurs écrits de 1801 à 1814. A cette dernière époque et les années suivantes, un grand nombre d'entre eux franchirent le détroit pour revoir la France, élevèrent autel contre autel, et firent beaucoup de prosélytes dans les départemens de Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, Sarthe, Deux-Sèvres, Vendée, Vienne, Charente-Inférieure, Dordogne, Arriége, Haute-Garonne, etc. L'impossibilité de se soutenir par la voie de l'ordination fait seule présumer l'extinction du scandale de la petite Eglise, dont le foyer paraît être à Poitiers. Cette petite Eglise, ainsi nommee a cause de l'exiguité du nombre de ses adhérens, comparativement à la grande Eglise, a d'ailleurs enfanté des sous-schismes. Nonseulement les uns font profession d'être soumis au pape, tandis que d'autres refusent de le reconnaître; mais Fleury, prêtre du Mans, indique quatre subdivisions de petites Eglises, dont la quatrième, plus nombreuse, disséminée dans divers départemens, est présidée par un laïc qui se dit le prophète Elie, sanctifié, comme S. Jean-Baptiste, dès le ventre de sa mère . A Fougères, et aux environs, les membres de la petite Eglise sont aussi appelés Louisettes, sans doute parce qu'ils n'ont voulu reconnaître aucune loi depuis les changemens opérés dans le clergé sous Louis XVI. Toutefois, la dissidence est plus isolée en Bretagne

que dans le Bocage vendéen, où elle s'est emparée de communes

entières. Partout elle est parfaitement organisée : elle a des chefs.

Les personnes des deux cultes ont beaucoup d'éloignement à

s'unir par le mariage. Dans certaines contrées, et, par exemple,

dans l'arrondissement de Bressuire (Deux-Sèvres), ces dissidens,

animés d'un zèle très-ardent, font des courses lointaines pour

aller recevoir, dans les églises, ou même dans de simples granges,

des instructions de leurs prêtres, dont le nombre ne répond pas

a Controverse entre la petite et la grande Fglise, p. 8, etc

à leurs besoins.

que mo à l de did diffévé crisme Artique fuse vica veat avis

leur blân qu'e gran pouv appe mens ques

dre.

E

me r
de l')
vaien
décla
vrier
pitali
riaux
rent
pereu
conti
quille

Les que : a aux re fonde

031

par

ser

ite-

ces

un

rité

des

uest

émi-

ion-

nvoi

t les

nt le

l, et

r-et-Cha-

L'imseule

nt le nee a

ment Non-

tandis tre du

a qua• ns, est

omme

res, et

ppelés maître

é sous

etagne

munes

chefs.

nent à

emple,

sidens,

s pour

ranges,

nd pas

Oue si de la France nous passons à la Belgique, nous voyons que la discussion qui s'y était entamée au sujet des divers sermens de haine à la royauté, de liberté et d'égalité, de soumission à la république, prit un nouvel essor à l'occasion du Concordat de 1801. En 1802, Corneille Stevens, qui avait administré le diocèse de Namur en qualité de vicaire-général, reconnut sans difficulté la légitimité du Concordat et la mission des nouveaux évêques : mais, comme on demandait aux ecclésiastiques de souscrire une formule de soumission, non pas au Concordat seulement, mais à la loi du 18 germinal an x, ce qui comprenait les Articles dits organiques, il protesta contre les peines ecclésiastiques dont le nouvel évêque de Namur menaçait ceux qui refuseraient de se soumettre. Depuis qu'il eut cessé ses fonctions de vicaire-apostolique par suite de la prise de possession des nouveaux évêques de Namur et de Liége, il continua, comme docteur particulier, d'adresser au clergé et aux fidèles des lettres, des avis et des instructions où il condamnait tout ce qui avait la moindre apparence d'une approbation tacite de la loi de germinal.

En 1803, quelques fidèles du diocèse de Namur, qui avaient à leur tête trois prêtres, ayant fait un schisme véritable, Stevens blâma leur opposition schismatique, et, comme ils ne voyaient qu'en lui leur chef spirituel, à raison de son ancienne qualité de grand-vicaire, il déclara aux prêtres qu'il leur retirait tous leurs pouvoirs. Quoiqu'il ait toujours rejeté ces schismatiques, on les appela stevenistes, par une méprise qui a été la source de jugemens erronés portés sur Stevens. Plus tard, les trois schismatiques s'appelèrent les non-communicans.

Stevens traita d'illicite le serment de la légion d'honneur, comme renfermant la loi de germinal. Quand parut le Catéchisme de l'Empire, non-seulement il enseigna que les curés ne pouvaient l'adopter, mais il voulait qu'un curé auquel on l'envoyait, déclarât ouvertement son opposition. Lors du décret du 18 février 1809 sur les Hospitalières, il soutint que les anciennes Hospitalières ne pouvaient en conscience accepter les statuts impériaux. Il s'éleva avec force contre les décrets de 1809 qui établirent l'université. Après la bulle d'excommunication contre l'empereur, il écrivit qu'il ne comprenait pas comment un curé qui continuait les prières publiques pour Napoléon pouvait être tran-

quille devant Dieu et devant l'Eglise.

Les écrits de Stevens fomentèrent le mécontentement en Belgique: aussi la police mit-elle sa tête à prix pour 30,000 fr. Il échappa aux recherches, en vivant, depuis la fin de 1802, dans une profonde retraite à Fleurus, et l'année 1814 lui apporta sa délivrance:

C

d

· p

» a:

» V

» la

mais il ne reprit point de fonctions, et continua dans sa résidence de Wavre une vie simple et modeste, qu'il ne termina qu'en 1828.

Stevens avait toujours protesté de sa soumission au saint Siége. Il envoya même à Rome tous ses écrits imprimés et manuscrits, en priant le pape d'xaminer sa doctrine et de décider quelques questions: mais le saint Siége ne paraît point avoir voulu revenir sur ces questions épineuses dont la solution n'était plus nécessaire. Le testament de Stevens est un nouveau têmoignage de son obéissance au pontife romain, et, s'il poussa l'opposition à l'excès, du moins on n'est pas en droit de le ranger parmi les anti-concordataires.

L'organisation ecclésiastique de la France n'avait pas suffi pour contenter Buonaparte. Il voulut établir en Piémont, pays que le schisme n'avait pourtant pas troublé et où les siéges épiscopaux étaient presque tous remplis, les mêmes formes d'administration ecclésiastique que dans les autres départemens de la république française. Il y avait de la logique dans cette exigence : une nouvelle division des diocèses, une nouvelle organisation des Eglises du Piémont, devait avoir pour résultat de les mettre plus étroitement dans sa dépendance. On comptait en Piémont dix-sept sièges épiscopaux, dont quelques-uns avaient un territoire circonscrit, ou bien dépendaient de métropoles étrangères. On résolut de supprimer quelques-uns de ces siéges, et de réunir le reste sous la métropole de Turin. Pie VII, par sa bulle du 1er juin 1803, chargea son légat en France de régler cette opération. Les siéges de Verceil, de Saluces et de Mondovi étaient vacans; les titulaires des autres siéges consentaient à la réduction, et ceux à qui on demanda leur démission la donnèrent : le cardinal Caprara rendit donc son décret exécutorial, où il conservait les siéges de Turin, Saluces, Acqui, Asti, Alexandrie, Yvrée, Verceil et Mondovi 1. 11 ôta de la juridiction des métropoles de Milan et de Gênes ceux de ces diocèses qui en dépendaient, s'autorisant, à cet égard, de son propre consentement, comme archevêque de Milan, et de celui du cardinal Spina, archevêque de Gênes. Il régla le territoire de chacun des nouveaux diocèses, et il fut convenu que le clergé conserverait le bien des évêchés même supprimés. Un prélat français fut chargé d'aller en Piémont pour consommer l'exécution de ces différentes mesures. Les siéges de Turin, d'Acqui et d'Asti étant conservés, les titulaires en restèrent en possession. Les cinque autres siéges furent remplis par quatre des évêques démissionnaires du Piémont, et par le prélat français qui avait présidé à l'exécution de ces arrangemens.

De nouvelles demandes devaient fatiguer la bonne volonté de

¹ Mem. pour servir à l'hist. eccl. pend. le xviii siècle, t. 3, p. 435.

ence 328. ége. crits, quescr ces e tes-

ance
noins
ires.
pour
que le
ppaux
ration
blique

Eglises

troitesiéges nscrit, lut de te sous 1 1803, s siéges tulaires qui on a rendit

Turin,

ovi '. Il
ceux de
, de son
celui du
toire de
e clergé
lat frantécution
et d'Asti
Les cinq

lonté de

mission-

résidé à

Pie VII; car les mêmes motifs qui avaient fait désirer cette organisme on ecclésiastique pour le Piémont, en faisaient désirer une que pour la république Cisalpine, formée au nord de l'Italie d'Etats qui avaient appartenu à divers souverains, et dont Buonaparte s'était fait décerner la présidence.

Déjà il avait été question de cet objet dans la consulte extraordinaire tenue à Lyon, en janvier 1802, où tous les évêques de cette contrée avaient été invités à se rendre, et où assista le cardinal Bellisomi, comme député du pape et comme évêque de Césène 1. On y maintint les évêques dans leurs droits et dans la possession des biens non vendus. Mais depuis on proposa un Concordat pour régler les rapports des deux puissances, les formes de l'administration ecclésiastique et les limites des diocèses. « Nous voudrions ne jamais rien refuser aux désirs du premier » consul, répondit Pie VII au ministre Cacault, mais qu'on ne » nous jette pas hors des bornes, hors des mesures de ce que le » pape peut faire! Il y avait des motifs qui nous justifieront tou-» jours dans ce qui a été accordé à la France, où cependant notre » condescendance à l'égard de quelques évêques qui donnent » du scandale par les écrits dont les gazettes sont remplies, à » déjà eu un inconvénient funeste qui nous expose à bien des re-» proches.

» Ce que nous avons fait à l'égard de la France était nécessaire,
et sera pour nous un mérite devant Dieu; mais le souverain
pontife est le conservateur et le gardien des lois, des règles de
la religion catholique. Nous ne voulons pas troubler le monde
en déclarant aucune espèce de guerre aux autorités temporelles
qui abrogent les institutions religieuses; mais nous ne saurions
ètre le premier pape à agir contre nos lois, nos principes. Comment serait-il possible que nous adoptassions, par un concordat
avec une partie de l'Italie, des bouleversemens nouveaux, des
suppressions nouvelles, et une doctrine subversive des droits de
l'Eglise?

» Si nous signions le concordat qu'on nous propose avec la république italienne, il faudrait le lendemain en signer un pareil
avec toutes les autres puissances. Ainsi ce serait le pape qui deviendrait le promoteur d'une nouvelle révolution, après celle
dont nous sortons et à laquelle a succédé le calme nécessaire à
la suite de tant de désordres.

Cacault représenta que trop de rigueur dans le maintien des anciennes règles exposait la religion, dans ce qu'elle a d'essentiel,

^{&#}x27;Mem. pour servir à l'hist. cccl. pend. le xviii siècle, t. 3, p. 436.

à de bien plus grandes pertes, et que les progrès du protestantisme, peut-être plus commode aux gouvernemens, deviendraient chaque jour plus à craindre si le pape refusait son approbation aux vues de bien temporel et d'économie politique nécessaires aux pays ruinés par la guerre.

Hélas! repliqua Pie VII, nous n'avons de vraie paix et de vrai
repos que dans le gouvernement des Catholiques sujets des infidèles ou des hérétiques. Les Catholiques de Russie, d'Angleterre,

deles ou des neretiques. Les Catholiques de Russie, d'Angleterre,
 de Prusse et du Levant ne nous causent aucune peine. Ils de-

mandent les bulles, les directions dont ils ont besoin, et ils marchent après cela de la manière la plus tranquille suivant les lois

» de l'Eglise. Mais vous connaissez tout ce que notre prédécesseur

» a eu à souffrir des changemens opérés par les empereurs Joseph

» et Léopold. Vous êtes témoin des assauts qui nous sont livrés

» tous les jours par les cours d'Espagne et de Naples. Rien de si » malheureux aujourd'hui que le souverain pontife. Il est gardien

maineureux aujoura nui que le souverain pontife. Il est gardien
 des lois de la religion, il en est le chef suprême; la religion est

» un édifice dont on veut bouleverser toutes les parties, en disant

» en même temps qu'on en respecte les lois. On croit avoir besoin

• de nous pour opérer sans cesse des subversions, et l'on ne con-

sidère pas que c'est notre conscience et notre honneur qui se

refusent à tous ces changemens. On repousse avec humeur, avec

» colère, nos objections : les demandes nous arrivent presque tou-

» jours accompagnées de menaces.

» Nous nous étions flatté que la France, ayant maintenant pour » elle ce qui fait l'ambition des autres puissances, serait en perpé-

» tuelle harmonie avec le saint Siége. Nous comptons encore sur

» ce grand bien, d'où dépendent la parfaite tranquillité des esprits

» et l'amour de la religion dans l'immense étendue de la France.

» Cependant, si l'on fait entrer en Italie les innovations, il n'y aura

» plus moyen de tenir à Rome, et le premier consul n'a sûrement

pas le dessein de nous perdre et de nous rendre l'objet des in-

» culpations et des reproches de toutes les Eglises dont nous som-

» mes le chef. »

Cependant, on avait attribué à Pie VII l'élection du nouveau grand-maître de l'ordre de Malte, et le pape, après avoir pris l'avis d'une congrégation de cardinaux sur le mérite des différens candidats au magistère, élut grand-maître le bailli Ruspoli, seigneur romain. La France approuva ce choix; mais le bailli, croyant voir des obstacles à un rétablissement de l'ordre tel qu'il le souhaitait, déclina cet honneur. Comme on craignait que la cour de Londres ne fît des difficultés de remettre la souveraineté à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, si l'état d'interrègne conti-

M le en d'a

du

L

n

at

no sor au ple blis titr

tion

pita nist à to qu'o autr lien répu

anin règle voul dans d'êtr

métr Ravo Les Vige Mod Ceux venn dron

Pa évêck tion 3031 tan-

ient

tion

aux

vrai

infi-

erre,

de-

mar-

s lois

sseur

seph

livrés

de si

rdien

n est

lisant

esoin

e con-

qui se

r, avec

ie tou-

t pour

perpé-

re sur

esprits

rance.

'y aura

rement

des in-

is som-

ouveau

ris l'a-

fférens

oli, sei-

bailli,

el qu'il

la cour

ineté à

conti-

nuait, Pie VII nomma alors le bailli Tommasi, Toscan, qui désigna aussitôt un lieutenant commissaire pour recevoir la consigne de Malte, des îles de Gozo et de Cumino. Les difficultés que suscita le commandant anglais rendirent cette nomination sans résultata en définitive, l'Angleterre refusa d'évacuer Malte.

La nomination du bailli Tommasi déplaisait à l'Espagne, qui, d'ailleurs, s'obstinait dans ses demandes restrictives de l'autorité du nonce. Sur ce point, elle céda enfin, et consentit à admettre le nonce Gravina qu'elle ne voulait pas recevoir depuis un an. De son côté, la Russie, qui avait fait attendre le passeport d'entrée au nonce Arezzo, finit par ne plus le refuser. Les rapports de Naples avec le saint Siége étaient les seuls qui ne fussent pas rétablis parfaitement, quoique le cardinal Fabrice Ruffo eût reçu le titre de ministre plénipotentiaire à Rome.

A raison des relations du saint Siége avec la France, la protection honorifique des établissemens français religieux dans la capitale du monde chrétien était exercée sans difficulté par le ministre Cacault, hien que cette puissance eût renoncé, à Tolentino, à toutes prétentions sur les fondations religieuses. Ce n'était qu'une concession d'honneur : une concession plus réelle, et bien autrement importante, fut le Concordat avec la république italienne, conclu enfin, le 16 septembre 1803, dans ces termes :

«Sa Sainteté le souverain pontife Pie VII et le président de la république italienne, premier consul de la république française, animés d'un égal désir de voir établir dans cette république un règlement fixe sur ce qui concerne les affaires ecclésiastiques, et voulant que la religion catholique romaine soit conservée intacte dans ses dogmes, sont convenus des articles qui suivent :

» 1. La religion catholique, apostolique, romaine. continue d'être la religion de la république.

» 2. Sa Sainteté mettra dans les formes légales sous la juridiction métropolitaine des Eglises archiépiscopales de Milan, Bologne, Ravenne et Ferrare, les Eglises épiscopales dont les noms suivent. Les siéges de Brescia, Bergame, Pavie, Como, Crema, Novarre, Vigevano, Crémone et Lodi, seront suffragans de Milan. Ceux de Modène, Reggio, Imola et Carpi, seront suffragans de Bologne. Ceux de Césène, Forli, Faënza, Rimini et Cervia le seront de Ravenne; et ceux de Mantoue, Comachio, Adria et Vérone dépendront de Ferrare. »

Par l'article 3, le pape consentait à la suppression des deux évêchés de Sarsina et de Berthinoro, et de deux abbayes, à condition que les titulaires donneraient leur démission es auraient un dédommagement, et que les biens seraient appliqués à d'autres fondations ecclésiastiques.

Dans l'article 4, Pie VII consentait à ce que le président nom mât aux archevêchés et évêchés; il s'engageait à donner l'institution canonique aux sujets nommés qui auraient les qualités requises par les canons.

L'article 5 renfermait le serment que devaient prêter les évêques entre les mains du président: il était conforme à celui qui était usité en France.

• 6. Les curés prêteront le même serment en présence des autorités civiles constituées par le président.

» 7. Tout archevêque et évêque pourra toujours, librement et sans obstacle, communiquer avec le saint Siége pour toutes les matières spirituelles et affaires ecclésiastiques.

* 8. Il sera libre également aux évêques d'élever à la cléricature et aux ordres, à titre de bénéfice, de chapelle, de legs pieux, de patrimoine ou de toute autre attribution légitime, ceux qu'ils jugeront être nécessaires et utiles aux églises et diocèses respectifs.

» 9. Les chapitres des cathédrales seront conservés, ainsi que ceux des collégiales, au moins les plus marquantes. Ces chapitres jouiront d'une dotation convenable, ainsi que les menses archiépiscopales et épiscopales, les séminaires, les fabriques des cathédrales et des collégiales, et les paroisses. Ces dotations seront établies dans le plus court délai, de concert entre Sa Sainteté et le président.

ro. L'enseignement, la discipline, l'éducation et l'administration des séminaires épiscopaux, sont soumis à l'autorité des évêques respectifs, d'après les formes canoniques.

et autres établissemens pieux de même nature, gouvernés antérieurement par les seuls ecclésiastiques, seront, à l'avenir, administrés dans chaque diocèse par une congrégation composée moitié d'ecclésiastiques et moitié de séculiers. Le président de la république choisira les séculiers, de même que les ecclésiastiques, qui lui seront proposés par l'évêque. Les congrégations seront toujours présidées par l'evêque, qui aura également la liberté de visiter les lieux qui sont sous l'administration légitime des laïques.

• 12. Sa Sainteté accorde aux évêques le droit de conférer les cures qui viendront à vaquer, à quelque époque de l'année que ce soit. Dans les paroisses à collation libre, ils nommeront, après avoir ouvert un concours, les sujets qu'ils jugeront les plus dignes. Dans les paroisses à patronage ecclésiastique, le concours préalablement établi, ils donneront l'institution à celui que le pa-

les

[A

tre

cu

do

dig

che se f

aux

me

de l core déc ne s En anne leur

pre nistr

taire

itali sa n

pres tero Qua prés

doni de r et se veni

• Sig

tron ecclésiastique présentera comme le plus digne entre les concurrens. Enfin, dans les paroisses à patronage laïque, l'évêque donnera l'institution au sujet présente, pourvu qu'il ait été trouve digne à l'examen. Mais dans tous les cas, les évêques ne pourront choisir que des sujets agrées par le gouvernement.

» 13. L'évêque, outre les autres peines canoniques, pourra punir les ecclésiastiques coupables, et même les condamner à la réclusion dans les séminaires et dans les maisons religieuses.

» 14. Aucun curé ne pourra être forcé à administrer le sacrement de mariage à quiconque se trouvera lié par quelque empêchement canonique.

» 15. Aucune suppression de fondation ecclésiastique ne pourra se faire sans l'intervention du saint Siége apostolique.

» 16. Eu égard aux révolutions extraordinaires qui ont eu lieu et aux événemens qui en ont été la suite, et surtout en considération de la grande utilité qui résulte pour la religion du présent Concordat; enfin pour assurer la tranquillité publique, Sa Sainteté déclare que ceux qui ont acquis des biens ecclésiastiques aliénés, ne seront inquiétés, ni par elle, ni par les pontifes ses successeurs. En conséquence, la propriété desdits biens, les rentes et droits y annexés, resteront invariablement au pouvoir des acquéreurs et de leurs ayans cause.

» 17. Tout geste, parole ou écrit, qui pourrait tendre à corrompre les bonnes mœurs ou à avilir la religion catholique ou ses ministres, est strictement prohibé.

» 18. Les ecclésiastiques seront exempts de tout service militaire.

» 19. Sa Sainteté reconnaît dans le président de la république italienne les mêmes droits et priviléges qu'elle reconnaissait dans sa majesté impériale, comme duc de Milan.

» 20. Quant aux autres objets ecclésiastiques qui ne sont pas expressément mentionnés dans les présens articles, les choses resteront et seront réglées d'après la discipline actuelle de l'Église. Quant aux difficultés qui pourraient survenir, le saint Père et le président s'en réservent la connaissance de concert entre eux.

» 21. Le présent Concordat est substitué à toutes les lois, ordonnances et décrets émanés jusqu'ici de la république en matière de religion. !

» 22. Chacune des deux parties contractantes s'engage, pour elle et ses successeurs, à observer religieusement tout ce qui a été convenu de part et d'autre.

» Fait à Paris, le 16 septembre 1803.

* Signé J.-B., cardinal Caprara, legat; et Ferdinand Markscalchi.

ature ix, de ls ju-

ctifs.

i que

itres

mor

titu-

re-

évê-

i qui

s au-

nt et

pitres rchiéathéeront eté et

istraévê-

harité
antéadmiposée
de la
iques,
eront
rté de
ïques.
er les

que ce après us diicours le paSi l'on compare le Concordat d'Italie à celui de France, évidemment le premier apparaît comme beaucoup moins défavorable à l'Eglise que le second; mais les avantages qu'il lui assurait ne tardèrent pas à être singulièrement atténués dans l'exécution. Cette convention fut violée en plusieurs points, et particulièrement en ce qui regardait les fondations. D'une part, le gouvernement s'empara des biens; de l'autre, il voulut exercer sur les affaires ecclésiastiques une domination dont le gouvernement français lui donnait le déplorable exemple.

Pendant que la hiérarchie ecclésiastique se relevait en France, l'organisation de l'Eglise d'Allemagne recevait de cruelles atteintes. La ligue d'Ems avait appelé un châtiment, que la Providence. voulut rendre terrible. Le clergé d'Outre-Rhin porta, dans ses chefs comme dans ses derniers membres, la peine de l'enthousiasme avec lequel il avait adopté les doctrines du Febronius. A la suite des guerres, et à titre de compensation de ce que les conquêtes de la France leur avaient enlevé, les princes séculiers envahirent les souverainetés ecclésiastiques qui se trouvaient à leur bienséance; et la diète de Ratisbonne confirma cette usurpation, le 23 février 1803, sous la médiation de la France et de la Russie. On sécularisa les biens des archevêques-électeurs et des chapitres, qu'on attribua à ces princes comme indemnité. On supprima même les chapitres et les couvens, et les titulaires perdirent leurs droits et prérogatives, sous la condition néanmoins qu'un arrangement ultérieur assurerait leur sort; condition qui ne fut pas toujours exactement remplie. On arrêta que le siége archiépiscopal de Mayence serait transféré à Ratisbonne, qui deviendrait la métropole de toute l'Allemagne, à l'exception des contrées soumises à l'Autriche et à la Prusse. Dans les conjonctures extraordinaires où ces changemens s'accomplissaient, les protestations ou réclamations du pontife romain n'eussent abouti à aucun résultat. Si nulle plainte ne sortit de sa bouche, pendant que les opérations qui semblaient nécessaires à la paix faisaient perdre au clergé allemand de si vastes domaines, son cœur ne resta point insensible à l'intérêt spirituel des Catholiques, devenus sujets des Protestans et qui avaient perdu leurs évêques. Il songea à réorganiser et à rétablir, sur la base des traités entre les puissances, la hiérarchie ecclésiastique d'Allemagne. Mais pour agir avec succès, il lui fallait un point d'appui. Pie VII, qui avait tant fait pour la France, crut le trouver dans son chef.

« Les Eglises d'Allemagne, écrivit le pape au premier consul, à la date du 4 juin 1803, ont fait dans les derniers temps des pertes sans nombre. Elles ont été dépouillées, à notre grand (An re

» loi

» me

» \$01 » sui

» no

» rei

» bo » ses

• do

» réi • aff

» ces

• ma

» ma

• d'i • de

» Vo » rét

» rite

• tou

» tou

» mo

» no

» ave

» app

» acc

» béi

Le

spiri soup

none

les d

regret, de presque tous leurs biens temporels, et vous concevez sans peine de quelle profonde douleur nous avons été accablé, » lorsque nous les avons vues privées en un instant d'un si grand · nombre de solides appuis qui garantissaient ieur stabilité et maintenaient leur splendeur. Ce qui augmente chaque jour » notre affliction, c'est la crainte peut-être trop fondée où nous » sommes, que la perte bien plus déplorable du bien spirituel ne » suive de près celle du bien temporel. En effet, si nous ne pre-» nons promptement les mesures nécessaires pour maintenir dans » ces contrées la religion catholique, conserver les Eglises et assu-» rer le salut des âmes, il est à craindre que, dans un si grand » bouleversement, qui engloutit les intérêts temporels de l'Eglise, » ses intérêts spirituels n'éprouvent eux-mêmes de très-grands dommages. Obligé donc, par les devoirs de notre ministère, de » réunir tous nos moyens pour régler d'une manière stable les affaires ecclésiastiques de l'Allemagne, pour empêcher que dans » ces contrées la religion catholique ne souffre aucun dommage » en elle-même ou dans les choses qui lui sont nécessaires pour maintenir dans son intégrité ce qui subsiste encore, et conser-» ver au moins les biens spirituels, après avoir perdu d'une » manière si déplorable les biens temporels, nous avons résolu • d'implorer votre secours, notre très-cher fils en Jésus-Christ, et » de vous prier de nous aider dans une affaire si importante. » Vous nous avez secondé avec tant de zèle, lorsqu'il s'est agi de » rétablir la religion en France, et de lui rendre la paix et la sécu-» rité, qu'après Dieu c'est à vous que nous sommes redevable de • tout ce qui s'est fait, dans ce pays, d'avantageux à la religion, » tourmentée si longtemps par d'aussi horribles attaques. C'est un motif pour nous de vous offrir cette nouvelle occasion de prou-» ver votre attachement à la religion catholique, et d'acquérir de » nouveaux titres de gloire.

» Bien persuadé, d'après les preuves d'affection que vous nous » avez données, qu'à notre prière vous ne refuserez pas votre » appui à la religion catholique, et que vous nous seconderez de u tous vos efforts dans une entreprise aussi importante, nous vous » accordons affectueusement, très-cher fils en Jésus-Christ, la

» bénédiction apostolique. »

Les princes protestans désiraient eux-mêmes que les rapports spirituels de leurs nouveaux sujets fussent fixés; les Catholiques soupiraient après un arrangement. On songea donc à nommer un nonce pour résider à Ratisbonne, avec mission d'écouter toutes les demandes et de rendre compte au saint Siège des besoins des

ient nce, einence .

103]

évi.

ble

t ne

ion. ère-

ver-

les

ses 10us. A. conliers ent à sur-

rs et . On aires oins ı qui e ar-

et de

vientrées xtrations ucun que

perresta s sungea puis-

agir

tant

nsul, s des rand fidèles et des besoins des gouvernemens. Pie VII jeta les yeux sur

Annibal Della Genga, archevêque de Tyr

L'auditeur Troni, attaché à la nonciature, eut des conférences avec le baron de Dalberg, ancien archevêque de Mayence, et ils travaillèrent à un projet de concordat, partant de cette base : que le saint Siége conserverait ses droits, et que chaque souverain doterait les évêchés de ses Etats, et présenterait aux évêchés des sujets qui seraient institués par le pape. Il s'agit ensuite de régler les rapports particuliers et les intérêts respectifs de l'Eglise et des princes. Pour cet objet, on ouvrit des conférences à Ratisbonne. Il y en eut huit, qui furent tenues depuis le 6 février 1804 jusqu'au 21 mars suivant. Les négociateurs étaient le nonce Della Genga, De Franck, référendaire de l'Empire germanique, et De Kolborn, suffragant de Dalberg. Ces conférences ne produisirent aucun résultat, à cause de la diversité des intérêts, ainsi que de la variété des systèmes qu'on mit en avant, et qui étaient tous plus ou moins subversifs de la discipline ecclésiastique. Il se trouva d'ailleurs que les députés allemands n'étaient pas autorisés à conclure.

Della Genga sollicita du moins des arrangemens avec les cours de Munich et de Wurtemberg. L'électeur de Bavière demanda à déterminer, de concert avec Pie VII, le nombre des évêques nécessaires pour le culte catholique, et à fixer l'arrondissement de chaque diocèse 1. Il demanda, comme une condition absolue, que la mise en possession du temporel se sit chaque sois en son nom et sous son autorisation, et que chaque nouvel installé prêtât serment de fidélité par-devant l'administration suprême de la province où sa cathédrale serait située. Il demanda un archevêque résidant à Munich, et des évêques suffragans à Augsbourg, à Wurtzbourg, à Passaw, à Bamberg. La juridiction que l'archevêque de Salzbourg et l'évêque de Ratisbonne exerçaient dans les provinces électorales, devait être réunie à ces nouveaux diocèses, et partagée entre eux dans la proportion géographique la plus commode et la plus avantageuse au bien et au service de l'Eglise. Les causes ecclésiastiques devaient être portées, en première instance, au tribunal des évêques; en seconde instance, devant le métropolitain ; ce ne devait être qu'en dernière instance que le saint Siège en prendrait connaissance. Enfin, Pie VII revêtirait de sa sanction le projet d'une nouvelle liturgie, conforme en tout point à celle de l'Eglise romaine.

Les négociations au sujet de l'Allemagne n'avaient pas empèché Pie VII de réclamer, par une note du cardinal Caprara, contre les

[AD Artic exact parvi sions La lo ne pi que i tions des 1 discip Buon peup défia mom invit succe prop

" dès
" giss
" cau
" plu
" que
" me

abati

vote

mati.
Di çais roma disti Clem étab reur que cord naîtri las cord

un d

plus

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 434-435.

1804

ux sui

rences

et ils

e: que

verain

és des

régler

et des

onne.

4 jus-

Della

et De

isirent

e de la

lus ou

ı d'ail-

clure.

ec les

re de-

es évê-

ondis-

dition

ue fois

vel in-

prême

un ar-

Augs-

n que

çaient

veaux

hique

rice de

n pre-

tance,

stance

revê-

forme

pèché

tre les

Articles organiques du Concordat de France; mais la méthode exacte et la dialectique serrée de cette note, du 18 août 1803, ne parviorent pas à faire abroger une loi qui avait pour elle les passions haineuses de ses auteurs et l'appui d'un schisme récent. La loi réglementaire sur le Concordat de la république italienne ne produisit pas, à Rome et dans toute l'Italie, moins de rumeur que n'en avaient causé les Articles organiques. Enfin les innovations que Moreau de Saint-Méry, administrateur, pour la France, des Etats de Parme, Plaisance et Guastalla, introduisait dans la discipline de l'Eglise de ces pays, achevaient de montrer que Buonaparte tenait peu compte au fond du bien spirituel des peuples placés sous sa domination. Bravant néanmoins les justes défiances qu'autorisait une telle conduite, le premier consul, au moment où le sénat le déclarait empereur (18 mai 1804), faisait inviter Pie VII à venir le sacrer et le couronner. Le cardinal Fesch, successeur du ministre Cacault à Rome, avait été l'organe de cette proposition.

« Consalvi, dit le chevalier Artaud ', comprit bien vite qu'il était » dès ce moment entraîné par un torrent impétueux; qu'il ne s'a» gissait plus de l'intérêt de la religion; qu'il fallait épouser la » cause d'un guerrier livré aux illusions de la gloire; qu'il n'était » plus permis de regretter les anciens souverains de la France; et » que la barque de S. Pierre, jetée dans la haute mer, pouvait être » menacée d'un prochain naufrage. » Pie VII tomba dans un grand abattement, et résolut de demander conseil aux cardinaux. Consalvi eut ordre d'en consulter vingt des plus influens: cinq votes furent absolument négatifs, et quinze, au contraire, affirmatifs.

Deux cardinaux opposans objectaient que l'empereur des Français était illégalement et illégitimement élu; que le pontife romain ne devait pas confirmer cette élection par le sacre. Ils distinguaient le droit du fait, s'appuyant de la constitution de Clement V, dans le concile général de Vienne en Dauphiné, qui établit que la dénomination que le pape donne de roi ou d'empereur à quelque prince que ce soit ne constate pas le droit; ajoutant que c'était sous ce seul aspect que Pie VII avait pu faire le Concordat avec le premier consul, et qu'il pouvait même le reconnaître empereur, mais non pas le sacrer, ni le couronner, puisque les oraisons que l'on ferait sur lui établiraient et canoniseraient un droit usurpé et illégitime. Les cardinaux opposans disaient de plus, unanimement, que le sacre et le couronnement de l'empe-

Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 450.

reur par le souverain pontise sanctionneraient toutes les lois et les actes déjà faits par l'empereur, même les lois organiques contre lesquelles Pie VII avait dû s'élever, et les mesures prises en faveur des constitutionnels rebelles aux décisions du saint Siège; et qu'elles canoniseraient, comme ayant bien mérité de l'Eglise, le nouvel empereur qui, bien qu'il eût contribué au rétablissement de la teligion en France, y protégeait des systèmes avilissant la religion et ses ministres. Quelques cardinaux ajoutaient qu'il avait sapé l'Eglise d'Allemagne par la sécularisation. Un autre, après l'avoir mis en parallèle avec Charlemagne, conseillait au saint Père de différer cette grande cérémonie jusqu'à ce que l'empereur s'en fût montré digne, en rendant à l'Eglise ses droits, au moins sur le spirituei; il disait que le nouvel empereur, qui avait donne à d'autres des couronnes, des royaumes, n'avait pas même fait voir de dispositions à rendre à l'Eglise la moitié de son patrimoine, qu'il avait usurpé lorsqu'il était en sous-ordre. Tous représentaient en outre le danger auquel le pape exposerait le saint Siége : par un acte semblable il deviendrait ennemi des souverains de l'Europe, et particulièrement de ceux de la maison de Bourbon et d'Autriche qui se vengeraient à la première occasion. Ils ajoutaient même que Pie VI, pour ne pas faire tort à l'empereur d'Occident, n'avait reconnu celui de Russie qu'après en avoir été sollicité par Joseph II.

Parmi les quinze autres cardinaux, quatre votans objectaient que Pie VII serait compromis, s'il arrivait qu'on le fit assister par des évêques constitutionnels qui avaient démenti l'attestation que leur avait donnée Bernier, qui persistaient dans les erreurs de la Constitution civile et ne reconnaissaient point les décisions du saint Siège; enfin si, les entendant persister dans ce sentiment, le pape ne pouvait parvenir à les faire descendre de la chaire de vérité. On faisait, en outre, observer qu'un grand nombre du bas clergé se trouvaient dans cette catégorie, et que Pie VII devait éviter de les recevoir. Six votans prévenaient le pontife du blâme auquel il s'exposait, si, allant à Paris, in l'es rapportait des avantages réels pour le bien spirituel des fel les, e s'il ne finissait les affaires qui étaient en contestation depuis longtemps, c'est-à dire la réforme de quelques articles des lois organiques du Concordat français, la suppression des lois organiques du Concordat italien, et l'abolition des innovations faites dans la discipline de l'Etat de Parme. Si les cours de l'Europe, notamment le cabinet de Versailles, a raient noté Pie VI de légèreté pour avoir entrepris, quoique dans une simple cause de religion, le voyage de Vienne, sans être assuré d'un bon résultat pour l'Eglise, que dirait on de Pie VII entrepro qui se les dif

Pot ment allégu lesque conch tirait: l'emp scrup prêter s'agiss tes s'e exerci » culte » civil » logid » des » sonr » pere » l'obl » emp » tolé » quei Ceper assim

> l'auto » pres » du » lois » niqu

garda

» de l » s'il » n'ar » du

le sai ne ju titre:

* au

treprenant le voyage de Paris pour complaire à un gouvernement qui se refuserait a i bien spirituel de ses administrés? De toutes les difficultés énoncées par les cardinaux, voilà les plus fortes.

Pour obvier à ces difficultés, Pie VII exigea qu'indépendamment du désir d'être couronne et sacré par le pape, Buonaparte alléguat les affaires multipliées concernant la religion; affaires sur lesquelles le saint Siège avait fait des représentations, et dont la conclusion ne pouvait être hâtée qu'autant que le pontife consentirait à venir à Paris, de graves empêchemens s'opposant à ce que l'empereur se rendît en Italie. Et comme Pie VII avait conçu des scrupules, en prenant lecture du serment que Buonaparte devait prêter relativement aux cultes, le cardinal Fesch déclara qu'il s'agissait seulement d'obliger l'empereur à permettre que les cultes s'exerçassent librement, et à faire respecter la liberté d'un tel exercice. La promesse de respecter et faire respecter la liberté des » cultes, disait-il, n'est que le mode de l'exécution de la tolérance » civile : elle n'emporte pas en soi la tolérance religieuse et théo-» logique qui est l'acte intérieur d'approbation et de canonisation » des autres sectes. On peut en tirer la preuve le l'état de la per-» sonne qui doit prêter ce serment. Le sénat sait fort bien que l'em-» pereur qui doit prononcer ce serment est catholique. Ce sénat, qui » l'oblige à jurer le Concordat qui est la profession de sa foi (à lui » empereur), n'a donc pas voulu l'obliger au respect renfermant la » tolérance théologique qui détruirait cette même foi, et par consé-» quentil n'a exigé que le mode de protection de la tolérance civile.» Cependant, on objectait encore, à Rome, contre le serment, qu'il assimilait au Concordat les lois organiques que le saint Siége regardait comme étant, en quelques points importans, subversives de l'autorité de l'Eglise. A cette objection on répondit : « Le serment » prescrit l'obéissance aux lois du Concordat, parce que, en langage » du droit public, les stipulations de deux puissances sont des » lois que les publicistes appellent lois de la lettre. Les lois orga-» niques sont des lois d'une autre nature. Le prince ne peut jurer de les faire observer, parce qu'elles peuvent être changees, et » s'il avait été dans l'intention du constituant de le prescrire, il » n'aurait pas dit les lois du Concordat, mais les lois organiques » du Concordat. »

En même temps qu'on résolvait les difficultés proposées par le saint Siège, on insistait, et avec une complaisance que les faits ne justifiaient pas d'une manière complète assurément, sur les titres du nouvel empereur à la reconnaissance de l'Eglise. «Les » temples rouverts, écrivait le ministre des relations extérieures » au cardinal Caprara, les autels relevés, le culte rétabli, le minis-

1804] et les

e lesir des 'elles ouvel de la

igion sapé avoir

re de s'en s sur

nne à voir oine,

éseniége :

ns de rbon

ajoud'Oc-

solli-

aient r par 1 que

de la

nt, le

e véa bas

t évi.

t évi. lâme

van-

vant les

dire

rdat

lien,

it de

illes,

dans e as-

l en-

tère organisé, les chapitres dotés, les séminaires fondés; vingt
millions sacrifiés pour le paiement des desservans; la possession
des Etats du saint Siége assurée, Rome évacuée par les Napolitains, Bénévent et Ponte-Corvo restitués, Pesaro, le fort Saint-Léon, le duché d'Urbin rendus à Sa Sainteté, le Concordat ita-lique conclu, les négociations pour le Concordat germanique
fortement appuyées, les missions étrangères rétablies, les Catho-liques d'Orient arrachés à la persécution et protégés efficacement
auprès du Divan: tels sont les bienfaits de l'empereur envers
l'Eglise romaine. Quel monarque pourrait en offrir d'aussi grands et d'aussi nombreux dans le court espace de deux à trois ans?

Le culte, écrivit encore le ministre des relations extérieures au cardinal Fesch, a commencé à reprendre sa pompe extérieure par l'effet des lois qui la permettent et par les libertés particulières dont elle est l'objet. Toutes les institutions civiles ont été mises de nouveau sous le sceau de la religion. Les naissances, les mariages sont consacrés par ses colennités, et les pompes funèbres, que l'on avait proscrites dans des temps où les usages les plus solennels et les plus touchans n'étaient plus respectés, ont été rétablies par la sagesse d'un gouvernement qui cherche des moyens d'émulation pour la vertu, jusque dans les derniers honneurs rendus à sa mémoire.

» C'est dans ces circonstances où l'opinion publique s'épure et » s'affermit de jour en jour, que la présence du saint Père en » France peut achever un changement que Sa Majesté impériale a » si heureusement commencé. Le respect et la considération dont » Sa Sainteté y jouit lui rendent ce succès facile. Il le devient en core davantage par la tendance de tous les esprits vers un sys » tème qui offre plus de repos à la conscience et plus de consolations au malheur. Tout, jusqu'à l'oubli de ces principes » pendant dix ans, contribue à en faire mieux sentir la nécessité, » et la génération même qui s'en était écartée désire que celle qui » doit la suivre s'y attache plus étroitement et plus franchement... » La France est pour le saint Père un pays nouvellement reconquis. Son influence personnelle y affermira mieux les principes » religieux qui dirigent sa conduite, et que la pureté de sa vie ne

Rassuré par la promesse, donnée au cardinal Caprara, que le voyage n'aurait pas seulement pour objet le couronnement de Buonaparte, que les grands intérêts de la religion en formeraient la partie principale, et que ces intérêts seraient agités dans les conseils mutuels du pape et de l'empereur; comptant sur une ré-

» peut que faire aimer davantage... »

cept entr dans Pie

» po » qu » ch

» été » d'e » ph

» ava » l'il » rat

» pro » Sié » exe » tre

» née

Le

tions
au jo
le Br
et qu
frapp
le tit
indép
tre à
sa vil
Le pi
phino
fête.

Le dépar ple d cardi vemb culté et le qui s'

³Т. ³М.

ringt sion poliainttitaiique

nthoment nvers aussi eux à

eures

rticurticunt été
nces,
es fues les
s, ont
ne des
rniers

ure et ère en riale a dont ent enn sysconsoncipes essité, lle qui ment...

recon-

ncipes

vie ne

que le ent de eraient ans les ine réception en rapport avec la dignité sublime du chef de l'Eglise; entrevoyant, d'ailleurs, les suites désastreuses d'un refus; confirmé dans la pensée du voyage par la grande majorité des cardinaux, Pie VII engagea sa parole.

"Il n'y avait pas encore six ans, font observer les Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le xviii siècle, que la tyrannie avait exercé le traitement le plus odieux sur le chef de l'Eglise. Il n'y avait pas encore six ans que Pie VI avait été en butte à la persécution du Directoire, avait été traîné d'exil en exil, et amené captif en France pour y servir de trophée à l'impiété. Ce voyage, qu'on avait cru rendre humiliant, avait tourné pourtant à la gloire de la religion et à celle de l'illustre proscrit. La Providence voulut-elle une nouvelle réparation des outrages faits au père commun des fidèles, ou bien se proposa-t-elle de resserrer les liens entre les Français et le saint Siége, de les attacher davantage à la religion par un graud exemple de piété et de douceur, et de les prémunir par là contre une nouvelle persécution qui devait éclater sous peu d'années? c'est ce qu'il ne nous appartient pas de juger.

Le nom de Charlemagne avait été prononcé dans ces négociations; et même le cardinal Caprara avait proposé de fixer le sacre au jour de Noël, anniversaire du couronnement du fils de Pépin le Bref, de ce Charles le Grand qui réduisit l'Occident au silence et qui tint l'Orient immobile. Cette mention d'un nom si glorieux frappa Buonaparte. L'administration de Portalis, qui n'avait que le titre de conseiller d'Etat, fut subitement érigée en ministère indépendant; et un des premiers actes de ce ministère fut une lettre à l'évêque d'Aix-la-Chapelle, qui l'autorisait à célébrer, dans sa ville épiscopale, la fête de Charlemagne, selon les anciens usages². Le prélat fut averti de la prochaine arrivée de l'impératrice Joséphine, et invité à prendre un jour pour la célébration de cette fête. Mais revenons au voyage de Pie VII.

Le 29 octobre, il annonça aux cardinaux en consistoire son départ prochain. Il supprima la Bulle *Ubi papa, ibi Roma*, à l'exemple de Pie VI lors du voyage à Vienne. Il remit, dit-on, à chaque cardinal un papier cacheté, avec ordre de le tenir secret. Le 1^{er} novembre, il expédia les décisions qui attribuaient à Consalvi les facultés pour gouverner politiquement toutes les affaires de Rome; et le lendemain il quitta sa capitale, précédé du cardinal Fesch, qui s'acquitta avec empressement du devoir de tout préparer sur

T. 3, p. 449-450.

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 467.

[\n

rési

rel;

» CO

» il :

» les

tifi

n d'I

» pa

» çai

» acc

»a e

• mc

» cel

v ver

• et e

» liqu

été

» ave

• fast

» dan

» l'Et

» tipl

o son

» n'in

prii

» rev

" et c

» pré

» étai

· cap

»Π

» F

la route pour recevoir le souverain pontife. Les autres cardinaux qui accompagnaient le pape étaient Antonelli, Borgia, di Piétro, Caselli, Braschi et de Bayanne. Plusieurs prélats, le duc de Braschi, le prince Altiéri, etc., complétaient le cortége.

La pieuse reine d'Étrurie, tenant le jeune roi par la main, accueillit Pie VII à Florence. Le 6 novembre, le pontife romain administra solennellement le sacrement de confirmation à ce prince, auquel le cardinal Antonelli servit de parrain; puis, du balcon du palais Pitti, il donna la bénédiction apostolique à plus de quarante mille fidèles.

Malgré les instances d'un agent anglais, qui lui suggérait, pour ne point passer outre, un prétexte que la loyauté de Pie VII repoussa, il continua son voyage, recevant partout les honneurs dus à sa dignité. A Turin, il trouva le cardinal Cambacérès et d'autres personnages envoyés à sa rencontre. A Lyon, où il eut le chagrin de perdre le cardinal Borgia, l'empressement de cette immense cité pour contempler le vicaire de Jésus Christ consola doucement son cœur. Enfin, le vingt quatrième jour d'une marche que l'on n'avait pas calculée de manière à épargner la fatigue, car un jour on lui faisait faire dix-neuf lieues, et un autre jour quatre lieues, il arriva à Fontainebleau. Buonaparte était à la chasse, lorsqu'on lui annonça l'approche de Pie VII. Il se dirigea sur-le-champ vers la route, et rencontra la voiture du pape à la Croix-de-Saint-Hérem. Comme s'il eût craint de témoigner trop de respect au vénérable voyageur, il souffrit que ce vieillard, affaibli par les ans et par la fatigue, descendît de voiture, et réprimant l'ardeur de sa propre jeunesse pour la proportionner à la lenteur de l'âge du pontife, il mesura si bien ses pas qu'il n'en eut pas un seul d'avance sur lui!. La joie rayonnait sur le front de Napoléon, et la figure calme du pape n'exprimait qu'une satisfaction mêlée d'embarras 2. Le premier mouvement de Buonaparte n'avait pas été de se jeter aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, et d'implorer sa bénédiction sur lui et sur le peuple français. « Ils ont été au-devant l'un de l'autre, et ils se » sont embrassés: • tels sont les termes dans lesquels le Journal officiel du temps rendit compte de cette première entrevue. Heureusement, Pie VII avait traversé la France au milieu d'un peuple à genoux.

Le 28 novembre, il se trouvait à Paris. Des discours qui lui furent adressés au nom des divers corps de l'Etat, nous ne rapporterons que celui de Fabre de l'Aude, organe du Tribunat

¹ Cohen, Précis hist. sur Pie VII, p. 119.

² M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 495.

naux

étro,

schi,

, ac-

ı ad-

ince,

n du

rante

urne

ussa,

sa di-

s per-

e per-

pour

cœur. it pas

ui fai-

rriva à

nonça

ute, et

me s'il

ageur,

itigue,

unesse

nesura

i ¹. La

u pape

remier

eds du

et sur

t ils se

ournal

revue.

u d'un

qui lui

e rap-

nat;

résume l'histoire de Pie VII, considéré comme souverain temporel; et, à ce titre, nous ne saurions l'omettre:

Très-saint Père, le Tribunat vous regarde depuis longtemps comme l'un des amis et des alliés les plus fidèles de la France; il se rappelle, avec les sentimens de la plus vive reconnaissance, les services rendus avant même d'être éleve sur le trône pontifical: il n'oubliera jamais que, dans votre dernier énisconat

» tisses rendus avant meme d'etre eleve sur le trone pon-» tisses; il n'oubliera jamais que, dans votre dernier épiscopat » d'Imola, vous sûtes apaiser par une conduite sage, éclairée et » paternelle, les insurrections organisées contre l'armée fran-» çaise, et prévenir celles qui la menaçaient.

» Mais ce n'est pas sous ce seul rapport que Votre Sainteté a » acquis des droits à la vénération et à l'amour des Français.

» Îls étaient agités par des troubles religieux, le Concordat les » a éteints; nous nous félicitons d'avoir concouru de tous nos » moyens à seconder à cet égard votre sollicitude paternelle et » celle du chef suprême de cet empire.

» Si nous examinons la conduite de Votre Sainteté dans le gouvernement intérieur de ses Etats, quels nouveaux sujets d'éloge vet d'admiration!

• Votre Sainteté a réduit les dépenses de tous les palais apostoliques; sa table, son entretien, ses depenses personnelles ont été réglés comme celles du plus simple particulier. Elle a pensé, avec raison, que sa véritable grandeur consiste moins dans le faste et la pompe de sa cour, que dans l'éclat de ses vertus et dans son administration économique et sage.

» L'agriculture, le commerce et les beaux-arts reprennent cans » l'Etat romain leur ancienne splendeur.

» Les contributions qu'on y prélevait étaient arbitraires, mul-» tipliées, mal réparties; Votre Sainteté les a remplacées par un » système uniforme et modéré de contributions foncière et per-» sonnelle, toujours suffisant dans un pays auquel sa situation » n'impose point la nécessité d'un grand état militaire, et où une » sévère économie règne dans les dépenses.

» Les priviléges et les exemptions ont été abolis; depuis le » prince jusqu'au dernier sujet, chacun paie en proportion de son » revenu.

» Le cadastre des provinces ecclésiastiques, commencé en 1775, « et celui de l'agro romano, commencé par Pie VI, votre auguste » prédécesseur, sont terminés, et ont reçu la perfection dont ils » étaient susceptibles.

» Un bureau des hypothèques a été organisé, et la bourse des » capitalistes est ouverte aux propriétaires mal aisés.

T. XII.

» Des primes ont été accordées à ceux qui formeront des éta-

ix

de

qu

àt

COL

du

me

rap

tio

mii

sigi

» d

rée.

Le

à p

se t

céro

Tui

et J

con

de i

Buo

du

l'au

dans

des

cach

Fora

» de

ron

revi

la c

de 1

du d

n'av

sign

qués

I

» blissemens d'agriculture et des plantations; la campagne de » Rome, depuis longtemps inculte et stérile, sera bientôt couverte » de hois, comme dans le temps de la splendeur romaine; une loi » oblige les grands propriétaires à mettre leurs terres en culture, ou » à abandonner, pour une modique redevance, celles qu'ils ne pour » ront faire travailler; enfin, le desséchement des marais Pontins, » en rendant à l'agriculture de vastes terrains, contribuera à la » salubrité de l'air et à l'accroissement de la population de cette » partie de l'Etat romain.

»Le commerce a besoin, pour prospérer, d'être dégagé de toutes » les entraves de la fiscalité et de ce système destructeur de gênes » et de prohibitions; il veut être libre comme l'air; Votre Sainteté

» a proclamé hautement la liberté du commerce.

Les monnaies de faux et de bas aloi, source de discrédit et d'immoralité, ont été remplacées par une monnaie réelle.

» Des manufactures de laines, des filatures de coton sont éta-» blies à Rome et à Civita-Vecchia, pour les indigens des hospices » caméraux.

» En poussant jusqu'à l'excès sa charité envers les pauvres, en en réservant rien pour elle ni pour sa famille, Votre Saintete veille cependant avec un soin particulier à ce que ses libéralités aient un emploi toujours utile.

» La ville de Rome, malgré ses pertes, continuera à être la

» patrie des beaux-arts.

» Votre Sainteté a ordonné des fouilles à Ostie et sur le lac » Trajan.

» Tous les chefs-d'œuvre dispersés et rachetables sont rache-

» tés par elle.

» L'arc de Septime-Sévère est décombré et la voie Capitoline » retrouvée.

Tels sont les bienfaits qui ont distingué le règne paternel de Votre Sainteté, jusqu'à ce jour mémorable où elle vient au milieu de nous (à l'invitation du héros que la Providence et nos constitutions ont placé au rang suprème), fixer les bénédictions du ciel sur un trône devenu la plus ferme garantie de la paix de l'Etat, et commencer les destinées qui doivent assurer à la France l'éclat de sa gloire, à ses armées la victoire, à tous les Français la paix et le bonheur.

» Quelle circonstance majestueuse! dix siècles à peine ont suffi » pour la reproduire. Vos vertus personnelles, très-saint Père, » méritaient bien cette récompense d'avoir été choisi par la Divi • nité pour consommer l'œuvre la plus utile à l'humanité et à la

» religion, »

re, ou pourntins, a à la cette

1804

e de

verte

ie loi

outes gênes inteté édit et

nt étaspices

res, en aintete éralités

tre la le lac

rache-

pitoline

ence et s bénéntie de nt assuctoire, i

ont suffi nt Père, la Divité et à la

Les évêques constitutionnels, qui n'étaient aimés ni estimés de personne, cherchaient cependant, dit le chevalier Artaud', quelques moyens d'approcher du premier consul. Ils voulaient à tout prix se trouver présens au sacre, sans avoir satisfait aux conditions que le pape avait stipulées à leur égard. L'avant-veille du sacre, c'est-à-dire le 30 novembre, Buonaparte remit directement à Pie VII une déclaration de Le Coz, après lui en avoir fait rapidement la lecture. A peine scul, le pontife la lut avec attention, et remarqua qu'à ces mots conservés dans une formule minutée par le cardinal Fesch et Portalis, « soumission à ses ju-» zemens sur les affaires ecclésiastiques de France, » l'opiniâtre signataire avait substitué ceux-ci : « sur les affaires canoniques » de France. » La malice de ce changement annonçait qu'on n'avait réellement rien obtenu d'un petit nombre de réfractaires obstinés. Le pape en instruisit Buonaparte, le 1er décembre, en l'invitant à prendre les mesures nécessaires pour que le chef de l'Eglise ne se trouvât pas compromis, et que rien ne pût troubler et souiller la cérémonie du lendemain.

Le 2 décembre, à neuf heures, Pie VII partit du palais des Tuileries pour se rendre à la métropole. A dix heures, Napoléon et Joséphine quittèrent à leur tour le palais. Bientôt la cérémonie commenca. Quand le pape demanda à Napoléon s'il promettait de maintenir la paix dans l'Eglise de Dieu, Profiteris-ne, etc., Buonaparte répondit d'une voix assurée : Profiteor 2. Au moment du sacre, Napoléon et Joséphine se mirent à génoux au pied de l'autel, sur des carreaux. Le sacre fini, le pape récita l'oraison dans laquelle il est demandé que l'empereur soit le protecteur des veuves et des orphelins, et qu'il détruise l'infidélité qui se cache et celle qui se montre en haine du nom chrétien. Après l'oraison où il est dit : « Le sceptre de votre empire est un sceptre » de droiture et d'équité, » Napoléon monta à l'autel, prit la couronne, et la plaça sur sa tête. Il prit ensuite celle de l'impératrice revint auprès d'elle et la couronna. L'impératrice reçut à genoux la couronne. La musique impériale exécuta le Te Deum. L'abbé de Pradt, qui remplissait les fonctions de maître des cérémonies du clergé, dit que, dans tout le cours de la solennité, Buonaparte n'avait fait que bâiller. Les Italiens ne remarquèrent que plusieurs signes d'impatience.

Mais revenons aux évêques constitutionnels. Ils furent convoqués chez le pape le 28 décembre. et Pie VII leur parla avec

Hist, du pape Pie VII. t. 1, p. 507.

^{*} Ibid. p. 511.

bonté; puis on leur présenta à souscrire la formule suivante: « Très-saint Père, je n'hésite point à déclarer à Votre Sainteté que, depuis l'institution canonique donnée par le cardinal légat, j'ai constamment été attaché de cœur et d'esprit au grand • principe de l'unité catholique, et que tout ce que l'on m'aurait » supposé, ou qui aurait pu m'être échappé de contraire à ce » principe, n'a jamais été dans mes intentions; ayant eu toujours » pour maxime de vivre et de mourir catholique, et par là le » professer les principes de cette sainte religion. J'atteste que je » donnerais ma vie pour l'enseigner et l'inspirer à tous les Cav tholiques. Ainsi, je déclare devant Dieu que je professe adhésion * et soumission aux jugemens du saint Siège sur les affaires ec-» clésiastiques de France. Paris, 28 décembre 1804 l. » Les évêques constitutionnels avaient reçu des ordres très-précis de déférer aux désirs du pontife romain. Deux d'entre eux seulement firent, dit on, quelques difficultés: Le Coz, archevêque de Besançon, qui pourtant revint le lendemain protester de sa soumission aux pieds du pape; et Saurine, que quelques-uns même assurent avoir refusé de souscrire. Mais est il probable qu'il eût osé encourir la disgrâce de Buonaparte, lequel avait fait notifier aux constitutionnels, par le ministre de la police, qu'ils eussent à satisfaire Pie VII ? A ces rétractations, il faut joindre celles de plusieurs évêques schismatiques, qui n'avaient point été promus à de nouveaux siéges depuis le Concordat. On en compte un assez grand nombre qui réparèrent, avec plus ou moins d'éclat, leur conduite passée. De Savines, évêque de Viviers, qui avait affligé son diocèse par les égaremens les plus déplorables, et De Jarente, évêque d'Orléans, qui s'était marié, témoignèrent leur repentir de ces scandales : le premier, dont les discours et la conduite avaient annoncé une telle absence de raison qu'on jugea nécessaire de le faire enfermer dans une maison d'aliénés, avouait qu'une some de fureur s'était emparée de lui depuis l'époque où il avait prêté le fatal serment, et suppliait le clergé de l'oublier pour toujours, excepté dans ses prières. Si Le Coz et les autres qui signèrent la rétractation du 28 décembre 1804, parurent revenir depuis sur cette démarche, ces variations n'accuseraient que leur opiniatreté et ne sauraient être considérées que comme des actes isolés. Il resta encore, à la vérité, dans différens diocèses, des prêtres attachés aux principes sur lesquels la Constitution civile du clergé avait été établie; mais ils ne formaient point corps, et ils étaient soumis extérieurement aux évêques. De nombreux exemples de re-

ava
Des
mai
et d

[Au

faisa dan Con il sa quel laiss Mel

prot

L

A pere sava Lou poni la D Pie 1 artic sage pelei Igno Loui mêm et il t une de L dépê ment il y a Porta Mon Buon Napo » lui

v voy

Clé
 du

çonn

¹ Précis hist, sur l'Egl. constit., p. exxxili-exxxvi.

1804]

ante :

nteté

dinal

grand

urait

à ce

jours

là Le

que je

s Ca-

iésion

es ec-

rêques

éférer

firent,

տ, գա

c pieds

avoir

courir

nstitu-

tisfaire

ısieurs

e nou-

grand

nduite

lincèse

évêque

de **ces**

vaient

ire de

e sorte

t prêté

ajours,

rent la

iis sur

iatrete

isolés.

prêtres

clerge

étaient

s de re

tour à l'unité avaient eu lieu à l'époque du Concordat; ceux qui ne les avaient pas encore imités se rendirent enfin après la restauration. Des prêtres constitutionnels, qui avaient trouvé moyen de se maintenir en place, se soumirentalors aux décisions du saint Siége, et d'autres, qui étaient interdits à cause de leur opposition, reconnurent leur erreur.

La nouvelle forme politique que venait de prendre la France faisait présager à Pie VII qu'un changement analogue aurait lieu dans la république italienne. Désirant conserver avec cet Etat le Concordat qui avait été conclu sous les auspices de Buonaparte, il saisit le cardinal Fesch de ses réclamations, tendantes à ce que, quelque forme qui fût donnée à la république d'Italie, on ne laissât aucune vigueur aux décrets émanés du vice-président Melzi, le 26 janvier 1804, décrets contre lesquels il avait déjà

protesté.

A l'égard des affaires de France, le pape remit d'abord à l'empereur un Exposé de demandes, rédigé sous la direction du savant cardinal di Pietro. Se prévalant de la lettre écrite par Louis XIV à Innocent XII en 1693, lettre où le roi annonçait au pontife qu'il avait donné des ordres pour que son édit relatif à la Déclaration du clergé de France en 1682 ne fût plus observé, Pie VII demandait qu'on renonçât à l'enseignement des quatre articles. C'était, suivant Portalis, renverser ce qu'il appelait la sage économie des Articles organiques, qui n'avaient fait que rappeler, ajoutait-il, les franchises et les libertés de l'Eglise gallicane. Ignorant en histoire, le ministre des cultes confondaitla lettre de Louis XIV écrite en 1693 à Innocent XII, avec une lettre que le même prince, sur la fin de ses jours, aurait adressée à Clément XI; et il tombait sinsi dans une double méprise, puisqu'il prenait pour une lettre à Clément XI la dépêche de Louis XIV au cardinal de La Trémouille, chargé des afaires de France à Rome. Cette dépêche, écrite le 7 juillet 1713 sous le règne de Clément XI, mentionne l'accommodement fait en 1693 avec Innocent XII; mais il y a un intervalle de vingt ans entre ces deux actes de LouisXIV. Portalis, qui puisait ses renseignemens dans d'Alembert et Montesquieu, au lieu de remonter aux sources, fit partager à Buonaparte sa conviction erronée. Armé de ces mensonges, Napoléon entra un jour en conférence avec Pie VII. «Vous voyez! » lui dit-il, avec une familiarité grossière, votre Clément XI! vous voyez ce qu'il a fait faire à Louis XIV sur la fin de ses jours. Votre » Clément XI était un homme adroit, il avait gagné le confesseur " du roi; mais il n'en est plus ainsi aujourd'hui. " Le pape soupconna que son fougueux interlocuteur confondait deux époques

AD

sion

gie

pro

Irla

sén

dor

Jea

Dat

por

ecc

tiq

ten

pai

» e

» p

» n

» q

» ti

» d

» S

" [ˈ

" n

»]'

distinctes: les recherches qu'il fit faire lui apprirent qu'il avait deviné juste. Cependant l'empereur revint à la charge. Il prenait goût à cette interpellation, Votre Clément XI! dit le chevalier Artaud'; il larépétait en gesticulant avec vivacité mais sans colère: l étendait horizontalement sa main dont il touchait fréquemment la poitrine du saint Père, en disant sans cesse : « Qu'avez-vous à » répondre? quelle force n'a-t-on pas pour accabler un vieillard, · un roi fatigué, ennuyé, qui a trop fait la guerre, dont les malheurs • avaient sans doute altéré la raison? » Il faut laisser ici Pie VII rapporter lui-même ce qu'il éprouvait. C'est ainsi qu'il racontait ce qui s'était passé : « Nous avions remarqué que l'empereur disait » toujours la même chose. Il ne sortait pas de 1713, et du père » Letellier, et cependant il ne s'agissait, dans ce qu'il disait, que » de 1693 et du père Lachaise. A tous ses Votre Clément XI, nous » avions bien envie de répondre « Votre Louis XIV a cependant » écrit cela dans un autre temps, » mais nous ne devions pas le trop enivrer, Napoléon, ce que doit éviter un ministre de la reli-» gion, ni le mortisser, ce que défend la charité. Avec la perspica-» cité que nous lui connaissions, si nous avions dit deux mots, il » aurait saisi les dates, la vérité, l'imbroglio des faits; mais alors » il serait parti en colère. M. Portalis avaît dit verbalement toutes » ces raisons au cardinal Antonelli. M. Portalis était celui qui » fournissait à l'empereur de telles informations. L'empereur, mieux instruit, se serait indigné, il aurait tout renversé sur son passage, mandé M. Portalis, il l'aurait maltraité; et nous, nous aimions M. Portalis, il accueillait bien les évêques; nous faisons » grand cas d'un homme qui honore les évêques, et nous nous » sommes borné à dire avec quelque fermeté : « Vous vous trom-» pez, ce n'est pas cela; » mais jamais l'empereur n'a voulu com-

» prendre ces ménagemens. »

A l'Exposé de demandes qui fut l'occasion de ces méprises, avait été substitué un Mémoire où le pape formulait des représentations que Portalis trouva, cette fois, raisonnables. Ce Mémoire comprenait onze chefs de réclamations : 1º l'abolition du divorce, incompatible avec le principe de l'indissolubilité du mariage; 2º l'inspection naturelle qui appartient aux évêques sur les mœurs et la conduite des clercs soumis à leur sollicitude; 3º les moyens, pour le clergé catholique, d'exister avec décence et de se perpétuer dans l'intérêt de la religion, qui ne peut subsister sans ministres; 4º le renouvellement des anciennes lois sur la célébration des dimanches et des fêtes; 5º l'exclusion de l'édu-

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 23-24.

avait renait valier olère: nment ous à illard. lheurs

1805]

ie VII ontait disait ı père t, que , nous endant pas le a relirspica-

iots, il s alors toutes i qui ereur, ur son , nous aisons

nous tromı com· prises, reprée Mé-

on du ité du ies sur itude ; **éc**ence t subois sur

l'édu-

sion du clergé constitutionnel aux jugemens du saint Siège; 7º la restauration des établissemens et des congrégations religieuses que la révolution avait dévorés; 8º la . . onnaissance de la religion catholique, en qualité de religion dominante; 9º la protection du gouvernement pour les anciens établissemens des Irlandais; 10º le sort des Lazaristes, des Missions étrangères, du séminaire du Saint-Esprit; 110 l'équivalent de l'abbaye de Clairac, donnée, lors de la conversion de Henri IV, à la basilique de Saint-Jean-de-Latran, et qui avait été vendue pendant la révolution. Dans la réponse à ce Mémoire, Portalis fit valoir les services rendus par le gouvernement à la religion, et s'attacha à ne présenter pour les refus que des raisons obligeantes. Indépendamment du Mémoire qui comprenait les demandes

ecclésiastiques, Pie VII en adressa un autre sur les affaires politiques de l'Etat pontifical: il y réclamait, en qualité de tuteur et d'administrateur du patrimoine de S. Pierre, les terres appartenant au domaine du Siége apostolique, et retenues en partie par l'empire français, et en partie par la république italienne.

« La majesté du culte qui convient au premier siége de la » religion catholique, disait le pape; l'entretien de tant d'évêques » et de tant de missionnaires répandus dans presque toutes les » parties du moude; l'éducation des jeunes gens de toutes les » nations dans le collége de la Propagande à Rome, établissement » qui reste aujourd'hui fermé faute de revenus, ainsi que le sont » les colléges particuliers de telle ou de telle nation ; le maintien de » tant de congrégations et de ministres nécessaires à l'expédition » des affaires de l'Eglise universelle ; le traitement des cardinaux » sur lesquels repose l'administration de cette même Eglise; " l'expédition, les honoraires, les correspondances des légats, nonces, vicaires apostoliques, auprès de toutes les cours et de * toutes les nations étrangères (nous passerons sous silence, si on » l'exige, tant d'autres charges toutes très-pesantes et néanmoins » indispensables du saint Siége apostolique, pour le soutien des quelles la divine providence l'avait doté, même depuis les temps » les plus reculés et antérieurs à sa souveraineté temporelle, de » très-grands revenus et patrimoines dont il jouissait non-seulement » à Rome, mais encore dans des contrées éloignées); ces charges » et d'autres inhérentes à la dignité du souverain pontife sont » encore les mêmes, et peut être se sont-elles accrues, tandis que » les moyens de les soutenir ont diminué et diminuent de jour en pour. Nous n'avons pas besoin de remettre sous les yeux de · Votre Majesté les pertes éprouvées dans le court espace d'un

· avant que la moitié du siècle passé fût écoulee, le saint Siège se vit réduit à se contenter de protestations, au lieu de la posses-· sion effective des duchés de Parme et de Plaisance qui lui • étaient pourtant dévolus comme siens, et à lui appartenant par la mort du dernier duc Farnèse. L'Assemblée nationale incorpora » à la France, Avignon et le Comtat. Le Directoire de Paris fit · occuper les trois plus belles provinces de l'Etat pontifical, la » Romagne, le Bolonais et le Ferrarais. Qu'on joigne à ces pertes celles des grandes possessions de la Mésola près Comacchio ache- tées peu d'années auparavant par la chambre apostolique, ainsi • que la perte des fiefs de son haut domaine dans le Piémont, » pour lesquels le roi de Sardaigne, en sa qualité de vicaire pon- tifical, payait le cens annuel d'un calice de la valeur de deux » mille piastres ; la cessation des annates et des expéditions de la » France et de l'Allemagne, après le nouvel ordre de choses qui est venu à s'établir dans l'un et l'autre empire ; les expéditions et les annates, qui étaient un cens ou revenu arrêté avec toutes les nations, par des pactes solennels et réciproques, en compen- sation des contributions que doivent toutes les Eglises catholi-» ques au premier siége (sur la foi et le solide établissement de · ces pactes les pontifes romains ont grevé leur trésor d'une charge très-lourde qui subsiste encore aujourd'hui tout entière, » et qui a été pourtant contractée, en grande partie, afin de don- ner des secours aux princes catholiques dans les guerres qu'ils » avaient à soutenir contre les infidèles qui les attaquaient de » toutes parts), et enfin la grandeur des pertes incalculables et » sans ressource, causées à la chambre apostolique, à ses finances • et à ses sujets par la révolution qui vient d'avoir lieu. Comme il est de l'intérêt général de la chrétienté que les moyens ne man-· quent point à son chef, afin qu'il remplisse les devoirs qui lui sont imposés pour sa propre conservation, conséquemment pour » celle de la primatie que lui a donnée Jésus-Christ, et dont l'utilité est généralement reconnue, nous ne pouvons être indifférent à la perte de ces moyens, ni négliger aucune démarche dépendante de nos soins, pour réparer cette perte autant qu'il est en nous. A cette réclamation, on répondit que l'empereur souhaiterait augmenter les avantages de l'existence temporelle du pape, mais qu'il ne lui était pas permis de tirer cette conséquence du cours

d'événemens antérieurs à son avénement au trône; qu'il n'était

pas en son pouvoir de rien retrancher à un empire qui était le

prix de dix années de guerres sanglantes; qu'il lui était moins possible encore de diminuer le territoire d'un Etat étranger qui,

An 1 en lui de le vague

Pei claire que l Artic soins par é press sage, ceint il aim laisse de bd rifier la rel

Le milie archi

Bello métre dore lier d de R Siége de M lui d men pont dema l'évê témo l'his sans Prin

lats, et l' la fo

circ

1805]

mème

ége se

05565-

ui lui

par la

rpora

ris fit

cal, la

pertes

ache-

, ainsi

mont,

e pon-

deux

de la

es qui

ons et

toutes

npen-

tholi-

nt de

d'une

tière,

don-

qu'ils

nt de

les et

ances

ıme il

man-

ui lui

pour

utilité

rent à

dante

us. »

terait

mais

cours

r'étai**t**

ait le

noins r qui, en lui confiant le soin de le gouverner, lui avant imposé le devoir de le protéger. L'amertume de ce refus était adoucie par un vague promesse.

Pendant que les demandes du saint Siége et les réponses assez clairement négatives du cabinet impérial s'échangeaient; pendant que les réclamations relatives à la suppression de plusieurs des Articles organiques, à la liberté du ministère pastoral, aux besoins de l'Eglise, étaient renouvelées avec instance de vive voix et par écrit, Pie VII répandait ses penedictions sur la foule qui se pressait à l'entrée de sa résidence, qui se multipliait sur son passage, et qui l'entourait avec de saints transports de joie dans l'enceinte des églises ou des établissemens publics. Accessible à tous, il aimait surtout, à l'exemple de celui dont il était le vicaire, à se laisser approcher des enfans. Il voyait à ses pieds, du même œil de bonté, le fameux De Lalande, que l'on n'entendait plus se glorifier du nom d'athée, et ces dames pieuses qui avaient secouru la religion et ses ministres dans les malheurs de la révolution 1.

Le gouvernement de l'Eglise universelle n'était pas négligé au milieu de ces soins.

Le 1er février 1805, Pie VII tint un consistoire dans le palais archiépiscopal de Paris. Il y conféra le chapeau aux cardinaux de Belloy et Cambacérès. Puis, il y érigea l'Eglise de Ratisbonne en métropole pour l'Allemagne, et nomma à ce siége Charles Théodore de Dalberg, ancien archevêque de Mayence et archichancelier de l'Empire germanique. Ce prélat administrait déjà le diocèse de Ratisbonne depuis 1803, en vertu d'une commission du saint Siège. La nouvelle métropole était mise au lieu et place de celles de Mayence, de Trêves, de Cologne et de Saltzbourg, et le pape lui donnait pour suffragans les évêques qui l'étaient précédemment de ces quatre archevêchés. Dans le même consistoire, le pontife romain nomma à quelques évêchés de France, et le lendemain, 2 février, il sacra lui-même dans l'église de Saint-Sulpice l'évêque de La Rochelle et l'abbé de Pradt, évêque de Poitiers. Les témoins de cette cérémonie, disent les Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le xvine siècle, ne purent voir sans un nouvel intérêt et sans une joie religieuse, le successeur du Prince des apôtres imposer lui-même les mains aux nouveaux prélats, qui, après avoir puisé immédiatement à leur source les grâces et l'autorité de l'épiscopat, allaient conduire dans les sentiers de la foi les peuples confiés à leurs soins, et aux yeux desquels cette circonstance ne pouvait que les rendre plus respectables.

² T. 3, p. 458.

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 44.

[An 1

l'en

· mai

· ten

SCS

pen

» niq

· din

avo

dété

niq

poli

malh

malh

jamai

Siége

désor

mani

Conf

naier

résul

ques,

pitre

de C

płaci

Baml

qui r

enva

mêlè

matic

Le ra

testa

ecclé

croît

succ

magi

Dell

sion

aux:

des

Lemer

Le 3 février, Pie VII donna dans sa chapelle le pallium au nou vel archevêque de Ratisbonne. L'érection de cette métropole n'était que le prélude d'autres arrangemens, qu'on devait réaliser dans l'intérêt de l'Eglise d'Allemagne, mais qui n'eurent pas lieu. Pendant le séjour du pape à Paris, Kolborn, ancien doyen de Mayence et conseiller de l'électeur, manda à Bernier, évêque d'Orléans, que le vœu de cet électeur était de voir Bernier lui même revêtu des fonctions de légat à latere, quoique Dalberg eût d'abord demandé Annibal Della Genga. Bernier transmit au ministre des relations extérieures cette lettre dont il avait donné le projet, en faisant observer qu'au xv* siècle le cardinal archevêque d'Arles avait été nommé légat en Allemagne, qu'ainsi il existait un précédent; que cependant ce titre pourrait paraître en ce moment trop élevé, et qu'un autre titre gênerait moins la cour romaine, dont le chef, disait il, était très conciliant, et les agens très-difficiles et très-défians 1. Mais plus tard Pie VII, instruit de ces démarches, représenta à Buonaparte que nul ne pouvait contribuer avec plus de succès à l'arrangement des affaires ecclésiastiques de l'Allen agne qu'Annibal Della Genga, qui avait été si longtemps nonce a...ns ces contrées à la satisfaction générale; et l'empereur n'insista pas pour que Bernier fût nommé légat à Ratisbonne. Ce n'est pas qu'il fût peu jaloux d'avoir la haute main sur l'Eglise de ce pays, puisqu'il songea ensuite à faire le cardinal Fesch primat de Germanie. Il se borna d'abord à demander que son oncle sût adjoint au prince-primat, en qualité de coadjuteur. Aussitôt, Dalberg déclara à la diète « qu'étant parvenu, après de longs et pé-» nibles travaux, à l'âge de soixante-trois ans, sans avoir pu venir à » bout, malgré tous ses soins, d'effectuer l'organisation de l'Eglise » catholique allemande, conformément à la loi fondamentale de » l'empire, il n'avait pu tarder plus longtemps à se choisir un coo-» pérateur auquel il ne manquat ni les forces de l'esprit et du » corps, ni la considération personnelle, et qu'il avait cru ne pou-» voir jeter les yeux sur un sujet plus digne que S. E. le cardinal Fesch, qui jouissait d'un puissant appui, et dont les ancetres s'é-» taient distingués aux xve et xvie siècles 2. S. A. E. ajoutait qu'elle avait demandé ce prélat au pape pour son coadjuteur et successeur, et qu'elle en avait prévenu S. M. I., comme chef suprême de l'empire, dans la pleine confiance qu'elle donnerait son » approbation à une mesure justifiée par les circonstances. Napo-» léon informa le sénat de cet événement. « L'archichancelier de

1 M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 10.

⁹ Jauffret, Mém. hist. sur les affaires eccl. de France, pend, les prem. ann. du xix siècle, t. 2, p. 125-126.

[An 1805]

1805 a nou le n'ééaliser s lieu. en de ed'Ormême ht d'ainistre projet, Arles n préoment maine, s-diffices déribuer ues de gtemps pereur ine. Ce dise de primat cle fût or, Dalet pévenir à Eglise tale de in coot et du

ne pouardinal tres s'é-

qu'elle et suc-

hef surait son . Napo-

elier de

. ann. du

 l'empire d'Allemagne, électeur de Ratisbonne et primat de Ger-· manie, portait le message, nous ayant fait connaître que son intention était de se donner un coadjuteur, et que, d'accord avec ses ministres et les principaux membres de son chapitre, il avait » pensé qu'il était du bien de la religion et de l'empire germa-» nique qu'il nommât à cette place notre oncle et cousin, le car-· dinal Fesch, notre grand-aumônier et archevêque de Lyon, nous · avons accepté ladite nomination au nom dudit cardinal. Si cette détermination de l'électeur archichancelier de l'empire germa-• nique est utile à l'Allemagne, elle n'est pas moins conforme à la • politique de la France. » Ces derniers mots révèlent la cause des malheurs de l'Eglise d'outre-Rhin. Toutes les fois qu'il s'agit de ce malheureux pays, c'est l'intérêt de la politique que l'on consulta, jamais l'intérêt de la religion, au mépris des sollicitations du saint Siège et des efforts de son représentant. Aussi la confusion et le désordre allèrent en croissant. Les guerres qui déchirèrent la Germanie, la dissolution de l'empire d'Allemagne, la formation de la Confédération du Rhin, la profonde apathie des princes, ajournaient indéfiniment l'arrangement des affaires ecclésiastiques. Que résulta t-il de là? C'est que plusieurs diocèses n'eurent plus d'évêques, ni même de forme de gouvernement 1. La dispersion des chapitres introduisit l'anarchie dans les sièges vacans. Ainsi le diocèse de Cologne n'avait plus ni évêque ni administration qui le remplaçat. Les siéges de Freysingen, de Passaw, de Wurtzbourg et de Bamberg étaient vacans. Les princes ne permirent pas aux évêques qui résidaient hors de leurs Etats d'y exercer leur juridiction. Ils envahirent les fondations, laissèrent les cures sans pasteurs, se mélèrent de régler tout dans l'Eglise, et s'attribuèrent une suprématie générale sur les choses qui étaient le moins de leur ressort. Le ravage du temporel entraîna la ruine du spirituel, et les Protestans renversèrent, l'un après l'autre, tous les établissemens ecclésiastiques. Cet état d'esclavage et de troubles ne fit que s'accroître les années suivantes par les guerres, par les envahissemens successifs, et par la mort des évêques; de sorte que l'Eglise d'Allemagne se trouvait dans la situation la plus déplorable. Annibal Della Genga, après d'inutiles tentatives pour amener une conclusion si désirable, fut obligé de quitter ce pays, qu'il laissa en proie aux ravages de l'incrédulité toujours croissante, et à l'indifférence des gouvernemens.

Le 22 mars, il y eut à Paris un second consistoire, pour nommer à des Églises vacantes.

¹ Mém. pour servir à l'hist. eccl. pendant le xvIII' siècle, t. 3, p. 443-444.

Mais Rome désirait revoir son souverain. Les cérémonies sont finies, disait-on; que l'on nous rende notre prince! Nos affaires » languissent; vos discussions peuvent être bientôt terminées : » on veut, chez vous, ou l'on ne veut pas satisfaire aux demandes » du pontife. Qu'il revienne! Rome le chérit et réclame son » retour '.»

La permission de reparaître dans ses Etats ne devait être accordée à Pie VII que lorsqu'il aurait résisté à la demande la plus amère, sans doute, qu'il pût entendre de la bouche d'un Français 7. Il n'a jamais voulu dire quel fut le grand-officier qui un jour lui parla d'habiter Avignon, d'accepter un palais papal à l'archevêché de Paris, et de laisser établir un quartier privilégié, comme à Constantinople, où le corps diplomatique, accrédité près l'autorité pontificale, aurait le droit exclusif de résider : les premiers mots insinués plutôt qu'adressés directement, puis répétés à des alentours, à des confidens, à des Français amis du saint Siége, donnèrent à supposer que l'on voulait retenir le pape en France. Ces mots funestes n'étaient pas prononcés par Napoléon; mais il avait à Paris une telle puissance sur la pensée et sur la parole, qu'il n'était pas possible qu'on les eût hasardés sans son autorisation. On les répétait avec une telle assurance que Pie VII crut devoir faire une réponse devant le même grand-officier : «On a répandu qu'on pour-» rait nous retenir en France; eh bien! qu'on nous enlève la li-» berté : tout est prévu. Avant de partir de Rome nous avons si • gné une abdication régulière, valable, si nous sommes jeté en » prison; l'acte est hors de la portée du pouvoir des Français; le » cardinal Pignatelli en est dépositaire à Palerme, et quand on aura signifié les projets qu'on médite, il ne vous restera plus • entre les mains qu'un moine misérable qui s'appellera Barnabé » Chiaramonti. » Le soir même, les ordres de départ furent mis sous les yeux de l'empereur, et l'on n'attendit plus que les convenances raisonnables de la saison, et du temps nécessaire pour commander les relais avec plus d'intelligence qu'on ne l'avait fait lors de l'arrivée du pape. Enfin Pie VII quitta Paris le 4 avril 1805. Napoléon était parti, avant lui, pour aller se faire couronner, à Milan, roi d'Italie. Cette démarche ne menaçait-elle pas, dans son existence, la souveraineté temporelle du saint Siége?

Le pontife romain n'était venu dans la capitale de la France que dans l'espoir de procurer à la religion quelques uns de ces avantages signalés qu'on lui avait montrés en perspective; mais Buo-

fond
les p
leur
de la
avait
qu'or
lui. l
d'acc

naux

Ľŧ

[An

napa

son une pursur-S
» lier
» plus
» de plus
» lard

» pu f

» nou

» en r

» gon» plus» étot» dex» inal

» que » vau: • pare

» che » mai » sain » drag

» nou » s'en » pris

» pris » com » rede

• été

cune

1 M.

Hist. du pape Pie VII, t 1, p. 518-519

³ Ibid. t. 2, p. 45-46.

s sont faires nées : andes e son

cordée amère, . Il n'a i parla ché de onstanpontis insi-

erent à
ots fuà Paris
ait pas
s répére une
poure la lions si
jeté en
cais; le
und on

ind on ra plus arnabé nt mis es con-f e pour ait fait l 1805 iner, à

ce que avans Buo-

ns son

naparte n'accorda que le moins possible à ses prières. Quelques fonds de plus furent alloués au clergé; les Missions étrangères, les prêtres de Saint-Lazare, les Sœurs de la Charité, etc., rendus à leur sublime vocation, repandirent leurs bienfaits dans l'intérieur de la France et au delà des mers : les autres espérances qu'on avait fait briller aux yeux du chef de l'Eglise s'évanouirent, dès qu'on eut obtenu de sa condescendance ce qu'on avait désiré de lui. Pie VII, trompé dans ses vœux comme pontife, eût rougi d'accepter des présens pour sa famille. A son exemple, les cardinaux refusèrent une pension que Buonaparte leur destinait.

L'enthousiasme religieux des peuples accompagnait Pie VII à son retour, comme à son arrivée, et il ne racontait jamais sans une profonde émotion une scène pleine d'intérêt dont Châlonssur-Saône avait été le théâtre. « Nous allions, disait-il au cheva-» lier Artaud ¹, sortir d'une maison que nous avions habitée pendant » plusieurs jours; nous partions pour Lyon: il nous fut impossible » de traverser la foule; plus de deux mille femmes, enfans, vieil-» lards, garçons, nous séparaient de la voiture, qu'on n'avait jamais » pu faire avancer. Deux dragons (gendarmes à cheval), chargés de » nous escorter, nous conduisirent à pied jusqu'à notre voiture, » en nous faisant marcher entre leurs chevaux bien serrés. Les dra-» gons paraissaient se féliciter de leur manœuvre, et fiers d'avoir » plus d'invention que le peuple. Arrivé à la voiture, à moitié » étouffé, nous allions nous y élancer avec le plus d'adresse et de « dextérité possible, car c'était une bataille où il fallait employer la » malice, lorsqu'une jeune fille, qui à elle seule eut plus d'esprit » que nous et les deux dragons, se glissa sous les jambes des che-» vaux, saisit notre pied pour le baiser, et ne voulait pas le rendre, parce qu'elle avait à le passer à sa mère qui arrivait par le même » chemin. Prêt à perdre l'équilibre, nous appuyames nos deux » mains sur un des dragons, celui dont la figure n'était pas la plus « sainte, en le priant de nous soutenir. Nous lui disions : « Signor » dragone, ayez pitié de nous. » Voilà que le bon soldat (fions-» nous donc à la mine), au lieu de prendre part à notre peine, « s'empara à son tour de nos mains pour les baiser à plusieurs re-» prises. Ainsi entre la jeune fille et votre soldat, nous fûmes » comme suspendu pendant plus d'un demi-quart de minute, nous » redemandant, et attendri jusqu'aux larmes. Ah! que nous avons été content de votre peuple!

A Lyon, où l'archevêque n'épargna aucune exhortation et aucune dépense pour que le pontife se trouvat avec plaisir au milieu

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pic VII, t. 2, p. 57-58.

e

e

ra

re

q

de

u

n

ď

da

m

to

ľ

lo

de

ta

le

q

C

de la seconde ville de France, Pie VII rouvrit avec solennité l'église de Notre-Dame-de Fourvières; si célèbre par la dévotion des peuples.

A Florence, dont la pieuse reine d'Etrurie lui fit de nouveau les honneurs, il eut la consolation de consommer le retour de Ricci, ancien évêque de Pistoie. Cet artisan de troubles, dont les efforts schismatiques bouleversèrent la Toscane, avait ouvert son cœur au repentir. Dès le 1er août 1799, l'archevêque de Florence avait obtenu qu'il signat une formule de rétractation qui fut envoyée à Pie VI, alors captif à Valence, puis à Pie VII aussitôt que l'élection de ce pontife fut connue. On jugea cette rétractation insuffisante. Mais, quand Pie VII traversa Florence pour se rendre à Paris, Ricci témoigna le désir de se réconcilier parfaitement avec le saint Siége. Au retour du pape, s'étant abouché avec le prélat Fenaïa, il signa, le 9 mai 1:05, une formule d'adhésion entière, tant aux Bulles contre Baïus, Jansénius et Quesnel, qu'à la bulle Auctorem fidei portée contre son synode, déclarant qu'il voulait rester soumis et obéissant au pontife romain. Pie VII le recut avec bonté, l'embrassa; et Ricci lui écrivit de nouveau à Rome, pour ratifier ce qu'il avait fait à Florence. On doit croire qu'il persévéra dans ces dispositions jusqu'à sa mort, arrivée le 27 janvier 1810. Cependant Botta 1 révoque en doute la sincérité de sa déclaration; et des détails historiques, que l'on dit extraits d'un Mémoire laissé par l'évêque de Pistoie 2, tendraient à faire penser que Ricci ne signa, le 9 mai 1805, la formule de rétractation, que par complaisance et sans changer de sentiment. Mais quelle idée faudrait-il avoir de ce prélat, si, après avoir declaré qu'il recevait la bulle Auctorem fidei, qu'il condamnait toutes les propositions réprouvées par cette bulle, et qu'il désirait réparer le scandale, il était resté attaché à des erreurs qu'il paraissait avoir abandonnées si formellement? Au surplus, le Dominicain Bardacci a réfuté cette supposition, déshonorante pour la mémoire de Ricci 3.

La garde-noble de Pie VII alla tout entière au devant de lui jusqu'aux frontières de la Toscane. Le 16 mai, il fit son entrée à Rome, au milieu d'un concours immense qui s'était porté sur son passage 4. Toutes les cloches de la ville et le canon du château Saint-Auge annoncèrent son arrivée. La route par laquelle il entrait venait d'être réparée, sablée, jonchée de feuilles et de fleurs.

^{*} Stor. d'Ital. lib. 22.

² Chronique religieuse, t. 4, p. 248.

⁵ Observat, sur un art., etc. Biog. univ. art. RIGGI.

⁴ Cohen, Précis lifst, sur Pic VII, p. 126-131.

solennité dévotion

e nouveau retour de s, dont les ouvert son e Florence qui fut enussitôť que étractation our se renrfaitement ché avec le d'adhésion esnel, qu'à larant qu'il Pie VII le

nouveau ä doit croire ort, arrivée oute la sinque l'on dit , tendraient

mule de rée sentiment. ès avoir déamnait tou-

u'il désirait qu'il paraisle Domininte pour la

evant de lui on entrée à orté sur son du château quelle il en• et de fleurs.

Le Ponte Molle, dont les dernières inondations du Tibre avaient emporté une partie, venait d'être rétabli; on avait ouvert, à travers la tour carrée qui masque l'entrée du pont, un arc de triomphe, et Pie VII fut la première personne qui y passa. Quoique la réparation du pont et les travaux de la porte nouvelle ne fussent pas achevés, il put voir, dans les préparatifs qu'on avait faits pour rendre son entrée plus solennelle, combien on avait d'empressement à le recevoir. Il répandit des bénédictions sur tout son passage, avec un air d'émotion dont on ne pouvait qu'être soi-même vivement touché.

Cependant tous ceux qui étaient allés au-devant du pape, jusqu'au delà de Ponte-Molle, s'empressaient de regagner, par des chemins plus courts, la place de la basilique de Saint-Pierre, afin de se retrouver encore sur le passage du pontife et de jouir une seconde fois de sa présence si désirée. De tous côtés on n'entendait que des acclamations, on ne voyait que des marques d'attendrissement.

Lorsque le pape entra à Saint-Pierre, le cardinal d'York, archiprêtre de Saint-Pierre, le reçut sur la porte de la basilique, à la tête du sacré collége et de tout le clergé. Le pape était revenu dans la capitale du monde chrétien. L'autel de Saint-Pierre était le terme de son voyage. Il se jeta à genoux pour remercier Dieu. La musique exécuta un Te Deum; la bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée solennellement au peuple, qui était accouru de toutes les parties de Rome dans l'église et sur la place de Saint-Pierre. La bénédiction terminée, le pontife s'approcha encore une fois de l'autel pour faire sa dernière prière avant de sortir !. Il paraît que lorsqu'il fut à genoux, alors comme une sorte d'extase s'empara de lui. L'idée de se retrouver dans le principal temple de sa capitale, cent quatre-vingt-cinq jours après un départ si douloureux; le souvenir des dangers qu'il avait courus, ou qu'il croyait avoir pu courir pendant un aussi long trajet, le préoccupaient tellement qu'il restait comme immobile au pied de l'autel. Cette extase se prolongeait; l'église, où l'on était entré vers la fin du jour, et que l'on n'avait pas pensé à éclairer pour une cérémonie de nuit, commençait à s'assombrir. Plus de trente mille personnes, indécises au milieu de ce silence et de l'approche de l'obscurité, ne concevaient pas la cause de cet événement. Le cardinal Consalvi se leva doucement, s'approcha du pape, lui toucha légèrement le bras, et lui demanda s'il éprouvait quelque faiblesse. Le pape serra la main du cardinal, le remercia, et lui expliqua que cette pro-

^{&#}x27; M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, 55-56.

longation de sa prière était un effet de joie et de bonheur. Il soitit ensuite pour aller au palais de Monte-Cavallo, où il résidait.

A la première heure de la nuit, toute la basilique de Saint-Pierre fut illuminée au même instant. Une heure après, on tira du château Saint-Ange le feu d'artifice, connu sous le nom de la gire idole. Il y eut ensuite ricevimento dans les appartemens du sénateur de Rome qui habite le Capitole. Ce ricevimento est une assemblée où se rendent les familles de Rome les plus distinguées; elle se tient dans les salles mêmes du Musée du Capitole, et au milieu des chefs-d'œuvre de tout genre qui y sont rassemblés. Rome jouit à la vérité tous les ans, à la fête de Saint-Pierre, du spectacle que nous venons de décrire; mais alors c'est le gouvernement qui en fait les frais. Cette fois, c'était une fête que la noblesse romaine donnait à son souverain, et dont elle avait demandé la faveur de faire elle-même la dépense.

Ainsi se termina le voyage tant loué par les uns, tant blâmé par les autres, et qui ne mérita ni ces éloges ni cette censure. Le pontise ne s'y détermina que par les motifs les plus purs et les plus vertueux. S'il s'était opiniatrément refusé aux vœux d'un homme alors tout-puissant, il n'aurait fait que hâter les maux qui plus tard fondirent sur l'Eglise et sur lui, et qu'il se flattait de prévenir. Peut-être même, en blessant l'orgueil d'un despote inflexible, aurait-il occasionné des malheurs dont la France gémirait encore aujourd'hui. Sa condescendance eut, au contraire, pour effet de resserrer les liens entre les Catholiques et le chef de l'Eglise, qui ne s'était déplacé que pour plaider leur cause, et qui leur donna, pendant son séjour, d'admirables exemples de piété, de sagesse et de douceur.

A peine Pie VII était-il de retour à Rome qu'il recut une lettre de Buonaparte, en date du 24 mai, et où il était sollicité de déclarer la nullité du mariage contracté par Jérôme avec une protestante, aux Etats-Unis. En retour des présens qu'il avait faits à Paris, une riche tiare lui était envoyée dans le même temps. Placé dans une position bien délicate par la vanite blessée d'un homme dont les pensées d'ambition embrassaient l'avenir, le pontife n'oublia point son devoir. L'urbanité douce de sa réponse ne diminua rien de la franchise sacerdotale avec laquelle il expliqua a Buonaparte les doctrines de l'Eglise sur l'indissolubilité du mariage, contracté même entre un catholique et une protestante.

- « Si nous usurpions, dit le pape en terminant, une autorité que
- » nous n'avons pas, nous nous rendrions coupable d'un abus le » plus abominable de notre ministère sacré devant le tribunal de Dieu
- » et devant l'Eglise entière. Votre Majesté même, dans sa justice, n'ai-

[An 18 · mera

• temo l'Egl

 jesté » autai

· ports » est d » voud

» since le 27 j Dan

aux ca · dit-il

· que; ont r

• de l' » pour

• enco ∍ la vi

paiss Le

ne tar Milan rait d vente, unissa Eglise portée par ui prêter d'aille princi qu'il r ne s'a admet établi de M n'acce nance

corda

temb

1805| | 501 tit

Saintira du
e la gidu sé
ine asguées;
, et au
mblés.

rre, du ouverla noemandé

blâmé
ure. Le
s et les
ux d'un
aux qui
de préinflexiémirait
e, pour
'Eglise,
ui leur
, de sa-

e lettre
de déne prot faits à
temps.
ée d'un
le pononse ne
xpliqua
du maestante.
rité que
abus le
de Dieu

ce, n'ai-

merait pas que nous prononçassions un jugement contraire au temoignage de notre conscience et aux principes invariables de l'Eglise. C'est pourquoi nous espérons vivement que Votre Majesté sera persuadée que le désir qui nous anime de seconder, autant que cela dépend de nous, ses désirs, surtout vu les rapports intimes qu'ils ont avec son auguste personne et sa famille, est dans ce cas rendu inefficace par faute de pouvoirs, et qu'elle voudra accepter cette même déclaration comme un témoignage sincère de notre affection paternelle. Cette lettre fut expédiée le 27 juin.

Dans un consistoire tenu la veille, Pie VII avait rendu compte aux cardinaux de son voyage en France. « Les peuples des Gaules, » dit-il, ont vénéré en nous le pasteur suprême de l'Eglise catholi- que; il n'y a pas de paroles pour exprimer combien les Français » ont montré de zèle et d'amour pour la réligion. Que dirons-nous » de l'illustre clergé de France qui a manifesté tant de tendresse » pour notre personne, et qui a si bien mérité de nous? Il n'y a pas » encore de paroles qui puissent faire connaître l'empressement, » la vigilance, l'assiduité, le zèle avec lesquels les évêques surtout » paissent leurs troupeaux, honorent et font honorer la religion. »

Le contre-coup des explications relatives au mariage de Jérôme ne tarda pas à se faire sentir dans les opérations du cabinet de Milan ¹. Malgré le Concordat du 16 septembre 1803, on s'emparait des biens ecclésiastiques en Italie pour les mettre en vente, et même des biens-fonds des évêchés; on supprimait et unissait des monastères; on prétendait décider de tout dans des Eglises particulièrement dépendantes du saint Siége. Aux plaintes portées par le pape, le 31 juillet 1805, Buonaparte répondit par une sorte d'apologie de sa conduite et par la promesse de se prêter aux modifications qui seraient possibles, faisant observer, d'ailleurs (et ces mots cachaient une menace), qu'il y avait des principes tellement ancrés dans les esprits à Milan, depuis Joseph II, qu'il n'y aurait pas moyen de les déraciner. Le bienveillant Pie VII ne s'attacha qu'à la promesse de modifications : il consentit à en admettre sur les objets qui, selon le Concordat, devaient être établis de concert avec le saint Siège, et qui, dans les ordonnances de Milan, avaient été résolus sans son concours; mais il déclara n'accepter aucune discussion sur les objets dans lesquels les ordonnances étaient en contradiction directe avec les articles du Concordat. C'est en ce sens qu'il écrivit à Buonaparte, le 6 septembre 1805.

Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 81.

[An

» suj

d'A

» pot

. tre

» ave • Ma

> péi

: la v

o cor

» vre

» not

» nel

Male s

lors

napa

seule

» Sai

» viv

» de

» inje

» sei

» elle

» dia

» du

· res

» Tu

» Pa

» de

» gn

» ris

» tre

» su

» pr

» s'a

Ge

Cependant des espions français remplissaient Rome et l'Etat pontifical; les procédés du cardinal Fesch, ministre de France, à l'égard du secrétaire d'Etat Consalvi, qui pourtant avait fait le Concordat et déterminé le voyage de Paris, annonçaient une tempête; elle commença par un coup de tonnerre : au mois d'octobre 1805, Napoléon, avant de marcher sur Vienne, ordonna d'occuper Ancône. Le trésor pontifical, déjà épuisé, allait donc avoir à satisfaire à de nouvelles demandes pour l'entretien des troupes étrangères, tandis que la neutralité de l'Etat ecclésiastique, jusqu'alors reconnue par toutes les puissances belligérantes, violée par l'une d'elles, n'existerait bientôt plus, et que les sujets du pape se verraient exposés à toutes les horreurs de la guerre. Pie VII commença par réclamer auprès du cardinal Fesch; puis il s'adressa directement à Buonaparte, auquel il écrivit de sa propre main la lettre suivante aux portes de Vienne, où le conquérant se trouvait alors

« Impériale et royale Majesté, disait-il, nous dirons franche-» ment à Votre Majesté, avec toute l'ingénuité de notre caractère, » que l'ordre qu'elle a donné au général Saint-Cyr d'occuper An-» cône avec les troupes françaises, et de le faire approvisionner, » nous a causé non moins de surprise que de douleur, tant pour » la chose en elle-même que pour la manière dont elle a été » exécutée, Votre Majesté ne nous ayant en aucune façon pré-» venu.

» Véritablement, nous ne pouvons dissimuler que c'est avec » une vive sensibilité que nous nous voyons traité d'une manière » qu'à aucun titre nous ne croyons avoir méritée. Notre neutralité, » reconnue par Votre Majesté comme par toutes les autres puis-» sances, et pleinement respectée par elles, nous donnait un mo-» tif particulier de croire que les sentimens d'amitié qu'elle profes-» sait à notre égard nous auraient préservé de cet amer déplaisir : » nous nous apercevons que nous nous sommes trompé.

Nous le dirons franchement; de l'époque de notre retour de Paris, nous n'avons éprouvé qu'amertumes et déplaisirs, quand au contraire la connaissance personnelle que nous avions faite avec Votre Majesté, et notre conduite invariable, nous promettaient toute autre chose. En un mot, nous ne trouvons pas dans Votre Majesté la correspondance de sentimens que nous étion. en droit d'attendre.

» Nous le sentons vivement, et, à l'égard de l'invasion présente, » nous disons avec sincérité que ce que nous nous devons à nous-» même, et les obligations que wous avons contractées envers nos l'Etat nce, à fait le e teml'octoa d'oc-

l'octoa d'oce avoir
roupes
e, jusviolée
jets du
guerre.
puis il

a pro-

onqué-

rancheractère,
per Anionner,
nt pour
le a été
n pré-

st avec nanière itralité, s puisun moprofesplaisir:

tour de quand ns faite promet-as dans sétion.

résente, à nousers nos sujets, nous forcent de demander à Votre Majesté l'évacuation
d'Ancône, au refus de laquelle nous ne verrions pas comment
pourrait se concilier la continuation des rapports avec le ministre de Votre Majesté à Rome, ces rapports étant en opposition

• tre de Votre Majeste a Rome, ces rapports etant en opposition
• avec le traitement que nous continuerions à recevoir de Votre
• Majesté dans Ancône.

» Que Votre Majesté se persuade que cette lettre est un devoir » pénible pour notre cœur, mais que nous ne pouvons dissimuler » la vérité, ni manquer en outre aux obligations que nous avons » contractées.

» Nous voulons donc espérer qu'au milieu de toutes les amer-» tumes qui nous accablent, Votre Majesté voudra bien nous déli-» vrer du paids de celles-ci, qu'il dépend de sa seule volonté de » nous épargner.

» Nous finissons en lui accordant de tout notre cœur la pater-» nelle bénédiction apostolique. Donné à Rome, près Sainte-» Marie-Majeure, le 13 novembre l'an 1805, de notre pontificat » le sixième. »

Ce ne fut qu'après la bataille d'Austerlitz et la paix de Presbourg, lors de laquelle Venise fut donné au royaume d'Italie, que Buonaparte répondit de Munich au souverain pontife, comme s'il venait seulement de recevoir sa lettre:

« Très-saint Père, écrivait-il, je reçois une lettre de Votre » Sainteté, sous la date du 13 novembre; je n'ai pu qu'être très-» vivement affecté de ce que, quand toutes les puissances à la solde » de l'Angleterre s'étaient coalisées pour me faire une guerre » injuste, Votre Sainteté ait prêté l'oreille aux mauvais con-» seils, et se soit portée à m'écrire une lettre si peu ménagée : » elle est parfaitement maîtresse de garder mon ministre à Rome » ou de le renvoyer. L'occupation d'Ancône est une suite immé-» diate et nécessaire de la mauvaise organisation de l'état militaire. » du saint Siége. Votre Sainteté avait intérêt à voir cette forteresse plutôt dans mes mains que dans celles des Anglais ou des » Turcs. Votre Sainteté se plaint de ce que depuis son retour de » Paris elle n'a eu que des sujets de peine; la raison en est que, » depuis lors, tous ceux qui craignaient mon pouvoir et me témoi-» gnaient de l'amitié, ont changé de sentimens, s'y croyant auto-» risés par la force de la coalition, et que, depuis le retour de Vo-» tre Sainteté à Rome, je n'ai éprouvé que des refus de sa part » sur tous les objets, même sur ceux qui étaient d'un intérêt du » premier ordre pour la religion, comme, par exemple, lorsqu'il s'agissait d'empêcher le protestantisme de lever la tête en France

A

de

que

. N

. V

» à

. N

· n

۰ Q

. 80

. C

* T)

* O

» d

• p

• p » d » p

1 []

» C

» II

* C

» II

• j

» a

» C

. Je me suis considéré comme le protecteur du saint Siège, et à ce • titre j'ai occupé Ancône. Je me suis considéré, ainsi que mes pré-» décesseurs de la deuxième et de la troisième race, comme fils aîné de l'Eglise, comme ayant seul l'épée pour la protéger et la met-• tre à l'abri d'être souillée par les Grecs et les Musulmans. Je pro-• tégerai constamment le saint Siège, malgré les fausses démarches, » l'ingratitude et les mauvaises dispositions dès hommes qui se » sont démasqués pendant ces trois mois. Ils me croyaient perdu : » Dieu a fait éclater, par les succès dont il a favorisé mes armes, » la protection qu'il a accordée à ma cause. Je serai l'ami de Votre » Sainteté toutes les fois qu'elle ne consultera que son cœur et les » vrais amis de la religion. Je le répète : si Votre Sainteté veut ren- voyer mon ministre, elle est libre d'accueillir de préférence et les » Anglais et le calife de Constantinople; mais ne voulant pas expo-» ser le cardinal Fesch à ces avanies, je le ferai remplacer par un séculier : aussi bien la haine du cardinal Consalvi est telle, qu'il • (le cardinal Fesch) n'a constamment éprouvé que des refus, » tandis que les préférences étaient pour mes ennemis. Dieu est » juge qui a le plus fait pour la religion, de tous les princes qui règnent. Sur ce, etc. A Munich, le 7 janvier 1806.

Buonaparte ne se contenta pas d'adresser au souverain pontife cette lettre, dont le style est aussi étrange que les prétentions qui y sont exprimées. S'il faut en croire Cohen 1, il chargea le cardinal Fesch de lui signifier qu'il était pour le saint Siége un nouveau Charlemagne, et qu'il voulait que les relations du pape avec lui fussent les mêmes que celles des prédécesseurs de Pie VII avec ce même Charlemagne. Il terminait par dire que, si le pontife voulait régler sa conduite d'après ces principes, et consentait à faire tout ce qu'il voulait, il ne changerait rien aux apparences; mais que, dans le cas contraire, il séparerait le spirituel du temporel, enverrait un sénateur pour gouverner en son nom, et réduirait le saint Père à n'être plus que l'évêque de Rome. Après avoir, dans une audience qu'il accorda au cardinal Fesch, répondu de vive voix, d'une manière convenable, à une pareille notification, le pontife écrivit une seconde lettre à Buonaparte.

Notre intention n'est point de fatiguer le lecteur par une volumineuse correspondance diplomatique de plus de trois ans; mais nous croyons nécessaire d'en donner les premières pièces, parce que d'un côté elles mettent à même de connaître le véritable état et à ce es préls aîné a metle proarches,

te prorches,
qui se
perdu:
armes,
Votre
et les
it rene et les
s expo-

par un

e, qu'il

refus.

ieu est

pontife is qui y ardinal ouveau ivec lui

vec lui
avec ce
voulait
re tout
is que,
enverirait le
ir, dans

tion, le
e volus; mais
, parce

ole état

de vive

de la question, et que de l'autre elles sont plutôt confidentielles que ministérielles.

 Impériale et royale Majesté, dit Pie VII, la lettre de Votre Majesté, datée ' Munich le 7 janvier, nous a rempli d'une » vive douleur. Nous y voyons que Votre Majesté s'est livrée » à des dispositions que nous nous croyons obligé de dissiper. » Nous le devons à nous-même, à la vérité, à l'attachement que nous lui professons et que nous lui avons toujours professé; » notre intention n'a jamais été de renvoyer votre ministre. · Quand nous vous avons écrit que nous n'aurions pu con-• server des rapports avec lui si nous n'avions obtenu l'éva-• cuation d'Ancône, nous n'entendions rien autre que la » nécessité d'ôter aux Russes en quelque circonstance, afin qu'ils » ne traitassent pas notre pays en ennemi, l'opinion que cette » occupation avait été consommée avec notre intelligence. N'obte-» nant pas l'évacuation, nous donnions une preuve de notre déplaisir de ce refus, en suspendant la continuation des rapports publics avecvotre ministre; mais nous ne devions pas interrom-» pre les rapports confidentiels : nous étions donc bien éloigné » de l'idée de le renvoyer. Ce qui peut devenir un garant de cette » particulière intelligence que nous avions confiée à votre mi-» nistre lui-même, c'est la candeur de notre caractère à vous bien • connu, et incapable de toute dissimulation. Ce même caractère » nous oblige ici à vous dire que Votre Majesté se trompe en • croyant que nous avons été poussé à cette querelle par les mauvais conseils des autres.

Nous en avons ressenti un vif déplaisir dans notre cœur,
et nous vous le manifestons avec toute sincérité. Si Votre Majesté remonte à l'époque du 13 novembre, moment où nous
avons écrit cette lettre, elle verra que c'était l'époque où nous
la savions déjà aux portes de Vienne, et que les glorieux succès
de son grand génie et de ses armes avaient déjà décidé le sort
de la guerre. Nous ne pouvions donc, ni nous, ni aucun autre,
vous croire perdu comme vous dites; cette pensée ne serait
jamais entrée dans notre cœur, non-seulement comme indigne
de nous, mais encore comme profondément douloureuse pour
nous, attendu notre conviction et notre attachement à votre
personne.

Votre Majesté se plaint des refus reçus de nous dans quelques demandes; cette plainte nous est très-sensible. Votre Majesté a vu elle-même avec quelle joie, avec quel cœur nous nous som-

IA

• I

» d

» 50

» D

» q

p 116

w 110

n 61

» ar

» bl

» SE

» bi

• fr

» E

» qı

» m

» pe

» la

» Ce

» es

» je:

* tr

» pe

o tre

» ď.

» gu

» êt

» (11

» mes prêté toujours à la satisfaire. Si nous ne l'avons pu dans la » question du mariage que Votre Majesté apporte en exemple, » question dans laquelle, selon les faits établis jusqu'ici, nous » nous sommes trouvé, par la force des dispositions divines, manquant de puissance et non de volonté, soyez assuré que ce refus » nous a plus coûté qu'il n'a pu affliger Votre Majesté ellemême.

» Si vous ne voulez point croire que le sentiment du cœur » nous excite à vous satisfaire, vous pouvez au moins vous persuader facilement que nous sommes conseillé de le faire par » notre intérêt; car nous ne pouvons ignorer combien la » bienveillance de Votre Majesté peut nous assister. Mais nous » répétons à Votre Majesté que nous éprouvous une grande » amertume quand notre devoir nous oblige à résister en même » temps et aux inclinations de notre cœur, et aux conseils de » notre intérêt.

» Votre Majesté nous parle aussi de la haine que le cardinal » Consalvi porte au cardinal Fesch. Cette opinion de Votre Ma» jesté nous a surpris, d'autant plus que le cardinal Consalvi, dans
» ses plus intimes relations avec nous, nous a montré pour le
» cardinal Fesch des sentimens tout différens. Sur cela, nous
» avons interrogé le cardinal Consalvi. Il ne croit pas devoir re» courir à d'autres témoignages qu'à ceux de la bonne foi du
» cardinal Fesch et à ceux qui naissent des faits. Qu'on produise
» un seul fait à l'appui de cette supposition, et de la prétendue
» préférence accordée aux Anglais et aux Russes, et il se donne
» pour vaincu!

» Nous pouvons assurer à Votre Majesté que le cardinal Con» salvi a les sentimens que nous-même nous pouvons désirer dans
» notre ministre pour un représentant de Votre Majesté. Le
» cardinal Consalvi a été très-peiné de cette opinion de Votre
» Majesté, et il l'a été particulièrement de celle que, d'après votre
» lettre, vous paraissez avoir de ses sentimens à l'égard de la
» France. Le Concordat et sa conduite constante dans toutes les
» affaires de la France lui faisaient regarder comme assuré qu'on
» ne pouvait concevoir sur lui de tels soupçons. Malgré cela,
» puisqu'il est jugé ainsi par Votre Majesté, le cardinal, persuadé
» qu'au lieu d'être utiles au saint Siége, ses services ne pourraient
» que lui être nuisibles, nous a prié avec instance de lui permettre
» de renoncer au ministère; mais nous ne lui avons pas accordé
» cette permission, et nous nous assurons que Votre Majesté
» déposera toute sinistre opinion à son égard.

» Votre Majesté nous dit qu'elle veut rappeler le cardinal Fesch.

ans la inple, nous manrefus elle-

cœut s perre par en la nous rande même ils de

rdinal
e Mai, dans
our le
nous
oir refoi du
oduise
endue
donne

Conr dans té. Le Votre votre de la tes les qu'on é cela, suadé raient mettre ecordé

ajesté Fesch. Nous lui répondons que ce rappel nous causerait un grand déplaisir, et nous désirons que Votre Majesté abandonne cette pensée. Quant à la persuasion où est Votre Majesté qu'il y a des personnes qui se sont démasquées dans ces trois mois, et qui se sont crues autorisées par la force de la coalition à changer de sentimens envers Votre Majesté, nous lui disons que ces personnes n'existent point, et que, si elles existaient, elles ne seraient jamais écoutées par nous. Nous ne pouvons dissimuler la peine que nous éprouvons à voir que tant de preuves données par nous, de sincère amitié et d'attachement, n'avaient pu vous convaincre de l'impossibilité de voir réussir de semblables manœuvres auprès de nous.

» Nous nous sommes vu dans l'obligation de répondre avec » quelque précision aux plaintes de Votre Majesté, ne voulant pas les confirmer par le silence. Après cela, nous abandonnons toute » notre sollicitude à Dieu, qui voit notre cœur et qui dirige toutes » nos actions. Nous ne perdons pas la confiance que nous avons u dans l'amour de Votre Majesté pour la religion, pour l'Eglise, » et pour nous-même qui sommes sûr de ne l'avoir jamais démé-» rité. Votre Majesté reconnaît de Dieu l'heureux succès de ses » armes, le grand accroissement de sa gloire, qui cependant sem-» blait ne pas pouvoir recevoir une augmentation : elle reconnaît « de Dieu la dilatation de son empire et de ses domaines. Un tel » sentiment, qui fait la partie la plus grande de sa gloire, nous » assure que Votre Majesté reportera vers Dieu et fera servir au » bien de la religion et de l'Eglise, la célébrité de son nom et le fruit de ses conquêtes. Votre Majesté est devenue monarque des » Etats vénitiens. Nous la prions d'y conserver intacte la religion • qui y est dominante, et de ne pas faire d'innovations relative-» ment au clergé régulier et séculier, et à ses possessions. Nous ne » perdons pas l'espérance de voir s'accommoder les affaires de » la religion dans les autres provinces de son royaume d'Italie. » Cet agrandissement de ses Etats en Italie nous fait penser qu'il » est arrivé le temps opportun de voir se réaliser par Votre Ma-» jesté les espérances qu'elle ne nous a jamais enlevées : que le pa-• trimoine de S. Pierre ne s'affligera pas plus longtemps de la » perte des trois légations faite dans la révolution.

Nous ne cessons en même temps de recommander à Vo • tre Majesté, maintenant que tout danger de surprise pour la place • d'Ancône a disparu, la cessation dans cette ville des mesures de • guerre si dispendieuses, et en même temps si nuisibles au bien-• être de la ville, et nous vous prions de la rendre à l'état pacifi-• que dont elle jouissait avant l'occupation.

[An I

doiv

• les

» cess

» de l'

» bier

» reul

ni S

» app

o de r

v ren

» mai

• de i

gén

» où

» pré

» mer

» lais

» Die

» pro

» ces

den

· dio

» pui

» Qu

» COI

» ritt

» mo

d'hdrefai:

» de

» ell

· Cr

» va

» de

» OI

» et

» et

• Finalement, la situation déplorable de notre tresor nous
• oblige à vous importuner en demandant le remboursement des
• nombreuses avances faites pour votre armée. Nous pensons que
• Votre Majesté connaît avec quelle bonne volonté et quel zèle
• le gouvernement pontifical s'est prêté à faire tout ce qui a pu
• être nécessaire à ses troupes. Nous en appelons aux rapports
• adressés par les militaires eux-mêmes, qui en ont démontré une
• satisfaction sans bornes. Nous avons employé à cet usage tous
• les fonds que nous avions, et nous avons affecté d'avance, pour
• les paiemens définitifs, les revenus qui vont échoir. Dans cinq
• mois, nous nous trouverions donc absolument sans moyens, si les
• remboursemens que nous implorons ne coulaient pas prompte
• ment dans nos caisses.

• Cette liberté de langage sera pour Votre Majesté une arrhe
• de notre confiance en vous. Si l'état de tribulation auquel
• Dieu nous a réservé dans notre douloureux pontificat, devait
• arriver à son comble; si nous devions nous voir ravir une chose
• si précieuse pour nous, l'amitié et la bienveillance de Votre Ma• jesté, le prêtre de Jésus-Christ, qui a la vérité dans le cœur et
• sur les lèvres, supportera tout avec résignation et sans crainte;
• de la tribulation elle-même il recevra le reconfort de sa con• stance. Il espère que la récompense que ne lui offre pas le
• monde, lui est réservée plus solide, éternelle, dans le ciel; et,
• ne cessant de prier Dieu pour la longue et prospère conser• vation de Votre Majesté impériale et royale, nous lui accor• dons de tout cœur la paternelle bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Sainte-Marie-Majeure, le 29 janvier de l'an 1806, de notre pontificat le sixième.

Buonaparte répondit encore personnellement à cette lettre :

Très-saint Père, dit-il, j'ai reçu la lettre de Votre Sainteté du 29 janvier. Je partage toutes ses peines; je conçois qu'elle doit avoir des embarras: elle peut tout éviter en marchant dans une route droite, et en n'entrant pas dans le dédale de la politique et des considérations pour les puissances qui, sous le point de vue de la religion, sont hérétiques et hors de l'Eglise, et, sous celui de la politique, sont éloignées de ses Etats, incapables de la protéger, et ne peuvent lui faire que du mal. Toute l'Italie sera soumise sous ma loi. Je ne toucherai en rien à l'indépendance du saint Siége. Je lui ferai même payer les dépenses que lui occasioneront les mouvemens de mon armée. Mais nos conditinos

[An 1806] 1806] nous it des s que l zèle a pu ports é une tous pour s cinq , si les npte arrhe uquel levait chose e Maeur et inte; conas le ; et, nser-CCOTer de : té du avoir

route

t des

ie de

ui de

pro-

sera

ance

i oc-

inos

· doivent être que Votre Sainteté aura pour moi, dans le temporel, » les mêmes égards que je lui porte pour le spirituel, et qu'elle cessera des menagemens inutiles envers des hérétiques ennemis » de l'Eglise, et envers des puissances qui ne peuvent lui faire aucun » bien. Votre Sainteté est souveraine de Rome, mais j'en suis l'empereur. Tous mes ennemis doivent être les siens. Il n'est donc pas con- venable qu'aucun agent du roi de Sardaigne, aucun Anglais, Russe » ni Suédois réside à Rome ou dans vos Etats, ni qu'aucur bâtiment » appartenant à ces puissances entre dans vos ports. Comme chef « de notre religion, j'aurai toujours pour Votre Sainteté la dété-» rence filiale que je lui ai montrée dans toutes les circonstances; » mais je suis comptable envers Dieu qui a bien voulu se servir de mon bras pour rétablir la religion. Et comment puis-je, sans » gémir, la voir compromise par les lenteurs de la cour de Rome, » où l'on ne finit rien, où, pour des intérêts mondains, de vaines » prérogatives de la tiare, on laisse périr des âmes, le vrai fondement de la religion? Ils en répondront devant Dieu, ceux qui » laissent l'Allemagne dans l'anarchie; ils en répondront devant » Dieu, ceux qui mettent tant de zèle à protéger des mariages » protestans, et veulent m'obliger à lier ma famille avec des prin-» ces protestans; ils en répondront devant Dieu, ceux qui retar- dent l'expédition des bulles de mes évêques et qui livrent mes « diocèses à l'anarchie. Il faut six mois pour que les évêques » puissent entrer en exercice, et cela peut être fait en huit jours. » Quant aux affaires d'Italie, j'ai tout fait pour les évêques. J'ai » consolidé les intérêts de l'Eglise; je n'ai touché en rien au spirituel. Le que j'ai fait à Milan, je le ferai à Naples et partout où » mon pouvoir s'étendra. Je ne refuse pas d'accepter le concours » d'hommes doués d'un vrai zèle pour la religion, et de m'enten-· dre avec eux; mais si à Rome on passe les journées à ne rien * faire et dans une coupable inertie, puisque Dieu ma commis » après de si grands bouleversemens pour veiller au maintien » de la religion, je ne puis devenir, ni rester indifférent à • tout ce qui peut nuire au bien et au salut de mes peuples. » Très-saint Père, je sais que Votre Sainteté veut le bien; mais » elle est environnée d'hommes qui ne le veulent pas, qui ont de » mauvais principes, et qui, au lieu de travailler dans ces momen« » critiques à remédier aux maux qui se sont introduits, ne tra-» vaillent qu'à les aggraver. Si Votre Sainteté voulait se souvenir » de ce que je lui ai dit à Paris, la religion de l'Allemagne serait organisée, et non dans le mauvais état où elle est dans ce pays » et en Italie. Tout se serait fait de concert avec Votre Sainteté

» et convenablement. Mais je ne puis laisser languir un an ce qui

- n doit être fait dans quinze jours. Ce n'est pas en dormant que j'ai » porté si haut l'état du clergé, la publicité du culte, et réorga-
- » nisé la religion en France, de telle sorte qu'il n'est pas de pays
- » où elle fasse tant de bien, où elle soit plus respectée, et où elle
- » jouisse de plus de considération. Ceux qui parlent à Votre » Sainteté un autre langage la trompent et sont ses ennemis; ils
- » attireront des malheurs qui finiront par leur être funestes.
- » Sur ce, etc. Paris, 13 février 1806. »

Une note du cardinal Fesch, en harmonie avec le contenu de cette lettre, avait annoncé que ce ministre venait de recevoir l'ordre de demander à Pie VII, 1º l'expulsion de Rome et de l'Etat romain des Russes, des Anglais, des Suédois et des Sardes; 2º l'interdiction des ports aux bâtimens anglais, russes et suédois.

A la réception de la foudroyante réponse du 13 février, Pie VII ne voulut pas prendre sur lui d'écrire à Buonaparte sans avoir consulté ses conseillers naturels, les cardinaux¹. Il convoqua donc le sacré collége, qui se réunit en sa présence le 8 mars. Le cardinal Fesch fut convoqué comme les autres, mai se dispensa d'assister au conseil. De peur de rien précipiter dans une affaire aussi grave, on remit à chaque cardinal, sous le sceau du plus profond secret, une copie de la lettre de Buonaparte qu'il devait rapporter le surlendemain, avec les observations qu'elle lui aurait suggérées. Le résultat de cette nouvelle réunion fut une lettre du pontife à Buonaparte, dans laquelle toutes les assertions de celle du 13 février étaient réfutées avec une simplicité, un ordre, une logique, qui font de cette pièce un chef-d'œuvre à la fois de polémique et de style. L'indispensable nécessité de l'indépendance du saint Siége pour le bien de l'Eglise universelle, la liaison non moins indispensable de cette indépendance avec la neutralité, l'avantage de cette neutralité pour les Catholiques résidant dans les pays schismatiques, le défaut absolu de fondement des prétentions de Napoléon à la souveraineté réelle de l'Etat de l'Eglise, même en le considérant comme le successeur de Charlemagne, tous ces points y étaient déduits avec la clarté la plus vive. Les reproches de Buonaparte sur l'anarchie qui désolait l'Eglise d'Allemagne offraient un champ plus favorable encore aux argumens du pontife. Il rétorquait adroitement ceux qui lui avaient été offerts, en démontrant que les conquêtes de Napoléon, et les sécularisations qui en avaient été la suite, étaient la vérit toujou Enfin ! stricter çais, et si le c fussen des vio

[An 180

C'éta de l'en voix d les pri sant so son an vas à grossie Alexar » pas i » se di » mon » les e ne s'ét » prêti » le po » la pa

> l'hum: sions (De tandis la déli saint S

» d'act

» cada

tissem

persor

queur.

l'Eglis

voran

sur la

pontif

Cohen, Précis hist, sur Pie VII, p. 156-158.

¹ Opi

nu de

evoir

et de

rdes;

t sué-

ie VII

avoir

done

e car-

pensa

ffaire

plus

levait

urait

re du

celle

, une

is de

lance

aison

utra-

idant

it des

at de

Char-

plus

déso-

rable

ceux

es de

aient

la véritable cause de cette anarchie, à laquelle l'état de guern orgatoujours subsistant n'avait pas permis de porter de remède Enfin le pontife faisait observer que l'on n'avait pris que le délai strictement nécessaire pour expédier les bulles des évêques français, et que les d'ocèses ne se seraient pas même aperçus du retard, si le chef du gouvernement avait permis que les siéges vacans fussent gouvernés, selon les règlemens du concile de Trente, par

des vicaires élus par les chapitres. C'était le temps des grands triomphes de Buonaparte: l'aigle de l'empire effrayait toute l'Europe de son vol audacieux; à la voix du conquérant, les vieux trônes s'abaissaient pour recevoir les princes improvisés de sa famille. L'esprit de Napoléon fléchissant sous ces sanglans lauriers, il s'indignait, dans le vertige de son ambition, de ne régner qu'à la manière des hommes, et non vas à la manière de Dieu; il frémissait de ne respirer que le grossier encens des adulations politiques, et aspirait, comme Alexandre, à l'encens des adorations suprêmes. « Moi, je ne suis » pas né à temps, disait-il à Fontanes; voyez Alexandre, il a pu » se dire le fils de Jupiter, sans être contredit. Moi, je trouve dans » mon siècle un prêtre plus puissant que moi : car il règne sur » les esprits, et je ne règne que sur la matière. » Ce fou couronne ne s'était-il pas écrié dans son conseil: « Voyez l'insolence de ces » prêtres qui, dans le partage de l'autorité avec ce qu'ils appellent » le pouvoir temporel, se réservent l'action sur l'intelligence, sur » la partie noble de l'homme, et prétendent me réduire à n'avoir » d'action que sur le corps! Ils gardent l'àme, et me jettent le » cadavre. De là cette jalouse politique qui se proposait l'anéantissement de la puissance temporelle des papes, afin que, leur persoane se trouvant ensuite dans l'absolue dépendance du vainqueur, il pût obtenir, par voie d'intimidation, de ces chefs de l'Eglise captifs, qu'ils servissent d'instrumens à son ambition dévorante, et qu'ils contribuassent à le faire régner enfin, non plus sur la matière, mais sur l'intelligence, cette partie noble de l'humanité. En quelques mots, voilà le secret des nouvelles agressions de Buonaparte et des malheurs de Pie VII.

De Naples, où Joseph s'installait sur le trône des Bourbons, tandis que Ferdinand IV allait attendre en Sicile le moment de la délivrance, sortirent tout à coup des bruits alarmans pour le saint Siége². Il devait être transféré à Avignon ou à Paris; l'Etat pontifical, partagé entre le royaume d'Italie et Naples; l'ordre

Opinions de Napoléon, p. 201.

⁸ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII. t. 2, p. 136.

de Malte, sécularisé; le Code français, publié a Rome; le mariage des prêtres, autorisé. Ces rumeurs sourdes accablaient de douleur l'infortuné pontife. Il recommanda vainement le secret. Des menaces qui attaquaient le saint Siége ne pouvaient rester longtemps cachées!. Une satire romaine expliqua la situation en termes moitié familiers, moitié religieux; en voici le sens: « Canons de » ci, canons de là: foudres à l'orient, foudres au couchant :

Napoléon et le pontife se sont comme dit chacun leur dernier

· mot. Dieu donne la victoire à ses enfans, quelquefois tard,

» mais il la leur donne toujours.

Le cardinal Fesch, remplacé par le ministre Alquier, vint prendre congé du pape. « Nous vous chargeons, dit Pie VII, de dire » à l'empereur que, quoiqu'il nous maltraite beaucoup, nous lui » sommes fort attaché, ainsi qu'à la nation française. Répétez-lui » que nous ne voulons entrer dans aucune considération; que nous voulons être indépendant, parce que nous sommes souve-» rain; que s'il nous fait violence, nous protesterons à la face de » l'Europe, et que nous ferons usage des moyens temporels et » spirituels que Dieu a mis entre nos mains. — Votre Sainteté, » reprit le cardinal, devrait se rappeler qu'elle n'a pas le droit de faire usage de l'autorité spirituelle dans les affaires présentes de » la France avec Rome.» Le pape demanda d'un ton très-élevé au cardinal où il prenait cette opinion. Ensuite Consalvi déclara à Alquier qu'il pensait entièrement comme le pape, que cette opinion était celle de tous les membres du sacré collége, et qu'il lui était impossible de varier dans une affaire où les mesures temporelles qu'on exigeait tenaient, par des liens étroits et des principes incontestables, au devoir et à l'autorité du chef de l'Eglise.

La reconnaissance du titre de roi de Naples dans la personne de Joseph rencontrait des obstacles. Consalvi avait fait observer qu'il convenait, avant d'y procéder, de rappeler les rapports existans entre la couronne de Naples et le saint Siège depuis plusieurs siècles, rapports constamment observés jusqu'alors, même dans le cas de conquête. Mais le ministre des relations extérieures de France notifia au cardinal Caprara qu'on ne pouvait voir dans les démarches des anciens souverains que l'opinion isolée de quelques rois qui n'avaient obligé ni leurs successeurs ni leurs Etats. On ajouta : « L'empereur, en montant sur le trône, n'a jamais pré-» tendu hériter uniquement des droits de la troisième dynastie, » dont la souveraineté ne s'étendait pas a la moitié des domaines

» aujourd'hui soumis à l'empire : il a prétendu hériter des droits

An 18 des

· que (» Si la

· conn Maje.

consi

» et les

La

* touc

» péria

pectée, sance (fication des pri son mi et du tions re princip comme litige (mens c

> sujet d » tout obset

Sur

» dions

» n'éch » Nous

» dans

» plus

ratif,

clave

» paraî

» laisse et no

» nos l

» pere

» mett

» veut

» Saint

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 138

¹ M. A

¹ Ibid

18061 a nariage ouleur es megtemps termes ons de chant: lernier

s tard, t prende dire ous lui tez-luı n; que souveface de rels et inteté, roit de ntes de levé au déclara e cette

et qu'il es tems prin-Eglise. rsonne oserver ts exisusieurs e dans ires de ans les ė quel-Etats. is prénastie,

maines

droits

• des empereurs français, et la cour de Rome ne prétendra pas » que Charlemagne ait reçu d'elle i investiture de son royaume .

» Si la reconnaissance de Naples n'a pas lieu, l'empereur ne re-

• connaîtra plus la puissance temporelle du pape. Du reste, Sa Majesté aura dans tous les temps pour le chef de l'Eglise la

· considération et les égards qu'ont eus Charlemagne, Louis IX,

» et les autres princes les plus chrétiens, sans cependant le laisser

» toucher en rien au temporel et aux droits de la couronne im-» périale.

La puissance temporelle du pape ne devait cesser d'être respectée, suivant cette déclaration, qu'autant que la reconnaissance de Naples n'aurait pas lieu. Mais voici que, par une notification du 16 juin, Pie VII apprend que Buonaparte a disposé des principautés de Bénévent et de Ponte-Corvo en faveur de son ministre des relations extérieures, qu'il voulait éloigner de lui, et du général Bernadotte dont il croyait contrarier les inclinations républicaines. On allègue, pour colorer la spoliation, que ces principautés sont un sujet de dispute entre le saint Siége et Naples, comme s'il était permis à un tiers de s'emparer de l'objet en litige entre deux contendans; et l'on annonce des dédommagemens qu'on se réserve de ne point donner.

Sur ces entrefaites, Pie VII répond au ministre Alquier, au sujet de la reconnaissance de Joseph: « Nous avons fait jusqu'ici » tout ce qu'a voulu l'empereur, et Sa Majesté n'a pas cru devoir observer les promesses qu'elle nous a données; si nous cé-» dions aujourd'hui à ce qu'on demande en son nom, nous » n'échapperions pas au danger dont nous sommes menacé². » Nous voyons dans des lettres particulières de Sa Majesté, et » dans plusieurs pièces officielles, qu'on ne nous regardera » plus comme souverain, si nous n'accédons au système fédé-» ratif, et si nous ne consentons à être compris dans l'en-· clave de l'empire. On inculpe à tort le cardinal Consalvi : il » paraît qu'on croit à Paris que nous avons la faiblesse de nous laisser diriger par sa volonté. Nous lui donnerons un successeur, • et notre opinion ne variera pas. Tous les points importans de » nos Etats sont successivement occupés par les troupes de l'em-» pereur, que nous ne pouvons plus faire subsister, même en » mettant de nouveaux impôts. Nous vous prévenons que, si on » veut s'emparer de Rome, nous refuserons l'entrée du château Saint-Ange. Nous ne ferons aucune résistance, mais vos soldats

⁹ Ibid. p. 146-147.

⁴ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 142-143.

» devront briser les portes à coups de canon. L'Europe verra » comme on nous traite; et nous aurons du moins prouvé que

nous avons agi conformément à notre honneur et à notre con-

» science. Si on nous ôte la vie, la tombe nous honorera, et nous » serons justifié aux yeux de Dieu et dans la mémoire des

» hommes. »

La protestation officielle contre l'usurpation de Bénévent et de Ponte Corvo fut un des derniers actes du ministère de Consalvi, qui donna sa démission le 17 juin, et qui fut remplaçé par le cardinal Casoni, ancien vice-légat d'Avignon, puis nonce en Espagne. Le nouveau secrétaire d'Etat, appréhendant que Caprara n'outrepassat par entraînement ses pleins pouvoirs, déjà assez étendus, s'attacha à traiter les affaires du saint Siége à Rome même.

Le prince des pasteurs, tout en déployant au besoin une fermeté apostolique, ne s'écarta pas cependant des voies de conciliation. Lorsqu'on lui notifia l'avénement du roi de Hollande, il répondit qu'il espérait que Louis, professant la religion des Catholiques, protégerait leur culte dans ce royaume. Lorsqu'on lui communiqua la nomination du cardinal Fesch à la dignité de coadjuteur successeur de l'électeur-archichancelier, il témoigna qu'il lui serait agréable de terminer promptement les négociations relatives à cette affaire, dès qu'on aurait le consentement de François II, empereur d'Allemagne. Mais le ministre Alquier, revenant à la charge, lui annonçait-il que l'intégrité de l'Etat pontifical ne serait respectée qu'autant que le saint Siége adopterait les mesures que la position de son territoire et la sûreté de l'Italie rendaient, disait-il, indispensables, c'est-à-dire qu'autant que tous les ports de l'Etat pontifical seraient fermés à l'Angleterre, toutes les fois que celle-ci serait en guerre avec la France, et qu'autant que les forteresses de l'Etat romain seraient occupées par des troupes françaises, toutes les fois qu'une armée de terre aurait débarqué ou aurait menacé de débarquer sur un des points de l'Italie? alors Pie VII, d'un ton calme, répliquait : « Vous êtes » les plus forts... vous serez q and vous le voudrez les maît res de » nos Etats... nous sommes résigné à tout, et prêt, si Sa Majesté » le veut, à nous retirer dans un couvent ou dans les catacombes » de Rome, à l'exemple des premiers successeurs de S. Pierre'.»

Autour de Pie VII la tempête politique redoublait de violence. L'empire d'Allemagne s'écroulait: depuis sa déclaration du 6 août 1806, François II ne fut plus que François I^{er} empereur

héréditaire d'Autriche.

la v said por mis lett chi:

[An

à d

pas

I

per por mis a m

con

séri cen len qui mai heu car lair s'ei Ch. il e tira on ses » C avo des dit-

> mai la c reli

> pré les

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 153.

n 1806] verra vé que re conet nous ire des

vent et onsalvi, r le car-Espagne. n'outreétendus,

une ferde conlollande, n des Caju'on lu≟ gnité de émoigna ociations ment de Alquier, de l'Etat e adoptesûreté de utantque igleterre, rance, et occupées de terre es points ous êtes aît res de Majesté tacombes erre'.. t de vioration du

empereur

Mais sortons de l'Europe, et l'on verra que la religion, exposée à de si cruelles tourmentes, dans cette partie du monde, ne laissait pas que d'eprouver des vicissitudes au sein de l'Eglise d'Asie,

Un édit avait permis aux missionnaires de la Chine d'écrire par la voie publique, en défendant d'ouvrir leurs lettres; mais ils n'osaient confier aux mandarins celles où il s'agissait d'affaires importantes pour la mission. Un courrier chrétien, expédié par les missionnaires de Pékin, ayant été, en 1805, arrêté, chargé de leurs lettres et d'une carte de la province de Chang-tong, en caractères chinois, cette pièce donna des soupçons, et on en avertit l'empereur. Les missionnaires européens furent bientôt appelés, et le père Adéodat confessa avoir envoyé la carte. Les missionnaires portugais et italiens ne s'accordant pas sur les limites de leurs missions, il avait voulu mettre la congregation de la propagande

a même de décider la question.

Après avoir été interrogé plusieurs fois, le père Adéodat fut conduit en prison avec un appareil qui annonçait une affaire sérieuse; cependant on ne lui mit aucune chaîne, et moyennant cent trente taëls, on lui procura une chambre commode. Le lendemain de son emprisonnement, il fut traduit devant une quinzaine de mandarins, qui lui firent déposer son bouton de mandarin du sixième ordre, le tinrent à genoux pendant deux heures, et le pressèrent de toutes manières, pour s'assurer si la carte ne supposait pas quelques projets d'invasion. On voulait lui faire avouer qu'elle devait être envoyée aux Anglais, et qu'ils s'en serviraient pour faire une descente dans la province de Chang-tong. On pressa de nouveau le père Adéodat; on le fit tenir à genoux pendant quatre heures et une autre fois pendant sept; il essuya beaucoup d'injures et de menaces; cependant on n'en tira rien de plus que ce qu'il avait dit le premier jour. Enfin on lui persuada que son affaire était finie, mais qu'il fallait que ses dépositions fussent appuyées par quelques Chrétiens, « N'en » connaissez-vous pas un certain nombre? » lui demanda-t-on. Il avoua qu'il en connaissait beaucoup; que ses domestiques et ceux des autres Européens étaient chrétiens. « Faites venir les vôtres, dit-on, cela suffit. » Il y consentit. On obtint ensuite de la même manière les noms de deux Chrétiens du Chang-tong, lieu décrit sur la carte. Jusqu'alors on ne paraissait pas vouloir toucher à la religion.

Néanmoins, tant de nuages s'accumulant, il était facile de prévoir l'orage. Parmi les missionnaires, les avis étaient partagés: les uns voulaient qu'on présentat un écrit où, se reconnaissant pour prédicateurs de l'Evangile, ils feraient l'apologie de la sainte religion; attestant ensuite que le père Adéodat n'avait eu aucun mauvais dessein, ils se rendraient caution pour lui. D'autres croyaient qu'il fallait se borner à délivrer le père Adéodat, sans parler de la religion. Le premier des deux plans prévalut; l'écrit fut rédigé, et présenté au grand mandarin chargé des affaires de la mission pour être remis à l'empereur.

Le même jour que ce placet fut présenté, on rappela les Chrétiens qui avaient déposé dans l'affaire du père Adéodat, et qui avaient été mis en liberté moyennant une caution. Jusque-là on me leur avait jamais parlé d'apostasier; dès lors on essaya de les y forcer par des tourmens; mais ils soutinrent fort bien cette première attaque. Il y eut ordre d'arrêter les lettrés chrétiens dont les missionnaires se servaient, de briser les planches dont ceux-ci faisaient usage pour imprimer des livres de religion, de rechercher ceux qui la prêchaient, en un mot, de faire tout pour l'abolir dans l'empire. Outre ces ordres, communs à toutes les provinces, il y en avait de plus rigoureux pour les Tartares de Pékin, ce qui a toujours eu lieu en pareille circonstance; car la politique du gouvernement est surtout d'empêcher que la religion ne se propage parmi eux

Comme on cherchait surtout les Chrétiens tartares, on en découvrit facilement parmi les mandarins, même dans la famille impériale, et parmi le peuple. On les menaça, on en frappa cruellement plusieurs pour les faire renoncer à la religion. Un seul mot de rétractation équivoque suffisait pour être mis en liberté. On employait tous les supplices pour arracher ce mot. Les coups de bambou et de semelle étaient continuellement répétés sur ces confesseurs. Souvent on les faisait mettre à genoux sur des chaînes pendant plusieurs heures; et afin que tout le poids du corps pesât dessus, deux bourreaux tenaient les patiens par les oreilles; ou, ce qui est bien plus horrible, pendant qu'ils étaient agenouillés sur des chaînes, on leur passait une barre de bois sur les jarrets, une autre barre entre les reins et les bras retirés en arrière, tandis que les mains étaient enchaînées par devant; quatre bourreaux, tenant ces deux barres de bois, tourmentaient les confesseurs de toutes leurs forces. Enfin, voici le dernier moyen que les persécuteurs tentèrent sur quelques-uns des confesseurs, pour les forcer à fouler la croix aux pieds : on leur en fit une dans toute la longueur de la plante du pied, en leur donnant une infinité de coups d'aiguille ou de pointe de bambou, qu'on leur enfonçait jusqu'à l'os. Ce genre d'épreuve était terrible. Les Chrétiens ne souffrirent pas tous également. L'age, les infirmités et le rang, firent qu'on exerca moins de cruautés envers quelquesuns; invin étaie eu un ce fu

exem sion beau quatr avaie jours deux tares. ils éta jamai la pré saisir applic parle dre, e cette Lorsq Lintér l'inter » suis Son fi paraît ferme de bar treten pour (dait d dignit qui co du frè gagné infidèl à la re

sa cha

mais,

eun tres sans crit

hréqui i on e les cette tiens dont n, de pour s les es de ar la

reli-

n en mille cruelseul perté. coups ir ces chaîcorps illes; nouilir les en aruatre it les oyen eurs, t une

> t une leur

> > Les

mités

ques-

uns; mais on n'accorda la couronne qu'à ceux qu'on reconnut invincibles: cette couronne fut l'exil perpétuel pour ceux qui étaient distingués par leur rang ou leurs emplois, ou qui avaient eu une part active dans les affaires de la religion; pour les autres, ce fut la cangue.

Tous ces martyrs étaient, avant la persécution, d'une vie trèsexemplaire, excepté un seul, qui se rejouit d'avoir eu cette occasion de faire pénitence. Il y en avait parmi eux quelques-uns dont le rang, la bonne conduite et les grands sacrifices relevaient beaucoup le mérite. Parmi les exilés, on en distinguait surtout quatre qui étaient la gloire de la mission française, parce qu'ils avaient été élevés et formés par les Français, dont ils avaient toujours fréquenté l'Eglise. Deux étaient de la famille impériale; les deux autres étaient mandarins, issus des premières familles tartarcs. Les deux princes s'appelaient l'un Michel, et l'autre Raphaël; ils étaient frères, et âgés de plus de soixante ans. Raphaël n'avait jamais été marié. Il avait passé sa vie à étudier la religion et a la prêcher. Aucun Chingis ne montrait autant d'aptitude pour saisir avec justesse les questions les plus abstraites. Il s'était appliqué à la partie dogmatique de la religion. Il aimait à en parler, prêchait les Chrétiens et les infidèles qui venaient l'entendre, et s'employait à former des catéchistes. Il confessa la foi avec cette vigueur et cette droiture qui distinguaient son caractère. Lorsqu'il fut cité, il prêcha ses juges pendant une bonne heure; l'intérêt et l'éloquence qu'il sut y mettre empêchèrent qu'on ne l'interrompît. En retournant à sa prison, il dit à un Chrétien : « Je » suis bien soulagé, j'ai dé hargé tout ce que j'avais sur le cœur.» Son frère Michel tomba malade dans la prison, Quand il devait paraître devant ses juges, il fallait l'y porter; il n'en fut pas moins ferme à confesser la foi. Les deux mandarins avaient pour noms de baptême, l'un Matthias, et l'autre Jean. Matthias était à la tête d'un collège de Tartares, charge qui lui fournissait de quoi entretenir sa famille. Il avait renoncé aux honneurs et à sa fortune pour conserver sa foi. Il avait la croix aux deux pieds, et descendait d'une de ces nobles familles tartares qui possédaient des dignités héréditaires. Tout jeune encore, il avait obtenu le grade qui correspond à celui de capitaine en Europe. Il était fort estimé du frère de l'empereur. Ses mœurs douces et sociables lui avaient gagné un grand nombre d'amis parmi les Chrétiens et parmi les infidèles. Ces derniers firent l'impossible pour qu'il renonçât à la religion. Un de ses amis avait pris secrètement les sceaux de sa charge, et écrit pour lui un billet d'apostasie, afin de le délivrer; mais, s'en étant aperçu, il s'y opposa fortement. Sa mère, en le

" q

» Ce

» de

» tie

» tic

" qu

» fai

oj e

» do

» po

· ave

• de:

on on

» fat

» en

» qui

» dar » ils

» par » Tar

» leu

» ceu

n Ves

perdant, perdait tout absolument. Elle fut chassée de sa maison, et demeurait chargée de sa bru et de deux enfans en bas âge, sans avoir rien pour subsister. Cependant elle encourageait fortement son fils, lui répétant continuellement que, s'il renonçait à la religion, elle ne le reconnaîtrait plus. Un cinquième confesseur, non moins digne d'être cité, était Jean Tcheou, qui avait déjà souffert pour la foi dès sa jeunesse. On le frappa jusqu'à le laisser pour mort, sans qu'il fût possible de le faire apostasier. Lorsqu'il se vit recherché, ne pouvant se cacher sans compromettre ses amis, il se livra généreusement. Il fut d'un grand secours aux autres confesseurs, qu'il fortifia dans la foi. Parmi les autres condamnés à l'exil perpétuel, il y avait une veuve dont le père Adéodat se servait pour instruire les femmes. Elle avait beaucoup souffert et accepté l'exil pour conserver sa foi.

Le jour que le père Adéo dat partit pour l'exil, après la sentence rendue, on proposa de le mettre à la question, afin d'obtenir des renseignemens positifs ; il y eut ordre de préparer les instrumens de supplice, mais cela n'eut pas lieu. Ce qui jeta de l'obscurité dans l'affaire, ce fut l'attention qu'eut le père Adéodat d'en cacher une partie pour ne pas compromettre plusieurs personnes. « Ils se » disputent ce pays, disaient les mandarins, tandis qu'il appartient » à notre empereur. « Quel moyen de faire entendre à de tels hommes ce que c'est qu'une juridiction spirituelle! Cependant un bon Chrétien, à qui ils faisaient ce reproche, leur répondit d'une manière assez satisfaisante: « Les porteurs d'eau, dit-il, se divisent » entre eux les rues et les quartiers de Pékin; qui a jamais imaginé » que ce soit attenter aux droits de l'empire? Notre religion con-» siste à prier, jeûner, faire de bonnes œuvres, etc.; ainsi, quand » nous nous divisous pour l'exercer, nous ne sommes pas plus re-» belles que les porteurs d'eau de la ville. » Le départ des confesseurs fut un vrai triomphe. Les prêtres chinois passèrent la nuit à les confesser et à les communier. Tout se passa dans une sainte joie. Ils furent traités également dans la route; le jour, chargés de chaînes, la nuit, jetés dans des cachots, ils n'en conservaient pas moins toute la liberté de S. Paul. Ils avaient vaincu, et n'avaient plus rien à craindre. Tandis qu'on forçait tous les autres Chrétiens a se cacher, ceux-ci chantaient publiquement leurs prières, selon l'usage des Chrétiens de la Chine, et prêchaient tous ceux qu'ils rencontraient.

Pendant la persécution, on publia un règlement sur la police des églises de Pékin, dont voici le considérant et les principales dispositions:

Nous avons jugé, après un mûr examen, que la religion des

06]

n,

ns

te-

tà

es-

ait

i le

ier.

ro-

urs

tres

père

oup

ren-

nsei-

sup-

l'af-

une

Ils se

rtient

e tels

nt un

d'une

visent aginé

con-

quand

us re-

onfes-

a nuit

sainte

gés de

nt pas

vaient

rétiens

, selon

qu'ils

» Européens porte beaucoup de préjudice aux coutumes nationa-» les et aux bonnes mœurs; nous avons observé qu'un grand nom-» bre d'individus se sont laissé tromper et séduire, ce qui doit être » attribué à la négligence des mandarins qui n'ont pas mis » d'obstacle aux progrès du mal, en punissant sévèrement les cou-» pables. C'est pourquoi, encore bien que nous soyons d'avis qu'il ne faut pas punir les Chrétiens selon toute la rigueur des lois, » néanmoins nous jugeons nécessaire de ne pas laisser les choses » aller plus loin.

» Chacun des grands ministres préposés à l'administration des » églises des Européens nommera deux substituts qui les sur-» veilleront par eux-mêmes, et quatre inspecteurs qui iront fré-" quemment examiner ce qui s'y passe. Deux capitaines, avec cinq » soldats sous leurs ordres, monteront la garde aux portes des

» églises, et examineront ce qui y entre.

» Les Européens étant venus à Pékin pour le service de l'em-» pereur, il fut nécessaire de leur donner des maisons pour se lo-» ger. Mais, de leur propre autorité, ils placèrent sur leurs églises » cette incription : Eglise du Seigneur du ciel, construite avec la » permussion de l'empereur : ce qui fait voir qu'ils se promettaient « de propager leur religion. Or, cela induisait en erreur les igno-» rans, qui concluaient de cette inscription que la religion chré-» tienne n'était pas défendue. Ainsi, il faut effacer cette inscrip-» tion et faire disparaître les autres signes de cette nature, afin » que les Européens ne puissent plus afficher de semblables

» Les Européens ont, suivant les préceptes de leur religion, des » jours destinés à la prière; mais les Tartares et les Chinois ne » doivent point entrer dans leurs églises: les Européens ne doivent » point entrer dans les maisons des Tartares et des Chinois, ni » avoir avec eux aucune communication. Comme quelques-uns » des Européens sont mandarins du tribunal des mathématiques, » on leur permettra de sortir pour aller à leur service; mais il » faudra qu'ils en donnent avis à leur gouverneur respectif, qui enverra un officier pour les accompagner. Les autres Européens a » qui ne sont point décorés de la même dignité pourront aller » dans les autres maisons de leurs compatriotes; mais auparavant » ils le feront savoir à leurs préposés, et on les fera accompagner » par des soldats. S'ils entrent furtivement dans les maisons des » Tartares, ou communiquent avec eux, ceux qui sont chargés de » leur surveillance devront les faire arrêter, et ils seront punis; et » ceux des officiers qui ne veilleront pas sur ces points seront pri-» vés de leur emploi et châtiés sévèrement.

police cipales

on des

» Il y a, auprès des quatre églises, des chapelles où se rassem-» blent les personnes du sexe; ces femmes, ayant reconnu leur » faute, ont pris la fuite. Ces maisons doivent être fermées et » scellées. On demandera aux Européens s'ils veulent les louer ou » les vendre en en recevant la juste valeur. Ils ont à Hai-tien » quatre maisons de campagne, où aucun d'eux ne demeure pour enseigner la religion ni pour prier. Il n'y a dans chacune que » deux domestiques qui les gardent. Ces domestiques doivent être » renvoyés. Quant aux maisons, on charge les mandarins du lieu » de les visiter fréquemment, et de ne permettre à aucun Tartare » ni à aucun Chinois d'y entrer sans permission. Si les Européens » veulent y aller pour quelque affaire légitime, on pourra, après » avoir vérifié les motifs par eux allégués, leur permettre d'y aller » et d'y rester.

» Si les Européens veulent envoyer des lettres en Europe, ils en donneront d'abord avis aux mandarins qui les gouvernent. » Ceux-ci feront traduire ces lettres en chinois par les Russes, et, » après les avoir lues et cachetées, on les enverra au vice-roi de » Canton, qui les remettra à qui il faut. S'il vient des lettres d'Eu-» rope pour les Européens, le même vice-roi les fera traduire en » chinois et enverra les lettres et la traduction à Pékin, aux gou-» verneurs des églises, qui remettront les lettres aux Européens. » Quiconque sera trouvé portant des lettres en cachette sera » très-rigoureusement puni, et on défendra aux Européens de » faire passer aucune lettre dans quelque province que ce soit. » Par là on coupera tout lien d'amitié, de prétention et de corres-

» pondance. » Le nombre des Tartares qui ont embrassé la religion est consi-» dérable, parce que, jusqu'à présent, il n'y avait pas une défense » très rigoureuse d'aller prier dans les églises, et d'enseigner la » religion. C'est pourquoi beaucoup de gens grossiers ont été » trompés, et le nombre en croîtrait tous les jours, si on ne défen » dait pas cette religion sous des peines. Beaucoup obéiront à • l'extérieur, mais non lorsqu'ils ne seront point vus. Il faut donc » publier maintenant, et afficher sur les portes des quatre églises » et en d'autres endroits, les dispositions suivantes : Si les sectaires » du christianisme sont officiers, ils seront déposés; s'ils sont » Tartares, ils seront punis doublement; les autres seront exilés. » Durant l'été, les Européens sont dans l'usage d'envoyer cher-» cher certaines plantes médicinales qui se trouvent à Pékin. . Peut-être en usent-ils ainsi pour donner aux gens du peuple un » sortilége qui les fascine et les séduise; ainsi, il sera dorénavant défendu aux Européens d'acheter des herbes médicini de apo du Ric doc rie

A

* D

rop

alo les Ad par ses des

(

au

et s mo dou blé avo les sioi env fait

(

dan

visi heu et s tria syn fori gati sur din Maz

effo exé cler nales. Par là on leur ôtera tout moyen de tromper le peuple.
 Du fond de l'Asie revenons à des contrées plus voisines de l'Europe. Ici la foi court un autre danger. Ce ne sont ni les tourmens ni l'exil qui menacent les Chrétiens fidèles; ce sont les séductions de l'esprit de secte qui compromettent leur salut.

Germain Adami, depuis archevêque d'Hiérapolis et visiteur apostolique au Mont-Liban, s'était lié, à Florence, vers la fin du xviii siècle, avec l'évêque de Pistoie. Séduit par les conseils de Ricci, il adopta toutes ses préventions sur une foule de points de doctrine et de discipline. En vain le père Capellari, depuis glorieusement régnant sous le nom de Grégoire XVI, qui se trouvait alors à Florence, et qui y travaillait à son grand ouvrage contre les Jansénistes de France et d'Italie, essaya-t-il de détromper Adami. Celui-ci déguisa ses sentimens, parvint à se faire donner par le saint Siége une mission dans le Levant, chercha à répandre ses erreurs, et parvint à les inculquer au patriarche d'Antioche, des Grecs melchites, Agab Matar.

On célébra, en 1806, le synode dit d'Antioche, mais qui eut lieu au monastère de Carcaph, diocèse de Béryte. Adami en fut l'âme, et s'attacha à y copier ce qui s'était fait à Pistoie, en évitant néanmoins de prononcer le nom de ce synode. Comme cela se passait douze ans apres la condamnation portée par Pie VI contre l'assemblée de Pistoie dans la Bulle Auctorem fidei, Adami ne pouvait avoir assurément l'excuse de la bonne foi. Il eut soin de rédiger les Actes du synode d'Antioche en arabe, sans y joindre la version latine, comme le voulait l'usage. Ces Actes ne furent point envoyés au saint Siége, ainsi que cela est prescrit et que cela se fait toujours.

Ce ne fut qu'en 1810 qu'on les imprima et qu'on les répandit dans tout l'Orient, avec une approbation surprise à Gandolfi, alors visiteur apostolique au Mont-Liban. L'erreur profitait des malheurs de l'Eglise pour se propager. Cependant des bruits vagues et sinistres pénétrèrent en Italie. Maxime Mazlum, nouveau patriarche des Grecs melchites, envoya à Rome un exemplaire du synode traduit en italien, en certifiant que cette version était conforme à l'original arabe. Elle fut soumise à l'examen de la congrégation chargée de la correction des livres de l'Eglise d'Orient; et sur le rapport qui lui fut fait, intervint, de l'avis unanime des cardinaux, une condamnation du synode d'Antioche. Le patriarche Mazlum déolara adhérer à la censure, et promit de faire tous ses efforts pour empêcher que les décrets du synode ne fussent mis à exécution ou n'obtinssent quelque autorité. L'attachement du clergé et des fidèles du Mont-Liban donne lieu d'espérer en effet.

e, ils nent. s, et, oi de l'Eu-

06]

· 111

eur

s et

ou

tien

our

que

être

lieu

tare

éens

prės

aller

re en gouéens. sera is de soit.

eonsifense ner la it été léfen ont à donc glises taires

sont exilés. cherékin. ole un doréédicique la tentative d'Adami n'aura pas de suite : mais admirons ici l'opiniatreté de l'esprit de secte, qui va jusqu'en Orient troubles une Eglise paisible, et y porter le germe des divisions qui avaient si longtemps agité l'Eglise de France et quelques Eglises voisines '.

L'Asie, berceau du christianisme, était la patrie de ces Juis sur

lesquels Buonaparte étendit aussi sa main de fer.

La dispersion des Juifs est un événement unique dans l'histoire des hommes ². De grands peuples ont été engloutis par de grandes révolutions. Seulement les restes de quelques-uns forment encore aujourd'hui des classes isolées, mais peu nombreuses, et répandues dans leur ancienne patrie ou dans quelques coins de la terre; au lieu que le souffle de la colère divine a dispersé sur l'étendue du globe les enfans de Jacob. La sotte crédulité a parlé d'un Juif errant; ils le sont tous. Vaincus par les Assyriens, les Perses, les Mèdes, les Grecs et les Romains, ces nations puissantes disparaissent, et le Juif, dont elles ont brisé le sceptre, survit avec ses lois aux débris de son royaume et à la destruction de ses vainqueurs.

Dépositaire des premières archives du monde, et des oracles qu'il a méconnus, il va, la Bible en main, vérifier les prédictions de ce livre, et rendre témoignage à la vérité d'une religion qu'il abhorre; sans cesse il a les yeux tournés vers Jérusalem, ne désirant qu'elle pour patrie, et obtenant à peine la faculté précaire d'habiter cette ville, possédée successivement par les païens, les Chrétiens et les Turcs. Le sang de Jésus-Christ est retombé sur les Juifs comme ils l'ont désiré; depuis la journée sanglante du Calvaire, ils sont en spectacle à toute la terre qu'ils parcourent, demandant un Messie qu'ils ont cherché jusque dans Cromwel 3. Voilà dix-huit siècles que, portant en tous lieux leurs larmes et leur désespoir, ils se débattent, se soutiennent à travers les persécutions et le carnage : toutes les nations se sont vainement réunies pour anéantir un peuple qui existe chez toutes les nations, sans ressembler à aucune, sans s'identifier avec aucune : si les tribus sont confondues, la race ne l'est pas; et, dans tant de contrées différentes par les religions, les idiomes et les usages, la race d'Abraham subsiste sans mélange, malgré les persécutions et le mépris, qui auraient dû la porter à se confondre. En un mot, les Juiss étrangers, chassés, persécutés partout, existent partout. Tel serait un arbre qui n'aurait plus de tige, et dont les rameaux épars continueraient de végéter avec force. Leur dispersion et leur conservation sont deux phénomènes qui sortent du cercle des faits

[An inturété to que o nous

De doule vers, en pr toujo ciens prote cuteu répét politi toujo main sonne tes d Gran d'Ale viole la me d'Arl rent hébra tout o que l sauve blia 1

Decultu des to mercomm des grapac sitôt chass

L'Ami de la Religion, t. lxxxix, p. 327-328.

Grégoire, Hist. des sect. relig., t. 3, p. 352-356.
 Vie de Cromwel, par Grég. Leti. On y trouve la députation des Juifs au Protecteur, qui, loin d'accepter la qualité de Messie, s'irrita contre eux.

préte reur tion

¹ Vo

806 s ici naturels, et que la révélation seule peut expliquer. S'ils avaient ibler été tous convertis par Jésus Christ, dit Pascal, nous n'aurions plus nt si

que des témoins suspects; et s'ils avaient été tous exterminés, nous n'en aurions point du tout 1.

Depuis Vespasien, leur histoire n'offre guère que des scènes de douleur. Fugitifs et proscrits dans les diverses contrées de l'univers, où ils se traînaient en mendiant des asiles, les Juifs furent en proie à d'innombrables calamités, et leur existence fut presque toujours une longue agonie, excepté sous la domination des anciens papes; c'est un témoignage que Basnage même, quoique protestant, est forcé de rendre. On accuse le clergé d'être persécuteur; cela est si facile à dire, et tant de gens sont si aises de le répéter! Cependant, quand les Juifs étaient tourmentés par une politique rapace, par une populace effrénée, ils se réfugiaient toujours sous les ailes des pasteurs, et surtout des pontifes romains, qui combattaient leurs erreurs et défendaient leurs personnes. Le zèle éclairé des successeurs de Pierre protégea les restes d'Israël. On admire le courage dont s'arma S. Frégoire le Grand contre leurs oppresseurs. On lit avec transport une épître d'Alexandre II aux évêques de France qui avaient condamné les violences exercées contre les Juifs; ce monument honore à jamais la mémoire du pontife romain et des prélats français. S. Hilaire d'Arles était tellement chéri des Juifs, qu'à ses obsèques ils mêlèrent leurs larmes à celles des Chrétiens, et chantèrent des prières hébraïques. S. Bernard, qui avait prêché la croisade, écrivit partout contre la fureur des Croisés qui massacraient les Juifs. Tandis que l'Europe les égorgeait au xive siècle, Avignon devint leur sauve-garde; et Clément VI, leur consolateur et leur père, n'oublia rien pour désarmer les persécuteurs, et adoucir le sort des persécutés.

Depuis sa dispersion, jamais peuple ne fut plus éloigné de l'agriculture, parce qu'on lui avait interdit partout la faculté d'acquérir des terres, de les cultiver et d'exercer les arts et métiers. Le commerce était donc la seule route qui lui fût ouverte, surtout le commerce de détail, qui est accessible à tous, et qui, n'offrant que des gains précaires et modiques, produit souvent des inclinations rapaces. Mais les richesses acquises par cette voie éveillaient aussitôt la cupidité des ennemis des Juifs. Ils étaient pillés, ensuite chassés, ou pendus, ou brûlés; et, pour surcroît de malheur, on prétendait justifier ces forfaits en calomniant les victimes. L'horreur de la tyrannie leur suggéra, au rapport de Villani, l'invention des lettres de change et des assurances : ils éludèrent souvent

toire ndes core dues e; au e du

if er-

ies '.

s sur

, les araiss lois eurs. racles tions qu'il désicaire

é sur te du rent, vel ³. es et erséunies sans

s, les

ribus trées race et le t, les . Tel épars

faits u Pro-

con-

¹ Voyez ses Pensées, art. xvi.

les violences par cette facilité de transporter leurs ortunes dans des portefeuilles, par ces biens presque invisibles, qu'on peut envoyer partout et qui ne laissent pas de traces. Voilà comment les Juifs, concurrenment avec les Arméniens, sont devenus les courtiers du globe.

Indépendamment des subdivisions de sectes, les deux grandes. divisions de ce peuple sont celles des Juifs thalmudistes, c'est-àdire qui révèrent le Thalmud, et de ceux qui ont abandonné ce recueil absurde et puéril. Parmi ces derniers sont les Juifs portugais répandus en Hollande, qui passaient autrefois pour hétérodoxes, comme étant moins asservis aux rabbins 1. Aujourd'hui, ces différences sont moins sensibles. Les Juifs portugais et allemands, qui autrefois s'abhorraient, fraternisent maintenant, quoiqu'ils ne fréquentent pas les mêmes synagogues. Les Juifs allemands paraissent ceux qui ont le plus à cœur de sortir de l'ignorance et de régénérer leur éducation. Ils ont même eu des philosophes parmi cux. Dans ce nombre on peut compter Mendelsohn, dont les écrits sont très-peu orthodoxes, et qui s'était joint à une société d'autres littérateurs allemands pour propager les idées libérales. L'esprit d'incrédulité s'est surtout répandu parmi les Juifs de Berlin où il résidait, ainsi qu'en Allemagne et en Hollande; et l'attachement aux observances légales, qui les caratérisait autrefois, a fait place à l'indifférence, maladie générale de toutes les communions dans ce siècle. La nouvele exégèse des Protestans a beaucoup de partisans parmi les Juifs.

Ceux de France, qui n'étaient guère qu'au nombre de quatrevingt mille, avaient obtenu, par les décrets de l'Assemblée dite constituante, d'être assimilés aux autres citoyens. Il ne paraît pas que cette faveur eût amélioré leur état moral. L'Alsace, surtout, se plaignait de leur cupidité et de leurs énormes usures. On prétendit, dans un Mémoire imprimé, que si on ne mettait pas un frein à cet esprit de rapine, ils deviendraient en cinquante ans propriétaires de la moitié de cette province Un décret impérial de 1806, concernant les Juifs de quelques départemens du Nord, restreignit en conséquence la faculté d'exiger le paiement des créances qu'ils avaient sur les cultivateurs.

Peu après, on prit une autre mesure. On convoqua à Paris une assemblée de Juifs, tant de France que de la partie supérieure de l'Italie, et on leur adressa quelques questions sur l'esprit de leur nation². Le principal objet de cette réunion était de trouver les moyens de fondre en quelque sorte les mœurs des Juifs avec

FAn t celles habit Les r sur le et en difféi Buon mêm prit (sité d au D livre conc seml peut

saier d'av L à l'a c'est en c tion rabl gog tori aus sera ła d de l Caï le 2 cles ria que le į hé règ

mi

de

sui

se

et

¹ Mén pour servir à l'hist. cœl. pend. le xvIII° siècle, t. 3, p. 469-470.

^{*} Ibid. p. 471-472.

dans peut nment us les

1806]

randes.
Fest à lest à lest à lest receives de pance et cophes , dont ne soées lis Juifs

lande;

érisait

toutes

rotes-

uatrede dite
dit pas
rtout,
n prédas un
de ans
périal
Nord,
t des

Paris
ieure
it de
ouver
avec

celles de l'Europe, et de les faire renoncer entre autres à cette habitude de l'usure qui paraît s'être si fort enracinée chez eux. Les réponses de l'assemblée sont au nombre de douze, et portent sur le mariage, sur le divorce, sur le service militaire, sur l'usure, et en général sur les rapports des Juifs avec les Chrétiens. Sur ces différens points, l'assemblée montroit le désir de tranquilliser Buonaparte touchant les dispositions de ses coreligionnaires. Il y a même une réponse, la cinquième, qui est marquée au coin de l'esprit du siècle. « Nous croyons, disaient les députés, que la diversité des cultes est une discordance harmonieuse qui ne déplaît pas au Dieu du ciel et de la terre; » principe assez discordant avec les livres rabbiniques, et peu en harmonie avec la Bible même. Cette concession philosophique s'explique par la composition de l'assemblée, formée en grande partie de négocians qui ne tenaient peut-être pas beaucoup à leur croyance, ou qui ne la connaissaient pas parfaitement. Aussi le gouvernement sentit le besoin d'avoir une plus grande autorité.

Le 18 septembre 1806, il envoya de nouveau ses commissaires à l'assemblée, et fit décréter la réunion d'un grand sanhédrin, c'est à dire d'un corps composé de soixante-dix membres, dont les deux tiers environ seraient des rabbins, et qui convertiraient en décisions doctrinales les réponses déjà données. La convocation en fut faite pour le 20 octobre suivant. On y appela des rabbins de France et d'Italie, et on en instruisit toutes les synagogues de l'Europe. On voulait donner par cet appareil plus d'autorité à ce tribunal et plus d'influence à ses décisions. Il fut dit aussi que l'assemblée déjà existante continuerait ses séances, et serait chargée de préparer les matières que l'on devait soumettre à la délibération du sanhédrin, lequel s'assembla sous la présidence de D. Sintzeim. C'était, disait on, le premier qui ent eu lieu depuis Caïphe. Les délibérations durèrent pendant plusieurs mois. Enfin, le 2 mars 1807, on dressa une décision doctrinale en neuf articles, qui roulaient sur la polygamie, sur la répudiation, sur le mariage, sur la fraternité, sur les rapports moraux, civils et politiques des Juifs avec les Chrétiens, sur les professions utiles et sur le prêt, soit entre les Israélites, soit avec les Chrétiens. Le sanhédrin ordonna à ses coreligionnaires d'observer fidèlement ses règlemens sur ces points. Mais quoiqu'il eût déclaré l'usure abominable, il ne paraît pas que les Juifs y aient été moins enclins depuis lors. Du reste, les préventions réciproques continuèrent à subsister en France et dans les autres pays. Quelques souverains se virent même contraints de renouveler les précautions anciennes et les servitudes usitées contre les Juifs.

Buonaparte, qui ne voyait dans la religion qu'un moyen d'arriver à ses fins, se servait du grand sanhédrin pour plier les Juifs aux exigences des mœurs, des institutions et de la législation nouvelle de l'empire, comme il eut voulu se servir du chef suprême de, l'Eglise pour dominer, par son intermédiaire, sur les volontés de l'Europe catholique. Et au moment même où la résistance toute sacerdotale de Pie VII lui prouvait que le vicaire de Jésus-Christ ne serait jamais l'instrument d'une ambition insensée, cet homme, trop habile pour détruire le prestige dont il s'était entouré en restaurant les autels, s'appliquait à paraître protéger la religion au dedans, bien qu'il l'attaquât au dehors. Pendant plusieurs années, à dater du Concordat, il sembla se proposer d'améliorer l'état du clergé, sans cesser toutefois de le tracasser par intervalles, et il rétablit plusieurs corps utiles, sauf à les briser dans des accès de frénésie, lorsque le clergé lui montrerait par sa fidélité que la cause des membres est inséparable de la cause du chef.

Tâchant donc d'affaiblir, au moyen de ses concessions, le mauvais effet que devait produire sa rupture avec le saint Siége, il étendit peu à peu les avantages et diminua les défauts du Concordat dans le cours des années 1806 et 1807.

Une bulle du 28 février 1805 avait érigé l'église métropolitaine de Paris en basilique mineure. La publication en fut permise. • Cette église, dit la bulle de Pie VII, jouissait, dès le troisième

» siècle, du titre d'église cathédrale et pontificale, et fut érigée en » métropole par Grégoire XV. Elle a été deux fois visitée par nous

en présence de nos vénérables frères les cardinaux de l'Eglise

» romaine : nous étions entourés de presque tous les évêques des

Gaules, et d'une grande partie du clergé français. — Nous concédons à ladite église le droit de faire porter dans les processions

» le canopée, dit vulgairement pavillon, avec les clochettes à l'instar

» des mêmes basiliques de notre ville. »

Une lettre ministérielle, du 14 janvier 1806, répara le scandale qu'avait donné celle du 8 juin 1802, et annonça qu'il était défendu de recevoir l'acte de mariage d'un prêtre '. Les évêques furent autorisés à faire des visites pastorales dans les maisons d'éducation. On rendit aux fabriques les biens non vendus, on autorisa les legs pour les hospices. Plusieurs établissemens ecclésiastiques sortirent pour quelque temps de leurs ruines.

Par le Concordat, le gouvernement ne s'était obligé qu'à payer les cures principales. Depuis il assura un traitement pour vingt-quatre mille succursales, et le décret du 30 septembre 1807 porta ce nombre à trente mille.

à chaq séminai blissem pressèr cèses. I dépens Il y eut en état

[An 180

Un

entre lexempt grand pour le voir se

Toutef

général

Le t Sœurs l'instru décrets pour e 27 nov moires et des chaque zèle po menté. les éco sans Co autori ces as maiso étaien et pro mont religi des n de la cond ne fu

cient

mêm

¹ Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviii siècle, t. 3, v. 476-480.

n 180/f arriver ifs aux uvelle me de tés de toute Christ omme, uré en ligion rs anliorer interns des idélité

itaine itaine mise. sième ée en nous Eglise es des con-

chef.

mau-

ndale endu t aution legs rent

sions

ayer ngtorta

Un autre décret, plus important encore, accorda des bourses à chaque séminaire diocésain. On avait précédemment créé un séminaire pour chaque métropole; mais on s'aperçut que cet éta-! blissement était insuffisant, et presque tous les évêques s'empressèrent de former des séminaires particuliers pour leurs diocèses. Ils firent un appel à la charité des fidèles pour subvenir aux dépenses, et parvinrent presque partout à réunir quelques élèves. Il y eut même des villes où les dons des zélés catholiques mirent en état d'avoir, en peu de temps, des établissemens nombreux. Toutefois le gouvernement sentit le besoin de prendre une mesure générale, et il créa deux mille quatre cents bourses réparties entre les divers diocèses. Il donna des maisons, accorda des exemptions de la conscription. Les séminaires reçurent un plus grand nombre de sujets; de plus, on créa de petits séminaires pour les humanités et la philosophie, et l'Eglise put espérer de voir se réparer par la suite les pertes du sanctuaire.

Le troisième décret, du 30 septembre 1807, était relatif aux Sœurs de la Charité et aux autres congrégations de filles vouées à l'instruction et au service des malades, et déjà autorisées par des décrets partiels. Il ordonnait qu'elles se réunissent en chapitre pour exposer leurs besoins. Ce chapitre eut en effet lieu, du 27 novembre suivant au 2 décembre. Elles remirent leurs Mémoires, et un décret, du 3 février 1808, leur accorda des maisons et des secours, tant pour un premier établissement, que pour chaque année. On vit alors combien, après tant de traverses, le zèle pour ces pieuses institutions s'était soutenu et même augmenté. Trente et une congrégations d'Hospitalières, de Sœurs pour les écoles gratuites, ou de Sœurs du Refuge, obtinrent des fonds, sans compter trente-quatre autres, moins nombreuses et également autorisées, et qui n'avaient point été appelées au chapitre. Toutes ces associations réunies possédaient un assez grand nombre de maisons établies en différentes provinces. Quelques-unes même étaient d'institution récente. La charité et le zèle avaient favorisé et propagé des réunions si utiles, et Buonaparte ne s'y était pas montré trop contraire. Il voulait seulement que les corporations religieuses eussent pour objet l'instruction des enfans ou le soin des malades, et il n'autorisa la réunion des Ursulines, des Dames de la Visitation, des Carmélites, et des autres de ce genre, qu'à condition qu'elles s'appliqueraient à l'instruction; ce qui même ne fut pas rigoureusement observé. Dans toutes les villes, les anciennes religieuses purent donc se réunir en communauté, et même recevoir des novices.

Un autre rétablissement, non moins précieux, fut celui des Frères des Écoles chrétiennes pour l'instruction gratuite des enfans de la classe indigente. Cette classe était abandonnée depuis la révolution, et redemandait les maîtres humbles et désintéressés qui s'étaient voués à l'enseigner. Quelques Frères, reste d'un corps si utile, se trouvaient à Lyon. Ils furent approuvés, rallièrent à eux leurs confrères dispersés, et ouvrirent un noviciat. Ils se multiplièrent depuis, et fournirent des instituteurs dans les principales villes.

Les congrégations d'hommes blessaient encore plus les philosophes que celles de femmes. Toutefois quelques-unes furent autorisées. Les missionnaires furent rétablis sur la demande du pape. Les Lazaristes devaient être chargés du Levant et des Indes; les prêtres des Missions étrangères, de la Chine, et ceux du Saint-Esprit, de l'Amérique. On leur accorda par décret des maisons et des revenus; mais l'esprit qui prévalut bientôt fit révoquer ces concessions. La congrégation des prêtres de Saint-Sulpice s'était aussi reformée, et avant pris la direction de plusieurs séminaires, sans que le gouvernement y mît obstacle, jusqu'au moment où, égaré par la colère, Buonaparte fit la guerre à un corps dont le crime était d'être fort attaché au saint Siége. Enfin, il avait consenti même au rétablissement des Trappistes, qui avaient déjà deux maisons à la porte de la capitale, et qui ne furent dissous que par suite des différends avec le pape.

Pie VII cominuait à régner en souverain intelligent et en saint

Afin d'encourager les arts dans la ville qui en est la métropole, il avait, par un Bref du 23 septembre 1806, institué une décoration de chevalerie, qui serait donnée à chaque président de l'Académie de Saint-Luc dédiée aux beaux-arts, quand il aurait achevé ses trois ans de présidence. Cet Ordre devait s'appeler l'Ordre du Moro ou Moretto. La croix était attachée à un ruban rouge bordé de noir. La tête de More figurée sur la croix de l'Ordre, était semblable à celles qu'offrent au nombre de trois les armes des Chiaramonti. Tous les artistes de Rome témoignèrent leur gratitude à Pie VII.

Mais un acte beaucoup plus remarquable dans l'histoire de son pontificat se rattache à l'année 1807. Depuis quarante ans, Rome était privée du spectacle solennel d'une canonisation. Clément XIV et Pie VI, effrayés des dépenses qu'entraîne cette cérémonie si imposante, n'y avaient point procédé. Averti par les contradictions passées des malheurs qui allaient fondre sur l'Eglise,

Pie VI cession salut d v être » toire » ruine » qu'ui » se po déclara raient penses qu'on solenn le soin exame assigne fidèles Bohêm les ho noît de cinthe que d dinaux autres sion de accout trône

Le déclars domin tiqué céder s' la mêr tilde q' et sur fians o

Mar le 29 s de Sar consac

и. р. 484-4

i des es enlepuis ressés corps rent à Ils se prin-

philont aude du et des t ceux ret des tôt fit Saintle plustacle, guerre Siége. opistes, et qui

ropole, lécoral'Acaachevé 'Ordre rouge Ordre, armes it leur

n saint

de son Rome at XIV onie si con-Eglise, Pie VII n'hésita point à proclamer de nouveaux protecteurs à l'inte 🦠 cession desquels les Chrétiens fussent encouragés à demander le salut de la barque de Pierre. « Nous sommes encore pontife, peut-· être pour quelques mois, disait-il; qui sait si de nouvelles vic-» toires au nord de l'Europe ne deviendront pas le signal de notre " ruine? Hàtons la célébration d'une fête où la tiare, la même tiare » qu'un fils devenu ingrat nous a offerte en présent, peut encore » se poser sur notre tête. » Afin d'aplanir tous les obstacles, il déclara renoncer à ses propines, droits particuliers qui seraient montés à une somme considérable; à l'égard des autres dépenses, il arrêta qu'elles seraient acquittées en dix ans, voulant qu'on n'épargnât rien pour rehausser la magnificence de cette solennité. Les procédures d'usage ayant été terminées avec tout le soin et toute la maturité que le saint Siège apporte dans un examen si grave, le dimanche de la Trinité, 24 mai 1807, fut assigné pour la cérémonie, à laquelle accoururent en foule des fidèles de toutes les parties de l'Italie, et même du fond de la Bohême et de la Hongrie. Les saints personnages qui recevaient les honneurs de la canonisation étaient François Caracciolo, Benoît de Saint-Philadelphe, Angèle Mérici, Colette Boilet, et Hyacinthe Marescotti. Pie VII se rendit en grand cortége à la Basilique du Vatican, précédé des prélats, des évêques et des cardinaux. L'église était ornée avec magnificence, et offrait entre autres douze tableaux représentant des miracles dus à l'intercession des cinq bienheureux. Le cardinal Caracciolo fit les instances accoutumées, après lesquelles le souverain pontife publia de son trône le jugement de canonisation. Il célébra une messe solennelle, prononça une homélie, et accorda des indulgences.

Le 19 mars suivant, un décret de la Congrégation des Rits déclara qu'il était constant que la sœur Agnès de Jésus, religieuse dominicaine, morte à Saint-Flour le 16 octobre 1634, avait pratiqué les vertus dans un degré héroïque, et qu'on pouvait procéder à la discussion de quatre miracles. Le 9 avril, un décret de la même Congrégation déclara vénérable cette pieuse reine Ciotilde que nous avons vue consolant Pie VI dans ses malheurs, et sur laquelle nous nous reprocherions de ne pas donner d'édi-

fians détails.

Marie-Clotilde-Adélaïde-Xavier de France était noch Versailles, le 29 septembre 1759, de Louis, dauphin, et de Marie Joséphine

de Saxe. Aussitôt après sa naissance , ses religieux par na la consacrèrent à Dieu, et, dès sa plus tendre enfance, ils s'efforcè-

¹ M. l'abbé Tresvaux , supplément aux Vies des Pères, etc., d'Alba .-Butler, p. 484-493.

rent de jeter dans son âme des semences de religion, et en particulier de ces vertus qui sont si honorables et si utiles pour les grands dans cette vie, et leur meilleure préparation pour l'autre, c'est-à-dire la bienfaisance et l'humilité chrétienne. Ils la confèrent aux soins de Louise de Rohan-Guéméné, contesse de Marsan, une des femmes du rang le plus illustre, (il donnait au milieu de la cour de Louis XV d'édifians exemples de vertu et de piété, et prouvait que, parmi les désordres qui régnaient alors trop généralement, il restait encore quelques fidètes qui l'avaient pas flechi le genou devant Baal.

A l'àge convenable, on admit Marie Clotide à la participation des sacremens de pénitence, d'eucharistie et de confirmation. Elle se disposa à la réception de chacun de ces sacremens par un redoublement de piété. On l'observa en particulier, lorsque, le 17 avril 1770, elle fit sa première communion; sa longue et fervente préparation édifia tous ceux qui en furent téneins, et l'impression que cette auguste cérémonie fit sur elle fut durable. Il parut bien ét qu'elle s'était consacrée à son divin hôte, et qu'elle désirait, autant que l'élévation de son rang pouvait le permettre,

passer sa vie dans la retraite et dans la prière.

Sa propre inclination, ainsi que l'exemple de la princesse Louise, sa tante, la faisaient pencher pour la vie religieuse; et ce ne fut pas d'abord sans peine qu'elle apprit que son frère Louis XVI l'avait promise à Charles Emmanuel, prince de Piémont, héritier présomptif du roi de Sardaigne. Le mariage fut célébré à Versailles le 27 août 1775. Après avoir pris congé de son frère, de sa sœur, la princesse Elisabeth, qui la chérissait particulièrement, et de sa pieuse gouvernante, à qui elle prodigua les témoignages les plus sincères et les plus vifs de sa reconnaissance, Marie Clotide partit pour la Savoie. Sur le pont de Beauvoisis, qui sépare ce duché de la France, elle rencontra le prince son époux. La respectueuse modestie avec laquelle elle l'aborda, la sensibilité de ses adieux aux Français qui l'avaient accompagnée, la manière aisée et gracieuse avec laquelle elle accueillit les dames que le prince avait placées auprès d'elle, charmèrent tous les assistans. A Chambéry, capitale de Savoie, elle fut reçue par le roi et la reine. Elle tomba à leurs genoux, et les assura qu'elle leur obéirait toujours commes ses parens et à ses maîtres. Vingt jours de réjouissances publice de furent la suite de ce mariage: elle en fit l'ornement par l'engance et l'affabilité de ses manieres, et par la reconnaisseme d'elle montra pour les attentions qu'on lui prodiguait. Elle était toujours enjouée et toujours obligeante; mais on observait ase édification le soin ou'elle avait d'él bér plai d'ui tier

die dur par spin Tro s'ap

ten

pul

mei

ma nar sou la c ave Die sio dar et

cor

tra

tou

sar

tue cer rie de.

ac pè gra fit

ra

en partipour les
r l'autre,
a confiède Marmait au
vertu et
ent alors

icipation
ion. Elle
av un reae, le 17
fervente
l'impresIl parut
a'elle déermettre,

rincesse

ligieuse; son frère e de Piériage fut congé de hérissait lle profs de sa le pont contra le elle elle nient acaccueilrmèrent ut reçue s assura maîtres. ce ma-

é de ses

s atten-

oujours

lle avait

d'élever son âme vers le divin auteur de toutes choses. De Chambéry, elle partit pour Turin: là, elle obtint quelque relâche aux plaisirs qu'on lui offrait de toutes parts, et au milieu de la paix et d'une sainte retraite, elle traça le plan de cette conduite chrétienne qu'elle a toujours depuis si constamment suivi.

Chaque jour toute la famille royale assistait à la messe en public. La princesse en entendait encore une, et même fréquemment deux autres dans sa chapelle particulière. Si quelque maladie ne s'y opposait pas, elle restait à genoux pendant toute la durée du saint sacrifice. Chaque jour aussi elle consacrait une partie considérable de son temps à la prière et à une lecture spirituelle, et commençait la journée par une pieuse méditation. Trois fois la semaine, elle recevait la sainte communion et

s'approchait une fois du tribunal de la pénitence.

Cependant ses dévotions ne lui faisaient pas négliger ses devoirs temporels. Le prince était l'objet de ses soins ; elle obéissait à tous ses ordres, consultait tous ses désirs, et dans plusieurs longues maladies dont il fut affligé, elle le veillait comme une gouvernante, faisait tout ce qui était en son pouvoir pour soulager les soutfrances de son époux et lui rendre moins pénible l'ennui de la convalescence. Elle s'efforçait particulièrement, mais toujours avec prudence et circonspection, de le porter à se faire auprès de Dieu un mérite de ses souffrances, par sa patience et sa soumission à la volonté divine, sentimens qu'elle cherchait à lui inspirer dans toutes les occasions. Aussi elle en était tendrement aimée et avait si bien gagné sa confiance, qu'il l'appelait sa mère, sa conseillère, sa consolatrice et sa directrice spirituelle. Elle montrait les égards les plus respectueux et les plus affables pour tous les princes de la maison de Savoie et leurs alliés; n'établissant jamais la moindre différence entre elle et eux. Elle apportait aussi un soin particulier à entretenir la paix, l'union et la régularité dans sa maison.

Attentive à conserver la décence dans ses vêtemens, la vertueuse princesse avait coutume de faire remarquer que cette décence exactement observée contribue beaucoup à la pureté intérieure, et que l'oubli à cet égard est trop souvent accompagné des plus déplorables égaremens. A Versailles, on avait admiré sa mouestie sans pré tention et la simplicité de sa conduite et de ses actions. Four suivre les désirs de son époux et du roi son beaupère, elle se vêtit, peu après son arrivée en Savoie, avec une grande magnificence; mais elle consulta toujours la modestie, et fit clairement comprendre qu'elle désirait voir son exemple généralement suivi. La grande douceur de son caractère ne lui per-

mettait pas de rien faire qui pût blesser l'amour-propre des autres; mais elle montrait, par un air sérieux et froid, qu'elle exigeait une grande attention à la décence extérieure dans les personnes qui l'approchaient. Peu d'années après, elle obtint de son mari et de son beau-père de paraître, les jours de cérémonie publique exceptés, dans les habits simples que portent en Italie les dames qui se dévouent publiquement à une vie pieuse et retirée. Après l'avénement de son époux au trône, elle continua de porter ces modestes vêtemens.

Elle assistait fréquemment à l'office divin dans les églises, s'y rendait les jours de dévotion particulière, et suivait les processions. Elle favorisait particulièrement la dévotion au Cœur de Jésus, et institua une confrérie destinée à lui rendre un culte spécial. Elle encouragea beaucoup aussi la Société de Saint-Louis établie à Turin.

Pendant quelque temps, les malheurs qui pesèrent si cruellement sur la famille de la pieuse princesse n'atteignirent point le Piémont; mais elle ne pouvait être étrangère aux maux de ses augustes parens et à ceux de la France. Sa consolation était de penser à la douleur de Marie lorsque cette sainte mère de Dieu vit les souffrances et la mort de son divin Fils sur le Calvaire. Pour satisfaire sa dévotion, Marie-Clotilde obtint un Bref du pape, qui permettait de faire célébrer chaque année, dans toutes les églises du Piémont, une fête en l'honneur de la Compassion de la Sainte Vierge.

Connaître et soulager les besoins des pauvres était une de ses principales occupations; car elle ne s'immisçait dans aucune affaire publique ou particulière du gouvernement, à moins qu'à raison de son rang sa présence ne fût nécessaire. D'une humeur toujours égale, elle montrait par sa constante douceur l'heureuse influence que la piété exerce sur le caractère. On n'a jamais eu à lui reprocher aucune parole amère ou satirique; on ne lui a jamais vu faire aucune démarche imprudente. La seule récréation qu'elle se donnât consistait à s'entretenir avec des personnes religieuses ou à visiter quelque monastère. Elle assistait souvent aux exercices réguliers des communautés; mais elle ne voulait pas que l'on manquât pour elle à l'observance de la règle. Enfin, Marie-Clotilde fut constamment aimable, charitable et pieuse.

Tous les saints ont eu pour Marie, pour l'auguste mère de Dieu, un respect profond, une tendresse filiale et une grande dévotion. Tels furent aussi les sentimens de la reine de Sar laigne. Chaque jour elle récitait en l'honneur de Marie le Petit Office et le

Ross s'ass Dan men pern cette

Le Loui dette nouv ment peine nées n'étai La m avait Sarda heur qui c cherc tueus ans d quitta voyag peu d cette qui se passer que l l'aban ies se accon et qu' aurait pénib stance supér

» sa :

» nou

» on

Voile

es; eait nes i et que mes près

07,

, s y ces-· de ulte ouis

ces

elleoint naux tion mère ur le t un dans Com-

e ses cunequà meur reuse -eu à lui a e réper assiss elle de la itable

re de rande iigne. e et le Rosaire; elle jennait les samedis et les veilles de ses fêtes; elle s'associa à une confrérie établie à Turin, sous le nom de Notre-Dame de l'Humilité et de la Visitation; elle en remplissait fidèlement les pratiques et se livrait, autant que sa situation le lui permettait, à toutes les œuvres de miséricorde en usage dans cette pieuse Société.

Les malheurs de sa famille, la mort sanglante de son frère Louis XVI, celle de la reine, de madame Elisabeth, sa sœur cadette, l'avaient profondément affligée. Elle avait surtout, à la nouvelle du trépas de Louis XVI, éprouvé un si violent saisissement, que le prince de Piémont, son époux, n'avait pu adoucir sa peine qu'en lui parlant le langage de la religion. Quelques années plus tard, elle eut à supporter des malheurs personnels qu' n'étaient guère moins grands que ceux de son auguste famille, La mort du roi Victor, son beau-père, arrivée le 16 octobre 1796. avait placé son époux, Charles-Emmanuel IV, sur le trône de Sardaigne. Devenu roi, ce prince ne s'occupait qu'à faire le bonheur de ses sujets, lorsqu'un décret du Directoire de France, qui changeait le duché de Piémont en république, le força de chercher, en 1798, un asile loin de Turin, qu'il habitait. Sa vertueuse compagne partagea son sort. Après avoir passé vingt-trois ans dans le Piémont, où elle était aimée et respectée, elle le quitta sans trop savoir où elle pourrait se fixer. Après un pénible voyage, les illustres fugitifs arrivèrent à Pame; ils y passèrent peu de temps. De là ils se rendirent à Florence. Jeur sejour dans cette ville ne fut pas de longue durée ; les événemes malheureux qui se succédaient les forcèrent de s'embarquer à Livourne, pour passer en Sardaigne, dont ils étaient souverains. Ce fut à Livourne que la reine fut obligée de se séparer de sa maison, qui en partie l'abandonna, et dont elle ne put, faute de ressources, récompenser les services; elle ne conserva de toutes les femmes qui l'avaient accompagnée que Clara Stuper, jeune personne qui était sourde, et qu'elle choisit de préférence, à cause des dangers que cette fille aurait pu courir, si elle l'avait renvoyée. Cette concration fut trèspénible pour Marie-Clotilde; mais elle montra dans cette circonstance tout le courage d'une âme véritablement chrétienne et supérieure aux plus fàcheux revers. « Ma chère Clara, disait-elle à » sa suivante, de toutes les personnes qui étaient, il y a peu de " temps, à mon service, vous seule me restez; mais Dieu est avec » nous. On a tout quand on a Dieu, répétait-elle souvent, et quand » on a Dieu rien ne manque. »

C'est dans ces saintes dispositions que Marie - Clotilde fit voile pour la Sardaigne. Arrivée à Cagliari, capitale de l'île, la T. XII.

[A

» je

» (

la .

sat

mo

ob

mo

seu

dit

» 1.

» j∈

» C

n 51

pie

sair

If f_i

ne

dis

s'ui

aup

san

pri

deu

ent

sou

» M

par

mai

cita

app

fur

çai:

les

cor

par

mauvaise santé du roi l'obligea de prendre elle-même soin des affaires de l'Etat. Elle fit pendant son administration preuve de prudence et d'habileté. Cette administration ne fut pas de longue durée; car, après un séjour de six mois en Sardaigne, l'on crut qu'il était important pour le roi et la reine qu'ils revinssent sur le continent d'Italie. Ils habitèrent d'abord Florence, puis Rome, d'où les de neuens les forcèrent de s'éloigner. Ils se rendirent à Naples, revisa ent à Rome; puis furent encore obligés de retourner à Naples. Au milieu de l'agitation et des vicissitudes que Marie-Clotilde éprouvait, elle porta jusqu'à l'héroïsme la patience et la soumission à la volonté de Dieu. Elle donna surtout un grand exemple de sa résignation, après avoir eu connaissance d'un plan tracé pour le rétablissement de la maison de Bourbon, et dans lequel il n'était pas fait mention de celle de Savoie. Écrivant à une religieuse, nommée sœur Agnès, pauvre fille de la campagne, qu'elle estimait beaucoup à cause de sa grande vertu, elle lui disait à ce sujet : « Si Dieu veut que nous soyons rétablis, » notre restauration aura lieu, qu'elle soit ou non stipulée dans » le traité: si au contraire il ne le veut pas, aucune stipulation ne » pourra opérer ce rétablissement. »

Remplie de l'esprit de Dieu, la vertueuse reine fit tourner au profit de sa piété son exil et son abaissement. Dans tous les pays qu'elle parcourut, elle visitait les églises, les monastères et les autres lieux de dévotion. Elle y allait sans suite et sans faste, y faisait de ferventes prières et y recevait les sacremens. L'ai ur qu'elle mettait à vénérer les reliques des saints et les images miraculeuses qui se conservent en différentes villes d'Italie, touchait ceux qui en étaient les témoins et excitait leur admiration. Elle n'était pas moins édifiante par ses sentimens que par ses pratiques de piété. Etrangère à la haine, elle pardonnait de bon cœur à ceux qui la persécutaient, ainsi que les deux illustres familles auxquelles la naissance et le mariage l'unissaient. S'entretenant un jour du bonheur du ciel, elle dit que notre plus douce jouissance devait être, dans cet heureux séjour, de voir assis à nos côtés un de nos ennemis qui nous devrait sa félicité éternelle.

Le rer mars de 2, Marie-Clotilde, étant à Naples, alla visiter l'église de la Tranté de cette ville, en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, et quoiqu'elle éprouvât alors un très-grand mal de tête, elle y demeura longtemps en prière. A son retour au palais qu'elle habitait, elle fut saisie d'une fièvre violente et souffrit de grandes douleurs. « Notre-Seigneur, dit-elle au prêtre qui » l'assistait, me permet de partager sa couronne d'épines; mais

» je goûte en même temps les douceurs de la paix et de la tran a quillité. » Elle i chait de diminuer les fatigues de ceux qui la soignaient, et leur adressait des paroles pleines de reconnaissance. Dès le commencement de sa maladie, elle se prépara à la mort par une confession générale. Conservant son amour pour la modestie, elle donna des ordres particuliers relativement à sa sépulture, et fit promettre au roi que son corps ne serait point embaumé.

Le mal augmentant et la mort paraissant prochaine, on fut obligé d'annoncer l'état de la malade à son auguste époux. Il se montra d'abord inconsolable; mais rappelant ensuite le confesseur de la reine qui lui apprenait cette fàcheuse nouvelle, il lui dit: « Si la très-sainte Vierge se résigna à la mort de son Fils et » l'offrit en holocauste pour suivre la volonté du Père éternel, » je dois moi-même être prêt à faire à Dieu le sacrifice de ma » compagne, et je suis résigné et tranquille. » Lorsque le confesseur eut rapporté cette réponse à Marie-Clotilde, elle s'écria: « Ah! quel plaisir, mon père! je n'ai plus rien maintenant à dé- » sirer que le paradis! »

Le premier dimanche de carême, qui se trouvait le 7 mars, la pieuse reine se confessa encore, entendit la messe et reçut le saint viatique avec une dévotion remarquable et une grande joie. Il fallut bientôt après lui administrer l'Extrême-Onction; déjà elle ne parlait plus, mais tout son extérieur annonçait les saintes dispositions de son âme. Elle montrait par des signes qu'elle s'unissait aux actes des vertus chrétiennes que le prêtre récitait auprès d'elle. Son agonie ressemblait à un sommeil paisible. Enfin, sans aucun effort et ayant le sourire sur les lèvres, cette sainte princesse expira le même jour, 7 mars 1802, à l'âge de quarante-deux ans et quelques mois. Le médecin qui lui donnait des soins entra dans la chambre du roi aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, et dit à ce monarque affligé: « Je me réjouis avec Votre » Majesté de ce qu'un ange vient de s'envoler au ciel.»

Le corps de Marie-Clotilde, ayant été exposé sur un lit de parade, fut visité par un grand concours de peuple, qui proclamait à haute voix la sainteté de la pieuse princesse; l'on sollicitait avec empressement les moindres objets qui lui avaient appartenu, pour les conserver comme des reliques. Ses obsèques furent très-solennelles, et le commandant des républicains français, qui occupaient alors Naples, rermit qu'on lui rendit tous les honneurs militaires réservés pour les souverains, disant qu'il convenait d'honorer de toutes manières une princesse aussi illustre par ses vertus que par ses malheurs. Elle fut inhumée à Naples

aste, y

mirauchart

n. Elle
pratin cœur
imilles
tenant
jouisussis à

1807]

n des

ve de

ngue

crut

t sur

ome,

ent à

tours que

ience

ut un

e d'un

on, et

rivant

cam-

a, elle

tablis,

dans

on ne

ner au

s pays

et les

Cœur le tête, palais ouffrit re qui ; mais

é éter-

dans l'église des religieux du tiers ordre de Saint-François, où son époux fit placer une inscription qui atteste son respect pour Marie-Clotilde. Le souvenir de ses héroïques vertus et plusieurs guérisons miraculeuses attribuées à son intercession déterminèrent à demander à Rome sa canonisation. Des témoins furent en tendus à cet effet, et de cenombre était le roi de Sardaigne luimême. Le 9 avril 1808, la congrégation des Rits la déclara vénérable, et autorisa par un décret à poursuivre cette cause.

Charles Emmanuel, époux de Marie-Clotilde, renonca cette même année à la couronne de Sardaigne, et embrassa quelques

années après l'institut des Jésuites.

Les malheurs politiques que Marie-Clotilde avait essuyés étaient la conséquence de cette révolution dont Buonaparte s'était porté l'héritier.

A la merci du conquérant, Pie VII voyait ses étroits domaines, déjà cernés de toutes parts, traversés en tous sens par des troupes étrangères qui y séjournaient à leur aise, et y vivaient aux dépens des habitans grevés de tant de charges, ou de la chambre apostolique, réduite par l'effet des circonstances à de très-modiques revenus le quart des produits de l'État ecclésiastique était absorbé par l'entretien de ces troupes étrangères. « Nous sommes tranquilles » chez nous, disait le pape 2; nos revenus suffisent à nos dépenses, » mais il faut nourrir des étrangers, conséquemment frapper de » nouveaux impôts, se rendre odieux aux peuples, courir le risque » de voir naître des séditions, et de s'entendre reprocher ces séditions que causent des mécontentemens produits par les im» positions, comme si ces séditions avaient une cause politique. »

Les reproches, en effet, ne lui étaient pas épargnés. Le ministre Alquier s'indignait, au nom de Buomaparte, des menaces qu'on faisait, disait-il, de l'excommunier et de le déclarer déchu du trône. Le vice-roi d'Italie parlait de menées et d'intrigues qui s'agitaient autour du pontife; et Pie VII lui ayant adressé sur ce point une réponse ferme, dans laquelle il se montrait d'ailleurs prêt à donner l'institution canonique aux évêques italiens dont les informations régulières seraient envoyées à Rome, Napoléon, qui, tout en ne correspondant plus directement avec le pape, voulait toujours argumenter sur ses débats avec le saint Siége, écrivit de Dresde au vice-roi le 22 juillet 1807: « J'ai vu » dans la lettre que Sa Sainteté vous a adressée, et que certaine- » ment elle n'a pas écrite, j'ai vu qu'elle me menace. Croirait-elle

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 168.

[An 1807]

donc que
Dieu que

» papes. Ils

la religior
 du monde

encore pl

non par d
 de quelqu

» noncer à

» qu'à une

» une erreu

» telle dém:
 » sidérerais

» monde et

» son impui

» toute con

» qu'on ne v » quer ces r

» de l'Italie,

» Ames timo

» chrétienté » Pense - t - i

» soldats? F

» ples pour

de me fairnastère....

» nastere.....

» prélat ; m
» pu ni voul

pu ni voulne sont po

» il pas rend

» que Jésus-» continuer

continuernaîtrai le

» même rang

» réunir les

» un concile

» qui peut s

• droits de l

» prier. Je t

suis responseCharlemag

» naire.... Je

Mém. pour servir à l'hist. eccl. pendant le xvine siècle, t. 3, p. 481.

» donc que les droits du trône sont moins sacres aux yeux de » Dieu que ceux de la tiare? Il y avait des rois avant qu'il y ent des » papes. Ils veulent, disent-ils, publier tout le mal que j'ai fait à » la religion, les insensés! Ils ne savent pas qu'il n'y a pas un coin » du monde en Allemagne, en Italie, en Pologne, où je n'aie fait » encore plus de bien à la religion que le pape n'y fait de mal, non par de mauvaises intentions, mais par les conseils irascibles » de quelques hommes bornés qui l'entourent. Ils veulent me dé-» noncer à la chrétienté; cette ridicule pensée ne peut appartenir » qu'à une profonde ignorance du siècle où nous sommes : il y a » une erreur de mille ans de date. Le pape qui se porterait à une » telle démarche cesserait d'être pape à mes yeux; je ne le con-» sidérerais que comme l'Antechrist envoyé pour bouleverser le » monde et faire du mal aux hommes, et je remercierais Dieu de » son impuissance. Si cela était ainsi, je séparerais mes peuples de » toute communion avec Rome, et j'établirais une telle police » qu'on ne verrait plus circuler ces pièces mystérieuses, ni provo-» quer ces réunions souterraines qui ont affligé quelques parties » de l'Italie, et qui n'avaient été imaginées que pour alarmer les » àmes timorées..... Que veut faire Pie VII en me dénonçant à la » chrétienté? Mettre mon trône en interdit, m'excommunier? » Pense · t - il alors que les armes tomberont des mains de mes » soldats? Pense-t-il mettre le poignard aux mains de mes peu-» ples pour m'égorger? Il ne lui resterait plus alors qu'à essayer » de me faire couper les cheveux et de m'enfermer dans / 1 mo-» nastère..... Le pape actuel s'est donné la peine de ven... n » couronnement à Paris. J'ai reconnu à cette démarcle un sont » prélat : mais il voulait que je lui cédasse les Légation • pu ni voulu le faire. Le pape actuel est trop puissant; » ne sont point faits pour gouverner..... Pourquoi le proprende la pro » il pas rendre à César ce qui est à César, et est-il sur la torre plus » que Jésus-Christ? Peut-être le temps n'est pas loin, si l'on veut » continuer à troubler les affaires de mes Etats, où je ne recon-» naîtrai le pape que comme évêque de Rome, comme égal et au » même rang que les évêques de mes Etats. Je ne craindrai pas de » réunir les Eglises gallicane, italienne, allemande, polonaise, dans » un concile, pour faire mes affaires sans pape..... Dans le fait, ce » qui peut sauver dans un pays, peut sauver dans un autre : les » droits de la tiare ne sont au fond que des devoirs, s'humilier et » prier. Je tiens ma couronne de Dieu et de mes peuples; je n'en » suis responsable qu'à Dieu et à mes peuples. Je serai toujours » Charlemagne pour la cour de Rome, et jamais Louis le Débonnaire.... Jésus-Christ n'a pas institué un pèlerinage à Rome,

{A1

vai

rec

des

pac

sav

lui

le:

cid

tio

léo

vér

em

tin

de

des

la j

de

no

me

αN

* C

νn

tra

pu

à I

de

po

ge

tin

Çai

ďľ

» comme Mahomet à la Mecque. Tels sont mes sentimens, mon fils. » J'ai jugé important de vous les faire connaître; je n'autorise plus • qu'une seule lettre de vous à Sa Sainteté, pour lui faire connaître » que je ne puis consentir à ce que les évêques italiens aillent cher-· cher leur institution à Rome. · Levice-roi ne manqua pas de transmettre à Pie VII cette lettre de Buonaparte. Il lui en adressa une copie confidentiellement et comme de lui, profitant de cette occasion pour régenter à son tour le souverain pontife. « On veut, écri-» vait-il, lutter de puissance, et j'ose le dire d'orgueil avec un » monarque que nous ne pouvons comparer qu'à Cyrus et à • Charlemagne. Était-ce ainsi qu'en agissaient avec Cyrus le pa-» triarche de Jérusalem, et avec Charlemagne les pontifes qui sié-» geaient à Rome de son temps ?.... » En vérité, on demeure confondu devant l'érudition du vice-roi d'Italie : et lorsqu'on l'entend parler des rapports du patriarche de Jérusalem avec Cyrus, on ne sait de quoi il faut s'étonner le plus, ou de la stupide ignorance d'Eugène, ou de la hardiesse avec laquelle il proférait ce mensonge historique. «Très-saint Père, ajoute-t il, j'ai tout dit, et j'es-» père n'avoir rien dit qui ne soit une preuve de mon respect pour » votre personne et de ma fidélité à mes devoirs. Je renouvelle à » Votre Sainteté la prière de répandre sur moi sa bénédiction » apostolique. » Ces protestations de respect, à la suite d'une lettre pareille, sont une raillerie de mauvais goût; mais le vice-roi puisait ses inspirations chez l'empereur, et en voyant celui-ci faire au pape une guerre si vive, il se croyait apparemment en droit de donner des leçons à Pie VII.

Buonaparte, de retour à Paris, voulait que de pleins pouvoirs fussent envoyés au cardinal Caprara pour accommoder, avec Portalis, les différends de la France et du saint Siége. La faiblesse du légat était trop connue pour que Pie VII ne désirât pas charger de préférence le cardinal Litta de cette mission. Mais Champagny, nouveau ministre des relations extérieures, fit connaître que l'empereur n'agréait point ce négociateur et qu'il demandait le cardinal de Bayanne. Au défaut de Litta, Pie VII eût désiré l'habile et religieux cardinal Pacca; cependant il dut souscrire à la désignation de Buonaparte, quoique la surdité de Bayanne lui rendît impossible de traiter les affaires autrement que par écrit.

Cette nouvelle combla de joie ceux qui remuaient, autour et à l'insu du pontife, pour obtenir à tout prix la paix avec la France. Hommes timorés ou avides, ils suggéraient que, pour déterminer le conquérant à laisser vivre Rome, elle pourrait renouveler en sa faveur ce qu'elle avait fait jadis pour Charlemagne: maintenant que l'empire d'Allemagne n'existait plus et que François se trou-

1807]

n fils.

e plus

naître

cher-

trans-

a une

occa-

, écri-

ec un

et à

e pa-

ui sié-

con-

ntend

on ne

rance

men-

et j'es-

pour

relle à

iction

lettre

i pui-

ire au

oit de

ivoirs

: Por-

blesse

arger

agny,

l'em-

rdinal

t reli-

ation

npos-

ır et à

ance.

miner

ler en enant

trou-

vait désintéressé, pourquoi ne sauverait-on pas le saint Siége, en reconnaissant Buonaparte empereur d'Occident? ce qui, aux yeux des politiques, équivaudrait par le fait à l'adhésion formelle à un pacte fédératif. Mais tels n'étaient point les calculs de Pie VII: il savait, dit le chevalier Artaud¹, que, plus il accorderait, plus on lui demanderait, et qu'il y aurait bien plus de difficulté à défendre le reste des provinces du saint Siége contre un empereur d'Occident, qui arriverait de droit avec toutes les ambitieuses citations du moyen âge, que contre la puissance actuelle de Napoléon, quoique plus que jamais fortifiée par le traité de Tilsitt. En vérité, conclut le même auteur², on serait tenté de croire que cet empire d'Occident avait été inventé à Paris, insinué à des esprits timides de Rome, et renvoyé à Paris par le concours du cardinal de Bayanne, honnête homme que son infirmité aurait dû éloigner des véritables affaires.

Ce qui prouve que Pie VII n'était nullement disposé à acheter la paix par le sacrifice de ses devoirs, c'est que, la nouvelle union de Jérôme avec une princesse de Wurtemberg lui ayant été annoncée, il ne craignit pas, dans sa réponse, de rappeler le jugement qu'il avait porté naguère sur la validité du premier mariage.

« Nous espérons encore, dit-il, qu'après l'examen fait par nous » des raisons qui nous ont été déduites relativement à la nullité du » premier mariage contracté par le prince, il peut s'être présenté » de nouveaux et justes motifs qui ne nous ont point été expossés et qui nous sont inconnus, à la suite desquels sera venue la » célébration dont Votre Majesté nous fait part. Cette espérance » nous soutient, dans l'amertume et dans l'inquiétude dont nous » ne pouvons nous défendre, en nous rappelant ce que, sur une » parcille question, et après la plus mûre délibération, nous avons » autrefois écrit à Votre Majesté. »

Pie VII devançait de ses vœux le moment de la signature d'un traité définitif, lorsqu'on apprit que le cardinal de Bayanne n'avait pu s'avancer au delà de Turin, d'où il avait été obligé de revenir à Milan. Là, le vice-roi d'Italie lui déclara qu'il avait reçu l'ordre de lui demander si on lui avait remis des pouvoirs assez amples pour lui permettre de signer ie traité conformément aux exigences de Buonaparte : sans cela, le cardinal ne devait pas continuer son voyage; tandis que, d'un autre côté, les troupes françaises allaient immédiatement prendre possession des provinces d'Urbin, d'Ancône et de Macerata, afin d'établir la liaison entre

* Ibid. p. 176.

Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 175.

(An

* et

» réta

p S'O

» pui

» dar

» des

» hor

• Eta

. Na

W

Im

» les

» tou

» Ita

p ro

l'er

» CO

» le

» at

» Ci

» r

le nord et le sud de l'Italie, et de réduire le temporel du saint Siége à la seule ville de Rome, où il ne serait plus à craindre pour le gouvernement français. Le cardinal répondit qu'il n'avait pas les pleins pouvoirs nécessaires pour traiter sur ce pied.

Cependant le pape, résolu à faire un dernier effort pour conserver la paix, l'autorisa à consentir, en ce qui regardait le spirituel, à la suppression des maisons monastiques dans le royaume d'Italie, à une dispense absolue et définitive pour les évêques italiens de venir à Rome pour se faire consacrer, enfin à l'application du Concordat d'Italie à l'ancien Etat de Venise qui avait été conquis; et, en ce qui regardait le temporel, à entrer dans le système politique de la France, mais seulement contre les Infidèles et contre les Anglais, avec la réserve toutefois que cette dernière condition n'obligerait pas le saint Siége à une guerre active, mais seulement à la fermeture de ses ports. A ces conditions, le cardinal recut la permission de continuer son voyage. Mais, avant son arrivée à Paris, le général Lemarrois se déclara, le 1er novembre 1807, gouverneur des provinces d'Ancône, de Macerata, de Fermo et d'Urbin : mesure qui prouvait assez que la condescendance de Pie VII trompait l'attente de Buoraparte, l'occupation de ces provinces ayant toujours été présentée comme l'alternative du refus du saint Siége.

A cet acte de violence en succéda un autre. Au milieu des négociations avec le cardinal de Bayanne, l'ordre arriva à Rome d'enlever tous les objets d'art renfermés dans la Villa-Borghèse, et qui faissient le plus bel ornement de la capitale du monde chrétien. On prétendait, à la vérité, que ces objets avaient été vendus à la France par le prince Camille: mais, frappés qu'ils étaient d'une substitution, ce prince ne s'en trouvait que l'usufruitier et ne pouvait les aliéner au détriment de ses héritiers. Pie VII forma des réclamations: elles demeurèrent sans résultat.

Afin d'éviter le désagrément de refuser sa ratification au traité qu'on négociait, dans le cas où l'on y aurait glissé quelque article auquel il lui serait impossible de consentir, le pape avait ordonné au cardinal de lui en envoyer une esquisse. Or, voici les stipulations qu'on prétendait faire signer à Pie VII.

« Le saint Siége s'oblige à faire cause commune avec Sa Majesté » et à unir ses forces de terre et de mer avec celles de Sa Majesté, » dans toutes les guerres qu'elle aura à soutenir contre les Infidèles » et contre les Anglais.

» Sa Majesté s'oblige à défendre les Etats du saint Siège dans » toutes les guerres contre les Infidèles et contre les Anglais, » à faire respecter par les Barbaresques le pavillon de Sa Saintete, fAn 1807]

saint pour it pas

cone spi-

êques appliavait dans es In-

cette guerre condiyage. clara, ne, de que la

parte, omme es né-Rome

se, et chrédus à d'une poua des

traité rticle onné pula-

jesté esté, dèles

dans glais, tete, » et à garantir ses Etats de leurs incursions, trois mois après le » rétablissement de la paix maritime.

» Dans toutes les guerres contre l'Angleterre, le saint Siége » s'oblige à fermer ses ports aux bâtimens de commerce de cette » puissance, à ne permettre à aucun Anglais d'entrer ni de résider » dans ses Etats, et à confier aux troupes de Sa Majesté la garde

» des ports d'Ancône, d'Ostie et de Civita-Vecchia.

» Le saint Siége s'oblige à recevoir dans Ancône deux mille » hommes de troupes françaises et à se charger de leur entretien.

» Toutes les autres troupes de Sa Majesté stationnées dans les » Etats du saint Siége ou qui devront les traverser, seront payées » et nourries aux frais de Sa Majesté.

» Sa Sainteté reconnaît Leurs Majestés le roi de Naples, Joseph » Napoléon; le roi de Hollande, Louis Napoléon; et le roi de » Westphalie, Jérôme Napoléon. Elle reconnaît aussi Son Altesse » Impériale le grand-duc de Berg et Leurs Altesses impériales » les princes de Lucques et de Piombino, et elle reconnaît aussi » tous les arrangemens faits par Sa Majesté en Allemagne et en » Italie.

» Sa Sainteté renonce à toutes prétentions et à toutes protestations contraires aux droits de Sa Majesté le roi de Naples, à sa pleine et entière souveraineté et à la dignité de sa couronne. Ladite renonciation s'étend aux principautés et souverainetés de Bénévent et de Ponte-Corvo, érigés en grands fiefs de l'empire.

» Le nombre des cardinaux de l'empire français sera porté au » tiers du nombre total des membres du sacré collége. Seront » considérés comme cardinaux français, ceux qui sont nés dans » les Etats de Piémont, de Parme et de Gênes. Les cardinaux français ne pourront, en a cun cas, être privés du droit d'assister » aux consistoires. Il n'y aura aucune distinction entre eux et les

» cardinaux italiens.

» Le Concordat établi pour le royaume d'Italie recevra son exé-» cution dans l'ancien Etat de Venise, dans tous les pays réunis au » royaume d'Italie, et dans tous les Etats de Leurs Altesses Impé-» riales et sérénissimes les princes de Lucques et de Piombino.

» Aucun évêque du royaume d'Italie ne sera obligé d'aller à Rome » pour y être consacré.

Un Corcordat entre Sa Majesté et le saint Siége pour tous les
Etats d'Allemagne compris dans la confération du Rhin, sera
immédiatement négocié et conclu à Paris.

On aurait pu croire que les conditions que nous venons de transcrire étaient assez dures pour que le gouvernement dût s'en montrer content : il n'en fut pas ainsi. Craignant sans doute d'avoir témoigné trop de condescendance, il fit parvenir, peu de jours après au cardinal de Bayanne, l'article additionnel qui suit :

Les travaux nécessaires au curage du port d'Ancône, et aux

fortifications de cette place, s'exécuteront sous la direction d'un
 officier français. Le saint Siége s'engage à fournir, pour les tra-

• vaux, et jusqu'à leur complète exécution, une somme annuelle

· de quatre cent mille francs. ·

A la lecture du projet, Pie VII comprit qu'il lui serait impossible d'y accéder. Indépendamment du premier article qui ne se bornait pas à exiger l'exclusion des Anglais et la fermeture des ports, mais qui mettait er core le pape dans un état de guerre perpétuel avec cette puissance, il y en avait d'autres que l'on pouvait regarder comme des prétentions nouvelles, tandis que, pour tous les sacrifices que l'on exigeait du saint Siége, on ne lui offrait des dédommagemens d'aucune espèce. Le pape assembla donc le sacré collége, lui communiqua le projet et la dépêche du négociateur, et après avoir pris l'avis des princes de l'Eglise, il écrivit aux cardinaux de Bayanne et Caprara de tenter un dernier effort pour obtenir que que adoucissement aux conditions qu'on voulait lui imposer, et, dans le cas où ils n'y réussiraient pas, de demander leurs passe-ports et de quitter Paris 1.

La nécessité où se trouve l'Eglise romaine de conserver sa neutralité et l'indépendance de son pouvoir temporel continua d'être méconnue par la France. Pour l'établir d'une manière que des Français ne pussent contester, Casoni, dans une note, du 28 janvier 1808, cita ce passage de Bossuet : « Dieu voulut que cette Eglise, la mère commune de tous les royaumes, ensuite ne » fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que » le siége où tous les fidèles devaient garder l'unité de la foi, » fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les » jalousies d'Etat pourraient causer. L'Eglise, indépendante dans » son chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état » d'exercer plus librement, pour le bien commun et sous la pro-* tection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les ames, et, tenant en main la balance droite au milieu de tant · d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tous » les corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages » temperamens. « Pour toute 1 éponse, Rome fut occupée, le 2 février 1808. Seulement, comme Napoléon voulait amener peu à peu l'Europe à voir, sans trop d'étonnement, la réunion de cette

ville i rence dépor

Bie allait Pie V dont avaie étran empa tilleri acte d'out une r diplo plira soin (les év néral jourr nier, situa effor autre La f plau lait l les a Frai dan et 1 sigt afin gèr den

> reç Par Vai

dat sur tic

¹ Cohen, Précis hist. sur Pie VII, p. 198-199.

doute peu de ui suit : et aux n d'un les tra-

nnuelle

npossine se ire des re perouvait ir tous ait des e sacré iateur, it aux

effort

oulait/

iander

a neud'être ie des 8 jancette te ne t que a foi, et les dans état proir les tant

tous ages

2 fé-

eu à

ette

[AD 1808] ville avec l'empire français, il ordonna de laisser au pape l'apparence du pouvoir civil, jusqu'à ce que le moment fût venu de le dépouiller des dernières marques de sa puissance.

Bien qu'en occupant Rome, on eût déclaré d'abord que l'armée allait seulement à Naples, et ensuite l'occupation serait passagère, Pie VII ne se méprit point sur les conséquences d'une mesure dont le but était suffisamment indiqué par les circonstances qui en avaient accompagné l'exécution. A leur entrée dans Rome, les étrangers avaient désarmé la garde à la porte del Popolo, s'étaient emparés du fort Saint-Ange, et avaient paru avec des pièces d'artillerie devant 'e palais Quirinal où le pape résidait. Ce premier acte d'hostilité était comme le premier anneau de cette chaîne d'outrages et de violences qui va se dérouler à nos yeux. Dans une note du même jour, Casoni donna communication au corps diplomatique de l'état des négociations, et aucun fait ne s'accomplira désormais sans que le gouvernement pontifical ne prenne soin d'en instruire ces ministres, afin que toute l'Europe connaisse les événemens de Rome. Le lendemain, 3, Pie VII déclara au genéral Miollis et au ministre Alquier que, tant que les troupes séjourneraient dans sa capitale, il se considérerait comme prisonnier, et qu'aucune négociation n'était plus possible dans cette situation. Il cessa en effet sa promenade au dehors, malgré les efforts du corps diplomatique qui cherchait à lui faire adopter un autre genre de vie, et ne sortit plus du palais de Monte-Cavallo. La fermeté et l'énergie déployées alors par Pie VII furent applaudies des principaux citoyens de Rome et de ceux qu'on appelait les zélés, lesque ls avaient entendu, avec une grande douleur, les années précédentes, les louanges décernées à l'empereur des Français par le pape dans des discours prononcés en consistoire, dans les mandemens ou autres écrits : ils crurent nécessaire et ne négligèrent aucune occasion de donner au pontife des signes publics de désapprobation de la conduite de Buonaparte, afin de réparer, disaient-ils, le scandale offert aux nations étrangères ¹. Le ministre Alquier, n'obtenant aucune concession, demanda ses passe-ports, et le chargé d'affaires, qu'il accrédita, reçut ordre de partir, quand Caprara eut demandé les siens à

Le gouvernement français avait résolu de ne rien négliger pour vaincre, s'il était possible, l'inflexibilité de Pie VII. Il paraissait

¹ Mémoir s du cardinal Pacca, sur la captivité du pape Pie VII et le concordat de 1813, pour servir à l'histoire du règne de Napoléon, traduits de l'Italien sur la troisième édition, et augmentés des pièces authentiques déposées au Vatican, par L. Bellaguet, t. 1, p. 41.

Ar

d'U

du

qui

COL

et (

lev

mo

doi

ma

dei

» n

ignorer que, quand la fermeté de résolution est fondée sur la religion, sur la vertu et sur le sentiment intime du devoir, il n'est pas au pouvoir des hommes de l'ébrauler. On crut néanmoins y parvenir en séparant le pontife des conseillers dans lesquels il mettait le plus de confiance. Six cardinaux, originaires du royaume de Naples, eurent d'abord ordre de s'y rendre dans les vingt-quatre heures, et, en effet, quatre d'entre eux y furent conduits sous escorte. Au mois de mars, quatre autres cardinaux furent enlevés de Rome, et conduits dans les villes d'Italie où ils avaient pris naissance. Ceux qui remplissaient des places et des charges auprès de Pie VII n'échappèrent point à cette mesure. En même temps, les cardinaux napolitains, qu'on avait enlevés précédemment, furent transférés à Modène.

Le cardinal Casoni, dont la santé était chancelante, avait eu pour successeur le cardinal Joseph Doria en qualité de pro-secrétaire d'Etat; car, depuis le départ de Consalvi, la place de secrétaire d'Etat n'était donnée que par intérim. Un des premiers actes du cardinal Doria fut d'annoncer que le pape n'autorisait pas les fêtes du carnaval dans l'état de deuil où se trouvait Rome, et même dans l'intérêt des Français qu'on pourrait insulter sous le masque. Le même cardinal protesta, le 16 mars 1808, contre l'attentat du général Miollis qui, ayant fait assembler la troupe pontificale, l'avait incorporée de force dans la troupe française. « Sa Majesté me charge de vous » assurer, » écrivit le vice-roi d'Italie au colonel Fries, qui avait consenti à abandonner le service du pape, « que vous et vos soldats » ne rentrerez plus sous les ordres des prêtres; que les soldats » d'Italie doivent être commandés par des hommes qui puissent les » conduire au feu et qu'il ne leur est pas plus permis de prendre » l'ordre des prêtres que des femmes. • Le 27 mars, le cardinal Joseph Doria recut l'injonction, comme Génois, de quitter Rome, et Pie VII nomma pour le remplacer le cardinal Gabrielli, romain.

D'une part, on ôtait à Pie VII l'appui de sa force armée; d'autre part, on lui avait ravi la liberté d'imprimer ou de publier ses ordres, en s'emparant de la poste aux lettres et de toutes les imprimeries.

En faisant placer dans les rangs des Français les divers corps de soldats pontificaux qui se trouvaient à Rome, on leur avait laissé leur ancienne cocarde, rouge et jaune. Mais le cardinal Gabrielli, afin de témoigner que Pie VII désapprouvait la mesure d'incorporation, changea la cocarde, et statua que celle des militaires qui demeureraient fidèles à leur souverain serait dorénavant jaune et blanche : le peuple accueillit avec transport ce courageux édit.

oir, il n'est

anmoins y

lesquels il

aroyaume

vingt-qua-

duits sous

nt enlevés

aient pris

ges auprès

me temps,

ıment, fu-

Le 7 avril, un décret réunit au royaume d'Italie les provinces d'Urbin, d'Ancône, de Macerata et de Camerino. Un autre décret du même jour confisqua les biens des cardinaux, prélats et autres qui ne se rendraient pas au lieu de leur naissance. Le 7 avril encore, on désarma la plus grande partie de la garde du saint Père, et on mit en prison les nobles de cette garde.

Le 21, le gouverneur de Rome, Guidobono Cavalchini, fut enlevé par un piquet de soldats pour être envoyé à Fénestrelle; du moins, il eut le temps de donner de la publicité à la lettre suivante, dont les copies circulèrent à Naples, en Toscane et en Piémont, malgré les efforts de Miollis, qui réussit à en brûler plus de deux cents. « Il n'y a jamais eu, disait le fidèle gouverneur, il » n'y a jamais eu de moment de ma vie où mon âme ait éprouvé » autant de consolation et de paix, que le moment où j'adresse à » Votre Sainteté cette lettre respectueuse. Heureuse lettre, à qui » il sera permis au moins de s'approcher du trône, si on refuse » cette permission à celui qui l'a écrite! Lettre, témoin éternel des » sentimens avec lesquels, aujourd'hui, arraché par la violence, je » me sépare de mon souverain et de mon père! Serein d'âme, » tranquille d'esprit, avec une conscience qui ne me reproche au-» cun délit, je vais quitter Rome. Votre fermeté invincible, très-» saint Père, et l'exemple illustre de tant de personnages éminens » revêtus de la pourpre, et qui souffrent la même injuste tribula-» tion, m'animent et m'encouragent. Mon délit est honorable, et » j'en dois être orgueilleux devant toute adversité et tout supplice; » mon délit est de vous avoir conservé une fidélité comme je le » devais. Et qui, à mon exemple, ne conservera pas la fidélité à un » héros de patience à la fois et de force, tel que vous vous mon-» trez, très-saint Père et tel que vous êtes; au chef de l'Eglise, au » successeur de S. Pierre? J'ai frémi pour votre auguste personne, » aux propositions qui m'ont été faites de grandeurs, de richesses » et d'honneurs, si je m'étais déclaré rebelle à votre trône et à » vous; j'en ai frémi, j'en frémis encore en y pensant.

» De telles récompenses auraient été semblables à ces monnaies » que reçut le disciple traître à Jésus-Christ, J'aurais cru accepter » un salaire d'iniquité et le vil prix du sang et de l'impiété. Me- » nacé, je ne me suis pas senti abattu; gardé à vue maintenant, je » ne me laisse pas abattre; arraché de Rome, je serai le même. Et » quel ministre fidèle à vous pourrait s'humilier? Que ce soit là le » plus amer reproche qu'auront à se faire vos ennemis et les » miens! Je serai privé de tout, mais rien ne m'enlèvera la belle » joie d'une conscience pure qui souffre, sans l'avoir mérité, et de » son dévouement au saint Siége, et de son amour pour votre per-

it eu pour secrétaire ire d'Etat u cardinal es du car• dans l'in

Le même éral Miolicorporée e de vous qui avait os soldats es soldats

es soldats
issent les
e prendre
rdinal Joer Rome,
rielli, ro-

ée; d'auablier ses es les im-

corps de ait laissé Gabrielli, incorpoaires qui jaune et ux édit. sonne sacrée. On me refuse la faculté de retourner dans ma mai son paternelle, et l'on me prescrit le misérable séjour d'une for teresse éloignée; mais en contemplant les murailles étroites qui m'environneront, les liens et les chaînes dont je serai peut-être! chargé, rien ne m'empêchera de penser continuellement à vos conseils et à vos exemples, qui furent pour moi les commandes mens les plus légitimes. L'emploi que pendant peu d'années j'ai eu l'honneur d'exercer dans la capitale auprès de Votre Sam-

» teté, avec tous les sentimens de fidélité et de justice que j'ai pu » y apporter, je vous demande de n'y pas renoncer, quoique j'en

sois éloigné. Ce souvenir me sera d'une quotidienne consolation
 dans les traverses de mon douloureux exil. Dieu prendra soin

» de la justice de ma cause, et j'en suis sûr, car elle marche du même » pas que la vôtre. Voilà les sentimens avec lesquels je pars, ô » très saint Père, et avec les plus fervens sentimens de religion et

très-saint Père, et avec les plus fervens sentimens de religion et
 de tendresse filiale, j'implore, pour à présent et pour toujours,

» la paternelle bénédiction apostolique. »

Prisonnier dans sa capitale, le souverain de Rome se rappelait qu'en sa qualité de chef de l'Eglise son devoir était de veiller, au milieu même des tribulations domestiques, à la propagation de la foi jusqu'aux extrémités de l'univers. L'ingratitude des Catholiques d'Europe lui faisait envisager avec une double consolation les progrès de la religion dans le Nouveau-Monde. Pour affermir son influence et seconder ses développemens ultérieurs, il voulut établir l'épiscopat d'une manière solide dans ces contrées lointaines. Un Bref, du 8 avril 1808, érigea donc l'Eglise de Baltimore en métropole, et créa aux Etats-Unis d'Amérique les quatre évêchés suffragans de New-Yorck, Philadelphie, Boston et Beardstown dans le Kentuckey. Le même jour, Pie VII remplit ces siéges. Le père Luc Concanen, Dominicain irlandais, établi depuis longtemps à Rome, et nommé évêque de New-Yorck, fut sacré, le 24 avril, par le cardinal Antonelli, préfet de la Propagande. Il se disposa à partir pour son évêché, et devait, en outre, porter le pallium à Carroll, métropolitain de Baltimore; mais, les troubles de l'Italie empêchant son départ, it mourut à Naples sans avoir pu se rendte dans son diocèse. Les trois autres évêques, à savoir : le père Michel Egan, Franciscain irlandais, missionnaire à Philadelphie, nommé au siège de cette ville; Jean-Louis-Anne-Magdelaine Lefebvre-Cheverus, nommé au siége de Boston; Joseph-Benoît Flaget, Sulpicien, ces deux derniers Français et résidant depuis longtemps aux Etats Unis, furent sacrés par le nouvel archevêque, assisté de Neale, évêque de Gortyne, son suffragant depuis 1800. La cérémonie du sacre eut lieu aux mois d'octobre et de novembre 1810.

[An] On p artic tuaie Les n il se Kent tes, q réuss sacre y noi sacré léans que o élant diocè venu sacré des peup tres e

> ce tr Co nouv pore décre l'ense prote nous

après aux é vire s paux son Fran la ca plus par l sorti

[→] Ja du XI

n 1808] na mai me for ites qui ut-être! t à vos mandeiées j'ai e Sainj'ai pu que j'en solation ra soin u même pars, ô igion et oujours,

appelait iller, au on de la holiques tion les rmir son ılut étaintaines. e en méchés sufwn dans Le père temps à wril, par sa à par*allium* à e l'Italie e rendie e Michel nomme efelivre-

get, Sul-

ngtemps Issisté de

La cérére 1810. On profita de cette réunion d'évêques pour dresser, en dix huit articles, des règlemens datés du 13 novembre 1810, et qui statuaient sur plusieurs points relatifs à l'administration de ces Eglises. Les nouveaux prélats se rendirent ensuite dans leurs diocèses, où il se trouvait malheureusement bien peu de prêtres. L'Etat de Kentuckey possédait une maison de Dominicains; celle de Trappistes, qui s'y était établie, ne subsista point. L'évêque de Beardstown réussit à creer un petit séminaire; il visita le pays et administra le sacrement de confirmation. Quant au siége de New-Yorck, Pie VII y nomma, en 1814, Jean Cunelly, religieux dominicain, qui fut sacré à Rome, le 6 novembre de la même année. La Nouvelle-Orléans avait été précédemment érigée en évêché par Pie VI, à l'époque où ce pays appartenait . l'Espagne; mais, l'évêque espagnol étant mort, Carroll fut encore chargé de l'administration de ce diocèse, et il la confia i l'abbé Dubourg, prêtre français qui, étant venu en Europe en 1815, sat promu à ce siège par Pie VII et sacré le 24 septembre de cette année. Ainsi s'organisait l'Eglise des Etats-Unis, Eglise précieuse par le nombre immense des peuples qu'il fallait ramener à l'unité, mais où le nombre des prêtres était dans une disproportion affligeante avec l'immensité de ce travail.

Contradiction bizarre! Au moment où Buonaparte portait de nouvelles atteintes à l'autorité du pape, soit comme souverain temporel, soit comme chef de l'Eglise universelle, il écrivait, dans un décret solennel, que la religion catholique devait être la base de l'enseignement. Mais ce n'était point une prescription sérieuse et protectrice, comme on le verra par les détails et les réflexions que nous allons émettre sur l'Université impériale.

Si les lumières ne furent pas entièrement éteintes en Occident, après la destruction de l'empire romain, on le doit, sans contredit, aux écoles plus ou moins célèbres qui se formèrent, vers les vie et viie siècles, soit dans les maisons épiscopales, soit dans les principaux monastères, et à celle que Charlemagne établit plus tard dans son propre palais. Depuis lors, d'autres écoles acquirent en France une grande célébrite: et celle qui s'établit, en 1200, dans la capitale, sous le nom d'Université, devint bientôt l'une des plus fameuses de l'Europe, et par la réputation des professeurs, et par le nombre des étudians. Toutefois cette savante école, d'où sortirent tant d'hommes illustres, et dont la gloire serait intacte

Jauffret, Mém. hist. sur les affaires écel. de France pend. les prem. années du xix° siècle, t. 2, p. 265-268.

si elle n'avait montré parfois un esprit d'opposition contre les papes ses bienfaiteurs, n'avait aucune autorité et n'exemple aucune influence directe sur les autres universités du royaume. C'était le seule où il existat un système complet d'éducation : les universités des provinces s'écartaient plus ou moins de sa méthode, et n'avaient entre elles mi rapport ni communication.

Des institutions purement locales ne pouvaient convenir à un homme qui voulait tout voir et tout diriger par lui-même. Aussi se proposa-t-il, en formant dès les premières années de son règne le projet d'établir un corps enseignant comparable, en plusieurs points, à l'ancienne Université de Paris, de le constituer sur un plan beaucoup plus vaste. Il voulut que ce corps appartînt à tout l'empire, et que l'instruction y fût soumise à l'influence générale d'une même administration.

Après avoir fait décréter, par le Corps législatif, cette nouvelle institution, il chargea Fourcroy, alors directeur général de l'instruction publique, de lui proposer un règlement pour l'exécution de la loi. Il fut statué, par ce règlement organique, publié le 17 mars 1808, que l'enseignement serait public et exclusivement confié à l'Université; qu'aucune école, aucun établissement quelconque d'instruction, ne pourrait être formé sans l'autorisation de son chef, hors de l'Université; que nul ne pourrait, sans en être membre, ouvrir d'école ni enseigner publiquement : areis, néanmoins, que l'instruction, dans les séminaires, dépendrait des archevêques et évêques, chacun dans son diocèse; qu'ils en nommeraient et révoqueraient les directeurs, professeurs, et seraient seulement tenus de se conformer aux règlemens pour les séminaires approuvés par le gouvernement.

Le même règlement porta qu'il y aurait autant de Facultés de théologie que d'Églises métropolitaines; que chacune serait composée de trois professeurs au moins, nommés, pour la première fois, par le grand-maître, sur la présentation de l'archevêque ou évêque du chef-lieu de l'Académie, et que par la suite les places seraient données au concours; que l'un des professeurs enseignerait l'histoire, l'autre le dogme, le troisième la morale évangélique, et qu'ils se conformeraient à l'édit de 1682 sur les quatre propositions du clergé de France.

Comme c'était principalement dans son intérêt que Buonaparte avait créé l'Université, il voulut que les bases de l'enseignement fussent, après les préceptes de la religion catholique, « la fidélité » à l'empereur, à la monarchie impériale, dépositaire du bonheur

de t Tho mot mai leve com dan taie croî devi une épia pour

w ele

Buon che liaire cont

le D

En éclai rait j force Vo

prêt commainsi massa à que cette conque des h

Plu fallait

^{&#}x27; Dé

^{*} Ré

itre les

vaume.

cation:

ins de

nmuni-

ir à un

. Aussi

de son

ble, en

consti-

rps ap-

e à l'in-

n**ouv**elle

de l'in-

l'exécu+

, publié

clusive-

issement

autorisa-

rait, sans

iement : , dépen-

se; qu'ils

seurs, et

ens pour

cultés de

rait com-

première

vêque ou

es places

enseigne-

évangéli-

es quatre

onaparte

gnement a fidélité bonheur des peuples, et à la dynastie napoléonienne, conservatrice de l'unité de la France et de toutes les idées libérales proclamées par la constitution !. ...

Voilà les faits; apprécions-les maintenant.

Dès l'abord, nous déclarons, avec l'abbé de La Mennais², que de toutes les conceptions de Buonaparte, la plus effrayante pour l'homme qui réfléchit, la plus profondément anti-sociale, en un mot la plus digne de lui, c'est l'Université. Chaque année on décimait le peuple français par la conscription; des impôts excessifs, levés arbitrairement, épuimient les dernières ressources du riche " ux avaient un terme nécessaire comme du pauvre : mais dans leur excès même te n'au contraire ceux qui résultaient des lois impéria lucation ne pouvaient que s'acrésente, s'il est possible, ce que croître sans mesure. Qu devait devenir une nation on gouvernement plaçait entre une ignorance absolue et la plus hideuse dépravation : où l'on épiait la naissance de l'enfant pour se hâter de le corrompre; pour étouffer dans son cœur le germe de la conscience; pour lui apprendre, dès le berceau, à bégayer le blasphème, et à abjurer le Dieu que son intelligence ne concevait pas encore.

Pour bien juger l'institution, il faut considérer le but que Buonaparte se proposait en la créant; car elle n'était qu'une branche d'un système plus étendu, et devait concourir, comme auxiliaire, au succès du plan de campagne formé par le moderne Attila contre la société.

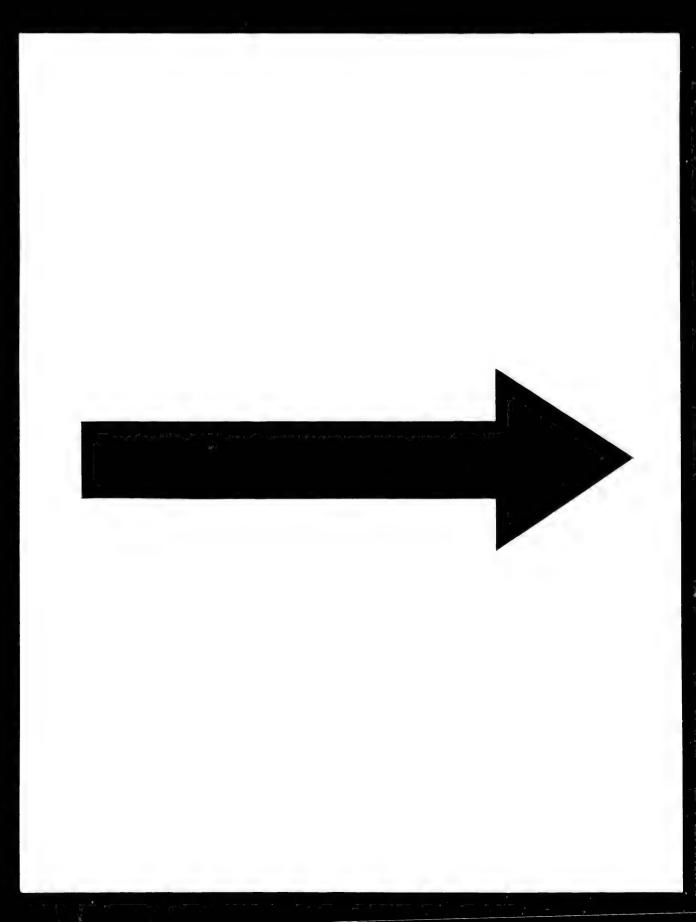
Ennemi, par instinct, de la civilisation, il sentait qu'un peuple éclairé, et chez qui le ressort moral subsistait encore, ne se plierait jamais complétement au despotisme militaire, parce qu'une force aveugle ne saurait régir longtemps que des êtres aveugles.

Voulant donc transformer la France en un vaste camp toujours prêt à s'ébranler au premier signal, et faire de tous les Français comme un seul corps passivement soumis à ses caprices, et, pour, ainsi dire, animé de son funeste génie, il résolut de livrer la masse de la nation à un abrutissement sauvage, en permettant à quelques individus de s'élever jusqu'à la barbarie savante. De cette sorte, il s'assurait, pour l'accomplissement de ses projets de conquête, un fonds presque inépuisable de matière première, et des hommes en état de mettre cette matière en œuvre.

Plusieurs choses cependant étaient encore indispensables. Il fallait dans les instruments de son ambition un dévouement absolu

¹ Décret du 17 mars 1808, art. 38.

² Réflexions sur l'état de l'Eglise, etc., p. 376-401.



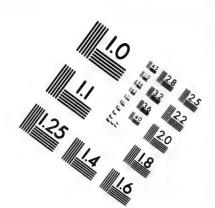
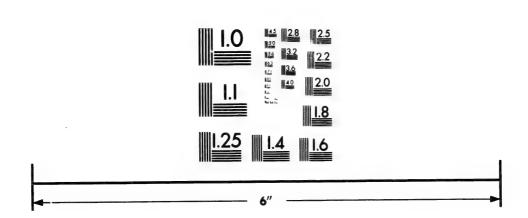


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET WEBSTER, N.Y. 14580 (716) 872-4503



Jea

les

elle

aur

vre

COL

blis

ma

rec

Tre

éco

ou

sa n

de

qui

Sar

fru

il i

der

soi

sév

nei

les

fou

dév

lue

app

titi

pér

de

no

per

sei

255

pre

de

pa

liti

à ses volontés, quelles qu'elles fussent, et par conséquent, à des volontés immorales un dévouement immoral : il fallait, à la place de la religion, qui avertit l'homme de ses devoirs, un culte politique qui les lui fit oublier; à la place de l'honneur, le fanatisme de la fortune, et cette muette obéissance qui présente ou reçoit le cordon sans hésiter et sans murmurer. L'Université suffit à tout.

Dans un siècle qui vante sa philosophie, et chez un peuple qui s'honore de ses lumières, on vit ce qu'on n'avait jamais vu chez aucun peuple ni dans aucun siècle, l'ignorance ordonnée, sous peine d'amende et de prison, à quiconque ne voudrait pas recevoir ou ne pourrait pas payer l'enseignement prescrit par le prince. L'instruction fut rigoureusement interdite à tout enfant qui n'appartenait pas à des parens riches: et à quelle époque encore? après une révolution qui venait de dépouiller de leur fortune la plupart des familles naguère les plus distinguées et les plus opulentes. Pour les consoler de leur indigence, un gouvernement paternel leur défendait d'en sortir, et parce qu'elles étaient malheureuses, les dégradait du rang qu'elles occupaient dans la société.

La charité même n'eut pas la liberté d'ouvrir des écoles gratuites, à moins de payer un impôt sur ses propres aumônes; encore se lassa-t-on bien vite de cette condescendance. L'éducation eut son tarif, ses douanes, et ses objets prohibés. Tel maître, même en acquittant le tribut, ne pouvait enseigner que telle chose et jusqu'à tel degré. Des préposés veillaient à empêcher la fraude et à faire rentrer les droits. Chaque établissement avait sa comptabilité, qui n'était pas ce qu'on examinait avec le moins de rigueur dans les redoutables descentes appelées inspections.

Et pourquoi tant de vexations? Pour payer ceux qu'on forçait de les exercer. On a calculé qu'en supposant le modique superflu des parens absorbé par les frais ordinaires de l'école, et c'est assurément le cas le plus commun, il fallait, pour fournir aux seuls appointemens du grand-maître, que chaque jour cinq mille enfans se retranchassent une partie de leur chétif morceau de pain. De Fontanes, dont l'àme était si sensible et si belle, a dû quelquefois trouver le sien bien amer!

Chose étrange! l'homme qui a élevé au plus haut degré de splendeur l'ancienne Université, il ne lui eût pas même été permis d'étudier dans la nouvelle. Rollin, hors d'état d'acquitter les rétributions universitaires, comme on les appelle, aurait toute sa vie tourné la meule et poli l'acier dans la boutique de son père. La France, sous un pareil régime, n'aurait eu ni Massillon, ni

t, à des la place lte politisme de u reçoit suffit à

uple qui vu chez ée, sous recevoir e prince. fant qui encore? ortune la lus opurnement ent maldans la

oles graumônes; L'éduca-Tel maîque telle pêcher la avait sa moins de ions.

n forçait
superflu
et c'est
rnir aux
inq mille
rceau de
dle, a dû

degré de été peruitter les toute sa son père. sillon, ni Jean-Baptiste Rousseau, ni Fléchier: et que de noms fameux dans les sciences et dans les arts eussent été également perdus pour elle! Avec ces règlemens dignes des Vandales et des Huns, on aurait mutilé toutes les branches de sa gloire.

Au reste, que l'Université ferme ses écoles aux enfans du pauvre, ce n'est pas ce que nous lui reprochons; elle les sauve de sa corruption : mais empêcher qu'on ne forme pour eux d'autres établissemens, voilà l'injustice qui révolte. Dans l'état actuel des mœurs, si vous refusez aux hommes une bonne instruction, ils en recevront malgré vous une mauvaise, de tout ce qui les environne. Trop souvent aujourd'hui les familles sont les plus dangereuses écoles pour les enfans : ouvrez-leur-en, hâtez-vous de leur en ouvrir d'autres, où, attirés par l'espoir d'acquérir des connaissances utiles, peut-être par le désir permis de s'élever au-dessus de la condition où le sort les fit naître, ils puisent les principes qui garantissent la sûreté et le bonheur de toutes les conditions. Sans do ute il importe peu qu'ils étudient avec plus ou moins de fruit un e langue morte, qu'ils sachent lire, écrire, calculer; mais il importe qu'ils sachent leur catéchisme, qu'ils connaissent leurs devoirs, et, autant qu'il se peut, les motifs de leurs devoirs; qu'ils soient pliés, pour ainsi dire, dès le berceau, par une discipline sévère, à l'habitude de l'obéissance: voilà ce qui intéresse éminemment la société. Ah! que la religion, qu'on accuse d'étouffer les lumières, était sage; qu'elle se montrait prévoyante dans cette foule d'établissemens qu'elle avait fondés en faveur de l'enfance, dévouée par la philosophie de notre siècle à une ignorance absolue! un jour viendra où, ce grand bienfait étant enfin dignement apprécié, nous nous étonnerons de notre longue et stupide ingratitude.

Après avoir contemplé ce qui était, on éprouve un sentiment pénible en reportant ses regards sur ce qui est. Etudier le génie de Buonaparte dans les institutions qu'il forma, c'est sonder les noires profondeurs du crime, et chercher la mesure de l'humaine perversité. Les entraves qu'il mit à l'éducation servaient ses desseins sous un rapport auquel peut-être on n'a point fait encore assez attention. Elles tendaient à avilir le caractère national en propageant le culte de l'or. Les richesses devenant l'unique moyen de distinction, on prenait rang, selon ses revenus, dans la hiérarchie sociale: échelle honteuse, où la considération était évaluée par sous et deniers; système funeste, qui seul eût suffi pour renverser la société.

Etiez-vous ruiné par une de ces rapides variations dans la politique, qui désolaient et écrasaient le commerce; le tyran avait-il

1A

dis

la On

ÇO

ins

qu

éco

bu

the

loi

né

et !

qu

sec

no

ch

pio da:

va

lo

Le

gre

av

fal

gra

né

go

tre

dε

ď

di

ુ lat

fait brûler votre fortune sur la place publique; dès lors vos enfans, condamnés sans retour à végéter comme des plantes, ou à se mouvoir comme des automates, n'avaient d'autre ressource que de manier le hoyau ou de porter le mousquet. De là cette fureur de s'enrichir, à quelque prix que ce fût, pour échapper à l'abjection; de là cette basse idolàtrie, qui prosternait l'honneur, la naissance, la vertu même, aux pieds de quelques ignobles parvenus.

Mais enfin, qu'était-elle en soi cette fastueuse éducation si chèrement vendue aux Français, et qu'on les forçait de recevoir, sous peine de n'en avoir aucune? D'abord, son principal but, ce n'est pas assez dire, son but unique, était d'inspirer aux enfans les goûts et l'esprit militaires. Chaque lycée offrait l'image d'une caserne: c'était la même discipline, et à peu près le même appareil. Le bruit des armes retentissait sans cesse à l'oreille des élèves; on imprégnait, pour ainsi dire, de sang leurs jeunes âmes. Buonaparte lui-même disait: Tout Français est soldat, et en conséquence on lui fabriquait des soldats dans ses écoles, comme des canons dans ses fonderies.

Ce monstrueux renversement de toutes les idées reçues, cette extravagante violation de toutes les convenances sociales, n'était que le moindre vice de l'éducation des lycées. Nous devons encore la considérer sous le triple rapport de la religion, des mœurs et de l'instruction.

Nous ne parlerons point du mode d'organisation des Facultés de théologie, qui, en mettant l'enseignement entre les mains de professeurs nommés par le prince, dé uille les évêques d'un droit sacré qu'ils tiennent de Dieu mêm ivre la doctrine et la foi à la discrétion du gouvernement. L'objet manifeste de cette mesure, imaginée pour la première fois par Joseph II, était de s'emparer de l'éducation ecclésiastique, de corrompre le ministère dans sa source, et de faciliter le schisme, en chargeant quelques hommes dévoués d'en propager les principes, et si l'on ose s'exprimer de la sorte, d'en déposer le germe dans un sol où l'on se promettait de le faire prospérer.

D'après les lois de l'Université, les préceptes de la religion catholique doivent être la base de l'éducation. Mais qu'est-ce que les préceptes de la religion catholique, sinon la morale de l'Evangile, qui appartient également à toutes les sectes chrétiennes? On exclut donc le dogme par ce seul mot, et l'on proclame l'indifférence des religions, ou le déisme, qui n'est, dit Bossuet, qu'un athéisme déguisé.

Le zèle du clergé avait établi un grand nombre d'écoles, où les enfans étaient élevés réellement dans la religion catholique, sans es, ou

ource

tte fu-

oper à

eur, la

venus.

si chè-

cevoir,

out, ce

ans les

ine ca-

pareil.

res; on

Buona-

consé-

me des

distinction de préceptes et de dogmes. Ces écoles, soutenues par la confiance publique, ne tardèrent pas à inspirer de l'ombrage. On commença par ordonner que les écoliers assisteraient aux leçons des lycées et des colléges, pour participer aux avantages d'une instruction moins superstitieuse. Telle était néanmoins la terreur qu'inspiraient les lycées et certains colléges, que la plupart des écoles ecclésiastiques résistèrent au choc qui devait infailliblement les abattre. A peine s'aperçut-on qu'on avait manqué son but, que des commissaires partent en hâte, et, le marteau de Couthon à la main, parcourent les provinces en frappant, au nom de la loi, les institutions qui devaient tomber. Le fruit de plusieurs années de travaux et de dévouement fut anéanti en quelques jours; et l'on crut voir la religion s'écrouler sous le sceptre du despote qui affectait de s'en déclarer le protecteur.

Chaque lycée avait son aumonier, nous le savons; mais nous savons aussi que les hommes respectables qui se dévouaient à cette pénible fonction gémissaient de l'inutilité de leurs soins mal secondés, quelquefois même ouvertement contrariés, et qui trop souvent ne leur procuraient que des dégoûts et des outrages. Si nous voulions peindre les mœurs des lycées, nous dirions des choses horribles. Une observation suffira: c'est que les plus intrépides panégyristes d'un gouvernement aussi insensé qu'atroce, dans les accès calculés de leur admiration vénale, n'ont jamais osé vanter de l'Université que son enseignement; à tout autre égard un reste de conscience les retint constamment sur le bord de la louange, et du moins une fois ils montrèrent la pudeur de l'adulation.

Disons ce qui est vrai, sans flatterie comme sans dénigrement. Les objets enseignés sont, comme autrefois, les langues latine et grecque, et les mathématiques : on commence plus tôt et l'on suit avec plus d'application l'étude des mathématiques, parce qu'il fallait à Buonaparte des ingénieurs et des officiers d'artillerie en grand nombre. Cette partie de l'enseignement a été perfectionnée, mais aux dépens des autres parties plus essentielles. Le goût de la géométrie est généralement incompatible avec le goût des lettres. C'est une vérité d'expérience, dont il serait aisé de trouver la raison dans la nature. Occuper simultanément l'enfance de ces deux genres d'étude, c'est donc l'attirer à la fois vers deux points opposés; c'est l'obliger de faire un choix, ou l'empêchet d'avancer dans aucune des routes qu'on lui ouvre. Si quelques individus privilégiés parviennent à les parcourir ensemble, on ne doit pas juger de la méthode par des exceptions fort rares.

De plus, et ceci est un inconvénient auquel on ne remédiera ja-

s, cette n'était encore rs et de

acultés
ains de
in droit
la foi à
nesure,
mparer
lans sa
ommes
mer de

ion ca--ce que l'Evanes ? On indifféqu'un

mettait

où les e, sans

11

n€

tic

pa

ils

pr

da

l'A

àl

eû

co

én

pa

en

en

gai

pri

les

la

lor

ma

ret

de

qui

se

à l'

par

pu

Es

do

leu

pas

qu

lor

au:

la

ho

mais dans le système actuel d'éducation en France, des maîtres salariés, dont l'argent est l'unique mobile, ne sauraient porter dans l'exercice de leurs fonctions cette constance de soins, cette opiniâtreté de zèle qui seule triomphe de l'indolence et de la légèreté des enfans : il n'y a que la religion, que la conscience, qui puissent obtenir de l'homme ce dévouement absolu à des devoirs bien plus pénibles qu'on ne le pense. La loi aura beau commander un célibat provisoire, elle n'apprendra pas à le garder; elle n'ôtera ni le désir ni la volonté d'avoir un jour une famille, ni par conséquent l'esprit d'intérêt qui étouffe tout autre esprit; et son unique effet sera de provoquer des désordres secrets, qu'il n'est pas en son pouvoir de réprimer. Certes cen'est pas ainsi qu'on parvient à remplir la juste attente des parens, et qu'on forme pour l'Etat des sujets capables de le servir.

Mais ce qui tue les études dans l'Université, c'est surtout l'indiscipline, fruit de l'irréligion et de l'immoralité. Comment maintenir l'ordre parmi des jeunes gens volages, ardens, emportés, lorsqu'on a brisé le seul frein qui pouvait les contenir? Comment obtenir d'eux, contre tous leurs goûts, une application laborieuse, patiente, persévérante, lorsqu'on a commencé par mettre leurs passions à l'aise, et que, renonçant au doux empire de la persuasion, on ne s'est réservé que celui de la force, qui irrite les caractères violens et affaiblit les âmes faibles? Comment enfin parler de devoirs à cette jeunesse turbulente, après l'avoir instruite à se rire des devoirs les plus sacrés ? L'Université, avec ses punitions militaires, avec ses prisons et ses cachots, en est encore à chercher les movens de réprimer l'insubordination toujours croissante, et l'autorité de ce corps si puissant a souvent échoué contre l'obstination de quelques enfans mutins. L'histoire des insurrections des lycées serait tout à la fois effrayante et risible.

On fait sonner bien haut le grand mot d'urité, car nous sommes dans le siècle des mots, qui ne l'emportent que trop souvent sur les choses. Nous convenons des avantages d'un plan uniforme d'éducation, quoique assurément la diversité des méthodes, d'où naît l'émulation, ait aussi les siens. Mais cette unité précieuse, où se trouve-t-elle moins que dans l'Université, assemblage incohérent d'hommes différens de mœurs, d'habitudes et de principes, de chrétiens et de philosophes, de célibataires et de pères de famille, sans liens d'aucune espèce, sans discipline commune, moins séparés encore par la distance des lieux que par la contrariété des idées et des opinions? A qui persuadera-t-on qu'il suffise d'enseigner les mêmes objets, pour qu'il y ait unité d'enseignement? Les explications du maître, les développemens qui lui appartiennent,

itres orter cette de la ence, s decomrder; mille,

prit; qu'il qu'on orme

t l'inment
ortés,
ment
ieuse,
leurs
ersuacaraccler de
se rire
s miliercher
nte, et
'obstions des

sur les
sur les
éducaoù naît
, où se
hérent
pes, de
famille,
is sépaété des
d'enseint? Les
ennent,

ne forment-ils pas, pour la plus grande partie, le fond de l'instruction? et ces développemens, ces explications, qui ne se ressemblent pas plus que les diverses manières de penser de chacun, ne sont-ils pas ce qui a le plus d'influence sur les élèves? Y avait il unité d'esprit et de but entre le professeur poëte pensionné par Buonaparte, qui interprétait à ses écoliers, non pas en classe, à la vérité, mais dans une réunion particulière, l'ode qui ferma à Piron l'entrée de l'Académie, et l'aumônier qui cherchait à leur inculquer les maximes de la morale chrétienne? On fera, certes, bien des phrases avant de nous en convaincre.

Si Buonaparte eut voulu servir les intérêts de l'humanité plutôt que ceux de son égoïsme, il eût pris pour exemple ce qui existait à l'époque de la plus grande spiendeur de la France; et alors on cût eu réellement une éducation publique, propre à inspirer la confiance sans charger l'Etat ou les familles d'une dépense énorme; on ent eu un véritable corps enseignant, corps religieux, parce qu'il n'y a point d'unité ni de stabilité sans religion. Il pouvait encore supprimer toute entrave, laisser une liberté entière, et l'on est vu se former des établissemens nombreux dont l'émulation est garanti la bonté. S'il est craint, comme en effet il est été peut-être imprudent, de les abandonnerabsolument à eux-mêmes, ne devait-il pas les placer sous la surveillance des évêques, juges naturels, non pas de la perfection des études, qui seront toujours suffisamment bonnes lorsque les maîtres auront intérêt à ce qu'elles le soient, mais des mœurs et de la doctrine, dont leur devoir est de conserver la pureté. De cette sorte, plus d'exactions, plus d'odieuse contrainte, plus de mesures tyranniques. Les parens, maîtres de leurs enfans, qu'on ne les eût pas forcés de sacrifier au Moloch de la France, ne se fussent pas trouvés dans la cruelle nécessité de les abandonner à l'ignorance ou de consentir à leur perversion.

Le fléau d'une éducation irréligieuse et immorale se propageait partout où les armes victorieuses de Buonaparte établissaient sa puissance. Comment dès lors ne point admirer le courage que les Espagnols et les Portugais déployèrent pour résister à l'invasion, dont le résultat devait être, non-seulement de précipiter du trône leurs rois légitimes, mais de corrompre les peuples, d'alimenter le passions mauvaises, et de vouer la religion au mépris?

Il n'entre pas dans le plan d'une Histoire purement ecclesiastique de raconter les faits de l'histoire politique des nations. Mais, lorsque Buonaparte, ne se contentant plus des redevances auxquelles l'Espagne s'était assujettie, forma le projet d'envahir la Péninsule, Espagnols et Portugais se levèrent comme un seul homme pour défendre leur religion, non moins que leur liberté

et leur territoire. Les prêtres et les religieux contribuèrent à fomenter la résistance, et, sous ce rapport, il nous est permis de parler de la guerre d'Espagne, ne fût-ce que pour venger le clergé des reproches dont il a été l'objet. Depuis quand, en esset, la religion interdit-elle aux prêtres de prêcher le dévouement à la patrie ? L'évêque de Saint-Ander, l'évêque de Pampelune et quelques autres, que Buonaparte appelait des rebelles, étaient de généreux soutiens de leur pays. Quel ami de sa religion n'était pas en droit de se soulever contre les profanations, le pillage et la destruction des églises, des monastères, de tous les lieux consacrés à la piété 1? On a accusé les religieux espagnols de s'être portés à des actes de cruauté envers les prisonniers, et il paraît en effet qu'il y eut d'affreuses représailles. Les Espagnols étaient exaspérés par des perfidies et des barbaries sans nombre; ils s'en vengèrent par d'autres cruautés, et à une défense légitime se mêlèrent des excès déplorables, mais dont la honte doit retomber principalement sur celui qui en donna le funeste exemple. Si des religieux ont partagé ces excès, nous gémissons sur cet oubli de leur caractère et sur une conduite réprouvée par l'Evangile. Mais on a beaucoup exagéré à cet égard. Les Mémoires de l'époque présentent la plupart des religieux sous un jour bien différent. Dans les siéges de Sarragosse et de Girone surtout, leur activité tint du prodige. Ils étaient partout : dans les églises ils annonçaient la parole de Dieu; ils couraient de là auprès des malades pour leur porter toute sorte de secours, dans le sein des familles pour y consoler et rassurer des femmes éplorées, sur la brèche même pour recueillir les blessés dans leurs bras, leur distribuer des remèdes, et les rappeler à la vie ou leur donner la force de la quitter. Ils partageaient tous les dangers. Plusieurs furent frappés au moment même où, étendus à côté des mourans, ils remplissaient envers eux les derniers devoirs de la charité. Au siège de Girone et pendant le bombardement de cette ville, les religieux suivaient les traces de la bombe au milieu des décombres, retiraient les malheureux qui y étaient ensevelis, et leur prodiguaient tous les secours qui dépendaient d'eux. Ce fut à leur zèle qu'on dut la formation d'associations de dames charitables qui se consacrèrent au soin des blessés. Comment étaient-ils traités quand on les prenait? Massacrés impitoyablement par des soldats furieux, ou condamnés à la prison, ils n'avaient que l'alternative de la mort ou de la misère. Ceux qu'on amenait en France, dépouillés de tout, traînés de ville en ville, réduits à la plus affreuse indi[An gene sout

secr thise latic roi Joac

latio taire char réun céra dans qui port ché qui de

Pie

vain

reur conc les a là. I toire et à nau droi qui préi il p

relle que pap per

,

Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xvIIIe siècle, t. 3, p. 495-496.

18081

t à fo-

nis de

clergé

a reli-

atrie?

utres,

utiens

soule-

glises,

accusé

té en-

ses re-

et des

uautės,

s, mais

qui en

excès,

e con-

é à cet

es reli-

Sarra-

ige. Ils

role de

porter

conso-

e pour

mèdes,

uitter.

oés au

ssaient

Girone

ivaient

ent les

t tous

dut la

crèrent

es pre-

u con-

mort

llés de

indi

gence, périssaient par milliers. En général, cette guerre fut une source de calamités déplorables.

Des députés espagnols arrivèrent à Rome, chargés de féliciter secrètement Pie VII sur sa résistance. Le cœur du pontife sympathisait vivement avec leur cause, et il ne put apprendre sans désolation qu'un décret, du 6 juin 1808, nommait Joseph Buonaparte roi d'Espagne. Le trône de Naples fut donné, le 14 juillet, à Joachim Murat, que le pape reçut l'injonction de reconnaître sans délais.

En ce moment Pie VII se trouvait sous l'impression d'une violation du droit des gens pratiquée sur la personne du pro-secrétaire d'Etat. Le cardinal Gabrielli avait adressé, le 16 mai, au chargé d'affaires du royaume d'Italie, une protestation contre la réunion à ce royaume des provinces d'Urbin, d'Ancône, de Macérata et de Camérino. Le 11 juin, des officiers français entrèrent dans l'appartement du cardinal, mirent le scellé sur le bureau qui renfermait ses papiers, placèrent une sentinelle devant sa porte, et lui intimèrent de partir sous deux jours pour son évêché de Sinigaglia. Les prélats Barberi, fiscal-général du governo, à qui on osait reprocher la mort de Duphot, et Riganti, secrétaire de la Consulta, ayant été arrêtés, l'illustre cardinal Pacca, que Pie VII avait nommé, le 18 juin, pro-secrétaire d'Etat, réclama vainement leur liberté.

Le 16 mars précédent, le pape avait adresse aux cardinaux reunis en consistoire une allocution où il leur avait parlé des conditions qu'on voulait lui prescrire, de sa juste répugnance à les accepter, et de ce qu'il avait eu en conséquence à souffrir jusquelà. Le 11 juillet, une nouvelle allocution aux cardinaux en consistoire secret leur exposa les nouveaux outrages faits à sa personne et à son autorité. Il se plaint surtout de l'enlèvement des cardinaux et montre combien ce procédé inoui était contraire au droit des gens . Il réclame également contre le décret du 2 avril, qui lui enlevait les plus riches provinces de ses Etats, et réfute les prétextes frivoles dont on avait voulu colorer cette invasion. Enfin, il proteste solennellement contre les actes et les mesures employés contre lui, et prend les cardinaux à témoin de sa modération, de sa condescendance, et de son désir de prévenir les querelles. Cette allocution, qui est longue, est écrite avec une énergique simplicité. Elle est empreinte du caractère de douceur du pape, de sa patience, de sa résignation; et il y conjure encore son persécuteur de revenir à des sentimens plus pacifiques.

[!] Mémoires pour servir à l'hist. eccl. pendant le xviii siècle, t. 3, p. 499-500

Au contraire les mauvais desseins de celui-ci se manifestaient de plus en plus. Il avait été défendu, sous peine de mort, à tous les imprimeurs de Rome de rien mettre au jour qu'ils n'en eussent obtenu la permission du commandant français. Des prêtres étaient journellement chassés de la ville. La correspondance du saint Père était violée, ses gardes emprisonnés, son habitation cernée, les rues et les places de sa capitale remplies de soldats. Les évêques et les autres ecclésiastiques de ses Etats ne pouvaient plus parvenir jusqu'à lui. On publiait sous ses yeux une Gazette romaine où l'on insultait à son autorité. On affichait des proclamations pour encourager ses sujets à la révolte.

L'autorité militaire française avait commencé à enrôler, dans les différentes villes de l'Etat pontifical, un corps de troupes, sous le nom de garde civique. Elle donnait pour prétexte qu'elle avait besoin de gens sûrs et fidèles afin de repousser les attaques des insurgés du royaume de Naples, qu'elle appelait des brigands; mais sa véritable intention était de s'en servir dans le but de changer le gouvernement. Pour entraver ces enrôlemens, ou du moins pour témoigner la désapprobation du pape contre ce corps de sujets rebelles, le cardinal Pacca publia une Déclaration en date du 24 août. Cet acte de vigueur fit prendre au général Miollis la résolution de séparer le cardinal de son souverain et de l'éloigner de Rome. Le 6 septembre, deux officiers vinrent lui signifier de se rendre à Bénévent sa patrié. Comme il répondit qu'il allait prendre les ordres du saint Père, on lui défendit de monter dans l'appartement du pape. Il répliqua qu'il n'abandonnerait certainement pas son poste sans l'ordre exprès de son souverain, et on lui permit d'écrire un billet au pontife qui, après l'avoir lu, descendit luimême chez son ministre. «Je m'avançai à sa rencontre, dit le car- dinal ', et je remarquai alors une chose dont j'avais entendu parler, » mais que je n'avais pas encore observée (l'horripilation). Lorsqu'on • est en colère, les cheveux se hérissent et la vue est offusquée. Il » était dans cet état, l'excellent pontife, et il ne me reconnut pas, » quoique je fusse habillé en cardinal. Il cria à haute voix : « Qui » êtes-vous? qui êtes-vous?» Je répondis : «Je suis le cardinal,» et je » lui baisai la main. « Où est l'officier? » reprit le pape. Je le lui » montrai: il était là tout près, dans une attitude respectueuse. » Alors le pape, se tournant vers l'officier, lui ordonna de rapporter · au général, qu'il était las de souffrir tant d'outrages et d'insultes · d'un homme qui se disait encore catholique; qu'il comprenait • bien où tendaient ces violences; qu'on voulait lui ôter un à un (An 18

· tous

» stoli mane

ordre · parte

• si on

néra

 force » quen

· me d

» au m

» tour

Cet inforn doyen n'étaie et l'en envah tion j cette: violati

> Dai l'on d la dei d'être la nou chef c pontil fit rép comm était tions.

nouve

Cer 2 avri dait a sait à religi quelle core o

¹ Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 57-59.

^{*} Mé

itaient à tous neus-orêtres ace du itation ts. Les nt plus ette ro-oclama-

r, dans 5, 50US le avait des ins ; mais nger le ns pour jets re-4 août. ition de Rome. endre à les orrtement pas son permit dit luit le carparler. rsqu'on quée. Il nut pas, k : « Qui

al, et je

Je le lui

ctueuse.

pporter

insultes

nprenait un à un tous ses ministres pour empêcher l'exercice de son devoir apostolique et des droits de la souveraineté temporelle; qu'il me com
mandait à moi cardinal présent, de ne pas obéir aux prétendus
ordres du général; qu'il me prescrivait de le suivre dans ses appartemens pour que je fusse le compagnon de sa prison; et que,
si on voulait exécuter le projet de m'arracher de ses côtés, le général devait briser violemment les portes et faire pénétrer le
force jusqu'à lui, et qu'alors on imputerait au général les conséquences de cet excès inouï. Alors le pape me prit par la main, et
me dit: « Monsieur le cardinal, allons! » Et par le grand escalier,
au milieu des serviteurs pontificaux qui l'applaudissaient, il retourna dans ses appartemens. »

Cette tentative, dont le corps diplomatique fut officiellement informé, ainsi que l'arrestation et le bannissement du cardinal-doyen Antonelli et du prélat Arezzo, pro-gouverneur de Rome, n'étaient qu'un acheminement vers l'attaque du palais apostolique et l'enlèvement du pape. En attendant l'heure où ils pourraient envahir le Quirinal, les Français poussaient leur odieuse inquisition jusqu'à arrêter et visiter toutes les voitures qui sortaient de cette résidence. La fin de l'année ne fut qu'une longue suite de violations du droit des gens, de protes ations, et d'annonces de nouvelles colères.

Dans cet état de choses, il était peut-être permis de douter si l'on devait regarder comme une dérision ou comme un hommage la demande que fit le général français, le 31 décembre 1808, d'être admis à saluer le lendemain le saint Père à l'occasion de la nouvelle année, et à le saluer, était-il dit dans le billet, comme chef de l'Eglise et comme souverain de Rome ². Le souverain pontife, ne s'écartant point du ton de réserve qu'il s'était prescrit, fit répondre qu'il aurait admis volontiers le général français comme simple particulier, mais que, dans l'état de captivité où il était réduit, il ne lui convenait pas de recevoir des félicitations.

Cependant la partie de ses Etats, envahie par le décret du 2 avril, était plus que jamais en proie aux exactions. On demandait aux évêques et aux curés un serment, dont le refus les exposait à des peines rigoureuses. On y chassait les religieux et les religieuses de leurs monastères. On y publiait des lois contre lesquelles le pape réclamait depuis tant d'années, et notamment encore dans la dernière allocution du 11 juillet 1808. On prétendait

M Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 201.

Mem. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviiie siècle, t. 3, p. 501-502.

ridiculement appliquer à ces pays les usages et les décrets de l'Eglise de France, et on y mettait tout en désordre par des violences sans cesse renaissantes. Pie VII écrivit à ces Eglises désolées pour les soutenir dans la fermeté et la patience.

Il pouvait se proposer lui-même pour exemple. Des fenêtres de son palais, il voyait chaque jour de nouveaux excès commis Le 19 janvier 1809, des soldats français cernèrent le palais du ministre d'Espagne, et arrêtèrent cet envoyé, quoique malade dans son lit. On arrêta également deux auditeurs de rote, et plu sieurs autres particuliers de la même nation. Le souverain pontife se plaignit inutilement de cette violation du droit des gens, qu'il dénonça à tous les ministres étrangers.

Pie VII avait refusé d'autoriser les réjouissances du carnaval pour 1809, comme pour 1808. Mais le général Miollis, se flattant que la passion des spectacles l'emporterait dans l'esprit des Romains sur leur attachement à leur prince, n'en fit pas moins faire les préparatifs de ces fêtes. La résistance qu'il rencontra dans les personnes de tout rang et de toute condition l'obligea à avoir recours à la force. Ce fut par la force qu'on enleva du Capitole les manteaux destinés aux chevaux vainqueurs; par la force qu'on contraignit les menuisiers et les charpentiers à construire les théâtres, et les charretiers à transporter les charpentes : enfin, il fallut sévir même contre les Juiss pour leur faire sournir les tapisseries réservées pour les places des juges. Vint ensuite le 4 février, jour fixé pour ce spectacle si agréable aux Romains; mais à peine, vers midi, la troupe française commença-t-elle à entrer dans la grande rue du Corso, pour maintenir le bon ordre, qu'on vit presque en un instant fermer toutes les boutiques, les portes et les fenêtres des maisons, et cette longue et large rue devint comme une rue de village désert et abandonné. On ne remarqua d'autre voiture que celle du chef des archers, et on vit à peine une quarantaine de personnes envoyées par le gouvernement pour voir et rapporter ce qui se passait au Corso, à l'heure où les autres années des flots de peuple se précipitaient de tous les côtes de la ville et remplissaient toute la place. Cette journée, qui sit tant d'honneur au peuple romain, apporta une douce consolation au pontife affligé et opprimé, et inspira des craintes à l'autorité militaire française qui connut ainsi la façon de penser de la population tout entière.

Le 21 mars ne fut pas un jour moins glorieux pour le peuple romain, ni moins consolant pour Pie VII; c'était l'anniversaire de son couronnement. A pareil jour, les cardinaux, le corps diplomatique, la noblesse, les prélats et quelques employés du gouVernem sons; in voulut ment et eux-mê leur pe rues ha même I nuit; et de mém

Cepe tant qu' un cons avait lu Mulines

En p étonné sûreté, du card eardinal terre, si gner de ment co l'arrach tuer la Mais je et que réussir des Ang łaigne, t enne ui, dès monseig dence à çais; si pour se nuelles le reste çaise, a de favo

Siege, s

¹ Mém.

rets de violenisolées

tres de ommis ais du nalade et plu n pons gens,

irnaval lattant es Roas faire ans les avoir apitole e qu'on iire les enfin, il les tale 4 fés; mais entrer e, qu'on portes devint marqua à peine nement e où les

peuple saire de diplolu gou-

es côtés

, qui fit

olation

utorité

la po-

vernement, ont l'habitude d'illuminer leurs palais et leurs maisons; mais en cette circonstance toute la ville, sans exception, voulut donner un témoignage public et solennel de son dévouement et de son attachement au souverain pontife. Les pauvres, eux-mêmes, demandaient aux passans l'aumône pour illuminer leur petite habitation: de sorte que non-seulement les grandes rues habitées par des personnes considérables et riches, mais même les faubourgs les plus déserts, parurent illuminés cette nuit; et ce fut un spectacle surprenant dont on n'avait jamais eu, de mémoire d'homme, un exemple à Rome.

Cependant, les affaires ecclésiastiques suivaient leur cours, autant qu'il était possible. Pie VII préconisa plusieurs évêques dans un consistoire, le 26 mars 1809; et l'évêque de Poitiers, qu'il avait lui-même sacré à Paris, fut transféré à l'archevêché de Malines.

En présence des dangers dont le pape était environné, on s'est étonné de ce que ses ministres n'aient pas mis sa personne en sûreté, en le faisant fuir de Rome et de l'Italie. C'était le projet du cardinal Gabrielli, et il se serait réalisé sous le ministère du eardinal Pacca, de concert avec les cours de Sicile et d'Angleterre, si Pie VII n'avait témoigné l'intention de ne point s'éloigner de Rome volontairement. Le cardinal Pacca justifie pleinement cette résolution du pontife d'attendre que la violence l'arrachât de son siége plutôt que de l'abandonner. « Pour effectuer la fuite, dit-il, il y avait de grandes difficultés à vaincre !. Mais je veux bien admettre qu'il était possible de les surmonter, et que nous pouvions sans témérité nous flatter de voir tout réussir selon nos désirs; il fallait donc se jeter entre les mains des Anglais, et faire transporter le pape ou en Sicile, ou en Sarlaigne, ou en Espagne, pays alliés et soumis alors à l'Angleterre, t ennemis de la France. Or, si le prudent et pacifique Pie VII. qui, dès le commencement de son pontificat, rappela d'Angleterre monseigneur Erskine, maintenant cardinal, parce que sa résidence à Londres donnait de l'ombrage au gouvernement français; si Pie VII, qui sit tant de concessions, tant de sacrisces pour seconder les desseins et satisfaire aux réclamations continuelles de l'empereur des Français, au point d'être taxé dans tout le reste de l'Europe d'une excessive partialité pour la nation francaise, a éprouvé le chagrin de se voir accuser, à la face du monde, de favoriser les Anglais, et de se voir ravir les domaines du saint Siège, sous le prétexte qu'il faisait usage, en faveur des Anglais,

⁸ Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 73-81.

des biens de l'Eglise romaine au détriment de la religion, calomnie qui, pour me servir d'une phrase de Voltaire, serait atroce, si elle n'était ridicule; si, dis-je, Pie VII a dû endurer tous ces outrages, lui que Napoléon Buonaparte appela pendant plusieurs années son plus intime ami, que serait-il arrivé, qu'aurait-on dit, si, pour échapper à la captivité où le retenaient les Français à Rome, le pape s'était jeté dans les bras des Anglais, et avait établi sa résidence dans des pays alors alliés et soumis à l'Angleterre? C'est alors qu'on aurait fait retentir partout les bruits calomnieux dont je parlais, bruits qui auraient acquis une apparence de vérité; c'est alors qu'on aurait excité l'Eglise de France, où pouvaient se trouver des prélats vendus à ce gouvernement, à rompre toute communication avec les tribunaux de Rome, à se dégager de tout lien de dépendance envers un pape étroitement uni avec les ennemis de la France, et à exécuter le projet, tant de fois mis en avant, de créer un patriarche. En outre, si le pape avait pris la fuite, comme on le voulait, avant le changement de gouvernement et la réunion de l'Etat romain a l'Empire français, l'empereur Napoléon aurait immédiatement fait paraître le décret qui fut publié et exécuté le 10 juin de l'année 1800, et au lieu de faire valoir les droits imaginaires du successeur de Charlemagne, il aurait fait prendre possession des Etats pontificaux à titre de conquête, comme d'un pays soumis à un prince qui s'était ouvertement déclaré contre lui, en se mettant de lui-même entre les mains et sous la protection de ses plus mortels ennemis. Et, en ce cas, les malveillans non-seulement auraient approuvé et loué comme juste le décret impérial, mais encore ils auraient répandu dans le public que l'empereur des Français n'avait jamais eu réellement l'intention de ravir Rome et ses Etats au pape, et que l'entrée des troupes françaises n'avait été qu'une manœuvre politique pour intimider le pape et le sacré collége, et les forcer à entrer dans la confédération. Or, les gens de bien eux-mêmes et le peuple romain pouvaient facilement tomber dans l'erreur, en ajoutant foi à ces mauvais discours, et croire que, si le pape avait encore patienté quelque temps, et avait attendu des circonstances plus favorables, il aurait peut-être détourné la tempête et évité le coup fatal, et que la sage politique conseillait de ne rien faire qui pût rompre le fil qui attachait encore un domaine temporel à la suprématie spirituelle. En un mot, la perte de Rome et de l'Etat, et plus encore la révolution religieuse qui aurait eu lieu en France, et peut-être le schisme avec tous les maux qui l'accompagnent, auraient été imputés à la résolution prise par le pape de se sous-

trai aur Le Pos qui juge ren la g que. peu par de o l'arn qu'il Si OI sur-· que » per · enf » per » pas dans Rom posté exam ies n différ deRo

pas a

main

qui u

des g

trouv

chose

sorte.

siége

recou

ensui

sacero

même

prirer

tiques

gouve

[AI

1809] calomoce, si es ouisieurs on dit, nçais à t établi eterre? mnieux de véoù pourompre se déitement projet, n outre, avant le romain médiateté le 10 ts imagindre posnme d'un ré contre a protecalveillans le décret ublic que intention s troupes intimider onfédéranain poufoi à ces e patiente avorables, p fatal, et at rompre uprématie at, et plus France, et mpagnent,

e se sous-

traire par la fuite aux mains des Français : cette démarche aurait été regardée comme plus qu'imprudente et inconsidérée. Le fameux argument, justement réprouvé par la saine logique : Post hoc, ergo propter hoc, n'est que trop malheureusement celui qui dirige les hommes dans leurs jugemens, et la postérité même, juge impartial des événemens, souvent pour avoir manqué de renseignemens plus éclairés, suit et admet les jugemens erronés de la génération qui l'a précédée. L'histoire des Machabées prouve quel cas on doit faire, en pareilles circonstances, de la voix du peuple et de la génération présente. Lorsque Tryphon, qui avait par trahison fait prisonnier Jonathas, fit savoir à Simon, frère de ce dernier, qui lui avait succédé dans le commandement de l'armée et dans le pouvoir, qu'il retenait Jonathas en prison, afin qu'il remboursat les sommes qu'il devait au trésor du roi, et que, si on lui envoyait l'argent et ses fils pour otages, il remettrait sur-le-champ son frère en liberté, le texte sacré ajoute : « Quoi-• que Simon reconnût qu'il ne lui parlait ainsi que pour le trom-» per, il commanda néanmoins que l'on envoyat l'argent avec les enfans, de peur d'attirer sur lui une grande haine de la part du » peuple d'Israël, qui aurait dit : Jonathas a péri, parce qu'on n'a » pas envoyé cet argent et ses enfans. » Il est vrai que nous lisons dans l'histoire des papes que beaucoup d'entre eux s'enfuirent de Rome dans des pays étrangers, et nous ne trouvons pas que la postérité ait taxé de lacheté ou condamné leur fuite. Mais si nous examinons les circonstances, si nous comparons ces temps avec les nôtres, nous verrons combien la position de Pie VII était différente de celle de ses prédécesseurs. Ces pontifes s'enfuirent de Rome, ou pour échapper aux violences des Romains, qui n'étaient pas alors un peuple aussi fidèle et aussi attaché aux papes que maintenant; ou pour implorer du secours contre les Lombards. qui usurpaient les domaines du saint Siége, et contre la tyrannie des grands de Rome et des environs : mais ils étaient sûrs de trouver un asile honorable dans les pays où ils se rendaient, et, chose bien précieuse, ils avaient l'espoir fondé, et, en quelque sorte, la certitude morale d'être promptement rétablis sur leur siège par la faveur et les armes de puissans souverains, et de recouvrer le domaine de Rome et des Etats de l'Eglise. Quand ensuite les fameuses luttes et les guerres s'allumèrent entre le sacerdoce et l'empire, il ne manqua pas de se trouver dans l'Italie même des princes qui accueillirent les papes dans leurs Etats, qui prirent ouvertement leur défense contre les empereurs schismatiques de l'Allemagne, et qui leur donnèrent tous les moyens de gouverner l'Eglise universelle et en particulier l'Eglise romaine.

Que l'on considère maintenant les circonstances où se trouvait Pie VII: où était la puissance catholique, où était le souverain dont il pût réclamer l'appui avec l'espoir d'être bientôt replacé sur son siège, et de recouvrer le gouvernement de l'Eglise? Il fallait non-seulement sortir de l'Italie, mais aussi abandonner tout le continent européen, où résidaient la plus grande partie des catholiques, et se séparer pour longtemps, pour toujours peutêtre, de son siége sacré et de son troupeau chéri. Il n'y avait d'autre lieu de refuge que les îles voisines de l'Italie, dont les souverains même ne se croyaient pas en sûreté sur leurs trônes, et d'où on n'aurait pu communiquer ni avec Rome, ni avec le reste de l'Europe; car le pape devait être bien persuadé qu'on prendrait dans les ports d'Italie, pour empêcher l'introduction de ses bulles, de ses brefs et autres écrits, plus de précautions que pour découvrir et confisquer les produits des manufactures anglaises ou des colonies. Les anciens papes, en suyant de Rome, avaient toujours à leur suite un certain nombre de cardinaux qui les assistaient dans le gouvernement de l'Eglise, et pouvaient, en cas de vacance du saint Siège, choisir avec liberté et sécurité le nouveau successeur de S. Pierre. Mais Pie VII, en prenant la résolution d'abandonner Rome, ne pouvait se former une suite de cardinaux, le sacré collége se trouvant alors dispersé et dans un véritable esclavage. Par le même motif, quelque part qu'il se fût réfugié, il n'eût pu avoir autour de lui ni ministres, ni agens des congrégations, ni rien de ce qui était nécessaire pour la conduite des affaires spirituelles. La fuite du pape n'aurait donc eu pour objet que le salut de sa personne. Ce n'était certes pas un motif suffisant ni bien honorable pour un vicaire de Jésus-Christ, qui dedit animam suam pro ovibus suis, et pour un souverain pontife dont toutes les actions doivent porter l'empreinte de la grandeur d'âme et de la générosité, et montrer un dévouement sans bornes au bien public et aux intérêts de l'Eglise. Je sais bien que nous lisons dans l'Evangile ces paroles adressées par Jésus-Christ aux spôtres : Cum persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam (Matth., ch. x, vers. 23). Je sais que S. Cyprien et S. Athanase, ces deux grands flambeaux de l'Eglise d'Afrique, se sont autorisés de ce passage pour justifier leur retraite : mais je dois répéter encore une fois que les circonstances dans lesquelles se trouvait Pie VII étaient bien différentes de celles qui engagèrent ces grands saints à prendre la fuite. Et si c'était ici le lieu d'examiner en théologien la fameuse question agitée par les saints Pères sur la fuite dans la persécution, je pourrais montrer, au témoignage même de S. Cyprien, cette différence de circon.

COL do vie Gra LOI de liv pro ten do res sou vio l'ar mai cré

TA

sta

de s des rope les Siég card noti ner néce caus roya

une

fuit

pla

de

voir maii de S

et l'

1 g. dùm, vi**d**ia ne l'ésapprouvant pas la conduite de ceux qui, en temps de per-

comblé d'éloges les pasteurs et les prélats qui, plutôt que d'aban-

donner leur troupeau chéri, ont offert en sacrifice leur propre

vie; je dirai aussi que les Thomas de Cantorbéry, les Stanislas de '

con, ont pourvu à leur sûreté par la fuite, a cependant

1809] uvait erain placé lise ? nner ie des peutavait nt les rônes, vec le qu'on ion de is que es an-Rome, ux qui ent, en rité le nant la uite de ans un l se fût agens la cononc eu pas un Christ, uverain e de la uement is bien

r Jésus-

, fugite

rien et

ique, se

s je dois

ielles se

agèrent u d'exa-

s saints

trer, au

circon.

Cracovie, et les autres saints pontifes et évêques que nous vénérons au pied des autels, ont prouvé par leur conduite qu'on devait quelquefois suivre le conseil donné par Tertullien dans le livre de Fuga in persecutione : « Pulchrior est miles in pugnæ prælio amissus, quam in fuga salvus. » Il est certain que, dans le temps où j'étais nonce à Lisbonne, j'entendis les Protestans même donner les plus grands éloges à la résolution prise par Pie VI de rester à Rome et de s'exposer à tous les dangers, à toutes les souffrances d'une captivité certaine, peut-être d'un enlèvement violent hors de ses Etats, et de ne pas abandonner son peuple à l'arrivée des troupes républicaines. Quelque chose qui survienne maintenant à l'Eglise, les ennemis du saint Siége et les gens crédules, quorum infinitus est numerus, ne pourront l'imputer à une action de Pie VII, comme il serait arrivé s'il avait pris la fuite; et sa résolution de ne pas déserter le poste élevé où l'avait placé la Providence, sera pour la postérité une preuve irrécusable de sa grandeur d'âme, de son désintéressement, de la pureté de ses intentions, et enfin de la justice de sa cause. > Si le pape ne voulait pas se dérober par la fuite aux violences des Français, du moins il était déterminé, en annonçant à l'Europe catholique le changement de gouvernement, à déclarer que les usurpateurs renonçaient à toute communion avec le saint Siége. Déjà, en 1806, sur le bruit de menaces faites à Paris au

voir dès lors l'affreuse persécution qui éclata contre l'Eglise romaine et les violences tyranniques commises dans le patrimoine de S. Pierre²? si l'on avait pu prévoir l'extension du Concordat 1 S. Cyprien, liv. 111, ép. 14 : Oportet nos paci communi consulere, et interdum, quamvis cum tædio animi nostri, deesse vobis, ne præsentia nostra in-

cardinal Caprara, Consalvi avait pensé à faire rédiger une sorte de

notification, et Pie VII avait chargé le cardinal Di Pietro de don-

ner à ce document une forme convenable. Mais si l'on avait cru

nécessaire d'en venir à une démarche énergique, seulement à

cause des innovations funestes introduites en France et dans le

royaume d'Italie, et parce qu'on avait menacé d'une invasion Rome

et l'Etat pontifical, qu'aurait-on dit et proposé si l'on avait pu pré-

vidiam et violentiam gentilium provocet. Voy. aussi liv. 11, ép. 1 et 2. ⁸ Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 106-108.

hors des limites dans lesquelles il avait été conclu, la publication du Code de Napoléon, la suppression des ordres réguliers dans tous les pays sujets ou dépendans de l'empereur des Français, l'abolition du Saint-Office en Espagne, avec ordre d'en faire autant à Rome, où l'on représentait, sous les plus noires couleurs, un tribunal si utile à l'Eglise? si l'on avait pu prévoir ensuite l'entrée des troupes dans Rome; l'insulte faite au palais apostolique dans le temps d'une cérémonie sacrée et solennelle; l'emprisonnement du pape pendant un an et demi dans sa propre résidence, emprisonnement accompagné d'outrages et d'attentats journaliers; l'expulsion de Rome et de leurs siéges épiscopaux, des cardinaux et évêques, destinés, dès les premiers siècles de l'Eglise, à assister le souverain pontife dans les fêtes les plus solennelles; la dispersion violente à main armée de presque tout le sacré collège; l'incarcération des évêques, des prélats, des religieux, et des autres ministres du saint Siége; la profanation de toutes les lois d'immunité ecclésiastique; la promulgation de décrets où l'on disait effrontément que le pape s'était uni avec les ennemis de la foi, et qu'on enlevait à l'Eglise romaine les biens et les domaines qui lui avaient été donnés pour l'avantage de la religion, parce qu'elle s'en servait au détriment de la religion même; la déportation de tant de vénérables évêques chassés des Marches et du duché d'Urbin, et réduits à la mendicité; l'autorisation de publier à Rome une feuille périodique où l'on répandait des injures continuelles contre quelques puissances de l'Europe, et où l'on proclamait des maximes anti-catholiques et injurieuses pour le saint Siége; l'ouverture des loges de Francs-Maçons proscrites par les lois civiles et ecclésiastiques, et la célébration de leurs orgies dans le palais Conti, sous les yeux mêmes du saint pontife? Si toute cette série de violences, d'insultes, de profanations, de tyrannies, avait pu être prévue, quelles mesures, quelle résolution aurait-on adoptées? Le fait éclatant du 6 septembre 1808, et les bruits répandus quelques jours après que Buonaparte avait donné l'ordre, ou de changer le gouvernement, ou au moins de transporter Pie VII hors de Rome, portèrent le pape à prendre de nouveau en considération l'affaire de l'excommunication. Quand le cardinal Di Pietro eut terminé son travail, il l'examina, l'approuva, le communiqua au cardinal Pacca, et en fit faire de nombreuses copies par les employés les plus discrets de la secrétairerie d'Etat. Toutes les copies de cette bulle étaient uniformes, sauf cependant ce qui concernait le motif de la notification. La cour romaine ignorait si le changement du gouvernement précéderait l'enlèvement du pape, ou si l'enlèvement précéder fus por sce

180

qui Ro du de Eta org dép Roi

dise I d'ui met bul rép qu'i que con rest dans Sieg en v géne Cep Pace au p nica port Gab pub mid pon tem ville

3 J

tait

s biens e de la eligion sés des ; l'auon rénces de iques et Francsla célémêmes ltes, de nesures, at du 6 près que nement,

èrent le

excom-

travail, a, et en

discrets

étaient la notifi-

uverne-

t précé-

nçais, ans le ement mpriliers; nelles; sacré igieux, toutes décrets les en-

ation dans cardilise, à

38~ [An 1809] derait le changement. On pensa donc qu'il fallait que les bulles fussent disposées en double, de sorte qu'il y en ent de prêtes pour chacune des circonstances différentes. Pie VII les signa, les scella du sceau pontifical et les mit en réserve .

Cette précaution était d'autant plus opportune que, le 17 mai 1809, Napoléon rendit à son camp impérial de Vienne un décret qui réunissait tous les Etats du pape à l'empire français. La ville de Rome était déclarée ville impériale et libre 2. Les terres et domaines du pape étaient augmentés jusqu'à concurrence d'un revenu net de deux millions. Une consulte devait prendre possession des Etats pontificaux, pour que le régime constitutionnel pût y être organisé le 1^{er} janvier 1810 : cette consulte était placée sous la dépendance du ministre des finances. Miollis, qui s'était absenté de Rome pour visiter les fortifications de Mantoue, y revint, et l'on disait publiquement qu'il allait publier le décret de réunion.

Le 9 juin, dans la soirée, Pie VII fut prévenu de l'imminence d'un danger 3. Le cardinal Pacca lui demanda alors si, le changement de gouvernement une fois publié, il fallait faire afficher la bulle d'excommunication dans les endroits accoutumés. Le pape répondit qu'on devait suspendre cette publication jusqu'à ce qu'il eût lu, et lui-même, le gécret impérial, donnant pour raison que souvent on faisait courir de pareils bruits qui ne s'étaient pas confirmés; qu'on ne connaissait pas le décret, les conditions, les restrictions qu'il pouvait contenir; qu'ainsi il ne fallait pas tomber dans une contradiction qui plus tard serait reprochée au saint Siège. Le cardinal Pacca se flattait encore de ne pas voir Miollis en venir à cette extrémité. La bulle d'excommunication, que ce général savait prête, l'effrayait, car il avait peu de troupes. Cependant, le 10 juin au matin, un billet annonça au cardinal Pacca que le gouvernement allait être changé, et qu'on s'attendait au plus à une simple protestation du pape, sans bulle d'excommunication; protestation à laquelle on n'attacherait pas plus d'importance qu'aux notes des cardinaux Consalvi, Casoni, Doris, Gabrielli et Pacca, et que dans cette assurance le général allait publier un décret de l'empereur. En effet, deux heures avant midi, au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange, le pavillon pontifical fut descendu, et on éleva le pavillon français. En même temps on publia à son de trompe, dans tous les quartiers de la ville, le décret qui ordonnait la réunion à l'empire de ce qui restait des Etats romains.

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 205.

³ Ibid. p 203-201. ³ Ibid , p. 205-206.

le

Vi

él

* F

» d

» S

» ti

» q

ext

la v

qu'

pas

dan

Sair

deu

cha

soni

arrê

déco

sur

au g

de la

cette

pape

tout

répu

déjà

latio

D

Le cardinal Pacca courut sur-le-champ auprès de Pie VII. En cet instant, tous deux, se rencontrant dans la même pensée, se dirent à la fois l'un à l'autre ces paroles de Jésus-Christ : Et consummatum est. Le pape ne paraissait pas avoir perdu courage; il chercha même à soutenir celui de son ministre. Peu après arriva le neveu du cardinal, qui apportait un exemplaire du décret impérial, imprimé, que la consulte avait répandu dans la ville. Le cardinal le prit des mains de son neveu, et pria le pape de venir avec lui auprès de la fenêtre, parce que les rideaux, fermés hermétiquement suivant l'usage de l'Italie dans cette saison, ne permettaient pas au jour d'entrer dans l'appartement. Le pape se leva et suivit le cardinal. Celui-ci voulut lire avec calme et réflexion, puisque les opérations qu'on allait ordonner devaient dépendre de cette lecture; mais cet effort ne lui pas possible. Ici nous allons rapporter les propres paroles du cardinal 1 : « La juste » indignation que j'éprouvais de l'attentat sacrilége que l'on com-» mettait alors; la présence, en face de moi, à une petite dis-» tance, de mon infortuné souverain, du vicaire de Jésus-Christ, » prêt à entendre de ma bouche la sentence de son détrônement ; » les impostures, les calomnies qu'en parcourant de l'œil, je voyais » d'avance dans le décret; les continuels coups de canon qui an-• noncaient l'inique usurpation avec un triomphe insultant, m'é-» murent et m'obscurcirent tellement la vue, que je ne pus pro-» noncer qu'à moitié, à travers de fréquentes interruptions et » une respiration suffoquée, les principaux articles du décret. » Puis observant attentivement le pape, je m'aperçus, aux pre-» mières paroles, du trouble de son visage, et je vis des signes, » non pas de crainte et d'abattement, mais d'une trop raisonnable • indignation. Peu à peu il se remit, et il écouta la lecture avec beaucoup de tranquillité et de résignation.

Le pape alors se rapprocha de la table, y signa, sans rien dire, les copies d'une protestation en langue italienne, qu'on avait préparée, et qui fut atfichée la nuit suivante. Le cardinal lui ayant ensuite demandé s'il fallait donner des ordres pour publier la bulle d'excommunication, le pape, un peu incertain, répondit qu'il l'avait relue exprès, et que les expressions qu'on y employait contre le gouvernement français lui paraissaient très-fortes. Le cardinal répliqua que, devant en venir à une extrémité aussi terrible et aussi éclatante que celle de la publication d'une bulle d'excommunication, il était nécessaire d'y présenter un tableau épouvantable, mais non exagéré, des injures, des vio-

⁴ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 207-209.

1309 . En e, 50 conrage; après lécret ville. pe de ermés on, ne ape se et réevaient ble. Ici a juste n comite dis-Christ, ement; e voyais qui annt, meous protions et décret. ux pre-

ien dire,
on avait
dinal lui
bour purtain, ré
ne qu'on
raissaient
ne extréblication
senter un
des vio-

signes,

onnable

are avec

lences du gouvernement impérial, de manière que quiconque viendrait à la lire pût dire que le pape avait encore trop tardé à élever la voix contre des excès aussi offensans et si multipliés. Pie VII reprit : « Mais vous, que feriez-vous? — Moi, répondit » le cardinal, après qu'un si grand acte a menacé nos ennemis, » après qu'il a été espéré des populations, je le ferais. Mais la » demande de Votre Sainteté me met en agitation. Elevez les yeux » au ciel, très-saint Père, et puis donnez-moi vos ordres. Soyez » sûr que ce qui sortira de votre bouche, sera ce que veut le » Ciel. » Alors Pie VII éleva ses yeux au ciel, et après une courte pause, il dit : « Eh bien, donnez cours à la bulle. » Il ajouta : « Qu'ils » prennent hien garde ceux qui exécuteront vos ordres, surtout » qu'ils ne soient pas découverts! ils seraient certainement con-» damnés à être fusillés, et nous en serions inconsolables. — » Saint Père, répondit le cardinal Pacca, je donnerai des instruc-» tions pour qu'on prenne toutes les précautions possibles, et » qu'on ne se hasarde pas témérairement. Cependant je ne puis » garantir qu'il n'arrivera pas quelque fâcheux événement. Dieu, » s'il veut cette opération, saura bien la protéger, la favoriser. »

Cette publication eut lieu peu d'heures après, d'une manière si extraordinaire, qu'elle plongea dans la stupeur le général et toute la ville de Rome. Les exécuteurs, malgré les recommandations qu'on leur avait faites de prendre toutes les précautions et de ne pas se hasarder mal à propos, eurent le courage d'afficher la bulle dans les lieux accoutumés, entre autres dans les basiliques de Saint-Pierre, de Sainte-Marie-Majeure, et de Saint-Jean, entre deux et trois heures, c'est-à-dire en plein jour, tandis qu'on y chantait vêpres et que la foule s'y rendait. Beaucoup de personnes prétendirent les avoir vus; cependant aucun d'eux ne fut arrêté, ni ce jour-là ni plus tard. La police n'avait encore rien découvert, lorsque, le 11 juin, un Romain, voyant cette affiche sur les murs de l'église Saint-Marc, alla l'arracher et la porta au général Miollis, qui, avant de la communiquer au président de la consulte, l'envoya, par un courrier, à Buonaparte.

Dès qu'on apprit dans Rome que la bulle avait été affichée, cette nouvelle causa un véritable enthousiasme. Le 11 juin, le pape recut de tous côtés des félicitations et des remercîmens, surtout des personnes qui jouissaient dans le public d'une grande réputation de sainteté et d'instruction. On lui dit qu'il y avait déjà longtemps que le Seigneur voulait cette démarche. La population entière ne se contenta pas d'applaudir à la bulle que l'ou

venait de fulminer, mais à l'instant même elle prit la résolution d'en exécuter tous les articles avec la plus scrupuleuse exactitude. La nouvelle avait été répandue le dimanche, et le lundi presque tous les habitans de cette grande ville semblaient, pour ainsi dire, s'être donné le mot. Les personnes employées dans l'administration publique s'abstinrent de remplir leurs fonctions, ou se rendirent au Quirinal pour savoir si elles pouvaient ou non continuer leur emploi, déclarant toutes qu'elles étaient décidées à faire le sacrifice de tout ce qu'elles possédaient plutôt que d'encourir les censures du pape en servant le nouveau gouvernement. Il fallut donc envoyer aussitôt une copie de la bulle au tribunal de la pénitencerie, afin qu'il l'examinat et qu'il rédigeat pour les confesseurs et les tribunaux ecclésiastiques une Instruction, déclarant quelles personnes avaient encouru l'excommunication, et quels étaient les offices et emplois qu'on ne pourrait exercer sans l'encourir. Deux jours après, la pénitencerie envoya l'Instruction, qui fut approuvée par Pie VII.

La bulle d'excommunication, qui s'appelle la bulle Qu'un memoranda, était lancée contre les auteurs, fauteurs et exécuteurs des violences exercées contre le pape et le saint Siége. Pie VII y récapitule les griefs dont il avait à se plaindre; mais il s'abstient de nommer Buonaparte, qui s'y trouve seulement compris comme l'un des fauteurs des spoliations. On ne sut point gré au pape de cette retenue. Un homme qui affectait de se moquer de l'excommunication, parut outré qu'on en est porté une contre lui . Depuis dix huit mois il multipliait contre le chef de l'Eglise les vexations et les injures; il frappait et dispersait ses conseillers et ses serviteurs, lui ravissait ses domaines, et l'entravait dans l'exercice de ses droits les plus naturels et les plus légitimes; et néanmoins il s'indigna que sa victime est osé se servir des seules armes qui lui restassent. Pendant longtemps il en fit le sujet de ses plaintes et de ses railleries. Pouvait-on cependant regarder comme un abus du pouvoir des clefs, une mesure provoquée par tant d'excès? On a dit que c'était confondre le temporel et le spirituel Mais cette excuse, inventée par quelques théologiens courtisans, tombe d'elle-même et est hautement démentie par les faits. Ce n'était pas seulement le temporel du pape qui était attaqué : la dispersion des cardinaux, l'interruption des communications avec les différentes parties de la chrétienté, le bannissement des évêques, l'envahissement des monastères, la profanation des églises, de nouveaux sermens prescrits, de nouvelles lois en vigueur, les

tril d'a tion par

le 4 la 1 plus

de s d'au que R

sans
dres
tions
ému
étan
les d
péni
d'élu
repo
vers
nuit
du p

Entained armé tions pour faire besoi et cel réussi

suiva

Le

¹ Mém. pour servir à l'hist. eccl. pendant le xVIII^e siècle, t. 3, p. \$12-513.

^{&#}x27; Rel qu'à Fl

tribunaux et les congrégations fermés, tout cela constituait autant

d'atteintes contre l'autorité spirituelle.

Pie VII, après cet acte de vigueur, s'enferma avec plus de précautions que jamais dans son palais, dont les portes étaient occupées par la garde suisse. Dès ce moment, des deux côtés on s'observa avec anxiété. Dans le palais, on craignait à tout instant qu'on ne vint arrêter le pape : et Miollis, ayant fait appeler le général Radet, le 4 juillet, lui montrait son inquiétude des suites que pouvait avoir la fermentation générale qui se manifestait sous les caractères les plus alarmans, et qui compromettait, disait-il, au dernier degré, le sort des troupes en Italie.

Miollis exposa au général qu'il avait épuisé déjà tous les moyens de sévérité pour rétablir le calme, et qu'il ne lui en restait plus d'autre que d'éloigner Pie VII de Rome, lui déclarant, en conséquence, qu'il l'avait choisi pour cette importante opération !.

Radet fit observer qu'un acte de cette nature ne se faisait pas sans des ordres supérieurs par écrit, sans de mûres réflexions et sans troupes. Miollis répondit qu'il aurait, le soir même, des ordres par écrit, des troupes, et qu'il fallait s'occuper des dispositions de manière à éviter jusqu'au soupçon. Radet se retira fort ému de se voir charge de cette entreprise. Des ordres par écrit lui étant annoncés, il se trouvait dans la cruelle alternative de violer les droits les plus sacrés, ou de désobéir. Oppressé par un sentiment pénible de répugnance mêlé de crainte, plus il cherchait les moyens d'éluder, moins son imagination le servait; sa seule espérance reposait sur le défaut de troupes pour exécuter cet ordre, lorsque vers le soir le gouverneur général vint lui annoncer que dans la nuit il arrivait des troupes napolitaines, qu'il fallait s'occuper du plan d'opération, et faire toutes les dispositions pour la nuit suivante.

En effet, il arriva dans la nuit un bataillon de recrues napolitaines, d'environ huit cents hommes, dont une partie n'était pas armée. Radet en fut prévenu. Alors il fit le plan de ses dispositions, imaginant un prétexte adaptable à un aussi grand projet pour n'avoir à mettre qui que ce fût dans la confidence, et pour faire agir, comme à leur insu, toutes les personnes dont il avait besoin. Il communiqua son plan au gouverneur général Miollis, et celui-ci l'approuva verbalement en faisant observer combien la réussite en était importante.

Le 5, à la pointe du jour, Radet fit les dispositions matérielles

VII y ient de comme ape de excomi'. De-

1001

TION

ude.

que

dire,

stra-

ren-

nuer

re le

ir les

fallut

de la

con-

, dé-

ation,

cercer

struc-

m me-

uteurs

s vexaet ses l'exert néanarmes de ses

comme ar tant irituel rtisans, aits. Ce

rué : la ns avec es évêéglises,

> eur, les 2-513.

Relation exacte et détaillée de l'enlèvement de Pie VII, et de son voyage jusqu'à Florence, par le baron Radet, lieutenant-général de gendarmerie.

A

sin

cet

rep

que

lev

d'h

mu

net

sou

de '

qui

cin

occ

gea

tou

qua

l'ex

pén

che

lais.

que

troi

Cet

du 1

les o

à la

l'ay:

de f

hatt

Siry

et l

déta

lone

d'ou

vou

en a

San

ran

ord

I

nécessaires, qu'il parvint à soustraire aux yeux du public par de petites patrouilles croisées et des mesures de police; il retint tout le jour les troupes dans les casernes pour donner plus de sécurité dans le palais Quirinal; enfin il employa tous les prétextes et les moyens propres à éviter jusqu'au soupçon. A neuf heures du soir, il fit venir l'un après l'autre les chefs militaires, à qui il donna ses ordres. A dix heures tout était réuni sur la place des Saints-Apôtres et à la caserne de la Pilotta, non loin de Monte-Cavallo, où allait être le centre de ses opérations.

Il se rendit à la Pilotta, où il vérifia l'exécution de ses ordres; de là, sur la place des Saints-Apôtres, où il fit ses dispositions militaires; puis il remonta chez lui avec deux principaux chefs, le colonel Siry, commandant de la place, et le colonel Goste, commandant la gendarmerie. Le gouverneur général l'y attendait; il lui demanda, et il en reçut l'ordre par écrit d'arrêter le cardinal Pacca, et, en cas d'opposition de la part du pape, d'arrêter aussi Pie VII, et de les conduire à Florence.

A la lecture de cet ordre conditionnel, Radet voulut faire des observations: mais le gouverneur général était sorti, il était onze heures, et tout était organisé et prêt à agir. Alors Radet descendit à la Pilotta et aux Saints-Apôtres, où il prit et fit placer lui-même ses patrouilles, ses gardes, ses postes et ses détachemens d'opération, pendant que le gouverneur général, pour contenir les Transtéverins, faisait occuper le pont du Tibre et le château Saint-Ange, par le petit bataillon napolitain, aux ordres du général Pignatelli-Cerchiara.

Chaque chef des détachemens qui devaient concourir à l'ensemble de l'opération était prévenu de l'instant et du signal convenus pour l'escalade. Une heure après minuit, à l'horloge du Quirinal, était le moment fixé pour agir spontanément; mais un incident retarda l'opération. Radet apprit qu'un des officiers de la garde du pape était en vedette sur la tour saillante de la grande porte d'entrée du Quirinal, et que chaque nuit on prenait cette mesure de surveillance, qui cessait à la pointe du jour. Alors il changea l'ordre, subdivisa ses postes des environs de la fontaine de Trévi, envoya garder les portes des églises principales environnantes, pour prévenir le tocsin, guetta la rentrée de l'officier en sentinelle sur la tour, et à deux heures trente-cinq minutes donna le signal.

Après avoir passé une journée pleine d'angoisses et de fatigues, après avoir veillé jusqu'à deux heures et demie après minuit, le cardinal Pacca. voyant poindre les premières clartés du jour, n'entendant aucun bruit sur la place du Quirinal ni dans les rucs voi-

par de it tout curité et les u soir, donna saints

ordres;
sitions
chefs,
e, comdait; il
ardinal

avallo,

ire des it onze scendit i-même l'opéraenir les u Saintéral Pi-

à l'ennal conloge du
t; mais
officiers
te de la
prenait
r. Alors
fontaine
es envil'officier
minutes

fatigues, inuit, le ur, n'enues voisines, et concluant de là que le danger était encore passé pour cette nuit, s'était retiré dans son appartement afin de prendre du repos. Mais, à peine était-il couché, qu'un serviteur vint l'avertir que les Français se trouvaient déjà dans l'intérieur du palais. Il se leva en toute hâte et courut à sa fenêtre, d'où il aperçut beaucoup d'hommes armés à travers le jardin 1.

endant qu'un détachement de trente hommes escaladait les murs de ce jardin près la grande porte, derrière la cour de la Paneterie, pour garder les issues de cette cour et les passages des souterrains à l'angle de la Sainte-Chapelle, un autre détachement de vingt-cinq hommes gardait la petite porte derrière, dans la rue qui descend au Lavatojo; le colonel Siry, avec un détachement de cinquante hommes, montait par la fenêtre d'une chambre non occupée dans le centre des bâtimens attenans au Quirinal, où logeait la majorité des gens de service du souverain pontife, brisant toutes les fenêtres à coups de hache; de son côté, Radet avait quarante hommes avec lesquels il se proposait de monter, par l'extrémité de la toiture de la Daterie, sur la cour, pour, de là, pénétrer dans les appartemens; mais deux échelles ayant cassé, il chercha à entrer par la grande porte du palais Quirinal.

Le colonel Siry parvint à pénétrer dans la grande cour du palais. Radet entendit du bruit et des cris d'alarme, à travers lesquels il distingua ceux-ci : All' arme, traditori. L'horloge sonna trois heures, et la cloche de la Sainte-Chapelle fut mise en branle. Cette sonnerie fit craindre autour de Radet que ce ne fût le signal du tocsin; mais elle cessa au bout de deux minutes. Radet rassura les esprits, et envoya chercher vingt hommes sur vingt-cinq placés à la porte du Lavatojo, par laquelle ils n'avaient pu pénétrer, l'ayant trouvée murée à l'intérieur. Il était occupé à se procurer, de force, l'ouverture de la petite porte pratiquée dans l'un des battans de la porte cochère du palais Quirinal, lorsque le colonel Siry, parvenu dans la cour intérieure, envoya dégager cette porte, et lui fournit ainsi l'entrée du palais. Il rassembla aussitôt son détachement, fortifié de vingt hommes, et le réunit à celui du colonel; il fit placer une garde à l'entrée, et marcha vers un gros d'ouvriers, qui, dans l'angle à droite du fond de la cour, parut vouloir se défendre. Il le fit disperser, et monta d'appartement en appartement jusqu'à l'antichambre de la salle du trône, dite des Sanctifications. Là il trouva la garde suisse du pape, forte de quarante hommes, y compris le capitaine, tous armés et rangés en bon ordre dans le fond de la pièce. Il fit entrer sa troupe et somma les

⁸ Mém. du card. Pacca, t⋅ 1, p. 123.

An

. SAC

· pec

· cor

» que

u l'or

» ne

• je p

• en

» pre

· san

» sais

» de

» ciei

· ciei

» tete

» que

l'en

· cin

· din

· le

» ho

· ob

rebe

née a

un p

dis,

voie

avail

sern

disp

l'em

tem

il av

lieu L

a Si

» pa

» pe

. de

Fi

Ra

gardes de mettre bas les armes; ils n'opposèrent aucune résistance, parce qu'ils en avaient reçu l'ordre. Radet les fit désarmer, conduire, et garder à vue dans leur propre corps de garde

Gependant le cardinal Pacca avait envoyéson neveu Tibère réveiller Pie VII, comme il avait été convenu pour le cas où la nuit il arriverait quelque événement extraordinaire; peu de temps après, il accourut lui-mênse en robe de chambre. Le pape se leva avec une grande sérénité d'esprit, se couvrit de sa robe, de sa mozzetta, et vint dans la pièce où il avait coutume de donner audience. Là se trouvèrent rassemblés, outre le cardinal Pacca, le cardinal Despuig, quelques prélats de ceux qui demeuraient dans le palais, quelques rédacteurs et employés de la secrétairerie d'Etat. En ce moment, le pape commanda qu'on lui apportât l'anneau donué a Pie VI par la pieuse reine Clotilde, et que ce pontife avait au doigt quand il mourut. Pie VII mit gaiement cet appeau à son doigt, et paraissait l'y contempler avec plaisir I.

De la salle du trône, les assaillans s'avancèrent, jetant à bas les portes à coups de hache, jusqu'au seuil de la chambre où le pape se trouvait avec sa suite. Il la fit ouvrir pour éviter de plus grands désordres et des événemens fâcheux. De son siége, Pie VII vint se placer au-devant de la table, et presque au milieu de la chambre; les deux cardinaux se rangèrent à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche. Les prélats, les employés leur faisaient aile. La porte ayant été ouverte, le général Radet entra le premier².

Que tout autre, dit Radet³, se mette dans cette position, et à moins d'avoir perdu tout sentiment moral et humain, il jugera
de l'état pénible de ma situation. Je n'avais pas encore d'ordre

de m'emparer de la personne du pape; un saint respect pour

cette tête sacrée, doublement couronnée, remplissait tout mon
 être et toutes mes facultés intellectuelles : me trouvant devant

» elle, suivi d'une troupe armée, un mouvement oppressif et spon-

 elle, suivi d'une troupe armée, un mouvement oppressit et spontané se fit sentir dans tous mes membres é; je n'avais pas prévu

» cet incident, et je ne savais comment me tirer de là. Que faire?

que dire? par où commencer? voilà la difficulté de ma mission.
 La troupe entrait avec moi; la primere du sair : Tère, de son

⁴ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII. 2, p. 220.

<sup>Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 124.
Relation exacte et détaillée, etc.</sup>

^{4 «} Lorsqu'après être entré la hache à la main, et brisant les portes, vous vous êtes arrêté ainsi à la vue du pape, demanda plus tard à Radet le chevalier Arteud (Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 366-365), il s'est donc passé quelque chose de surnaturel? — Que voulez-vous, repartit le général, dans la rue, sur les toits, à travers les coaliers, avec les Suisses, cela allait bien; mais quand j'ai vu le pape, ma première communion m'a apparu.»

e résissarmer, le bère réla nuit sa après, va avec ozzetta, enco. Là

An 1800)

va avec
cozzetta,
ence. Là
nal Dese palais,
t. En ce
donné a
avait au
u à son

t à bas re où le de plus Pie VII au de la à droite, aile. La

on, et à l jugera d'ordre ect pour mon devant et spons prévu le faire? mission.

vous vous valier Arque chose les toits, j'ai vu le - sacré collége, et le lieu saint où je me trouvais, exigeaient le res- pect et la décence; je me retournai, je commandai que l'on re-» conduisit et placht en ordre la troupe dans la salle du trône, et » que des patrouilles en fussent détachées pour le maintien de " l'ordre dans le palais. Fort embarrassé du parti à prendre pour ne compromettre ni le succès, ni le gouvernement, ni moi-même, » je profitai du mouvement rétrograde de ma troupe pour envoyer • en toute hate le maréchal des logis de gendarmerie, Cardini, » prévenir le gouverneur général que j'étais en présence du pape, sans avoir pu parvenir jusqu'au cardinal Pacca que je ne connais-» sais pas, et demander ses ordres. Je prolongeai le mouvement » de ma troupe, je ne laissai près d'elle qu'un petit nombre d'offi-» ciers je fis entrer le surplus près de moi, ainsi que les sous-offi-· ciers de gendarmerie. Ils entrèrent avec la plus grande honné. » teté, le chapeau à la main, et s'inclinant devant le pape, à mesure » que chacun allait prendre place pour former la haie devan-» l'entrée intérieure de la pièce. Toutes ces dispositions durèrent cinq minutes environ, lorsque arriva le maréchal des logis Car-» dini qui me transmit en secret l'ordre du gouverneur d'arrêter » le pape avec le cardinal Pacca, et de les conduire incontinent · hors de Rome. Tout sévère que me parût cet ordre, il fallait obéir.

Radet était en face de Pie VII: les officiers et les deux ou trois rebelles romains, qui avaient dirigé les soldats dans l'escalade donnée au palais, lui faisaient aile. Pendant quelques minutes, il régra un profond silence. On se regardait les uns les autres, tout étourdis, sans proférer une parole, et sans changer d'attitude.

Finalement, le général Radet, avec la figure toute pâle et la voie tremblante, peinant à trouver ses paroles, dit au pape qu'il avait une commission désagréable et pénible; mais qu'ayant fait serment de fidélité et d'obéissance à l'empereur, il ne pouvait se dispenser d'exécuter son ordre; qu'en conséquence, au nom de l'empereur, il devait lui intimer de renoncer à la souveraineté temporelle de Rome et de l'Etat, et que, si Sa Sainteté le refusait, il avait ordre de la conduire au général Miollis, qui indiquerait le lieu de sa destination.

Le pape, sans se troubler, répondit à peu près en ces termes : « Si vous avez cru devoir exécuter de tels ordres de l'empereur,

» parce que vous lui avez fait serment de fidélité et d'obéissance,

» pensez de quelle manière nous devons, nous, soutenir les droits

· lu saint Siége auquel nous sommes lié par tant de sermens!

⁴ Men. du card. Pacca, t. 1, p. 124-129.

Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas, nous ne voulons pas-· céder, ni abandonner ce qui n'est pas à nous. Le domaine temporel » appartient à l'Eglise, et nous n'en sommes que l'administrateur. L'empereur pourra nous mettre en pièces, mais il n'obtiendra » jamais cela de nous. Après tout ce que nous avions fait pour » lui, nous ne nous attendions pas à ce traitement. — Saint Père, » dit alors le général Radet, je sais que l'empereur vous a beau-• coup d'obligations. — Plus que vous ne savez, • repartit le pape d'un ton très-animé. Il continua ainsi: « Et devons-nous partir » seul? » Le général reprit : « Votre Sainteté peut conduire avec • elle son ministre, le cardinal Pacca. • Celui-ci, qui était aux côtés du pape, dit subitement : « Quelo ordres me donne le saint Père ? » Dois-je avoir l'honneur de l'accompagner? » Le pape ayant répondu: Oui, le cardinal demanda la permission d'entrer dans la chambre attenante, où, suivi de deux officiers de gendarmerie qui feignaient de regarder les chambres, il se revêtit de ses habits de cardinal, avec le rocchetto et la mozzetta, croyant qu'il devait accompagner Pie VII dans le palais Doria, où logeait le général Miollis. Pendant qu'il s'habillait, le pape fit de sa propre main la note des personnes dont il désirait être accompagné, et il eut une conversation avec le général Radet. Entre autres choses, tandis que le pape arrangeait quelques objets dans sa chambre, Radet lui dit : « Que Votre Sainteté ne craigne pas! on ne touchera à rieu. • Le pape lui répondit : « Celui qui ne fait aucun cas de sa » propre vie, attache encore moins de prix aux choses de ce monde. » Radet aurait voulu que le pape prît des habits qui ne le fissent. pas tant reconnaître; mais il n'eut pas le courage de le lui dire. A son retour dans la chambre du pape, le cardinal Pacca trouva qu'on l'avait déjà forcé de partir, ne donnant pas le temps aux camerieri, dits adjudans de chambre, de mettre dans une valise un peu de linge pour changer dans le voyage. Le cardinal rejoignit Pie VII dans l'appartement. Alors tous deux, environnés de gendarmes, de sbires, de sujets rebelles, marchant d'une manière incommode sur les débris des portes jetées à terre, ils descendirent les escaliers. Ils traversèrent la grande cour dans laquelle était encore de la troupe française et le reste des sbires. On arriva à la principale porte de Monte-Cavallo, où se trouva prête la voiture du général Radet (c'était une de ces voitures qu'on appelle bastardelles). Sur la place étaient rangées en bataille les troupes napolitaines, arrivées depuis peu. Le pape les bénit, ainsi que la ville de Rome. On fit entrer d'abord le pape, puis on voulut que le cardinal Pacca montât après : on avait fait clouer les persiennes du côté où était assis le pape. Alors un gendarme ferma a c des lo que l' par qu rerie c d'effre s'appr Doria, tourne porte, Peuple ville.

> et, pe généricondu dont tout, c pondi dont i tous le cheva cette sa co un se

grand

» repr » son: » de r

» dan:

Peu lui qu » arrê

» toui » gré

» arra » emp

» dan

1 Mé

n 1809

ons pas-

mporel

trateur.

tiendra

it pour

t Père,

a beau-

le pape

s partir

re avec

u**x côt**és

t Père?

vant ré-

dans la

erie qui

abits de

vait ac-

général

main là

eut une

s, tandis

e, Radet

ichera à

as de sa

nonde. 🔹

e·fissent.

lui dire.

trouva

nps aux

alise un

ejoignit

de gen-

nière in-

ndirent

lle était

riva à la

voiture

lle bas-

troupes

nsi que

n vou-

ouer les me ferma à clef les deux portières, et, après que le général et le maréchal des logis Cardini se furent placés sur le siége, ils donnèrent ordre que l'on partît. Jusqu'à la grande porte, Pie VII avait été suivi par quelques prélats, des rédacteurs, des employés de la secrétairerie d'Etat, et de plusieurs gens de service, tous demi-morts d'effroi. Il ne leur fut permis ni de l'accompagner, ni même de s'approcher de la voiture. Au lieu de prendre le chemin du palais Doria, on suivit la direction de Porta Pia. Avant d'arriver, on tourna à cette voie qui conduit à la Porta Salara. Hors de cette porte, on fit le tour des murailles de la ville jusqu'à la porte du Peuple, qui était fermée comme toutes les autres portes de la ville. En longeant les murailles, on rencontrait des piquets de cavalerie sabre en main, et le général Radet donnait ses ordres aux commandans d'un air triomphant, comme s'il avait remporté une grande victoire.

Hors de la porte du Peuple se trouvèrent des chevaux de poste, et, pendant qu'on les attelait, le pape reprocha doucement au général le mensonge qu'il lui avait fait, en lui disant qu'il le conduisait chez Miollis; et il se plaignit de la manière violente dont on le faisait partir de Rome, sans suite, dépourvu de tout, et avec les seuls habits qu'il portait sur lui. Le général répondit que dans peu de temps Pie VII serait rejoint par sa suite dont il avait donné la liste à Monte Cavallo, et qu'elle apporterait tous les objets nécessaires; et il expédia à l'instant un gendarme à cheval au général Miollis, pour l'inviter à accélérer le départ de cette suite. Puis il dit au cardinal Pacca qu'il était fort content que sa commission eût été exécutée pacifiquement, sans qu'il y eût un seul blessé. Le cardinal répliqua : « Mais, est-ce que nous étions » dans une forteresse où nous pussions faire résistance? — Je sais,

» reprit Radet, que Votre Eminence avait donné l'ordre que per-» sonne ne résistât, et qu'elle avait défendu à beaucoup de monde

» de rôder, avec un fusil, près Monte-Cavallo. »

Peu après, le pape demanda au cardinal s'il avait emporté avec lui quelque argent. « Votre Sainteté, répondit-il, a vu que j'ai été » arrêté dans son appartement, et il ne m'a pas été permis de re- » tourner dans le mien. » Alors ils tirèrent leurs bourses, et, « mal- » gré l'affliction et la douleur où nous étions plongés de nous voir » arrachés de Rome et de son bon peuple, nous ne pûmes nous » empêcher de rire, dit le cardinal Pacca!, quand nous trouvâmes » dans la bourse du pape un papetto (vingt-deux sous de France), » et, dans la mienne, trois grossi (un peu plus de seize sous). Ainsi

¹ Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 129.

An

» coet

• 6 jı

sbire

voya

franc

sbire

» voy

tinre

ger,

paye

C

le souverain pontife et son ministre entreprenaient le voyage à l'apostolique, et suivant les paroles de Notre-Seigneur aux apôtres : « Vous ne porterez rien en chemin, neque panem (nous n'avions aucune provision), neque duas tunicas (nous n'avions » pas d'autres habits que ceux dont nous étions vêtus, et en même » temps fort incommodes, puisque le pape était en mozzetta et » stola, et moi en mantelletta, rocchetto et mozzetta, sans une

» seule chemise pour changer), neque pecuniam (avec seulement » trente huit sous). Le pape fit voir le papetto au général Radet, en

» lui disant : « De toute notre principauté, voilà donc ce que nous

» possédons! » Radet lui demandant s'il se trouvait bien : « Je suis

» bien, dit il; Notre-Seigneur a bien autrement souffert. »

En commençant le voyage, le cardinal fut tourmenté de l'appréhension que le pape, pénétré d'horreur pour l'action sacrilége et si exécrable que l'on commettait alors, et prévoyant de funestes conséquences pour l'Eglise, ne se repentît des vigoureuses opérations que l'on avait faites, et dans sa pensée intime ne l'accusât de l'y avoir encouragé. Il sortit promptement d'inquiétude, parce que le pape, avec le sourire sur les lèvres et un air de vrai complaisance, lui dit: « Cardinal, nous avons bien fait de publier la » bulle d'excommunication le 10 juin; autrement, comment ferions» nous aujourd'hui? »

La nuit suivante, on afficha dans Rome, par les ordres du cardinal Pacca, et au nom du pape, une notification qui peut être regardée comme un adieu d'un père tendre se séparant de ses enfans chéris: « Dans la douleur où nous nous trouvons, y disait » Pie VII, nous ressentons une consolation suave, de voir que » nous éprouvons ce que Notre-Seigneur annonça à S. Pierre, en » lui disant : « Vous serez dans l'âge sénile, lorsque vous étendrez » vos mains, et qu'un autre vous liera et vous portera là où vous » ne voudrez pas aller. » Nous abandonnons nos mains sacerdotale. » à la force qui nous lie pour nous porter ailleurs, et nous décla-» rons les auteurs de ce fait responsables envers Dieu de toutes » les conséquences de cet attentat. De notre côté, nous désirons » seulement, nous conseillons, nous ordonnons que nos fidèles su-» jets, que nos ounilles particulières de Rome, que notre troupeau " universel de l'Eglise catholique, imitent ardemment les fidèles » du premier siècle, dans la circonstance où S. Pierre était res-» serré en prison, et cù l'Eglise ne cessait jamais de prier Dieu » pour lui. Successeur, bien qu'indigne, de ce glorieux apôtre, nous » vivons dans la confiance que tous nos enfans si chers rendront » ce pieux et dernier devoir à leur père commun; et nous, en ré-» compense, nous leur donnons avec la plus grande effusion de n 1809] oyage à ux apña (nous

avions numême zetta et uns une ilement

adet, en ue nous « Je suis

de l'apacrilége funestes ses opél'accusât de, parce rai comublier la t ferions-

s du careut être e ses en-, y disait voir que Pierre, en étendrez où vous erdotale. us déclade toutes désirons idèles sutroupeau es fidèles était resrier Dieu tre, nous rendront ıs, en ré-

fusion de

» cœur la bénédiction apostolique. De notre palais du Quirinal, le » 6 juillet de l'an 1809, de notre pontificat le dixième. »

Gependant le général Miollis, après avoir fait arrêter un des sbires qui avaient commis des vols dans le palais pontifical, voyant que son entreprise réussissait complétement, avait dit en français à ses officiers, qui étaient entourés des galériens et des sbires, complices de cet attentat : « Maintenant, messieurs, ren» voyez cette canaille ¹. » Tel fut le premier remercîment qu'obtinrent tous ces misérables, qui venaient de commettre, sans danger, une action si abominable. Voilà comme le traître est souvent payé de ses lâches services!

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 23..

LIVRE QUINZIÈME.

DEPUIS L'ENLÈVEMENT DE PIE VII (1809), JUSQU'A SON RÉTABLISSE-MENT DÉFINITIF DANS SA CAPITALE (1815).

On ne peut se défendre d'un sentiment de surprise et d'étonnement, quand on se retrace à l'esprit l'histoire de nos jours \cdot. Tant d'événemens politiques éclatans, se succédant avec tant de rapidité, ont fait dire ingénieusement, plus d'une fois, que la génération de 1789, époque de la révolution française, a vécu plusieurs siècles. Si cela est vrai à cause de la rapide succession des événemens politiques, qui, dans cet espace de temps, changèrent plusieurs fois la face de l'Europe, on peut en dire autant sous le rapport des événemens qui survinrent dans l'Eglise catholique romaine. Dans un temps ou, d'un bout de l'Europe à l'autre, les écrivains, soi-disant philosophes, prèchaient aux gouvernemens et aux nations l'humanité, la philanthropie et surtout la tolérance en matière de religion, et répétaient avec complaisance ces paroles de Voltaire : « Que les philosophes ne » persécutent personne pour différence d'opinions religieuses, et « qu'ils n'ont jamais été et ne seront jamais persécuteurs ; » les coryphées du parti, résidant à Paris, suscitèrent deux persécutions violentes contre l'Eglise; la première en France, la seconde en Italie. En France, à l'exemple des Dèce et des Dioclétien, on alla jusqu'à répandre le sang; et Paris, Lyon, Nantes et d'autres villes de ce royaume virent se renouveler ces scènes d'horreur et de sang des anciens martyrs. En Italie, on suivit un autre plan. L'expérience ayant appris que les persécutions sanguinaires, au lieu de nuire à l'Eglise, ne faisaient que lui donner plus de force, on eut recours à l'autre genre de persécution imaginé par Julien l'Apostat. On chercha à séduire et à pervertir les gens de bien, soit par des menaces, soit par des flatteries, et à lasser la patience du clergé par les exils, les confiscations et toutes sortes de tourmens et de souffrances. Mais, dans l'un et l'autre cas, le clergé soutint la lutte avec courage, et les philosophes restèrent couverts

≱an de h éclat

Ils

uniq rêts 1 pable avec tion, coura serm flatté main de co tifes : ment décré majes mière gage plusie niface et pa tonjo dérisi suivir clergé rappe ciens et les la vue à ces qui ét concil et mée massa montr violen

les Ce nes, le durée mes: c

le sang

¹ Mém. du cardinal Pacca, t. 1, p. 133-142.

1809

BLISSE-

étonnejours '. tant de e la géécu pluccession s, chandire au-3 l'Eglise l'Europe ient aux ropie et ent avec ophes ne ieuses, et ırs;» les persécuseconde étien, on d'autres orreur et tre plan. aires, au de force, ar Julien de bien, patience de tour-

le clergé

couverts

de honte et de confusion, ayant donné, malgré eux, un nouvel éclat à l'Eglise, qu'ils voulaient humilier et avilir. Ils croyaient le noble clergé de Erance efféminé et plongé

Ils croyaient le noble clergé de Erance efféminé et plongé uniquement dans des pensées mondaines et dans le soin des interêts matériels; et, par conséquent, ils le regardaient comme incapable de résister, soit à la séduction, soit à la violence : ils virent, avec un sentiment de rage, ee que toute l'Europe vit avec admiration, plus de cent évêques et des milliers de prêtres braver avec courage la pauvreté, l'exil, la mort même, plutôt que de prêter un serment que leur conscience condamnait hautement. Ils s'étaient flattés aussi de remporter un triomphe plus facile sur l'Eglise romaine qu'ils appelaient cour de Rome, se fiant peut-être aux actes de condescendance, pour ne pas dire de faiblesse, de certains pontifes à l'égard des puissances du siècle. Mais, quel fut leur étonnement, quand ils virent cette Eglise, qu'ils croyaient vieille, décrépite, et courbée sous le poids de dix-huit siècles, lever majestueusement la tête et reprendre toute la vigueur de sa première jeunesse; quand ils entendirent de nouveau à Rome le langage des Léon, des Grégoire et des Sixte; quand enfin, après plusieurs siècles, ils virent sortir des mains, non d'un sévère Boniface VIII, ni d'un belliqueux Jules II, mais d'un pontife doux et pacifique, ce foudre du Vatican qui est pour les philosophes, toujours en contradiction avec eux-mêmes, un objet à la fois de dérision et de crainte? La plupart des Eglises de l'Etat pontifical suivirent le glorieux exemple de leur mère et maîtresse, et leurs clergés, transportés en Corse, à Capraia, et dans d'autres lieux, rappelèrent aux habitans de ces îles les souvenirs sacrés des anciens confesseurs de la foi que les empereurs idolâtres de Rome et les rois ariens de l'Afrique y reléguèrent en d'autres temps. A la vue de ces exemples admirables, et du vif intérêt que portaient à ces illustres exilés toutes les nations de l'Europe, même celles qui étaient séparées de l'Eglise romaine et qui semblaient alors réconciliées avec elle, les philosophes poussèrent des cris de rage et méditèrent peut-être de nouvelles persécutions et de nouveaux massacres. Ils ne voulaient pas comprendre, ce qui leur était démontré par l'expérience de dix-huit siècles, que tous les assauts violens contre l'Eglise et le saint Siége seraient vains et inutiles, comme l'avaient déjà été ceux de leurs anciens prédécesseurs, les Celse, les Porphyre et les Julien, et de leurs maîtres modernes, les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert; car l'existence et la durée de l'Eglise et du saint Siége ne sont pas l'œuvre des hommes: c'est pourquoi les persécutions, qui vont jusqu'à faire verser le sang, ne font qu'étendre les limites du christianisme, justifiant cette belle et poétique pensée de Tertullien, que « le sang des » martyrs est comme une semence qui produit toujours de nouveaux

• chrétiens : Sanguis martyrum semen christianorum. »

Entre les événemens remarquables de ces persécutions, on doit compter sans aucun doute les deux usurpations sacriléges du patrimoine de S. Pierre et des domaines de l'Eglise romaine, et l'enlèvement violent des deux souverains pontifes, Pie VI et Pie VII, hors de leur siège et de Rome. Ces événemens furent tels que dans ces derniers temps ils parurent presque incroyables. non-seulement au peuple, mais même aux personnes instruites et sclairées.

L'auteur du fameux ouvrage: Defensio declarationis cleri gallicani, ouvrage que les Français attribuent à l'illustre et immortel Bossuet, bien qu'on y ait recueilli et ramassé de tous côtés des textes et des documens tendant à affaiblir et à restreindre le plus possible la juridiction suprême des papes, s'accorde cependant avec nous sur ce qui concerne leur souveraineté temporelle, et déclare ouvertement que les domaines temporels de l'Eglise, étant choses consacrées à Dieu, doivent être regardés comme inviolables et qu'on ne peut, sans commettre un sacrilége, les envahir, les usurper ou les séculariser 1. Dans des temps plus rapprochés de nous, le célèbre L.-A. Muratori fut amèrement blâmé par quelques auteurs d'un journal qui s'imprimait à Rome, parce que dans ses Annales d'Italie il parlait souvent et comme avec complaisance de la souveraineté des empereurs de Constantinople sur Rome, de la condition de sujets où se trouvaient différens papes, et de divers actes d'autorité et de juridiction exercés quelque fois par les empereurs d'Allemagne sur les domaines de l'Eglise, comme s'il eût voulu exciter quelque successeur de ces princes à revendiquer leurs prétendus droits sur Rome et sur l'État. Ce célèbre auteur, indigné d'une telle accusation, dans la conclusion de ses Annales, se plaignit hautement des journalistes romains, et surtout de ce qu'ils avaient avancé que ces Annales mêmes étaient un des livres les plus funestes à la souveraineté de Rome. Dans sa réponse, on remarque le passage suivant : « Si jamais par malheur » il se trouvait un empereur assez pervers pour vouloir attenter » à la souveraineté romaine si juste, si ancienne, marquée du sceau de tant de siècles et confirmée par le consentement de tant » d'empereurs, il n'aurait pas besoin de ces Annales ni d'aucui » autre livre pour faire le mal. Ses passions impies et désordon» né
» ne
Cep
ce g
n'es

ĮÅn

et la velle dans dant laun Bel. que men que, thèn de I rend ans. capti par les c alliai et ce cet a publi armé des d et les voix saint de co et au saint dans dules mens

est ac

direc

I A

I Ea... ut dicata Deo, sacrosancta esse debere, nec sue sacrilegio invadi rapi, et ad succitaria revocari posse. Defensio declarationis cleri gallicam, hb. I, ch. xiv.

in 1809) ang des auveaux

on doit s du paaine, et e VI ct rent tels oyables. ruites et

ri gallimmortel
ôtés des
e le plus
pendant
le, et dése, étant
violablés
ahir, les
ochés de
amé par
arce que
vec comtople sur
ns papes,

l'Église, princes à t. Ge céusion de nains, et s étaient. Dans so malheur attenter quée du t de tant

quelque

gio invadi gallicam,

d'aucui

ésordon-

» nées lui seraient des motifs suffisans; mais il est à espérer qu'on » ne verra jamais de pareil empereur 1. » Ainsi pensait Muratori. Cependant de nos jours, dans l'intervalle de quelques années, ce grand sacrilége a été commis deux fois, et l'empereur pervers n'est que trop tôt venu.

Ce qu'il y eut de plus surprenant encore, ce furent le silecne et la froide indifférence des gouvernemens catholiques à la nouvelle de ces exécrables excès. Ce fut avec horreur qu'on apprit dans le monde que le pape Boniface VIII avait été arrêté pendant quelques jours dans sa propre habitation, à Anagni, par Guillaume de Nogaret, gentilhomme français, du temps de Philippe le Bel. Quelques années après, Nogaret, beaucoup moins coupable que Miollis et que Radet, fut obligé de comparaître devant Clément V, à Vienne, en France, où se tenait un concile œcuménique, et de demander pardon de son crime et l'absolution de l'anathème. Le pape, quoique Français et peu favorable à la mémoire de Boniface VIII, ne leva l'anathème qu'à condition qu'il se rendrait dans la Terre-Sainte, et qu'il y resterait pendant cinq ans. L'Europe fut également saisie d'horreur à la nouvelle de la captivité du pape Clément VII, assiégé dans le château Saint-Ange par l'armée espagnole et allemande de Charles-Quint. Aussitôt les cours catholiques entrèrent en négociations pour former une alliance, dont le premier but devait être la délivrance du pontife; et ce politique empereur, pour se débarrasser de tout l'odieux de cet acte sacrilége, fit ordonner par toutes les Espagnes des prières publiques et des processions pour la liberté du pape que son armée retenait prisonnier. A la nouvelle de la violente expulsion des deux pontifes, Pie VI et Pie VII, les nations furent indignées et les gens de bien gémirent, mais personne ne réclama; aucuna voix ne sortit du trône des princes catholiques, en faveur de ces saints et augustes personnages. La Providence le permit ainsi, afin de confirmer de plus en plus la divine leçon donnée aux papes et aux ministres de l'Eglise, leçon souvent répétée dans l'Ecriture sainte, et qui leur recommande de ne point placer leur confiance dans les princes de la terre. C'était aussi afin de prouver aux incrédules, d'une manière évidente et palpable, que tous les événemens heureux pour le saint Siége et pour l'Eglise proviennent directement des volontés souveraines de la même Providence.

Tout catholique est persuadé que ce qui arrive dans le monde est admirablement réglé par cette providence divine, quoiqu'elle ne se fasse pas visiblement connaître, pour ainsi dire, en tout

Annales d'Italie, t. 12, 2e part.

temps 1. Mais, dans beaucoup d'événemens de nos jours, comme dans les faits de l'Ancien-Testament et des premiers siècles de l'Église, elle a voulu montrer sa puissance, et forcer les hommes, même les moins religieux, à s'écrier : Digitus Dei est hic. Les signes manifestes, irrécusables, de sa présence furent : 1º l'Italie délivrée des armes françaises en 1799, peu de jours avant la mort du grand pontife Pie VI, et cela, pendant le peu de temps nécessaire aux membres dispersés du sacré collége pour se réunir à Venise, et y procéder, d'après les rits accoutumés, à l'élection d'un successeur au pontificat; 2º la restitution des domaines temporels au saint Siège et au pape, restitution opérée par des princes d'une communion différente de la communion romaine, et par des ennemis même du nom chrétien : témoin Ancône qu'assiégèrent les Anglais, les Russes et les Mahométans, pour le rendre au pape, son légitime souverain; 3º les prompts et terribles effets de l'excommunication sur la personne et la destinée de Buonaparte, dont la prospérité, jusqu'alors prodigieuse, commença à décliner, et la fin malheureuse et déplorable de Napoléon lui-même, qui, après avoir fait trembler et presque taire l'Europe, fut séparé du commerce des hommes, relégué sur un rocher, où il mourut misérablement au pouvoir d'un gouvernement ennemi, et privé de l'assistance et des consolations de sa famille; 4º enfin, la mort plus tragique et plus effroyable encore d'Alexandre Berthier, de Salicetti et de Murat, complices et instrumens des deux usurpations sacriléges de Rome, qui fourniront une ample matière à celui qui, suivant l'exemple de Lactance, fera un nouveau traité sur la fin malheureuse des persécuteurs de l'Eglise.

Peut-être avait-on trop méconnu à Rome, depuis un certain nombre d'années, que la prospérité du saint Siège et de l'Église est l'ouvrage de la seule Providence. Combien furent déplorables les conséquences de cet oubli 2! Sans remonter à des événemens de plus ancienne date, qu'il nous suffise de constater ce qui arriva, pendant le pontificat de Pie VII, avec le gouvernement français. Toute demande, tout désir même de Buonaparte, premier consul, puis empereur, devenait aussitôt une loi pour Rome. L'excellent pontife croyait avoir trouvé en cet homme un protecteur, un ami. Mais, lorsque, enfermé à clef dans une voiture avec le cardinal Pacca, il fut conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement des products de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement des products de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes, comme un malfairement de la conduit en France, entre des gendarmes de la conduit en france de la condui

teur, il tint un tout autre langage.

Environ à quatre heures du matin, on partit de Rome pour

* Ibid., p. 142-143.

An la T rema la st ayan darn imite men les 1 Rade quel rides pas e gnati ture, leil d quelo de p terbe table table œuf. rible dans récha sourc

exall
Ap
qui s
heur
dans
d'hal
gués
l'été,
assig
conti

trouv

la se

* S.

¹ Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 143-144.

les de

hom-

c. Les

'Italie

mort

néces-

unir à

n d'un

porels

d'une

les en-

ent les

pe, son

excom-

dont la

r, et la

, après

aré du

rut mi-

rivé de

a mort

nier, de

usurpa-

à celui

é sur la

certain

l'Eglise

orables

nemens

i arriva,

rançais.

consul,

ent pon-

ni. Mais,

Pacca,

malfai-

ne pour

la Toscane, en changeant de chevaux aux premières postes!. On remarquait sur la figure du peu de personnes que l'on rencontrait, la stupeur, la tristesse que leur causait ce spectacle. A Monterosi, sur les portes des maisons, il y avait beauco. de femmes qui, ayant reconnu le saint Père dans un carrosse entouré de gendarmes, le sabre nu, et le voyant transporté comme un captif, imitèrent la tendre compassion des femmes de Jérusalem, commencèrent à se battre la poitrine, à pleurer et à crier, en tendant les bras vers la voiture : « Ils nous enlèvent le saint Père! » Radet, craignant que la vue du pape, ainsi emmené, ne pût exciter quelque tumulte dans les lieux plus peuplés, le pria de baisser les rideaux de la voiture, afin que les populations ne s'aperçussent pas de son passage. Pie VII y consentit avec beaucoup de résignation, et l'on continua ainsi le voyage, renfermés dans la voiture, presque sans air, dans les heures les plus brûlantes du soleil de juillet en Italie. A midi, le pape montra le désir de prendre quelque nourriture, et le général Radet fit arrêter à la maison de poste, dans un lieu presque désert, sur la montagne de Viterbe. Là, dans une chambre seule, où il se trouva à peine une table vieille, disjointe, couverte d'une nappe dégoûtante, l'unique table qui fût dans toute la maison, le pape s'assit et mangea un œuf. Sur le-champ on continua le voyage si pénible dans la terrible chaleur. Vers le soir, le pape eut soif, et comme il n'y avait dans la campagne aucune maison où l'on pût s'adresser, le maréchal-des-logis Cardini recueillit dans une bouteille de l'eau de source qui coulait sur le chemin, et la donna au saint Père qui la trouva fort bonne. N'est-ce pas l'occasion d'appliquer à Pie VII ces paroles du Psalmiste : De torrente in viá bibet, propterea exaltabit caput 3?

Après dix-neuf heures du voyage le plus fatigant pour le pape, qui se plaignit souvent de souffrir beaucoup, on arriva, vers onze heures du soir, sur la montagne de Radicofani, et l'on descendit dans sa mesquine auberge. Le pape et le cardinal n'avaient pas d'habits à changer; il fallut garder ceux qu'ils portaient tout baigués de transpiration, et à l'air froid qui domine là, même dans l'été, ils se séchèrent sur eux. Rien n'était préparé dans l'auberge. On assigna au saint Père une petite chambre, et au cardinal la chambre contiguë, avec des gendarmes aux portes. Dans son habit de cardinal, en mozzetta et en rochetto, tel qu'il se trouvait, celui-ci aida la servante à faire le lit de Pie VII et à préparer la table pour le

¹ Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 160-167.

² S. Luc, ch. xx111, v. 27.

Ps CIX, v. 7. M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 230.

souper, qui fut très-frugal. Le saint Père, qu'il servait, admit le prélat à sa table. Pendant le souper, comme pendant tout le jour de ce voyage, il tâcha de soutenir l'esprit du pape. Ce qui redoublait son courage en ces horribles circonstances, était la pensée qu'il avait été choisi par la Providence pour être le Simon de Cyrène du pontife persécuté. Après le souper, le saint Père, habillé comme il l'était, se coucha sur un mauvais lit. Comme il y avait lieu de le prévoir, le sommeil de cette nuit ne fut ni long ni tranquille, et l'état de souffrance de Pie VII contribua à l'abréger.

Le général Radet recèvait des ordres très-pressans de transporter le pape à la Chartreuse de Florence, et il voulait partir le lendemain après le déjeuner afin d'arriver le soir même. Le saint Père, au contraire, disait résolument, et non pas sans vivacité, qu'il n'entendait point sortir de là, jusqu'à ce qu'il eût vu arriver les personnes qui avaient eu la permission de le suivre, alléguant qu'il se trouvait absolument dépourvu de tout, et dans la crainte que, si on poursuivait le voyage pendant plusieurs jours, ces personnes ne pussent le rejoindre. A la grande satisfaction du pape, quelques heures après midi, arrivèrent à Radicofani les deux voitures parties le jour précédent de Rome, avec une portion de la

suite.

Entre six et sept heures du soir, le 7 juillet, on quitta Radicofani. A peu de distance, il se trouva beaucoup de peuple à qui il n'avait pas été permis de s'approcher de l'auberge. Le général Radet fit arrêter la voiture, et permit que tous s'approchassent pour recevoir la bénédiction du pape. Plusieurs eurent aussi la permission de lui baiser la main. On ne peut exprimer la ferveur et la dévotion de ce bon peuple, aussi bien que de toutes les populations de la Toscane au milieu desquelles Pie VII passait. On voyagea toute la nuit, et le 8, vers l'aube du jour, on arriva aux portes de Sienne. Les chevaux de poste étaient hors de la ville, avec une forte escorte de gendarmes, dans la crainte de quelque tumulte du peuple de Sienne au passage du pontife. On continua le voyage jusqu'à Poggibonsi, où le général Radet voulut qu'on se reposat dans les heures les plus chaudes du jour. Arrivés à la porte de l'auberge, le pape et le cardinal Pacca durent rester vingt minutes environ dans la voiture, sans pouvoir descendre, parce que l'officier de gendarmerie, qui gardait la clef, était resté en arrière avec la voiture de suite. Dans l'auberge, le général Radet introduisit différentes personnes, presque toutes des femmes, pour baiser le pied et la main du pape.

Après un repos de quelques heures, on repartit à trois heures

[An 18 après s'était dinair distan lons q pas at roues rompi desso cette Padre genda Ses C cherc contr son s sorte milie près l peup naien chaie dema souri respe nait cette bre d venir du ci et tra géné Père amer beau

effor

simp

toute *Père*

stan

An 1809]
admit
tout le
Ce qui
était Ja
Simon
It Père,
Ime il y
ni long
a à l'a-

sporter lendet Pere, é, qu'il iver les nt qu'il te que, personu pape, ux voion de la

Radicoà qui il générai nassent ussi a erveur tes les assait. arriva de la e queln convoulut rrivés rester endre,

eures

t resté

énéral

fem-

après midi pour Florence, au milieu d'un peuple imp ense qu' s'était amassé, en demandant à haute voix, avec des signes extracr dinaires de ferveur, la bénédiction apostolique. Mais à peu distance de l'auberge, par l'inadvertance et l'impéritie des postilons qui, en courant très-vite, comme l'ordonnait Radet, ne firent pas attention à un lieu très-élevé et y laissèrent passer une des roues, la voiture versa avec une grande impétuosité. La roue se rompit, la caisse roulă au milieu du chemin, le saint Père engagé dessous, et le cardinal sur lui. Ils restèrent peu de temps dans cette situation. Une foule innombrable de peuple, criant Santo Padre! Saint Père! releva en un moment la caisse, pendant qu'un gendarme ouvrait les portières qui étaient encore fermées à clef. Ses camarades, la pâleur sur le front et le sabre à la main, cherchaient à éloigner le peuple qui, enflammé de colère, criait contre eux : Cani! cani! Chiens! chiens! Radet, mal affermi sur son siège, fut lancé à une assez grande distance, dans une sorte de fondière, remplie d'animaux immondes 1. Il se releva du milieu de ces saletés, tout en injuriant les postillons, et accourut près la voiture brisée. Le pape sortit d'un côté, sur les bras du peuple qui s'amassa en foule auprès de lui : les uns se prosternaient la face à terre, d'autres lui baisaient les pieds, ceux-ci touchaient respectueusement ses habits, et tous désespérés lui demandaient s'il avait souffert dans sa chute. Le saint Père, le sourire sur les lèvres, les remerciait tous de leurs empressemens respectueux, et leur parlait, comme en plaisantant, de ce qui venait d'arriver. Le cardinal Pacca, d'un autre côté, craignant que cette multitude en fureur n'en vînt aux mains avec le petit nombre de gendarmes, et ne commît quelque attaque qui pût devenir fatale, s'élança au milieu de la foule, criant que par la grâce du ciel il n'était arrivé rien de mal, et qu'ils se retirassent calmes et tranquilles. Quand on eut apaisé le tumulte qui avait effrayé le général Radet et les gendarmes plus que le pape lui-même, le saint Père monta avec le cardinal dans une misérable voiture qui avait amené le prélat Doria. Au moment de partir, la foule, qui s'était beaucoup augmentée, obstruait tout le passage 2 : malgré leurs efforts, les gendarmes ne purent faire faire place; mais un moyen simple procura à Radet ce qu'il ne pouvait obtenir de la force. De toutes parts il entendait dire, quoique confusément : Très saint Père, donnez-nous votre sainte bénédiction. Il saisit cette circonstance pour demander au pape de satisfaire le peuple, et cria de

² Relation, etc., de Radet

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 234-235.

[An

des

que,

ne fi

pape

que,

toto

quil

parc

espo

appa

que

muit

qu'il

vint

rene

avail

Père

voul

le te

• no

. Je

• Pè

rio

dit

• qu

gn

» pre

» dai

ı rai

» lui

• Pè

» d'u

DO:

🤋 à n

D SOL

ocor osol

sér

1 M

p 237

toute sa voix: A genoux, à genoux, le saint Père va donner sa bénédiction; mais il avait soin de chercher à dégager les devans, en criant: Passez à droite, et en indiquant par un signe de bras le lieu où il fallait se porter. La foule fut s'agenouiller comme il le désirait. Alors il cria: Silence! et supplia Pie VII de bénir cette foule, ce que le pape daigna faire en disant: Courage et prière! mes enfans. Voyant devant lui le chemin assez dégagé, Radet profita du moment où le saint Père donnait sa bénédiction pour ordonner aux postillons de fouetter et de partir, ce qui fut exécuté. Partout où l'on passait, les bons Toscans demandaient, de même avec des cris et des pleurs, la bénédiction, et malgré les gendarmes, qui les repoussaient de leurs sabres, ils s'approchaient de la voiture pour baiser les mains du saint Père, qui était forcé de les tendre en dehors, et ils manifestaient leur douleur de le voir en cet état, ce qui formait pour tous un spectacle attendrissant.

A une heure de nuit on arriva à la Chartreuse de Florence. Le pape fut reçu à la porte par le colonel de gendarmerie Lecrosnier, et par le commissaire de police Piamonti. On ne permit d'approcher qu'au seul prieur de la Chartreuse : il complimenta le saint Père. L'entrée fut interdite à toute autre personne, et même aux religieux du couvent. Les gendarmes conduisirent le pape dans l'appartement qui lui était destiné : c'était le même où dix ans auparavant l'immortel Pie VI avait été retenu comme otage. » En entrant dans cette chambre, dit le cardinal Pacca , je m'approchai du lit préparé pour le saint Père, et qui avait également » servi à son prédécesseur; et, dans un transport de mon imagi-» nation, il me sembla être présent à l'acte atroce et inhumain des » commissaires du Directoire français, lorsqu'ils levèrent violem-» ment les couvertures pour observer si ce respectable vieillard » était réellement dans l'état de faiblesse et d'épuisement qui, » d'après l'avis des médecins qu'ils avaient consultés, le rendait » incapable de faire le voyage sans courir le risque de succomber » en route⁵. Je me tournai vers le pape, et je le vis assis sur le » canapé, triste et abattu de tant de fatigues et de souffrances. »

Peu de temps après l'arrivée du saint Père, il vint à la Chartreuse un seigneur de la cour d'Elisa Baciocchi Buonaparte, gouvernante générale de Toscane, pour le complimenter, et lui faire

¹ Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 168. M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 235.

² Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 169.

⁵ L'abbé Baldassari (Histoire de l'enlèvement et de la captivité de Pie VI, p. 417,) dit que ce fait s'est passé non à la Chartreuse de Florence, mais à Parme.

sa béns, en
ras le
e il le
cette
l mes
nta du
conner
artout
ec des
pui les
e pour
en dece qui

rence. ecrosit d'apenta le : **mê**me e pape où dix otage. e m'aplement imagiain des violemieillard it qui, rendait comber sur le

VII, t. 2,

nces. »

a Char-

e, gou-

ui faire

Pie VI, , mais à des offres de service 1. Pie VII était tellement accablé et horassé, que, sans presque lever la tête, il prononça quelques paroles qui ne furent pas entendues. Alors le cardinal s'avança, et au nom du pape, il pria ce seigneur de remercier la princesse, et de l'assurer que, si cela était nécessaire, le pontife accepterait ses offres. Bientôt on fit comprendreaux prisonniers qu'ils pouvaient se reposer tranquillement, cette nuit et le jour suivant, qui était un dimanche, parce qu'il n'y avait aucun ordre de prochain départ. Avec cet espoir, ils se retirèrent, après un souper très-splendide, dans les appartemens qui leur étaient assignés, désireux de prendre quelque repos et de retrouver le sommeil perdu pendant les trois nuits précédentes. Mais il y avait à peine deux ou trois heures qu'ils étaient couchés, lorsque, dans le plus fort du sommeil, on vint réveiller le cardinal pour lui dire qu'il était arrivé de Florence, de la part de la gouvernante générale Elisa, un colonel qui avait voulu absolument qu'on se levât, et qu'on fit lever le saint Père; qu'il avait amené un carrosse pour transporter le pape, sans vouloir dire où Pie VII serait conduit, et sans même lui accorder le temps de célébrer ou d'entendre la messe, « Je fus étourdi à cette nouvelle, continue le cardinal Pacca, et agité de mille pensées. Je me levai à la hâte, et, me rendant à l'appartement du saint » Père, je rencontrai l'officier qui y était venu (il s'appelait Ma-» riotti), et des gendarmes. Ils me confirmèrent ce qui m'avait été dit, et ajoutèrent que je ne devais pas accompagner le pape, mais » que je le rejoindrais à Alexandrie, où me conduirait, par Bolo-» gne, un officier de gendarmerie. L'ordre de cette séparation me • fit pressentir sur-le-champ ce qui arriva par la suite. Mais ce » pressentiment m'affligeait moins que l'idée d'abandonner le pape dans les mains de militaires inconnus, sans savoir s'ils laisseraient en sa compagnie ou à sa suite quelque personne qui pût lui donner assistance. Alors je passai dans l'appartement du saint » Père ; je le trouvai singulièrement abattu. Sa figure était comme d'une couleur verte, avec tous les signes d'un homme plongé dans » la plus profonde douleur. Aussitôt qu'il me vit, il me dit: « Nous » nous apercevons que ceux-ci, avec toutes ces fatigues, cherchent à nous faire mourir; et nous prévoyons que nous ne pourrons » soutenir longtemps une telle vie. » Je cherchai à le consoler o comme je pouvais, quoique j'eusse besoin moi-même d'un con-» solateur, et je lui annonçai qu'on m'avait intimé l'ordre de me séparer de sa personne sacrée. Il me parut que, dans sa bonté

 $^{^4}$ Mém, du card, Pacca, t. 1, p. 169-172, M. Artaud, Hist, du pape Pie VII, t. 2, p. 237.

 Sa Sainteté en fut grandement affligée. Je ne pus ajouter d'autres paroles, parce que Mariotti survint, et que le saint Père fut con-

• traint de partir. Je l'accompagnai jusqu'à son carrosse, et, vive-

ment ému, je retournai à ma chambre.

On avait donné l'ordre de faire partir le pape pour Alexandrie; il eut à peine le temps de demander un bréviaire au prieur de la Chartreuse. Son voyage jusqu'à cette ville dura sept jours, du 9 au 15 juillet. Un matin, dans les premières journées, des paysans s'étaient rassemblés autour de la voiture et demandaient la bénédiction : le commandant se vit obligé de s'arrêter et de permettre au saint Père de les bénir. Immédiatement après cette courte et touchante action, le pape supplia l'un de ceux qui étaient encore à genoux de lui apporter un peu d'eau fraîche : la foule se leva à la fois; les uns coururent aux chevaux pour les arrêter, les autres se mirent en avant des gendarmes, un grand nombre se précipita dans les cabanes en proférant des cris d'empressement et de joie 1. On offrit à Pie VII toutes sortes de rafraîchissemens. Il fallut en prendre de toutes les mains qui en présentèrent, ou au moins toucher tout ce qu'on n'acceptait pas. Chacun criait: Moi, moi, très-saint Père; encore moi! — De tous! > répondait le pontife, le visage baigné de larmes. En jetant dans la voiture les plus beaux fruits, un des paysans, par ces deux seuls mots énergiques et terribles Vuole? dica! proposa au pape de repousser les soldats et de le délivrer; mais Pie VII, avec un véritable accent de tendresse, de supplications et de prière, demanda qu'on ne fit aucun acte de résistance, et se livra de nouveau à son gardien, qui se remit en route dans la direction de Gênes. Un peu plus loin le pape se trouva séparé de ses bagages et accablé par la chaleur; il demanda à emprunter une chemise quelconque. Un paysan lui en offrit une sur-le-champ; puis, en baisant avec transport la main qui le bénissait, il détacha de la manche du pape une épingle qu'il emporta comme un riche gage de ce prêt.

Arrivé à trois milles de Gênes, il se présenta un autre commandant de gendarmerie, nommé Boisard, destiné à remplacer Mariotti. Avec lui vinrent deux litières. On plaça dans l'une le pape, dans l'autre le prélat Doria; le reste de la suite eut ordre de marcher à pied. On s'approcha ainsi du rivage de la mer; là on monta à bord d'une felouque, on rama pendant plusieurs heures, et l'on se trouva de l'autre côté de Gênes, à Saint-Pierre d'Aréna, vers l'aube du jour. Alors on s'engagea dans la route de la Bocchetta, de Novi, pour arriver à Alexandrie, où le cardinal Pacca, qui y était

dep le d cett non dev gen les f • Pl v me mie ler Père plai » rai dign dina nob men

[An

ven

Pèr

léon en q rago l'arr au-d elle pend bon les I avai ture

card

ans

rain

sent

M. Artaud, Histadu pape Pie VII, t. 2, p. 242-244.

que men » CO

[»] ma

[»] à s

convivendrie; de la du 9 aysans la bée percette étaient oule se ter, les bre se sement emens. ent, ou

criait:

ondait

voiture

s mots

repous-

éritable

1809]

utres

a qu'on
on garUn peu
é par la
ue. Un
c translu pape
èt.
mmaner Mae pape,

e pape, de marmonta et l'on na, vers etta, de y était venu par une autre voie, n'eut pas la liberté de visiter le saint Père '. Une sorte de fièvre nerveuse dont Pie VII avait été attaqué, depuis son arrestation, commençait à diminuer. Après trois jours le douloureux cortége fut dirigé sur la route de Mondovi. Dans cette ville l'empressement du peuple prit un caractère plus prononcé : des ordres religieux vinrent processionnellement audevant du pontife et l'escortèrent. Les Piémontais comptaient les gendarmes d'un coup d'œil, puis semblaient proposer, sous toutes les formes de signes et de langage, d'opérer la délivrance du pape. • Plus nous approchions de la France, plus l'enthousiasme aug-» mentait, dit le premier aide de chambre Moiraghi. » Au premier village français, les autorités voisines, sous prétexte de veiller au bon ordre, cherchaient à s'approcher plus près du saint Père, et c'était pour couvrir sa main de baisers, le consoler et le plaindre. Pie VII disait : « Dieu pourrait-il nous ordonner de pa-» raître insensible à ces marques d'affection? » Il les agréait avec dignité et modestie. A l'hospice du Mont-Cenis, il put voir le cardinal Pacca, qu'on réunit ensuite au pape, et ils entrèrent à Grenoble dans la même voiture; mais ils devaient être logés séparément, sans avoir la faculté de se voir; et même le 1er août le cardinal Pacca fut conduit à Fenestrelles, où il expia, par trois ans et demi de captivité, le crime d'avoir été fidèle à son souverain. C'est à Grenoble que les deux seules résistances que Napoléon trouvât sur le continent, le saint Siège et l'Espagne, devaient en quelque sorte se rencontrer 2. La valeureuse garnison de Saragosse était prisonnière de guerre dans cette ville. On annonce l'arrivée du pape. Cette garnison tout entière demande à aller au-devant de lui. Au moment où le carrosse du saint Père parut, elle tomba tout à coup à genoux, comme un seul homme. Le pape pencha presque tout son corps en avant, et d'un air de joie, de bonheur et de vive tendresse, il étendit sur ces héros, basanés par les fatigues, une immense bénédiction. Toute la ville de Grenoble avait suivi le mouvement des Espagnols. Le conseiller de préfecture Gérard, faisant fonctions de préfet, reçut le pape avec un sentiment de respect. Le leudemain, Gérard ayant dit à Pie VII que des voitures étaient prêtes, s'il voulait sortir pour se promener, le pontife répondit : « Si ces voitures doivent nous re-» conduire à Rome, nous y monterons pour refaire le voyage; » mais dans l'état de prisonnier où nous sommes, nous n'avons pas

à sortir pour nous promener. »

⁴ Mém. du card · Pacca, t. 1, p. 176.

⁸ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 245-246.

Le foule de paysans religieux qui demandaient la bénédiction du pape était tel e, qu'il fallut choisir un lieu assez spacieux dans un jardin où l'on admettait de temps en temps les personnes qui venaient saluer le saint Père. L'évêque seul fut exclu sous mille prétextes : ou le pape était malade, ou le prélat s'était présenté trop tard. En ce moment, arrivèrent des grands-vicaires du cardinal Fesch : ils apportaient au pape des offres en tout genre, et des traites pour plus de cent mille francs. Pie VII se montra sensible à un acte de respect si courageux. Le 30 juillet, Gérard était invité à un banquet; il donna cependant au pape la permission d'aller au jardin : mais la veille, il s'était manifesté quelques signes d'insubordination dans le peuple; les mêmes visiteurs voulaient revenir plusieurs fois; l'audience durait quelques heures et le temps ne suffisait pas. Par prudence, le pape ne voulut pas se présenter au jardin le jour où Gérard était absent. Il y eut alors une sorte d'émeute.

Dans ce concours extraordinaire de peuple, dans ces témoignages et ces actes de respect et de vénération pour le souverain pontife, il y a vraiment quelque chose de prodigieux, nous dironsmême de surnaturel 1. Depuis plusieurs siècles en Europe, nonseulement dans les pays où dominent les sectes séparées de l'Église romaine, et où l'erreur et les préjugés sucés avec le lait portent naturellement les écrivains à déclamer contre Rome et contre les papes, mais encore dans certains pays catholiques et surtout en France, on a toujours écrit et on écrit encore avec amertume contre cette métropole du christianisme; on la représente comme l'ancienne Rome, tyrannisant le monde, mais d'une autre manière; on discrédite par des mensonges et des impostures le clergé romain, et on dépeint au public sous les plus noires couleurs toutes les actions des souverains pontifes. Il semblerait donc que, d'après la manière dont se forment ordinairement les jugemens des hommes, on dût exciter la haine contre le saint Siége et les papes, et que les peuples dussent fuir leur présence, comme on fuit celle des monstres sur leur passage, vomir contre eux les imprécations et les injures. Cependant il arrive le contraire : car à peine les pontifes romains se montrent-ils dans les pays étrangers, soit qu'ils voyagent en souverains comme Pie VI en Allemagne en 1782, et Pie VII en France en 1804, soit qu'ils se trouvent entourés de gendarmes et amenés comme prisonniers, comme il est arrivé en Italie et en France aux mêmes pontifes; aussitôt, d'un mouvement spontané et unanime, les villes et les villages se dépeupler tes tout qu'i

n'eu

révo pon d'àg mul et q la fa donn en t mes, la ro

étab hom Moin • mu • rép • mo

nait

faire

guec

crois

pape A donr disai

Quar le tr frapp sion prév son sacer

¹ Mém. du card. Pacca, t. i. p. 181-182.

sonn ' M

1809]

ction

dans

s qui

mille

senté

car-

re, et

sen-

létait

ISSION

es si-

s vou-

res et

pas se

t alors

oigna-

verain

dirons.

e, non-

'Eglise

ortent

itre les

tout en

ne con-

comme

anière;

clergé

rs tou-

nc que,

ens des

papes,

iit celle

cations

eine les

rs, soit

emagne

ent en-

ie il est

it, d'un

dépeu-

plent, des provinces entières viennent à leur rencontre, impatientes de les voir et de recevoir leur bénédiction, et leur donneut toutes les marques d'une religieuse vénération. Il est donc clair qu'il y a en cela quelque chose de surnaturel.

Tout à coup arriva l'ordre de départ pour Valence : le pontife n'eut pas la permission d'y visiter le monument élevé à Pie VI.

De là, on devait gagner Avignon, ville qui, ayant appartenu au saint Siège, et n'ayant été réunie à la France que depuis la révolution, conservait un vif sentiment d'attachement pour le pontife romain. Aussi accourut-elle tout entière, sans distinction d'âge et de sexe, autour de la voiture arrêtée sur une place. Cette multitude saluait Pie VII avec des cris de joie : quelques dames et quelques personnes du premier rang achetèrent à prix d'or la faculté de parvenir jusqu'auprès des portières. Boisard ordonna aux soldats d'écarter tous les importuns. Les soldats, en trop petit nombre, ne pouvaient faire usage de leurs armes. Le commandant, apprenant que la population accourait par la route de Carpentras, et que de tous les rivages du Rhône languedocien les villages se précipitaient en torrens comme à une croisade, ordonna de fermer les portes de la ville. Déjà il s'était établi des pourparlers entre la suite du pape et la multitude. Un homme, d'un aspect noble et vêtu élégamment, s'approcha de Moiraghi, et lui dit : « Monsieur, est-il vrai que le pape a excommunié Napoléon? - Monsieur, reprit Moiraghi, je ne puis vous répondre. — C'est assez, ajouta l'interlocuteur, c'est assez pour » moi. » Le colonel Boisard parvint enfin à rompre la foule : il tenait à la main des pistolets chargés dont il se serait bien gardé de faire usage. Il commanda aux postillons de partir, et fit sortir le pape de la ville.

A Aix, il y eut des scènes semblables. La Provence entière donna les mêmes signes de piété. On approchait de Nice, et l'on

disait que Pie VII allait être conduit à Savone.

La ville de Nice fit des préparatifs de fête pour accueillir le pape. Quand il fut près du pont du Var, il descendit de voiture pour le traverser à pied. De l'autre côté, un spectacle extraordinaire frappa ses regards. Ce n'était plus comme en France la confusion des états, tous les rangs jetés pêle-mêle. Ici tout avait été prévu; les situations étaient distinetes, chaque condition prenait son rang; les ecclésiastiques à part étaient vêtus de leurs habits sucerdotaux, les nobles portaient leurs décorations; dix mille personnes étaient à genoux saus proférer une parole. Le pontife, de-

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 1, p. 246-249.

venu si fort devant un si éclatant hommage, avança seul, en retenant d'un signe ses gardes en arrière. En face du pont, il vit la religieuse reine d'Etrurie à genoux entre ses deux enfans. · Quels temps différens! dit la reine. — Tout n'est pas amertume, répondit le saint Père; nous ne sommes, ô ma fille! ni à · Florence ni à Rome; mais voyez ce peuple; écoutez actuellement ces transports. Le pape remonta en voiture. Les rues de la ville de Nice avaient été semées de fleurs. Pendant le temps du séjour du pape, elle fut illuminée tous les soirs. Boisard comprit bien qu'il ne conduisait pas en ce moment un prisonnier d'Etat; il laissa à Pie VII la liberté de voir les ecclésiastiques, et les habitans qui se présentèrent. La nuit on chantait en musique des hymnes sacrés au our de la maison du pape. Le commandant se préparait à suivre une route moins fréquentée à travers les montagnes : une dame eut l'ingénieuse idée d'envoyer illuminer la route pour le soir, et de faire attacher des lampions à tous les arbres. Cet exemple fut suivi le long de la corniche du Ponent, et par ordre de toutes les personnes pieuses et même des autorités municipales.

Pie VII fut reçu à Savone dans la maison du chef de la famille Santon, où il passa quatre jours. Le cinquième jour, l'évêque de la ville eut ordre de sortir de l'évêché pour que les appartemens fussent à la disposition du pape et de sa suite. On n'assigna au saint Père, pour son usage, qu'une chambre, et une petite antichambre : du reste on le laissait faire inviter qui il voulait à une table somptueuse; le comte Salmatoris, maître des cérémonies, venait tous les jours demander ce que le pape désirait prescrire. On attribua en même temps cent louis par mois à chaque domestique du pape, et l'on permettait que le directeur de la poste

Apportat les lettres à l'adresse du pontife.

Le préfet du département de Montenotte était chargé de pressentir Pie VII, à qui il disait que l'intention de l'empereur était de séparer totalement le spirituel du temporel, et qu'il était imposble qu'il put revenir à cet égard, mais que le temporel ne pouvait être un obstacle absolu à la paix de l'Eglise. Pie VII répondait :

Nous avons juré de défendre le temporel usque ad effusionem sanguinis, et n'ayant d'autres armes que les spirituelles, nous avons du en user comme nos prédécesseurs. Aucun d'eux n'a été réduit au même point que nous. Il est survenu quelquefois des querelles; Clément VII en a souffert, mais elles ont été ar-

• dure. On a dispersé tout le sacré Collége, on nous a enlevé de

notre palais; ces violences ne sont pas tolérables, et il faudrait

⇒ ur

• éta
• No

mên rope

sac ass tro

→ qu → dif

• réc • éts • du • on

Et lo tour fait a

> parte nove rieur pose Cette assez est q entre sur l

ne fa
rés
pro
ron

tive

• cul • Pèr toute

puis

f His

1809, l, en il vit ıfans. mer-! ni à uellees de ps du mprit Etat; habie des int se monner la les aret par és mu-

de la
jour,
ue les
te. On
et une
il voudes célésirait
chaque
a poste

e prestait de imposouvait indait: sionem i, nous iux n'a quefois été arout ceci evé de hudrait • une réparation au saint Siège. Si Sa Majesté ne peut se relâcher sur rien, à coup sûr les choses resteront longtemps dans cet » état; longtemps, c'est trop dire, parce que nous sommes vieux. Notre successeur pourra peut-être les arranger; nous lui laisserons ce soin. Le préfet objectait-il que les biens temporels ne pouvaient être liés aux intérêts de l'Eglise, et que par ce sacrifice même, qui dépendait non de lui, mais des circonstances de l'Europe, le pape pouvait en assurer la paix; Pie VII répliquait « qu'il • était instruit par l'expérience, et qu'il savait trop bien que les » sacrifices ne comptaient pour rien; que les premiers auraient dû assurer le repos, s'il avait été possible; qu'aujourd'hui il voyait trop bien, par ce qui se passait, qu'on en voulait à la religion; » que, ne pouvant l'attaquer de front, parce que c'était un peu trop difficile, on la pren ait par le flanc; que les curés étaient partout réduits à la plus modique pension; que les cures et les évêchés • étaient trop vastes pour un seul homme; que jamais les prêtres du paganisme n'avaient été si dépendans; que du pape même on voulait faire le pape des Français; qu'au milieu de toutes ces entreprises, il n'y avait que Dieu qui pût sauver son Eglise. Et lorsque le préfet cherchait à savoir ce que Pie VII ferait s'il retournait à Rome, le pontife déclarait qu'il ferait tout ce qu'il avait fait auparavant.

De telles dispositions n'étaient pas de nature à satisfaire Buonaparte. Préoccupé de la constance de Pie VII, il fit venir, à la fin de novembre 1809, un des chefs les plus habiles des relations extérieures, et dicta une foule de données sur lesquelles il fallait composer un Mémoire explicatif de l'état des affaires du saint Siége. Cette dictée très-importante, dit le chevalier Artaud I, manifeste assez quelle était à cet égard l'épouvante de son esprit. Il y est question de tout ce que nous avons relaté plus haut, des entretiens de l'empereur avec le pape sur la déclaration de 1682, sur les rapports de Portalis, sur la lettre de Louis XIV, relative à la rétractation. Enfin, on conclut par cette phrase (il ne faut pas oublier que c'est l'empereur qui dicte) : « En me résumant, je propose à Votre Majesté d'envoyer au sénat un » projet de sénatus-consulte qui détermine la réunion des Etats » romains à l'empire, et de mettre à la disposition du ministre des • cultes un établissement convenable pour l'habitation du saint • Père. • Après la dictée, on recommanda de faire une liste de toutes les excommunications prononcées par le saint Siége, depuis les temps les plus anciens. Cette liste, qu'on présenta plus

Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 253.

tard à Buonaparte, sur sa demande réitérée, en mentionnait quatre-vingt-cinq depuis celle de S. Anastase, en 398, contre un gouverneur de Libye 1. La dernière, Qu'um memoranda, affichée à Rome le 10 juin 1809, n'était pas mentionnée. On n'avait pas fait remarquer dans cette énumération qu'il y avait eu des interdictions sollicitées par l'opinion publique en Europe contre d'affreux scélérats, entre autres contre le cruel Barnabo Visconti et beaucoup d'autres; on citait sans réflexion l'excommunication prononcée par Célestin III en 1194, contre Léopold duc d'Autriche, et l'empereur Henri VI, parce qu'ils avaient arrêté traîtreusement Richard, roi d'Angleterre, qui, comme croisé, était sous la protection du saint Siège et du droit des gens. Dans la liste, Napoléou put lire la sentence prononcée en 1211 par Innocent III contre Othon IV, qui avait violé le serment de son sacre, et envahi les terres de l'Eglise. On n'avait pas non plus fait observer qu'alors, quand on signait un traité, il était dit que celle des puissances contractantes qui se parjurerait encourrait, de droit, une excommunication pontificale, et s'y soumettait d'avance.

En France, la colère de Buonaparte éclatait sans retenue : il détruisait les institutions qu'il avait laissées se relever. Ainsi, un décret du 26 septembre 1809 supprima toutes les missions, quelle que fût leur dénomination 2, et les premiers pasteurs eurent dé fense d'employer comme prédicateurs ceux qui avaient été missionnaires, attendu que « ne connaissant ni les habitudes ni les » mœurs du peuple devant lequel ils parlent, ils ne font que l'agiter » par un zèle outré et inconsidéré. » On alla plus loin, puisqu'on défendit expressément, le 26 octobre, aux évêques d'employer, pour prêcher, des prêtres étrangers à leurs diocèses, avant d'avoir obtenu l'autorisation du ministère. Cette autorisation ne pouvait être accordée qu'aux prêtres ayant un emploi fixe. Ceux qui n'en avaient point ne pouvaient être autorisés qu'à certaines conditions. Bien que les missions fussent supprimées, l'abbé Hanon, supérieur de Saint-Lazare, continua à diriger les Sœurs de charité, d'après les règlemens primitifs de leur association; mais son intervention dans l'élection d'une supérieure-générale, au mois de novembre, lui valut d'être enfermé dans une prison d'Etat, et on ordonna de supprimer des statuts la disposition sur laquelle il se fondait pour intervenir.

A Rome, le 1er janvier 1810, la police ordonna de s'emparer

des éctions
portés
reçure
sur le
pontif
remis
dier le
Rome
envoy
ment,
dont i
vicas
veut

joiesoufde n

» aute

Le fit dir besoir En eff curent

Le

sénati

ficaux tant si disposition de 168 tendre gouve de plu l'anné le pap serme Napol étaien

⁹ M. Artaud, Hist. du pape Pic VII, t. 2, p. 255-256.

⁹ Jauffret, Mém. hist. sur les aff. eccl. de France, pend les prem. an du XIX etècle, t. 2, p. 311-313.

¹ M. ³ Méi

[809]

ue : il

isi, un

quelle

ent dé

é mis-

ni les

l'agiter

squ'on

oloyer,

d'avoir

ouvait

ui n'en

condi-

Hanon,

harité,

son in-

nois de

, et on

le il se

mparer

du XIX '

nnait des écrits existans dans les archives des tribunaux et congrégae un tions ecclésiastiques '. Les papiers de la Pénitencerie furent transhée à portés dans les bureaux de la Daterie, et les différens employés s fait reçurent ordre de se disposer à partir. Le 5, on apposa les scellés erdicsur les effets appartenant au saint Siège. On saisit les sceaux freux pontificaux, et notamment l'anneau du pêcheur, qui avait été beauremis au prélat de Grégorio, délégué du pape, afin qu'il pût expéprodier les bulles, les brefs, etc. De tous les cardinaux, il ne restait à riche, Rome que le cardinal Casoni. L'évêque de Citta della Pieve ayant ment envoyé une lettre favorable aux doctrines du nouveau gouverneproment, Radet se crut obligé de le remercier au nom de la police oléon dont il était alors le chef, et lui écrivit : « Si le saint Père est le ontre vicaire de Jésus-Christ, le grand Napoléon est celui de Dieu; il hi les » veut que nous sachions respecter le culte et les ministres des alors, autels. Nous remplirons un tel devoir avec assurance et avec sances pioie, parce qu'il est gravé dans les consciences, et nous ne xcomsouffrirons jamais que t'on trouble le gouvernement temporel de notre glorieux souverain.

Le même général, qui était détenteur de l'anneau du pêcheur, fit dire alors publiquement que s'il y avait quelque acte qui eût besoin de l'empreinte de cet anneau, il l'accorderait sur le-champ. En effet, les actes, non revêtus encore de cette formalité, la requirent en présence du général. Le ministre de Bavière fut un de ceux qui les premiers sollicitèrent cette singulière faveur.

Le 17 février, l'empereur fit émaner du sénat un décret où sénatus consulte, pour la réunion de Rome et des Etats pontificaux à l'Empire français, et pour le règlement et gouvernement tant spirituel que temporel de Rome et de l'Eglise 2. Entre autres dispositions, le décret portait qu'au moment de leur exaltation, les papes jureraient de ne jamais rien faire contre les quatre propositions de l'Eglise gallicane, décrétées dans l'assemblée du clergé de 1682. Chose étrange et bizarre, de voir le pouvoir séculier prétendre dicter et prescrire les règles de conduite à suivre dans le gouvernement de l'Eglise à son chef suprême; mais ce qu'il y eut de plus étrange encore et de plus scandaleux, c'est que, dans l'année 1810, quelques évêques français se chargèrent d'engager le pape à donner lui-même, le premier, l'exemple en prêtant un serment si outrageant pour ses prédécesseurs, Le 25 février, Napoléon décréta que les quatre propositions de l'Eglise gallicane étaient communes à toutes les Eglises catholiques de l'Empire. On

⁴ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 254-255.

³ Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 260-261.

à re

Le c

dent

tran

n'ob

faire

pern

aprè

sène

Dell

mou

à Mo

Cara

pren

d'au

evêq

quen

italie

seml

force

quen

prop

et ne

pens

part,

la ch

cette

siasti

égale

de l'i

la re

duite

ne fu

const

saint

sénat

signe

aux

minis

1 Me

Βu

voulut ensuite que l'enseignement des quatre fameuses propositions fût obligatoire. On ne voyait pas la contradiction dans laquelle on tombait, puisqu'il existait une autre loi de la constitution sur la fiberté des différentes religions, et que l'empereur lui-même avait, lors de son couronnement, juré solennellement de respecter et faire respecter tous les cultes. Ainsi, d'après cette loi et ce serment, il était permis au pasteur calviniste dans le temple, et au professeur calviniste dans les écoles, d'enseigner que l'Eglise romaine était la prostituée de Babylone, que le pape était l'Antechrist, que le saint sacrifice de la messe était une idolàtrie; et il était défendu au professeur catholique, d'après le dernier décret impérial, d'enseigner dans les écoles que le pape est supérieur au concile, maxime reconnue pendant tant de siècles et sur laquelle on ne commença à élever des doutes qu'à l'époque du long schisme d'Occident.

On enleva bientôt le prélat de Grégorio 1. Le général Miollis lui ayant fait dire que c'était une sottise de vouloir persister dans une obstination inutile pour les intérêts du pays, le courageux et spirituel prélat répondit : Stulti sumus propter Deum.

Tout à coup l'aide-de-camp de Miollis partit avec la tiare que Napoléon avait envoyée en présent à Pie VII, et avec les autres ornemens pontificaux². On disait que l'intention de l'empereur était de les remettre au pape.

Après avoir vu Pie VII arraché de son siége, le lecteur s'enquiert naturellement du sort des cardinaux qui ne pouvaient échapper à la persécution dirigée contre leur chef. On se rappelle que la majeure partie d'entre eux avaient été transportés hors de Rome par la force, avant l'enlèvement de Pie VII. Ceux qui s'y trouvaient encore, lors de ce sinistre événement, en furent éloignés par la suite. A l'époque de la première invasion de Rome, en 1708, on avait fait la faute de laisser les cardinaux se disperser, et on leur avait ménagé ainsi la possibilité de se réunir à Venise après la mort de Pie VI³. Le nouveau persécuteur de l'Eglise 'crut être plus adroit et plus avisé en rassemblant les cardinaux sous ses yeux. Il fit enjoindre à tous ceux qui étaient en état d'entreprendre le voyage de France, de se trouver à Paris, à la fin de 1809. Cet événement aurait pu avoir des suites très-tristes, si les révolutions politiques qui survinrent quelques années après n'avaient amené un autre ordre de choses. En effet, c'était le moyen d'être plus aisément le maître des cardinaux, et de n'avoir point

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 255

³ Ibid. p. 256.

³ Mem. pour servir à l'hist, eccl. pend. le xviive siècle, t. 3, p. 519-522.

sitious elle on a sur la e avait, et faire nent, il fesseur ne était, que le léfendual, d'enconcile, e on ne

Miollis ter dans ageux e

schisme

la tiare c les aul'empe-

eur s'enouvaient rappelle hors de k qui s'y ent éloie Rome, e dispernir à Vee l'Eglise ardinaux état d'enla fin de les, si les près n'ae moyen oir point

-522.

à redouter leur conduite dans un cas de vacance du saint Siège. Le cardinal Antonelli, doyen du sacré collége, qui, l'année précédente, avait été enlevé de Rome et envoyé à Spolette, fut depuis transféré à Sinigaglia, et mourut dans cet exil. Le cardinal Casoni n'obtint de rester à Rome que parce qu'il était malade. On crut faire une faveur ar cardinal Carafa, infirme et octogénaire, en lui permettant de demeurer à Tolentino. De là, il passa peu de temps après au mont Alboddo. Le cardinal Braschi ne fut laissé à Césène que parce qu'il était tourmenté de la goutte. Le cardinal Della Porta tomba malade à Turin, en venant en France, et y mourut depuis. Les cardinaux Crivelli et Carandini se trouvaient à Modène quelques mois avant le départ du pape. Les cardinaux Caracciolo et Firrao, Napolitains, échappèrent à la déportation, le premier par son état de maladie, le second en acceptant une place d'aumônier du nouveau roi de Naples. Le cardinal Castiglioni, évêque d'Osimo, fut dispensé d'aller en France, à cause des fréquens accès de goutte dont il souffrait. Tous les autres cardinaux italiens furent amenés en France, et le perturbateur de l'Eglise semblait prendre plaisir à les donner en spectacle à Paris, et à les forcer de paraître à sa cour. Il s'amusait à les apostropher publiquement et à leur reprocher, soit la conduite du pape, soit la leur propre. Il les plaisantait sur l'excommunication lancée contre lui, et ne négligeait aucune occasion de les mortisier.

Buonaparte avait assigné aux cardinaux appelés en France une pension de 30,000 francs. Beaucoup d'entre eux qui, pour la plupart, n'en avaient pas besoin, l'acceptèrent et en jouirent jusqu'a la chute de l'Empire. Quelques-uns, auxquels on fit croire que cette somme leur était allouée en compensation des biens ecclésiastiques dont ils avaient été dépouillés en Italie, l'acceptèrent également; mais, quelques mois après, ayant été mieux informés de l'intention du saint Père, ils ne la recurent plus. D'autres enfin la refusèrent généreusement dès qu'elle leur fut offerte. La conduite de plusieurs, dans les premiers mois de leur séjour à Paris, ne fut pas telle que l'exigeaient leur dignité et les pénibles circonstances où ils se trouvaient 1. Ils ne réfléchirent pas que, le saint Père étant en prison et l'Eglise persécutée, les membres du sénat apostolique devaient, dans toutes leurs actions, donner des signes de tristesse et d'affliction. Plusieurs d'entre eux se mêlèrent aux cercles bruyans de la capitale, fréquentèrent la maison du ministre des cultes, allèrent le soir lui tenir compagnie et n'eurent pas honte de se faire voir auprès de l'archichancelier Cambacérès,

¹ Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 333-342.

qui, connu par ses principes philosophiques en matière de religion, était à Paris même généralement diffamé pour sa conduite immorale. Tous les cardinaux se rendirent plusieurs fois le dimanche à la chapelle impériale des Tuileries, et y entendirent la messe en présence de Napoléon. Ce sont là de grandes faiblesses; mais nous devions d'autant moins hésiter à en parler, après le cardinal Pacca, que la plupart de ceux qui eurent à se les reprocher réparèrent plus tard, par leur conduite pleine de zèle, de fermeté et de courage, le peu d'édification qu'ils avaient donné aux fidèles.

Le projet d'un nouveau mariage fournit à Napoléon un prétexte pour sévir contre les membres du sacré collége. Il fit déclarer nulle son union avec Joséphine, et en contracta une autre avec Marie Louise, archiduchesse d'Autriche.

Jusque-là une coutume constante et fondée sur les plus solides raisons avait réservé aux papes le jugement de ces sortes d'affaires, quand elles regardaient les souverains. On avait cru qu'il y avait des inconvéniens à ce qu'un prince pût abuser de son autorité sur ses sujets pour en extorquer des décisions et des sentences favorables à ses désirs, et on avait réservé ces causes majeures à une autre autorité supérieure et indépendante. Cette règle avait toujours été observée dans l'Eglise, et l'histoire de France en offre plusieurs exemples. C'est pourquoi divers cardinaux considérèrent comme une atteinte aux droits du saint Siége que l'officialité de Paris eût osé prononcer seule dans une affaire de cette importance. Ceux qui résidaient à Paris, où ils avaient été appelés et auxquels leur santé permettait de sortir, se trouvaient au nombre de vingt-six. Ils assistèrent tous à la cérémonie du mariage civil à Saint Cloud, le 1er avril 1810; mais il n'en fut pas ainsi à la cérémonie religieuse, le 2, dans la salle du Louvre. Treize cardinaux n'y parurent point. L'empereur conjectura le motif de leur absence et en fut blessé au vif. M. de Pradt, qui a été bien informé, rapporte ainsi le fait : « Pendant toute la cérémonie de son » mariage, je me trouvai placé, par le devoir de mes fonctions, • auprès de Napoléon, et je ne l'ai pas quitté un instant. Il s'était » occupé de tous les détails des ornemens de la chapelle, qui d'a-» bord l'avait favorablement frappé, et qu'il finit par trouver dé-» pourvue du caractère imposant qui convient aux lieux religieux. » Il venait de parcourir des yeux la foule dorée que l'élite de l'Eu-» rope, dans ses intérêts ou dans sa curiosité, avait fournie à la dé-🛊 coration des galeries, lorsque tout à coup ses regards s'arrêtant » sur les banquettes destinées aux cardinaux : « Où sont les cardi-» naux? me dit-il. — Les voilà, répondis-je. » Ils étaient au nombre

An » de

vai tré

» d'u r le i

» rép » gar

pei

»-gro C mais Chan nistr magl cardi reçur C'étai Brane Louis Napo treize ler qu noirs.

> l'emp faisan » sign » roya » les p

leur a

ques

Les

» lion » riage » par

» time » en h

» litio » résu

» qu'il » leur

* M.

e relinduite
le dirent la
lesses;
près le
reproèle, de
donné

rétexte éclarer re avec

solides d'affaiqu'il y n autontences eures à le avait e en ofonsidéofficiade cette appelés au nomriage ciinsi à la ze cardide leur oien ine d**e s**on nctions, ll s'était qui d'auver déeligieux. de l'Euà la déarrêtant

s cardinombre de treize. « Hé! je n'en vois pas, continua-t-il; ils ne sont pas ici »— Un grand nombre s'y trouve, répliquai-je; le temps a été mauvais ce matin; il y a parmi eux des vieillards, et d'ailleurs. l'entrée de la chapelle est difficile à trouver. — Ah! les sots! » dit-il d'un air irrité. Et le moment d'après, reportant ses regards vers » le même lieu : « Mais non, dit-il, ils n'y sont point. Ah! les sots! » répéta-t-il d'une voix courroucée, en lançant de ce côté un resgard foudroyant, accompagné d'un mouvement de tête où se » peignait l'annonce de la vengeance. Je jugeai qu'il se formait un » gros orage. »

Cet orage n'éclata pas le jour même ni le lendemain ; mais le 5, Bigot de Préameneu, successeur de Portalis, écrivit à Champagny que, d'après la conduite que douze cardinaux (le ministre se trompait; il avait oublié dans sa liste le cardinal La Somaglia) avaient tenue à l'occasion du mariage de l'empereur, ces cardinaux ne seraient plus admis à la cour; en effet, ils ne reçurent aucune invitation du ministre des relations extérieures. C'étaient les cardinaux Mattéi, Pignatelli, di Piétro, Saluzzo, Brancadoro, Galeffi, Opizzoni, Litta, Scotti, Gabrielli, Consalvi et Louis Ruffo, auxquels il fallait ajouter le cardinal La Somaglia. Napoléon, plus que pontife en cette occasion, déclara que ces treize cardinaux quitteraient la pourpre et ne pourraient s'habiller qu'en noir. C'est de là que naquit la distinction des cardinaux noirs et des cardinaux rouges. On ôta aux premiers la pension qui leur avait été accordée en compensation des bénéfices ecclésiastiques dont ils avaient été dépouillés.

Les treize cardinaux, avertis du mépris et de l'indignation de l'empereur, cherchèrent aussitôt à justifier leur conduite, en lui faisant présenter la remontrance suivante : « Les cardinaux sous- signés, frappés de l'indignation de Votre Majesté impériale et royale, qui leur a été exprimée par son ministre dans les termes les plus énergiques, parce qu'on les a crus coupables de rébellion pour n'être pas intervenus à la cérémonie religieuse du mariage, déposent au pied de votre trône cette humble déclaration par laquelle ils font connaître avec vérité et franchise leurs sentimens infiniment éloignés de cette inculpation qu'ils ont tant en horreur. Ainsi, ils protestent qu'il n'y a eu ni intrigue, ni coalition, ni complot d'aucune espèce ; que leur opinion a été le résultat de quelques communications confidentielles et fortuites; qu'ils n'ont jamais eu pour objet les graves conséquences qui leur ont été manifestées par le ministre : ils n'ont point assisté

⁴ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 258,

» à la susdite cérémonie, par le seul motif que le pape n'était point sintervenu dans la dissolution du premier mariage. Ils déclarent, sen outre, qu'ils n'ont jamais eu dans la pensée, ni de se faire jusges, ni de vouloir douter de la validité de la dissolution du presmier mariage, ni de la légitimité du second, ni de jeter de l'inscertitude sur les droits des enfans qui en naîtront à la succession sau trône. Enfin ils supplient Votre Majesté d'agréer leur humble et sincère déclaration unie aux sentimens du profond respect, de l'obéissance et de la soumission qu'ils ont l'honneur de slui vouer. Paris, 5 avril 1810.

Cette humble et respectueuse remontrance ne produisit aucun effet, ainsi qu'on devait s'y attendre; peu de temps après, les treize cardinaux furent exilés de Paris, dans cet ordre: Mattéi et Pignatelli, à Rhétel; La Somaglia et Scotti, à Mézières; Saluzzo et Galeffi, à Sédan, puis à Charleville; Brancadoro et Consalvi, à Reims; Louis Ruffo et Litta, à Saint-Quentin; di Piétro, Opizzoni et Gabrielli, à Semur.

Nous ajouterons que la conduite des treize cardinaux n'avait pas besoin de justification; mais ce qui est beaucoup plus étonnant, c'est que leurs collègues soient intervenus à la cérémonie du mariage. Ils savaient bien cependant ce qui était arrivé en 1804, lorsque Pie VII se rendit en France pour sacrer et couronner Buonaparte. A peine le pape fut-il arrivé à Fontainebleau, que le cardinal-légat Caprara vint lui dire que l'empereur désirait que le saint Père sacrât et couronnat aussi le même jour l'impératrice Joséphine. Le pape, à qui quelques cardinaux avaient conseillé à Rome de s'informer si le mariage de Napoléon avec Joséphine, veuve de Beauharnais, était valide, afin de régler la conduite qu'il devait tenir, demanda ouvertement au légat si Joséphine était réellement femme de l'empereur, parce que, dans ce cas, il ferait volontiers pour elle la cérémonie du sacre. Le cardinal-légat et d'autres personnages de la cour impériale attestèrent et assurèrent à Pie VII que Joséphine était femme légitime de Napoléon; sur cette assurance, le pape consentit à donner encore à l'empereur cette marque de complaisance. En 1805, le pape, de retour à Rome, dans un consistoire du 26 juin, adressa au sacré collége une allocution qui fut imprimée et publiée dans toute la chrétienté, où il déclara solennellement que, le a décembre de l'année 1804, il avait procédé, avec toute la pompe et la solennité accoutumée, au sacre et couronnement de l'empereur et de sa très-chère fille en Jésus-Christ l'impératrice Joséphine, épouse de ce souverain. Or, après une déclaration si solennelle d'un pontife religieux comme l'était Pie VII, comment

des ca hautei Ils ne procès quelq de l'oi être o

même La frande leur s même fidèles gratui surto natior italier mode firent du gr et les l dans frais e appel avec

> Per Franca à Sav Le

des n

à l'en sion e pape diocè Surpi de ce léon fât l Pie V

resse

disai¹

point larent, ire juu pree l'inession humd res-

aucun rès, les attéi et aluzzo salvi, à pizzoni

eur de

n'avait étonmonie ivé en et couatainel'emussi le ielques iage de le, afin ent au ce que, sacre. périale femme entit à ce. En 6 juin, et punt que, ute la

ent de

ratrice ltion si

mment

des cardinaux pouvaient-ils prendre part à une affaire d'une si haute importance, sans une nouvelle déclaration du même pontife? Ils ne pouvaient trouver aucun motif de sécurité, soit dans le procès fait avec un secret mystérieux, soit dans la décision de quelques prêtres sujets de l'empereur, qui composaient le tribunal de l'officialité de Paris; car assurément cette décision ne pouvait être opposée à ce que les cardinaux avaient entendu de la bouche même du chef suprême de l'Eglise.

La majeure partie des cardinaux exilés vécurent avec les offrandes volontaires des âmes généreuses qui compatissaient à leur sort. Des collectes furent faites en leur faveur. Le pape luimême se trouvait réduit à la nécessité de recourir à la charité des fidèles; et l'excès de la tyrannie ne put empêcher que leurs dons gratuits ne parvinssent en ses mains. Les femmes se distinguèrent surtout à Paris, dans l'assistance charitable et généreuse que la nation française offrit aux cardinaux et aux autres ecclésiastiques italiens. Quelques dames estimables de cette capitale prirent pour modèles les Olympiade et les Procule, illustres Grecques qui firent tant de sacrifices et souffrirent tant de maux pendant l'exil du grand docteur de l'Eglise, saint Jean Chrysostôme; les Paule et les Marcelle, dames romaines, si célèbres et si hautement vantées dans les épîtres de saint Jérôme. Elles établirent, à leurs propres frais et à l'aide des quêtes qu'elles faisaient, une caisse, qu'elles appelaient ordinairement la caisse des confesseurs de la foi, et avec ces ressources elles subvenaient, chaque mois, aux besoins des membres du sacré collége.

Pendant qu'un grand nombre de cardinaux souffraient en France pour la cause de Pie VII, que faisait ce pontife, prisonnier

à Savone

Le comte de Metternich, qui se trouvait à Paris, avait demandé à l'empereur, dans un moment de bonnes dispositions, la permission d'envoyer à Savone un agent autrichien, chargé de voir le pape et de régler avec lui quelques affaires religieuses relatives au diocèse de Vienne, et à d'autres parties des Etats héréditaires l. Surpris de la complaisance de l'empereur à consentir à l'envoi de cet agent, frappé de l'assurance qu'on lui donnait que Napoléon ne s'opposait pas à ce que l'accès auprès du chef de l'Eglise fât libre, et à ce que les fidèles lui adressassent leurs recours, Pie VII en ressentit un moment de plaisir réel. Il parut s'intéresser vivement à des détails sur le mariage, lequel offrait, lui disait-on, le plus sûr garant d'une paix stable. « Veuille le Ciel,

l. M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t 2, p. 259.

» s'écria t il, que cet événement imprévu consolide la paix con-» tinentale! Nous désirons plus que personne que l'empereur » Napoléon soit heureux; c'est un prince qui réunit tant d'éminentes qualités! Veuille le Ciel qu'il reconnaisse ses vrais intérêts : » il a dans ses mains, s'il se rapproche de l'Eglise, les moyens de » faire tout le bien de la religion, d'attirer à soi et à sa race la » bénédiction des peuples et de la postérité, et de laisser un nom » glorieux sous tous les aspects. » Bientôt après, des souvenirs et des réflexions amères sur sa situation traversèrent ces élans de son cœur délivré. Son isolement et plusieurs autres sujets désagréables furent ramenés par lui sur le tapis. Lorsqu'on lui parla des embarras des évêques d'Autriche et des dangers imminens qui menacaient l'Eglise et le saint Siége, s'il ne tâchait de sortir de l'état d'inactivité et de nullité où il se trouvait, il répondit : « Nous » les avons bien pressentis ; c'est la seule pensée qui nous occupe. » Cette interruption de toutes relations avec les clergés étrangers, » la difficulté de nos communications avec les évêques français » même, sont le sujet de notre plus profond chagrin. Quoique » détenu ici, sans correspondance libre, sans nouvelles, excepté » les nouvelles très-vagues que nous puisons dans quelques » feuilles détachées du Moniteur, nous avons bien jugé quels » devaient être les embarras des évêques : aussi n'avons-nous » pas cessé de nous plaindre de notre situation sous ce rap-» port : c'est un vrai schisme établi par le fait. Nous ne deman-» dons rien pour nous à l'empereur, nous n'avons plus rien à » perdre. Nous avons tout sacrifié à nos devoirs. Nous sommes » vieux, sans besoins; quelle considération personnelle pourrait » donc nous détourner du sentier que nos devoirs et notre con-» science nous ont prescrit, ou nous faire désirer la moindre chose * pour nous? Nous ne voulons pas de pension, nous ne voulons » pas d'honneurs; les aumônes des fidèles nous suffiront. Il y a eu » d'autres papes plus pauvres que nous, et nous ne pensons à » rien au delà de l'enceinte étroite où vous nous voyez; mais nous » désirons ardemment que nos communications soient rétablies » avec les évêques et les fidèles. Il nous suffit que les recours de » ces derniers nous parviennent librement, et que nous ayons les » moyens d'exercer nos fonctions. Qu'on ne nous laisse pas seul » (nous le sommes tellement, que nous avons dû ériger en secré-» taire un domestique dont le caractère était lisible)! Qu'on ne » nous empêche pas de remplir notre ministère spirituel par dé-» faut absolu des individus nécessaires, et parce que l'accès des » fidèles auprès de nous n'est pas libre! Nous avons fait ce qui a dépendait de nous, ayant expédié tout seul au delà de cinq cents.

5An 18 disp

» de l' out:

» qui

» obse

» nou

» l'age

» voy

miel Par

saint neveu

• de » s'êtı

> tair

a vict

ajou

vior

» not

a d'E

Le à Par plusi et en

chio, taire

envo le co Berth

l'hôte cham tion

Pi affair de M avait pous

médi cesse

tion

sanc

n 1810] x conpereur d'émitérêts: ens de

race la n nom nirs et lans de ts dési parla ens qui

rtir de « Nous ccupe, angers, rançais uoique xcepté ielques quels s - nous

e raplemanrien à ommes ourrait e cone chose oulons y a eu isons à

s nous tablies burs de ons les as seul secréon ne oar déès des ce qui

q cents

· dispenses, et venant de tous nos moyens au secours des évêques » de l'empire français, dont les instances nous sont parvenues. Mais

 outre que les forces physiques nous manquent, il y a des matières » qui ont besoin d'être examinées, discutées; il ya des formules à

» observer, hizarres même, et néanmoins nécessaires, auxquelles

» nous n'entendons rien. Vous ne vous figurez pas, dit-il encore à

» l'agent autrichien, la consolation que nous éprouvons, en vous

» voyant porteur d'affaires relatives à votre clergé! Voilà le pre-

" mier canal qui s'ouvre devant nous. "

Parmi les sujets de chagrin qui affectaient profondément le saint Père, la détention à Fénestrelle du cardinal Pacca et de son neveu lui tenait fort à cœur. « On doit, dit-il, lui avoir rendu de mauvais services auprès de Sa Majesté, dont il ne peut » s'être attiré le mécontentement personnel. Il était notre secré-» taire d'Etat à une époque malheureuse, et il en est l'innocente » victime. Mais ce ne peut être un tort aux yeux de l'empereur, ajouta-t-il; vous savez, ainsi que tout le monde, que nous écri-» vions nous-même nos protestations; que, pour ne compro-» mettre personne, nous nous étions exclusivement chargé de » notre défense : il fallait bien, pour la forme, que le secrétaire

a d'Etat y prêtât son nom.

Les autres motifs de peine du pape étaient l'appel et le séjour à Paris de ses cardinaux et de ses ministres, la déportation de plusieurs évêques qui avaient suivi ses instructions littéralement, et enfin le chagrin de n'avoir pu obtenir que les prélats Ménochio, son confesseur, Dévoti, secrétaire des brefs, Testa, secrétaire des lettres aux princes, et puis quelques copistes, lui fussent envoyés. Du reste, il se louait des attentions que lui montraient le comte de Chabrol, préfet du département, et le général César Berthier, commandant à Savone. Mais il refusait de sortir de l'hôtel de l'évêché qu'il habitait, bornant ses promenades à sa chambre et à un petit jardin. L'affluence du monde que la dévotion amenait journellement à ses pieds ne diminuait pas.

Pie VII promit de s'occuper directement et promptement des affaires du clergé d'Autriche. Le 21 mai 1810, il adressa au comte de Metternich un Bref en réponse à la Lettre que ce dernier lui avait écrite. Il y renouvelait les assurances de sa constance à repousser l'injustice; il indiquait néanmoins qu'il agréerait une médiation sur des bases dignes de lui, et quand on aurait fait cesser son état désolant et isolé. L'expression qui peint la situa tion est empreinte d'un caractère de tendresse, de reconnaissance, de confiance douce, mais où se retrouve la gravité du pontife; il est malheureux, il est attendri, mais il est toujours

grand, et le vicaire de Jésus-Christ sur la terre .

Dans un décret du 10 juin de la même année, l'empereur exerça, en matière ecclésiastique, un acte d'autorité a peine licite aux pontifes romains pour des motifs urgens dans les plus grands besoins de l'Eglise2; ce fut la suppression de dix-sept évêchés, avec leurs chapitres, dans les départemens de Rome et de Trasimène. Il donnait pour raison qu'ils étaient superflus et onéreux pour les peuples. Il en conservait quatorze, réduits ensuite à treize par la suppression du siége de Baguarça; il y réunissait les territoires des Eglises supprimées. Cette faveur distinguée de l'empereur échut aux diocèses dont les évêques, par une honteuse condescendance, prêtèrent le serment exigé par le gouvernement, malgré la défense du pape. Les prêtres des Eglises supprimées, la plupart accablés d'années et d'infirmités, appelés aussi à prêter serment, aimèrent mieux encourir la perte de leurs biens et l'exil en France que de déshonorer leurs cheveux blancs.

Une voix hardie redisait cependant à Napoléon les douleurs de Rome. Le sculpteur Canova, qu'il avait fait venir, ne craignait pas de réclamer en faveur de cette métropole des arts comme de la religion. Cette capitale, dit-il, dans un entretien, en présence de Marie-Louise, est désolée depuis l'absence du pape; elle a perdu » le souverain, quarante cardinaux, les ministres étrangers, plus dedeux cents prélats, une foule d'ecclésiastiques; l'herbe va pousser • sa graine dans les rues : votre gloire me permet de vous parler • librement³. L'or ruisselait à Rome, aujourd'hui il n'en coule plus. C'était bien peu de chose que cet or dans les derniers temps; semez du coton... Nous ferons Rome capitale de l'Italie, et nous y joindrons Naples : qu'en dites-vous? serez-vous con-• tent? — Les arts pourraient ramener la prospérité; la religion • favorise les arts. Chez les Egyptiens, chez les Grecs et les Romains, sire, la religion seule a soutenu les arts. Les travaux des » Romains portent le sceau de la religion. Cette salutaire in-» fluence sur les arts les a encore sauvés en partie des ravages des Barbares. Toutes les religions sont les bienfaitrices des » arts ; celle qui est plus particulièrement et plus magnifiquement • leur protectrice et leur mère, c'est la vraie religion, notre relipion catholique romaine. Les protestans, sire, se contentent d'une simple chapelle et d'une croix, et ne donnent pas occasion de fabriquer de beaux objets d'art. Les édifices qu'ils pos» sède sant ä protes

Dar intrép mots un mo le sou trice I conte » quo

» nièr o com

» puis • qua

• des ava mo

> » mo fau • elle

» sire » per a ne

hal » du pir

» dé il di • je

» pa » si • fo

» SO » V

Et, » as

» qu

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 267.

Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 261-262.

⁵ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 3, p. 272-273.

in 1810) Dujours

pereur
peine
peine
pe plus
pechés,
Trasinéreux
treize
s terril'empese conlement,
rimées,
prêter

et l'exil

ouleurs aignait ne de la ence de a perdu plus de pousser parler le plus. temps; alie, et is coneligion les Roaux des ire inravages ces des uement re reli-

lentent

s occa-

ls pos-

» sèdent ont été fabriqués par les autres. » L'empereur, s'adressant à Marie-Louise et l'interpellant, s'écria : « Il a raison; les protestans n'ont rien de beau. »

Dans un autre entretien, Canova, se donnant à lui-même une intrépide mission, parla tout à coup du saint Père 1: les premiers mots qui échappèrent au Vénitien furent si forts qu'il craignit un moment d'avoir commis une imprudence impardonnable; mais le sourcil de Napoléon n'avait pas annoncé l'orage, et l'impératrice regardait l'artiste avec une surprise mêlée d'une satisfaction contenue. Alors plus encouragé, il continua : « Mais, sire, pour-» quoi Votre Majesté ne se réconcilie-t-elle pas en quelque manière avec le pape? - Parce que les prêtres, monsieur, veulent commander partout et être maîtres de tout, comme Grégoire VII. - Il me semble, sire, qu'il ne faut pas redouter cela à présent, » puisque c'est Votre Majesté qui est maîtresse de tout en Italie. - Les papes ont toujours tenu très-bas la nation italienne, • quand ils n'étaient pas maîtres à Rome par suite des factions des Colonna et des Orsini. — Certainement, si les papes, sire, avaient possédé l'audace de Votre Majesté, ils ont eu de beaux • moments pour devenir maîtres de l'Italie. - C'est cela qu'il faut, monsieur, dit Napoléon en touchant son épée, c'est cela qu'il » faut avoir, il faut l'épée. — Non pas l'épée seulement, mais avec » elle le lituus (bâton recourbé que portaient les augures). Enfin, sire, puisque vous êtes arrivé à cette grandeur par l'épée, ne permettez pas que nos maux s'accroissent. Je vous le dis, si vous » ne soutenez Rome, elle devient ce qu'elle était lorsque les papes habitaient Avignon. Malgré l'incroyable quantité de ses aqueducs et de ses fontaines, on manqua d'eau, les conduits se rompirent, il fallut boire le limon jaune du Tibre : la ville était un désert. > L'empereur parut vivement ému, et, frappé de ce fait, il dit avec force : « Mais on m'oppose des résistances! Hé quoi! • je suis le maître de la France, de toute l'Itelie et de trois grandes » parties de l'Allemagne; je suis le successeur de Charlemagne! » si les papes d'aujourd'hui avaient été comme les papes d'autres fois, tout serait accommodé. Vos Vénitiens, à vous même, se sont brouillés avec les papes. — Non pas au point où en est » Votre Majesté. — Mais en Italie le pape est tout allemand. » Et, en disant ces mots, Napoléon regarda l'impératrice. • Je puis assurer, dit-elle, que, quand j'étais en Allemagne, on disait » que le pape était tout français. » Napoléon continua : « Il n'a » voulu chasser ni les Russes, ni les Anglais, ni les Suédois, ni

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 273-275.

• les Sardes de ses Etats; voilà pourquoi nous l'avons brisé. • Quelle qu'eût été la disposition où Canova avait laissé l'empereur, il devait naître de nouveaux troubles .

Buonaparte avait toujours été persuadé que Grégoire-Barnabé Chiaramonti était un homme de peu de talent, peu versé dans les sciences, et d'un caractère très-faible et très-timide; de sorte que toutes les actions dans lesquelles il avait montré du courage, de la vigilance et de la fermeté, avaient toujours été attribuées non à lui-même, mais à ses ministres 2. Ce fut d'après cette opinion qu'il dirigea la conduite qu'il crut devoir tenir avec le pape pour vaincre enfin son opposition, et le forcer à seconder toutes ses vues et tous ses desseins : il détacha de lui tous ses ministres et tous ses conseillers, et les personnes de confiance auxquelles il pouvait avoir recours, et le relégua à Savone pour l'assiéger de ses prières, de ses promesses et de ses menaces. Mais il trouva une résistance plus grande qu'il ne s'y attendait, pour n'avoir pas bien connu les qualités morales et le caractère du pape. Pie VII n'était pas un homme de peu de talent, ni d'un caractère faible et pusillanime; il avait, au contraire, un esprit prompt et actif, et était versé dans les sciences sacrées. De plus, il était doué de ce bon sens qui fait voir les choses sous leur véritable point de vue et en fait reconnaître toutes les difficultés. Les premières idées qui se présentaient à son esprit dans la conduite des affaires et ses premières résolutions étaient toujours dictées par un bon sens exquis et par un jugement fin; et plût au Ciel qu'elles eussent toujours reçu leur effet! Mais si un de ses ministres ou quelque autre personne considérable lui faisait des objections et lui proposait un autre parti, le bon Pie VII abandonnait souvent son avis et suivait les conseils d'autrui, qui, la plupart du temps, n'étaient pas meilleurs. Les malveillans attribuent cette docilité à la faiblesse de son caractère et à un excessif laisser-aller; d'autres l'imputent à une opinion trop désavantageuse de lui-même et à une trop grande défiance de ses lumières et de son talent, reconnaissant par là sa modest, et son humilité. Il est certain que, pendant les années de son pontificat, on ne vit pas toujours en lui une manière constante et uniforme de procéder dans la conduite des affaires. Transporté à Savone, et entouré de personnes attachées à son service, qui ne s'étaient jamais occupées d'affaires politiques ou ecclésiastiques, il se trouva abandonné à lui-même, et ce fut alors qu'on connut clairement tout le bien qu'on pouvait

An 18 attend d'autr idées cette des é nique Eglise ses ef aucun depuis lente (le che lettres pas a quelle effet; prise d'Itali lence tion c sion s ferme différ qu'il a

entier
« N
» du 1
» com
» riale
» vaca

Milar

» auci » tout » noti

» Vou

» sur » voit » dro

» cello » tion

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 276.

Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 16-20.

[⇒]ďar ⇒déjâ

[»] avo

n 1810† prisé. ► ¹empe-

arnabé ans les rte que ige, de es non pinion e pour tes ses tres et elles il ger de va une oir pas Pie VII faible t actif, oué de oint de s idées ires et on sens eussent uelque ui pront son ps, n'ecilité à

nt son
ps, n'écilité à
'autres
ne et à
reconin que,
urs en
la consonnes
d'faires
même,
ouvait

attendre de lui, si, au lieu de suivre presque toujours les conseils d'autrui dans la décision des affaires, il s'était borné à ses propres idées et à ses premières résolutions. A peine était-il arrivé dans cette ville qu'il reçut de tous côtés des lettres des cardinaux et des évêques, qui le suppliaient de donner l'institution canonique aux ecclésiastiques nommés par l'empereur à différentes Eglises vacantes de France et d'Italie. Napoléon faisait tous ses efforts pour qu'on crût qu'il n'avait l'intention de faire aucun changement dans les affaires de l'Eglise, et que même, depuis l'usurpation des Etats ecclésiastiques et l'expulsion violente du pape, les relations et les liens qui existaient entre lui et le chef suprême de l'Eglise romaine n'avaient pas cessé. Mais les lettres des cardinaux et des évêques adressées à Pie VII, n'étant pas accompagnées des instances de personnes présentes auxquelles il avait coutume de ne pas résister, ne produisirent aucun effet; de sorte que le pape resta ferme dans la résolution qu'il avait prise de ne plus admettre les nominations aux Eglises de France et d'Italie, si on ne lui donnait auparavant satisfaction pour les violences sans nombre et les outrages qu'il avait reçus dans l'occupation de Rome, dans la dispersion du sacré collége, et dans l'expulsion sacrilége de sa personne. Il répondit avec une dignité et une fermeté apostoliques aux instances qui lui furent laites par ces différens persongages. Parmi les lettres qu'il écrivit alors, celle qu'il adressa, le 26 août 1809, au cardinal Caprara, archevêque de Milan, mort à Paris le 21 juillet 1810, mérite d'être rapportée en entier.

« Nous avons reçu dans cette ville, le 19 du courant, votre lettre odu 19 juillet, dans laquelle, en qualité d'archevêque de Milan, » comme vous le dites, vous exposez le désir de Sa Majesté impé-» riale que les archevêques et évêques déjà nommés aux Eglises » vacantes de France reçoivent de nous l'institution canonique. » Vous déclarez aussi que l'empereur n'exige pas de nous de faire aucune mention de lui dans les bulles apostoliques, pourvu » toutefois que nous n'exprimions pas que nous agissons ainsi de » notre propre mouvement. Pour peu que vous vouliez réfléchir » sur une telle proposition, vous ne pourrez vous empêcher de » voir que ce serait reconnaître et admettre dans Sa Majesté le » droit et l'exercice de la nomination des évêques; car la chan-» cellerie impériale dont vous parlez représente dans ses attribuations la personne même de Sa Majesté, et agit en son nom et » d'après ses ordres. Mais après le grand nombre de nouveautés » déjà introduites, contre lesquelles, comme vous le savez, nous » avons tant de fois et si inutilement réclamé; après les violences

exercées contre tant d'ecclésiastiques; après la déportation de tant » d'évêques et de la plus grande partie des cardinaux, entre autres du » cardinal Pacca, détenu à Fenestrelle; après l'occupation du pa-» trimoine de S. Pierre; après que nous avons été assailli à main » armée dans notre propre palais, et transporté, comme vous devez » le savoir, d'un lieu à un autre, toujours gardé étroitement, sans » pouvoir communiquer avec les évêques même à qui, dans cer-» tains lieux, il n'était permis que de venir nous saluer, et encore s en la présence de gardes assignés, et à qui, dans d'autres lieux » l'accès auprès de nous était complétement interdit; après, disonsnous, tant d'attentats sacriléges et tant d'autres encore dont nous ne parlons pas, parce qu'ils seraient trop longs à raconter, et » contre lesquels, comme vous le savez, les anathèmes ont été ful-» minés par les conciles généraux, pourrions-nous reconnaître le adroit en question sans manquer à nos devoirs, sans nous mettre • en contradiction avec nous-mêmes, et sans occasionner un grand » scandale parmi les fidèles qui croiront que c'est la fatigue des » souffrances que nous avons endurées, ou la crainte de souffrances » plus grandes encore, qui nous a fait trahir notre devoir et ap-» prouver publiquement ce que jusqu'alors nous avions solennel-» lement réprouvé? Maintenant, pesez ces choses à la balance du » sanctuaire et non à celle de la prudence charnelle.

Malgré un tel état de choses, Dieu sait si nous désirons ar-» demment rendre leurs pasteurs aux Eglises vacantes de France, » auxquelles nous avons donné tant de preuves de prédilection, et » si nous souhaitons trouver moyen de le faire d'une manière qui » soit en harmonie avec les circonstances, avec notre ministère » et notre devoir. Mais devous-nous, dans une affaire d'une si » grande importance, procéder sans consulter nos conseillers? Et » comment pourrions-nous les consulter, puisque nous avons été » séparé d'eux par la violence, puisqu'on nous a ôté tout moyen o de communiquer librement avec eux, et tout ce qui nous est né-» cessaire pour l'expédition de telles affaires? car jusqu'ici nous » n'avons pu encore obtenir de serrétaire. Du reste, si Sa Majesté » aime réellement la paix de l'Eglise catholique, il est à propos » qu'elle se réconcilie avec son chef; qu'elle abolisse les innova-» tions religieuses contre lesquelles nous avons réclamé sans fruit; » qu'elle nous restitue notre siège, et au Siège apostolique ses » Etats, qui sont le patrimoine de S. Pierre et non le nôtre; qu'elle rende aux fidèles le droit inviolable de communiquer librement » avec leur père et pasteur suprême, droit dont les prive notre » captivité; qu'enfin elle fasse rentrer les cardinaux dans notre

∏An > sei > rer

» ho

» sein » lise » ma

» être » pré (» tio

biel'E_inot

C

» vér

quel parti priai bless catio

Capi le probte seille qu'il pont velle vint prix pas s sur l

de ca pose O

1 H

res du

du pa-

à main

devez

t, sans

ns cer-

encore

s lieux.

disons-

nt nous

nter, et

été ful-

aître le

mettre

h grand

gue des

trances

et ap-

lennel-

ince du

ons ar-

France,

ction, et

ière qui

inistère

l'une si

lers? Et

ons été

moyen

s est né-

ici nous

Majesté

propos

innova-

ns fruit;

que ses

; qu'elle

orement

re notre

is notre

» sein et les évêques au milieu de leur troupeau, et alors tout » rentrera dans l'ordre désiré.

» Nous aussi, au milieu des malheurs de notre triste situation,
nous ne cessons de prier Dieu, qui tient dans sa main le cœur des
hommes, pour celui même qui est l'auteur de tant de maux; nous
croirions toutes nos peines assez récompensées, s'il plaisait au
Très-Haut de le ramener à des pensées meilleures. Si les desseins secrets de Dieu ne permettent point que ce souhait se réalise, nous déplorerons hautement du fond du cœur tous les
maux qui pourront suivre, et qui ne pourront justement nous
être imputés; et de notre côté nous ne négligerons rien pour
prévenir ces maux autant qu'il dépendra de nous.

Quant à ceux qui disent que nous ne mettons aucune distinc-» tion entre le temporel et le spirituel, vous connaissez assez la » vérité pour démentir une telle calomnie; et d'ailleurs vous savez » bien que nous ne pouvons laisser sans défense le patrimoine de » l'Eglise, sans manquer essentiellement à nos devoirs et sans » nous rendre parjures.....»

Cette pièce, dit le chevalier Artaud , où l'on remarque quelque chose de la majesté du style des Pères, a cela de particulier et de très-habile, que le pape, en déclarant qu'il priait pour l'empereur, atténuait, en quelque sorte, et sans faiblesse, le coup qui avait pu être porté par la bulle d'excommunication.

La fermeté que montra Pie VII dans ses réponses au cardina. Caprara et aux autres évêques, ainsi que dans ses entrevues avec le préfet du département embarrassa Buonaparte, qui croyait tout obtenir du pape une fois séparé de ses ministres et de ses conseillers². Il chercha alors à se former un parti parmi les cardinaux qu'il avait réunis à Paris, et à s'en servir pour venir à bout du pontife, et le faire condescendre à ses volontés; mais cette nouvelle tentative ne lui réussit pas. D'ailleurs la question de mariage vint partager le sacré collége en cardinaux qu'on voulait à tout prix éloigner du pape, et en cardinaux qu'il ne verrait peut-être pas auprès de lui avec plaisir ³. De part et d'autre, chacun resta sur le terrain qu'il paraissait avoir pris à cœur de défendre.

Buonaparte résolut donc de former une commission composée de cardinaux, d'évêques et d'autres ecclésiastiques, pour leur proposer diverses questions et entendre leur avis.

Outre la grande, importante et principale affaire de la

¹ Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 268.

^a Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 24-26.

Histoire du pape Pie VII. t. 2, p. 208

confirmation des évêques, Napoléon songeait à arranger les affaires générales de l'Eglise, désirant toutefois que les déterminations qu'on prendrait, non-seulement ne s'opposassent pas à ses desseins, mais servissent à l'exécution de ses vastes projets. Il comprenait bien qu'il ne pouvait laisser longtemps l'Eglise dans cet état voisin de l'anarchie, sans aucun centre d'unité (puisqu'on avait interrompu la libre communication des fidèles avec le pontife romain), et privée de ces tribunaux, existant à Rome, auxquels on a recours de toutes les parties du monde dans les matières ecclésiastiques. Il prévoyait également que, tôt ou tard, il lui faudrait malgré lui rendre à Rome son évêque particulier, ou dans la personne de Pie VII, ou dans celle de son successeur, et replacer dans cette ville le siége pontifical. Mais tout cela, selon ses idées, devait s'accomplir sans qu'il abandonnât les domaines ecclésiastiques qu'il avait usurpés, ainsi que la souveraineté de Rome à laquelle il voulait que le pape lui-même et le sacré collége renonçassent de bonne volonté, en se soumettant à toutes les conditions qu'il prescrivait. Il voulait aussi prévenir, pour l'avenir, dans les matières de discipline, les controverses entre les évêques de son empire, au nombre desquels il comptait le pape, prétendant, selon l'opinion moderne, que ce n'étaient pas les autres Eglises, filles et disciples de l'Eglise romaine, qui devaient se soumettre à leur mère et maîtresse, mais l'Eglise romaine qui devait suivre les doctrines et les opinions de celle-ci.

Pour préparer les voies à l'exécution de ses projets, il avait formé le 16 novembre 1809 la commission dont nous avons parlé, et qui était composée du cardinal Fesch, président, du cardinal Maury, de l'archevêque de Tours, des évêques de Nantes, de Trèves, d'Evreux et de Verceil, de l'abbé Emery, supérieur général de Saint-Sulpice, à Paris, et du père Fontana, général des Barnabites, qui se retira après les premières réunions. Cette commis sion tint ses séances dans le palais du cardinal Fesch.

Buonaparte lui fit proposer trois séries de questions: la première concernant le gouvernement de l'Eglise en général; la seconde sur le Concordat; la troisième touchant les Eglises d'Allemagne et d'Italie, et la bulle d'excommunication. La rédaction des réponses fut confiée pour la première série à l'évêque de Trèves, pour la seconde à l'évêque de Nantes, et pour la troisième à l'archevêque de Tours. Quelque temps après, c'est-à-dire le 11 janvier 1810, le conseil ecclésiastique envoya ses réponses aux questions proposées par l'empereur. L'abbé Emery avait refusé de les

sig $c\bar{\sigma}$ n'é pre est per des gag ne o mai Bea ses, sain le ci per prên song devo respo [Egl donn bons les ai

A

No posée « I

» quel » fami » par u » petit » bien » jugei

»de ce

reur fai avec sa

plus no

⁴ Mcm. pour servir à l'hist. eccl. pend. le xvine siècle, tom. 3, p. 524.

I Mén

2 Cett
parmi I
tres d'il
d'autres
les deux
tres vill
de Rom
de règle

10

les

mi-

ses

. 11

ans

uis-

vec

me,

les

ard,

lier,

seur,

elon

aines

té de

col-

es les

l'ave-

s évê∙

, pré-

autres

ent se

rui de-

l avait

parlé,

ardinal

tes, de

r génées Bar-

ba mis

la prela sed'Alle-

ion des

Trèves,

à l'ar-

rr jan-

x ques-

é de les

signer, alleguant qu'il ne convenait pas qu'il mît sa signature à côté de celles de cardinaux et d'évêques. Dans le fait, les réponses n'étaient pas telles qu'on pouvait et qu'on devait l'attendre de prélats si illustres et si recommandables '. On n'y trouve point, il est vrai, ni dans celles qui furent données l'année suivante. la perfidie criminelle et schismatique des Acace, des Photius et des Crammer: mais combien ces réponses sont loin du langage apostolique que tinrent à leurs princes et souverains, nous ne dirons pas les Athanase, les Hilaire, les Basile, les Ambroise; mais, dans des temps plus rapprochés de nous, les Tencin, les Beaumont et d'autres illustres évêques français! Dans ces réponses, on rend quelquefois hommage à la vérité et aux principes de la saine doctrine; mais les éloges de piété, de justice et de zèle pour le culte catholique, prodigués à un souverain qui venait d'usurper le patrimoine de l'Eglise et retenait en prison son chef suprême; l'accusation calomnieuse faite à l'excellent pontife de ne songer qu'à des intérêts purement temporels, et de négliger ses devoirs dans le gouvernement des choses sacrées; la censure peu respectueuse, et souvent injuste et mensongère, des maximes de l'Eglise romaine et de la conduite des papes; les conseils funestes donnés à Napoléon pour seconder ses desseins, font désirer aux bons Français qu'on efface ces monumens peu honorables dans les annales de l'Eglise de France.

Nous indiquerons seulement quelques-unes des questions proposées, qui dévoilent clairement les desseins de Napoléon.

"Il est hors de doute (ce sont ses propres paroles) que depuis quelque temps la cour de Rome est réduite à un petit nombre de s'familles; que les affaires de l'Eglise y sont examinées et dirigées par un petit nombre de prélats et de théologiens, nés dans de petits villages des environs de Rome², qui ne sont pas en état de bien connaître les grands intérêts de l'Eglise universelle et de les juger convenablement. Dans cet état de choses, serait-il à propos de convoquer un concile? Ne conviendrait-il pas que le consis-

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 26-31.

⁹ Cette assertion de l'empereur n'était pas fondée sur la vérité. Il y avait alors parmi les cardinaux les Pignatelli, les Caraccioli, les Ruffo, les Caraffa, et d'autres d'illustres familles de Naples; il y avait les Litta, les Scotti, les Crivelli, et d'autres de Milan; il y avait cinq cardinaux des premières maisons de Rome, les deux Doria, Mattei, Gabrielli et Albani; il y avait enfin des cardinaux d'autres villes illustres d'Italie, et s'il s'en trouvait que ques-uns venus des environs de Rome, ils avaient acquis les lumières et les connaissances qui doivent servir de règle pour le gouvernement de l'Eglisc universelle. Cette phrase de l'empereur fait bien voir combien, dans les temps passés, la cour romaine avait agi avec sagesse en attirant à Rome et en comblant d'honneurs les membres des plus nobles familles des principales villes d'Italie.

» toire, ou conseil privé du pape, fût composé de prélats de toutes les nations pour éclairer Sa Sainteté? En supposant que l'on reconnaisse qu'il n'est pas nécessaire de faire des changemens dans « la constitution actuelle du saint Siège, l'empereur ne réunit-il » pas dans sa personne les droits dont jouissaient jadis les rois de » France, les ducs de Brabant, les rois de Sardaigne, les ducs de Toscane, etc., dans la nomination des cardinaux et autres pré-» rogatives? » La commission répondit à cette question qu'elle était d'avis qu'il ne pouvait y avoir lieu à la convocation d'un concile, parce que le concile de Trente avait examiné le même objet et avait décidé qu'on ne pouvait prescrire de lois au pape dans le choix des cardinaux; qu'en outre, un concile national n'avait pas autorité suffisante pour former des règlemens et des canons, et qu'on ne pouvait rassembler un concile œcuménique sans le chef de l'Eglise : réponse très-sage à laquelle on ne peut rien opposer. Mais on ajoutait, pour adoucir un peu la rigueur de cette réponse, que l'empereur pouvait exiger que le pape lui reconnût le droit de nommer des cardinaux et les autres prérogatives dont jouissaient auparavant les souverains des royaumes et des pays réunis à l'Empire français.

La plus importante des questions proposées roulait sur le refus du pape de confirmer les nominations des évêques. « Le gouvernement français, était-il dit, n'ayant pas manqué à l'observation du Concordat, si le pape refuse d'exécuter les conventions
et de remplir les intentions de l'empereur, en pareil cas que convient-il de faire pour le bien de la religion? » La commission,
après avoir exposé les différentes règles suivies par l'Eglise depuis plusieurs siècles dans l'élection et la confirmation des évêques,
déclara que, n'étant composée que d'un très-petit nombre de prélats, elle n'avait pas l'autorité nécessaire pour discuter une question
si importante, et elle proposa la réunion d'un concile national de
tous les évêques de l'Empire français, dans le but d'examiner cet
objet et de fournir les moyens de remédier aux maux qu'occasionnait le refus des bulles pontificales.

L'emper eur ne fut pas satisfait de cette réponse, parce qu'on ne lui disait pas clairement, comme il le désirait, que le concile national pouvait donner une décision et fournir un autre mode d'institution canonique à défaut de celle du pape. Il fit alors mander Duvoisin, évêque de Nantes, qui jouissait de sa faveur, dit que la réponse de la commission lui semblait incomplète, et dicta à l'évêque même une note qu'il l'invita à communiquer aux autres membres de cette commission. Il cherchait à prouver que, le Concordat de 1801 étant aboli, l'Eglise de France pouvait substituer à la confir-

éta ma Cor que pou can les taie étai et d

amé

Bull

des

tels de t

disc

Ils v de

n

à

ti

V

el

ac

pa

æ

éti

co

nic

and

ces

pres fàch don

p. 14

outes
on res dans
mit-il
ois de
ics de
s préqu'elle
d'un
même

u pape ational et des nénique ne peut

ueur de e lui reogatives

des pays · le refus

gouverobservaventions que conmission, Glise deévêques, re de préquestion

ational de

miner cet

qu'occa-

e qu'on ne oncile na-mode d'in-rs mander t que la rélà l'évêque s membres ncordat de à la confir-

mation que refusait le pape d'autres moyens d'institution canonique. C'était certainement une scène curieuse de voir un jeune militaire, élevé au milieu des armes et des champs de bataille, dicter à un évêque des règles sur la discipline ecclésiastique et sur le gouvernement de l'Eglise.

Alors, la commission crut devoir donner une réponse plus satisfaisante à l'empereur. Elle lui renouvela d'abord l'avis de convoquer un concile national de tous les évêques de l'empire; puis elle déclara que, si le pape persistait dans la résolution de ne pas accorder les bulles à ceux qui étaient nommés aux siéges épiscopaux, vu l'impossibilité de recourir pour le moment à un concile œcuménique, et pour prévenir les maux graves et imminens dont était menacée l'Eglise de France, on pouvait, avec l'autorité du concile, substituer à la confirmation pontificale l'institution canonique donnée par le métropolitain aux évêques ses suffragans; et que cette institution serait donnée au métropolitain par le plus ancien évêque de la province, jusqu'à ce que le pape ou ses suc-

cesseurs prissent la résolution d'exécuter le Concordat.

Dans la troisième et dernière série, on demandait d'abord quels étaient les moyens à prendre pour faire sortir l'Eglise d'Allemagne du désordre où elle était : les évêques proposaient un Concordat à peu près pareil à celui de France 2. Par la deuxième question, l'empereur demandait comment il faudrait s'y prendre pour régularisor une nouvelle circonscription d'évêchés en Toscane et dans d'autres contrées, si le pape refusait d'y coopérer : les évêques répondaient que la Toscane et les autres pays n'étaient pas en souffrance comme l'Allemagne; que les Eglises y étaient régulièrement organisées, et qu'il était digne de la sagesse et de la modération de l'empereur de suspendre l'exécution des améliorations qu'il projetait. La dernière question portait sur la Bulle. On demandait quel parti prendre pour empêcher que dans des temps de troubles et de calamités les papes ne se portent à de tels excès de pouvoir. La réponse à cette question est une de celles de tout le rapport qu'il est moins aisé de justifier. Les évêques y discutent les motifs de la Bulle, et en parlent assez légèrement. Ils vont jusqu'à la déclarer nulle et de nul effet; ils peignent sous de fausses couleurs la politique du saint Siége, et le rendent presque responsable des procédés de son persécuteur. On est fàché que des prélats se soient montrés assez complaisants pour donner en quelque sorte gain de cause à un homme en qui ils ne

¹ Fragmens relatifs à l'histoire ecclésiastique des prem. ann. du xix° siècle, p. 144.

⁹ Mém. pour servir à l'hist. eccl. pend. le xvIII^e siècle, t. 3, p. 530-531.

U

ľ

qu

gli

Ce?

sil

da

de

do

le

lo

pr

Sec

vic

qu

L'

le

reg

co

eu

leu

Le

dé

cin cha

mi

rés

Les

pai

que lèr

ass

pouvaient se dispenser de voir un ennemi de l'Eglise. Cette conduite est une preuve nouvelle et humiliante de l'influence que l'esprit d'intrigue et d'ambition exerce sur les personnes même les plus distinguées par leur rang et leur mérite.

Dans une des réponses données par le conseil ecclésiastique à l'empereur, il s'éleva une discussion sur les Articles organiques ajoutés au Concordat, et solennellement désapprouvés par le pape, dans le consistoire du 26 mai 1802, ainsi que dans plusieurs remontrances faites par le saint Père à l'époque de son séjour à Paris en 1805. Malgré cette désapprobation connue du pontife, les prélats prétendaient justifier, en termes généraux, une partie de ces Articles, comme conséquence de la liberté et des principes de l'Eglise de France. Ils demandère et seulement à l'empereur la révocation de quelques-uns, entre antres de celui qui était ainsi conçu : « Les vicaires généraux des siéges vacans continueront » leurs fonctions même après la mort de l'évêque, tant que durera » la vacance, » Ils firent observer, et av 2c raison, que cet Article était contraire aux dispositions des sacrés canons, et particulièrement à celles du concile de Trente, qui établissent que, immédiatement après la mort de l'évêque, la jur diction épiscopale est dévolue de droit au chapitre de la cathédral, à qui il appartient de nommer le vicaire-général qui doit gouve ner le diocèse durant la vacance du siége. Il paraîtra sans doute étonnant que ces prélats fissent une telle remontrance à l'empere, r, dix ans après que les Articles organiques avaient été proclamés par le gouvernement; mais on comprendra, par ce que nous dirons plus tard, d'où leur vint tout à coup ce zèle pour les canons du concile de Trente, et pourquoi Buonaparte se montra si disposé à accorder la révocation de cet Article.

La facilité des prélats eut pour résultat d'exciter encore un homme déjà si entreprenant². Il ne parlait que de rétablir les libertés de l'Eglise gallicane dans le temps même où il appesantissait sur l'Eglise le joug le plur dur. Le 17 février 1810, il fit rendre un sénatus consulte où l'on disait que le pape ne pouvait jouir d'une puissance temporelle dans l'intérieur de l'Empire; qu'il devait résider à Paris, promettre de ne rien faire contre les quatre articles de 1682, et prêter un serment. Plusieurs sénateurs, malgré la complaisance accoutumée de leur corps, votèrent contre cet acte bizarre. Le 25 février, Napoléon décréta que l'édit le 1682, sur les quatre articles du clergé, était une loi pour tout

Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 32-33.

² Mem. pour servir à l'hist. eccl. pend. .e xvin* siècle, t. 3, p. 5v4 et 532.

tonconque nême

que à iques pape, rs reour à fe, les tie de pes de la ré: ainsi peront lurera

iculièimméale est
artient
se duque ces
s après
ouvers tard,
cile de

Article

ore un olir les pesano, il fit pouvait mpire; atre les s sénaotèrent le l'édit

ur tout

532

l'Empire. Ces articles se trouvaient alors dans la bouche de ceux qui les comprenaient le moins, et l'on entendait signaler l'ultramontanisme comme une hérésie épouvantable, alors que l'Eglise romaine était en butte à la persécution la plus violente. De ce moment, les prêtres furent soumis à une inquisition rigoureuse. On inséra exprès, dans le nouveau Code péna, des dispositions propres à fournir des prétextes de sévir contre eux, et on y décida que toute souveraineté étrangère était incompatible avec l'exercice de l'autorité spirituelle dans l'intérieur de l'Empire.

Pendant que Buonaparte cherchait, par tous les moyens, à faire donner l'institution canonique aux évêques nommés par lui, des discussions assez vives avaient lieu, au sein de l'Eglise catholique de la Grande-Bretagne, relativement à un veto que l'on voulait donner au roi sur le choix des évêques. Jusque-là la cour n'avait influé en rien sur leur nomination '. On imagina de lui conférer le droit de rejeter ceux dont elle croirait pouvoir suspecter la loyauté, et on résolut d'attacher à cette condition l'émancipation absolue des Catholiques que ceux-ci sollicitaient Les auteurs du projet paraissent avoir été des membres distingués du parlement, secondés de quelques Catholiques laïques

Ce projet avait été approuvé, dans l'origine, par Milner, un des vicaires apostoliques d'Angleterre, et par quelques-uns des évêques d'Irlande; mais depuis ils rétractèrent leur approbation. L'opposition contre le projet se manifesta surtout en Irlande, où le peuple même se prononça très fortement à cet égard. On y regardait l'influence du gouvernement dans le choix des évêques comme subversive de la religion. Le gouvernement n'avait point eu à se plaindre jusqu'alors des évêques catholiques, ni à suspecter leur fidélité. Pourquoi concevrait-il des craintes pour l'avenir? Les évêques d'Irlande s'assemblèrent plusieurs fois à ce sujet. Ils déclarèrent, le 14 septembre 808, dans une réunion de vingteinq d'entre eux, qu'il n'était point expédient d'introduire aucun changement dans le mode canonique suivi jusqu'alors pour la nomination des évêques, et ils confirmèrent encore depuis cette résolution.

Toutefois, les auteurs du projet en poursuivirent l'exécution. Les lords Grenville et Grey, Ponsonby et Hippisley, membres du parlement, et l'avocat catholique Butler, défendirent le veto par quelques écrits. L'opposition des évêques les arrêtait. Ils travaillèrent à les amener à seconder leurs vues, et indiquèrent une assemblée des Catholiques à Londres pour le 1^{cr} février 1810. C

Mem. pour serv. à l'hist. eccl pend. le xviii siècle, t. 3, p. 533-538

t

er

cł

ne

ac

cl

qı

de

V

p

di

devait y convenir d'une pétition à présenter au parlement, et dans laquelle il serait dit que les Catholiques étaient disposés, si on prenait à leur égard un système libéral, à entrer dans des arrangemens qui, sans blesser leur foi et leur discipline, assureraient la loyauté des sujets nommés à l'épiscopat. Trois des vicaires apostoliques anglais et un évêque coadjuteur se trouvèrent à cette assemblée, et parurent, dit-on, d'abord unis pour un refus; mais Poynter, coadjuteur de Londres, ayant changé d'avis après avoir entendu un discours du président de l'assemblée, entraîna dans son sentiment deux vicaires apostoliques, Douglas et Collingridge, et ils signèrent tous unc résolution conforme au projet. Milner, l'autre vicaire apostolique, s'y opposa seul, et s'unit pour un avis contraire aux évêques d'Irlande, dont il était l'agent en Angleterre.

Leux-ci, ayant appris la résolution du 1er février, convoquèrent à leur tour une assemblée qui se tint à Dublin, le 24 février 1810 et les deux jours suivans. Quatre archevêques et douze évêques s'y trouvèrent réunis, et prirent plusieurs résolutions. La première porte qu'il appartient aux évêques de juger des points de foi et de discipline sans l'intervention des laïques : c'est qu'ils regardaient ces derniers comme menant toute cette affaire. La deuxième résolution confirme celle qu'ils avaient prise unanimement le 14 septembre 1808. La cinquième porte que les évêques De voulaient d'autre subside que ceux que leurs fidèles leur offriraient volontairement : ils craignaient que ce ne fût se donner une chaîne que d'accepter un traitement, et blâmaient ce qu'on venait de faire à cet égard en Angleterre. Ces résolutions furent signées de seize évêques, et approuvées dans la suite de neuf autres.

Poynter, instruit de cette délibération, écrivit à Troy, archevêque de Dublin, plusieurs lettres dans lesquelles il se plaignit que ses démarches eussent été mal représentées. Il n'avait point compromis, disait-il à son collègue, les intérêts de la religion, et ne s'était montré disposé à seconder les arrangemens projetés que dans le cas où ils ne blesseraient point la foi et la discipline : c'étaient les termes de la résolution du 1er février. Cette explication n'opéra point de rapprochement, et on continua de se prononcer fortement à Dublin contre le veto.

En 1813, un bill fut présenté au parlement pour l'émancipation entière des Catholiques, qui eussent été admis dans les deux Chambres, et eussent pu aussi parvenir à tous les emplois : il fut rejeté, le 24 mai, à une très-faible majorité.

Cependant, comme le veto était toujours l'objet de discussions très-animées, Poynter, évêque d'Halie, qui de coadjuteur devint vicaire apostolique de Londres, crut devoir s'adresser à Rome pour

sés, si

ns des

ssure-

icaires

à cette

; mais

s avoir

a dans

gridge,

en obtenir une décision. L'état où était alors la capitale du monde chrétien n'était guère favorable pour traiter une affaire si épineuse. Il ne restait à Rome que quelques prélats qui avaient acheté, par leur soumission ou leurs complaisances, la faculté d'échapper à l'exil. Quarantotti, l'un d'eux, vice-préfet de la Propagande, répondit, le 16 février 1814, à Poynter, qu'on pouvait prêter le serment proposé, et s'engager à n'entretenir ni avec le souverain pontife ni avec ses ministres aucune correspondance qui tendît à troubler l'Eglise protestante, pourvu que par là on n'entendît pas qu'il n'était point permis de prêcher en faveur de la religion catholique. Le prélat approuvait aussi le veto royal.

Ce rescrit occasionna beaucoup de bruit en Angleterre, et surtout en Irlande. Les partisans du veto le firent valoir comme une décision solennelle en leur faveur; les autres contestèrent le droit que s'était attribué le vice-préfet de prononcer seul sur cette grande affaire. Le pape étant retourné peu après à Rome, Milner s'y rendit pour se plaindre du rescrit, et faire valoir ses motifs et ceux des évêques d'Irlande. Murray, coadjuteur de Dublin, fut envoyé à Rome pour le même objet, et plus tard, Poynter y fut aussi mandé. Le souverain pontife entendit leurs raisons, et ne prit cependan pas de décision formelle. Seulement une lettre du cardinal Litta, préfet de la Propagande, annonça qu'il ne serait rien innové avant l'émancipation accordée, et que le saint Père ne consentirait jamais à ce que sa correspondance avec les évêques fût soumise à l'inspection du gouvernement.

Cette publication ne calma pas les esprits, et il y eut encore à ce sujet une assemblée d'évêques à Dublin, en 1815. On y confirma les résolutions déjà prises plusieurs fois par le corps épiscopal d'Irlande, et on arrêta d'envoyer à Rome deux prélats chargés de représenter plus fortement au saint Père les inconvéniens du veto, et la répugnance des Catholiques d'Irlande pour une telle concession. Mais ces faits nous conduisent à l'époque où Pie VII fut définitivement rétabli dans l'exercice de son double pouvoir : d'ici là nous avons à raconter encore les malheurs de sa captivité.

Napoleon, ayant reçu les réponses des prélats, laissa ceux-ci agir eux-mêmes auprès de Pie VII pour le faire renoncer au parti qu'il avait pris de ne pas donner l'institution canonique aux évêques qui avaient été nommés par l'empereur 1.

Peu de temps après, le 25 mars 1810, dix-neuf évêques de l'Empire français écrivirent au saint Père une lettre commune ², dans

Milner, un avis eterre. voquèfévrier ze évêons. La points et qu'ils ire. La

eur ofdonner
qu'on
rent siautres.
oy, arse plain'avait

anime-

vêques

n'avait e la regemens foi et la évrier.» n conti-

ancipaes deux s : il fut

cussions r devint ne pour

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 33-35.

² Fragmens relatifs à l'histoire ecclésiastique des prem. ann. du xix^e siècle, p. 60.

laquelle, sous le prétexte de solliciter l'ampliation des facultés qu'on leur avait accordées pour les dispenses de mariage, ils renouvelèrent la demande de la confirmation de ceux qui étaient nommés aux Églises épiscopales, et en parlèrent en des termes qui pouvaient être pris pour une menace; ils déclaraient que l'Eglise, abandonnée par le pape, se trouverait dans la pénible nécessité de pourvoir elle-même à sa propre conservation. Le saint Père, guidé par son bon sens, accorda de bon gré les pouvoirs qu'il crut nécessaires au gouvernement de ces Églises, mais resta ferme et inébranlable dans le refus des bulles de confirmation pour les évêques nommés par l'empereur.

De tant de moyens qu'avaient autrefois les pontifes romains pour rappeler à l'obéissance les gouvernemens et les peuples indociles et sourds à leur voix, il ne leur est plus resté aujourd'hui, dans le cours ordinaire des choses, que le droit de confirmation et d'institution canonique des évêques. En suspendant cette institution, quand des raisons importantes l'exigent, le saint Siége manifeste sa juste indignation, et fait ainsi une sainte violence aux gouvernemens et aux peuples, pour les obliger à s'amender et à réparer les fautes qu'ils ont commises contre les lois sacrées de l'Eglise. Il n'est pas besoin d'entreprendre ici l'apologie d'une telle résolution prise à diverses époques par les souverains pontifes; il nous suffit d'avoir fait entendre que c'est peut-être le seul moyen par lequel on puisse rattacher au centre de l'unité catholique les gouvernemens et les nations. Aussi, depuis plusieurs années, les auteurs, esclaves du pouvoir laïque, ont-ils écrit pour enlever ce droit au saint Siège. Heureusement il n'est pas de l'intérêt des souverains qui, dans les concordats conclus avec les papes, ont acquis le droit de nomination aux évêchés, de réclamer et de remettre en vigueur l'ancienne discipline des élections, qui les priverait d'un si beau privilége. Et cependant, dans de semblables circonstances de discorde et de controverse avec le saint Siége, quand les papes n'ont pas voulu accorder la confirmation et l'institution canoniques à ceux que les souverains avaient nommés ux siéges épiscopaux, les gouvernemens ont cherché quelquefois

éluder les intentions des pontifes, en conseillant aux chapitres des cathédrales (et leur conseil était réellement un ordre), de choisir pour leurs vicaires, dans les siéges vacans, les ecclésiastiques qu'ils avaient nommés: ils parvenaient à faire gouverner par ces derniers les diocèses qui leur étaient destinés avant la confirmation pontificale, et cela au mépris du siége apostolique. Voilà pourquoi on conseilla à Napoléon de rétablir le canon du concile de Trente sur les vicaires capitulaires; et le cardinal Maury se

van bon

L auti

Ц card déjà bon soit ince cult part trou d'av il le sa : tobi l'org fait Mat des nou se d de 1 den Nap conf pou En e l'Eta s'ing de s cept

laire N aux qu'i les

> 1 N 2 Z 1815

[018

iltés

re-

ient

mes

que

iible

. Le

pou-

mais

rma-

ains

s in-

'nui,

on et

stitu-

ma-

aux

et à

:s de

telle

as; il

oyen

ie les

s, les

er ce

t des

, ont

e re-

pri-

ables

iége,

1111=

més

efois

itres

, de

asti-

r par

nfir-Toilà

ncile

y 56

vanta au cardinal Pacca, à Fontainebleau, d'être l'auteur de ce bon conseil.

L'empereur nomma alors à plusieurs Eglises vacantes, entre autres à celle de Paris, qu'il réserva au même cardinal Maury, en

récompense de ses bons avis.

Le siège de la capitale étant devenu vacant par la mort du cardinal de Belloy, le cardinal Fesch y avait été nommé, quoique déjà titulaire de Lyon et désigné pour la coadjutorerie de Ratisbonne. Mais, soit qu'il fût retenu par la défense des saints canons, soit qu'il se souciât peu de quitter un siège assuré pour un siège incertain, l'oncle de l'empereur hésita, et il y cut quelques difficultés entre lui et les grands-vicaires du diocèse. Aussi Buonaparte, qui commençait à être mécontent de ce prélat, et qui ne le trouvait plus assez souple à ses volontés, changea tout à coup d'avis 1. Il l'avait nommé à Paris dans un mouvement d'ambition; il le révoqua dans un accès de colère : ou plutôt, sans révoquer sa nomination précédente, il nomma au même siége, le 14 octobre, Maury, déserteur de la cause de ses rois dont il avait été l'organe éloquent, déserteur de la cause du saint Siège qui l'avait fait nonce extraordinaire à Francfort et décoré de la pourpre; Maury, d'abord adversaire prononcé du Concordat de 1801, puis, des qu'il vit Buonaparte empereur, courtisan obséquieux de la nouvelle idole, à qui il écrivit une lettre pleine d'adulations où il se déclarait son sujet, et à qui il demanda ensuite la permission de retourner en France². L'ayant obtenue, il abandonna sa résidence épiscopale de Montefiascone, et courut intriguer à Paris. Napoléon l'accueillit, non point qu'il l'estimât ou lui accordât sa confiance; mais parce qu'il vit dans Maury un instrument util pour l'accomplissement de ses projets sur la discipline de l'Eglis-En effet, quand l'empereur prétendit supprimer plusieurs sièges de l'Etat ecclésiastique et les réunir aux diocèses voisins, ce cardinal s'ingéra dans le gouvernement de ceux qui étaient limitrophes de son évêché de Montefiascone, et il ne rougit pas ensuite d'accepter l'archevêché de Paris, de se faire nommer vicaire capitulaire, et de prendre en main l'administration.

Napoléon avait fait insinuer, en effet, par le ministre des cultes aux chapitres des cathédrales de choisir pour vicaires les sujets qu'il avait nommés. Pie VII, en ayant été averti, vit sur le-champ les funestes conséquences que pouvait entraîner cette prétendue institution, ou, pour mieux dire, cette intrusion des évêques

1 Mem pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xvine siècle, t. 3, p. 541.

² Relazione del viaggio di Pio Papa VII à Genova nella primavera dell' anno 1815 et del suo ritorno in Roma scritta dal cardinale Bartolomeo Pacca, p. 74-76,

nommés par le pouvoir laïque dans l'administration des siéges vacans '. Animé par son zèle apostolique pour la conservation de la discipline ecclésiastique, pour l'autorité du saint Siége, et pour le salut des âmes, il ne manqua pas, malgré la rigueur de la captivité dans laquelle on le retenait à Savone, de mettre dès lors, autant qu'il était en lui, un terme à un si grave inconvénient, et de réprimer un pareil attentat. Dans les mois de novembre et de décembre de l'année 1810, il écrivit trois Brefs : le premier, le 5 novembre, au cardinal Maury; le second, le 2 décembre, à l'archidiacre de l'Eglise métropolitaine de Florence, Averardo Corboli; et le troisième, le 18 du même mois, à l'abbé Dastros, vicaire capitulaire de l'Eglise métropolitaine de Paris. Dans ces Brefs, il déclarait hautement que cette intrusion des ecclésiastiques nommés aux siéges épiscopaux dans les administrations des diocèses, avant la confirmation pontificale, était contraire aux saintes lois de l'Eglise et à la discipline alors en vigueur, et tendait à détruire les principes de la mission légitime, et à annuler l'autorité du siége apostolique. Ces Brefs, étant venus à la connaissance du public, produisirent l'effet qu'on pouvait désirer dans cette circonstance. Par ce moyen, les fidèles furent avertis de l'illégitimité des vicaires capitulaires intrus, et, dans tous les diocèses où l'on en envoya, plusieurs ecclésiastiques, ceux particulièrement des chapitres des cathédrales, ne voulurent point les reconnaître, malgré les ordres exprès du gouvernement.

Dans le Bref du 5 novembre, Pie VII s'étonnait que le cardinal Maury eût accepté une telle nomination 2; il lui reprochait d'abandonner les intérêts de cette même Eglise qu'il avait si bien défendue autrefois, de violer son serment, de s'unir aux ennemis de la religion, de quitter son siège et de prendre une administration dont il ne pouvait être chargé; il lui ordonnait d'y renoncer, et de ne pas le forcer à procéder contre lui conformément aux canons. Ce Bref fit un grand éclat, et la police impériale se mit en mouvement pour découvrir ceux qui pouvaient l'avoir propagé. Le 1^{er} janvier 1811, l'abbé Dastros, vicaire-général de Paris, fut arrêté, et mis à Vincennes, après un interrogatoire où on voulut le forcer à donner sa démission, ou à nommer la personne qui lui avait communiqué le Bref: deux choses auxquelles il se

refusa également.

Dans le Bref du 18 décembre, adressé à ce prêtre courageux, Pie VII disait que l'administration du cardinal était contraire aux

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 36-37.

lois pon » pq » di » m pas fera men coni ou i pend pour Adre Mau de sa Dans le 6 chem temp l'Egli hauta sur l tandi du C plusio que c avoir caires seul : chapi déme On y obser rasser à-dire conse

1 Men

penda les Eg

dans l

² Voy capitul ³ Méi

⁸ Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviii° siècle, t. 3, p. 542-543.

1018

éges

n de

our

cap-

lors,

it, et

et de

er, le

l'ar-

Cor-

caire

efs, il

nom-

cèses,

s lois

truire

ité du

ce du

e cir-

timité

ù l'on

nt des

naître,

rdinal

it d'a-

i bien

nemis

nistra-

oncer,

at aux

se mit

r pro-

Paris,

où on

sonne

s il se

igeux, re aux lois de l'Eglise et qu'il n'avait aucun pouvoir spirituel à Paris. Le pontife ajoutait 1 : « Néanmoins, pour ôter tout sujet de doute, et » pour plus grande précaution, nous lui ôtons tout pouvoir et juri-» diction, déclarant nul et sans effet tout ce qui serait fait, sciem-» ment ou par ignorance, de contraire sur ces matières. » Il n'y a pas de doute que ce second Bref, qui déclarait nul tout ce que ferait le cardinal en vertu des pouvoirs du chapitre, n'ait fortement déplu au gouvernement. L'abbé Dastros n'eut point alors connaissance de ce Bref, qui fut ou saisi chez le pape, à Savone, ou intercepté en route, et qui n'a été imprimé qu'en 18142. Cependant on fit révoquer, par le chapitre métropolitain de Paris, les pouvoirs de l'abbé Dastros, et on fit signer par ce chapitre une Adresse à Buonaparte, laquelle avait été rédigée par le cardinal Maury, et commandée, dit-on, par la police, comme le seul moyen de sauver l'abbé Dastros que l'on menaçait de mettre en jugement 3. Dans cette Adresse, qui fut présentée avec beaucoup d'appareil, le 6 janvier 1811, le chapitre protestait longuement de son attachement aux libertés de l'Eglise gallicane. C'était mal prendre son temps pour faire sonner si haut ces libertés, que celui où l'Eglise de France était opprimée avec tant d'éclat par un despote hautain. Il n'est pas moins singulier que l'Adresse insistàt'si fort sur le droit qu'ont les chapitres de pourvoir aux siéges vacans, tandis que ce droit avait été méconnu dans les Articles organiques du Concordat, et que le gouvernement avait persisté, pendant plusieurs années, à ne pas en permettre l'exercice. Mais la politique de Buonaparte avait changé avec les circonstances, et après avoir refusé longtemps aux chapitres de nommer des grands-vicaires, il avait recours aujourd'hui à leur juridiction comme au seul moyen de se passer du pape. Enfin, on faisait avancer par le chapitre de Paris, dans l'Adresse, deux propositions également démenties par les notions théologiques et par les faits de l'histoire. On y assurait hardiment, 1º que c'était un usage constamment observé dans toutes les Eglises de France que les chapitres déférassent aux évêques nommés tous les pouvoirs capitulaires, c'està-dire toute la juridiction épiscopale; et 20 que c'était par le conseil de Bossuet, que tous les évêques nommés sous Louis XIV, pendant ses différends avec innocent XI, avaicat été gouverner les Eglises pour lesquelles ils étaient nommés : assertions fausses dans leur généralité, ou du moins dont on ne pourrait administrer

¹ Mém. pour servir à l'hist. eccl. pend. le xvur siècle, t. 3, p. 544.

5 Mém. pour serv. à Phist. cccl. pend. le xviiie siècle, t. 3, p. 515-516.

^a Voyez l'écrit intitulé: Lettre sur la nullité ou invalidité des délégations capitulaires en faveur des nommés aux sièges vacans, in-8°. Liège, 1814

cl

m ol

se

dι

di

 $(\mathbf{q}$

ex

Sa

ét

pa

ex

ter

de

la preuve l. Le gouvernement, fort de cette piece, en sit trophée. On l'envoya à tous les évêques de France et d'Italie, et les journaux retentirent, pendant quelque temps, des adhésions de plusieurs des évêques et des chapitres d'Italie: adnésions qui parurent si fortes et si peu mesurées, soit pour le fond des choses, soit pour les expressions, que l'on s'aperqui disément d'où elles partaient. Il paraît en effet que la plupart avaient été rédigées, à Milan, par l'abbé Ferloni, qui avait eté chargé de ce soin par les agens de Buonaparte en ce pays s'et on les en voyait aliesi toutes faites aux évêques que l'on croyait les plus disposés a les adopter.

Dans le Bref du 2 décembre, adressé à l'archidiacre de Florence, Pie VII déclarait que l'évêque de Nancy, nommé par Buonaparte à ce siège métropolitain, ne pouvait administres le liocèse². Il s'appuyait du canon du second concile œcuménique de Lyon, qui défend à celui qui a été élu pour une Eglise de se charger de l'administration spirituelle ou temporelle avant d'avoir reçu l'instituvien canonique. Il s'autorisait encore de la discipline établie par le concile de Trente, qui suppose que l'évêque élu ne pourra exercer aueun pouvoir avant d'être eanoniquement institué. Il défendait donc au chapitre de donner des pouvoirs à l'évêque de Nancy. Le chapitre de Florence déféra à des ordres si précis, et refusa de confier l'administration du diocèse au prélat français. De là des mesures rigoureuses prises contre plusieurs de ses membres. L'exil et les emprisonnemens frappèrent des prêtres zélés, et le plus grand trouble régna dans l'Eglise de Florence et dans celle d'Asti, qui se trouvait dans le même cas. Une lettre écrite au nom du pontise romain, le 1er septembre 1810, par l'évêque de Savone, et qui réglait la conduite que devait tenir le grand-vicaire d'Asti, fit arrêter ce grand-vicaire, ainsi que plusieurs chanoines et curés. On força le grand-vicaire de donner sa démission.

En général, on en vint à des mesures de rigueur contre tous ceux qu'on soupçonna d'avoir pris part à la composition et à la promulgation des Brefs du pape en France et en Italie 3. Ainsi, les cardinaux di Pietro, Gabrielli et Oppizom, furent transportés de Sémur, où ils étaient relégués, à la tour de Vincennes; on renferma dans le même fort le courageux prélat de Grégorio et le général des Barnabites, Fontana. On sépara du pape le prélat Doria, qu'on relégua à Naples, et quelques uns de ses anciens serviteurs qu'on transféra à Fenestrelle.

Voyez le Mémoire sur l'administration capitulaire des évêques nommés, et réponse au Mémoire du cardine d'haury. Paris, 1814; in-8.

³ Mem. pour servir à l'hist. cell gend. le xviii siècle, t. 3, p. 547-548.

⁸ Mém. du card. Pacca, t- 2, p 👉

An 1811] rophée. es jourde pluui paruchoses, où elles ligées, à soin par si toutes adopter. lorence, onaparte cèse². Il *y*on, qui r de l'adl'instituablie par rra exer-Il défene Nancy. refusa de De là des nembres. et le plus

le d'Asti, nom du Savone, re d'Asti, et curés.

ntre tous on et à la Ainsi, les portés de ; on reno et le gélat Doria, serviteurs le jusqu'a

nommés, e. 7-548.

envoyer de Paris l'ordre d'examiner tous les papiers de Pie VII. On apposa les scellés sur tout ce qui portait trace d'écriture 1. Le 7 janvier 1811, tandis qu'il se promenait dans son petit jardin, pensant à autre chose qu'à un assaut dans son appartement, ses chambres furent examinées avec le soin le plus scrupuleux. On prit connaissance du contenu de toutes les depêches; on s'empara même de ses Bréviaires et de l'Office de Notre-Dame, et tous ces objets furent emportés. Lorsqu'il apprit cette rigoureuse visite, il en écouta le récit avec sa douceur ordinaire, et ne fit aucune observation. Il dit seulement : « Et l'Office de la sainte Vierge aussi? » et nos Bréviaires? c'est juste! » Le comte Berthier, gouverneur du palais, disparut. Une sorte d'intendant signifia que chaque individu italien, y compris le pape, ne recevrait plus que cinq paoli (quarante sous) par jour. Mais cet ordre absurde et ridicule ne fut exécuté que pendant deux semaines, parce que les habitans de Savone envoyaient des provisions au pape et à sa suite. Moiraghi était dépositaire de plusieurs objets de prix que lui avait confiés le pape, et il voulut les lui rendre. Pie VII refusa de les reprendre, faisant observer qu'on ne le séparerait pas sans doute de ce fidèle serviteur. Moiraghi insista, rendit les dépôts. Peu de temps après, il fut enlevé et conduit à Fenestrelle.

Cependant le comte de Chabrol, préfet du département, eut ordre d'écrire au pape la lettre suivante, évidemment envoyée en modèle par Napoléon:

« Le soussigné, d'après les ordres émanés de son souverain, Sa » Majesté impériale et royale, Napoléon, empereur des Français, » roi d'Italie, protecteur de la Confédération, etc., est chargé de » notifier au pape Pie VII, que défense lui est faite de communi-» quer avec aucune Eglise de l'Empire, ni aucun sujet de l'empereur, » sous peine de désobéissance de sa part et de la leur; qu'il cesse » d'être l'organe de l'Eglise catholique, celui qui prêche la rébel-» lion, et dont l'âme est toute de fiel; que, puisque rien ne peut » le rendre sage, il verra que Sa Majesté est assez puissante pour » faire ce qu'ont fait ses prédécesseurs, et déposer un pape. Sa-» vone, le 14 janvier 1811. » Voilà donc une menace de contreexcommunication politique signifiée par un préfet, et dans quels termes? Défense est faite... Où a-t ou pris cette ignoble et sale réminiscence d'une injonction de police? Sous peine de désobéissance de sa part et as la leur... Dans la fureur d'une indignation que l'on fait aussi solennelle, a-t-on le droit de s'affranchir des règles les plus vulgaires du style? Le pape prêche la rébellion... Il demande

M. Artaud, Histoire du pape Pie VII, t. 2, p. 277-278.

la conservation de ses droits. Son âme est toute de fiel... On parle ainsi à un homme habituellement le plus doux, le plus candide, le plus rempli de mansuétude. Rien ne peut le rendre sage.... Ce reproche de maître d'école s'adresse à un pontife âgé de soixante-neuf ans! Pie VII supporta ces coups avec une fermeté héroïque, et ne

donna aucun signe de découragement et de faiblesse '.

Les nouvelles de la persécution exercée contre le clergé de Rome et d'Italie faisaient sans doute éprouver à quelques-uns un profond chagrin et un grand abattement. Mais tous ceux qui étaient versés dans l'histoire des premiers siècles du christianisme, au lieu de se laisser accabler par les événemens qui se succédaient, en prévoyaient tranquillement la fin, se réjouissant d'avance à l'idée flatteuse de la gloire future et du triomphe de l'Eglise 2. Ils se consolaient par la certitude que ces tribulations rallumaient dans le cœur des fidèles l'antique affection pour le chef suprême de la religion catholique, donnaient un démenti aux atroces calomnies répandues par les plumes des philosophes sur les maximes et la conduite des cardinaux et des plus respectables prélats de la cour romaine, et faisaient poindre un rayon de lumière pour les hérétiques, en leur permettant de distinguer, à travers tant de sectes chrétiennes, la véritable Eglise de Jésus Christ. Ce fut, sans aucun doute, une admirable disposition de la Providence divine, de faire que l'Eglise romaine acquît la souveraineté sur un vaste territoire, afin que les pontifes romains ne fussent les sujets d'aucun prince et pussent gouverner, avec plus de liberté et d'impartialité, la barque de S. Pierre; mais cette souveraineté temporelle, si utile et si avantageuse pour le maintien de l'indépendance du saint Siège, lui était, on peut le dire, nuisible en certaines circonstances. Lorsque, dans un Etat, éclate une persécution contre l'Eglise romaine, l'idée que les papes siégent sur un trône au milieu de l'éclat d'une our, qu'ils sont souverains de plusieurs des plus belles et des plus riches provinces de l'Italie, et entourés de deux millions et demi de sujets, affaiblit et éteint presque chez les peuples cette affectueuse compassion qu'ils éprouvent habituellement pour les malheureux et les opprimés; mais le spectacle de Pie VII, alors dépouillé de toutes les grandeurs humaines, et la première victime de la persécution philosophique, excitait la compassion dans tous les cœurs en faveur du successeur opprimé de S. Pierre, et ranimuit chez les fidèles l'antique affection pour l'Eglise romaine. A côté du pape, les cardinaux, que la plume des soi-disant philoso-

[An phe le s des voy bier qu'i que res, divi à so de sect les séqu quíc

foul res inno rass autr M. c tion pou pue sing quis d'ap que aux

la v

lère tout nait com succ que dioc

pen

refu

R

M. Artaud, Hist. du pape Pic VII, t. 2, p. 280

² Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 266-269.

parle de, le le re--neuf et ne gé de ns un

18117

x qui nisme, laient, ince à e². Ils naient prême ces caximes s de la our les sectes

aucun

e faire ritoire, prince la barutile et Siége, . Lorsmaine, t d'une es plus t demi affec-

es malors déictime s tous raniine. A hilosophes avait dépeints comme des hommes qui n'étaient entrés dans le sanctuaire que dans des vues d'intérêt et d'ambition, et comme des gens capables de tout sacrifier à ces passions puissantes, se voyaient alors privés avec résignation de leurs dignités, de leurs biens, et même de leur liberté, plutôt que de violer les sermens qu'ils avaient prêtés pour le maintien des droits du Siège apostolique. Or, les hérétiques, qui, lisant de bonne foi les saintes Ecritures, y remarquaient les prédictions tant de fois répétées par le divin Rédempteur aux apôtres sur les persécutions qu'ils auraient à souffrir, et qui voyaient qu'on laissait tranquilles les ministres de la philosophie dominante et les pasteurs de toutes les autres sectes, tandis qu'on ne persécutait et opprimait violemment que les ministres de l'Eglise catholique, pouvaient en tirer cette conséquence, que c'était dans ces derniers et non dans leurs ministres qu'on devait reconnaître les vrais successeurs des apôtres, et que la véritable Eglise était dans le sein de la religion romaine

L'empereur avait, en 1810, rempli les prisons d'Etat d'une foule d'ecclésiastiques qui ne voulaient pas reconnaître les vicaires capitulaires intrus, ou qui ne se montraient pas dociles à ses innovations en matière de religion 1. Au mois de janvier 1811, il rassembla de nouveau la commission ecclésiastique, et adjoignit aux autres cardinaux et prélats le cardinal Caselli, évêque de Parme, et M. de Pradt, archevêque de Malines. Il leur in proposer deux questions. Dans la première, il demandait à qui on devait avoir recours pour obtenir les dispenses, toute communication dant interrompue entre les sujets de l'empereur et le pape. Demande vraiment singulière dans la bouche de celui qui était l'auteur du désordre, puisqu'il retenait le pape en prison et ne permettait pas à ses sujets d'approcher de sa personne sacrée! Il demandait en second lieu quel serait le moyen légitime de donner l'institution canonique aux évêques nommés par l'empereur, si le pape persistait dans le

refus des bulles pontificales de confirmation.

Répondant à la première question, les carrains et prélats par lèrent de la douleur qu'ils avaient éprouvee en apprenant que toute communication entre le pape et les sujets de l'empereur venait d'être rompue : ils parlaient ensuite de la déclaration de 1682 comme conciliant tous les droits, des réserves comme introduites successivement contre le droit et l'usage ancien; ils concluaient que, dans les circonstances où l'on se trouvait, c'était aux évêques diocésains que les fidèles devaient s'adresser pour obtenir les dispenses; ils avertissaient néanmoins qu'il ne s'agissait ici que des

^{&#}x27;Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 38.

fo

sa

en

6U

ter

» t

» T

» C

» p

loi

vo

da

du

ŝuj

pre

ch

rie

l'ai

me

au

pr

diç

sai da

dispenses relatives aux besoins journaliers des fidèles, et non de celles qui avaient pour objet l'administration générale de l'Eglise et sa discipline intérieure, parce qu'il y avait trop d'inconvéniens à laisser à la volonté particulière de chaque évêque l'exercice du droit de dispenser des lois que l'Eglise a portées pour le bon ordre et l'uniformité de son gouvernement.

A .. ille ande question, ils répondirent que le pape refusait les bulles de confirmation sans alléguer aucun motif canonique 2; que les Brefs adressés aux chapitres de Paris, de Florence et d'Asti étaient une preuve affligeante des fausses idées qu'inspiraient à Pie VII des personnes peu instruites des coutumes et de l'état des Eglises de France : con a serait une sage précaution de faire ajouter au Concordat de 1801 la clause que le pape donnerait l'institution canonique aux ecclésiastiques nommés par l'empereur dans un temps déterminé, passé lequel, le droit de la confirmation et de l'institution canoniques serait dévolu au concile de la province ; que si le pape ne consentait pas à l'addition de cette clause, son refus justifierait aux yeux de l'Eglise tout entière l'abolition du Concordat; qu'il était très-important dans cette affaire de ne pas heurter l'opinion publique qui n'est pas ordinairement favorable aux changemens et aux innovations, et qu'il fallait par conséquent préparer peu à peu les esprits; que l'Eglise de France était autorisée, en cas de nécessité, à pourvoir a sa propre conservation. La commission insistait sur l'expédient déjà projeté de co roquer un concile ou une nombreuse assemblée, et enfin elle conseillait, avant de réunir un concile, d'envoyer au pape une députation qu'ur l'éclairer sur le véritable état des choses.

Telle fut en abrégé la réponse que les membres de la commission rendirent en corps à l'empereur au mois de mars 1811 : ré ponse de l'authenticité de laquelle on ne saurait douter ; car l'archevêque de Tours, l'un de ces prélats, la fit imprimer en 18143.

On ne peut remarquer sans peine que les membres de la commission imputèrent à un pape qui gémissait dans une dure captivité les désordres auxquels étaient alors en proie les Eglises de France et d'alie; qu'ils parlèrent avec peu de respect des maximes des reologiens et des canonistes du saint Siége, les traitant d'ultramontains, et les taxant d'idées fausses; qu'enfin ils donnèrent à l'empereur le conseil de faire ajouter au Concordat

Mém. pour servir à l'hist. eccl. pend. le xvIIIe siècle, t. 3, p. 552-553.

² Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 39-41.

^{*} Fragmens relatifs à l'histoire ecclésiastique des prem. ann. du xixe siècle, p. 181.

n :811]
non de
l'Eglise
véniens
cice du
con or-

isait les e 2; que d'Asti raient à état des re ajou l'instiur dans ation et ovince; use, son tion du e ne pas vorable séquent était aurvation.

commis-B11 : ré ter ; car imer en

roquer

nseillait,

on pour

la comre captidises de
ect des
ége, les
enfin ils
ncordat

53.

xe siècle,

une clause qui fixat au pape un temps déterminé pour exercer son droit de confirmation : conseil plein de ruse et de mauvaise foi; car, tout en domant à entendre qu'on voulait conserver au saint Siége un droit si précieux, on parvenait à le rendre illusoire en plusieurs circonstances.

Ils appuyaient leur avis d'un argument qui n'était pas fondé sur la vérité, et que la commission ecclésiastique exprima dans les termes suivans : « Ce Concordat (de 1801) donne aux papes un » trop grand avantage sur les monarques. Dans une clause de ce » Concordat, le prince perd le droit de nomination, si dans un » temps déterminé il ne présente au pape un sujet convenable. » Afin qu'il y ait égalité de droits entre les augustes parties con-» tractantes, il serait nécessaire que le pape, de son côté, se sût » engagé à donner l'institution ou à faire connaître le motif cano-» nique de son refus dans un temps également déterminé; autre-» ment le droit d'institution serait dévolu par ce seul fait au concile de la province où est l'évêché vacant. En ajoutant cet?: » clause au Concordat, il ne sera plus au pouvoir des papes de » prolonger à leur gré la vacance des siéges épiscopaux, et les » papes ne scront plus les maîtres de l'épiscopat. » Nous fefons observer en passant que c'est une prétention injuste que de vouloir soumettre aux lois et aux règles des traités les concessions volontaires du saint Siége, et que, d'un autre côté, la commission dans sa réponse affirme une fausseté, en disant que, par une clause du Concordat de 1801, le souverain de France perdrait le droit de nomination si, dans le temps fixé, il ne présentait pas au pape un sujet convenable. On lit bien dans le texte du Concordat que le premier consul, dans l'espace de trois mois après la promulgation de la constitution apostolique de confirmation, nommera les archevêques et évêques des nouveaux diocèses établis; mais il n'v ¿ rien qui indique qu'il perdrait ce droit s'il laissait passer ce temps sans l'exercer. On peut encore moins tirer cette conclusion de l'article 5, où, en accordant au premier consul le pouvoir de nommer pour l'avenir aux siéges épiscopaux vacans, on ne lui prescrit aucun temps déterminé.

Après cette réponse de la commission, l'empereur fit venir en sa présence les cardinaux et les évêques qui la composaient, y compris les théologiens; il y joignit même les conseillers et les grands dignitaires de l'Empire, afin que la réunion fût encore plus imposante aux yeux du public. Ils furent tous convoqués inopinément dans une matinée de la fin de mars 1811². Napoléon se fit attendre

¹ Mém. du cardinal Pacca, t. 2, p. 40-42.

^{*} M. Artaud, Hist. du pape lie VII, t. 2, 281-287.

deux heures. Il disait que les hommes qui avaient attendu étaient plus hébétés, et il avait raison. Enfin il pout dans un appareil extraordinaire, accompagné de ses grands officiers. Il regarda si tout le monde était arrivé, et ouvrit la séance par un discours trèslong et très-véhément contre le pape, qu'il accablait d'accusations pour sa résistance obstinée, annonçant l'intention où il était de prendre contre Pie VII les plus fortes résolutions.

Quoique ce discours de l'empereur fût un tissu de principes très-erronés, de faits absolument faux et arrachés, sans judiciaire, à tous les siècles, de calomnies atroces et de maximes très opposées à celles de l'Eglise, aucun des cardinaux ni des évêques ne parut chercher à faire valoir la vérité contre la force et la puissance. Mais, pour la gloire de la religion, il se trouva là un simple ecclésiastique qui sauva l'honneur de l'état qu'il professait, et qui fut capable de montrer la vérité sans voile, en présence du plus formidable des Césars. Cet homme fut l'abbé Emery, qui, bien que partisan des maximes gallicanes et des quatre fameux Articles de 1682, était cependant aussi modéré dans son opinion qu'on pouvait le désirer dans un homme qui professait une pareille doctrine; il en soutenait les principes, mais n'en voulait pas les conséquences 1. Il était, du reste, singulièrement recommandable par sa science, par une conduite hautement vertueuse, qu'il n'avait jamais démentie ni souillée dans les temps les plus dangereux de la révolution

Après avoir parlé, Napoleon regarda tous les assistans, puis il dit à l'abbé Emery : « Monsieur, que pensez-vous de l'autorité du » pape? » Emery, directement interpellé, jeta les yeux avec déférence sur les évêques, comme pour demander une permission d'opiner le premier, et répondit ainsi : « Sire, je ne puis avoir » d'autre sentiment sur ce point que celui qui est contenu dans • le Catéchisme enseigné par vos ordres dans toutes les Eglises. » et à la demande : « Qu'est-ce que le pape? » on répond qu'il est • le chef de l'Eglise, le vicaire de Jésus-Christ, à qui tous les Chré-» tiens doivent l'obéissance; or un corps peut il se passer de sor » chef, de celui à qui, de droit divin, il doit l'obéissance? » Napo léon fut surpris de cette réponse; il paraissait attendre encore qu'Emery continuât de parler. Le noble confesseur ne redoutair rien, et il reprit : « On nous oblige, en France, de soutenir les » quatre Articles de la Déclaration du clergé, mais il faut en rece-» voir la doctrine dans son entier : or, il est dit aussi dans le » préambule de cette Déclaration que le pape est le chef de l'E-» glise, à qui tous les Chrétiens doivent l'obéissance, et, de plus, Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 43.

[An 1811]

» on ajoute
» sont pas (
» pêcher quentra dans (
guant que,
quelques p
si grande «
l'Eglise. En

assemblait u

Napoléon
mot Catéchia
rituelle du
Christ ne l
magne qui
veux la lui
pêche d'exe

» pensez-vou
» suet et se pl
» que celui de

» qui soutient
» du chef de
» la suprémat

multiplicité
ment le pass
parle ainsi

parle ainsi
l'ordre saces
dent légitim

• peria), com
• droit. Nous

Dieu, doiver

On a concéd
Rome, et d'a

et plus assu en félicitons

l'Eglise univ toutes maniè Napoléon, s

parole, et dit • était vrai de • maîtres, il n

Lib. 1, sect. 1

on ajoute que ces quatre Articles décrétés par l'assemblée ne le sont pas tant pour limiter la puissance du pape que pour en pêcher qu'on ne lui accorde pas ce qui est essentiel. Ici Emery entra dans un assez long développement des quatre Articles, alléguant que, quoiqu'ils parussent limiter la puissance du pape en quelques points, cependant ils lui reconnaissaient une autorité si grande et si universelle, qu'on ne pouvait s'en passer dans l'Eglise. Emery déclara ensuite que si, comme on le disait, on assemblait un concile, il n'aurait aucune valeur s'il était disjoint du pape.

Napoléon, vaincu sur ce point, reprit, après avoir murmuré le mot Catéchisme : . Eh bien, je ne vous conteste pas la puissance spi-» rituelle du pape, puisqu'il l'a reçue de Jésus-Christ; mais Jésus-» Christ ne lui a pas donné la puissance temporelle : c'est Charle-» magne qui la lui a donnée, et moi, successeur de Charlemagne, je » veux la lui ôter, parce qu'il ne sait pas en user, et qu'elle l'em-» pêche d'exercer ses fonctions spirituelles. Monsieur Emery, que » pensez-vous de cela?—Sire, Votre Majesté honore le grand Bos-» suet et se plaît à le citer souvent ; je ne puis avoir d'autre sentiment » que celui de Bossuet dans sa Défense de la déclaration du clergé, » qui soutient expressément que l'indépendance et la pleine liberté du chef de la religion sont néces saires pour, le libre exercice de » la suprématie spirituelle dans l'ordre qui se trouve établi de la · multiplicité des royaumes et des empires. Je citerai textuelle-» ment le passage que j'ai très-présent à la mémoire; Sire 🗥 ssuet parle ainsi : « Nous savons bien que les pontifes rom ... · l'ordre sacerdotal ont reçu de la concession des roi. • peria), comme en possèdent les autres homme. droit. Nous savons que ces possessions, en tant que se man que · Dieu, doivent être sacrées, et qu'on ne peut, sans commettre » un sacrilége, les envahir, les ravir, et les donner à des séculiers.

v toutes manières, ce principat sacré demeure sain et sauf '. v
Napoléon, après avoir écouté avec patience, prit doucement la
parole, et dit : « Je ne récuse pas l'autorité de Bossuet; tout cela
vétait vrai de son temps, où, l'Europe reconnaissant plusieurs
vaitres, il n'était pas convenable que le pape fût assujetti à un

On a concédé au Siége apostolique la souveraineté de la ville de
Rome, et d'autres possessions, afin que le saint Siége, plus libre
et plus assuré, exerçât sa puissance dans tout l'univers. Nous
en félicitons non-seulement le Siége apostolique, mais encore
l'Eglise universelle, et nous prions de tous nos vœux que, de

Lib. 1, sect. 10, cap. 16.

ri

m

su éc

) C

» C

> 01

» m

re

» [']

· l'é

d'.

P VO

bo

con

mid

qu'il

ses 1

pas :

en F

parti

I M

L

> souverain particulier; mais quel inconvénient y a-t il que le pape me soit assujetti à moi, maintenant que l'Europe ne connaît d'autre maître que moi seul? > Emery fut un peu embarrassé, parce qu'il ne voulait pas donner des réponses qui blessassent l'orgueil individuel. Il se contenta de dire qu'il pouvait se faire que les inconvéniens prévus par Bossuet n'eussent pas lieu sous le règne de Napoléon et sous celui de son successeur; puis il ajouta : « Mais, Sire, vous connaissez aussi bien que moi > l'histoire des révolutions : ce qui existe maintenant peut ne pas > toujours exister; à leur tour, les inconvéniens prévus par Bossuet pourraient reparaître. Il ne faut donc pas changer un ordre > si sagement établi. >

Comme les évêques de la commission voulaient que l'empereur envoyât un message à Pie VII, pour lui proposer que, dans le cas où il ne donnerait pas l'institution dans les six mois, le métropolitain fût autorisé à la donner en son nom, Napoléon interpella Emery, sur ce point, désirant savoir s'il croyait que le pontife ferait cette con cession; et Emery ayant déclaré qu'il croyait que Pie VII ne la ferait pas, parce que ce serait anéantir son droit d'institution, Napoléon se tourna vers les évêques en disant: « Vous vouliez » me faire faire un pas de clere, en m'engageant à demander au » pape une chose qu'il ne doit pas m'accorder. »

Avant que la séance finît, Napoléon demanda à l'un des évêques si ce qu'Emery lui avait dit de la définition du Catéchisme était vrai. Sur la réponse affirmative, Napoléon se disposa à se retirer. Quelques prélats ayant voulu lui dire qu'Emery, accablé d'un grand âge, lui avait peut-être déplu : « Vous vous trompez, reprit '» l'empereur, je ne suis pas irrité contre l'abbé Emery; il a parlé ocomme un homme qui sait et possède son sujet : c'est ainsi que o j'aime qu'on me parle. M. Emery ne pense pas comme moi; mais chacun doit avoir ici son opinion libre. Lorsqu'il sortit, Napoléon, en passant devant l'abbé Emery, le salua avec un sentiment mêlé d'estime. « Un homme tel que M. Emery, disait-il, me s serait faire tout ce qu'il voudrait, et peut-être plus que je ne devrais. Ce trait fit beaucoup d'honneur à l'abbé Emery'. Il recut des louanges de toutes les classes, de tous les partis. Peu de jours après, soit par l'effet de l'effort qu'il avait fait, soit par suite de son grand age (il était octogénaire), il tomba malade et mourut heureux, en ce sens qu'il ne pouvait terminer sa carrière dans un moment plus glorieux pour lui aux yeux du monde, et plus méritoire aux yeux du Ciel. Mais le mérite d'Emery ne protégea pas la congrégation dont il était le supe-

Mém. du cardinal Pacca, t. 2, p. 45.

1811]
que le
conmbarbles-

ouvait nt pas sseur; ne moi ne pas ar Bos-

ordre

pereur
le cas
le cas
le cropole ferait
le ferait
litution,
vouliez
nder au

évêques me était retirer. lé d'un z, reprit a parlé insi que oi; mais rtit, Nan sentiit-il, me ie je ne Emery '. s partis. fait, soit nba maminer sa yeux du e mérite le superieur-général contre les violences de Buonaparte : le despote la brisa, comme il avait brisé les missions.

Les réflexions consignées dans la seconde réponse aux demandes de l'empereur, et le discours d'Emery, avaient fait connaître à Napoléon les difficultés de son entreprise contre le pape.

La réponse de la commission obtint, comme on devait le supposer, son approbation. Une circulaire en date du 25 avril, écrite dans son style soldatesque, convoqua à Paris, pour le 9 juin 1811, les évêques de l'empire et ceux du royaume d'Italie.

Les Eglises les plus illustres et les plus populeuses de l'empire sont vacantes, disait cette circulaire . Une des parties contractantes du Concordat l'a méconnu. La conduite que l'on a
tenue en Allemagne depuis dix ans a presque détruit l'épiscopat
dans cette partie de la chrétienté; il n'y a aujourd'hui que huit
évêques. Un grand nombre de diocèses sont gouvernés par des
vicaires apostoliques.

On a troublé les chapitres dans le droit qu'ils ont de pour voir, pendant la vacance des siéges, à l'administration des diocèses; l'on a ourdi des manœuvres ténébreuses, tendant à exciter le désordre et la sédition parmi nos sujets. Les chapitres ont accepté des Brefs contraires à leurs droits et aux saints canons.

Dependant les années s'écoulent, de nouveaux sièges viennent à vaquer tous les jours; s'il n'y était pourvu promptement, l'épiscopat s'éteindrait en France et en Italie, comme en Allemagne.

Voulant prévenir un état de choses si contraire au bien de la religion, aux principes de l'Eglise gallicane, et aux intérêts de l'Etat, nous avons résolu de réunir, au 9 juin prochain, dans l'église de Notre-Dame de Paris, tous les évêques de France et d'Italie en concile national.

Nous désirons qu'aussitôt que vous aurez reçu la présente, vous ayez à vous mettre en route, afin d'être arrivé en notre bonne ville de Paris dans la première semaine de juin.

Le principal but de Napoléon et de ses conseillers, dans cette convocation d'une nombreuse assemblée d'évêques, était d'intimider le pape et de le rendre plus soumis ². Il comprenait que, bien qu'il réussît à engager les prelats rassemblés à Paris à favoriser ses projets et à faire toutes ses volontés, si le pape ne consentait pas aux décrets de l'assemblée, le schisme, au lieu de s'éteindre en France, ne ferait que se propager, et que les factions et les partis s'augmenteraient encore au lieu de diminuer; car il ne

I Mém. du cardinal Pacca, t. 2, p. 260-261.

^{*} Ibid. p. 46-50.

serait pas possible de parvenir à obliger tout le clergé de France et d'Italie à penser de la même manière, ou à suivre, au moins sans réclamation et sans plainte, les nouveaux règlemens de discipline ecclésiastique qu'il se proposait d'introduire dans tous ses domaines. On se rappelait encore le schisme du clergé constitutionnel et l'horreur qu'avait inspirée, dans une grande partie de la France, la consécration sacrilége des évêques intrus, et l'on prévoyait bien que toutes les innovations en matière de discipline qu'on ferait sans l'intervention et le consentement du pape seraient considérées par la plus grande partie de la nation comme illégitimes et schismatiques.

L'empereur suivit encore l'avis de la commission ecclésiastique, en ce qu'il permit que les cardinaux et les évêques résidant alors à Paris envoyassent une députation de trois prélats à Savone, pour traiter avec Pie VII de ces graves intérêts. Toutefois il voulut tout faire et tout régler en maître. Il nomma les prélats qui devaient composer la députation, fixa le temps de leur résence et l'époque de leur retour à Paris, et, au cas où le pape consentirait à entrer en négociation, il détermina les questions qui devaient lui être soumises, et les bases ainsi que les conditions du nouveau pacte. Les prélats qu'il choisit furent De Barral, archevêque de Tours, Duvoisin, évêque de Nantes, qui jouissait alors de toute sa faveur, et Maunay, évêque de Trèves; prélats instruits et versés dans les affaires, mais trop courtisans et trop

Les instructions qui furent données de vive voix par l'empcreur, et transcrites ensuite par le ministre des cultes, portaient qu'on devait notifier au pape la convocation du concile, et lui déclarer que le Concordat de 1801 n'avait plus de force ni de valeur, puisque le saint Père, l'une des parties contractantes, avait refusé d'en remplir les conditions, et qu'à l'avenir les évêques recevraient l'institution canonique, comme cela se pratiquait avant le Concordat de François Ier, et de la manière qui serait établie par le concile et approuvée par l'empereur. Les trois évêques députés étaient autorisés à entrer en pourparlers avec le pape s'ils le trouvaient disposé à une conciliation : le cas échéant, il leur était recommandé d'ouvrir deux négociations différentes, l'une sur l'institution canonique des évêques, l'autre sur les affaires générales de l'Eglise.

Dans la première, l'empereur consentait à admettre de nouveau le Concordat de 1801 à deux conditions : 1º que le pape donne-rait l'institution canonique aux évêques qu'il avait déjà nommés; 2º qu'à l'avenir les nominations de l'empereur seraient communi-

qué que sera tion l'ins

géne pern sern Cone fixer sa ju résid souv tout l'emp

tes co était évêcl et de ridict putés raine époq

Le

d'acc

A

res et de le vité, cessa ques et là tre d au sa bonn suite granques

Savo

France moins e discious ses onstituartie de

rtie de et l'on e discilu pape comme

nstique, nt alors Savone, sefois il prélats eur sope conons qui ditions Barral, ouissait prélats

et trop

l'empeprtaient , et lui e ni de s, avait évêques tiquait i serait pis évêavec le chéant, rentes,

ouveau lonnemmés; imuni-

ffaires

quées au pape, afin d'en obtenir la confirmation apostolique, et que si, trois mois après, le pape ne l'accordait pas, les nominations seraient communiquées au métropolitain, qui donnerait l'institution au suffragant, et que ce serait un des suffragans qui donnerait l'institution s'il s'agissait de la nomination d'un archevêque.

Quant à la seconde négociation qui devait régler les affaires générales de l'Eglise, on établissait les bases suivantes. Il serait permis au pape de retourner à Rome, s'il consentait à prêter le serment de fidélité et d'obéissance prescrit aux évêques dans le Concordat. Si le pape refusait de prêter ce serment, il pourrait fixer sa résidence à Avignon, où on lui permettrait l'exercice de sa juridiction spirituelle, avec la faculté d'avoir auprès de lui les résidens des puissances chrétiennes; il aurait les honneurs d'un souverain et deux millions de francs pour son entretien, mais tout cela sous la condition qu'il promettrait de ne faire dans l'empire rien qui fût contraire aux quatre propositionsde 1682.

A la fin des instructions il était dit que, si le pape admettait toutes ces conditions et adoptait les deux traités proposés, l'empereur était disposé à discuter les autres points de l'érection de nouveaux évêchés en Hollande et en Allemagne, de la daterie, des missions, et de tous les autres objets nécessaires au libre exercice de la juridiction pontificale. Enfin, il était enjoint aux trois évêques députés de signifier au pape qu'on ne lui rendrait jamais la souveraineté temporelle de Rome, et de revenir à Paris pour le 9 juin, époque fixée pour l'ouverture du concile.

Les trois prélats choisis par l'empereur eurent le triste courage d'accepter l'odieuse commission de porter des propositions si dures et si rigoureuses à un vénérable pontife qui avait si bien mérité de leur nation, et qui se trouvait retenu dans une étroite captivité, privé de ministre de conseillers, et de tous les secours nécessaires pour traiter d'aussi grands intérêts. Le 27, douze évêques, qui se trouvaient à Paris, se réunirent chez le cardinal Fesch, et là signèrent une lettre au pape qui devait servir comme de lettre de créance aux trois prélats. De plus, le cardinal Fesch écrivit au saint Père, en date du 1^{er} mai, une lettre où il procestait des bonnes intentions de l'empereur, et laissait entrevoir à Pie VII les suites fâcheuses d'un refus, en même temps qu'il lui faisait de grandes promesses en cas que le pape cédât. Dix-sept aufres évê-

ques donnèrent aussi des lettres aux trois députés.

Le 1^{er} mai, ces trois prélats partirent de Paris et arrivèrent le 3 à Savone 1. Le jour suivant, le préfet du département, qui résidait dans cette ville, les présenta au saint Père, qui les accueillit avec 1 Mem. du cardinal Pacca, t. 2, p. 50-57.

An

capt

à-di

mes.

plac

qu'il

pene leur

ses

ces 1

taie

chai

mau

sion

ne p

Afin

qu'i

au 1 L

mod

obto

con

qui

har

tan

pen

pou

firn

l'en

CON

de

pro

mê

Pie

» p

r F

sa douceur et sa bonté ordinaires. Depuis ce jour jusqu'au 19, ils eurent presque tous les jours une audience du pape, avec l'évêque de Faenza, et tiprent plusieurs conférences sur l'objet de leur missior.

Dans toutes ces conférences, les quatre prélats, tout en protestant du dévouement filial, de l'inaltérable attachement et du respect de l'Eglise de France pour la chaire de S. Pierre, et de leur amour particulier pour la personne sacrée de Pie VII, employèrent tous les moyens possibles pour persuader au pape de seconder les intentions de l'empereur. Tantôt ils cherchaient à l'attendrir, en lui faisant un tableau lamentable de l'état des Eglises de France, privées de leurs pasteurs; tantôt ils tâchaient de l'intimider en lui représentant les funestes conséquences que pouvait avoir son refus. Ils insinuaient adroitement que l'assemblée des évêques, qu'ils appelaient indûment concile national, se trouverait dans la nécessité, pour donner des pasteurs aux Eglises vacantes de France et d'Italie, de recourir aux usages et aux mesures de l'ancienne discipline, faisant allusion aux confirmations des métropolitains et à la fameuse pragmatique-sanction qui faisait perdre au saint Siège une de ses plus belles prérogatives. Ils insistaient vivement pour que le pape consentît à la nouvelle clause que l'empereur proposait d'ajouter au Concordat de 1801, afin de conserver à son siège le droit de confirmation et d'institution des évêques. Ils s'efforçaient de lui persuader que la promesse de ne rien faire contre les quatre propositions du clergé de France, que l'empereur exigeait pour le remettre en liberté, ne portait point préjudice à son pouvoir et n'attaquait point l'honneur du saint Siége.

Pie VII soutint d'abord la lutte avec force, résistant aux instances et aux assauts journaliers des prélats français, et rendant souvent compte de son refus avec énergie, au point que plusieurs fois ces prélats perdirent l'espérance de réussir dans leur entreprise et se virent au moment de retourner à Paris sans avoir rien conclu. Il rejeta toujours la proposition qui lui fut faite de promettre à l'empereur qu'il n'entreprendrait rien contre les quatre propositions gallicanes, déclarant une telle promesse contraire aux maximes de l'Église romaine et en contradiction manifeste avec tout ce qu'avaient écrit et fait plusieurs pontifes ses prédécesseurs. Dans le cours des conférences il déclara à plusieurs reprises qu'à l'égard des hauts intérêts qui touchaient à la discipline universelle de l'Église et aux droits et prérogatives du souverain de Rome, il ne devait prendre aucune détermination dans l'état de

Voyez Fragmens relatifs à l'hist. escl. des prem. années du x1x° siècie, p. 203-279, 289-300, 305-313.

an 1811] u 19, ils l'évêque de leur

protesdu resde leur ovèrent nder les drir, en France. er en lui oir son vêques, dans la France ncienne itains et u saint vement npereur

Ils s'efe contre eur exice à son instanint soulusieurs r entre-

er à son

lusieurs
r entreoir rien
de proquatre
aire aux
ste avec
esseurs.
es qu'à
univerrain de

état de siècie, p. captivité où il se trouvait, et sans l'assistance de son conseil, c'està-dire du sacré collége.

Les prélats lui donnèrent a entendre qu'ils pouvaient eux-mêmes, étant évêques et dévoués au saint Siége apostolique, remplacer les cardinaux absens. Mais Pie VII leur répondit que, bien qu'il eût de l'estime pour leurs personnes, il lui était impossible cependant, vu qu'ils étaient nourris dans les principes gallicans, de leur accorder la confiance qu'il avait, à juste titre, dans les cardinaux, ses conseillers-nés. Les prélats députés ne cessèrent de répondre à ces raisons d'une manière en apparen : respectueuse; ils tourmen taient chaque jour le pape par de fréquentes audiences; ils cherchaient sans cesse à l'intimider par le tableau épouvantable des maux que pouvait entraîner son refus de faire de petites conces. sions, disaient-ils, pour sauver l'Eglise d'un schisme funeste, et ne pas priver le Siége apostolique de ses plus belles prérogatives. Afin de l'émouvoir encore davantage, ils lui dirent plusieurs fois qu'il n'y avait pas de temps à perdre, puisqu'ils devaient se trouver au 1er juin à Paris, suivant l'ordre de l'empereur.

Lorsqu'on se rappelle le caractère de Pie VII et son excessive modestie, on ne s'étonne pas de tout ce que ces évêques finirent par obtenir de lui, et on regarde cette action du pape comme digne de compassion plutôt que de blâme. Tenu dans l'ignorance de ce qui se passait alors en France et en Europe; fatigué, opprimé et harassé par les instances des prélats, n'ayant ni conseils ni assistance, effrayé à la vue de l'avenir funeste qu'on lui représentait, et pensant qu'on attribuerait à sa personne tous les malheurs qui pourraient arriver à l'Eglise, il promit à la fin de donner la confirmation et l'institution canoniques aux évêques nommés par l'empereur; d'étendre le Concordat de 1801 aux Eglises de Toscane, de Parme et de Plaisance, et d'ajouter au même Concordat de 1801 la clause proposée au nom de l'empereur. Les prélats profitèrent aussitôt de ce moment de faiblesse, et sous les yeux mêmes du pape ils mirent en écrit cette promesse et firent que Pie VII la reconnût pour sienne, quoique sans sa signature.

La note était conçue dans les termes suivans!: « Sa Saintete, prenant en considération les besoins et le vœu des Eglises de France et d'Italie, qui lui ont été présentés par l'archevêque de Tours, et par les évêques de Trèves, de Nantes et de Faenza, et voulant donner à ces Eglises une nouvelle preuve de son affection paternelle, a déclaré aux archevêques et évêques susdits:

^{&#}x27; Fragmens relatifs à l'Histoire ecclésiastique des premières années du XIXº siècle, p. 301-302.

[A

801

Fe: din

val

éta

nei

que

cie

de

éga

he

d'a

Ils

ne

ece

po

po

ďé

Fe

Tr

gio

cé

sp

Na

tic

Ы

da

qι

lu

no

de

51

C

d

» 1º Qu'elle accorderait l'institution canonique aux évêques » nommés par Sa Majesté impériale et royale dans la forme con-» venue à l'époque des Concordats de France et du royaume » d'Italie.

2º Sa Sainteté se prêtera à étendre les mêmes dispositions aux
Eglises de Toscane, de Parme et de Plaisance, par un nouveau
concordat.

» 3° Sa Sainteté consent qu'il soit inséré dans les concordats une » clause par laquelle elle s'engage à faire expédier des bulles » d'institution aux évêques nommés par Sa Majesté dans un » espace de temps déterminé, que Sa Sainteté croit ne pouvoir » être moindre de six mois; et dans le cas où elle différerait plus » de six mois pour d'autres raisons que l'indignité personnelle » des sujets, elle investit du pouvoir de donner en son nom les » bulles, le métropolitain de l'Eglise vacante, et, à son défaut, » le plus aucien évêque de la province ecclésiastique.

» 4º Sa Sainteté ne se détermine à ces concessions que dans » l'espérance, que lui ont fait concevoir les entretiens qu'elle a » eus avec les évêques députés, qu'elles prépareraient les voies à » des arrangemens qui rétablissent l'ordre et la paix de l'Eglise, et » qui rendent au saint Siége la liberté, l'indépendance et la dignité » qui lui conviennent. Savone, le 19 mai 1811. »

Telle fut l'issue de la mission des quatre prélats à Savone: ce fut le premier pas rétrograde de Pie VII depuis sa violente expulsion de Rome; il eut pour conséquences d'autres faits encore plus graves jusqu'à la funeste conclusion du Concordat de Fontainebleau.

Les députés étant congédiés, le pape réfléchit à tout ce qu'il avait promis. Il reconnut aussitôt l'abus qu'on pouvait faire en France de la promesse qui lui avait été arrachée dans un moment de surprise par l'insistance de ces prélats. La nuit suivante, il ne ferma pas l'œil un seul instant, poussant de profonds soupirs, s'accusant dans les termes du plus vif repentir; le lendemain matin, il demanda si les évêques français étaient partis, et à la nouvelle de leur départ il tomba comme dans une espèce de délire. Les évêques députés, de retour en France, rapportèrent au gouvernement l'issue de leur mission; mais on ne fit pour le moment aucun usage de la promesse du pape.

Le 9 juin, devait s'ouvrir l'assemblée de tous les évêques de France et d'un grand nombre de ceux d'Italie; assemblée, appelée improprement concile national, que Napoléon convoqua arbitrairement, sans y appeler, contre les dispositions des sacrés canons, une grande partie des évêques d'Italie, soit qu'ils eussent encouru

[An 1811] évêques me concoyaume

ions aux nouveau

dats une
s bulles
dans un
pouvoir
rait plus
sonnelle
nom les
n défaut,

que dans qu'elle a s voies à Eglise, et a dignité

one : ce e expulore plus Fontai-

u'il avait rance de surprise erma pas ant dans lemanda leur déques dét l'issue ge de la

ques de appelée arbitraicanons, encouru son indignation, soit qu'il les regardat comme suspects. Mais l'ouverture fut remise au 17.

Plusieurs réunions préliminaires eurent lieu chez le cardinal Fesch pour régler le cérémonial et préparer les matières . Ce cardinal devait naturellement être président; mais au lieu d'être redevable de cette qualité au choix des évêques, il prétendit qu'elle était due à son siége, quoique Lyon n'eût en effet aucune prééminence depuis le Concordat. Il fit donc insérer dans le cérémonial que la présidence appartenait à l'archevêque de l'Eglise la plus ancienne et la plus qualifiée, et sur ce titre il prit les fonctions de président, quoique le concile n'ait jamais rien statué à cet égard.

La première session, qui fut la seule, se tint le 17 juin. A huit heures du matin, les Pères se réunirent au palais de l'archevêché, d'où ils se rendirent en chape et en mitre à l'église métropolitaine. Ils étaient au nombre de quatre-vingt-quinze, dont six cardinaux, neuf archevêques et quatre-vingts évêques, sans compter neuf ecclésiastiques nommés à des évêchés. C'était un spectacle imposant que la réunion de tant de prélats pris dansdeux grandes portions de la catholicité. On n'avait pas vu un si grand nombre d'évêques rassemblés depuis le concile de Trente. Le cardinal Fesch officia pontificalement ². Après l'Evangile, l'évêque de Troyes prononça un discours où il traita de l'influence de la religion catholique sur l'ordre social et sur le bonheur des empires. La cérémonie de la paix et la communion générale touchèrent les spectateurs. Après la messe, on ouvrit le concile. Les évêques de Nantes, de Quimper, d'Albenga et de Brescia remplirent les fonctions de secrétaires provisoires, et ceux de Citta della Pieve et de Bayeux celles de promoteurs provisoires. L'évêque de Nantes publia en chaire le décret d'ouverture, et celui sur la manière de vivre en concile. Les suffrages pour les décrets furent recueillis dans la forme indiquée par le cérémonial, et l'on observa tout ce qui avait coutume d'être pratiqué dans ces saintes assemblées. On lut la profession de foi de Pie IV. Le président du concile, à genoux, prêta le serment ordinaire de se tenir attaché à cette foi, et de rendre au pontife romain une véritable obéissance. Il reçut ensuite le même serment de tous les pères du concile et des ecclésiastiques du second ordre. Ainsi, le premier acte d'une assemblée convoquée par l'ennemi du saint Siége fut une reconnaisance des droits de ce même Siége, et une promesse d'obéir au pontife qui y était assis : ce qui commença sans doute à mécontenter Buona-

8 Ibid. p. 559-561.

Mém. pour serv. à l'hist, eccl. pend. le xvme siècle, t. 3, p. 558.

An 1

le lui

de la

et exc

lait p

mistre

bures Fesch

fut n

amen

cord

l'ave

voul

enter

coup

deva

secre

d'All

évêq

sage

cong

vant

de l'

au t

reli

ci a

le p dep

ext

reu de

Bo

801

CO

pa

ca

ra

parte. On chanta les litanies, le Te Deum et toutes les prières

d'usage.

Parmi les quatre-vingt-quinze évêques qui se trouvèrent à cette première session, il y avait quarante-deux évêques en France; trois seulement manquaient, savoir : les évêques du Mans, de La Rochelle et de Séez. Ce dernier avait eu défense de venir au concile, et fut obligé vers le même temps de donner sa démission. Sur dixsept évêques du Piémont et de l'Etat de Gênes, il en vint dix. Deux évêques d'Allemagne, l'évêque de Paros, suffragant d'Osnabruck, et l'évêque de Jéricho, suffragant de Munster, furent aussi appelés, ainsi que l'évêque de Trente, comme appartenant sans doute au royaume d'Italie, et l'évêque de Sion qui était censé être de la France depuis le décret de réunion du Valais. Enfin il y avait au concile trente et un évêques d'Italie. Il semble qu'un pays ou il y a tant de siéges épiscopaux aurait dû envoyer plus d'évêques. Le royaume d'Italie seul, tel qu'il existait en 1803, comprenait vingt-six évêchés, et ne fournit que quatorze membres au concile. L'archevêque de Bologne ni aucun de ses suffragans n'y parut, et cette métropole ne se trouva point représentée dans cette assemblée. L'archevêque était le cardinal Oppizoni, alors enfermé à Vincennes. Le reste de l'Etat de Venise, qui avait été réuni, en 1806, au royaume d'Italie, et qui comprenait avec la Dalmatie plus de trente évêchés, n'envoya que quatre députés au concile. La Toscane, sur dix-neuf siéges, fournit onze députés. Dans l'Etat de l'Eglise, sur cinquante-cinq siéges, il ne vint que Becchetti, évêque de Citta della Pieve; le cardinal Maury, évêque de Montefiascone, fut admis à un autre titre. Les cinquante-trois autres ou ne furent pas convoqués, ou n'eurent pas la liberté de venir. Plusieurs d'entre eux étaient exilés ou emprisonnés pour refus de serment. Le cardinal Brancadoro, archevêque de Fermo, avait été exilé à l'occasion du mariage, et le cardinal Gabrielli, évêque de Sinigaglia, était à Vincennes. Au total, la partie de l'Italie dont Buonaparte s'était emparé comprenait cent cinquantedeux siéges épiscopaux, sur lesquels il n'y eut que quarante-deux évêques au concile. Il en manquait donc plus de cent.

Il n'y eut plus, après la session du 17 juin, que des congrégations générales ou particulières, qui se tinrent à l'archevêché . La pre-

mière eut lieu le 20 juin.

Après la messe, le ministre des cultes entra sans être attendu. Son arrivée surprit tous les membres, excepté ceux qui étaient dans le secret. Le ministre lut un décret de son maître, portant: 1º qu'il agréait le cardinal Fesch comme président, quoiqu'on ne

¹ Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xvIII siècle, t. 3, p. 562-564.

prières

[An 1811

à cette rance; de La oncile, or dixnt dix. 'Osnat aussi t sans sé être in il y

n pays d'évêmpreres au ns n'y dans alors it été vec la tés au putés. t que vêque

-trois rté de pour ermo, rielli, ie de antedeux

tions prendu.

aient ant: n ne

le lui eût point demandé; et 2º qu'il serait formé un bureau chargé de la police de l'assemblée. Cette dernière mesure parut insolite et excita des réclamations. Il était assez clair que Buonaparte voulait par là dominer le concile: il avait spécifié que les deux ministres des cultes pour la France et l'Italie feraient partie de ce bureau. Dans la discussion qui eut lieu à ce sujet, le cardinal Fesch se déclara pour le décret, et son avis entraîna l'assemblée. Il fut nommé membre du bureau avec les archevêques de Bordeaux et de Ravenne, et l'évêque de Nantes. Cette première discussion amena une discussion incidente, et on agita si les ecclésiastiques nommés à des évêchés auraient voix délibérative. On la leur accorda pour cet objet soulement, sans tirer à conséquence pour l'avenir. Au milieu de cette discussion, le ministre des cultes voulut aussi dire son avis. On eut beaucoup de peine à lui faire entendre qu'il n'a nit aucun avis à émettre, que c'était déjà beaucoup de souffrir sa présence dans une assemblée d'évêques, et qu'il devait être passif dans toutes les délibérations. On élut quatre secrétaires et deux promoteurs. Les premiers furent les évêques d'Albenga, de Brescia, de Montpellier et de Troyes; les seconds, les évêques de Como et de Bayeux. Le ministre des cultes lut un message de l'empereur. C'était un véritable manifeste contre le pape, conçu dans les termes les plus aigres et les plus offensans. Suivant ce message, c'était Pie VII qui était cause de tous les maux de l'Eglise. C'étaient ses prétentions exagérées, et son attachement 'au temporel qui avaient tout troublé, tandis que les sollicitudes religieuses de l'empereur étaient dignes de tous les éloges. Celuici avait tout tenté pour ramener la paix; mais le refus que faisait le pape de donner des bulles en Italie, depuis 1805, et en France depuis 1808; les Bress adressés à Paris et à Florence, les pouvoirs extraordinaires donnés au cardinal di Pietro, avaient forcé l'empereur de déployer sa puissance, et de reprendre Rome et les Etats de l'Eglise. Il déclamait contre la doctrine des Grégoire et des Boniface, contre la bulle in Cæna Domini, et déclarait qu'il ne souffrirait point en France de vicaires apostoliques; que le Concordat avait été viole par le pape et n'existait plus; qu'il fallait par conséquent recourir à un autre mode pour les institutions canoniques, et que c'était au concile à indiquer celui qu'il jugerait le plus convenabie. Lorsque le ministre eut lu ce message en français, Codronchi, archevêque de Ravenne, le lut en italien pour ses compatriotes.

La seconde congrégation générale fut tenue le 21 juin 1. On y nomma, pour le rédaction de l'adresse à l'empereur, une commis-

⁴ Mém. pour ser, l'hist. eccl. pend. le xviiie siècle. t. 3, p. 564-566.

sion composée du cardinal Caselli et de six évêques, et une autre commission chargée de présenter un règlement qui n'act jamais lieu. On arrêta aussi que Dalberg, archevêque de Ratisbonne, qui se trouvait à Paris, serait invité à assister aux congrégations, ainsi que son suffragant, l'évêque de Capharnaum.

Dans le troisieme congrégation générale, le 25 juin, il y eut une discussion qui remplit presque toute la séance. Il s'agissait de déterminer si les ecclésiastiques nommés à des évêchés auraient *oix délibérative. Le gouvernement leur était favorable, les traitait déjà comme évêques, et aurait voulu qu'ils fussent dans le concile sur le même pied que les autres membres. La question fut fortement controversée, et on prévoyait que la décision du concile allait repousser les prétentions des évêques nommés, lorsqu'on suggéra à l'un d'eux de déclarer que, puisque ce qu'ils demandaient éprouvait des difficultés, ils aimaient mieux y renoncer que d'être un sujet de dispute, et en conséquence il n'en fut plus question. Dans cette même séance on nomma une commission chargée de répondre au message, et qui fut composée des cardinaux Spina et Caselli, des archevêques de Tours et de Bordeaux, et des évêques de Nantes, de Trèves, de Tournay, de Gand, de Commachio, d'Yvrée et de Troyes. L'archevêque de Ratisbonne fut introduit avec son suffragant. On lut un projet de Mandement du concile et l'on trouva quelques changemens à faire dans la rédaction

Le 26 juin, dans la quatrième congrégation générale, il fut question de l'Adresse. Une lettre du grand-maître des cérémonies prévent que Buonaparte recevrait le concile le dimanche suivant, et qu'il désirait qu'on lui communiquât l'Adresse à l'avance. On en lut le projet, qui occasionna de longs débats. Les prélats italiens se plaignaient qu'on y eût suivi les quatre articles de 1682, qu'ils ne reconnaissaient point. On vit alors quel fonds on pouvait faire sur les adresses que le gouvernement avait publiées et répandues avec affectation peu de mois auparavant, et ces évêques à qui on avait fait tenir un langage si peu favorable aux prérogatives de l'Eglise romaine, furent les premiers à réclamer pour elle. L'évêque de Brescia lut et deposa sur le bureau, tant en son nom qu'en celui de plusieurs de ses collègues italiens, une protestation contre cette partie de l'Adresse. Ce fut au milieu de cette discussion que Maximilien de Droste, évêque de Jéricho, suffragant de Munster, proposa à ses collègues d'aller tous, avant de délibérer, se jeter au pied du trône pour demander la liberté du saint Père. De Solles, évêque de Chambéry, et l'évêque de Namur entrèrent aussit ît dans le sentiment de l'excellent prélat; mais, chose difficile à croire, la proposition ne fut pas approuvée par le prétendu concile I.
public
et en
sident
des c

Dar nouve qui es touch fendit qu'il e l'appr son ir vait é la cou ticle c se fit au pa qui co

> voulu vait le de l'ol missie séanc suspe

rait si

chez La main

ce que différ quelq Nante semb

cile; i Mé Mé

b 17

8111

utre

mais

, qui

ainsi

une

e dé-

nient

trai-

ns le

n fut

con-

u'on

nient

que

jues-

rgée

pina

évê-

chio,

oduit

icile

jues-

pré-

it, et

n lut

ns se

ls ne

faire

dues

ui on

es de

L'é-

non.

ition

scus-

nt de

érer,

Père.

èrent ficile

con-

n

cile 1. On objecta qu'il valait mieux s'abstenir d'une réclamation publique, et qu'on réussirait plus sûrement en agissant en secret, et en attendant un moment plus favorable 2. Ce fut l'avis du président; et ces calculs d'une prudence humaine l'emportèrent sur des considérations si dignes d'une assemblée d'évêques.

Dans la cinquième congrégation générale du 27 juin, on lut de nouveau l'Adresse, qui avait été : édigée par l'évêque de Nantes, et qui essuya de fortes contradictions, quoiqu'elle ent déjà été retouchée par la commission chargée de cet objet. L'auteur la défendit avec chaleur, e' 'ns la discussion il lui échappa de dire qu'il était obligé de la ... qu'elle était, et qu'elle avait obtenu l'approbation de l'en r l'assemblée tout entière manifesta son indignation com a servile; et cet évêque, que l'on savait être un des instant s plus dociles et les plus actifs de la cour, fut réduit au silence il y eut surtout des débats sur l'article où il était parlé de l'excommunication. L'évêque de Soissons se fit honneur par la manière dont il témoigna son attachement au pape. Enfin on adopta l'Adresse, après en avoir retranché ce qui concernait l'excommunication, et il fut convenu qu'elle ne serait signée que du bureau.

Buonaparte, mécontent des changemens faits à l'Adresse, ne voulut plus la recevoir, et fit contremander la députation qui devait lui être présentée ³. Il ordonna qu'on s'occupât sur-le-champ de l'objet de la convocation du cencile; et en conséquence la commission, formée précédemment, à l'occasion du message, tint des séances fréquentes, pendant lesquelles le concile resta comme suspendu, et ne tint plus de congrégation générale.

Cette commission ou congrégation particulière se réunissait

chez le cardinal Fesch.

La première séance eut lieu le 28 juin, et la deuxième le lendemain; mais on n'y fit en quelque sorte que préluder à la discussion. Le lundi, 1er juillet, l'évêque de Nantes lut le rapport de ce qui avait été fait dans la commission d'évêques de 1810, et les évêques de Gand et de Tournay communiquèrent un travail que chacun d'eux avait rédigé sur la même matière, mais dans un sens différent de celui de l'évêque de Nantes. On entra enfin alors dans quelques détails sur ce qui s'était passé à Savone. L'évêque a Nantes en avait fait un rapport très-sommaire dans une des assemblées tenues chez le cardinal Fesch avant l'ouverture du concile; mais depuis il n'en avait pas été question, et l'on était étonne

Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 295.
 Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviii^e siècle, t. 3, p. 566-467c
 Ibid. p. 567-569.



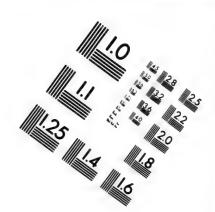
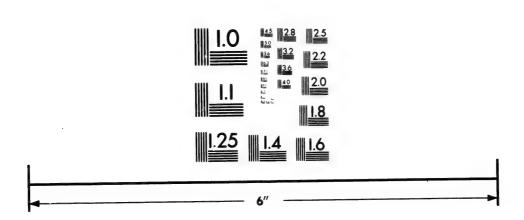
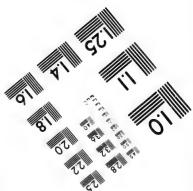


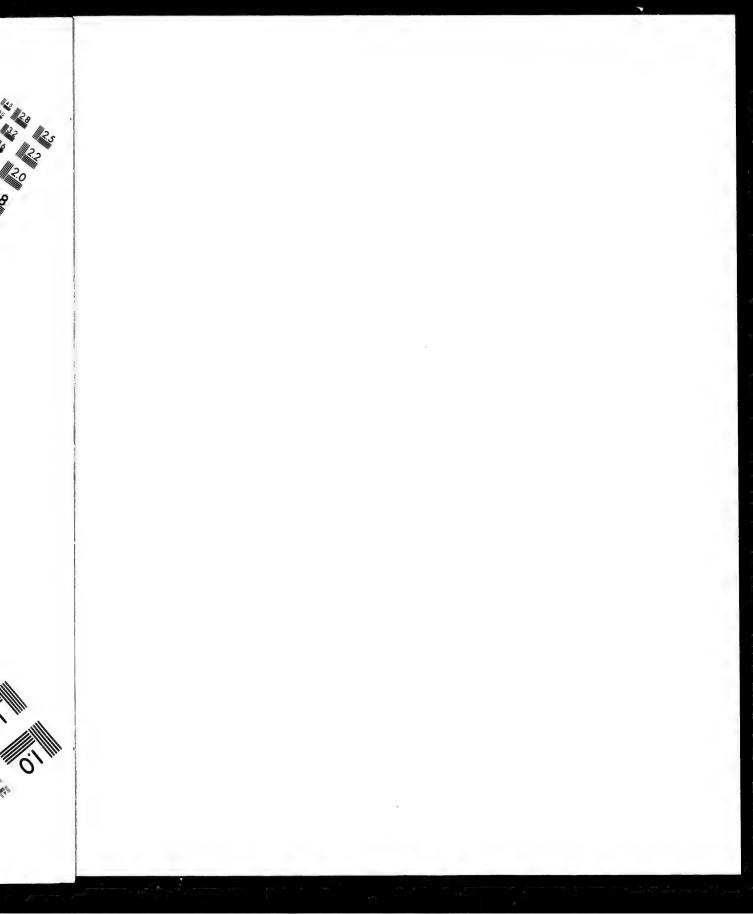
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET WEBSTER, N.Y. 14580 (716) 872-4503





qu'on tardat si longtemps à communiquer aux évêques un acte qui devait les intéresser si fort. L'archevêque de Tours, un des députés de Savone, lut donc la note qu'on disait avoir été approuvée par le pape. Le 3 juillet, on commença à traiter sérieusement la question de la compétence du concile, pour chercher les moyens de suppléer aux bulles pontificales, ce qui était proprement le but du message. L'évêque de Nantes demanda si dans le cas d'extrême nécessité on ne pouvait pas se passer de bulles : mais la commission ne voulut pas poser ainsi la question, et se réduisit à demander si, dans les circonstances où se l'on trouvait, le concile était compétent pour ordonner un autre moyen d'instituer les évêques. Les trois députés de Savone votèrent pour l'affirmative, comme on devait s'y attendre; les huit autres membres furent d'un avis contraire, et le cardinal Fesch ne donna point de voix. Après plusieurs incidens et propositions diverses, la congrégation déclara, le 5 juillet, « qu'elle estimait qu'avant de prononcer sur · les questions qui lui étaient proposées, le concile, pour se con-» former aux règles canoniques, devait solliciter la permission » d'envoyer au pape une députation qui lui exposât l'état déplo-» rable des Eglises, et qui conférât avec lui sur les moyens d'y re-» médier. » Le président fut chargé de présenter cette réponse à Buonaparte, qui s'en montra très-irrité, et qui menaça de dissoudre le concile et de forcer les métropolitains d'instituer les évêques.

Les prélats qui l'approchaient assurèrent qu'ils n'étaient parvenus à le calmer qu'en concertant un projet de décret modelé,
quoiqu'avec quelques changemens, sur la promesse écrite que les
trois évêques, revenus de Savone, avaient extorquée au pape l.
Dans ce décret, on approuvait la nouvelle clause qu'on devait ajouter au Concordat de 1801, fixant au pape l'espace de six mois
comme délai pour accorder la confirmation et l'institution canoniques des évêques nommés; lesquels six mois étant écoulés, ce
droit devait être dévolu aux métropolitains. On concluait en priant
l'empereur de permettre qu'une députation d'évêques se rendit
auprès du saint Père, pour le remercier de la concession qu'il
avait faite dans les premières conférences de Savone. Mais la commission douta de la vérité, ou au moins de l'exactitude de cet
écrit, qui était l'œuvre des trois prélats, et qui n'était pas signé

par le pape.

Dans la séance de la congrégation du 7 juillet, le projet ne fut rejeté que par l'archevêque de Bordeaux et par l'évêque de Gand; mais, le lendemain, six autres membres rétractèrent l'approbation

cept séan sion ava Sa

qu'il

• me • ces faire de l' nére si le

dans avai pour com

mai

M

avai le ce et le reur cont cour neur sion prél don, plur

tait lats, règl plus pou

dans tem blaic

gnai

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 57-58.

acte des apuser les prens le mais luisit ncile er les ative, urent voix. gation er sur conission déplo-l d'y reonse à

811]`

parveodelé,
que les
pape l.
it ajoux mois
n canolés, ce
i priant
rendît
n qu'il
la comde cet
is signé

lissou-

es évê∙

ne fut Gand; qu'ils avaient donnée, et quatre voix seulement furent pour l'acceptation pure et simple'. On examina de nouveau dans cette séance, et le projet, et les concessions du 19 mai; et la commission fut d'avis, à la majorité des voix, que le décret proposé, avant d'avoir force de loi, devait être soumis à l'approbation de · Sa Sainteté, et que cette clause devait y être insérée, attendu, • 1º que la concession de Sa Sainteté n'était pas dans les formes; • 2º que l'addition qui en dérivait relativement à l'institution des métropolitains n'était pas textuellement comprise dans les con-• cessions faites par le pape. • On chargea l'évêque de Tournay de faire un rapport dans ce sens au concile. Ce rapport, que l'évêque de Troyes fut invité à retoucher, fut lu dans la congrégation générale du concile du 10 juillet. Il portait que la question de savoir si le concile national est compétent pour prononcer sur l'institution canonique des évêques, sans l'intervention préalable du pape, dans le cas où le Concordat serait déclaré abrogé par l'empereur, avait été mise aux voix, et que la pluralité des suffrages avait été pour l'incompétence du concile, même en cas de nécessité. La commission proposait donc un message au pape pour lui soumettre le projet de décret; la délibération fut remise au lendemain.

Mais le soir même, Buonaparte, irrité de voir que le projet qu'il avait fait présenter ent échoué, rendit un décret pour dissoudre le concile. Ce décret fut notifié, le 10 au soir, au cardinal Fesch, et le lendemain à tous les membres. Le ressentiment de l'empereur se porta aussi sur les évêques qu'il jugea lui avoir été le plus contraires dans la commission. L'évêque de Gand avait déjà encouru sa disgrâce pour avoir refusé le serment de la Légion-d'Honneur. L'évêque de Tournay avait rédigé le rapport de la commission, et l'évêque de Troyes avait été chargé de le revoir. Ces trois prélats furent arrêtés dans la nuit du 12 juillet, et conduits au donjon de Vincennes, où on les mit au secret le plus rigoureux, sans plumes, livres, encre ni papier. L'archevêque de Bordeaux, qui n'était pas moins coupable aux yeux de Buonaparte que les trois prélats, et qui, en toute occasion, avait montré son attachement aux règles, fut menacé du même sort; mais on ne voulut pas étendre plus loin la vengeance. Quelques évêques repartirent sur-le-champ pour leurs diocèses. Les autres durent se regarder comme frappés dans la personne de leurs collègues, et l'on se crut reporté aux temps où les Constance, les Valens et les Justinien n'assemblaient des conciles que pour faire triompher l'erreur, et contraignaient les évêques de souscrire à leurs caprices.

⁴ Mém. pour serv. à l'hist, eccl. pend. le xviii siècle, t. 3, 570-572.

Les espérances renaquirent alors dans le cœur des philosophes et des Jansénistes, aussi bien que les craintes dans le cœur des gens de bien '; car on s'attendait à ce que Napoléon, indigné et fatigué de l'opposition qu'il trouvait à ses desseins dans le pape et les évêques, en viendrait enfin à quelque résolution violente et extraordinaire, et, s'arrogeant les droits de législateur suprême, prescrirait de nouvelles lois à l'Eglise. Mais il se borna à charger les deux ministres des cultes de l'Empire français et du royaume d'Italie d'appeler séparément et un à un tous les évêques de leurs nations présens à Paris, et de les engager à signer un écrit par lequel ils promettraient d'approuver le décret qui serait proposé au concile pour adopter la clause qu'on devait ajouter au Concordat. Les ministres remplirent leur commission, employant, selon les différens caractères des prélats, tantôt les flatteries et les promesses, tantôt les reproches et les menaces. Ils obtinrent ainsi la signature de la plupart des évêques, excepté quatorze ou quinze qui restèrent toujours inébranlables et ne se soumirent pas aux volontés du gouvernement. Presque tous ceux qui étaient auparavant intrus et constitutionnels, et les courtisans vendus à la cour, signèrent aussitôt pour se faire un mérite de leur prompte soumission; mais les autres craignaient de faire une chose contraire aux véritables intentions du pape. Cependant les ministres leur exagérèrent l'indignation de l'empereur et les funestes conséquences qui pouvaient en résulter; promirent que, s'ils donnaient leur signature, ainsi que l'avaient déjà fait les autres prélats, l'empereur apaisé permettrait aussi a réunion du concile; ajoutèrent qu'ils ne devaient pas crand le d'offenser le pape et de contrarier ses intentions, puisque c'était Pie VII lui-même qui avait proposé cette mesure aux évêques députés à Savone; conclurent enfin qu'on enverrait le décret du concile au pape pour obtenir sa ratification et son approbation. Ce discours détermina plusieurs prélats, qui crurent qu'on leur offrait un moyen de sortir du pénible embarras où ils s'étaient trouvés dans le temps des réunions de l'assemblée. En effet, d'un côté ils n'auraient pas voulu déplaire à un monarque de qui dépendait l'état de la religion en France et en Italie, et ils étaient disposés en quelque sorte à seconder ses projets; d'un autre côté, ils voulaient éviter le scandale qu'ils donneraient à tous les gens de bien et l'horreur qu'ils inspireraient à toute l'Europe, s'ils formaient un décret ou une résolution contraire aux droits et à la puissance du souverain pontife, semblant ainsi profiter, pour attaquer hostilement le saint Siége, du

mom mem ou den vi perse suffretes de décre Fesci son bases

» tuti » 2

a I

» Sa S » le c » par

» de j » évêc

• anté

Plu avec e En

ressus

ques cret p décre qu'on appela tième. avait : houve prosci les for Buona et les foncti vêque les co qui av chevê

^{&#}x27;Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 58-61

[·] Mén

1811]

phes

r des

né et

pape

ate et

rême,

arger

aume

leurs

ar le-

sé au

ordat.

on les

s pro-

t ainsi

quinze

as aux

aupa-

16 à la

ompte

e con-

nistres

consé-

maient

, l'em-

ajoutè-

de con-

i avait

clurent

enir sa

usieurs

u péni-

unions

éplaire

France

conder

e qu'ils

eraient

olution

e, sem-

ége, du

moment où le pape gémissait dans une dure captivité, où les membres du sacré collége étaient détenus dans des forteresses, ou déportés et dispersés, et où le clergé romain, ballotté de ville en ville, d'île en île dans la Méditerranée, éprouvait une cruelle persécution. Quand on pensa être sûr d'un nombre suffisant de suffrages, on convoqua tous les évêques chez le ministre des cultes de l'Empire pour le 27 juillet, et là on leur proposa un nouveau décret à peu près dans le même sens que le premier ¹. Le cardinal Fesch n'assista point à cette réunion; mais on s'était assuré de son assentiment. Le décret proposé était appuyé sur les deux bases suivantes:

• 1º Le concile national est compétent pour statuer sur l'insti-» tution des évêques en cas de nécessité;

2º Une députation de six évêques étant envoyée au pape, si
Sa Sainteté refuse de confirmer le décret proposé par le concile,
le concile déclarera qu'il y a nécessité. Dans ce cas, il sera pris
par le concile, de concert avec Sa Majesté, des mesures à l'effet
de pourvoir à la nomination, institution et consécration des
évêques, conformément aux canons et aux usages des Églises
antérieurs aux Concordats.

Plus de quatre-vingts évêques adhérèrent à ces propositions, avec ou sans modifications.

En conséquence, les promoteurs du concile essayèrent de le ressusciter, quoique mutilé par l'emprisonnement de quelques évêques et par le départ de quelques autres. Il n'y eut point de décret pour le faire revivre, quoiqu'il parût nécessaire d'effacer le décret de dissolution du 10 juillet, et de redonner à l'assemblée qu'on allait tenir un titre d'existence. On tint, le 5 août, ce qu'on appela une congrégation générale; ce sera, si l'on veut, la septième. Les détails de cette séance prouvent combien la terreur avait agi sur les esprits. D'abord le cardinal Fesch proposa de renouveler les secrétaires, dont un, l'évêque de Troyes, se trouvait proscrit; et pour épargner à l'assemblée la peine de les élire dans les formes, il lut une liste qu'il avait probablement concertée avec Buonaparte. Les quatre secrétaires furent l'archevêque de Turin et les évêques de Pavie, de Nantes et de Bayeux, qui entrèrent en fonctions sans qu'on réclamât contre ce mode arbitraire. L'archevêque de Tours fit le rapport de la députation de Savone, et lut les concessions du 19 mai. On passa ensuite au projet de décret qui avait déjà été communiqué chez le ministre des cultes. L'archevêque de Bordeaux fut le seul qui parla contre. L'évêque de

⁴ Mem. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviile siècle, t. 3, p. 575-578.

Plaisance, nouveau promoteur, se hâta de prendre la parole, et dit que cette piece avait été assez méditée, et qu'il fallait aller aux voix. Jusque-là on avait toujours voté au scrutin, ce qui laissait du moins un peu plus de liberté. Mais cette fois, pour abréger et sans doute pour intimider, on vota par assis et levé, méthode empruntée aux assemblées révolutionnaires; et de cette manière une délibération d'une si haute importance dura à peine un quart d'heure. Une faible minorité osa seule voter contre le décret, qui fut rendu ainsi:

« 1º Conformément à l'esprit des canons, les archevêchés et évechés ne pourront rester vacans plus d'un an pour tout délai; dans cet espace de temps, la nomination, l'institution et la consécration devront avoir lieu.

2º L'empereur sera supplié de continuer à nommer aux siéges
vacans, conformément aux Concordats, et les évêques nommés
par l'empereur s'adresseront à notre saint Père le pape pour l'institution canonique.

» 3º Dans les six mois qui suivront la notification faite au pape, » par les voies d'usage, de ladite nomination, le pape donnera l'in-» stitution canonique conformément aux Concordats.

* 4º Les six mois expirés sans que le pape ait accordé l'institution, le métropolitain, ou à son défaut le plus ancien évêque de » la province ecclésiastique, procédera à l'institution de l'évêque » nommé; et s'il s'agissait d'instituer le métropolitain, le plus ancien évêque de la province conférerait l'institution.

• 50 Le présent décret sera soumis à l'approbation de notre saint • Père le pape, et à cet effet, Sa Majesté sera suppliée de permettre • qu'une députation de six évêques se rende auprès de Sa Sainteté • pour la prier de confirmer un décret qui seul peut mettre un • terme aux maux des Eglises de France et d'Italie. •

Ce décret, si contraire au droit pontifical de la confirmation des évêques, fut le premier effet funeste de la promesse extorquée par les instances des évêques députés à Savone, et on peut supposer que sans cette promesse l'empereur n'aurait pu l'obtenir.

Il est encore à propos de faire observer que, suivant l'usage consacré de tout temps dans les conciles, les décrets ne sont véritablement tels que quand ils ont été proclamés en session. Jusque-là ce ne sont que des avis de congrégations². L'assemblée elle-même avait reconnu cette forme, et en conséquence les cinq

lan 18
article
pouvai
tilation
si c'en
Néann
tation
les arques c
et de
Feltre
ne sût

Le r commo décret propre ritier nos F

aposcomavon

Saintont e

ont consibas il

thendéjà

» seul

s Siége cardin maniè que le concil Ces pr yeux e Siége, que si

de for

signer

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 63.

^{*} Mem. pour serv. à l'hist. ceel. pend. le xviii siècle, t. 3, p. 578,

Mé

² Me

nole, et ait aller qui laisur abréevé, méde cette à peine ontre le

s et éve it délai ; t la con-

x siéges

nommés

our l'inau pape, nera l'in-

l'institu-'êque de l'évêque plus an-

otre saint ermettre Sainteté ettre un

irmation
esse exne, et on
urait pu

t l'usage sont véion. Jusssemblée les cinq articles ci-dessus n'avaient pas même le caractère et l'autorité que pouvait leur donner la réunion des évêques, dans l'état de mutilation et de contrainte où elle était réduite; et la congrégation, si c'en était une, n'avait pas le droit de les convertir en décret. Néanmoins on se disposa à les envoyer à Savone par une députation dont on laissa le choix à l'empereur. Son choix se fixa sur les archevêques de Tours, de Pavie et de Malines, et les évêques de Faenza, de Plaisance, de Feltre, d'Evreux, de Trèves et de Nantes, réduits à huit par la mort subite de l'évêque de Feltre. Ces députés avaient été choisis de manière à ce que le pape ne sût du concile que ce qu'on voulait bien ne pas lui cacher!

Le 19 août, quatre-vingt-cinq évêques souscrivirent une Lettre commune, dans laquelle ils priaient le saint Père de confirmer leur décret, et lui faisaient espérer, à ce prix, la paix de l'Eglise et sa propre liberté. Nous ferons ressortir les phrases suivantes : • Hé-» ritiers de la doctrine et des sentimens qui ont toujours distingué » nos Eglises, nous chérissons les liens qui nous attachent au Siége » apostolique, et nous espérons que Votre Sainteté considérera · comme une nouvelle preuve de ces sentimens le décret que nous » avons fait, puisqu'il est fondé sur les intentions que Votre » Sainteté elle même a montrées aux évêques qui, il y a trois mois, » ont eu l'honneur de venir auprès d'elle, intentions qui ont été » consignées par écrit, et dont il est resté une copie 2. » Et plus bas il était dit : « l'out nous inspire l'espérance et la confiance que » Votre Sainteté ne refusera pas de confirmer d'une manière au-• thentique un décret qui contient les mêmes mesures qu'elle a » déjà approuvées, et qui, dans les circonstances actuelles, est le » seul remède à nos maux et l'unique moyen de transmettre in-» tacte à ses successeurs une prérogative non moins utile au saint » Siége que précieuse aux yeux de nos Eglises. » A cette Lettre le cardinal Fesch en ajouta une autre, conçue à peu près de la même manière et exprimant les mêmes sentimens. Il y disait également que les évêques avaient lieu d'espérer que les délibérations du concile seraient approuvées par Pie VII, qui les avait suggérées. Ces propositions avaient un double objet : l'un de justitifier aux yeux du monde un acte si préjudiciable à un droit sacré du saint Siége, en voulant donner à entendre que les évêques n'avaient fait que suivre les conscils et les volontés du pape lui-même; l'autre, de forcer le pape, pour ne pas paraître manquer à sa parole, à signer et approuver le décret.

2 Mem. du card. Pacca, t. 2 p 23 ca

¹ Mem. pour serv. à l'hist, eccl. pendant le xviii siècle, t. 3 n. 579,

Cependant, comme on avait su en France que Pie VII, après le départ des prélats députés à Savone, avait donné des signes de douleur et de repentir, le gouvernement et ses agens craignaient qu'afin de ne pas approuver le décret, il ne déclarât, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois dans les conférences de Savone, qu'il ne pouvait ni ne devait résoudre aucune affaire ecclésiastique de grande importance sans l'assistance de ses conseillers-nés, c'est-à-dire des cardinaux. On voulut donc prévenir et éviter cetto réponse, et on imagina de faire partir pour Savone, en même temps que la députation des évêques, cinq des cardinaux qui demeuraient à Paris, afin qu'ils assistassent le pape dans les décisions qu'il aurait à prendre. L'empereur fit choisir les cardinaux Joseph Doria, Antoine Dugnani, Aurélio Roverella, Fabrizio Ruffo et De Bayanne.

Afin d'obtenir la permission de se rendre à Savone auprès du pape, ces cardinaux furent obligés de présenter à l'empereur une supplique dans laquelle ils s'engageaient, par une promesse expresse et solennelle signée de la main de chacun d'eux, à employer leur crédit auprès du saint Père pour qu'il consentit aux demandes de l'assemblée et arrangeât les affaires selon les vues de Buonaparte ¹. L'auteur de la supplique était le cardinal Roverella, après lu mort duquel on trouva, mêlée à ces papiers, une lettre du ministre des cultes, Bigot de Préameneu, qui ne laisse pas douter que cet acte de faiblesse excessive n'ait eu lieu ¹. Aux cinq cardinaux députés à Savone, on adjoignit Bertazzoli, archevêque d'Edesse et aumônier du pape, qu'on avait fait venir d'Italie peu

auparavant.

Cette députation de cardinaux et de prélats à Savone, où ils allèrent dans les derniers jours d'août, inspira des craintes aux gens de bien, et surtout à ceux qui connaissaient plus que les

autres le caractère du pape.

Le 1er septembre, la députation, dit le cardinal Pacca, se trouva réunie à Savone 2. Comme c'est au cardinal Roverella qu'on doit en grande partie attribuer les fàcheuses résolutions qui furent prises alors, nous le ferons connaître avec plus de particularités. Roverella, né d'une famille distinguée à Césène, était venu à Rome dans sa jeunesse, et s'y était adonné à l'étude des lois. Quelques années après, le cardinal Ange Braschi, son concitoyen, ayant été élevé sur la chaire de saint Pierre, il entra dans la carrière de la prélature romaine. Aidé de la faveur du pontife, il la parcourut

* Ibid. p. 70-72.

Au 18 rapide encor où le au po époqu forcé (royaus deser lences clergé de Na les pro consei ses co Savon confia aux d Quant de pié sur le à ses v par les solution talent,

Cep
de fair
plaisir
firent
près S
délivre
de gan
vrance
cru de
positio
pres à
police
étaient
comba
lui-mê

tête d

qu'il n

. ..

¹ Mém. du càrd. Pacca, t. 2, p. 67-69.

près le gnes de gnaient mme il e, qu'il astique rs - nés, er cetto qui de- gui de- gui

près du eur une esse ex-, à emntit aux vues de verella, e lettre pas douinq carnevêque alie peu

, où ils tes aux que les

acca, se a qu'on i furent ilarités. à Rome uelques yant été re de la rcourut rapidement, parvint au cardinalat en 1794, et peu après obtint encore la charge de pro-dataire. Il assista au conclave de Venise, où le cardinal Chiaramonti, également son compatriote, fut élevé au pontificat, eut heaucoup d'influence dans les affaires de cette époque, et jouit à Rome d'une bonne réputation. En 1808, il fut forcé de quitter la capitale avec les autres cardinaux nés dans le royaume d'Italie; il resta à Ferrare jusqu'à ce qu'il se vit contrain! de se rendre à Paris vers la fin de l'année 1809. Là, effrayé des violences auxquelles on se portait contre le pape, les cardinaux et le clergé romain, ou captivé par les louanges qu'il reçut des ministres de Napoléon, il se montra d'une condescendance excessive pour les prétentions de ce gouvernement. Il fut le principal auteur et conseiller des actes d'imprudence que commirent plusieurs de ses collègues pendant leur séjour à Paris, et ayant été envoyé à Savone en 1811 avec les autres cardinaux, il ne répondit pas à la confiance que Pie VII avait en lui, et le poussa par ses conseils aux déterminations qui coûtèrent tant de larmes à ce pontife. Quant aux cardinaux Joseph Doria et Dugnani, hommes pleine de piété, mais d'un caractère timide et trop modeste, ils juraient sur les paroles de Roverella, qui les traitait en disciples soumis à ses volontés. Le cardinal de Bayanne, octogénaire, circonvenu par les évêques courtisans de sa nation, approuvait toutes les résolutions du gouvernement, et Fabrizio Ruffo, homme d'un grand talent, qui s'était fait un nom dans les emplois publics et à la tête d'un corps d'insurgés, avait toujours avoué franchement qu'il n'était ni théologien ni canoniste,

Cependant les Anglais, qui avaient tâché d'empêcher le pape de faire le voyage de 1804 en France, et qui ensuite voyaient avec plaisir qu'il n'eût pas voulu grossir le acmbre de leurs ennemis, firent avertir secrètement Pie VII qu'une frégate, qui croiserait près Savone, pourrait s'approcher après certains signaux, et le délivrer de sa captivité! Les personnes à qui était confié le soin de garder le saint Père redoublèrent de surveillance, et la délivrance devint plus que jamais impossible. Quelques Romains ont cru depuis qu'en même temps que les Anglais faisaient ces propositions, il y en avait de semblables, et en apparence plus propres à réussir, qui étaient mises en avant par des hommes de poitee. Le but aurait été de faire fuir le pape; des sbires apostés étaient prêts à le poursuivre; il y aurait eu une résistance et un combat, dans lequel Pie VII aurait pu par mégarde être frappé

lui-même.

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pic VII, t. 2, p. 292.

L'issue de la négociation fut telle que le craignaient les personnes les mieux informées. Le pape, enchaîné en quelque sorte par la parole qu'il avait donnée à la première députation à Savone, et entoure de tant d'agens de Napoléon, qui lui annonçaient que son refus ferait tomber sur l'Eglise une longue suite de maux, ne trouvant ni assistance ni encouragement du côté des cinq cardinaux, qui s'étaient engagés de leur côté à coopérer à l'exécution des projets du gouvernement, céda; et non-seulement il permit qu'on envoyât les bulles de confirmation avec les anciennes formules aux différens évêques, chose qu'il avait refusée jusqu'alors, mais encore il approuva et confirma par le Bref Ex quo les articles du 5 août.

Dans ce Bref extraordinaire, dont Roverella fut le principal auteur, le pape ne se borne pas à approuver tout ce qui avait été décrété par l'assemblée des évêques de Paris : il s'en réjouit comme d'un événement heureux, reconnaît que ce décret est en tout conforme à ses intentions et à sa volonté, et le regarde même comme une nouvelle preuve du dévouement filial de l'Eglise de France à la chaire de saint Pierre. Or, ce décret, nous le répétons, contenait en substance la clause qu'on devait ajouter au Concordat, clause que l'empereur exigeait comme condition indispensable d'un nouveau traité, et que Pie VII lui-même, à Savone, l'année précédente, avait rejetée constamment pendant plusieurs jours. Dans ce même Bref, il est donné aux évêques de l'assemblée peut être plus d'éloges que Pie VI n'en donna aux évêques leurs prédécesseurs, qui, ayant courageusement résisté en face aux assemblées révolutionnaires, devaient être regardés comme de vrais confesseurs de la foi. Comment se persuader que le cardinal Roverella, auteur du Bref, ait pu imaginer que le pape se déclarât le premier conseiller d'un décret si attentatoire à un droit sacré et précieux du Siège apostolique, qu'il l'approuvât avec des expressions de joie et d'allégresse, en remerciant les évêques de l'assemblée, et en reconnaissant dans cet acte un nouveau témoignage du dévouement filial et de l'inaltérable attachement de l'Eglise de France à la chaire de saint Pierre et au Siége apostolique? Comment se persuader qu'il n'ait pas reconnu l'absurdité de cette disposition, portant que, six mois après que la nomination aurait été présentée au pape, s'il n'accordait pas l'institution canonique, elle pourrait et devrait être accordée par le métropolitain ou le plus ancien évêque de la province au nom du pape lui-même? En effet, ou la personne nommée par l'empereur était

digne matic pape sonne nique sa pr litain nom géré et la saint

perso le tél porté allaie voir l leur : temp Avan meml la sig près o dema couri Bref maîtr aux a nique au no portè beau à l'ad avait collé temp poléd sujet vertu reme

rigue

ı M

Mém. du card. Pacca, t. 2, p. "3-%.

s persorte à Sacaient maux, cardion des qu'on rmules s, mais

1811

rticles incipal i avait réjouit est en egarde de l'Enous le uter au ion in-, à Sant plujues de ux évêen face comme e cardie se déın droit vec des ques de reau ténent de apostosurdité ination tion ca-

étropo-

lu pape

eur était

digne et capable de recevoir l'institution canonique et la confirmation, et on ne peut supposer que dans des temps de paix un pape voulût les refuser sans raison et par pur caprice; ou la personne était reconnue indigne et incapable de l'institution canonique et de la confirmation, et comment un pape pouvait-il, contre sa propre conscience, permettre et donner pouvoir au métropolitain ou à l'évêque le plus ancien de la province de les accorder au nom du souverain pontife? Quelle différence entre ce Bref, suggéré au pape par les cardinaux et les prélats députés à Savone, et la belle et énergique lettre écrite au cardinal Caprara par le saint Père, quand, dans cette ville, il n'avait autour de lui d'autres

personnes que quelques-uns de ses serviteurs!

Les évêques français de la députation envoyèrent aussitôt, par le télégraphe, à Paris, la nouvelle de cette véritable victoire remportée sur l'Eglise romaine; et tandis qu'ils s'imaginaient qu'ils allaient bientôt retourner couverts de gloire en France et y recevoir les éloges et les récompenses de l'empereur, celui-ci, contre leur attente, ne voulut pas accepter le Bref du pape, et quelque temps après toute la députation fut obligée de revenir à Paris. Avant leur retour dans cette capitale, il arriva que quatre évêques, membres de la députation, partis de Savone peu de temps après la signature du Bref, reçurent, à Turin, l'ordre de retourner auprès du pape, pour lui faire, au nom de l'empereur, de nouvelles demandes, que le saint Père ne voulut pas accorder. On fit alors courir le bruit que Buonaparte n'avait pas voulu accepter le Bref du pape, parce qu'on y déclarait l'Eglise romaine mère et maîtresse de toutes les autres Eglises, et parce qu'on imposait aux archevêques et évêques autorisés à donner l'institution canonique, la condition de déclarer expressément qu'ils la donnaient au nom du pape. Mais ce ne furent pas les véritables raisons qui portèrent Napoléon à ce refus. Par le Bref, Napoléon avait obtenu beaucoup, mais il lui restait encore beaucoup à faire pour arriver à l'accomplissement de ses desseins '. Parmi les difficultés qu'il avait à vaincre se trouvait celle de persuader au pape et au sacré collége d'abandonner toute espérance de recouvrer le domaine temporel, de consentir au nouvel ordre de choses voulu par Napoléon, et de reprendre le gouvernement de l'Eglise en qualité de sujets soumis à l'empire. Or, en acceptant le Bref, il fallait, en vertu des promesses faites par les archevêques et évêques députés, remettre le pape en liberté, ou du moins adoucir beaucoup les rigueurs de sa captivité, lui permettre de communiquer avec les

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 76-77

hdèles, et laisser revenir auprès de lui les cardinaux exilés et les autres ministres nécessaires pour l'accomplissement de ses devoirs et pour l'exercice de sa juridiction universelle. Mais d'un autre côté l'empereur prévoyait bien qu'en faisant de pareilles concessions, il rendrait les négociations futures plus difficiles, et trouverait le pape moins soumis à ses volontés. Au contraire, en continuant le système d'oppression suivi jusqu'alors, il se flattait de pouvoir plus tard revenir à l'assaut par l'intervention des évêques courtisans et des cardinaux qui lui étaient dévoués, de vaincre enfin toute résistance du pape et d'obtenir tout ce qu'il désirait. Tel fut le véritable motif qui le détermina à ne pas accepter ce Bref.

Les évêques, qu'on avait fait rester à Paris pour attendre l'issue des négociations avec le pape, sons qu'ils eussent eu la permission de s'assembler, furent mandés chez le ministre des cultes, le 2 octobre '. Là on leur dit que, les négociations étant près de se terminer d'une manière heureuse, et la saison étant avancée, l'empereur jugeait qu'ils devaient retourner dans leurs diocèses, Quelques-uns se crurent en droit d'en demander davantage, et voulaient qu'on les informat de ce qu'avaient fait leurs députés. D'autres parlaient d'aller à Notre-Dame pour clore le concile avec les cérémonies usitées. Mais on ne les satisfit ni sur l'un ni sur l'autre point; il ne convenait pas qu'il y eût rien de régulier dans ce simulacre de concile. Il fut donc dissous une seconde fois, si toutefois on peut dire qu'il existat encore depuis le décret du 10 juillet, l'emprisonnement des trois évêques et la retraite de quelques autres. Ainsi se termina définitivement cette assemblée d'évêques convoquée avec tant d'éclat, et dont l'histoire rappelle ces conciles tenus dans le temps du Bas-Empire sous les empereurs ariens. Bu onaparte ne permit point la publication des Actes: il fit saisir, au contraire, toutes les pièces qui avaient rapport à ce prétendu concile.

Pendant tout l'hiver suivant et le printemps de 1812, on laissa

le pape tranquille dans sa prison de Savone.

Au commencement de cette année 1812, la gloire et la puissance de Napoléon étaient arrivées à leur comble, et l'on pouvait dire, sans exagérer, que le continent d'Europe se taisait en sa présence. Empereur des Français, ce qui voulait dire alors d'un très-vaste empire qui avait réuni aux anciennes frontières du royaume de France toutes les provinces belges, tant celles qui

² Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 280-281.

[An I appar bliqu Dalm et de lie, e que s phali nait d du Ri de gr jadis Il éta et l'h fils, 1 de ta conse

qui p Da pape pouil à un ger s On a cour parti aucu nuit. vanc ne fe dang devo dema fut e quen la ma Mais trage ries.

taine

quan

¹ Mem. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviite siècle, t. 3, p. 582

et lea evoirs autre oncesrouve contiait de éques aincre isirait.

1812]

l'issue ission 2 OCse terl'emcèses. ge, et putés. e avec ni sur r dans ois, si ret du ite de mblée ppelle empe-Actes:

laissa

port à

puisouvant
en sa
s d'un
es du
es qui

appartenaient à l'Autriche que celles qui composaient la république de Hollande, beaucoup de principautés d'Allemagne, la Dalmatie, tous les Etats du roi de Sardaigne, les duchés de Parme et de Plaisance, la Toscane et Rome; il était également roi d'Italie, et sinon de nom, du moins de fait, roi de la partie de l'Espagne que ses troupes occupaient, aussi bien que du royaume de Westphalie et de celui de Naples. Sous le titre de protecteur, il dominait dans cette partie de l'Allemagne qui formait la confédération du Rhin, et dont les princes, élevés par lui à la dignité de rois ou de grands-ducs, dépendaient entièrement de sa volonté, comme jadis les empereurs et les rois d'Asie dépendaient du sénat romain. Il était, de plus, uni par les liens du sang à la maison d'Autriche, et l'hérédité du trône lui avait été assurée par la naissance d'in fils, un an à peine après son mariage. Cependant, à l'époque de tant de gloire et de tant de puissance, il se préparait, dans les conseils de Dieu, un événement qui devait ternir sa gloire et qui présageait la chute de sa puissance colossale.

Dans la soirée du 9 juin 1812, fatal anniversaire du jour ou le pape avait été prévenu, il y avait trois ans, qu'on allait le dépouiller de ses Etats, on intima au pontife l'ordre de se preparer à un voyage pour rentrer en France; il recut l'injonction de changer ses habits, qui auraient pu le faire reconnaître en chemin. On avait perfectionné la manière de tourmenter le pape sans courir les risques que sa popularité pouvait attirer, et on le fit partir dans la matinée du 10 '. Après un pénible voyage, sans aucun repos, il arriva à l'hospice du Mont-Cenis au milieu de la nuit. A Stupinigi, près Turin, le gouvernement avait envoyé d'avance Bertazzoli, qui entra dans la même voiture, et qui ensuite ne fut plus séparé de Pie VII. Dans l'hospice, le pape tomba si dangereusement malade, que les officiers qui l'escortaient crurent devoir transmettre cette nouvelle au gouvernement de Turin, et demander s'ils devaient s'arrêter ou poursuivre leur route. Il leur fut enjoint d'exécuter ce qui leur avait été ordonné. En conséquence, quoique le pape vînt de recevoir l'extrême-onction dans la matinée du 14, la nuit suivante on lui fit continuer le voyage 2. Mais ce pontife infirme devait conserver, an milieu de tant d'outrages, comme une santé de fer qui résisterait à toutes les barbaries. On marchait jour et nuit. Le 20 juin, au matin, il arriva à Fontainebleau. Pendant tout ce trajet, il ne sortit pas de voiture, et quand il devait prendre quelque nourriture, on la lui portait dans

¹ M. Artaud, Hist du pape Pie VII, t. 2, p. 296-298.

³ Mem. du card. Pacca, t. 1, p. 294.

le carrosse, qu'on enfermait à clef dans les remises de la poste des villes les moins peuplées. Lorsque Pie VII arriva au palais de Fontainebleau, le concierge ne put l'admettre, parce qu'il n'en avait pas encore reçu l'ordre du ministère de Paris, et on conduisit le pape dans une maison voisine. Quelques heures après arriva l'ordre de recevoir le Saint-Père dans le palais, où quelques ministres de l'empereur vinrent de la capitale pour le complimenter ', L'empereur et son ministère 2 donnèrent pour motif de cette translation soudaine du pape, qu'ils avaient conçu la crainte que des vaisseaux qui parcouraient la Méditerranée ne tentassent un débarquement imprévu sur les côtes de Savone, pour s'emparer de Pie VII et le remettre en liberté; mais le véritable motif fut de le rapprocher de Paris, afin de l'entourer de personnes qui, à force d'instances et de sollicitations, l'engageassent enfin à consentir à toutes les propositions de l'empereur.

Ce qu'on ne peut comprendre, c'est cette manière précipitée de faire voyager le pape. Il a fallu une assistance particulière du Ciel pour qu'il ne perdît pas la vie. Cette mort, d'ailleurs, n'aurait pas favorisé les vues du gouvernement, et les aurait au contraire déconcertées; car il avait beaucoup obtenu des infirmités de PieVII, et il était près d'obtenir davantage. Mais les subalternes s'imaginent souvent plaire, en exécutant avec plus de rigueur les ordres qu'on leur a donnés. Le cardinal Pacca ⁸ croit ne devoir attribuer ces résolutions si violentes qu'au désir d'abattre, par l'affaiblissement des forces physiques, les facultés intellectuelles du pape, et de mettre à bout sa patience héroïque. En effet, il arriva à Fontainebleau dans un état de santé qui fit encore plus craindre pour ses jours, et il dut rester au lit, très-malade, pendant plusieurs semaines. Au moins avait-il un lit; quoique emprisonné dans des appartemens, il pouvait respirer mieux que dans l'horrible voiture où il demeurait enfermé même quand il n'était pas en voyage, et il avait pu reprendre les vêtemens de sa dignité.

Cette translation violente et brutale du pape de Savone à Fontainebleau fut pour Buonaparte la dernière faute qui, comme l'enseigne l'Ecriture sainte, lasse à la fin la longanimité du Seigneur, et lui fait saisir le fouet suspendu jusqu'alors 4. Le 20 juin, le pape était arrivé prisonnier et presque mourant à Fontainebleau; et l'on sait que, le 22 du même mois, Napoléon, enivré d'une prospérité merveilleuse de quinze années, fit passer le Nié-

[An men à cet qui l ne fu qui ague voie cour à une expé au vi dait les a d'exc card des ce fa ocul » de » en » leu Salg » éh: « les

> ces : H app des leur ren reu uni tête ave stol

pens firer

Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 79.

³ Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie, en 1812.

¹ lem du card. Pacca, t. 2, p 80.

⁴ Ibid., t. 1, p. :82-284.

it pas

pape

ordre res de

empe-

lation

vaislébar-

er de de le

force

ntir à

ipitée

ere du aurait

traire ieVII,

magi-

ordres

ribuer

blisse-

pe, et

Fon-

pour

sieurs

ns des

oiture

ge, et

Fon-

omme

u Sei-

juin,

taineenivré

e Nie-

men à ses troupes et envahit le territoire russe, préludant ainsi à cette guerre qui lui devint si fatale, qui le précipita du trône, et qui lui fit perdre, en peu de mois, le fruit de tant de victoires. Ce ne fut pas le bras des hommes, mais le bras tout-puissant de Dieu, qui détruisit une des armées les plus nombreuses et les plus aguerries dont l'histoire fasse mention. Les âmes pieuses, qui voient toujours l'œuvre d'une main supérieure et invisible dans le cours des choses d'ici-bas, reconnaîtront l'action de la Providence à une circonstance bien remarquable de la célèbre et douloureuse expédition de Russie. On se rappelle que Buonaparte, écrivant au vice-roi d'Italie une lettre où il se plaignait de Pie VII, demandait si le pape croyait que ses excommunications feraient tomber les armes des mains des soldats français; et, après que la bulle d'excommunication eut été fulminée, il répéta plusieurs fois au cardinal Caprara, que, puisqu'elle ne faisait pas tomber les armes des mains de ses soldats, il s'en moquait. Mais Dieu permit que ce fait arrivat réellement. Le comte de Ségur, l'un des témoins oculaires de cette grande catastrophe, constate que « les armes » des soldats paraissaient d'un poids insupportable à leurs bras » engourdis. Dans leurs chutes fréquentes, elles s'échappaient de » leurs mains, elles se brisaient et se perdaient dans la neige 1. » Salgues dit aussi que « le soldat ne put tenir ses armes : elles s'é-» chappaient des mains des plus braves 2. » Il répète ailleurs que « les armes tombaient des bras glacés qui les portaient 3. » Nos penseurs modernes diront que ce furent la neige et les glaces qui firent tomber les armes des mains des soldats. Mais d'où venaient ces fléaux? L'Ecriture sainte nous l'apprend.

Il fut permis aux cardinaux qui étaient restés à Paris, et qu'on appelait, comme on sait, cardinaux rouges, pour les distinguer des cardinaux noirs, de venir à Fontainebleau⁴. Ces cardinaux,dans leurs discours, engagèrent le pape à ouvrir de nouvelles conférences, c'est-à-dire à céder sur tout ce que demanderait l'empereur. Ils lui représentaient l'état vraiment déplorable de l'Eglise universelle, qui pouvait être appelée, disaient ils, Acefala (sans tête), puisqu'il n'était pas permis aux fidèles de communiquer avec leur chef suprême, ni à celui-ci d'exercer son ministère apostolique (ces cardinaux reconnaissaient la note officielle du comte

Histoire de Napoléon et de la grande armée en 1812.

¹ Mém. pour serv. à l'histoire de France sous le gouvernement de Napoléon,

t. 20, ch. 5.

Ibid. ch. 7, p. 164.
 Nix, glavics et spiritus procellarum faciunt verbum ejus. Ps. 148.

^{*} M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 598 2994

de Chabrol). Ils décrivaient l'état non moins malheureux de l'Eglise particulière de Rome, privée presque entièrement de tout son clergé, et finalement l'abandon où se trouvaient tant d'Eglises des divers peuples, veuves de leurs pasteurs. Ils disaient qu'une des conséquences de cet état déplorable, s'il ne cessait bientôt, serait le relachement, et peut-être la rupture des liens qui unissaient les Eglises au centre de l'unité, quelque long schisme, et certainement une véritable anarchie dans la catholicité. Ils exagéraient la grande puissance de la secte philosophique, à laquelle ils prétendaient que, pour ne pas l'irriter, Napoléon devait montrer des ménagemens, et accorder quelques satisfactions. Pour émouvoir encore plus le cœur du pape, ils lui rappelaient l'exil des cardinaux noirs. Ils retraçaient les vexations et les tourmens auxquels étaient exposés les prélats et les ecclésiastiques de l'Etat de l'Eglise, arrachés de leur patrie, traduits de ville en vilte, de cachots en cachots; maux très-graves, qui ne pouvaient avoir de terme que dans le cas d'une réconciliation entre l'empereur et le pape. De pareils discours devaient faire d'autant plus d'impression, qu'ils étaient appuyés sur des faits réels.

A Rome, on eût dit que Tibère était revenu, et dans les mêmes lieux, exercer sa politique soupconneuse et cruelle 1. Les prisons étaient remplies, et le château Saint-Ange ne pouvait suffire aux

nombreuses victimes de la tyrannie.

En France, on voyait se renouveler contre les prêtres l'inquisition, les recherches, les arrestations usitées aux jours les plus fâcheux de la révolution. A l'époque du concile, trois évêques avaient été enfermés à Vincennes. On les y laissa au secret, et sans aucune communication ni entre eux, ni avec les personnes du dehors. Enfin, au bout de plus de quatre mois, on leur sit donner la démission de leurs siéges, et ils y aj outèrent la promesse de ne plus s'occuper de l'administration de leurs diocèses. Cet acte souscrit, on les fit partir inopinément, l'évêque de Tournay pour Gien, l'évêque de Gand pour Beaune, et l'évêque de Troyes pour Falaise. Ils devaient y rester en surveillance. En même temps, et le 23 novembre 1812, le ministre des cultes écrivit à leurs chapitres respectifs pour leur annoncer que l'évêque avait donné sa démission, que le siége était vacant, que les vicairesgénéraux n'avaient conséquemment plus de pouvoirs, et que le chapitre devait reprendre la juridiction et nommer d'autres grandsvicaires. Cette lettre causa autant de surprise que de troubles dans les trois diocèses. La démission exigée des évêques, et souscrite da 1 asan les v ne p dicte gran vêqu ce cl ner Tou pour préfe tout étaie cemb et pi vicai

An

par l nom Ci polé attac excit pens entr être Frar que et l' les p danc men cont anin

la na

nais

jure

zèle

là, et

^{&#}x27;Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviit siècle, t, 3, p. 588-594.

n 1812] da s un donjon, ne paraissait pas avoir une grande force, et de 'Eglise , dans tous les cas, être acceptée par l'autorité compétente, ut son avant de sortir son effet. Jusque-là le siège ne pouvait être vacant, ses des les vicaires de l'évêque jouissaient de la juridiction, et le chapitre ne des ne pouvait s'en emparer. Toutefois le gouvernement parvint à , serait dicter de nouvelles nominations. A Troyes, on choisit pour ssaient grands-vicaires deux chanoines qui l'étaient précédemment de l'écertaivêque, et qui avaient en conséquence la juridiction; en sorte que éraient ce choix tranquillisa les consciences, et l'on continua de gouverls préner au nom de l'évêque absent. Il en fut à peu près de même à ontrer Tournay. A Gand, le chapitre écrivit, le 27, au ministre des cultes émoupour faire des représentations, qui ne furent point écoutées. Le xil des préfet, qui se trouvait à Paris, eut ordre de se rendre à Gand en ns auxtoute hâte, et d'y forcer le chapitre d'obéir. Plusieurs chanoines Etat de étaient déjà cachés. On en rassembla six, qui élurent, le 5 déde cacembre, trois grands-vicaires, dont l'un l'était déjà de l'évêque, voir de et promit, à ce qu'il paraît, de n'administrer que comme grandır et le vicaire du préfat. Aussi le clergé de Gand ne s'adressait qu'à celuimpreslà, et le regardait comme le seul légitime sur les trois nommés par le chapitre; d'ailleurs, l'un de ceux-ci était caché et refusa la

> nomination. Cinq mois après l'arrivée de Pie VII à Fontainebleau, Napoléon revint de sa désastreuse campagne de Russie; et s'étant attaché d'abord à réparer ses pertes par de nouvelles levées, et à exciter la nation la plus belliqueuse à de nouveaux sacrifices, il pensa ensuite que, dans cette circonstance, un rapprochement entre lui et le pape, ou vrai, ou au moins apparent, pourrait lui être utile 1. Il sa vait bien que le nombre des vrais catholiques en France est plus considérable qu'on ne le croit communément, et que des persécutions dictées, comme on le disait, par l'ambition et l'orguei l, les aliénaient et leur étaient odieuses. En Allemagne, les princes et les ministres, qui souffraient avec dépit leur dépendance des moindres signes de l'empereur, quoique eux-mêmes ils eussent quelquefois foulé aux pieds les droits du saint Siége, commençaient cependant à s'appuyer sur les réclamations des peuples contre les tourmens dont on accablait le pape dans sa prison, pour animer et irriter leurs sujets contre le gouvernement impérial et la nation française. L'empereur avait surtout appris que les Polonais lui adressaient à cet égard de graves reproches, et que les injures dont s'était plaint le pape avaient beaucoup refroidi leur zèle. Averti par de si puissantes raisons, il se hâta de renouveler

mêmes prisons ire aux

nquisis plus
vêques
secret,
s peron leur
la proocèses.
Tourque de
ce. En
écrivit
e avait
caires-

que le

rands-

es dans

uscrite

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 300-302.

'An

néar

de c

de s

nétr

prév

sion

ses

cont

tion

Inne

telle

le si

Ron

à la

més

ger

gula

com

man

puis

reur

dans

bant

vem

préi

lem

card

qu'i

core

que

com

com

et d

et c

refu

léon

prél

juge

pere

droi

cano

de r

ses essais d'accommodement avec le captif de Fontainebleau, pour obtenir son approbation définitive, et sans restrictions, des propositions que les évêques lui avaient faites à Savone; et prenant pour prétexte le commencement de l'annee 1812, il envoya à Fontainebleau un chambellan chargé de complimenter le saint Père, ainsi qu'il est d'usage dans les cours. Cet acte de courtoisie et de convenance obligea le pape à envoyer à Paris une personne de sa cour, pour remercier l'empereur, et le choix tomba sur le cardinal Joseph Doria, parcequ'il n'était pas désagréable à Napoléon. Dans le court séjour que ce cardinal fit à Paris, en cette occasion, il fut établi, d'un commun accord, que l'on ouvrirait de nouveau les négociations. L'empereur chargea de ses intérêts Duvoisin, évêque de Nantes, tandis que le pape pouvait difficilement trouver, parmi ceux qui l'assistaient, un champion égal en habileté et en adresse.

Duvoisin suivit de près le cardinal Doria à Fontainebleau; et de la part de l'empereur, il présenta une suite de propositions. Plusieurs étaient ainsi conçues : « 1º Le pape et les futurs pon- tifes, avant d'être élevés au pontificat, devront promettre de ne rien ordonner, de ne rien exécuter qui soit contraire aux quatre » propositions gallicanes; 2º le pape et ses successeurs n'auront à » l'avenir que le tiers des nominations dans le sacré collége. La » nomination des deux autres tiers appartiendra aux princes catho-» liques; 3º le pape, par un Bref public, désapprouvera et condam-» nera la conduite des cardinaux qui n'ont pas voulu assister à la » cérémonie religieuse du mariage de Napoléon avec l'impératrice » Marie-Louise. Dans ce cas, l'empereur leur rendra ses bonnes grâces et leur permettra de se réunir au saint Père, pourvu qu'ils acceptent et qu'ils signent ledit Bref pontifical. Finalement seront exclus de ce pardon les cardinaux di Pietro et Pacca, aux-» quels il ne sera jamais permis de se rapprocher du pape.»

En lisant les propositions présentées à Pie VII par Duvoisin, on éprouve un sentiment de compassion pour ce malheureux pape, que l'on jouait et trahissait ainsi l. En même temps, on ressent une véritable indignation contre la hardiesse de l'agent impérial, qui se constituait l'organe de propositions semblables, et contre la pusillanimité de ceux qui, dans cette circonstance, assistaient le pape de leurs conseils, et ne l'avaient pas engagé à rompre sur-le-champ toute négociation avec un souverain qui, en faisant de pareilles demandes, ne pouvait avoir d'autre but que de réduire sous le joug d'une honteuse servitude le Siége apostolique, d'a-

¹ Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 3 0-312.

481

u, pour es proprenant à Fonnt Père, e et de sa cardinal on. Dans asion, il pouveau uvoisin,

nt trou-

bileté et

leau; et sitions. rs pone de ne k quatre uront à lége. La es cathocondamster à la ératrice bonnes vu qu'ils nent seca, auxe. »

uvoisin, ux pape, ressent mpérial, t contre sistaient pre surisant de réduire [ue, d'anéantir toute hiérarchie, et de ternir tout l'éclat de cette gloire et de cette réputation que Pie VII s'était justement acquises par tant de souffrances et de sacrifices personnels. Et comment ne pas pénétrer au premier abord les vues perfides de Napoléon, et ne pas prévoir les funestes conséquences que devait entraîner la concession de propositions si absurdes? On demandait que le pape et ses successeurs promissent de ne rien ordonner ou exécuter de contraire aux quatre propositions du clergé de France, propositions si hautement réprouvées par le vénérable serviteur de Dieu, Innocent XI, et par tous ses successeurs. Pourquoi faisait-on une telle demande? Pour mettre en contradiction le pape avec le pape, le saint Siége avec le saint Siége, et se jouer des anathèmes de Rome. On demandait que le tiers seulement du sacré collége fût à la nomination du pape, et que les deux autres tiers fussent nommés par des princes catholiques, afin que Napoléon pût s'arroger ce droit presque exclusivement, et se rendre par là le régulateur et l'arbitre de l'élection des futurs pontifes. Pour bien comprendre cela, il faut se rappeler que l'empereur avait fait demander, vers la fin de 1809, à la commission ecclésiastique si, depuis que les Pays-Bas, le Piémont, la Toscane, etc., se trouvaient réunis à l'Empire français, on pouvait considérer comme réunis dans sa personne les droits qu'avaient autrefois les ducs de Brabant, les rois de Sardaigne et les grands-ducs de Toscane relativement à la nomination des cardinaux, et toutes leurs autres prérogatives. Les cardinaux et les prélats avaient répondu que l'empereur pouvait justement réclamer le droit de nommer les cardinaux, droit appartenant aux souverains de tous ces Etats qu'il avait conquis et réunis à ses domaines. Or, si le pape accordait et signait cette seconde demande, il en résultait que presque toutes les nominations au cardinalat dépendaient de Napoléon, comme souverain de la France, du Piémont, de l'Etat vénitien, et comme roi, si ce n'est de nom, du moins en réalité de l'Espagne et du royaume de Naples. On demandait que le pape désapprouvât et condamnat par un décret la conduite des cardinaux qui avaient refusé d'assister à la cérémonie religieuse du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise; et cependant ces dignes prélats, en déclarant qu'ils n'entendaient pas intervenir comme juges dans la question de la validité du premier mariage de l'empereur avec Joséphine, ne voulurent autre chose que respecter le droit qu'a le saint Siége, droit reconnu encore aujourd'hui par les canonistes français, de juger les causes des souverains en matière de mariage : conduite qui attira sur ces mêmes prélats l'indignation et le ressentiment de l'empereur, et qui méritait de la part du

DE L'ÉGLISE. - LIV. XV.

At

» in

É e

les

rité

pas

ce (

ver

mêi

Cor

les

fin

le

qui

nir

san

l'ex

soi

ord

le e

sist

der

im

me

sile

âm

COL

me

pe

25

apı

nal

fai

êtr

ré

art

tro

de

le ret

tro

ÇO

saint Père approbation et reconnaissance. Enfin on demandait qu'il ne fût plus permis aux cardinaux di Pietro et Pacca d'approcher de la personne sacrée du pape. Leur seul crime était de lui être toujours restés fidèles au risque de leur vie jusqu'au moment où il fut brutalement arraché de ses Etats, et où ses ministres payèrent par une dure captivité leur fidélité et leur attachement. Mais di Pietro était l'auteur de la bulle d'excommunication, et cette bulle avait été lancée sous le ministère du cardinal Pacca : cette double circonstance explique suffisamment la rigueur de

Buonaparte.

On commença ensuite les conférences 1. Elles furent ouvertes entre les évêques de Trèves et d'Evreux, et les quatre cardinaux Joseph Doria, Dugnani, Fabrice Ruffo et De Bayanne, et l'archevêque d'Edesse, qui habitaient tous différens appartemens dans le palais impérial. Quand ceux qui réglaient ce manége virent que Pie VII était absolument anéanti, et paraissait hors d'état de résister à leurs demandes multipliées et à leur insistance, ils calculèrent l'effet d'une de ces fièvres lentes qui dispose à la prostration des forces, et à une sorte d'apathie mêlée du désir de la mort. Quand ils n'eurent plus affaire enfin qu'à un corps débile, sans ressorts, qui ne pouvait presque plus recevoir de nourriture, ils voulurent laiss er à l'empereur la gloire de la conclusion finale du traité, et dans la soirée du 19 janvier, accompagné de l'impératrice Marie-Louise, il se rendit à Fontainebleau et se présenta directement chez le pape, le prit dans ses bras, le baisa au visage, et lui fit mille démonstrations de cordialité et d'amitié. La première soirée, on ne parla pas d'affaires. Pie VII, qui, dans l'inépuisable bonté de son cœur, avait toujours attribué tant de mauvais traitemens à des subalternes iniques, parut satisfait de ces démonstrations extérieures. Il les raconta aux personnes qu'il voyait habituellement, et n'oublia pas la circonstance de l'embrassement et du baiser. Mais dans l'état d'affaiblissement où il était, il ne savait pas bien précisément ce que présageait cette visite, où il n'avait été question que de simples complimens d'un souverain pour un hôte sacré qu'il recevait dans un de ses châteaux.

Le jour suivant, il y eut d'autres entrevues entre Pie VII et Napoléon. On a dit que dans un de ces entretiens l'empereur prit le saint Père par les cheveux et l'injuria vilainement; mais le pape, plusieurs fois interrogé sur ce fait, a toujours dit qu'il n'était pas vrai : « Non, disait-il, il ne s'est pas porté à une telle

Méni. du card. Pacca, t. 2, p. 81-87. M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, r · 302-307-

andait
approde lui
coment
nistres
ement.
ion, et
Pacca:

eur de

n 1813]

dinaux dinaux dans le ent que résister ulèrent Quand essorts, ulurent

Marietement
it mille
, on ne
de son
à des
cetélement,
baiser.

aité, et

VII et pereur ; mais lit qu'il ne telle

e ques.

te sacré

VII, t. 2,

• indignité, et Dieu permet qu'à cette occasion nous n'ayons pas • à proférer un mensonge. • On a pu cependant comprendre, par les discours de l'empereur, qu'il prit avec le pape un ton d'autorité, même de mépris, et qu'il alla jusqu'à lui dire qu'il n'était pas assez versé dans la connaissance des sciences ecclésiastiques, ce qui n'offensait pas moins la vérité que la politesse.

Cependant les cardinaux qui avaient promis leur appui au gouvernement français inquiétaient le pontife, lui répétaient les mêmes argumens, et lui disaient qu'à sa place ils signeraient un Concordat dont on proposait les bases; que les cardinaux étaient les conseillers naturels d'un pape, et qu'ils persistaient à voir la fin des maux de la religion dans une dernière complaisance dont le résultat serait de rendre à la liberté ceux de leurs collègues qui, dans les fers, et par cette raison seule, ne pouvaient venir conseiller la même conduite; que d'ailleurs à leur arrivée, sans doute, ils approuveraient tout ce qui aurait été fait, dans l'extrémité deplorable où on était réduit. Pie VII était âgé de soixante et onze ans. Sa vie desséchée par les douleurs, des désordres de santé, le dégoût des alimens, sa sensibilité excitée par le désir de revoir les cardinaux qu'on retenait prisonniers; l'insistance importune de Bertazzoli, qui le pressait de tout accorder; les supplications des cardinaux italiens qui traitaient cette importante affaire, et qui le fatiguaient quelquefois de prévisions menaçantes, ou accompagnées d'une sorte de contemption; le silence absolu de toute voix sage, noble, qui vînt relever cette âme flétrie par la souffrance; enfin les approches de la mort, tout contribuait à décourager le pontife : il ne restait plus en ce moment à Pie VII que la faculté de ce mouvement de la main qui peut encore machinalement tracer un nom. Ce nom fut apposé le 25 janvier sur un papier que Napoléon signa sur-le-champ après lui. 🕾

Pour engager le pape à recevoir la plume des mains du cardinal Joseph Doria, ses propres conseillers eux-mêmes lui avaient fait croire que c'étaient de simples préliminaires qui devaient être secrets, jusqu'à ce que, dans le conseil de tous les cardinaux réunis, on fût convenu de la manière de mettre à exécution ces articles provisoires. Alors Pie VII, comme pris à partie par les trois cardinaux et les évêques qui le poussaient à tout accommodement quelconque, et violenté par la présence de l'empereur, qui le contemplait fixement, mais d'un air assez bienveillant, s'était retourné cependant vers quelques assistans de sa suite qui se trouvaient aussi présens, en leur demandant avec le regard un conseil. Dans cet état d'agitation, qui sait si un non courageux

» pa

ad

» de

· ne

» ni

• in

• L

» le

• l'e

• d

» C

» T

• m

» T

» li

• d.

• le

» S

• P

même proféré à voix basse, par le dernier des secrétaires, n'eût pas rendu à Pie VII toute son ancienne détermination? Ce non ne fut prononcé par personne. Au contraire, en baissant la tête et en pliant les épaules, ils répondirent par ce signe qu'on fait ordinairement quand on donne le conseil de céder et de se résigner. Finalement le pape, au moment même où il signa, laissa clairement connaître qu'il ne signait pas d'après le vœu de son cœur. Il y a lieu de remarquer que ce traité est tout à fait insolite, puisqu'il est souscrit par les deux souverains qui traitent ensemble. Napoléon voulait apparenment, en agissant ainsi, s'épargner la crainte du refus d'une ratification.

Cette pièce une fois signée par le pape et l'empereur, on parla sur-le-champ du rappel des cardinaux déportés, et de la délivrance de ceux qui étaient en prison. Il y eut de grandes difficultés pour la personne du cardinal Pacca; et ce fut alors, a dit depuis le pape, une vraie bataille pour obtenir cette délivrance; l'empereur la refusait en disant: « Pacca est mon ennemi. « A la fin, Napoléon céda, et dit qu'il ne faisait jamais les choses à demi. Alors il donna ordre d'expédier un courrier à Turin, avec l'injonction de mettre ce cardinal en liberté. Mais, à l'exception des cardinaux, aucune des victimes de la persécution ne fut tirée de prison ou rappelée de l'exil. Le prélat De Grégorio, le père Fontana, et les autres prélats ou ecclésiastiques, continuèrent à être traités avec rigueur. Fénestrelles, Pignerol, Compiano, la Corse, et les autres prisons d'Etat recélèrent, comme par le passé, ceux dont le zèle ou la fidélité avaient déplu à l'empereur'.

On a connaissance des deux précédens Concordats de 1515 et de 1801. Nous placerons ici celui du 25 janvier 1813, qui n'eut et ne devait avoir aucune valeur.

- Sa Majesté l'empereur et roi et Sa Sainteté, voulant mettre
 un terme aux différends qui se sont élevés entre eux et pourvoir
 aux difficultés survenues sur plusieurs affaires de l'Eglise, sont
 convenus des articles suivans, comme devant servir de base à
 un arrangement définitif.
- ART. 1°. Sa Sainteté exercera le pontificat en France et dans
 le royaume d'Italie, de la même manière et avec les mêmes formes
 que ses prédécesseurs.
- 2. Les ambassadeurs, ministres ou chargés d'affaires des puissances près le saint Père, et les ambassadeurs, ministres ou chargés d'affaires que le pape pourrait avoir auprès des puissances étrangères, jouiront des immunités et priviléges dont jouissent les membres du corps diplomatique.

^{*} Mcm. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviii* siècle, t. 3, p. 596.

s, n'eût
non ne
tête et
it ordisigner.
clairecœur.
s, puis-

parla
parla
vrance
s pour
puis le
pereur
poléon
donna
mettre
x, au-

on ou et les s avec autres le zèle

eut et mettre urvoir s, sont base à

et dans ormes

res des res ou issanjouis3. — Les domaines que le saint Père possédait, et qui ne sont
 pas aliénés, seront exempt de toute espèce d'impôt; ils seront
 administrés par ses agens ou chargés d'affaires; ceux qui seraient
 aliénés seront remplacés jusqu'à la concurrence de deux millions

de francs de revenu.

4. — Dans les six mois qui suivront la notification d'usage de la nomination par l'empereur aux archevêchés et évêchés de l'Empire et du royaume d'Italie, le pape donnera l'institution canonique conformément aux Concordats et en vertu du présent indult. L'information préalable sera faite par le métropolitain Les six mois expirés sans que le pape ait accordé l'institution,

le métropolitain, et à son défaut, ou s'il s'ngit du métropolitain,
l'évêque le plus ancien de la province procèdera à l'institution de
l'évêque nommé, de manière qu'un siége ne soit jamais vacant

plus d'une année.

5. — Le pape nommera, soit en France, soit dans le royaume
d'Italie, à dix évêchés qui seront ultérieurement désignés de concert.

6. — Les six évêchés suburbicaires seront rétablis; ils seront à la nomination du pape. Les biens actuellement existans seront
restitués, et il sera pris des mesures pour les biens vendus. A la mort des évêques d'Anagni et de Rieti, leurs diocèses seront
réunis auxdits six évêchés, conformément au concert qui aura

» lieu entre Sa Majesté et le saint Père.

7. — A l'égard des évêques des Etats romains absens de leurs diocèses par les circonstances, le saint Père pourra exercer en leur faveur son droit de donner des évêchés in partibus. Il leur sera fait une pension égale aux revenus dont ils jouissaient, et ils pourront être replacés aux siéges vacans, soit de l'Empire, soit du royaume d'Italie.

8. — Sa Majesté et Sa Sainteté se concerteront en temps opportun sur la réduction à faire, s'il y a lieu, aux évêchés de la Toscane et du pays de Gênes, ainsi que pour les évêchés à établir en Hollande et dans les départemens Anséatiques.

9. — La propagande, la pénitencerie, les archives, seront éta-

· blies dans le lieu du séjour du saint Père.

• 10. — Sa Majesté rend ses bonnes grâces aux cardinaux, évê-• ques, prêtres, laïcs, qui ont encouru sa disgrâce par suite des • événemens actuels.

• 11.—Le saint Père se porte aux dispositions ci dessus par con-• sidération de l'état actuel de l'Eglise, et dans la confiance que • lui a inspirée Sa Majesté qu'elle accordera sa puissante protection aux besoins si nombreux qu'a la religion dans les temps où nous vivons. (Suivent les signatures.)

. Fontainebleau, le 25 janvier 1813. »

Par ce traité, le pontife abandonnait la souveraineté de Rome, dont il n'a que l'administration comme souverain élu '. Il devait à peu près rester toujours en France, là où il plairait à l'empereur de l'envoyer. On voit d'ailleurs dans cette entreprise révolutionnaire la pierre d'attente pour appuyer une révolution nouvelle.

Le lendemain de la signature de ce fatal Concordat, l'empereur envoya en présent aux cardinaux Joseph Doria et Fabrice Ruffo, et à Bertazzoli une boîte d'or avec son portrait enrichi de gros brillans. Il déclara les deux premiers, officiers de la Légion-d'Honneur, et l'autre chevalier de la Couronne de Fer. Le chapelain du cardinal Doria, qui avait copié les articles, eut un solitaire en brillans, et enfin on distribua diverses sommes aux serviteurs du pape, comme si l'on eût signé de part et d'autre un de ces traités raisonnables de véritable politique, où chacun trouve son intérêt bien entendu. Napoléon ordonna qu'on annonçât à l'Empire la conclusion du Concordat, et voulut que l'on chantât un Te Deum dans toutes les églises.

Tant que l'empereur resta à Fontainebleau, le pape tint cachés, autant qu'il put, ses sentimens sur tout ce qui était arrivé. Mais à peine Napoléon fut-il parti, que Pie VII tomba dans une profonde mélancolie, et fut tourmenté de nouveaux redoublemens de fièvre. A l'arrivée de quelques cardinaux qui revinrent de l'exil où ils avaient été relégués, et surtout à l'arrivée du cardinal di Pietro, il s'entretint avec eux des articles qu'il avait signés, et ne tarda pas à voir sous leur véritable aspect les conséquences qui pouvaient naître de cette funeste signature. Rempli d'amertume et de douleur, il s'abstint pendant plusieurs jours de célébrer la messe, et ce ne fut que sur les instances d'un cardinal savant et pieux, qu'il consentit à s'approcher de nouveau de l'autel. Comme on le vit plongé dans le plus vif désespoir, il n'en cacha pas la cause aux évêques français et aux cardinaux qui logeaient dans le palais : ce fut alors que Napoléon, craignant que le pape ne se rétractat et ne révoquat ce qu'il avait accordé, rendit publics, contre la parole qu'il avait donnée, les articles du Concordat, et les fit solennellement annoncer au sénat conservateur par l'archichancelier Cambacérès.

On ne peut décrire la sinistre impression et le mauvais effet

An 18 que p ques garda cheve elles, çais, s'étab chose du C Le pe pas a tres c de le Conc conti viole quelo en fit au pe terie feuil faire

> pape Ce nn's

» un » qu » de

» pe » ve • po

» so » qu » gr

> plus un j prol allunon

a Le

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 87-88. M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 308-310.

ome,

evait

ereur

tion-

velle.

mpe-

brice

hi de

gion-

nape-

itaire

teurs

e ces

son

Em-

it un

t ca-

rivé.

une

uble-

nt de

linal

s, et

s qui

ume

er la

vant

utel.

acha

ient

e ne

lics, t, et

rchi-

effet

t. 2,

que produisit la publication de ce Concordat '. Les lons catholiques de Paris en furent inconsolables, et plusieurs dames qui, regardant Pie VII comme un saint, conservaient son portrait au chevet de leur lit, le déchirèrent aussitôt; quelques-unes d'entre elles, par un excès de vivacité qui est dans le caractère français, le jetèrent au feu. Dans le reste de la France, l'opidion s'établit presque universellement que la publication du Concordat était une nouvelle imposture du gouvernement. La même chose arriva en Allemagne et en Italie. A Rome, la nouvelle du Concordat fut accueillie au milieu des rires et des sifflets. Le peuple romain était tellement persuadé que le pape n'avait pas approuvé cette étrange convention, que, malgré des lettres de France, où des personnes dignes de foi assuraient avoir vu

DE L'EGLISE. - LIV. XV

tres de France, où des personnes dignes de foi assuraient avoir vu de leurs propres yeux la signature même de Pie VII sur l'acte du Concordat, on trouva ingénieusement un moyen d'expliquer cette contradiction : on imagina que le saint Père, avant d'être arraché violemment du saint Siége, avait remis au préfet de la Daterie quelques feuilles de papier blanc déjà signées par lui, afin qu'il en fit usage pour certaines affaires, que ces papiers étaient tombés au pouvoir du gouvernement français lorsque le préfet de la Daterie fut arrêté et conduit à Fenestrelles, et que, sur l'une de ces feuilles, on avait écrit les articles du prétendu Concordat, pour

pape 2.

Cependant, le cardinal

Cependant, le cardinal Pacca arrivait à Fontamebleau. • En n'approchant du palais impérial, dit-il 3, je m'attendais à trouver

" m'approchant du palais impérial, dit-il 3, je m'attendais à trouver " une grande foule, sachant que c'était la résidence du pape, de

faire croire au monde qu'ils avaient été approuvés et signés par le

» quelques cardinaux, de plusieurs évêques français et ministres

de l'empereur; je pensais que, les communications interrompues
 pendant cinq ans avec le saint Père étant rouvertes, il devait

» venir de Paris, et des autres villes voisines, beaucoup de fidèles

• pour affaires de conscience; mais je ne vis que quelques per-

» sonnes du peuple. Quelqu'un courut appeler le portier du palais,

» qui vint aussitôt m'ouvrir la barrière par où l'on entre dans une

» grande cour. Au fond de cette cour se trouve un grand escalier

Mém. du card. Pacca, t. 1, p. 326-329.

⁸ Les Parisiens qui, même dans les choses les plus sérieuses et au milieu des plus tristes événemens, trouvent encore des sujets de plaisanterie, firent alors un jeu de mots. Ils avaient remarqué sur les visages des cardinaux la désapprobation, la honte même, à la vue des articles signés par le pape. Faisant donc allusion à la permission que l'empereur venait d'accorder aux cardinaux surnommés les noirs, de reprendre les insignes rouges du cardinalat, ils disaient: « Le pape a conclu avec l'empereur un concordat qui a fait rougir les cardinaux. »

³ Mém. du card. Pacca, t. 1, v. 305-309.

• qui conduit aux appartemens royaux. Je ne rencontrai que la » sentinelle qui était en haut de l'escalier, toutes les fenêtres et » les portes étaient fermées, et il régnait un tel silence, qu'il me » sembla que j'entrais, non pas dans une maison royale, mais dans » une autre prison d'Etat. Ne trouvant pas à qui m'adresser pour · demander audience, j'envoyai mon valet de chambre qui, quel-» ques minutes après, revint avec Hilaire Palmiéri, un des domes-» tiques italiens laissés au service du pape. Il me dit que je pouvuis » entrer sur-le champ avec mes habits de voyage, et que le pape me recevrait. Le cardinal Joseph Doria vint au-devant de moi • dans l'antichambre : il m'embrassa en pleurant, et me dom a » mille marques d'affection et d'amitié, pour me prouver la joic » que lui causait ma présence. Je rencontrai aussi quelques prélats • français, et, en entrant dans la chambre du pape, je vis quil » s'était avancé de quelques pas à ma rencontre. Je restai surpris » et affligé en le voyant courbé, pâle, maigre, les yeux cernés et » immobiles, comme ceux d'un homme anéanti. Il m'embrassa, et » me dit froidement qu'il ne m'attendait pas sitôt : je lui répondis » que je m'étais hâté de venir me jeter à ses pieds et lui témoigner » toute mon admiration pour la constance héroïque avec laquelle » il avait supporté une si longue et si dure captivité. Plein de dou-· leur, il me dit ces propres paroles : Mais nous nous sommes » déshonoré à la fin : ces cardinaux nous ont trainé à cette table • et nous ont fait signer. Alors, me prenant par la main, il me con-» duisit à l'endroit où il était assis; il me fit placer à côté de lui, » et m'ayant demandé quelques détails sur mon voyage, il me dit : · Vous pouvez vous retirer, car c'est l'heure où je reçois les évê-» ques français; un logement est préparé pour vous dans le palais » » En sortant de sa chambre, je fus conduit par le gardien du pa-» lais dans le petit appartement qui m'était assigné. C'était une » chambre donnant sur un grand corridor où étaient aussi logés » d'autres cardinaux et évêques français. La solitude du lieu, le si-• lence et la tristesse qui régnait sur ous les visages, la douleur profonde où le pape était plongé, l' . well froid que je reçus, • me causèrent une surprise et an serrement de cœur qu'il est » plus facile d'imaginer que de décrire. Peu après, monseigneur » Bertazzoli, aumônier de Sa Sainteté, depuis cardinal, vint me » dire que, si le pape m'avait congédié si vite, c'était pour se debarrasser auparavant de l'audience des évêques français, et qu'il » me recevrait volontiers avant dîner. Il me recommanda d'être » prudent dans mes discours, même en présence des personnes de » la suite du pape, et je compris bien ce qu'il voulait dire. Je re-• tournai vers Sa Sainteté que je trouvai dans un état vraiment An 1

• aver • Litt

· faut · hor

• con

- acci

» esp

» par

• je

• l'Eg

· car

• doi

» po

» po

» mo

» dit

. —

• rei

» pe

» Si » Ci

• et

• n

• ti

• n

• 11

• q

. (

. .

.

*

. 1

1813 que la res et ı'il me s dans r pour quelomes. Ouvais e pape le moi donia a jou rélats s quil urpris nés et ssa, et bondis oigner quelle e dou mmes e table e conde lui, e dit: s évêalais 🛭 lu pat une logés le siuleur reçus, 'il est gneur t me e dequ'il l'être

es de e re-

ment

· digne de pitié, et qui me six craindre pour ses jours. Elle avait été · avertie par leurs éminences les cardinaux di Piétro, Gabrielli et - Litta, qui étaient arrivés les premiers à Fontainebleau, de la » faute qu'on lui avait fait commettre; elle en avait conçu une juste » horreur, en voyant dans quel abîme l'avaient fait tomber des · conseils perfides. Pie VII était donc plongé dans une mélancolie » profonde, et, en me parlant de cet événement, il se livrait à des » accès de chagrin excessifs, disant qu'il ne pouvait chasser de son » esprit cette pensée pénible, qu'il ne dormait ni jour ni nuit, qu'il • ne prenait presque aucune nourriture, et que (ce sont ses propres paroles) il mourrait fou comme Clement XIV. Je fis alors tout » ce que je pus pour le consoler; je le conjurai de se tranquilliser; » je lui dis que, de tous les malheurs qui pourraient arriver à » l'Eglise, le pire de tous et le plus funeste serait celui de sa mort : » que dans peu de jours il aurait autour de sa personne tous les » cardinaux qui étaient en France et dont quelques-uns lui avaient • donné des preuves non équivoques de leur zèle pour les intérêts · du saint Siège et de leur attachement à sa personne sacrée; qu'il » pouvait mettre en eux sa confiance, et qu'en les consultant il » pourrait trouver un remède au malheur qui était arrivé. A ces · mots : trouver un remède, il parut prendre un peu courage et me » dit en m'interrompant : « Croyez-vous qu'on puisse y remédier? . — Oui, saint Père, répondis-je; à presque tous les maux il est un • remède. • Il me dit, à la fin de l'audience, de me préparer à » partir pour Paris sous peu de jours, pour être présenté à l'en. » pereur et à l'impératrice. Je cherchai à m'affranchir d'un voyage » si désagréable; mais le pape me fit observer que, tous les autres · cardinaux s'y étant rendus, si je n'y allais pas, on prendrait cela • en mauvaise part, et qu'on regarderait ma conduite comme un • manque de respect pour ces souverains. • Eh bien donc, trèssaint Père, lui dis-je, je boirai cette lie du calice amer, et je par-* tirai bientôt pour Paris! * Entre quatre et cinq heures, je retour-• nai chez le pape, et la conversation revenait toujours sur le • même sujet; je ne pouvais l'en distraire en aucune façon, quoi-• que je cherchasse à la faire rouler sur d'autres matières. Il me . dit, pour diminuer peut-être l'horreur qu'excitaient partout les • concessions scandaleuses faites dans le Concordat, que l'empe-• reur lui avait présenté d'autres articles encore pires et qu'il les · avait rejetés; et en même temps il tira de son secrétaire un » papier qu'il tenait sous clef, et me le sit lire. (C'est celui » que Duvoisin avait remis au saint Père de la part de l'empe-

Le soir du même jour, 18 février, arriva le cardinal Consal-

vi ¹. Il alla à l'audience du pape, qui l'attendait avec impatience, et qui l'avait nommé son ministre pour entamer un nouveau traité

avec le gouvernement impérial.

Auparavant, ne pouvaient approcher de Pie VII que les évêques français, les cardinaux rouges demeurant à Paris, et quelques agens de l'empereur : mais on permit alors aux personnes de toutes les classes de venir le matin entendre la messe du saint Père et lui baiser les pieds dans la chambre voisine de la chapelle ². A peine la nouvelle de cette permission fut-elle répandue en France, qu'on vit arriver en foule de tous côtés, et de plus de trente lieues à la ronde, des personnes de tout rang et de toute condition, qui assistaient avec une dévotion exemplaire et touchante à la messe du saint Père et de l'archevêque d'Édesse. Beaucoup voulurent avoir le bonheur de recevoir des mains du pape la sainte encharistie. Ce spectacle de piété et de religion était vraiment attendrissant; il dut contribuer beaucoup à rappeler dans le cœur des Français l'antique foi de leurs pères.

Quelques jours après, arrivèrent de toutes les parties de la France et de l'Italie les archevêques et évêques, que Napoléon avait fait appeler pour se concerter avec le pape et les cardinaux sur l'exécution du Concordat. A l'exception de quelques uns qui jouissaient d'une bonne réputation et qui passaient pour dévoués au Siége apostolique, le choix de Napoléon était tombé généralement sur ceux qu'il croyait les plus dociles et les plus soumis à ses désirs, soit par esprit de courtisan, soit par leurs principes bien connus d'aversion pour le pape et la cour romaine. Parmi eux se trouvaient Le Coz, archevêque de Besançon, naguère évêque intrus de Rennes; Périer, évêque d'Avignon, auparavant évêque constitutionnel de Grenoble; de Latour, archevêque de Turin; l'évêque de Pavie; Buonsignori, évêque de Faenza, nommé à l'Eglise patriarcale de Venise, qu'il gouvernait déjà sous le titre de vicaire capitulaire; d'Osmond, évêque de Nancy, nommé archevêque de Florence, où, au mépris du pape, qui, dans un Bref adressé au chapitre métropolitain, défendait à ce prélat de gouverner cette Eglise en qualité de vicaire, il avait néanmoins usurpé violemment ce titre, et causé l'exil et la captivité de plusieurs canonistes recommandables; Fallot de Beaumont, évêque de Plaisance, nommé à l'Eglise métropolitaine de Bourges; Dania, évêque d'Albenga; Selvi, évêque de Grozzetto en Toscane, et Vaucamp, curé d'Anvers, nommé récemment par l'empereur

* Mém. du card. Pacca, p. 89-92.

évêq dais, vers

allèr à Fo renc Nou pude rend fron sous men pers l'ind et le Con diali lon . et re un c qu'il faisa sorti accu adhe

> ne d T Pari Le Juei étaie

> > Com loge drai les c Piét

le xv

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 313.

Van ... nes p par l' resta rent

3]

ce,

ité

vê-

el-

168

int

10-

ue

de

ute

u-

se.

du

ion

pe-

la

éon

rdi-

ies-

our

nbé

lus

urs

ne.

na-

ara-

que

ıza,

ous

me

un

t de

ins

de

vê-

ne,

eur

évêque de Bois le-Duc ', pays de mission dans le Brabant hollandais, avant que le saint Père y eût rétabli le siége épiscopal ren-

versé par les Calvinistes.

Ces derniers, ainsi que les prélats appelés dans cette occasion, allèrent, avant ou après leur arrivée à Paris, complimenter le pape à Fontainebleau; le patriarche de Venise, l'archevêque de Florence et l'évêque de Bois-le-Duc se firent annoncer sous ces titres. Nous ne savons ce dont on doit le plus s'étonner ici, ou de l'impudence de ceux qui, au moment même où ils prétendaient venit rendre hommage au pape, lui faisaient réellement un nouvel affront, ou de l'absurdité de ceux qui les présentaient au saint Père sous ces titres insultans. De là résultait encore un mal qui augmentait l'affliction des gens de bien et scandalisait beaucoup de personnes. Pie VII, déjà naturellement porté à la douceur et à l'indulgence, et affaibli alors de corps et d'esprit par les maladies et les souffrances et par la tristesse où le plongeait la signature du Concordat, accueillait et traitait tout le monde avec la même cordialité et la même bienveillance, sans distinguer les personnes selon leurs mérites et sans faire connaître aux prélats désobéissans et rebelles, sinon par des paroles et des reproches, du moins par un certain air de froideur, sa désapprobation et les justes motifs qu'il avait d'être mécontent d'eux. Voici du reste quel usage ceux-ci faisaient du bon accueil qu'ils avaient reçu : à peine étaient-ils sortis de l'audience, qu'ils racontaient comment ils avaient été accueillis, et se hâtaient de l'écrire dans leurs provinces à leurs adhérens, afin de prouver que le pape n'avait pas désapprouvé et ne désapprouvait pas leur conduite passée.

Tel était l'état des choses, lorsque le cardinal Pacca revint de

Paris à Fontainebleau le 27 février.

Les membres du sacré collége qui avaient pu spécialement fréquenter le château et voir le pape depuis le mois de juin 1812, étaient les cardinaux Joseph Doria, Dugnani et Fabrice Ruffo. Comme on permit alors à Pie VII d'appeler auprès de lui, pour loger dans le palais, même ceux des autres cardinaux qu'il voudrait plus particulièrement voir auprès de sa personne, il choisit les cardinaux Mattéi, doyen du sacré collége, della Somaglia, di Piétro, Gabrielli, Pacca et Consalvi. Il s'en fallait cependant en-

¹ Cette création de Buonaparte fut pour ce pays un motif de persécution. Van Alphen, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, qui avait été amené à Vincennes pour un autre objet, fut sollicité de donner des pouvoirs au sujet désigné par l'empereur pour l'évèché décrété. Sur son refus, on le garda à Paris, où il resta jusqu'après la chute de Buonaparte. Plusieurs prêtres de son vicariat furent aussi enlevés et exilés en France. (Mém. pour serv. à l'hist, eccl. pendant le xviii siècle, t. 3, p. 598).

core beaucoup que le pontife pût se croire tout à fait libre. L'archevêque de Tours, les évêques de Trèves, de Nantes et d'Evreux, habitaient également le palais, avec mission de surveiller sa conduite, et de hâter les négociations du Concordat. Le colonel de gendarmerie Lagorse, qui avait accompagné Pie VII depuis Savone, y logeait aussi.

Le lendemain du jour de l'arrivée du cardinal Pacca, Bertazzoli lui présenta de la part du pape une copie des articles du Concordat et d'un billet écrit au saint Père par l'empereur le soir même de la signature de cette Convention, billet conçu en ces termes!: » Très-saint Père, ayant été informé que Votre Sainteté, en signaut » les articles du Concordat qui mettent un terme aux divisions » qui affligent l'Eglise, avait conçu la crainte qu'on pût en induire » qu'elle renonçait implicitement à ses prétentions sur les Etats » romains, je me fait un plaisir de l'assurer que, comme je n'ai ja-» mais cru devoir lui demander une renonciation de la souverai-» neté temporelle sur les Etats romains, Votre Sainteté ne doit pas » craindre qu'on puisse jamais penser qu'en signant lesdits articles » elle ait directement ou indirectement renoncé à ses droits et à ses » prétentions. J'ai traité avec le pape en le considérant dans sa » qualité de chef de l'Eglise en matières spirituelles. Enfin, très-» saint Père, je prie Dieu qu'il conserve Votre Sainteté pendant de » longues années au gouvernement de notre sainte mère l'Église. » Fontainebleau, 25 janvier 1813. Votre fils très-dévoué, Napo-» LÉON. » On pouvait considérer ce billet comme une nouvelle raillerie de Napoléon. En effet, on y traitait de prétentions les droits sacrés et incontestables du Siége apostolique sur les Etats romains, et on donnait à entendre que l'empereur n'avait jamais eu l'intention de demander une renonciation dont il n'avait pas besoir. Une autre chose encore pouvait faire rejaillir plus de honte sur le pape; c'est que les malveillans, qui ne connaissaient point l'humilité et la modestie de Pie VII, auraient pu conclure de ce billet que le pape, en signant des articles destructeurs de la liberté ecclésiastique et contraires à la constitution laissée par Jésus-Christ à l'Eglise, n'avait éprouvé d'autre crainte que celle de signer une renonciation totale aux domaines temporels du saint Siége : conséquence très-injuste et très-outrageante pour Pie VII, naturellement si éloigné de toute pensée d'ambition, et qui certainement aurait, sans aucune peine, suivi l'exemple de Célestin, en descendant avec résignation du trône pontifical pour aller s'enfermer

dans un cloître.

Be: tous du Co lutair

[An I

Le le no noirs qu'or même poids cardi dans culté furen const

victo chact lui-m avaie cardi étaie: ner q collè une : et au arriv remè grave rétra pape béné pure quel soup un c

[.] Mem. du card. Pacca, t. 2, p. 94-96

^{3 (}

³

p. 31

813

che-

eux.

con-

de de

one,

zzoli

icoriême

ies!:

nant

ions

luire

Etats

ii ja-

erai-

t pas

icles

à ses

ns sa

très-

ıt de

glise.

APO-

rail-

roits

ains,

nten-

soin.

e sur

l'hu-

billet

é ec-

hrist

une

COII-

elle-

ment scen-

rmer

Bertazzoli dit au cardinal Pacca que le saint Père ordonnait à tous les cardinaux de consigner par écrit leur avis sur les articles du Concordat, avec les conseils qui leur paraîtraient les plus salutaires, et de remettre ensuite ces vœux dans ses propres mains.

Le sacré Collége était évidemment scindé en deux partis, sous le nom de cardinaux rouges et de cardinaux noirs ¹. Parmi les noirs eux-mêmes, il n'existait pas une parfaite harmonie, celle qu'on aurait dû attendre de personnes qui avaient manifesté les mêmes opinions sur une question délicate, et qui étaient sous le poids des mêmes douleurs et des mêmes attaques. A ce sujet, le cardinal Pacca disait ² qu'il craignait ces nouveaux pasteurs, lions dans la paix, et cerfs dans le combat ³. Nonobstant de telles difficultés et des craintes si fondées, les saintes intentions du pape turent bénies, et même, comme on va le voir, sa fermeté et sa constance apostolique, actuellement bien soutenues, obtinrent la victoire qu'elles méritaient.

Suivant les ordres du pape, les cardinaux présens portèrent chacun séparément leur propre vœu, et le remirent au saint Père lui-même 4. Ceux qui s'étaient trouvés à Fontainebleau, et qui avaient eu part à ces pratiques et à ces conférences, et quelques cardinaux noirs d'un caractère trop timide ou trop courtisan, étaient d'avis que l'on devait maintenir le traité; mais, pour denner quelque satisfaction aux cris et aux représentations de leurs collègues, ils proposaient d'ouvrir, avec les députés de l'empereur, une négociation dans laquelle on tacherait d'améliorer l'état des choses, et de faire insérer quelque article plus favorable au pape et au saint Siège. Quelques autres cardinaux, au moment Je leur arrivée à Fontainebleau, avaient déclaré qu'il n'y avait pas d'autre remède au scandale donné devant toute la catholicité, et aux maux graves qu'aurait entraînés l'exécution de ce Concordat, qu'une rétractation prompte, et une annulation générale de la part du pape. Ils alléguaient l'exemple de Pascal II, ainsi que Chiaramonti, bénédictin et pape. Ces deux opinions, les seules que l'on pût admettre, furent mises en discussion par les cardinaux quand ils purent se rencontrer, ou à la promenade, ou sous le prétexte de quelques visites à un collègue malade, afin de ne pas éveiller les soupçons de ceux qui épiaient leurs démarches. Il y eut cependant un cardinal qui avança une troisième opinion. Il convenait, avec

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 315.

⁸ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 97.

^{*} Tertullian, adv. Prax.

⁴ Mém. du card. Pacca, t. 2. p. 98-108. M. Artaud, Ilist. du pape Pic VII, t. 2, p. 315-324.

les partisans du refus, qu'il ne fallait adopter aucun des articles du Concordat, parce qu'ils étaient contraires à la discipline de l'Eglise, pernicieux aux droits du saint Siège, et finalement injurieux au pape et au corps ecclésiastique; mais il pensait, avec le parti Roverella, Doria et Bertazzolli, que l'on devait commencer de nouvelles conférences, non pas pour arriver à la conclusion du Concordat, mais pour gagner du temps ou pour trouver dans les négociations un prétexte de rompre les conférences sans aucun résultat définitif. De cette manière, tout se serait trouvé rompu indéfiniment. Ce parti était bien difficile à défendre. D'abord, il était inutile de le tenter pour arriver à gagner du temps, puisque les plénipotentiaires de Napoléon auraient demandé dans la première assemblée que l'on reconnût les articles du Concordat du 25 janvier comme bases fondamentales de l'accord, et n'auraient admis aucune discussion sur ce point arrêté et fixé entre les deux souverains, et non soumis à ratification. La rupture des conférences sans aucune conclusion aurait irrité l'empereur autant qu'aurait pu le faire une rétractation décidée et absolue, et, la temporisation ne devant pas avoir d'autre résultat qu'une révocation faite sans retard, on ne pouvait hésiter entre ces deux partis.

Il y avait encore une raison des plus fortes pour le parti de la révocation et de l'annulation générale des articles accordés. En rompant le traité sous prétexte de différends qui seraient survenus pendant les conférences nouvelles, il restait toujours prouvé qu'un pape, réputé saint et estimé de toute l'Europe, aurait précédemment fait ces concessions et signé ces articles. Aussi, dans le temps a venir, on aurait pu dire, au milieu des querelles du saint Siège avec les cours, que de telles concessions, de telles stipulations, quoiqu'elles n'eussent pas eu d'exécution par l'effet d'autres circonstances, étaient néanmoins des avantages qui avaient pu être accordés positivement par le pape et par le saint Siège. Il était donc indispensable que le même pape, non-seulement ne mît pas à exécution ce qu'il avait imprudemment permis et accordé, mais encore qu'il déclarât à haute voix, et par une révocation signée de sa main, qu'il avait commis une grande faute en consentant à ces concessions, qu'il ne pouvait, qu'il ne devait jamais faire; déclaration qui fermait pour toujours la bouche à qui aurait voulu à l'avenir apporter ce Concordat en exemple. Ces considérations ct beaucoup d'autres non moins puissantes, appuyées encore sur ce qu'on avait observé quelque chose de plus faible et de plus indéterminé dans l'expression de la volonté de Napoléon, fléchissant devant les malheurs de ses armes; le besoin et la nécessité de tout essayer contre le danger présent, l'emportèrent dans l'esprit vai tra sig par acc

> am dai

de

un

fiai jet cut que car Sci bie qu' pen déc ma le n naît Lt c con don pas les

approdure direct sévè surte et L

l'em

tion

révo

que

ence

enfi

l'em

Յյ

les

de

ju-

le

cer

ion

ans

cun

npu

tait

les

ière

jan-

mis

uve-

nces

rait

risa-

faite

a ré-

rom-

pen-

u'un

dem-

emps

nege

ions,

cir-

être

était

pas

mais

gnée

ant à

; dé-

oulu

tions

e sur

is in-

chis-

té de

sprit

des cardinaux les plus influens, et il fut convenu qu'il serait fait une révocation très-prompte du Concordat.

Il fallait y décider le pape. Consalvi et le cardinal Pacca y travaillèrent de concert. Il paraissait que l'acte si éclatant d'une rétractation devait coûter à ce pontife, surtout peu de jours après la signature du traité. Mais Pie VII, rempli de véritable vertu, ranimé par des consolations, dégagé des symptômes de fièvre qui l'avaient accablé, maintenant armé de son ancien courage, écouta ces voix amies de sa gloire. Non-seulement il ne se troubla pas en entendant une semblable résolution, dans le premier instant si mortification.

fiante et si amère, mais il l'accueillit avec joie.

Bientôt les deux cardinaux, principaux défenseurs du seul projet qui fût noble et raisonnable, cherchèrent les moyens de l'exécuter avec adresse et sans danger pour le pape. Un soir que presque tous leurs collègues étaient réunis dans l'appartement du cardinal Pignatelli, les cardinaux Consalvi, Pacca, Saluzzo, Ruffo-Scilla, Scotti et Galeffi, après s'être assurés que les portes étaient bien fermées et bien gardées, entamèrent une discussion sur ce qu'il y avait à faire dans cette importante circonstance. Les uns pensèrent qu'il fallait que Pie VII, par un acte signé de sa main, déclarât nuls et de nulle valeur les articles du Concordat; qu'il manifestat cette détermination à tout le sacré collège, et que, par le moyen d'une grande quantité de copies de cet acte, il fit connaître au public cette rétractation. A ce sujet, le cardinal Pacca Lit observer qu'une telle manière de procéder ne paraissait pas convenir à cette loyauté et à cette bonne foi qui doivent toujours dominer dans les actions du souverain pontife; qu'il ne suffisait pas d'avoir raison dans la substance de l'affaire, qu'il fallait éviter les attaques de la censure, même dans les formes. Il ajouta que l'empereur aurait un juste motif de se plaindre, si une convention, approuvée et signée solennellement avec lui, était subitement révoquée par une des parties contractantes, non-seulement sans que cette partie dévoilât à l'autre les motifs de l'annulation, mais encore sans qu'elle lui en donnât la moindre annonce d'avance; enfin il proposa que le pape, par une lettre directement adressée à l'empereur, fît cette rétractation que presque tous les cardinaux approuvaient.

A cette opinion, les cardinaux Pignatelli et Saluzzo répondirent qu'en agissant ainsi on risquait de voir l'empereur garder le silence sur cette communication, empêcher, par des mesures sévères, Pie VII de manifester sa volonté au public, et faire veiller surtout à ce qu'aucun papier ne sortît du palais. Alors Consalvi et Litta, qui avaient approuvé l'avis du cardinal Pacca, proposèrent d'arrêter qu'après l'expédition de la lettre à l'empereur, le pape en ferait lire la copie à tous les cardinaux demeurant à Fontainebleau, en leur accordant la faculté de répandre cette rétractation, de toutes les manières qui seraient en leur pouvoir. Ainsi, disaient-ils, on sauvera les convenances avec l'empereur, et on lui montrera les égards qui lui sont dus. Quant aux cardinaux, tôt ou tard les moyens de répandre la nouvelle ne peuvent leur être interdits. Cet avis fut ensuite soumis aux cardinaux di Piétro et Mattéi, qui y accédèrent, et le cardinal Consalvi fut chargé d'en entretenir Pie VII, qui l'approuva.

Quelques jours après, le saint Père commença à écrire la minute de la lettre qu'il fallait conserver pour document authentique, et, sur cette minute, il copia la lettre qui devait être remise à l'empereur. Il voulut l'écrire toute de sa main, pour ne pas exposer à l'indignation de Napoléon la personne qui l'aurait écrite. Le saint Père employa plusieurs jours à ce travail. Il ne pouvait s'y livrer longtemps dans l'état d'accablement physique où il était encore quelquefois, et il craignait de mal écrire, s'il prolongeait trop la tàche qu'il s'était prescrite. Il ne sera pas inutile de rapporter comment se fit cette opération, afin que l'on connaisse sous quelle garde sévère Pie VII était tenu dans le palais, surtout depuis l'arrivée de ses cardinaux. Alors il ne pouvait laisser aucun écrit dans la chambre où il dormait et dans son appartement d'audience, parce qu'il venait de s'apercevoir que quand il célébrait, ou quand il entendait la messe, une personne chargée de ce soin par le gouvernement faisait une exacte visite sur les tables et dans les armoires, en les ouvrant avec d'autres clefs. Aussi le matin, après que le saint Père était revenu de la messe, les cardinaux Consalvi et di Piétro allaient chez lui, et lui remettaient la feuille de papier sur laquelle il avait écrit la veille. Le pape, en leur présence, ou peu de temps après qu'ils étaient retirés, continuait son travail. A quatre heures après midi, arrivait le cardinal Pacca. Le pape reprenait vite son écrit, y ajoutait quelques lignes, et puis remettait et la minute et la pièce au même cardinal, qui les emportait cachées sous sa robe, et allait sur-le-champ les consigner, pour la nuit, au cardinal Pignatelli qui habitait dans la ville. La nuit passée, ce cardinal les renvoyait au château par une personne sûre. Cette manœuvre dura plusieurs jours, parce que Pie VII dut faire quelques changemens qu'on avait insérés dans la minute, et aussi parce qu'il fut forcé de recommencer la lettre, soit pour quelques taches, soit. pour quelques erreurs. Enfin, la lettre, écrite toute de la main du saint Père, fut terminée.

• c

LA

. 1

• Ve

» fa • no » tr

» or

» me • po • de

» me

taiturnit

» de (

» de » du » rép

mardanden

» Por

» l'att » réso naissi

(car » étion

• moy

• plus

, le onracnsi, on ux, leur étro

13]

arge nute e, et, mpeà l'in-Père longelque• qu'il se fit évère

de ses ambre ı'il veendait ement en les saint Piétro quelle temps neures te son nute et robe, nal Pi-

nal les œuvre chanu'il fut es, soit n main

« Sire, disait Pie VII à Napoléon, quoiqu'il en coûte à notre • cœur de faire à Votre Majesté un aveu qui lui causera peut être • au mecontentement, la crainte des jugemens divins, dont nous » ne sommes que trop voisin à cause de notre âge avancé et de potre santé chancelante, doit nous rendre supérieur à toute » autre considération et à toutes les angoisses que nous éprou-» vons en ce moment.

» Contraint par nos devoirs, et avec cette sincérité et cette fran-» chise qui conviennent à notre dignité et à notre caractère, nous » faisons savoir à Votre Majesté que, depuis le 25 janvier, jour où • nous avons signé les articles qui devaient servir de base à un » traité définitif, les plus grands remords et le plus vif repentir » ont continuellement déchiré notre âme, qui n'a plus ni repos ni » paix.

» Nous avons reconnu aussitôt, et une sérieuse et continuelle » méditation nous a chaque jour mieux fait connaître encore la » méprise où nous avait fait tomber le désir de terminer le plus tôt possible les discussions élevées sur les affaires de l'Eglise, et celui

de complaire à Votre Majesté.

» Une seule considération tempérait un peu notre regret : c'é-• tait que le mal que nous avions fait à l'Eglise, par notre signa-• ture, pourrait être réparé dans l'acte d'un accommodement défi-» nitif. Mais notre douleur s'est accrue outre mesure, lorsqu'à notre surprise nous avons vu publier et imprimer, sous le titre • de Concordat, ces mêmes articles qui n'étaient que les bases d'un » accommodement futur. Gémissant amèrement dans notre cœur » de l'occasion de scandale donnée par nous à l'Eglise informée » du contenu de ces articles, et convaincu de la nécessité de le » réparer, nous nous sommes résolu, avec une peine infinie, à » manifester aussitôt nos sentimens et à faire nos réclamations, « dans la seule intention de procéder avec la plus grande prudence et de ne rien précipiter dans une affaire de si haute im-· portance.

» Sachant que nous devions bientôt avoir près de nous le sacré · collége, qui est notre conseil, nous nous étions déterminé à » l'attendre et à le consulter pour être aidé de ses lumières et nous résoudre en conséquence, non sur ce que nous nous reconnaissions tenu de faire en réparation de ce que nous avions fait (car Dieu est témoin que, dès le premier moment, nous y » étions déjà pleinement résolu), mais sur le choix du meilleur

moyen à employer pour l'exécution de notre projet.

» Nous n'avons pas cru pouvoir en trouver un qui s'accordat • plus avec le respect que nous professons pour Votre Majesté, que de nous adresser à Votre Majesté elle-même, et de lui cérrire cette lettre, dans laquelle, à la face de Dieu, à qui nous rendrons bientôt compte de l'usage qu'en qualité de son vicaire nous aurons fait du pouvoir qu'il nous a donné pour le gouvernement de son Eglise, nous déclarons avec une sincérité aposto-lique que notre conscience nous oppose des obstacles insurmontables à l'exécution de plusieurs des articles du traité; nous ne reconnaissons que trop à notre confusion que ce serait user de notre pouvoir, non pour édifier, mais pour détruire, si nous exécutions ce que nous avons imprudemment promis dans ces articles, non par mauvaise intention, comme Dieu nous en est témoin, mais par faiblesse humaine, car nous ne sommes que poussière et que cendre.

Nous dirons à Votre Majesté au sujet de ce contrat, quoique

Nous dirons à Votre Majesté au sujet de ce contrat, quoique signé par nous, ce que notre prédécesseur, Pascal II, dit en pareil cas d'un écrit qu'il avait signé lui-même, et qui contenait, en faveur de Henri V, une concession dont sa conscience le faisait se repentir: « Reconnaissant, disait-il, ce traité comme mal fait, nous le déclarons aussi comme tel, et avec l'aide du Seigneur nous désirons qu'il soit annulé, afin qu'il n'en résulte aucun dommage pour l'Eglise, ni aucun danger pour le salut de notre Ame. »

Nous reconnaissons que quelques-uns desdits articles peuvent être corrigés, soit par une rédaction différente, soit par des changemens et des modifications; mais en même temps nous reconnaissons que quelques autres sont absolument mauvais, comme contraires à la justice et à la constitution de l'Eglise établie par notre Seigneur Jésus-Christ, et par conséquent inadmissibles et inexécutables.

• Et comment pourrions-nous jamais, par exemple, commettre l'injustice de priver de leurs sièges, sans aucune raison canonique, tant de vénérables évêques, qui ne sont coupables que d'avoir suivi nos instructions? Comment aussi, sans aucune cause canonique, admettre la destruction de ces mêmes sièges? Votre Majesté se souvient sans doute quel cri souleva en Europe et en France l'usage que nous sîmes de notre pouvoir en 1801, en privant de leurs sièges, après la demande de leur démission, les anciens évêques de France; et cependant c'était une mesure extraordinaire et reconnue, dans ces temps de calamité, comme nécessaire et indispensable pour mettre un terme à un schisme funeste, et ramener au centre de l'unité catholique une grande nation. Mais existe-t-il aujourd'hui un de ces puissans motifs pour justifier aux yeux de Dicu et des

• ho

. Chi

• seu • méi • l'in

et r

• inn • le p • l'Eg

o du (

» fatal » rom » ceux » leur

» dépe

• gout

• fut r • since • fragi

» désir » sans » donn

ayan avior

événegouvce Bi

» nous

» nous

» minis • le trá lui
ious
aire
veristosuriité;
erait
re, si
omis
nous

nnies

113]

n pait, en
faisait
Il fait,
gneur
ucun
notre

euvent ar des nous uvais, Eglise t inad-

mettre
canoes que
ucune
siéges?
en Eupuvoir
e leur
c'était
de caterme
cathoun de
et des

· hommes la mesure prise dans un des articles en question? · Comment pourrions-nous également s'dmettre une condition » aussi subversive de la constitution divin le l'Eglise de Jésus-· Christ, qui a établi la souveraineté de Pierre et de ses successeurs, que l'est celle de soumettre notre pouvoir à celui du métropolitain, et de permettre que ce dernier puisse donner · l'institution à ceux que le souverain pontife, en certaines cir-· constances, n'aurait pas cru devoir instituer, rendant ainsi juge set réformateur de la conduite du chef suprême celui qui lui est inférieur dans la hiérarchie, et qui lui doit soumission et obéissance? Pourrions-nous introduire dans l'Eglise de Dieu une » innovation inouïe, qui consisterait à accorder au métropolitain » le pouvoir de donner l'institution en opposition avec le chef de « l'Eglise? Dans quel gouvernement bien réglé a t-on jamais ac-· cordé à une autorité inférieure le pouvoir de faire ce que le chef » du gouvernement a jugé à propos de ne pas faire? Ne serait-ce » pas ouvrir la porte à des désordres et à des schismes également » fatals à l'Eglise et à l'Etat, que de mettre ainsi les pontifes » romains dans la nécessité de se séparer de la communion de » ceux que le métropolitain aurait institués en opposition avec » leurs déterminations et à leur honte? Pourrions-nous d'ailleurs » dépouiller le saint Siége d'un de ses premiers droits, nous qui nous sommes engagés par les sermens les plus solennels à en * soutenir et à en défendre les prérogatives jusqu'à la dernière • goutte de notre sang? Mais Votre Majesté dira que cette même » concession fut faite par nous dans un Bref daté de Savone, qui • fut refusé par Votre Majesté. Nous répondrons encore par le sincère aveu de la méprise où nous a fait tomber à ce sujet notre • fragilité humaine : nous avions été poussé à cet acte par le · désir d'obvier, en faisant cette concession, aux maux de l'Eglise » sans faire la réflexion que l'introduction de ce nouveau système » donnait accès à des maux plus funestes et plus durables. Ce Bref » ayant été refusé par Votre Majesté, la concession que nous y » avions faite est par conséquent annulée, et nous regardons cet » événement comme un trait de la Providence divine qui veille au » gouvernement de l'Eglise. S'il n'en était pas arrivé ainsi, et que • ce Bref eût continué à subsister, les raisons ci-dessus exposées » nous auraient forcé également à le révoquer.

» Nous ne pouvons néanmoins dissimuler que notre conscience » nous reproche encore de n'avoir pas, dans lesdits Articles, fait » mention des droits sur les domaines du saint Siége, que notre » ministère et les sermens que nous avons prêtés en montant sur » le trône pontifical nous obligent à maintenir, revendiquer et

[/

ét

tra

N

ex

Di

pri

ble

tou

ble

lui

si (

nai

seq

flan

tio

cet

L'o

la F

fau: dés

faib

son

cett

du

rom vra_ξ

di I

vrag

hom nebl

don

en r

préserver, chose que nous aurions dû au moins exprimer dans le texte même de cet écrit, et la lettre que nous écrivons à Votre

» Majesté n'offre pas à notre oubli un remède suffisant.

» Pour ces motifs et autres très-puissans, qui concernent les » articles déjà cités, et notamment le cinquième du traité du 25 jan-» vier, et d'autres que nous passons sous silence pour ne pas rete-» nir trop longtemps Votre Majesté, nos devoirs rigoureux ne » nous en permettent pas l'exécution.

» Nous connaissons parfaitement la force des stipulations convenues; mais nous savons aussi que, quand ces stipulations se » trouvent en opposition avec les institutions divines et avec nos » devoirs, nous devons céder à la force d'une obligation d'un ordre

» supérieur qui nous en défend l'exécution.

» Du reste, nous nous empressons de faire connaître à Votre » Majesté que nous sommes sincèrement disposé à en venir à un » accommodement définitif sur toutes les questions en litige, » pourvu qu'elles soient rétablies sur des bases qui puissent se » concilier avec nos devoirs.

Si nous venons à apprendre que Votre Majesté se rende aux raisor; que nous venons de lui exposer avec une confiance paternoile et une franchise apostolique, nous nous empresserons aussitôt de prendre toutes les mesures possibles pour conclure l'accommodement définitif que nous désirons ardemment. Nous ne doutons pas que nous ne puissions mettre un terme aux maux nombreux que souffre l'Eglise, et au sujet desqueis nous n'avons pas manqué de faire parvenir plusieurs fois nos représentations au trône de Votre Majesté; nous voulons aussi finirces querelles qui, dans ces dernières années, nous ont donné tant de motifs de douleur et de justes réclamations : toutes choses que nous ne pourrions jamais négliger dans un accommodement définitif, sans trahir les devoirs de notre ministère.

Nous supplions Votre Majesté d'accueillir nos sentimens avec » l'effusion de cœur que nous avons mise à les lui exprimer; nous » la prions, par les entrailles de Jésus-Christ, de consoler notre » cœur, qui ne désire rien tant que d'arriver à une réconciliation » qui a toujours été l'objet de nos vœux; nous la prions de considérer combien sera glorieux pour Votre Majesté, et avantageux » pour ses Etats, un accommodement qui rendra la paix à l'Eglise, » et qui pourra être maintenu d'une manière durable par nos successeurs.

Nous adressons à Dieu les vœux les plus ardens pour qu'il daigne répandre sur Votre Majesté l'abondance de ses bénédications célestes. Fontainebleau, 24 mars 1813.

(813) dans Votre

nt les 5 jans reteux ne

ons se ec nos ordre

Votre ir à un litige, sent se

de aux
nce passerons
onclure
t. Nous
x maux
n'avons
tations
uerelles
motifs
te nous

ns avec r; nous r notre iliation e consiitageux 'Eglise,

éfinitif,

ur qu'il énédic-

os suc-

Toute la force politique de cette piece si intéressante, qui porte l'empreinte d'une si haute habileté, dit le chevalier à aud', était dans deux paragraphes. Demander à Napoléon s'il pomettrait, par exemple, à un maréchal de créer un colonel malgré lui, Napoléon; dire à Napoléon, qui s'inquiétait tant du nombre des excommunications depuis quinze siècles, que celui qui a pu excommunier les fauteurs de la spoliation du saint Siége, conjure Dieu de verser l'abondance de ses célestes bénédictions sur le principal auteur de cette spoliation, c'était d'abord entrer dans les plus intimes secrets, dans les exigences les plus inébranla bles de son orgueil, qui, assez légitimement dans cette circonstance donnée (la subordination des subalternes), voulait être tout-puissant: c'était ensuite jeter un baume réparateur sur une blessure douloureuse pour Napoléon. Cette excommunication lui ôtait, quoi qu'on en ait dit, plus d'une heure de sommeil.

Il était certain pour lui que, depuis qu'il avait retenu le pape si étroitement, la gloire des armes françaises avait été en déclinant. Le mariage avec Marie-Louise, en dépit de toutes les conséquences qu'il lui promettait, n'était plus un bonheur. Les flammes et les glaces de Moscow avaient répandu la consternation parmi les troupes les plus glorieuses de l'Europe, et anéanti cette armée si vaillante, qui ne méritait pas d'être si infortunée. L'on pouvait pressentir que, malgré les nouveaux sacrifices que la France consentait à s'imposer, on n'allait plus obtenir que les faux et incertains succès de Lutzen, auxquels succéderaient les désastres de Leipsick. D'ailleurs personne n'ignore jusqu'à quelle faiblesse Napoléon était superstitieux pour tout ce qui tenait à son étoile et à la continuation de sa prospérité. Quoi qu'il en soit, cette lettre de Pie VII portait deux caractères différens, et le cachet du génie particulier de deux hommes si distingués de la cour romaine : la dignité et la puissance des argumens religieux, ouvrage du cardinal Pacca, exprimés si dignement par le cardinal di Piétro; la finesse et l'à-propos des argumens politiques, ouvrage du cardinal Consalvi.

Après avoir rapporté ces scènes diverses, nous rendrons un hommage à tous les sujets de Pie VII qui habitaient alors Fontainebleau. On vient de voir l'importance du conseil que les uns donnèrent au pape, toute la sagesse que respire cette protestation, en même temps si franche, si nette; et l'on doit, à côté de ce zèle si prudent et de cette fierté de conduite et de sentimens si clair-

¹ Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 326-329.

bre en

pld

qui

ser

COL

ma

ces

sa

pr

du

et

tou

rid

le

Na

éta

dir

» I

» I

po

po

éta

Qı

da

ve

Be

VC

n

le

ľ

A

p

q

voyante et si rare, accorder quelques éloges aux autres Romains qui, voyant bien cette marche en arrière, ce retour à des idées qui n'avaient pas été les leurs, gardèrent fidèlement le secret à leurs adversaires, et ne laissèrent rien pénétrer à la police de Napoléon. Il y eut peut-être quelques indiscrétions, mais aucune circonstance importante du secret ne fut révélée.

Le temps de la prudence, de la discrétion, de la ruse si l'on seut, mais de la ruse légitime, était passé; celui de la force, de la détermination, de l'attaque, était arrivé. Dans la matinée du 24 mars, Pie VII sit appeler le colonel Lagorse, et lui remit cette lettre pour l'empereur, en lui recommandant de la porter en personne à Paris, à l'instant même. Cet ordre fut donné au colonel du ton d'un homme qui était en paix avec sa conscience.

Quand le colonel fut parti, le saint Père, suivant ce qui avait été convenu, fit appeler les cardinaux un à un, en audience séparée', et dit à chacun d'eux, qu'ayant déjà expédié à l'empereur la lettre dans laquelle il rétractait et révoquait toutes les concessions faites dans le fatal Concordat du 25 janvier, il aurait désiré, comme pour l'allocution de juillet 1808, réunir en sa présence tous les cardinaux qui se trouvaient à Fontainebleau, afin de leur adresser une allocution informative des faits et de ses propres sentimens, mais que, pour éviter toute accusation de réunions trop publiques, il avait arrêté de faire lire à chaque cardinal cette allocution préparée, et la copie de la lettre écrite à l'empereur. En conséquence, dans l'audience de ce jour et dans celle du jour suivant, tous les cardinaux, et ceux qui connaissaient parfaitement et ceux qui ne connaissaient qu'imparfaitement l'affaire, furent admis auprès du saint Père, et invités à prendre lecture de ces pièces.

Dans cette nouvelle allocution, le pape répétait qu'il regardait comme nuls le Bref qu'il avait donné à Savone, et le Concordat du 25 janvier; il finissait ainsi 2: « Béni soit le Seigneur qui n'a pas re» tiré de nous sa miséricorde! C'est lui qui vivifie et mortifie. Il a
» bien voulu nous humilier par une confusion salutaire; mais en
» même temps il nous a soutenu de sa main toute-puissante, en
» nous donnant les secours nécessaires pour remplir nos devoirs
» dans ces circonstances difficiles. A nous donc soit l'humiliation,
» que nous acceptons volontiers pour le bien de notre âme; à lui
» soient maintenant, et dans tous les siècles, puissance, honneur et
» gloire! »

^{*} Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 116.

^{*} Rid. p. 119-122.

1813} mains ées qui leurs oléon. ircon-

si l'on , de la iée du t cette en percolonel

i avait e sépareur la oncesdésiré, ésence l**e** leur ropres unions l cette ur. En u jour

ement

furent

de ces

ardait dat du as reie. Il a iais en te, en evoirs ation, ; à lui eur et

Après que le saint Père eut fait part de sa démarence aux membres du sacré collége qui étaient à Fontainebleau, on vit s'opérer en ius un changement soudain. Jusqu'alors il avait toujours été plongé dans une profonde douleur qui se lisait sur son visage, et qui le consumait de jour en jour. Dès ce moment il reprit un air serein et cette humeur enjouée qui lui était habituelle, et qu'il accompagnait ordinairement d'un sourire; il ne se plaignit plus du manque d'appétit ni des insomnies qui auparavant venaient sans cesse l'assiéger. Il dit à un cardinal que, depuis qu'il avait envoyé sa lettre à l'empereur, et qu'il avait communiqué sa démarche au sacré collége, il se trouvait dégagé d'un fardeau pesant qui l'oppressait jour et nuit.

Cependant on attendait dans une grande anxiété l'effet que produirait sur l'âme de Napoléon la rétractation inattendue de PieVII et la révocation du Concordat conclu; révocation qui anéantissait tous les projets formés jusqu'alors, et qui rendait en quelque sorte ridicule le grand triomphe dont ce funeste événement avait été le sujet. Il courut beaucoup de bruits. On écrivait de Paris que Napoléon, dans le premier conseil d'Etat, fit part de ce qui était arrivé à ses conseillers, éclata en menaces, et alla jusqu'à dire : « Si je ne fais sauter la tête à quelques-uns de ces prêtres de » Fontainebleau (il parlait des cardinaux), nous n'arrangerons ja-» mais ces affaires. » On ajoutait qu'un des conseillers, connu pour ses principes anti-religieux, ayant dit à l'empereur que, pour terminer ces perpétuelles discordes avec le saint Siége, il était temps qu'il se déclarât lui-même chef de la religion de l'Empire français, Napoléon répondit : « Ce serait casser les vitres. » Quoi qu'il en soit, l'empereur prit artificieusement le parti de paraître n'avoir rien su de cette lettre.

Néanmoins, quelques jours après on rappela de Fontainebleau li Paris les évêques français. Il ne fut plus permis aux habitans de da ville ni aux étrangers, de quelque condition qu'ils fussent, de venir comme auparavant entendre la messe du saint Père ou de Bertazzoli, son aumônier, ni d'être admis, dans la chambre voisine de la chapelle, au baisement de pieds du pape, qui, dès lors, ne put voir ni recevoir d'autres personnes que les cardinaux. Dans la nuit du 5 avril, on réveilla tout à coup le cardinal di Piétro; on le fit habiller sans lui laisser aucune marque de sa dignité, et on l'obligea à partir seul avec un officier de police qui le conduisit à Auxonne, où il fut relégué jusqu'à la chute et l'abdication de Napoléon. Ce vénérable cardinal, mis en liberté le 26 janvier en vertu du Concordat conclu, fut le premier des cardinaux noirs qui s'abouchèrent avec le pape après cette époque funeste. Le

A

· cl

» Co

une

Pa

vrie

nel

 $\mathbf{n}^{\mathbf{0}}$

pul

gat

pire Bu

dét

criv

cha

dan

Naj

de

teri

mé

ses

sie

n'é

son

con

son

alli

apr

ton

not

nai

pût

ne

Pie

loc tou

et.

leu

la :

saint Père lui ayant demandé son avis sur les articles signés, il fit la seule réponse qu'on devait attendre d'un homme pieux et éclairé, réponse qui provoqua de la part du pape des signes plus marqués de repentir et de douleur. L'empereur avait craint que le cardinal ne donnât à Pie VII des conseils contraires à ce qui avait été conclu, puisqu'en quittant Fontainebleau, il avait dit au pontife avec un sourire ironique: « Maintenant, vous irez vous confesser • au cardinal di Pietro. » Dès qu'il eut reçu la lettre du pape, Napoléon attribua principalement à ce cardinal la révocation du Concordat. Le jour suivant, le cardinal Pacca étant encore au lit, le colonel Lagorse vint lui dire que l'empereur le chargeait, ainsi que Consalvi, de faire savoir au saint Père qu'on avait renvoyé du château et relégué dans une ville de France le cardinal di Piétro, parce qu'il avait été convaincu d'être ennemi de l'Etat.

Le colonel devait encore exécuter une autre commission ; elle consistait à lire à tous les cardinaux un ordre où l'on disait « que » l'empereur était très-irrité contre les cardinaux, parce que, depuis » leur arrivée à Fontainebleau, jusqu'à ce jour, ils avaient tenu le v pape dans l'inaction; et que, si les cardinaux voulaient rester en » cette ville, ils devaient s'abstenir de suivre toute négociation, » d'écrire des lettres en France et en Italie, de parler au pape d'af-» faires (on remarquera ici la cohérence des idées); finalement, ils » devaient demeurer dans une parfaite impassibilité, et se borner » à faire au saint Père des visites de pure convenance et de com-» pliment : s'ils faisaient autrement, leur liberté courrait des dan-» gers. » Le colonel, après avoir lu cet ordre au cardinal Pacca, lui demanda s'il promettait d'accomplir les deux choses qu'exigeait l'empereur. Le cardinal ne répondit rien quant à l'injonction, commune à lui et au cardinal Consalvi, d'avertir le pape de l'exil du cardinal di Piétro; et à l'égard de l'autre injonction, il dit qu'il tàcherait de mesurer sa conduite, de manière à ce qu'elle ne lais sât aucun motif de plainte à l'empereur, mais qu'il ne saurait promettre ce qui était exigé dans l'ordre écrit, parce qu'il pourrait arriver que le pape lui donnât quelque ordre en opposition avec cette promesse. « En ce cas, reprit le colonel, si le pape vous or-» donnait de parler à quelqu'un d'affaires, d'écrire ou d'envoyer » quelque écrit, Votre Eminence obéirait donc? - Indubitablement, répondit le cardinal; parce que plusieurs fois, par des » sermens solennels, je lui ai promis fidélité et obeissance. — Dé-

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 123-124. M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 332-333.

813

s, il

x et

plus

ue le

avait

ntife

esser

Na-

ı du

e au

eart,

avait

ardi-

ni de

; elle

« que

epuis

nu le

er en

tion,

d'af-

nt, ils

rner

com-

dan-

acca,

exi-

tion,

l'exil

qu'il

lais

pro-

rrait

avec

or-

oyer

ble-

des

Dé-

, t. 2,

» clarez au moins par écrit, repartit le colonel, que je vous ai » communiqué les ordres de l'empereur. » Le cardinal prit alors une plume, écrivit sur le papier: « J'ai vu, » et signa B. card. Pacca.

Deux décrets impériaux furent publiés sous la date du 13 février et du 25 mars 1. Dans le premier, le Concordat de Fontainebleau était déclaré loi de l'Empire, inscrit au Bulletin des Lois, nº 488, et transmis à tous les tribunaux et aux autres autorités publiques. Dans le second, le même Concordat était déclaré obligatoire pour tous les archevêques, évêques et chapitres de l'Empire et du royaume d'Italie; il était également inséré dans le Bulletin des Lois, nº 490; l'on annonçait un projet de loi pour déterminer les peines contre les transgresseurs; enfin on prescrivait spécialement l'exécution de l'article 4, avec quelques changemens qui aggravaient encore les dispositions contenues dans cet article. La publication de ces décrets fit craindre que Napoléon n'eût l'intention de pousser sans ménagement l'affaire de l'exécution du Concordat en mettant Pie VII dans la dure alternative, ou de donner l'institution canonique aux évêques nommés par l'empereur, quels qu'ils fussent, ou de voir naître sous ses yeux un schisme qui pouvait bientôt se répandre dans plusieurs diocèses de France et d'Italie. Mais Napoléon jugea que ce n'était pas le moment d'exciter un incendie dans les Eglises de son Empire, et d'accroître le mécontentement des peuples ; il se contenta de préparer les voies pour l'exécution de ses projets à son retour de la campagne qu'il entreprit peu après contre les alliés. L'issue malheureuse de cette campagne, et son abdication après la prise de Paris, firent avorter tous ces desseins. Ainsi tomba et disparut ce funeste Concordat qui menaçait l'Eglise de nouveaux désastres et de nouvelles persécutions.

Néanmoins, ne pouvant prévoir des événemens si extraordinaires, les cardinaux conseillèrent au pape de faire un acte qui pût servir à l'avenir de protestation contre ces décrets, asin qu'on ne pût jamais l'accuser d'y avoir adhéré ou consenti tacitement. Pie VII adressa donc, en date du 9 mai, au sacré collége une allocution écrite de sa main. Il la communiqua successivement à tous les cardinaux comme il avait fait pour la première allocution, et recommanda à chacun d'eux d'en faire une copie écrite de leur propre main, et de la conserver comme devant être à l'avenir un document irrécusable de ses déterminations, non moins pour la règle de sa conduite ultérieure que pour le maintien des droits

¹ Mém. du cad. Pacca, t. 2, p. 124-120.

pot

ent

ma

seu

du

red

ren

sou

Vi

vri

mi

par Sui

que fus

du

à

exi

vo

ci ı

ser

qu

tit

ay: de

les

d'i

dé

éc

SU

du saint Siége. Pie VII y rappelle sa lettre à l'empereur du 24 mars, l'allocution au sacré collége du même jour : il annonce ensuite l'exil du cardinal di Piétro, la publication des deux décrets qui viennent d'être indiqués; il avertit les métropolitains de n'avoir aucun égard à un acte non consommé et révoqué; ensin il adresse à l'empereur une nouvelle prière de faire un traité appuyé sur des bases conciliables avec les devoirs du saint Siége.

Les cardinaux entreprirent alors, par ordre du pape, un travail bien plus épineux; ce fut la rédaction d'une bulle pour le réglement du futur conclave, si aux calamités du temps se joignait encore le malheur de la mort du saint Père. Une minute de cette bulle fut rédigée ensuite de la propre main de PieVII ¹. Cette prétaution fut tout à fait superflue, mais il avait été sage d'y penser.

En disant, plus haut, que Napoléon jugea que le moment n'était pas venu d'allumer un incendie dans les Eglises de son empire, en poussant sans ménagement l'affaire de l'exécution du Concordat de Fontainebleau, nous n'avons pas voulu dire qu'il s'abstînt de pourvoir aux vacances. Trois siéges se trouvèrent dans un cas particulier 2. C'étaient ceux de Tournay, de Gand et de Troyes, dont les titulaires étaient en exil, et ne pouvaient entretenir de communication avec leurs diocèses. De Broglie, évêque de Gand, pour quelque correspondance secrète, avait été transféré de Beaune aux îles Sainte-Marguerite. On supposait que ce prélat et ses deux collègues avaient perdu toute juridiction, quoique leur démission faite sous les verrous n'eût point été acceptée par le souverain pontife. Il était assez naturel d'attendre, pour les remplacer, un arrangement sur cet objet, comme sur les autres points en litige. Mais Buonaparte, accoutumé à braver les obstacles, s'avisa de nommer à ces trois siéges, quoique non vacans. Le ministre des eultes, en notifiant le décret aux chapitres respectifs, leur recommandait de donner sur-le-champ des pouvoirs aux sujets nommés. Le chapitre de Troyes répondit, le 25 avril 18:3, qu'il ne pouvait accéder à cette demande pour plusieurs raisons qu'il exposait. Le ministre s'efforca de les réfuter dans une lettre du 30, où il insistait pour que l'on donnât des pouvoirs à l'abbé de Cussy, qui était l'ecclésiastique nommé: une partie du chapitre céda, et l'élut vicaire capitulaire. Cette nomination ayant jeté de l'inquiétude dans les consciences, deux partisans de cet acte répandirent des écrits pour le justifier. Mais on y répondit; et afin de lever tous les doutes. quelques ecclésiastiques firent le voyage de Fontainebleau

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 136-138. M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 335.

⁸ Mém. pour scrv. à l'hist. eccl. pend le xviii' siècle, t. 3, p. 599-602.

1813] mars, nsuite ts qui 'avoir dresse é sur ravail régleit encette e préenser. n'était re, en lat de nt de s pardont mmupour e aux x colssion erain r, un itige. sa de e des comımés.

r, un itige. sa de e des com-més. uvait t. Le nsis-était t vidans crits dou-leau

pour consulter le saint Père, qui, malgré l'espionnage dont il était entouré, trouva le moyen de faire savoir qu'il improuvait la démarche du chapitre, et déclara Boulogne seul évêque légitime et seule source des pouvoirs. A cette nouvelle, un des grands-vicaires du chapitre se rétracta; beaucoup d'ecclésiastiques refusèrent de reconnaître l'abbé de Cussy, et les élèves du séminaire se retirèrent. Au mois de novembre suivant, Boulogne, ayant refusé de souscrire un nouvel acte de démission, fut reconduit de Falaise à Vincennes, et resta enfermé jusqu'à la restauration; et en février 1814, Buonaparte, passant à Troyes, eut encore le temps, au milieu de ses désastres, de s'occuper de cette querelle, et força une partie du chapitre de renouveler ses pouvoirs à son protégé. Sur l'objection qu'on lui fit que le siège n'était pas vacant tant que l'évêque vivrait, il reprit brusquement : Eh bien ! je le ferai fusiller; le siège sera bien vacant alors. A Tournay, une partie du chapitre fléchit aussi; mais ce diocèse fut un des moins agités, grâce à la modération de l'abbé de Saint Médard, nommé à l'évêché. On s'y borna à des menaces, et personne ne fut exilé. Gand fut moins heureux. L'abbé de La Brue y arriva, le 9 juillet, porteur d'une nomination à l'évêché. On y avait envoyé un acte souscrit à Dijon par le titulaire, acte par lequel celuici renonçait de nouveau à l'administration de son diocèse. Cet écrit servit de prétexte à une délibération du chapitre du 22 juillet, qui nomma l'abbé de La Brue vicaire capitulaire. L'élection fut faite par cinq chanoines, dont un même ne paraissait pas avoir un titre bien solide. Deux grands-vicaires du titulaire protestèrent, et la majorité du clergé ne reconnut point l'élection. Les séminaristes ayant suivi cet exemple, le supérieur fut envoyé à Vincennes; deux professeurs furent déportés, et les séminaristes enrôlés dans les troupes. Une partie furent conduits à Wesel, et enfermés dans la citadelle, où quarante-huit périrent successivement, victimes d'une maladie contagieuse. Les autres ne revinrent qu'après la délivrance des Pays-Bas. Ce traitement barbare ne servit pas peu a à rendre odieux le nouveau grand-vicariat de Gand. Un second éclat acheva de le ruiner dans l'opinion. Le 15 août, jour de l'Assomption, l'abbé de La Brue fit, pour la fête de l'empereur, une procession par toute la ville. Sept curés refusèrent d'y assister pour ne pas communiquer avec lui, et firent la procession et les prières d'usage dans leurs églises. Le lendemain, on afficha contre eux un interdit conçu dans les termes les plus offensans, et où l'on semblait se jouer des règles, tout en les invoquant. Les sept curés se cachèrent, et l'auteur de ces coups d'autorité crut avoir terrassé ceux qui lui étaient le plus opposés. Il ne fit, au contraire, que

gâter sa cause par de telles violences. Sur douze cents ecclésiastiques qui composaient le clergé du diocèse, à peine une trentaine reconnurent les nouveaux grands-vicaires; c'étaient à peu près les mêmes qui avaient déjà donné des preuves de leur complaisance à d'autres époques. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la fin de janvier suivant, que l'abbé de La Brue et son conseil quittèrent la ville, qui fut abandonnée par les Français dans la nuit du 1^{er} au 2 février. Alors le schisme s'éteignit; les prêtres cachés reparurent; les grands-vicaires de l'évêque rentrèrent en fonction, et ceux qui avaient coopéré aux derniers troubles firent quelque satisfaction.

A Fontainebleau, les jours se succédaient sous l'ennui d'une surveillance importune 1. Divers moyens de compromettre Pie VII étaient employés. Quelques Français, qui demeuraient avec le saint Père, avaient pris à tâche de vouloir le rendre ridicule; on le représentait comme un homme oisif et presque idiot, qui ne demandait aucun livre à la bibliothèque, qui ne sortait jamais pour se promener. Mais le pape voyait constamment les cardinaux; il les recevait à toute heure; les évêques français ne manquaient jamais de venir au moment marqué pour leur audience; et d'ailleurs, pour un homme pieux, un crucifix et une image de la SainteVierge ne sont-ils pas la bibliothèque la plus vaste et la plus féconde? S'il ne sortait pas, c'est qu'en restant dans ses appartemens, il constatait plus évidemment son état de captivité; au moins il n'apercevait pas ceux qui, par ordre, l'auraient suivi à la promenade. Les quatre évêques francais ont dû bien se repentir de la légèreté avec laquelle ils parlaient du saint Père, avant de se présenter à son audience. « Allons, di-» saient-ils, entendre les historiettes de Tivoli, d'Imola et de Cé-• sène. • On a dit pourquoi le pape ne lisait pas : c'est qu'il n'en avait pas le temps. Quant aux historiettes de Césène, d'Imola et de Tivoli, les mêmes personnes qui ont fait cette triste plaisanterie auraient dû se rappeler que, depuis le Concordat de janvier, pas une de ces conversations familières n'avait eu lieu entre elles et le saint Père. Après cet événement, dans le principe, un continuel abattement, et après la lettre du 24 mars, quelque chose encore d'une préoccupation, augmentée par un sentiment de défiance, se voyaient sur les traits du pontife.

Un autre reproche a été fait alors gravement à Pie VII par un des subalternes qui habitaient le château '. Il écrivait que le pape

s'ar fais tien ord d'oı moi plai mar Rad un l de l fort sait doit rage lors pou

> faire nitio colo d'Et au c cher

» ne

velle dier laque vait grammal trion tem vait se rede l

unc

sans

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 146-148. M. Artaud, Hist. du pape Pie VII. 2, p. 336-337.

es les
sance
l'à la
onseil
ns la
ettres
nt en
firent

1813.

iasti-

taine

i devouomme
ibliopape
eure;
oment
ieux,
iblioc'est
ment

franaient
s, die Cén'en
et de
iterie
, pas
es et
inuel
icore
ee, se

r un pape

e VII

s'amusait à réparer ses habits, et lavait ses soutanes, parce qu'il y faissait tomber beaucoup de tabac. Celui qui donnait au gouvermement de semblables détails ignorait que le pape, élevé dans un ordre religieux très-exemplaire, avait contracté ces habitudes d'ordre et d'économie (Pie VII, quand il fut nommé pape, était moine depuis quarante-deux ans): par esprit d'humilité, de complaisance et d'attention même pour ses domestiques, il ne demandait rien pour lui; et comme avait pu s'en assurer le général Radet, qui en paraissait émerveillé, le bon religieux couchait dans un lit sans ciel et sans rideaux, et conservait sur le trône les mœurs de l'anachorète. Quant au reproche de prendre trop de tabac, fort bizarre dans la bouche d'un émissaire de Napoléon, qui n'usait pas moins immodérément de cette poussière à laquelle on doit, dit on, le réveil des esprits et le raffermissement du courage, Pie VII avait pris soin de s'accuser lui-même de ce défaut lorsqu'il avait fait sa belle réponse dans le château des Tuileries. Il secoua le haut de sa robe blanche, tachée de tabac, comme pour dire encore : « Voyez ce qui vous restera; ce misérable moine » ne sait pas même quelquefois tenir sa robe propre. »

Quoique l'empereur eût défendu aux cardinaux de parler d'affaires au pape, sous peine de la perte de leur liberté (car la punition de mort n'avait pas été annoncée dans la notification du colonel Lagorse, et n'avait été dite en confidence qu'au Conseil d'Etat), de toutes les parties de la France, des personnes attachées au clergé, et même des laïques, venaient à Fontainebleau pour chercher des instructions dans ces circonstances de désordres, et pour obtenir des dispenses ou d'autres grâces spirituelles.

Le 2 mai, l'empereur eutun succès douteux à Lutzen l. La nouvelle à peine arrivée à Paris, l'impératrice Marie-Louise fit expédier à Fontainebleau un page porteur d'une lettre au pape, dans laquelle elle annonçait la victoire comme un événement qui devait lui être agréable. Cette nouvelle ne devait pas apporter une grande joie aux prélats italiens, non pas qu'ils désirassent du mal à la nation française et à ses armées, mais parce que le triomphe de celui qui les tenait en cet état d'exil et d'abattement, et le menaçait d'un avenir plus funeste encore, ne pouvait que rendre leur situation plus malheureuse. Les cardinaux se réunirent pour concerter une réponse à l'impératrice. Les lois de l'urbanité et les convenances dans lesquelles Napoléon, qui sans doute avait donné oet ordre, paraissait se replacer, faisaient un devoir au pape de répondre à cet acte, en apparence au moins,

Mem. du card. Pacca, t. 2, p. 155-157.

de politesse et de courtoisie. Mais il fallait peser ses paroles, et ne pas hasarder des expressions qu'on aurait interprétées comme une félicitation, qu'on imprimerait dans les journaux, et qui auraient irrité les puissances ennemies de la France et celles qui avaient pu intervenir pour le pape. On soupçonnait, à la constance de quelques bons procédés de Napoléon, que l'Autriohe surtout lui avait fait précédemment connaître des sentimens d'intérêt pour le saint Père, plus marqués, et qui renfermaient une volonté assez ferme d'être plus écouté qu'auparavant: il fallait donc que le captif n'écrivît pas comme un ami content de son sort. Alors on composa une réponse d'un style froid, bref, en se bornant au remercîment pour la communication de la nouvelle; et afin que de telles expressions, bien qu'innocentes, ne fussent pas rendues publiques, on s'empressa d'y coudre de bien près une plainte très-animée du pape à l'impératrice, sur la conduite que le gouvernement tenait avec la cour romaine, et particulièrement sur la manière indigne dont on avait arraché dernièrement un cardinal de Fontainebleau. C'était une faute de la part du gouvernement français que de s'exposer à recevoir une semblable lettre. Il faut bien s'abuser sur sa grandeur, pour aller prier son propre prisonnier de se livrer à la joie et au bonheur à cause de victoires qui vont rendre ses chaînes plus lourdes, et faciliter les moyens de le tyranniser davantage. Cette réponse trancha, dès le com mencement, une correspondance qu'on voulait continuer à Paris, pour faire croire au peuple français et aux étrangers que des négociations allaient être renouées avec le pape. En effet, on fit répandre ce bruit dans Paris, bruit qui, bien que faux, hata la mort de Muzzarelli, théologien de la Pénitencerie, relégué alors dans la capitale. Ce docte et pieux ecclésiastique, auteur de différens ouvrages de religion, se trouvait déjà gravement malade; mais cette nouvelle, répandue à mauvaise intention, l'affligea tellement qu'elle aggrava son mal. Peu de temps avant de mourir, il avoua que la crainte d'un nouveau traité avec Napoléon l'avait plongé dans la douleur la plus profonde; il pria un de ses amis de rapporter ses paroles à Pie VII, et de lui conseiller de n'entrer en aucun accommodement avec un gouvernement perfide et irréligieux.

Dans l'été de 1813, on apprit à Fontainebleau qu'un armistice était conclu entre l'armée française et celle des alliés, et qu'il devait se tenir à Prague, sous la médiation de l'empereur d'Autriche, un congrès des ministres des diverses puissances pour traiter de la paix générale ¹. On conseilla au pape de profiter d'une circon-

Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 159.

sta ct e sati une rap pie dan por con car ten Vie sion lice ava con pui qui

de HOT den ger mo boı se de On mo né ent Πŗ po Eta plé n'é for

p.

lui

stance si favorable pour réclamer en face de l'Europe ses droits et ceux du saint Siège sur les Etats romains. En conséquence, le saint Père écrivit de sa propre main, à l'empereur François Ier, une lettre où il exprimait de tels sentimens 1. Cette lettre, qui rappelait les marques d'intérêt données au pape, sur l'ordre de ce pieux monarque, par son ministre le comte de Metternich, pendant la détention à Savone, fut adressée au prélat Sévéroli, nonce pontifical à Vienne, et le paquet fut consigné secrètement au comte Thomas Bernetti, neveu du cardinal Brancadoro, depuis cardinal lui-même. Le comte partit pour Maëstricht, et là s'entendit avec Vanderweck, de cette ville, pour qu'il se rendît à Vienne et y remît ces dépêches au nonce Sévéroli. La commission fut fidèlement exécutée, malgré la surveillance de la police du gouvernement français. Les cardinaux du conseil intime avaient pensé qu'une telle lettre du pape devait être considérée comme une protestation contre l'occupation de l'Etat pontifical, et qu'il était nécessaire d'envoyer cette réclamation, surtout depuis la publication du Concordat du 25 janvier, pour l'opposer à quiconque, dans le congrès de Prague, aurait pu vouloir arguer de quelque article du Concordat, que le pape avait fait une renonciation tacite aux domaines des Etats romains.

Cependant on ne se lassait pas à Paris de tenter un accommodement; non pas qu'on eût l'intention sincère et réelle d'arranger les affaires de l'Eglise, mais parce qu'on voulait détruire ou du moins diminuer l'impression fàcheuse que faisaient sur l'âme des bons catholiques la longue captivité du pape, l'état d'anarchie où se trouvait alors plongée l'Église catholique, et l'interruption de toute communication entre les sidèles et leur chef suprême 3. On pouvait aussi soupçonner de la part de Napoléon un autre motif politique. Il prévoyait qu'il lui faudrait bientôt entrer en négociation avec les puissances alliées, et qu'il serait contraint, entre autres conditions, à la restitution des Etats du saint Siége. Il pouvait donc bien former le projet de contenter en quelque sorte pour le moment le pape, en lui accordant une petite partie de ses Etats, et de faire dire ensuite dans le congrès par ses ministres plénipotentiaires que tout était arrangé avec le saint Siége, et qu'il n'était pas besoin d'autre traité. Aussi les cardinaux engagèrent-ils fortement Pie VII à couper court à tous les accommodemens qu'on lui proposerait, et à répondre avec résolution que c'était à Rome et

les, et omme ui aues qui

1813]

triohe
s d'innt une
fallait

le son en se velle; ussent

ès une se que ement ent un

ouverlettre. propre ctoires poyens

Paris, les néfit réa mort s dans

férens; mais telleurir, il l'avait s amis

nistice l'il detriche,

ter de

ircon-

entrer

t irré.

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 160-161. M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t.2, p. 343-348.

⁹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 161-165.

An

qu

dé

pr

ble

no

Fa

de

vai

le

les

au

act

ou

vic

sui

aut

n'a

qu

sor

cet

» S

le

sai

Su

sa

pa

s'c

to

pa

non autre part, libre et entouré du sacré collége, qu'il écouterair les propositions qui lui seraient adressées. Et vraiment il aurait été très-imprudent d'entrer alors en accommodement. Les victoires et les progrès rapides des puissances alliées contre la France paraissaient annoncer que le moment était proche, où le Scigneur briserait ou du moins déposerait la verge dont il s'était servi jusqu'alors pour punir les nations. Il était donc prudent d'attendre l'issue de cette grande lutte, de ne pas mécontenter les monarques alliés en leur faisant croire à une réconciliation prochaine entre Buonaparte et Pie VII, et même de leur faire oublier, surtout aux princes de la maison de Bourbon, l'excès de condescendance dont on avait usé pour la solennité du sacre.

La première personne envoyée par le gouvernement français pour ouvrir les voies de la réconciliation entre le sacerdoce et l'empire, fut la marquise Anne Brignole, alors dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise. Elle arriva un soir du mois de novembre, eut une entrevue avec le cardinal Consalvi, qu'elle connaissait depuis plusieurs années, et lui dit que le prince de Bénévent, après avoir longtemps conféré avec l'empereur, l'avait fait appeler et l'avait priée de se rendre sur-le-champ à Fontainebleau pour faire savoir aux ministres du pape qu'on voulait entrer de nouveau en arrangement, et qu'il serait à propos que Pie VII envoyât dans ce but, à Paris, un cardinal qui résiderait auprès de l'empereur. Consalvi annonça le même jour au pontife et à ses collègues l'objet des démarches de la marquise et les propositions qu'elle avait faites. Mais, après une courte conférence, on fit répondre que ce n'était ni le temps ni le lieu de traiter les affaires de l'Eglise.

A la dame d'honneur de l'Impératrice Marie-Louise, succéda un négociateur ecclésiastique, Étienne Fallot de Beaumont, évêque de Plaisance. Né à Avignon en 1750, il avait été élevé par Pie VI à l'évêché de Vaison, dans le comtat Venaissin. Forcé de quitter la France pendant la persécution excitée contre le clergé catholique, il vint en Italie, et trouva dans les Etats de son souverain asile et protection. De retour en France, il fut du nombre des évêques qui renoncèrent à leurs siéges épiscopaux, en exécution du Concordat de 1801, et obtint, à la nomination du premier consul Buonaparte, l'évêché considérable de Gand, en Flandre. De là il fut transféré, en 1807, au siége épiscopal de Plaisance, où il avait été également nommé par Napoléon, qui avait le projet de placer sur les siéges épiscopaux de la Lombardie et de la Toscane des prélats français, pour introduire en Italie les maximes gallicanes, et, s'il faut tout dire en un mot, pour gallicaniser les Eglises italiennes. A Plaisance, il fit tous ses efforts pour engager le clergé romain n 1813 outerair aurait ictoires paraiseur brirvi justtendre arques e entre out aux

rançais loce et eur de novemnaissait névent, ıppeler ur faire eau en lans ce r.Con-

l'objet

e avait

ce dont

que ce se. da un gue de VI à tter la lique, sile et êques Conl Buoil fut lit été

er sur rélats et, s'il nnes. main

qui y était relégué à prêter le serment exigé par Napoléon : serment défendu et proscrit par le pape. Il favorisa aussi ardemment les projets de Napoléon sur les choses ecclésiastiques, dans l'assemblée des évêques de l'année 1811. Cette condescendance le fit nommer archevêque de Bourges. Dans l'espace de quelques jours, Fallot de Pramont vint deux fois à Fontainebleau pour entrer de nouveau en arrangement, mais avec peu de succès.

Pie VII lui déclara, dans la première audience, qu'il ne pouvait rien changer à ses sentiments'. Fallot de Beaumont ayant eu, le 18 janvier 1814, l'ordre de revenir offrir au saint Père Rome et les provinces jusqu'à Perugia, le pape répondit qu'il n'écouterait aucune négociation, parce que la restitution de ses États était un acte de justice, et ne pouvait devenir l'objet d'un traité; qu'en outre, tout ce qu'il ferait hors de Rome paraîtrait l'effet de la violence, et serait un scandale pour le monde chrétien. Dans la suite de la conversation, le saint Père dit qu'il ne demandait rien autre chose que de retourner à Rome, et le plustôt poss ible; qu'il n'avait besoin de rien, et que la Providence l'y conduirait. A quelques observations, particulièrement sur la rigueur de la saison, il répondit qu'aucun obstacle ne l'arrêterait. Ce fut dans cette audience que Pie VII dit encore ces paroles: « Il est pos-» sible que nos péchés ne nous rendent pas digne de revoir » Rome; mais nos successeurs recouvreront les Etats qui leur ap-» partiennent. Au surplus, on peut assurer l'empereur que nous

» ne sommes pas son ennemi: la religion ne nous le permettrait » pas. Nous aimons la France, et, lorsque nous serons à Rome, on

» verra que nous ferons ce qui est convenable. »

Entre la première et la seconde mission de Fallot de Beaumont, il y eut une tentative indirecte*. On essaya d'obtenir un succès par le moyen d'un colonel de gendarmerie. Le cardinal Pacca causait avec le cardinal Consalvi dans l'appartement de ce dernier. Survint, sans être annoncé, le colonel Lagorse; il dit qu'il était satisfait de trouver ensemble les deux cardinaux, voulant leur parler à tous deux; et alors il fit des instances réitérées pour qu'on s'occupât de nouveau d'un accommodement avec le pape. Le cardinal Consalvi lui répondit avec la plus grande franchise, et surtout lui demanda comment les cardinaux, qui avaient ordre de ne pas parler d'affaires au pape, pourraient être employés à cette négociation. C'était le colonel lui-même qui avait fait l'injonction à ces deux cardinaux de ne pas parler d'affaires au pontife.

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 165-171. M. Artaud. Hist. du pape Pie VII, 1. 2, p. 346-347. 3 Ibid. p. 348.

Quelque temps après le dernier compte rendu par Fallot de Beaumont, des voitures vides arrivèrent, et furent rangées le long de la cour du château'. Dans la même matinée, Lagorse, qui avait été appelé à Paris, revint de cette ville. Le dîner terminé, le colonel, en adressant la parole aux cardinaux, et principalement au cardinal Mattéi, dit avec un air mystérieux, qu'il devait leur apprendre une grande nouvelle; qu'il avait reçu l'ordre de faire partir le pape le jour suivant, et de le reconduire le plus tôt possible à Rome.

Sur-le-champ plusieurs cardinaux s'empressèrent d'aller annoncer cet événement à Pie VII. Ils lui conseillèrent d'insister pour être accompagné dans le voyage de trois ou au moins de deux cardinaux, et même d'un seul, si on ne pouvait obtenir davantage.

Peu de temps après, Lagorse se rendit auprès du pape, et d'un ton respectueux lui communiqua l'ordre du départ pour la matinée suivante. Pie VII, d'après les conseils qu'il avait reçus et approuvés, demanda pour compagnons de voyage trois cardinaux, puis deux, puis un seul. Il lui fut répondu que cela n'était pas permis par les instructions du gouvernement : il ne devait avoir dans son carrosse que Bertazzoli; une voiture de suite aurait conduit le docteur Porta, son médecin, et un des chirurgiens de l'empereur, chargé de prendre un soin spécial de la santé du pape.

Le lendemain matin, 23 janvier 1814, le pape, après avoir entendu la messe, se retira dans sa chambre à coucher, où il recut tous les cardinaux qui se trouvaient à Fontainebleau. Là, avec une figure sereine, il leur dit qu'étant à la veille d'être séparé d'eux, sans connaître le lieu où il serait conduit, et sans savoir s'il aurait la consolation de les revoir auprès de lui, il les avait appelés dans cette chambre pour leur manifester ses sentimens et ses intentions. Il continua en ces termes : « Nous sommes » intimement persuadé que vous, messieurs les cardinaux, ou réu-» nis, ou dispersés de nouveau en divers pays, vous tien-» drez la conduite qui convient à votre dignité et à votre caractère. » Néanmoins, nous vous recommandons, en quelque lieu que » vous soyez transférés, de faire connaître par vos démarches la » douleur que vous devez justement éprouver de voir l'Eglise » livrée à de si terribles et à de si déplorables calamités, et de con-» templer son chef comme un prisonnier. Nous consignons au » str » par » ne » me

An I

- car

» car » du » voi

» sur » fer sieur

sance

Er mais que l juste

Ac

dans cendi sonne la vo laissé Chaq pouv

Le tiren suiva Ce

> à Bri dema gorse le pa rasco témo clama gorse » pas » boi

Orgo

⁴ Mém. du cardinal Pacca, t. 2, p. 171-182. M. Artaud, Hist. du pape Pic VI, t. 2, p. 349-353.

de la

in 1814]
llot de
e long
e, qui
rminé,
lement
it leur
e faire
possi-

er annsister ins de nir da-

et d'un matiet apinaux, ait pas avoir it conens de nté du

avoir
où il
u. Là,
re sésavoir
avait
imens
mmes
u réutienictère.
u que
hes la
Eglise
e con-

ns au

ic VI,

cardinal doyen du sacré Collége un papier contenant des instructions, écrit tout de notre main; il vous sera communiqué
par cette éminence pour vous servir de règle et de guide. Nous
ne pouvons douter que vous ne vous montriez fidèles aux sermens que vous avez faits lorsque vous avez été promus au
cardinalat, et qu'on ne vous trouve défenseurs zélés des droits
du saint Siége. Nous vous commandons expressément de ne
vous prêter à aucune stipulation de traité, ni sur le spirituel, ni
sur le temporel, parce que telle est, à ce sujet, notre volonté
ferme et absolue. Les cardinaux furent vivement émus; plusieurs versèrent des larmes, et tous promirent fidélité et obéissance aux paroles de Pie VII.

Ensuite le pontife continua de s'entretenir avec les cardinaux

Ensuite le pontife continua de s'entretenir avec les cardinaux, mais toujours avec la même sérénité, avec son ancienne jovialité que Dieu avait daigné lui rendre, et une douce gaieté, née d'un juste espoir de recouvrer sa liberté.

Accompagné du même cortége, il alla faire une courte prière dans la chapelle du château, bénit le peuple rassemblé, descendit dans la cour, et au milieu des sanglots de tant de personnes qui demandaient à quel sort il était réservé, monta dans la voiture préparée pour lui avec Bertazzoli. Les instructions laissées au doyen prévoyaient tous les cas qui pouvaient survenir. Chaque cardinal y voyait sa conduite tracée avec précision, et ne pouvait s'écarter de semblables injonctions.

Les cardinaux Mattéi, Dugnani, della Somaglia et Pacca, partirent tous les quatre le premier jour; et les autres, les jours suivans.

Gependant on avait conduit le pape à la Motte-Beuvron, à Brives, à Montauban, à Castelnaudary. Là, beaucoup de dames demandèrent à lui être présentées. Dans cette ville, le colonel Lagorse, en repoussant une dame, lui donna un soufflet'. Lorsque le pape passa le Rhône sur le pont de bateaux, de Beaucaire à Tarascon, les habitans des deux villes se réunirent pour lui offrir les témoignages de la plus tendre vénération à. On n'entendait qu'acclamations de joie, applaudissemens, félicitations. Le colonel Lagorse dit alors à ce peuple : « Que feriez-vous donc si l'empereur » passait? » A ces mots le peuple répondit : « Nous lui donnerions à » boire. » Ceci pouvait faire prévoir ce qui arriverait plus tard à Orgon. Le colonel s'étant alors mis en colère, un des plus violens de la troupe lui cria : « Colonel, est-ce que vous auriez soif? »

² Ibid. p. 199.

⁴ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 197.

Telles étaient les dispositions ardentes des peuples du Midi de la France. Le grand intérêt catholique, que Napoléon avait fortifié par ses persécutions, était devenu le germe du mouvement royaliste qui devait porter les derniers coups à son pouvoir¹. Pie VII répondait toujours qu'il ne fallait pas s'abandonner à des exaspérations, et il répéta encore là une fois ce qu'il avait dit précédemment: Courage et prière².

Napoléon ne cessait plus d'être malheureux à la guerre. Malgré ses efforts, la France était envahie; la capitale allait être investie : quant au pontife, il continuait son glorieux voyage. Cependant il devait éprouver quelques retards. Il s'était accompli une immense révolution à Paris, à la suite de l'occupation de cette ville. Le gouvernement provisoire prit le 2 avril l'arrêté suivant : « Le gouver-» nement provisoire, instruit avec douleur des obstacles qui ont » été mis au retour du pape dans ses États, et déplorant cette » continuation des outrages que Napoléon Buonaparte a fait subir » à Sa Sainteté, ordonne que tout retardement à son voyage cesse » à l'instant, et qu'on lui rende dans toute la route les honneurs » qui lui sont dus. Les autorités civiles et militaires sont chargées » de l'exécution du présent arrêté. » Il était scellé des armes du prince de Bénévent, et signé du prince de Bénévent, du duc de Dalberg, du général comte Beurnonville, du marquis de Jaucourt et de l'abbé de Montesquiou.

Le vice-roi traita Pie VII avec un grand respect, et lui facilita les moyens de se rendre à Parme, d'où il passa à Césène. Ce fut là que ce pontife donna une nouvelle preuve de la beauté, de la générosité de son àme. Dans cette ville, le roi Joachim Murat demandait à présenter ses hommages à Pie VII. Il fut admis sur-le-champ à l'audience. Après les premiers complimens, Joachim fit entendre qu'il ignorait le but du voyage du pape. « Mais nous allons à Rome, répondit Pie VII; pouvez-vous l'i- gnorer? — Comment Votre Sainteté se détermine-t elle ainsi à » aller à Rome? — Il semble que rien n'est plus naturel. — Mais » Votre Sainteté veut-elle y aller malgré les Romains? — Nous ne » vous comprenons pas. — Des principaux seigneurs de Rome et

» de riches particuliers de la ville m'ont prié de faire passer aux » puissances alliées un Mémoire signé d'eux, dans lequel ils deman-

» dent à n'être gouvernés désormais que par un prince séculier. » Voici ce Mémoire. J'en ai envoyé à Vienne une copie, j'ai gardé

» l'original, et je le mets sous les yeux de Votre Sainteté pour

An I » qu Joac mên et qu rie hum avait vem polit aucu par . plus le po Joac comi Mém

des :
» pié
» Vo
» on

voya

Le

» ter » fin » un

» rêt » rec » Cé

pupaEt

» de sa r

d'Ar et d A

en a reto des

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2. p. 348.

⁹lbid. p. 353-355.

²

An 1814] Midi de fortifié t roya-Pie VII exaspécédem-

Malgré vestie: ndant il nmense Le gougouverqui ont nt cette it subir ge cesse onneurs hargées mes du

duc de

aucourt

facilita le fut là é, de la Murat admis limens, u pape. ous l'iainsi à - Mais Tous ne lome et ser aux demanéculier. i gardé é pour » qu'elle voie les signatures. » A ces mots, le pape prit des mains de Joachim le Mémoire que celui-ci lui présentait, et, sans le lire, même sans le regarder, il le jeta dans un brasier qui se trouvait là. et qui le consuma à l'instant; il ajouta : «Actuellement, n'est-ce pas? · rien ne s'oppose à ce que nous allions à Rome? · Ensuite, sans humeur, sans colère, sans un ton d'insulte, il congédia celui qui avait envoyé de Naples, en 1809, des troupes pour assurer l'ezlèvement. Ce trait d'un chrétien, d'un souverain clément, d'un politique, si l'on veut; ce trait sans aucune préparation, sans aucun mouvement d'ostentation orgueilleuse, et que l'on a su par Joachim lui-même; ce pardon si promptement accordé aux plus dangereux de ses sujets, et la naïveté des conséquences que le pontife en tire pour un prompt retour à Rome, effrayèrent Joachim, qui n'était pas désintéressé dans cette affaire, s'il avait, comme on le dit, sollicité les signatures apposées au bas du Mémoire, et il n'osa apporter aucun obstacle à la continuation du voyage triomphal du pape.

des félicitations: « L'évêque de Troyes, dit-il, connu pour sa » piété, est chargé expressément par nous de faire connaître à » Votre Majesté les blessures que, dans la constitution du sénat, » on a faites à la religion et à l'Église... Sire, les royaumes de la » terre sont passagers (transituri), le seul royaume des cieux ne » finit pas. Nous vous prions d'ouvrir les yeux avant de signer » une telle constitution... Après vous avoir recommandé les inté-» rêts de la religion, nous nous croyons dans l'obligation de vous » recommander les Etats de la sainte Eglise. Que ce qui est à « Cesar soit à César, que ce qui est à Dieu soit à Dieu. Les hautes » puissances alliées, avec l'applaudissement du monde entier, » paraissent animées de cet esprit, et nous attendons d'elles nos » Etats, malgré les obstacles que pourra susciter celui (Joachim) » qui occupe en ce moment notre capitale et la plus grande partie » de nos antiques domaines. » Le pape, dans un post-scriptum de

Le 30 avril, Pie VII écrivit de Césène à Louis XVIII '. Après

d'Artois en avait ordonné la restitution, ainsi que celle de la tiare et de l'anneau du pêcheur.

Avec les Bourbons rentrèrent les prélats qui avaient refusé de prendre part au Concordat de 1801: Ils résidaient presque tous en Angleterre, et n'étaient plus qu'au nombre de quatorze. Leur retour en France n'apporta aucun changement dans la situation des affaires ecclésiastiques2. Quoiqu'ils se regardassent toujours

sa main, redemande les archives enlevées de Rome. Le comte

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, 356.
 Mém. pour servir à l'hist. eccl. pend. le xvme siècle, t. 3, p. 612.

An

mil

reit

fan

bla

les

le c

et l

On

éta

en

de

des

d'a

me

assi

cor

ran

dor

pas

Pie

aut

par

pal

ava

glo

dék

dés

die

enf

tro

sut

Mé

le s

n'a

tou

fut

comme légitimes titulaires de leurs sièges, ils s'abstinrent de l'exercice de la juridiction que le pape leur avait interdit par la bulle Qui Christi Domini, et laissèrent les nouveaux évêques en possession de l'administration spirituelle.

Pie VII arriva le 12 mai à Ancône, et fut reçu avec des transports indicibles de joie . Une foule de marins habillés uniformément dételèrent les chevaux de sa voiture, y attachèrent des cordes de soie rouges et jaunes, et la traînèrent au milieu des cris d'allégresse. On entendait l'artillerie des remparts et le son des cloches de toutes les églises. Il descendit sur la place Saint-Augustin, donna la bénédiction du haut d'un arc triomphal, de là passa à la loge des marchands, d'où il bénit la mer; puis il alla loger au palais Pichi. Le 13, il couronna, dans la cathedrale, l'image de la Vierge sous le titre de Regina Sanctorum omnium. Le 14, il partit pour Osimo; une garde d'honneur, vêtue de rouge, l'escorta jusqu'à Lorette. Dans son voyage, il ordonna d'accueillir avec bienveillance madame Lætitia, qui venait demander un asile à Rome, et le cardinal Fesch, qu'il traita avec une bonté particulière. Au moment où il apprit que le cardinal Fesch approchait, la pape dit: « Qu'il vienne, qu'il vienne; nous voyons » encore ses grands-vicaires accourir à Grenoble au-devant de » nous: Pie VII ne peut oublier le ton de courage avec lequel » on a prêté le serment prescrit par Pie IV. »

Des commissaires pontificaux s'étaient présentés pour prendre possession de Rome. Le majordome Naro trouva, dans des appartemens du pape au Vatican, un dépôt d'objets du plus grand prix, et contenant tous les ornemens pontificaux ornés de leurs joyaux, et même une somme d'or qu'on pouvait évaluer à 30,000 écus, qui y avait été cachée en 1809, lorsqu'on craignait que le pape ne fût transféré de Monte-Cavallo au Vatican. Quelques personnes religieuses connaissaient ce dépôt, mais elles n'en avaient pas parlé.

Le 20 mai, Pie VII envoya à Paris le cardinal Consalvi, porteur d'un Bref où il était accrédité auprès du roi Louis XVIII. Dans un autre Bref, du même jour, le pape réclame contre le traité de Tolentino. Presqu'au même moment, le prince de Bénévent écrivait au cardinal Consalvi. Il lui parlait du roi Louis XVIII rendu, comme Pie VII, après de longues épreuves, aux vœux de ses sujets. L'intention de Louis était de maintenir les relations amicales qui avaient constamment subsisté entre les rois ses prédécesseurs et le saint Siége.

¹ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 356-358.

[An 1814] rent de it par la ques en

s transiforméent des des cris son des int-Aual, de là s il alla iedrale, mnium. êtue de na d'acmander e bonté esch apvoyons evant de

p**re**ndre s apparnd prix, joyaux, o écus, le pape ies peravaient

: lequel

porteur II. Dans raité de ent écri-I rendu, es sujets. cales qui seurs et

Dans une maison de campagne appelée la Justiniana, à huit milles de Rome, le pape rencontra le roi d'Espagne Charles IV, la reine Marie-Louise, sa femme, la reine d'Etrurie, leur fille, l'infant D. Louis, appelé alors roi d'Etrurie, et la duchesse de Chablais. Toutes ces personnes royales demeuraient à Rome depuis les révolutions politiques qui les avaient éloignées de leurs Etats '.

Le 24 mai, Pie VII fit son entrée solennelle à Rome, ayant sur le devant de sa voiture le cardinal Mattéi, doyen du sacré collége, et le cardinal Pacca, qu'on avait enlevé avec lui de Monte Cavallo . On observa malignement que le général qui escortait le triomphe était le même Pignatelli-Cerchiara qui avait commandé les troupes en bataille sur la place du Quirinal, au moment de l'expédition de Radet. Dans Rome, quelques dispositions étaient incertaines; des hommes associés à la cause des Français, ou compromis par d'autres motifs, balancaient. Un prélat raconta en détail l'événement de Césène, et tous les esprits furent bientôt unanimes pour assurer au pape une réception d'affection, de tendresse et de reconnaissance.

Quelles devraient être les émotions de Pie VII, en se voyant ainsi ramené, comme par un prodige, dans sa capitale, dans son palais, dont on l'avait arraché depuis plus de cinq ans? Quelle ne dut pas être la ferveur de sa prière, quand il s'agenouilla dans Saint-Pierre pour remercier Dieu de ce glorieux retour! C'était un bien autre retour que celui du 16 mai 1805. Le pape a plusieurs fois parlé lui-même des pleurs qu'il a versés en revoyant la porte du palais devant laquelle il bénissait Rome en partant; le cortile qu'il avait parcouru sous l'escorte de la gendarmerie, ému par les sanglots de ses serviteurs; l'escalier qu'il avait descendu à travers les débris des fenêtres brisées; la galerie où ses gardes avaient été désarmés, parce qu'il défendait toute résistance; le salon d'audience où il avait adressé au général une si noble interpellation; enfin sa modeste chambre, au lit sans ciel et sans rideaux, et qu'il trouva trop magnifiquement meublée pour lui. Le lendemain, on sut qu'un des seigneurs qui avaient apposé leur consentement au Mémoire de Joachim, en avait demandé pardon au pape, et que le saint Père lui avait répondu: « Et nous, croyez-vous que nous n'ayons pas quelque faute à nous reprocher? Oublions de concert tout ce qui s'est passé. « Dès ce moment, l'allégresse dans l'Etat fut universelle.

Les miraculeux événemens de Paris avaient détruit la puis-

Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 257.
 M. Artaud, Hist. du pape Pie VII. t. 2 . p. 359-363

sance de Napoléon. Il était déjà renfermé à l'île d'Elbe, et ses nouveaux sujets se trouvaient en communication presque conti-

nuelle avec ceux du pape à Civita-Vecchia.

Né dans une île dédaignée de la nation française, à qui elle appartenait, Buonaparte était, en 1794, officier d'artillerie, inconnu encore hors de France'. Dans le court espace de dix ans, à la fin de 1804, après avoir rempli de son nom et de sa gloire presque toute la terre, et visité en personne l'Afrique et l'Asie, il se trouve à Paris, avec un cortége de rois et de princes puissans, sacré empereur des Français par le souverain Pontife. Quelques semaines après, déposant le titre modeste de président de la république italienne, il prend celui de roi d'Italie, malgré les sermens qu'il avait faits aux Italiens, quelques années auparavant en haine de la royauté. Il ne trouva dans ses entreprises militaires ou politiques ni obstacle ni résistance, et l'Europe se taisait réellement devant lui. Depuis cette époque jusqu'à ce jour, dix autres années s'étaient écoulées. Pendant ce temps, il était parvenu à de nouvelles grandeurs, en épousant une archiduchesse d'Autriche, fille de tant d'empereurs et parente de touter les familles royales d'Europe, et en plaçant sur différens trône ses frères et ses sœurs. Maintenant il était renversé du trône 😅 comme prisonnier à l'île d'Elbe, dont on lui laissait la souveraineté comme par dérision, en le réduisant d'une si haute élévation à la condition des petits rois d'Ithaque, de Scio et d'autres petites iles fameuses dans les poésies d'Homère.

On a beaucoup écrit et raisonné sur les causes de l'élévation rapide et prodigieuse de Napoléon au faîte de la grandeur, et sur sa chute non moins rapide et non moins extraordinaire; mais, sans avoir recours à des raisons politiques et aux conjectures souvent trompeuses de la prudence humaine, nous trouvons dans les divines Écritures, où l'on parle de la fondation et de la ruine des royaumes et des empires, l'explication et la cause des grands événemens dont nous avons été témoins 3. Il faut lever les yeux plus haut pour bien les comprendre. Dieu voulut faire sentir le poids de sa main à plusieurs nations de l'Europe, et, dans ce but, il choisit Napoléon pour être le ministre de ses justes vengeances. A peine cet homme parut-il à la tête des armées françaises, que la célèbre prophétie d'Isaïe sembla se vérifier pour lui comme elle s'était déjà vérifiée pour Cyrus, à qui elle fut adressée dans ces termes mémorables placés dans la

² Ibid. p. 249 - 251.

[An 18 bouc facie janue humi Napo prise preso d'org pros desti effet nous avoir s'étai le fit rend Euro l'Egl Char la re mon tueu peut de si en p l'opp tes trio et d de l

> pou (rec les dor

pou

faci

cor

tic

Mem. du card. Pacca, t. 2, p. 245-246.

qui elle
rie, inlix ans,
gloire
l'Asie,
s puiscontife.
prési'Italie,

[An 1814]

, et ses

années
entreet l'Eujusqu'à
temps,
e architouter
trône
ône ca
iveraivation

etites

vation
ideur,
nordiet aux
nous
lation
et la
s *. Il
Dieu
ns de

ola se à qui ns la

tête

bouche de Dieu : Apprehendi dexteram ejus ut subjiciam ante faciem ejus gentes, et dorsa regum vertam; et aperiam coram eo januas, et portæ non claudentur. Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo: portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam 1. Napoléon lui-même comprit que l'immense succès de ses entreprises militaires et de ses négociations politiques était une chose presque hors de l'ordre de la nature, et dans un de ces accès d'orgueil si fréquens chez ceux qui voient tout leur réussir et prospérer, il dit un jour, étant encore premier consul, qu'il était destiné par la Providence à ramener l'ordre sur la terre. Et, en effet, il fut un temps où il aurait pu faire un grand bien; nous nous bornons à parler ici des choses de la religion. Si, après avoir imité le grand Cyrus dans le rétablissement des autels, il s'était montré réellement le protecteur de l'Eglise, comme il le fit espérer dès le commencement de son consulat; s'il avait rendu au saint Siége les domaines usurpés et fait respecter en Europe la puissance du Pontife romain, il aurait fait revivre pour l'Eglise les temps florissans des Constantin, des Théodose et des Charlemagne, et il aurait mérité et obtenu de la générosité et de la reconnaissance du pape l'insigne honneur d'être le troisième monarque catholique à qui on eût élevé une statue dans le majestueux édifice de la basilique du Vatican, non loin et au milieu peut-être de celles de Constantin et de Charlemagne. Mais au lieu de suivre les glorieux exemples de ces deux grands monarques, en protégeant le saint Siège et le souverain Pontife, il en devint l'oppresseur; aussi, malgré toutes les basses et inconvenantes flatteries qui lui furent prodiguées dans le temps de ses triomphes par ses partisans, même dans le clergé de France et d'Italie, il sera mis dans l'histoire au nombre des persécuteurs de l'Eglise romaine. Enfin arriva le temps fixé par la Providence pour donner la paix à l'Europe épuisée, et le Seigneur brisa aussi facilement qu'il l'avait fait naître, cette verge dont il s'était servi

Cependant le saint Père rétablissait peu à peu son autorité directe dans les pays qu'occupaient les troupes de Murat; mais les Autrichiens continuaient de garder en dépôt les Légations abandonnées par Eugène. Ce prince avait eu de Napoléon l'ordre de concentrer son armée près Milan, et il fit plus tard un traité par-

ticulier 2.

Le cardinal Consalvi, secrétaire d'Etat, recevait la mission de

¹ Isaias. cap. 45, v. 1 et 2. *

pour punir les nations.

² M. Artaud, Hist. du pape Pic VII, t. 2, 363-365.

[An

m

à

r

le

16

F

résider auprès des souverains qui étaient entrés à Paris, et le cardinal Pacca remplissait les fonctions de pro-secrétaire d'Etat. Le prélat della Genga fut aussi chargé spécialement d'aller complimenter Louis XVIII, qui venait d'arriver dans sa capitale; et ce prince prit la détermination d'envoyer à Rome une ambassade extraordinaire, dont le chef était Cortois de Pressigny, ancien évêque de Saint-Malo. Par l'entremise de cette ambassade, Radet eût désiré obtenir la permission de retourner à Rome, où il voulait revoir un bien national qu'il avait acheté, et qui avait appartenu aux Dominicains. Le gouvernement de Louis XVIII ordonna que la demande fut adressée au cardinal Pacca, pro-secrétaire d'Etat, mais ce cardinal pria instamment l'ambassadeur de reprendre sa note, en lui disant que jamais un ministre de Pie VII n'oserait mettre sous ses yeux une telle le tre, de peur de réveiller des souvenirs qu'il fallait absolument oublier. Radet n'obtint donc pas la faveur de retourner à Rome. Du reste, ce général était de si bonne foi quand il disait qu'il avait bien traité Pie VII, que lui-même avait fait faire un tableau représentant le départ du pape et le général chargé de l'emmener, dans l'attitude du plus profond respect.

Les instructions délivrées par Talleyrand à l'évêque de Saint-Malo, en apprenant ce que cet ambassadeur devait demander au saint Siège, présentent les faits qu'on vient de voir se dérouler sous un point de vue qu'il importe de préciser. « Le pape qui » rentre aujourd'hui dans toute son autorité, disait le ministre » des affaires étrangères, n'en avait jamais joui. Les orages de » l'Église avaient commencé sous son prédécesseur. Les deux » puissances étaient menacées. Buonaparte, essayant déjà les at-» teintes qu'il porterait plus tard au saint Siège, occupa militai-» rement les trois Légations de Bologne, Ferrare et Ravenne, et » Pie VI fut réduit à consentir au traité de Tolentino, qui le dé-» pouillait de sa souveraineté. Dès la signature de cet acte, le » saint Siège n'était plus libre. Peu de temps après, les Etats ro-» mains furent envahis; le gouvernement pontifical fut renversé » et fit place à une répubaque de quelques mois. Pie VI, enlevé de » son palais, changea plusieurs fois d'exil, et mourut dans cette » persécution. Son successeur, le pape actuel, fut nommé loin de » Rome. Le saint Siége n'avait aucun territoire lors du conclave » de Venise, et lorsqu'il fut placé dans l'ancienne capitale par les » chances de la guerre, entouré d'abord de troupes étrangères, » ayant partout à reconquérir de l'autorité, enchaîné dans ses » actes par des entraves mises surtout en France à la religion et » au culte, toutes ses démarches envers Buonaparte, qui depuis » s'était rendu le chef de la France, curent un caractère de timi-

[An 1814] et le car~ l'Etat. Le r compliıle; et ce issade exn évêque eût désiré ait revoir aux Doue la detat, mais sa note, it m**e**ttre ouvenirs a faveur onne foi me avait général ect. e Saintnder au lérouler ape qui ninistre ages de s deux les atmilitainne, et i le déicte, le ats ro. nversé l**ev**é de s cette oin de nclave par les gères ,

ins ses

ion et

lepuis

tımi-

vait le souverain de Rome. Si l'indépendance doit être le pre-» mier sceau de la souveraineté, s'il est dans l'intérêt des peuples, » comme dans les droits des princes, que tous les contrats soient » volontairement faits, de quelle plus haute importance est l'ab-» solue liberté des actes émanés du saint Siége! La paix des con-» sciences peut-elle être donnée par la force? L'opinion ne s'y » soumet pas. Les actes de contrainte, en matière de religion, en-» gendrent des troubles et ne décident aucune question. » Buonaparte, en s'élevant au consulat, voulait faire servir à » l'affermissement de son pouvoir l'autorité du pape, qui arrivait » à peine au pontificat et n'était pas encore entré à Rome. Pour » l'entraîner à un arrangement par des motifs qui pussent ébran- ler Sa Sainteté, il lui fit craindre que la dégradation du culte et » les maux de l'Eglise ne devinssent irréparables, si les liens de la » France et du pape n'étaient pas rétablis par un concordat. Il lui » fit voir, comme autant de concessions qu'il était prêt à faire au » saint Siège, quelques libertés religieuses que l'opinion de toute » la France réclamait impérieusement, et auxquelles il ne pouvait » se refuser sans péril pour lui même; et, en échange de ces appa » rens sacrifices, il contraignit le pape à lui prêter appui, et à » imposer des prières aux fidèles et des sermens aux évêques pour » le maintien de son autorité. Cette œuvre de la force encouragea » Buonaparte; il pensa que le pape, ne lui ayant pas résisté, cé-» derait à d'autres actes. Les actes qu'il n'était pas parvenu à faire » insérer dans un concordat furent relégués dans des lois orga-» niques, faites et publiées sans la participation du saint Siége; » et ces lois, quoique le pape les déclarât contraires à la liberté et » même aux principes du culte, n'en furent pas moins maintenues. » Les mêmes manœuvres, la même prédominance amenèrent un » concordat entre le saint Siége et le royaume d'Italie, dont Buo-» naparte était le chef; et quand il eut arraché ce nouvel acte, » dont il cherchait encore à étayer son pouvoir, il abusa de ses » avantages pour y joindre de nouvelles lois organiques plus con-» traires aux vues de Sa Sainteté, et qui amenèrent de sa part de » vives, mais stériles plaintes. Tel fut l'effet des premières con-» traintes, et tel fut l'ascendant de celui qui les avait imposées, » que lorsque Buonaparte, ne se croyant pas revêtu d'un titre assez » imposant, aspira à l'empire, et voulut substituer aux droits qui " lui manquaient une autorité que pât respecter l'Europe, il réa clama le concours du saint Père, et, abusant de son manque de » liberté, il le réduisit à se rendre à Paris pour la cérémonie du

» sacre. En se faisant proclamer empereur, Napoléon Buonaparte

» relevait à son insu, et par les voies secrètes de la Providence, le

" trône qu'il devait rendre un jour à la maison royale. Sous ce

titre d'empereur, jusqu'alors inconnu en France, il restait placé
hors de la ligne de nos rois, même en saisissant leur autorité,

• et l'on reconnut moins le souverain que le général dans le rang

auquel il s'élevait, et qui redevenait pour lui, comme on en avait
vu autrefois l'exemple, le premier grade de l'autorité militaire.

» Dès ce moment, en effet, il ne se conduisit plus envers le saint

» Siége que comme le chef d'une armée.....

Il voulait détruire la souveraineté du saint Siége, sachant bien que l'opinionn'est pas accoutumée à ce dénuement de l'autorité pontificale, et ne sépare pas assez les deux puissances, pour ne pas croire qu'elles se prêtent un appui mutuel. Ce projet de tout envahir n'était pas formellement annoncé; mais Napoléon déclarait déjà qu'il regardait les Etats romains comme une dépendance de son empire, qu'il prétendait asseoir sur une grande partie de l'Europe, mais qui, n'ayant de base ni dans la conformité des mœurs, ni dans celle des intérêts, ni dans l'affection

des peuples, devait s'écrouler et l'ensevelir sous sa ruine....
Napoléon parvint à arracher à cet auguste captif une convention qui devait servir de base à un arrangement définitif;

vention qui devait servir de base à un arrangement definitif;
mais la date et le lieu de ce contrat le frappaient de nullité. Ce

n'était qu'en considération de l'état où se trouvait alors l'Eglise,

• que le pape s'était prêté à le souscrire. Il vit bientôt qu'on ne

prenait même pas le soin d'en remplir envers lui les conditions,

» et cet acte n'eut ni validité ni résultat.

Une seconde année de revers porta Napoléon à revenir encore
au saint Père : trompé par l'abus de la force, il essayait encore
d'autres voies. Les persécutions prirent un terme, et il fut permis

» à Sa Sainteté de se mettre en chemin pour retourner dans ses

Etats; mais cette tardive expiation fut sans fruit pour son auteur.

La Providence ménageait le rétablissement du pape par d'autres
 voies, et remettait le sceptre de France aux mains de ses an-

ciens souverains.

Cette série de faits et d'observations montre que tous les actes
obtenus du saint Siége par le gouvernement précédent ont été
l'ouvrage de la contrainte. Rétabli dans son pouvoir et dans son

» influence sur le monde chrétien, il est à présumer que le saint

» Père ne voudra pas maintenir ce qui avait été fait sous l'empire

» de la ruse et de la force. La nécessité des circonstances n'est

» plus la même pour lui, et les actes qui serviront de baseà ses re-

» de » Fr

[Au 1

- lat

» les

» pu » rie

* to:

» tio

» gè

» tio

» an

» re: » tre R

> nablavoo 180 Gra sain

por son

> tég res che Fr

ava

et ge

et le [An 1814]
conaparte
dence, le
Sous ce
ait placé
autorité,
le rang
en avait
ailitaire.

le saint

int bien nutorité pour ne de tout on dédépengrande la confection

e..... ne confinitif; ité. Ce Eglise, 'on ne itions,

ncore ncore ermis ns :es iteur. iutres an-

actes
at été
es son
saint
apire
n'est
es re-

lations avec l'autorité royale ne doivent plus porter l'empreinte
des violences que lui avait faites le gouvernement antérieur....

Le point d'où l'ambassadeur doit partir est que, l'invasion des Français dans les Etats du pape, en 1797, étant l'origine de toutes

» les violences qui lui ont été faites ensuite, et ayant fait tomber » cette enceinte de respect qui était sa première défense, tout, de-

» puis cette époque, est à revoir et à réparer. Cette date, anté-

" rieure au pontificat de Pie VII, est celle qu'il faut rappeler dans

» toutes les discussions avec le saint Siége. Par là on n'impute pas » au pape actuel ces commencemens de dépendance et de sujé-

au pape actuel ces commencemens de dependance et de sujé tion. Le pape devient moins embarrassé de ses propres faiblesses,

» qui ne lui paraissent plus dériver que de circonstances étran-

» gères à son administration, et il peut sans contradiction avec

lui-même faire rentrer ses ministres dans les anciennes rela tions..... La révision du Concordat et de tous les actes depuis

" 1797 est attendue de l'Eglise gallicane : tous les évêques, les

» anciens, les nouveaux, ceux de toutes les dates, la réclament. Il

» convient que ce retour aux principes soit immédiat, et qu'il ne

" reste en vigueur aucun acte, aucune formule qui retarde et con-

» trarie la cérémonie du sacre dans la métropole de Reims. »
Rejeter le Concordat de Fontainebleau était chose raisonnable, et d'autant plus facile qu'alors Bertazzoli lui-même le désavouait, mais il était plus difficile de renverser le Concordat de
1801. Consalvi, qui, après avoir été remercier le ministère de la
Grande-Bretagne de la part qu'il avait prise aux infortunes du
saint Siége, allait revenir en France, écrivait à Pie VII de temporiser, d'écouter les propositions et de ne rien décider jusqu'à
son retour.

De Londres, où il avait été favorablement accueilli, ce cardinal avait adressé, le 24 juin 1814, aux ministres des principales puissances de l'Europe, une note en français où il insistait sur la réintégration du saint Siége dans la totalité de ses possessions. Une correspondance active fut ensuite entretenue à Rome avec l'Autriche, relativement aux Légations, toujours occupées au nom de François I^{er}; mais il n'y avait d'espérance à établir que sur le congrès de Vienne. Consalvi vit à Londres l'empereur de Russie et le roi de Prusse; il eut une audience publique du prince régent d'Angleterre, et y parut en habit de cardinal, ce qui, cent ans plus tôt, eût suffi pour exciter une révolte dans cette capitale, et pour mettre les trois royaumes en feu. Consalvi assista enfin, le 6 juillet, à une messe solennelle d'actions de grâces chantée

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 366.

dans la chapelle du vicaire apostolique, pour le retour du pape dans ses Etats.

Ainsi l'Eglise sortait de nouveau victorieuse d'une lutte si terrible, la barque de Pierre rentrait encore dans le port, et celui qui commande aux vents et aux orages faisait sortir le calme du sein de la tempête'. Mais combien de maux à réparer, de plaies à guérir, de ruines à relever! Les pierres du sanctuaire avaient été dispersées de toutes parts, les établissements ecclésiastiques envahis, les fondations les plus respectables par leur objet anéanties, des couvens vendus, des églises détournées à des usages profanes. Les congrégations, les colléges, les tribunaux, toute l'administration spirituelle et temporelle avait été dissoute. Au milieu de tant de ruines, Pie VII procéda avec cette sage lenteur qui proportionne les remèdes au mal.

On ne mit en prison que quelques individus coupables de félonie, et qui avaient, en 1809, prêté leur ministère pour enlever le pape. On dépouilla de leurs titres quelques prélats qui s'étaient faits les agens de la tyrannie. On ordonna à tous ceux qui avaient pris part à l'usurpation de se rétracter, et à quelques-uns d'aller passer dans la retraite un temps assez court. La plupart devancèrent l'ordre, et témoignèrent de leur repentir. Une instruction, du 5 juillet, régla la manière dont chacun devait être traité suivant la gravité de son délit. Un très-petit nombre étaient privés de leurs bénéfices, et d'autres interdits pour un temps plus ou moins long. Cette Instruction atteste l'esprit de sagesse et de modération du pontife, qui savait concilier l'attachement aux règles, et l'observation de la discipline avec les mouvemens de la charité: et telle était son indulgence, que peu après il accorda une amnistie par un édit du 27 juillet.

Rome voyait revenir avec joie ces cardinaux, ces évêques, ces prélats, ces prêtres dispersés par la tempête, et qui, pour prix de leur fidélité, avaient langui dans la prison et dans l'exil. L'Allemagne, la France, l'Italie, les îles avaient été le théâtre de leurs souffrances, et ils avaient partout répandu l'édification par leur courage et leurs vertus. On les accueillait sur la route, avec cet intérêt qu'inspire le malheur, et il se forma entre autres à Modène une association pour pourvoir à leurs besoins, et leur rendre les services d'une charité officieuse.

Peu à peu, l'ordre ancien fut rétabli à Rome, les congrégations se reformèrent, on rouvrit les communications avec les différentes parties de la chrétienté. Le pape fit rendre à l'exercice de

[An 181]
la reli
corps
taient
chef d
au chr
anéant
de la d
dant q
aux ti

aliénés Le nies et fut en donné tion d 1811 avoir f 1813, avait n pour p Telle a patient sur la par le il lui fe recevo juste (son pr pête d mais, seulen veau,

> Voi le nor nise a les di la rég des m Victo

¹ Mém. pour servir à l'hist. eccl. pendant le xyme siècle, t. 3, p. 621-623.

¹ Rei 1815, €

ute. Au

lenteur

de félolever le ent faits ent pris passer cèrent on, du uivant vés de moins ération t l'obité : et

es, ces ar prix L'Ale leurs ır leur ec cet odène lre les

nnistie

ations difféi**ce** de

23.

[An 1814] 527 la religion les édifices abandonnés à des usages profanes. Les corps religieux attirèrent particulièrement son attention. Ils s'émient surtout ressentis de la persécution, et il convenait que le chef de l'Eglise, protecteur né d'une institution qui a été si utile au christianisme, mît ses soins à la conserver. Quand elle serait anéantie partout, elle devrait trouver un asile dans la métropole de la chrétienté. On assura une pension aux religieux, en attendant que les couvens fussent en état de les recevoir, et l'on rendit aux titulaires des biens ecclésiastiques ceux qui n'étaient pas aliénés.

Le seul cardinal Maury avait défense de paraître aux cérémonies et aux assemblées de ses collègues, et un vicaire apostolique fut envoyé dans son diocèse de Montefiascone, qu'il avait abandonné. C'est qu'après s'être indûment ingéré dans l'administration du siège de Paris, après s'être montré dans l'assemblée de 1811 l'apologiste ardent des prétentions de Buonaparte, après avoir fait dans un Mandement l'éloge malicieux du Concordat de 1813, sur lequel gémissaient tous les hommes de bien, Maury avait mis le comble au scandale en accourant à Fontainebleau pour persuader au pape de maintenir les articles de ce Concordat '. Telle avait été la témérité et l'insolence de son langage, que le patient et bon Pie VII, se levant de son siège, et faisant effort sur la faiblesse où le réduisaient ses souffrances, avait pris Maury par le bras pour le conduire jusqu'au seuil de l'appartement, dont il lui ferma la porte avec mépris. Au moment où ce cardinal croyait recevoir le prix de ses adulations, son protecteur était tombé. Une juste disgrâce l'accueillit en Italie; on se prépara même à lui faire son procès; on l'enferma au château Saint-Ange, pendant la tempête des Cent jours, pour qu'il ne revînt pas intriguer en France: mais, mis en liberté quand Consalvi fut revenu de Vienne, nonseulement on ne continua pas le procès, mais on l'admit de nouveau, par un excès d'indulgence, à l'exercice de ses fonctions de cardinal.

Voilà ce qui se passait à Rome. Mais l'ordre renaissait aussi dans le nord de l'Italie. Dès le 10 mars, une proclamation faite à Venise avait reconnu les droits de l'Eglise sur le mariage et annulé les dispositions du Code civil français à cet égard. Un arrêté de la régence impériale, du 15 juin, défendit le divorce, et on prit des mesures contre les réunions de Francs-Maçons. En Piémont, Victor-Emmanuel, arrivé à Turin, annula les lois nouvelles

¹ Relazione del Viaggio del papa Pio VII a Genova nella primavera dell' anno 1815, e del suoritorno in Roma, scritta dal cardinale Bartolomeo Pacca, p.76-81.

rendues par les Français, accorda le 10 juin une amnistie pour les faits de révolution, mais défendit les associations secrètes. Les autres princes d'Italie, en rentrant dans leurs Etats, y ramenaient

aussi la tranquillité et la religion.

L'entrée de Louis XVIII à Paris avait eu lieu le 3 mai; celle de Pie VII à Rome, le 24; entre ces deux entrées solennelles s'était placée celle de Ferdinand VIIà Madrid, qui s'effectua le 14. Le cardinal de Bourbon, archevêque de Tolède, et président de la régence, avait été à sa rencontre jusqu'à Valence. Bientôt il eut ordre de se rendre dans son diocèse. Les évêques exilés par les Cortès furent remis en liberté. Le roi témoigna en particulier beaucoup d'estime au pieux et savant évêque d'Orense. Les prêtres et les religieux, qui avaient été conduits en France, revenaient de leur captivité. Un grand nombre d'entre eux avaient péri de misère, de fatigue, ou par suite de mauvais traitemens; le reste avait souffert les plus dures privations. Ferdinand VII prit sur-le-champ plusieurs mesures en faveur du clergé. Il ordonna la restitution des biens ecclésiastiques vendus; mesure qui n'avait pas beaucoup d'inconvéniens en Espagne où ces biens avaient trouvé peu d'acheteurs, et où des étrangers avaient spéculé sur ces ventes de la manière la plus criante. Le roi ordonna aussi la rentrée des religieux dans leurs couvens, défendit les associations secrètes, et recommanda aux évêques d'y tenir la main. Il nomma à l'archevêché de Séville le respectable de Quevedo, évêque d'Orense, qui refusa cette riche prélature, et demanda de ne pas abandonner son modeste siége. Il rappela dans la capitale le nonce du pape, Gravina, archevêque de Nicée, qui n'avait pas voulu reconnaître Joseph, et qui avait encouru aussi la disgrâce des Cortès.

Tous ces pays où nous venons de voir l'ordre se rétablir aspiraient après la résurrection complète et glorieuse de la Compagnie dont la chute avait été le présage et le moyen du renversement de tous les trônes. Depuis la dernière catastrophe, on connaissait mieux que jamais pourquoi les Jansénistes et les philosophes s'étaient acharnés contre les Jésuites, ces grenadiers de la milice ecclésiastique, comme on les a spirituellement appelés; et précisément parce que l'extinction de la Societé avait mis à découvert la royauté et la religion, on désirait qu'elle se relevât pour défendre de nouveau la religion et la royauté. Déjà Pie VII avait, par les Brefs de 1801 et de 1804, autorisé la réunion des Jésuites en communauté pour la Russie et pour le royaume de Naples. Mais depuis il s'était tout-à fait convaincu de la nécessité

de fai le car mens ler lu viden » son

An I

» anti-» les :

> · Con · jeun

» fanc » hain

fit dfametion

» non » d'au

oconf

v de ta

sera:l'hoià la

Pie St. Igi il dér Etats les ins person tes da année généra ducati l'exerc 6 août consis

dans l

les sai

d'actio

⁴ Mém. pour servir à l'hist. cccl. pendant le xyme siècle t. 3, p.617-618.

¹ Mé ³ Mé

⁸ Mé bal, Ch

[An. 1814] stie pour ètes. Les nenaient

celle de es s'était e 14. Le ent de la tôt il eut par les ier beauprêtres et naient de ri de mieste avait le-champ estitution beaucoup é peu d'antes de la e des relites, et rechevêché qui refusa

ablir aspia Compau renverophe, on et les phi*adiers* de t appelés; vait mis à se relevât à Pie VII union des yaume de nécessité

-618.

r son mo-

Gravina,

Joseph, et

521) de faire revivre un corps si longtemps connu par ses services, et le cardinal Pacca, pro-secrétaire d'Etat, le fortifiait dans ces sentimens de bienveillance. Ici nous laisserons l'illustre cardinal signaler lui-même la conduite extraordinaire et admirable de la Providence à l'égard des Jésuites. « Le pape, dit-il , bénédictin dès » son enfance, avait eu pour maîtres et professeurs des hommes » anti-jésuites, comme on dit, qui lui enseignèrent les principes et » les maximes les plus contraires au système théologique de cette » Compagnie. Or, on sait quelle profonde impression font, sur le » jeune âge, les premiers enseignemens. Pour moi, dès mon en-» fance, j'avais conçu contre cette Compagnie des sentimens de » haine et d'aversion poussés presque jusqu'au fanatisme. Il suf-» fit de dire qu'on me donna à lire, pour en faire des extraits, les • fameuses Lettres provinciales de Pascal en français, et la Traduc-» tion latine avec des notes de Nicole pires que le texte, sous le » nom de Wendrock, la Morale pratique des Jésuites d'Arnaud, et » d'autres livres semblables, auxquels alors j'avais pleine et entière » confiance. Qui aurait pu prévoir que le moine bénédictin, devenu » pape et à peine échappé à une violente persécution, en présence « de tant de sectes irréconciliables ennemies de la Société de Jé-» sus, rétablirait cette Compagnie dans le monde entier, et que ce » serait moi qu'il prendrait pour ministre et à qui il confierait » l'honorable exécution de ses ordres souverains ? Ainsi arriva-t-il,

à la grande satisfaction du pape et à la mienne. Pie VII donna, le 7 août 1814, jour de l'octave de la fête de St. Ignace, la bulle Sollicitudo omnium Ecclesiarum, par laquelle il dérogeait au Bref de Clément XIV, et étendait à tous les Etats les concessions faites en 1801 et en 18042. Il rappelait les instances qui lui avaient été adressées à cet égard par des personnes de toutes les classes, faisait l'éloge du zèle des Jésuites dans les pays où ils avaient été rétablis depuis quelques années, et permettait à Thaddée Borzozowski, leur supérieurgénéral actuel, de les réunir en communauté, pour se livrer à l'éducation dans les colléges et les séminaires, et pour vaquer à l'exercice du ministère en observant la règle de S. Ignace, Le 6 août, le saint Père communiqua cette bulle aux cardinaux en consistoire, et le 7, il se rendit en grande pompe à l'église du Jésus, dans l'ancienne maison professe des Jésuites; et après avoir célébré les saints mystères sur l'autel de Saint-Ignace, et entendu une messe

d'action de grâces, il passa dans une chapelle intérieure, où, s'étant

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 149.

³ Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviti siècle, t. 3. p. 626-628. Pom bal, Choiseul et d'Aranda, ou l'Intrigue des trois cabinets, p. 156-158.

placé sur un trône, entouré du sacré collège, des évêques et des prélats qui avaient été convoqués, il fit lire par un maître des cérémonies la bulle Sollicitudo. Cette lecture causa une émotion profonde dans tout l'auditoire. On ne voyait pas sans un vif sentiment de joie et d'admiration cette résurrection éclatante d'une Société éprouvée par tant de disgraces, autrefois méconnue par ceux même qu'elle servait, et qui, sacrifiée comme Jonas à la fureur de la tempête, sortait tout à coup comme lui du sein des flots, pour accomplir, avec un nouveau zèle, la mission que l'Eglise lui avait rendue. Le Père Pannizoni, provincial des Jésuites, était présent avec environ cinquante de ses religieux, venus principalement de Sicile, où ils s'étaient maintenus pendant les troubles du continent. Il recut des mains du saint Père un exemplaire de la bulle. On lut ensuite un édit qui ordonnait la restitution des capitaux existans des biens des Jésuites, et des dédommagemens pour ceux qui auraient été aliénés. Les religieux furent remis surle champ en possession de leurs trois maisons de Rome, et ils rouvrirent bientôt leur noviciat à Saint-André de Monte-Cavallo, où un assez grand nombre de sujets se présentèrent avec empres sement. Il restait encore en Italie plusieurs anciens membres de la Société supprimée quarante et un ans auparavant. Ils se hâtèrent de se réunir à un corps, objet de toutes leurs affections et de tous leurs regrets. Un tel dévouement, conservé durant tant d'années au milieu du monde, et toujours soutenu d'une vie édifiante, honorait également le corps et les membres : on ne s'attache pas ainsi à un ordre affaibli et dégénéré; aussi ne fut-il question d'aucune espèce de réforme pour la Société renaissante. Cela seul, aux yeux des hommes sensés, devint la réfutation complète des accusations atroces portées contre l'ancienne Société, contre son institut, son esprit, sa doctrine et sa conduite. Il fallait bien que, sur tous ces points, elle eût été irréprochable, puisque le chef de l'Eglise, en la rétablissant, ne lui souhaita autre chose que d'être tout ce qu'elle était avant le coup mortel qui l'avait abattue. Il y avait en Sicile environ deux cents Jésuites, à peu près autant en Russie; et ils possédaient un collége en Irlande et un aux Etats-Unis. Plusieurs souverains sedemandèrent ces religieux, dont la privation avait fait mieux sentir l'utilité. Le roi d'Espagne surtout, empressé de réparer les torts de son aïeul Charles III, rappela les Jésuites bannis en 1767, et relégués en Italie; il ordonna de leur fournir des bâtimens pour le voyage, et de leur rendre leurs biens non vendus. Son décret, du 29 mai 1815, porte qu'ils seront rétablis dans toutes leurs maisons, colléges et missi voral

Par v Rom l'Egl nasti

et de accre les p

Ľ du 1 fixai que scan breu cure tout fat t de C Haa cure ľévé prêt Cett ne com Lor Hol sa orth cho Rui du gaie dep

> suiv mui de

10

re des cé-

émotion

s un vif

nte d'une

nnue par

la fureur

ots, pour

e lui avait

t présent

ement de

ontinent.

la bulle.

des capi-

nagemens

emis sur-

me, et ils

-Cavallo,

c empres ·

bres de la

hâtèrent

ns et de

tant d'an-

édifiante,

tache pas

tion d'au-

seul, aux

des accu-

e son in-

bien que,

le chef de

ue d'être

battue. I

ès autant

t un aux

religieux,

Espagne

arles III,

Italie; il

t de leur

nai 1815,

olléges et

[An 1814]

missions, et le pape félicita le monarque, par un Bret, de ces favorables dispositions.

Pie VII prit, dans le même temps, d'autres mesures analogues. Par un édit du 15 août 1814, il rétablit les ordres religieux dans Rome, en attendant qu'on pût le faire dans le reste de l'Etat de l'Eglise, et il annonça des règlemens pour rendre les corps monastiques plus utiles et plus conformes au but de leur institution.

Un édit du même jour renouvela les constitutions de Clément XII et de Benoît XIV contre les réunions maçonniques qui s'étaient accréditées en Italie pendant les troubles, et que les gouvernemens

les plus sages sentaient le besoin de réprimer.

L'Italie, la France et l'Espagne n'attiraient pas seules les regards du père commun des fidèles. Les yeux du suprême pasteur se fixaient aussi sur la Hollande, et avec d'autant plus de sollicitude que le schisme, enraciné dans ce pays, s'y perpétuait au grand scandale de l'Eglise. Ce n'est pas que ses adhérens fussent nombreux. L'archevêque d'Utrecht ne comptait guère que vingt-quatre cures ou stations, et environ deux mille cinq conts personnes de tout âge qui le reconnussent, quoique l'ancien diocèse de ce nom fût très-vaste, et s'étendît jusque dans la Gueldre, et dans le duché de Clèves au delà du Rhin!. Son premies suffragant, l'évêque de Haarlem, qui y était en même temps curé, avait aussi vingt-quatre cures et deux mille quatre cent trente-huit adhérens. Quant à l'évêque de Deventer, il n'avait dans son prétendu diocèse ni prêtre ni laïque de son parti, et résidait à Rotterdam, comme curé. Cette Eglise de Hollande, qui voulait presque rivaliser avec Rome, ne comptait donc, en 1807, que trente-sept ecclésiastiques, y compris les trois évêques, et un peu moins de cinq mille laïques. Lorsque Buonaparte avait envoyé un de ses frères régner en Hollande, les schismatiques avaient essaye vainement d'obtenir sa protection. Le nouveru roi avait, au contraire, favorisé les orthodoxes, établi une chapelle catholique dans son palais, et choisi pour aumônier Van Velde de Melroi, ancien évêque de Ruremonde, qui avait conservé sa juridiction sur plusieurs parties du territoire hollandais. Les partisans du schisme ne se découragaient pas, cependant. Van Rhyn, prétendu archevêque d'Utrecht depuis 1797, étant mort, le chapitre avait élu en sa place, le 10 février 1814, Willibrod Van Os, qui se fit sacrer, le 24 avril suivant, par Gisbert de Jong, évêque de Deventer, élu et excommunié en 1805, et qui écrivit ensuite au pontife romain, protestant de son respect dans l'acte même qui attestait sa désobéissance.

Mém. pour serv. a l'hist. cccl. pend. le xymr siècle, t. 3, p. 629-631.

[Az

• re

» et

. av

• cd • œ

» qu

· qu

• qu • pu

plic

lors

Gau

mea d'ur

les (

la fa

acco

gina

vant

» tér

» cer

» no

n 51

» COI

· ret

* ils

* tac

* COI

» tio

» gu

» Si C

les a

rend

la ch

cutio

lettr

» tou

» d'al » cré

» Ac

L

Pie VII, par un Bref du 7 septembre 1814 aux Catholiques de Hollande, déclara son élection nulle et sa consécration sacrilége; il le frappa de censures, lui et Gisbert de Jong, ainsi que tous ceux qui avaient pris part à l'élection; enfin le pape exhorta les orthodoxes à fuir ces faux pasteurs et à rester attachés au Siége apostolique. Les missions de Hollande avaient alors pour supérieur le prélat Ciamberlani, résidant à Munster.

Dans le temps où les affaires de Hollande occupaient l'attention du saint Siége, il se trouvait saisi des réclamations de la Suisse. Ce pays n'avait qu'un siège épiscopal, et les Catholiques désiraient qu'on y établît de nouveaux évêchés. L'évêque de Lausanne, qui résidait à Fribourg, étant mort en 1814, le canton le Soleure, dépendant de cet évêché, demanda un nouveau siége, et en attendant, un administrateur spécial. Le nonce Testaferrata, archevêque de Béryte, accorda provisoirement cette demande, prononça la séparation du canton de Soleure de l'évêché de Lausanne, et en nomma pour administrateur l'évêque de Bâle, que Pie VII autorisa, vers le même temps, à reprendre la juridiction de la partie de son diocèse qui en avait été soustraite en 1801. Le 16 avril 1814, les cantons sui ses qui dépendaient de l'évêché de Constance demandèrent aussi à en être séparés, et à avoir un siège établi en Suisse même. Le pontife romain y consentit par un Bref du 7 octobre 1814, et nomma provisoirement pour vicaire apostolique Godlin de Tiffenau, prévôt de l'albaye de Boromunster, dans le canton de Lucerne. Depuis, un autre Bref du 11 janvier 1815 confirma la séparation, qui fut consentie, le 6 février, par l'évêque de Constance 1.

Le 26 septembre 1814, le pontife romain commença a pourvoir aux besoins des Églises, et nomma aux évêchés saburbicaires et à plusieurs siéges vacans depuis longtemps en Italie, en Espagne, en Pologne et en Hongrie. C'est dans ce même consistoire qu'il prononça sa première allocution, attendue avec impatience. On savait qu'il travallait lui-même à la rédaction de ce compte religieux rendu au sacré collège 2. « Vénérables frères, dit Pie VII, il a brillé enfin, le jour si désiré où il nous est donné de jouir de nouveau de votre présence. La première fois que nous sommes rentré dans cette salle sacrée, où vous êtes réunis sur notre invitation, nous avons été saisi d'un tel sentiment d'amour et de joie, qu'à peine nous avons pu retenir nos larmes. Ils sont donc passés les

» temps acerbes de nos calamités! Après de si terribles coups, de

Mém. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviiie siècle, t. 3, p. 665.

⁸ M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 384-387.

n 1814]
ques de
crilége;
us ceux
corthoapostorieur le

l'attenis de la
noliques
que de
e canton
au siége,
aferrata,
emande,
êché de
de Bàle,
juridicen 1801.
l'évêché
avoir un
entit par

pour vi-

baye de

utre Bref

entie, le

pourvoir aires et à agne, en u'il pro-. On sa-religieux la brillé nouveau s rentré vitation, pie, qu'à assés les pups, de

· retour sur le siège apostolique, nous avons repris avec sécurite » et dignité le gouvernail de l'Eglise. Vous, jetés çà et là, vous qui « avez souffert toutes les douleurs, vous voilà rattachés à nos » côtés, prêts à nous aider librement et intrépidement, de votre · œuvre et de votre conseil, à réparer les ruines de l'Eglise. Ainsi » que tout souvenir des maux qui nous ont frappé soit efface, · quoique la mémoire des désastres effroyables de l'Eglise, sur la-• quelle le prince des ténèbres a semblé vomir toute sa rage, ne puisse jamais sortir de nos esprits! Le pape raconte avec simplicité et attendrissement les scènes de piété dont il a été témoin, lorsqu'il se voyait traîné à travers les provinces de l'Italie et des Gaules. Il voudrait remercier les villes, les bourgs et chaque hameau en particulier, avec les plus petits détails, si la brièveté d'une allocution le permettait; mais il ne peut passer sous silence les Génois, les Milanais, les Piémontais, qui publiquement, quand la faculté en était laissée, et secrètement, lorsqu'elle était refusée, accouraient à Savone, et donnaient au pontife tous les signes imaginables de tendresse, d'amour, de générosité. En France, devant les soins des plus nobles matrones, il a oublié sa captivité et ses souffrances. « Dieu a permis que nous fussions spectateur et » témoin de tant de vertus..... D'où croyez-vous que pouvait des-» cendre la tranquillité de notre âme, bien plus, cette jucundité dont » nous jouissions au milieu des privations, de l'exil et des prisons, » si ce n'est de la céleste miséricorde qui nous soutenait, nous » consolait dans chaque tribulation? Qui a excité les cœurs généreux des Espagnols, pour que, saisissant inopinement les armes, » ils aient attaqué l'ennemi occupant déjà leurs villes et leurs ci-» tadelles, et l'aient repoussé au delà de leurs frontières après des * combats sanglans? Qui a ordonné, amené, accéléré une fédéra-» tion entre de puissans souverains, et ces issues désirées de » guerres terribles, et la ruine de l'homme le plus porté en haut, » si ce n'est le Dieu des armées ? » Le saint Père remercie la Vierge, les apôtres Pierre et Paul, qui l'ont assisté dans ses amertumes. U rend grâces aux martyrs Sylvère et Martin, ses prédécesseurs dans la chaire de Rome, dont le courage a redoublé le sien. Cette allocution excita une émotion générale.

Le cardinal Fesch adressa à Louis XVIII, le 12 décembre, la lettre suivante, à l'occasion des bonnes fêtes: « Sire, Dieu est tout; » toute puissance émane de sa volonté: il est le maître absolu » d'abaisser et de relever les trônes, comme de partager entre les » créatures les chaumières et les palais, les talens et les vertus. » Accoutumé à méditer ces vérités, je ne suis point étonné que le » devoir m'impose d'offrir à Votre Majesté des vœux et des sou-

» haits aux approches des saintes fêtes de Noël. Ils sont simples,
• vrais et sincères. Que la volonté de Dieu s'accomplisse sur sa
• personne, sur sa famille et sur la France! Dieu est le meilleur
» des pères. Peut-on souhaiter un plus grand bonheur que de faire
» sa volonté? Je suis avec respect, etc. » A Paris, on crut qu'il ne
fallait pas répondre. C'était, dit le chevalier Artaud ¹, blesser
tous les cardinaux pour en mortifier un seul. On ne répondit pas :
et ainsi l'on eut l'air de croire que le pape pourrait encore briser
cet archevêque. C'était risquer d'établir en principe qu'un évêque

qui déplaisait, n'était plus évêque.

Le dernier jour de l'année 1814, Pie VII écrivait au roi de France: « Il a plu à Votre Majesté de nous faire présenter, par son am-» bassadeur, un Mémoire relativement à l'augmentation des siéges » archiépiscopaux et épiscopaux. Ce trait de confiance de la » part de Votre Majesté nous est infiniment précieux, et nous » croyons y répondre de notre côté, en manifestant sans réserve » nos sentimens. Nous avons montré tout l'empressement conve-» nable pour seconder vos désirs et aplanir la route, moyennant » plusieurs projets communiqués par un commissaire à votre ambas-» sadeur. En outre, nous nous sommes abstenu d'insister ultérieurement sur la dotation en biens-fonds pour les Eglises, comme • le prescrivent les saints canons. Nous avons égard aux circon-» stances, et nous nous fions aux assurances verbales données au » nom de Votre Majesté. Rien n'a été et ne sera négligé, de notre » part, pour accélérer le terme de cette affaire. Excité par les de-» voirs de notre ministère apostolique, nous ne pouvons nous dis-» penser de rappeler à Votre Majesté les sentimens et les désirs « exprimes par notre ordre dans une note adressée à votre ambas-» sadeur le 15 novembre. Les maux de l'Eglise de France sont en-» core grands, et ils attendent un prompt remède des mains » bienfaisantes de Votre Majesté; nous vous en épargnons les » détails, parce qu'ils ne peuvent vous être inconnus. Nous indi-» querons seulement en peu de paroles, que la religion de Votre » Majesté ne doit pas permettre plus longtemps quon laisse » en vigueur tant de dispositions contraires à l'autorité et à la li-» berté de l'Eglise, opposées aux principes indestructibles de la » doctrine catholique, particulièrement les lois relatives au di-» vorce. Nous sommes persuadé que Votre Majesté a été jusqu'ici · contrainte de les souffrir avec peine, et que l'exquise piété du fits » aîné de l'Eglise ne tardera pas à faire connaître ses salutaires et v stables résolutions; et Dieu, qui par un des plus éclatans prodi• ges

[An

» pui » de » cho

» san » les

quetez,vou

· de i

» nou » sa r

L'é cès-ve cie, c de He

Ma à Ron guérii cienne des fé Les pr en be ordon taires, cours date d dont u le non que l'o tassen furent levát c la relig sous la jugera que le

payer .

reconn

Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 389

¹ M. A. ² Mém

mples, sur sa eilleur le faire qu'il ne blesser it pas : briser évêque

France: on ams siéges e de la et nous réscrve conveyennant e ambasıltérieucomme circonnnées au e notre r les denous dises désirs e ambassont ens mains ions les us indile Votre n laisse tà la liles de la s au dijusqu'ici é du fiis

> taires et s prodi

• ges a reconduit Votre Majesté sur le trône de ses ancêtres, qu'ile

• redemandaient la justice et la vertu, veut qu'elle se serve de sa

» puissance pour favoriser la religion qui est la base la plus solide

• de tous les empires. Nous attendons de Votre Majesté des

» choses grandes; l'Eglise tout entière les attend aussi : ce vœu

» sans doute ne sera pas trompé. Nous fondons notre attente sur

» les vertus remarquables de Votre Majesté, et nous l'assurons

» que le Très Haut lui en donnera une ample récompense. Comp

» tez, sire, sans réserve, sur le désir impatient que nous avons de

» vous convaincre de nos particuliers et tendres égards, ainsi que

» de notre paternelle et tendre prédilection, en gage de laquelle

» nous accordons très-affectueusement à Votre Majesté et à toute

» sa royale famille la bénédiction apostolique.»

L'évêque de Saint-Malo envoya cette lettre à Paris, avec le procès-verbal du rétablissement de la cérémonie de la fête de S^{te} Lucie, célébrée dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, en l'honneur

de Henri IV 1.

Mais pendant que les affaires de l'Eglise de France se traitaient à Rome, les plaies que cette Eglise avait reçues commençaient à se guérir sous la main des Bourbons. Louis XVIII rétablissait les anciennes ordonnances des rois sur l'observation des dimanches et des fêtes, et cette mesure fut ensuite sanctionnée par une loi 2. Les processions de la Fête-Dieu, interrompues depuis si longtemps en beaucoup d'endroits, se faisaient partout avec solennité. Une ordonnance attachait des aumôniers à chacun des hôpitaux militaires, ou les soldats blessés et mourans étaient privés de tout secours religieux. Une autre ordonnance, non moins importante, en date du 5 octobre 1814, avait pour objet les petits séminuire, dont un décret de Buonaparte, du 5 novembre 1811, avait réduit le nombre. On s'était emparé des maisons et du mobilier de ceux que l'on supprimait, et on avait ordonné que les élèves fréquentassent les lycées. Ce décret avait excité des réclamations, qui ne furent pas écoutées, et les évêques demandaient instamment qu'on levât des entraves mises dans un accès de colère, et en haine de la religion. Le roi décida donc que les petits séminaires seraient sous la dépendance des évêques, qui pourraient les établir où ils jugeraient à propos, et qui en nonmeraient les maîtres. Il voulut que les élèves fussent dispensés de fréquenter les lycées, et de payer les rétributions de l'Université. Cette mesure fut reçue avec reconnaissance dans les diocèses. Enfin, en réparation du régicide

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 391.

² Mem. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviii⁶ siècle, t. 3, p. 613.

qui avait épouvanté le monde, un service expiatoire fut célébré à Saint-Denis et dans toutes les Eglises de France, le 21 janvier 1815, pour l'infortuné Louis XVI. Les restes de ce prince et de Marie-Antoinette, recherchés avec soin, furent déposés dans le caveau destiné à la sépulture des Bourbons.

La nouvelle de ces réparations consolait Pie VII, qui remerciait vivement la Providence de ses bienfaits, lorsqu'il allait avoir à déplorer d'autres malheurs.

Murat avait demandé à traiter avec le saint Siége pour se fair garantir l'investiture de son royaume. Il avait proposé de rétablir les vieux usages, de payer la redevance, et d'être en quelque sorte un feudataire plus complaisant que ne l'avait été Ferdinand depuis les dernières années du xviii siècle. Tout à coup le ton du cabinet de Joachim changea: tandis qu'il occupait lui-même une grande partie de l'Etat romain, défendu à peine par trois bataillons, il affecta de craindre des hostilités, et prépara la guerre. Des lettres d'Ancône annoncent au cardinal Pacca que Murat se rend dans cette ville, qu'il y vient pour soulever le peuple italien en faveur de l'indépendance de l'Italie, et que c'est lui qui sera le moteur et le chef de cette indépendance.

Le 26 février 1815, Buonaparte quitta l'île d'Elbe à huit heures du soir. Cette nouvelle plongea la ville de Rome dans une désolation générale². On rapportait que madame Elisa, précédemment gouvernante-générale de la Toscane, avait dit à Bologne : « Buonaparte est en France; si on l'arrête, nous cherche-Fons ici à faire arrêter le pape comme otage. » En ce moment, le roi Joachim demande officiellement le passage pour douze mille hommes 8. Pie VII refuse toute autorisation, et, sur l'avis de la plupart des cardinaux, se décide à quitter. Rome. Il part le 22, quand il apprend que les Napolitains sont entrés à Terracine. Une circulaire avertit tout le corps diplomatique du départ du pape, et les ministres se décident à le suivre. Rome devait être gouvernée par une junte composée du cardinal La Somaglia et des prélats Riganti, San-Sévérino, Falsacappa, Ercolani, Justiniani et Riva rola. Pie VII, qui s'était rendu à Livourne, fit prier le commandant de la frégate anglaise, l'Aboukir, de le conduire à Gênes. Le commandant répondit qu'il s'estimait heureux de rendre ce service au pape, mais qu'il ne pouvait partir sur l'heure, parce qu'il devait
qui
offr
le m
golf
allai
mais
quo
voys
réso
lettr
l'auc
prop
» c'e

naux univ gatic sacr en u arch coun du 3

qu'il

tron

Le couperie de napré siast la p

L'év

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2, p. 394.

³ Ibid. p. 395-396.

⁸ Relazione del viaggio di Pio papa VII a Genova nella primavera dell'anno 1815 e del suo ritorno in Roma, scritta dal cardinale Bartolomeo Pacca, p. 8.

^{3 /}

célébré à ier 1815, le Mariele caveau

emerciait it avoir à

r se fair '
e rétablis
quelque
Ferdinand
up le ton
lui-même
trois hala guerre.
Murat se
ple italien
uui sera le

uit heures dans une sa, précélit à Bolochercheoment, le ouze mille avis de la oart le 22, acine. Une du pape, e gouverles prélats i et Riva comman. Gênes. Le ce service

ra dell' anno Pacca, p. 8.

e qu'il de∙

vait escorter, dans le port de Gênes, les bâtimens de sa nation qui chargeaient à Livourne les marchandises des sujets anglais; il offrait toutefois de recevoir immédiatement Pie VII à bond, pour le mettre en sûreté! Mais le pape, continuant sa route jus qu'au golfe de la Spezzia, s'embarqua pour arriver plus tôt à Gênes. Il allait traverser une partie du chemin qu'il avait naguère parcouru; mais un homme de sa suite ayant été incommodé par la mer, quoiqu'il ne le fût pas lui-même, il ordonna de continuer le voyage par terre. L'évêque de Saint-Malo, déjà arrivé à Florence, résolut de se rendre à Gênes. Il écrivit, le 11 avril, sa première lettre au marquis de Jaucourt qui remplaçait Talleyrand. Lors de l'audience que l'ambassadeur eut du pape, le pontife lui dit ces propres paroles: Monsieur l'ambassadeur, ne vous inquiétez pas: » c'est une bourrasque qui durera trois mois. » Le pape s'est trompé de dix jours.

Autour de Pie VII vint se ranger la majeure partie des cardinaux; et l'on fit venir, pour consulter sur les affaires de l'Eglise universelle, deux clercs réguliers, illustres ornemens de la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, dits Barnabites, puis du sacré collége: le père général Fontana, promu au cardinalat en 1816; et le père Louis Lambruschini, élevé ensuite sur le siége archiépiscopal de Gênes, d'où il passa, en qualité de nonce, à la cour de France, et décoré de la pourpre dans le consistoire du 30 septembre 1831 par le souverain pontife Grégoire XVI ².

Napoléon était arrivé à Paris le 20 mars. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir, consista à bannir les émigrés et les ecclésiastiques qui étaient rentrés l'année précédente3. Les évêques revenus d'Angleterre furent contraints de retourner dans leur exil. Le clergé surtout dut s'attendre à être plus maltraité. On entendit les injures les plus grossières contre les prêtres, et, dans beaucoup d'endroits, les curés furent insultés, dénoncés, inquiétés, emprisonnés ou obligés de se cacher. Vans la capitale même, il y en eut qui eurent ordre de quitter leur paroisse. Le refus que firent beaucoup de prêtres de prêter serment à Buonaparte, ou de réciter des prières publiques pour lui, eût paru un prétexte suffisant pour de nouvelles rigueurs; mais il n'en vint pas à cette extrémité, et après avoir demandé en quelques endroits le serment aux ecclésiastiques, on finit par renoncer à cette mesure. Parmi les évêques, la plupart gardèrent le silence, et attendirent la fin de l'orage. L'évêque de Soissons se retira en Angleterre, après avoir refusé

Relazione del viaggio, etc. p. 40-41

³ Ibid. p. 57-58.

^{*} Mém. pour serv. à l'hist. cccl. pend. le xvIIIe siècle, t. 3, p. 635-636.

le serment. Quelques-uns se prononcèrent fortement dans le même sens, tandis que d'autres, qui avaient appartenu précédemment à l'Eglase constitutionnelle, s'expliquèrent différemment; l'archevê que de Besançon, et les évêques de Valence. de Dijon et d'Angou. lême, publièrent des Mandemens où ils préentaient la révolution du 20 mars comme une faveur insigne de la Providence.

A la date du 4 avril 1815, Caulaincourt, ministre des relations extérieures, avait écrit au cardinal Pacca, pour lui notifier le retour de Buonaparte. Il déclarait que le conquére e ne formait plus qu'un désir : c'était de payer l'aifection de la France, non plus par des trophées d'une trop infructueuse grandeur, mais par tous les avantages d'un honorable repos, par tous les bienfaits d'une heureuse tranquillité. Napoléon lui-même, écrivant à Pie VII, à la même date, donnait les mêmes assurances. « Le réta-» blissement du trône impérial, disait-il, était nécessaire au bon-» heur des Français. Ma plus douce pensée est de le rendre en » même temps utile à l'affermissement de l'Europe. Assez de gloire · a illustré tour à tour les drapeaux des diverses nations. Les vi-» cissitudes du sort ont assez fait succéder de grands revers à de » grands succès. Une plus belle arène est aujourd'hui ouverte aux » souverains, et je suis le premier à y descendre. Après avoir pré-• senté au monde le spectacle de grands combats, il sera plus doux » de ne connaître désormais d'autre rivalité que celle des avanta-» ges de la paix, d'autre lutte que la lutte sainte de la félicité des » peuples. La France se plaît à proclamer avec franchise ce noble » but de tous ses vœux : jalouse de son indépendance, le principe » invariable de sa politique sera le respect le plus absolu pour l'in-· dépendance des autres nations. Si tels sont, comme j'en ai l'heureuse confiance, les sentimens personnels de Votre Béatitude, » le calme général est assuré pour longtemps, et la justice, assise » aux confins des divers Etats, suffira seule pour en garder les » frontières. Je supplie Votre Béatitude de croire qu'elle me trou-» vera toujours très-empressé de lui donner des preuves du res-» pect filial avec lequel je suis, très-saint Père, votre très-dévot » fils. Napoléon. • Les originaux de ces lettres ne parvinrent pas à leur adresse; cependant, il en put sortir des copies de France, mais il ne fut fait par la cour romaine aucune sorte de réponse !.

En même temps, le cardinal Fe. Ni était accrédité par Napolé, 5 comme ministre à Rome. Il dev ... léclarer que l'empereur n'avait aucune vue sur le temporel du empe; dès-lors, il n'existait plus un and sujet de discussion entre le gouvernement français et le saint

[An Siége le cle mais. d'affa l'inst Font cardi de gu tre c conse de qu de F

> De dène les ti l'étai Napl

roi d

nistr » Pèr » être » ava » dès

> » pos w ess » soi » une

» pei . Il w tio

» av » do

n II. n V2 » di

Gêr Sav

de

M. Artaud, Hist. du pape Pie T.J. + 2. p. 400-402.

s le même eniment à l'archevê d'Angou évolution

relations ier le reformait nce, non mais par bienfaits rivant à Le rétaau bonendre en le gloire . Les viers à de erte aux oir préusdoux avantacité des e noble principe our l'ini l'heuatitude, , assise der les e trou

du ress-dévot nt pas rance, onse l. polé. 🖘 n'avai**t** lus un sain!

Siège. Quant au spirituel, l'empereur tenait à la Bulle de Savone : le clergé français, disait-on, attachait de l'importance à cette Bulle; mais, pour le moment, l'empereur voulait s'abstenir de s'occuper d'affaires ecclésiastiques. Il avait à cœur que Pie VII donnât l'institution canonique aux évêques nommés avant le départ de Fontainebleau. La situation politique de la France, devait dire le cardinal, n'est pas encore déterminée; jusqu'à présent la question de guerre est tout à fait indécise; l'empereur aura sous peu quatre cent mille hommes : cependant, toute sa politique tend à la conservation de la paix. Il est question aussi, dans ces instructions, de quelques procédés que le saint Père vient d'avoir envers le roi de France. L'empereur ne veut pas séparer sa cause de celle du roi de Naples.

Déjà celui ci s'était avancé contre les Autrichiens jusqu'à Modène. Entre cette ville et Reggio, il y avait eu un engagement où les troupes napolitaines avaient été repoussées. Plus tard, elles l'étaient encore entre Tolentino et Macérata. Joachim fuyait vers

Naples, d'où il allait être obligé de se retirer en France.

Avant de partir pour la Belgique, Napoléon demanda à ses ministres un Mémoire sur les relations avec le saint Siége. . Le saint » Père, dit Caulaincourt, dans le rapport qu'il lui présenta, doit » être aujourd'hui rentré dans ses Etats. Les événemens qui l'en » avaient éloigné sont étrangers à Votre Majesté: elle a témoigné, » dès son retour, le désir d'entretenir avec lui des relations, et la » position du pape doit le porter à s'y prêter. Le saint Siège est » essentiellement neutre (on l'avouait alors!); il ne peut, quels que » soient les troubles politiques, renoncer à ses communications avec » une puissance chrétienne, et ses devoirs, comme chef de l'Eglise, » peuvent l'empêcher d'entrer dans les passions des autres puissances. Il convient à la France, comme à la cour de Rome, que les rela-» tions des deux gouvernemens ne soient pas interrompues. Elles » peuvent influer sur le maintien de la tranquillité publique, et » avoir un salutaire ascendant sur l'opinion. Enfin, Votre Majesté » doit désirer de contrebalancer, par la présence d'un chargé d'af-» faires à Rome, l'influence que la légation du dernier gouverne-» ment pourrait y avoir encore, et dont elle chercherait à se servir pour obtenir des bulles ou d'autres actes contraires aux » dispositions du Concordat. » Oui, en effet, le pape avait quitté Gênes et repris le chemin de Rome, après avoir été couronner à Savone une Madone miraculeuse à laquelle il adressait des prières en 1811.

Quelques jours après l'arrivée de Pie VII à Gênes, des députés de la ville de Savone étaient venus le complimenter, le suppliant

d'honorer de nouveau leur patrie de sa présence, et de leur donner la consolation de le voir procéder à la cérémonie, tant désirée, du conronnement de la statue d'une Madone miraculeuse, dite de Miséricorde, qu'on vénérait dans une église située à quatre milles de Savone dans la vallée de Saint-Bernard' Pour l'intelligence de ces faits, il est bon de faire connaître qu'une villageoise du diocèse de Savone avait annoncé, depuis plusieurs années, que Pie VII, souverain pontife régnant, irait, en effet, couronner la statue de la sainte Vierge, exposée à la vénération des fidèles dans le sanctuaire de la Madone de Miséricorde. On n'accorda d'abord à ses paroles que l'attention qu'on donne de nos jours aux prédictions; mais, à l'arrivée imprévue de Pie VII à Savone en août 1809, on se rappela la prophétie et l'on commença à croire que ce pontife accomplirait réellement cette pieuse cérémonie, Cependant, le pape ayant été transporté subitement et avec violence de sa prison de Savone à Fontainebleau, les espérances qu'on avait concues s'évanouirent. Elles se ranimèrent toutefois lorsque Pie VII se retrouva à Savone, en février 1814. La villageoise qui les avait fait naître n'avait cessé de tenir le même langage, alors que les circonstances le rendaient le plus invraisemblable. Mais voilà que Pie VII prit le chemin de Rome, et il n'entrait pas dans les calculs de la prudence humaine que, rétabli sur son siége, ce pontife entreprît jamais d'autres voyages. « En vérité, disait-il en souriant » à quelques-unes des personnes qui l'approchaient et qui avaient » ajouté foi aux paroles de la villageoise, votre prophétesse n'a pas » deviné juste. » La prédiction devait pourtant se vérifier. Pie VII, ayant oui la requête des députés de Savone, qui étaient venus le trouver à Gênes, où les circonstances politiques l'avaient amené contre toute attente, fit demander, par le cardinal Pacca, au roi Victor-Emmanuel, s'il lui serait agréable qu'il procédat à la cérémonie pour laquelle les habitans de Savone renouvelaient leurs instances, et si cette cérémonie pouvait avoir lieu sans trouble dans ces conjonctures difficiles 2. Le roi répondit que, non-seulement il lui était agréable que la cérémonie s'accomplît, mais qu'il voulait y assister en personne, ajoutant que tout se passerait avec tranquillité et avec édification. Victor-Emmanuel se rendit ensuite à Gênes avec le duc et la duchesse de Modène, sa fille, pour offrir à Pie VII l'hommage de son filial et tendre dévouement. Le 8 mai 1815, le pape alla de Gênes à Savone, et ce voyage fut une

* Ibid. p. 68-69.

de tou gea da de pris de Vict voulut dre vis se diri cidence Victor pagnai avec d pieds d une fo cris de chante roi, so des tér même et emp commu la Mad petite de la M les cér lement l'autel rangés Marie fant D à la ch ces so d'hon vierge de Di monic campa

An 18

marche

la réu Le de la

1 Re

* 10

^{**} Relazione del viaggio di Pio papa FII a Genova nella primavera dell' anno 1815, e del suo ritorno in Roma, scritta dal cardinale Bartolomeo Pacca, p. 62-65.

nt désirée,

se, dite de

tre milles

ligence de

e du dio-

e Pie VII,

atue de la

le sanc-

d'abord à

x prédic-

oft 180g,

e ce pon-

pendant,

ce de sa

vait con-

e Pie VII

les avait

s que les

voilà que

s calculs

pontife

souriant

i avaient

e n'a pas

Pie VII,

venus le

t amené

a, au roi

la céré-

nt leurs

trouble

n-seule-

ais gu'il

ait avec

idit en-

e, pour

ent. Le

fut une

ell' anno **Pacc**a,

marche triomphale, à travers des populations qui faisaient éclater de toutes les manières leur joie, leur respect et leur piété!. Il logea dans la maison de l'évêque, qui lui avait servi si longtemps de prison². Le jour suivant, le bruit du canon annonca l'arrivée de Victor-Emmanuel, qui venait habiter un palais voisin. Pie VII voulut lui faire une agréable surprise, et fut obligé, pour lui rendre visite, de traverser à pied la place. Au même moment, le roi se dirigeait vers l'habitation du pape, en sorte que, par une coincidence inattendue, ils se rencontrèrent au milieu de cette place. Victor-Emmanuel et la duchesse de Modène, sa fille, qui l'accompagnait, se prosternèrent à terre avec une profonde humilité et avec des marques extraordinaires de vénération pour baiser les pieds du pontife; et, pendant que Pie VII s'efforcait de les relever, une foule de peuple, accourue à ce spectacle, remplissait l'air des cris de joie et des sanglots que lui arrachait une scène si touchante. Ainsi la divine Providence voulut que le pape reçût d'un roi, souverain de ce territoire, de grands et publics hommages, des témoignages éclatans d'honneurs et de respect, sur la place même où l'on avait vu naguère des gendarmes le garder prisonnier et empêcher les fidèles de communiquer avec le père et le pasteur commun. Le 10, Pie VII se transporta de Savone au sanctuaire de la Madone de Miséricorde. Après la messe, il descendit dans la petite chapelle souterraine où se trouvait, sur un autel, la statue de la Madone miraculeuse, qui fut couronnée par le saint Père avec les cérémonies accoutumées. L'enceinte de cette d'apelle est tellement étroite, qu'à peine pouvait elle contenir to pape assisté à l'autel par quelques prêtres et cardinaux; des deux côtés, étaient rangés le roi Victor-Emmanuel, la duchesse de Modène sa fille, Marie-Louise de Bourbon, alors titrée reine d'Etrurie, avec l'infant Don Louis et sa sœur. Sur les degrés de l'escalier qui conduit à la chapelle, se tenaient les dames et les seigneurs de la cour de ces souverains. Quoique toutes les pompes et les démonstrations d'honneur dont la dévotion des hommes entoure sur la terre la vierge Marie ne soient rien en comparaison de mérites de la Mère de Dieu, on ne peut cependant disconvenir que cette pieuse cérémonie, accomplie dans ce lieu écarté et agreste, au milieu de la campagne, n'empruntât beaucoup de grandeur et de majesté à la réunion de tant d'augustes personnages.

Le 12 mai, Pie VII retourna de Savone à Gênes, d'où la nouvelle de la défaite de l'armée napolitaine commandée par Murat le dé-

* 10id. p. 85.

¹ Relazione del viaggio, etc. p. 83.

termina à partir pour Rome. Cette quatrième rentrée du pontife dans la capitale du monde chrétien fut encore célébrée par des fêtes, et l'amour des Romains en fit le plus bel ornement.

On ne tarda pas à apprendre les stipulations arrêtées le 9 du mois de juin 1815 au congrès de Vienne, relativement aux provinces du saint Siège. L'article 103 du traité lui rendait les Marches avec Camérino et leurs dépendances, ainsi que le duché de focus et la principauté de Ponte-Corvo. Il rentrait en possession des légations de Ravenne, de Bologne et de Ferrare, à l'exception de la partie de Ferrare située sur la rive gauche du Pô. François les et ses successeurs devaient avoir droit de garnison dans les places de Ferrare et de Comacchio. Ces dernières dispositions furent l'applie d'une protestation que fit le cardinal Consalvi pour le maintien des droits du Siége apostolique. D'ailleurs l'acte du 9 juin fut promptement exécuté à cet égard, et, le 18 juillet suivant, les trois légations furent remises par les commandans autrichiens aux commissaires du pape, dont l'autorité fut ainsi rétablie dans ce pays au bout de dix-huit ans de spoliation

Dans les premiers jours, Consalvi, au milieu des ministres et des chefs de tant de grands peuples, n'avait pas été influent¹; mais, bientôt initié aux secrets de tous, ne demandant pour lui que ce qui était juste et connu, faisant valoir à propos les vertus, la noblesse de caractère et la douceur de son maître, il avait captivé la bienveillance de chacun. Servie par la haute réputation que Pie VII avait acquise en Europe auprès de toutes les royances, Rome obtint ce qu'elle demanda. On lui accorda jusqu'au droit, pour les nonces, de précéder dans les cérémonies tous les ambassadeurs, même protestans ou séparés par un schisme, et de haran guer les souverains au nom du corps diplomatique. La Pruss seule éleva un moment quelques difficultés. Enfin le cardinal reparut dans les États de Pie VII pour lui déclarer qu'ils allaient devenir plus florissans et plus assurés qu'ils ne l'avaient été depuis Charlemagne.

Nous ne dissimulerons pas toutesois que le congrès de Vienne attribua au protestantisme une prépondérance énorme en Allemagne et ailleur Toutes les principautés ecclésiastiques tombaient en son por roir, disent les Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique a des tele xviire siècle²; et les peuples les plus attachés à la religion catholique avaient des maîtres de communions dissérentes. On s'était plaint autresois du tort que le traité de West-

Au phal neté il n pays prin dans se sé et sa à cet bre tinet risés stère préc des I le de donr n'en cune note cong de ce la di

la re
prov
au p
réun
les P
oppo
des s'éta
gion
mép
laien
leur

et ce nier:

ner.

M. Artaud, Hist. du pape Pie VII, t. 2 p. 403.

T. 3, p. 646 647.

(An 1815) ntife dans des fêtes,

s le 9 du aux proles Marduché de en possesre, à l'exhe du Pô. garnison res dispoinal Con-D'ailleurs le 18 juilnmandans fut ainsi tion tres et des nt'; mais, lui que ce tus, la noit captivé ation que royances, i'au droit, les ambasde haran La Pruss rdinal rels allaient

de Vienne e en Alletombaient toire ecclés attachés ions difféde West-

nt été de-

phalie avait fait au catholicisme en donnant quelques souverainetés ecclésiast ques à des princes protestans. Ici, non-seulement il ne restait pl de souverainetés ecclésiastiques, mais tous les pays catholiques du nord de l'Allemagne étaient envahis par des princes luthériens ou calvinistes. Le congrès de Vienne négligea dans ces diverses dispositions les intérêts de la foi catholique. Il se sépara aussi sans pourvoir aux besoins de l'Eglise d'Allemagne, et sans rien statuer sur les réclamations qui lui furent adressées à cet égard, entre autres par Consalvi, dans sa note du 17 novembre 1814. Ce cardinal exposait les bouleversemens opérés, l'extinction des droits les plus anciens et des priviléges les plus autorisés, la spoliation des églises et la ruine des chapitres, des monastères, et de tous les établissemens fondés par la piété des siècles précédens. Les députés de plusieurs diocèses remirent également des Mémoires où ils peignirent des plus tristes couleurs l'anarchie, le désordre et la misère des Eglises. L'empereur d'Autriche leur donna audience, et leur promit sa protection. Mais le congrès n'en consomma pas moins les invasions du temporel, et ne prit aucune mesure pour le spirituel; ce qui fut l'objet d'une nouvelle note et d'une protestation remises par le cardinal Consalvi au congrès, le 14 juin 1815. Quelque pressant qu'il fût de s'occuper de ces matières, le congrès de Vienne en réserva apparemment la discussion pour la diète, qui devait s'ouvrir à Francfort, le 1er septembre suivant, mais dont l'ouverture fut reculée.

Hors de l'Allemagne, les Pays-Bas, cette contrée si attachée à la religion, passaient aussi sous une domination protestante : ces provinces et la Hollande étaient réunies, en une seule souveraineté, au profit de la maison d'Orange. La politique présida plus à cette réunion que le vœu des peuples. En effet, depuis le xvie siècle que les Provinces Unies se soulevèrent contre Philippe II, une grande opposition de mœurs, de religion, de gouvernement et d'habitudes avait séparé les Hollandais et les Flamands 1. Les premiers s'étaient donné à la fois un autre gouvernement et une autre religion. Républicains et Calvinistes, ils ne regardèrent plus qu'avec mépris des voisins qui étaient restés courbés sous ce qu'ils appelaient le joug de l'Espagne et de l'Eglise catholique; et ceux-ci, de leur côté, semblèrent montrer d'autant plus de constance dans. leur foi que les Hollandais s'étaient plus empressés de l'abandonner. Les Pays Bas se distinguèrent toujours par leur zèle religieux, et cette disposition s'était même encore conservée dans ces derniers temps, malgré les progrès de l'incrédulité dans d'autres

¹ Mem. pour serv. à l'hist. eccl. pend. le xviii siècle, t. 3, p. 653-658.

[An 1815]

Etats, et malgré les efforts du gouvernement impérial pour détruire la religion chez les Flamands. Il n'y avait donc aucun rapport d'inclination entre les peuples; et s'il était naturel qu'on rétablit la maison d'Orange dans les droits qu'elle pouvait avoir en Hollande, on ne devait pas s'attendre à ce que l'on donnât à une maison protestante la souveraineté du pays le plus catholique qu'il y ent peut-être. Aussi la majorité des Belges vit avec chagrin leurs provinces passer sous une domination qui leur avait toujours été étrangère, et les habitans les plus attachés à leur religion sentirent le tort qui en résulterait pour elle.

La constitution nouvelle, proclamée par le prince d'Orange, déclarait que la religion protestante était celle du souverain; mais que toutes les autres communions seraient également protégées. Un article donna pourtant de l'ombrage aux Catholiques hollandais. C'est celui qui portait que « le prince souverain, indépen-» damment et sans préjudice du droit d'exercer sur toutes les » communions religieuses telle surveillance qui serait trouvée utile » aux intérêts de l'Etat, aurait en outre le droit de connaître et de » régler les institutions de celles de ces communions qui, en vertu » d'un des articles précédens, jouiraient de quelque paiement ou » subside du trésor public. » Cet article parut renfermer dans sa généralité l'intention de s'immiscer dans le spirituel même du gouvernement ecclésiastique, et plusieurs pasteurs aimèrent mieux renoncer au subside du gouvernement que de lui reconnaître le droit dont il se prétendait investi. Les Catholiques de Hollande, exclus de tous les emplois depuis plus de deux siècles, très-gênés dans l'exercice de leur religion, obligés de payer des contributions pour avoir la permission de suivre leur culte et d'avoir des prêtres, jouissaient néanmoins de la liberté dans leurs églises, et n'étaient point troublés dans leurs institutions. Devaient-ils s'attendre à être moins favorisés dans un siècle où l'on parlait tant de tolérance?

Ce fut surtout dans les Pays-Bas que la nouvelle constitution rencontra plus de contradicteurs, et une démarche du nouveau ministère contribua sans doute à indisposer les esprits. Le prelat Ciamberlani, supérieur de la mission de Hollande, étant venu la visiter de Munster, où il résidait, passa, par l'ordre du pape, dans les Pays Bas pour y prendre des informations sur l'état de ces Eglises, si longtemps agitées et persécutées. Avant de partir de La Haye, il prévint le prince de son projet, mais ne crut pas nécessaire d'attendre une autorisation par écrit. Il se rendit à Malines, où il remplissait sa mission, lorsqu'il fut inopinêment enlevé le 20 janvier 1815, et conduit à Anvers par la force armée.

Les explicat du gouvern assez mal et quoique sa traiter avec éclat était e fut proposée gna des not choix de ces rence marqu de Bois-le-D ils n'eurent cisément l'in la Belgique, vingts néglig tèrent la cor rejetèrent. P rèrent expre latifs à la rel sèrent au roi constitution. faveur égale ainsi la relig et cela dans de droitcomr mement peti était exclu di sur les affaire assurément d évêques de C de Malines e Pays-Bas. L'o dans une Ins les trois pré rèrent les de la nouvelle reuse, ou l'o

catholique. I

mandant tou

mations ne f

tution, mani

un édit du :

du royaume.

Les explications mêmes qu'on donna de ce fait, dans les journaux du gouvernement, ne parurent pas rassurantes, et on y parlà assez mal et des nonces et du prélat Ciamberlani en particulier, quoique sa qualité d'envoyé du saint Siège eût dû porter à le traiter avec plus d'égards. Quoi qu'il en soit, la mémoire de cet éclat était encore toute récente, quand la nouvelle constitution fut proposée à l'acceptation des peuples de la Belgique. On désigna des notables qui devaient donner leur vote sur ce point. Le choix de ces notables, en plusieurs endroits, indiqua une préférence marquée pour le 'rotestans. Ainsi, dans l'arrondissement de Bois-le-Duc, où ! anholiques sont dix fois plus nombreux, ils n'eurent que le dixieme u nombre des notables; c'était précisément l'inverse de ce avaient droit d'attendre. Quant à la Belgique, sur millo su cent trois votans, deux cent quatrevingts négligèrent d'é nettre leur vœu, cinq cent vingt-sept acceptèrent la constitution proposée, et sept cent quatre vingt-seize la rejetèrent. Parmi ces derniers, il y en eut cent vingt-six qui déclarèrent expressément que leur vote était motivé sur les articles relatifs à la religion. Trois évêques et deux vicaire s-généraux adressèrent au roi des Pays-Bas, le 28 juillet, des représentations sur la constitution. Ils s'élevaient surtout contre l'article qui assurait une faveur égale à tous les cultes, et se plaignaient que l'on confondît ainsi la religion catholique avec les communions séparées d'elle. et cela dans un pays où la religion avait toujours été dominante de droitcomme de fait, et où les Protestans étaient en nombre extrêmement petit. Les évêques demandaient aussi pourquoi le clerzé était exclu du nombre des notables, et n'était pas admis de l'érer sur les affaires de la religion, qui l'intéressaient si fort requiencent assurément de sa compétence. Cet écrit portait les signi évêques de Gand, de Namur et de Tournay, et des grat de de Malines et de Liége, c'est-à-dire de tous les chef 🧓 Pays-Bas. L'évêque de Tournay développa encore plus sous suffs dans une Instruction pastorale du 15 août. Vers le même cemps, les trois prélats publièrent un jugement doctrinal, auquel adhérèrent les deux grands-vicaires, et où l'on discutait huit articles de la nouvelle constitution, dont on montrait la tendance dangereuse, ou l'opposition avec la doctrine et les droits de l'Eglise catholique. Les évêques blâmaient le nouveau serment, en recommandant toutefois la soumission aux puissances. Mais ces réclamations ne furent point écoutées, et malgré le refus de la constitution, manifesté par la plus grande partie des Belges, le roi, par un édit du 24 août, la sanctionna et la déclara loi fondamentale du royaume. Il disait dans son édit que ses intentions avaient été

35

mésonnues, et présentait les articles contestés comme conformes au système adopté dans toute l'Europe. Il rappelait la proclamation du 18 juin 1814, par laquelle il avait promis d'assurer à l'Eglise son état et ses libertés, et depuis il s'efforça d'apaiser les plaintes par une nouvelle proclamation, du 16 septembre, qui chargeait des conseillers d'Etat catholiques de l'examen des affaires concernant cette religion. Ces précautions n'eurent pas pour résultat de rassurer les esprits.

Après ces détails sur l'Europe, où une trève était enfin accordée à la religion éprouvée par une persécution si longue et si impitoyable, qu'il nous soit permis de montrer cette même religion retrouvant, au sein de la Chine, des contradictions qui cessaient

pour un moment de l'assaillir dans nos contrées.

Le censeur Kan-Kia-ping ayant présenté à l'empereur, dans le mois de juin 1811, un libelle diffamatoire contre la religion et les missionnaires, ceux-ci composèrent en vain un Mémoire pour le réfuter. L'empereur sanctionna la délibération du tribunal des crimes, contraire à la religion, auquel il avait envoyé le libelle d'accusation, afin d'avoir son avis sur les peines qu'il devait décerner. D'après ce décret, il ne devait rester d'Européens à Pékin que les trois employés au tribunal des mathématiques, et Lamiot, comme interprète de la cour. En conséquence, les deux grands mandarins, gouverneurs des missionnaires, les convoquèrent tous pour leur intimer les ordres de l'empereur. Ils leur témoignèrent être fâchés de ce que le censeur avait fait, et dirent qu'au reste personne n'ajoutait foi à toutes les calomnies qu'il avait débitées. Ils leur déclarèrent que l'empereur ne renvoyait aucun d'eux, mais qu'il n'entendait pas qu'ils prêchassent leur religion; que, si quelques-uns voulaient s'en retourner, ils pouvaient parler librement. Les missionnaires répondirent qu'ils ne pouvaient s'empêcher de prêcher la religion, au moins à ceux qui les interrogeraient à son sujet; que, d'ailleurs, diffamés comme ils l'étaient, ainsi que leur religion, ils ne pouvaient rester couverts d'une telle ignominie. Les mandarins répliquèrent, et à la fin il n'y eut que les quatre missionnaires italiens et Pérez, évêque de Nan-kin, lazariste portugais, qui témoignèrent le désir de s'en aller, si l'empereur le leur permetta t. Les mandarins ne statuèrent rien pour le moment ; ils dirent qu'ils voulaient donner aux missionnaires le temps de réfléchir. Un mois après, ils demandèrent si les Européens qui avaient témoigné le désir de s'en retourner persistaient dans leurs dispositions; les cinq répondirent affirmativement. L'évêque de Nankin, sollicité par ceux qui restaient, envoya dès le lendemain sa rétractation, qu'il accompagne de quelques présens, et son nom

[An fut e la vi que o C'est missi roue ouci rend quati de ce pond quée reste dans oblig cause missi

par le

trois

Ma naire n'ava que, moin: tiel. I drissa « Vot » nou: » tées » nou: » les c les ch moye sionn moye plus o de res était t de lais qu'ils que le de rer

l'inten

formes
clamar à l'Eser les
re, qui
des afas pour

n 1815]

ccordée si impireligion essaient

dans le on et les pour le inal des e libelle evait déà Pékin Lamiot, grands ent tous ignèrent au reste lébitées.

n d'eux,
; que, si
er librei s'empêgeraient
insi que
ignomiis quatre
ste porir le leur
nent; ils

bs de réi avaient rs dispode Nanemain sa son pom fut effacé. Ce fut alors que les mandarins firent leur rapport de la visite qu'ils avaient faite chez les Européens. Ils y déclarèrent que quatre devaient être renvoyés, parce qu'ils étaient inutiles. L'est une tournure chinoise: ils auraient été bien aises qu'aucun missionnaire ne demandat à s'en aller; mais ils n'eurent garde d'arouer que les missionnaires ne s'en allaient que parce qu'ils ne se ouciaient pas de rester. Ces rapports et ces décrets furent tous rendus publics. Quelques jours après le dernier rapport, deux des quatre missionnaires qui devaient partir, cédant aux sollicitations de ceux qui restaient, demandèrent à rester aussi; mais on répondit qu'il n'était plus temps, que l'affaire avait été communiquée à l'empereur. Il était bien décidé que sept des missionnaires resteraient, mais il netait pas certain qu'ils pussent demeurer dans leurs maisons respectives : il était à craindre qu'on ne les obligeat à se réunir tous dans une salle, comme le tribunal des causes criminelles avait insinué à l'empereur de l'ordonner. Les missionnaires firent quelques démarches pour parer le coup, et, par le moyen de quelques présens, ils obtinrent aisément que leurs trois maisons fussent conservées.

Malgré les entraves qu'on mettait aux fonctions des missionnaires, malgré les corps de-garde qu'on plaçait à leurs portes, ils n'avaient pas cru devoir abandonner la partie. Ils considéraient que, quoiqu'ils pussent peu faire par eux mêmes, ils pouvaient au moins diriger les prêtres du pays, ce qui est un point très-essentiel. Ils avaient aussi été émus par les prières et les larmes attendrissantes des chrétiens qui étaient allés se jeter à leurs pieds. « Votre simple présence, disaient ces néophytes, nous soutient et » nous anime. Tant que nous voyons les églises sur pied et habi-» tées par des Européens, quoique nous ne puissions y entrer, il » nous reste quel que espérance que la tempête s'apaisera, et que » les choses reviendront à leur ancien état. » En dépit des défenses, les chrétiens venaient souvent à bout d'entrer dans les églises, moyennant quelque monnaie qu'ils donnaient aux gardes. Les missionnaires italiens, n'ayant ni élèves ni prètres du pays, ni le moyen de supporter les dépenses que les circonstances rendaient plus onéreuses qu'auparavant, n'avaient pas eu les mêmes raisons de rester que les autres. Au reste, la situation de ceux qui restaient était très-précaire. Le plan du gouvernement était manifestement de laisser les Européens s'éteindre, et de n'en admettre qu'autant qu'ils seraient nécessaires pour l'astronomie. Il faut dire pourtant que les Chinois, en parlant de supprimer les églises de Pékin et de renvoyer les Européens, avaient déclaré qu'on n'avait point l'intention de s'emparer des biens qu'ils possédaient en maisons,

terres, etc.; mais qu'ils pourraient en disposer comme bon leur semblerait. On n'avait mis aucun obstacle à ce que les Italiens vendissent ce qu'ils avaient, et en emportassent le produit. Comme on n'avait trouvé personne pour acheter leur maison, l'empereur l'avait prise et en avait payé la valeur.

Les quatre missionnaires italiens revenus de Pékin furent bien traités sur toute la route, et aux frais du gouvernement. L'ordre était qu'ils s'embarquassent pour l'Europe, lorsqu'il y aurait quelques vaisseaux de leur pays à Canton. Les agens de la compagnie anglaise leur offrirent le passage; mais les missionnaires demandèrent à aller à Manille. Le gouvernement de Canton y consentit aisément, parce que, en bons géographes, les mandarins jugèrent qu'à Manille les missionnaires seraient plus près de leur pays qu'en Angleterre. Les quatre missionnaires vinrent à Macao pour y attendre quelque vaisseau qui allat aux îles Philippines. Trois d'entre eux voyant qu'ils pouvaient travailler plus utilement, ailleurs qu'à Manille, à l'œuvre à laquelle ils s'étaient consacrés, l'un resta au collége de Saint-Joseph à Macao, pour se livrer à l'éducation de quelques jeunes Chinois qu'on y disposait à la prêtrise; deux autres se rendirent à l'île du Prince-de-Galles, pour y travailler à la même fin, dans un collége que Létondal venait d'y établir sous la protection du gouvernement anglais, pour y élever de jeunes Chinois.

Dans la partie où demeurait l'évêque de Tabraca, deux espions étaient à craindre. L'un était un mandarin militaire disgracié, baptisé depuis peu. Lorsqu'il connut le décret contre la religion, il alla promettre de livrer quelque Européen. Le gouverneur l'assura qu'il lui donnerait une place s'il accomplissait sa promesse; il lui en donna même une, quoique aucun Européen n'eût été pris. Ce faux frère voulait à toute force voir l'évêque de Tabraca. Pour tromper les Chrétiens, il se plaignait beaucoup du gouverneur devant eux; quelquefois il feignait de vouloir se confesser. L'autre espion chrétien était barbier de profession, pauvre, mais trèsinstruit, et surtout très-hypocrite et très-rusé. Ayant obtenu quelque argent du gouverneur, il allait dans les marchés et dans les auberges, surtout dans celles des Chrétiens. Il se donnait pour un homme riche qui avait souffert et beaucoup perdu dans cette persécution; il leur témoignait la crainte qu'il avait que la persécution ne les atteignît aussi, et les exhortait à être fermes dans la foi, et à ne dénoncer aucun prêtre, surtout aucun Européen, disant qu'il valait mieux que cent Chrétiens souffrissent que d'exposer un seul prêtre. Il trompa beaucoup de Chrétiens simples, un entre autres, qui lui déclara être dépositaire de malles contenant

des
toire
rins
païe
plus
dans
d'aut

[An

entre la ma plus Quel tiens décor fusse tourn lait se opposible auc sûr, code troit de troit

Esc la néc gier si cons; oppos pagod l'Euro répond était ja darins deca, e l'Euro rent d Cette d cune e

depui

Apr l'évêqu Dans s tre chi 1815]
leur
aliens
omme

t bien d'ordre t quel-pagnie lemannsentit agèrent in pays ao pour s. Trois lement, nsacrés, livrer à la piê, pour y

enait d'y

y élever

k espions lisgracie, religion, neur l'asromesse; t été pris. ca. Pour uverneur ser. L'aunais trèst obtenu s et dans nait pour ians cette la persées dans la péen, die d'expomples, un contenant des ornemens sacrés. Le traître alla dénoncer ce Carétien au prétoire de Tsong-kin-tcheou; et, le lendemain matin, deux mandarins vinrent, avec plus de deux cents satellites et une multitude de païens, investir la maison, et en surprirent les maîtres ainsi que plusieurs Chrétiens qui s'y trouvaient. Tout était alors en feu dans le district. Un grand nombre de Chrétiens furent arrêtés; d'autres prirent la fuite, et se cachèrent dans les montagnes; quelques-uns se rédimèrent, les uns en apostasiant extérieurement, les autres en donnant de l'argent.

L'évêque de Tabraca était alors bien caché, dans un réduit entre deux murailles; les satellites entrèrent plusieurs fois dans la maison sans le découvrir. Il avait dans ce réduit les effets les plus précieux de la mission, et les titres d'achats ou de donations. Quelque bien cachés que ces titres fussent, la crainte porta les Chrétiens à les enfouir. A peine furent-ils enfouis que les satellites les découvrirent. Le prélat, qui ne doutait pas que tous ces effets ne fussent portés au prétoire, et qui était affligé au dernier point des tourmens qu'on faisait souffrir aux Chrétiens à son occasion, voulait se livrer. Quelques Chrétiens étaient de cet avis, d'autres s'y opposèrent. Après avoir souvent changé de domicile, et couru beaucoup de dangers, il trouva enfin un endroit qui paraissait fort sûr, chez un Chrétien dont la maison était située sur les limites de trois districts différens, et qui, n'étant dans cet endroit que depuis un an, était peu connu.

Escodeca, pro-vicaire apostolique du Su-tchuen, fut aussi dans la nécessité de changer souvent de demeure. Il alla enfin se réfugier sur des montagne escarpées, au milieu des neiges et des glacons; pendant qu'il y était, les satellites allèrent sur une montagne opposée, extrêmement haute, sur laquelle se trouvait une célèbre pagode. Ils y entrèrent, et enjoignirent aux bonzes de leur livrer l'Européen qui s'était réfugié chez eux. Les bonzes, fort surpris, répondirent qu'ils ne connaissaient aucun Européen, et qu'il n'en était jamais venu dans leur maison. Rien de plus vrai, et les mandarins n'en doutaient pas; mais ils insistèrent à demander Escodeca, et menacèrent les bonzes de les faire frapper, s'ils ne livraient l'Européen. Ceux-ci eurent beau s'excuser, les mandarins feignirent de ne pas les croire, les firent fustiger, puis se retirèrent. Cette conduite semble prouver que ces mandarins n'avaient aucune envie d'arrêter le pro-vicaire apostolique.

Après Pàques il changea de domicile pour se rapprocher de l'évêque de Tabraca, avec lequel il désirait avoir une entrevue. Dans sa nouvelle demeure, il reçut la visite de Paul Tchang, prêtre chinois, qui lui dit qu'il avait un endroit sûr où il voulait le

conduire. C'était chez un Chrétien, qui avait fabriqué lui-même un réduit entre deux murailles. Arrivé chez son nouvel hôte, il

se procura la consolation d'aller voir l'évêque.

Sur ces entrefaites, le mandarin de Siu-tsin-hien, averti qu'il y avait des personnes qui savaient la retraite de ce prélat, fit appeler le maître de la maison, un de ses neveux et un de ses petitsfils, nommé Mathieu Hoang, ancien écolier du collège des missionnaires. On leur demanda s'ils savaient la retraite de l'évêque. et où demeurait un jeune homme qui avait porté le prélat sur ses épaules pour passer une rivière. Le vieillard et son neveu se déchargèrent sur l'écoler, et dirent qu'étant jeune, il était ami du jeune homme sur lequei on les questionnait. Le mandarin ordonna à Mathieu de conduire les satellites chez le jeune homme. Il répondit d'abord qu'il ne savait où était sa maison; mais à peine eut-on commencé à le frapper, qu'il avoua la connaître, et y conduisit les satellites. Dès qu'ils y furent arrivés, ils frappèrent le jeune homme, son père et sa mère. Tous nièrent savoir la retraite de l'évêque. Les satellites enchaînèrent le jeune homme et son père, et les emmenèrent. Dans la route, ils frappèrent de nouveau le fils, et conduisirent le père au prétoire. Le fils, si rudement frappé, ne put résister aux tourmens; il déclara le lieu de la retraite du prélat, et y conduisit la troupe prétorienne. En arrivant, il fit des excuses à l'évêque, lui disant que c'était bien malgré lui qu'il venait. Le confesseur se contenta de répondre : « Si vous » vouliez me livrer, il fallait prendre des moyens pour me livrer » hors de la maison, et ne pas exposer les personnes qui m'ont » donné l'hospitalité. » Ce fut le 18 mai 1815 que le prélat fut arrêté. Lorsqu'il fut arrivé au prétoire, les mandarins le recurent avec civilité, lui firent ôter ses chaînes, lui firent préparer à manger, se mirent à table avec lui, et le firent asseoir à la première place. Le lendemain, ils lui procurèrent une chaise à porteurs, et le firent conduire au prétoire de la capitale. Aussitôt après l'arrestation de l'évêque, Escodeca avisa au moyen d'obtenir sa délivrance : mais il était trop tard, la prise de l'Européen ayant été annoncée au gouverneur.

L'arrestation du prélat occasionna, dans le district de Kiongtcheou, une persécution beaucoup plus violente qu'auparavant. Tous les chefs de famille furent appelés et contraints de donner des billets d'apostasie; plusieurs foulèrent aux pieds la croix et affichèrent la tablette superstitieuse. Néanmoins tous ces Chrétiens n'étaient apostats que de bouche; ils récitaient encore leurs prières, observaient le dimanche et les autres exercices du chris-

tianisme.

An 1 Le du g d'Eu toute de se porta fait r cause des p mens fusser gnés suppl de se à être peupl ordor d'être à sou mand une c seul d pour rand et n'e saint **sence** tion t coup, iramo sons, placé l'insc » pré cueil

> A la pa tirés avaie

vre;

puis i

été d

L

ôte, il qu'il y appepetitses misvêque, sur ses se déami du rdonna . Il réà peine y conrent le retraitè et son ouveau dement e la rerrivant, gré lui Si vous e livrer i m'ont élat fut eçurent à manemière eurs, et l'arressa déli-

n 1815)

·même

Kiong cavant.
lonner
roix et
Chrée leurs
chris-

ant été

L'évêque de Tabraca fut sacrifié, le 14 septembre 1815, à la rage du gouverneur de la province, auquel les noms de Chrétien et d'Européen étaient également odieux. Le vice-roi, en présence de toute sa cour, le condamna à être décapité. Le prélat, dépouillé de ses habits, sans être lié, fut conduit au lieu du supplice. Il ne portait point, comme il est d'usage, l'affiche ou inscription qu'on fait porter aux criminels, pour faire connaître leur nom et la cause du supplice auquel ils sont condamnés. Le vice-rol fit tirer des prisons trente-trois Chrétiens qui, malgré la violence des tourmens, étaient demeurés inébranlables dans la foi, et ordonna qu'ils fussent conduits, avec l'évêque, sur la place publique, accompagnés de bourreaux portant des cordes et autres instrumens de supplices. Le saint pasteur était donc suivi de cette petite portion de ses ouailles, l'élite de son troupeau, qui se croyaient destinées à être immolées avec lui. Arrivés sur la place où était accouru un peuple immense, les mandarins qui présidaient à cette exécution ordonnèrent aux Chrétiens de renoncer à la foi, sous peine d'être étranglés. Ces généreux confesseurs se montrèrent disposés à souffrir la mort, et, se prosternant aux pieds du pasteur, lui demandèrent sa bénédiction. Il la leur donna, après leur avoir fait une courte exhortation pour les animer à suivre son exemple. Un seul d'entre eux demeura immobile. Interrogé par les mandarins pour quel motif il ne se prosternait pas comme les autres afin de demander la bénédiction, il fit entendre qu'il chancelait dans la foi, et n'était pas disposé à répandre son sang pour Jésus-Christ. Le saint prélat présenta ensuite sa tête au bourreau, avec une présence d'esprit et un visage serein et gai, qui remplirent d'admiration tous les assistans. Sa tête fut détachée du tronc d'un seul coup, et sa belle âme s'envola au ciel pour y recevoir la couronne ir amortelle. Les Chrétiens furent aussitôt reconduits dans les prisons, pour être de là envoyés en exil. La tête du saint évêque fut placée sur une colonne hors de la porte orientale de la ville, avec l'inscription suivante : « Su (nom chinois de l'évêque), européen, » prédicateur et chef de la religion chrétienne. » Les Chrétiens recueillirent son sang avec soin; ils gardèrent nuit et jour le cadavre, qui resta exposé sur la place publique pendant trois jours : puis ils l'enterrèrent dans un lieu peu éloigné de celui où il avait été décapité.

A ces scènes de sang, il est temps de faire succéder l'image de la paix et des réflexions sur les avantages que la religion avait retirés en Europe de la persécution même que ses ennemis lui avaient suscitée.

Les sentimens de Pie VII pour le cardinal Fesch n'avaient pas

changé. Il lui accorda encore une fois un asite à Rome, ou la mere de Napoléon vint aussi se réfugier, tandis que Louis XVIII, ramené en France par la défaite de Buonaparte, se trouvait de nouveau aux Tuileries. Quelques personnes eussent voulu que ce cardinal fût renfermé au château Saint-Ange, et disaient que, puisqu'il avait été rejoindre son neveu en France, on aurait autant de droit de l'arrêter, qu'on avait pu s'en croire pour s'assurer de la personne du cardinal Maury.

L'accueil que faisait l'ie VII aux membres de la famille Buonaparte était d'autant plus généreux que lui-même avait été plus cruellement persécuté par Napoléon. Mais cette persécution si acharnée, la charité lui imposait le devoir de l'oublier, ou plutôt de ne s'en souvenir que pour en admirer les heureux résultats.

En effet, depuis qu'une portion notable du clergé d'Italie eut été amenée en France à la suite des différends de Buonaparte avec le saint Siège, les curés, cette illustre partie du clergé français, se montrèrent moins attachés aux principes gallicans et inclinèrent vers les doctrines romaines; et si les prêtres français avaient séjourns plus longtemps en Italie, ou les prêtres italiens en France, on aurait vu disparaître toute différence d'opinions entre les clergés des deux nations. Les deux persécutions suscitées en France et en Italie, persécutions qui transportèrent les prêtres français dans ce dernier pays, et les prêtres italiens en France, rapprochèrent les fils de leur mère et amenèrent en quelque sorte une réconciliation de famille. Il y avait depuis quelque temps entre le clergé d'Italie et celui de France un désaccord qui affaiblissait l'estime qu'ils devaient conserver l'un pour l'autre. Il paraissait impossible à beaucoup de membres du clergé italien qu'on pût penser j. tement et se bien conduire en matière ecclésiastique quand on soutenait, outre les quatre fameux articles, les libertés de l'Eglise gallicane. Ils avaient puisé cette opinion dans la lecture d'ouvrages français infectés de jansénisme, dans les livres des jurisconsultes de cette nation, dans les arrêts des parlemens où l'on avançait, sous le nom de libertés gallicanes, des principes et des maximes erronés qui tendaient au schisme et quelquefois à l'hérésie, et que les gallicans modérés rejettent avec horreur, se plaignant d'une imputation si calomnieuse. Les prêtres français n'avaient pas alors une juste idée des doctrines romaines, qu'ils appelaient ultramontaines. Les écrivains philosophes, à force de présenter sous un point de vue défavorable les maximes opposées aux quatre articles du clergé de France, avaient réussi à persuader i he mêm et re sions tres clerg tion mem

ne s' D. en F blir trefo roma répu d'ho leur ciatio sonn lats, nair jour. à Pa men dant de la qui : pone des celu l'hiv de F don siast au | dan part uns,

prél

parl

¹ Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 209-211.

An 1815]
la mere
, ramené
nouveau
cardinal
puisqu'il
itant de
rer de la

Buona. été plus ution si u plutôt ésultats. e eut été e avec le nçais, se linèrent aient sé-France, les cler-France français rapproorte une nps enui affaie. Il pan qu'on iastique libertés lecture des juoù l'on s et des s à l'hése plaifrançais , qu'ils

orce de

pposées

rsuader

à beaucoup de gens, qui n'examinaient pas ces matières par euxmêmes, que les doctrines romaines étaient absurdes et ridicules, et répugnaient au bon sens. Telles étaient les propres expressions de Napoléon dans son langage soldatesque, et ses ministres philosophes lui servaient d'écho. En France, on attribuait au clergé romain des maximes exagérées sur l'exercice de la juridiction primatiale du pape, et l'on fut tout étonné d'entendre les membres du sacré collége discourir d'une manière à laquelle on ne s'attendait pas.

D'un autre côté, les rapports des cardinaux et des évêques exilés en France avec des personnes de tout rang, contribuèrent à rétablir chez cette nation l'estime et la haute opinion qu'on avait autrefois du clergé d'Italie, et surtout de celui de Rome 1. La cour romaine a toujours joui, dans les pays étrangers, d'une très-grande réputation : on l'a crue, avec beaucoup de raison, composée d'hommes extraordinaires par la profondeur de leur savoir, par leur rare habileté dans le maniement des affaires et dans les négociations politiques. En effet, les papes ne s'entourent que de personnages d'élite. Quoiqu'il y eût, parmi les cardinaux et les prélats, des hommes d'un rare mérite et d'une instruction peu ordinaire, il faut néanmoins l'avouer, la haute opinion qu'on avait de cette cour était très-diminuée, et allait décroissant de jour en jour. Les deux voyages de Pie VI à Vienne en 1782, et de Pie VII à Paris, y contribuèrent beaucoup. On ne peut comprendre comment ces deux papes, entreprenant de si longs voyages et se rendant dans les cours de deux grands empereurs pour traiter d'affaires de la plus haute importance, se formèrent un cortége et une suite qui n'étaient nullement adaptés aux circonstances, et qui ne répondaient en rien à la réputation de la cour romaine. Le choix des personnes qui accompagnaient Pie VI était bien mauvais, mais celui qu'on fit faire à Pie VII fut peu judicieux. Il fallait voyager l'hiver, traverser les Alpes et se rendre dans un pays situé au nord de Rome; et pour cela, on choisit des personnes d'un âge avancé dont plusieurs n'avaient jamais passé les frontières de l'Etat ecclésiastique, et qui, pendant le voyage, au lieu de prêter assistance au pape, avaient elles-mêmes besoin d'être assistées. On allait dans un pays où l'on parlait une langue différente, et la plus grande partie de la suite de Pie VII n'en entendait pas un mot. Quelquesuns, tels que les cardinaux Antonelli, Borgia et di Pietro, et le prélat Devoti, comprenaient le français à la lecture, mais ne le parlaient point. Il y en avait fort peu qui pussent soutenir une

I Mém. du card. Pacca, t. 2, p. 212-216.

conversation avec un Français. On allait à Paris, la première des capitales, théâtre vaste et exposé à la vue de toute l'Europe, où se réunissait alors, pour le couronnement solennel de l'empereur, tout ce qu'il y avait de plus grand parmi les nations en paix avec la France; et on y conduisit des prélats d'un extérieur sans dignité et qui ne prévenaient nullement par leur abord. Une telle suite ne pouvait manquer de prêter au ridicule dans quelque pays que ce fût; mais on devait prévoir qu'elle y prêterait beaucoup plus encore au milieu du peuple de Paris, connu pour sa légèreté et sa vivacité, qui plaisante sur tout, et se fait de tout un objet de satire et de moquerie. Ce qu'on aurait dû prévoir n'arriva que trop, au grand détriment de la réputation de la cour romaine. Les Français devaient naturellement supposer que Pie VII, en se rendant en France, dans cette grave circonstance du couronnement de Napoléon, avec qui il avait à traiter d'affaires très-importantes, avait choisi pour sa suite les personnes les plus habiles et les plus instruites de sa cour et de Rome. Or, ce fut d'après le cortége de ces hommes, pour la plupart sans talent, qu'on jugea de ceux qui restaient en Italie; et ce fut alors que Napoléon et ses ministres conçurent pour le ministère ecclésiastique ce mépris qui, s'il ne fit pas naître dès lors le projet de la sacrilége usurpation des Etats de l'Eglise, en fit hâter du moins l'exécution. L'exil des cardinaux et de plusieurs évêques et prélats en France, parmi lesquels il s'en trouvait quelques-uns d'un rare mérite, réforma en partie cette mauvaise opinion, et fit connaître aux Français le mérite du clergé italien et du sacré collége.

Outre ces avantages remportés par les deux clergés italien et français pendant leur exil, le clergé français retira encore de nouveaux fruits de la persécution même et de l'usurpation sacrilége des biens de l'Eglise en France. Bien qu'il n'ait jamais manqué de prélats recommandables pour leur savoir et leur conduite dans plusieurs Eglises de France, il faut avouer néanmoins que, sous les derniers rois, et particulièrement sous la régence, pendant la minorité de Louis XV, on vit un grand nombre d'évêques français, plus préoccupés de leurs intérêts que de ceux de la religion. Les évêques étaient choisis parmi les familles les plus distinguées et les plus illustres de Paris et du royaume. Ils étaient pourvus, outre les revenus de la mense épiscopale, de prieurés considérables et de riches abbayes. Dans quelques provinces, ils étaient aussi membres principaux des Etats provinciaux, et pouvaient tous se considérer comme grands du royaume. Ces grandeurs humaines leur faisaient bien souvent oublier les devoirs sacres de leur r presques, de 18 ques, leurs de les aff riches lemen gouve qui co bon e

> No vidend stance dictio prédé Italie c'est à France avec l

vaient

· Me

leur ministère pastoral. Eloignés de leurs diocèses, ils étaient presque toujours à Paris et à Versailles, fréquentant la cour et les salons des ministres. Mais ce désordre cessa après le Concordat de 1801, et Napoléon, alors premier consul, voulut que les évêques, en exécution des sacrés canons, fissent leur résidence dans leurs diocèses. Ils n'avaient plus, il est vrai, aucune influence dans les affaires temporelles de l'Etat, et non-seulement ils n'étaient pas riches comme avant la révolution, mais même ils pouvaient réellement se dire pauvres avec le salaire mesquin qu'ils recevaient du gouvernement. Du reste, leur pauvreté même et leur abaissement, qui contrastaient avec leur ancienne puissance, produisirent un bon effet en faisant cesser les motifs de jalousie et de haine qu'avaient contre eux les autorités séculières.

Nous terminerons par une réflexion digne de remarque '. La Providence divine a permis de nos jours un tel concours de circonstances en France, que Pie VII a pu y exercer des actes de juridiction et d'autorité plus grands que les pontifes romains, ses prédécesseurs, n'en exercèrent jamais en Portugal, en Espagne, en Italie, ni même dans leurs domaines temporels; et, qui plus est, c'est à ces actes de souveraine autorité pontificale que l'Eglise de France est aujourd'hui redevable de son existence et de son union avec le centre de l'unité catholique.

le mis lors fit hås évêqueluvaise lien et

1815]

mière

rope,

el do

s na-

rélats

it par

au ri-

révoir

euple

te sur

qu'on

la ré-

relle-

cette

e qui

our sa

COUP

our la

lie; et

ien et
e nourilége
rué de
dans
sous
lant la
fran-

igion.
guées
urvus,
idérataient
vaient
rs hu-

res de

⁴ Mem. du card. Pacca, t. 2, p. 218.

Sentin
Supp
Son hi
Org
relig
Etudes
Bref
lats
suiss
Désint
Chau
pagr
Acci
Ang
çais
Comite
Bill
sions
Zèle
Conséd
en A
cont
ment
Rigueu
Marios
apos
Abjura

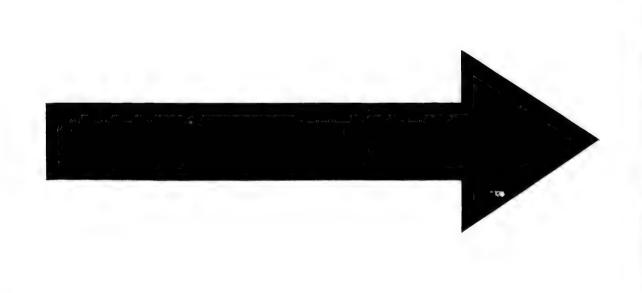
Cet exe Fète de L'exerc

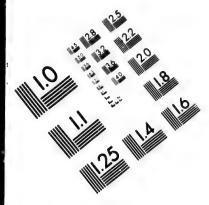
Aposta
Proscrimen
Fêtes
reur
toim
Jugem
Loui
Proscr
publ
tans
Evêqui
reur
Laics,
La I
H.-J.-t
Carmé

SOMMAIRES.

LIVRE TREIZIÈME.

Sentimens de Pie VI a ouvelle du	Religieuses d'Orange. 39
supplice de Louis XV nage 1	La persecution atteint même le clerge
Son humanité envers les Er xiles.	constitutionnel.
Organisation des 8º 711 38 et	Rétractations d'évêques intrus. Fauchet,
religieuses accueilli 2	Lamourette. 46
Etudes et exercices de ; Rilés.	Gobel.
Brefs de Pie VI, 1° au p	Situation de la France. Robespierre fait
lats de l'Allemagne; 20 .tons	décréter l'existence de Dieu et l'im-
suisses. 3	mortalité de l'âme, Fête de l'Etre su-
Désintéressement de l'épiscopat français.	prême. 49
Charité de l'évêque d'Orense, en Es-	Prétendue conspiration de prêtres. Cathe-
pagne, envers les prêtres français.	rine Théos et le Chartreux dom Gerle.
Accueil fait au clerge de France en	51
Angleterre. Apologie du clergé fran-	Chute de Robespierre. Ses conséquences.
çais par Burcke. 4	52
	Protestations armées dans l'Ouest. 53
Bill pour régulariser les dons. Conver-	Le faux évêque d'Agra. 54
sions opérées par les prêtres français.	
Zèle de l'abbé Carron.	Chouannerie. Etat de la Toscane. Réfu-
Conséquence du séjour du clergé français	tation des Actes du sure de de Distrie
en Angleterre. Décrets de déportation	tation des Actes du synode de Pistoie.
	Bulle Auctorem fidei. 58
contre les prêtres, pour refus du ser-	Opposition de Salari dutum de Nali
ment de liberté et d'égalité.	Opposition de Solari, évêque de Noli, à cette bulle.
Rigueurs contre les déportés. 10	
Mariages de religieux et ecclésiastiques	Opposition de Le Plat. Discrédit où se
apostats.	trouvait l'Eglise constitutionnelle en France.
Abjurations. Scandale donné par Gobel.	
13	Décrets de la Convention sur l'exercice
Cct exemple est imité.	du culte. Comité des évêques réunis. 62
Fète de la Raison.	Encyclique des reunis. Leur imprimerie.
L'exercice du culte est proscrit à Paris.	Leurs Annales de la religion 63
16	Les rétractations se multiplient. La Con-
A postaste des constitutionnels. 17	vention revient au système de rigueurs.
Proscription du culte dans les départe-	64
mens. Calendrier republicain. 22	Persécutions exercées par le Directoire
Fêtes républicaines. Régime de la ter-	en France et en Belgique. 65
reur. Jugement de la reine Marie-An-	Seconde Encyclique des reunis. 66
toinette. 23	Nouvelles rétractations. Retour de Pa-
Jugement de madame Elisabeth, Sort de	
Louis XVII et de Madame. 24	Société de philosophie chrétienne. 68
Proscription générale. Comités de salut	Synode de Versailles. L'abbé Clément. 69
public et de sûreté générale. Représen-	Election d'évêques constitutionnels. For-
tans du peuple en mission. 25	
Evêques et prêtres, victimes de la ter-	Cinq Cents, favorable au clergé ortho-
reur. 26	
Laïcs, confesseurs de la foi. Leloup de	
La Billiais.	To a 12 ml / 121 at a man
HJG. Paudus. 3	1 may 1111 m / 1 1 1 1 1
Carmélites de Compiègne. 33	
manarita as assisted as	1





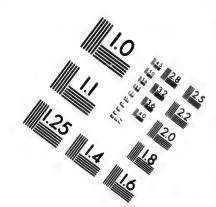
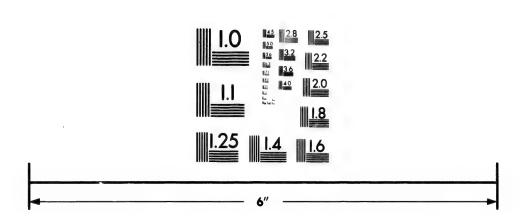


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET WEBSTER, N.Y. 14580 (716) 872-4503 BIM STATE OF THE S

Le Directoire s'acharns apres les pretres.	à la Chartreuse de Florence. Entrevue
Rapport de Camille Jordan sur la révi-	avec le roi et la reine de Sardaigne. 135
	On vent le déporter en Sardaigne. Let
ministres. 92	tre des évêques réfugiés en Angleterre,
Rapport de Dubruel sur les lois pénales	à Pie VI.
contre les prêtres insermentés, et ré-	Réponse du pape. 138
vocation de ces lois. Révolution du 18	La crainte des Anglais fait renoncer au
fructidor. Le Directoire vainqueur re-	projet de déportation en Sardaigne.
commence la persécution. Déporta-	Etat de la religion catholique en Ir-
tions. 93	lande. 139
Lettre d'un confesseur de la foi, détanu	Concessions du gouvernement anglais. 140
à Rochefort. 94	Société des Irlandais-Unis. 141
	Orangistes. Defenders. 142
Fanatisme persécuteur du Directoire.	
L'abbe Clément, élu évêque constitu-	Unis avec le Directoire. 143
	Les principaux catholiques d'Irlande si-
Autres élections d'intrus. Faux concile	gnalent leur attachement à l'ordre éta-
de 1797.	bli. 144
La souveraineté temporelle du saint	
Siege est compromise. Mort de Basse-	Les catholiques disculpés de toute parti-
ville, à Rome.	cipation a l'insurrection de 1798. 147
Lettre de Pie VI à Louis XVIII. Me-	Evénemens dans le royaume de Naples.
sures de précaution adoptées par le	Le roi se retire en Sicile. 148
pape. 114	Occupation de Naples par les Français.
Troubles à Rome. 115	Résistance organisée par le cardinal
Succès du général Buonaparte en Italie.	Ruffo. Les Français évacuent Naples.
Armistice de Bologne. 116 Le Directoire refuse de le confirmer. 117	Gouvernement patriotique qui s'y éta-
Buonaparte à Ancône. La Madone de	blit. Faiblesse du cardinal archevêque Capèce Zurlo. Le cardinal Ruffo s'em-
•	* - * * . * * . * * . * * . * * * * * *
Saint-Cyriaque. 118 Pillage de l'église de Lorette. 119	
Belle réponse du cardinal Mattéi à Buo-	est violée. Disgrace du cardinal Ruffo.
naparte. Traité de Tolentino. 120	Pie VI est enlevé de Florence. 150
Propagande du Directoire. 121	Son sejour à Parme. Suite du voyage.
Prélats envoyés par le roi d'Espagne	151
pour consoler Pie VI. Factieux de	
	Séjour à Briançon. 154
Différends avec la république Cisalpine.	Piété et empressement des fidèles. Arri-
123	
Joseph Buonaparte, ambassadeur à Rome,	Suite du voyage. 157
y protége les factieux. 124	Arrivée à Valence. 158
Mort de Duphot. Départ de l'ambassa-	
	On veut le transferer à Dijon. Sa rési-
de la mort de Duphot. 126	gnation.
Le général Berthier envahit l'Etat de	
	Sa mort. 163
Rome. Le Calviniste Haller notifie à	Appréciation de son pontificat. Derniers devoirs qui lui sont rendus. 166
Pie VI l'abolition de son autorité tem- porelle.	Cardinaux de sa création. Maury. 167
	Fouché, protecteur des constitutionnels.
120	Election d'évêques intrus.
	18 brumaire. Consulat. Buonaparte
sont résolus.	apaise la persécution contre les pre-
Enlèvement du pape. 131	tres. Son but. Conduite contraire qu'il
Dispersion des cardinaux. 132	venait de tenir à Malte et en Egypte.
Voyage de Pie VI.	170
	Proclamations mahometanes. 171
DISCOURS SUR LE BUT ET LES	RESULTATS DE LA PHILOSOPHIE
DU XVIII•	SIÈCLE.

For Mis Mis Mis Mis Les d

Ses :
Etai
- 1
- 1
- 1

Influence Influe

Horaci Horaci Inter Elect Ency II en Secto Fiali Mart Mart Illum Societ Libre Calvi Hopk Néces Walk Antis Nouv Confi Bro Bro La B

Table Mode ros Bulle

Prope cia Associ

LIVRE QUATORZIÈME.

Force divine de la religion.		Fusion des deux Sociétés. 246
		Rétablissement des Jésuites en Russie. 247
Tchuen.	184	
Mission de la Corée.	185	
Mission de la Cochinchine. Mission du Tong-King.	191	mer de la Chevalerie. 248 Buonaparte exige qu'un Concordat soit
Mission de Siam.	196	
Les constitutionnels cherchent à s'i		
duire à Saint-Domingue. Mauviel.	197	près le conseil de Cacault, ministre de
Etat de la religion catholique au Car	nada.	France a Rome.
	198	Election de nouveaux évêques constitu-
Ses progrès aux Etats-Unis.	199	tionnels.
Etat religieux de l'Italie.		Faux concile de 1301.
- De l'Espagne et du Portugal.		Le Concordat est signé.
— De l'Autriche.		Opinion des Romains sur cette conven-
— De la Bavière, de la Saxe, de la So		Bref Tam multa aux anciens eveques de
Influence de la nouvelle exégèse et		
philosophie de Kant.	206	
Dispositions des princes protestans.		
Situation religiouse des Pays-Bas de	et de	Lettre des constitutionnels au papa. Re-
la Hollande.	208	
- De la France.	200	
Echecs du Directoire en Italie.	210	Dispositions des anciens évêques. 461
Conclave de Venise. GB. Chiaram	onti.	Démission de quarante cinq d'entre eux.
	211	
Doutes sur l'authenticité de sa fan		
Homelie.	213	terre, a Pie VII.
Factions dans le conclave.	214	Nouvelle lettre où ils persistent dans
Intervention de Consalvi.	217	leur refus. Lettre semblable du car-
Election de Chiaramonti. Encyclique de Pie VII.	219	
Il entre à Rome.	231	
Sectes diverses. Quakers français.	223	de Boulogne, et à laquelle adhèrent
Fialin.	223	
Martinistes.	225	
Martinistes russes.	336	de ces résistances. 264
Illumines avignonnais.	227	
Société Christo Sacrum.	229	gat d latere. Portalis est charge des
Libres penseurs.	230	
Calvinisme perfectionne.	231	
Hopkinsians.	232	
Nécessarieus physiques.	234	
Walkéristes.	235	
Antinoméens anglais. Nouveaux Antinoméens.		Réclamation de Buonaparte. 268
Confusion des sectes dans la Gra		
Bretagne.	237	
La Béate de Cuença. Mutilés de Ri		
	238	nal-légat. 270
Tableau du pontificat de Pie VII.	239	
Modération personnelle du pape. G		
rosité de son administration.		Discours de Portalis.
Bulle Post diuturnas.		Adoption du Concordat par le Corps
Propositions de Buonaparte et 1		
ciations du Concordat.	242	
Association du Sacré-Cœur.	243	Articles organiques. 273 Le cardinal Caprara exerce les fonctions
Societe de la l'Ol de Jesus, l'accanari	. 244	Pro caramar Calitara everce res lonerions

ransférd intrevue

ntrevue nc. 135 le. Let gleterre, 137

ncer au rdaigne. e en Irlais. 140

landais-143 lande si-dre éta-144 145

145 the parti-798. 147 Naples. 148 Français. cardinal t Naples. it s'y éta-chevêque. uffo s'em-

patriotes nal Ruffo.

voyage. 153 154

les. Arri-156 157 158

159 Sa rési-161 163

Derniers 164 166

ry. 167 utionnels. 168

uonaparte e les prè-raire qu'il 1 Egypte.

OSOPHIE 173

de légat. Les nouveaux sièges sont suc-Son entrevue avec Buonaparte à Fon cessivement remplis. Nomination de dix-huit anciens évêques et de douze constitutionnels. Refus de ceux-ci de se soumettre aux jugemens du saint Siége. Intervention de Bernier, évêque d'Orléans. Les constitutionnels, après avoir obtenu leurs bulles d'institution, se vantent de ne s'être point rétractés. Appui prêté au schisme par Fouché. Les consuls assistent au Te Deum Notre-Dame de Paris. Jubilé pour la France. Mesures favorables prises par Le gouvernement. Buonaparte demande cinq chapeaux. 277 Bref de sécularisation accordé à Tal leyrand, Barruel défenseur du Con-Expostulations canoniques de trente-huit anciens évêques. 279 Declaration sur les droits du roi. Nou-283 velles reclamations canoniques. Écrits de l'abbé Blanchard contre le Concordat. Censures dont il est frappé par les évêques de Castabala et de Centurie. 285 Déclaration des évéques d'Irlande. Mesures prises par les vicaires apostoliques, en Angleterre, contre les anti-286 concordataires Écrits de l'abbé Gaschet. 287 Pogrès du blanchardisme et de la petite 288 Eglise en France. 289 Stevenistes en Belgique. Nouvelle organisation des Eglises du Piémont. 290 Demande d'un Concordat pour la république Cisalpine. Résistance de PieVII. pour l'ordre de Malte. 292 Concordat italique. 293 De organisation de l'Église d'Allemagne. Efforts de Pie VII pour y remédier. 296 Envoi d'un nonce à Ratisbonne. Conférences sans résultat. Arrangemens tentés avec la Bavière et le Wurtemberg. Réclamations de Pie VII contre les innovations. Il est invité à venir sacrer Buonaparte empereur. Opposition de plusieurs cardinaux. 299 Assentiment conditionnel des autres votans. 300 Le cardinal Fesch, ministre de France, répond aux objections du saint Siége. Instances de la France. Pie VII consent an voyage. Portalis, ministre des cultes. Fête de Charlema-

cardinaux et quitte sa capitale.

tainebleau. Discours adressé à Pie VII au nom du Tribunat. éclaration fallacieuse de Le Coz. Cérémonie du sacre. Les évêques constitutionnels souscrivent une formule de soumission. Rétractations dans le parti du schisme. Réclamations de Pie VII contre les décrets du vice-président de la république d'Italie. Exposé de demandes remis à l'empereur. Conférence de Buonaparte avec Pie VII, au sujet des quatre articles. Mémoire sur les affaires ecclésiastiques, substitué à l'Exposé des demandes. 310 Mémoire sur les affaires politiques de l'Etat romain. 311 Refus de Buonaparte. 278 Pie VII à Paris. Consistoire où il donne le chapeau aux cardinaux de Belloy et Cambacérès. Erection de l'Eglise de Ratishonne en métropole pour l'Allemagne. Les évêques de La Rochelle et de Poitiers sont sacrés par le pape. 313 Démarches de Bernier pour être nommé légat à latere en Allemagne. Le cardinal Fesch, coadjuteur du prince-pri-État déplorable de l'Eglise d'Allemagne. Deuxième consistoire à Paris. Insinuations dans le but de retenir Pie VII en France. Son départ pour Rome. Effets de son voyage. 316 Scène touchante à Châlons sur-Saône. Sejour à Lyon. Pie VII reçoit à Florence la rétractation de Ricci. Sincérité de cette rétractation. Arrivée du pape ne. 318 Son émotion dans l'ég! int-Pierre. Election d'un nouveau grand-maître Fêtes à Rome. Pie VII refuse de déclarer nul le mariage contracté par Jérôme Buonaparte, avec une Protestante, aux Etata-Unis. Allocution sur le voyage en France. Innovations dans le royaume d'Italie. Remontrances de Pie VII. Occupation d'Ancône par les Français. 322 Réclamations du pape. Réponse outrageante de Buonaparte. 323 Notifications faites à Pie VII par le cardinal Fesch. Lettre pleine de dignité du pontife à l'empereur. 325 Réponse injurieuse et exigences de celui-Il veut que le saint Siège renonce à sa neutralité Pie VII refuse d'y renoncer et réfute les reproches de l'empereur. gne. Pie VII annonce son départ aux Orgueil de Buonaparte. Bruits alarmans 303 pour le saint Siège.

d Env n Pro 88 F de

Pers

Syne A no le ad Etat Décr leu Fr

Réun cis Mesu tée Sémi Frère

gat dre Canoi Clo Oppre les Pie roi e Le vic

card nou et le Bruit cour nou opp

Bay: le c cupa Enl Vill veut Impos

Not de F On lai du j com

On ele Caso Inco dans

à Fon Pie VII 304 z. Céré-307 scrivent étracta-308 les dérépublindes ree Buonas quatre 309 astiques, des. 310 iques de 312 il donne Belloy et Eglise de r l'Alleochelle et pape. 313 re nommé Le cardirince-pri-314 llemagne. 5. e retenir part pour 316 ur-Saône. 317 tractation rétracta-318 ıe. int-Pierre. 319 de déclatracté par ne Protes-320 n. France. ne d'Italie. 321 Français. 322 aparte. 323 par le car-324 pontife à 325 es de celuinonce à sa y renoncer empereur.

330 ts alarmans

Le cardinal Fesch est remplacé à Rome par le ministre Alquier. Obstacles à la reconnaissance de Joseph, en qualité Les provinces d'Ancône, etc., sont reunies de roi de Naples.

332 au royaume d'Italie. Violences exer-Envahissement des principautés de Bénévent et de Ponte-Corvo. 333 Protestation du pape. Démission de Con-salvi, que remplace le cardinal Casoni. Fermeté et résignation de Pie VII. Fin Erection de l'Eglise de Baltimore en méde l'empire d'Allemagne. 334 335 Persécutions en Chine. Synode, dit d'Antioche, où Germain Adami fait adopter les erreurs du synode de Pistoie. Il est condamné par le saint Siege. Le patriarche Mazlum Guerre d'Espagne. adhère à la censure. Etat des Juifs. Décret de Buonaparte pour réprimer leurs usures. Assemblée de Juifs de France et d'Italie, à Paris. Réunion d'un grand sanhédrin. Ses décisions doctrinales. 345 Mesures favorables à la religion, adoptées en France. Séminaires. Congrégations religieuses Frères des Ecoles chrétiennes. Congrégations d'hommes. Pie VII crée l'or-Pie VII l'emmène dans ses appartemens. dre du *More*.

Canonisations. Biographie de Marie-Clouilde de France. Oppression de l'Etat ecclésiastique par les Français. Plaintes injustes contre Pie VII. Lettre de Napoléon au viceroi d'Italie. Le vice-roi la communique au pape. Le cardinal de Bayanne est autorisé à nouer des négociations entre la France 358 et le saint Siége. Bruit d'un empire d'Occident. Lettre courageuse de Pie VII, au sujet du nouveau mariage de Jérôme. Obstacles opposés au voyage du cardinal de Bayanne. 359
Pie VII fait de nouvelles concessions, et le cardinal continue son voyage. Occupation des provinces d'Ancone, etc. Enlèvement des objets d'art de la Conférences de Miollis et de Radet pour Villa - Borghèse. Stipulations qu'on veut arracher à Pie VII. **360** Impossibilité où il se trouve de les subir. Note du cardinal Casoni. Occupation On laisse d'abord à Pie VII l'apparence Pie VII et le cardinal Pacca sont emmedu pouvoir civil, mais il se considère comme prisonnier. On éloigne de lui plusieurs cardinaux

remplacé par Gabrielli. Changement cées sur les cardinaux, les prélats et les gardes du pape. Enlèvement du gouverneur de Rome. Lettre touchante de ce gouverneur à Pie VII. 365 tropole, et creation des quatre éveches suffragans de New-Yorck, Philadelphie, Boston et Beardstown. 366 Etablissem. de l'Université împériale. 367 Appréciation de cette institution. 341 Dévouement du clergé espagnol et portugais. Des députés espagnols viennent félicites Pie VII. Gabrielli, fait prisonnier dans le palais pontifical, est remplacé par le cardinal Pacca. Allocution aux cardinaux sur les récens outrages adressés au saint Siége. Etat de Rome. Gazette romaine. Déclaration du pape contre l'enrôlement d'une garde civique. On veut éloigner le cardinal Pacca. Violences toujours croissantes. Les Romains refusent de prendre part aux fêtes du carnaval, commandées par le gouverneur français Miollis. Ils illuminent pour l'anniversaire du couronnement de Pie VII. Consistoire pour préconiser des évêques. Inopportunité de la fuite du pape. 381 Rédaction d'une bulle d'excommunication contre les usurpateurs. Décret qui réunit les Etats de l'Eglise à l'empire français. Il est publié à Rome, dont l'usurpation est consommée. 387 Pie VII signe une protestation contre cet attentat. l donne cours à la bulle d'excommuni cation, qui est affichée dans Rome. 389 Empressement des Romains à s'y conforl'attaque du Quirinal et l'enlèvement du pape. Leur projet s'exécute. Sang-froid du pontife. Trouble de Radet. nés dans la voiture de Radet. 363 Détails du voyage. La notification de Pie VII est affichée Casoni est remplacé par Joseph Doria. dans Rome. Incorporation de la troupe pontifical Miollis chasse les traitres qui ont introdans la troupe française. Doria est duit les Français dans le Quirinal. 399

LIVRE QUINZIÈME.

Considérations sur les persécutions. 400 Indifférence des gouvernemens catholi-403 Consequences de l'asurpation de Rome et de l'enlèvement du pape. Suite du La voiture de Pie VII est renversée. Enthousiamme et respect des populations pour le pape captif. Arrivée à la Chartreuse de Piorence. Le cardinal Pacca est separé de Pie VII. 410 Continuation du voyag Arrivée à Grenoble. Le cardinal Pacca est envoyé à Fenestrelles. La persecution, au fieu d'affaiblir, réveille l'attachement des peuples au saint Siége. Départ pour Valence. Enthousiasme des Avignonnais. Réception à Nice. Arrivée à Savone. Pie VII est logé à l'é vèché. Sa constance inébranlable. 414 Buonsparte fait dresser un Mémoire sur l'état des affaires du saint Siège, et une liste des excommunications prononcées par les pontifes romains. Il supprime, en France, toutes les Misstons. On s'empare à Rome de toutes les archives. Sénatus-consulte pour la réunion de cette ville et des États pontificaux à l'empire français. Les quatre articles sont déclarés communs à toutes les Eglises catholiques de l'empire. Enlèvement du prélat de Gregorio. Les cardinaux reçoivent l'ordre de se rendre à Paris. 418 Leur conduite diverse Treize d'entre eux s'abstiennent de parattre à la cérémonie religieuse du mariage de Marie-Louise. Cardinaux rouges, cardinaux noirs. Lettre de ceux-ci à Napoléon. 421 Ils sont exilés de Paris. Secours que la charité leur prodigue. Un agent autrichien est envoyé à Savone. Entretien de Pie VII avec cet agent. 423 Bref au comte de Metternich. Décret qui supprime dix-sept évechés dans les départemens de Rome et de Trasimène. Paroles hardies du scul pteur Canova à Buonaparte. Caractère de Pie VII. Sa fermeté, quand il est abandonné à lui-même. Lettre du pape au cardinal Buonaparte ne peut se former un parti

parmi les cardinauz. Commission ec. clésiastique. Trois séries de questions lui sont propo-432 sées. Réponses peu honorables de la commission Dispositions du Code pénal hostiles au clergé. Projet d'un veto que l'on veut donner au roi d'Angleterre sur le choix des évêques. Opposition qu'il rencontre en Irlande. Assemblée des catholiques à Londres, favorables au veto. 437 Assemblée d'évêques à Dublin. Décision du vice-préfet de la propagande, à Rome. Lettre subséquente du cardinal Litta, préfet. Nouvelle assem-blée d'évêques à Dublia, contraire au veto. Lettre de dix-neuf prélats de l'empire à Pie VII, pour obtenir qu'il donne l'institution canonique aux evéques nommés par l'empereur. 43 Importance du droit pontifical de confir mation et d'institution canonique. Afin d'éluder les conséquences de son exercice, Maury conseille à Napoléon de revenir à l'administration des vicaires capitulaires. Ce cardinal est nommé archevêque de Paris, au refus du cardinal Fesch. 441 Pie VII se prononce contre l'intrusion des évêques nommés dans l'administration des diocèses, en qualité de vi-caires capitulaires. Brefs au cardinal Maury, à l'archidiacre de Florence et à l'abbé Dastros. Ce dernier est mis à l'archidiacre de Florence à Vincennes. Ses pouvoirs sont révoqués par le chapitre de Paris. Adresse de oc chapitre à Buonaparte. Adhésions à cette Adresse sollicitées en France et en Italie. Le chapitre de Florence obcit à Pie VII. Rigueurs contre tous ceux qu'on suppose avoir participé aux trois Brefs. Inquisition et traitement dont Pie est l'objet. Défense lui est fuite de communiquer avec aucune Eglise de l'empire Menaces de déposition. 445 Les persécutions dont il est l'objet font présager un triomphe pour l'Eglise. 446 La commission ecclesiastique est assemblée de nouveau. Ses réponses aux deux questions qui lui sont proposées. Séance d'appareil en présence de Buonaparte. 429 Franchise courageuse de l'abbé Emery. Moi

Con év

Dép

L'év

st

Subi

SL

et

CO

Repe

Quy

Com

Deux

Trois

Cinq

géi

pai Séi

liè

sen

cile

naj

rén

aux

por

que Dépu

Pie évê

Cinq

ren

con

Ro

tive

put

cret

Détai

Le pa

L'emp

Les év

Elle d

Paniti

Les c

de a

cile

For

tran

von

Les n

Septi

Décre

Le pi

sion ec 431 t propo-432 commis-433 stiles an on veut le choix rencones catho. veto.437 a propaquente du le assematraire au prélats de tenir qu'il e aux évé-439 de confirique. Afin son exerpoléon de es vicaires 440 evêque de Fesch. 441 l'intrusion l'adminisalité de via cardinal e Florence nier est mis par le chaoe chapitre 443 llicitées en chapitre de Rigueurs ppose avoir nt Pie VII at fuite de Eglise de sition. 445 bjet font pre-446 glise. est assemponses aux t proposées. e de Buona-449

bhé Emery.

Mort d'Emery. La congrégation de Saint-Sulpice, objet des violences de Buonaparte. Convocation, en concile national, des évêques de l'empire et du royaume d'Italie. Députation de trois prélats à Savone. Instructions qui leur sont données. L'évêque de Facuza leur est adjoint. Ré sistance de Pie VII. Subissant l'influence de leur obsession, il finit par ceder. Note redigee pour constater ses concessions. Repentir de Pie VII. Ouverture du prétendu concile. Première et unique session. Composition de l'assemblée. Première congrégation générale. Deuxième congrégation générale. Troisième et quatrième congrégation Joie de Buonaparte. Tristesse de Pie VII générale. 462 Cinquième congrégation générale. Buonaparte ne yeut pas recevoir l'Adresse. Séances de la congrégation particu-Le projet que Buonaparte avait fait présenter ayant échoué, il dissout le concile. Les évêques de Gand, de Tournay et de Troyes sont mis à Vincennes Les ministres des cultes sollicitent sépaaux volontés de l'empereur. Septième congrégation générale. Décret en cinq articles, contraire au droit pontifical de la confirmation des évêques. Députation choisie pour le porter a Pie VII. Lettres de quatre-vingt-cinq évêques et du cardinal Fesch au pape 469 Cing cardinaux sont désignés pour se rendre à Savone. Engagement qu'ils Détails sur ses quatre collègues. Tentative des Anglais pour enlever Pie VII. Le pape, cédant aux instances de la députation, approuve et confirme le décret qui lui est porté. Bref Ex quo. L'empereur n'accepte pas ce bref. Motif Bulle pour le règlement du futur conde son refus. 473 Les évêques appelés à Paris pour le concile sont renvoyés dans leurs diocèses. Fortune extraordinaire de Buonaparte. Elle décroît à dater du moment où il fait Pie VII, quoique prisonnier, est consulté transporter Pie VII mourant, de Savone à Fontainebleau. Punition du tyran. Les cardinaux rouges sont autorisés à

563 venir à Fontainebleau. Leurs efforts pour faire condescendre Pie VII aux projets de l'empereur. Persecution à Rome et en France. Démission forcee des évêques de Tournsy, de Gand et de Troyes. Au retour de la campagne de Russie, l'empereur songe à traiter avec le pape. Les négociations sont rouvertes. Propo-sitions présentées à Pie VII par Du-voisin, évêque de Nantes. 480 A la suite des conférences, Buonaparte arrive à Fontainebleau. Pie VII, obsédé et affaibli, aigne des articles à titre de preliminaires secrets d'un concordat futur. 483 Rappel des cardinaux déportés, Texte da concordat du 25 janvier 1813. L'empereur donne de la publicité au concordat. Blâme qui accueille cette convention. Le cardinal Pacca arrive à Fontainebleau Situation du pape Arrivée du cardinal Consalvi. Concours des fidèles suprès de Pie VII. Prélats envoyés par l'empereur à Fontainebleau pour se concerter avec le pape sur l'exécution du concordat. 490 Accueil qu'ils reçoivent de Pie VII. 491 rément les prélats pour les amener Billet de l'empereur au pape après le concordat. Pie VII fait demander aux cardinaux leur avis sur cette convention. Divergence d'opinions. 493 Le pape se résout à révoquer le concordat. Mode de cette révocation. Admirable Lettre de Pie VII à Napoléon. Appréciation de cette pièces Le pape envoie sa Lettre. Allocution aux cardinaux. 502 contractent. Biographie du cardinal Pie VII affaibli reprend courage. Colère et dissimulation de Buonaparte. Isolement auquel on réduit le pape. Le cardinal di Piétro est enlevé. 503 Notification faite aux cardinaux de la part de l'empereur. Décrets impériaux relatifs à l'exécution du concordat. Protestation, en forme d'allocation, contre ces décrets. clave. Napoléon nomme aux siéges vacans de Tourney, de Gand et de Troyes. Calomnies employées contre le pape cappar les fidèles. Lettre de Marie-Louise au pontife. Réponse habile de Pie VII. Mort de

Muzzarelli.

Lettre du pape à François Ier, à l'occasion du congrès de Prague, pour protester contre l'occupation de l'Etai romain. Efforts tentés à Paris pour s'accommoder avec le pontife. Démarche de la marquise Anne Brignole de Beaumont. 512 Tentative du colonel Lagorse. 513 Pie VII quitte Fontainebleau. 514 Départ des cardinaux. Enthousiasme qui accueille le pape à son passage. 515 Révolution à Paris. Le gouvernement provisoire lève les obstacles apportés au retour de Pie VII dans ses Etats Entrevue du pape et de Murat à Cesène. Action généreuse du pontife. 5:6 Lettre de Pie VII à Louis XVIII. Retour en France des prélats réfugiés en Angleterre. Pie VII à Ancône. Ses dispositions bienveillantes à l'égard de la mère de Buonaparte et du cardinal Fesch. Consalvi est accrédité à Paris. 518 Entrée de Pie VII à Rome. 519 Napoléon à l'île d'Elbe. Causes de son élévation et de sa chute. 520 Louis XVIII envoie un ambassadeur à Rome. Instructions qui lui sont don-522 Le cardinal Consalvi à Londres. L'ordre ancien se rétablit à Rome. 526 Disgrace méritée du cardinal Maury. L'ordre renaît au nord de l'Italie. 52 Il se rétablit également en Espagne. Résurrection de la Société de Jésus. 528 Autres mesures réparatrices adoptées par Pie VII. Édit contre les réunions maconniques. Etat de l'Église de Hollande. Eglise de la Suisse. Le pontife romain pourvoit à plusieurs sièges vacans. Allocution aux cardinaux. 532 Lettre du cardinal Fesch à Louis XVIII. Lettre de Pie VII au même prince sur

les mesures que les intérêts de la religion réclament en France. Ord. réparatrices de Louis XVIII. 535 Attitude menaçante de Muret. Buonaparte débarque en France. Pie quitte Rome. auprès de Consalvi. Missions de Fallot Son arrivée à Gênes. Il prédit la courte durée de la tempête. Les pères Fontana et Lambruschini sont appelés auprès du pape. Violences exercées en France contre le clergé. Lettres du ministre Caulaincourt au cardinal Pacca, et de Buonaparte à Pie VII. Le cardinal Fesch est accrédité à Rome par l'empereur. 538 Mémoire de Caulaincourt à Buonaparte sur les relations avec le saint Siège, Madone miraculeuse près Savone. Prédiction dont elle est l'objet. Pie VII la couronne. Il retourne à Rome. Stipulations du conrès de Vienne favorable au saint Siége. Prépondérance que ce congrès attribue au protestantisme en Allemagne et dans les Pays-Bas. Contradicteurs que la constitution de ca dernier royaume trouve parmi les ca-tholiques. Violences exercées par le gouvernement contre le prélat Clamberlani, supérieur de la mission de Hollande. Représentations du clergé belge sur la constitution. Jugement doctrinal des évêques de Gand, de Namur et de Tournay. Cependant la constitution est déclarée lei fondamentale. Eglise de Chine. Contradictions suscitées aux missionnaires. Arrestation de l'évêque de Tabraca. 550 Il est rais à mort. Accueil que reçoit à Rome la famille de Buonaparte. Considérations sur les henreux résultats, pour le clergé de France et d'Italie, de la persécution qu'ils avaient essuyée.

Franc mar cet geri

Franço

Louis Louis (Sous pati toire Con Cino · C 1802 des 1 pron et pr

Charles **Ferdina** mars

Reto abdic prend

TABLE

Buonaie VII 536 courte ontena

France 537

parte à parte à t accré-538

naparte t Siège. 539 10. Pré-

du conne Siége. attribue

e et dans
542
on de de
i les caar le gouCiamberde Hol-

544 ge sur la rinal des de Touron est dé-545 suscitées 546 raca. 550

551 famille de ur les heude France ion qu'ils 552

CHRONOLOGIQUE ET CRITIQUE.

BEFUIS L'AN 1793 JUSQU'A L'AN 1845.

PAPES.

249 Pie VI, mort le 29 août 1799 | 250 Pie VII, elu le 14 mars 1800.

SOUVERAINS.

EMPEREURS D'ALLEMAGNE.	(Interrègne et révolution jusqu'en 1814,
François II, empereur d'Alle-	époque où Ferdinand rentre dans ses
	I Etate
D'Allemagne et d'Autriche	40
	PORTUGAL.
A cette époque, dissolution de l'empire germanique.	Marie scule
EMPEREURS D'AUTRICHE.	Rois D'ANGLETERRE.
François I, empereur héréditaire	Georges III
Rois DE FRANCE.	NAPLES ET SIGILE.
Louis XVII, mort en 1795	,
Louis XVIII	Ferdinand IV
(Sous ces deux derniers rois: Convention	
nationale, jusqu'au 26 octobre 1795.	ÉTATS SARDES.
— A la Convention succède le Direc-	77
toire : le Corps législatif est divisé en	Victor-Amédée III.
Conseil des Anciens et Conseil des Cinq-Cents. — 18 brumaire an VIII.	Charles-Emmanuel-Ferdinand 1802
- Consulat : Buonaparte consul à vic,	victor-zammannet
1802 Empire: Napoléon, emperens	ROIS DE DANKMARK.
ues Français, 1804. Sa déchéance est	
prononcée le 2 avril 1814 par le sénat et promulguée le 4. Il se retire à l'île	Christiern VI 1808
et promulguée le 4. Il se retire à l'île	Frédéric VI, proclamé en 1808
GE IDE LOUIS A VIII gonverne -	
Actour de Rapoleon, 1 mars 1815, 111	Rois de Suède.
abdique le 21 juin. — Louis X VIII re-	
prend l'exercice de l'autorité.)	Gustave-Adolpha 1800
Rois D'ESPAGNE.	Charles XIII.
MOIS D METAGRE,	•
Charles IV abdique en 1808	ROIS DE PRURSE.
Ferdinand VII est proclamé le 19	Frédéric-Guillaume II 1707
mars	Frédéric-Guillaume III
	ozore - cantitumité TTT

BAVIÈRE	GRANDS-DUĆS DE TOSCANS.	
Maximilien-Joseph, roi de Bavière en	Perdinand-Joseph	
SAIE. Frédéric-Auguste, roi de Saie en 1806 WURTEMBERG. Guillaume, roi de Wurtemberg en 1806	triche, proclamée en , 1815	
Pays-Bas.	Hercule-Renaud	
Guillaume-Frédéric, roi des Pays- Bas en	Lucques Charles-Louis, infant d'Espagne duc de Lucques, proclamé en 1815	
Catherine-Alexiewna 1796 Paul Pétrowitz	Georges Washington.	
Doges de Ventse. Louis Manin. (Extinction de cette ** république.)	John Adams	

SECTAIRES.

Theophil	antronhes	h Poris.

en Pologne, en Russie, en Prance, en Ita-lie, en Espagne.

Affilies des sociétés secrètes, sous des Fanatiques dans le dénominations diverses, en Allemagne, Saxe et la Poméranie.

Fanatiques dans le pays de Bade, la

PERSECUTIONS.

Persécution, préparée par les Jansé-Persécution nistes et les philosophes, suscitée par les 1808 à 1814. Jacobins, entretenue par les Théophilanthropes et les autres sectaires, de 1790 à de Chine, persecution contre les mis-1800.

Persecution contre l'Eglise romaine de

En Asie, et notamment dans l'Eglise sionnaires et les nouveaux convertis.

ECRIVAINS ECCLESIASTIQUES.

1794. — Antoine-Henri Bérault-Bercastel, Jésuite, puis cure d'Omerville, dans lesquels elle est rédigée. On a prépuis chanoine de Noyon, né au diocèse de Metz, composa d'abord un poème étaient de Feller : c'est la partie la plus en douze chants sur la terre promise, négligée de l'ouvrage. Quoi qu'il en soit, où il mèle, avec assez peu de goût, la nous avons, sous le titre d'Histoire génecastel de l'histoire sur la compose de l'histoire génefable et l'histoire. Il commença à faire rale de l'Eglise, refondu, rectifié et comparaître, en 1978, une Histoire de l'E-plété tout le travail de Bérault-Beroastel, glisé, qui s'arrête à 1921; elle a eu du et nous l'avons continué jusqu'à nos jours dans tre éd

179 Fésuit torien i'est e rens. disser gleuse tières milièr écrits Creine Journ Murat du du éditio in-fol de Co nise, OEuv 5 vol Apolo semba arrêt 1758. de ce contro défens ennen fit pa a vol. nius 1 réfute un de sous le avoir Pistoi Rome fois d nemia theim de Ti iracto sion s dela palais rani, dans lui at eccles il réfi fense de 1 fesse pieno Marc

> Rom velle:

> nales Jour d'apı

dans l'esprit des doctrines romaines. No-jdans ces capitales. Zaccaria, dont nous ne

rens. La liste de ses opuscules et de ses dissertations annonce une lecture prodi-gleuse et une critique très-vaste. Les ma- né à Saint-Maximin, en Provence, vers dissertations annonce une lecture prodigleuse et une critique très-vaste. Les matières ecclésiastiques étaient surtout familières à Zaccaria. Un de ses premiera
crits paraît être la Suite des ci-éques de
crits paraît être la Suite des ci-éques de
crits paraît être la Suite des ci-éques de
crimone, 17/9, Il rédigealt alors un
Journal à Modène, et succéda au savant
Muratori dans la place de bibliothécaire
du duc. En 1755, il donna une souvelle
edition des OEuvres de Tamburini, 3 vol.
ques opuscules; par exemple, des Méin-folio, avec des notes, et une Réfutation
de Concina et de Dincili. Il publia à Venlse, en 1759, un projet d'édition des
OEuvres de S. Isidore de Séville, en
5 vel. in-folio. On le dit anteur d'une
Apologie de la Théologie morale de Busembaum, qui fut condamnée au feu par
arrêt du parlement de Paris, du 10 mars tique sur les Ameniens, en un volume;
1758. En 1760, Zaccaria se rendit éditeur
de cette Théologie, et, lors de l'éclat dium historique de la nation arméniens, en de cette Théologie, et, lors de l'éclat dium historique de la nation arménienne.
contre les Jésuites en France, il prit leur II défond dans ces deux ouvrages l'Egitse
défense dans plusieurs écrits dont leurs d'Arménie, que quelques théologiens
ennemis lui firent un crime. En 1768, il taxaient d'hérèsie.
fit paraître l'Anti-Febronius, en italien, a vol. in 40, et en 1772, l'Anti-Febro. nius venge, en latin, 4 vol. in-80, où il CARD, chanoine de Saint-Honoré, a Puris. refutait à la fuis, et l'auteur principal, et prieur de Bonrepos, secrétaire de l'arche-un de ses défenseurs, qui s'était caché veché sous de Beaumont et de Juigné, né sous le nom de Théodorus a Palude. A près au diocèse de Rouen en 1728, est princi-avoir résidé successivement à Modène, à palement connu par se Traduction des Pistoie et à Turin, Zaccaria fut appelé à Vies des Saints, en 12 vol., 1763 et 1783. Rome par Pie VI, qui se servit plusieurs Godescard fut aidé dans ce travail par fois de sa plume pour répondre aux enncinis du saint Siége. Dans l'affaire de Hontheim, Zaccaria composa, sous le nom de Théotime Eupistinus, un Livre des rétire tous des catholiques, dont l'imprestine confeit dit on qualques difficultés l'atteur avail de l'auteur anglisis, Alban
tine confeit dit on qualques difficultés l'atteur Le 38 volume i movimé després sion souffrit, dit-on, quelques difficultes Butler. Le 13º volume, imprime depuis, de la part du père Schiara, maître du saci en est point de la traducion de Godescard, palais, ou plutôt de la part du père Vai-mais de l'abbé Nagot, de Saint-Sulpice, rani, son confrère. Zaccaria aida Mansi Godescard commença un Abrégé de ce dans sa Collection des conciles. On même ouvrage, qui a été achevé par Bour-lui attribue un Supplément à l'Histoire dier-Delpuits, et publié, en 1802, en 4 vol. un attrione un Supptement à l'Aistoire dier-Desputis, et pointe, en 1802, en 2 voi.

ecclésiastique du père Alexandre, 1776, et
il réfuta le Capucin Viatore dans sa Déde l'Analyse de la foi divine, de Henri
fense des trois Papes et du concile romain
de 1725, 1782. En 1786, il fut fait professeur d'histoire ecclésiastique à la Sapience. Il coopérait avec Cuccagni et
Marchetti au Journal ecclésiastique, de
Marchetti au Journal ecclésiastique de
Barbou, 1785; une Traduction du traite

tre édition a 12 vol. in-8°.

1796. — François - Antoine Zaccana, derniers temps, et se distingue par son fésuite, né dans le Milanais en 1712, historien, philologue, antiquaire, théologien, s'est exercé sur une foule de sujets différens. La liste de ses onuscules et de l'Eglise à une époque où ils étaient rens. La liste de ses onuscules et de ses

(21 août.) - Jean - François Gones -Rome, que l'on voulait opposer aux NouNelles ceclésiastiques de Vienne, aux Anet des Essais historiques et critiques sus
nales ecclésiastiques de Florence, et au
la suppression des monastères et autres
Journal littéraire de Milan, tous rédigés établissemens pieux en Angleterre, trad'après les fausses idées qui dominaient duits de l'anglais (de Dodd, dans son

1802

en 1815

1805

, en Ita-Bade , la

naine de l'Eglise

es misertis.

e l'esprit h a pré volumes la plus en soit, ire geneé et comeroastel, nos jours flexions sur le duel, traduites de l'angluis, 1801, Il a laissé en manuscrit une His-toire du cardinal Polus; la Traduction père Gerdil fut fait cardinal in petto i il ne

1771, in -8°; une Lettre sur le diner du en 1798, il se retira dans le Plémont.
counte de Boulainvilliers, de Voltaire; Cette révolution ne le priva que de peu
le Catéchisme philosophique, 1777; des de chose, parce qu'il n'était pas riche,
Discours sur divers sujets de retigion et et il ne vit dans le rétablissement de l'aude morale, 1778; une edition augmentée torité pontificale à Rome, en 1800, que de l'Examen de l'évidence intrinsèque du le retour de l'ordre et de la paix. La ce l'examen de revidence invinseque du le retour de l'ordre et de la pair. La christianisme de Jenyns, 1779; l'Examen d'apartial des Epoques de la nature, de imprimés séparément. On en réunit ea-Bufton, 1780; le Coup d'œil sur le consuite plusieurs dans une édition faite à grès d'Ems, 1787; le Veritable état du Bologne, en 1784, en 6 vol. in-4°. En différend entre le nonce de Cologne et les 1800, le père Fontana, général des Barna-éleoteurs, 1787; le Recueil des représenbites, et le père Scala, en entreprirent une tations des Brabançons, en 16 vol. Feller nouvelle édition besucoup plus complète. rédiges longumps le Journal historique Les quatre premiers volumes parurent cette et littéraire qui s'imprimait à Luxem-annee-là, avec un Eloge littéraire du carbourg, puis à Liège, et dont le recueil dinal. Le premier volume embrasse des forme 60 volumes. Sa louable opposition écrits qui ont la plupart rapport à l'éduaux mesures de l'empereur Joseph II cation. Il renferme l'Anti-Emile, ou Rel'a peut-être entraîné trop loin. Son Die-flexions sur la théorie et la pratique de tionnaire historique a obtenu huit édi-l'éducation contre les principes de Rous-tions. La huitième a été donnée par nous, seau, dejà imprimé a Turin en 1765; en 20 vol. in-8°. Dans une édition de la l'Examen d'un article du Journal encybulle Auctorem fidei, faite à Dusseldorf, clopedique, concernant les reflexions pre-Feller inséra quelques notes tendantes à cédentes; les Considérations sur les études justifier le synode de Pistoie, et que le de lu jeunesse, en italien; un Plan d'écardinal Gerdil a réfutées. Cet écrivain ludes pour un jeune seigneur; le Compte avait un zèle vif, mais on lui désirerait que que fois plus de critique et de mesure. des l'institutions de logique en latin, et C'étatt d'ailleurs un houme vertueux, des Pensées sur les devoirs des différens estimable et instruit. Quelques-uns de detats de la vie. Les quatre volumes suises ouvrages parurent sous le nom de vans traitent presque en entier de la mé-Flexier de Reval, anagramme de son uphysique. Gerdil y refute quelques-nom.

GERDIL, cardinal, ne à Samoëns en Savoie, qui est tout en latin, contient des Disle 23 juin 1718, entra chez les clercs régu-cours et un Cours de philosophie, et le Îters Barnabites, et fut professeur de theo-septième roule sur le droit civil et politilogie à Turin, Son mérite le fit choisir pour que. Ces trois derniers tomes parurent en précepteur du prince de Piémont, fils de 1807. Dans le huitième, on trouve un Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, Traité des combats singuliers, publié Il composa pour ce prince plusieurs bons pour la première fois à Turin en 1759, et

Histoire de l'Eglise), 1791; Eloges de vicaire apostolique des Indes au delà da l'abbe Bergier, et de l'abbe Legros, inse Gunge; mais cette mission n'eut pas de res dans les Annales catholiques; Re suite, parce qu'on ne voulut pas priver suite, parce qu'on ne voulut pas prives l'Europe des travaux et des services d'un toire du cardinal Polus; la renduce ; fut déclaré que le 15 septembre autres, et de l'Histoire du sacrilége, de Spelman; fut déclaré que le 15 septembre autres, et de l'Index et de Fondemens de la Religion chrétienne, devint auccessivement prétet de l'Index et de Challoner; des Sermons de Sherlock; de la Propagande. Honoré de la confinue des papes Pie VI et Pie VII, il fut sou-1802 (a3 mai). — François-Xavier stances les plus difficiles. Ses connais-ma François-Xavier stances les plus difficiles. Ses connais-ma François-Xavier stances les plus difficiles. Ses connais-mant sa piète, sa sagesse, sa conduite ché su saint Siège et à sa Société. Ses ou-toujours égale et soutenue, lui conci-trages sont : Jugement d'un écrivain pro-tialent, encore plus que ses dignités, le respect général. Obligé de quitter Rome défend le sentiment de Malebranche sur (12 sout.) - Hyacinthe - Sigismond l'origine de nos idées. Le sixième volume, ouvrages, et cherche surtout à lui inspirer recommandable par la raison, la force et la connaissance et l'amour de la religion. la logique; un Discours sur la nature et A la mort du cardinal Percoti, Barnabite, les effets du luxe, imprimé aussi à Turin il fut nommé évêque de Dybonne, et en 1767, et où l'auteur réfute Montes-

quier mens ADSS DUYE Pas to de la le jou des s Bianc tans impri vans sition en iu tions princ sinsti Cet forme ges ir dans tions philo que l plus un E fute E defen a ens ques lumes culièr contie à l'E Opnsc chiqu plan o pour de l'E

des p les Le l'insti un car ses le de Jos

en en

phlets avait o

ce que

été an

nales

Floren Le ton

logie d ques c ques s

relativ

nal lui logiens de Eu l'Exat delà de pas de prives es d'un 1777, le 10 fil ne vant, et Index et phiance fut soucirconconnaistéresseonduite nités, le er Rome iémont. e de peu s riche, de l'au-800, que paix. La d'abord unit ena Barna rent une omplète. entuette du carasse des à l'édue, ou Rdtique de le Kousn 1765; al encyons prees diudes lan deeCompte idmont; latin, et différens mes snie la méuelques-Wolff, et nche sur volume, des Disie, et le et politi-urent en puye un publié 1759, et force et

ature et

à Turin Montes-

quieu; et des Règles de conduite pour par l'évêque de Noli (B. Solari) d la quieu; et ues negres as concaute pour par seveque de 1701 (B. Solari) à la une princesse maride, avec quelques fragmens historiques. Le tome nenf, qui est contre le synode de Pistole, A la suite de
aussi de 1807, est rempli en entier par un l'Examen, on trouve des Remarques sur
auvrage important, mais que l'auteur n'a
quelques notes de Feller, dont il a été
pas terminé. C'est l'Introduction à l'étude question dans la notice précédente. Ende la religion, qui, lorsqu'elle avait vu
le jour en 1856 avait securille eveit vu
le jour en 1856 avait securille en direction de la metalli les directions au manuelle de la metalli les directions de la bulle 1850 de la bulle de la section de la bulle de la metalli les directions de la bulle de la bulle de la bulle de la metalli les directions de la bulle de la bull le jour, en 1755, avait recueilli les éloges Traité sur la primauté du pape, un autre des savans, de Jean Lami, de Zanotti, de sur le mariage et sur les droits de l'Eglise Bianchi, de Bottari, et même des protes-à cet égard, des observations sur un livre tans Dutens et Brucker. Le tome dix, du père Galiffet, un nouvel Examen de imprimé en 1808 ainsi que les trois sui-l'opposition de l'évique de Noti à la bulle vans, commence par une Courte exposi- Auctorem fidei, et de sa Lettre aux consition des caractères de la vraie religion, stitutionnels, en 1801, et une réponse à en italien. A la suite sont des Considéra- l'archevêque d'Embrun, Plusieurs volutions sur Julien, où l'auteur juge ce prince, non d'après les écrivains ecolé mes de cette édition qui devaient renfermer quelques écrits de théologie, et suralastiques, mais d'après les auteurs païens. tout des traités de morale, ne furent point Cet écrit, plein de critique et de nerf, publiés immédiatement, à cause des trousorme une excellente résutation des élo-bles de l'Eglise et de l'usurpation de es intéressés qu'on a donnés à Julien Rome. dans les derniers temps. Des Observations sur le sixième tome de l'Histoire philosophique de Raynal font regretter war, chanoined'Amiens etablé de l'Oroy, que le cardinal Gerdil n'ait pas poussé né à Etampes en 1717, mort à Fontaine-

1803 (27 novembre). — Antoine Gutplus loin son travail sur ce sujet. Dans bleau, où it s'était retiré lors de la révoun Essai d'instruction théologique, il ré- lution, fut d'abord professeur de rhétorifute Bayle, le Système de la nature, et les que au collége de Plessis, et acquit au défenseurs de l'antiquité du monde. Il y bout de vingt ans le titre d'émérite. Il a ensuite des Observations sur les Epopublia, en 1754, les Observations, de,
ques de la nature, de Busson. Les volumes suivans sont consacrés plus partipostolat de S. Paul, avec la Traduction
culièrement à la théologie. Le onzième
de deux Discours sur l'excellence intrincontient trois Dissertations qui sont suite séque de la religion chrétienne. Il traduià l'Essai théologique précédent; des sit aussi les Observations de West sur
opuscules relatifs à la constitution hierarcitique de l'Estieu des Baurques au la le Léves-Chrète mais son conseque la lachique de l'Eglise; des Remarques sur le de Jésus-Christ; mais son ouvrage le plus plan des docteurs de Sorbonne, en 1718, célèbre est intitulé Lettres de quelques pour la réunion de l'Eglise grecque et Juifs d Voltaire. La première édition vit de l'Eglise romaine; un Traité du droit le jour en 1769, et il s'en fit successides papes dans l'Eglise, contre Slevogt, vement plusieurs, que l'auteur a beaucoup théologien à Iéna, et des Remarques sur augmentées. Voltaire, quoique blessé par les Legons canoniques de Lakics, sur l'abbé Guénée, rendit justice à son te-l'institution des évéchés. Ce Lakics était lent : Le secrétaire juif, dit-il, lettre du un canoniste allemand, qui cherchait, par 8 décembre 1777 à d'Alembert, n'est pas ses leçons, à concourir aux innovations sans esprit et sans connaissances ; mais il de Joseph II Le tome douze est consacré est malin comme le singe. Il mord jusqu'au en entier à la réfutation de deux pam-sang en faisant semblant de baiser la phlets contre le Bref Super soliditate, qui main. Guénée fut reçu à l'Académie des avait condamné le livre d'Eybel: Qu'est-Inscriptions eu 1778. Le cardinal de La ce que le pape? Ces deux libelles avaient Roche-Aymon, grand-aumonier, l'attaété annoncés avec éloge dans les An-Icha à la chapelle du roi à Versailles, et nales ecclésiastiques de Joseph Pagani à l'abhé Marie, son ami, instituteur des Florence, que le cardinal réfute aussi lenfans du comte d'Artois, l'engagea à Le tome treize contient encore une Apo-logie du Bref Super soliditate, des Remar-Guénée lut à l'Académie quatre Mémoires ques contre Launoy, et d'autres Remar-sur la fertilité de la Judée, qui offrent ques sur le Commentaire de Febronius, des réponses à quelques assertions des relativement à sa retractation. Le cardi-lincrédules modernes. Cet écrivain est nal lui oppose surtout l'autorité des théo-lencore auteur des Quakers à leur frère logiens français, de Thomassin, de Marca, Voltaire, 1768. de Eossuet. Dans le tome quatorze est — Adéodat I

- Adéodat Turcht, évêque de Parme, l'Examen des motifs de l'opposition faite né en 1724, était religieux Capucin, et fut achevée, on le nomma à l'évêché de Il fut depuis 1800 consulteur de la Con-Parme, et il alla à Rome pour se faire sa- grégotion de l'Index et inspecteur des étu-crer, suivant l'usage des évêques d'Italie. des de la Propagande. La majeure partie On lui fit signer alors une rétractation de ses ouvrages a pour objet la langue dont nous ne connaissons pas bien l'objet, sanscritt et les autres idiomes de l'Inde. Le cardinal Gerdil et le prélat della So. Nous citerons : De latinis sermonis orimaglia furent ocux qui le porterent a gine, et cum orientalibus linguis concette démarche. Peut-être le père Turchi nexione; India orientalis christiana, de avait-il été ébloud d'abord par les écrits flusifica S. Pancratiimartyris disquisitio. des théologiens de Pavie. Quoi qu'il en soit, il fut sacré le 21 septembre 1788, et se montra toujours depuis attaché au saint nise en 1733, prêtre de l'Eglise de Saint-Siège. On a quatre volumes deses Home | Cassien, professeur de langues orientales lies, prononcées en différentes circonstendants les écoles publiques de Venise, a ces. Il y en a une entre autres pour la fête donné plusieurs ouvrages, tels qu'une du bienheureux Barthélemi de Bragance, Phraséologie biblique, etc. évêque de Vicence, et Dominicain, mort en 1720, que Pie VI déclara bienheureux en 1794. Ces Homélies respirent la piété. STOLBERG, né en 1750 à Bramstadt dans le Il y a aussi du même auteur des Orai- Holstein, se convertit à cinquante ans à sons fundbres.

1804 (27 avril). - François - Antoine en 9 vol., a des continuateurs. DE LORENZANA, né à Léon en 1722, évéque de Placencia en 1765, archevêque de 1813 (4 janvier). — Christophe Mu-Mexico en 1766, archevêque de Tolède zawı, Jesuite, né à Vicence le 28 avril en 1772, fut cardinal en 1789. On lui 1724, fut un prédicateur de mérite, doit des éditions, entre autres des Pères de Tolède, accompagnées de doctes pré-

(23 novembre). - Etienne Borgia. cardinal, né à Velletri en 1731, fut elevé auprès de son oncle, l'archevêque de de rendre les plus grands services à la Fermo, et contracta sous lui le goût de cause de l'autel et du trône. l'étude. Il passa par différentes charges de la cour romaine, et fut fait cardinal le 30 mars 1789. Sécrétaire, puis préfet noine de Bergame, publia, en 1777, trois de la Propagande, il avait beaucoup de Lettres contre la Dissertation sur le rezèle pour les missions. Arrêté le 8 mars tour des Juifs à l'Eglise; en 1779, le 1798, lors de l'invasion de Rome, il fut Faux disciple de S. Augustin et de relaché vingt jours après, avec ordre de S. Thomas convaincu d'erreur, contre sortir de l'État romain, et se retira dans le livre intitulé : la Doctrine de S. Aul'Etat de Venise. Au retour de Pie VII, gustin et de S. Thomas viotorieuse de il se livra de nouveau au soin des mis-celle de Molina, imprimé à Paris en sions, et c'était pour les rétablir en 1764, et publié en italien à Brescia en France qu'il accompagna le pape. Il 1776; en 1780, un Court Essai contre tomba malade pendant ce voyage, et une critique de ce même ouvrage, par le mourut à Lyon. Le cardinal Borgia est P. Viatore de Coccagiio; en 1785, Hisauteur de plusieurs ouvrages de critique cet d'érudition, entre autres d'une Histoire de Coccagno; en 1785, Histoire de plusieurs ouvrages de critique cet d'érudition, entre autres d'une Histoire du Domaine temporel du saint la adressa, le 8 juin 1785, un Bref de Siège sur les deux Siciles, de la Confession de S. Pierre prouvée par les télicitation; ce qui put consoler Mozzi de sion de S. Pierre prouvée par les télicitation que prétendit faire de son moignages chronologiques, etc. Voyez Histoire l'abbé Bossi, chanoine de Milant l'Abrégé de sa Vie, en latin, par le dans le livre qui parut en 1788 sous ce père Paulin de Saint Barthélemy. 1805 titre : Le catholicieme de l'Eslise d'Upère Paulin de Saint Barthélemy, 1805. titre : Le catholicisme de l'Église d'U-

1806 - Paulin de Saint-Barthélemy ou plutôt Jean Philippe Wendin, Carmel

fut choisi pour précepteur de l'infunt déchaussé, né à Hosen, en 1748, étudis à D. Louis, prince de Parme, fils du duc Prague, passa quatorze années dans les mis-Ferdinand. Quand l'éducation du prince sions des Indes, etrevint à Rome en 1798.

- Jean-Baptiste Gallicioli, né à Vedonné plusieurs ouvrages, tels qu'une

la religion catholique. Son grand ouvrage, l'Histoire de la religion de Jesus-Christ,

comme le prouvent son Carême et ses Panégyriques qui ont été publiés. Il écrivit plusieurs opuscules contre le jansénisme, et pour défendre les droits du saint Siége. Son zèle pour la vérité et l'énergie de son talent l'ent mis à même

- Louis Mozzi, Jésuite, puis chatrecht.

- Alphonse Muzzarelli, théologica

de la en 17 Mona noine Pie V ses co usage gion, de tre sur d entro phe; et l'i Bonn l'autr comp usage dieus Mari Il me **18ء** عيد

> 179 liabul la cat 180

liabul Paris.

180

tudia a les misn 1798. a Con-les étupartie langue l'Inde. nis ori-is con-ana, de juisitio.

d à Ve Saintientales enise, a qu'une

omte pa tdans le te ans à ouvrage, -Christ,

he Mv-28 avril mérite, t ses Pal écrivit janséroits du vérité et à même ices à la

uis cha-

77, trois ur le re-1779, le in et de , contre e S. Auieuse de Paris en escia en i contre e, par le 85, *His*nouvelle Pie VI Bref de Mozzi de de son le Milan, sous co ise d'U-

icologica

de la Pénitencerie à Rome, né à Ferrare Ce vertueux et savant ecclésiastique dirien 1749, fut d'abord Jésuite, résida à genit à Ferrare une congrégation dite Monza et à Parme, et devint ensuite cha- de la Jeunesse studieuse. On publia à noine de Ferrare. Appelé à Rome par Rome, en 1807, un opuscule de lui, inti-Pie VII, il s'y fit estimer par sa piété et tulé: Origine de la juridiction des évé-ses connaissances. Il est auteur du Bon ques dans leur diocèse; et, en 1814, une usage de la logique en matière de reli-Dissertation sur le droit du pape de desgion, Rome, 1807, 10 vol. C'est an recueil lituer les évêques. Nous avons puisé dans de trente-trois opuscules, ou dissertations ses opuscules la matière de plusieurs dissur différentes matières. Nous citerons sertations dont l'Histoire générale de entre autres les Méditations du philoso- l'Eglise est accompagnée. phe; l'Emile détrompé, contre Rousseau, et l'Examen de quelques opinions de Bonnet de Genève, l'une sur les miracles, évêque de Citta-della-Pieve, né en 1743, l'autre sur la résurrection. Muzzarelli entra dans l'ordre de Ssint-Dominique, composa divers ouvrages de piété, le Bon et fut fait évêque en 1800. Il est princiusage des vacances pour la jeunesse stu- palement connu par sa Continuation de dieuse, le Carnaval sanctifie, l'Année de l'Histoire ecclésiastique d'Orsi. Ce prélat Marie, la Dévotion au sacré cœur, etc. a lairsé d'autres écrits. Il fit le serment, Il mourat à Paris, où il avait été amené, lors de la persécution de Buonaparte, et 🛍 1809, lors de la persécution de l'Eglise. le rétracta au retour du pave.

1814. - Philippe-Ange Becchetti.

CONCILES, SYNODES, ETC.

1797. — 1er Concile, ou plutôt conci-monastère de Carcaph, diocèse de Béryte, liabule des évêques constitutionnels dans 1810. — Réunion d'évêques à Baltila cathédrale de Paris.

1802. - 2º Concile, ou plutôt conci-tration des Eglises des Etats-Unis. liabule des évêques constitutionnels à

1806. - Synode, dit d'Antioche, aulreyaume d'Italie, à Paris.

nore, et règlement en dix-huit articles, dressé le 13 novembre, pour l'adminis-

1811. - Concile national, ou plutôt assemblée d'évêques de l'empire et de

FIN DU TOME DOUZIEME-

L'E

TABLE ANALYTIQUE

DES DOUZE PREMIERS VOLUMES

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE

DE

Abeila Acace impia Adelmia Adelm

TABLE ANALYTIQUE

DES DOUZE PREMIERS VOLUMES

DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE.

Abellard (Pierre). Y, 55.

Abbaye de Saint-Claude, établie par saint Romain et saint Lupient 11, 498.

Abbaye de Saint-Gal, ses commencements. III, 153.

Abbaye (I') de Jumiège rétablie par le duc Guillaume. IV, 454.

Abbaye de la Victoire. V, 242.

Abbaye d'Hierheld et de Fulde, leurs commencements. III 340.

ments III. 349.

ments III. 349.
Abbayes fondées. III, 239.
Abbayes fondées. III, 239.
Abbos de Palestine députés à Constantinople. II, 573.
Abbon (saint) de Fleury, martyr de la discipline monastique. IV, 251; ses écrits. IV. 239.
Abd-Ysu, patriarche d'Assyrie, écrit de Rome à Trente pour adhérer au concile. VII, 547.
Ablas (Iv. 4èque), son zèle imprudent. II, 294.
Abjuration du duc de Neubourg. VIII, 266.
Abjuration du patriarche des Nestoriens. XI, 242.
Abjuration en France. XII, 43.
Abolition des annates et de la dime en France.
XI, 588.

XI, 558. Aboubière. III, 496. Abrahamites découverts en Bohème. XI, 437.

Absurdités frauduleuses avancées par les Jansé-nistes contre la bulle d'Alexandre VII. IX, 189.

mistes contre la buile d'Alexandre VII. IX, 169. Abunaniel, celèbre maronie. IX, 99. Abus des Agapes réformés. II, 430. Abus des Agapes réformés. II, 430. Abus des femmes sous introduites. II, 452. Abus réformés à Rome dans un concile. III, 307. Abus supprimés par Pie V. VII, 590. Acace, sa confession. I, 255. Acace succède à Eusèbe de Césarée. I, 447; ses impiétés. I, 540. Acace succède à Eusèbe de Césarée. I, 447; ses impiétés. I, 540. Sa défection. II, 507. Il est excommunié par le pape. II, 514. Ses excès. II, 515. Sa mort. II, 527. Som nom et celui des autres patriarches schismatiques est flétri. II, 586. Académie de Liége. XI, 550.

Académie de Liége. XI, 550.
Acistus, évéque novatien; ses contradictions. 1,402.
Achilles (saint), trompé par Arius. 1,577.
Acier (lo baron d'), ses fureurs. VII, 505.
Acre pris par les croisés. V, 400.
Actes en faveur des jésuitrs. X, 471 à 558.
Actes du synode de Pistoie refutés. XII, 58.
Adalard de Corbie. III, 466. Il est maltraité injustement. III, 404.
Adalbéron, neveu de Saint-Uldarie, sa condiuto-

Adalate de Confer. III, 403.

Adalbéron, neveu de Saint-Uldarie, sa coadjutorerie. IV, 203.

Adalbert (St.), premier archevêque de Magdebourg ot apôtre des Sclaves. IV. 463

Adalbert (saint) de Prague. IV, 357.

Adalbert, fanatique. III, 345. Ses réveries. III, 546.

Adaldague (saint) de Brême. IV, 465.

Adamies (les), hérétiques. VI, 268.

Adamnan (saint), abbé de Hic. III, 277.

Addition du filioque, III, 464. Le pape refuse de l'admettre. III, 486.

Adélaide, impératrice; ses plaintes au concile de Plaisance. IV, 497.

Adelman, sa lettre à Bérenger. IV, 526.

Adelme (saint), évêque de Schirburn. III, 275.

Adolphe de Nassau succède à l'empereur Rodolphe. V, 425.

phe. V, 425.
Adon (saint), archevêque de Vienne. IV, 21.
Adreds (le baron des). VII, 505.

Adresse du clergé de Rennes à l'Assemblée nationale. XI, 574.

Adrien tout à fait changé en faveur des chrétiens. I, 149. Sa mort. I, 153

Adrien, pape, sa mort. III, 444.

Adrien, pape, sa mort. III, 444.

Adrien Il est force d'acceptor le pontificat. IV, 40. Il s'ingère dans le gouvernement politique. IV, 46. Son différend avec le roi et les évêques de France. IV, 76. Adrien IV, succède au pape Anastase IV, 78. Il reconnaît le roi de Sicile. V, 84. Ses brouilleries avec l'empereur Frédéric: V, 402.

Adrien IV, pape. VII; 53. Sa mort. VII, 85.

Eneas Sylvius, sès exhortations aux princes chrétiens. VI, 453. Il devient Pape aous le nom de Pie II. VI, 455. Son sèle contre les Turcs. VI, 455. Se patialité en faveur de Ferdinand d'Aragon. VI, 456. Son départ pour la guerre de Turquie, sa rétractation, VI, 409. Sa mort. VI, 470.

Aérius I, 475. Il act callé L 846. Se la lande par

sa retractation, vi, 409. Sa mort, vi, 470. Aétius I, 500. Aétius I, 473. Il est exilé. I, 516. Sa jalousie per-fide, II, 535. Il est assassiné. III 474. Affaires d'Adrien de Thèbes. III, 417. Affaire des billets de confession et des refus de sa-

crement. X, 280.

Crement. A. 200. Affaire du couvent de la congrégation. IX, 365. Affaire d'Etienne de Larisse. III, 14. Affaire de l'dvéque de Dol. IV, 428. Affaire des Gomaristes et des Arméniens. VIII, 529.

Affaire des Gomaristes et des Arméniens. VIII, 529. Affaire de Guillaume de Malestroit, évêque de Nan-

tes. VI, 438.
Affaire d'Hincmar de Laon. IV, 79.
Affaire d'Ibas. II, 461.

Affaires de Jean, prêtre de Chalcédoine, et d'Atha-nase, abbé de Taumat en Lycaonie. III, 448. Affaire de Jean de Falkemberg, YI, 257. Affaire du P. Lavalette. X, 409. Affaire du Marquis de Lavardin. IX, 545. Affaire du légat de Tournon. IX, 483. Affaire de Lothaire et de Valdrade, IV, 47. Affaire de Périgèncs de Corinhe. II, 304. Affaire de Philippe I, roi de France et de Bertrade. IV. 493.

IV, 493.
Affaire du P. Pichon. X, 224.
Affaire de P. Pichon. X, 224.
Affaire de la régale. IX, 261.
Affaire de Rothalde de Soissons. IV, 22.
Affaire du tribunal de la monarchie en Sicile. IX, 556.
Affaires d'Allemagne. XI, 308.
Affaires d'Allemagne. XI, 308.

Affaires d'Angleterre. I, 447. Affaires de Bohème. VI, 457. Affaires d'Espagne. VI, 486. Idem. III, 474. Idem.

IV, 546.
Affaires de Hollande. XI, 466.
Affaires du jansénisme en Hollande. X, 445.
Affaires du royaume de Jérusalem. V, 24.
Affaires de Naples. VI, 275.
Affaires de Palestine. V, 476. Idem. V, 449.
Affaires de la religion dans la hauto-Asic. V, 498.
Affaires de la religion dans la hauto-Asic. V, 498.
Affaires de la religion dans la hauto-Asic. V, 498.
Agabe prophétise à Césarée. I, 72.
Agapit, le pape, envoyé en ambassade a Constantinople, III: 30, Sa mort. III, 32.

Agathe (Sainte).

Agathe (Sainte).

Agathon, pape, sa 'ettre justifiant l'emporeur Honorius. III, 251. Sa mort. III, 252.

Ageim (Anne-Marie), see erreurs. X1, 382.

Agnès, imperatrice, se retraite. IV, 389.

Agnès de Bohème (la bienheureuse). V, 507.

Agrippa, sa mort, 1, 58.

Agobard de Lyon. III, 528. Sa mort. III 559.

Aidain, cardinal, sa mort. VIII, 461.

Alain, cardinal, sa mort. VIII, 463.

Alainic conduit les Goths contre Rome qu'il livre au pillage. II, 203. Il set vaincu et tué II, 564.

Albert II, duc d'Autriche, succède à l'empereur Sigismond. VI, 533.

Albert de Strasbourg, son récit. V 556. Il est député vers le pape. V, 557.

Albouros (d'), cardinal, légat en Italie. VI, 45.

Albuquerque-le-Grand. VI, 595.

Alcoran. III, 494.

Aldric (Saint) du Mans. III, 560.

Alembert d'), sa brochure contre les jésuites. X, 451.

Alexandre (V), sa brochure contre les jésuites. X, 451.

Alexandre IV, 1257.

Alexandre IV, 1258.

Besandre III, appe. IV, 558. Ses exhortations à Harold, roi de Norwège. IV, 572.

Alexandre IIII, pape. IV, 558. Son obédience. VI, 206. Sa conduite et son caractère. VI, 207. Sa bulle contre Wiclef VI, 207. Sa mort. VI, 309.

Alexandre VI, pape. VI, 538. Ses manœuvres et soulèvement général des Italiens contre les Français. VI. 550. Son prétenda empoisonnement. VI, 582.

Alexandre VI, pape. VI, 538. Son décret en faveur des cérémonies chinoises. IX, 95. Son bref en confirmation de la bulle d'Innocent X. IX, 420.

Alexandre VII, pape. IX, 68. Son décret en faveur des cérémonies chinoises. IX, 93. Son bref en confirmation de la bulle d'innocent X IX, 120. Il condamne quarante-cinq propositions de mo-rale relachée. Sa déclaration touchant l'attrition.

Il condamne quarente-cinq propositions de morale relachée. Sa déclaration touchant l'attrition. 1X, 475. Sa mort. Ses qualités. IX, 475. Alexandre VIII, pape. IX, 548. Sa mort IX, 526. Alexandre (Saint) condamne Arius en plein concile. 1, 578. Ses lettres. I, 579. Alexandre (Saint) le charbonnier. I, 237. Alexandre (Saint) de Constanticopie. I, 439. Sa mort. I, 447.
Alexandre d'Hiéraples, son obstination. II, 397. Alexandre (Saint), instituteur des Acemètes. II, 339. Alexandre (Saint), instituteur des Acemètes. II, 339. Alexandre prise par le roi de Chypre. VI, 34. Alexandre prise par le roi de Chypre. VI, 34. Alexandre prise par le roi de Chypre. VI, 34. Alexandre prise par le roi de Chypre. VI, 34. Alexandre prise par le roi de Chypre. VI, 35. Ses constitutions IV, 557. Il implore le secours des croisés. V, 221. Ils lui soumettent sa capitale. V, 222.
Alfrède, roi d'Angleterre, ses succès contre les Normands. IV, 402.
Alfard (Saint), martyr en Suède. IV, 374.
Alleman (I'), cardinal. VI 324.
Alleman (I'), cardinal. VI 324.

Alleman (d'), cardinal, VI 324 Almeida (François d') premier vice-roi des Indes. VI, 395.

VI, 595.
Alphonse d'Aragon, ses succès contre les Maures.
IV, 584.
Alphonse, roi d'Aragon, renouvelle le schisme dans ses états. VI, 275. Il est retiré du schisme par le cardinal de Foix.VI, 280. Il ser réconcilité avec le vrai pape. VI, 564. Sa mort. VI, 448.
Alphonse-le-catholique, ses victoires sur les Sarrasins d'Espagne. III, 537.
Alphonse-le-chaste, ses succès contre les Maures.
III 447.

Alphonse I Alphonse, roi de Naples, sa terreur et son abdica-tion. Vi, 549

Amplaire, roi de Léon, est excommunié. V, 243.
Amplaire, diacre de Metx, III, 496.
Amalaric, roi des Visigothe. II, 482.
Amalaric, roi des Visigothe. II, 482.
Amalaric, roi des Visigothe. II, 482.
Amalaric roises contre la France. VI, 409
Angleis croises contre la France. VI, 409
Angleis croises contre la France. VI, 409
Angleis roises contre la France. VI, 409

Amand (Saint), ses courses apostoliques. III, 204. Ambassade envoyée du Japon au pape. VIII, 425. Ambassade des Tortares vers saint Louis. V, 541. Ambassadeurs d'Alexis Comnène au concile de Plai-sance. IV, 497.

Ambassadeurs tartares au concile de Lyon. Y, 599.
Ambassadeurs tartares au concile de Lyon. Y, 599. Ambassadeurs tartares et aleins à Avignon. V, 558. Ambassadeurs des divers princes au concile de Pise. VI, 199.

Pise. VI, 499.
Amboise, cardinal. VI, 564 II est déçu dans sa pretention au pontificat. VI,586. Sa mort. VI,614.
Ambroise (saint), son élection. I, 617. Sa prédiction. II, 42. II est persécuté par l'impératice Justine II, 46. Ses hymnes, II, 50. II baptiso Saint-Augustin. II, 57. Son ambassade vers Maxime, ròtd. II refuse l'entrée de l'église à Théodose. II, 74. Sa lettre à Théophile d'Alexandrie. II, 78. Il ressuscite un enfant. II, 87. Ces dernières actions. II, 42. Sa dignité et son affabilité. II, 444. Sa mort. II, 435. Ses funérailles. II, 446.

les. 11, 145.
Ambroise (le bienheureux), dominicain. V. 386.
Amédée de Savoie (le bienheureux). VI, 488.
Amédée, duc de Savoie est déclaré pape par le conciliabule de Bâle. VI, 352. Il est mécontent de son conciliabule. VI, 360. Sa renonciation. VI, 382.

395. Amédée-Victor, duc de Savoie, variation dans sa conduite à l'égard des religionnaires. IX, 298. Ametot, sa commission à Rome. IX, 566. Améric Vespuce donne son nom aux découvertes de Colomb. VI, 554. Amnon (saint). I, 409. Amnon (saint), archevêque de Cologne. IV, 256. Amolon de Lyon, ses lettres contre les prestiges. III, 569.

III, 569. mphilogue (saint) d'Icône. I, 598. Il excite le zèle de Théodose. II, 58.

de l'héodose. II, 38.
Amurat, sa trève avec le roi de Pologne. VI, 369.
Anabaptistes, leurs commencements à Wittemberg
VII, 66. Ils s'établissent à Munster. VII, 468.
Ils en deviennent maltres. VII, 498.
Analyse de Bayle dénoncée au parlement de Paris.
X, 366. El e est condamnée. X, 369.

X, 366. El e est condamnée. X, 369. Ananie le grand prétre. I, 73. Ananus déposé du Pontificat. I, 84. Ses malédic-tions. 4, 98. Anarchie en Lombardie. III, 82 Anarchie en Pologne. IV, 307. Anastase empereur. II, 527. Il meurt dans un ac-cès de frénérie. II, 584. Anarchie. successaux de Flavien. professe la vraie

Anatolius, successeur de Flavien, professe la vraie foi. II, 448.

Anastase, empereur, refuse de reconnaître Philippique bérétique. III, 284.
Anatolius rend sa foi suspecte. II, 474.
Anastase (le pape) II, 539. Sa lettre au roi Clovis. II, 545. Sa lettre à l'empereur Anastase

Anastase (saint) patriarche d'Antioche, 111. 78. Anatomie de l'homme par le chancelier Fromond. VIII, 485.

VIII, 485.

Anathème prononcé contre les trois chapitres et contre leurs auteurs. III, 52.

Andelot (d') est dénuncé au roi Henri II, de France, comme hérétique. VII, 440. Il est convaincu et emprisonné. VII, 444.

Anderson, chancelier de Suède, VII, 76.

Andres, son livre est condamaé par l'archevêque de Toulouse. XI, 320.

André d'Avellino (saint). VIII, 349.

André d'Avellino (saint). VIII, 375.

André (saint) de Calybite. III, 375.

André (saint) Cormu. VI, 57.

André (saint) Cormu. VI, 57.

André (saint) Cormu. VI, 57.

Andronio (saint), com martyre. I, 352.

Andreo (saint), Cormu. V1, 57. Andronio (saint), son martyre. I, 332. And onio II, sucoède à son père Michel Paléologue. V, 409. Il rétablit le schisme en Grèce. V, 412. Anecdote (fausseté d'une) relative à l'abbé de Te-nim. X, 404. Anglais (lee) orientaux reviennent à la pureté de la

VIII, Anne d Son a Anne d factio Sa m Annet (Annone

2 pède Ansbert Anselme tion e franc. Contro en Ite 514. 8 Anselme nople.

de so Manto Aastreni Anthelm Anthrop Anthuse Antime (Antimon Antioche Anti-pap Anti-pap Antiquite don qu elles. I Antiquite

Antoine vient à montag

nastère défend à Cons 433. S de sain Antoine o Antoine pureté succès Antonien Antonin f Antonin (379.

Eusèbe Antonina Aphraate Apiarus (Apocalypa Apollinair Leur co Apollone Apollone Apollone Vespasition. I,

Antonin

Apollonie Apologie Alexis, pa Apologie IX, 130 Apologie Apologie 5:0. A Apologie deuxièn Apologie

I, 149. Apologie Apostasie Apostasie et celle Apostasie Cologne Apostasie Apostasie , 204. , 125. 541. o Plai-

7,592. 7,558. cile de lans sa

/1,641. prédic-ratrice baptise le vers iglise à le d'A-11, 87 et son mérail-

, 386. ile con ntent de on. Vi dans sa , 298.

rertes de , 256.

e le zèle VI , 369. lemb 11, 168. le Paris.

malédic-

s un ace la vraie Philippi-

roi Clo-Annstase

1. 78. romond. pitres et

e France, raincu et

chevêque 588.

léologue. V, 412. é de Teeté de la

convent

VIII, 471. 11 rentre dans l'ordre des capucins. VIII, 258.

viii, 338.
Angelus (institution de l'). VI, 485.
Anne de Boulen, femme de Henri VIII, VII, 449.
Son suppliec. VII, 217.
Anne de Montmorency (le connétable), chef de la faction rivale de la maison de Guise. VII, 461.
Se mort. VIII, 2.

Sa mort, VIII, 2.

Annet (Pierre), est condamné en Angleterre. X, 463.

Annonciades celestes fondées. VIII, 285.

Anscaire (anint), apôtre du Dancmarck et de la zuéde. III, 541. Sa mission. III, 531.

Ansbert (saint), archevêque de Rouen. III, 256.

Anschme (saint), abbé du Bee. IV, 453. Es pénétration et sa doctrine. IV, 453. II succède à Lanfranc sur le siège de Cantorbéry. IV, 499. Il écrit contre Roscelin. IV, 506. Il est persécuté et va en Italie. IV, 526. Son accord avec le roi. IV, 514. Ses écris. IV, 545.

Anselme d'Hayelberg. son ambassade à Constanti-

Anselme d'Havelberg, son ambassade à Constanti-

Anselme d'Havelberg, son ambassade à Constantinople. V, 46.
Anselme (saint) de Lucques. IV, 442. Il est chassé
de son église par les schismatiques et meurt à
Mantouc. IV, 445.
Ansteniome (saint). I., 245.
Anthelme (saint) de Bellai. V, 407.
Anthropomorphites. II, 162.
Anthuse (saint). III, 462.
Anthuse (saint). III, 462.
Antime (saint), son martyre. I, 522.
Antimonéens anglais. XII, 255.
Anti-pape (P) chassé. II, 275.
Anti-pape (I) chassé. II, 275.
Antiquité de la persuasion des peuples touchant le
don qu'ont les rois de France de guérir les écrouelles. III, 47.

don qu'ont les rois de France de guérir les écrouelles, 111, 47.
Antiquité de la religion chrétienne. I, 4.
Antiquité de la religion chrétienne. I, 4.
Antiquité de la religion chrétienne. I, 503. Il
vient à Alexandre. I, 5344. Il se retire sur la
montagne de Colsim. I, 406. Il visite les monastères de Piper. I, 440. Sa sœur. I, 440. Il
défend la foi contre les Ariens. I, 427. Il éçrit
à Constantin. I, 438. Son xèle pour la foi. I,
433. Sa fin. I, 436. Son corps en France; feu
de saint Antoine. IV, 363. Non corps en France; feu
de saint Antoine. IV, 364. Antoine (saint) de Padoue. V, 296. Il soutient la
pureté de l'institut de saint François. V, 297. Ses
succès apostoliques et sa mort. V, 298.
Antonien raffermi contre le schisme. I, 274.
Antonin (saint) élevé sur le siège de Florence. VI,
579.

379.
Antonin d'Ephèse, dénoncé comme simoniaque par
Eusèbe de Cilbiano. 11, 467.
Antonins (les) institués. 17, 518.
Aphrante (saint). 1, 608.
Apirarus (affaire d'). 11, 308.
Apocalypse. 1, 423.
Apollinaires (les deux), leurs ouvrages. 1, 525.
Leur condamnation. 11, 23.
Anoilo. 1. 55.

Apollo. I, 55.

Apollone (saint), son martyre (sénateur). 1, 491. Apollone (saint) solitaire: 1, 544. Apollone de Thyane. 1, 64. Il se rend près de Vespasien. 1, 403. Il est accusé de conspira-

respassen. 1, 103. Il est accusé de conspira-tion. I, 125. Apollonie (sainte) vierge; son martyre. I, 239. Apologie d'Arnobe. I, 345. Alexis, patriarche; son avarice. IV. 342. Apologie (l') des casuistes du P. Pirot condamnée. IX, 130.

1A, 130.
Apologie des Annates XI, 496.
Apologie d'Ennodius pour le pape Symmaque. II, 5:0. Autre apologie. II, 550.
Apologie de Justin pour les chrétiens. I, 454. Sa deuxième. I, 467.
Apologie de Justin pour les chrétiens. I, 454. Sa pologie de Quedes I. 448. Apologie d'Apicide.

Apologie de Quadrat. I, 148. Apologie d'Aristide. Apologie d'Apollinaire et d'Athénagore. I, 178.

Apostaci de Apolimaire et d'Athénegore, 1, 478. Apostaci des constituitonnels, XII, 47. Apostaci du grand-maître de l'ordre Teutonique, et celle du landgrave de Hesso, VII, 99. Apostacie d'Herman Werden, archevêque de Cologne, VII, 263.

Apostasie de Cordelier Jacques Bernard. VII, 224. Apostasie et ravages des Slaves. IV, 37.

Apostasie et généreux retour d'un jeune Armenien. XI, 6.

Apostasie de Truschsis, archevêque de Cologne.

VIII, 85.

Apostais et libellatiques. 1, 262.

Apotres flagoliés. 1, 22. Appares flagoliés. 1, 22. Apparition de la Croix à Constantin. I, 348. Appels et fourberies des Donatistes, 1, 368.

Apparition de la Croix a Constantin. 1, 548. Appels et fourberies des Donatistes. 1, 568. Appeldu duc d'Autriche contre quelques décrets du pape. V1, 465.

Appel des quatre évêques de la Sorbonne contre lu bulle Unigenitus. IX, 604. Appels achetés à prix d'argent. IX, 605. Appel secret du cardinal de Nosilles. IX, 609. Il est publié. Ibid. Leur condamnation. IX, 644.

Appendice. XII, 556.
Approbation authentique des clerca réguliers de la Compagnie de Jésus. VII, 253.

Apri (Jean d'), éiu patriarche. V, 555.

Apudier de Priscille. 1, 55.

Arubes (les) font fleurir les lettres. III, 397.

Arbitrage des papes. IV, 417.

Arcade; sa générosité. I, 290.

Arcade; son caractère II, 455. Sa loi contre les asiles. II, 452. Sa mort. II, 202.

Archevêque (1) d'Armogh s'élève contre les privitéges des ordres mendiants. VI, 20.

Archevêques de Cologne dignitaires à Rome. IV. 349.

Archevêques de Cologne dignitaires à Rome. 1V, 349.

17, 319.
Arétas (saint). II, 591.
Argens (le marquis d'), X, 346.
Argensa ed onne l'Empire au rhéteur Eugène. II, 85. Sa mort. II, 89.
Argim et Theutbold, compétiteurs pour le siéga de Langres. IV. 414.

de Langres. IV. 144.
Arialde (saint), martyr. IV, 584.
Arialde (saint), martyr. IV, 584.
Arianse, impératrice; sa religion. II, 574.
Ariansime, ses principaux fauteurs parmi les évêques. I, 589.
Arians reçus en Palestine. I, 584. Leurs trames contre saint Athanase. I, 439. Leurs cruautés. I, 471. Leur trame honteuse. I, 479. Leur animosité. I. 545.

mosité. I, 513.

1, 4/1. Lour trame honteuse. 1, 4/2. Leur animosité. 1, 543. Leur soumencements. 1, 500. Leur romaine. 1, 575. Leur soumission à l'église romaine. 1, 575. Leur soumission à l'église romaine. 1, 575. Arius se joint à Melèce. 1, 376. Ses blasphèmes. 1, 392. Il est rappelé. 1, 426. Sa mort funeste. 1, 440. Arménions (les), leur soumission au Saint-Siège. V, 63. Détails sur leurs usages et leurs fêtes. Xi, 26 à 44. Arméniens (les), schismatiques des Juifs, profitent du départ de Tahmas-Kouli-Kan, roi de Perse, pour les Indes, afin de persécuter les missionnaires et les catholiques. XI, 42. Leurs efforts demeurent sans résultet. X1, 23. Armistice de Bologne. XII, 446. Le Directoire refuse de le confirmer. XII, 417. Armogaste; sa confession. II, 442. Arnaud (Antoine), son caractère; il fait l'apologie de l'Augustinus. VIII, 532. Sa lettre à un duc et pair. IX, 74. Elle est condamnée par la Sorbonne. IX, 76. Il et retranché de la Faculté. IX, 77. Ses emportements. Ibid. Il reconnait l'inséparations de la charte de de la faculté. IX, 77. Ses emportements. Ibid. Il reconnait l'inséparations de la faculté du de de la faculté de bonne. IX, 76. Il est retranché de la Paculté. IX, 77. Ses emportements. Ibid. Il reconnaît l'inséparabilité du fait et du droit. IX, 133. Il propose un cas de conscience. IX, 126. Sa réplique à l'évêque d'Alet. IX, 128. Son attestation et a profession de foi. IX, 189. Sa mort. IX, 363. Son caractère. IX, 363. Arnaud (histoire du faux). IX, 327. Arnaud de Bresse. Y, 52. Il est remis au pouvoir du pape. Y, 88. Arnaud de Villeneuve, hérétique. Y, 485. Arnoult, couronné empereur. IV, 486. Arnoult, couronné empereur. IV, 482.

Arnoul (saint) de Soissons. IV, 446. Arnoult, couronné empereur. IV, 422. Arnoux (saint), évêque de Metz. III, 477. Arrêts et déclarations rendues contre les Hugue-

Arrets et declarations rendues contre les Bugue-nots. IX, 281.

Arrêts du Parlement de Pariscontre l'office et la fête de saint Grégoire. VII. X, 467. Contre la bulle Unigenitus. X, 295. Contre plusieurs livres philosophiques. X, 384. Rendu d'Icccasion de refus de sacrement le 40 janvier 4767. XI, 146. Arsace mis sur le siège patriarcal. II, 104.

Araène; sa calomnie. 1, 485. Arsène; Sa Calomnie. I, 455.
Arsène (saint), sa retraite. II, 438. Sa vie dans
la solitude. II, 455.
Arsène, le julf; ses fourbesses. III, 6.
Asconsion. I, 43.
Ascole (saint), se mort, II, 37.
Assassinat de l'évêque de Liège. V, 264.
Assassinaté de l'évêque de Liège. V, 264.
Assemblée de Bourges ob se fait la pragmatique sanction. VI, 352.
Ascemblée du clerué de France en 4844 et 1460.

Assembles ou VI, 358.

Assemblée du clergé de France en 1881 et 1682; X, 373. Assemblée du clergé de France. X, 295.

Assemblée du clergé de 4765; elle d'esse une instruction dogmatique. X, 185. Circulaire aux évêques. Le Parlement proscrit lés actes de l'assemblée et sa circulaire. Elle porte ses plaintes à Louis XV. XI, 439; elle continue ses opérations. XI, 443. Elle usapend ses séances le 2 octobre. Adhésion du corps épiscopal à sa doctrine. XI, 415. Elle censure les actes du conciliabule d'Utrecht. II, 448.

Argemblée du clergé de 4775; mesures qu'elle adopte contre les progrès de la philosophie. XI, 507. Elle flétrit particulièrement quatorre ouvrages. XI, 508. Elle récompense les écrivains roligieux. XI, 509. Assemblée de 4780. XI, 585. Assemblée de 4789; elle demande les érais géuéraux. XI, 509.

585. Assemblée de 4789; elle demande les états généraux. XI, 500. Assemblée d'évêques à Dublin. XII, 458. Assemblée de dix-sept évêques à Florence. XI, 465. Elle est dissoute parce qu'elle ne se montre pas favorable aux projets deficer. Impression des documents relatifs à cette assemblée. XI, 466. Assemblée d'évêques et de docteurs à Paris. VI, 145. Assemblée des Préviques de Paris dans le Préaux-Clercs. VII, 444. Assemblée des juifs de France et d'Italie à Paris. XII, 544. Assemblée de Lyon pour l'extinction du schisme. VI, 594.

VI, 597. Assemblée de Mantoue contre les Turcs. VI, 459.

Assemblée de Mantoue contre les Turcs. VI, 459.
Assemblée des notables à Fontainebleau. VII, 458.
Assemblée des mêmes à Paris. XI, 496.
Assemblée à Paris pour la soustraction d'Obédience. VI, 463.
Assemblée de Parie pour accéder aux schismatiques de Worms. IV, 405.
Assemblée de Rents. V, 536.
Assemblée de Rents. V, 536.
Assemblée générale de Verbérle. III, 367.
Assemblée schismatique à Worms où l'on dépose le pape Grégoire VII. IV, 402.
Assemblée d'Attigni et de Gentilly. III, 390.
Assemblées périodiques du clergé de France. VII, 603.

Assemblées de prélats et de laïques en présence de Philippe-de-Valois. V, 522. Assemblées de Schwinfurt et de Nuremberg, VII,

Associations du Sacré-Cœur. XII, 243,

Associations du Seoré-Cœur. XII, 243.
Asière; son marivre. I, 344.
Asièlpèe, roi des Lombards, fonde les monastères
de Fanau et de Nonantule. III, 367.
Asture, patrice, confond les idolàtres aux sources
du Jourdain. I, 297.
Athanase (esint), son caractère. I, 598; élevé sur
le siège d'Alexandrie. I, 406. Il est relégué à
Trèves. I, 438; il est accusé et défendu à Rome.
I, 450. Il est reppelé de l'exil. I, 455. Il va à
Rome. I, 457. Il est rétabli par Constance. I,478.
Se fuile. I, 495. Son Edure aux Solitaires. I. 498. Rome. I, 457. Il est rétabit par Constance. I,473. Sa fuite. I, 495. Son Epitre aux Solitaires. I, 495. Son apologie à Constance. Ibid. Il rentre dans on église. I, 542. Il est chassé par Julien. I, 547. Sa lettre à Jovien. I, 554. Tentative d'es Ariens contre lui. I, 565. Il visite son diocèse. I, 571. Il se cache dans un tombeau. I, 579. Sa ort. I, 610.

Athanase (seint), évêque de Naples. IV, 78. Attachement du peuple de Milan et des soldats ro-mains à la vraie foi. II, 47. Attachement des Romains au pape et à la vraie

foi. 111, 318.

Attale fait empereur. II, 209. Attaque des lles de Rhé et d'Oleron contre les pro-testants. VIII, 362.

Attious succède à Arsace sur le siège de Constan-

Attious succète à Arance sur le siège de Constantinople. II, 194.
Attilun (seint de Zamora. IV, 248.
Atton de Verceil (extraits d'). IV, 159. Son traité des souffrances de l'Église. IV, 201. Ses autres ouvrages. IV, 203.
Aufroy (saint) d'Utrech. IV, 255.
Augustin (saint); ses commencements. II, 52. Sa conversion. II, 55. II est baptisé. II 57. Ses premiers ouvrages. II, 185. II est ordonné prétre. II, 126. Son traité du libre erbitre. II, 127. Ses conférence avec le manichéen Eggiunt. II. Sa conférence avec le manichéen Fortunat. II, 450. Sa célébrité. II, 141. Il est fait évêque, II, 441. Son ouvrage sur le travail des moines. II, 141. Son ouvrage sur le travail des moines, II; 451. Ses ouvrages au commencement des n épiscopat. II, 244. Ses lettres à Janvier, II, 246. Ses ivres contre Parménien. II, 246. Ses sentiments sur saint Cyprien. II, 247. Livres de saint Augustin de la rémission des péchés. II, 228. Livre de l'esprit et de la lettre. II, 250. Pélage tente de le séduire. II, 233. Il adresse à Jacques et à Trinase son livre de la nature et de la grâce. II, 237. Ses ménagements pour la personne de Pélage. II, 238. Son épitres Sixte. II, 254. Sen timent de saint Augustin sur l'appel des Pèlagiens. II, 258. Il adresse à Pinien et à Mélanie son livre de la grâce. Christe et du péché originel. II, 239. Sa modestie. II, 260. Ses livres de la grâce de Jésus-Christ et du péché originel. II, 259. Sa modestie. II, 260. Ses livres de la Trinité. Ibid. Son traité de la clié de Dieu. II, 264. Son témolgnage touchant les minivres de la l'inite. Ioid. Son traité de la cue de Dieu. II, 264. Son témoignage touchant les mi-racles de saint Etienne. II, 272. Sa lettre à En-chius de Salone sur la fin du monde. II, 280. Son livre des mariages adultérins. II, 284. Il s'op-pose à la révision de la cause des Pélagiens. Ibid. Ses livres des Noces et de la Concupiscençe adressées au comte Valère. 11. 282. Sa réponse aux lettres des Pélagions adressées au pape Bo-niace. Il, 283. Ses livres de l'âme et de son origine. Il , 285. Euchridion. Traité du soin qu'on doit avoir des morts. Il, 286. Ses livres contre Julien. 11, 287. Il instruit les moines d'Adrumets. II, 544. Son traité de la grâce et du libre achitre. II, 345. Son traité de la cor-rection et de la grâce, II, 347. Ses rétractations. rection et de la grâce. II, \$47. Ses rétractations. II, \$18. Son livre de la prédestination des asints et du don de la persévèrance. II, \$19. Sa lettre à Bonilace. II, \$35. Sa mort. II, \$34. Son caractère. II, \$48. Ses principes contre les Pélagiens et les semi Pélagiens. II, \$17. Augustin (asint), ché de la mission d'Angleterre III, 454. Il est ordonné pour le siège primatial de Cantorhéry. III, 456. Sa mort. III, 484. Augustin de Sicite, le Bienheureux. V. 428. Augustinus (l'), son premier titre VIII, 598. Angustinus (l'), publié VIII. 480. Troubles qu'il excite. VIII, 483. Le Saint-Office en défend la lecture. VIII, 485. Antoine Arnaud en fait l'apologie. VIII, 532. Aurélien, empereur. J. 299. Il est massacré. I, 305.

Aurélien, empereur. I, 299. Il est massacré. I,305. Ausone (le poëte), précepteur de l'empereur Gra-tien. II, 9.

Autorité de l'Eglise dispersée. II, 480. Autorité des légats dans le concile. IV, 55. Autorit (état de l') temporelle des papes à Rome. III, 44.

Avantage que le changement de maîtres procure en France, à l'Etat et à l'Eglise. IV, 222 Avantages des chrétiens d'Espagne sur les Maures.

vantages retirés du malheur des Grecs par l'E-glise latine. VI. 431. vertissement aux fidèles sur les dangers de l'in-

crédulité. XI, 219. vertissement pastoral du clergé de France aux religionnaires IX, 282. venture singulière d'une catholique hollandaise.

IX, 101

Avignon érigé en métropole. VI, 489. Avignon érigé en métropole. VI, 489. Avignon érigé en métropole. II, 548. Sa prédiction. III, 20. Aymer (Henriette) de la Chevalerie. XII, 248. Azara (le chevalier) calme la flèvre d'innovations

de Joseph II, empereur d'Autriche. XI, 445.

Babyl Bagad Baillet dex Baïus,

la S Tre cond tion bull Opin con verb 42. Alde l'uni bulle Less Bajazei VI, Balace

Baptên Bapten Baptisé

refor Barada Barbar. 109 Barbe Bardas IV, S Barlaan Barlaan Barosh Barney Barruel

Barse (

I, 60 Barthél forme Basile (Il va en de deste relati 1, 59 lettre nique traité torale saint Basile,

cruau Basile le chass Sa me Basilisq culair Bassevil Bataille Rataille

Bataille Bataille Bataille Rataille Bataille Bataille Bataille Batuille Bataille Bataille

Bataille Bataille В

onstanon traité

11, 52. 57. Ses nné prè-. II, 127. unat. II, rèque. II, oines. II, s: n épis-944. Son Bes livres pents sur t Augus-Livre de

et à Tri-grace. II, sonne de 254. Sendes Péla-à Mélanio et du pé-, 260. Ses la cité de nt les mi-tre à Exi-280. Son t. 11 s'op-Pélagiens. upiscence pape Bo-et de son e du soin

Ses livres es moines a grace et de la coractations. des saints . Sa lettro e les Pélangleterre

primatial , 148. 428. 398. Anubles qu'il défend la fait l'apo-

cré. 1,305. Breur Gra-55. · s à Rome.

rs procure 222 es Maures.

cs par l'Ers de l'in-

France aux

ollandaise.

I, 548. Sa 1,248. nnovations 11,445. Babylas (saint) d'Antjoche, I, 238.
Bagade maintenu dans le siège de Bostre. II, 91.
Basanisme poursuivi à Rome. VII, 595, li est ex tirpé de l'ordre de St. François. VIII, 23.
Baillet, sa dévotion à la Ste Vierge est mise à l'in-dez. IX, 373.

dex. IX, 373.

Baius, ses dix-huit propositions sont censurées par la Sorbone. VII, 470. Il est député au concile de Trente. VII, 473. Sa doctrine est examinée et condamnée à Rome. VII, 597. Liste des propositions condamnées. VII. 598. Sa soumission à la bulle de Pie V. VII, 603. Sa mauvaise foi et son opiniàtreté. VIII, 53. Il derit contre la bulle: In cana Dommi. VIII, 37. Il donne une adhésion verbale à la bulle. VIII, 37. Ses réclamations scandaleuses. VIII, 59. Il souscrit à la bulle. VIII, 42. Sa correspondance avec Marnix de Sainte-Aldegonde. VIII, 406. Il devient chancelier de l'université de Louvain et la soulève contre la bulle de Pie V. VIII, 406. Son soulèvement contre Lessius. VIII, 548. Sa mort. VIII, 548.

Bajazet vaincu et fait prisonnier par Tamerlan. VI, 474.

VI, 474.
Balace, sa punition. I, 454.
Baltème de l'eunuque de Candace. I, 26.
Baptème (jugement sur le) des hévitiques. I, 402.
Baptisé (Bernard), son mémoire indécent pour la réformation. VI, 252.
Bardat (saint), solitaire. II, 479.
Barbaries affreuses exercées sur les Romains. VII, 400.

109

Barbe (sainte), son martyre. I, 233. Bardas, patrice, fait César. IV, 3. Il est assassiné. IV, 36.

IV, 38.
Bardon (saint), archevêque de Mayence, IV, 519.
Barlaam (courage étonasnt de saint), I, \$35
Barlaam, abbé, ses propositions. V, 539.
Barnabé associé a l'apostat. I, 20.
Barneveld arrêté et condamne à mort. VIII, 32 à.
Barruel, défenseur du concordat. XII, 278.
Barse (saint) d'Edesse, persécuté avec sen peuple.

Barse (saint) d'Edesse, persecute avec de l'. 609.

Barthéleiny (dom) des martyrs insiste pour la réforme des cardinaux. VII, 409.

Basile (saint). I, 482. Il est ordonné prêtre: I, 565.

Il va au secours de l'eglise de Césarée. I, 585. Il en devient évêque. I,583. Ses lettres à saint Athanase. I, 586. Il comparait devant le préfet modeste. I, 509. Il caime une sédition. I, 594. Ses relations avec les grands évêques de son temps. deate, I, 590. Il calme une sédition. I, 594. Ses relations avec les grands évêques de son temps. I, 593. Sa lettre à ceux d'outre-mer. I, 596. Sa lettre à l'église d'Evèse. I, 598 Scséphres canoniques. I, 600. Sa lettre à Césrée. I, 602. Son traité du Saint-Esprit. I, 603. Sa sollicitude pastorale. I, 605. Sa mort. II, S. Idée qu'en donne soint Ephrem. II, 4.
Basile, empereur, son caractère. IV, 224. Sa cruauté envers les Bulgares. IV, 225.
Basile le Macédonien associé à l'empire. IV, 56. Il chasse Ph. cius et réablit saint Lenace. IV, 38.

chasse Phocius et rétablit saint Ignace. IV, 38. Sa mort. IV, 404. Basilisque usurpe l'empire. II, 500. Sa lettre cir-

culaire. Ibid.

culaire. Ibid.

Basseville, sa mort à Rome. XII, 413.

Batsille d'Agnadel. VI, 604.

Bataille de Bouvines. V, 242.

Bataille de Crécy. V, 585.

Bstaille de Saint-Denis VIII, 2.

Bataille de Foreux. VII, 507.

Bataille de Fornoue. VI, 550.

Bataille de Fornoue. VI, 598.

Bataille de Fourmigny. VI, 398.

Bataille de Jarnao. VIII, 6.

Bataille de Jarnao. VIII, 6.

Bataille de Lépante. VIII, 49.

Bataille de Massoure. V, 348.

Bataille de Montcontour. VIII, 8.

Bataille de Montcontour. VIII, 8.

Bataille de Naèsby et ses suites. VIII, 557.

Bataille de Naèsby et ses suites. VIII, 557.

Bataille de Nicopolis gagnée par les Turcs. VI,455.

Bataille de Novare. VI, 624.

Bataille de Patai. VI, 290.

Bataille de Patei. VI. 290.

Bataille de Parie, où François I** est fait prisonnier. VII, 91.

Bataille de Prague. VIII, 528.

Bataille de Tobise. II, 543.

Bataille de Varne. VI. 372.

Batille de Varne. VI. 372.

Batille de Sainte), reine de France. III, 227.

Baudouin, comte de Flandre, est èlu empercur
d'Orient. V, 224. Sa fin malheureuse. V, 228.

Baudonin de Toulouse, sa sasinte mort. V, 251.

Baudos (N. J. L.). XII, 51.

Baudos (N. J. L.). XII, 51.

Baudos (R. J. L.). XII, 51.

Baudos (R. J. L.). XII, 52.

Baudos (R. J. L.). XII, 53.

Bayard (le chevalier). VII, 86. Son exemple généreux de continence. VII, 87. Sa mort VII, 88. Bayle, sa mort. Singularité de son caractère. IX, 462

Bayle, sa mort. Singularité de son caractère. IX, 462
Bayonne (le cardinal de) est autorisé à nouer des négociations entre la France et le saint siège. XII, 358. Obstacler opposés à son voyage. XII, 359. Il continue son voyage. XII, 360. Béau (la) de Guença. XII, 238. Beatrix d'Ognes, sœur, ses vertus. VIII. 20 Beaumarchais. XI, 394. Beaumarchais. XI, 394. Beaumant (de), archevêque de Paris, exilé à Confinna et à Lagny. X, 293. Son mandement. X, 299. Il est exilé en Périgord. X, 308. Il est exilé à la Trappe. X, 445. Beaupère (Jean), député par le conoile de Bâle vers le pape Eugène IV. VI, 304. Bécan, ses écrits sur le temporel des princes sont condamnés. VIII, 354. Bécold (Jean, roi de Munster. VII, 200. Réduction et châtiment de cet hérétique. VII, 205. Bède (le vénérable). III, 299. Sa lettre à Egbert, archevêque d'Yorck. III, 303. Ses œuvres. III, 304. Sa mort. III, 305. Ses œuvres en la Sorbonne. VIII, 525. Beigrade délivrée. VI. 442. Béissire, son triomphe. III, 28. Il prend Naples d'assaut. III, 38. Ser grayes III, 30.

Bélisaire, son triomphe. III, 28. Il prend Naples d'assaut. III, 34. Ses revers. III, 39. Bénéficier tenu présent pour le service du roi. V,

Bénigne (saint) de Dijon. I, 488.

senencier tena present pour le service du roi. V, 109.

Bénigne (saint) de Dijon. I, 188.

Beneit (saint), ses commencements. III, 7. Il est préservé miraculeusement du poison. III, 8.

Son établissement au mont Cassin, sa règle. III, 9. Son entrevue avec seinte Scholastique. III, 67.

Benoit (saint), abbé d'Adiane. III, 458.

Benoit III, élu pape. III, 387.

Benoit IVI, IV, 209.

Benoit VIII, repousse les Sarrains. IV, 267. Sa mort. IV, 279.

Benoit YII, pape. IV, 348.

Benoit XI, pape. IV, 348.

Benoit XI, pape. V, 445.

Benoit XI, son élection. V, 547. Il renvoie les bénéficiers à leurs églises. V, 548. Sa conduite envers ses proches; il veut re ourner à Rome. V, 549. Il bâtit le palais d'Avignon, son sele contre les abus et le relachement. V, 550. Il établit collège des Bernardits à Paris. V, 551. Il prononce sur la question de la vision béatilique V, 553. Ses dispositions à l'égard de Louis de Bavière. V, 554. Sa mort. V, 566.

Benoit XIII, anti-pape, son élection précipitée, son caractère. VI, 446. Il s'attache Clémangie et Saint-Vincent Ferrier. VI, 447. Il est pressé et forcé dans ses retranchements. VI, 149. Sa hauteur à l'égard de ses cardinaux VI, 183. Il élève Pierre d'Aili à l'épiscopat. VI, 158. Son ambassade vers Boniface IX, bid. Sa buile. VI, 459. Le soustraction d'Obédience lui est signifiée. VI, 467. Il soutient un siège dans son pn'ais à Avignon, VI, 163. Il est acusé d'intelligence avec Boniface pour maintenir le schisme. VI,

470. Son évasion et son rétablissement, VI, 479
Sa négociation avec Grégoire XII. VI, 191. Il s'enfuit en Espagne, VI, 292. Il tient un concide à Perpignat. VI, 90 Arrivée et fuite de ses légats. VI, 203. Il est déposé à Constance, VI, 251. Benoît XIII, pape. Il promulgue la casnonisation de huit bienheureux. X, 133. Il confirme les décretes du concile de Zamoski en Pologne, X, 436. Al Confirme les décretes du concile de Zamoski en Pologne, X, 436.

crets du concite de Zamossi en Prologie. A, 104.
Res efforts infractueux pour déterminer le cardi-nat de Nosilles à la soumission. X, 437. Sa mort. X, 475. Cardinaux qu'il a créés. X, 161d.
Benolt XIV, pape. X, 201. Il envoie auccessive-ment en Cochinchine les évêques d'Halicarnasse et de Gorice. X, 230. Sa mort. Sa mémoire ven-

gée. X, 309. Benoît Biscope (saint), abbé de Viremouth et de

Becond: Biscope (samt), ande de Viremouin et de Jason. II. 17, 465.
Bérenger, II. 1V, 465.
Bérenger, ses commencements. IV, 322. Soins qu'il prend pour répandre ses erreurs. IV, 324.
Sa lettre au moine Ascelin. IV, 526. Il est condamné par le concile de Paris. IV, 328. Sa mort. IV, 485.

mort. IV, 485.

Bermude, roi d'Espagne, son incontinence et ses malheurs. IV, 247.

Bernard (saint), ses commencements. IV, 567. Il va à Clairvaux. IV, 570. Ses démèlés avec Pierre le-Vénérable. V. 20. Il est appelé an concile de Troyes V. 21. Il est chargé de rédiger la règle des Templiers. V, 22. Il est choisi pour arbitre entre les deux papes. V, 28. Il va en Italie. V, 54. Sa négociation. V, 35. Sis et crits. V, 44. Sa lettre au chonoine de Lyon. V, 88. Autres écrits. tôtd. Sa lettre aur l'élection d'Eugene III. V, 63. Sa prédication en Allemagne et ses miracles. V, 66. Autres miracles. V, 75. Sa mort. V, 85.

V, 75. Sa mort. V, 85.

Bernard (le père), sa conversion. VIII, 455. Sa cha-

Y, 75. Sa mort. V, 85.
 Bernard (le père), sa conversion. VIII, 435. Sa charité pour les pauvres malades et pour les prisonniers. VIII, 436. Conversions merveilleuses. VIII, 435. Son humble pauvreté. VIII, 436. Sa mort. VIII, 440. Son testement. VIII, 442.
 Bernard, archevêque de Tolded. IV, 480.
 Bernard, comte de Barcelone, entre en faveur. III, 532.
 Bernard, roi d'Italie, se révolte, son châtiment.

Bernard, roi d'Italie, se révolte, son châtiment. 111, 509.

III, 509.
Bernard (saint) de Menton. IV, 213.
Bernard (saint) de Sienne, sa mort. III, 559. Ii est canonisé. VI, 397.
Bernard (saint) de Tiron. IV, 563.
Bernardo Viscoafi, tyran du Milenais, VI, 30. Son respect pour le bienheureux Firre-Thomas. VI, 31. Il est ercommunié. VI, 34.
Bernardin Ochin. VII, 202.
Bernardin (saint) de Sienne. VI, 281.
Bernardin (saint) de Sienne. VI, 283.
Bernardine Renzi, ses prédictions. XI, 263
Bernier, ses démarches pour être nommé cardinal

Bernier, ses démarches pour être nommé cardinal à latere en Allemagne. XII, 314. Bernouard (saint) d'Hildesheim. IV, 239.

Bernouard (saint) d'hildesheim. IV, 239.
Berruyer (le père), son histoire du peuple de Dieu est condamnée. X, 294.
Berthier, général français, envahit les Etats de l'Eglise. XII, 427. Ses exigences. Il prend possession de Rome. XII, 428.
Bertrand (saint) du Mans, son testament. III, 480.
Bertrand, évêque d'Antun, sa réponse aux accusstions de Pierre Cugnières contre le clergé, 7,525.
Berule (de) établit en France la courrésation de Beru'le (de) établit en France la congrégation de l'Oratoire, VIII, 292.

POratoire. VIII, 292.
Beasarion de Nicée, sa réponse sur la procession du Saint-Esprit. VI, 336. Il reconnaîtet confesse la vérité. VI, 344. Ses désagréments à la cour de France. VI, 485. Sa mort. Son zèle pour les lettres. VI, 485.
Bèze (Théodore de), sa conférence avec saint François de Sales. VIII, 230. Sa mort. VIII, 232.
Bibliothèque allemande universelle. XI, 489.
Biens (les) du clerzé sont mis à la disposition

Biens (les) du clergé sont mis à la disposition de la nation en France. XI, 559.

Birin (saint) de Dorchester. III, 470.

Blaise (saint), son martyre. I, 373. Blanchard (l'abbé), ses écrits contre le concordat.

Censure dont il est frappé par les évêques de Castaballa et de Centiori. XII, 285. Progres de sa secte. XII, 288.

Castaballa et de Centiori, XII, 285. Progres de sa secte. XII, 388.
Blasphémateurs punis exemplairement. VII, 190.
Blimond (saint). III, 484.
Bondochar, ses succès en Syrie. V, 584.
Bocee, sa proscription. II, 599.
Bohémond, prince, son voyage en Occident. IV, 558.
Bolte à Perrette. XI, 553.
Bonda (saint) V, 567. Sa mort. V, 592. It est mis comme saint Thomas au nembre des docteurs de l'église. VIII, 149.
Bonneau (l'abbé) propose un problème. IX, 589.
Bonnéau extirce les Vandales en Afrique. III, 535.
Boniface attirce les Vandales en Afrique. III, 535.
Boniface (saint), ses missions. III, 599. Ses succès en Germanie. III, 536. Il et fait archevèque. III.
328. Il và à Rome pour la troisième fois. Ibid.
Ses travaux en Bavière. Ibid. Il prend les conserviature proposer en Bernale. III, 536. Il établit son siège a Mayence. III, 536.
Boniface (II, 508. génie dangereux. III, 43.

Mayence. III, 548.

Boniface, pape, sa mort. II, 303.

Boniface II, son génie dangereux. III, 43.

Boniface III. III, 448.

Boniface V consecre le Panthéon à l'honneur de tous les saints. III, 456.

Boniface V succède à Beus-dedit, III, 46°.

Collection de ses décrétales. V, 430. Ruptured avec Philippe-le-Bel et Edouard d'Angleterre. V, 423.

Collection de ses décrétales. V, 430. Ruptured avec l'empereur Albert. V, 435. Sa mort. V, 442.

Déclarations en faveur de sa mémoire. V, 471.

Boniface IX, pape. V, 429. Il fait quatre cardinaux. VI, 430. Il se déclare pour le jeune Ladislas. VI, 452. Avidité simoniaque de ses officiers. VI, 454.

452. Avidité simoniaque de ses officiers. VI, 454. Il rend les annates générales. VI, 435. Il envoie des chartreux au roi de France. VI, 438. Sa

des chartreux au roi de France. VI, 136. cu mort. VI, 184.
Borgia (Cásar) en France. VI, 560. Sa cruauté perfide. VI, 582. Sa ruine. VI, 589.
Borgia, cardinal, sa légation en Espagne. VI, 482.
Bossaet, son traité de la theologie mysique. IX, 592. Cause de sa brouillerie avec Fénéton. IX, 594. Ses réclamations contre l'ouvrage de Fénéton. Les confusitant des maximes des saints. lon: explication des maximes des saints. 1X, 396. Sea ouvrages mombreus. IX, 398. Sea no t. IX, 454. Son projet de correction pour les réflexions morales. IX, 452.
Boujecault, maréchal de France, attaque Avignon.

VI. 460 Bourdin (Maurice), anti-pape. IV, 579. Sa chute. IV, 592.

Bourzeis (l'abbé de), sa rétractation. IX, 32. Sa rétractation authentique. IX, 148. Boutin(le père), son zèle à Saint-Domingue.XI,100.

Bouting pare januare a sum repeter a la serie de France contre le jansénisme. IX, 55.
Bref nu come de Metternio. XII, 425.
Bref de douceur et bref de rigueur. IX, 566.

Bref ex omnibus. X, 301. Bref ex quo. XII, 472

Bref contre les perturbateurs jansénistes. IX, 442. Bref post multos labores concernant les eveques constitutionnels. XII, 239.

Brefde sécularisation accordé à Talleyrand. XII.278 Bref tam multa aux anciens évêques de France. XII, 259.

Bref envoyé dans les Psys-Bas pour confondre les jansénistes. VIII, 522. Bretanion (Saint), évêque des Scythes, fermeté de sa foi. I, 581.

de sa foi. 1, 581. Brienne, archevêque de Toulouse. XI, 459. Edit que ce prélat fait rendre. XI, 460. Brienne, son ministère sous Louis XVI. XI, 497. Il est renvoyé. XII, 500. Brigandage réprimé par Sixte V dans les états de l'église. VIII, 430. Brigitte (Sainte). VI, 53.

Brunon Brunon Brnnon Buchan Buffon, Bulgario Bulle Ap Bulle (18 Bulle (18 Bulle August Aug Bulle De Bulle Bc Bulle Ex Bulle Ex Bulle d'e Pateur XII, 3 Bulle fou Bulle not Bulle In Bulle In Bulle In I est pui Espagn Vill, 5 Bulle d'i Elle es est reci IX, 28. Bulle Om Bulle Pos Bulle Pro

Brigno de C

Britto Son Broha Bruite Bruite

Brunck Bruno fonde le pa gio, e

> de Ce religi

Censu

mulair

avec s

Bulle Out scriptio

Bulle Qui

de ce n Bulle pou

Cabale de contre Cabareta Cachod (Arméni Cains (sa son ma Calais (se Culamités Calendrie Calendrie Califes Ab Calixte II, Calixte II

faire la

rogres 1, 190.

IV.558. o Leur

issance 392. In

X, 389. 74. , 333. s succès

que. 111. conser's siège a

nneur de 6%

3.

ntrepre-ifférends ntre Phi-V, 425. Rupture no liation t. V, 442. V, 471. ardinaux.

islas. VI, s.V1,134. 11 envoie 138. Sa auté per-

VI, 482. tique. 1X, élon. 1X, de Féné aints. IX. Samo L. ur les ré-

Avignon. Sa chute.

X, 32. Sa ce contre

s. IX, 442. es evêques

566.

d.XII.278 e France.

confondre

s , fermeté 459. Edit

I. XI, 497.

es états de

Brignole (la marquise Anne), su démarche auprès de Consaivi. Xil, 512. Britto (le Père), ses travaux aux Indes. IX, 553 Son martyre, IX, 555. Brohan (Mile), XI, 533. Bruts alarmants pour le Saint-Siège. XII, 534. Bruits répandes dans Rome afin d'arrêter le pape. IX, 550.

Bruits répandes dans Rome ails d'arrêter le pape.

1X, 550.

Brunc (saint), ses commencements iV, 429. Il fonde is Chartreuse. Il est appelé à Rôme par le pape. IV, 487. Il refuse l'archevêché de Reggio, et fonde le monssière de la Tour. Bib. Sa lettre à Radulfo-le-Vert. Bid. Sa mort. IV, 488.

Brunon (saint), missionnaire en Russie. IV, 253.

Brunon de Toul. IV, 344. Sa mort. IV, 485.

Brunon de Toul. IV, 544.

Buchanan (Georgan), VII, 251.

Buffon, Histoire naturelle. X, 358. Il prévient sa censure. XI, 538.

Bulle Apostoliciem. X, 453.

Bulle Apostoliciem. X, 453.

Bulle (la) de canonisation de saint Vincent de Paul supprimée par le Parlement de Paris. X, 360.

Bulle (la) de canonisation de saint Vincent de Solari, évêque de Noli à cette bulle. XII, 60. Opposition de Leplat. XII, 59. Opposition de Solari, évêque de Noli à cette bulle. XII, 60. Opposition de Leplat. XII, 61.

Bulle Clericis lescos. V, 498. Bulle ausculla fili. V, 433. Bulle unam sanctam. V, 456. Bulles révoquées et interprétères. V, 455.

Bulle Dei inseratione. X, 218.

Bulle Ex Illa Die. X, 220.

Bulle d'excommunication rédigée contre les usurpateurs. XII, 589.

Bulle loudroyante contre les Vénitiens. V, 457.

Bulle loudroyante contre les Vénitiens. V, 457.

Bulle le oudroyante contre les Vénitiens. V, 457.

Bulle le oudroyante contre les Vénitiens. V, 457.

France procède à son acceptation. IX, 538
Artifices multipliés des opposants pour l'élusier.
IX, 539. Son acceptation pure et simple, IX, 543.
Emportement et libelles des novateurs contre le buile. IX, 545. Lettres patentes de Louis XIV à l'effet de publier la buile IX, 547. Son acceptation dans les divers diocèses. IX, 547. Manœuvres employées pour empécher la Sorbonne de la recevoir. IX, 552. Enregistrement et acceptation dans les diverse diocèses. IX, 547. Manœuvres employées pour empécher la Sorbonne de la recevoir. IX, 552. Enregistrement et acceptation IX, 575.
Buile par la Sorbonne renie l'acceptation IX, 575.
Buille Vineam Domini Sabaoth. IX, 458. Elle est acceptée en France. IX, 459. Explication de quelques termes employés par les évêques on la recevant. IX, 464.
Builles ad conditorem et Gim inter nonnullas. V, 493. Buille Quia quorumdam. V, 494.
Builles concernant les rites. VIII, 548.
Buonsparte; ses succès en Italie. XII, 146. Il va à Ancône. XII, 148. Il spaise la persécution contre les prêtres. Son but. Conduite contraire qu'il venait de tenir à Malle et en Egypte. XII, 170. Ses propositions à Pie VII et négociations du concordat. XII, 242. Il estige qu'un concordat soit signé en trols jours. XII, 255. Sa correspondance avec Pie VII. XII, 265. Sa réclamation. XII, 268. Il demande au pape cinq chapeaux. XII, 277. Son entrevue avec le pape à Fontainebleau. XII, 304. Il est sarcé empereur. XII, 307. Sa conférence avec Pie VII su sujet des quatre articles. XII, 309. Sa réponse out-ageante au pape. XII, 329. Il veut que le Saint-Siège renonce à sa neutralité. XII, 350. Son orgueil. XII, 353. Son décret pour réprimer l'usure des juils. XII, 354. Il supprime en France toutes romains. XII, 415. Il supprime en France toutes romains. XII, 416. Il ne portier de le communications prononcèes par les pontiées romains. XII, 416. Il ne peut se former un d'Italie. XII, 585. Il fait d'easer un mémoire sur pateurs. XII, 585. Il fait d'easer un mémoire sur l'état des affaires du Saint-Siège et une liste des excommunications prononcèes par les pontifes romains. XII, 470.

Bulle nouvelle d'Alexandre VII, contenant le Formulaire. IX, 470.

Bulle In Eminentic Nottre Janasénius. VIII, 486. Elle cat publiée. VIII, 520. Elle est reque en France avec soumission. VIII, 520. Elle est reque en France avec soumission. VIII, 520. Elle est reque en Espagne et dans toutes les églises catholiques. VIII, 526. Elle est publiée à Bruxelles. VIII 526. Elle est reque par toute la France. IX, 27. Elle cat reque par toute la France. IX, 27. Elle cat reque en sans contradiction dans les Pays-Bas. IX, 28. Ses bons effets. IX, 53.

Elle est reque par toute la France. IX, 27. Elle cat reque sans contradiction dans les Pays-Bas. IX, 28. Ses bons effets. IX, 53.

Bulle Omnium sollicitudinen. X, 240.

Bulle Omnium sollicitudinen. X, 240.

Bulle Ordinat Domini pour la nouvelle circonscription des diocèses de France. XII, 270.

Bulle Out d'Arrist Domini pour la nouvelle circonscription des diocèses de France. XII, 270.

Bulle Out d'Arrist Domini pour la nouvelle circonscription des diocèses de France. XII, 270.

Bulle Out d'Arrist Domini pour la nouvelle circonscription des diocèses de France. XII, 270.

Bulle Out d'Arrist Domini pour la nouvelle circonscription des diocèses de France. XII, 270.

Bulle Qui d'Arrist Domini pour la nouvelle circonscription des diocèses de France. XII, 270.

Bulle Out d'Arrist Domini pour la nouvelle circonscription des diocèses de France. XII, 270.

Bulle Qui d'Arrist Domini pour la nouvelle circonscription des diocèses de France. XII, 270.

Bulle Qui d'Arrist Domini pour la nouvelle circonscription des diocèses de France. XII, 270.

Bulle Qui d'Arrist Domini pour la nouvelle circonscription des diocèses de France. XII, 270.

Bulle Qui d'Arrist Domini pour la nouvelle circonscription des diocèses de France. XII, 270.

Bulle Qui d'Arrist Domini pour la nouvelle cir

C

Cabale de Guibert de Ravenne et du préfet Censius

Cabale de Guibert de Ravenne et du préfet Censius contre Grégoire VII. IV, 400.
Cabarets interdits aux clercs. II, 273.
Cachod (le père Jacques), surnommé le père des Arméniens et le père des esclaves. XI, 41.
Cadaloüs, anti-pape. IV, 355.
Caius (saint). succède au pape Entichien. I, 303; son martyre. I, 335.
Calais (saint). VIII, 579.
Calamités de l'empire. I, 538.
Calanier réformé. VIII, 116.
Calendrier républicain eu France. XII, 22.
Calica Abassides substitués aux Ommiedes. III, 336.

Califes Abassides substitués aux Ommiades, III, 336. Calixe II, pape, IV, 585, II va en Italie. IV, 391. Calixe III, pape, VI, 437. II s'engage par vou à faire la guerre aux Turcs, Ibid. Sa mort, VI, 449.

Ca'ixtius. VI, 284. Calixtius et frères de Bohême. VI, 592.

VI, 592.
Callinique, patriarche de Constantinople, condamne les écrits de Jean Coriophile. IX, 552
Calomniartice confondue. 1, 435.
Calomnies des Juifs contre les fidèles. 1, 29.
Calvin, ses commencements. VII, 472. Il s'échappe de Pa is. VII, 474. Il dédie son institution chrècienne à François III, 184.
Il cet chassé de Genève, son marisge. VII, 225.
Il est rappelé et devient tout-puissant. VII, 264.
Sa mort. VII, 558. Premières causes de ses fureurs. VII, 558.
Calvin : Etienne), sa conversion. VIII, 242,
Calvinisme introduit à Paris. VII, 292.

Calvinisme perfectionné. XII, 231.
Camera, jésuite. Sa courageuse réponse au cardinal Seitaina. X, 538.
Camille Jordan. Son rapport sur la révision des lois relatives au culte et à ses ministres. XII. 92.
Campège. Sa légation à la diète de Nuremberg. YII, 92. Il est nommé légai pour l'affaire de Henri VIII, VII, 437.
Campien (Edmond), marityren Angleterra. VIII, 440.
Candidien (le comte). Ses mauvaises dispositions.
II, 375. Sa persécution contre les pères du concile d'Ephèse. II, 578.
Canon (50°) de tribus. IV, 422.
Canons des écritures par saint Militon. I, 477. Camons pénitentiaux. I, 272. Canons de discipline.
I, 400. Canons arabiques. I, 405. Canons du conside de Laodicée. I, 590.
Canons de Sardique, nommés canons de Nicée. II, 277.
Canons de Sardique, nommés canons de Nicée. II, 277.
Canons de Sardique, nommés canons de Nicée. II, 277.

277.

277. Canons de discipline. III, \$27. Canons africains cités su concile de Donsi et non regus du Saint-Siège. IV, 75. Canons recueillis par Boychard de Worms. IV. 274.

Canons recueillis par Bouchard de Worms. IV.271.
Canonisation de saints. Y, 580.
Canova, sculpteur, ses paroles hardies à Buonaparte. XII, 426.
Cantacuxène (Jean) se rend maître de Constantinople. Y, 586. Il est rédu t à so faire moine.
VI, 15.
Cantaluse (François), prince de Métélin. VI, 16.
Canut se rend maître de l'Angleterre; ses vertus.
IV. 287.

Canut se read matre de l'Angleterre; ses vertus. IV. 287.
Canut (saint), roi de Danomarck et martyr. IV, 438.
Capis Zurio, cardinal-archevèque; sa faiblesse.
All, 449.
Capistran (le bienheureux), sa mission en Allomagne. VI, 405. Sa mort. VI, 445.
Capitulaire pour la liberté des étections. I 1, 500.
Caprais d'Agen (saint), son martyre. I, 314.
Caprara (le cardinal), léget à laiere, son arrivée à Paris. XII, 265. Il exerce les fouctions de légat.
XII, 214.
Caracalla massacre son frère Géts. I. 245. Caracalla massacre son frère Géta. I. 215.

Caractère méprisable de différents patriarches de Constantinople. V, 534.

Constantinople. V, 534.

Careffie, cardinal, see exploits militaires. VI, 483.

Cardinal (le) de Châtilion dépusé. VII, 563.

Cardinaux (les), leur retraite sous Urbain VI.

VI, 93. Leurs intrigues contre Urbain. VI, 93.

Leur déclaration. VI, 94. Ils sont emprisonnes.

VI, 448. Leur suppliee. VI, 447.

Cardinaux noirs, leur lettre à Napoléon. XII, 424.

Ils sont estiés de Paris. XII, 422.

Cardinaux protesteurs d'ordres, leur commencement. V, 270.

Cardinaux rouges. XII, 424. Ils sont autorisés à

Cardinaux rouges. XII, 424. Ils sont autorisés à venir à Fontainebleau. Leurs efforts pour faire condescendre Pie VII aux projets de Napoléon. condescenare Fig. 7.
XII, 477.
Carlostad, VII, 44. Sa conférence à Leipsick avec Eckius VII, 46.
Carmélite de Compiègne, XII, 33.
Carraccioli, ses lettres, XI, 265. Il devient favorable au saint-siège, XI, 472.
Carron (l'abbé), son rèle pour la foien Angleterre.

Carsenuchi enlevé de Florence et brûlé. VII, 593. Carsanuchi enlevé de Florence el brûle. V11, 593. Carvalbo donne le signal de la destruction de la compagnie de Jésus en Portugal X, 512. Il obtent du Saint-Siége un bref de visite et de réforme your les jésuites X, 524. Il implique les jésuites de l'essa-sinat protendu du roi de Portugal X. 9. Il fait déclarer le père Malagrida compable de remende de visite et de l'esta de l'essa-sinat protendu du roi de l'esta de l'essa-sinat protendu du roi de l'esta de l'est

nvre 1 lingus 100. Anno laux nropnete, A, 402. Cas de Suscellor p. Mosé par un confesser de province. Lé., 439. Contaite du cardinal de Noailles à castigét. (N., 482. Métractation des docteurs insulés Ibas. Il est condamné. 13, 342. Cas privilégiés. V, 369. Casimir parse de la vie monastique autrône. 17,307. Casimir parse de la vie monastique autrône. 19, 307. Casimir, roi de Pologne, sea plaintes courte les

Casimir, roi de Pologne, ses plaintes contre les chevaliers Teutoniques. V, 563.

Casimir IV, roi de Pologne. VI, 876.
Casimir (scint), prince de Pologne. VI, 818.
Cassien. I, 143.
Cassien. I, 143.
Cassien. I, 1531. Ses conditrences: Son ouverage contre le nestorianisme. II, 862.
Cassiodore et ses écrits. III, 79.
Cassiodore et le cintra de pour la religion auprès de l'empereur de la Chine. XI, 56.
Castor (saint). évêque d'Ast. II, 38.

Castor (saint), évêque d'Apt. 11, 325. Catacombes. 1, 291. Catalogue des auteurs ecclésiastiques par saint Jérôme, II, 132. Catalogue des livres saints. II,

Jérôme. II, 133. Catalogue des livres saints. II, 537.
Catherine (sainte), son martyre. I, 343.
Catherine II maintient les jésuites dans la Russie-Blanche. XI, 344. Violences qu'elle exerce contro les Grecs unis. XI, 654. Sa mort. XI, 632.
Catherine d'Aragon, remariée au prince Henri d'Angleterre. VI, 594.
Catherine (sainte) de Bologne. VI, 470.
Catherine (sainte) de Bologne. VI, 470.
Catherine (la bienheureuse) de Cardène. VIII, 24.
Catherine de Médicia, son mariage avec le duc d'orléans. VII, 159. Son génie et sa politique. VII, 465. Elle est chargée de l'administration du royaume de concert avec le roi de Ravarre, qui est fait lieutenant-général du royaume vII, 484.
A64. Sa lettre scandaleuse au pape. VII, 489.
Catherine (sainte) de Sienne, son sele pour le parti du pape Urbain VI, VI, 98.
Catholiques persécutés. I, 494. Catholiques marty-liée par les Yandalos, II, 507. Ils sont appuyés par Vitalien. II, 776.
Catholiques (les) Anglais manifestent leur fidélité au gouvernement établi. XI, 545. Adresse au roi, Bill qui leur est favorable. XI, 546. Efforts des protestants pour que ce bill appliqué à l'Anglei kerre ne soit pas étendu à l'Ecosse. Troubles dans ce pays. On veut en exciter aussien Angleterre. XI, 547. La sédition est réprimée. XI, 549.
Cauleáincourt, sa lettre au cardinal Pacca. XII, 558.
Son mémoire à Buonsparte sur les relations avec le Saint-Siège. XII, 539.

le Saint-Siège. XII, 539.

Cava, evêque, il s'emporte scandaleusement contre l'évo que Chiron. VII, 308.

l'évé que Chiron. VII, 300, Cerdon, hérétique. I, 461, Cerinthe. I, 417. Célestin (saint), son élection au siège pontifical. II, 303. Sa leitre aux évêques des provinces de Vienne et de Narbonne. II, 525. Son épitre aux évêques des Gaules. II, 546. Célestin. III, son congrapmement. V. 493.

évêques des Gaules. II, 346.
Célestin II, son couronnement, V, 493.
Célestin V, pape, il abdique le pontificat. V, 222.
Célestius est dénoncé par le diacre Paulin, II, 237.
Il trompe le pape Zosime par sa profession de foi. II, 248. Il est condamné. II, 231.
Célibat du clergé. I, 330.
Cenzed, roi, embrasse la vie monastique. III, 273.
Censure portée par l'archevêque Le Tellier contre les thèses soutenues au collège des jésuites de Reims. IX, 387.
Céodule, roi, se fait moine à Lindisfarne. III, 505.
Céolfrid (saint), abbé de Viremouth. ramène les Ir-landais et les Ecossies aux lo s'emmons de l'E-landais et les Ecossies aux lo s'emmons de l'E-

landais et les Ecossais aux lois commines de l'Eglise. III, 277.

Cérémonies chinoises, querelle a leu 467. En quoi elles consist nt. 2. 47... Cérémonies du dimanche des damequa. IV, 543.

Céremonies du domanche des Mantours, 313.
Césaire, fils de saint Grégoire de Naxianze, à la cour de Julien. 1,529.
Césaire d'Arles (saint), ses commencements. II, 557. Il est calomnié et justifié; sa charité pour les prisonniers. II, 568. Il est calomnié de nouveau et justifié, il ressuscite un mort. II, 568. yeau et justine, il ressuscite un mort. II, 308. Honneura qu'on lui rend à Rome, le pape le fait son légat en Gaule et en Espagne. II, 569. César de Bus institue la congrégation de la doc-trine chrétienne. VIII, 473. Césarie (sainte), règles de ses religieuses. II, 564-

Césarini (Julien), cardinal, sa mort. VI, 374. Cessation des sacrifices. I, 443. Choines des saints apôtres révérées à Rome. III,

IX, Chanc Chant Chant ligie

Chape Chape Chapit XII, en F i, 21 Charles 395.

80s (tion les & Nord 432. Il en frait fitten. Charles BUX

i ila toue Small le lan contra surpri Thero Sea si Charles cemer VI, 28 Charles

ses re est réd tre les au par il est remet IX, 3. dange

suiets

Charles cheuse suites Charles pecher V, 63. Charles

funcat pape B autres VI, 453 VI, 455 la con 457. 1 VI, 27.

Arthur sacré duc de mo t. Charles

grès et Rome, vertus, Charles I Charles d Charles o Charles VII, 49

Milan. tire da concile Vation d 8. lutions

religion

r saint Russie-

e contre 12. e Henri

7111, 24. luo d'Or-jue, VII, ation du acre, qui me. VII, I, 489. r le parti

es mariy-

appuyés ar Adélité se au roi, l'Angle ngleterre.

XII.539. tions avec doctrines.

ent contre

ntifical. II. épître aux

. V, 423. in. 11, 227. elession de

. III, 275 . lier contro ésuites de

e. III, 505. iène les lrancs de l'E-

(V, 513. ianze, à la ments. II, harité pour nié de nou-rt. II, 568. pape le fait . 569.

de la doces. 11, 564

. 374.

Rome, III,

Chambre (te) des pairs d'Angleterre supprimée.

Chanoines (institution des) réguliers, IV, 576.

Chanoines (institution des) réguliers, IV, 376.
Chanoines religieux. IV, 339.
Chant grégorien. III, 441.
Chantal (M^{mo} la baronne de), abrègé de sa vie VIII, 278. Elle quitte sa femille pour se faire religieuse. VIII, 284.
Chapelle de seinte Marie. IX, 469.
Chapelle (sainte) de Paris, sa fondation. V, 307.
Chapitre (le) de Paris, son adresse à Buomaparte. XII, 448. Adhésions à cette adresse sollicitées en France et en Italie. XII, 444.
Charité des fideles d'alexandre pendant la peste. I, 397. Charité des solliciteres. II, 69.
Charlemagne se fait serer une seconde fois. III, 395. Sa première capitulaire. III, 398. Il porte ses armes en Lombardie. III, 494. Son espédition contre les Sarrasine d'Espagos, il subjuque les Saxons. III, 449. Se lois pour les églises du Nord. III, 448. Se lettre à Elighand de Taleve. III, 483. Ses vietures. III, 438. Son sele. III, 446. Son tertant et III, 407. Sa mort. III, 484. Son portrait et als strantés œuvres. III, 483. Sa canotrastion. V, 220.

meation, V, 126.

trait et ac grandes œuvres. III, 482. Sa canocresation, V, 326.
Churles V, empereur d'Allemagne. VII, 40. Ses
caix ménagements pour Luther. VII, 49. Il donne
ille de Jasie aux chevalers de Bhodes. VII,
426. En vive sortie du concile général de Mantoue. VII, 226. Ses succès contre la ligne de
Sasalkade. VII, 539. Son traitementevercé contre
le landgrave de Hesse. VII. 54. Sa sévérité
contre les hérétiques de Flandre. VII, 356. Il est
surpris et presque enlevé par les princes profestants. VII, 581. Il lève le siège de Mette et détruit
Thérouane. VII, 532. Son abdication. VII, 407.
Ses singularités dans as retraite. VII, 408.
Charles IV, empereur d'Allemagne, son commencement. VI, 44. Il réprime le luxe du clergé.
VI, 25.
Charles I, roi d'Angleterre, tire vengeance de ses
sujets caiboliques. VIII, 550. Commencement de
ses revers. VIII, 450. Extrémités auxquelles il
est réduit parses sujets. VIII, 559. Il cestivré
au parlement anglais. VIII, 559. Il pend la fuité
il est arrêté et emprisonné. VIII, 565. Fairfax le
remet entre les mains de Cromwel. VIII, 570.
Il est condamné juridiquement et décapité.
IX, 5.
Charles II, roi d'Angleterre, arrès les plus grands

1X, 5.
Charles II, roi d'Angleterro, après les plus grands dangers est rétabli sur le trône. IX, 138.
Charles III, roi d'Espagne, ses précocupations facheuses. IX, 436. Il sacharne à détruire les jésuites. II, 232.
Charles V, roi de France. V, 34. Il s'efforce d'empécher le retour du pape Grégoire XI à Rome. V, 65. Sa mort. V, 105.
Charles VI, roi de France. VI, 405. Son accident funeste. VI, 439. Il renvoire les Chartreux au pape Boniface IX. VI, 440. Il négocie avec les autres souverains pour l'extinction du schisme. pape Boniface 13. V1, 140. Il negocie avec es autres souverains pour l'extinction du schisme. V1, 453. Sa conférence avec le roi d'Angleterre. V1, 453. Son ambassade aux deux papes. V1, 556. Sa conférence avec l'empereur Wenceslas. V1, 457. Il est exclu du trône. V1, 273. Sa mort. V1, 275.
Ch.rica VII, roi de France. V1, 275. Le connétable de Resture avit souveil. 901. Lost

Arthur de Bretagne agit pour lui. 291. Il est sacré à Reims. VI, 291. Il se réconcilie avec le duc de Bourgogne Ph.lippo-le-Bou. VI, 522. Sa

duc de Bourrogne Ph. lippe-le-Bou. V1, 522. Sa mo. t. V1, 462. Charles VIII, roi de France, son entrée et ses pro-grès en Italie. V1, 545. Su continence. Il est 4 Rome. V1, 546. Su moderation. V1, 547. Ses vertus. Sa mort. V1, 537. Charles d'Anjou, ses ma'heurs et sa mort. VIII, 80. Charles de Biuis, ses eminentes vertus. V1, 53. Charles (asint) Borround, sen commencement. VII, 493. Il est fait acadinal et archevêque de Milan. VII, 494. Sa reforme. VII, 563. Il se re-tire dans son diocèse. VII, 567. Son premier concile. VII, 568. Ses travaux pour la conser-vation dela foi. VIII, 12. Ses procèdés dans les

aix conciles. VIII, 41, 8a mort. VIII, 120, 8va écrits. VIII, 121.
Charles-le-Chavye fait trancher la tôte à Bernard, camte de Barcelone. III, 565. Ses capitulaires concurnant le clergé. III, 567. Il parvient à l'empure. IV, 78. Il échous dans ses entreprises ambitiquese. IV, 88. Sa mort. IV, 84.
Charles, comts d'Alençon, se fait dominicajn. VI,

Charles-Edouard, son oxpadition en Angleterre,

X, 349.
Charles-le-Gros, couronné empereur. IV, 97. Il hérite du royaume de France. IV, (09. Il est déposabéé et réduit à la minère. IV, 111.
Charles de Luxembourg, substitué à l'empereur Louis de Bavière. V, 584.
Charles-Martel chasse les Barranigs de la Provente.

Louis de Bavière, V. 384.
Charles-Martel chase les Barrasins de la Provente.
111, 582. Sa mort, ibid.
Charles du Moulia, sa consaltation. Il est traduit en justice. Sa conversion. Vil., 549.
Charles de la Paix attiré en italie. Vi., 104. Il est déclaré roi de Naples par Urbain VI. VI, 107. Il se brouille avec Urbain. VI., 414. Il est assessiné en Hongrie. VI, 418.
Charles-le-Simple. IV, 416. Il cède la Normandie au due Rollon. IV, 138.
Charles de Charlié. V, 77.
Chartres asuvé de la furear des Normands. IV, 136.
Chatte de Charlié. V, 77.
Chartres asuvé de la furear des Normands. IV, 136.
Chattel (Jean), son attents. VIII, 479.
Châtelets (sur les deus). IV, 110.
Châtelets (sur les deus). IV, 110.
Chattelets (sur les deus). IV, 156.
Chavalier (Jabbé de Jésonne la constitution des jésuites. X, 405. Elle estjustifiée. Ibid.
Chavalier (I abbé). Sa commission à Bome. IX, 585.
Chevaliers de l'Apocalyse, fanatiques. IX, 575.
Chevaliers (les) teutoniques, leur commencement. V, 24.
Chiteramonti (J.-B.) XII, 240. Deutes sur l'authen-

Chevaliers (les) teutoniques, leur comme nocement V, 24.

Chiaramonti (J.-B.) XII, 410. Deutes sur l'authenició de sa fameuse homélie. XII, 245 II est élu pape. XII, 249.

Childebert et Thodebert se réconcilient avec Clotaire. III, 26.

Childebert, le roi, envoie vers Pélage pour s'assurer de la foi de ce pontife. III, 76. Sa mort. III, 72 Sa charité, sa religion. III, 15td.

Childèric. III, 356.

Chio pris par les Turca. VII, 387.

Chipèric, le roi, assassiné. III, 95.

Choiseul (le duc de), motifs de la haine qu'il portait aux jésuites. X, 449. Edit qu'il arrache à Louis XV. X, 430. Sa disgrâce. XI, 238.

Chouannerie. XII, 58.

Chrétiens du Bagne à Constantinople. XI, 9. Services que leur rendaient les iésuites. XI, 10.

Chrétiens de Cargosima. VII, 388.

Chrétiens de Cerse. I, 422. Ils sont persécutés. I, 461.

461. Chrétiens (les) de Vosuque, leur fermeté. VII, 422. Chrétienté (belle) des Illinois. IX, 419.

Christine, reine de Suède, sa conversion. IX, 68. Christophe (asint). I, 254. Christophe Colomb, ses découvertes. VI, 353. Christianisme établi en Corée. XI, 520. Persoution contre lui. XI, 532. Christiade denoncée au parlement de Paris et condemote. X 368.

Chritiade denoncée au parlement de Paris et con-damnée. X, 368.
Chrodie-de et Basine, du sang royal et religieuses, se révolteni. III, 127 Violences exercées par leura gens. III, 128. Elles sont jugées au concile de Metr. III, 428. Elles sont jugées au concile de Metr. III, 429.
Chubb. X, 333.
Chute des impératrices Price et Valérie. I, 529.
Cimetière de Caliste I, 230.
Cimetière (le) de Saint-Médard est fermé par or-dre de Louis XV. X, 482.
Circoncellions, leur haine contre saint Augustin, 11, 241.— I, 370.
Circonvallation et famine affreuse de Jérusalem. 1, 140.

Circulaire de la municipalité de Paris. XI, 642. Citoyens de Nag an mis à mort pour la foi. II 591. Claire (sainte), sa retraite, Y,236. Sa mort, V,350.

Claude, son martyre. I, 344.
Claude, son martyre. I, 344.
Claude 11, empercur. I, 299.
Claude de France, princesse, son mariage avec le duc d'Angoulème. Y1, 598.
Claude de France, princesse, son mariage avec le duc d'Angoulème. Y1, 598.
Claude de Turin, ovêque iconoclaste. III, 526.
Claver (le père Pierre) meurt en odeur de sainteté. X1, 59. Son admirable charité pour les nègres. IX, 60. Son courage au service des Lépreux. IX, 64.
Clément (l'abbé). XII, 69. Il est élu évêque constitutionnel de Versailles. XII, 440.
Clément (Jacques) assassine Henri III. VIII, 457.
Clément (Jacques) assassine Henri III. VIII, 457.
Clément Marot et Calvin pervertissent la duchesse de Ferrare. VII, 224.
Clément IV, 184.
Clément IV, pape. V, 572.
Clément VI, pape. V, 568. Il fait une promotion de cardinaux. V, Ibid. Ses différends avec le rolled d'Angleterre, V, 570. Il onne les les Canaries à Louis d'Espagne. V, 573. Il poursuit Louis de Bavière. V, 588. Il fait une promotion de cardinaux. V, Ibid. Ses différends avec le rolled d'Angleterre, V, 570. Il donne les les Canaries à Louis d'Espagne. V, 573. Il poursuit Louis de Bavière. V, 588. Il an mort. VI, 8. Ses bonnes qualités. VI, 9.
Clément VII, and Pape. VII, 96. Il va à Naples, puis à Avignon. VI, 404. Il fulmine contre le pape Boniface IX. VI, 132. Abus pratiqués par lui. VI, 455. Sa mort. VII, 494.
Clément VIII, pape. VIII, 91. Son règlement au sujet des Thomistes et des Molinistes. VIII, 199. Sa mort. VIII, 298.
Clément VIII, pape. VIII, 770. Son règlement au sujet des Thomistes et des Molinistes. VIII, 199. Sa mort. VIII, 298.
Clément VIII, pape. VIII, 476. Il poursuit quatre évêques de France schismatiques. Dix-neuf évêques écrivent su pape en leur faveur IX, 477. Il condamne le nouveau testament de Mons et le rituel d'Alat. Vanne IX. 498. Ce Lansánistes l'iniu.

d'Alat. IX, 479. Son bref aux quatre évêques.

Chiat. 1A, 179. Son bret aux quatre eveques. 1X, 189. Sa mort. 1X, 193. Clément X, pape. 1X, 194. Les Jansénistes l'injurient. 1X, Ibid. Sa mort. 1X, 214. Clément XI, pape. 1X, 426. Ses qualités naturelles et sa conduite dans tous les âgres. 1X, 428. Ext. chidina de l'Europa è ann avenement. 1X 428. et sa conduite dans tous les âges. IX, 428. Etat critique de l'Europe à son avenement. IX, 431. Il est chéri et respecté des hérétiques et des infidères. IX, 432. Ses aumônes et son zèle durant lejubilé séculaire. IX, 435. Ses écrits et son génie. Intégrité de sa foi. IX, 434. Authenticité de sa lettre louchant les Jansénistes. IX, 435. Son availe. X 437. Divers moits d'orangement avenuelle. salette fouchantes Jansenstes - IA, 495. Son zéle. X, 197. Divers projets d'arrangement avec les Jansénistes. X. 191d. Il meurt au milieu des mégociations. X, 418. Son portrait. X, 419. Car-dinaux qu'il avait créés. X, 123. Il avait pena à supprimer la congrégation de Saint-Maur en France X 494.

a supprimer la congregation de Saint-Maur en France. X, 122. Clément XII, pape. X, 176. Il console l'évêque de Laon, exclu de la députation à l'assemblée du clergé, par son approbation. X, 197. Sa mort. X, 202. Clément XIII, pape. X, 272. Son hauf favouable aux.

Clement XIII, pape. X, 375. Son bref favorable aux jésuites. X, 394. Il annule les arrêts des parle-ments. X, 443. Son bref contre le duc de Parme. XI, 198. Sa mort. Cardinaux de sa création. XI. 205.

Clément XIV, pape XI, 209. Invraisemblance d'un pacte qui aurait précédé son élection. Sa conduite à l'égard des jésuites XI, i'nd. Ses concessions en fayeur des cours. XI, 240. Ses véritables disen laveur des cours. X1, 240. Ses veritables dis-positions manifestées dans une lettre à Louis XV-X, 244. Sa lettre à Louis XV- X1, 245. Bref de suppression des jésuites. X1, 233. Regretedu pape, rétraction de son bref. X1, 242. Sa mort. X1, 264., Béatifications et canonisations faites par lui. Cardinaux de sa création. XI, 275. Clémentines. V, 484.

Clercs et moines guerriers. III, 505. Clergé (nombreux) de Constantinople. III, & Clergé (10 de France ne souffre pas que les luiques prononcent en matière de religion. VIII, 314. Il ne peut obtenir qu'on publie le concile de Trente, VIII, 315. Il condamne les disquisitions de Paul Irénée et les ouvrages de Wendrock. IX, 415. Il est attaqué comme propriétaire. X, 278.

Clergé (le) de France accueilli en Angleterre XII, 4. Son apologie par Burke. XII, bird. Conversions opérées par lui. XII, 8. Conséquence de son séjour en Angleterre. XII, 9. Clergé (le) hollandais séduit par Jensénius. VIII, 443.

Clotaire et Childebert (les rois) font périr les fils de Clodomir. 111, 24. Mort du premier, 111, 73. Clotilde (sainte), son zèle. 11, 542. Sa retraite. 111,

Cloud (saint). III, 22. Clovis, son mariage. II, 544. Son baptême. II, 543. Son gouvernement (avorable à la religion. II, 557 Il se résout à la guerre contre Alaric. II, 560. Sa mort. II, 567. • Cluny, sa fondation. IV, 436.

Cluny, sa fondation. IV, 455.
Colbert, son testament politique. IX, 276.
Colette (le bienheureux) réforme l'ordre de saint
François. VI, 487. Ses succès. VI, 281.
Coligny (l'amiral) blessé d'un coup d'arquebuse
au sortir du Louvre. VIII, 57.
Collège de Saint-Ildefonse d'Alcala fondé, VI,579.

Collège des trente-trois fondé. "111, 439

College des trente-trois fonde. "111, 439.
Collection des capitulaires par Anségise. III. 520.
Colloque de Poissy. VII. 485.
Colomban (saint) ses commencements, sa règle.
III, 430. Son attachement à l'usage des Irlandais
pour la célébration de la Pâque. III, 434. Il est
chassé par le roi Thierry. III, 450. Il établit le
monastère de Robio et y meurt. III, 453.

monestere de Robio et y meurt. 111, 153. Colombe (sainte), son martyre. I, 302. Colombin (Jean) fait confirmer l'institut des jé-suites. VI, 46. Colome (Jacques), son intrépidité. V. 510. Colombat de la Roche-Abeille. VIII, 7. Côme (saint). I, 312. Côme de Médicis. VI. 458.

Comité ecclésiastique formé dans l'assemblée na-tionale en France. XI, 558. Comités de salut public et de sûreté générale en France. XII, 25.

Commencement du royaume de Navarre. III, 582. Commémoration des trépassés. IV, 510.

mandan, nonce chez les princes protestants.

VII, 474. Commission ecclésiastique à Paris. XII, 431. Trois séries de questions lui sont proposées. XII, 432. Ses réponses peu honorables. XII, 435. Elle est assembles de nouveau, ses réponses aux deux questions qui lui sont proposées. XII, 447. Sésnce d'appareil en sa présence. XII, 449. Comnène (Isac), empereur de Constantinople. VII, 474

Companie (Isaac), empereur de Constantinople, IV, 345. Il embrasso par pénitence la vie monastique. IV, 537.
Compagnons (les), leurs attroupements VI, 26.

Leur chef, dit l'archiprêtre, est reçu à Avignon. VI, 27.

Comparaison des apôtres de l'hérésie avec ceux de la foi romaine. IX, 409.

Compromis descardinaux en conclave. VI, 40. Comie de Tripoli (le), son inhumanité et sa punition. V, 185.

tion. v, 153. Concile national d'Afrique, II, 276. Concile géné-ral d'Afrique, II, 596 et III, 29. Concile d'Ail, VIII, 434. Concile d'Alexandrie, I, 543. Idem II, 363.

Concile d'Ancyre, I, 363. Idem. I, 499. Concile d'Angers. VI, 39.

Concile en Angieterre. 111, 4

Concile en Angrierre. III, 440.
Concile d'Antioche, I, 450.
Concile d'Antioche, II, 27.
Concile d'Aranda, VI, 486.
Concile (premier) d'Arles, I, 364.
Concile d'Attigni, IV, 75.
Concile d'Attigni, IV, 75.
Concile de Bâle convoqué, VI, 299. Ses faibles com-

mene: ments. VI, 301. Sa première session. VI, 302. Il se continue malgré la bulle du pape. VI, 303. La France s'intéresse en sa faveur. VI,303 Ses menaces et ses entreprises contre Eugène IV Nes menaces et ses entreprises contrectigene IV. 1, 307. Le pape se réconcilie avec lui. VI, 345. Son état paisible. VI, ibid. Il s'elforce de gagner los Grecs. VI, 317. Il fait de bons réglements de discipline et supprime les annates. VI, 318. Son activité inquiète. VI, 320. Ses contradictions et ses divisions, il cesse d'être légitime. VI, 325. Bulle

le 85 352 Conci Conci Conci Conci Conci I. A Conci Conci L'o con

ses 468 Concil Son ssu Sa p Concil Concil Concil Concil Concil

Concil Concil pour d'op XXII Concile Concile imag Concil Concile

Concile tion Le C de cir Douz X, 4: Concile vertu sième Concile

Concile

Concile III, 3 Concile Concile Concile Concile Concile lem. Concile

IV, 5 Concile Concile Concile Concile Concile ture, Concile Concile

enga Concile à Vic Concil Concile 200. Concil Concil Concile

Concil Concile Concile Concil Concil Concil III, versions de son s. VIII,

e.XII,4.

r les fils III, 73. aite. III,

. II,543. n.11,557 II, 560.

de saint rquebuse

6.

,VI,579. 111. 520.

sa règle. Irlandais 34. Il est établit le

t des jé-10.

mblée na∔ nérale en III, 582.

otestants. 31. Trois XII, 432. 3. Elle est

aux deux 7.Séance antinople. vie mo-

VI, 26. Avignon.

ec ceux de I, 40. t sa puni-

cile géné-

63.

ibles com ession. VI, pape. VI, ar. VI,305 Eugène IV. i. VI, 345. gagner les ents de dis-18. Son actions et ses 325. Bulle

DE L'HISTOIRE

pour sa translation à Ferrare. V1, 529. Il dépose
le pape. V1, 348. Il est frappé d'anathème. V1,
351. Il déclare pape Amédée, duc de Savoie. V1,
552. Sa décadence. V1, 562.
Concile de Bordeaux. V111, 418.
Concile de Bordeaux. V111, 418.
Concile de Carbaye. V1, 420. Idem. VIII, 418.
Concile de Carbaye. V1, 525.
Concile de Carbaye. V1, 526.
Concile de Carbaye. V1, 526.
Concile de Carbaye. V1, 527.
Concile de Calchit. III, 498.
Concile de Calchédoine, ses préparatifs. II, 449.
L'ordre de cette assemblée. I1, 451. Lettre du concile au pape. II, 463. Sa nt Léon le confirme, ses canons. II, 463. Il est reçu en Occident. II, 468. Il est accepte à Constantinople. II, 582.
Concile inquième, se commencements. III, 50.
Son jugement doctrinal. III, 55. Son heureuse issue. III, 56. Réflexions sur ce concile. III, 59.
Sa prompte exécution. III, 61.
Concile de Ciermont. IV, 514.
Concile de Ciermont. IV, 514.
Concile de Compsegne. III, 368.
Concile de Constantinople. V1, 220. Il prend le parti d'opiner par nations. V1, 222. Ses décrets importants. V1, 228. V1, 229. Sa députation vers Jean XXIII. V1, 234.
Concile de Constantinople. III, 53.
Concile de Constantinople. III, 53.
Concile de Constantinople. Contro les saintes images. III, 374.
Concile de Elvire. I, 329.
Concile de Elvire. I, 329.
Concile de Elboure. IV, 74.
Concile de Elboure. IV, 74.
Concile de Elboure. IV, 74.
Concile de Circhon. X, 458. Consultation de cinquante avocats opposés aujugement. X, 458.
Douze d'Adres omposes la l'atteuent également.

Le Courayer et sa défense. X, 456. Consultation de cinquante avocats opposés au jugement. X, 458 Douze évêques opposants l'attaquent également.

Douze évêques opposants I attaquent egarement. X, 459.
Concile d'Epaône. II, 588. De Gironne. II, 589.
Concile d'Epaèse, sa convocation. II, 374. Son ouverture. II, 372. Second concile. II, 386. Troisième concile, on o brigandage. II, de 438 à 445.
Concile de Francfort. III, 430.
Concile demandé par Carloman tenu en Germanie.

Concile de Langres. II, 8. Concile national des Goths à Tolède. III, 401. Concile des Goths dans la Gaule. III, 402. Concile d'Herfort. III, 240.

Concile iconoclaste. 111, 492. Concile de Jérusalem. 1,46. Concile faux de Jérusa-

Concile de Jérusalem. I,46. Concile faux de Jérusalem. I, 487.
Concile des semi-ariens à Lampsaque. I, 574.
Concile des semi-ariens à Lampsaque. I, 574.
Concile de Latran contre les investitures. IV, 574.
IV, 595. V, 54. V, 316. V, 261. VI, 616.
Concile de Lavano, son instruction. VI, 44.
Concile de Lima, VIII, 419.
Concile de Lima, VIII, 419.
Concile de Lyon convoqué. III, 348. Son ouverture. V, 320. Idem. V, 390. Idem. VII, 120.
Concile de Lyon convoqué. III, 318. Son ouverture. V, 520. Idem. V, 390. Idem. VII, 196.
Concile (le) de Malines députe deux évêques pour engager Baius à la soumission. VIII, 41.
Concile (le) de Malines députe deux évêques pour engager Baius à la soumission. VIII, 41.

Concile général assemblé d'abord à Mantoue puis à Vicence, VII, 220. Concile de Marciac. V, 527. Concile de Mayence. III, 574. Concile provincial chez les Maronites de Syrie. X,

200.
Concile de Wayence, IV, 319.
Concile du Mexique, VII, 405. VIII, 439.
Concile du Mexique, VII, 405. VIII, 435.
Concile du Milan, I, 465. I, 484. VIII, 40.
Concile de Milan, I, 465. I, 484. VIII, 40.
Concile de Milan, I, 465. I, 51.
Concile de Nicée, I, 387.
Concile de Nicée, I, 387.
Concile de Niceésarée, I, 563.
Concile de Nécésarée, I, 563.
Concile de Coménique de Constanticople, II, 47.
III, 243. III, 420. IV, 48.
Concile d'Orange contre les restes des semi-Péla-

giens. III, 44.
Concile d'Orléans. II, 566. III, 44. III, 22.
Concile d'Orléans. II, 566. III, 44. III, 22.
Concile de la Palme. II, 548.
Concile ale la Paris. II, 548.
Concile assemblé à Paris contre Prétextai de Rouen
III, 92. Concile de Paris. III, 484. III, 525. IV,
528. VI, 448.
Concile national à Paris des évêques de l'empire et
du royaume d'Italie. XII, 453. Première et unique
session. XII, 459. Composition de l'assemblée.
XII, 460.
Concile de Pavie. IV, 268. VI, 275.
Concile national des Pays-Bas. VIII, 40.
Concile sur la pénitence des mourants. I, 274.
Concile de Pise convoqué. VI, 194. Son ouverure.
VI, 196.

Concile de Pise convoqué. V1, 494. Son ouverture. V1, 196.
Concile de Plaisance. IV, 497.
Concile de Pontion. IV, 79.
Concile duini-sexte. III, 265.
Concile duini-sexte. III, 265.
Concile de Ravenne, ses statuts. V, 486.
Concile de Ravenne, ses statuts. V, 486.
Concile de Rimin. II, 484. IV, 315. V, 31. V, 75.
V11, 420. V11, 502. V111, 419.
Concile de Rimini. 1, 504. Il est rejeté. 1, 506.
Concile romain contre les donatistes. I, 362. Concile romain. I, 458. Concile romain pour les affaires d'Afrique. II, 526. Concile romain en faveur des images. III, 422. Concile romain en faveur des images. III, 422. Concile romain en faveur Rovatien. II, 272. Concile Rome contre Novatien. I, 272. Concile

Concile de Rome contre Novatien. 1, 272. Concile de Rome. 11, 550. Idem. 111, 210 Concile (faux) de Rome en 774. 111, 405. Concile de Rome. 111,

546.
Concile de Rouen. VII, 420. Idem. VIII, 418.
Concile de Saint-Ruf. V, 557.
Concile de Saint-Ruf. V, 557.
Concile de Salemanque. VII, 569.
Concile de Salexbourg. VI, 270.
Concile de Satragosse. II, 45. Idem. VII, 569.
Concile de Satragosse. II, 45. Idem. VII, 569.
Concile de Séleucie. 4, 509.
Concile de Séleucie. 4, 509.
Concile de Séleucie. 111, 470.
Concile de Séville. III, 472.
Concile de Séville. III, 478.
Concile de Sirmich. I, 478.
Concile de Sirmich. II, 478.
Concile de Sirmich. II, 478.
Concile de 502 pour Symmaque. IV, 481.
Concile (premier) de Tolède. II, 489. VII, 569.
Concile de Tours (second). III, 88. VI, 540. VII, 410.
VIII, 418.

Concile (premier) de Tolède. II, 459. VII, 560. Concile de Tours (second). III, 88. IV, 340. VII, 140. VIII, 148. Concile de Trente convoqué. VII, 278. Obstacles qu'il éprouve. VII, 279. Son ouverture. VII, 282. Règlements divers. VII, 284. Difficultés touchant son titre. VII, 286. Seconde et troisième session. VII, 287. Quatrième session. VII, 287. Canons sur le péché originel. VII, 300. Prudence et dignité du concile. VII, 302. Sixième session. VII, 340. Canons sur le saccrements en général. VII, 347. Vive dispute sur la réformation. VII, 347. Vive dispute sur la réformation. VII, 328. Cabale des Espagnols. VII, 322. Huitième session qui transfère le concile à Bologne. VII, 328. Neuvième et dixième sessions tenurs sans rien faire à Bologne. VII, 339. Le pape Jules/III fait purtir un légat et deux nonces pour que le concile soit rétabli à Trente. VII, 360. Onzième et douzième sessions. VII, 362. La France profeste contre lui. VII, ibid. La sagesse du concile d'égard des sentiments divers de l'école. VII, 363. Treixième session. VII, 364. Quatorzième session. VII, 370. Quinzième session prorogée. VII, 378. Seizième session qui ordonne la suspension du concile. VII, 381. Il est de nouveau convoqué. VII, 359. Dix-aeptième session. VII, 379. Dix-hui-ème session. VII, 459. Dix-aeptième session. VII, 379. Dix-hui-ème session. VII, 535. Vingt-unuatrième session. VII, 536. Onzième session VII, 537. Tubleau du concile. VII, 539. Sa confirmation par le pape. VII, 542. Sa publication en Portugal et à Venise. VII, 542. Sa publication en Portugal et à Venise. VII, 542. Le roid Espagne le fait publier dans ses catas. 120. VIII, 418.

Parlement. VII, 547. Judez du concile. VII, 549.
Obstacles à sa publication en Allemagne. VII,
550. Sa confession de foi. VII, 554. Comment on
le fait puplier en Pologne. VII, 553. Synode de
Milan pour sa publication. VII, 557.
Concile de Tribur. IV, 434.
Concile de Tribur. IV, 434.
Concile de Troyes. IV, 85.
Concile de Troyes. IV, 85.
Concile de Tyene pour la foi de Nicée. I, 578.
Concile de Tyene pour la foi de Nicée. I, 578.
Concile (faux) de Tyr. I, 435.
Concile de Valence, VII, 569.
Concile de Verone. III, 368.
Concile de Wrichester. IV, 213.
Concile de Winchester. IV, 213.
Concile (faux) de 4797 en France. XII, 414.
Concile (faux) de 4801. XII, 253.
Conciles tenus en A rique. II, 258.
Conciles en Espagne. III, 254.
Conciles nombreux en France et en Germanie. III,
477.
Couciles des Gaules. II. 486.

Conciles des Gaules. 11, 486.

Conciles des Gaules. 11, 486.
Conciles et réglements sans exécution sous Louis-le-Débona re. 111, 530.
Conciles à Tolède. 111, 224. 111, 585.
Conciliabule du Chêne. 11, 475.
Conciliabule de Leuzanne; sa dissolution. V1,395.
Conciliabule de Philippopolis donné pour le concile de Nicée. 11, 277. Nouveau conciliabule dans la même ville. 1, 470.
Conciliabule de Pise. V1, 644. 11 est transféré à Milan. V1, 645.
Conciliabule d'Utrecht. X, 465.
Concluve de Venise. X11, 244. Factions dans son sein. X11, 244.

Concerve e venise. XII, 311. Factions dans son sein. XII, 214, Concordat (le) est signé. XII. 255. Concordat du 25 janvier 1813. XII, 484. Il est ré-voqué. XII, 495.

Concordat entre le Saint-Siège et le roi d'Espagne.

X, 288.

Concordat germanique. VI, 365. Concordat ilalique. XII, 293. Concordat (le) substitué à la pragmatique-sanction.

VI, 635

VI, 635. Concours de deux juridictions dans les causes ec-clésiastiques. III. 54. Condamnation du livre intitulé: Avis de Marie à ses dévots indiscrets. IX, 499. Condamnation de péché philosophique. IX, 321. Condamnation de Sabellius et de Paul de Samosate. I, 299.

Condamnation du Talmud. V, 340. Condamnations portées contre le Fébronius. I,

Conduite (sage) du chapitre général des Frères Mineurs. V, 546. Condorcet. II, 391.

Mineurs. V, 546.
Conduite tenue par le régime de l'Oratoire.11, 566.
Confédération des Gueux. VII, 594.
Conférence des anti-Trintaires avec les Luthériens. VII, 477.
Conférence de Bade. VII, 402.
Conférence de Bologne. VI. 634.
Conférence de Brionne. IV, 325.
Conférence et diète de Ratisbonne. VII, 291.
Conférence avec les donaitses. II, 149.
Conférence de Fontainebleau entre Mornay et Duperon. VIII, 282.

perron. VIII, 243. Conférence de saint Jean de Losne. V, 110.

Conférence de Leipsick entre Eckius et Carlors-tad. VII, 16.

Conférence inutile entre les luthériens et les cal-vinistes. VII, 560. Conférence où le manichéen Félix se convertit.

II, 218.
Conférence de Rheims entre l'empereur Venceles et le roi Charles VI. VI, 457.
Conférence de Surène. VIII, 474.

Conférence de Théorien avec les catholiques d'Armenie. V.

Conference du roi Thrasamond avec saint Ful-gence. 11, 592. Conférences de Lyon. V1, 585. Conférences ménagées par l'évêque de Comminges et le P. Ferrier. 1X, 555. Conférences de Westminster. V11, 432. Confesseurs (saints). 111, 493. Confesseurs de Typas. 11, 524. Confession auriculaire. 1V, 84. Confession courageure d'un ious Français et d'un

Confession courageuse d'un jeune Français et d'un jeune Anglais. IX, 433. Confession de la foi. II, 437. Confession de la foi coutre l'hérésie de Bérenger.

Confession de la foi contre l'hérésie de Bérenger. 1Y, 342. Confession par lettres, condamnée. VIII, 248. Confessions auriculaires. II, 73. Confirmation des chevaliers teutoniques. V, 492. Confrérie du Gonfanon. V, 377. Confusion des sectes dans la Grande-Bretagne. XII. 237.

Congrégation des écoles pieuses. VIII, 320 Congrégation établie à Rome pour examiner les ré-flexions morales de Quesnel. IX, 529.

llexions morates de Quesente. 1.3, 529... Congrégation établie pour l'exécution du concile grec de Sicile soumis aux évêques latins. VII,544. Congrégation instituée pour le soulagement des orphelins. VII, 444. Congrégation de Malavalle. V, 90. Congrégation de Saint-Maur. VIII, 324.

Congrégation de Saint-Maur. VIII, 334.
Congrégation (la) de Saint-Sulpice, objet des violences de Buonaparte. XII, 452.
Congrégations de auxilis. VIII, 490.
Congrès d'Ems. XI, 354.
Conjoctures favorables aux vues schismatiques de
Michel Cérulaire. IV, 338.
Conjuration d'Amboise. VIII, 455.
Conjuration d'Amboise. VIII, 455.
Conjuration des fères humiliés contre saintCharles.

Conjuration des frères humiliés contre saintCharles Borromée. VIII, 47. Connivence de l'auto: ité civile avec les philosopher.

X1, 225. Conon (saint), son martyre éclatant. I, 303. Conrad se révolte contre l'empereur son père. IV,

Conrad, de Franconie, élu roi de Germanie. IV,

444.
Conrad, roi de Germanie, ses malheurs en Orient.
V, 49. Sa mort. V, 359.
Couradia, roi de Germanie, sa mort. V, 376.
Cousalvi, son interventien dans le conclave de Venise. X'I, 247. Son départ pour Paris. XII, 234.
Sa démission. XII, 384. Son arrivée à Fontainebleau. XII, 489. Il va à Londres. XII, 525.
Conseil (le) des cinq cents favorable au clergé orthodoxe. XII, 70.
Conseils de la France au pape Eugène IV. VI, 58.
Considérations sur les heureux résultats, pour le clergé de France produit par la persécution qu'il a essuvée. XII. 562.

a essuyée. XII. 562.

Considérations sur les persécutions. XII, 400. Consistoire pour préconiser les évêques. XII,381. Consistoire tenu à Vienne. XI, 418. Conspiration contre le cardinal de Richelieu. VIII,

Conspiration dans les lles britanniques et redoublement de persécution sons Elisabeth. VIII, 182. Conspiration de Guibert et des autres évêques de Lombardie avec le cardinal Hugues-le Blanc.

Lombardia avec le carunat nugues-le bianc. IV, 408.
Conspiration manquée à Amsterdam. VII, 206.
Conspiration des poudres en Angleterre, VIII,269.
Conspiration des Saducéens contre la vie de Paul.
1,75.

Constance, empereur, sa mort. 1, 520. Constance (mariage du prince). 1, 444. Constance (la princesse), séduite par les ariens. 1,

Constance-Chlore, créé César 1, 320. Constance admirable des prisonniers de la foi à

Amorium. III, 552. Constance héroique d'enfants orthodoxes. II, 521. Constance favorable aux orthodoxes. 1, 446. Il agit auprès de Constance pour le soutien de la foi. I, 460. Sa mort I, 475.

Constant, empercur, 111, 498, Son type, 111, 209.

Son c 88888 Constan aivo ! 1, 575 Sa sa lettre piété. 1, 425 Son b Constan che Ta Irène. Constan Constan 334. crilég Sa me Constan

Constan sulma Constan ces et Constan rit en Constan Constan

IV, 33 Constan tinion Constan par le VI, 45 Constitu Le par pour l XI, 58

e'ergé placer

mique Constitu Constitu Constitu des ho Constru Construc Consula Consuls

tre-Da Consulta gent. Contesta věché Controv 613. Convent Convent

Convers Convers Convers Convers Convers Convers Convers Convers Convers Conver Convers

Convers de Sa Convers Convers Conver bourg Convers Conver Convers Convers

Convers 11, 41 Convers Convers t Fulminges

et d'un

renger. 248.

V, 492. etagne.

les ré concile

11,544. . ent des des vio-

ques de

70. Charles sopher.

3. ère. IV, nie. IV,

Orient. 6. de Ve-

11, 231. Fontai-525. ergé or-

VI, 58. pour le on qu'il 11,381.

u. VIII, double-11, 182. ques de Blanc.

206. 111,269. le Paul.

riens. I, la foi à

H, 524. 3. Hagit

11, 209.

Son chagrin ot ses humiliations. III, 223. Il est ; assassine. 111. Ibid.

Constantin se soustrait à Galère et succède à son Constantin se soustrait à Galère et succède à son père Constance, 1,537. Se condescendance excessive, 1,564. Ses lois religieuses, 1,574. Son zèle, 1,575. Sa modération après une sédition, 1,585. Sa succenduite, 1,594. Son portrait, 1,595. Ses lettres conduite, 1,594. Son portrait, 1,595. Ses lettres confirmatives. I, 404. Les effets de sa pièté. I, 442. Sa confiance aveugle en sa sœur. 1,425. Il partage l'empire entre ses fils, 1,444. Son baptème. I, 442. Sa mort. I,443. Constantin, empereur, se brouille avec le patriarche Taraise. III, 448. Il est détrôné par sa mère Irène. III, 448. Constantin, empereur, son caractère. IV, 224.

trène. III, 448.
Constantin, empereur, son caractère. IV, 224.
Constantin Copronyme l'emporte sur Ariabase. III,
354. Son ambassade à Pépin. III, 369. Son sacrilège. III, 385. Son impiété cruelle. III, 405.
Sa mort funeste. III, 406.
Constantin (le jeune), sa mort. I, 446.
Constantin Pogonal, ses exploits contre les musulmans. III, 242.
Constantin Porphyrogenète fait refleurir les sciences et les arts. IV, 495. Il est empoisonné par
son fils Romain le jeune. IV, 496.
Constantin XII, empereur d'Orient. VI, 376. Il périt en combattant. VI, 425.
Constantin, anti-pape, sa punition. III, 393.
Constantin, spôtre des Chazares et des Moraves.
IV, 353.

Constantin, pape, gagne les bonnes graces de Jus-tinien. 111, 274. Son voyage en Grece. 111, 279. Constantinople, sa fondation. 1, 429. Elle est prise par les Grecs. V, 370. Les Turcs s'en emparent. VI, 426.

Constitution civile du clergé de France. XI, 573. onstitution crime du carage du France X1, 570. Le pape assemble une congrégation de cardinaux pour l'examiner. X1,585. Opinion de la Soi bonne. X1, 587. Serment à cette constitution imposé au c'ergé, X1, 591. Refus du serment. X1,593. Rem-placement des titulaires fidèles. X1,594. Polé-mique au sujet de cette constitution. X1, 604.

Constitutions du concile de Vienne, V, 477. Constitutions de l'Eglise orientale, II, 24.

consulutions de l'aguse orientale, 11, 24. Constitution du pape Lucius pour la recherche des hérétiques. V, 473. Construction de Notre-Dame de Paris. V, 411. Construction de la Valette à Malte. VII, 587. Consulat en France. XII. 470. Consula (Es) français assistent au Te Doum à Notre-Dame. XII, 276.

Consultations obtenues par Henri VIII à prix d'ar-

gent. VII, 180. Contestation au sujet de la nomination à l'archevêché de Milan. XI, 441. Controverse au sujet du mariage des prêtres. XI,

Conventicule de Gap. VIII, 250.

Conventicule de Gap. YIII, 230.
Convention nationale en France, son nouveau décret de déportation. XI, 634.
Conversion du roi Agilulphe et de la nation des Lombards. III, 443.
Conversion d'Aglaé. I, 353.
Conversion d'Aglaé. I, 353.
Conversion de Annalingans. IX, 257.
Conversion de Boupois, roi de Bulgarie, IV, 28.
Conversion de Boupois, roi de Bulgarie, IV, 28.

Conversion de Berylle de Bestre. I, 214.
Conversion de Bogoris, roi de Bulgarie. IV, 28.
Conversion de Bonface. 1, 334.
Conversion des Bourguignons. II, 540.
Conversion demirable des Canisiens. IX, 423.
Conversion de Cécilius. I, 247.
Conversion des Chiquites en Amérique. IX, 212.
Conversion des Chiquites en Amérique. IX, 432.
Conversion de Comte palatin, du pr. noe électoral de Sare et du duc de Brunswick. IX, 432.
Conversion (solide) du Danemarck. IV, 466.
Conversion du duc de Lesdiguières, VIII, 335.
Conversion du duc et des princesses de Luxem-

Conversion du duc de Lesdiguières, VIII, 535.
Conversion du duc et des princesses de Luxembourg. IX, 556.
Conversion d'Edouin, roi de Northumbre. III, 466.
Conversion de quatre évêques acobites. XI, 450.
Conversion du Ris d'un sacrificateur. I, 555.
Conversion de la Finiande. V, 82.
Conversion de Fridigille, reine des Marcomans.
II. 448.

Conversion de Gevilieb de Hayence. III, 544. Conversion des Grenadins. VI, 576.

Conversion de tous les habitants de Néocésarce. 1, 278

1, 278.

Conversion des Nomérites. 1, 465.
Conversion de Justin le Philosophe. 1, 454.
Conversion des Lares. II, 590.
Conversion des Litunaires. VI, 448.
Conversion des Litunaires. VI, 448.
Conversion des Maronites. V, 479.
Conversion des Maronites. V, 479.
Conversion des Mores en Amérique. IX, 245.
Conversion du roi de Navarre. VII, 491.
Conversion des Mores en Amérique. IX, 245.
Conversion d'Onésime. I, 86.
Conversion de patriarches schismatiques de Damas et d'Alexandrie, IX. 405.
Conversion de la Poméranie. V, 445.
Conversion du proconsul Sergius Paulus. I, 40.
Conversion du roi Récarède et des Goths d'Espagne. III, 401.
Conversion du n'arenégat, et son martyre. IX, 134.

gne. 111, 101.
Conversion d'un renégat, et son martyre. 1X, 154.
Conversion des Russes. IV, 88,
Conversion célèbre d'un savant Japonais. VIII, 200.
Conversion des Suèves. III, 74.
Conversion de la reine de Tango. VIII, 200. Sa fin tragique. VIII, 202.
Conversion du prince Terisdeven. IX, 555.
Conversion et martyre d'une jeune Turque et de deux évêques. IX, 403.
Conversion du prince Zégri VI, 574.
Coptes (les), leur origine et leur croyance. IX, 411.

Conversion du prince Zégri VI, 574.
Coptes (les), leur origine et leur croyance. IX,141.
Leurs sentiments et leur hiérarchie. XI, 79.
Leur pratique dans l'administration des sacrements. IX, 82.
Corbinen (saint) de Frinsingne. III, 297.
Cornet (le docteur) dénonce les dinq propositions de Jansénius. IX, 6.
Corruption des guastiques. I. 442

de Jansénius. IX, 6.
Corruption des gnostiques. I, 442.
Corse (la) acquise à la France. IX, 260.
Cortès; son expédition au Mexique. VII, 20.
Coxcia, cardinal, inquiété par le peuple romain.
X, 477.
Cosroès (le roi), sa mort funeste. III, 487.
Cour (la) de France tente en vain de faire enlever
les chefs des huguenots. VIII, 5.
Cour (créntion de la) de haute justice en Angleterre. IX, 2.
Courage étonnant d'une Japonaise chrétienne.
VIII, 20.

VIII, 203.

VII, 203.
Courage héroïque des religieuses de sainte Claire à Ptolémaïde. V, 420.
Courses des Normands, usqu'à Paris. III, 589.
Coutumes d'Angleterre. V, 424.
Cranmer, archevêque de Cantorbéry. VII, 455. Il prononce la nullité du mariage entre le : oi Henri VIII et la reine Catherine. VII, 156 Son procès et son supplice. VII, 409.
Crépin (saint). 1, 514.
Crépinien (saint). 1, 514.
Crépinien (tyran; sa mort. IV, 234.
Cressent de Vienne. 1, 88
Crestius-Callus, mis en faite par les rebelles. 1, 401.

Crispe (le prince), sa mort. 1,423

Crispin, donatiste, ses violences. II, 240.
Crispin de Viterbe, XI, 120.
Crispin de Viterbe, XI, 120.
Croisade (deuxième). V, 63.
Croisade dans le Nord. V, 281.
Croisade en Italie contro l'empereur Frédéric II.
V, 292.

Croisade publice contre le roi d'Aragon. V, 409.

Croisade publide contre le roi d'Aragon. V, 409. Croisade en Espagne. V, 64.
Croisade en Espagne. V, 64.
Croisade en Espagne. V, 64.
Croisés; leur ardeur. IV, 519.
Croisés; leur ardeur. IV, 519.
Cromwel est fait vicaire général de Henri VIII pour le spirituel. VII, 202. Sa disgrace et son supplice. VII, 256.
C omwel, son caracière; il gagne la bataille de Morstomnor. VIII, 556. Il gonne la secte des Indépendants. VIII, 556. Il soulève l'armée contre le parlement. VIII, 562. Il serend maltire de Londres. VIII, 563. Ses fourberies. VIII, 564. Son hypocrisie. VIII, 565. On se soulève de toutes parts contre lui. VIII, 566. Il triomphe partout. VIII, 568. Il contrefait l'inspiré. IX, 2 II est démenti publiquement par la femme de Farfax. IX, 5. Il est maître absolu sous le nom de protecteur. IX, 4. Sa mort. IX, 9.

Cruautés de Néron contre les chrétiens. I, 402. Culte (l'exercice du) est proscrit à Paris. XII, 46. On imite cet exemple dans les départements. XII, 23.

Culte des saints. II, 262.

Curié des seines 11, 202 Cunégonde, impératrice, se fait religieuse du mo-nasière de Canfuge qu'elle avait fondé. IV, 278. Curé vertueux de Girgé. IX, 447. Cuthbert, moine martyr. VIII, 440.

Cuthbort, moine martyr. Y111, 440.
Cyprien (asint); ses commencements. 1, 245. Il est
élevé sur le siège de Carthage. 1, 244. Sa retraito.
1, 259. Sa vigilance et aes lettres. I. Ibid. Ses
lettres aux confesseurs. Sa conduite approuvée
par le clergé de Rome. 1, 265. Sa lettre à Antonin 1, 266. Ses traités sur l'unité de l'Église
et sur les tombes. I, 274. Sa lettre au pape. I,

275. Son exil. I, 286. Sa retraite- I, 288. Son martyre. 1, 289.

maryre. 1, 200. Cyr (saint), son martyre. 1, 383. Cyriaque succède à Jean-le-Jenaeur. 111, 423. Cyrille (saint) s'élève contre Nestorius. 11, 357. Bes lettres aux solitaires et à la cour. 11, 358. Sa Ses lettres aux solitaires et à la cour. II, 358. Ses lettre au pape. II, 560. Le souversin pontié lui commet ses pouvoirs. II, 363. Ses anathèmes. II, 365. Ses mouvements pour la paix. II, 393. Ses écrits contre les anthropomorphites. II, 448. Cyrille (saint) de Cappadoce. I, 292. Cyrille (saint) de Jérusalem. I, 547. Cyrille-Lucar, sa condamation. VIII, 474. Ses erreurs sont proscrites par les patriarches d'Orient. XI, 498. Cyrus d'Alexandric. III, 488.

D

Dagobert II est assassiné et honoré comme saint à

Dagobet II est assassine et honore comme saint a Siènaï. III, 245. Dalmace (saint', abbé. II, 577. Damien (saint', abbé. II, 577. Damien (Pierre), créé cardinal. IV, 343. Sa léga-tion orageuse à Milan. IV, 351. Ses ou vrages. IV, 557. Il est légat en France. IV, 362. Sa légation en Allemagne. IV, 363. Damiette prise par les Croisès. V, 280. Elle est prise une deuxième fois aer saint Louis. V. 347.

une deuxième fois par saint Louis. V, 547. Danger des interprétations arbitraires de l'Ecriture.

Daniel (saint) le Stylite. II, 502. Daniel de Winchester, son instruction à saint Boniface. 111, 293.

Darnase succède au pape Libère. 1, 576.
Dastros (l'abbé) est mis à Vincennes. XII, 442. Ses
pouvoirs sont révoqués par le chapitre de Paris. XII, 443.

Date du concile romain de 769. III, 398. Dauphin (le) de France meurt emposonné VII,

Dauphin (le) de France meurs emposonno ..., 227.

David Georges, son fanatisme. VII, 209.
Débordement de Corinthe. I, 60.
Dèce, empereur. I, 245. Sa persécution cruelle. I, 250.
Li périt dans un marais. I, 276.
Décision touchant la Pâque. I, 399.
Décision du concile, nommé plénier, par saint Augusiin. II, 251.
Méclaration des évêques d'Irlande. XII, 286.

Augustin. 11, 251.
Déclaration des évêques d'Irlande. XII, 286.
Découverte du Nouveau-Monde, fermentation qu'elle cause dans les esprits. V1, 552.
Décret de Florence, sa publication. V1, 344.
Décret qui réunit les états de l'église à l'empire français. XII, 387. Il est publié à Rome. Ibid.
Décret qui supprime dix-sept évêchés dans es départements de Rome et de Trasimène. XII, 426.
Décret de l'université de Paris pour l'immaculée concepto. VI. 556.

pecret de l'université de Paris pour l'immaculée conception, VI, 556. Décrétales fausses citées sans réclamation par l'é-vêque François. IV, 73. Décret de déportation, en France, contre les pré-tres pour refus du serment de liberté et d'égalité, XII, 9.

Décrets contre les livres irréligieux. XI, 242. Décrets de l'inquisition d'Espagne et du Saint-Sié-

ge. IX, 569.

Décrets de réformation faits au concile de Latran. VI. 627

Dé aite de Maxence. I, 349. Défection arrivée chez les Grecs. VI, 554.

Défection (ièche) des Anglais catholiques, jusque dans le clergé, VII, 435. Défection de l'ièvèque de Saint-Papoul. X, 493. Défenders. XII, 442. Défense de précher et de confesser sans l'approba-tion del l'Ordinaire. VIII, 335. Défenseurs de la religion contre le philosophisme en France X 389.

en France. X, 357. Déforis (dom), son édition de Bossuet. XI, 386.

Délivrance de saint Pierre. I, 34.
Itélivrance d'une possédée. I, 50.
Démembration des états du pape : la France s'empare du comtat d'Avignon. et Naples de Bénévent. XI, 498.
Démétriade consacrée à Dieu. II, 234.
Denise (saint). I, 253.
Denys (saint). d'Alexandric pris et délivré. I, 284.
Ses letres à Navatien. I, 271. Son exil. I, 238.
Ses écrits. I, 285.
Denys de Corinthe, son épitre. I, 476.
Denys de Gorinthe, son épitre. I, 476.
Denys de Paris (saint) et ses compagnons. I, 246.
Dénonciation à propos de refus de sacrements. X, 281.

284

281.
Deo-Gratins, évêque de Carthage, sa charité envers les captifs. II, 475.
Déportation prononcée contre les ecclésiastiques non assermentés en France. XI, 614.
Déportations en France.XII, 93.

Députation procession.nelle pour rappeler Henri III VIII, 454. Députés du concile de Rimini séduits. I, 505. Désintéressement religieux du comte de Boulogne.

Desinteressement religieux du comte de Boulogne, 1V, 560.
Désolation de l'Afrique, II, 334.
Désordres dans Rome et l'Italie, IV, 423.
Désordres réprimés en France. IV, 412.
Destruction du temple d'Apamée, II, 40.
Destruction du temple de Scrapis, II, 80.
Dévastation des maisons de Saint-Luzare et des

filles de la Charité. XI, 547. Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, sa propagation.

XI. 125. Di Piétro, cardinal, est enlevé de Fontainebleau.

XII, 503. Diane (la) d'Ardenne mise en poudre. III, 426. Didace (saint). VI, 598.

Diderct X, 530.
Diderct X, 530.
Diderct X, 530.
Diderct X, 530.
Diderct X, 541. Sa constance à refuser la papauté. IV, 444. Il est ordonné
pape sous le nom de Victor II. IV, 445 Sa mort. V, 453.

11, 403. Didier parvient au royaume de Lombardie.III,868. Il est prisonnier en France. III, 404. Didyme l'aveugle. I, 500. Diète d'Augsbourg, contraire aux bérétiques. VII,

450.

1-30.
Diète de Mayence. VI, 24.
Diète de Pologne, son zèle pour la religion. XI, 628. Elle adopte une constitution. XI, 630.
Diète de Spire qui mitige l'édit de Worms. VII, 120.
Diète de Wutzbourg. V, 125.

Différend entre la cour romaine et celle de France. VIII, 545.

Différend entre le pape Adrien, le roi et les évêques de France IV, 76. Différend entre les religieux mendiants et le clerge séculier. V, 404

Différend gne et i Différends Sardaig Dime sala Dioclétien les Man Sa mor Dioscare, Directoire 91. Le d comme tisme, X Disciples Disciples Discipline Discipline Discipline Discours d IV, 64. Discours su Discours s Discussion Siege, M Dispersion Dispersion Disposition 437. Disposition Saint-Signature Disposition a l'occa aux affai Dispute su Dispute su thodoxes Dispute su Disputes s Jesus-Ch Dissidence Division de magne. V Division pa

apostoliq sujet. X Distinction Dimart. pro Diversités é sectaires Division de tioche. V

Division no III, 74. Divis on de Divisions et Divisions d Idem. V, Divisions he

VII, 412 Docteurs (d

Ebbon, arc avec sair Eberard de V, 103. Ebion, 1, 1 Ebroin, ma Ecclésiastic

dans un v Ecébole (le Ecole du m Ecole roys écoles. 1 Ecrits de J

De Celse tin. I, 40 B. Son

123. , 357. 58. Sn life lui nes.II, 3. Ses 448.

4. Ses s d'O-

s'em-Béné-

284. 258.

246. ts. X. nvers

iques ri III

ogne.

des tion. cau.

onsort. 368.

6.

VII, Χī, 120.

nce. ques erge

Différend entre les religieux mendiants d'Allema-gne et les curés. V1, 495. Différends entre le Saint-Sidge, d'une part et la Sardaigne et le Portugal de l'autre. X, 478. Dime saladine. V, 485. Dioclétien, son caractère. 1, 510. Son édit contre les Manichéens. 1, 520. Son humiliation. 1,536. Sa mort funeste. 1, 539.

Sa mort funeste. 1, 339.

Dioscare, son carsolère. 11, 437. Sa déposition. 11, 454. Sa fin. 11, 467.

Directoire (le) s'acharne après les prêtres. XII, 91. Le directoire, vainqueur au 48 fructidor, recommence la persécution. XII, 93. Son fanatisme. XII, 413.

Disciples de l'église naissante. I, 48.

Disciples de Robert d'Arbrissel. 17, 564.

Discipline extraordinaire. III. 340.

Discipline extraordinaire. III. 340.

Discipline de Sardique. I, 468.

Discours de l'empereur Basile au concile de Constantinople. IV, 38. Second discours du même. IV, 64.

14, 64.

Discours sur le but et les résultats de la philosophie
du XVIII* siècle. XII, 473.

Discours sur l'état de l'Église au XVIII* siècle.X, 4.

Discours sons de la cour de Naples avec le SaintSiege. XI, 360.

Dispersion des apôtres. I, 37.

Dispersion des Grecs pour le schisme. IV, 4.

Dispositions du Code pénal hostiles au clergé. XII,
437.

437.

Dispositions des différentes cours à l'égard du Saint-Siège. XI, 433.

Sunt-Siege, XI, 135.
Dispositions hostiles du parlement de Paris révélées à l'occasion d'une déclaration du roi, relative aux affaires du Jansénisme, X. 168.
Bispute sur le baptème des héré iques, X., 281.
Dispute sur la communication des Arméniens orthodoxes avec les Arméniens non unis. XI, 505.
Dispute sur la procession du Saint-Esprit, VI, 353

Dispute sur la procession du Saint-Esprit. V. (.354)
Disputes sur le véritable auteur de l'imitation de
Jésus-Christ. IX, 198.
Dissidence entre le comité catholique et les vicaires
apostoliques anglais. XI, 620. Polémique à ce
sujet. XI, 624.
Distinction du fait et du droit. IX, 74.
Dimart. premier évêque de Prague. IV, 465.
Diversités étranges dans les confessions de foi des
sectaires. VII, 427.
Division des Chrétiens dans la principauté d'Antioche. V, 227.
Division des Luthériens et des Calvinistes en Allemagne. VIII, 469.
Division parmi les moines. III, 40.
Division parmi les moines. III, 40.
Division pouvelle de la France en quatre royaumes.

Division nouvelle de la France en quatre royaumes.

111, 74.
Divis on des Quesnelites en Hollande. X, 460.
Divisions et désordres de Jérusalem. 1, 405.
Divisions dans l'église de Constantinople. 111, 574.
Idem. V, 404.
Divisions honteuses parmi les différents sectaires.

Docteurs (anciens), leurs falents et leur capacité. 11, 124.

Docteurs (les) luthériens approuvent la polygamie du Landgrave de Hesse, VII, 245. Doctrine de l'arianisme, son examen. I. 396. Doctrine de la conception immaculée de Marie. VI, 133. Elle est confirmée. VI, 439. Doctrine de l'église, opposée aux calomnies des Hu-guenots. IX, 285.

guenois. 1A, 295.

Doctrine des nouveaux Manichéens. V, 468.

Doctrine des tyrannicides condamnée en France. VI, 245. Elle est aussi condamnée au concile de Constance. VI, 245.

Dodwelle, X, 354.

Dogme monstrueux de l'ubiquité. VII, 442. Dom Bueil, premier missionnaire de l'Amérique. VI,

Dominique (saint), ses commencements. V, 230. Ses miracles. V, 276. Sa mort. V, 277. Dominique le cuirassé (saint). IV, 357. Dominique (saint) so itaire et martyr. I, 555.

Domnine, son martyre, 1, 344.
Domnus, patriarche d'Antioche, 11, 447.
Donat. 2, 1, 370.
Donatien (saint) son martyre, 1, 544.
Donatistes (troubles des) en Afrique, 1, 470.
Donatistes (troubles des) en Afrique, 1, 470.
219. Leur condamnation et leur décadence.

225.

Dorothée de Thessalonique, sa perfidie. 111, 587.

Droit des cardinaux. IV, 404.

Droit d'Indult, sa confirmation. VII, 229.

Droit (prétendu) nouveau. IV, 25.

Droit de Régale, son ancienneté. V, 400.

Druses (les) leur religion. IX, 96.

Dubois, le cardinal, son caractère. X. 98. Il est honoré de l'amitié de Fénélon. X, 100. Son amition. Ses relations avec le régent expliquées. X, 404. Il aspire au cardinalat. X, 402. Son atrocité pour amere la soumission du cardinal de Noil-

pour amener la soumission du cardinal de Nosil-les. X, 444.

Dubourg, magistrat hérétique, son supplice. VII,

Dubriel, ses efforts courageux. XII, 70. Son rap-port sur les lois pénales contre les prêtres inser-mentés, et révocation de ces lois. XII, 93. Duc (le) de Parme vient en Normanuie au secours des ligueurs. 111. 474. Duc (le) de Saxe-Weimar ses exploits. VIII, 574.

Duché (le) de Ferrare réuni aux états ecclésiastiques. VIII, 233. Duel pour l'affaire mozarabique. IV, 482

Duguesclin conduit ses compagnons en Espagne Ils ranconnent la cour d'Avignon VI, 38. Dungal écrit contre Claude de Turin, évêque ico-

Dungal écrit contre Claude de Turin, évêque iconoclaste. HI, 528

Dunstan (saint', IV, 468. Fermeté de son zèle. IV,
470. Sa mort. IV, 473.

Duphol, sa mort. Pie IV en est accusé. XII. 426,
Du Verger (Jean), sa liaison avec Janséniua. VIII.
596. Ses propos implies a saint Vincent de Paule.
VIII, 406. Il s'attache à sé luire les communau
tés de religieuses. VIII. 447.

Dynastie des Mamelucks. V, 350.

E

Ebbon, archevêque de Reims. III,540.Il travaille avec saint Anscaire. III, 559. Eberard de Bamberg donne des conseils au pape. V, 103. Phion. 1,447.
Ebroin, maire du palais, assassiné. III, 253.
Ecclésiastiques (quatre-vingts) orthodoxes brûlés
dans un vaisseau. I, 583.

Eccle de sophiste), son apostasie. I, 530. Eccle du monastère de Tours. III, 436. Eccle royale d'Aix-la-Chapelle. III, 436. Autres

écoles. III, ibid.
Ecrits de Joséphe. I, 447. Ecrits spoeryphes. I,424.
De Celse contre les chrétiens. I,445. De saint Justin. I, 469. De Celse. I, 227.

Ecrits étrangers contre les quatre articles.1X,279. Ecrivains religieux, X1, 386. Edes e pris par les Turcs. V, 64. Edgar, roi d'Angleterre, ses lois. IV, 472. Edgar en d'Angleterre, ses lois. IV, 472. Edit d'Aurélien pour la neuvième persécution. I, 502. Edit do Constantin et de Licinius en faveur du christianisme. 1, 551. Edit envoyé à Maximin pour arrêter la persécution. 1, 555. Edit d'Amboise. VII, 509. Edit d'Amboise. VII, 509. Edit de Saint-Germain. VII, 492. Edit sur l'indépendance de l'empire. V. 592. Edit d'amvier révoqué en France. VIII, 4. Elit de Juillet, en France. VIII, 481.

Edit de Nantes. VIII, 235. Il est révoqué 1X, 286. Edit (cinquième) de pscification en faveur des Huguenois. VIII, 94. Edit pour rendre l'état divil aux protestants. XI, 498. E-lit de restitution. VIII, 266. Edit contre les reunions maçonniques. XII, 534. Elit de Romorantin. VII, 437. V., 346. Edmond (saint) de Cantorbéry. V. 346. Edmond Auger, jéssité, services qu'il rend à a religion. VII, 489. Edmond. Le roi, sa piété. IV, 428. Il est sssassiné. IV, 247. Edmond (saint), roi d'Angleterre. IV, 364. Ses lois. IV, 366.

IV, 566 Edouard III, roi d'Angleterre, sa mort. VI, 65. Effèts de la religion sur l'esprit des barbares. II, 204. Efforts (vains) pour rebâtir le temple de Jérusolem. I, 553.

I, 552.

Eginard III, 518.

Eginse d'Allemagne, fin de sa neutralité entre Eugène 19 et Félix V. VI, 354.

Eglise d'Asie. XI, 504.

Eglise d'Asie. XI, 504.

Eglise bàtic à Paris en l'honneur de saint Vincent.

III, 72.

Eglise (1') de Constantinople rentre dans la communion du Saint-Siège. II, 585.

Eglise constitutionnelle de France, son discrédit.

XII. 64.

Eglise constitutionnelle de France, son discredit.

XII, 61.

Eglise (l') de Dol est soamise définitivement à la métropole de Tours. V, 247.

Eglise de Espagne. III, 75.

Eglise de Jérusalem. IV, 557.

Eglise de Jérusalem. IV, 557.

Eglise (l') de Lorette pillée par les Français. XII,

Eglise (a petite), ses progrès en France. XII, 288. Eglise (la petite), ses progrès en France. XII, 288. Eglise (l') de Ratisbonne érigée en métropole. XII,

513. Eghse Saint-Pierre de Rome, son commencement.

VI, 594. Eglise (l') schismatique de Hollande se perpétue. XI, 537.

X1, 537.

Eglise du Saint-Sépuicre abattue. IV, 237.

Eglises (anciennes) des Gaulois. I,479. Eglises promières 1,230. Eglises de la Germanie et de la Belgique. I, 249. Eglise de Nicomèdie abattue 1,524. Eglise du Saint-Sépulcre. I, 413. Eglises battes par Constantin. I, 441. Eglise (troubles dans l') de Constantinople à la mort d'Eudoxe. I, 582.

Eglises du Nord. V, 84.

Eglises rebâties en France. IV, 233.

nguses repatues en France. 17, 255.

Eglise d'Orient consultées sur les vrais exemplaires
du concile de Nice. 11, 277.

Eglissar, chef de faction. 1, 406. Sa fac.ion cat détruite. 1, 408.

Electeur (17) pa latin usurpe la couronne de Bohème,
VIII, 528.

Election de l'apôtre saint Mathias. I, 44. De ssint Fabien. I, 233. Du pape saint Denis. I, 299. Elections d'évêques constitutionnels Français.XII,

Elections d'évêques intrus en France. XII, 168. Eleusius de Cisique, sa conver ion. I, 574. Elfège (saint) de Cantorbéry martyrisé par des pi-

rates Danois. 1, 259. Elie, frère, humilié par saint François. V, 273. Elie de Jérusa'em, sa fermeté. 11, 597. Sa mort

Elie de Jerusa'em, sa termete. 11, 597. Sa mora sainte. 11,584.

Elie Dupin (le docteur), exilé.1X.445. Son complot pour réunir la secte de Jansénius avec l'église anglicane. 1X, 644.

E isabeth monte sur le trône d'Angleterre. VII,437.

Elle donne des marques de catholicité. VII, 427.

Elle rompt avec le pape. VII, 428. Elle use de détours pour s'attribuèr la suprématie. VII, 450.

Sa lettre à Henri IV, VIII, 481. Sa mort. VIII, 240.

detours pour s'attribuèr la suprématie. VII, 450. Sa leitre à Henri IV, VIII, 481. Sa mort. VIII, 249. Elisabeth (sainte) de Hongrie. V, 294. Elisabeth (madame), son juyement. XII, 24. Elisabeth (sainte) de Portugal. V, 552. Elle est canonisée. VIII, 349. Elisabeth (sainte) de Schenange, V, 90.: Elisabeth (sainte) de Schenange, V, 90.: 128. [Stot. 1, 120]. Sa mort, ses ouvrages. III, 228. [Stot. 1, 130].

Exai. 1, 129. Elymar frappé d'aveuglement. I. 40. Elséar de Sabran (le bienheureux). V, 495. Emeric (saint), Bls du rol saint Etienne. IV, 504. Emery (l'abbé), sa franchise courageuse. XII, 452. Sa mort. XII, 452.

Sa mort. XII, 452.
Emeute à Constantinople. II, 576.
Emilien proclamé empereur. I, 279.
Empereur (!) d'Ethiopie écrit au pape une lettre
de soumission. VI, 359.
Empire (tout l') inondé du sang chrétien excepté
les étais de Constance. I, 322.
Empire deGordien, dePuppien et de Balbien. I, 253.
Empire de Occident, sa chute. II, 491. Il estrétabli.
III, 453.
Empire de Content de Cabre. V. 985.

111, 455.
Empires multipliés dans la Grèce. V, 285.
Emportement des idolàtres contre les fidèles d'Alexandrie. I, 239.
Emportements réciproques des arions et des orthodoxes. II, 470.
Encyclopédie. X, 363. Elle est interrompue et reprise. X, 370. Elle est appréciée par ses auteurs. X, 386.
Enfants conference.

X, 386.

Enfants confesseurs de la foi à Chio. Y II, 597.

Enseignement public, son uniformité. IV, 408.

Entreprise de l'évêque de Moula. Y I, 475.

Entreprise du duc de Parme. X I, 497. Bref de Clément X III contre lui. X I, 498.

Entreprises des philosophes. X, 348.

Entreprises (vaines) des protestants contre les catholiques au congrés d'Utrech. X I, 553.

Enumération des divers chrétiens de Constantinople

Grees. Arméniens. Fance. etc. X I. A.

Grees, Arméniens, Francs, etc. XI, 4. Envoyés de l'empereur Honorius et du pape Innocent indignement traités par les Grecs. 11, 493.

Eon de Ikolie, V, 76.

Ephrem (saint), ses commencements. 1, 526.

Epiphane, ses commencements et ses œuvres. 11, 29.

Il est prévenu contre les grands frères. 11, 471.

Sa mort. II, 172.

If eat prévenu contre les grands frères. 11, 471. Sa mort. 11, 472. Epiphane (saint) de Pavie. II, 558. Ephrem (saint), sa mort. 11, 6. Ephren (penmière) de saint Pierre. 1,37. Aux Thessaloniciens. 1,58. Ephre (première) aux Corinthiens. 1,64. Aux Romains. 1,58. (Deuxèmè) aux Corinthiens. 1,64. Aux Romains. 1, 65. Aux Galaires. 1,67. (Première) à Timothée. 1,69. A Tite. 1,70. De saint Jacques. 1,84. De saint Jude. 1,83. Aux Philippiens. 1,85. A Philèmon. 1,86. Aux Colossiens. 1,87. (Seconde) à Timothée. 1,94. De saint Jenes. 1,87. (Seconde) de saint Pierre. 1,89. (Seconde) à Timothée. 1,94. De saint Lement aux Corinthiens. 1,419. De saint Jenes. 1,426. De saint Jenes. 1,453. De saint Polycarpe aux Philippiens. 1,465. De saint Denys. 1,470. De saint Grégoire de Nysse. 11,94. Erasme recherché par Luther. VII,15. Instabilité de sa foi. VII,95. Son traité du libre arbiter. VII,96. Il est censuré par l'université de Paris. VII,141. 11 est désigné pour le cardinalat. VII, 219. Erection d'évêchés. V, 484. Ercetion d'évêchés. V, 484. Ercetion du siège de Pamiers. Eric (Saint) martyre v. V, 83. Eric «Communic. V, 424. Eros et Lazare accusaneurs de Pélage. II, 259. Erceurs des Réparte. V 473.

Eros et Lazare accusamurs de Pélage. II, 259.

Erreurs des Régards. V, 473. Erreurs des Gaulois. II, 334. Erreurs des Millénaires. I,439. Des Manichéens. I, 307.

Erreurs de Jean d'Olive et de Ilbertin de Casal con-

Erreurs de Jean d'Olive et de libertin de Casal con-daméres. V, 472.
Ervige mis à la place du roi de Vamba, 111, 254.
Eschine. 1, 473.
Esclavage du fils de Saint-Nil. 11, 207.
Espagnols (les) tyrannisont les Mexicoins.VII,342.
Esprit (1) d'indépendance en politique comme en religion se fortifie en France. XI, 490.

Essénius. I, 48. Estouteville (le cardinal d') réforme l'université de Paris. VI, 410.

Etablissement des Carmélites et des Ursulines en France, VIII, 286. Etablissement des chevaliers teutoniques en Prusse.

, 312. Etablissement de la congrégation de Notre-Dame. VIII, 261.

Etablissement de diverses congrégations de cardinaux. VIII, 149

Rtabliss VII, I Etablisse Etablisse Etablisse VI, 50 Etabliss VIII, la mor

Etat d'av Etat du VIII. Etat du c Etat du cl 735. Eter du c 47. Etat du c VIII, 2 Etat dépl

IV, 29 chie. 1, Erat de l'é Eint géné sances Rtat hiéra Etat biéra Etat math 11, 496. Etat des é

Rtat maih Charles Etat d'opp E'at politi Etat des p lemagne 249. Etat religio

Etat religio Etat religi Etat religio Elat religio E at religio Etat religie Etat de la r Etat de la r Etat de la IX, 533 243 à 25 Etat de la

Etat déploi État de la re Etat de la 1 roi Sigist Etat de la re Etat de la r Etat de la Etat de la re 50. Etat du roy Etat des sci

Ltat et titre Etat triste e Etats de Ble Etats génér VIII, 313 les. XI, 50 Etat du Hair

Ethelbert, r voyés par Ethélulfe, roi III, 588. Ethelrode (Ethiopiens, Etienne (sai Etienne (sai Etienne 11, p tre les Lon 111, 362 1

de nouveau Etienne III ti

voie les ac

, 504. (.454.

lettre recuté 1,254.

étubli d'Aortho-

el reateurs.

08. ie Cléles ca-

tinopie inno-, 195.

26.

.11,29. Thessa-

thiens. Aux Rore) à Tiques. . 1, 85. 86. Aux econde) thée. 1, 119. De Desaint tDenys. 94.

bilité do VII.96. II,114.

éens. L. al con-

59.

254. 111,342. me en

raité de lines en

Prusse. -Dame.

e cardi-

Etablissement de la dévotion des quarante heures.

Etablissement äxe de la nation française. 11, 540. Etablissement des Normands en France. 111, 590. Etablissement des premiers diacres. 1, 27. Etablissement des religieuses de la Conception.

VI, 508. Etablissement du tiers-ordre de Saint-Franço s. VIII, 240.

viii, 240. Etat des affaires et des esprits dans Rome après la mort de Grégoire XI. VI, 66. Etat d'avilissement des évêques grees. IV, 498. Etat du calvinisme en France sous Louis XIII. VIII. 361.

Etat du christianisme en Egypte. X, 79. Etat du christianisme dans l'empire des califes. 235

Etat du christianisme dans l'empire des Perses. Xi, Etat du christianisme parmi les grands du Japon.

VIII, 205. Etnt déplorable de l'empire et de l'église d'Orient.

Etat déplorable de l'empire et de l'église d'Orient. 1V, 290.

Etat heureux de l'église. 1, 354. Etat de la hiérarchie. 1, 405.

Etat de l'église d'Afrique. IV, 409.

Etat général de l'Europe et de ses principales puissances au moyen àge. V1, 474.

Etat hiérarchique de la Bretagne. III, 87.

Etat hiérarchique de la Combardie. III, 319.

Etat mière puis des de Combardie. III, 319.

Etat malheureux des églises dans la Norbonraise.

11, 496.
Etat des églises du Nord. IV, 567.
Etat des églises du Nord. IV, 567.
Etat maheureux de la France après la mort de Charles VI. VI, 273.
Etat d'oppression des chrétiens sous les infidèles.
III, 337.

E'at politique de l'Orient et de l'Occident. III, 396 Etat des protestants en France, en Pologne, en Al-lemagne et dans la Grande-Bretagne. X, 246 a

249.
Etat religieux de l'Autriche. XII, 204.
Etat religieux de la Bavière. XII, 205.
Etat religieux de l'Espagne. XII, 203.
Etat religieux d'Ita ie. XII, 202.
Etat religieux du Portugal. XII, 203.
E at religieux de la Save. XII, 205.
Etat religieux de la Suisse. XII, 205.

Etat religieux de la Suisse. XII, 201.

Etat de la religion en Amérique. 534 à 539.

Etat de la religion en Canada. XII, 490.

Etat de la religion en Chine. VIII, 536 à 543. Id.

IX, 533 à 344. Id. X, 203. Id. XI, 44. Id. XI, 245 à 255. Id. XI, 506 à 544.

Etat de la religion en Cochinchine. X, 256.

Etat déplorable de la religion en Exypte. IX, 442.

Etat de la religion catholique en Flandre. XII, 459.

Etat de la religion catholique en Pologne sous le roi Sigismond-Auguste. VII, 476. Id. XI, 493.

Etat de la religion au royaume de Sism. 550 à 534.

Etat de la religion au Tong-King. X, 229.

Etat de la religion au Tong-King. X, 229.

Etat de la religion en Hologne. XII, 4. Etat de la religion en Valachie et en Moldavie. VI, 50.

50.

Etat du royaume de Jérusalem. V, 166.

Etat des sciences. V, 98.

Etat et litres divers des églises de Rome. III, 140.

Etat triste et honteux de l'empire d'Orient. IV, 147.

Etats de Blois. VIII, 101. ld. VIII, 155.

Etats généraux assemblés à Paris VIII, 174. ld.

VIII, 313. Etats généraux convoqués à Versailles. XI, 500. Leur ouverture. XI, 544.

Etat du Hainaut dissous. XI, 485.

Etat du Hainaut dissous. XI, 485.

Ethelbert, roid & Kent, reçoit les missionnaires envoyés par le pape S. Grégoire-le-Grand. III, 435. Ethélulfe, roi d'Onessex, fait le pélerinage de Rome. II, 588.

Ethelrode (saint) de Winchester. IV, 473.

Ethelrode (saint) de Winchester, IV, 173. Ethiopiens, lears usages et leurs erreurs. XI, 89. Etienne (saint), son martyre. I, 23. Etienne (saint), pape, son martyre. I, 284. Etienne II, pape, implore les secours de Pépin con-tre les Lombards. III, 360. Son voyage en France. III, 362 II revient à Rome. III, 364. Il implore de nouveau P. pin. Ibid. Sa mort. III, 390. Etienne III tin tun concile à Rome. III, 398 II len-vaie les affestul 78 concile en France. III. A28.

voie les actesdu 7º concile en France. 111, 428.

Etienne IV couronne eu France l'empereur Louis.

Etienne IV couronne en France l'empereur Louis. 111, 435. Stienne V, son élection au pontificat et son déta-chement, IV, 403. Sa mort. IV, 444. Rtienne III, IV, 402. Stienne IX, pape. IV, 545. Etienne, abbé de Sainte-Geneviève, puis évêque de Tournsi, V, 202. Etienne (saint) de Grammont, ses commencements. IV x64.

IV, 391. Etienne le joune succède à Etienne, patriarche d'Antioche. II, 808 Ses miracles. III, 880. Son

martyre. III, 387. The same constant in a document in a do

407.

Ritecne (saint), roi de Hongrie, établit solidement la religion dans ses états. IV, 249

Rudes, roi de France. IV, 144.

Rudoxie, as mort. II, 202.

Rudoxie (l'impératrice), son voyage en Palestine.

11, 404. Sa retraite. II, 447. Sa conversion. II,

475.

Eugène intrus au pontificat. 111, 218.

Eugène II succède au pape Paschal ler. 111, 516.

Eugène III, pape. V, 62. Il soumet Rome. V, 65.

Liva en Franco. V, 72. Il va a Clairvaux et au chapitre de Citeaux. V, 77. Sa mort. V, 85.

Eugène IV, fâcheux commencements de son pontificat. Vi, 300. Il s'oppose au concile de son pontificat. Vi, 500. Il s'oppose au concile de Baie. VI, 303. Il féchit et se réconcilie avec lui. VI, 315. Il s'efforce de gagner les Grecs. VI, 317. Il s'enfuit de Rome. VI, 519. Ses censures. VI, 529. Il est déposé par le conciliabule de Baie. VI, 538. Le pape frappe d'anaihème le conciliabule. VI, 350. Sa négociation avec les Allemands. VI, 360. La concorde rétablie entre lui et les Allemands. VI, 380. Sa mort. Son caractère. VI, 381.

Eugène, empereur. II, 85. Sa mort. II, 89. Eugène (saint), évêque de Carthage. II, 516. Il est banni avec son clergé. II, 524. Eugène de Tolède. III, 226.

Eugene de Tolede. III. 3385. Euloge (saint) de Cordoue fait l'apologic des mar-tyrs d'Espagne. III, 583. Eu-ônius. I, 500. Euphémius, patriarche de Constantinople. II, 527. Il est exilé. II, 583. Euphratas de Cologne envoyé en Orient. I, 479. Eusèbe, martyr. II, 484. Eusèbe de Césarée, ses écrits. I, 380. Sa fin. I, A&7.

447.

Eusèbe de Dorylée, son acclamation. 11, 353.

Eusèbe de Nicomédie. 1, 380. Il est l'ame de l'arianisme. 1, 384. Il excite l'indignation de Constantin. 1, 406. Il usurpe le siège de Constantinople. 1, 449. Sa mort. 1, 459.

Eusèbe (saint) de Samosate. 1, 597.

Eusèbe de Verceil (saint), sa légation. 1, 481. Il
va en Italie. 1, 545.

Eustache (saint) d'Antioche calomnié et déposé. 1,
438.

4.48

428.
Eustache (saint), abbé de Luxen. 111, 482.
Eustachie (sainte). 11, 35.
Euthaste de Sébaste (affaire d'). 1, 588.
Euthymius (saint). 11, 295.
Eutrope (saint), son martyre. 1, 302.
Eutrope, revers qu'il éprouve. 11, 452.
Eutichès, ses commencements. 11, 439. Il est démoncé par Eusèbe de Dorylèe. Ibid. Ses artilices, 11, 430. Il tomparaît. 11, 432. Il estondamné. 11, 434. Son appel au pape. 11, 455.
Eutychiens, leur soumiss on au concile de Latran. VI, 375.

VI, 375.

VI, 3.75.

Eutychius, patriarche de Constantinople. III, 49.

Euzonus est mis à la place de saint Milèce sur le siège d'Antioche. I, 519.

Evangile saint Marc. I, 37. Saint Mathieu. 38. Saint Luc. 1, 55. Sa'nt Jean. I, 426.

Evangile porté dans l'intérieur de l'Amérique méridinale. IX, 202. Il se propage merveilleusement. IX, 408. Il est préché dans les ludes XI, 68 à 78.

Evasion de la reine d'Angletere. forme de Jacques

Evision de la reine d'Angleterre, femme de Jacques
II, avec le prince de Galles, 1X, 307. Evêché d'Arras retabli IV, 504.

Evêchés fondés en Angleterre. III, 158.
Evêchés nouveaux dans les Pays-Bas. VII, 459.
Evénements dans le royaume de Naples. Le rois en Sicile. XII, 448.
Evêque (l') d'Adran est chargé de l'éducation du prince de Cochinchine. Son voyage en France.
Jalousie qu'il excite. XI, 529. Sa genérosité. XI,

Evêque (faux) d'Agrs. XII, 58. Evêque guerrier de Beauvais, V, 203. Evêque (l') de Capo-d'Istria accusé d'hérésie. VII,

293.
Evôque (l') de Constance est envoyé en Bohême par le concile de Bâle. VI, 310.
Evêque (l') de Laon, sa conduite courageuse. X, 489. Son recours à ses comprovinciaux et à l'assemblée générale. X, 194.
Evêque (l') de Trabaca arrêté et mis à mort. XII, 550.

550.
Evêques (multitude de S. S.). III, 480.
Evêques (lea) d'Afrique écrivent au pape. II, 500.
Evêques d'Angletrer. III, 481. Ils sont persécutés sous le règne d'Elisabeth. VII, 432.
Evêques (S. S.) de Bretagne. III, 86.
Evêques (les) de la catholicité adhèrent à la bulle Uniquenius. X, 404.
Evêques de cour. III, 513.
Evêques distingués en Allemagne. IV, 482.
Evêques qui embragaent la vie solitaire. III, 229.

Evêques qui embrassent la vie solitaire. 111, 229.

Eveques qui emrassent avis sonia. 11, 22. Eveques français, dis les réunis, leur comité. XII, 62. Leur encyclique, leur imprimerie, leurs annaies de la religion. XII, 65. Leur seconde encyclique. XII, 66. Eveques (grands) des Gaules. 11,492. Idem. 11,496.

Evêques (multitude de S. S.) en Gaule, III, 43, Evêques (les) de Germanie au pape, IV, 425, Evêques hérétiques condamnés, II, 586, Evêques non résidents déposities en Angleterre.

VI, 4.

Evèques opprimés et mis à mort. II, 520.

Evèques (les) de Toscane persistent dans l'union avec le Saint-Siège. XI, 467.

Evode, évèque d'Antioche. I, 36.

Evroul (saint), III, 46.

Exaliation de la Croix, III, 188.

nassation de la Croix, 111,488.
Examen de l'authenticité de l'Ecriture sainte et de la tradition. VII, 293.
Examen du dogme. II, 455.
Excès de crusuiús et d'implétés en Angleterre. VII, 229.

vii, 229. Excès des Juifs révoltés sous la conduite d'Andrias, 1, 440. Excès des idolàtres, 1, 536. Exegèse nouvelle, XI, 489.

Exemptions de Cluny examinées au concile d'Anse. IV, 240. Exerchat de Ravenne, sa fin. 111, 359.

Expédition des croisés en Portugal. V, 278. Expédition des Italiens contre les Sarrasins d'A-

Expédition des Italiens contre les Sarrasins d'A-frique. IV, 452. Expédition contre les Vsudois. VII, 270. Exploits des croisés en Espagne et dans le Nord. V, 68. Leurs exploits dans le Languedoc. V, 235. Exposition de la foi condamnée par le cardinal de Nosilles. IX, 385.

Expulsion des jésuites de France. VIII, 480. Extravagance de plusieurs sectaires, 1, 475. Eybel, sa brochure est condamnée par Pic VI. XI, 434.

F

Fabien (saint), pape; son martyre. I, 249.
Fabiele (sainte). 11, 35.
Factieux de Rome. XII, 422. Ils sont protégés par J. Buonaparte, ambassadeur à Rome. XII, 424.
Faction des Mécoutents, ou politiques. VIII, 94.
Faculté de Théologie de Paris, son zele. XI, 586.
Faiblesse des chrétiens en Orient. V, 277.
Faixlax, ses étranges qualités. VIII, 550. Il remet Charlest* entre les mains de Cromwel. VIII, 870.
Fait de Chasinus. VI, 536.
Failat de Besumont, ses missions. XII, 542.

Fait de Chasinus. VI, 536.
Fallat de Besumont, ses missions. XII, 512.
Famine horrible en France. IV, 295.
Fanatique condamné au Pérou. VIII, 149.
Farci pervertit les Genévois. VII, 443. Il est chassé de Genève. VII, 225.
Farcinistes. XI, 537.
Fauque (le Père) ramène les nègres marrons à leurs mattres. XI, 408.

Fausses reliques et faux n:1 ac es. 111, 109.

Fauste Sociu, sa mort VIII, 254. Félicité (sninte), son martyre. I, 465. Félix mis à la place du pape Libère. I, 489. Sa fin.

1, 502. Félix, gouverneur de Palestine. I, 76. Sa femme Drusille protége Paul. *Ibid*.

Félix, pape, agit contre Acace. 11, 511. Félix (l'abbé) flagellé. 11, 553.

Féils (Tabbé) dagellé. II, 553.
Féils le trésorier, sa mort. I, 354.
Féils (saint) de Cantalice. VIII, 443.
Féils (saint) de Nole, confesseur. I, 294. Il secourt l'évêque Maxime. Ibid. Son martyre. I, 302.
Féils d'Urgel est déposé. III, 433.
Fenélon refuse de donner son approbation au Traité du théologie mystique de Bossuet. IX, 393. Causes de sa brouillerie avec Bossuet. IX, 394. Son explication des maximes des saints. IX, 396. Sa disgrace. IX, 398. Ses répliques à Bossuet. IX, 399. Les maximes des saints déférées au Saint-Siège. 1X, 401. Bref contre ce livre. 1X, 404. Sa soumission exemplaire. 1X, 405. Son mandement et sa mort. 1X, 548.
Fer dinand de Castille (saint). V, 309.

Ferdinand II, empereur d'Allemagne, embarras ex-trême au commencement de son règne VIII, 327. Ses succès contre les Luthériens VIII, 366. Ferdinand, roi d'Espagne, introduit 1 .nquisition dans ses états. VI, 500. Il usurpe la Navarre. VI, 617. Sa mort. VI, 637.

Féréol (saint), son martyre. I, 344. Fermentation horrible à Geneve. VII, 47. Fermeté de plusieurs illustres prélats grecs. VI,345 Ferveur du peuple pour le jubilé de Clément VI.

VI, 4.

Ferveur des premiers fidèles. 1, 48.

Fesch, cardinal, répond aux objections du SaintSiège contre le sacre de Buonaparte. 1X, 504. Il

est nommé coadjuceur du prince primat. XII, 354. Notifications qu'il fait à Pie VII. XII, 324. Il est
remplacé à Roma par le ministre Alguier. XII,
352. Sa lettre au pape. XII, 469. Sa lettre à
Louis XVIII. XII, 545. Il est accrédité à Rome
par Buonaparte. 553. XII, 558.

Fête de la Raison en France. XII. 45.

Fête de la Raison en France. XII. 45.

Fète de la Raison en France, XII, 45. Fètes républicaines en France, XII, 23. Fètes à Rome à l'arrivée de Pie VII, XII, 320. Fialin, XII, 223.

Fidèles martyrisés par les Bulgares. III, 476. Filangieri nommé a l'archevêché de Naples. II, 362. Filioque, venant de France. IV, 93. Filles de la Croix instituées. VIII, 430.

Filles de la Providence instituées. VIII, 430. Filles de la sagesse. XI, 367. Fin des troubles et du schisme en Allemagne. V, 582.

Fini, cardinal, inquiété par le peuple romain. X,

Firmilien de Césarée. 1, 282. Firmin (saint), son martyre, I, 316.

Fischer (Jean), son martyre en Angleterre. VII, 207. Fitz-James (de), évêque de Soissons, contraire aux jésuites. X, 429. Il rend hommage à leurs mœurs.

A, 430

Flagollants. V, 590. Idem. VI, 476.

Flamands (les) divisés en cinq factions. VIII, 405.

Flavien, son élection. II, 20. Il intercede auprès
de l'empereur en faveur des séditieux. II, 64.

Flavien 'saint) élevé au siège de Constantinople.

II, 449. Son martyre. II, 445.

Fleury (le cardinal), ses dispositions. X, 449. Flodoard sur Sergius. IV, 453. Sa chronique. IV, 204.

Flotte de cible. V Flotte (Pi Foi des A Foi généi Foi (tric Foi humai fixe. 1X Fondation Saint-N Fondation Fondation Fondation Fondation Fondation Forme des Formoso, Formule d Formule (s

Florence lorentin

Formulaire Fortunat, l Fouché pro Foulques de cher la t l'archevé Fourberies Fourrier (le Franc-mac avec les i sion de V Français ch

troisième

France (la) nott XIII. tra'ité en goire XII Francisenin François (S règle est établissen Happliqu V, 268. I Sa mort. sentiment ordre. V, : François de extrême. V

VI, 486. 1 VI, 514. S François (Sa de son zèl mort. IX, François (S. VIII, 220, 222, Fruit VIII, 226, VIII, 230, MA. Sa co

145. Sa co Senève. V juteur. VI VIII, 336. nier dépar euples e 338. Sa m écrits. VIII François (Sa VII, 253.

Ses miracl VII, 349. Activité de 393 Il a lo au châteat voyage de cès à Am royaume conversion visiter les it trois re Chine Sa

5. orre.

et de

nion

erre. l'An-

Anse. d'A-

Nord. , 235. nal de 30.

ie VI.

re.VI. VI,545

Saint-301. 11 1, 315. 1. 11 est er. XII, ettre à Rome

1,405. 320.

1,362. 30. ne. V.

ain. X, 11,207. rire aux mœurs.

11, 105. auprès I, 64. tinople.

49. 17,204.

Florence (sainte), son martyre. I, 544.
Florentins inutilement cités à Rome. V, 580.
Flotte de Philippe II, roi d'Espagne, dite l'Invincible. VIII, 443.
Flotte (Pierre) de Revel. V, 432.
Foi des Arméniens. V, 576.
Foi généreuse de Proèrès et de Victorin. I, 529.
Foi (triomphe de la) à Nicée. I, 546.
Foi humsine et ecclésiastique exigée par Péréñxe. I3, 459.
Fondation des communautés de Saint-Sujèce et de

Fondation des communautés de Saint-Sulpice et de Saint-Nicolas-du-Chardonneret. IX. 91.
Fondation de Fontevrault. IV, 561.
Fondation de la nouvelle Corbic. III, 512.
Fondation de Saint-Paul de Londres. III, 448.
Fondation de Prémontré. IV, 589.
Fondation des Prêtres de la Mission. VII, 530.
Forme des élections campaiques. IV, 100.
Formose pape. IV, 415. Sa lettre sur Phatius, IV, 416. Il est justifié. IV, 424.
Formule de Marculfe. III, 230.
Formule (seconde) de Sirmich. I, 499. Formule troisième de Sirmich. I, 501.
Formulate du clergé de France. IX, 426.
Fortunat, le poète. III, 26.
Fouché protecteur des constitutionnels. XII, 468.

Fortunat, le poète. III, 26.
Fouché protecter des constitutionnels. XII, 168
Fouché protecteur des constitutionnels. XII, 168
Fouché protecteur des constitutionnels. XII, 168
Foulques de Neuilly est chargé par le pape de précher la troisième croisade. V, 210. II est élu à
l'archevéché de Toulouse. V, 229.
Fourberies des prêtres idolàtres. II, 80.
Fourrier (le bienheureux pàre) VIII, 263.
Francaponnerie, ses sources. X, 254. Rapports
avec les templiers. X, 235. Ses progrès. Admission de Voltaire. X, 275.
Français chussés d'Anagin. V, 442.
Français chussés d'Anagin. V, 442.
France (la) veut se soustraire à l'obédience de Benolt XIII. VI, 148. Elle prend le parti de la neutralité entre les deux ponities Benoît XIII et Grégoire XII, VI, 194.
Français (Saint), ses commencements. V, 252. Su
règle est approuvée par le pape, son premier

règle est approuvée par le page, son prenier établissement. V, 255. Ses prédications V, 256. Il applique ses disciples aux travaux apostoliques. V, 268. Il va chez le sultan d'Egypte. V, 272. Se mort. V, 286. Son testament. V, 287. Ses sentiments sur les monastères de filles de son

sentiments sur les monastères de filles de son ordre, V, 288.

François de Borgia (Saint), sa mort. Son abnégation extrême, VIII, 76.

François de Paule (Saint), institutefir des minimes. VI, 486. Il est maudé en France par Louis XI VI, 514. Sa mort. VI, 597.

François (Saint) Régis, sa béatification. Caractère de son zèle. IX, 586. Son humilité. IX, 593. Sa mort. IX, 597.

mort. IX, 597.

François (Saint) de Sales, ses commencements. VIII, 220. Ses missions dans le Chablais. VIII, 222. Fruits de son zèle et de ses bons exemples. 222. Fruits de son zele et de ses bons exemples, VIII, 226. Sa conférence avec Thécolore de Beze. VIII, 230. Il est fait coadjuteur de Genéve. VIII, 245. Sa conduite et ses travaux sur le siège de Senève. VIII, 274. Il prend son frère pour coadjuteur. VIII, 353. Sa douceur compatissante. VIII, 356. Regrets de ses diocésains à son dernier départ d'Annecy. VIII, 357. Venération des peuples et des princes pour ce saint prélat. VIII, 338. Sa mort, sa canonisation. VIII, 342. Ses écrits. VIII, 343.

François (Saint) Xavier, son départ pour les Indes. VII, 253. Premiers fruits de son zèle. VII, 272. Ses miracles et ses succès dans les fles de l'Inde. Ses miracles et ses succès dans les fles de l'inde. VII, 349. Conversion des fles du Nord. VII, 350. Activité de son zèle. VII, 351. Il va au Japon. VII, 353 Il a le don des langues. VII, 388. Il prêche au château d'Ekandono. VII, 386. Son pénible voyage de Férando à Miaco. VII, 387. Ses succès à Amancuchi. VII, 389. Sa réception au royaume de Bongo VII, 300. Solidité de ses conversions. VII, 392. Il retourne aux Indes pour visiter les nouvelles églises. VII, 353. Il convertait trois rois infidèles VII, 393. Si part pour la Chine Sa mort. VII, 395. Preuves irréfragables Fursi (Saint) fonde le monastère de Lugin 199.

de ses succès et de sesmiracles. VII, 398. Son corps conservé jusqu'à nos jours en chair et en os. VII, 597. François, duc de Beyra, se faitjésuite. VII, 353. François I', roi de Frarce. VI, 628. Sa victoire en Italie. VI, 629. Son entreprise inconsidérée sur l'Italie. VII, 88. Il délivre Marseille. VII, 90. Son entrevue avec le pape à Marseille. VII, 457. Ses sentiments religioux. VII, 461. Son discours religioux. VII, 486. Sa trève de dix ans avec Charles V. VII, 228. Sa mort. VII, 350. François II, roi de France. VII, 446. Sa mort. VII, 465. Frençois. II, roi de France. VII, 446. Sa mort. VII, 465.

A65.
Frencon, antipape. IV, 220
Fratricelles-franciscains. V, 552.
Fratricelles-frédiques V, 552.
Frédégoude, la reine, son caractère. III, 89.
Frédéric d'Autriche, ma au ban de l'empire. VI, 226. Il trabit Jean XXIII. VI, 235.

226. Il trabit Jean XXIII. VI, 253.
Frèdéric-Barberouse, empereur. V, 81. Son couronnement. V, 80. Origine de ses différents avec le pape. V, 93. Ses efforts pour répandre le schisme. V, 403. Il 3'approche de Rome qu'il est bientôt contraint d'abandonner. V, 427. Il est défait et prend la résolution de se soumettre au Saint-Siège. V, 454. Son voyage en Orient. V, 489. Sa mort. V, 489. Frédéric II, électeur palatin, usurpe et pervertit le Palatinat. VII, 292. Frédéric II, empereur d'Allemagne, est couronné

Palatinat. VII, 292.
Frádéric II, empereur d'Allemagne, est couronné
par le pape et prend la crois. V, 284. Son différend
avec le pape. V, 289. Il est excommunié. V, 290.
Il part pour la croisade malgré le pape. V, 294. Il
refuse de se trouver au concile de Lyon. V, 325.
Sa condamnation. V, 525. Il adresse ses plaintes
aux souverains. V, 535. Sa mort. V, 535.
Frédéric IJ, empereur d'Allemague, sa frivolité et
son avarice. VI, 444.
Frédéric III, empereur, son épaggne sordide. VI.

Frédéric II, empereur d'Allemagne, sa frivolité et son avarice. VI, 41.
Frédéric III, empereur, son épargne sordide. VI, 434. II y à Rome. VI, 475.
Frédéric Guillaume II, sa licence de mœurs est sanctionnée parles miristres protestants. XI, 488.
Son édit de religion. XI, 489
Frédéric II, roi de Prusse, ses dispositions à l'égard de la religion. XI, 430. Il permet de construire à Berlin uné église catholique. XI, 437. Il maintient les jésuites en Silésie. XI, 240. Il continue à protéger les jésuites. XI, 535.
Frères (premiers) convers. IV, 374. Autres frères convérs. IV, 486.
Frères (les sept) Bormants I, 254.
Frères (les sept) Bormants I, 254.
Frères (les grands) persécutés. II, 464. Ils vont Constantinople. II, 405. Saint Jean Chrysostôme écrit en leur faveur a Théophile. II, 470.
Frères Oblats. IV, 480.
Frères (les, spirituels poursnivis. V, 491.
Friodin Saint). VIII, 48.
Fromond, son livre de l'anatomie de l'homme. VIII, 485. Ses autres intutés : la Lanterne et les Mouchettes : ils sont réfutér par le docteur Randour. VIII sont refutér par le docteur Randour.

ettes : ils sont réfutée par le docteur Randour. VIII, 530.

Fronsberg (le comte de), ses fureurs et sa mort. VII, Fructueux (Saint) de Bragance. JII, 226. Fructueux (Saint) de Tarragone. I, 292. Frumence (Saint), apôtre des Abyssins. I, 424. Fuite courageuse de 70 esclaves chrétiens à Cons-

Fuite courageuse de 70 esclaves chretiens a Cons-tentinople: XI, 42.
Fulbert de Chartres, son saint courage. IV, 292.
Ses écrits. IV. 293.
Fulgence (Saint). II, 552. Il est flagellé avec l'abbé Félix. II, 553. Son élection à l'évêché de Ruspe. II, 555. Il est cailé en Sardaigne avec les autres évêques d'Afrique Ibid. Sa conférence avec le rod Thrasamond, ses ouvrages. II, 592. Son retour à Ruspe. II, 396. Ses différents écrits. Sa mort. II, 507

Cabinius (sunt). 1, 533.
Gabrielli, cardinal scerétaire d'état, remplace Doria. XII, 304. Il est fait prisonnier dans le palais pontifical et remplacé par le cardinal Pacca. XII, 377.

Gaétan (saint) de Thienne. VII, 103. Gaétan, cardinal, légat en France. VIII, 161. Galata pris. VI, 427.

Gallata pris. VI, 427. Galba empercur. I, 495. Galden (saint) de Milan. V, 468. Galère fait mettre le feu au palais et accuse les chrétiens de ce crime. I, 522. Sa mort funeste.

I, 359.

Gallièe, son affaire avec l'inquisition. VIII, 843.

Gallien se déshonore et périt avec toute la race de Valérien. 1, 298.

de Valerien. 1, 293. Gallus, César, sa mort. 1, 481. Gama (Vasquex de) double le cap de Bonne-Es-pérance, et pénêtre dans les luies. VI, 553. Gamallel modère l'emportement du conseil. 1, 21. Gaschet (l'abbé), ses écrits. XII, 287. Gauthier-sans-avoir, ses malheureux succès. IV,

Geddes, sa traduction de la Bible, XI, 624.

Geddes, sa traduction de la Bible. XI, 624.
Garcette romaine. XII, 378.
Gélase succède au pape Félix. II, 538. Sa lettre
aux ambassadeurs envoyés à Constantinople. II,
531. Sa lettre aux évêques de Dardanie. II, 522.
Son Traité de l'Anathème. II, 535. Distinction
des deux puissaness. tôid. Sa décrétale adressée
aux évêques de Sicile, de Lucanie, et du pays
des Brutiens. II, 536. Sa mort. II, 531. Ses vertus, ibid.

Gélase II, pape. IV, 577. Sa retraite en France. IV, 530.

Gélase II, pape. IV, 577. Sa retraite en France. IV, 530.

dennade (saint) d'Astorgne. IV, 446.
Gennade anime les Grees schismatiques. VI, 417.
Son ouvrage. VI, 450.
Générosité des prélats catholiques. II, 222.
Genès (saint). I, 326.
Geneviève (sainte) ses commenoements. II, 339.
Elle est persécutée. II, 469.
Geneviève (sainte) des Ardents. V, 50.
Gensérie, sa persécution. II, 407
Gentilshommes chaperonnés. VI, 421.
Gentilis (Valentin) est brûlé à Berne. VII, 442.
Gentilis (Valentin) est brûlé à Berne. VII, 442.
Geoffroy, abbé de Vendome. IV, 179.
George de Cappadoce mis sur le siège d'Alexandrie.
1, 492. Sa mort violente. I, 540.
George je le légat, sa l'aiblesse courageusement réparée. III, 521.
George Ge Saxe (le prince) sa fermeté. VII, 99.
George Scholarius appuie Bessarion. VI, 542.
George de Trébizonde, ses exhortations à Jean
Paléologue. VI, 256.

Paléologue. VI, 236.

Gérard (saint) évêque de Choend et martyr. 1V, 303. Gérard d'Angoulème, son obstination dans le schis-

Gérard (saint) de Brogne. IV, 453. Gérard (saint) de Brogne. IV, 453. Sa mort. IV, 421.

Sa mort. 17, 121. Gerbais, son ouvrage est protégé par le clergé de France. IX, 235. Gerberon (le père); ses remarques. IX, 386. Il jus-tifie les Jésuites. IX, 591. Il est arrêté à Bruxel-les. IX, 447. Son procès. IX, 449. Sa prison, sa conversion et sa mort. 1X, 431.

conversion et sa mort. 1X, 451.

Gerbert élu pape sous le nom de Sylvestre II. Sa science producieuse. IV, 241.

Germain (saint) sa mission en Angleterre. II, 528.

Sa. vocation à l'épiscopat. II, 529. Sa seconde mission. II, 532. Sa fin. II, 533.

Germain (saint) de Constantinople, sa lettre sur le culte des Images. III, 510. Il écritau pape. III, 313. L'empereur tâche de le séduire. III, 344. Il est chassé de son siège. III, 315.

Germain (saint) de Paris, sa mort. III, 90.

Gerson, député de l'université de Paris et ambassader des rois de France. VI, 225. Son mémoire contre la réformation. VI, 254.

Gertrude (sainte). V, 296. Gervais et Protais (S.S.) leur invention. i1, \$6. Giannom, son histoire civile et ecclésiastique de royaume de Naples est proscrite. I, 453. Sa ré-tractation. II, 154.

troctation. II, 434.
Gibrit-de-la-poirée, ses crieurs. V. 72.
Gilbert-de-la-poirée, ses crieurs. V. 72.
Gilbert (saint) de Semprigam. V. 78. Idem, V. 1424.
Gilles (saint) de Semprigam. V. 78. Idem, V. 1424.
Gilles Deschamps, opposé à Jean de Montson et aux Dominieains. VI, 124.
Gilles Mugnos anti-pape. VI, 277.
Gilles de Bénus déposs pour crimes d'état III, 1420.
Giselle, princesse, refuse d'épouser le roi des Lombards pour se faire religieuse. III, 400.
Glaucius interprête de Saint-Pierre, I. 37.

Glancias interprête de Saint-Pierre. 1,37.

Gnostiques. 1, 429. Gobel, scandale qu'il donne en France, XII, 45. Cet

Gobel, scandale qu'il donné en France. XII, 45. Cet exemple est imité. XII, 44. XII, 47. Godefroy d'Amiens (saint), IV, 572. Godefroi de Bouillon, sou voyage, IV, 521. Il est élu roi de Jérusalem. IV, 532. Il meurt. IV, 534. Godric (saint) reclus. V, 456. Gondrin, archevèque de Sens, ses variations. IX

449.
Gonthier (saint) ermite. IV, 504.
Gonthier (saint) ermite. IV, 504.
Gontran, le roi, protège Frédégonde et son fils Citaire. III, 95. Sa conduite inégale. III, 95. Gordas, roi des Huns, so fait baptiser. 111, 3. Gothescale. 111, 575. Uest condamné au concile de Quercy. 111, 577.

Quercy, 111, 577.
Gothescale (saint), prince des Slaves. IV, 366. Son martyre. IV, 369.
Grattis, roi des Elures se fait baptiser. III, 5.
Grand-mattre (nouveau) de Malte élu. XII, 293.
Grandes mattries des ordros de chevalerie réunies à la couronne d'Espagne. VI, 528.

Grandeur des Romains, récompense de leurs vertus morales. II, 264. Granvelle, cardinal, son embarras par rapport à Baïus-

Granvelle, cardinal, son embarres par repport à Baius-VII, 472.
Gratien (saint). I, 246.
Gratien, ses bonnes qualités. II, 9. Il refuse de rétablir l'autel de la Victoire. II. 26, Il cat assas-siné apres la révolte de Maxime. II, 41.
Gratien, son décret. V, 97.
Grees (les) adhèrent aux lettres du pape dans le 7° connele. III, 422. Leur fureur contre les Latins. V, 463.

Grenade assiégé et pris. VI, 530. Grégoire II, su décrétale à suint Boniface. III, 295. Son instruction aux missionnaires de Norique. III,

Son instruction aux missionnaires de Norique. 111, 296.
Grégoire III élu pape. III. 319. Ses légations diverses vers l'Empereur. III, 320. Sa décrétale à saint Boniface. 111, 328. Il invoque le secours de Charles-Martel contre le roi. Luitprand. III, 350. Ses grandes entreprises. III, 352.
Grégoire V. III. lité par Guillaume-le-Conquérant. IV, 435. Il preud soin de l'instruction des fidèles de Norwége, de Suède et d'Arménie. IV, 436, Il so retire à Sularne et y many IV.

de Sucae et d'Armeme. 1v. 430. Il 30 fette a Se-lerne et y meurt. IV. 442. Grégoire VIII. v. 184. Grégoire IV. pape, visite Sainte-Claire. V. 289. Sou différend avec Frédéric II, emperour d'Allo

magne, il les Juifs Grégoire X. Grégoire X dangereu évêques e rétablit à Grégoire XI Grégoire XI Genoît VI

obédience abandonne ces. VI, 9 posé. VI, Grégoire XII le bajanjan

vain ibid. Grégoire XI Paris et du 163. Sa me Grégoire XV Calvaire. Grégoire anti Grégoire de C drie. 1, 459 Grégoire de C

Grégoire-lelegar à Co l'erreur tou 408. Ses m version des extrême réj Son pastora reine des Le temporel. I Sa sollicitud ques exemp ecrit à Jeanpêcher ce paniversel. I des reliques sujet de la S vexe les Ju sipaux évêq Apaux eveq 425. Prérog tun. III, 420 gleterre. III gustin. III, 4 438. Son sa

144. Ses œu Chasse, ibid. Son portrait. Gregoire (saint la mort de J I, 563. Il es prend soin d vie grave et doctrine. II, tinople. II, 4 24. Sa lettre: Sa fin. II, 75.

Grégoire (saint)
1, 228. Il est
Ses œuvres Ilest poursui Grégoire de To de Brême. III

Grégoire (le car Grignon de Mon Grotius s'échap Gualbert (saint IV, 374. Guérison mirac fils de l'empe

Guerison mirac 311. Guerro des Alb Guerre civile en Guerre des Can

Guerre d'Espag

1 e:

29.

111

Cot

34.

TX Ci . e de

Sor

e de

nns le

atins , 295. e. 111,

liver-

saint Char

nrsuit deres ne au lettre du roi , 398 mé. 11 es vi som-,404. 121 II

fidé-35. Il

wége,

289. Alle

3 unica ertus Baïus

Grégoire X. V, 395.
Grégoire XI, pape, son sèle contre les nouveautés dangereuses. VI, 55. H renvoie d'Avignon les évêques et les supérieurs monastines. VI, 62. El langueur et sa mort. VI, 65.
Grégoire XII, pape. VI, 490. Sa négociation avec uenoit VII. VI, 491. L'Italie se soustrait à son obédience. VI, 498. Son concile. VI, 203. Il est abandonné par le roi Vindislas. VI, 243. Ses nonces. VI, 296. Sa soumission. VI, 233. Il est déposé. VI, 201. El caracter de la vindisla vindisla de la vindisla de la vindisla de la vindisla de la vindisla vindisla de la vindisla vindisla

posé. VI, 201.
Grégoire XIII, pape. VIII, 55. Sa constitution contre le baianisme. VIII, 407. Il envoie Tolet à Louvain tôté. Sa mort. VIII, 127.
Grégoire XIV, pape, réclamation du parlement de Paris et du clergé de France contre sa bulle. VIII, 408. Sa mort. VIII, 470.
Grégoire XV, pape, il approuve la congrégation du Calvaire. VIII, 332.
Grégoire anti-pape. IV, 260.
Grégoire de Cappadooe s'empare du siège d'Alexandrie. I, 452.

drie. I, 452.

Grégoire de Cappadoce s'empare du siège d'Alexandrie. 1, 453.
Grégoire-le-Grand (saint) ses commencements. III, 403. Il est fait archidiacre de l'église romaine et légat à Constantinople. III, 404. Il est diré de l'erreur touchant la résurrection de nos corps. III, 405. Ses morales. III, 407. Son rèle pour la conversion des Anglais. III, 409. Il est élu pape, son extrême répuganace pour son élévation. III, 409. Son pastoral. III, 440. Ses lettres à Theodelinde, reine des Lombards. III, 442. Soin qu'il prend du temporel. III, 445. Se charité et sa libéralité, tird. Sa sollicitude pastorale. III, 445. Il rectifie quelques exemplaires du concile d'Ephèse. III, 448. Il écrit à Jean-le-Jednour, soins qu'il prend pour empécher ce patriarche de s'arroger le titre d'evêque universel. III, 420. Il désapprouve le partage des reliques. III, 422. Sa vigilance pontificale au sijet de la Sardaigne. III, 423. Il empéche qu'on vexe les Juifs. III, 424. Sa décrétale aux principaux évêques du royaume de Bourgogne. III, 426. Prérogative qu'il accorde à Siagrius d'Augustin. III, 436. Ses homélies, ses dialogues. III, 435. Son sacr.mentaire. III, 430. Sa mort III, 434. Ses cauvres sont allérées par Claude, abbé de Chasse. béd. Etat de ses vrais ouvrages. III, 435. Son portrait. béid. Orainanze. I, 482. Son discours à Grégoire (saint) de Nazianze. I, 482. Son discours à Grégoire (saint) de Nazianze. I, 482. Son discours à Son portrait, ibid.

Grégoire (saint) de Nazianze, I, 482. Son discours à la mort de Julien. I, 562. Il est ordonné prêtre. I, 563. Il est fait évêque de Sazimes. I, 594. Il prend soin de l'église de Constantinople. II, 1. Sa vie grave et mortifice. II, 2. Son éloquence et sa doctrine. II, 3. Il est institué évêque de Constan-tinople. II, 45. Démission de saint Grégoire. II, 21. Sa lettre sur la multiplicité des conciles. II, 38.

21. Sa lettre sur la multiplicité des conciles. II, 58. Sa fin. II, 73. Grégoire (saint) le thaumaturge, ses commencements. I, 238. Il est fait évêque de Néocesarée I, 235. Ses ceuvres apostoliques et miraculeuses. I, 235 llest poursuivi. I, 261. Sa fin et ses écrits. I, 270. Grégoire de Tours. III, 83. Il est absous au concile de Brême. III, 94. Grégoire (le cardinal) est enlevé de Rome. XII, 418. Grignon de Montfort. XI, 506. Grotius s'échappe de prison. VIII, 324. Gualbert (saint Jean) fondateur de Valombreuse. IV, 374. Guérison miraculeuse d'Enée. I, 34. Guérison du ils de l'empereur Valens. I, 502. Guérison miraculeuse de Paul et de Palladin. II, 314.

Guerre des Albigeois. V, 469

Guerre civile en Angleterre. VIII, 551. Guerre des Camisars. IX, 454.

Guerre d'Espagne sous Buonaparte. XII, 375.

magne, 18/d. Il est excommune. V, 290. Il défend les Julis contre leurs oppresseurs. V, 312. Grégoire X, V, 383. Grégoire XI, pape, son xèle contre les nouveautés

XI, 78.
Guerre de Judée. ., 408. Guerre de Matence et de Constantin. 1, 347. Guerre et ûn de Maximia. 1, 356. Guerre des Goths. 1, 621.
Guerre heureuse de Justinien contre les Perses. Guerre civile entre les Maures d'Espagne. VI, 521. Guerre entre les moines de Palestine. III, 42. Guerre des paysans. VII, 67.
Guerre entre les princes français. III, 560. Guerre de religion en Bohème. VIII, 267.
Guerre (première) de religion en France VII.
501. Ses atrocités particulières. VII, 408.
Guerre (deuxième) civile des Calvinistes en France. VIII, 1.
Guerre (troisième) des Calvinistes en France. VIII.

Guerre (troisième) des Calvinistes en France. VIII,

Guerre de religion entre les Suisses. VII, 439. Guerre pour la succession de Clèves et de Juliers VIII, 265.

Guerre des trois Henri. VIII, 431.

suerre des frois Henri, VIII, 455. Gueux de mer. VIII, 404. Gui d'Arczzo invente la méthode du chant. 47, 286. Guibert, antipape, son election, IV, 428. Il est in-tronsé à Rome. 47, 440. Sa mort subits. 17 556.

536.
Guihert, évêque de Nogent, ses écrits. V, 3.
Guillaume V, duc d'Aquitaine, sa religion. 1V, 275.
Guillaume (le bienheureux), abbé de saint Bentgne
de Dijon, écrit au pape. 1V, 279.
Guillaume-le-Bâtard fait la conquête de l'Augleterre. 1V, 385. Sa mort. 1V, 449.
Guillaume, évêque d'Utrech, ses emportements et
ses remords. 1V, 406.
Guillaume-Francois, prêtre de France, ses lettres

ses remords. 17, 400. Guillaume-François, prêtre de France, ses lettres au pape. 1X, 493. Guillaume de Hollande élu roi des Romains. Y, 336. Guillaume Parr, sa conjuration. YIII, 444.

Guillaume Part, at conjuration. VIII, 414.
Guillaume, prince l'Orange, s'applique à corrompre
les scigneurs anglais. 1X, 502. 8s politique
odicuse. 1X, 503. Il est proclamé roi d'Angleterre. 1X, 508. Ses chagrins sur le trône. 1X, 510.
Guillaume-le-Roux reconnait le pape Urbain. 1V,
505. Sa mort subite. 1V, 535.
Guillaume de Buremonde relève la secte des anabaptistes. VIII, 415.
Guillaume de Saint-Amour, écrit contre les religieux mendiants. V, 555.
Guillaume d'Yorch (saint). V, 6.
Guilleum de Saint-Amour, écrit contre les religieux mendiants. V, 555.
Guillaume d'Yorch (saint). V, 6.
Guilleum (aint) du dèsert. III, 460.
Guiscard (Robert) délivre Rome des Allemands. 1V,
441. Sa mort. 1V, 443.
Guise, cardinal de Lorraine, oncle du duc assassind,
son arrivée au concile de Trente. VII, 519. Il va
l'Rome. VII, 534. Sa mort. VIII, 856.
Guise (cardinal de Lorraine), frère du duc de Guise,
sa mort violente, VIII, 255.
Guyon (madame), ses œuvres mystiques. 1X, 566.

Guise (cardinal de Lotraine), frère du duc de Guise, sa mort violente, YIII, 255.
Guyon (madame), ses cuuvres mystiques, IX, 366.
Conduite et caractère de cette dame. IX, 567.
Attestation de Bossuct en sa faveur IX, 372. Sa déclaration au lit de la mort. IX, 373.
Guise (François duc de), est fait lieutenant général du royaumme. VII, 456. Ses grandes qualités et sa puissance. VII, 456. Ses grandes qualités et sa puissance. VII, 162. Il est assassiné au siège d'Orieans. VII, 508.
Gauthier de Schantzbourg succède à Louis de Bavière. V, 591. Sa mort. V, 592.
Gustave-Adolphe relève en Allemagne la confédération luthérienne. VIII, 447. Ses grands exploits. VIII, 448. Il périt dans le sein de la victoire. VIII, 422.
Gustave III, roi de Suède, son voyage à Rome. XI, 443. Ses dispositions favorables. Exercice de la religion catholique en Suède. XI, 449.
Gustave-Vasa, échappé de sa prison de Danemarck, secoue le joug des Danois. VII, 73. Il pervertit la Suède. VII, 77.

"allade (aaint), de Tolède. III, 476.
Hallier, calviniate, notifie à Pie VI l'abolition de
son autorité temporelle. XII, 428.
Hallier Lagand (ledocteur); sa lettre à saint Vincent-de-Paul. IX, 30.
Hamboarg ruiné par les Normands. III, 532.
Haquenée (la); contestation à ce sujet. XI, 365.
On cesse sa présentation. XI, 472.
Haquin, roide Norwége. V, 356.
Haroid. (saint), roi de Danemarck. IV, 248.
Hakem, calife, son implété. IV, 258.
Hedvige. (saint). V, 296.
Hedwige. (saint). V, 296.
Hedwige, premier historien ecclésiastique. I, 459.
Héloinge la princesse Jécouvre la sainte-croix. I,
413. Sa mort. I, 425.
Héloigablael. I, 320.
Héloise, religieuse. V, 57.
Helvétus; son livre de l'Esprit. X, 376. Cet ouvrage est condamné. X, 378. Son livre de l'homme. X, 380.
Henri, due de Guise, chef de la ligue. VIII, 400. Son
arrivée à Barta VIII, 441.

Henri, duo de Guise, chef de la ligue. VIII, 400. Son arrivée à Paris. VIII, 451. Sa mort violente. VIII,

Henri l'oiseleur, empereur. IV, 145.

Henri l'oiseleur, empereur. IV, 443.

Henri (saint), couronné empereur. IV, 262 Réflezions sur son élection. IV, 263. Présents qu'il
fait au monastère de Clauy. IV, 264. Son diplome. IV, 268. Ses succès contre les Grecs d'Italie.
IV, 269. Sa mort. IV, 277.

Henri l-Roir, empereur, sa mort. IV, 343.

Henri IV, empereur, sa vie. IV, 348. Plusieurs
seigneurs s'assemblent pour le déposer. IV, 411.
Il obtient un délai pour aller à Rome. IV, 415.
Il reçoit une absolution humiliante. IV, 417. Les
Lombards l'animent de nouveau contre le pape.
IV, 449. Il est déposé. IV, 420. Ses tentatives
inutiles sur Rome. IV, 439. Ses revers. IV, 541.
Sa mort. IV, 543.

Ses mort. IV, 543.

enri V, empereur; ses entreprises contre l'église. IV, 543. Ses excès contre le pape. IV, 548. Sa réconciliation avec le Saint-Siège. IV, 593. Sa

réconciliation avec le Saint-Siège. IV, 593. Sa mort. V, 6.

Benri VI, empereur d'Allemagne; son couronne-ment. V, 493.

Henri évêque; son martyre. V, 82.

Henri (, le prince) après la mort de Conrad, se ré-volte contre son père. IV, 540. Il se fait moine à Clairvaux et est devé à l'épiscopat. V, 79.

Henri rei d'Argistorre; son accord avec saint Au-

25a
Henri, roi d'Angleterre; son accord avec saint Anselme, IV, 54a
Henri, roi d'Angleterre, premier du nom et de la race des Plantagenets. V, 87. Sa réconciliation avec saint Thomas. V, 457. Il prend la croix. V, 485. Sa mort. V, 486.
Henri III, roi d'Angleterre, V, 215.
Henri V, roi d'Angleterre, VI, 215.
Henri VI, roi d'Angleterre, vI, 215.
Henri VI, roi d'Angleterre, sa fin malheureuse. VI.

484

Henri VII, roi d'Angleterre, son couronnement. V, ASS.

435.

Henri VIII, roi d'Angleterre, écrit contre Luther.
VII, 50. Vaines tentatives faites auprès de lui par
Luther. VII, 400. Il est déclare chef de l'ég ise
Anglicane. VII, 441. Il épouse Anne de Boulen
ut persécute le clergé. VII, 449. Sa lettre injurieuse au pape. VII, 451. Ses propositions insidieuses. VII, 452. Il consomme le schisme. VII,
483. Il s'abandonne à la cruauté. VII, 211. Il
épouse Anne de Clèves, la rejette et se remarie à
Catherine Howard. VII, 249. Il la fait mourir et
se remarie à Catherine Parr. VII, 252. Sa mort.
VII, 331.

Henri II, roi de France, envoie des ambassadeurs

Henri II, roi de France, envoie des ambassadeurs à Rome. VII, 336. Son zèle pour la foi de ses

pères. VII, 537. Sa sévérité contre l'hérésis. VII, 540. Il prend Toul, Mets et Verdun. VII, 582. Sa formeté contre Dubourg et quelques autres magistrats hérétiques. VII, 448. Sa mort. Ses sages ordonnances. VII, 446. Henri III devient roi de Pologne. VIII, 79. Il revient en France. VIII, 80. Son caractère. Mours de sa cour. VIII, 84 Sa conduite. VIII, 92. Il se déclare chef de la ligue. VIII, 401. Il exhert le roi de Navarre à rentrer dans le sein de l'eglise. VIII, 431. Sa fuite. VIII, 453. Il s'unit avec le roi de Navarre à tentre dans le sein de l'eglise. VIII, 431. Sa fuite. VIII, 453. Il s'unit avec le roi de Navarre à l'entre viiII, 455. Il s'unit avec le roi de Navarre à l'entre. VIII, 453. Il est reconnu roi de France. VIII, 452. Il est reconnu roi de France. VIII, 476. Il cavoie le duc de Nevers en ambassade à Rome. VIII, 477. Il se sépare de Marquerite de Valois et épouse Marie de Métreis. VIII, 258. Il rétabili le sièsuites dans ses états. VIII, 258. Il rétabili le sièsuites dans ses états. VIII, 258. Il rétabili les jèsuites dans ses états. VIII, 258. Il rétabili les jèsuites dans ses états. VIII, 269. Il se dispose à humilier le maison d'Autriche. VIII, 269. Sa mort. VIII, 270. Héraclius fait coadjuteur de saint Angustin. II, 513. Héraclius détrône Phocas. III, 134. Ses victoires éclatantes sur les Perses. III, 186. Son Ecchèse. III, 192. Herberstein, XI, 458.

111, 492,

Herberstein. XI, 458. Hercule, sa mort funeste. I, 559. Hérésie de Priscillien. II, 12. Hérésie de Priscinien. 11, 12. Hérésie rétablie en Angleterre. VII, 428. Hérésie de Valentin. I, 443. Hérétiques acophales. 11, 554 Hérétiques arabes et valésiens. I, 224.

Hérétiques (les), leurs brigandages en Flandre VII, 596.
Hérétiques de Constantinople. II, 447.
Hérétiques convertis à l'occasion du jubilé de 1690.
VIII, 244.

Hérétiques exterminés dans le royaume de Naples. VII, 479.

VII, 479.

Hérétiques et fanatiques divers. VI, 59.
Hérétiques, leurs manœuvres. II, 585.
Hérétiques massaliens ou euchites. II, 76.
Hérétiques punis de mort par Henri VIII. VII, 483.
On les punit en France. VII, 484. Leur audacuimpie. VII, 485.
Hérétiques ac soulèvent à Anvers. VIII, 412.
Héribert (saint) de Cologne. IV, 243.
Herluin fondateur de l'abbaye du Bec. IV. 325.
Herluin fondateur de l'abbaye du Bec. IV. Herman de Bamberg est déposé, sa pénitence. IV,

399. Herman de Luxembourg élu roi de Germanie. IV, 439.

439.

Hermas compose son livre du pasteur. 1, 118.

Herménigilde (saint), son martyre. 111, 100.

Hérode et Hérodiade (fin d'). 1, 30. Hérode-Agrippa fait trancher la tête à Saint-Jacques-le-Majeur. 1, 34.

Jacques-Le-Majeure. Lesbienne. VI. AA5.

Héroisme d'une jeune Lesbienne. VI, 445.

Jeur. 1, 34.
Héroisme d'une jeune Lesbienne. VI, 445.
Hérsent (Charles) poursuivi par le Saint-Office s'enfuit de Rome. IX, 4.
Héssels (Jean) son innovation. VII, 468. Il est député au concile de Trente. VII, 473.
Héssels (Jean) son innovation. VII, 468. Il est député au concile de Trente. VII, 473.
Heures de Laval condamnées. IX, 146.
Hièroclès, ses ouvrages contre la religion. I, 345.
Hilaire (asint) d'Arles. II, 527. Ses entreprises son arrêtées par le pape. II, 424. Ses vertus épiscopales. II, 426.
Hilaire de Poitiers (saint) ses commencements. I, 496. Son exil. I, 498. Son traité des Synodies I, 504. Sa requête à Constance I, 514. Son traité contre cet empercur. J, 515. Il est renvoyé à son église. I, 546. Il va en Italie. I, 545. Sa conférence avec Auvence. I, 559. Son erris aux évêques catholiques. I, 509. Sa mort. J. 571.
Hilaire et Prosper écrivent à saint. Augustin tou-chant les semi-Pélagiens. II, 348.

Hildege Hilderi Hinema de V. IV, 2 47. S Hippone Histoire Homobo Honorat Honorat Honorin

Hilario Hilariu

ordo Hildeb Hildeb

dales

érudi

cépho VI, 5

Lerms

ques.

254. 8 Canone Honorius

mort. sion au Hontein (

tractati Hopkinsi

Hôpital g

430. Hospice (Hostie (sa Hosmisda

Iconoclasto Idace et It gagent l' les presc Idolatrie en Searcate

Ignace (Sai I, 133. Sc Ignace (Sai 3. Il est d torquer s Il est réi mort. IV, Ignace Cho rage extra

Ignace (Sair 195. Il p 197. Il de gnie de Jé VII, 234. calomnié avec éclat verbaleme son institu ses bonne VII, 260. weu aux o Ildefonse de

Illuminisme, de la Baviè Imitation de Imminence d Imperfection Imposture et Imprimerie, s Incendie du po Incendie du te Indépendance Index du conc

Illuminés Av

Hilarion (saint) ses commencements. I, A10.
Ililarius, le légat, retousne à Rome. II, 443. Il cat
ordonné pape. II, 485.
Hildebert du Mans. Y, 43.
Hildebert (e roi) met în aux persécutions des Vandales. II, 593.
Hilderic (le roi) met în aux persécutions des Vandales. II, 593.
Ses remontrances au pape Adrien. IV,
47. Sa lettre à Louis III sur Odacre. IV, 99. Sen
érudition. IV, 260.
Hippone assiégée. II, 338,
Histoire de Sérapion. I, 285. De Saprice et de Nicéphore. I, 293. Du pape Marcellin. I, 335. Du
jeune Yerner. V, 417. De Jérôme Savonarole.
VI, 573.
Homobon (saint). V, 219.

VI, 575.

Homobon (saint). V, 219.

Homorat (saint), fondateur du monastère de Lerms, II, 525. il est fait évêque d'Arles, II, 523. Honorat (saint), de Verceil et Audres saints évé-Honorate saints, de Verceil et Audres saints évé-

ques. II, 144.

Honorius, son reserit contre les Pélagiens. II,
254. Ses ordonnances comme protecteur des
canons. II, 285. Sa mort. II, 305.

Honorius, pape, sa lettre à Sergius. III, 400. Sa
mort. III, 197. Il est justifié. III, 251. Conclusion aur lai. III, 232.

Hontein (de) publie son Febronius. X, 468. Sa rétractation. XI, 542.

Hopkinsians. XII, 232.

Hôpital général des enfants trouvés institué. VIII, 450.

Hospice (saint), ses mirat cs. III, 83. Hosice (sainte), de Dijon. VI, 346. Hosmisdas (saint), son formulaire. II, 584.

Huber (Marie). X. 346.
Hubert (saint). III, 274.
Huguesot, origino de ce nom. VII, 223.
Huguesot, origino de ce nom. VII, 223.
Huguesot (les) réduits de toutes parts en France
à la soumission. VIII, 368.
Hugues élu pour losiège de Die. IV, 429.
Hugues-Capet monte sur le trône. IV, 920.
Hugues, duc de Bourgogne, embrasso la vie momattique. IV, 431.
Hugues d'Embrue, évêque simonisque, est déposé.
IV, 540.

Hugues d'Embrus, évêque simonisque, est déposé.

IV, 340.

Hugues le-Grand, son habileté. IV, 487.

Hugues le-Grand, son habileté. IV, 487.

Hugues de Grenoble (saint), déclaré peur innoceatif, V, 27.

Hugues (saint) de Lincoln. V. 497. Son entrevue
avec le roi Richard. V, 499.

Hugues de Lyon, légat, s'élève contre l'élection de
Victor. IV, 431.

Hugues de Baint-Victor. V, 58.

Humbert, cardinal, répond aux écrits des schismatiques. IV, 534.

Humbert, cardinal, répond aux écrits des schismatiques. IV, 536.

Humiert, so persécution. II, 546. Sa fin malheureuse. II, 536.

Humiert, so persécution. II, 546. Sa fin malheureuse. II, 536.

Humiert, so persécution. II, 546. Sa fin malheureuse. II, 536.

Humiert, so persécution. II, 366. Sa mort. VI, 443

Hus (sea). VI, 478. Il va as concile de Constanco, VI, 250. Sa rétractation. VI, 344. Son
supplice. VI, 243. Lu nouvelle de sa mort cause
des désordres à Prague. VI, 288.

Hussites (les), leurs crusutés et leurs brigandages.
VI, 268. Divisions entre eux. VI, 285. Portrait
de leurs prètres. VI, 286. Leur arrivée au concile de Bâle. VI. 309. Défaite des plus furieux.
VI. 248. Les autres se réunissent aux catholiques. tbid. ques, ibid.

Hippolyte (saint) son martyre. 1,277

Flandre

viii, . Ses

Il receurs . Il se

s'unit

pouse contre . VIII, . 458. ration.

ambass. VIII. s. Vill, l'Autri-11, 313. detoires Ecdièse.

de 1690. e Naples.

VII, 183. ur andace

V. 323. tence. IV, nanie. IV,

1, 118. ιÓ. de-Agrip ies-le-Ma-

5. office s'en-Il est dé-

n. I , 345 prises sont us épisco-

ements, I, s Synodes , 514. Son I est ren-lie, I , 545.

Son ecrinatio tou

lconoclastes (les), leur origine. III, 309.
Idace et Ithace, évêques espagnols. II, 45. Ils engagent l'empereur Maxime à traiter cruellement les prescillianistes. II, 44.
Idolatrie entièrement détruite par Honorius. II, 458. Ses restes dans l'Empire. II, 406.
Ignace (Saint) condamné à mort. I, 430. Ses épitres. I, 436. Son mertyre. I, 436.
Ignace (Saint) rélégué dans l'Île de Térébinthe. IV, 3. Ilest déposé en concile. IV, 8. On veut lui extorquer sa démission à force de tourments. Ibid. Il est rétabli par l'empereur Basile. IV, 38. Sa mort. IV, 89.

Il est rétabli par l'empereur Basile. IV, 38. Sa mort. IV, 89.

Iguaco Chôme, missionnaire d'Amérique, son courage extraordinaire. IX, 206.

Ignace (Saint) de Loyola, ses commencements. VII, 495. Il pose les fondements de son ordre. VII, 497. Il donne à son institution le nom de comparinc de Jésus. VII, 235. Ses travaux apostoliques. VII, 234. Son livre des exercices. VII, 236. Il est calomnié par un hérétique déguisé, puis justifié avec éclat. VII, 239. Sa compagnie est approuvée verbalement par le pape. VII, 244. Notions sur son institut. VII, 235. Progrès de sa compagnie, ses bonnes œuvres et établissements de charité. VII, 260. Il engage res disciples à renoncer par vœu aux dignités ecclésiastiques. VII, 332. Sa mort. VII, 449.

vœu anx dignités ecclésiastiques. VII, 352. Sa mort. VII, 419.
Ilitefonse de Tolede. III, 226.
Illuminés Avignonnais. XII, 227.
Illuminés Avignonnais. XII, 227.
Illuminés Avignonnais. XII, 237.
Illuminés de Jéus-Christ mise au jour. VI, 356.
Imminence d'une révolution en France. XI, 543.
Imperfection des études. V, 464.
Imposture et châtiment de Manès. I, 506.
Imprimerie, son invention. VI, 556.
Incendie du pont d'Avignon. VI, 454.
Incendie du temple de Jérusalem. I, 445.
Indépendance des provinces-Unics. VIII, 266.
Index du concile de Trente. VII, 549.

Indiens du Paraguai, description de leurs mœurs et usages, leur gouvernement, etc., etc. 1X, 497 à 548.

Indifférence des états chrétiens pour les progrès des Turcs. VI, 445. Indulgence à l'égard des schismatiques occidentaux.

Indulgences indiscrètes de quelques confesseurs. I.

264. Indulgences publiées dans tous les pays chrétiens.

VI, 638 Influence de la nouvelle exegèse et de la philosophie de Kant. XII, 206.

de Kant, XII, 206.
Injure faite au patriarche Ignace et à l'église, IV, 2.
Innocent (Saint), pape, sa décrétale à saint Viotrice
de Rouen. II, 190. Sa décrétale adressée à saint
Exupère de Toulouse. II, 491. Sa lettre à Jean
de Jérusalem. II, 248. Ses décrétules à Aurélius
de Carthage et à Decentius d'Eugube. II, 245. Il

de Caringie et a Decentus et Eugene. 11, 249. 11 confirme le jugement des Africains. 11, 246. Innocent II, pape. V, 28. Il visite Clairvaux. V, 35. Il est prisonner du roi de Sicile. V, 82. Son refroi-dissement pour saint Bernard. V, 60. Sa mort. Ibid.

Ibid.

Innocent III, pape. V, 203. Il se déclare pour le duc de Saxe. V, 206. Il poursuit l'affaire de Philippe-Auguste et d'Ingelburge. V, 207. Il jette l'interdit sur la France. V, 214. Ses dispositions au sujet de la conquête de Constantinople. V, 225. Il excite les princes et les peuples contre les sectaires. V, 235. Son jugement. V, 267.

Innocent IV élu pape. V, 317. Son entreprise sur le royaume de Portugal. V, 335. Conspiration contre lui. V, 353. Sa mort. V, 559.

Innocent IV, pape. VI, 41. Sa régularité et sa fermeté. Il casse le compromis du comelave. VI, 12. Son faible pour ses proches. VI, 43. Sa mort. VI, 23.

VI, 28.

Y1, 28. Innocent VII, pape. VI, 185. Samort. VI, 190. Innocent VIII, pape. VI, 517. Samort. VI, 538 Innocent X, pape. VIII, 526. Sa bul e contre les

cinq propositions de Jansénius. IX, 25. Sa mort IX, 58.

11., 35.
Innocent XI, pape, IX, 245. Il confond les ennemis de l'immaculée conception. IX, 226. Il condamne soixante-cinq propositions de morale. IX, 220. Il condamne plusieurs ouvrages jansénistes. IX, 232. Il abolit les franchises des ambassadeurs à Rome, IX, 342. Il refuse les bulles aux évêques de France IX, 345. Il est accusé de favoriser les jansénistes, IX, 346. Sa mort. Justification de sa

foi. IX, 348.
Innocent XII, pape, abolit juridiquement le népotisme. IX, 326. Ses brofs aux évêques et aux
docteurs des Pays-Bas, 1X, 361.
Innocent XIII, pape. X, 425. Son brefà Louis XV au
sujet de la lettre des sept évêques opposants. X,
427. Sa lettre ets fétrie par le conseil d'état. X,
Ina, roi d'Ouessex, établit le denier de saint Pierre
111, 329.

111, 529.

Inquisition ordonnée par le quatrième concile de Latran. V, 264. Elle est établie en France. V, 562.

Insolence des sectaires d'Allemagne jusqu'en Autriche. VII, 458.

Institut des frères précheurs. V, 274.

Institut de Prémontré confirmé. V, 44.

Institution de l'Angelus. V, 404.

Institution des l'Angelus. V, 304.

Institution des carnes. V, 228.

Institution gour l'éducation et pour la sûreté des mœurs des jeunes personnes du soxo VI, 579.

Institution des Endistes. IX, 474.

Institution des l'éte du Saint-Sacrement. V, 374.

Institution des frères réguliers mineurs. VIII, 449.

Institution de Motre-Dame-de-la-Charité confir
Institution de Notre-Dame-de-la-Charité confir-

ABSORMON OU MANDUE. 11, 373.
Institution de Notre-Dame-de-la-Charité confirmée. IX, 174.
Institution des recollets. VII, 145.
Institution des religieuses du refuge. VIII, 442
Institution des repenties. VI, 556.
Institution des Rogations. II, 495.

Institution des mogatoris. 11, 495.
Institution du rosaire. V, 234.
Institution de la rote. V, 334.
Institution des théatins. VII, 403.
Institutions théologiques du P. Juénin condamnees.

IX, 493.

1X, 493. Instruction dogmatique drossée par l'assemblée du clergé de 1765. XI, 438. Instruction du pape Hormidas à ses légats. II, 577. Instruction pastorale de l'assemblée du clergé de France pour la bulle Unigenitus. IX, 541.

Instruction pastorale du cardinal de Bissy. X, 129 Instruction pastorale de évêques de Luçon et de L. Rochelle. IX, 518. Leur lettre au roi Louis XIV.

IX, 520. Interdit de Venise par Paul V. VIII, 256 Interdits locaux. III, 98.

Intrigues du conclave après la mort de Calixte III. VI, 449.

Intrigues et mouvements en Italie VI, 539. Intrigues de Pélage et de Célestius. Il, 247. Intrigues pour amener la suppression des célestirs

Intrigues pour aimener la suppression des célestirs en France. XI, 363. Invasion des Arabes en Espagne. III, 286 Invasion des Lombards. III, 84. Invective de Grégoire d'Heimbourg. V, 463. Invention du feu grégeois. III. 242. Invention des reliques de l'apôtre saint Thomas VII 977.

VII, 277.

Irène, impératrice, se déclare contre les icono-clastes. III, 407. Elle détrône son fils, III, 448 Elle meurt. III, 455.

Elle meurt. III, 455.
Irène, impératrice, ses constitutions. IV, 557
Irène (Saint), ses ouvrages. I, 488. Sa lettre al., pape saint Victor. I, 498. II est immolé avec une grande partie de ses ouailles. I, 212.
Irènée (le comie), ses fourberies. II, 585.
Irruption des Barbares dans les Gaules. II, 203 Idem. I, 279.
Irruption des Hongrois. IV, 425.
Irruption des Hongrois. IV, 425.
Irruption des Hongrois. II, 469.
Irruption des Iduméens. I. 409.

Irruption des Huns. II, 469.
Irruption des Iduméens. I, 409.
Irruption des impériaux en Provence. VII, 227.
Irruption des Normands en France. III, 562. En Angleterre. IV, 69, lasac (Saint), solitaire. I, 622.
Isabelle (la Bienheureuse) de France. V, 568.
Isabelle, reine de Castille. VI, 524. Sa mort. VI.

589.
Ischiras, son conte. I, 436.
Isidore (Saint), son liturgie. III, 476. Ses autres ouvrages et ses vertus. III, 476.
Isidore (Saint) d'Egypte. I, 612.
Isidore, cardinal, son évasion. VI, 427.
Isidore, partiarche de Constantinople. V, 588.
Isidore Mercatore, ses décrétales. III, 417. Collection de ses convex hid

tion de ses canons. Ibid.

Ives (Saint) V, 444.

Ives de Chartres, son décret. IV, 493 Sa doctrine

J

IV, 563.

Jacob (laux prophète). V, 354.
Jacobol de Prague. VI, 208.
Jacques (saint) le Mejeur, ses reliques. III, 582.
Jacques (saint) de Nisibe. I, 390.
Jacques (saint) de Nisibe. I, 390.
Jacques (saint) de Nisibe. I, 390.
Jacques (saint) le syrien, solitaire. II, 479.
Jacques II, roi d'Angleterve, heureux commencement de son règne. IX, 279. Il accorde la liborté de conscience à tous ses sujets. IX, 300.
Il réuse les secours de la France. IX, 305. Il s'enfuit en France. IX, 308. Il perd en Irlande la bataille de la Boyne et retourne en France. IX, 310. Sa mort. IX, 438.

la bataille de la Boyne et retourne en France. IX, 310. Sa mort. IX, 438.

Jagellon, sa conversion. VI, 418.

Jano-Gray est élevée sur le trône d'Angleterre. VII, 400. Sa mort. VII, 404.

Jansénistes, leur origine. VIII, 395. Leur soulèvement contre l'enseignement connu. VIII, 399. Leur langage et leurs noms bizarres. VIII, 401.

Leurs intrigues en faveur des cinq propositions do Jansénius. IX, 40. Leurs agents à Rome. IX, 42. Leur union avec la Fronde. IX, 22. Leurs différents écrits condamnés à Rome. IX, 56. Leurs calomnies. IX, 58. Leurs fausses imputations à calomnies, JX, 59. Leurs fausses imputations à 'égard de Saint-Augustin, de Saint-Chrysosto-me et des Thomistes. IX, 78. Leurs chicanes pour éluder les décisions de l'église. IX, 449. Plu-

sieurs de leurs écrits sont condamnes à Rome IX, 450. Leur division au sujet du formulaire. IX, 451. Sévérité des supérieurs de l'oratoire à leur égard. IX, 226. Ils forment le projet de se faire comprendre dans la trève de Ratisbonne. faire comprendre dans la trève de Ratisbonne. IX, 278. Ils ont recours aux états généraux de Hollande contre le Saint-Siége. IX, 445. Leuss fourberies et leurs calomnies à l'égard de Bossuet. IX, 452. Leurs statuts schismatiques et capitalement bérétiques. IX, 615. Leurs miracles et leurs convulsions. X, 479. Origine de ces miracles, X, 485. Leurs débats relativement aux convulsions. X, 497. Leur allianceavec les philosuphes. X, 444. Leur, influence dans le royauts. sophes. X, 414. Leur influence dans le royaume de Naples. X, 428. Leur division. X, 465.

Jansénius, ses commencements. Sa linison avec ansáulus, ses commencements. Sa linison avec Jean Duverger. VIII, 396. Il prend soin des nec-veux de Duverger. VIII, 397. Il est recherché en Espagne par l'inquisition. VIII, 402. Il gagne l'Irlandais Courins. VIII, 412. Il applique à sé-duire les oratériens. VIII, 414. Il parvient à l'é-vèché d'Ypres. VIII, 455. Son livre intuité Mars Gallicus. Il meurt de la peste. VIII, 455. Sa sou-mission à l'égard du Soint-Siège. VIII, 456. Ré-fexions sur ses ouvrages. VIII, 486 à 519. Ses cinq propositions dénoncées par le docteur Cor-net. IX, 6. Leur défense, l'affaire est portée au

parl X, carn

Inno

Elles

Janson

Janvie Jaconte

faire

Jazeya Hong Jean, p ple p 11, 59 Jean V

sédui

hlit P Jean X , Norma Jean XI. Jean XII daleus Luitpr

Jean XV Jean XV Vie mo Jean XIX IV, 27

titre de Jean XXI 433. S V, 494 503. II

Sa bull

conduit importu Valois. touchan V, 544. Jean XXI wichilista

à Const

VI, 225. VI, 226. 231. II Il écrit déposé. mort. VI

Jean (sain lante. I,

ses épitr Jean, revol Jean ravit l 11, 504. Jean d'Antiventions Jean (saint) Jean-le-Bor France, V

Sa mort.

Jean de Br nople, VI. Jean (saint) Jean (saint II, 63. Se Son élévat 446. Son : 11, 455. 11 les simoni Théophile Il est cond pelé. II, 47 commises à pératrice. II II, 183. So dans l'exil. d'Arabisse 487. Le par

Il est trant ment maladi qu'on fait de

120 de Lu

te III

lestirs

homas icono 11,448

57 ettre a. ivee une

11, 203

, 227. 562. En 568. mort. VI.

autres ou , 588. 17. Collec-

a doctrine

es à Rome formulaire. 'oratoire a rojet de se latisbonne, énéraux de 445. Leum ird de Bosnatiques et eurs miruigine de ces vement aux c les philo le royaume 465.

iaison avec oin des ne t recherche 12. Il gagno plique à se-rvient à l'éititulé Mars 55 Sa sou -11,456. Ré-à 519 Ses octeur Core at portée au parlement. IX, 8. Leur examen devant le pape. IX, 43, Les prémontrés, les capucins et les carmes dechaussés se déclarent contre. IX, 48. Innocent X public une bulle contre elles. 1X, 23.

Elles sont condamnées. IX, 54.

Janson séduit 1 Université de Louvain. VIII, 401.

Janvier (saint) de Bénévent. 1,333.

Jarente (de) évêque d'Orlèans, est chargé des af-faires ecclésiastiques. X, 309. Jazeya reprise sur Mahomet II, par Mathias roi de

Jean, pape, envoyé en ambassade à Constantino-ple par Théodoric. II, 598. Il est emprisonné. II, 599.

11, 599. Jean VI.i, pape, implore le secours de Charles-le-Chauve contre les Sarrazins. IV, 85. Il est séduit par l'empereur Bazile IV, 85. Sa roideur excessive au sujet des Bulgares, IV, 87. Il rétabit Photius. IV, 90. Sa lettre à Bazile sur Photius. IV, 91. Sa lettre aux partiarches, IV, 91. Jean X, pape, ses rapports avec Théodora. IV, 141. Il est calonnie. Sa consultation pour les Normands. triel.

Normands. bid.
Jean XI, pape, fils de Marozie. IV, 149.
Jean XII, IV, 163. Sa conduite imprudente et scandaleuse. IV, 179. II rappelle Adalbert. Récit de Luiprand sur lui. bid.
Jean XVII. IV, 251.
Jean XVIII abdique la papauté pour embrasser la vie monastique. IV, 257.
Jean XIX succède au pape Benoît VIII, son frère.
IV, 279. Il refuse à Eustate de Constantinople le fitre de nationache comménique. IV, 279.

titre de patriarche œcumênique. IV, 279.

Joan XXII, pape, son portrait et son caractère. V, 433. Son accord avec Nicolas III dans le dogme 435. Son accord avec Nicolas III dans le dogme, V, 494. Son démêté avec Louis de Bavière, V, 505. II est déposé par ce même Louis, V, 509. Sa bulle contre Michel de Cerène, V, 516. Sa conduite à l'égard de l'empereur, V, 536. Il est importuné par les demamdes du roi Philippe de Valois, V, 537. Il s'engale dans les disputes touchant la vision béatifique, V, 540. Sa mort, V, 544.

V, 544.

Jean XXIII, pape. VI, 209. Sa bulle contre les wiclifistes et les hussites. VI, 212. Son arrivée à Constance. VI, 247. Il s'engage à la cession. VI, 225. Il se retire furtivement de Constance. VI, 226. Il se tritair par Frédéric d'Autriche. VI, 213. VI, 226. Il est trahi par Frédéric d'Autriche. VI, 231. Il est accusé, pris et renfermé. VI, 235. Il écrit à l'empereur Frédéric. VI, 235. Il est déposé. VI, 236. Sa soumission volontaire, sa mort. VI, 264. Jean (saint) l'évangéliste mis dans l'huile bouillante. I, 422. Ses actions. I, 425. Son évangile, ses épitres. I, 426. Sa mort I, 427. Jean, révolté et défait. II, 306. Jean ravit le siège d'Antioche à Pierre-le-Foulon. II, 504.

Jean d'Antioche, ses dispositions. II, 367. Ses préventions. II, 370.

Jean (saint) l'aumônier. III, 458. Jean-le-Bon succède à Philippe de Valois roi de France. VI, 2: Il visite le pape Urbain V. VI, 29. Sa mort. VI, 31.

Jean de Brienne passe à l'empire de Constanti-

nople. V1, 294.

Jean (saint) des cathares, confesseur. III, 503.

Jean (saint) chrysostôme, ses commencements.

II, 63. Ses sermons au peuple d'Antioche, ibid. 11, 63. Ses sermons au peuple d'Antiocae, ibid. Son élévation sur le siège de Constantinople. 11, 446. Son zèle pour la perfection de son peuple. 11, 455. Il résiste à Gainas. II, 466. Il condamne les simoniaques sur les lieux. II, 469. Il écrit à Théophile en faveur des grands frères. II, 470. Il est condamné et chassé. II, 477. Il est rappelé. II, 478. Il s'élève contre les profanations commises à l'occasion d'une statue érigée à l'im-pératrice, II,480. On attente à sa vie, il est bannis. II, 483. Son voyage à Cuense. II, 184. Son zète dans l'exil. II, 483. Il se réfugie dans la forteresse d'Arabisse à cause des courses des Isaures. II, 187. Le pape prend vivement sa défense. II, 195. Il est tranfséré à Pytioute, tombe dangereusement malade en route, sa mort. II, 197. Estime qu'on fait de ses œuvres. II, 198. Leur caractère

et leurs propriétés principales, II, 499. Discer-nement à faire entre les productions abondantes de son cloquencs. II, 200 et 201. Sa mémoire est rétablie. II, 275. Son corps est transporté a Constantinople. II, 302. Jean (saint) Climaque, son ouvrage intitulé: échelle du civil III 451.

Jean (saint) de la croix, sa mort. VIII, '67. Jean (saint) de la croix, sa mort. VIII, '67. Jean Damascène (saint, ses écrits. III, 524. Ses ceuvres, sa mort. III, 387.

Jean (saint) de Dicu, institue les frères de la cha-rité. VII, 358.

Jean de Giscale chef de faction, I, 109. Son sort.

1, 445. Jean de Gorze (le bienheureux). IV, 455. Jean-le-Jenneur, prend le titre d'évêque univerrel. III, 408.

sel. 111, 408.

Jean Joseph de la Croix. XI, 449.

Jean-Marc quitte Paul et Barnabé. I, 40.

Jean (saint) de Mathe et saint Félix de Valois, instituent l'ordre de la triaité. V, 245.

Jean de Mortson. VI, 422.

Jean Mosch. 111, 463.

Jean (saint) Népomucène assassiné par Wenceslas.

VI, 266.

Lean le métre. V 43

VI. 266.
Jean lo prêtre. V, 63.
Jean de Procida. V, 407.
Jeau (saint) de Réomay. III, 18.
Jean, roi de Suède, son abjuration. VIII, 14.
Jean, sans-Terre, déposé du royaume d'Auglelerre.
V. 272. Lienaraire lo reine Actus V, 240. San

Jenn-sans-Terre, déposé du royaume d'Augleterre, V, 238, Il assassine le prince Artus, V, 240, Soa ambassade au roi de Maroc, V, 245, Soa Jean (saint) le silencieux, II, 575
Jean Talaïa é u pour le siège d'Alexandrie, II, 507, Jean (saint) de Térouane, IV, 530
Jean de la Valette, grand-maitre de Malte, son carrectère, VII, 572, Sa mort, VII, 588, Jean de Veccus, V, 586, Il est elu patriarche de Constantinople, V, 398, Jean Mariagués fuit tuer Nicénhora, et s'empare du Jean Zinisqués fuit tuer Nicénhora, et s'empare du

Constantinopic, V, 398.

Jean Zinisques fait tuer Nicéphore et s'empare du trône, IV, 201.

Jeanne d'Albret, reine de Navarre, met son fils à la tête des Calviniste, VIII, 7. Sa mort, VIII, 56.

Jeanne d'Arc, dite Pucelle d'Orléans, VI, 287.

Elle est présentée du roi, examen de sa mission, VI, 288. Elle délivre Orléans, VI, 290. Elle fait sacrer Charles VII à Reims, VI, 291. Preuve de see exploits, VI, 292. Leurs principes, VI, 293, Sa fin, VI, 297. On réhabilite sa mémoire, VI. 298.

298.

Jeanne-la-Folle, reine de Castille sous la régence de Ferdinand. VI, 590.

Jeanne, reine de France, annulation de son mariage, VI, 559. Elle fonde les annonciades. VI, 584.

Sa mort. VI, 582.

Jeanne (fable de) la papesse. IV, 96.

Jeanne, reine de Naples, vend au pape la seigneurie d'Avignon. V, 589. Sa mort tragique, VI, 408.

Jeône (saiat), ses commencements. II, 30. Il consulte le s'ège apostolique. II, 35. Il est ordonné prêtre. tříb. Il se fait disciple de saint Grégoire de Nazianze, et s'atlache à la personne dt pape de Nazianze, et s'attache à la personne du pape Damase, *ibid*. Ses ouvrages en faveur de la virginité, et son dialogue contre les Lucife-riens. II, 54. Il se retire en Palestine. II, 44. riens. 11, 34. Il se roure en raisaine. 11, 43. Son different avec Ruffin au sujet de l'origenisme. II, 460. Il écrit contre Vigilance. II, 492. Il reçoit les Romains fugitis. Il, 207. Son différend avec saint Augustin. Il, 215. Sa lettre à Démétriade II, 235. Sa lettre à Stésiphon. II, 238. Sa dernière lettre et sa mort. II, 579. Ca-

238. Sa dernière lettre et sa mort II, 379. Caractère de son génie et de ses œuvres. tòid. Jérôme de Prague. VI, 208. Sa rétraction. VI, 241. Ses variations et son supplice. VI. 244. Jérusalem mise à feu et à sang, et totalement détruite. I. 415. Elle est rebâtie sous le nom d'Elle. I. 450. Ele est prise par les Croisés. IV, 531. Elle est reprise par les Musulmaus. V, 482. Jésuites établis légalement à Paris. VII, 490. Ils sont bannis de Veuse. VIII, 257. Ils sont chassés de Hollande. VIII, 544. Leur morale pratique. IX. 294. Les philosophes rendent hommare.

que. IX, 294. Les philosophes rendent hommage à leur conduite au Paraguay. X, 244. Elle est déclarée rréprochable par les évêques et Phi-

lippe V, roi d'Espagne. X, 242. Ils son en butte lippe V, roi d'Espagne. X, 242. Ils sont en butte aux persécutions. X, 314. Ils sont détruits en Portugal. X, 312. Ils sont impliqués dans l'assassinat prétendu du roi de Portugal par Carsalho. X, 390. Témoignage de deux philosophes en leur faveur. X, 392. Ils sont expulsés une seconde fois du Portugal. X, 394. Emprisonnement des supérieurs. X, 395. Bannissement des profès. X, 396. Efforts pour séduire les jeunes religieux. X, 397. Lours épreuves au collège d'Evors. Destruction de toutes les missions portugaises X, 400. Dissocitions hostiles contre d'Evora. Destruction de toutes les missions portugaises X, 400 Dispositions hostiles contre les jésuites en France, X, 407. Première manœuvre contre eux. X, 409. Arrêt du parlement de Paris qui les déclare tous solidaires du P. Lavalette. X, 442. Suppression des congrégations. X, 445. Note justificative de leur morale. X, 445. Les mesures adoptées contre la société sont suspendues par lettres patentes. X, 416. Une assemblée d'évêques favorable aux jésuites. X, assemblée d'évêques favorable aux jésuites. X, 429. Leur réponsa victorieus au compte rendu de Lachalotais. X, 451. Le parlement de Paris fait fermer leur collège. X, 452. La sacmblée extraordinaire du clerge réclame en leur favour. X, 453. Arrêt definitif du parlement contre les jésuites. X, 458. Suite de la suppression des jésuites. X, 454. Le corps épiscopal s'élève pour les protéger. X, 445. Ils sont prescrits de nouveax. X, 447. L'Angleterre favorise les intrigues coatre la société. X, 452. Résultats de leur destruction dans l'éducation et la société X, 458. eoatre la société. X, 452. Résultats de leur des-truction dans l'éducation et la société. X, 455. Actes en leur favour. X, 470 à 558. Ils sont ex-pulsés d'Espagne. XI, 469. Cruautés exercés sur eux. XI, 474. Ils sont chassés du Paraguay. XI, 482. Ils sont chassés des états de Naples, de Maite et de Parme. Absurdité des imputations qui leur étaient faites XI, 484. Charles III, roi d'Espagne, s'efforce de les détruire. XI, 252. Leur résignation. XI, 253. Leur innocence est Proclamée par la commission qui les avait jues proclamée par la commission qui les avait jugés sous Clément XIV. XI, 351. Ils sont rétablis en Russie et dans le royaume de Naples. XII, 248.

Jésus-Christ apparaît à saint Pierre. 1, 93. Jeachim, abhé. V, 190. Joannice (saint). III, 571.

Jognes (le père), premier apôtre des Iroquois est martyrise. IX, 242.

martyrise: 1A, 232.
Jonas d'orléans, ses ouvrages. III, 527.
Joseph se rend à Vespasien. 1, 404.
Joseph (le célèbre P.). VIII, 332. Il est nommé
supérieur des maisons de Turquie. VIII, 352.

supérieur des maisons de Turquie. VIII, 352. Joseph (comte), sa conversion. I, 417. Joseph I", roi de Portugal, ses préoccupations facheuses. XI, 456. Sa mort. XI, 359. Ioseph II, empereur d'Allemagne. Ses projets. Sa mésintelligence avec le Saint-Siège. XI, 399. Il met en pratique les maximes de Fréderic II. XI, 400. Jugement qu'il prononce le 25 avril 4781. XI, 401. Décrets et jugements répréhensibles. XI, 402. Représentation qu'on lui adres se. XI, 403. Sa froité répouse a Pie VI lui an nonçant son projet d'allet à Vienne. XI, 407. Il éfude toute discursion avec le pape. XI, 446. Son intimité avec Pie VI, lorsqu'il n'est nos ques-Il ciude toute discursion avec le pape. Al, 410. Son intimité avec Pie VI, lorsqu'il n'est pas question d'innovations, XI, 427. Il poursuit ses innovations, XI, 434. Son mandement sur l'exercice du culte. XI, 436, Ses édits. XI, 442. Sa conversation avec le chevalier Azara. XI, 444. Son recessioni de severes en al llumagne, toute rescrit qui ôte aux nonces, en Allemagne, toute espec de juridiction. Xi, 455. Il n'agrée pas les propositions violentes de l'électeur de Mayence. Il se livre cependant à d'autres innovations. XI, 457. Il érige de son chef en ar-chevêché l'evêché de Laybach. XI, 458. Il ap-prouve la conduite des quatre arclevêques. XI, 460. Ses nouvelles mesures. XI, 462. Ses inno 400. Ses nouvelles mesures. X1, 462. Ses innovatious dans les Pays-Bas Autrichiens. X1, 478. Il ne confirme pas le règlement de Munay sur les oblets religieux. X1, 482. Ses condescendances et ses rigueurs alternatives. X1, 484. Variations neuvelles dans sa conduite. X1, 486. Il sollicite l'intervention de Pie VI contre l'insurrection des Pays-Bas. X1, 487. Sa mort. X1, 516. Jouffroy, évêque d'Arras, sa conduite. VI, 466.

Journal (Ir) de Saint-Amour proscrit par le conseil d'etat. IX, 459. Journée du 40 août à Paris. XI, 633.

Journée du 10 août à Paris, XI, 635,
Jovien, son religieux courage. 1, 531. Jovien,
empereur. 1, 559. Il répare les maux faits à la
religion. 1, 564. Sa mort subite. 1, 568.
Jubilé séculaire. V, 431. Idem. VI, 476. Jubilé
réduit à la cinquantième année. VI, 597. Jubilé
réduit à la vingt-conquième annee. VI, 76. Jubilé
réduit à la vingt-conquième annee. VI, 476. Jubilé. VIII. 86. Jubilé de 1600. VIII, 240. Jubilé de 1775. XI, 303.
Jubilé pour la France. XII, 276.
Judicie (la vierge) justifiée. II, 143.
Jugement de Dieu. IV, 81
Jugement doctrinal du cinquième concile. III, 53.
Jugement doctrinal du cinquième concile. III, 53.
Jugement doctrinal des évêcues de Gand, de Na-

Jugement doctrinal des évêques de Gand, de Na-mur et de Tournai. XII, 443. Jugementinterlocutoire d'Athanase de Perre II 462.

Jugement entre Laurent et Symmaque, élus papes

Jugement entre Laurent et Symmaque, élus papes le même jour. II, \$47. Juifs maltraités de toutes parts. I, 94. Juifs massa-crés dans les provinces. I, 99. Juifs crucités. I, 409. Juifs séduits. II, 404. Les chrétiens en massacrent un grand nombre. IV, 257. On les persécute. IV, 520. On en massacre en Angle terre. V, 486. Ils sont chassés de France. V 452. Nouveau massacre. V, 591. Ils sont chris-sés de Portugal. VI, 552. Massacre à Lisbonne, VI. 596.

VI, 596.
Jules II, pape, VI, 597. Sa bulle pour l'élection des papes, VI, 533. Ses violences contre la France. VI, 613. Il se montre à la tête des armées. VI, 614. Sa mort. VI, 618.
Jules III, pape. VII, 550. Il fait partir un léga* et deux nonces pour le conc.le de Trente. VII, 360. Sa mort. VII, 406.

Jules-l'Africain, 1, 218.

Julien schete l'empire. 1, 194. Julien l'apostat. Ses commencements. I, 482. Il est fait César. I, 484. Il est proclamé Auguste par ses troupes. 5,50. Julien c'éorme quelques abus du dernier règne. I, 522. Ses procedés contre le Christianisme. I, 524. Son ordonnance courte la religion chrétienne; il prescrit des pratiques chrétiennes à ses hellmistrs. 1, 527. Il va à Antioche. 1, 553. Sa satire appelée Miso-pogon. 1, 554. Il chasse saint Anastase. 1, 557. Sa conduite méprisoble. *Ibid.* Ses cruatés. 1, 520. Ses constitues provincia 550. Ses superstitions sanguinaire et l'imprudence de sa conduite. I, 553. Ses écrits contre la religion. Ses autres écrits. I, 556. Sa mort. I, 557. Révélations sur sa mort. I, 560.

I, 557. Révélations sur sa mort. 1, 560. Julien (saint) de Brioude. 1, 514. Julien (el comte). Sa mort. 1, 551 Julien (Eclane, son obstination. II, 255. Sa présomption. II, 260. Julien (saint) Sabas. I, 609. Julien (saint) de Toléde. III, 255. Julite (saint) de Toléde. III, 255. Julite (sainte), son martyre. 1, 333. Juridiction du pape sur l'Illyrie. II, 304. II, 444. Jurien, ministre protestant, ses impostures. IX, 357. Jurisconsultes ennemis du christianisme. I, 254. Justin (saint). sa conféssion. 1, 468. Son martyn. Justin (saint), sa confession. I, 168. Son martyre. 1, 168.

Justin, empercur. II, 582.

Justin I, ses vices. III, 80.

Justin II, ses vices. III, 80.

Justin II, ses vices. III, 80.

Justin III, ses vices. III, 80.

Justinien, empereur. III, 41. Soins qu'il donne à la religion. III, 22. Le code, le digeste et les institutes, les ovelles. III, 5. Son zèle excessif. III.

5. Il repren 1 Afrique aux Vandales. III, 26. Ses leis nout la religion. III. 32. Il reprend la con-5. Il reprent l'Arique aux vandades. III, 20. Ses lois pour la religion. III, 52. Il reprend la con-damnation des Origénistes. III, 40. Son jugement dogmatique. III, 43. Il attire le pape Vigile à Constantinopte. III, 46. Il néglige les affaires du gouvernement. III, 65. Il donne dans l'erreut des incorruptibles. III, 77. Sa mort. III, 78. Ses défauts et ses bonnes qualités. Ibid.

Justinien succède à son père Constantin-Pogo-nat. III, 262. Il meurt. III, 279. Justinien, général, sa belle défonse. VI, 421. Son courage se dément. VI, 424.

Justinien, premier patriarche de Venise, VI, 443.

Kap 41

Labr La C 36 Lact Ladie Ladis Lago Par Lamb Syl Lamb Lamb vio. Lamb

Lame La M Lamo

thro Laace dég Landg Fré Lando Lanfra La No aux La Roc Latins La Tou en B Lauren Lauren Laurer

Laure 546. Lus (s Léandr Le Cle. Lecoq, Le Co Léget man demo Légatio 385.

Laurer Lauren

Légation Légats nitio sont en B d'Ori conc Léger/ Leloup Lemoin

lége. Léon (s adres

K

111, 250.

Kaunits, son manque d'égards envers le pape. XI, A16.

Kölien (suint), apôtre de Franconie et martyr. Knœpfler. XI, 332.

Kolien (suint), apôtre de Franconie et martyr. Knox (Jean), prédicant. VII, 413.

${f L}$

II, 53. de Na-II 462. s papes

onseil

ovien its à la

Jubile Jubile

0. Ju-

massacifiés. 1, tiens en

. On les Angle ance. V nt chasisbonue,

'élection ontre la des ar-

un léga! ate. VII,

, 482. Il Auguste quelques procedés connance des pra-l, 527. Il lée Misor. 1, 547. autés, 1. l'impru ts contre Sa mort.

. Sa pré-

11, 414. s. 1X,357. . 1, 231. martyre.

roise. II, 52. Elle lonne à la

les instiessif. III. I, 26. Ses id la conjugement e Vigile à s affaires is l'erreut III, 78. in-Pogo-

421. Son

VI, 413.

Labre (Benoît-Joseph) XI, 394. La Combe (le père), ses œuvres mystiques. IX, 366.

Lactance I, . 30.
Ladislas - le-Blanc, prince polonais. VI, 64.
Ladislas, fils d'Hunade, décapité. VI, 446.
Lagose (le colonel), sa tentative. XII, 513.
Lallier (Jean) exclus du doctorat par l'université de

Paris pour cause de wickfisme. VI, 525. Lambert (le père), sa vocation aux missions de Syric. XI, 97. Lambert-le-Begue, institue les béguines de Flan-

Lambert-le-Bègue, institue les béguines de Flandre. V, 152.

Lambert (saint) de Maëstrich. III, 233. Sa mort violente, III, 273.

Lambesc, son martyre. I. 290.

Lamenti delle vedove. XI, 473.

La Metrie. X, 346.

Lamourette. XII, 46.

La Révelière Lépaux, patriarche des théophilanthropes. XII, 87.

Lancelot. calomniateur et maléficier. VI, 464. Hest

turopes. Al., 67. Lancelot, calomniateur et maléficier. VI, 161. Li est dégradé et décapité. VI, 162. Landgrave (le) de Thuringe substitué à l'empereur Frédéric II. V, 334. Il périt dans un combat. V

335.
Lando, anti-pape. V, 456.
Landranc, ses commencements. IV, 322. Il est élevé
"sur le siège de Cantorbery. IV, 385.
La Noue donné par Charles IX pour commandant
aux Rochellois révoltés. VIII, 77.
La Rochelle assiégée et pries sur les protestants.
VIII, 363.
Latins (l. s) s'emparent de l'empire d'Orient. V. 225.
Latins (l. s) experied se met à la tête des révoltés

Laurent, archevêque de Cantorbéry. III, 148.
Laurent (Saint) de Dublin. V, 197.

Laurent, archevêque de Cantorbéry. III, 448.
Laurent et Symmaque élus pape le même jour. II'
546. Laurent, anti-pape, son obst natior. II, 547.
Léa (saint). II, 35.
Léandre (saint) de Sévi le. III, 403.
Le Clerc (Pierre). X, 465.
Lecoq, hérétique, son seremon. VII, 488.
Le Cox, sa déclaration faltacieuse. XII, 307.
Léget (le) de Tournon, son affaire. IX, 482. Son mandement. IX, 486. Le pape confirme ce mandement. IX, 487. Sa mort. IX, 489.
Légation du cardinal de Carvajal en Bohême. VI, 385.

280. Légation du cardinal d'Est en France. VII, 482. Légatis séduits à Constantinople, II, 343. Leur pu-nition. II, 544. Autres légats séduits. IV, 7. Ils sont excommunies. IV, 42. Légats missionnaires en Bulgarie. IV, 52. Faux légats de patriarches d'Orient. IV, 60. Légats mal. raités. IV, 67. Le concile de Trente en nomme plusieurs. VII, 496.

concité de Trente en nomme puisieurs. v11, 436. Légre(saint), évêque d'Autun, son martyre. III, 251. Leloup de la Billiais. XII, 27. Lemoine, cardinal, légat en France, y fonde un col-lége. V, 437. Léon (aaint) élevé sur la chaire apostolique. II, 415. Sa sollicitude pontificale. II, 320. Sa décrétale adressée à suint Rustique de Narbonne et sa

lettre à Dioscore, II, 421. Ses lettres à saint Turibius d'Astorge. II, 423. Sa lettre aux évêques de la province de Vienne. II, 427. Son éptre à Flavies. II, 438. Il prononce contre le faux concile d'Ephèse. II, 448. Il prononce contre le faux concile d'Ephèse. II, 448. Sa lettre aux pères du concile de Chalcdoine. II, 449. Il confirme le concile. II, 465. Il va en ambassade vers Attila. II, 471. Il s'oppose brtement à un nouvel examen de la foi. Sa fin, ses œuvres. II, 481. Ses déorétales remarquables. II, 482. Léon II, pape. III, 252. Sa lettré à l'empereur. ibid. Il envoye les actes du sixieme concile en Espagno pour y être souscrist III, 254. Léon III, 111, 445. Conjuration contre lui. III, 449. Ses guérison miraculeuse, il va en Allemagne. III, 450. Il est justifié. III, 432. Il refuse d'admettre l'addition du Filioque. III, 460. Nouvelle conjuration. III, 484. Il meurt. III, 495. Léon IV, ses ouvrages. III, 584. Leon VI, pape, son court pontificat. VIII, 255. Léon VIII, son élection. IV, 485. Lien IV, pape, son court pontificat vIII, 255. Léon VIII, son élection. IV, 485. Lien IV, son election. IV, 485. Lien IV, son election. IV, 485. Lien IV, son election. IV, 485. Lien IV, conduit une armée contre les Normands d'Italie. IV, 351. Se voyages fréquents. IV, 350. Il conduit une armée contre les Normands d'Italie. IV, 351. Se promères de légats à Constantinople. IV, 351. Se nort. IV, 354. Léon X, pape. VI, 648. Sa prudence et sa modération à l'égard des Français. VI, 649. Conjuration tramée contre lui. VI, 638. Sa mort. IV, 354. Léon X, pape. VI, 648. Sa prudence et sa modération à l'égard des Français. VI, 649. Conjuration tramée contre lui. VI, 635. Sa mort. IV, 354. Léon Constantinople. IV, 353. Sa lettre à ce sejue. Ibid. Léon pempereur, se quatrièmes noces. IV, 149. Léon, empereur, se quatrièmes noces. IV, 149. Léon pempereur, se quatrièmes noces. IV, 149. Léon, empereur, se quatrièmes noces. IV, 149. Léon pempereur, se quatrièmes noces. IV, 149. Léon pempereur, se quatrièmes noces. IV, 149. Léon pempe

reuse. 111, 507.
Léon l'Isaurien, empereur, se déclare contre les saintes images. 111, 309. Il tente de séduire snint Germain. 111, 314. Il e chasse de son siège. 111, 315. Il fait brûler la bibliothèque du paleis. 111, 316. Ses officiers attentent à la vie du pape. 111, 317. Sa vengeance contre les Italiens déconcertée. 111, 323. Sa vengeance perfilé contre saint Jean Damascène. 111, 326. Sa mort. 111, 339. 339

Léon le philosophe. IV, 3. Léonard (saint), reclus. III, 85. Léonard de Port-Maurice. XI, 120.

Léonard de Port-Maurice. XI, 120.
Léonce, empereur. III, 260.
Léonce l'eunuque, évêque d'Antioche. I, A73.
Léonide, son martyre. I, 200.
Léonide fondée. III, 581.
Léopold, archiduc d'Autriche, son zèle pour la religion. VIII, 527.
Léopold, grand duc de Toscane, suit les errements de son frère Joseph II. XI, 403. Il imite ses nouvelles mesures XI, 462. Esc discussions avec le Saint-Siège. XI, 467. Il outrage le pape. XI, 469. Il succède à son frère, empereur d'Autriche. XI, 646.
Lettres des Africains à Zozirac. II, 250.

Lettre de Clémangis VI, 142. Elle est portée au pontife. VI, 144. Lettre du clergé d'Autun à son évêque. XI, 570.

Défection de ce prélat. XI, 571. Lettre d'un confesseur de la foi détenu à Rochefort. XII, 94.

Lettre des constitutionnels au pape Pie VII. XII, 960

Lettre du Diable. VI, 6.

Lettre de soumission des évêques é » Dardanie au pape. II, 581. Lettre des évêques de la Gaule ... sujet du concile de la Palme. II, 548.

de la Palme. II, 548.
Lettre des évêques réfugiés en Angleterre à Pie VI.
XII, 437 Réponse qu'ils en reçoivent XII. 438.
Lettre du Grand-Seigneur à la reine de Hongrie
contre les protestants. VII, 383.
Lettre : Ne repugnate condamnée par l'assemblée
du clergé de 1750. X, 357.
Lettre des pères du concile de Chalcédoine à Flavien. II, 453.
Lettre de Théonas d'Alexandrie au chambellan Lucien. I. 349. Lettre du pape Jules aux Eusébieus.

cien. I, 349. Lettre du pape Jules aux Eusébiens. I. 453.

Lettre des évêques de Cappadoçe et de Cilicie au pape. II, 396. Lettre des évêques d'Orkut au pape Symmaque.

11, 570.

Lettres patentes pour l'acceptation en France de la bulle d'innocent X contre le jansénisme, IX,

26.
Lettres provinciales de Pascal traduites en latin avec notes de Wendrock. IX, 91.
Lestranges (Louis-Henri de). X1, 563.
Letourneux, son année chrétenne est mise à l'index. IX, 575.
Leutard, fanatique. IV, 253.
Libère (le pape) enlevé, son exil. I, 438. Sa chute.
I, 501. Son retour à Rome. I, 502.
Liberté de l'homme pécheur. II, 262.
Libraires de Rome châtiés par le Saint-Office. XI, 430.

Libraires de Acondada de Acond

Cologne, IV, 520.
Lique (a), son origine. VIII, 95. Henri de Guise en est le chef., VIII, 100. Henri III s'en déclare le chef. VIII, 100. Henri III s'en déclare le chef. VIII, 101. Son éclat. VIII, 150. Sa décadence. VIII, 1401. Son éclat. VIII, 150. Sa décadence. VIII, 1408.
Lique de Cambrai contre les Vénitiens. VI, 599.
Lique de Ferdinand d'Espagne avec les Italiens contre la France. VI, 609.
Lique du roi d'Aragon et du comte de Toulouse en faveur des Albigeois. V, 247.
Lique de Samakaide. VII, 431.
Liqueurs (les) se déclarent pour le cardinal de Bourbon. Diul.
Liqueit, (laphonse-Marie del. XI, 266. Il assiste miraculeusement Clément XIV au lit de la mort. XI, 272. Il renonce à son évéché. Ses vertus. XI, 474. Ses ouvrages. XI, 476. Sa mort. XI, 477.
Liobe (sainte) abbesse de Biscechleim. III, 35.
Liturgie de Saint Isidore. III, 74.
Livre (le) de la Concorde. VII, 241.
Livre (le) de senetnece. X, 100.
Livres carolins. III, 428.

Livre (1e) des sentences, V, 100.
Livres carolins. 111, 428.
Livres (les) contre Jovinien. II, 152.
Lois contre l'idolàtrie et l'apostasic. II, 82.
Lois contre les sectaires. II, 448.
Lollards (les) révoltés et punis. VI, 215.
Lombards qui jurent fidélié au pape. III, 402.
Longueville (madame de)embrusse la vie religieuse.
VIII, 239. Sa vie sainte. VIII, 332.
Lothaire fait empereur d'Occident. III, 509. Son

Lothaire fait empereur d'Occident. III, 509. Son couronnement à Rome. III, 515. Sa constitution.

111, 546. Sa mort. 111, 589.
Lothaire, empercur, sa fourberie sacrilége. IV, 42.
Se mort funeste. IV, 45.

Lothaire, empereur, sa mort. V, 48. Ses vertus. ibid.

Louis (saint) de Gonzague. VIII, 464. Louis (saint) de Toulouse. V, 427. Louis roi de Bavière. 111, 509.

Louis roi de Bavière. 111, 509.

Louis de Bavière, son démèlé avec Jean XXII. V,

503. Il est reçu à Rome. V, 506. Il dépose le
pape Jean XXII. V, 509. Clément IV le poursuit. V, 581. Charles de Luxembourg lui est substitué. V, 586. Sa mort. Ibid.

Louis, roi d'Aquitaine, ses pieuses fondations. III,

463. Il est couronné empereur. III, 479. On lui
donne le nom de Débonnaire, son incapacité. III,
493. Il est sugerain de Rome. III. A65. Filone.

donne le nom de Debonnaire, son incapacité, III, 495. Liest suzerain de Rome, III, 495. Liende IV le couronne en France Ibid. Sa constitution. III, 499. Sa pénitence publique. III, 510. Suites funestes de sa faiblesse. III, 550. Îl est dépossédé et rétabli. III, 535. Le pape médiateur entre lui et ses enfants. III, 557. Indignités commisses contre IuI. III, 541. Son autorité rétablie. III, 542. Sa mort. III, 557. Son caractère. III, 558.

538.
Louis III, roi de France, entreprend sur les élections canoniques. IV, 98.
Louis-le-Gros, roi de France, ses derniers exemples de vertu. V, 37.
Louis-le-Jeune, roi de France, ses malheurs en
Orient. V, 60. Son mariage avec Eléonore est
annulé. V, 80. Sa conduite religieuse. V, 420. Sa générosité religieuse. V, 132. Sa mort. V. 471

1711. Louis VIII, roi de France, marche contre les Albi-geois, sa mort. V. 286. Louis IX ou saint Louis monte sur le trône. V, 299. Ses succès contre les ennemis du royaume. Louis IX ou saint Louis monte sur le trône. V. 299. Ses succès contre les ennems du royaume. V. 300. Sa véritable conduite à l'égard du pape. V. 301. Il acquiert la sainte couronne. V. 506. Il reprend la croix. V. 348. Il cherche à fléchir le pape en faveur de Frédéric II. V. 352. Ogdre preserit par lui pour la croisade. V. 538. Să fermeté dans le projet de croisade. V. 539. Son départ. V. 548. Sa captivité. V. 349. Sa flédèlté à observer les traités, son zèle pour la délivrance des captifs. V. 354. Il apprend la mort de sa mère et relourne en France. V. 538. Sa conduite à l'égard du pape Clément. IV. V. 377. Sa seconde croisade, son règlement de vie. V. 580. Sa marche à Tunis. V. 382. Sa mort. V. 385. Ses reliques en France et en Sicile. ibul Sa canonisation. V. 426. Louis XI, roi de France, VI, 562. Il veut rétablia pragmatique-sanction, VI, 466. Ses variations à ce sujet. VI, 467. Il soutient les Florentins contre le pape. VI, 493. Sa retraite au château du Plessis, VI, 515. Il fait venir d'Italie saint François-de-Paule. VI, 514. Sa mort. Son étrange caractère. VI, 515. Il fait venir d'Italie saint François-de-Paule. VI, 5175. Ses revers. VI, 616. Son second mariage et sa mort. VI, 624. Louis XII, roi de France, VII, 275. Ses revers. VI, 616. Son second mariage et sa mort. VI, 624. Louis XIII, roi de France, VIII, 270. Il met son royaume sous la protection de la Sainte-Vierge. VIII, 452.

royaume sous la protection de la Sanne-Vierge. VIII, 452. Louis XIV, roi de France, sa déclaration contre le blasphème. IX, 474. Il se suisit du comtat Venaisin. IX, 517. Il confirme la révocation de l'édit de Nantes. IX, 579. Son édit de 4695 IX, 380. Il reconnaît le prince de Galles pour roi d'Angleterre. IX, 438. Il révoque une déclaration de la confirme de la tion qu'on lui avait surprise pour férmer indis-tinctement la bouche aux orthodoxes et aux novateurs. 1X, 443. Sa maladie mortelle, IX, 568. Sa mort. 1X, 572. Ses vertus chrétiennes.

568. Sa mort. 1A, 512. See vertage delication (X), 573.

Louis XV, roi de France. X, 452. Sa déclaration qui porte atteinte aux immunités ecclésiastiques. X, 279. Sa déclaration sur les affaires de l'église. X, 592. Sa nouvelle déclaration. X, 505. Damiens tente de l'assassiner. X, 304. Son édit relatif aux jésuites. X, 430. Il le retire. X, 452. Il est personnellement favorable aux jésuites. Xi, 250. Sa mort. Xi, 239.

Locis XVI, son avenement au trône, XI, 262. Son m'nistère, XI, 309. Il s'oppose à la publication de deux brefs de Pie VI, XI, 534. Il sanctionne

la co en j dam prêt 650 Louis Louis à Ro XII, Louise Loup Loup, Loup Loup (Luc (s. Luc (s. Luce V Luce Lucie Lucien Lucifer Lucius dans Lucius Ludger Ludovi 540. 479-Ses

Luitpra

Mably, 290. Macaire Macédo Macédo place foi. I Macédo saires Macrin, Macrine Madone elle e XII, Madone Magdels Magella Magistre 614. Magnan VII, Magnen Mahome denta stanti tablit et fai site & religi progr VI, 5

Maigrot IX, 4

de se Mailly de Pa Maixent Mal des Malachi Malagri

mates

Malédic

la constitution civile du clergé. XI, 585 sa mise en jugement. Son testament. XI, 645. Sa con-damnation. Part qu'y prement les évêques et prêtres constitutionnels de la convention. XI, 650. Sa mort. XI, 255. Louis XVII, son sort. XII, 24. Louis XVIII, XII. 517. Il envoie un ambassadeur à Rome, VII, 522. Ses ordonnances réparatrices. XII. 838.

tua.

13 8ub-

III, III. on.

en-)m-

lie. III,

ec-

- מוי en

cat 20.

. v, lbi-V, npe. flé-532. 538. 539.

Sa ir la d la 358 . V, Siblir ions tir s lenu aint nge

8. II VI, 24.

son rge.

ntre ntat i de IX, roi

ara-

anx

nes. tion neg. 605. édit

Son

XII, 535. Louise (madame) fille de Louis XV, embrasse l'état religieux. XI 256.

Loup (saint) sa mission en Angleterre. II, 318.
Loup, abbé de Ferrières III, 566.
Loup (saint) de Sens, III, 480.
Loup (saint) de Troyes calme la fureur d'Attila, II,
470.

470.
Luc (saint) évangéliste. I, 49. Ses actions. I, 81.
Luc (saint) le jeune, IV, 489.
Luce Vère, empereur. I, 459.
Lucie (saint) son martyre 1 334.
Lucien (saint) son martyre. I. 348.
Lucier de Gagliari. I, 481. Son schisme. I, 545.
Lucius chassé d'Alexandrie. I, 624. Ses violences dans les fonts sacrés. II, 481

Lucius, pape, son martyre. I, 276
Ludger (saint) evangéliste en Saxe. III, 440.
Ludovic Sforce usurpe le duché de Milan. VI, 540.

Dittorand. IV. 435. Son récit sur Jean XII. IV, 479. Son ambassade à Constantinople. IV, 496. Ses œuvres. IV, 204. Luitprand, roi des Lombards, sa religion, III, 306.

Lulle établi successeur de saint Boniface. III. 370. Il meurt martyr en Frise. III, 371. Ses disciples.

Il meurt martyr en Frise. III, 371. Ses disciples. III, 372.

Luther développe son système dans des thèses publiques. VII, 4. Sa naissance et son caractère VII. 5. Ses premiers éclais. VII, 4. Il comparaît devant le légat Cajétan. VII, 6. Il écrit au pape, VII. 17. Ses premiers ouvrages. VII, 18 Il est condamné à Rome. VII. 40. Son emportement et ses extravagances. VII, 14. Il est condamné par la diéte de Worms. VII, 38. Il est consuré par l'Université de Paris. VII, 49. Il est consuré par l'Université de Paris. VII, 49. Il est comparté et se rouille avec Carlostad. VII, 54. Ses différents écrits, sa traduction de la Bible est combattue par Jérôme Emser, VII. Son traité du serf arbitre, VII. 98. Son mariage. VII, 98. Ses vaines tentatives auprès de Henri VII. VII, 100. Sa mort. VII, 289 Son écrit contre les docteurs de Louvain. VII, 290.

vain. VII, 290.
Luthéraisme établi en Danemarck. VII, 65. Causes
de son établissement en Suède. VII, 69. Ses
commencements en France. VII, 84 II continuo
a progresser. VII, 401. Il est introduit en Misnie et dans la maison de Brandebourg. VII, 242.
Luthériens (les), leur attentat à Paris. VII, 1415.
Luthériens intélimistes et adiaphoristes. VII,

Lutte entre la cour de France et la magistrature, X, Lysias se saisit de l'apôtre Paul. 1,73.

Mably, ses principes de morale sont censurés. XI, 290.

Augustrats fauteurs constants du jansénisme. 1X. 13. de Saint-Cyriaque. XII, 546.

Macédonius, chefde parti, I, 547.

Macédonius élu patriarche de Constantinople à la place d'Euphémius. II, 232. Il est exilé pour là foi. II, 574,

Macédonius, solitaire, son discours aux commissaires de l'empereur. II, 62.

Macrin, empereur I, 219. Il est massacré. 1, 296.

Macrine (sainte), ses funérailles. II, 6.

Madone miraculeuse près Savone. Prédiction dont elle est l'objet. XII, 540. Ple VII la couronne. XII, 544.

Madone (Ia) de Saint-Cyriaque. XII, 448.

Magdelaine (sainte) de Pazzi, sa mort. VIII, 263.

Maggelan, ses découvertes. VII, 59.

Magistrats fauteurs constants du jansénisme. IX. 614.

Magnanimité chrétienne des chevaliers de Malte VII, 577. Magnence (le tyran), sa défaite, 1, 477. Mahomet II, sultan. VI, 407. Il bâtit le fort occi-dental des Dardanelles. VI, 417. Il investit Con-stantinople. VI. 448. Son artillerie. VI, 420. Il standinopie. VI. 415. Soil artificite. VI. 420. Il rétablit l'ordre et la sôreté dans Constantinopie et fait élire un patriarche. VI. 429, il rend visite au patriarche Gennade et l'écoule sur la religion. VI. 530. Son fanatisme. VI. 477. Ses progrès et ses revers. VI. 506. Sa mort subite. VI. 540.

VI, 840.

Maigrot. son affaire. IX, 476. S.: science chinoise. IX, 478. Son bannissement avec quelques-uns de ses partisans. IX, 486.

Mailly (le cardinal de) persécuté par le parlement de Paris. IX, 645.

Maixent (saint). II, 339.

Mal des Ardents. IX, 500.

Malachie (saint) d'Irlande, V, 55.

Molagrida, jésuite Portugais, notice sur lui. X.

400. Cavalhot le fait déclarer coupable de lèsemejesté. X, 401. Puis livrer à l'inquisition comme faux prophète. X, 402. Son supplice. X, 403.

Malédictions du juif Ananus. 1, 98,

Malesherbes. X, 385.
Malheurs et désastres dans tout l'empire. I, 298

Malheurs et désastres dans tout l'empire. I, 298
Malot (saint). Ill, 86.
Malot (saint). Ill, 86.
Malot assiègée par les Tures. VII, 570. Attaque
du fort Saint-Elme. VII. 576. Assaut général.
VII, 379. Réduction du fort Saint-Elme. VII.
582. Suite des attaques. VII, 583. Levèe du
siège. VII, 584.
Mamer-Claudien. II, 498.
Mamer-Claudien. II, 498.
Mammelus de Présil. IX, 209.
Manassès de Reims est condamné. IV, 428.
Mandement de l'archevèque de Paris pour les religietaes de l'ort-Royal. IX, 490.
Mandement de quarante-huit prélats français condamné. X, 406.
Mandements des évêques op osants contre le livre
et la doctrine de Quesnel. IX, 330. Leur censure. IX, 533.

sure. IX, 554.

sure. IX, 554.

Mandements schismatiques des évêques d'Alct, de Pamiers, d'Angers de Bauvais, IX, 472.

Mandeville. X, 535.

Manès fondateur des sociètés secrètes. X, 365.

Manichéens, decouverts à Rome. II, 422. Ils vont à Orléans. IV, 271.

Manuel Comnène, empereur d'Orient, offre du secours au pape Alexandre III. V, 426. Sa mort. V, 462.

Marc fonde le siège d'Alexandrie. I, 36 Evangile de saint Marc. I, 37. Marc-Antoine de Dominius condamné. VIII, 319.

Marc Aréthuse, son martyre. 1, 336. Marc-Aurèle, empereur. I. 429. Il défend de dé-noncer les chrétiens. I, 479. Il se laisse mourir

noncer les chrètiens. I, 479 Il se laisse mourir de faim. 4. 190.

Marc d'Epièse, sa réponse pour la procession dx
Saint-Esprit. VI, 336 Il est confondu par le
provincial des Dominicains. VI, 539. Il refuse
d'embrasser l'union. VI, 344. Sa mort. VI, 535.

Marcel (saint), abbé des Accèmètes. II, 488.

Marcel (saint), centurion. I, 319.

Marcel (saint), l'evâque, son martyr. II, 40.

Marcel II, pape, meurt au bout de trois semaines,
VII, 406.

Marcel d'Ancyre, ses erreurs. I, 587.

Marcelle et Aselle (saintes), II, 53.

Marcelle (sainte), sa mort. II, 203.

Marcellin fait conférer les Donatistes avec les Catholiques. II, 220.

Marchand (Jean), ses propositions au 'ajet de saint François, VI, 524.

Marcie read Tempereur Commode, favorable aux Chrôtiens. I. 474.

Marcien, élevé à l'empire. II, 448. Il paralt au concile de Chalcédoine. II. 438. Il assure l'exècution du jugement. II, 459. Sa mort. II, 476.

Marciond'Arles, tombé dans le novatianisme. I, 281.

Marcion, hérôtique. I, 461.

Marcout (asint). III, 46.

Marguerite (asinte), reine d'Ecosse. IV, 503.

mercout (saint). 111, 16.
Marguerite (sainte), reine d'Ecosse. IV, 503.
Marguerite, (sainte). de Cortone. V, 397.
Marguerite-Marie Alacoque. 11, 126. Son zèle est secondé par le pére de La Colombière. X1, 132.
Mariage permis aux prêtres d'Orient. III, 268.
Mariage projuité autre L'abac et l'harlosse aux

Mariage projeté entre Irène et Charlemagne, III .

Mariages de religieuses et d'eclésiastiques apostats,

Mariages de religieuses et d'eclésiastiques apostats, en France. XII, 14.
Marie, princesse d'Angleterre, sa fermeté dans la foi catholique. VII, 548. Révolution en sa faveur, sa sovérité, VII, 401 ella rétabile la religion catholique. VII, 402. elle épouse le prince d'Espagne. VII, 403. Elle fait resituer les biens du clergé. VII, 309. Sa mort. VII, 425.
Marie (sainté) d'Egypte. II, 289. Son entrevue avec l'abbé Zonime. II, 291.
Marie d'Ognie, la bienheureuse. V, 257.
Marie-Antoinotte, reine de France, son jugement. VII, 23.

VII, 23.

Marie-Antoincite, reine de France, son jugement. VII, 23.

Marie-Clotilde de France, sa biographie. VII, 349.

Marie-Louise. sa lettre au pape. XII. 309.

Marie-Stuart emposonnée, VIII, 47. Sa mort tragique. VIII, 438.

Marie-Thérèse d'Autriche expulse les jésuites de ses états. XI, 233.

Marin (saint), son martyre. I, 296.

Marin, légat, sa fidélite magnanime. IV, 97. Il est élevé au pontificat IV. 402.

Maris de Chalcédoine, sou zèle. I, 524.

Marmontel, Bélisaire. XI, 488. La Sorbonne censure ce livre. XI, 489.

Marouie. VI, 433.

Martilal, (saint), 1, 241.

Martial (saint), son apostalat. IV, 298.

Martil (saint), son apostalat. IV, 298.

Martin (saint), ses commencements. I, 478. Il est élevé sur le siège de Rome. I, 674. Il va à la cour de Valentinien. I, 615. Ses miracles. Ibi I. Il est comblé d'honneurs à la cour de Maxime. II, 58.

Il communique avec les lithaciens. II, 59.

Comme d nonneurs a la cour de maxime. 11, 50.
Il communique avec les ithaciens il, 50.
Martin (saint), le pape, enlevé de Rome. 111, 245.
Son exil et sa mort. 111, 247.
Martin IV, pape. V, 404. Sa conduite à l'égard de
Michel Paléologue. V, 405. Sa mort. V, 445.
Martin V, pape. VI, 255. Quelques points de réforme publiés par le nouveau pape. VI, 256.
Son builes course les nouveau pape. VI, 256. Ses builes contre les nouvelles erreurs et pour la confirmation du concile de Constance. VI, 260. Son sejour à Florence qu'il érige en Métropole, VI, 263. Sa réception à Rome. VI, 263. Sa mort. VI 299.

VI 299.
Martin (saint) de Dumes, III, 75.
Martin (saint) de Doubs, sa mort. II. 459.
Martinien et ses frères; leur martyre. II, 440
Martinistes. XII, 224.
Martinusiee, cardinal, est assasiné. VII, 378.
Martyre et confesseurs illustres. I 422. I, 456.
I, 446. I, 460. I, 466. I, 488. Martyrs de Lvon.
I, 480. Martyre se'illainis. I, 202. Martyrs de la Gaule. I, 212. Martyre d'une multitude de fidèles dans l'Asac. I, 253. Martyre d'alexandris-et de dans l'Asac. I, 253. Martyre d'alexandris-et de la Gaule. Guile, 1, 242. Martyre d'une multitude de fidèles dans l'Asie, 1, 235. Martyrs d'Alexandrie-et de Carthage. 1, 255. Martyrs appelés la Masso-Blanche 1, 289. Martyrs de Gaule, 1, 292. Martyrs, 1, 502. Martyrs de la légion fhébaine. 1, 312. Martyrs des Gauler. 1, 314. Martyrs d'Amiens. 1, 316. Martyrs, 1, 322. 1, 465. 1, 464. 1, 472.
Martyrs de Thrace, de Galatie et de Cappadoce. 1, 352. Martyrs illustres. 11, 522. De Capsa. 11, 524. de Palestine. 111, 459. Iden. 111, 574. d'Espagne. 111, 483. Dans les monastères d'Anglewers. 1V, 69. de Ceuta. V, 274. de Syric, V1, 7,

Illustres. VI, 475. de Famagouste. VIII. 471 d'Angleterre. VIII, 468. Du Japon. VIII, 208 a 217. Du Japon et de la Chine. VIII. 295. Du Ja-Vill, 233 à 360. Iroquois. IX, 255.

Mé Mé Mó

Mé Me

Me Mé.

Méi Méi Méi

Méi

m Mér Mér I Mér

Miss Mer Mor

q Men Mér Mér

11 Mes Mes Mes F Mes Mes

28

22 Mich pio da

Mich

Mich

Mich

da

ch Mich

111 47

Midd

Milti Minis Minis

pai Minis

ray Minat Mioll RB du H c

Mirac éva

me

tre les 33

Mess IX Mesu Métr far Meu Mex rig Mex

Maruthas (saint) évêque, ses succès chez les Per-sos. II, 153.

Massacres effroyables dans le licu saint. I, 414.. Massacre (le) de la saint Barthélemy résolu, son exécution, VIII, 59. Horreur qu'en témoigne le

Massacre (le) de la saint Barthelemy résolu, son exécution, VIII, 59. Horreur qu'en témoigne le clergé. VIII, 67.

Massacre du 2 septembre aux Carmes. XI, 655.

Massacres à l'Abbaye. XI, 640. Massacres du séminaire Saint-Firmin à la Force ou dans plusienrs villes de France. XI, 642.

Mathias succède à l'empereur d'Allemsgne Rodolphe. VIII, 268. Sa mort. VIII. 326.

Mathias, fils d'Huniade, roi de Hongrie. VI, 447.

Mathiru de Baschie institue les capacins. VII, 402.

Mathide, la comtesse. IX, 444. Sa donation. IV, 419. Elle reponsse les schismatiques. IV, 441.

Mathide (sainte), impératice, ses verus. IV, 209.

Mattèr, cardinal, sa belle réponse à Bonaparte.

VII, 420.

Meuger de Rouen, déposé pour incontineuee. IV,

Meuger de Rouen, déposé pour incontineuce. IV, 341

341.
Maures (les) expulsés d'Espagne. V1, 551. Ils sont aussi chassés du Portugal. V1, 552.
Maurice (saint), son martyre. 1, 542.
Maurice, emporeur, ses bonnes qualités. III, 406.
Son ordonance concernant l'entrée en religion. 111, 443. Phocas le fait égorger avec ses enfants
 111, 444.
 Maury, XII, 467. Il conseille à Napoléon de revenir

Maury, XII, 467. Il conseille a Napoleon de revenir à l'administration des vicaires capitulaires. XII. 440. Il est nommé archevêque de Paris. XII, 441. Sa disgrace méritée. XII, 527. Mauvisi livres condamnés à Rome. XI, 453. Ils se propagent en Portugal. XI. 203. Mandement de l'évêque de Combre pour en défendre la lecture XI, 204. Mauviel. XII, 497. Maux temporels communs aux bons et aux mé-

Maux temporels communs aux bons et aux mé-chants. 11, 264.

chants. 11, 264.

Maxince, sa mort. 1, 349.

Maxille. 1, 472.

Maxime (saint) Combat de Monothèlite. III, 207.

Sa conlession. III, 249. Il est envoyé en exil. III.

220. Son martyre. III, 2225.

Maxime (Fempereur), son irruption en Italie. II,

50. Il est vaincu et mis à mort. II, 60.

Maxime ôte la vie et l'empire à Valentinien. II,

474. Sa punition. Ibid.

Max me le Cynique, sa Cabale contre saint Grécoire de Nazianze. II, 45.

Maximes du elergé de France. IX, 228.

Maximes du elergé de France. IX, 284.

Maximes attribuées à Gratien portées en Arménie.

Maximes attribuées à Gratien portées en Arménie.

Maximien-Galère créé César, I, 820. Ses cruau-

Maximien estélu patriarche à lu place de Nestorius, II, 359.

Maximilien (saint). I, 318. Maximilien, archiduc d'Autriche, coadjuteur de Cologne, obtient les dispenses nécessaires. XI,

Maximilien I, empereur d'Allemagne VI, 340. Sa mort VII, 6.

Maximin, empereur et persécuteur. I, 232 il

recommence la persécu ion. 1, 242.

Mayeul (suint) de Cluny. IV, 487. Il refuse la papauté, IV. 210. il réconcilie Othon II avec sainte Adélaïde, mère de ce prince. IV, 210. Sa mort. Ibid.

mort. 1013.
Médaille frappée furtivement au sujet de la paix de Clément IX. IX, 494.
Médair (saint), ses commencements; il est fait évêque de Noyon et de Tournai. III, 23.
Médiation de Henri IV entre Paul V et les Vénimentation de neint iv entre raur v et les vent-tiens, VIII, 258. Meindarts, salettre au pape, sa mort, son rempla-cement. XI, 468. Mienvere de Panderborn (saint' IV, 264.

Mekhitériste. XI, 503.

171 08 a ı Ja-Perne le 655. es du pluidol-447. 402. IV, 201. . IV. sont 406. fanta venie . XII. ,441. Ils se ent de cture mé-207 e. II iénie.

ruan-

esto-

ar de 340.

2 11

a pa-

oix de

t fait

eni-

npla-

476

Mélanchton. VII, 40. Il so refuse à venir en Frence. VII, 488. Sa mort. VII, 456. Mélaine (saint), évêque de Rennes. II, 567. Mélaine (sainte) visite les solutaires. II, 55. Elle est arrêtée en visitant les confesseurs. II, 37. Elle va chez saint Paulin. 11, 206 Mclèce, son schisme est condamné. I, 399. Mclèce (saint), élevé sur le siège d'Antioche et chasse. I, 518. Il assemble un concile. I, 566. Sa mort. II, 19. Melquite, patriarche d'Alexandrie, écrit au pape une lettre de soumission. VI, 359. Mémoire sur les affaires ecclésiastiques, substitué memoire sur les allaires ecclessatiques, substitué à l'exposi des demoires. XII, 310. Mémoire sur les affaires politiques de l'état ro-main. XII, 341. Mémoire de l'assemblée du clergé de 1770 à Louis XV, contre les progrès de l'impiété. XI, Mémoire du dauphin, fils de Louis XV, impuden ment accusé de favoriser le jansénisme. IX, 530. Mémoire raisonné du duc de Bourgog .e. IX, 292. Mémoire de quarante avocats et ses suites. X, 171. Hest condamné par les évêques, X, 473.
Mémoire de trente curés de Paris contre : bulle Unigentus, X, 449.
Mémoires touchant la réformation. V, 474.

Ménandre, 1, 148.
Ménéchon (sainte) et ses sœurs. III, 16.
Ménéchon (sainte) et ses sœurs. III, 16.
Mennas substitié à Arathime, patriarche hérétique de Consuntinople, III, 31. Sa mort. III, 48.
Mere qui mange son cufant. I, 142 Merc qui niange son cutant. 1, 142 Mérouse (le prince), son marisge avec Brunchaut. 11, 94. Ses malheurs. Ibid. Mésengin condamné. X, 428. Mésesic (figuro du). 1, 2. Méseures favorables a la religion, adoptées en France. XII, 346. Mesures prises en France contre l'hérésic. VIII, 4.

Mesures prises par les viceires apostoliques, en Angleterre, contre les anti-concordataires. XII, 286.

286.

Mesures contre les ordres religioux en France.
1X, 364. Idem à Venise. XI, 198.

Mesures contre les prêtres émigrés. XI, 560.

Métrophanes, grec, sa réponse dans le concile en faveur de Rome. IV, 57. Sa fermeté. IV, 93.

Meurre de Vassy. VII, 500.

Mexico, description de cette ville. VII, 29. On l'érige en archevéche. VII, 333.

Mexaque conquis. VII, 39.

Mezza-Barba (Ambroise), sa mission en Chine. X, 226.

226.
Michel, empereur, son caractère. IV, 2. Ses impiétés applaudies par Photius. IV, 45. Il est tué dans une ivresse. IV, 38.
Michel-le-Bègue sucrède à l'empire à Léon l'Arménica. III, 508. Sa persécution. III, 523.
Michel Céralaire lève l'étendard de la révolte contre l'église romaine. IV, 352. Il prend les voies les l'église romaine. IV, 352. Il prend les voies

les plus noires pour accréditer le schisme. IV, 356. Sa disgrâce. IV, 346. Michel de Césène et autres frères mineurs engagés

dans le schisme. Bulle de Jean XXII, contre Mi-chel. Y, 516. Michel Curopolate, ecspercur, proscrit Paulicien. III. 475. Il est détrôné par Léon l'Arménien. III,

Middleton. X, 334. Militiz, nonce, sa conduite. VII, 9. Ministre, origine de ce nom VII, 223. Ministre converti et condamné injustement à mort par les hérétiques. VIII, 229. Ministres protestants chassés de Bohême et de Mo-ravie. VIII, 345.

Minard, président, assassiné. VII 447. Miollis, gouverneur de Rome, ses conférences avec anoms, gouverneur de nome, ses conternees avec Radet pour l'attaque du Quirinal et l'enlèvement du pape, XII, 391. Le projet s'exécute, XII, 392. Il chasse los traftres qui ont introduit les Fran-çais dans le Quirinal, XII, 399. Miracles et conversions, 1, 20. Miracles et succès évangélique à Ephèse, 1, 56. Miracle de la légion fulminavie, 1, 478.

Miracles. 1, 267. Miracles constatés par l'évêque Erode. II, 274.

Miracle opéré sur un enfant juif. III, 49.

Miracle des Billettes. V, 415.

Missel romain traduit par le docteur Voisin condame. IX, 416.

Mission d'Abyssinie. VII, 416.

Mission du Canada. VIII, 287.

Mission de la Cochinchine XII, 487.

Mission de la Corée. XII, 485.

Mission de la Corée. XII, 485.

Mission de l'Inde. X, 239.

Mission de l'Inde. X, 239.

Mission de l'Inde. X, 239.

Mission de l'Inde. X, 243.

Mission de Mission des jésuites. XI, 5.

Mission de Missionnaires. IX, 346.

Mission de Mont-Corvin, V, 446. Sa suite. V, 506.

Mission de Mont-Corvin, V, 446. Sa suite. V, 506.

Mission de Saint-Pantème. I, 493.

Mission de Siam. XII, 96.

Mission de Saint-Pantème. I, 493.

Mission de Saint-Pantème. I, 494.

Mission de Saint-Pantème. I, 494.

Mission de Saint-Pantème. I, 494.

Mission de Saint-Vall, 484.

Missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape

Fablen. I, 245.

Missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape

Fablen. I, 245.

Missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape

Fablen. I, 245.

Missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape

Fablen. I, 245.

Missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape

Fablen. I, 245.

Missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape

Fablen. I, 245.

Missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape

Fablen. I, 245.

Missionnaires envoyés dans les Gaules par le pape

Fablen. Jest de Reims, et saint Sinte es Saules par le pape

284. Missionnaires arrêtés à Méaco et à Osaca au Japon.

VIII, 207, Missionnaires de differents ordres au Japon. VIII,

Missionnaires martyrisés en Amérique. IX, 203.

Missionnaires martyrisés en Amérique. IX, 203. Missionnaires du Canada, leur vie. IX, 257. Missionnaires bottés. IX, 283. Missionnaires (les) catholiques, difficul és qu'ils rencontrent en Amérique. XI, 93. Missions de Barbarie. IX, 432. Missions de Barbarie. IX, 432. Missions de Barbarie. IX, 432. Missions de Galifornie, leur établissement. IX, 421. Missions de Grèce. XI, 42. Missions de Matagascar. IX, 430. Missions dans les montagnes et les lles d'Écosse. IX, 434.

Missions dans les montagnes et les lles d'Écosse. 1X, 131.

Missions du Paraguay, leur état. 1X, 495. Témoinages irrécusables en leur faveur. 1X, 495.

Missions de Syrie. 1X, 94. 1dem. X1, 47.

Modération (fausse) de Maximin. 1, 344.

Moines (les) de Hi quittent leurs observances regulières à la persuasion de saint Egbert. 111, 302.

Moines (les) de Hi quittent leurs observances regulières à la persuasion de saint Egbert. 111, 302.

Moines du mont Athor. XI, 12.

Molinos, ses erreurs. 1X, 511. 11 est condamné. 1X, 312.

312.

Monarchie de Sicile. IV, 527.

Monastère de Saint-Antoine. IX, 447.

Monastère de Saint-Antoine du Liban, IX, 499.

Monastère de Cannobin. IX, 406.

Monastère de Cannobin. IX, 406.

Monastère de Hi. III, 461.

Monastère de Baint-Paul. IX, 447.

Monastère de Saint-Paul. IX, 447.

Monastère (description du) des pénitents. III, 431. Monastère établi à Rome pour les moines grecs.

Monastère de la sœur de Saint-Pacôme. I, 572. Monastère (le) de Sainte-Vannes, chef de congré-gation, sous l'abbé Richard. IV, 263. Monastères d'Égypte, leur ferveur et leur régime.

Monastères nombreux dans les Gaules. II, 498. Monastères relàchés. XI, 457. Établissement d'une commission pour examiner les abus y introduits, XI, 159. Monnstères de Séété et de Nitrie, leur état présent.

1X, 413,

Monastères supprimés en Angleterre. VII, 312. monasteres supprimes en Angueerre. 11, 312.

Monastères supprimés en Sicile. XI, 263.

Monastères de la Thébaïde. IX. 417.

Monique (Sainte). II, 52. Sa mort. II, 58.

damné en Afrique, 111, 214.

Montan I. 479.

damné en Áfrique, III, 244.

Montanis 1, 472.

Montanis es confondus par Caïus. I, 218.

Montaset (de', évêque d'Autun, est élevé sur le siège de Lyon, à condition d'annuler, comme primat, une ordonnance de ce prélat. X, 508.

Mortales (le père) obtient la condamnation des cérémonies chinoises. YIII, 555.

Morales (le père) obtient la condamnation des cérémonies chinoises. YIII, 555.

Mort du patriarche de Constantinople. YI, 544.

Morus (Thomas), son martyre en Angleterre. YII, 207.

Motion pour que la religion catholique soit décla-rée religion de l'état en France. Elle est reje-tée, XI, 569.

Mouvements (vains) pour une Croisade. V, 336. Moïse (saint), évêque des Sarrasins. I, 615.

Muley-Abdallah tolère la religion cathorique à Ma-roc, XI, 90. Il facilite le rachat des captifs. XI, 94. Son frère se convertit. *Ibid*.

Multiplication des souverains en France. IV, 442. Multitude des faux docteurs. XII, 3. Multitude des évêques. II, 223. Multiplication des gens de lettres. Leurs coteries.

XI, 456. Multitude de livres et de dogmatiseurs condamnés. VII. 267.

Multitude prodigieuse renfermée dans Jérusalem. I, 407.

Multitude de saints dans les temps les p'us mauvais. IV, 462.

1V, 462.
Murat, son entrevue avec Pie VII à Césème. XII, 516. Son attitude menaçante. XII, 536.
Murrai (le comte). VII, 436.
Murruphle, sa révolte et son parricide. V, 222.
Musulmans, leur puissance. III, 241. Ils s'emparent de la Crète et de la Sicile. III, 520.
Mutilés de Russic. XII, 238.
Muzzarelli, sa mort. XII, 510.
Mystère d'iniquité de Mornai condamné par le docteur de Paris. VIII, 291.

N

Naissance du philosophisme en Angleterre et en France. X, 329.

Naples occupée par les Français. XII, 149. Ils sont forcés de l'évacuer. Ibid.

Narbonne assiégée, capitule. VI, 248.
Narcisse (saint), évêque de Jérusalem. I, 496.
Narcès, le prince, son origine. III, 67. Il ruine la monarchie des Goths en Italie. III, 68. Il se-conde le pape Pélage contre les schismatiques.

111, 69.

conde le pape Pelage contre les schismatiques. III, 69.
Navaro (Pierre), VI, 605.
Nécersariens physiques. XII, 255.
Nécessité de souscrire le formulaire. IV, 54.
Necker, ministre sous Louis XVI. XI, 500.
Nectaire succède à saint Grégoire. II, 24. Son fait. II, 74.
Négociation à Rome pour l'absolution de Henri IV.
VIII, 473.
L'égociations pour l'extirpation du schisme.VI,578.
Négociations pour Henri VIII. VII, 16.
Négrepont pris. VI,477.
Néon, son martyre. I, 541.
Néot (saint), abbé. IV, 74.
Néroa, sa mort. I, 405.
Nerva fait cesser la persécution. I, 425.
Nestorianisme (publication du). II, 554. Ses progrès. II, 356.

grès. II, 356.

Nestoriens, leur conciliabule. II, 380.

Nestorius, son caractère, emportements de son zèle. Il, 354. Ses intrigues II, 353. Il est dé-masqué à Rome. Il, 560. Son opiniàtred. Il, 369. Sa coudamnation. Il, 375. Sa fin malheu-

569. Sa condamnation. II, 375. Sa fin malheurruse. II, 399.
Nicétas, sa rétractation. IV, 355.
Nicétas, abbé de Médicion, confesseur. III, 503.
Nicéphore, empereur. III, 455. Son impiété. III, 473. Il périt de la main des Bulgares. III, 474.
Il réphore Phocas, empereur. IV, 496. Ses entreprises sur les droits de l'église. IV, 499. Ses avantages sur les Musulmans. IV, 200. Il meurt assassiné. IV, 204.
Nicéphore, patriarche de Constantinople. III, 486.

Nicephore, patriarche de Constantinople. III, 486. Il est contraint à se démettre. III, 490. Nicolaïtes, I, 429

Nicolai II, pape, envoie à Constantinople, IV, 6. Sa lettre à Photius. Ibid. Il excommunie des légats et dépose Phocius. IV, 42. Il est déposé par Phocius en concile. IV, 44. Sa réponse aux consultations des Bulgares. IV, 29. Sa dernière lettre à l'empereur Michel. IV, 34. Sa mort. IV, 39. Sa sainteté. Ibid.

Nicolas II, pape, hit l'abbé Didier cardinal. IV, 349. Son traité avechichardetRobertGuiscard. IV, 553. Nicolas III, pape. V, 399. Son affection pour les

frères mineurs. V, 402. Sa bulle exiit gui som-

niat. V. 403. Nicolas IV, pape. V, 415. Sa mort. V, 421. Nicolas V, pape. VI, 383. Foumission des états divers à son autorité. VI, 396. Ses alarmes. VI,

409. Son avertissement aux Grees. VI, 413. Sa mort. VI, 435. Nicolas d'Auticourt, ses propositions sont con-

Nicolas d'Auticourt, ses propositions sont con-damnées. V, 377.
Nicolas de Calabre, fonatique. V1, 5.
Nicolas (saint) de Myre, sos reliques à Bari, 1V, 445
Nicolas (saint) de Myreh, confesseur. 1, 378.
Nicolas (saint), Pérégrin. 1V, 504.
Nicolas (saint) de Talentini, canonisó. V1, 379.
Nicolas (saint) de Talentini, canonisó. V1, 379.
Nicolas (saint) d'Arméme. 1V, 225.
Nil (saint) feit des remontrances à l'empereur; sa vertu éclatante. I1, 489.
Nil (saint) de Calabre intercède en vain pour obte-nir grâce à Pbilagathe. IV, 217.
Nialmmon (saint), sa mort. 11, 479.
Nisible délivrépar les prières de saint Jacques. I, 476.
Nosilles (te cardinal de) condamne l'exposition de la foi. 1X, 385. Sa conduite à l'égard d'un cas de conscience proposé par un confesseur de la foi. IX, 385 Sa conduite à l'égard d'un cas de conscience proposé par un confesseur de province. IX, 444. Il approuve les réflexions morales de Quesnel. IX, 494. Il condamne l'instruction pastorale des évêques de Luçon et de la Rochelle. IX, 522. Il altère la teneur d'une lettre adressée au pape de la part du clergé. Did. Son incertitude et ses variations à l'égard des réflexions morales. IX, 524. Il témoigne désirge qu'en sit recours au nane. IX, 524. des réflexions morales. IX, 524. Il témoigne désirer qu'on ait recours au pape. IX, 524. Ses vraies dispositions. Sa lettre à l'évêque d'Agen. IX, 526. Ses inquiétudes. IX, 529 Son embarras. Il condamne les réflexions. IX, 538. Ses mandements artificieux. IX, 564. Il falsifie le précis de doctrine. IX, 610. Le cardinal Dubois méditaeur dans ses àffaires. IX, 619. Son insurection contre la bullé Pastoralis offcii. IX, 614. Continuation de sa résistance. X, 97. Son instruction pastorsle condamnée à Rennes X, 409. Son mémoire. X, 410. Faux fuyants auxquels il a recours pour échapper à l'acceptation pure et simple de la bulle. X, 145. Son hésitation. X, 461. Sa mort. X, 462. Nobemanga, empereur du Japon, massacré. VIII, 203

Nogaret, sa retraite contre le pape. V, 458. Son entreprise contre la personne de Boniface. V, 140. Noie pillée sous l'épircopat de spint Paulin. II, 205. Nom (le) de Chrétien donné aux fidèles d'Antie-

che. I, 33. Nombre des juifs mis à mort. I, 175.

Nonce Norbei zèlo de M en B Norber P. M

Nome

Nonce Nonce

etéi

Obélisq Oblates Observa Observa leucio Observa 175. Obstina Odard d Odénat : Odilon (

établi: ses éc Odoacre Odon (se Odon (se OEcolam OEuvres X, 410 Offa, roi Offre pr faite de

Olaiis Pe Olavide tion, il Sa con Sa moi Omar. III Omer (sa Onen (sa Opération I, 10. Oppositio

et jans

Olaf (sai

France. Oppositio ments d Optat, éve Optat (l')
Il est r
Or (saint) Orangiste Ordination Ordonnane moines.

Ordonnan

Ordonnan VII. 46: Ordre des Ordre des Ordre de Ordre mil 101. Ordre des

Prdre du C Ordre de C Ordre du sa

Nomenvé, due de Bretagne, prend le titre de roi, etérige le siége de Bol en métropole. III, 580 Nonce (envoi d'un) à Munich. XI, 452 Nonce envoyé à Ratisbonne. XII, 297. Nonce maltraité en Aragon. VI, 5.

Noice maitraité en Aragon. VI, 5.
Noices envoyés au concile de Bále. VI. 597.
Norbert (saint), ses commencemens. IV, 580. Son
zèle apostolique. IV, 587. Il est élu archevêque
de Magdebourg. V. 44. Ses trevaux, V, 32. Il va
en Italie. V, 53. Sa mort. V, 35.
Norbert (le père), auteur des écrits attribués au
P. Malagrèda. X, 404.

Normands arrêtes à Paris, IV, 410. Ils s'établis-sent en Italie. IV, 267. Leur domination en Ita-lie. IV, 530.

10. 117, 550.

Notaras, amiral, sa fin malheureuse. VI, 428.

Nouvelles ecclésiastiques (les) consurées. Refus
de plusieura curés de publier la censure. X\(\frac{1}{2}\)f68.

Novateurs (les), feur insoleuce après la mort de
Louis XIV. IX, 574. Leur éclat andacieux XI,

AGR.

No stion et Félicisme excommuniés. 1, 272. Auguez, patriarche d'Ethiopie. VII, 417. Numidique, sa confession. 1, 255.

0

94.

2. ics.

nés. a. I, rais. X11,

2. npa-

doc-

som-

its di-s. VI, I3. Se

con-

,445

ur; 88 obte-1,476.

un cas ur de

exions te l'in-

et de d'une lergé. 'égard

ne dé-1. Ses 'Agen. mbar-3. Ses sifie le

Dubois insuri. IX, 7. Son

aux-

otation

ésita-

VIII.

8. Son 1, 205. Antio-

79.

Obélisques rétablis à Rome. VIII, 435 Oblates, ouvrières picuses. XI, 369. Observations. VI, 382. Observations sur les conciles de Rimini et de Séleucio. 1, 314

Observations sur le jugement de Henri VIII. VII,

175.
Obstination de Corinthe. I, 46.
Odard de Tournay (le bienheureux). IV, 492.
Odénat et Zénobie. I, 300.
Odilon (saint) succède à saint Mayeul. IV, 210.
Il devient abbé de Cluny. IV, 263. Il travaille à établir la trève de Dicu. IV, 308. Son caractère,

établir la trève de Dicu. IV, 308. Son caracuere, ses écrits. IV, 309. Odoacre, roi d'Italie. II, 401. Odon (saint), abbé de Cluny. IV, 451. Odon (saint), archevêque de Cantorbéry. IV, 467. Odorie de Port-Mahon, le bienheureux. V, 502. OEcolampade. VII, 93. Se mort. VII, 1435. OEuvres des convulsions, détails sur cette affaire. V 1418.

Ocurres des convulsions, détails sur cette affaire. X, 416. Offis, roi, embrasse la vie monastague. III, 275. Office prétendue que le pape Grégoire IX aurait faite de l'empire au prince Robert. V, 304. Olaf (saint), roi de Norwège. IV, 988. Olais Pétri. VII, 74. Olavide (Paul). XI, 378. Condamné par l'inquisition, if s'échappe et vient en France. XI, 379. Sa conversion, attestée par son livre. XI, 380. Sa mort. XI, 381. Omar. III, 496. Omer (saint). III, 204. Ouen (saint). III, 200. Opérations et vertus merveilleuses de Jésus-Christ. I, 10.

1, 10. Opposition (triple), parlementaire, philosophique

Opposition (triple), parlementaire, philosophique et janseniste contre la religion et le roi en France. X, 277.
Oppositions de l'enseignement public aux relàchements du troisième âge. IV, 476.
Optat, èvèque donatiste et rebelle. II, 449.
Optat (1) français du docteur Hersent. VIII, 478.
Il est réfuté par le P. Rabardeau. VIII, 479.
Or (saint). II, 56.
Orangistes. XII, 142
Ordination schismatique de Macédonius. I, 459.
Ordonance pour contenir le zèle imprudent des

Ordonnance pour contenir le zèle imprudent des moines. II, 76. Ordonnances de Blois. VIII, 447. Ordonnances de sétats généraux tenus à Orléans.

VII, 465.

Ordre des Antonins. V, 430. Ordre des petits Augustins. V, 363. Ordre de saint Basile rétabli. VIII, 403.

Ordre militaire de Calatrava, son institution. V, 101.

Ordre des Célestins et des Servites. V,393 Prdre du Christ V. 488. Ordre de Citeaux, sa propagation. 1V, 570. Ordre du saint Esprit institué. VIII, 402.

Ordre des hospitaliers de saint Jean de Jérusalem

V, 23.
Ordre militaire de saint Jacques. V, 452.
Ordre militaire de Saint-Louis institué. 1X, 364.
Ordre de Saint-Michel établi V I, 476.
Ordre du More créé par Pie VII. XII, 348.
Ordre de la Toison dor. VI, 299.
Ordre de la visitation, son commencement. VIII,

282.

282.
Ordres religieux réformés en France. VIII, 343.
Ils y sont supprimés. XI, 561.
Oribites et autres fanatiques. VI, 268.
Oréme, docteur, tâche de dissuader le pape de venir à Rome. VI, 47.

Orgues pour la première fois en France. III, 359. Origone, ses commencements I, 200. Ses talents, ses vertus. I, 222. Son différend avec Démétrius. I, 220. Ses ouvrages. I, 227. Ses erreurs I, 228. Sa fin. 1, 242.

Origenisme (precis de l') selon Théophile. II, 161 Origenistes, leurs erreurs. II, 41. On convoque un concile contre eux à Constantinople. ibid.

Origine du chantalternatif. I, 386. Origine de la Domination germanique en Italie. IV,

Origine de l'erreur faite au sujot de saint Denis. III, 529.

529.
Origine des Nonciatures d'Allemagne XI,452.
Origine de la sorbonique. V, 407.
Orsènlo (le doge Pierre). IV, 233.
Orthodoxes (multitude d') faits captifs et cruellement maltraités, II, 517.
Osiandre achève de pervertir la Flandre. VII, 357.
Osius envoyé en Egypte. I, 378. On entreprend de le séduire. I, 489. Sa lettre à Constance. I, 490.
Sa chute et son repenir. I, 494
Osuald (saint) de Worchestre. IV, 474.
Osuald, le roi, ≈ religion. III, 464. Sa mort. III, 499.

199.

outlant, it for, as rengon. 111, 101. Sa mort. 111, 109. Othon, empereur. I, 405. Othon 1st épouse sainte Adélaïde, son ambassade auprès de roi Abdérame. IV, 456. Il met les Hongrois en déroute. IV, 459. Il attribue une grande puissance aux évêques afin de soumettre les seigneurs. IV, 477. son conciliabule. IV, 480. Sa mort. IV, 207. Othon II, empereur, sa pénitence. IV, 242. Sa mort. IV, 244. Othon III, son pélerinage au mont Gargan. IV, 253. Otmar, abbé de saint Gall. III, 573. Otmar, abbé de saint Gall. III, 573. Otno en pris par les Turcs. VI, 509. Il est repris. VI, 514. Othon (saint), évêque de Bamberg. IV, 538. Sa mission en Poméranie V, 6 Otton de Freisingue, ses écrits, sa mort. V, 92. Outlias, évêque des Goths. II, 486. Ouragan affreux en Italic. VI, 440. Ouvrage de Bellarmin condemné. VIII, 275. Ouvrage a rabbiniques. V, 448.

Ouvrages rabbiniques. V, 448. Oviédo érigé en archevêché. IV, 12".

Paces, nonce, voit sa juridiction méconnue à Cologne. XI, 454. Sa circulaire. XI, 456. La conseil aulique casse cette circulaire XI, 460. Pacca (cardinal) remplace Gabrielli comme secrétaire-détat. XII, 377. On veut l'éloigner, Pie VIII l'emmène dans ses appartements. XII, 378. Il est emmené avec le pape dans la voiture du général Radet. XII, 596. Il est separé de Pie VIII. XII, 409. Il estenvoyé à Fenestrelle. VII, 414. Il arrive à Fondinebleau. XII, 487. Paccanari. XII, 244.
Paccanaristes (les), extinction de leur secte. XII, 248.

Pacifique de ,Saint-Severin (le bienheureux). XII, 115.

110.
Pacôme (saint). I, 407. Ses élèves nombreux dans la Haute-Thébaide. II, 140.
Pavillon, èvêque d'Aletimprouve le cas de con-science proposé : « Arnaud. IX, 127. Sou chan-gement. IX, 129. Son changement éclatant. IX, 150.

450.

Paien converti. II, 272.

Pairs de France. V, 32.

Paix (conditions de la) qui termine la troisième gnerre de religion. VIII, 40.

Paix de Dien. IV, 297.

Paix fourrée. VIII, 32.

Paix de Vervins VIII, 224.

Paix de Vervins VIII, 224.

Pulamites. V, 586.

Palécologue (Jean) demande du accours au pape.

VI, 47. Sa confession de foi. VI, 49. Son centrée à Venise. VI, 527. Sa mort. VI, 376.

Patécologue (Manuel), emporeur d'Orient, son voyage en Occident. VI, 174.

Paécologue (Michel) envoie au 2° concile de Lyon.

V, 390. Sa rigueur excessive. V, 401. Sa mort.

V, 409.

V, 390. Sa rigueur excessive. V, 401. Sa mort. V, 409.
Pallium accordé au patriarche d'Antioche et à l'évêque de Babylone. XI, 450.
Pambo (saint). II, 36.
Panisset, son retour. XII, 67
Paphinnec (saint). II, 389.
Parallèle des papes Jean XXII et Benoît XII. V, 546.

546.

546.
Parcshul (Pierre) VI, 421.
Paris est assegé par Henri IV. VIII, 461. Il est érigé en métropole. VIII, 353.
Parlement (le) d'Angleterre réduit à quarante scélérats de vile condition. IX, 1.
Parlement de Bretagne établi. VI, 557.

Parlement (le) de Paris de nouveau en guerre avec l'autorité ecclésiastique. X, 487. Faiblesse du pouvoir temporrel dans ces circonstances. X, 488. Son entreprise contre une instruction de l'archevêque de Cambrai et une thèse soutenue en Sorbonne. X, 191. Il est dissous et ses membres emprisonnés. X, 287. Il enregistre la déclaration de Louis XV sur les affaires de l'église. X, 508. Le parlement foyer du jansénisme et du philosode Louis XY sur les anaires de l'egiste. A, 508. Le parlement foyer du jansénisme et du philosophisme. X, 408. Il proscrit les actes de l'assemblée du clergé de '765, et sa circulaire zur évêques. XII, 459. Il veut, mais en vain, empécher la Sorbonne d'adhérer aux actes de l'assemblée. Ses persécutions sont imitées par plusieurs parlemens de province. XI, 444. Les contradictions de la cour l'enhardissent. XI, 446. Ses persécutions contre les évêques et les Les contradictions de la cour l'enhardisseni. XI, 446. Ses persécutions contre les évêques et les prêtres. XI, 447. Son arrêt qui condamne sept livres philosophiques au feu. XI, 224. Ses hostités avec la cour. XI, 227. Il est cassé. XI, 229. Il demande les états généraux. XI, 497. Il est callé à Troyes. Son roppel. XI, 498. Sa nouvelle lutte avec la cour. XI, 499. Sa rouvelle lutte avec la cour. XI, 499.

Par'omens (comivence des) de province a ec celui de Paris. X, 237. Pascal, ses lettres provinciales. IX, 85. Caractère de cei ouvrage et de son auteur. IX, 84. Ses

impostures hontenses. IX, 86. Ses lettres pro-vinciales sont condamnées à Rome. IX, 130. Ses brouilleries avec les Jansénistes. IX, 152.

Ses brouilleries avec les Janséniates. IX, 452. Paschall J. pape. III, 499. Paschall I succède au pape Urbain II. IV, 554. II se réfugie en France. IV, 545. Sa faiblesso. IV, 549. Rome se soulève contre lui. IV, 576. Il meut. IV 577. Paschai III, antipape. V, 425. Pascal (saint) Bayton. VIII, 472. Passionei, cerdinal opposé aux jésuites. X, 428. Pastoureaux, V. A88.

Pastoureaux. V, 488.
Patarius d'Arras. V, 473.
Patriarche (tire de) universel. IV, 51.
Patriarche (le) de Constantinople écrit au pape saint Léon. II. 433.
Patriarche faux de Constantinople. VI, 430.

Patriarche faux de Constantinople. VI, 430. Patriarche (le) des Grecs à Constantinople. XI, 5 Patriarche (le) de Lisbonne interdit les jésuites. X, 336. Son repenir et sa mort. X, 327. Patriarche (le) des Maronites, sa soumission au Saint-Siége. XI, 533. Patriarche (suite des) d'Orient. III, 353. Patriarche (suite des) d'Orient. III, 353. Patriarche (saint) de Troyes. I, 292. Paul (saint) annonce Jésus-Christ dans la Synagoga d'Antioche de Pisidde. I, 44. Il convertit à Icône une multitude de Juifs et de gentils. I, 42. Paul et Barnabé pris pour des dieux. I. 43. Il est Paul (saint) annonce Jésus-Christ dans la Synagogae d'Antioche de Pisidée. 1, 44. Il convertit à leone une multitude de Juifs et de gentils .1, 42. Paul et Barnabé pris pour des dieux. 1, 43. Il est lapidé par les habitants de Lystre. 1, 44. Ses sutres missions. Ibid. Il ne veut pas laisser circoncire Tite. 1, 45. Il résiste à Céphas. 1, 46. Paul et Barnabé se séparent. 1, 49. Paul convertit, en Macédoine, une marchande lydienne, 1, 50. Paul et Silas déchirés de verges puis délivrés miraculeusement de prison. Ibid. Paul dans l'Aréopage. 1, 52. Travaux de Paul à Corinthe. 1, 53. Soulèvement des idolàves contre Paul. 1, 57. Route de Paul qui retourne en Judee. 1, 74. Préventions des Juifs contre Paul. 1, 73. Il est arrété tumultuairement. 1, 73. Il comparaît devant le tribunal des Juifs contre Paul. 1, 75. Il est conduit à Césarée. Rid. Il appelle à César. 1, 77. Il paraît devant le gouverneur Poreius. Festus, le roi Agrippa et la princesse Bérenice. 1, 79. Prédictions de Paul dans une tempête. 1, 79. Il res of Mitter Paul. 1 appelle à César. I, 77. Il paraît devant le gouverneur Poreius. Festus, le roi Agrippa et la princesse Bérenice. I, 78. Prédictions de Paul dans une tempête. 1, 79. Il ne souffre aucun mal de la morsure d'une vipère. Ibid. Guérison miraculcuse dans I'lle de Malte. I, 80. Il arrive à Rome. Ibid. Succès de saint Paul à Rome. 1, 85. Il est mis en liberté. 1, 88. Courses apostoliques de Paul (saint). 1, 243. Paul (saint), ermite. 1, 262. Paul, frère uu pape Etienne, lui succède. III, 390. Paul (saint), successeur de sairt Alexandre de Constantinople. 1, 449. Son martyre. 1, 478. Paul I'in, per, le gratifie les cardinaux. VI, 471. Il excommunie Pogebrac. VI, 472. Sa mort. VI, 478.

478.
Paul III, porte la dernière sentence contre Henri
VIII. VII, 234. Il approuve verbalement la compagnie de Jésus VII, 244. Ses sages ménagements. VII, 299. Sa ligue avec Charles V contre
les protestants d'Allemagne. VII, 308. Sa sage
modération. VII, 323. Sa mort. VII, 354.
Paul IV, pape, se ligue avec la France. VII, 467.
Il établié l'index. VII, 425. Sa juste sévérité à
l'égard de ses proches, sa mort. VII, 451.
Paul V, pape. VIII, 255. Sa constitution en faveur de l'immaculée conception. VIII, 518. Sa
mort. VIII, 330.
Paul, le patriarche, ses remords gu lit de la mort

Paul, le patriarche, ses remords au lit de la mort III, 217. Son repentir. III, 218. Paul d'Emèse procure la réunion. II, 394.

Paul (s Paul ne Paul On Paul de Paul de par A Paulicie late. I Paulicie Veaux Paulin, i Paulin (Paulin (1 Paulin (Pauvres Pélage, séduir métria mase. systèn Mélani Pélage A Pélage, p Pélage I d'Istri Pélagien lis sor Pélégrue Ferrar Pélerins Pénitenc Pénitenc Pénitence III. 51 Péniteno Pénitenc Pénitente Pépin pr crer pa Sa don Pépin, ro Pérégrin

Perfection Permis d les 15° Pérou (le tion de Perpétue Persécuti ron. I, D'Adrie De Sév 276. D

> instig Cuinn

teurs, 578. A Persécuti Persécuti Persécut Persécuti Persécuti Persécuti Persécuti IV, 4. Persécuti Persécut Persécut

Persécut Persécuti IX. 33 Persécut clergó. Perséc Kien. provin gagne

Turqui

Persécut Persécu!

30. 152.

6. 1

428. papo

II, 5 es. X. on au

ynavertit I, 42. es 8u rconaul et n Maaul et culeu-

page. nte de ntions umulibunal id. II gouet la e Paul

an mai mirarive à 85 l, 8a. diques oncent sonné

, 390 ire de 78. ins les

Henri a comcontre a sage , 467. érité à

en fa-118. Sa mort

Paul (saint) de batro 14, 190.
Paul ne Nepi, visiteur à Naples. III, 446.
Paul Orose en Afrique. II, 242. Son histoire. II, 266.
Paul de Samosate (vie scandaleuse de), chassé par Aurélien. I, 300.
Paule (sainte), son voyage religieux. II, 45.
Paulicien proserit par l'empereur Michel-Curopalate. III, 475.
Pauliciens en Orient. III. 870. Pauliciens pour Pauliciens en Orient. III, 570. Pauliciens nou-veaux. IV, 556.

Paulicieus en Orient. III, 570. Paulicieus nouveaux. IV, 556.
Paulin, son ordination. I, 544. Sa communion avec les Occidentaux. II, 29.
Paulin (asint) d'Aquilée, ses écrits contre l'hérésie d'Elipand de Tolède III, 434.
Paulin (asint) de Nole, sa retraite et son sacerdoce. II, 432. Sa mort. II, 353. Ses écrits. II, 353.
Paulin (asint) d'Yorck, son zèle III, 467.
Pauvres de Lyon. V, 474.
Pélage, ses commencements. II, 297. Il tente de séduire saint Augustin. II, 235. Sa lettre à Démétriade. II, 255. Il surprend Jacques et Timase. II, 257. Il est condamné. II, 251. Son système. II, 255. Il surprend Jacques et Timase. II, 255. Il veut surprendre Pinien et Mélanie. II, 259.
Pélage d'avar (doctrine de). V, 548.
Pélage l'avar (doctrine de). V, 548.
Pélage cardinal, défait les Vénitiens et reprend Ferrare. V, 458.
Pélitence accordée aux mourants. I, 275.
Pénitience de Henri II. V, 445.
Pénitience de Benri III. V, 445.
Pénitience de Benri III. V, 458.
Pénitience canoniques. II, 526.
Pénitience canoniques. II, 526.

III. 510.
Pénitence des mourants. II, 525.
Pénitences canoniques. I, 264.
Pénitenciers d'Orient. II, 75.
Pénitents (les) établis "o France. VIII, 85.
Pépin prend le titre de roi. III, 555. Il se fait sa crer par le pape pour la seconde fois. III, 365.
Il soumet Astolphe, roi des Lombards. III, 366.
Se donation à l'église romaine. Ibid. Sa mort. III. 368. 111, 395.

Sa conacion a l'egiste romaine, soite la saint III, 598.
Pépin, roi d'Aquitaine, III, 509.
Pérègrin se brûle aux jeux olympiques, I, 470.
Perfection de la doctrine évangélique, I, 8.
Permis des empereurs pour sacrer le pape et sur les 15° el-46° conciles de Tolède, III, 256.
Pérou (le), sa barbure invasion, VII, 461, Punition de ses atroces conquérants, VII, 467.
Perpétue et Félicité (saintes), leur martyre, I, 205.
Persécution générale à Jérusalem. I, 24. De Noron, I, 94. De Domitien, I, 422, de Trajan, I, 227.
D'Adrien, Saturnin, Basilide, Carpocrate, I, 422.
De Sévère, I, 499. De Gallus et de Valérien, I, 276. De Valérien, I, 276. De Valérien, I, 276. De Valerien, I, 284. Persécution résolue à l'instigation de la mère de Galère, I, 321. Persécution de toute la race des derniers persécuteurs, I, 357. De Licinius, I, 373. De Valens, I, 578. A Alexandrie, I, 614.
Persécution du roi Istègerde, III, 994.
Persécution de Lombards, III, 994.

Persécution de 16 notation et l'1, 293.
Persécution de Lévigilde, roi d'Espagne III, 99.
Persécution III, 374.
Persécution des Arabes. III, 388.
Persécution longue et cruelle en Espagne. III, 583.

Persécution contre saint Ignace et ses partisans.

117, 4.
Persécution (vive) en Angleterre. VIII, 410.
Persécution du Fingo. VIII, 216.
Persécution excisée contre les missionnaires de Turquie par le baile de Venise. VIII, 517.
Persécution au Japon. VIII, 353 à 360.

Persécution dans la province chinoise du Chekiam. IX. 333. Persécution des parlements de France contre le clergé, X, 294.

clergé, X, 294.

Persécution en Chine, dans la province de Fo-Rien, XI, 42. Elle se propage dans les autres provinces XI, 51. Elle redouble, XI, 59. Elle gazne la Cochinchine, XI, 35.

Persécution et Chine, XII, 355.

Persécution a Rome et en France XII, 478

T. XII.

Persécutions exercées par le directoire en France et en Belgique. XII, 65.
Pertinax, empereur. 1, 495.
Peate de Marseille. X, 135.
Peate de Marseille. X, 135.
Peate de Milan. VIII, 88.
Petitopied (le docteur) établit des rites scandaleux dans la paroisse d'Asnières. 1X, 617. Il déclare l'infaillibilité du pape erronée. IX, 619.
Pétrarque, député de Rome vers le pape. V, 5619.
Pétrarque, député de Rome vers le pape. V, 5619.
Peuplades chrétiennes du Paraguay, leur commencement. IX, 209.
Peuplades chrétiennes du Paraguay, leur commencement. IX, 209.
Pharètrius de Césarée, sa dureté. II, 484.
Phébade d'Agen (saint). I, 498.
Phénomènes effrayants. I, 98. II, 280.
Philippe (saint) de Nori fonde la congrégation de l'Oratoire. VII, 556. Sa mort. VIII, 185.
Philippe (saint) de Nori fonde la congrégation de l'Oratoire. VII, 556. Sa mort. VIII, 185.
Philippe, duc d'Orièns, régent de France, son caractère. X, 97. Sa mort. Impression qu'elle produit. X, 432.
Philippe, empereur d'Orient, son christianisme. I, 339

Philippe, empereur d'Orient, son christianisme. 1,

Philippe, empereur d'Orient, son christianisme. I, 239

Philippe II extermine les sectaires d'Espagne. VII, 448. Sa mort. VIII, 237.

Philippe II evi fils du roi de France, est couronné. IV, 334. Il se convertit. IV, 557.

Philippe-Auguste, roi de France, chasse les juifs de son royaume. V, 471. Il prend la croix. V, 485. Son départ pour la Palestine. V, 490. Son retour. V, 192. Il épouse et abandonne Ingelburge de Danemarck. V, 202. Il la reprond, V, 213. Sa mort. V, 283.

Philippe-le-Bel, roi de France, commencement de ses différends avec le pape Boniface VIII. V, 424. Sa rupture avec lui. V, 431. Sa lettre au pape. V, 434. Son ressentiment contre lui. V, 452. Sa conférence avec le pape touchant les Templiers. V, 455. Il fait brûler leur grand matire. V, 480. Sa mort. V, 481.

Philippe-le-Long succède à son neveu Jean 4", roi de France. V, 485.

Philippe-le-Hardi, roi de France, monte sur le trône. V, 384. Sa mort. V, 442.

Philippe-de-Valois, roi de France. V, 524.

Philippe-fie-Valois, roi de France. V, 524.

Philippe-le-Valois, roi de France. V, 524.

Philippe-le-Valois roi de France. V, 524.

torité civile. Xi, 225. Il est flétri par l'autorité ecclésiastique. XI, 227.

Phocas est couronné empereur par Cyriaque et reconnu par saint Grégoire-le-Grand. III, 434. Il est détrôné par Héraclius. III, 434. Il est detrôné par Héraclius. III, 434. Photius ordonné patriarche. IV, 4. Il écrit à Rome des lettres pleines d'impostures. IV, 5. Ses artifices pour en imposer au pape. IV, 60. Il est déposé par le pape. IV, 42. Ses supercheries. IV, 45. Il dépose le pape en concile et s'attribue la principauté absolue. IV, 45. Ses tentatives pour introduire le schisme dans l'empire français. IV, 46. Il est chassé par Bazile. IV, 38 Il est réabil avec le consentement du pape Jon VIII. IV, 90. Il se fait autoriser par un concile. IV, 95. Il reconnaît la primauté du pape. IV, 94. Il est chassé par l'empereur Léon et condamé à l'exil. IV, 406. Sa mort. IV, 407. Phranzès, grand mattre de la garde-robe de Constantin XII, fait esclave. VI, 428. Pie III, pape, sa mort. VI. 587. Pie IV, pape. VII, 589. Chicane des novateurs sur la ponctuation de sa buille. VII, 601. Son zele pour la foi. VIII, 549. Chicane des novateurs sur la ponctuation de sa buille. VII, 601. Son zele pour la foi. VIII, 549. Chicane des novateurs sur la ponctuation de sa buille. VII, 601. Son zele pour la foi. VIII, 40. Il confirme sa buille contre le baïnisme. VIII, 37. Ses bonnes œuvres. VIII, 59 VI, pape, sa cité autérieure. XI, 282. Sea prenniers actes de bienânisance et de fermeté. XI

53. Sa mort. VIII, 53. Pie VI, pape, sa vie antérieure. XI, 282. Ses premiers actes de bienlaisance et de fermeté. XI, 286. Sa régularité. XI, 287. Son amour pour les beaux arts. XI, 288. Museum Pium-Clementinum. Ibid. Ses autres monuments. XI, 290.

Il fait défricher les marais Pontins. X1, 292. Il louceur et intelligence de sea gouvernement. X1, 296. Se conduite à légard de ses nayoux X1, 299. Se majeaté dans l'exercice des fonctions pontificales. X1, 502. Sa position à l'égard des jésuites. X1, 505. Il force la commission établie sous Clément XIV à les juger. X1, 353. Leur innocence est proclamée. Mort de leur général Ricci. X1, 354. Pie VI lui fait faire de magnilleus obsèques. X1, 352. Son bref à l'effet de desarmer la France et l'Espagne coutre les jésuites. X1, 357. Il annonce à Joseph II son projet d'aller à Vienne. X1, 403. Mesures qu'il prend avant son départ. X1, 408. Il arrive à Vienne. On tient les évêques éloignés de lui X1, 413. Il célèbre à Vienne les êtes de pâques. X1, 413. Il celèbre à Vienne les êtes de pâques. X1, 414. Joseph II. Jesqu'il in est pas question des innovations. X1, 417. Son désintèressement. X1, 449. Son départ pour Rome X1, 420. Concessons qu'il a obtenues de Joseph II. X1, 421. Sa réception à Munich. X1, 422. Il cat compliment par un protestant à Augsbourg. X1, 435. Il catre à Venise. X1, 426. Il quitte Venise pour continuer son voyage. X1, 427. Consistoire où il rend compte de sa négociation avec l'empereur. X1, 430. Il condamne la brochure d'Eybel. X1, 431. Ses discussions avec Léopold de Toucane. X1, 460. Ses discussions avec Léopold de Toucane. X1, 460. Ses discussions avec Léopold de Toucane. X1, 460. Ses discussions avec Léopold de Toucane. X1, 461. Confirme le nouarcheveene. Al., 400. Ses discussions avec Leo-pold de Toscane. XI, 467. Su modération étunt outragé par Léopold. XI, 460 fl confirme le nou-vel archevêque de Napies. XI, 471. Il suspend Roban de ses fonctions de cardinal. XI, 495. Il éénonce les projets de l'assemble une congré-gation de accelinens, sous examiner la constitu-cation de accelinens, sous examiner la constitusénonce les projets de l'assemblée nationale aux cardinaux XI, 588. Il assemble une congrégation de cardinaux pour examiner la constitution civile du clergé de France. Efforts de son sele. XI, 583. Authenticité de ses breis. Bref du 40 mars 4794. XI, 599. Bref du 43 avril. XI, 602. Sa douceur et sa fermeté. XI, 435. Ses sentiments à la nouvelle du supplice de Louis XVI. XII, 4. Son humanité convers les Français exilés. XII, 2. Ses brefs, 4° aux princes et prélats de Fallemagne; 2° aux cantons suisses. XII, 5. Sa lettre à Louis XVIII. Meaures de précaution qu'il adopte. XII, 414. Il est accusé par le directioire de la mort de Duphot. XII, 120. Son hamissement et sa capityité sont résolus. XII, 435. Son séjour à Sienne. XII, 453. Il et transféré à la Chartreuse de Florence. XII, 453. On veu le déporter en Sardaigne. XII, 437. Il est enlevé de Florence. XII, 458. On veu le déporter en Sardaigne. XII, 453. Ti est enlevé de Florence. XII, 455. Son séjour à Briançon. XII, 454. Arrivée à Grenoble. XII, 456. Arrivée à Valence. XII, 458. Bl est constitué prisonnier. XII, 459. Ses demiers moments et sa mort. XII, 459. Cardinaux de sa création. XII, 467. jie VII, son entrée à Rome et son encvelique. XII. VIII ev VII, son entrée à Rome et son encvelique. XII. et versieur.

moments et sa mort. XII, 102. Cardinaux de sa création. XII, 467.

Pie VII, son entrée à Rome et son encyclique. XII. 230. Tableau de son pontificat. XII, 239. Sa modération personnelle. Générosité de son administration. XII, 240. Sa correspondance avec Buonaparte. XII, 265. Sa résistance à la demande d'un concordat pour la république cisalpine. XII, 294. Se efforts pour remédier à la désorganisation de l'église d'Allemagne. XII, 396. Il est invité à venir sacrer Buonaparte empereur. XII, 299. Il y consent. Il annonce son départ et quittes sa capitale. XII, 303. Discours qu'on lui adresse au nom du tribunat. XII, 304. Cérémonie du sacre. XII, 307. Sa conférence avec Buonaparte au sujet des quatre articles. XII, 308. Buonaparte au sujet des quatre articles. XII, 309. Buonaparte au sujet des quatre articles. XII, 309. Ses réclamations contre les décrets du vice-président de la république d'Italie. XII, 309. Consistoire à Paris, où il donne le chapeau aux cardinaux de Belloy et Cambacérès. XII, 313. Son départ pour Rome. XII, 316. Son séjour à Lyon, XII, 317. Il raçoit à Florence la rétractation de Bicci. XII, 318. Ses réclamations sur l'occupation d'Apoène par les français. XII, 322. Sa lettre à Buonaparte. XII, 323. Sa protestat on contre à Buonaparte. XII. 325. Sa protestat on contre a Buonaparte XII, 325. Sa protestat on contre l'envahissement par les français des principau-tés de Bénévent et de Ponte-Corvo. XII, 334:

Plaintes injustes contre lui. XII, 556. Sa lettre couragouse au sujet du nouveau mariage de Jérôme Buonsparte. XII, 559. Stipulations qu'on vest lui arracher. XII, 560. Impossibilité où il se trouve de les subir. XII, 562. Occupation de Rome ibid. On laisse d'abord à le VII l'apparence du pouvoir civil, mais il se considère comme prisonnier. XII, 563. Il signe une protestation coutre la réunion des états de l'église à l'empire français. XII, 588. Il donne cours à la bulle d'excommunication, qui est affichée dans Rome. XII, 389. Il est enlevé dans la voiture du général Radet. XII, 360. Conséquences de son enlèvement. Suite du voyage. XII, 403. Sa voiture est reuvesée. XII, 407. Arrivée à l'enoble. XII, 414. Arrivée à Savone. Il est logé à l'évèché. Sa constance inébranlable. XII, 448. Son entretien avec un agent autrichien. XII, 423. Son caractère. XII, 439. Il se prononce contre l'intrusion des d'occesse se qualité de vicairee capitulaires. XII, 432. Le chapitre de Florence un obéit. XII, 444. Inquisition et traitement dont il est l'objet. XII, 447. Il est transporté mourant de Savone à Fontainebleau. XII, 475. Propositions qui lui sont présentée par Duvoisin, évêque de Nantes. XII, 480. Obsédé et Pluintes injustes contre lui. XII., 356. Sa lettre porté mourant de Savone à Fontainebleau. XII, 475. Propositions qui lui sont présentées par Duvoisin, évêque de Nantes. XII, 480. Obsédé et affi ibli, il signe des articles à titre de préliminaires secrets d'un concordat futur. XII. 483. Sa tristesse. XII, 486. Sa situation. XII', 487. Il fait demander aux cardinaux leur avis sur le concordat de 1813. Il se résout à le révoquer. XII, 495. Son admirable lettre à Napoléos. XII, 497. Isolement auquel on le réduit. XII, 508. Sa réponse habile à Marie-Louise. XII, 510. Se lettre à François Ir's à l'occasion du congrès de Prazue. pour protester contre l'occupation de de Prague, pour protester contre l'occupation de l'état romain. XII, 511. Il quitte Fontainebleau. Fetat romain. XII, 514. Il quitte Fontsinebleau. XII, 514. Son entrevue avec Murat à Gisène, son action généreuse. XII, 516. Sa lettre à Louis XVIII. XII, 517. Son entrée à Rôme. XII, 519. Mesares réparatrices qu'il adopte. XII, 535. Sa lettre à LouisXVIII sur les mesures que les initérèts de la religion réclament en France. XII, 534. Il quitte Rôme. XII, 536. Il couronne la madone miraculeuse près Bavone. XII, 541. Il retourne à Rôme. XII, 542.

Picture Property Prop

Po

Po Po Po

Po Po Po Po Po

me a Rome. XII, 542.

Piège tendu aux cardinaux italiens. VI. 95.

Pièmont cédè à Alexandre. VI, 407.

Saint-Pierre convertit trois mille Juifs. I, 45.

Pierre et Jean guérissent miraculeusement un bolteux ibid. Pierre fait un discours dans le temple. Conversion de cinq mille hommes. I, 46

Pierre et Jean sont arrêtés avec le bolteux guéri.

I, 47 Pierre visite les chrétiens de Judée. I, 34

Pierre (saint), successeur de saint Athanase. I, 641 II est rétabli. I, 637.

Pierre de l'Aigue, de l'aigue, de cauché de simonie. IV, 375.

Sa persécution contre le clergé. IV, 377.

Pierre de l'Aigle, inquisiteur. ses concussions. V.

Pierre de l'Aigle, inquisiteur, ses concussions. Y, Pierre d'Ailli opposé aux Dominicains et à Jean de Montson. VI, 424. Il est élevé par Benoît XIII à l'épiscopat. VI, 458. Il fait une dernière tenta-tive pour féchir Benoît XIII. VI, 466. Il est président du concile de Constance de la 3º session Son mémoire contre la réformation VI, 252.

Pierre d'Aragon, infant, embrasse l'Institut de saint François. VI, 25. Pierre (saint) d'Alcantara. VII, 423. Pierre (saint) d'Alexandrie condamne Arius. I,

577.
Pierre (saint) d'Arbuesa, son martyre. VI, 519.
Pierre de Bruvy et d'autres sectaires. V, 72.
Pierre de Casteinau, légat, son martyre. V, 233.
Pierre de Carbière antipape. V, 541. Son discrèdit. V, 545. Il va à Pise. V, 514. Il est redemandé au comte de Donocratique. V, 528. Sa lettre soumise à Jean XXII (fèd. Son voyage

Sa luttre e de Jéns qu'on ation de l l'appae comme Pempire la bulle la Rome. du gé-s de son Sa voi-la Char-à Greno est logé KII, 414 ien. XII, e au care contre adminis vicaires Florence raitement

tives des est trans can. XII. s par Du-Obsédé et céliminai-483. Sa 487. II évoquer. lapoléon. XII, 503. XII, 510. 1 congrès pation de inebleau. sène, son e à Louis XII, 549. 531 . Sa es intérêts (11 , 584 .

a madone Il retour-. I , 45. ement un s dans k nes. 1, 46 eux guéri. ée. I, 31

61. Il est 162. simonie. ergé. IV,

ssions. Y, à Jean de noit XIII à ère tentall est présession 252. at de saint

Arius. I. 1. 519.

, 72. . V, 233. on discréest rede-528. Sa

d'Italie à Avignon. V, 590. Il demanda pardon au pape et reçoit l'absolution *Ibid*. Pierre de Cugnières,ses accusations contre le clergé

V, 522.

Pi, 332.

Vi, 332.

Vi, 332.

Vièrre (saint) Chrysologue. II, 406. Sa réponse à une festre d'Eutichès. II, 436.

Pierre de Damas, murtyr. III, 335.

Pierre l'ormito. IV, 309. Ses malheureux succès. IV. 520

1V, 520.
Pierre le foulon intras dans le siège d'Antioche. II, 489. Il est rétabli. II, 304. Jean lui ravit le siège d'Antioche. II, 504.
Pierre (saint) Igné. 1V, 330.
Pierre de Lune légat de Clément VII en France. VI, 444. Sa mort. Son caractère. VI, 476.
Pierre de Luxembourg, le bienheureux. VI, 404.
Pierre de Majeune, martyr. III, 385.
Pierre de Majeune, martyr. III, 385.
Son rétablissement II, 508. Ses fourberies. II, 509.

l'ierre (saint) Nolasque institue l'ordre de la Merci. V, 511.

V, 544.

Pierre d'Oama, ses erreurs. VI, 499.

Pierre (saint) de Parenzo martyr. V, 248.

Pierre de Sicile excommunié. V, 503.

Pierre (saint) de Tarentaise. V, 407.

Pierre Thomas, le bienheureux. VI, 47. Sa mort.

VI, 34.

Pierre-le-Vénérable, sa mort, ses vertus et sa doctrine. V, 94.

Pierre (saint) de Vérone, martyr. V, 355.

Pièté des peuples de Flandre. V, 259.

Pilate, son exil et son désespoir. I, 30.

Pilages des Sarrasins. III, 563.

Pione (saint), son martyre. I, 255.

Piquet (François), sa carrière évangélique dans le
Canada. XI, 94.

Plaintes du clerué de Franço au roi contre les pro-

Paquet (François), sa carrière évangelique dans le Canada. XI, 94.
Plaintes du clergé de France au roi contre les progrès de l'erreur. X. 148.
Platon (saint). Ill., 433. Il est traité indignement.
Ill., 457. Sa mort. Ill., 458.
Pline écrit à Trajan touchant les chrétiens. I, 430.
Pogebrac. VI, 587. Il se fait proclamer roi de Bohéme. VI, 447.
Prilogne (la), sa fidélité à la religion catholique.
XI, 370. Elle est parlogée pour la troisème fois.
XI, 630.
Polus proscrit. VII, 948. Il est légat en France et en
Flandre VII, 220. Ses amis et sa mère sont mis à
mort VII, 224. | Son indifférence pour le pasiticat. VII, 355. Son arrivée en Anguero. VII,
405. Il est fait archevêque de Campréry. VII
412. Il désapprouve les voice de riqueur employées contre les hérétiques. VII, 445. Sa mort.
VII, 425
Polycarpe (saint), I, 460. Sa confession, son mandation.

vii, 425
Polycarpe (saint). I, 160. Sa confession, son mar-tyre. I, 163. Son épitre sax Philippiens. I, 165.
Polycarpe d'Ephèse. I, 147
Polycarpe d'Ephèse. I, 147
Pompadour (madame de) canemie des Jésuites. X,
408.

408.

Pompignan (le marquis) son discours courageux à l'Académie française. X, 587.

Ponce aucode à Saint-Hugues de Cluny. IV, 546.
Ses excès. V, 15.

Ponce de Levave, sa conversion V, 312.

Ponistowski abdique le trône de Pologne. XI, 630.

Cuthième caint) Lavare con martyre. I 283.

Poniatowski abdique le trône de Pologne. XI, 630. Ponthieu (saint), pape, son martyre. I. 233. Poppon (saint), abbé de Stavelo. IV, 303. Porphyre (saint) de Gaze fait abattre le temple de Marnas. II, 457.
Port-Royal, origine de sa celébrité. IX, 80. Indoculté des religieuses. IX, 450. Leur opiniàtreté. IX, 463. Destruction de Port-Royal. La plupart des religieuses se convertissent après la dispersion. IX, 194.
Portalis est chargé des affaires concernant les cultes. XII, 265. Son discours au corps législatif. XII, 272.
Portugais (les) découvrent les Indes Orientales. VI, 274.
Possessions de Loudun. VIII, 447.

Possessions de Loudun. VIII, 447. Potamienne (sainte), son martyre. I, 202. Potamon (saint). I. 389.

Pothin (saint). 1, 480.
Pourçain (saint). 11; 48.
Pradit (l'abbé de), sa these. X, 560.
Pragmatique sanction de saint Louis. Y, 378.
Pragmatique sanction. VI. 460. Bulle à ce sujet.
VI. 461. Louis XI, roi de France, veut 1, rétablir. VI, 466. Ses variations à ce sujet. VI, 407
Prague érigée en métropole. V, 582.
Pradiques odieuses de l'éclatrie. I, 415.
Pré apirituel. 111, 463.
Présidentes (secte des). IX, 69.
Précis des disputes touchant l'accord de la grâce

Précidaintes (secte des). IX, 69.
Précis des disputes touchant l'accord de la grèce et de la libert contre les Thomistes et les Mulinistes. VIII, 490.
Prédestinations, leur origine II, 544.
Prédicants contondus par les sauvages catholiques. IX, 239.
Prédiction Gusse des Aruspices. I, 306.
Prédiction Gusse des Aruspices. I, 506.
Prédicts et de temps sur l'excommunication et ses effets. IV, 407.
Prélats envoyée par le roi d'Espagne pour consoler

elleis. IV, 407.
Prólats envoyés par le roi d'Espagne pour consoler Pie VI. XII, 132.
Prólats bérétiques déposés. III, 52.
Premières hostilités contre les huguenois. VII, 456.
Prérogative du siège de Constantinople. II, 463.
Prótextat entre dans le siège de Rouen, il est assassiné et regardé comme marty. III, 97.
Prôtres et religieuses accueillis dans les états de l'église. XII. 2.
Prôtreche d'Arles réprimé par le souverain pontife,

Prétrocle d'Arles réprimé par le souverain pontife.

II, 302. Prètres et diacres qui souscrivent pour des évé-ques. III, 427. Prètres de Saint-Galican et do Sainte-Galle. XI,

370.

Preuves de la résurrection de Jésus-Christ. II.

Préventions de l'électeur de Saxe en faveur de Luther. VII, 5.

Préventions de la cour contre le concile d'Ephèse.

11, 387. Préventions contre les jésuites, leur injustice. X,

240.
Prévariestions des légats à Constantinople. 1V, 11.
Primatie de Vienne. IV, 591.
Prince (te) du Brésil gagné par les philosophes.
X1, 360.
Prince (te) de Condé constantinople.

XI, 360.

Prince (le) de Condé souverain parmi les huguenots, VII, 502. Il est fait prisonnier VII,507.

Princes envoyés vers Benoît XIII. VI, 448. Leur
délibération avec ses cardinaux, VI, 453. Ils
se retirent mécontents, VI, 455.

Principautés (tes) de Bénévent et de Ponte-Corvo
sont envehies par les Français. XII, 553.

Principe de l'énergie portugaise. VI, 555.

Principes généraux qui confondent les jansénistes,
IX, 41.

Priscille, I. 472.

Priscille. I, 472. Prise de la Bastille. XI, 546. Prisons cléricales. VI, 3.

Prisonniers romains égorgés par les Avares. III

443.
Prisque (saint, son martyre. I, 302.
Privilèges accordés par le pape Clément VI aux rois de France. VI, 21.
Privilèges du clergé attsqués. VI, 437.
Privilèges de Cluny. IV, 352.
Privilèges des écoles de Paris. V, 216.
Probelisme examiné. IX, 353.
Probelisme examiné. IX, 354.

Probalisme examine. 13, 334
Probe (saint), son martyre. 1, 332.
Probe, empereur. 1, 308.
Procession de la ligue. VII, 162.
Processions du Saint-Sacrement. V, 491. Elles sont supprimées. XI, 658.
Proclamations mahométanes. XII, 474,

Proclus. I, 473.
Proclus, ses commencements. II, 836. Il est élu patriarche de Constantinople. II, 400.

patriarcheu e consanunope. 11, 300. Procope le petit. VI, 286. Procope le rusé. VI, 285. Profanations révoltantes. III, 315. Profession de foi dressée par les docteurs 25 Paris.

VII, 200. Progrès de l'évangile dans la Palestine. I, 34. Pro-grès de la foi dans les Gaules. I, 348. Le la foi. I, 419.

Progrès de la fai en Angieterre. III, 356. Progrès de la fat ches les Slaves. IV, 461. Progrès de la foi dans le Nord. IV, 218. Progrès de la foi parmi les Mexicains. VII, 403. Progrès de la foi parmi les Mexicains. VII, 403. Progrès de l'évangile dans le Japon. VII. 422. Progrès de la foi catholique dans le Chablais. VIII. Progrès de l'évangile en Chine. VIII, 425. Progrès de la foi dans l'Amérique septentrionale 1X, 448. Progrès de la fof dans l'Amérique septentrionale 1X, 448.

Progrès des Portugais dans les Indes. VI, 594.

Progrès des Tures. V, 554.

Prodibition de tout costume ecclésiastique. XI, 645.

Projet d'un concile national en Frace. 1X, 597.

Projet prétendu de Bourg-Fontaines VIII, 403.

Projet de Sanuto. V, 499.

Prujets (vains) contre les infidèles. VI, 478.

Promotion de cardinaux par Grégoire XI. VI, 63.

Promotion de huit cardinaux pa Urbain V. VI, 48.

Promotions multiplèses de cardinaux. VI, 102.

Propagation de la foi d'un bout à l'autre du Nouveau-Monde. IX, 443.

Prophéties. I, 3. Leur vérification. I, 7.

Proscription de l'eunque Chrysaphe. II, 447.

Proscription de l'eunque Chrysaphe. II, 447.

Proscription de la simonie et de l'incontinence des clercs. IV, 584.

Prosper (saint), son zèle. II, 3A5.

Prosperité de l'empire. I, 376.

Protére élu à la place de Dioscore. II, 467. Son martyre. II, 477.

Protestants chassés de tous les états du duc de Savoie. VIII, 350. Ils applaudissent aux jansénistes. IX, 57.

IX, 57.

Protestants (les) sélés de la Grande-Bretagne s'alarmont des concessions faites aux orthodoxes du Canada et de la Grenade. XI, 344. Protestations armées dans l'ouest de la France.

XII, 53. Providence de Dieu dans les révolutions des empires.

11, 263

Ró Ro Ró Ró Ró Ró

Réi

Réi Réi Réi Réi Réi Réi

Ré Ré Re Re

Rè Rê Rê Rê Rê Rè Rè Rè

Rè Re Re

Re Re

Re Re

Re

Re

R

R

II, 263.
Provinces (les) Unics secouent hautement le joug de l'Espagne, VIII, 414.
Prussiens (les) se donnent au roi de Pologne VI,434.
Prussiens (les) se donnent au roi de Pologne VI,434.
Psalmodie alterastive établie en Orient. II, 50.
Ptolémaïde prise par les Turs. V, 420.
Publication des centuries de Magdebourg. VII, 450.
Puissance ottomane, son commencement. V, 415.
Puichérie (la princesse), sa sagesse et sa piété. II,
297. Elle est associée à l'empire. II, 298. Sa disgrâce. II, 431. Elle recouvre son autorité. II,
447. Sa mort. II, 476.
Punition d'uine d'Agrestin. moine schiamatique, III.

Punition divine d'Agrestin, moine schismatique. III,

482.
Punition d'Ananie et Saphire. I, 20. Punition de l'impératrice Fauste. I, 424.
Punition des Caraffes. VII, 455.
Punition du comte de Pépolt. VIII, 430.
Punition des évêques hérétiques de Salisbury et de Worcester. VII, 248.
Punition de Guiard et de Marguerite de Trente. V,

Punition miraculeuse d'une mauvaise communion.

Punition miraculeuse u une mauvelse communios. II, 456.
Punitions du ciel sur les persécuteurs de saint Chrysostôme. II, 488.
Punitions exemplaires. II, 57.
Puritains (les), leur commensement. VIII, 30.
Pyni de Gnesse (saint). I, 476.

Q

Quakers, leur origine. IX, 70. Quakers français. XII, 222.
Quarante (les) couronnés. I, 373. Leur translation. II, 403.
Quentin (saint), son martyre éclatant. I, 345.
Querelle des Bollandistes avec les Carmes. IX,377.
Querelle des ordres mendiants avec l'université de Paris. VI. 438.

Paris, V., 4.98. Querelle des Pazzi et des Médicis. VI, 491. Quesnel (le père), sa retraite hors de France. IX, 227. Il succède à Arnaud dans la qualité de chef des jansénistes. IX, 363. Ses làches men-songes. IX, 387. Son chagrin et son emporte-

ment, IX, 444. Sa fuite et ses courses. IX, 446. Il estarrété à Bruxelles, son évasion, ses papiers saisis. IX, 447. Son procès. IX, 449. Sa mort. Question des Appels (suite de la). II, 309. Question des investitures. IV, 550. Question des moines de Scythie. II, 595. Question de la paque. I, 197. Question (issue de la des rebaptisants. I, 282. Questions sur les bornes de l'autorité du pape. VI. 459.

VI, 459. Quête en faveur des pauvres de la Judée. I, 39. Quiétisme renouvelé en France. 1X, 366.

R

Paban élevé sur le siège de Mayence. III, 575.
Rabula, sa conversion. II, 539.
Rathod (saint), évêque d'Urecht. IV, 144.
Radegonde (sainte), reine, prend le voile de religion. III, 25.
Redat sas comércaces avec Michiga com l'attraction.

gion. 111, 25.
Radet, ses conférences avec Miollis pour l'attaque
du Quirinal et l'enlèvement du pape. XII, 391. Le
projet s'exécute. XII. 592. Son trouble. XII,
594. Il emmène le pape et le cardinal Pacca Alia,
sa voiture. XII, 596.

sa voiture. XII, 396.
Raimond (saint) de Pegnafort, sa collection de décrétale. V, 314.
Raisonnement de l'archevêque de Rhodes sur la procession du Saint-Esprit. VI, 335.
Ramire, prêtre et roi d'Aragon. V, 40.
Ramée (l'abbé de), sa conversion. IX, 464. Sa mort. IX, 435
Rapport de la doctrine de Nestorius à celle de Pélage II Expert.

lage. 11, 551.

Rapports entre les encyclopédistes et les protes-tants de Ganàva. X, 571.

Ratchis, roi des Lombards, se fait moine de Mont-

Cassin. III, 554.
Rathier de Vérone, sa légèreté. IV, 214. Ses écrits. R.
Ratram. III, 546.
Ravages des Hongrois. IV, 442.
Ravages de la pesie. I, 378. Idem. V, 589.
Ravages de Sarrasins en Italie. IV, 403.

Ravages des Turcs en Hongrie. VII, 122. Ravaillac assassine Henri IV. VIII, 270.

Ravaillec assassine Henri IV. VIII, 270.

Raynal, son histoire philosophique et politique des

Européens dans les Indes. XI, 225. Airêt du
conseil qui la supprime. XI, 225. Elle est censurée. Le parlement sévit également. XI, 389.

Fuite de l'auteur. XI, 390.

Réaction catholique en Allemagne, en Italie et en
Belgique. XI, 645.

Réception des légats du pape Adrien à Constantinople. IV, 48.

Recherche des hérétiques. V, 352.

Réclamation du séminaire des missions étrangères
à l'assemblée nationais française. XI, 567.

e s's ces du ance. pires. oug de 1,434. .450 415. té. II, ia disté. II. e. III. ion de y et de nte. V. 521. union. e saint papiers de la . pape. 9.

Montrits. Pb. ue des rêt du 389. e et en

stantingèros

Béconciliation des confesseurs. I, 273.
Eéconciliation des cours de Rome et de France
11, 356.
Réconciliation des schismatiques repentants. IV, 53.
Réconciliation des schismatiques donatistes à la puissance impériale. I, 364.
Réduction de Paris à Henri IV. VIII, 478.
Réduction de Paris à Henri IV. VIII, 478.
Réduction de Paris à Henri IV. VIII, 478.
Réduction du comte de Toulouse. V, 360.
Réduction des Maures révoltés en Espague. VIII, 52.
Réduction des Maures révoltés en Espague. VIII, 52.
Réferé du Saint-Siège. X, 399.
Réferé du Saint-Siège. X, 399.
Réferé du Saint-Siège. X, 399.
Réferies (les) morales de P. Quesnel sont condamnées à Rome. IX, 490. Leur notice. IX, 494.
Le cardinal de Nosilles leur donne son approbation. 1916. L'archevêque de Besançon et l'évêque
de Nevers les condamnent. Rigueur du bref public
contre lui. IX, 492. Vains subterfuges de ses
partisans. IX, 493. Les réflexions sont condamnées par l'évêque de Gap. IX, 523, Nouvel
examen des réflexions à Rome. IX, 534. Le cardinal de Nosilles les condamne. IX, 538.
Réforme de l'abus qui privaix les condamnés à mort
de la confession. VI. 462.
Réforme des chanoines de la Scala. VIII. 46.
Réforme des commendes. V, 434.
Réforme de Pétat monastique. III, 530.

324.
Réforme de l'état monastique, III, 500.
Réforme des Jacobins et des Cordeliers, VI, 562.
Réforme du Mont-Cassin. VI, 54.
Réforme de la nouvelle Corbie, IV, 265.
Réforme des Trinitaires en Espagne, VIII, 239.
Réforme des Discours de l'angue VIII, 239.

Réforme établie dans l'Université de Paris. V, 280. Réformes religieuses en Espagne. V1, 280. Régime des solitaires d'Egypte. II, 458. Régisme de la terreur. XII, 28. Régistre des suppliques. V, 548. Registres clandestins des greffes de quatre évêques schismatiques de France mis en octue d'Angers. IX, 499. L'université d'Angers réclame. Arrêt du conseil d'état en sa faveur. IX, 200.

IX, 200.

IX, 300.

Règle donnée aux chanoines et aux chanoinesses par le concile d'Aix-la-Chapelle. III, 496.

Règle de Chrodegang. III. 391.

Règle des reclus. IV, 447.

Règlement de l'assemblée d'Attigni. III, 544.

Règlement pour l'élection des papes. VIII, 355.

Règlements ecclésiastique de Poissy. VII, 490.

Règlements de discipline. II, 253.

Règlements divers concernant les religieux. VIII, 348.

Bègles données pour la communion sous l'avon de

348.
Règles données pour la communion sous l'aveu du pape. IX, 238.
Reine (sainte), son martyre. I, 344.
Relàchement parmi les fidèles. I, 250.
Relations du cabinet de Vorsailles avec le Saint-Siège. XI, 491.
Religieuses (saintes). III, 49.
Religieuses de Saint-Norbert. XI 369.
Religieuses d'Orange. XII. 39
Religieuse d'Orange. XII. 39
Religious du Mont-Olivet. V, 487.
Religion catholique abolie à Genève. VII, 224.
Religion de la princesse Mammée. I, 224. Religion et libéralités de Constantin. I, 359. Religion des soldats de Julien. I, 540. Religion de l'armée romaine. I, 559.

soldats de Julien. I, 540. Religion de l'armée romaine. I, 559.
Reliques de Saint-Etienne, leur invention. II, 266. Reliques des trois rois. V, 405.
Rembert (saint) succède à saint Anscaire IV, 27.
Remontrances du clergé de France au sujet des persécutions parlementaires et des efforts de Irréligion. X, 296.
Remontrances de Serenius-Granianus. I, 449.
Remontrances inutiles de l'Université de Paris contre l'imposition d'un décime. VI, 437.
Remy (saint) de Reims. II, 497. Son testament. III, 45.

Renaud de Châtillon, son martyre. V, 484. Renaud Péacock condamné au concile de Lambeth. VI, 523.

Réparation faite par les magistrats de Philippe. I, Réponse du pape à Nestorius, H, 263.

Représailles des catholiques contre les huguenous. VII, 506.

sepressaties des catholiques contre les huguenots. VII, 505.

Représentants du peuple français en mission. XII, 25.

République de Hollande, son origine. VIII, 408.

Réquisité de vingt-huit hénédictins de Saint-Germain-des-Prés à Paris. XI, 458.

Réquisition de l'avocat-général à l'occasion de la bulle Unigenitus. IX, 547.

Réquisitoire de Joly de Fleury contre le témoignage de la vérité. IX, 565.

Resorit d'Antonin en faveur de la religion chrétienne. I, 458. Resorit de Gallien pour arrêter la persécution. I, 296.

Resources du ciel pour la conservation de l'église. V, 464.

Résurrection de Rabithe. I, 54, Résurrection d'un jeune homme à Troade. I, 74.

Rétablissement de la discipline. III, 489.

Rétablissement de Marcel d'Anoyre et d'Asclipas de Gase. I, 488. Rétablissement de l'idolàtric. I, 525.

Rétablissement de la métropole de Tarragone. IV, Rétablissement du mont Cassin et des monastères de Rome. III, 306.

de Rome. III, 506.
Rétractation donné par les vicaires généraux de Paris. VIII, 488.
Retraite du prince Carloman. III, 353.
Retx (le cardinal de), son aventure. IX, 22.
Réunion des Arméniens à l'église romaine. VI, 587.
Réunion des jacobites à l'église romaine. VI, 587.
Réunion des jacobites à l'église romaine. VI, 588.
Réunion des jacobites à l'église romaine. VI, 588.
Réunion (la) de l'ordre des Antonius à celui de
Malte est une occasion de dissentiments. XI, 491.
Réunion en Palestine. II, 506.
Révolte d'Andronic. V, 164. Son châtiment. V, 165.
Révolte de Cyclades. III, 543.
Révolte de Jérusalem. I, 99, Révolte des juifs sous
la conduite de Barcoquéba. I, 450.
Révolte de Jérusalem. I, 99, Révolte des juifs sous
la conduite de Barcoquéba. I, 450.

VIII, 264.

Révolte des sectaires en Hongrie et en Transylvanie.
VIII, 364.
Révolte de Tassillon en Bavière. III, 458.
Révolte de vinst-cinq curés de Paris contre la bulle
Unigentius. X, 468.
Révolte na Constantinople. V, 554.
Révolution à Constantinople. V, 554.
Révolution du 48 brumaire. XII, 470.
Révolution du 48 fructidor. XII, 95.
Révolution dans l'empire d'Occident. IV, 428.
Révolution en Hongrie. VI, 548.
Révolutions en Angleterre. VI, 548.
Révolutions an l'empire d'Orient. IV, 437.
Révolutions dans l'empire d'Orient. IV, 437.
Révolutions en Flongrie. IV, 304.
Révolutions en Hongrie. IV, 304.
Rodes assiègée et délivrée. VI, 507.
Ricci (le père) porte l'évangile en Chine. VIII, 424.
Richard, ebbé de Saint-Vannes, empêche l'empereur saint Henri de se faire moine. IV, 266. Il travaille à établir la trève de Dieu, IV, 369.
Ricci, évêque de Pistoie. XI, 405. Innovations provoquées par ce prélat. XI, 405. Innovations provoquées par ce prélat. XI, 405. Il fait imprimer les actes du synode de Pistoie. XI, 469.
Richard, roi d'Angleterre. V, 466. Son depart pour la Terre-Sainte. V, 490. Il fait la conquête de l'Île de Chypre. V, 494. Il test emprisonne par le duc d'Autriche. V, 496. Son entrevue avec saint Hugues. V, 499. Sa mort. V, 208.
Richard II, roi d'Angleterre, a fin malheureuse. VI. 470.
Richard (saint) de Chichester. V, 357.

Richard (saint) de Chichester. V, 357.
Richarde, impératrice, fonde le monastère d'Andelau. IV, 424.

Richérisme condamné par les conciles de Sens et

Richérisme condamn par les condies de Selis et d'Aix. VIII, 289. Riculfe de Soissons, ses instructions et ses ordon-nances. IV, 143. Rienzi député de Rome vers le pape. V, 569. Ripperda (le baron de), son appatasie. XI, 92. Riquier (saint). III, 485. Rivalité entre les maisons de Guise et de Coligny VII. 439

Robert (suint) premier abbé de la Chaise-Dien. IV, 10H. 3α

Robert, roi de France, sa pénitence et ses vertus.
IV 924. Sa mort. IV 924.
Robert (agint) d'Arbrhsel, IV, 806.
Robert de Bavière envoie des ambassadeurs au concile de Pise. VI, 47.
Robert Etienne, oblèbre imprimeur, son apostasie.
VII, 538.
Robert (mint) de Malème IV 86.

VII, 538. Robert (saint) de Molème. IV, 565. Robert (saint) de Saltabourg. III, 997. Robespiorre fait décréter l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. XII, 49. Se chûte, ses con-

l'immortalité de l'âme. XII, 49. Se châte, ses con-séquences. XII, 52. Roch (saint). V, 497. Rodolphe, duc de Souabe est substitué à la plece du roi Henri V. IV, 490. Samort. IV, 496. Rodolphe (I), empereur d'Allemagne, son indolence. VIII, 49. Rodolphe (saint) d'Eugobio. IV, 364. Rodolphe (saint) d'Eugobio. IV, 364. Rodolphe (saint) d'Eugobio. IV, 365. Sa B. II prend la croix. V, 505. Sa mort. V, 434.

A34. **
Rogatien (saint), son martyre. I, S14. **
Rogatien (saint), son martyre. I, S14. **
Rogat (Pierre), archevâque de Sens, sa réponse aux acousations de Pierre de Cugnières, contre le clergé. V, 524.

Roger, comte de Sicile, ses œuvres pies IV, 504.
Roban (te cardinal de), son procès. X1, 492. Il est suspendu par Pie VI de ses fonctions de cardinal et y est réintigré après l'arrêt du parlement qui l'absout. X1, 493.

Rois (les) de France et d'Angleterre s'opposent aux desseins de Benoît XII sur Louis de Bavière. V, 855.

555.

Roland. X, 329

Rollanduc de Normandie, se fait chrétien avec ses soldats et prend le nom de Robert. IV, 459. Romain-Diogène, prisonnier du sultan Asan. IV, 387.

Romain-le-Jeune empoisonne son frère et mourt peu après, 1V, 496.

Bassa

8

10 B B

94 54

5655555

S

S

8

Romains (ies) partagesentre le pupe Victor et l'antigape Guibers. IV., 430.

Romains (les) refusent de prendre part aux fêtes du derrinval commandées par le gouverneur trangis Miolits. 213, 550. Its libruminent pour l'anniversaire du couronnement de Pie VII. 1972.

Romarie (saint), fondéeur de Remiremont. III, 477. Rome pillée par les Vandailes. II, 475. Elle est remise sous la doministion des empéreurs. III, 54.

Elle est sauvée. III, 547. Elle est assaillie par le connétable de Bourbon. VII, 408.

Romusid (saint). IV. 254. Il fonde divers établissements. IV, 265. Sa mort. IV, 285. Se sectaires se rendent maîtres de Prague. VI, 397. Ses sectaires se rendent maîtres de Prague. VI, 397. Ses sectaires se rendent maîtres de Prague. VI, 387. Ses sectaires print. VII, 507.

Rousseau. (Jean-Jacques). X, 455. Nouvelle Hé-

VII, 507.
Rousseau (Jean-Jacques). X, 455. Nouvelle Hé-loise, Contrat social, Emile. X, 458. Sa conni-vence avec Malesherbes. X, 461. L'Emile con-damné et réfuté. X, 462. Il se retire en Suisse. Sa lettre à l'archevêque de Paris. X, 463. Ses der-nières années. Son état de folie. XI, 374. Son suicide. XI, 576.

Roverella, cardinal, se biographie, XII, 470. Royaume d'Arles ou de Provence. IV, 412. Royauté (la) abolie en Angleterre. IX, 3.

noyaue (1a) abolie en Angleterre. IX. 3. Rudesinde (saint), évêque de Dume. IV, 244. Ruffo, cardinal, résistance qu'il organise à Naples contre les Français. Il s'empare de la ville. XII, 449. Sa disgrace. XII, 450. Rufin, prêtre, ses travaux apostoliques en Phénicie. II, 487.

cie. II, 497. Ruine irréparable du corps de la nation juive I, 454. Rupert: (l'abbé). V. 47. Rusbroc (Jean). VI, 49. Rusticule, la sainte abbesse, justifiée. III, 479

Sebas (saint). II, 526. Il gagne la conflance de l'em-pereur Anastase. II, 572. Il est envoyé pour la seconde fois à Constantinople, III, 6. Sa mort. 111, 7.

pereur Ansatese. II, 32.1 lest envoye pour la seconde fois à Constanticopie, III, 6. Sa mort. III, 7. Sabinien est élu pape, sa mort. III, 448. Sacramentaires (les), leurs résolutions. VII, 445. Ils teatent vainement de s'accorder avec les luthériens. VII, 493. Leur union apparente avec eux. VII, 394
Sacre d'Expilly, et de Marolles par l'évêque d'Autun. XI, 595. Sacriface de la messe. II, 262. Sadolet, cardinal. VII, 249. Sant Cyran (l'abbé de), sa question royale. VIII, 408. Son livre intitulé Petrus Aurelius. VIII, 441. lest emprisonné. VIII, 462. Son procès. VIII, 462. Ses aveux. Ses lettres. VIII, 463. Condamnation de sa théologie familière. VIII, 552. Saivel. Saint-Eaprit (descente du). I, 44. Saladin, ses commencements. V, 467. Sa victoire. V, 480. Sa mort. V, 201. Saidahna, cardinal, exécute le bref contre les jésuies. Irrégularité de sa conduite. X, 525. Salvien. II, 535. Salvien. II, 535. Samuel, jui converti, sa controverse. IV, 440. Sancere saccagée. VII, 79. Sanchet. XII, 46. Sanctule (saint), prêtre. II, 82. Sanhedrin (le) défend aux apotres de prêcher. I, 47. Santabarêne, moine, as fourberie. IV, 405. Sapaudo, archevêque d'Arles et vicaire du pape dans les Gaules. III, 70. Sarsams défaits en France. III, 298. Leurs ravages en l'alie. III, 586. Saire initialée Mourolique. IX, 588.

Satisfaction des Pisans et des Romains à l'égard du pape. V, 545. Satur, son courage héroïque. II. 444. Saturniu (saint). 1, 247. Saul son faux sele et sa violence. I, 26. Sa conversion. I, 27. Il va trouver Pierre à Jérusalem. I, 29. Il entre dans la carrière d'apôtre des gentils. I, 39. Il prend le nom de Paul. I, 40. (La suite au mot Paul)

(La suite au mot Paul)

Sauvages chrétiens, leur attachement pour les Français. IX, 258.

Sauvages de la Guyane, leur docilité envers les missionnaires. XI, 405.

Sbignée, évêque de Cracovie, sa fermeté. VI,407.

Scaliger (Jules) poursuivi par le parlement de Bordeau. VII, 495.

Scandales dans l'église romaine. IV, 435. IV, 300

Scanderberg, remonte sur le trône d'Albanie. VI, 368. Il fait lever le siège de Croia. Sa mort VI. 478. VI, 474.

VI, 474. Schismatiques de Palestine punis. II, 472. Schisma-tiques (les) reprennent le dessus à Rome. IV 478. Schismatiques excommuniés su conclès de Bénèvent. IV, 452. Schisme affaibli en Allemagne. IV, 482. Schisme renouvelé par Alphonse, roi d'Arragon.

VI, 275.

VI, 2/3.
Schisme d'Anaclet. V, 25. Sa fin. V, 50.
Schisme d'Angleterre, son origne. VII, 435.
Schisme d'Antioche, sa fin. II, 78.
Schisme des donatistes.

Schisme introduit par l'archevêque de Sébaste dans

l'eglise de Hollande. IX, 444. Schisme dans l'église de Rheims. IV, 185. Schisme d'Eulalius. II, 274.

Schisme de Félicisme. 1, 267. Schisme de Fortunat. 1, 275.

Schisme cutre les Musulmans. III, 241. IV. 451.

et l'anurs ffitoe r fronii, 177. est re-iii, 54. ie par le iblinsele siège rendent y pêrit. lle Héconni-Suisse. Naples lie. XII. Phéni-1,454 .

gard du conver alem. gentils. our les

ers les /1,407. de Bor-V, 300 me. V1

chisma me. I**y** n**cile** de

rragon.

te dans Fortn-

V. 451.

Schisme du Mont-Cassin V, 47.

Schisme du mont-dessit y, 1, 260. Schisme de Novat. 1, 260. Schisme d'Octavien. V, 101. Schisme (le) abandonné par les villes d'Italie. V,

Scholastique (sainte), son entrevue avec saint Be-noit, sa mort. III, 67.

noit, sa mort. ill, 67.
Soythes nomales convertis. II, 456.
Soythes nomales convertis. II, 456.
Sobation (saint). I, 324.
Sobation (le comte), son martyre. II, 413.
Sobation, roi de Portugal périt en Afrique et les
Espagnols envahissent son royaume. VIII, 413.
Secret observé pour les cérémonies sacrées. II, 245.

245.
Sectaires (les) mettent des obstacles à la paix de l'Europe. VIII, 573.
Sectes diverses. XI, 532.
Secte des libertins. VII, 266.
Secte des Nasarécons. 1, 447.
Secte des Anachelme. V, 2.
Sédition d'Antioche, II, 64.
Sédition de Naples au sujet de l'inquisition VII.

Sédition de Naples au sujet de l'inquisition VII, 333.

Sédition à Prato contre l'évêque de Pistore. XI, 466.

Seguenot (le père), son traité de la virginité. VIII,

A08 Séguier, avocat-général, son réquisitoire contre les mauvais livres. XI, 220. Séjour des papes à Avignon. V, 455 Sélim II enlève aux Vénitiens l'île de Chypre VIII,

Séminaire général établi à Louvain. XI, 479. Révolte des élèves contre les professeurs. X1, A84. Le séminaire est fermé. *Ibid*. Il est ouvert de nouveau et déscrité par les élèves. X1, A85. La doctrine qui était enseignée est condamnée. X1, 488

ides massacrés par les luthèriens. Sénateur

Sénatus de pour la réunion de Rome et des états de l'église à l'empire français. XII, 417. Senoch (saint), réclus, III, 85. Sentiments de différents auteurs sur Théodose. II,

95.
Sérapion, savant évêque d'Antioche. I, 495.
Sérapion, ses préjugés étranges. II, 462.
Sergius, pape, irrite l'Empereur en rejetant le concile en Trulla. Il est défendu par la milice d'Itelie. III, 207. Sa mort. III, 270.

774143. Hess detendu par la mince d Reile. 111, 207. Sergius II, pape, consacré sans le consentement de l'empereur. 111, 563. Sergius patriarche, rompt ouvertement avec l'église romaine. IV, 224, Sergius de Constantinople. III, 488. Serment d'Allegeance. VIII, 260. Serment divique imposé aux prêtres. XI, 610. Serment du jeu de paume à Paris en 4789. XII, 545. Serves (Michel), ses impictés. VII, 414. Il est brûlé à Genève. VII, 403. Servet (Michel), ses impictés. VII, 414. Il est brûlé à Genève. VII, 403. Sévère saint), abbé du monastère d'Agde. II, 589. Sévère saint), abbé du monastère d'Agde. II, 589. Sévère, imtrus à la place de Flavien d'Antioche. II, 579. Il en est chassé. II, 586. Sévère, sempereur, favorise d'abord les chrétiens. I, 195. Sa persécution. I, 199. Sa mort. I, 215. Séverin (saint) de Norique. II, 492. Il guérit Clovis. II, 560. 11, 560.

11, 500. Séverin succède au pape Honorius. III, 197. Sfondrate, cardinal, un de ses ouvrages posthumes est déferé au pape innocent XII, par quelques évêques français. IX, 382. Le pape refuse de pro-noncer. IX, 383. L'assemblée du clergé de France

refuse également. Ibid.
Sicaires (les), leur commencement. 1, 97.
Sicard (le père), ses cours apostoliques. IX, 144. Il annonce l'évangile à une troupe d'Arabes. IX, 146.

annonce l'évangile à une troupe d'Arabes 1X,416. Sidonius Apollimaires, évêque d'Auvergne. II, 496. Siège (Saint-) vacant. 1, 240. S èges (les grands) épiscopaux, 1, 401. Sigebert, le roi, assassine. III, 90. Sigiemond, empereur d'Orient, son arrivée à Constance, son caractère. VI, 218. Il va conférer en Aragon avec Benoît XIII. VI, 246. Ses mauvais offices envers la France. VI, 250. Son ambassade

au pape Martin V. VI, 265. Il succède à Wenesslas dans le royaume de Bohème. VI, 266. Il est favo-rable au concile d. Bâle VI, 506. Sa mort. VI, 535.

Sigismond, évêque d'Alberstad. IV. 444. Sigismond, roi de Bourgogne, sa foi II, 587. Mul-titude d'évêques dans ses états. II, 588. Sa mort. III, 20.

III, 20. Sigismond I'', roi de Pologne, conserve la foi dans son royaume. VII, 81. Sigismond de Pologne couronné roi de Suède. VIII 468. Il est déposé par ses sujets hérétiques, VIII.

Silvère, élu pape. III, 35. II est persécuté et chassé. III, 57. Son retour. III, 38. nouvelles persécu-tions, sa mort. III, 38 Siméon (saint), son martyre. 1, 428.

Siméon (saint), son martyre. 1, 428.
Siméon Mataphraste, sa mort. IV, 494.
Siméon (saint), moine da mont Sinai, s'établit en France. IV, 299.
Sinéon (saint) stylite. II, 288.
Simon (comte de Crépi, embrasse la vie monastique.
IV, 454.

Simon (saint), évêque de Jérusalem. I, 85. Simon de Giora chef de faction. I, 406. Son sort. I, 445.

Simon le magicien. I, 24. Sa fin. I, 92. Simon de Montfort, institué chef de croisade. V, 235. Sa fin. V, 284.

235. Sa fin. V, 284.
Simoniaques condamnés sur les lieux par saint Chrysostôme. II, 468.
Simonie confidentielle à Constantinople. IV, 448.
Simonie confidentielle à Constantinople. IV, 448.
Simplice, pape. II, 490. Sa mort. II, 510. Ses lettres remarquables. Ibid.
Sirice succède as pape Damase. II, 42. Sa décrétale à Hymèrus de Taragone. II, 42.
Sirley, Anglais, conduit vers les princes chrétiens wa mambasadeur de Perse. VIII, 247.
Sischert (le roi). III, 472.
Sischert (le roi). III, 473.
Sischert (saint) de Compostelle. IV, 446.
Sistimus succède à Nicolas Chrysoberge, patriarche de Constantinople, et renouvelle es chisme de Photius. IV, 225.
Sitata(saint), son martyre. I, 290.

Situation de la France sous Louis XV. XI, 437.
Sixte (saint), son martyre. I, 290.
Sixte (11 succède au pape Célestin. II, 392. Il évente les pièges de Julien d'Eclane. II, 442.
Sixte IV, pape. VI, 480. Sa bulle pour la conception immaculée. VI, 489. Sa mort. VI, 547.
Sixte V, pape. VIII, 428. Caractère de son gouvernement. VIII, 429. Sa bulle contre le roi de Navarre et le prince de Condé. VIII, 430. Ses fondations. VIII, 435. Ses bulles nombreuses. VIII, 436. Il donne le chapeau à Guillaume Alain. VIII, 438. Sa mort. VIII, 162.
Smaragde, abbé de Saint-Michel-sur-Marne. III, 466.

Smyrue pris sur les Turcs. V, 544. Smyrae pris sur les Tures. V, 514.

Soanen, Avéque de Senez, son instruction pastorale. Sa conduite au concile d'Embrun. X, 481.

Son instruction est condamnée au concile. X, 456. Les troubles éteints dans son diocère 7, 460

Socinianisme, VII, 546, Il s'étend en Transylvanie.

VII, 478.

Société biblique française. XI, 625.

Société biblique française. XI, 628.
Société Christo sacrum. XII, 229.
Société de la foi de Jésus. XII, 244.
Société des Irlancais unis. XII, 444. Ses intelligences avec le Directoire. XII, 443.
Société de philosophie chrétienne. XII, 68.
Sociétés secrètes, dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes. X, 252.
Sours de la charité instituées. VIII, 447.
Soliman II, empereur des Turcs, s'empare de Rhodes. VII, 58.
Solitaire (la) des Pyrénées. IX, 216. Monuments qui nous restent. IX, 223.
Solitaires et monastères célèbres en Belgique. III, 295.

295.

203.
Solitaires d'Oxirenque, II, 140.
Solitaires nommés paissants. I, 527.
Sophrone de Jerusalem, son zèle et ses lumières.
III, 189. Henvoievers le pape. III, 192.
Sorbonne (la), sa fondation. V. 361. Elle « soumet
à la bulle l'infentius. X, 165.

Sort des enfants morts sans baptôme. II, 229. Sort de Jean de Giscale et de Simon de Giera.

Sort de Jean de Giscale et de Simon de Giera.

1, 445.
Souffrances des confesseurs. 1, 384.
Souffrances des confesseurs. 1, 386.
Soulèvement général des Barbares. II, 308.
Soulèvement des catholiques de Cracovie contre
les sectaires. VIII, 468.
Soulèvement des voyues contre Théodoret. II, 482.
Soulèvement des buguenots en France. IX, 285.
Soulèvement de l'opinion publique égarés, en faveur des philosophes après que le parlèment de
Paris a été cassé. XI, 129.
Soulèvement des Samari: "s. III, 6.
Soulèvements contre l'u. . istion. VI, 64. VI, 549.
Soulèvements des Mexicains contre les Espagnols.
VII, 35.

VII, 35. Soumission de la Belgique à l'Empereur d'Autriche. XI, 617.

XI, 617.
Souscription de l'Empereur. III, 251.
Souscription de l'Empereur. III, 251.
Souscription de l'Empereur. III, 251.
Souversineté (la) temporelle du Saint-Siège est compromise. X11, 445.
Spirame, évêque libertin et hérétique. VII, 230.
Spinasa, son traité théologique et politique. IX, 495.
Spirition (saint) de Trémithonte. I, 389.
Spoliation des ordres religieux en France. XI, 499.
Straffort mis à mort en haine de la religion catholique en Angleterre. IX, 239.
Stanislas (saint) de Cracovie, martyrisé de la main du duc Baleslas. IV, 436.
Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, sa mort. XI, 463. Cuvrages de ce prince. XI, 464.
Stanisles (saint) Kotske, sa vie angélique. VIII, 26.
Statut du sang. VII, 247.
Statuts du parlement d'Angleterre pour l'église britannique. VII, 433.

Statuts du partement à Augustie par la tannique. VI, 433. Stéveinstet en Belgique. XII, 289. Stigmates de suinte Catherine de Sienne. VI, 514. Stilicon, sa chute. II, 212.

Stilicon, se chute. II, 212.
Stipulations du congrès de Vienne favorables au Saint-Siége. XII, 542.
Strum (l'abbé de) sous le nom de Calixte III succède à l'anupape Pascai III. V, 433.
Strum saint). III, 348.
Strylien de Nicoésarée. IV, 438.
Susire (saint), relique. VI, 430.
Susire d'Edesse. IV, 493.
Suavez, ses écrits sur le temporel des princes sont condamnés. VIII, 554.
Succès et revers des chrétiens d'Espagne. IV, 213.
V, 245.
Succès du diacre Philippe à Samarie. I. 24. Succès du diacre Philippe à Samarie. 1, 24.

The The

Thể sư Thể cu Thể Thể Thể Thể Thể Thế

The The The The

Succès du roi d'Aragon contre les Maures, V, 5; 0.
Successions d'empereurs, 1, 300, 11, 494,
Successions de papes, 1, 438, 1, 459, 1, 439, 111
542, 111, 253, 17, 432, 17, 432, 17, 508, V, 44, V, 506, VIII, 470.
Succession des rois Francs, III, 200.
Suénon, roi de Denemarch, se pénitence, 1V, 368.
Suèves pervetis, III, 400.
Suget, régent de France, V, 69.
Suident (suint) est canonisé, 111, 364.
Suisses (ies) ramènent la cour de France de Mear à Paris, VIII, 4.
Suilaka, patriarche d'Assyrie, vient rendre hom-

Suisses (lès) ramènent la cour de France de Meas à Paris. VIII, 4.

Sullaka, patriarche d'Assyrie, vient rendre hommage au pape. VII, 307.

Sulpice-b-Pieux (saint). III, 426.

Sulpice-b-Pieux (saint). III, 426.

Supercherie d'Ursace et de Vaiens. I, 508.

Supplice du comte de Strafford et 1º l'archevêque de Cantorbéry en Angleterre. VIII, 548.

Supplice du maréchal de Reis. VI, 58.

Supplice de sainte). I, 235.

Sylvins (le docteur), sa belle réponse au parti janséniste. VIII, 530.

Symbole de Constantinople. II, 25.

Symbole de Constantinople. II, 25.

Symbole de Nicée. I, 396.

Symmaque et Laurent élus papes le même jour.

II, 546. La décrétale de Symmaque. II, 570. Sa prosoription. II, 599.

Symphorien (saint) martyrisé à Autun. I, 485.

Symphorose (sainte). I, 447.

Synegogue (procédé de la) contre les fidèles. I, 20.

Synole, dit d'Antioche, où Germain Adaim titt adopter les erreurs du synode de Pistoire. II.

Synole d'Auverre. III. 96.

adopter les erreurs du synode de Pistoire. XII, 341. Il est condamné par le Saint-Siége. Ibid. Synode de Deiphe. VIII, 335. Synode de Dordrech. VIII, 335. Synode de Lambeth pour la réforme du clergé VII, 443. Synode de Lambeth pour la réforme du clergé VII, 443. Synode de Perth (les cinq articles du). VIII, 321 Synode de Perth (les cinq articles du). VIII, 321 Synode de Persoire. XII, 462. Synode de Versailles. XII, 69. Synodes (les) de Bordeaux et de Senlis reçoivent formellèment le concile de Trente. VIII, 316. Système de religion choisi par E..sabeth d'Angleterre. VII, 433.

Diodore. XI, 221.

T

Tableau du clergé de France en 1789. XI, 500.

Tableau du clergé de France en 1789. XI, 500.
Tacite, empereur. I, 306.
Tahmas-Kouli-Kan, roi de Perse, sa fortune. XI,
48. Sa mort. XI, 24,
Taicosame, empereur du Japon. VIII, 203. Son
motif pour persécuter les chrétiens. VIII, 203
sa mort. VIII, 216,
Tannuca, appelé à Naples, rend le gouvernement
hostile au Sunt-Siège. XI, 134. Son influence
Adahorabla XI. 364.

déplorable. XI, 361. Tatien. I, 145.

Taraise (saint) succède à Paul, patriarche de Constantinople. III, 420.

Taroque (saint), son martyre. I, 332.

Taroque (saint), son martyre. I, 339.
Tégaconita (Catherine) vierge iroquoise. IX, 241.
Télesphore (saint) pape et martyr. I, 159.
Témoignage des Hollaudais sur la rigueur de la persécution au Japon. VIII, 515.
Témoignage de la vérité, sa publication. IX, 562. Il est condamné. IX, 564.
Temple de Japhné, son embrasement. I, 549.
Temple de Junon ruiné à Carthage. II, 458.
Tempiers (les), origine de lour affaire. ', 459 Ils sont arrêtés en France. V, 460. Chefs d'accusation contre eux, interrogatoires. V, 461. Informations. V, 463. Le grand mastre rétracte ses aveux. V, 463. On en fait brûler plusieurs

dans la province de Sens: comment on les traite hors de Frunce. V, 468. Suppression de l'ordre, V, 469. Emploi de leurs biens. V, 470. Suite de leur affaire. V, 480. Jugements divers sur leur sort. V, 481. Leurs rapports avec les francs-maçons. X, 255. Leur rapports avec les sectaires venus d'Orient. X, -0

res venus d'Orient. X. 9. 1. Temps et phrases changes. III, 304 Tentative vaine pour concilier en Allemagne le différends de religion. IX, 351. Térence, sa confession. I, 582. Tertullien, son apologétique. I, 243. Ses autres ouvrages pour la défense du christianisme. I, 244. Sa chute. ibid. Son ouvrage sur la couronne du soldat. I, 232. Sa mort. I, 240. Son gédie et ses divers ouvrages. I, 244. Tetrique (saint) d'Auxerre, sa mort violente. III, 973.

273

Thabor et les Thaborites détruits. VI, 448.
Thaborites (les) leurs commencements. VI, 266
Thalassius mis sur le siège de Césarée. II, 420. Thébutis. I, 129.

Thécle (aainte), vierge et première martyr I, 43. Théodinire écrit contre Claude de Turin, évêque iconoclaste. III, 526.

Theodora, impératrice, son caractère. III, 56. Elle rétablit les saintes images 111. 552.

5i0.

368

Meas

evêque

rti janse jour. **570. Sa**

1, 20. nim fait e. XII, bid.

clergé

coivent Angle-

, 521

bach et

s traite 'ordre. uite de rancs sectai-

g**ne** le nutres me. I. ouro génie

e. 111. 266 420.

I. 43. veque 3. Elle

Théodore. IV, 133.

Théodore (saint). III, 445. Il est traité indumement et recourt au Saint-Siège. III, 457. Il est horribisment maltraité. III, 548.

Théodore le pape, condamne Pyrrhus et Paul subsist. 4 à se place. III ; 209.

Théodore, metropolitain de Carie, son zèle apostolique. IV, 68.

Théodore de Bèze, ses propos insolents au concile de Trente. YII, 504.

Théodore (saint) de Cantorhéry établit une école célèbre. III, 240. Son pénitenciel. III, 261.

Théodore de Pharan. III ; 488.

Théodore (saint) de Sicéon. III, 406. Id. III , 454.

Théodore (saint) de Sicéon. III, 408. Ses lettres pour les innages. III, 504. Ses lettres pour les innages. III, 506. Sa mort. III, 523.

Théodoret, ses vertus. II, 568. Ses préventions.

Théodoret, ses vertus. II, 368. Ses préventions, II, 370. Son ouvrage contre les Gentils. II, 403. Il est obligé de dire anathème à Nestorius. II.

A60.
Théodoric, premier évêque de Sclavonie. III, 451.
Théodoric, roi d'Italie. II, 530. Sa mort. II, 600.
Théodose (asint). II, 538. Sa mort. III, 7.
Théodose (sint) abbé. II, 575.
Théodose (le comie) sa mort injuste. II, 9 et 40.
Théodose, empereur d'Orient. II, 40. Son baptéme sbid. Sa loi en faveur de l'église romaine. II, 41, Ses lois en faveur de la religion. II, 23. Ses lois contre l'hérésie et l'idolatrie. II, 30. Son humanité. II, 67. Il consulte saint Jean d'Egypte. I', 68. Il est exclu du sanctuaire. II, 69. Son emportement contre les habitants de Tessalonique. II, 70. Saint Ambroise lui refuse l'entrée de l'église. II, 74. Il se prépare à la guerre contre Eugène. II, 89. Sa victoire. II, 89. Sa clémence. II, 90. Il partage l'empire entre ses deux tils. Ibid. Sa mort. II, 93.

fils. Ibid. Sa mort. II 93
Théodose le Jeune commence a régner suivant les sages conseils d'Athénius. II, 202. Es juste confiance en la princesse Pulchérie. II, 203. Sa douceur et son sèle. II, 299. II épouse Athenais. II, 300. II se déclare pour le concile d'Ephèse. II, 391. Sa mort. II, 447.
Théodule, moine, son intrépidité. III, 43.
Théodule de Byzance. I, 474.
Théognis de Nicce excite l'indignation de Constantin. I. 406.

tin. I, 406.

Théogais de Nicée excite l'indignation de Constantin. I, 406.
Théologie, morale des Jésuites. VIII, 534.
Théonelle, son martyre. I, 514.
Théophilacte, patriarche. IV, 448.
Théophile, empereur, ennemi fougueux des saintes images. III, 546. Constance religieuse de sá famille. III, 547. Ses cruelles persecutions III, 548. Hest adouci par saint Méthode. III, 554. Sa mort. III, 552.
Théophile d'Alexandrie (saint), ses œuvres. I, 491.
Théophile d'Alexandrie, sa jalousie contre saint Jean Chrysostôme. II, 477. Il se brouille avec lisidore. II, 463. Il est cité à Constantinople et y soulève tous les mécontents contre saint Chrysostôme. II, 473.
Théos (Catherine) et le chartreux Dom Gerle, XII, 51.
Thérèse (sainte) entreprend la réforme. des Carmes. VIII, 48. Conduite de Dieu sur elle. VIII, 22. Connaissance que Dieu lui donne de l'enfer. Autres faveure extraordinaires. VIII, 23. Ses vertus les plus remarquables. VIII, 24. Sa mort. VIII, 415. Son esprit et ses vertus solides. VIII, 147.
Théutbold et Argime compétiteurs pour le siége de

.

147.
Théuthold et Argime compétiteurs pour le siége de Langres. IV, 448.
Thibault (saint) de Provins. IV, 584.
Thomas (saint), son autorité. VI, 425.
Thomas (saint) d'Aquin, sa réponse à Guillaume-de-Saint-Amour au sujet des religieux mediales.
V, 367. Il refuse l'archevéché de Naples. V, 375.
Sa somme de théologie. V, 376. Sa mort. V, 589.
Thomas Braduardin. archevéche de Cantochéve. Thomas Braduardin, archevêque de Cantorbery, V.

Thomas de Cantorbéry (Nalat), ses commencements. V, 442. Sou épisoopat. V, 444. Changement du roi à son égard. V, 445. Il fuit en France. V, 448. Il est institué légat pour l'Angleterre. V, 436. Sa lettre aux évêques de ce royaume. V, 430. Il est obligé de quitter Pontigny. V, 434. Louis-le-Jeune se déclare pour lai. V, 435. Sa réconciliation avec le roi d'Angleterre. V, 437. Il prédit sa mort prochaine. V, 439. Son martyre. V, 444. Se canonisation. V, 444.
Thomas (caint) de Villencuve. VII, 424.
Thomas (caint) de Villencuve. VII, 424.

Thomassin(lepère), sa conduite er emplaire. IX.227 Tibère instruït par Pilate, prope/e de mettre Jèsus Christau nombre des dieux. '2 29

Christau nombre des dieux. ', 29
Tibère Apsimare. II, 269
Tiburce, son martyre. I, 512.
Tiers-Ordre de Saint François. V, 285
Tilly (le comte de), ses exploits. VIII, 366. Sa résistance. VIII, 449.
Timothée. I, 49.
Timothée. I, 49.
Timothée-Elure usurpe le siège d'Alexandrie. II, 47. Il est chassé d'Alexandrie. II, 484. Il est rétabli. II, 500.
Timothée-Solofaciole élu patriarche d'Alexandrie. II, 41. Il 41.

11, 484

11, 481.
Titre de la croix du Sauveur trouvé à Rome. VI, 557
Tolet envoyé par Grégoire XIII, à Louvain. VIII,
407. Il engage Baius à une pleine soumission.
VIII, 408.
Topographie de l'Egypte au dix-septième siècle.
LX, 442.

IX, 442.
Toscane (la), se situation. XII, 58
Tostat (Alphonse). VI, 435.
Totile, roi des Goths. III, 39. Ses succès et son humanité. III, 65. II visite sains Benok. III, 66.
Toussaint (la). X, 550.
Tracasseries suscitées aux jésuites et à d'autres or-

Tracasseries suscites aux jesmies et a u autres orthodores, 1X, 523.
Tradicturs. 1, 528.
Tradic d'Allais. VIII, 565.
Traités (différerts) aur le baptême. III, 477.
Traités de Barcelone et de Cambrai. VII, 422.
Traité de l'oucharistie par Paschase Raibert. Mi,

Traité d'Harinon d'Halberstat et de Raban de Mayence. III, 546. Traité des investitures par Geoffroy de Vendôme.

Traité des investitures par Geoffroy de Vendôme. IV, 593.
Traité des libertés de l'église gallicane par les frères Dupuy. VIII, 477.
Traité de Montmirail. V, 435.
Traité de Nemours. VIII, 435.
Traité de Nemours. VIII, 435.
Traité de paix remarquable conclu entre la France et l'Angleterre. V, 363.
Traité de Passau. VII, 583.
Traité de Tolentino. XIII, 430.
Traité de Venissa. V, 455.
Traité de Westphalie. VIII, 577.
Traitement des obstinés. IV, 58.
Traités frauduleux de Fordinand d'Espagne avec Louis XII. VI, 580.

Traitement des obstinés. IV, 54.
Traités frauduleux de Ferdinand d'Espagne avec
Louis XII. VI, 580.
Trajan raientit la persécution. I. 437.
Translation de la chaire pontificale d'Autriche à
Rome. I, 36.
Translation des reliques. III, 547.
Trappe (la), description de cette abbaye et des
austérités qu'on y praique. IX, 467.
Trappistes (les), leur sort après la suppression des
ordres monastiques en France. XI, 562.
Trébisonde, sa chute. VI, 467.
Tremblement (affreux) de terre à Antioche, où se
trouvait Trajan. I, 438.
Tremblement de terre pris, è Constantinople,
pour une punition divine. IV, 9.
Tribonien, le jurisconsulte. III, 5.
Tribut de Naples réduit à la haquenée VI, 488.
Trichet (Mile).
Triomphe (Augustin), sa doctrine. V, 519.
Triomphe de la foi sur le monothélisme. III, 249.
Tricxvirat de France. VII, 480.
Trockmorton (sir Jean), son ouvrage blàmable.
XI, 623.

X1, 623.

Trouble calmé dans l'église de Clermont, IV, 26. Troubles et alarmes en Allemagne, IV, 392. V, 244 Trophime d'Aries. I, 88. Troubles en Bohême et en Hongrie. VI, 544. Troubles en Égosse au sujet de la religion, VII, 45. Troubles en Égypte par les hérôtiques. III, 467. Froubles et désordres dans l'empire d'Orient. IV, Troubles en France. Y, 59.
Troubles à Rome. XII, 145.
Turca (les) pénètrent en Italie par les Alpes. VI,

507. Ils sont repousses par les princes Alle-mands. VII, 447. Turquetul (saint). 1V, 215. Turcs seijoucides, leurs progrès. IV, 586. Turquie, état de la religion catholique dans son sein. XI, 4. Causes de l'affaiblissement de cet empire. XI, 2. Tutus, légat, sa prévarication. II, 545. Tygrius, martyr. II, 484. Fyrannie de Mayence. 1, 346. Tyrannie de Plutien. 1, 203.

Ucondono, généralissime du Jepon, exilé. VIII. 306.

Udairic (saint), d'Augsbourg. IV, 458. Sa mort. IV, 207.

Uladisles, roi de Bongrie, sa mort. VI, 375.

Ulfila engage les Goths dans l'arianisme. I, 624.

Ulpien. I, 251.

Ulric (saint) de Cluny. IV, 488. Son livre des coutumes de Cluny. IV, 489.

Union évangélique. VIII, 265.

Université de Bologne. V, 96.

Université de Caen fondée VI, 306.

Université de Dousi, sa déclaration exemplaire. VIII, 528. Son sele généreux contre les nouveautés prosorités. IX, 535.

Université luthérienne d'Helmstadt en faveur de la croyance catholique. IX, 464. Université luthérienne d'Helmstadt en faveur de la croyance catholique. IX, 468.
Université impériale établie. XII, 367. Appréciation de cette institution. XII, 369.
Université protestante de Leyde. VIII, 86.
Université fondée à Louvain. VI, 283.
Université (l') de Paris délibère sur les moyens d'éteindre le schisme. VI, 444. Sa réponse à Benoît XIII. VI, 460.
Université de Prague. V, 585
Université de Prague. V, 585.

Urbain II élu pape. IV, 477. Il entre à Rome d'oà Pon a chassé l'anti-pape Guibert. IV, 478. Il tient un concile à Melphe. *ibid.* Il dédie à Tou-louse l'église Saint-Sernin. IV, 516. Sa mort. tient un concité à Metphe. 1614. Il dédic à Toulouse l'église Saint-Sernin. 1V, 546. Sa mort.
1V, 534.
Urbain IV, pape. V, 269.
Urbain V, pape. V, 28. Son sèle pour la discipline. V, 59. Son départ pour la discignon. V, 52. Sa mort, ses grandes vertus. V, 54.
Urbain VI, pape. VI, 67. Son caractère. VI, 94.
Il déclare Charles-de-la-Paix, roi de Naples.
VI, 407. Il se brouille avec lui. VI, 444. Il fait
arrêter six de ses cardinaux. VI, 445. Ses aistmes à Nocèra. Ibid. Il est délivre par Raymond de Beauce. VI, 447. Son retour à Rome.
VI, 137. Sa mort. VI, 428.
Urbain VIII, son élection et sa mort. VIII, 463.
Urbain VIII, pape. VIII, 547.
Ursin (saint). I, 248.
Ursin (saint). I, 248.
Ursin, anti-pape. I, 577. Sa condamnation. II, 9.
Ursum-Cassan, roi de Perse, ses exploits. VI, 445.
Ustaxade martyrisé. I, 462.

Vasat (saint) et saint Remi. II, 545.
Vacance du Saint-Siège. I, 290. V, 424. V, 485.
Val-des-Choux, sa fondation. V, 214.
Val-des-Ecoliers. V, 215.
Val de (Pierre). V, 475.
Val de (Pierre). V, 475.
Valens associé à l'empire. I, 568. Il reçoit le aptême et se voue aux Ariens. I, 580. Il va à Cèsarée. I, 590. Il ordonne de faire porter les armes aux solitaires. I, 620. Sa fin malheureuse. I I, 639.
Valentini, pape. III, 520.
Valentinien, son religieux courage. I, 551. Il est couronné empereur. I, 558. Sa loi contre la cupidité des clercs. I, 577. Sa mort. I, 649.
Valentinien II, associé à l'empereur Gratien. I. 649. Il se rétugie auprès de Taéodose. II, 60. Sa mort. II, 88.
Valéri (saint). III, 484.
Valérien ravit l'empire à Emilien. I, 279. Son sort funeste. I, 295.
Valid, calife. III, 285.
Valstein (le baron de) ses exploits. VIII, 366. Sa mort honteuse. VIII, 423.
Vaningue (saint) fonde l'abbaye de Fécamp. III, 229. 1 , 622. 200

2239. Vanini brûlé à Toulouse. VIII, 325. Vararam, édice de la Charité de l'évêque Acace. II, 397. Vatek. III, 552. Vaudois (les) se joignent aux Zuingliens. VII. 222. Ils se réunissent aux calvinistes. VII, 479. Venant (saint). III, 85.

Vénération des reliques. III , 70. Vengeance divine sur les meurtriers de Saint-Thomas de Cantorbéry, et sur le roi d'Angleterre. , 144.

Vengeance imple des archevêques, déposés : Theuti-gand de Tréves et Gautier de Cologne. IV , 27. Vêpres siciliennes. V , 408. Version du psautier. VI , 51.

Vertus remarquebles des Néophytes Japonais. VIII, Vespasien empereur. 7, 405. Sa mort. I, 421. Veto de Louis XVI. XI, 610. veto de Louis XVI. XI, 840.

Vexations exercées en Belgique contre le clergé français, par le directoire. XII, 409.

Vicaire du pape en Orient. III, 244.

Vicariat apostolique, méconau dans Drogon de Metz. III, 568.

Victoire (sainte). I, 254. Victoire prodigieuse des vaisseaux chrétiens. VI, A22.

Vatoire de Salado. V, 565.

Victoire des Vandales. II, 554.

Victor (saint) de Marseille. I, 356.

Victor (11, élu pape. IV, 339. Il va en Allemagne. IV, 334. Sa mort. IV, 573.

Victire (saint) de Rouen, sa confession. I, 539

Vierge (sainte), sa mort. I, 427.

Vierge (14) d'Heffort. IX. 2.

Vieux (16) de la montagne. V, 495. V. 352.

Vigilan. 9, hérétique. II, 492. Saint Jérôme écrit coulm lui. Ibid.

Virile. Alle pape. III. 35. Sa lettre aux natriarches. 122.

comba lui. Ibid.

Vigile, du pape. III, 35. Sa lettre aux pairiarches d'Orient. III, 38. Il va à Constantinople. III, 45. Son prononcé. III, 48. Il propose d'assembler un concile général. Ibid. Il so réfugie dans l'église Saint-Pierre. III, 48. On l'engage à en cortir. Ibid. De nouvelles persécutions l'obligent à se retirer au delà de Bosphore. III. 48. Se constitution. III, 53. Il refuse de veuir au concile. III, 54. Sa constitution définitive. III, 58. Sa mort. III, 62.

Vigile de Tapse. II, 522.

Vigile de Tapse. II, 146.

Vifrid (saint). III, 46.

11, 238. Il est ordonné archevéque d'Yorck. III, 238. Il est injustement déposé et porte ses plaintes à Rome. III, 244. Il couvertitles Frisons. III.

de cet

ne d'où 478. H

à Tou-V, 45. à Avi-V, 54. VI, 91.

Naples. Il fait es aist-Ray-Rome. 163.

. 11, 9.

is. VIII. 121.

clergé gon de

ns. VI.

Hema-539

iarches e. III , e dans e à en ligent

58. Sa

prati Paque. k. III., plain-ns. III.

243. On lui rend justice à Rome. Ibid. Il est persécuté et exerce au ioin son zôte. Ili. 259. Il est ritabi sur son siègeet meure. Ili. 260.
Vilgard, fanatique. IV, 254.
Ville basse de Jérusalem forcée. I., 412
Ville gagna (le chevalier de) porte le calvinisme en Amérique. VII, 445. Il ouvre les yeux et combat l'héresie. VII, 416.
Villehade (saint) evangélise en Saxe. III, 440.
Villehade (saint) evangélise en Saxe. III, 440.
Vincent (saint) evanyé en Orien. I., 472. Sa prévarication au co-cile d'Arles. I., 480.
Vincent (saint) e Paul., ses commencements. VIII, 490.
Vincent (saint) de Paul., ses commencements. VIII, 454. Ses aumônes à Paris. VIII, 469.
Sa géuérosité et sa foi en la Providence. VIII, 471. Son zèle pour le salut des malheureux. VIII, 472. Son zèle pour le salut des malheureux. VIII, 472. Son zèle pour les décisions de l'église. IX. 28. Sa mort. IX, 437.
Vincent (saint) de Suragosse, son martyre. I., 534.
Vincence da vice-roi du Mexique, contre l'archevêque de Paris révoltés et son instruction pastorale. X, 464.
Violence de vice-roi du Mexique, contre l'archevêque. VIII, 352.
Violence en Egypte. II, 478.
Violence en Egypte. II, 478.
Virgile (saint), archevêque d'Arles. III, 425.

557. Virglie (saint), archevêque d'Arles. III, 125. Vitellius empereur. I , 105. Viuza, le roi, sa tyrannie en Espagne. III , 284.

Vladislas, s'empare de Rome, sa mort. VI, 245 Vocation de Corneille. 1 52. Voleurs (des) sous Edmond, roi d'Angleterre. IV,

Volcurs (des) sous Edmond, roi d'Angleterre. 1V, 467.

Volfgang (saint), evêque de Ratisbonne. LV, 240.

Voltaire, son admission dans la franc-magonnerie. X, 275. Ses premisrs écrits. X, 358. Son
portrait. X, 337. Sa lisison avec Bolingbroke,
X, 359. Il se retire à Circy. X, 345. Ses traviaux.

Ses relations avec Fré lérie. X, 364. Ses protes,
tations hypocrites afin d'entrer à l'Académie. X,
363. Il part pour Berlin, as disgrâce, il quitte
la Prusse. 1X, 366. Ses fuçurs contre la religion. X, 370. Les philosophès forment un complot dont il est le chef. Preuves à l'appui.
X, 384. Ses autres productions. X, 385. Sa puissance. XI, 447. Brochare où il exhale son impiété. XI, 448. L'arrêt du parlement contre le
dictionnaire philosophique ne l'arrête pas. XI,
452. Sa fureur. XI, 191. Ses communions aucrièges XI, 499. Sa correspondence avec l'évêque de Genève. XI, 200. Nouveau sacrilège. XI,
202. Sa mort. XI, 571. Jugement sur ce funcate
cervain. Ibid. Édition de ses œuvres. XI,
391. Ses restes sont transportés au Panthéon.
XI, 608.
Volusien, as conversion. II. 404. XI, 608.

Ali, voo. Volusien, sa conversion. II, 404. Vulfaio-le-Stylie (saint). III, 426. Vulstan (saint), évêque de Worchestre. IV, 363. Vundvale (saint). III, 538.

W

Wading (le père), sa rétractation. IX, 32.
Walkéristes. XII, 254.
Walkéristes. XII, 254.
Wallée (Jean), wicléfiste fanatique. VI, 444.
Weishanpt. XI, 541. Il se retire à la cour de Saxe-Gotha XI, 452.
Wencesias déposé de l'empire d'Allemagne. VI, 469. Sa mort. VI, 256.
Weset (Jean), ses erreurs. VI, 498.
Welef, ses erreurs. VI, 53. Ses progrès. VI, 440.
Sa mort. VI, 121. Ses écrits. VI, 422. Ses er-

reurs portées en Bohême et en Allemagne. VI, 177. Elles sont condamnées à Constance. VI, 232.

232.
Willebrod (saint) ordonné archevêque des Frisons, 111, 292.
Willibade (saint). III , 328.
Wilkind, roi des Saxons, se convertit. III, 410.
Wolsey, légat pour l'affaire d'Henri VIII. VII , 437. Sa diagrâce et sa mort. VII, 458.
Woolston. X. 331.

X

Limenès, ses commencements. VI, 544. Il est con-traint par le pape d'accepter l'archevêché de Tolède, V, 565. Sa vie régulière et dure. Ibid. Sa hauteur apparente. VI, 566. Il réforme les cordeliers. VI, 568. Sa réception etses œuvres à Tolède. VI, 569. Son synode pour la discipline.

VI, 573 Il empêche de traduire la Bible en arabe vulgaire. VI, 575. Il fait la conquête d'Oran. VI, 604. Sa moidesile. VI, 607. Il estrégent de Cas-tille. Sa diagrâce et sa mort. VI, 637. Xéphilin, pape, son ambition. IV, 387

Y

Yrier (saint), abbé. 111, 126.

 \mathbf{Z}

Zabarelle (François), president du concile de Cons-tence à la troisieme session. VI, 227.
Zachar e, pape, III, 552. Il secouri l'exarque de Revenne. III, 554. Sa décrétale à saint Boniface. III, 347. Sa mort. III, 352.

Zele du pariement de Paris contre le luthéranisme, VII, 83.

VII, 83.
Zénon, empereur d'Orient. II, 402. Il est rétabli sur le trône. II, 804. Son hénotique. II, 809. Ziska, ses commencements. VI, 259. Ses progrès. VI, 266. Sa mort. VI, 270.

Zizim dispute l'empire des Turcs à Bajaget. 71

TABLE ANALYTIQUE DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE. 620

340. Il est amené de France à Rome. VI, 256. Sa mort violente. VI, 548. Zoe, impératrice, empoisonne Romain-Argyre, pour epouser Michel-le-Paphiagonien. IV, 341. Zolho, nonce, accueilli à Munich. XI, 454. Zorime (Tabbé), son entrevue avec sainte Marie d'Egypie. II, 291.

Zozime, pape, il est trompé par la profession de fo. de Célestius. II, 248. Sa prévention en faveur de Patrocle. II, 249. Il condamne Pélage et Céles-tius. II, 234 Sa mort. II, 273. Zuingle. VII, 44. Sa doctrine est reçue à Zurich par détibération publique. VII, 64. Ses réveries VII, 65. Sa mort. VII, 435.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

177

fession de fo. en faveur de age et Célesque à Zurich Ses réveries Water to the Water to